

Lemayne
(Pierre)

LES ŒUVRES POETIQUES DU P. LE MOYNE.



A PARIS,
Chez L IS BILLAINE, au ſecond pilier de la Grand' Salle du Palais, à la Palme & au grand Ceſar.

M. DC. LXXI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



A MONSEIGNEUR SEGUIER, CHANCELIER DE FRANCE.



ONSEIGNEVR,

Ce qu'on a dit des Graces, se peut dire encore des Muses leurs Alliées, & leurs Compagnes perpetuelles. Elles sont jalouses de leurs anciennes habitudes; & vont avecque plaisir, où elles ont une fois appris d'aller. Les miennes furent si favorablement receuës chez vous, MONSEIGNEUR, *dés la premiere fois qu'elles y parurent, & vous leur avez fait toûjours depuis ce temps-là*

vn accueil si obligeant, qu'en l'humeur où vos bontez les ont mises, je ne pourrois les mener ailleurs, sans leur faire violence; & sans me brouiller avec elles. Et puis, MONSEIGNEUR, *où iroient-elles, pour estre plus honorablement, & avecque plus de dignité? pour se faire voir avec plus de lustre, & en plus grand jour? Les Noms Souverains jettent-ils plus loin leur lumiere? ont-ils plus d'éclat à communiquer, que n'en a le vostre? N'avez-vous pas esté donné à ce Siecle, pour faire aussi-bien l'honneur des Lettres, qui le polissent, que celuy des Loix qui le gouvernent? Et l'Hostel Seguier n'est-il pas aujourd'huy dans Paris, ce que le Palais d'Auguste estoit autrefois à Rome? Tous les Sçavans de quelque profession qu'ils soient, y ont leur rang, selon le rang de leur merite: & il n'en est pas là comme en d'autres lieux, où la fantaisie, & l'illusion font valoir beaucoup, ce qui vaut peu: & l'ignorance mesme quelquefois, prend l'or de Chimie pour fin or, & le verre pour diamant. Et qui seroit l'Imposteur si habile, qui pourroit en faire accroire, à vn homme éclairé d'vn Esprit qui luy est comme vn miroir lumineux de son fond; & plus lumineux encore de la politesse, que l'etude & la doctrine luy ont donnée?*

Ie ne sçay, MONSEIGNEUR, *si vostre modestie assez souvent injurieuse à vostre reputation, me permettra de le dire. Il est bon pourtant, que la Posterité l'entende, afin que ceux qui vous suivront, faisant leur principale affaire de l'emulation de vostre gloire, fassent autant d'honneur à leur Siecle, que vous en faites à celuy-cy. On a veu sur le Siege que vous occupez, des Ministres grands en Iurisprudence & en Politique: mais soit par le defaut de leur naissance, ou par celuy de leur education, hors de leur Iurisprudence inculte, & de leur grossiere Politi-*

que, ils estoient aussi ignorans, & aussi rudes, que des Ministres du Divan. Vous avez fait, MONSEIGNEUR, *plus que ces gens-là ne pouvoient faire: & plus encore que d'autres n'ont fait, qui estoient plus honnestes gens, & plus grands Ministres que ceux-là. Non seulement vous avez rétabli l'alliance qui estoit du temps de la Republique regnante, entre la Science des Loix, & la Science des Arts; entre la fine Litterature, & la haute Politique: Vous nous en avez fait voir vne toute nouvelle, & semblable en quelque chose, à celle que desiroit Platon entre la Philosophie & la Royauté: & nous avez montré, ce que nos Peres n'ont jamais veu, vne Magistrature plus éclatante par la doctrine & par l'eloquence du Magistrat, que par sa Pourpre; vn Ministere embelli & cultivé par les Muses: Ie dis par ces Muses douces & fortes, agreables & puissantes, qui regnent sur les Esprits, & qui les gouvernent par la souveraineté de la parole: Et en cela,* MONSEIGNEUR, *on peut dire, que vous faites vne des plus belles & des plus glorieuses parties de ce Regne; & que le feu Roy a laissé en vous, au Roy son Fils, vn instrument de regner, qui a manqué à la grandeur, & à la puissance de ses Peres. Les Capitaines & les Generaux qui sont comme les bras des Princes, & les instrumens de leurs Victoires, leur ont moins manqué qu'à Princes du Monde: mais ce n'est pas avecque ces bras, & par ces instrumens que les Princes regnent. C'est par la langue, qui est l'organe du Gouvernement; c'est par la parole, qui est l'interprete de l'Autorité, & l'expression de l'empire. Et il est vray,* MONSEIGNEUR, *que tous ceux qui vous ont oui porter les paroles du Roy à ses Sujets, demeurent d'accord, que la Royauté ne s'expliqua jamais plus souverainement, ni en termes plus majestueux & plus dignes d'elle. Ils*

avouënt bien, que l'épée du Prince, & sa Puissance representée par son épée, ont quelque chose de bien éclatant en la main d'vn Connestable. Mais ils reconnoissent aussi, que son autorité, son conseil, ses commandemens, éclatent tout autrement en vostre bouche; & que les chaisnes de cét eloquent Gaulois, qui tiroit aprés luy les Peuples liez par l'oreille, quelque precieuses qu'elles fussent, avoient moins de force que vos paroles; soit que vous en serviez le Roy, ou l'Etat; soit que vous les prestiez à la Religion, ou à la Iustice.

Mais ce n'est pas seulement dans les Sujets, qui sont de vostre Ministere, que vous regnez sur les Esprits, par la superiorité du vostre, & par la force de vostre eloquence. Vous estes toûjours leur Maistre & les gouvernez comme il vous plaist, en quelque region du Païs des Lettres, où l'occasion, & vostre matiere vous portent. Dans la Theologie mesme, où les Esprits du premier Ordre sont contraints de ployer les aisles, & de s'en voiler, vous avez fait voir plus d'vne fois, qu'il n'estoit rien de si obscur, qui ne s'éclaircist, rien de si épineux, qui ne fleurist sous vos lumieres. Et toutes les fois, que la Religion & l'Eglise ont eu besoin de vostre appuy, vostre science échauffée de vostre zele, & vostre zele éclairé de vostre science, les ont soûtenuës d'vne maniere qui a donné de l'étonnement aux Docteurs: & leur a fait avouër, que ce n'est pas la Chaire qui fait les Maistres; & que vostre bon sens vous en a plus appris, qu'ils n'en ont appris de leurs Livres.

C'est donc justement, MONSEIGNEUR, *& sur vn droit bien reconnu, qu'on vous attribuë aujourd'huy l'Empire des Lettres: & que les Muses de toute condition, & de toute langue, se sont fait vn Temple de vostre Hostel. Les miennes se croiroient*

profanes, & craindroient d'estre accusées de Schisme, si elles portoient autre part leur devotion. Ie les ay toutes rassemblées ici, afin qu'elles vinssent en corps, vous presenter leurs offrandes. Si vous n'y voyez rien de riche, ni de magnifique; aussi n'y verrez-vous rien de vil, ni de mercenaire: & vous ne douterez point de la sincerité de leur culte, si vous considerez, que laissant à d'autres les Astres, sous lesquels se font les influences dorées, elles se tournent vniquement vers vos Etoiles, sans autre pretension, que d'estre éclairées de leurs lumieres. Avec cela, MONSEIGNEUR, *elles seront plus illustres, que si elles estoient couvertes de toutes les parures, qui pourroient leur venir de la Fortune: & nous n'aurons rien à luy demander, ni elles, ni moy, tant que vous leur ferez l'honneur de leur conserver vostre estime; & que vous me ferez la grace, de me croire plus que personne,*

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, & tres-obeissant serviteur
LE MOYNE, de la Compagnie de IESUS.

TABLE

DES POESIES CONTENUES EN CE VOLUME.

LETTRES MORALES ET POETIQUES.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIE'ME.

HYMNES, ET ELOGES POETIQUES.

TAPISSERIES, ET PEINTURES POETIQUES.

PEINTURES DES PASSIONS.

DIVERSITEZ, ET JEUX POETIQUES.

DISSER-



DISSERTATION
DU
POEME HEROIQUE.



Après trois editions de mon SAINT LOUIS, je le donne plus correct en celle-cy, qu'on ne l'a veu dans les precedentes. Mais pour le donner plus correct, je ne pense pas le donner parfait. Il y auroit de la presomption à le promettre : & de l'imprudence à s'y attendre. La perfection, je dis la consommée, & la derniere perfection, n'est pas des Ouvrages de cette étenduë & de cette force. Un Chasteau de carte se fait en joüant, & s'acheve en moins d'vne heure. Le Louvre n'est pas encore achevé depuis tant d'années qu'il est commencé : Et si nous en croyons les Disciples de Vitruve, Fontaine-Bleau ne s'est pas achevé sans beaucoup de fautes.

Le Poëme Heroïque n'est pas vn jeu d'esprit, inventé pour l'amusement du Peuple. On ne jouë pas avec tant de peine, ni à si grands frais : & les yeux du Peuple n'aiment pas les Spectacles, où il y a tant de justesse, & tant de conduite à observer. Si nous en considerons la fin, qui est d'instruire les Grands, & d'apprendre aux Rois l'Art de regner, c'est le plus noble & le plus important de tous les Ouvrages de l'Esprit. Si nous en estimons le travail & les façons, c'est le plus fort & le plus élevé, le plus difficile & le plus ingenieux : & au delà, il n'y a rien de plus riche, ni de plus sublime à découvrir. On ne peut avoir vne trop grande capacité pour l'entreprendre, ni vne trop longue vie pour l'achever. Toutes les Sciences y doivent entrer en extraits adoucis & purifiez : & l'Art de faire semblables extraits, est vne Chimie connuë de peu de personnes. Les hautes Idées & les Images magnifiques, qui sont des Patrons qu'on ne trouve pas en toute sorte d'atteliers, y doivent servir de Modeles. L'Esprit Heroïque, qui est le plus fort, & le plus élevé de tous les Esprits, doit estre comme l'Appareilleur & l'Intendant de la besogne : Et sur le tout, il y faut vn fonds d'années, qui pourroit suffire à la conqueste d'vn grand Royaume. *L'importance & la difficulté du Poeme.*

Ce seroit donc en vouloir trop, si l'on vouloit que les Entrepreneurs d'vne si longue & si laborieuse fabrique, fussent infaillibles. Jusques ici personne n'y a mis la main, qui n'ait eu besoin qu'on luy pardonnast beaucoup de choses. Homere a bien eu la gloire d'y avoir travaillé sans Directeur & sans Modele ; mais on ne demeure pas d'accord, qu'il ait fait sans faute, ce qu'il a fait sans Modele : Et Horace qui l'estime tant d'ailleurs, luy reproche de s'endormir quelquefois sur son ouvrage. Virgile a copié les plus beaux endroits d'Homere : & quoy qu'en die Castelvetro, le Copiste est plus correct & plus juste que l'Inventeur. Il faut avouër neanmoins, que s'il eust voulu l'estre davantage, il n'eust pas eu besoin de justifications : Et les Grammairiens, pour se venger de la peine qu'il leur donne, ne le mettroient pas si souvent à la torture. Que dirai-je du Godefroy de Torquato Tasso ? C'est vn Heros de la force des anciens Grecs, & des vieux Romains. Ce Heros neanmoins n'est pas sans reproche. L'Academie de Florence qui s'est érigée en Souveraine delà les Monts, entreprit de luy faire son procés du vivant du Poëte. La cause fut celebre : & il se feroit vne juste Bibliotheque des écritures qui nous en sont demeurées. *Le Poeme parfait n'est qu'vne Idée.*

En verité, il n'est plus si honteux de faillir, aprés de si beaux exemples : on peut estre homme sans rougir, avec de si grands Hommes : & quoy que puissent dire les Admirateurs des Anciens, & les Flateurs des Modernes, les exemples de ces grands Hommes nous font bien voir, que le Poëte parfait est encore à naistre, aussi-bien que le Prince parfait, & le parfait Capitaine.

Mais aussi il en faut demeurer là ; & sur tout, il se faut garder de perdre le respect, & de passer jusques à l'insolence des Homeromastiges. Ainsi nommoit-on certains Extravagans, qui se vantoient de donner les étrivieres au premier Homme de la Grece. Il n'est pas en danger d'estre si maltraité parmi nous : il n'y

ẽ

vient que rarement : & n'y est veu que de Personnes qui connoissent son mérite. Le danger y est bien plus grand pour Virgile : & quand je me souviens de l'honneur qui luy fut fait en plein Theatre, par le Senat Maistre des Rois, & par le Peuple Prince des Nations ; quand je pense aux applaudissemens que son Enée receut à son entrée à la Cour d'Auguste, qui estoit polie & spirituelle, jusques dans le Reduit des Valets, jusques dans le Quartier des Femmes de chambre ; j'avouë que j'ai pitié des jugemens que font aujourd'huy & du Poëte & du Heros, certaines gens qui ne sçavent pas les premieres regles du Poëme : & qui sont aussi mal instruits des devoirs des Heros, que de ceux des anciens Druïdes.

Le traitement fait à Homere & à Virgile, pouvoit consoler le Tasse quand il vivoit : & encore aujourd'huy il devroit consoler nos Modernes, s'ils ne reçoivent pas du Public, toute la justice qui leur est duë. Il leur faut dire, que les Disciples ne sont pas de meilleure condition, ni n'ont droit à vn meilleur traitement que leurs Maistres : Et qu'il n'y a rien d'estrange, qu'on ne les ait pas respectez en vn Païs, où la licence va jusques à mettre en chansons les disgraces de l'Etat, & la déroute des Armées.

Comme il faut juger des Poëmes. Mais il faut avouër aussi, qu'il eust esté plus équitable d'en juger, comme ont fait les Sages, lesquels étonnez de la hardiesse de l'entreprise, ont loüé le courage des Entrepreneurs, & leur ont fait grace de leurs defauts. Au moins ne devoit-on pas y avoir égard, parmi tant de belles choses, qui pouvoient arrester la veuë : & vn si grand nombre de Pierres fines, qui brillent dans ces Ouvrages, méritoit bien qu'on ne mist pas en compte deux ou trois Diamans du Temple.

Horace le plus difficile de tous les Critiques, avoit bien cette indulgence : & les petites taches ne le dégoustoient point des beaux Ouvrages. Nous serions mal fondez, de vouloir rafiner pardessus luy : & ce seroit trop, pour des Provinciaux Transalpins, comme on parloit à Rome de son temps, si nous estions plus faciles à dégouster, que le plus delicat Courtisan d'Auguste. Quoi-que le Soleil soit accusé de quelques taches, il ne laisse pas d'estre le plus admirable de tous les Corps : il ne laisse pas d'estre le Tresor de la lumiere, & la Source des Diamans & des Perles. Et qui seroit le Bizarre, qui n'estimeroit point en vn Palais la regularité du dessein, la hardiesse de l'execution, la richesse des materiaux, la rareté des meubles ; & mépriseroit tout cela, pour vne vitre obscure, pour vn carreau de marbre terni, pour vne piece de parquetage mal jointe ?

Les Maisons Bourgeoises ne demandent que de la propreté & de l'ordre : l'éclat & le luxe y seroient hors de leur place ; ils y feroient du scandale ; & on les accuseroit tout au moins, de mauvais ménage & de prodigalité. Il n'en est pas ainsi de celles des Rois : elles veulent de la splendeur & de la magnificence, de la hauteur & de l'étenduë : elles veulent des montagnes en Domes, & des carrieres en Colomnes : & selon le mot de l'Ecriture, il leur faut des Solitudes en Sales & en Galeries. Mais s'il y a de la poussiere dans ces Domes & sur ces Colomnes, si ces Galeries & ces Sales ne sont pas si nettes que la Chambre d'vne Bourgeoise aisée, on ne s'écrie pas pour cela contre l'Architecte : & l'on n'a pas plus mauvaise opinion de sa suffisance.

Le Poëme Heroïque est vn Edifice de cette grandeur & de cette forme : il y faut garder les mesmes regles, qui se gardent en la structure des plus grands Palais. Et le Lecteur ignorant de ces regles, qui sans avoir égard au Magnifique, au Sublime, au Merveilleux que demande l'Heroïque, y chercheroit le Joli du Madrigal, ou le Mignard de l'Elegie, feroit à peu prés, comme si dans les Sales & dans les Galeries du Louvre, il cherchoit la politesse & le lustre d'vn Cabinet de la Chine.

On l'a dit il y a long-temps, & on le doit redire souvent, afin de le faire entendre. Il faut estre Poëte, pour estre bon Juge des Poëtes. Je dis Poëte au sens des Anciens, qui sçavoient l'étenduë, la force & le merite de ce nom-là : & qui n'eussent eu garde d'en faire si bon marché, que font aujourd'huy ceux qui le donnent pour vne chanson. Pour le moins, il seroit necessaire d'avoir quelque notion de l'Art Poëtique, & d'en sçavoir les rudimens, afin de juger avec connoissance de cause ; & de se garder des méprises où tombent les ignorans, qui parlent des Poëmes, comme les sourds parleroient de la Musique.

Pour cela, j'avois esté conseillé de mettre à l'entrée de ce Poëme vn Traité de la Poësie Heroïque : Et l'on m'avoit fait accroire, qu'vne Preface de cette matiere feroit vn Vestibule assez conforme à l'Edifice. On ajoûtoit à cela, que la France ayant veu depuis peu, jusques à quatre Poëmes de cette fabrique, dont elle n'avoit point eu de Modele avant ce temps, il estoit à propos, de luy en apprendre au moins en gros l'Architecture : & de luy mettre en main quelques regles faciles, sur lesquelles elle pust juger avec certitude, de l'artifice & du merite de cette sorte d'Ouvrages.

Si j'opposois à cela, que nostre Pere Mambrun ne m'avoit rien laissé à faire sur cette matiere : qu'il avoit ou deviné, ou retrouvé, ce qui s'est perdu de la Poëtique d'Aristote : qu'il avoit éclairci & débroüillé ce qui s'en est conservé : & que nous avions en esprit & en essence dans son Livre, tout ce que le Castelvetro, le Piccolomini, & les autres Speculatifs d'Italie, nous ont laissé en confusion & en masse. Ils demeuroient bien d'accord, que le P. Mambrun avoit découvert le secret de l'Art : & qu'il ne se pouvoit reduire à vne forme plus reguliere, ni plus methodique, que celle qu'il luy a donnée. Mais ils ajoûtoient, que cette forme dessinée en Grec & en Latin, n'estoit pas pour ceux qui ne connoissent que le François : & que la Poësie Heroïque estant la vraye Philosophie de la Cour, & la partie de la Politique, qui est la plus propre à l'institution des Grands, il ne faloit pas plaindre la peine de leur en faire quelques leçons, purifiées de la teinture du College, & accommodées à la délicatesse de leur goust.

Persuadé par ces raisons, ajoûtées à l'obligation qne j'avois d'instruire le Public, du sujet & de la forme de mon Poëme, j'ai entrepris ce Traité, où j'ai mis en abregé les principales regles de la Poësie Heroïque. Il n'est pas si long qu'il doive ennuyer, ni si gros qu'il puisse estre à charge: & j'ose croire, que le soin que j'ai pris de le purifier de tout ce qui pese & qui dégouste, le rendra supportable aux plus delicats, & à ceux-là mesme qui ont le plus d'aversion à la secheresse des Dogmes, & aux duretez de l'Ecole. Et parce qu'on ne peut pas bien comprendre l'vsage des regles, qu'en les appliquant à la matiere, le sujet & la forme de mon Poëme serviront ici à cela. Aussi bien suis-je obligé d'en rendre raison: S'il n'est assez juste, pour servir de Modele; il l'est assez pour montrer la justesse de la Regle, selon le mot du Philosophe, qui dit que le droit & le tortu se font office reciproque, & se manifestent l'vn l'autre.

La Sainte Couronne d'Epines reconquise sur les Sarrasins, est le Sujet que j'ai choisi pour estre l'Action de ce Poëme. Je n'en pouvois choisir vn plus Chrestien ni plus Heroïque: & il ne restoit aux Muses Françoises, que celuy-là de cette marque: les Muses Italiennes ayant déja pris la Conqueste de la Sainte Croix, & celle du Saint Sepulcre. *Du sujet du Poëme.*

Les Admirateurs de l'Antiquité, soit de la Fabuleuse, soit de l'Historique, nous battent perpetuellement les oreilles, de la Conqueste de la Toison d'Or, & de la guerre entreprise pour ravoir Helene. Ce seroit vn blaspheme en premier chef, de comparer la Couronne de JESUS CHRIST, soit avec vne Toison fabuleuse, soit avec vne Femme impudique: & si la pensée m'en estoit venuë, j'aurois sujet d'apprehender vn chastiment plus rigoureux, que celuy de ce Profane, qui voulut mettre dans son Cabinet, la Peinture de Nostre Seigneur, auprés de celle d'Orfée. Je dirai seulement, qu'à n'opposer qu'entreprise à entreprise, la guerre faite pour la Sainte Couronne a quelque chose de plus grand & de plus beau, de plus noble & de plus heroïque, dans la Religion sous laquelle nous vivons, que n'avoient dans la fausse Religion des Grecs, les guerres entreprises pour la Toison d'Or & pour Helene.

Le Heros Entrepreneur de la Conqueste est SAINT LOUIS, en qui toutes Vertus Heroïques ont eu leur plus haute élevation. Sa Pieté luy a donné rang parmi les Saints; & sa Valeur ne luy a pas donné vn moindre rang parmi les Heros. Joinville qui parle de choses veuës, luy rend ce témoignage, que de son temps, il n'y avoit pas vn meilleur Homme d'armes en tout le Monde. On a dit d'Hercule, que tout Hercule qu'il estoit, il ne pouvoit tenir contre deux: & ce Saint, qui n'est pas au gré des Libertins & des Athées, a tenu plus d'vne fois, contre des troupes entieres. *Du Heros.*

A la Journée de Taillebourg, qu'il gagna sur les Anglois, estant encore fort jeune, il fit quelque chose de plus que cét Horace, dont l'Histoire Romaine parle si haut, & en termes si magnifiques. Il soûtint tout seul sur vn Pont l'effort des Ennemis; & l'asseurance qu'il eut de les arrester, en attendant que ses troupes fussent en ordre de bataille, luy donna le gain de cette memorable Journée. En Egypte, il enfonça tout seul vn Escadron de Sarrasins, & leur arracha le Comte d'Anjou son Frere, qu'ils emmenoient prisonnier. Il se dégagea tout seul de dix Barbares des plus puissans de l'armée, qui de concert fondirent sur luy, resolus de le tuer ou de le prendre. Et quand il falut aborder à Damiette, on le vid emporté d'vne impatience heroïque, sauter de son vaisseau dans la Mer: & malgré la foule & l'effort des Ennemis, l'épée à la main, & le bouclier sur le bras, aller à terre, au travers des vagues, & sous vne gresle de traits, qui tomboient sur luy de tout le rivage. Il n'y a rien ici de feint, ni de fabuleux: tout y est veritable & historique; & on le peut croire sur le témoignage du bon Joinville, qui l'a écrit long-temps devant que l'Hyperbole & la Flaterie fussent connuës en France.

Qu'il me soit permis en cét endroit, de demander, s'il se lira quelque chose qui ressemble à cela, dans les Annales des Preux, qui sont formez sur les regles de Machiavel: dans l'Histoire des Impies & des Libertins, des Rodomons & des Sacripans de ce Siecle? Leurs prouësses de Gladiateurs, leurs exploits du Bois de Boulogne, leurs combats de la Plaine de Grenelle, se peuvent-ils comparer à la moindre action de ce vray Brave, faite à la veuë de l'Europe Chrestienne, & de l'Afrique Sarrasine, assemblées en armes?

Ces preuves & ces exemples de la valeur de Saint Louis, ne sont point ici hors de leur place. Les Chevaliers apprendront par là, que les Vertus Chrestiennes & les Militaires ne sont pas si mal ensemble, qu'on ne les puisse aisément reconcilier: & qu'entre le Devot & le Brave, il n'y a point d'opposition de la part des termes, ni de contrarieté de la part des formes. Par là mesme, si l'on y fait reflexion, l'on remarquera d'avance, qu'il n'y a rien d'excessif, ni d'enorme, dans les grandes actions qne j'attribuë à mon Heros dans le cours du Poëme; & que bien loin de passer les termes de la Vraisemblance, elles tiennent plus de l'Histoire que de la Fable.

Je ne pouvois donc choisir vn Heros plus accompli que celuy-là: & d'ailleurs le choix que j'en ai fait, est honorable à la France, qui l'a élevé; à nos Rois, qui sont nez de luy; à la Maison Royale, qui est de sa Race; à la Noblesse, qui l'a pour Patron & pour modele; à toute la Nation, à laquelle Dieu l'a donné pour Protecteur; à toute l'Eglise, qui l'a receu au rang des Saints qu'elle revere. Et j'ai crû, que mon Poëme qui porte son nom, pourroit estre comme vn Temple, où son Image & ses Reliques seroient

toûjours exposées; où les merveilles de sa vie seroient chantées à tous les Siecles; où ses Vertus seroient preschées à tous les Princes; où sa Memoire recevroit le culte & l'encens de tous les Peuples.

Qu'on oppose tant que l'on voudra, qu'il n'a pas esté heureux. La Fortune ne fut jamais Feudataire de la Vertu: elle ne fut jamais à ses gages. D'ailleurs, il ne se lit aucun Traité, par lequel la Vertu se soit jamais obligée à la garantie des évenemens: & il ne se dit point, que personne entrant à son service, luy ait demandé caution du succés de ses entreprises. Les Heureux se font de la mesme main, qui fait les Delicats, les Effeminez & les Lasches. La Vertu ne se mesle point de semblables Ouvrages: elle se contente de faire les Forts & les Patiens, les Hardis & les Courageux. Il y a chez elle force fer pour battre & pour endurcir: il n'y a point d'huile pour amollir, ni pour parfumer. Tout s'y fait avec le marteau & sur l'enclume: il ne s'y fait rien où il entre de la soye, ni des fleurs. Hercule y fut achevé avec le feu; Regulus avec les cloux & les rasoirs; Anaxarque avec le pilon, & les autres par d'autres manieres.

Que l'on me nomme vn Heros de reputation, qui n'ait jamais esté malheureux: qui n'ait rien souffert en sa vie ou à sa mort. On a dit que Samson estoit l'Hercule des Hebreux; & je puis dire, que Samson valoit plus d'Hercules, que Caton ne valoit de Socrates, au calcul de Tertullien, qui comptoit vn Caton pour six cens Socrates. Cependant y eut-il jamais vn Malheureux comparable à Samson tondu, aveuglé, attaché à vn moulin, écrasé sous les ruïnes d'vn Temple?

Que dirai-je de David, qui fut Heros dés son enfance; qui égorgea des ours, & démembra des lions dés qu'il put marcher; qui commença sa premiere Campagne par la défaite d'vn Geant, & par la déroute d'vne Armée? N'a-t-il pas eu ses malheurs & ses adversitez comme les autres? Et les Macabées, qui estoient bien d'autres Braves, & d'autres Heros, que ces Princes Grecs, qui naissoient tous avec la figure d'vne lance sur la cuisse, aprés des entreprises & des victoires, qui n'ont trouvé de creance que sur la foy d'vn Historien Canonique, n'ont-ils pas tous fini malheureusement?

Disons donc qu'il est ordinaire aux Heros d'estre malheureux: Disons encore davantage, & nous dirons la verité; sans estre bien malheureux, on ne peut estre qu'vn Heros fort mediocre. La Vertu Heroïque ne se déploye qu'en de grands combats, & contre de grands adversaires: & les petits ennemis luy sont à peu prés, ce que les petits chiens sont aux lions; & ce que les mouches sont aux aigles. Toutes ses actions sont relevées & laborieuses: ses apprentissages mesme veulent estre hardis & perilleux: & assez souvent elle ne fait que des essais, où l'on croit qu'elle fasse des efforts.

On se trompe donc de se persuader, que le propre fait des Heros soit d'abatre & de massacrer: les Bucherons abatent de plus grands corps, & les Bouchers font plus de massacres que les Heros. On se trompe encore de se persuader, que les Bestes effroyables, & les hommes armez, soient des ennemis égaux à leur force. Le lion, qui est la plus effroyable de toutes les Bestes, peut estre défait par vn moucheron: & des belettes, des oiseaux, des ombres d'arbres, ont effrayé des Armées, & les ont mises en déroute. Les justes, les legitimes ennemis du Heros, sont les malheurs, les adversitez, les mauvaises fortunes: & c'est contre ces ennemis-là qu'il a besoin de tout son courage; qu'il luy faut déployer toute sa force: c'est quand il est aux prises avec eux, qu'il merite que Dieu s'avance pour le regarder; que les Puissances du Ciel luy applaudissent; & que la Victoire le couronne.

Mon Heros n'est donc pas de pire condition, pour n'avoir pas esté heureux: & les infortunes qui luy ont esté de secondes occasions, & de nouvelles matieres de couronnes, ne font pas qu'il en soit moins propre au Poëme Heroïque. Et puis, qu'importe au Poëte, que son Heros ait eu quelques mauvais jours; que toutes les Etoiles, que tous les Vents ne luy ayent pas esté favorables; que la Fortune se soit quelquefois separée de luy, pourveu que l'entreprise, qui est le sujet de la Fable, luy reüssisse: & que la conclusion du Poëme soit heureuse. Je mets cét article entre les essenciels; & je pense pouvoir faire avoüer aux plus Critiques, qu'il ne manque pas à mon Poëme, non plus que les autres, qui me restent à expliquer.

Tous ceux qui ont quelque notion de l'Art Poëtique, sçavent que l'Action qui doit servir de sujet à vn Poëme de fabrique reguliere, demande principalement six conditions, dont le Poëte ne peut estre dispensé, quelque licence qu'il prenne, & quelque privilege qu'on luy donne.

Des conditions de l'Action. Il faut que l'Action soit vraye ou tenuë pour vraye, sur la foy de la Tradition ou de l'Histoire. Il faut de plus qu'elle soit heureuse & loüable: & enfin qu'elle soit vne & entiere. De ces six conditions, les quatre premieres sont necessaires à la fin du Poëme, qui est de porter les Grands à l'émulation des grandes choses, par la montre & par l'admiration des grands exemples. Les deux dernieres conditions entrent plus interieurement en la substance du Poëme, qui seroit monstrueux, s'il y avoit quelque partie double ou mutilée, s'il y avoit de la superfluité ou du defaut dans la matiere.

De la verité de l'Action. Le premier soin du Poëte sera de bastir sur vn fonds ferme & solide; sur vne verité prise de l'Histoire, ou receuë de la Tradition. Il n'importe que ce fonds ne soit pas de la creation du Poëte; il n'en sera pas moins le createur du Poëme. Le Sculpteur qui ne fait ni le bronze, ni le marbre, ne laisse pas d'estre l'Auteur de la Statuë: & l'Architecte qui ne fait pas la terre où il bastit, ne laisse pas d'estre Architecte, & d'avoir toute la gloire de l'Edifice.

Que le Poëte donc se garde de bastir en l'air, comme le Pulcy, le Boyardo, l'Arioste, & quelques autres de nos voisins. Semblables Entrepreneurs n'ont fait que des Fabriques de nuës, habitées par des Phantosmes de nuës: & selon Lactance, qui estoit vn Philosophe Courtisan, qui avoit des Empereurs pour Disciples, & par consequent ne devoit pas ignorer les Regles du Poëme, qui est la leçon des Empereurs, & la Philosophie de la Cour, comme celuy-là n'est pas Poëte, qui ne sçait rien feindre; celuy-là aussi n'est que Charlatan, qui feint toutes choses.

Si l'Action n'est vraye, quelle vraisemblance aura la Fable fondée sur la fausseté de l'Action? Et si la vraisemblance manque à la Fable, quelle creance trouvera-t-elle en l'Esprit des Sages? Quelle emulation excitera-t-elle dans l'Ame des Grands? Qui admirera vn assemblage de Grotesques? Qui se mettra en peine de courir aprés des Chimeres? Il n'y a que les Enfans & les Idiots qui regardent avec étonnement les figures qui se font de la rencontre des nuës: ceux qui sçavent que ce ne sont que des vapeurs tumultuaires & fortuites, ne levent pas seulement la teste pour y prendre garde.

Il importe qu'on soit averti en cét endroit, que la verité necessaire à la fondation du Poëme, n'est pas de ces veritez autentiques, que la creance commune a receuës: elle est encore moins de ces veritez superieures, que la Foy divine a établies. Ces veritez immuables & immobiles, qui ne laissent point de lieu à la Fable, ne sont pas propres à la structure du Poëme, qui doit estre fabuleuse: & par consequent, l'Ecriture Sainte n'est pas vn fonds, où il faille chercher des matieres à faire vne pareille Fabrique. *De quelle histoire se doit tirer le sujet du Poëme.*

Ce n'est pas qu'il y ait vn fonds plus riche que celuy-là, ni plus fertile en rares materiaux. Mais ce sont des materiaux sacrez: il est défendu de les toucher du marteau: il n'est pas permis d'en faire aucune figure. Et si Saint Jean a dit, que celuy-là seroit effacé du Livre de vie, qui auroit la temerité de diminuer, ou d'augmenter son Apocalypse d'vn seul article; quelle seroit la fin de celuy, qui entreprendroit de faire vne Fable, d'vne verité revelée de Dieu, & confirmée par sa parole?

De repartir à cela, que sans toucher à la substance des actions revelées, on pourroit feindre dans les circonstances, dont il n'y a point de revelation: c'est dire, qu'avec dessein & de sens rassis, on pourroit attacher le Mensonge à la Verité venuë du Ciel, marquée avec le doigt de Dieu, dictée de son Saint Esprit. Et cela, que seroit-ce autre chose, que de confondre la lumiere avec les tenebres; que de joindre en vn mesme Edifice des pierres profanes & des pierres saintes; que de remener Moyse & Gedeon en Egypte; que de peindre JESUS CHRIST & Orfée d'vn mesme trait & sur vne mesme toile?

Ce n'est pas encore, qu'il ne soit permis aux Muses saintes, de travailler pour le Sanctuaire, & de contribuer du leur, à l'embellissement de l'Arche. Mais elles se doivent souvenir du respect que demande le Sanctuaire: elles n'y doivent rien introduire de profane: & sur toutes choses, elles se doivent garder de changer la forme de l'Arche. De l'Or, des Pierreries, de la Broderie, de la Pourpre, tant qu'il leur plaira d'en fournir; tout cela y sera receu, y aura son rang & sa place: Mais point d'Images taillées, point de Figures faites à fantaisie: les Cherubins y suffisent, & ils n'en souffriroient point d'autres.

Expliquons-nous en termes moins figurez, & disons qu'il est permis aux Muses Chrestiennes, de travailler sur de saints Sujets: de tirer des Livres Sacrez, des matieres d'Hymnes, de Cantiques, de Paraphrases: d'écrire mesme en Vers les Actions des Heros du Peuple de Dieu. Neanmoins elles doivent tellement orner leur matiere, qu'elles ne luy fassent point changer de forme. Elles peuvent parer Gedeon, Josué, David, de toutes les richesses de la Versification: mais il leur est défendu de faire vn Josué, vn Gedeon, vn David sur leurs Idées. Et au jugement des Maistres, ces compositions qui n'auroient rien de la Poësie, que le Vers, ne seroient pas des Poëmes; s'il ne plaisoit aux Maistres de faire largesse du nom de Poëme; comme ils font, quand ils le donnent gratuitement à la Pharsalie de Lucain, aux Georgiques de Virgile, & aux Livres qu'Oppien a faits de la Chasse & de la Pesche.

On ne peut nier, que l'Action que j'ai choisie, n'ait toute la verité necessaire à la fondation du Poëme, estant fondée comme elle est, sur l'Histoire & sur la Tradition.

L'Histoire qui parle encore assez haut de la vaillance de Saint Louïs, nous apprend qu'il porta ses armes jusques en Egypte: qu'il prit Damiette sur les Sarrasins: qu'il les défit en deux batailles: & qu'en la seconde, il se rendit maistre de leur Camp & de leurs Machines. Que peut-on desirer davantage? La Tradition qui est vne Histoire sans écriture, nous a appris que nos Eglises furent enrichies de saintes Reliques qu'il rapporta de son voyage d'Egypte: Elle nous a fait sçavoir de plus, que ce fut luy qui acquit la Sainte Couronne à la France: & la mit dans la Chapelle de son Palais, pour estre à l'Etat vn gage de la protection du Ciel, & vne Source de graces perpetuelles.

Que s'il s'éleve ici quelque Critique qui m'oppose, que cette acquisition ne s'est pas faite par voye de conqueste: je répondrai au Critique, qu'ayant la verité en la substance de la chose, comme nous l'avons, il suffit que nous ayons la vraisemblance en la maniere: & que la forme du Poëme, & la fin de la Poësie, n'en demandent pas davantage.

Et puis, le Critique ignoreroit-il, que le Parnasse est vn Païs libre? Pourroit-il alleguer quelque nouveau Droit, citer quelque nouvelle Ordonnance, qui casse ses privileges: & qui veuille que l'Inquisition

y soit établie? Examinera-t-on les Poëmes à la rigueur du Syllogisme? Ne seront-ils receus qu'au poids, & sur les mesures de la Logique? Et si la Logique elle-mesme qui est faiseuse d'Argumens, & qui est toûjours en queste de la pure, de l'exacte, de la ponctuelle Verité, peut impunément, & sans violer l'austerité de ses regles, de deux Propositions vraisemblables, & reduites à la forme du Syllogisme, en tirer vne troisiéme, qu'elle garantira hautement, & qui sera receuë sur sa caution: Pourquoy la Poësie qui n'est que faiseuse de Fables, & qui a moins d'égard à la Verité qu'à la Vraisemblance, n'auroit-elle pas le pouvoir de joindre ensemble deux choses qui sont vrayes, & ne sont pas incompatibles? Et pourquoy ne pourra-t-elle pas de ces deux choses assemblées, en composer vne troisiéme, qui ait autant d'apparence de verité, qu'en demande la fondation du Poëme?

L'Iliade, l'Odyssée, l'Eneide ne sont pas si bien fondées: & si elles estoient examinées à la rigueur de l'Histoire, je ne pense pas qu'on trouvast en leurs fondemens toute la fermeté qu'on me demande. Cependant il ne s'est point élevé de Critique, qui ait fait vn procés aux Entrepreneurs de ces riches Edifices; & les ait obligez à la garantie de leur besogne. On ne s'est point encore avisé, de prendre les Poëtes à serment: & quand on exige d'eux quelque verité, on ne pretend pas que ce soit vne verité, sur laquelle ils puissent lever la main devant vn Juge.

Il y a bien plus, & je ne feindrai point de le dire: cét assemblage de deux choses vrayes, reünies en la composition d'vne troisiéme vraisemblable, est plus rare, plus ingenieux, & a plus d'artifice, qu'vne verité toute simple, & sans façon de la part du Poëte. Et les Experts avouëront, que le Beau Poëtique y est plus juste & plus correct, y est mieux dessiné selon les regles, & plus heureusement executé selon l'intention d'Aristote, qui veut que l'on s'éleve du Particulier à l'Vniversel; & qu'on laisse la Verité defectueuse, pour la Vraisemblance qui est parfaite.

De l'vnité & l'integrité de l'Action. Il ne suffit pas à la Regularité du Poëme, que l'Action soit vraye; comme il ne suffit pas à la perfection du corps, que la matiere en soit réelle. Il faut que cette vraye Action soit vne & entiere, afin qu'il n'y ait rien de double ni d'amphibie, rien d'estropié ni d'imparfait en la Fable. Toute Beauté, soit naturelle, soit artificielle, demande les mesmes conditions: & en cela, il est du Poëme, comme de tous les Corps, qui ne peuvent estre beaux & reguliers, que par l'vnité de leur matiere complete & assortie de toutes ses pieces.

Je suis obligé d'avertir encore ici, qu'on se garde du mauvais exemple de l'Arioste, qui nous a donné vn Monstre, composé de divers corps attachez les vns aux autres. Quelque rares que soient les Monstres, & quelque divertissement que l'on y prenne, ce sont toûjours des débauches & des pechez: ils étonnent plus qu'ils ne plaisent: ils scandalizent plûtost qu'ils n'edifient. Et tout ce qu'on peut dire pour excuser l'Arioste, c'est qu'il a failli volontairement & par dessein: qu'il a crû que c'estoit le nombre, & non pas le choix, qui faisoit la reputation: & qu'il luy seroit plus glorieux, que sa Poësie fust chantée dans les Hales, où si elle n'estoit leuë que dans le Palais. Et que Piccolomini & Castelvetro ne dient point, que cette vnité d'Action est plus de conseil que de precepte. J'avouë avec eux, qu'elle sert infiniment à faire paroistre l'esprit & le jugement du Poëte. Mais qu'ils avouënt aussi avec Aristote, qu'elle est necessaire à l'vniformité, & à la perfection du Poëme. Si nous le considerons comme vn Corps, de quelle nature sera ce Corps, où il y aura plus d'vne matiere? De quelle espece sera la forme de ce Corps, qui sera soûtenuë de plus d'vn Sujet? Si nous le considerons comme vn Edifice; de quel ordre sera cét Edifice basti sur deux Plans? Il faudra donc que la Fable se multiplie avec l'action. Et quel monstre sera le Poëme composé de cette double, ou de cette triple Fable? Sera-ce vn assemblage de deux Palais adossez l'vn contre l'autre? Sera-ce vn corps triple, pareil à celuy du Geryon, ou à celuy de la Chimere?

Je ne voy pas que de ce costé-là, il y ait rien à dire à l'action de mon Poëme: & je pense pouvoir sans rien hazarder, en garantir l'vnité; estant assuré qu'elle est sans division, sans discontinuité, & sans rupture: & qu'il n'y entre rien qui en separe les parties, rien qui les détache de leur corps, & les mette hors de leur assiete.

Davantage, elle n'est pas moins entiere, qu'elle est vne, parce qu'elle ne manque d'aucune piece. Et pour m'expliquer par les termes dont Aristote interprete cette Regle, elle a vn commencement, qui ne presuppose rien devant luy: elle a vne fin, qui ne laisse rien à desirer aprés elle: & vn milieu, qui est l'entre-deux & la liaison de l'vn & de l'autre.

La verité, l'vnité, & la totalité, sont interieures à l'action, & appartiennent à sa substance. Le temps & le lieu luy sont exterieurs, & ne la touchent, pour ainsi dire, que par le dehors. Neanmoins de ce costé-là encore, il y a certaines proportions & certaines mesures à garder, dans la distance des temps & des lieux, afin que la Poësie fasse son effet sur l'Imagination & sur l'Esprit, comme la Perspective fait le sien sur la veuë.

Du temps de l'Action. Les Sujets qui sont trop anciens, & que le Temps a démolis, ne paroissant point parmi les ruïnes de tant de Siecles, sont comme s'ils n'avoient jamais esté: & passent pour inventez & pour fabuleux. Bien davantage, les coûtumes, les façons & les modes de ces premiers temps, encore sauvages, grossieres & mal

polies, offenseroient la veuë & blesseroient l'imagination, si elles estoient representées en leur naturel. Et le Poëte qui entreprendroit de les reformer sur nos modeles, violeroit toute vraisemblance, romproit toute conformité: & feroit d'aussi bizarres peintures, que ceux qui donnent vn masque à Didon, & vn chapeau avec des plumes à Enée.

Les Sujets qui sont trop modernes, ont d'autres inconveniens. Estant encore tout entiers, & n'ayant point esté reculez, ni entamez par le Temps, ils ont cela d'incommode, qu'on les voit de trop prés, & trop à plein: on en connoist trop le particulier: & le Poëte par consequent, n'en disposant pas avec vne entiere liberté, la Poësie y est défiante & timide, s'y trouve à l'étroit & resserrée: & tout l'Edifice ne peut avoir cette hauteur & cette étenduë, cette magnificence & cette richesse que demande l'Heroïque.

L'Action que je represente ayant quelque quatre cens cinquante ans d'antiquité, n'est point sujette à tous ces inconveniens: Elle est dans le juste éloignement, où la demande la liberté de la Poësie, & la structure de la Fable: Elle n'est ni sur les yeux, ni hors de la portée des yeux: Et comme elle n'est pas si moderne, que chacun en sçache tout le détail; aussi n'est-elle pas si ancienne qu'on l'ait oubliée. D'ailleurs, la Politesse, la Courtoisie, la Generosité, toutes les Vertus, toutes les Sciences amies des Graces estoient déja nées, estoient déja Françoises du temps de Saint Louïs. Les Vers, les Devises, les Tournois, estoient déja en vsage: & la Chevalerie, comme on parloit de ce temps-là, estoit déja galante & spirituelle: mais galante sans desordre, & spirituelle sans libertinage.

S'il faut aller bien loin de son Siecle, pour inventer hardiment, & pour feindre avec liberté; il faut aller encore plus loin, pour trouver le Grand, le Magnifique & le Merveilleux, qui sont des qualitez essentielles à l'Heroïque. Le Temps a ses Perspectives, comme le Lieu a les siennes: mais il y a cette difference, que l'éloignement qui détruit l'apparence des choses, & les reduit au petit pied, dans les Perspectives du Lieu, les amplifie & les augmente au double & au triple, dans les Perspectives du Temps.

Pour ne point nous éloigner des termes de l'Heroïque, la Bataille de Lepante, qui s'est donnée de nôtre memoire, & le Siege de la Rochelle, qui s'est fait à nostre veuë, valent bien la Bataille Actiaque & le Siege de Troye, que nous ne voyons que dans l'éloignement de l'Histoire & de la Fable. Neanmoins sur le mauvais rapport de nostre memoire, & sur les illusions de nostre veuë, nous jurerions que l'entreprise de Troye a le double sut celle de la Rochelle: & que la Victoire Actiaque a le triple sur celle de Lepante: & ce ne sera qu'aprés que le Temps aura éloigné de cinq ou six Siecles, deux Actions si memorables, qu'elles paroistront de la mesure que demande le Poëme Heroique.

Il en est de mesme des grands Hommes, que des grandes Actions. Les Anciens sans doute valent beaucoup: mais sans doute aussi, ce beaucoup a plus de relief & plus de saillie de loin, qu'il n'en auroit de prés; & l'Antiquité n'est pas le dernier article du merite des Anciens. Celuy-là l'entendoit, qui entre les avantages d'Homere, avant toute chose, mettoit en compte son droit d'aisnesse, & les mille ans qu'il avoit sur luy. Nous en connoissons, qui sans vanité, pourroient dire d'Alexandre & de Cesar, ce que celuy-là disoit d'Homere. Et ce que Seneque a dit de Caton, que son Siecle ne l'avoit pas bien compris, se peut dire generalement de tous les grands Hommes. Cette bizarrerie est aussi étrange qu'elle est injuste; la Raison neanmoins entraisnée par la Coûtume, s'y accommode: & le Poëte qui sera averti, que les Heros veulent estre veus de loin, aussi-bien que les Auteurs, se gardera bien de chercher à la veuë de son Siecle, le Grand & le Merveilleux de l'Heroïque.

Bien davantage, je luy conseillerois de ne se pas moins écarter de son Païs, que de son Siecle: & d'aller chercher le Grand & le Merveilleux, aussi loin dans la Carte, que dans l'Histoire. L'Experience nous a appris avant la Philosophie, que l'Accoûtumance oste la force & la pointe aux choses: & que plus l'ordinaire devient ordinaire, & plus il s'approche de l'imperceptible. Les Alpes ne paroissent point hautes aux Savoyards, ni les Pyrenées à ceux de Biscaye: & les Peuples qui demeurent prés des Cascades du Nil, n'en entendent point le bruit, qui s'entend à plus de vingt lieuës de là. *Du lieu de l'Action.*

Au contraire, tout ce qui est rare, tout ce qui vient de loin, passe pour grand: & c'est de l'étranger & de l'inconnu, que se fait le Magnifique. Le Scamandre de l'ancienne Troye, à ce que disent ceux qui l'ont veu, n'est gueres plus grand que la Riviere des Gobelins: & ceux qui ne le voyent que dans l'Iliade, sur le bruit que fait son nom, & sur l'enflure des vers d'Homere, le prendroient pour vn bras de Mer. Qui de nous entend nommer le Mançanarez, qui ne se figure qu'il vaut quatre fois le Rhin, & six fois le Po? Nous sçavons pourtant, que dans son Païs mesme, il le faut chercher pour le trouver: à peine a-t-il autant de pouces d'eau qu'il a de sillabes: & on le passe aussi viste & aussi aisément qu'on le nomme.

Ce que je dis des Rivieres, se doit encore dire des Montagnes, des Villes, des Nations éloignées: il se doit dire de leurs mœurs, de leurs habillemens & de leurs armes. Il est certain que la montre de semblables choses est plus surprenante: leurs noms entrent autrement dans les oreilles: & les phantosmes qui en demeurent dans l'imagination, sont plus grands, plus augustes, plus magnifiques. Les eaux de l'Araxe, de l'Oronte, de l'Hidaspe, roulent bien avecque plus de pompe dans les Vers, & y font bien vn autre bruit, que celles de la Marne, de la Seine & de la Loire. L'Esprit du Lecteur s'éleve bien d'vne autre sorte, pour

le Mont Gibel, ou pour le Mont Liban, que pour le Mont Valerien: Et Paris luy-mesme, tout immense que nous le voyons, perd son immensité, quand il est mis en Poësie, auprés de Memfis ou de Babylone: tant l'illusion de la Perspective, & la tromperie de l'éloignement ont de force: & tant il est veritable, que le Poëte qui cherche le Grand & le Merveilleux, se doit éloigner le plus qu'il peut, de son Païs & de son Siecle.

Ceux qui sont assez riches de leur fonds, pour faire valoir les choses communes, & donner de l'éclat aux ordinaires, se peuvent dispenser de ces longs voyages: & se passer du commerce des Etrangers. J'avouë que je ne suis pas de ces Riches-là: je n'ai point de Carrieres, ni de Mines domestiques: les Rivieres qui portent l'Or, & qui font les Perles, passent bien loin de chez moy: & il a falu que j'allasse chercher en Egypte, ce que je ne pouvois esperer en France.

Bien m'en a pris de m'estre embarqué. L'Egypte est le plus merveilleux de tous les Païs, & le plus fertile en grandes choses. Le Phare & les Pyramides, le Nil & le Caire, les Magiciens & les Monstres, les miracles de l'Art, & les prodiges de la Nature, sont originaires de ce Païs-là: Et les seuls noms des Sultans & des Sarrasins, remplissent l'oreille de leur son: la seule montre de leurs armes & de leur équipage surprend la veuë: & met dans l'esprit des images qui l'étonnent.

De la qualité de l'Action.

Pour revenir à l'Action, il est necessaire qu'elle soit loüable, afin qu'elle soit chantée; & qu'on en puisse faire vn exemple public, sans donner de scandale au Public. Je ne sçai s'il n'y aura point de temerité à le dire: je le dirai neanmoins sans rien diminuer des respects que je dois à l'âge, & au merite d'Homere: & je le dirai avec la defiance de ceux qui proposent leurs doutes & leurs soupçons; & non pas avec la resolution de ceux qui donnent des Decisions, & qui font des Dogmes.

Il me semble que le bon-Homme, pour vser des termes d'Horace, commence à sommeiller dés le Prelude de son Iliade. Il s'adresse d'abord assez familierement à la Muse qui l'inspire, & luy commande avec plus de privauté qu'il n'en faudroit à vne Deesse, de chanter la Colere d'Achille, & les calamitez qu'elle a causées aux Grecs & à ceux de Troye. Je pourrois douter ici, & je ne douterois pas sans raison, si la premiere regle de l'Architecture Poëtique nous recommandant avant toute chose, de fonder le Poeme sur vne Action, la structure de l'Iliade, qui est fondée sur vne Passion, est vne structure bien reguliere.

Dira-t-on que la Colere, qui n'est qu'vne Passion dans les Ames du commun, soit vne Action dans les Ames Heroïques? Il faudra donc en dire autant de la Colere des aigles & de celle des lions, qui sont entre les Animaux, ce que les Heros sont entre les Hommes. Et puis, qui ne sçait que les Heros, pour estre de plus grande taille, & pour avoir de plus grandes forces que les autres, ne sont pas faits d'vne autre matiere? Le Geant & le Nain sont moulez de mesme terre; & la terre du Geant ne s'altere pas autrement, ni ne s'échauffe d'vn autre feu que celle du Nain.

Dira-t-on que ce n'est pas la colere d'Achille, mais la déroute des Troyens, & la defaite d'Hector qui est le sujet de son Poëme? Il y a donc de la mauvaise foy dans sa proposition: il ment en vn lieu, où le Poëte ne peut mentir aveque merite: il trompe la Deesse qu'il invoque: il impose à toute la Grece qui l'écoute. Et d'ailleurs, de quel vsage sont dans l'Iliade les dix-neuf livres qui precedent cette Action? Pourquoy l'Accessoire y est-il si étendu & si au large, & le Capital si resserré & si à l'étroit? Pourquoy cette défaite d'Hector ne se trouve-t-elle qu'à la fin de tout le Poëme, comme feroit au bout d'vne longue Galerie, vne petite bataille en perspective?

Disons donc pour l'honneur d'Homere, qu'il estoit mieux instruit de ses intentions, que ceux qui les luy veulent apprendre: croyons sur sa parole, qu'il propose sincerement & de bonne foy: & ne doutons point, puisqu'il en prend à témoin la Deesse, que la colere d'Achille qu'il veut chanter, ne soit le sujet de son Iliade.

Mais encore quelle colere? il en fait luy-mesme le portrait. Une colere pernicieuse, dit-il, vne colere fatale à l'Armée des Grecs, qui en a fait plus mourir, que la peste & les armes des Ennemis.

Je demande si cette pernicieuse, si cette fatale colere, estoit vne chose à chanter, ou à detester? S'il la propose pour la donner en exemple, où pour en donner de l'horreur? Sil en veut faire vne matiere de loüange ou d'execration publique? Que diroit-on d'vn Castillan, qui chanteroit à Madrid ou à Bruxelles, la colere du Prince d'Orange, & les maux qu'elle a causez à l'Espagne & à la Flandre? Que diroit-on d'vn François, qui chanteroit sur le bord de Seine & à l'ombre des Tuilleries, l'indignation de l'Admiral de Coligni, & les revoltes, les guerres, les ruines qui l'ont suivie? Ce que feroient ceux-là, Homere l'a fait: & le sujet de son Iliade ne me semble pas moins scandaleux, son Heros ne me paroist pas de meilleur exemple, que ceux que je viens de dire.

Du succés de l'Action.

Ce n'est pas assez que l'Action soit loüable, il faut de plus qu'elle soit heureuse. La dignité du Heros, & l'edification du Public demande cela: & il importe extrémement, que l'issuë en soit la plus specieuse, & la plus éclatante qu'il se pourra; afin qu'elle pique le cœur des Grands: & que l'emulation les porte à de pareilles entreprises, par le desir, & par l'esperance d'vn pareil succés.

On me permetra en cét endroit, de me declarer contre l'Apparence. C'est vne étrange trompeuse que cette Apparence: elle impose par tout où elle se trouve: & quelques-vns abusez par ses impostures, avoient

avoient crû que l'Action que j'ay mise en œuvre, estoit defectueuse de ce costé-là. Neantmoins, quoy qu'il ait semblé d'abord, à ceux qui ne la voyoient que de loin, il se trouvera à la fin, qu'elle a toute les conditions qu'il faut pour en faire vn grand Modele & vn Patron accompli.

Il y a de la Valeur, & cette Valeur est sanctifiée par la Pieté: Il y a de la Gloire, & l'Utilité est meslée à cette Gloire: Et soit qu'on en considere le progrés, ou la fin, on ne peut rien representer de plus heroïque, de plus illustre, ni de plus heureux, qu'vne Action où il y a des batailles gagnees sur la Mer & sur la Terre: vne Ville prise & vn Camp forcé: deux Armées défaites, & deux Generaux Barbares tuez de la main du Heros, qui se voit aprés tout cela, couronné de la Sainte Couronne, qui estoit le Sujet de son entreprise, & qui a esté depuis la gloire & le bonheur de son Royaume.

On en demanderoit trop, si l'on en demandoit davantage à mon Heros. Achille, Ulysse, Enée, Godefroy, n'ont pas tant cousté à faire: & leurs Actions, à beaucoup moins que cela, ont passé pour illustres, & pour heroïques. Il n'importe que la Guerre ne luy ait pas esté si heureuse en toutes choses: ces malheurs n'entrent point dans mon Sujet: ils sont posterieurs à l'Action sur laquelle j'ay travaillé: ils n'en corrompent point le succés: & pourveu que la fin où je la conduis soit heureuse, toute ce qui vient aprés cette heureuse fin estant hors de ma besogne, & n'appartenant point à l'Action, ni à la Fable fondée sur l'Action, il n'y a point de loy qui m'oblige à le garantir: & l'on me tiendroit vne rigueur sans exemple, si l'on m'en vouloit faire comptable.

Les Poëtes ne sont pas garants de toutes les aventures de leurs Heros: ils n'ont point traité pour eux avec la Fortune: & leurs Sauvegardes, ni leurs Franchises, s'ils en avoient à donner, ne seroient pas respectées du Malheur. C'est assez qu'ils ayent l'adresse d'éloigner les adversitez & les revolutions qui pourroient détruire le succés de l'Entreprise: & qu'ils se souviennent de la regle qui les oblige à la terminer heureusement. Tout le reste qui n'est point de leur fait, n'est point aussi de leur compte: & qui leur en demanderoit raison, exigeroit plus qu'ils ne doivent. Jusques icy, personne ne s'est avisé de demander compte à Homere de la mort d'Achille, qui fut si malheureusement tué devant Troye: ni à Virgile de celle d'Enee, qui ne perit pas plus heureusement en Italie: & jusques icy personne n'a trouvé, que les malheureuses morts de ces Heros tuez en leurs entreprises, fussent des defauts dans l'Iliade & dans l'Eneïde.

D'opposer à ces raisons, que la prise de Troye fut vn effet de la victoire d'Achille; ce seroit avoir oublié, que la prise de Troye n'entre point dans la composition de l'Iliade: & qu'elle est hors de la veuë, & bien loin de l'intention du Poëte, s'il est capable de rendre compte de son intention; & s'il merite qu'on l'en croye sur sa parole. Davantage, ce seroit s'inscrire en faux contre l'Histoire, laquelle impute la prise de Troye à la trahison d'Enee & d'Antenor. Et ce seroit de plus donner vn celebre démenti à la Fable, qui l'attribuë à l'assistance de Minerve, aux ruses d'Ulysse, & à la prodigieuse fabrique de cette montagne de bois, taillée en cheval, qui mit les Ennemis dans la Ville.

Mais il y auroit bien vne autre raison à dire pour mon Heros, qui ne peut estre alleguée pour le Grec, ni pour le Troyen. C'est que ses malheurs & ses adversitez estant de son choix, comme je le feins au Livre huitiéme, ce ne furent point des malheurs, ni des adversitez qu'on luy doive reprocher: ni qu'on puisse mesme imputer à la Fortune. Ce furent des occasions volontaires, ce furent des combats recherchez, où la seconde partie de sa Vertu se signala bien autant par la souffrance, que la premiere s'estoit signalée par le massacre des Infideles. Encore vn mot à l'honneur de ces souffrances, qu'on ne peut assez honorer: ce furent des épines & des piqueures de la Couronne Sainte & douloureuse, que nostre Heros prefera à la Couronne de l'Empereur Frederic, & à celle des Sultans, selon la fiction du Livre huitiéme: & non seulement sa gloire ne receut point de déchet de ces épines, & ne fut point obscurcie par ces piqueures: elle en receut vn nouvel éclat, & en fut plus propre à estre mise sur la montre du Poëme Heroïque. Qui en doutera, s'il considere que les Princes ont besoin de leçons & de modeles de Patience, comme tous les autres Hommes; & que la Vertu Heroïque ne leur est pas moins necessaire pour souffrir avec fermeté, que pour combatre avec courage? Mais cette raison, quelque forte qu'elle soit, est plus de surerogation que de besoin: & il suffit de dire, que la prison qu'on reproche à mon Heros, estant hors de la structure de mon Poëme, il n'en est pas plus interessé, que l'Iliade l'est de la malheureuse mort d'Achille, tué par le plus lasche de tous les Troyens.

Aprés avoir expliqué tout ce qui appartient à l'Action, qui est la matiere du Poëme; il faut venir à la Fable qui en est la forme; & qui est à l'Action, ce que l'ame est au corps, ce que la figure est au marbre, ce que la fabrique est aux materiaux qui composent l'Edifice. Disons donc, selon la sentence de Platon, d'Aristote & des autres Maistres, que sans la Fable, qui est la propre essence du Poëme, la plus juste, la plus pompeuse, la plus belle versification ne fait pas vn Poëme, comme le plus riche habit du Monde, mis sur vn Manequin ne fait pas vn Homme. Faute de Fable, Lucrece n'est que Philosophie, Lucain n'est que Declamateur, Silius Italicus n'est qu'Historien: & la Traduction de tous les Poëmes Grecs, Latins, Italiens, Espagnols, ne me faisant point createur de Fable, ne me feroit De la Fab.

pas Poëte, au moins si l'on en jugeoit par le droit ancien, & sur le texte d'Aristote.

La necessité de la Fable. Cette necessité de Fable, afin de ne laisser à l'avenir aucun pretexte aux mauvais Poëtes, est fondée sur la nature & sur la fin de la Poësie. Tous les Maistres enseignent, que de naissance & par office, elle est faiseuse d'Images & de Figures : mais d'Images qui doivent estre correctes, de Figures qui doivent estre achevées, afin qu'elles puissent estre mises sur la montre, & servir de Patrons en la reformation des mœurs. Ces Images si achevées, & ces Figures si correctes, veulent donc estre faites sur de parfaits Originaux. Et où veut-on que le Poëte les aille chercher ? De quelle Boutique, de quel Cabinet veut-on qu'il les tire ? Tous les Particuliers tiennent de la Matiere, qui gaste toutes les choses où elle entre. L'existence & la Realité sont par tout corrompuës, par le meslange des conditions individuelles : & il ne vient tien au Monde, qui ne s'éloigne en y venant, de la perfection de son Idée. Il est donc necessaire que le Poëte qui se veut acquiter de son devoir, s'éleve au dessus des Particuliers : & aille chercher ces Originaux dans l'Universel, où il n'entre rien qui le corrompe. Il faut qu'il laisse là l'Existence qui est gastee : qu'il n'ait point d'égard à la Verité qui est mutilee & defectueuse : & qu'il s'attache à la Possibilité qui est toute pure : qu'il étudie, qu'il copie, qu'il represente la Vraisemblance qui est entiere & parfaite.

Cela presupposé, je demande, si vne composition de choses tirées sur l'Universel, & representées sous la seule Vraisemblance, & sous la seule Possibilité, n'est pas toute fabuleuse : n'est pas aussi éloignée de la composition Historique, que l'Universel abstrait & separé de la Matiere, est éloigné des Particuliers, qui se voyent & qui se touchent. Le Poëte est obligé de travailler de cette maniere : On attend de luy vne structure sur ce Plan & de cette forme : c'est par là qu'il se doit distinguer de l'Historien : & s'il n'a les aisles assez fortes pour s'élever jusques là ; s'il n'est asseuré de l'assistance de quelque Esprit familier qui l'y porte ; s'il ne peut faire vn pas sans tenir l'Histoire par la main : qu'il demeure Historien à la bonne heure ; qu'il le soit en Rimes, en Mesures, en Musique, comme il luy plaira ; mais qu'il ne s'ingere point de prendre place parmi les Poëtes.

Sa definition. Aristote expliquant la nature de la Fable, dit qu'elle est l'assemblage, ou la structure, ou la composition des choses feintes. Cela veut dire, que la Fable est vne Fabrique artificielle, composée d'évenemens feints & inventez : mais vraisemblables, & fondez sur la verité d'vne Action illustre & heroïque. De sorte que le Poëme est comme vn riche & magnifique Palais ; que le fondement de ce Palais est vne Action connuë & Historique ; & que tout l'Edifice fondé sur cette Action, est vne fabrique fabuleuse de l'invention du Poëte.

Ses qualitez. La Fable, comme je viens de la décrire, veut estre Une, Vraisemblable, & Merveilleuse. Les regles du Poëme demandent cela : le titre d'Heroïque le promet : & le Poëte qui ne s'en acquite pas, soit par libertinage, comme l'Arioste, soit par sterilité d'esprit, comme d'autres, manque à son devoir & à sa promesse. Qu'il y apporte donc du soin : & qu'il tasche sur toute chose, de tenir sa Fable dans la plus juste & la plus exacte vnité, que la peut souffrir cette sorte de structure.

Qu'il apprenne donc, s'il veut estre persuadé de ce devoir par la raison, que le Poëme est vne structure artificielle, composée de differentes parties jointes en vn corps : que comme celle de tous les autres, où il y a de la diversité & de l'assemblage, il se fait de l'harmonie & de la convenance des parties qui le composent : que l'harmonie & la convenance se font de l'vnion : que l'vnion se termine à l'vnité, & par consequent que l'vnité estant la propre forme qui fait la beauté du Poëme, elle ne luy peut manquer, qu'il ne tienne de la difformité des corps doubles.

Qu'il considere, s'il veut estre convaincu par les exemples, qu'il n'y a point de corps artificiel, qu'il n'y a point de naturel, où cette vnité ne soit religieusement observée ; si ce n'est dans quelques productions monstrueuses, qui sont nées des pechez de l'Art, ou des débauches de la Nature.

En cét endroit, on me doit permettre de crier de toute ma force, qu'on se garde des écueils, qui sont vers les costes d'Italie : qu'on ne se laisse point emporter aux mauvais exemples du Pulci, du Boyardo, de l'Arioste, & des autres semblables Poëtes de ce Pays-là. Ils nous ont fait des Monstres en Vers : des Corps sans forme, & à plusieurs formes : des Romans meslez de l'Heroïque & du Comique : des Centaures demi-hommes & demi-chevaux : des Edifices, où l'on voids sur vn mesme Plan, des Palais & des Hales, des Temples & des lieux de débauche. Peut-on voir vne plus hardie, vne plus licencieuse infraction de toutes les regles de la Poësie, & de tous les devoirs du Poëte ? Se peut-on revolter avec plus d'audace contre la Raison, contre l'Antiquité, contre l'Exemple ?

Encore ont-ils des Partisans de leur Païs, qui disent pour leur justification, que leur dessein n'ayant pas esté de travailler sur le Modele du Poëme, l'infraction de ses regles ne leur peut estre reprochée : qu'ils ont assez fait de garder celle du Roman, qui ne visant qu'au divertissement du Peuple, luy feroit mal passer le temps, avec les scrupules de l'Unité, & les superstitions de la Vraisemblance.

Aprés avoir dit à ces Messieurs de delà les Monts, que de legitimes obligations établies de la Nature, & receuës des Sages, ne sont pas des Superstitions, ni des Scrupules : Disons-leur encore, que le Poëme

Roman est vne Fabrique moderne, mais informe & capricieuse; qu'il ne s'en trouve point de Plan, ni de Modele dans la bonne Antiquité; qu'il ne s'en voit pas mesme vn seul vestige dans les Histoires fabuleuses d'Anaxagoras, de Jamblicus, d'Achilles Tatius, d'Heliodore: & qu'il n'estoit pas connu dans le Monde Poetique, avant que les Amadis & les autres Preux extravagans, aussi bizarres que les Centaures & les Geryons, y fussent venus faire la guerre au bon Sens & à la Raison. Et certes le memorable remerciment avec lequel le Cardinal d'Este receut l'Arioste, aprés la lecture de son Roland, est vn assez bel exemple du jugement qu'il faut faire de cette sorte de compositions irregulieres.

Concluons cette reflexion, qui ne sera pas inutile, & disons à ceux qui se trouveront capables de travailler sur l'Heroïque, & de contribuer à l'instruction des Grands; qu'ils laissent aux Hales & à la Foere, les Figures monstrueuses, & les Enseignes d'Animaux étranges: qu'ils se gardent sur tout d'étaler semblables choses dans le Louvre, & dans le Palais: & qu'ils ayent soin de ne rien representer en ces lieux-là, qui ne soit juste & compassé; qui n'ait toutes les proportions & toutes les mesures d'vne Grandeur reguliere & bien-seante.

Il n'y aura rien à desirer en l'Unité de la Fable, si l'Action en est vne: Si le Heros principal est seul & sans Concurrent: Si les Episodes tiennent au Corps de l'Action, par les nœuds du Necessaire & du Vraisemblable. Avant toutes choses, l'vnité de l'Action y est necessaire, parce que naturellement vne forme ne peut naistre de deux Sujets: vne Ame ne se peut partager entre deux corps: & on ne fera jamais de deux morceaux de marbre separez, vne figure bien reguliere.

Secondement, il se faut fier à son Heros, & commettre toutes les grandes choses à son courage, à sa conduite, à sa fortune. Car de luy donner des Associez & des Cooperateurs, qui luy soient égaux, qui mettent la main à l'œuvre avec luy, & fassent la moitié de la besogne; c'est donner plusieurs testes à vn corps: & on n'embellit pas vn corps en multipliant ses testes, on en fait vn Monstre. De recourir à l'Allegorie, pour justifier cette faute, comme a fait le Tasse, c'est faire venir de bien loin & à grands frais, vne Chimere, pour défendre vne autre Chimere.

Le troisiéme point necessaire à l'Unité de la Fable, est la juste liaison des Episodes. On appelle ainsi les Actions accessoires & inserées, qui servent à la grandeur & à la beauté du Poëme. Elles ne doivent estre ni trop pressées & en foule; ni mal vnies & en desordre. Il se faut souvenir que ces Actions inserées estant à l'Action principale, ce que les membres sont au corps, & ce que les rameaux sont à l'arbre, elles ne la doivent pas accabler, elles doivent l'embellir: & si la moderation n'y est gardée, bien loin de l'embellir elles l'étouffent. Mais qu'on prenne garde sur tout, que ce soient des membres naturels, & non pas des membres postiches, ni des membres doubles: les vns ne sont propres qu'aux Estropiez, & les autres ne sont que des Monstres. On évitera cét inconvenient, si ces pieces naissent du corps de l'Action, par vne suite, ou necessaire, ou vraisemblable; & si elles vont à la fin de l'Action, par vne descente ou vraisemblable, ou necessaire. Des Episodes.

Je ne sçay, si je l'oseray dire, il se faut encourager neanmoins: & vn respect qui n'est que de bienseance, ne le doit pas emporter sur vn devoir qui oblige. Que l'on entende qu'il faut éviter comme écueils le contre-temps, les antidates & les attentats d'vne Figure, qui se donne la liberté de changer l'ordre des Siecles, & de renverser la Chronologie. Virgile sous l'autorité de cette Figure entreprenante, a eu le credit d'anticiper la naissance de Didon: & il la fait regner, il la fait mourir en son Eneide, prés de trois Siecles devant que la Nature se fust avisée de la mettre au Monde. Où n'iront pas les attentats de cette Figure, si elle n'est reprimée? Elle peut avoir d'autres Favoris, plus entreprenans & moins modestes que Virgile. Et que ne feront point ces Favoris, si l'envie leur prend d'abuser de leur faveur? Un de ces jours, quelque Espagnol avancera la naissance du Duc d'Albe, & le fera intervenir au Siege de Sagonte. Un François qui ne voudra pas ceder en faveur à vn Espagnol, demandera vne pareille grace pour Gaston de Foix: & s'il n'est pas assez hardi, pour luy faire passer les Alpes avec Cesar, il l'envoyera pour le moins contre les Lombards avec Charlemagne. Je pouvois moy-mesme avoir credit auprés de cette puissante Figure: & comme elle peut tout sur le Temps, si je l'eusse priée de retarder la naissance de Cleopatre, comme elle a permis à Virgile d'avancer celle de Didon, Cleopatre qui estoit Egyptienne, se fust trouvée fort à propos en Egypte du temps de Saint Loüis; & ses amours avec Charles d'Anjou, eussent pû faire vn assez rare Episode en mon Poëme.

Ces anticipations hardies & ces contre-temps licencieux, me font souvenir d'vn Tableau du Guarchin, où l'on voit vn Suisse de la garde du Pape, qui assiste Paris à l'enlevement d'Helene: & d'vn autre Tableau du Lorrain, où les Hollandois venus au Siege de Troye avec les Grecs, prennent du tabac au port de Sigée. Semblables fautes, qui s'appellent beveuës en Peinture, s'appellent Figures en Poësie: mais à dire vray, ces Figures ne sont gueres plus excusables que ces beveuës; & les mécomptes que la plume fait sur le papier, ne sont pas plus de mise, que ceux que le pinceau fait sur la toile.

Encore vn mot des Episodes de la peinture, ils nous apprendront à remarquer le faux & le juste en la liaison des nostres. Lucien nous a laissé comme vn griffonnement d'vn Tableau, qui fut fait des No-

pces d'Alexandre avec Roxane. L'invention en est ingenieuse, spirituelle, & tout-à-fait digne du Siecle d'Apelle. On y voit l'Hymenée, Alexandre, Roxane, Ephestion qui fait l'office de Paranymphe: & tout cela appartient à l'Action. Mais outre cela on y voit de surcroist, & comme par Episode, vne troupe de petits Amours, qui se jouënt autour des armes d'Alexandre. Il ne se pouvoit rien de plus naturel, ni de plus à propos; puisque les Amours sont les Domestiques de la Beauté, & les Suivans de l'Hymenée.

Le Raphaël trouva cette peinture assez belle pour la copier; mais il n'a pas esté si regulier de son chef, dans vn dessein qu'il a fait du Jugement de Paris. Il ne s'est pas contenté d'y donner place aux Deesses qui sont jugées, au Berger qui les juge, à Mercure qui luy a apporté la commission: il a voulu que le Temps, que le Soleil, que les Signes du Zodiaque, que toutes les Heures y fissent leur personnage. N'en déplaise aux Peintres & aux Curieux; ces pieces inserées, quoi-que les plus correctes du Monde, & les mieux dessinées, sont les plus mal situées, & les plus hors d'œuvre: & ils ne me persuaderont jamais, que le Temps, que le Soleil, que les Heures soient plus du jugement de Paris, que de la prise de Troye.

Il en est de mesme quelquefois des Histoires & des Descriptions, qui sont inserées au corps du Poëme: elles sont belles, mais elles ne le sont pas en ces lieux-là; elles sont riches, mais elles sont superfluës, & la place qu'elles tiennent, appartient à d'autres.

Du Vraisemblable & du Merveilleux. Le temperament du Vraisemblable & du Merveilleux, est la troisiéme condition que demande la Fable Heroïque. Il n'y a point de mode ancienne, il n'y en a point de nouvelle, qui permette de les separer: & il est du grand Poëme, comme d'vn Palais magnifique, où il faut des parties qui soûtiennent & qui affermissent; & d'autres parties qui surprennent & qui étonnent. Le Vraisemblable qui est le fondement de l'opinion, & l'objet de la creance, y doit entrer d'vne part, afin d'appuyer les exemples & de leur donner de l'autorité & de la force: Et le Merveilleux qui est la matiere de l'admiration, y doit entrer d'autre part, afin de les relever, de les embellir, & de leur donner ce qui attire l'estime, & ce qui excite l'emulation des Grands, qui ne s'ébranslent que pour les grandes choses.

Qu'on sçache donc que la Poësie Heroïque n'est pas de ces Basteleuses, qui n'ont autre chose à faire qu'à divertir les Passans, par des representations étranges, & par des Figures monstrueuses. Il est veritable que son principal employ est de faire des representations & de mouler des Figures. Mais ces representations doivent estre des leçons, qui enseignent en divertissant: Ces Figures doivent estre des Patrons, sur lesquels les Spectateurs se puissent former de nouveau; & se faire plus Sages ou plus Braves, plus Patiens ou plus Magnanimes. Les Actions où le Vraisemblable ne se trouve pas, ne sçauroient servir à cét vsage: & personne qui aura la teste saine, ne les tirera jamais en consequence.

Premiere faute contre le Vraisemblable. Il y a trois manieres de faillir contre cette regle: La premiere est celle de certains Architectes, qui ne bastissant que sur le faux, ne mettant point en œuvre le Probable, ni le Possible, & prenant toutes leurs mesures sur vn Imaginaire demesuré, font en matiere de Heros, ce que faisoit le Sauvage en matiere de Monstres. Semblables Ouvriers sont plus propres au divertissement du Peuple, qu'à l'instruction des Grands; & leurs Ouvrages sont moins le fait des Cabinets, que des Boutiques. Ajoûtons que le Probable & le Possible estant le fondement de l'Esperance & de l'Emulation, il n'y a rien à faire, où il n'y a rien à croire: & qui ne sera pas aussi Visionnaire que Dom Guichot, ne se proposera jamais de reduire pareilles Visions à la pratique.

Seconde faute contre le Vraisemblable. La seconde maniere de faillir contre la regle du Vraisemblable, est celle de certains rigoureux amateurs de la Verité, mais amateurs peu éclairez & mal instruits, qui n'ayant pas assez bonne opinion de tout ce qui se trouve dans l'étenduë de la Foy humaine, vont chercher dans les Saintes Ecritures des Heros, & des Actions heroïques à mettre en Poëme. Ils me le pardonneront, si je leur dis, qu'en cela ils font deux fautes essencielles; l'vne contre la forme du Poëme, l'autre contre la fin de la Poësie, & toutes les deux, contre le devoir du Poëte. La premiere est, que ne voulant pas s'arrester dans l'étenduë des choses qui ne sont que de Foy humaine, & passant jusques à la Region de celles qui sont revelées, & de Foy divine, ils laissent dans le pays d'où ils sortent, la vraye matiere dont se font les Fables: & n'en trouvent ni vraye, ni fausse en celuy où ils entrent: parce qu'en ce pays-là, il n'y a rien de faux; & ce qu'il y a de vray, ne se peut mettre en Fable, sans quelque sorte de blaspheme.

La seconde faute qui se fait par ces Amateurs de la pure Verité, mais mal instruits de la nature du Poëme, est qu'allant chercher des sujets bien au delà des bornes de la Vraisemblance & de la Possibilité des choses, ils n'en rapportent rien qui leur puisse servir d'aiguillon à picquer le courage & l'emulation des Grands; & les porter à de semblables entreprises. Et cette seconde faute est contre la fin de la Poësie, comme la premiere, qui ne laisse aucun lieu à la Fable, & contre la forme du Poëme.

Voicy deux Actions les plus veritables, les plus merveilleuses, & les plus mal propres du monde au Poëme Heroïque.

Gedeon fut commandé d'attaquer le Camp des Madianites: il fit l'entreprise, & l'executa, avec vn

corps de trois cens hommes, armez de lampes & de bouteilles. Quelles forces & quel armement pour vne telle entreprise ? & quel succés pour vn tel armement & pour de telles forces ? Mais qui sera le General d'Armée qui se formera sur ce Modele, qui laissera les bombes & les canons ; & ira à la Guerre avec des bouteilles & des lampes ?

Samson desarmé & lié de cordes, est attaqué par vne Armée de Philistins ; il rompt les cordes, se saisit d'vne machoire d'asne, tuë mille Philistins de cette machoire ; & met le reste en déroute. L'Action est vraye ; mais elle est bien au delà du Vraisemblable : elle s'est faite, mais en se faisant, elle n'est pas devenuë possible : & cette vaillance ne trouvera gueres plus d'imitateurs, que celle du Roland de l'Arioste, qui donne des batailles, & défait des Armées dans le ventre d'vne Balene.

Que ce soit donc vne des Maximes capitales de nostre Art, que la Vraisemblance est de plus grand vsage dans le Poëme, que la Verité : & que le Merveilleux, voire le Merveilleux veritable, est inutile à la structure de la Fable, s'il n'est pris dans les bornes du Vraisemblable, & du Possible, qui ne s'étendent point au delà des raisons humaines, & où les forces humaines se peuvent étendre.

A ces deux manieres de faillir contre le Merveilleux Vraisemblable, il faut ajoûter la troisiéme, où tombent ceux qui n'agissent que par Machine, qui ne font rien où il n'entre de l'enchantement ou du miracle, où il n'intervienne des Anges ou des Demons, qui servent fort vilement, soit à ruiner ou à rétablir vn Parti ; soit à détruire ou à terminer vne entreprise.

La Machine n'est pas défenduë au Poëte, pourveu qu'il la sçache placer où il faut ; & qu'il ne la fasse joüer que dans les besoins, où la Valeur & la Prudence ne peuvent rien. Il luy est permis de l'employer dans vne tempeste, dans vn embrasement, dans vn deluge, contre des charmes. La plus haute Vertu se trouve basse, la plus forte se trouve foible en pareilles occasions. Mais de faire descendre du Ciel des troupes auxiliaires, & de les envoyer par Escadrons dans la meslée, c'est ne rien faire à l'honneur de ceux que l'on fait vaincre de la sorte. Des Lievres pourroient bien ainsi vaincre des Lions : & vne demi-douzaine de Nains estropiez & malades, avec vn pareil secours, déferoient fort aisément toute vne Armée de Geans.

Qu'il n'y ait donc point de Machines, qui fassent ce que l'épée & la lance pourront faire. Qu'on n'appelle point les Anges, qu'on n'évoque point les Demons, où il ne faudra que de la conduite, que du courage & de la force. Homere pouvoit épargner à son Apollon, la peine de venir de si loin, pour détacher la cuirasse de Patrocle, & pour l'exposer tout nud à la lance d'Hector, qui le frappe par derriere. Si ces armes estoient enchantées, sa teste ne l'estoit pas : & le brave Hector pouvoit bien donner au front, en vn temps que les casques estoient encore sans visieres.

Je n'ay pas crû pecher contre cette regle, quand j'ay fait descendre du Ciel des Heros François, pour redoubler l'effroy des Sarrazins de Damiette. Outre qu'ils estoient déja défaits, ils devoient la nuit d'aprés mettre le feu à la Ville & l'abandonner : & vn si étrange desespoir, qui est purement Historique, avoit besoin d'vne Machine, qui l'élevast du Particulier à l'Universel : & le fist passer de la verité de l'Histoire, à la Vraisemblance de la Fable. Virgile dans le second de l'Eneïde, fait joüer vne pareille machine, lorsque Venus voulant persuader Enée de se retirer de Troye, & l'abandonner à sa mauvaise fortune, elle luy dessille les yeux, & luy fait voir les Dieux en armes, qui travaillent à la ruine de cette malheureuse Ville.

La Magie peut estre employée, & contribuer au Merveilleux : mais elle a besoin d'estre moderée ; & il ne luy faut pas souffrir de mettre la main à tout, & de se mesler de toutes choses. Elle devient importune, quand elle se fait voir trop souvent : & qu'elle affecte d'estre toûjours sur la Scene. Et l'on se doit souvenir, que d'ajoûter enchantemens à enchantemens, & illusions à illusions, comme a fait l'Arioste ; ce n'est pas faire vn Poëme, c'est faire vne Rapsodie de Sortileges, pareille à la Vie d'Apulée, ou à celle du Docteur Fauste.

Ces Maximes generales presupposées, pour descendre au particulier de mon Poëme, je diray, sans pretendre d'autorité privée, m'établir Juge en ma cause, que si je n'ay atteint le but de l'Art, ce n'est point que je ne l'aye veu, & que je n'y aye visé. Mais la pluspart de nos adresses sont fautives, & il n'y a point de main qui soit aussi juste que la veuë. Mon premier soin a esté de tenir ma Fable dans vne exacte Unité : le second de donner à cette Unité les beautez & les agrémens qui naissent de la diversité, quand elle est accompagnée de la proportion & de l'ordre : & le troisiéme, de joindre par tout le Merveilleux au Vraisemblable.

Quant à ce qui regarde l'Unité, je ne pense pas qu'il s'y trouve rien qui la rompe, soit du costé de l'Action, où il n'y a point de dislocation ni de rupture ; point de partie separée, ni de piece qui soit hors d'œuvre : soit du costé du Heros, à qui je n'ay point donné de Concurrent, ni d'Associé, qui partage avec luy le succés de l'Entreprise ; soit du costé des Episodes, qui naissent tous de l'Action, comme les membres naissent du corps, & luy sont attachez par les liens du Necessaire ou du Vraisemblable, qui sont selon Aristote, les propres attaches de cette sorte de parties.

Cette Unité recherchée si ponctuellement & avec tant de scrupule, n'a pas empesché qu'il n'entrast quelque chose de toutes les especes de Fable en la structure de la mienne. Outre que pour estre diversifiée de la sorte, elle n'en est pas moins vne; comme l'Homme ne laisse pas d'estre vn, quoi-qu'il y ait en sa composition quelque chose de toutes les especes; j'ay crû qu'elle ne pouvoir que par là éviter d'estre ennuyeuse; ce qui ne manque jamais à celles, qui ressemblent à ces Peintures que les Anciens nommoient Monogrames, qui n'ayant qu'vn trait & qu'vne couleur, ne faisoient aucun effet sur la veuë.

Les diverses especes de Fable. Ma Fable ainsi diversifiée, se pourra dire Composite, s'il m'est permis de prester à la Poësie vn terme emprunté de l'Architecture. Elle est donc Pathetique dans les combats, dans les morts violentes, & dans les autres evenemens, qui tiennent du Tragique; soit qu'ils donnent de l'horreur ou de la tendresse; soit qu'ils touchent de compassion ou de crainte. Elle est Morale dans les expressions des Mœurs, & dans les Peintures des Passions, qui sont diverses, selon la diversité des Personnes introduites dans la Fable. Elle est Mixte, comme parlent les Maistres, parce que les Reconnoissances subites & impreveuës, les Revolutions inopinées & surprenantes, qu'ils appellent Peripecies, n'y manquent pas.

De l'ordre de la Fable. Quant à l'ordre qu'il faut tenir en la structure de la Fable, les vns le veulent droit & naturel: les autres le demandent artificiel & renversé: & je pense, que sans rien oster à personne, j'ay trouvé de quoy donner aux vns & aux autres ce qu'ils demandent. J'avouë que l'ordre renversé a je ne sçay quoy de plus surprenant: il approche davantage du Merveilleux: & la suspension où il met l'esprit, est accompagnée d'vne espece d'étonnement, qui ne luy peut estre que fort agreable.

Mais qu'on avouë aussi, que la pluspart de ceux qui en font vn article essenciel, n'en connoissent pas la finesse, ni le juste vsage. S'ils avoient appris à distinguer en la structure des Poëmes reguliers, l'Action principale, qui est le Sujet de la Fable, d'avec le gros de l'Entreprise, dont cette Action principale est détachée, ils sçauroient que la regle d'Aristote y est ponctuellement observée: & que l'ordre naturel & l'artificiel y sont joints si adroitement, qu'ils y ont tous deux leur juste place, sans se confondre, & sans s'exclure.

Bien davantage, & qu'on y prenne garde sur ma parole; on trouvera que Scaliger, Vidas, & les autres, se sont lassez à chercher ce qu'ils avoient sous la main; qu'ils ont fait du bruit & du trouble, pour arracher ce qu'on leur donnoit. Qu'estoit-il besoin de tant de paroles, de tant de disputes, pour établir l'ordre renversé? Un mesme ordre consideré differemment, & pris sous divers aspects, est renversé d'vne part, & droit de l'autre: il est artificiel & naturel, selon les diverses faces des choses ordonnées, & les situations differentes de ceux qui les regardent.

L'exemple expliquera ce que je veux dire. L'ordre qu'Homere a tenu dans l'Iliade, à l'égard de la colere d'Achille, qui est le propre Sujet du Poëme, est le plus droit & le plus naturel du Monde; parce que le Poëte commence la Fable par la naissance de cette colere; & la conduit jusques à sa fin. Le mesme ordre, à l'égard des autres parties de la Guerre anterieures à cette Action, est artificiel & renversé, parce que ces parties anterieures n'ont pas la place qu'elles devroient avoir naturellement; & n'entrent dans la Fable que comme parties accessoires & par Episode. On trouvera le mesme ordre dans l'Odyssée, dans l'Eneïde, & dans l'Histoire Ethiopique, qui est vne Poësie en Prose. Et cét ordre double que j'ay suivi, est sans doute celuy qu'Horace recommande sur la regle d'Aristote, & sur le modele d'Homere.

Quoi-qu'il soit de mon observation, ce n'est pas le fait d'vn grand Architecte, de mettre le toit sous les murailles, & le fondement sur le faiste: sa gloire est de ranger si à propos toutes les pieces de l'Edifice, & de leur donner vne assiette si commode, & vne situation si naturelle, qu'il n'y entre point de confusion qui trompe la veuë, qu'il n'y ait point de déboëtement qui l'offense. Si l'on en croit les exemples fondez sur les regles, & les regles fondées en raison, l'ordre naturel sera toûjours observé à l'égard de l'Action, qui est le Sujet de la Fable. L'embarras & le trouble qui défigurent les plus belles choses, n'y entrent pas si facilement; & il n'y entre pas moins d'esprit, quand l'Ouvrier en a de son fonds à y mettre. D'ailleurs la lumiere qui est la plus agreable & la plus necessaire de toutes les formes, y est plus nette & mieux répanduë; & toutes les parties estant situées en leur juste place, il s'en fait vn corps semblable à vn Animal bien composé, qui se voit sans confusion & tout d'vne veuë. Au contraire, il arrive ordinairement que les autres où la situation est renversée, ressemblent à vn Animal monstrueux, qui auroit la teste à la queuë, & le dos confondu avec le ventre.

Des Mœurs. Les Mœurs sont aprés la Fable, la partie la plus essencielle du Poëme, & la plus importante à la fin de la Poësie. Aristote qui est vn aussi grand Maistre de Morale que de Poëtique, y demande quatre conditions. Il les veut bonnes, afin qu'il s'en puisse faire des Modeles qui instruisent: & des Patrons qui edifient. Il les veut conformes au sexe, à l'âge, à la qualité des Personnes, afin qu'il n'y ait point d'incongruité qui rompe les mesures de la Bien-seance; point de disproportion, qui viole la regle du

Vraisemblable; point de faux accord, qui choque le jugement, & blesse la veuë. Il les veut égales, à l'égard des Personnes qui sont de la creation du Poëte; parce que l'inégalité est la marque d'vn Esprit changeant & volage, d'vne Ame sans consistance & sans fermeté; & le changeant, le volage & le foible, ne sont pas moins éloignez de l'Heroique, que le bas, que l'imbecille & le timide. Enfin il les veut semblables, à l'égard des Personnes que le Poëte reçoit de l'Histoire ou de la Tradition, parce que la Copie doit ressembler à l'Original: & l'on ne connoistroit pas dans le Poëme, les Personnes que l'on y trouveroit travesties, que l'on y verroit autres qu'on ne les auroit veuës dans l'Histoire.

Je ne puis pardonner à Virgile, la dispense qu'il s'est donnée du quatriéme article de cette Regle. Elle est de trop grande consequence pour estre dissimulée: elle fait trop de bruit pour n'en point parler: & le Public s'interesse bien autrement avec la Vertu, scandalizée par cette licence, qu'avec la Chronologie mise en desordre par son antidate. Il est certain qu'en toute l'Antiquité Payenne, il n'y eut jamais vne Princesse plus chaste que Didon: elle le fut jusques à passer les bornes que la Raison a marquées à la Chasteté: & l'Histoire veritable nous a appris, que la Mort luy ayant osté son Mari, elle se tua pour mourir veuve.

Cependant Virgile fait de cette chaste, si severe, & si inflexible, non seulement vne évaporée & vne coquette, mais vne passionnée & vne furieuse, qui rompt toutes ses attaches, & passe pardessus tous ses devoirs, pour aller où veut son amour.

S'il avoit fait Medée innocente, Helene fidele, Sapho pudique, toute la Nation des Grammairiens, de siecle en siecle, s'éleveroit contre luy: & tous les ans il s'en trouveroit quelqu'vn, qui le tireroit en Justice: & luy demanderoit reparation pour l'Histoire. Mais au moins n'auroit-on rien à luy demander pour la Morale: & il n'y auroit point de scandale à craindre de cette licence. En l'injustice qu'il a faite à Didon: la Morale est aussi mal traitée que l'Histoire, & il doit rendre compte au Public, de toutes les mauvaises suites d'vn si dangereux exemple.

Je ne sçay pas comme il peut estre pris maintenant des Dames Chrestiennes: mais je puis asseurer, sans calomnie, que lors qu'il commença de paroistre à Rome, il ne persuada point aux Dames Romaines, de renouveller l'austerité des vieilles Sabines. Et je ne doute point que les Cesonies, les Agrippines, les Popées, ne se crussent obligées à cette fausse Didon, qui les déchargeoit d'vne partie de leur honte.

Que si vn Poëte Payen doit estre blasmé, d'avoir proposé vn mauvais exemple, quoi-qu'il ait eu la discretion de le couvrir d'vn voile aussi honneste, que le pouvoient porter les plus religieuses Vestales; Que doit-on dire des Poëtes Chrestiens, qui écrivent comme sous Petrone ou sous Apulée; comme pour Neron ou pour Heliogabale; comme si le Demon Intendant des mauvais lieux, leur donnoit tous leurs Modeles, leur dictoit toutes leurs paroles, leur inspiroit l'enthousiasme? Ne leur est-il point honteux d'écrire moins purement dans la Religion d'vn Dieu Vierge & amateur des Vierges, qu'Homere & Virgile n'ont écrit, dans vne Religion de Dieux fornicateurs, & de Deesses adulteres? Et si le Cardinal Bentivoglio écrivant au Cavalier Marin, sur la reformation de son Poëme, luy a voulu faire peur de la verge des Censures de son Pais, les Imitateurs du Marin ne craindront-ils point la Justice de Dieu, qui a bien d'autres verges que l'Inquisition de Rome; qui a bien d'autres feux que celle d'Espagne?

On dira que le Poëme manqueroit d'vne partie essencielle, si les Amours luy manquoient. Puisque de l'avis mesme des Philosophes, la Vertu Heroïque n'est pas moins dans l'excés de l'Amour, que dans l'excés de la Colere; qu'il y ait donc des Amours, puisque la Feste ne seroit pas bonne s'ils n'en estoient; mais que ce ne soit qu'à ces conditions qu'on les y reçoive.

Premierement, qu'on les renferme dans les Episodes, sans leur permettre pour quoy que ce soit, d'entrer dans l'Action principale: Et qu'on sçache que cét Article est de ceux qui sont essenciels au Poëme, & qui le distinguent du Roman. Une Action qui ne seroit entreprise que pour la conqueste d'vne Fille, seroit bien au dessous de la grandeur & de l'élevation que veut le Poëme. Et d'ailleurs, quel exemple donneroit le Heros, qui pour vne si courte & si legere satisfaction, exposeroit des Nations & des Royaumes à tous les malheurs qui suivent la Guerre? Si l'entreprise plaisoit aux faux Galans, les Amateurs de la Bonne chere ne pourroient-ils pas croire avec autant de raison, qu'vne Guerre faite par vn General Suisse, pour la conqueste des Vignobles de Bourgogne, seroit aussi heroïque, & pourroit servir de matiere à vn Poëme? *Quels Amours doivent entrer dans le Poëme.*

Secondement, les Amours qui entrent dans le Poëme, doivent estre des Amours de Heros & d'Heroïnes: & non pas des Amours de Coquets & de Coquetes. Je veux dire qu'il ne leur faut rien souffrir que de fort & d'elevé, rien que de noble & de magnanime. Qu'ils ayent des coleres hardies & des jalousies entreprenantes: que leurs afflictions mesmes soient hautes & resoluës: que leur desespoir mesme ait vne fierté qui étonne, ait vne élevation que l'on admire. Loin de ces Amours, les cajoleries, les mignardises & les mollesses, que le Tasse donne à son Renaud & à son Armide. Semblables choses sont

pour les Amours vulgaires, pour les Amours des Colombes; & les Amours Heroïques sont des Amours d'Aigles.

En troisiéme lieu, qu'il n'y ait rien que de bienseant & de modeste, dans les Amours des Reines & des Princesses: qu'on ne leur attribuë rien qui tache la Pourpre, rien qui salisse & qui deshonore la Couronne: qu'on se garde d'en faire des Abandonnées & des Coureuses, sous quelque voile qu'elles s'abandonnent, & en quelque habit qu'elles courent. L'Arioste est en cela injurieux à son Angelique; le Tasse ne l'est gueres moins à son Armide: & la Bienseance qui ne doit jamais quiter les grandes Fortunes, n'est pas bien gardée en leurs Personnes. Enfin pour me servir de la figure des Poëtes, qui donnent vn flambeau à l'Amour, qu'on se souvienne que l'Amour ne doit jamais entrer chez les Reines & chez les Princesses, qu'avec vn flambeau parfumé. Il luy peut estre permis d'y faire du feu; mais qu'on prenne garde que ce ne soit pas vn feu qui fasse de la fumée, vn feu qui sente mauvais, & qui noircisse.

Si nous voulions suivre la Critique, & remonter jusqu'à l'Iliade, peut-estre trouverions-nous que la Regle des Mœurs n'y est pas trop religieusement observée. Horace qui prefere les leçons d'Homere à toutes les leçons des Docteurs Stoïques, a remarqué le premier, que dans Troye & hors de Troye, la corruption est generale. Et afin qu'on ne s'imagine pas que ce n'est que la Soldatesque, qui est ainsi corrompuë; les Rois, dit-il, font cent folies: & les pauvres Grecs portent l'enchere de toutes les folies de leurs Rois.

Je sçay bien de quoy se font les couleurs dont les Grammairiens couvrent cette tache. Et Horace luymesme semble dire, que dans l'Iliade, Homere a moins travaillé aux exemplaires des Vertus que doivent suivre les Grands, qu'à ceux des Vices dont ils se doivent garder. Mais n'en déplaise aux Grammairiens, & à Horace mesme, qui vaut mieux tout seul, que toute la Nation Grammairienne, vne Galere de Pirates, vne Maison de Femmes débauchées, vne Retraite de Filoux, sont d'étranges Ecoles de Vertu: & si dans vne de ces Academies, où les jeunes Sculpteurs vont étudier, il ne se proposoit que des Modeles boiteux, bossus, estropiez, asseurément on n'y apprendroit pas à faire des Figures fort semblables à l'Hercule de Farnese. Qui me convaincroit de fausseté, si je disois qu'Alexandre, qui fut le perpetuel disciple d'Homere, n'eust jamais esté cruel, ni furieux, & ne se fust jamais souïllé de la mort de ses Amis, si Achille qu'il s'estoit proposé de copier, eust esté representé plus humain & plus moderé dans l'Iliade?

J'avoue qu'en cela j'ay suivi vne methode bien differente de celle d'Homere: & mon instinct estoit tout seul assez fort pour m'y pousser, quand mon devoir m'eust permis d'en prendre vne autre. Tous les Poëtes sont essenciellement Imitateurs & Artisans de Figures, mais naturellement tous les Poëtes imitent selon leur Genie: ils vont au defectueux ou au parfait, selon la portée de leur Esprit: & leurs Figures tiennent du grand ou du petit, sont illustres ou obscures, selon les qualitez du fond où se forment les Phantosmes aprés lesquels ils travaillent.

Cette inégalité ne se peut mieux expliquer, que par celle qui se trouve entre les Peintres, qui sont Imitateurs, & qui tiennent quelque chose de la Poësie. Il y en a qu'on peut nommer Heroïques, qui n'ont que de belles Idées & de grands Phantosmes; qui ne font rien que de grand & de beau, sur ces Idées & sur ces Phantosmes, comme il est arrivé au Raphaël & au Guide. Il en est d'autres qui se pourroient dire Peintres Comiques & sous-Comiques, comme le Brahouir & le Bamboche, qui n'avoient en la teste que des Drilles & des Gueux, que des Cabarets & des Cuisines. Et il y en a d'vn troisiéme ordre, qui tiennent le milieu entre les Heroïques & les Comiques, comme le Caravage & le Valentin, qui travailloient plus aprés le Vray & le Naturel qui se voyent, que sur le Beau & sur le Parfait, qui veulent estre cherchez.

Appliquons cette comparaison à nostre sujet; & disons que l'inégalité des Genies & des Esprits est la seule cause de la difference des Poëtes, comme elle l'est de celle des Peintres. Il y en a qui ne representent que le beau des choses, parce que leur Esprit n'en observe que le beau, & ne leur en forme que de belles Images. Il en est tout au contraire, qui n'en peuvent exprimer que le difforme, parce qu'outre que leurs mauvais yeux n'ont pas assez de lumiere pour en découvrir le beau, leur Esprit est vn fond obscur & sterile, qui n'éclaire point, qui n'enrichit point ce qu'il reçoit: & les Images des choses y demeurent telles, qu'elles y entrent par la veuë.

Celuy qui travaille en Poësie pour l'instruction des Rois & des Princes, se doit garder de cette basse maniere d'imiter: il n'est pas moins obligé au Beau & au Genereux des Mœurs, qu'au Vray & au Merveilleux de l'Action: & s'il se souvient du respect que demandent de si grands Disciples, il se gardera bien de tenir la Methode des Lacedemoniens, qui faisoient venir leurs Valets yvres devant leurs Enfans, pour leur apprendre à fuir l'Yvrongnerie.

J'ay creû devoir prendre mes mesures & faire mes desseins sur cette regle: & n'ay proposé aucun Modele, qui ne fust parfait, ou reformé sur l'Idée du parfait. On ne verra donc point icy de Heros avare & cruel comme l'Achille d'Homere: on n'y en verra point de timide comme l'Enée de Virgile: point

d'insensé

d'insensé, comme le Roland de l'Arioste: point d'effeminé par les delices, comme le Renaud du Tasse: & tous ceux qu'on y verra, se trouveront dans l'exacte regularité de la Morale Heroïque.

Mais il y a de la distinction à faire en cét endroit; & il se faut garder de confondre des choses, qui veulent estre separées. La Morale a ses differences comme les conditions ont les leurs: & le Vertueux Heroïque se mesure sur d'autres Canons, & se forme sur d'autres Regles que le Vertueux Ecclesiastique. On ne doit donc pas attendre, que j'introduise des Cavaliers Chartreux, & des Princes Capucins, qui aillent à la Guerre avecque le cilice sur le dos, & le chapelet à la ceinture. La Vraisemblance n'y seroit pas assez gardée: & il y auroit en cela quelque chose de plus fabuleux, & de moins croyable, que dans les Chimeres des autres Poëtes.

Il est vray que mon Heros fut Saint à la Cour, & Saint dans l'Armée: Mais sa Cour, mais son Armée n'estoient pas Saintes comme luy. Tous ses Chefs & tous ses Soldats estoient Croisez: mais ni les Chefs, ni les Soldats, ne portoient guere la Croix, qu'en leurs Enseignes & sur leurs armes. Ils avoient leurs Passions & leurs Vices ces Seigneurs Croisez: & Joinville remarque particulierement, que le Camp estoit si corrompu, que jusques dans le Quartier du Roy, & à trois pas de sa Tente, il y avoit des lieux de débauche.

Ayant à reformer ce desordre, & à faire naistre le bon exemple du scandale, & la lumiere des tenebres, comme parle l'Ecriture; il ne faloit pas que j'ostasse l'Amour, la Colere, l'Emulation à mes Heros & à mes Braves: je leur eusse osté la matiere de la Vertu Heroïque, & l'aiguillon de la Bravoure: & des Heros insensibles, des Braves Stoïques, n'eussent esté à bien dire, que des Souches revestuës de fer. Mais il faloit nettoyer cette matiere, & dérouiller cét aiguillon: il faloit purifier ces Passions, en les mettant sous la conduite de la Vertu, à laquelle il appartient de les porter au Beau & au Bon, nettoyez des souillures de la Matiere.

C'est le propre sens de l'Axiome, qui dit que le dernier effort de la Vertu Heroïque se trouve dans les excés de la Colere & de l'Amour. Il ne veut pas dire que pour estre vertueux de la derniere force, & de la plus haute élevation, il ne faille qu'estre colere jusqu'à la fureur, ou amoureux jusqu'à la folie. La méprise seroit étrange, de prendre par là cét Axiome. Il veut dire que la Valeur, qui est la propre Vertu des Heros, ne va jamais plus loin ni plus viste, que quand elle a à ses costez ou l'Amour ou la Colere, qui luy mettent le feu & l'aiguillon dans les flancs, & la font aller de toute sa force. Cela se verra dans la suite de ce Poëme, où l'Amour qui est la propre Passion des Heros, ne paroist point sur la Scene, pour emprunter encore vne fois ce mot de Theatre, qu'il n'y fasse quelque chose de noble & d'illustre; qu'il ne fournisse de matiere au Modele de quelque Vertu, necessaire ou bienseante aux Grands.

La Sentence a sa place aprés les Mœurs, en la composition du Poëme. Et parce que selon la description qu'en fait Aristote, son propre office est d'expliquer & de resoudre, d'exagerer & de diminuer, d'émouvoir & de calmer les Passions, qui sont choses que la Rhetorique s'attribuë, & que l'on doit apprendre d'elle, je me dispenseray d'en parler: & passeray à la diction, qu'Aristote nomme la derniere entre les parties, qui font la forme du Poëme. *De la Sentence.*

La Poësie Heroïque demande vne diction toute Heroïque. La basse, la vulgaire, la plebée, comme parloit feu Malherbe, luy seroit aussi messeante, que la bure & la Bergame le seroient dans la chambre d'vne Reine. Toute Poësie, de quelque forme qu'elle soit, veut estre élevée, & aller par haut: & si elle n'avoit qu'à ramper, à se traisner, ou à marcher, on ne luy auroit pas donné vn cheval qui a des aisles. *De la diction Poëtique.*

Toutes les Muses sont nobles, mais de la plus haute & de la plus illustre Noblesse: il ne leur faut donc pas épargner les pierreries & les dorures, les clinquans & les perles. Elles ne doivent jamais estre crasseuses ni déchirées: elles ne se doivent jamais défaire de leur dignité, non pas mesme quand elles se déguisent, quand elles prennent le masque, & qu'elles se veulent mettre en liberté, à vn jour de réjouïssance. Ces Coureuses qu'on voit sur le pavé de Paris, babillées en Bohemiennes, & couvertes de chifons usez de vieillesse & souïllez de boue; bien loin d'estre de leur troupe, ne seroient pas receuës au dernier rang de leurs Servantes.

Horace qui connoissoit assez les Muses, & qui s'entendoit en Poësie, dit tout cela, quoy-qu'il le die en autres termes, & sous vne autre figure. Qu'on ne pense pas, dit-il, que ce soient les cadences & les mesures, que ce soit l'arrangement & l'ordre des mots, que ce soit la netteté de la diction, & la pureté des termes, qui fassent le Poëte. Il faut quelque chose de plus grand & de plus fort, de plus élevé & de plus riche: quelque chose qui ne s'en aille pas, quand les mesures se défont: & qui meure aprés que les mots sont disloquez, comme les bras rompus & les jambes cassées demeurent d'vn Colosse, apres sa chute.

Ce que je dis des Muses en general, se doit entendre des Françoises, aussi-bien que des Grecques, que des Latines, que des Italiennes. N'étant pas moins nobles, ni de pire condition, pour estre Françoises, elles n'en doivent pas estre moins parées, ni plus mal vestuës: il ne seroit pas de leur dignité, ni de l'honneur de la Nation, qu'elles allassent à pied, pendant que les autres vont dans des chariots dorez.

Et qu'on ne s'amuse point icy aux scrupules de certains Esprits du plus bas ordre des Esprits, qui ont voulu introduire en France, des Muses maigres & décharnées, des Muses sans vivacité & sans couleur, des Ombres & des Squeletes de Muses. Si on les en eust crûs, nostre Poësie ne seroit aujourd'huy differente de la Prose, que par la contrainte des mesures, & par la servitude des rimes: & pour s'accommoder à la portée des Esprits pesans & terrestres, tous les autres eussent étouffé leur feu; & se fussent arraché les aisles. Mais il ne seroit pas juste, qu'en fait de Poësie les Oisons entreprissent de brider les Aigles: & de donner le ton aux Cygnes: & il faudroit prendre garde, si semblables Reformateurs n'ont rien de la malignité des anciens Cyniques, qui preschoient perpetuellement l'abstinence, crioient perpetuellement contre la Fortune & contre les Riches, parce que la Fortune ne leur donnoit pas de quoy tenir aussi bonne table que les Riches.

De la diction Heroïque. Or si toute Poësie demande de la hauteur & de la force, de l'ornement & de la pompe; il est sans doute, que l'Heroïque, qui est la plus grande & la plus noble, y a plus de droit, & y doit avoir plus de part que les autres. La Muse qui preside à cette sorte de Poësie est la Reine de toutes les Muses: elle ne doit donc pas estre moins magnifique, ni moins pompeuse que ses Sujetes: il y auroit trop de messeance à la mettre à pied avecque la Prose. Et si celles qui ne chantent que des Amours sur la Lyre, s'y prennent d'vn ton si haut; il faut bien vne autre étenduë de voix à celle-cy, il luy faut bien des paroles d'vne autre force, pour chanter des combats & des victoires, & pour se faire entendre au bruit des trompetes.

L'Iliade, l'Odyssée, l'Eneide, sont dans le genre sublime: tous les autres Poëmes de mesme fabrique, ne doivent pas estre moins exhaussez que ceux-là: & puisqu'en pareilles compositions, le dessein du Poëte est de representer de grandes Actions, de grands Hommes, de grandes choses; les regles de la representation veulent, que ses pensées s'élevent à la hauteur des Sujets qu'elles representent: & que ses paroles ne soient pas inferieures aux pensées qu'elles expriment. Ne seroit-ce pas bien l'entendre, de commettre à vn Nain la representation d'vn Geant; de vouloir exprimer des Colosses avecque des Marionettes?

Mais qu'on ne s'imagine pas, que nostre Poësie demande vne grandeur pareille à celle de certaines Dames, qui ne sont grandes que de la hauteur de leurs pianelles. Ces grandeurs disproportionnées blessent la veuë: & sont sujetes à d'étranges chutes. Et il faut vne patience à toute épreuve, pour souffrir semblables inégalitez & pareilles chutes à la Poësie Heroïque.

Cette égalité necessaire à la bienseance de sa grandeur, n'est pas moins necessaire à la bienseance de ses ornemens. Qu'on ne fasse donc point de la Poësie Heroïque, comme d'vne Espousée de Village, qui seroit parée de chaisnes de cuivre & de chaisnes d'or: qui auroit vne boucle de verre à vne oreille, & vne boucle de Diamans à l'autre: qui auroit de la crasse au front, & du rouge sur les joues: Que sa robbe ne soit pas vn assemblage de pieces de toute couleur & de toute étoffe cousuës ensemble: Cela tiendroit du Trivelin, & ne seroit supportable qu'à vn de jour de Mardy-gras: & la Poësie Heroïque est vne Reine, pour laquelle il n'y a que des jours de ceremonie.

Il y a neantmoins des mesures à garder en l'égalité de cette Poësie: & quand on dit qu'elle doit estre toûjours forte, toûjours belle & toûjours parée; cela se doit entendre avec la juste proportion que demande la difference des parties. Toutes choses doivent estre grandes en vne Heroïne; mais ses doigts ne doivent pas estre de la grandeur de ses jambes. Toutes choses doivent estre fortes en vn Heros: mais ses cheveux ne doivent pas estre de la force de ses bras: & quoy-que toutes les parties d'vn beau corps doivent estre belles, on n'attend pas que les ongles de ce beau corps soient de beaux yeux, ni que ses pieds soient de belles testes. Il en est de mesme de nostre Poësie; elle ne souffre rien que de grand, rien que de fort, rien que de beau: mais sa grandeur, sa force, sa beauté sont differentes selon la difference de ses matieres.

Je ne dois pas oublier icy, que toute sorte d'agrémens ne luy sont pas propres. Les Reines veulent d'autres parures que les Bergeres: & ce qui donneroit du lustre & de la grace à Sylvie, osteroit l'vn & l'autre à Semiramis. Tout ce qu'on appelle antithese, allusion, rencontre, & qu'en vn mot on appelleroit mieux Bagatelle, seroit vne ridicule affeterie à la Poësie Heroïque. Le beau & l'auguste luy appartiennent: le joli & le mignard sont au dessous d'elle. Et quand on demande si elle souffre la politesse & si elle reçoit les pointes; il faut répondre qu'elle ne souffre pas vne politesse pareille à celle du verre, qui est fragile: qu'elle ne reçoit pas de pointes foibles & imperceptibles, comme sont celles des cheveux. Mais il y a vne politesse forte & luisante, comme est celle des armes bien fourbies: il y a des pointes nobles & vigoureuses, comme sont celles des lances: Et non seulement la Poësie Heroïque souffre cette sorte de politesse, & les pointes de cette nature; elle les recherche, elle s'en pare; & si elles luy manquoient, on les trouveroit à dire.

Aprés ce que j'ay dit de la matiere & de la forme du Poëme, de son corps & de ses parties, il me reste à dire vn mot de la cause qui le produit, & de la fin pour laquelle il se doit produire. L'esprit du Poëte est l'Artisan de cette Structure: Et si l'on me demande, de quel ordre doit estre cét Esprit, je le diray,

comme toutes les choses que j'ay dit jusques icy, demeurant dans les termes generaux d'vne idée, qui n'est point encore descendue de l'Vniversel au Particulier, & qui s'est moins approchée de moy, que de personne.

L'Esprit que demande le Poëme Heroïque, doit estre du premier ordre des Esprits, mais des plus élevez & des plus lumineux de cét ordre. Aristote a dit le mesme en autres termes : & on le peut assez comprendre sans Aristote, si l'on considere, que plus les images des choses sont parfaites, plus elles sont dégagées des conditions individuelles, & separées de la matiere, & plus aussi sont parfaites les Facultez qui les reçoivent, ou qui les produisent. C'est par cette seule raison, que la veuë est plus parfaite que l'ouïe; que l'imagination est plus parfaite que la veuë ; que l'Intellect est plus parfait que l'Imagination ; que l'Intellect de l'Ange est plus parfait que celuy de l'Homme. Or l'imitation Heroïque se doit faire par des Images abstraites des Singularitez purifiées de la Matiere, & contretirées sur la seule Idée. Il faut donc que l'Esprit artisan de ces Images si pures, si spirituelles, si parfaites, soit des moins materiels, des plus éclairez & des plus proches de cette cime, où la lumiere ne fait point d'ombre, & où l'Esprit est sans matiere.

Quel esprit est necessaire à la Poësie Heroïque.

On en sera encore mieux persuadé, si l'on considere, que pour faire ces Images, l'Esprit du Poëte doit découvrir en chaque chose, la pure forme du Bon & du Beau, la pure Idée de l'Aimable & du Merveilleux. Or ces Formes & ces Idées ne sont pas à la superficie des choses : elles ne se presentent pas à toute sorte de veuë: il faut des yeux penetrans pour les découvrir: des yeux éclairez & éclairans: Il faut vn Esprit qui ait vn fond de feu lumineux; qui jette au loin la lumiere de ce feu; & qui découvre toutes les faces de ses Objets, & en voye le dedans & le dehors à cette lumiere. Ces yeux, ce feu, ces lumieres n'appartiennent qu'à ces Esprits, qui sont parmi nous, ce que les Seraphins sont parmi les Anges.

En voilà beaucoup, & je n'ay pas encore achevé. Aprés que ces Images sont formées ; aprés qu'elles sont rangées dans l'Esprit de l'Ouvrier, qu'elles sont éclairées, qu'elles sont embellies, & comme dorées de ses lumieres; il faut les produire au dehors, & les exposer aux yeux des Grands, aussi belles & aussi hautes, aussi correctes & aussi illustres, que l'Esprit les a formées. Il est necessaire pour cela, qu'il choisisse vne diction noble & magnifique, des expressions hardies & éclatantes, qui soient comme de secondes Images de mesme taille & de pareille forme que les premieres. On m'avouëra qu'il y a en cela vne espece de creation : & que l'Esprit qui en est capable, est celuy de tous les Esprits, qui approche davantage de l'Esprit Souverain. Comme luy il est l'Auteur de ses Plans & de ses Modeles : il est le Fabricateur de la matiere & de la forme de sa besogne: & comme luy, ce qu'il dessine hautement par les Idées, & par les Patrons qu'il se fait luy-mesme, il l'execute aussi hautement, par des expressions qui égalent la justesse de ses Patrons, & la grandeur de ses Idées.

Voilà l'étenduë & la hauteur de l'Esprit que demande le Poëme Heroïque. Loin d'vne besogne si vaste & si élevée, si pompeuse & si magnifique, l'Esprit de Stances & d'Epigramme : plus loin encore l'Esprit de Chanson & de Madrigal. Les Colosses veulent estre jettez en d'autres moules que les Poupées : ils se font avecque d'autres outils, & se remuënt avecque d'autres machines.

Il y a bien davantage ; Platon, Aristote, & tous les autres Maistres aprés eux, nous declarent que le plus grand, que le plus bel Esprit du Monde, ne suffit pas au Poëme Heroïque, s'il n'est accompagné de l'Esprit qui fait l'emportement & l'Entousiasme. Soit que cét Esprit naisse avecque le Poëte, & luy soit interieur; soit qu'il luy vienne d'ailleurs, & qu'vn Genie superieur le luy donne, il est comme la seconde Ame du Poëte: & la Poësie où il n'entre pas, & ne peut avoir l'élevation & la force qui luy soue deuës, ne peut causer les mouvemens & les transports qu'on attend d'elle.

De l'Esprit d'Entousiasme.

Il est certain que le Poëte & le Heros, qui sont semblables en beaucoup de choses, le sont plus particulierement par cét Esprit extatique, qui leur est également necessaire. Si le Heros n'estoit quelquefois emporté de cét Esprit, il ne feroit rien d'Heroïque; & il ne passeroit jamais les mesures, il n'iroit jamais au delà des bornes de la Vertu commune. Et le Poëte seroit sans essor & sans élevation, il n'iroit jamais que terre à terre, il ne feroit que ramper & se traisner, s'il n'estoit enlevé du mesme Esprit.

Ayez tant de justesse qu'il vous plaira dans les mesures du Vers; tant d'harmonie que vous voudrez au son des mots, & en la cadence des rimes; tant de choix dans la diction, tant de pureté dans le stile qu'on en sçauroit desirer; si l'Entousiasme ne vous éleve, vous serez vn Versificateur poli, vn juste Rimeur, vn Grammairien harmonieux; mais personne qui l'entende, ne dira jamais que vous soyez Poëte.

L'Esprit d'Entousiasme est necessaire au Poëte.

Horace n'auroit garde de le dire : Il ne se contente pas que le Poëte ait vn bel Esprit ; il veut qu'il y ait vn Esprit divin ajoûté à ce bel Esprit. Platon ne le diroit pas non plus qu'Horace : il enseigne que dans les ouvrages des Poëtes, il faut moins de travail que d'instinct; moins d'étude que d'extase. Et comme s'il vouloit partager leur gloire, ou diminuer leur merite, il asseure, que les choses merveilleuses qui leur sortent de la bouche, sont moins de leur Esprit, que du Dieu qui les inspire. Et ailleurs, il dit fort agrea-

blement, que la Poësie n'ouvre point sa porte à ces sobres, à ces modestes Pretendans, qui s'y presentent de leur chef, & sans estre menez par les Muses.

Expliqueray-je Platon & Horace, par vne comparaison qui pourra servir de glose à leur texte, & qui representera la difference qu'il y a entre les vrais Poëtes, qui ont l'Inspiration & l'Entousiasme, & les autres qui n'ont que l'étude & le travail? Ceux-là ressemblent aux Oiseaux de Paradis, qui n'ayant presque que la teste & de longues plumes, sont élevez par le vent: & vont fort loin & fort haut, pour peu qu'ils s'aident de la vigueur que la Nature leur a donnée. Ceux-cy au contraire, ressemblent à ces Oiseaux pesans & materiels, qui ont de grands pieds & de longues ailles: & ces grands pieds ne leur servent qu'à se traisner le long d'vne Bassecourt: ces longues ailles ne sont bonnes, qu'à les porter d'vn bourbier à l'autre.

Encore vne comparaison, pour achever la glose de Platon & celle d'Horace. Un Poëte inspiré est comme vn Vaisseau qui a le vent à souhait: il vogue sans effort & sans travail, d'vne course aisée & impetueuse: & sa vistesse ne se reconnoist que par la diversité des Costes, des Isles, des Païs qu'il découvre. Un Poëte qui n'a que l'Art & l'étude, est comme vn Vaisseau qui n'est point porté du vent: il a beau estre bien peint & bien équipé; avecque toutes ses peintures, avecque tout son équipage, il n'ira jamais en course: & tout ce qu'il pourra faire, sera d'aller à force de bras jusques à la rade.

Ces comparaisons me font souvenir d'vn mot du Sage, qui dit que la trace des Oiseaux en l'air, & la route des vaisseaux sur les vagues, sont imperceptibles aux meilleurs yeux. Ce mot n'est pas moins veritable au sens figuré, qu'au sens naturel: & l'on en peut faire vn avis, à ceux qui ne sont pas Poëtes, & qui n'ont pas d'ailleurs tant de science, ni tant de lumiere, qu'ils ne se puissent méprendre, d'estre plus retenus & plus reservez au jugement qu'ils font des Poëtes.

Au moins devroient-ils considerer, que les Poëtes agissant par transport aussi-bien que les Heros, & parlant d'inspiration, comme les Prophetes, ils ne sont pas de la mesure des Esprits ordinaires: & sans s'exposer à faire souvent de faux jugemens, on ne les peut juger par le Droit commun, ni par la Coûtume. Les petits Sages prennent les actions des Heros, pour des fougues de personnes furieuses ou desesperées. Aussi les petits Sages ne sont pas Heros, ni prests de l'estre: ils ne sçavent pas mesme, que la Vertu Heroïque est vne Souveraine, qui n'est pas sujete à la servitude des regles, ni à la contrainte des mesures, que la Mediocrité impose aux Vertus inferieures. Les Rhetoriciens prennent les Allegories & les Enigmes des Prophetes, pour vn pur Galimatias. Aussi ne sont-ils pas Prophetes, ni de race de Prophetes: & ils n'ont pas appris de leur Hermogene, ni de leur Quintilien, que la parole de Dieu n'est pas sujete aux Preceptes de la Rhetorique. Il en est de mesme de la vraye Poësie; il n'y a gueres que les vrais Poëtes qui soient capables d'en juger: la pluspart des autres s'y méprennent d'vne étrange sorte. La fermeté leur est rudesse, & la grandeur leur paroist enflure: ils se plaignent de la force qui les lasse; de l'harmonie qui les étourdit, & des éclairs qui les éblouïssent.

Mais ceux qui en jugent de la sorte sont faiseurs de Vers. Faiseurs de Vers tant qu'il vous plaira: tous ceux qui font des Vers ne sont pas Poëtes; n'ont pas pour cela attache & commission pour juger des Poëtes. Ne faut-il que sçavoir apparier quatre times, qu'avoir fait vne Chanson & deux Rondeaux, pour juger en dernier ressort, du plus sublime & du plus difficile ouvrage de l'Esprit humain? Est-ce assez d'avoir appris deux petites leçons d'escrime, pour prononcer definitivement sur la conduite d'vne longue & laborieuse Campagne? Et vn Mouleur de Poupées auroit-il droit de faire le Censeur de Pilon & de Sarrasin? De trouver à dire aux Colosses du Pont-neuf & de la Place Royale? Un faiseur de Chasteaux de carte seroit-il bon critique de la structure du Louvre, & de celle du Luxembourg?

Revenons donc à nos Maistres, & disons affirmativement aprés eux, que l'Esprit d'Entousiasme est necessaire au Poëte Heroïque. Faisons encore davantage; & pour aller plus loin que nos Maistres, disons à quoy cét Esprit est necessaire.

La fin de la Poësie Heroïque. La perfection des Grands est la fin de la grande Poësie: le Poëte n'y peut contribuer que des Modeles de sa façon: & l'vsage de ces Modeles est de purifier les Passions les plus ordinaires aux Grands: il est de former en eux, les Vertus les plus necessaires aux Personnes de leur condition. Rien de tout cela ne se peut faire heureusement, que le Poëte ne soit porté de l'Esprit d'Entousiasme.

Elle doit purifier les Passions des Grands. Commençons à le prouver par le premier office du Poëte, qui est de purifier les Passions: & puisque les Maistres qui l'ont dit, nous ont laissé à deviner ce qu'ils vouloient dire: Servons-nous de nos conjectures où leurs decisions nous manquent; & disons que le devoir de purifier les Passions, à quoy le Poëte est obligé par la profession de son Art, ne demande rien de luy, sinon qu'il propose aux Grands des Patrons imaginez, & des Modeles fabuleux, mais vtiles & instructifs, mais de grande forme & de haute taille, sur lesquels ils puissent apprendre le bon vsage qu'ils doivent faire de l'Amour & de la Colere, qui sont les Passions des Heros, si la raison & l'experience meritent qu'on les en croye.

L'Entousiasme y est necessaire. Il est necessaire pour cela, que l'Esprit du Poëte s'emporte avec les Passions emportées: qu'il suive leurs égaremens & leurs saillies: qu'il aille aussi loin & aussi viste qu'elles vont; soit afin que les obser-

uant de prés, il n'en fasse point de representations qui puissent estre accusées de faux; soit afin que les suivant à la piste, il remarque mieux comme il les faut prendre, pour reduire leurs excés aux mesures de la juste Mediocrité, ou pour les faire servir à la Vertu Heroïque, qui est la Superieure de la Mediocrité, & qui est au dessus de ses mesures. Or qui ne voit que l'Amour & la Colere, qui ont l'ardeur & l'impetuosité du feu, ne sçauroient estre suivies d'vne Imagination froide & paresseuse, d'vn Esprit de terre & phlegmatique? Il est donc necessaire que l'Esprit d'Entousiasme se mesle à l'Esprit du Poëte, & qu'il donne à son Imagination autant de feu qu'il luy en faut, pour aller aprés ces impetueuses.

Si le Poëte en demeuroit là; il ne feroit qu'ébaucher ce qu'il doit achever; & la moitié de sa besogne resteroit à faire. Ce n'est donc pas assez qu'il purifie les Passions des Grands; il faut encore qu'il forme, il faut qu'il acheve en eux les Vertus, qui sont dignes de leur condition, & qui égalent leur Fortune: & cette partie qui est le plus bel endroit de son ouvrage, veut estre faite sur des Patrons de plus grande forme, & de plus belle maniere que les autres.

Elle doit former les Grands aux grandes Vertus.

L'vsage de ces Patrons est d'exciter en l'Ame des Grands, l'admiration des grandes Vertus & de l'Honnesteté Heroïque. Mais cette admiration ne doit pas estre immobile & paresseuse: elle ne doit pas ressembler à celle de ces Spectateurs faineans, qui ne prestent que leur veuë à ce qu'ils admirent: elle doit estre accompagnée d'emulation & de desirs: elle doit estre suivie d'essais & de tentatives: elle doit porter les Grands, à se rendre aussi admirables que ceux qui leur donnent de l'admiration.

Que fera le Poëte pour en venir là? Sçachant que les Grands qui ont l'esprit vaste, & qui sont accoûtumez à la hauteur & à l'éclat, n'admirent gueres que les choses qui leur remplissent les yeux & les éblouïssent; il ira à la découverte de ces grandes, & de ces éclatantes choses: & quand il les aura trouvées: quand il leur aura donné du sien les ajustemens & les parures qu'elles demandent; il les exposera à la veuë des Grands, & leur en fera des Leçons purifiées de la rudesse des Dogmes, embellies de tout l'appareil & de toute la pompe des plus beaux Spectacles.

Comme il s'en doit acquiter.

Mais en quelle Region trouvera-t-il ces choses plus grandes que la Fortune des Grands? Ces choses dignes de l'envie & de l'emulation des Grands? Il n'y a rien parmi nous que de bas & de petit: la Matiere resserre toutes les choses où elle entre: & les Particuliers qui se voyent, sont plus grands de l'amplitude de leurs habits, & de la hauteur de leurs chaussures, que de la grandeur de leur taille. Il est vray, qu'au dessus de la Matiere, & au delà des Particuliers, il y a des Regions, où il ne se voit rien de petit: toutes choses y sont hautes & magnifiques: & il y a vn fonds, d'où il se peut tirer des Figures plus grandes que celles que Semiramis se fit tailler d'vne Montagne, plus auguste que celle que Stesicrate voulut faire à Alexandre, d'vne autre Montagne.

Autre necessité de l'Entousiasme.

Bien davantage, le Grand de ces Pais-là, n'est pas vn Grand difforme & defectueux, sans attrait & sans agrément. Il est regulier de la regularité de son Idée: il est franc des imperfections individuelles, & des defauts de la Matiere. Mais les Regions où se trouve ce Grand correct & proportionné, agreable & merveilleux, sont bien au dessus de la portée des Esprits communs: & il n'y a point de chemin connu par où l'on y aille. Il faut donc s'y faire porter, ou y voler: & puisque les aisles n'ont pas esté faites pour les Hommes, il reste que le Poëte y soit porté de l'Esprit d'Entousiasme.

Concluons ce Traité du Poëme, par la fin de la Poësie, & disons qu'estant ordonnée à la perfection des Grands, elle ne pouvoit aller plus haut qu'elle va, & ne pouvoit faire plus de bien au Monde qu'elle luy en fait, en formant les mœurs de ses Maistres. Ce n'est donc pas pour rien, que naissent les Poëtes: c'est pour le repos & pour l'honneur du Genre humain; pour l'achevement & pour la consommation de la Felicité Politique. Et si autrefois ceux-là les connoissoient mal, qui les mettoient au rang des Parfumeurs & des faiseurs de Ragousts; ceux-là ne les connoissent gueres mieux aujourd'huy, qui les prennent pour des Basteleurs de Reduits, & pour des Plaisans de Ruelles.

Excellence de la fin de la Poësie.

Les Sages de la bonne Antiquité ont fait vn bien autre jugement de la Poësie. Ils ont allié la Poësie à la Politique: ils la luy ont donnée pour Coadjutrice au gouvernement des Etats. Ils ont dit que le Poëte estoit le Commis du Magistrat eternel, le Cooperateur & l'Agent de Dieu: qu'il estoit le Precepteur des Rois & des Conquerans: que les Cours & les Armées estoient ses Ecoles; que les Combats & les Victoires, les Conquestes & les Triomphes estoient ses Leçons.

La Poësie associée à la Politique.

Je sçay bien que l'on a dit que l'Histoire estoit la Maistresse des Grands. Qu'elle le soit, à la bonne heure; mais qu'elle se contente de son rang; & qu'elle ne s'égale point à la Poësie, qui doit estre leur Gouvernante. On en peut croire Aristote, qui dit que le Poëte est plus Philosophe, & meilleur Maistre de Morale que l'Historien; qu'il fait des leçons plus instructives & plus efficaces; & qu'avecque luy on va plus droit & plûtost à la Sagesse & à la Vertu.

Le Poëte est le vray Precepteur des Grands.

Et pourquoy l'Historien ne le cederoit-il pas au Poëte, si le Philosophe mesme le luy cede? Vn Courtisan d'Auguste, qui connoissoit l'air de la Cour & l'Esprit des Grands, n'a-t-il pas preferé Homere en fait de Morale, non seulement à Herodote & à Thucydide; mais à Chrisipe, à Crantor, & à tous les Docteurs Stoïques? N'a-t-il pas dit que ce Poëte a mieux distingué que ces Philosophes, les bornes de l'U-

Le Poëte est plus propre à enseigner que le Philosophe.

tile & de l'Honneste: que ses adresses sont plus courtes & plus droites que les leurs, sont moins embarrassées & moins fautives. Si les Grands n'avoient point d'autres Instructeurs que les Philosophes, si on ne leur enseignoit la Iustice, la Vaillance, la Magnanimité, que par des Definitions reglées, & par des Syllogismes en forme; les Disciples se lasseroient bien-tost de leurs Maistres, & les Maistres ne garderoient gueres leurs Disciples. Il faut autre chose que des Rudimens, à des Escoliers qui ont l'épée au costé, & le baston de commandement à la main: Et ce seroit bien perdre le temps & les paroles, que de les amuser à des Dissections & à des Anatomies de Dialectique; de leur discourir des Genres, & des Especes.

Homere Precepteur d'Alexandre, & de toute la Grece.

Aristote fut bien le Maistre d'Alexandre encore Enfant, & sortant des mains des Femmes: Mais Homere fut le Maistre d'Alexandre armé & marchant à la Conqueste de l'Asie. Il luy apprit l'art de combattre & de vaincre, la science de commander & de regner: Et l'on ne peut douter que l'Iliade & l'Odyssée n'ayent plus contribué aux grandes choses qu'il a faites, que les Categories & les Analytiques de son premier Maistre. Non seulement Homere a esté le Maistre d'Alexandre, il l'a esté de Themistocle & d'Alcibiade; de tous les Sages & de tous les Braves de ce Païs-là: & l'on a dit que la Grece, la vaillante & la vertueuse Grece, ne s'estoit aguerrie & n'avoit appris la Vertu, que par les leçons & sous la discipline d'Homere.

Bien davantage, comme quelques-vns ont crû que les Philosophes avoient esté envoyez pour l'instruction des Infideles; quoy-qu'ils n'ayent pas reconnu les devoirs de leur mission, & qu'ils s'en soient mal acquitez: ils ont crû de mesme, que les Poëtes, je parle toûjours des Poëtes Heroiques, avoient esté particulierement envoyez aux Rois & aux Princes, pour les instruire en la Science de regner, qui est la plus haute & la plus importante de toutes les Sciences. Et s'il n'y en a que deux ou trois qui ayent reüssi en ce genre de Poësie, c'est que la mission necessaire pour y reüssir s'est donnée à peu de personnes; c'est que l'Esprit d'Entousiasme, qui est le propre Esprit de la mission, descend à peine vne fois en quatre Siecles: c'est que la pluspart de ceux qui l'avoient receu, en ont fait mauvais vsage, & l'ont étouffé dans la chair & dans la graisse.

Voilà ce que j'avois à dire, de la Matiere & de la Forme, des Parties & des Qualitez du Poëme Heroïque. Les regles que j'en ay données seront peut-estre les articles, sur lesquels on rendra sentence contre celuy que je presente icy au Public. Mais le Public doit estre averti, que c'est vn Essai & non pas vn Modele que je luy presente. Je ne connois point de titre, & on ne m'alleguera point de loy, qui m'obligeast à estre plus juste & plus infaillible qu'Homere, que Virgile, que le Tasse. Et si ces grands Hommes n'ont pas esté lumineux de tout costé: s'ils ont eu leurs ombres comme les autres: si ces Esprits du premier ordre, & de la derniere élevation, ont eu leurs eclipses, leurs defaillances & leurs chutes; on ne doit pas trouver étrange, qu'estant d'vne Sphere qui est si éloignée de la leur, & si prés de la Terre, j'aye quelque part aux ombres, aux taches, & aux defauts des choses terrestres.

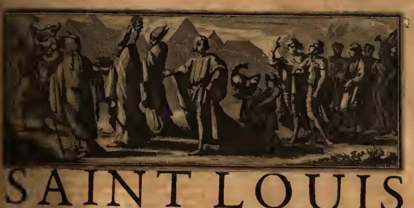
Et parce qu'il est du grand Poëme comme d'vn magnifique Palais, où il y auroit plus de satisfaction pour les Curieux qui le vont voir, si l'Architecte leur en déployoit le Plan à l'entrée; & si d'avance il leur en montroit toutes les pieces dans des Modeles; j'ay crû devoir encore contribuer ce petit travail à l'instruction & au contentement du Lecteur. Il n'y aura ni grands frais à faire, ni beaucoup de peine à prendre: & ce seroit bien épargner hors de saison, si je plaignois la dépense d'vn Plan & d vn Modele, aprés avoir fait celle de tout l'Edifice. Le Plan dont je parle, est vn Argument de l'Action ébauchée d'vn seul trait, sans Fable & sans Episodes. Les Modeles sont les argumens de la mesme Action reduite en Fable, assortie des plus grandes pieces, & revestuë des principaux Episodes, qui entrent en la composition du Poëme. J'ay mis à la fin de cette Dissertation, l'Argument qui fera voir en gros le Plan de tout l'Edifice: Les Argumens particuliers qui en découvriront toute la structure, & feront remarquer en détail, l'ordonnance & la liaison, les proportions & les mesures des principales parties qui la composent, se verront à la teste de chaque Livre.

ARGUMENT GENERAL DE TOUT LE POEME.

LOUIS *IX. Roy de France, Prince vaillant & religieux, estimant qu'il estoit de l'honneur de* JESUS CHRIST, *que la Sainte Couronne autrefois teinte de son sang, ne demeurast plus au pouvoir des Sarrasins, à qui vn Renegat Grec l'avoit venduë; entreprend de la retirer de leurs mains, & de l'apporter en son Royaume: afin qu'elle y soit à l'avenir vn gage sacré, qui oblige le Ciel à le proteger. Sur cette resolution, il passe en Egypte avec de grandes forces: il gagne des batailles sur mer & sur terre: & aprés de puissantes oppositions des Infideles & des Demons, il défait entierement ses Ennemis: tuë deux de leurs Generaux de sa main; force leur Camp, & se met en possession de la Sainte Couronne, dont il avoit entrepris la Conqueste, pour l'honneur de la Religion, & pour le bien de son Etat.*


LYON





SAINT LOUIS
OU
LA SAINTE COURONNE RECONQUISE.

LIVRE PREMIER.

LOVIS après la déroute des Sarrasins, & la prise de Damiette, voulant poursuivre son dessein, envoye faire le degast dans le Païs ennemi. Le Sultan au bruit de ce degast, pour s'asseurer des Chrestiens du Caire, se resolut d'en faire vn massacre general: Meledor fils du Roy des Arsacides, en empesche l'execution, & offre au Sultan, pour sa Fille qu'il estoit venu rechercher, la teste du Roy Chrestien. La condition est acceptée: il est dépesché sous pretexte de traité, avec vn Ambassadeur, qui n'ayant rien obtenu de Loüis, luy presente de la part de son Maistre, vne armure empoisonnée. Meledor est deverty de son dessein par vne étrange vision. Et les deux Ambassadeurs sont ensuite regalez dans vne Tente, où toute l'Histoire de la vie de Loüis jusques à son arrivée en Chipre est representée.



IE CHANTE vn saint Guerrier, & la Guerre entreprise
Pour oster aux Sultans ennemis de l'Eglise,
La Couronne qui fut, sur l'Autel de la Croix,
Un sanglant ornement au front du Roy des Rois:
Le projet en fut grand, plus grand en fut l'ouvrage.
L'Enfer mit contre luy, ruse & force en vsage:
Il fit des Regimens de Phantosmes armez;
Il mit en Bastions les Elemens charmez:
Et dans vn Camp de feu, que les Demons formerent,
Avecque les Sultans, les Monstres se rangerent.
Mais le Saint Roy vainquit Sultans, Monstres, Demons:
Fit de sang & de corps, des fleuves & des monts:
Au bruit des Nations, qui sous luy trébucherent,
L'Euphrate, le Jourdain, le Tigre se troublerent,
Et la sainte Couronne aprés cent hauts exploits,
Conquise sur l'Egypte, enlevée à ses Rois;
Fut depuis dans la France à la Tige Royale,
En guerre, comme en paix, vne Garde fatale.
Sous cét abry contre-elle, en vain les Vents * du Nort,
En vain ceux * du Midy depuis ont fait effort.
Nos Lys victorieux de toutes les tempestes,
Sont plus beaux que jamais, levent plus haut leurs testes,
Et toûjours ils seront fermes & florissans,
Favorisez du Ciel & respectez des ans,
Tant que des mains de Dieu, sous les saintes épines,
Ils seront arrosez d'influences divines,

Et que les Descendans qui naistront du Saint Roy,
D'vn zele égal au sien feront regner la Foy.
Chantres intelligens, commis sous * Uranie,
A conduire des Cieux l'eternelle harmonie;
Vous qui faites jouër ces Globes étoilez,
D'vn mouvement sans fin, l'vn sur l'autre roulez,
Et vous qui prés du Trône, où d'vn air magnifique,
Se chante de l'Agneau la victoire mystique,
De la main, de la voix, de l'esprit gouvernez,
Les Hymnes & les Luths des Vieillards couronnez;
Entrez dans mon dessein: conduisez mon baleine,
Où ne la peut conduire aucune force humaine:
Et faites que mes chants des Peuples admirez,
Soûtenus de l'ardeur que vous m'inspirerez,
Sans décher, au Clairon de la Gloire répondent,
Et d'vn si haut Sujet les merveilles secondent.
Si de vostre faveur vous appuyez ma voix,
Mon Loüis, dans mes Vers, porté sur tous les Rois,
Avecque les Bourbons descendus de sa Race,
Aux feints, aux vrais Heros, fera quitter la place:
Et le Monde mettra ses plus celebres noms
Sous celuy des Loüis, & celuy des Bourbons.

DESJA des sombres nuits la changeante Courriere,
Trois fois avoit fourni son obscure carriere;
Depuis que sur ses murs, conquis par les François,
Damiette avec les Lys avoit receu la Croix.
Loüis qui n'aspiroit, qu'à se voir sur la teste,
L'adorable Couronne offerte à sa conqueste;
Portoit là ses conseils, tournoit là les efforts
De l'Europe sous luy ramassée en vn corps.
Le Sultan de sa part estoit pour la défendre,
Prest à tout exposer, comme à tout entreprendre.
Sur la commune foy de ses Peres Sultans,
Et sur les visions des Devins de leur temps,
Il tenoit pour certain, que la Couronne Sainte,
Devoit estre à la sienne vne fatale enceinte;
Qui pourroit la munir contre tous les dangers,
De troubles intestins, & d'assauts étrangers:
Et que dés le moment qu'elle seroit perduë,
Soit qu'elle fust conquise, ou qu'elle fust renduë,
Le Trône des Sultans se devoit renverser,
Et leur Sceptre devoit en d'autres mains passer.
Ainsi jadis Almet & Zogran le predirent,
Et leur prediction sur vn marbre écrivirent,
Quand vn avare Grec, apostat de sa foy,
Renegat de son Dieu, deserteur de son Roy,
En secret l'enleva du Tresor de Byzance;
La vendit en Egypte, & fut pour recompense,
Etabli du Sultan, Gouverneur de son fils,
Et commis aux tributs imposez à Memphis.
Mais quelle source d'or peut éteindre la flâme,
Que le desir d'avoir allume dans vne ame?
Plus il ravit, & moins son ardeur à ravir,
Trouva dequoy s'éteindre & dequoy s'assouvir.
Les Peuples qu'il foula, contre luy s'éleverent;
Les Soldats de * la Porte aux Peuples se meslerent:
Sa Maison fut rasée, & son tresor pillé.
Son corps meurtri des vns, des autres fut grillé.
Et devant qu'il mourust, de son or qu'ils fondirent,
Les oreilles, les yeux, la bouche ils luy remplirent.
Delà, sa teste mise au faiste d'vne tour,
Aussi-tost noircit l'air, & fit paslir le jour.
Les Oiseaux effrayez loin de là s'envolerent;
Non moins que les Pigeons, les Vautours l'abhorrerent.
On vid durant trois jours, des nuages affreux,
Faire vn gros à l'entour de Spectres tenebreux:
On vid durant trois nuits, à ces tristes nuages
Succeder des feux noirs & d'affreuses images:
Et le quatriéme jour, la nuit se raprochant,
Un Oiseau monstrueux de figure & de chant,
Vint du costé du Nort, & fondant sur le faiste,
Où déja pourrissoit la sacrilege teste,
L'enleva dans la nuë, où cent autres oiseaux,
Plus laids que des biboux, plus noirs que des corbeaux,
Sifflans diversement, en troupe le suivirent,
Et dans vn long tonnerre avec luy se perdirent.
Quelque tragique fin qu'eust fait cét Apostat,
* Siracon creut devoir au bien de son Estat,
Le soin de conserver la Couronne fameuse,
Que cent predictions luy rendoient precieuse.
L'Empereur de Byzance en vain pour la ravoir,
Offrit tous les tresors qu'il eust en son pouvoir.
Depuis ce Siracon, les Sultans qui regnerent,
Envers le sacré gage à ses soins succederent.
Et sur tous Meledin, quand il sceut que la Croix,
Pour le reconquerir se preschoit aux François,
Renouvella ses soins, & luy donna pour Gardes,
Un Corps de cent Archers, vn de cent halebardes,
Et le grand Melesar, Gouverneur du Lion,
Qui valoit avec luy toute vne Legion.
Mais Loüis pour forcer les hommes par ses armes,
Et vaincre par sa foy les monstres & les charmes;
Dés le premier rayon de l'An renouvellé,
Avoit sous les drapeaux tout son Camp rappellé:
Et déja quelques Corps détachez sans bagage,
Dans la Terre ennemie avoient fait le ravage.
Au bruit de ce degast l'Afrique au loin gemit,
Le Nil épouvanté se troubla dans son lit:
Et sa vague en la Mer * par sept bouches renduë,
Y porta la frayeur de l'Egypte éperduë.
Les Bourgs abandonnez des Communes sans cœur,
Resterent exposez aux courses du Vainqueur:
Et dans Tanes, jadis, ville si renommée,
Les habitans défaits du seul bruit de l'Armée,
Jusqu'aux extremitez d'vn desert sablonneux,
Traisnerent leurs maisons errantes avec eux.
Les Vieillards impuissans, & le Sexe timide,
Remplirent le rampart qui ceignoit Pharamide;

Et jusqu'à * ces cantons où l'Ange Executeur,
Jadis sauva l'Hebreu du glaive destructeur,
A la montre des Lys, les Croissans disparurent;
Le trouble, la frayeur, le desordre y coururent:
Et tours, chasteaux, citez, d'vn commun tremblement,
Accurent de l'Estat le fatal mouvement.
Ainsi, quand du Vesuve, vne flâme épanduë;
Fait vn fleuve de feu sur la plaine éperduë,
La ruïne & l'horreur suivent avecque bruit,
Le ravage qui tonne & le degast qui luit.
Il n'est digue ni mur où sa fureur s'arreste;
Il mesle des Palais le fondement au faiste:
La mort d'vn cours égal également surprend,
Et celuy qui resiste & celuy qui se rend:
Et dans vne tempeste où tout tombe & tout fume,
Avecque le present l'avenir se consume:
En ce temps, Meledin l'Egypte gouvernoit,
Et du poids de ses ans le Sceptre soûtenoit,
Orgueilleux & barbare, implacable & severe,
Et sanguinaire Fils d'vn * sanguinaire Pere,
Il avoit attaché les loix à son pouvoir;
Au ply de l'interest il ploit le devoir;
Et deserteur du droit & de la foy commune;
Ne presentoit d'encens qu'à la seule Fortune.
Une Fille & deux Fils déja grands & guerriers,
Et déja renommez par leurs propres Lauriers,
Sous luy prestoient la main au faix de la Couronne,
Et partageoient sous luy les soucis qu'elle donne.
L'Aisné Melecsalem menoit à son secours,
Les Peuples du climat d'où nous viennent les jours:
Il avoit depeuplé les rives où l'Hidaspe
Void son lit relevé de carrieres de Jaspe:
Et celles où le Tigre écumeux & bruyant,
Se poursuivant toûjours, & toûjours se fuyant,
De sa fougueuse course étonne son rivage,
Et porte pour tribut à la Mer vn orage.
Il avoit épuisé les bords où le Iourdain,
Esclave du Croissant ronge ses fers en vain:
Et les bords où l'Euphrate, hoste de Babylonne,
De chasteaux sourcilleux en passant se couronne.
Toute l'Asie en corps sous ses drapeaux marchoit;
Son Camp chargeoit la terre, & les fleuves sechoit;
Et le malheureux Prince avec toutes ces troupes,
Qui des Monts sous leur poids faisoient gemir les croupes,
De songes creux & vains nourrissant son orgueil,
Pensoit aller au Thrône, & * n'alloit qu'au cercueil.
D'autre-part Muratan, son Rival & son Frere,
Jusques alors la joie & l'amour de son Pere,
Aprés Alep reduite & son Prince rangé,
Revenoit de Lauriers & de Palmes chargé.
Heureux, à qui le Ciel, aprés cette victoire,
Preparoit vne voie à l'eternelle gloire.
La Fille, qui passoit les deux Fils en valeur,
Estoit de la Couronne & la force & la fleur;
Son nom estoit Zahide; & depuis se rivage;
Où la Mer divisée à l'Hebreu fit passage,
Jusqu'à cette autre rive, où le flot trémoussant;
Se colore aux rayons du Soleil renaissant;
Il n'estoit point de Cour soit barbare on galante,
D'où, des plus braves cœurs Zahide conquerante,
N'attirast a Memphis, par bandes enchaisnez,
Des Esclaves regnans, des Captifs couronnez:
Mais qu'estoient ces succez, à cent tristes augures;
Que de vains lenitifs des miseres futures?
Mille songes affreux, presentez au Sultan,
Tantost devant ses yeux égorgeoient Muratan:
Tantost luy faisoient voir Zahide échevelée,
Sur vn barbare autel de son bras immolée.
L'innocente Sultane, à qui sur vn soupçon,
Il fit donner la motr, par vn traistre Eschançon,
Venoit toutes les nuits, terrible & menaçante,
Attacher de son front sa Couronne sanglante.
Il crut mesme en plein jour, voir son Thrône taché;
Du sang de ses Cousins par son Pere épanché:
Et de ce triste sang les traces rougissantes,
De ces terribles Morts les Ombres gemissantes,
Tourmentoient son Esprit de mouvemens divers,
Plus frequens & plus prompts que ne les ont les Mers,
Quand des Vents opposez les troupes revoltées,
Se poussent à l'envy les vagues agitées.
Dans ce trouble, où le met son Esprit chancelant,
Au bruit du Camp François par l'Egypte roulant;
Il pense déja voir son terrible Adversaire,
Entrer victorieux par les bréches du Caire:
Et voir de son Palais, tombant autour de soy,
La fumée & le feu, le tumulte & l'effroy.
Quoy, dit-il, emporté d'vne subite rage,
Ces Brigans, à leur aise, auront fair ce ravage?
Mes Estats embrasez en cendres tomberont;
De leurs feux & l'Asie & l'Afrique luiront,
Et cét embrasement si vaste & si funeste,
Laissera de l'Egypte à peine quelque reste?
Etourdis cependant & surpris du danger,
En attendant le fer qui nous doit égorger;
Nous compterons d'icy les buschers de nos villes?
Nous serons de nos maux spectateurs immobiles?
Meledin par le sort peut estre combatu,
Mais le sort ne sçauroit abatre sa vertu:
Et tant que sa vertu conservera sa place;
La Fortune à son gré, peut bien changer de face;
Elle peut tout mesler, elle peut perdre tout;
Le cœur de Meledin demeurera debout:
Et c'est contre ce cœur, plus haut que mes ruïnes,
Que le Corsaire Franc doit dresser ses machines.
Qu'il les amene en foule; & que de toutes parts,
Il allume des feux, il prepare des dards:
Feux & dards ajoûtez aux machines dressées;
Malgré ses vains projets, & ses folles pensées,
Retombant sur sa teste avec leur appareil,
L'accableront du faix de son mauvais conseil.

Et fumant de sa peine, autant que de son crime,
Il sera de ma main la derniere victime.
Cependant j'aurai l'œil aux secrets attentats,
Des Chrestiens qui sont nez sujets de mes Estats.
Ces traistres factieux, nourris dans nos murailles,
De leur Mere à couvert déchirent les entrailles,
Et déja par leur trouble & par leur mouvement,
Semblent se réjoüir de cét embrasement.
La fumée & le feu réveillent leur courage;
De leur haine assoupie ils reprennent l'usage.
Bien-tost vous les verrez sortis de nostre sein,
Pour achever sur nous leur funeste dessein,
Aller enflez de fiel, & boufis de colere,
Et joindre leur audace, à l'audace estrangere.
Mais je sçai, comme il faut étouffer les Serpents,
Et leur faire vomir le fiel avec les dents:
Je le sçai, je le puis; & la maudite race,
Qui deja de la langue & des yeux nous menace,
Ecrasée à mes pieds, verra devant la nuit,
Ce que la trahison peut apporter de fruit.

A ces mots se tournant vers les Chefs de sa Garde,
Compagnons, leur dit-il, que personne ne tarde:
Le danger est extrême; & les momens sont chers,
Qui doivent décider les extrêmes dangers:
Vous entendez le bruit, vous voyez la fumée,
Que fait de l'Estranger l'impitoyable Armée:
Mais vous ne sentez pas, qu'à couvert & sans bruit,
Un plus proche ennemi nous mine & nous détruit.
Ces lasches Baptisez, cachez dans nos murailles,
Sans venir à l'assaut, sans livrer de batailles;
Par leurs complots secrets, fournissent sourdement,
A ce triste incendie un funeste aliment.
Déja dans leur esprit l'Egypte est renversée;
Déja dans nostre sang ils trempent leur pensée;
Et bien-tost les cruels y tremperont les mains,
Si nostre lascheté seconde leurs desseins.
Allez donc, Compagnons, au devant de leur rage;
Munissez-vous de zéle, armez-vous de courage;
La Patrie & la Loy, le Prophete & l'Estat,
Demandent les Auteurs de ce noir attentat;
Tuez tout, brûlez tout: d'une mauvaise engeance,
C'est nourrir le venin, qu'en garder la semence.

Son cœur en dicta plus, que sa bouche n'en dit:
Et le feu menaçant que son œil épandit,
Et qui mesla l'éclair au feu de son visage,
Acheva d'expliquer le reste de sa rage.

A cét arrest de mort Meledor assista,
Meledor, que Nerise au vieillard enfanta,
Au terrible * Vieillard, Roy du Peuple Arsacide,
Qui fut de tous les Rois le public homicide.
Ce Prince du Sultan modera la fureur,
Par une autre plus grande & plus pleine d'horreur.

Ton zéle, luy dit-il, Seigneur, est de justice;
A ces traistres, la mort est un trop doux supplice.
Ni le fer, ni le feu, ne sont pas instrumens,
Qui puissent à leur crime égaler leurs tourmens.
Mais quand nous aurions fait, de leur sang des rivieres;
Quand leurs corps entassez nous feroient des barrieres,
Croy-tu que dans leur sang l'Ennemi se nayast?
Croy-tu que de leurs corps la montre l'effrayast?
Pour éteindre le feu de l'Egypte brûlante,
Pour affermir, Seigneur, ta Couronne branlante,
Il faut d'autres torrens, il faut d'autres supports:
Et nous ferons icy d'inutiles efforts,
Tant que des Ennemis la fureur épanduë,
Sans borne inondera la campagne éperduë.
Le mal n'est pas, Seigneur, où tu portes les mains;
Tu te peux assurer des traistres que tu crains:
Et peux en resserrant cette perfide engeance,
Differer sans peril sa peine & ta vengeance.
Le point est, d'assommer ce terrible Serpent,
Qui le long de l'Egypte avecque bruit rampant,
Fait le degast aux monts, le fait dans les prairies;
Entraisne les bergers avec les bergeries;
Et ne laisse par tout que d'effroyables morts,
Ou moulus de ses dents, ou froissez de son corps.
C'est à ce grand Serpent qu'il faut casser la teste:
On ne peut arrester que par là sa conqueste.
L'entreprise en est haute; & pour l'executer,
J'ose avecque mon cœur, mon bras te presenter:
Et comme je ne veux, que mon amour pour guide,
Je ne demande aussi, pour loyer, que Zahide.
Si je puis, sur ta foy, ce loyer esperer,
Deussé-je contre moy mille morts attirer,
Deussé-je m'exposer à tout ce que la rage,
Peut donner de tourment, peut inventer d'outrage;
J'oserai dans le Camp des Ennemis entrer;
Au quartier de leur Roy j'oserai penetrer;
Et là, de ses Archers trompant la vigilance,
Et s'il en est besoin, forçant leur resistance,
J'abbatrai de ce bras le Pirate François,
Ennemi du Croissant, Protecteur de la Croix;
Et ferai tout d'un coup, tomber avec sa teste,
L'ambitieux projet de sa folle conqueste.

A ces mots, le Sultan de merveille surpris,
Demande, luy dit-il, demande un plus grand prix.
Zahide vaut beaucoup; mais à tant de vaillance,
Ce beaucoup, Meledor, est peu de recompense.
Le Sceptre le plus riche a trop peu de valeur,
Le plus haut Diadême est trop bas pour ton cœur:
Mais ce cœur élevé sur toute recompense,
Comme un autre, se doit soûmettre à la prudence;
Et je ne le dois pas sans escorte exposer,
A tout ce qu'un beau feu pourroit luy faire oser.
La vaillance a besoin que le conseil l'éclaire:
Elle est sans sa conduite errante & temeraire:
Et les grands mouvemens, pour estre mesurez,
Ne sont pas moins hardis, & sont plus assurez.
Tu connois Garaman, tu connois sa prudence,
Par les ans consommée & par l'experience.
Vers le Corsaire Franc, il ira deputé,
Avancer de ma part des offres de traitté;

Tu pourras sous ce guide, & par cette ouverture,
Agir avec plus d'ordre, & moins à l'avanture:
Et si bien concerter, joindre si justement,
L'adresse à la valeur, la force au jugement,
Qu'abatant du Tyran la sourcilleuse teste,
Tu conserves la tienne au laurier qu'on t'appreste.
Je sçai du Droit des Gens les scrupuleuses loix:
Je sçai la saincteté qu'on attribuë aux Rois:
Mais je n'ignore pas les dispenses que donne,
Le hazard de gagner, ou perdre vne Couronne:
Et les petits respects des jugemens humains,
Ne sont pas des liens à m'attacher les mains.
Pareil au vieux Serpent, qui son venin ménage,
Et par les ans instruit, discipline sa rage,
Meledin de son cœur digere le poison,
Donne à sa cruauté le tour de la raison:
Et met, par les faux-jours, de ces fausses maximes,
De l'ordre en sa malice & de l'art en ses crimes.
Il espere beaucoup du cœur de Meledor,
Mais son plus fermé espoir vient d'vne armure d'or,
Dont la trempe fatale est en charmes si forte,
Qu'elle donne la mort à quiconque la porte.
Le fameux Arazel reputé de son temps,
Le Roy des enchanteurs & des Enchantemens,
Resolu de venger vne sanglante injure,
Aidé de ses Demons, inventa cette armure.
L'étoffe & l'artifice y disputoient du prix:
Les diamans meslez avecque les rubis,
S'y montroient à leur flâme, & vive, & mutuelle,
Ou toûjours en amour, ou toûjours en querelle:
Et des Temps rassemblez, par vn rare sçavoir,
L'Histoire y paroissoit revivre & se mouvoir:
Mais de ce riche éclat l'imposture funeste,
Couvroit vne invisible & penetrante peste.
Aux rubis enchantez, à l'or ensorcelé,
Vn feu prompt & secret, par charme estoit meslé:
Et comme si du feu, ce feu n'eust eu que l'ame,
Il brûloit sans fumer, & consumoit sans flâme.
Le Calife Elafit, encore tout sanglant
De la barbare mort du jeune Aridoglant,
Qu'Arazel destinoit à sa fille Oripale,
Essaya le premier cette armure fatale.
Il la receut en don d'Arazel, qui feignoit,
D'approuver cette mort, dont le cœur luy saignoit:
Et le mal-heureux Prince, ébloüy des lumieres,
Qu'à l'envi répandoient tant de riches matieres,
Vn jour qu'il fut armé de ce present trompeur,
Pour débattre vn cartel aux nopces de sa Sœur,
Surpris d'vne inconnuë & prompte maladie,
Vid la feste, pour soy, changée en tragedie.
Il mourut consumé de ce brûlant harnois,
Qui luy fut vn buscher sans flâmes & sans bois:
Et paya d'vne peine à son merite égale,
La mort d'Aridoglant & le deüil d'Oripale.
Du tresor de Damas ce harnois enlevé,
Et depuis à Memphis avec soin conservé,
Se destine à Louis, contre la foy publique,
Par vne trahison barbare & magnifique.
On luy farde, on luy pare vne tragique mort,
Des trompeuses couleurs de present & d'accord:
Et faire vn attentat si digne du tonnerre,
Au sens de Meledin, c'est abreger la guerre.
A peine le rayon qui rallume les jours,
Eut blanchi de Memphis les Croissans & les tours,
Qu'on vid dans vn vaisseau pompeux & de parade,
Descendre par le Nil, les Chefs de l'ambassade.
Par tout où le courant du fleuve les conduit,
De l'Egypte ébranlée ils entendent le bruit:
Ils rencontrent par tout, les Communes errantes,
Et des Bourgs fugitifs, les Familles flottantes.
Des objets de frayeur, des images de mort,
Viennent au devant d'eux, par l'vn & l'autre bord.
La haine & la douleur en commun les excitent:
Leur colere & les flots leur vaisseau précipitent.
Damiette enfin se montre; & sous elle à leurs yeux,
S'offre le Camp des Francs, terrible & specieux.
Des pavillons dressez ils comptent les bannieres,
Diverses de blasons, diverses de matieres,
Qui dans le champ de l'air, par le vent agité,
Font vn concert de bruit, d'éclat, & de beauté.
A la teste du Camp deux spacieuses Lices,
Forment comme vn Theatre ouvert aux exercices.
Là de jeunes Guerriers, confidens & rivaux,
En l'amour de la gloire & des nobles travaux,
Se font vn vray courage en de fausses batailles:
Donnent de feints assauts à de feintes murailles:
Et sans verser de sang, ni courir de hazards,
D'vne guerre sanglante exercent tous les arts.
L'vn fournit à cheval vne juste carriere:
L'autre le fer au poing combat à la barriere:
L'vn rompt sur vn Faquin, qu'il appelle vn Sultan:
L'autre défend vn Fort dont il a fait le plan.
Icy par vne tour, de cent boucliers formée,
S'attaque vne Memphis de glaize & de ramée:
Là sous des mantelets, & par de petits ponts,
Se prend Alep en terre, & Damas en gazons:
Et par tout, de grands noms, & de grandes images,
Servent aux grãds essais, que font ces grãs courages.
Le sanglier écumeux que le chasseur attend,
Contre le tronc d'vn arbre éprouve ainsi sa dent:
Ainsi le fier taureau, qui s'appreste à la guerre,
Frappe l'air de la corne, & du pied bat la terre:
Ainsi le chien courant, veut partir de la main,
Au premier vent qui sort d'vne corne d'airain;
Il chasse de la voix, il saute, il se tourmente,
Et ses yeux devant luy, courent la beste absente.
L'Ambassadeur observe avec attention,
Ce repos si guerrier, si brillant d'action:
Et le monstrant aux siens, ce nouvel Adversaire,
Ne sera pas, dit-il, bien facile à défaire.
Le travail est son jeu, la peine est son plaisir,
Il accorde la guerre avecque le loisir:
Son repos mesme est fort, & le porte à la gloire:
Et les ébats luy sont des essais de victoire.
Un Garde cependant au Prince donne avis,
Que deux Grands estrangers, d'vn riche train suivis,

Sont venus deputez, pour vne grande affaire,
De la part du Sultan qui regne dans le Caire.
Aussi-tost, par son ordre introduits au Conseil,
Ils admirent du lieu le superbe appareil:
Le Cercle des Seigneurs qui le Prince environne;
Et plus que les Seigneurs le Prince les étonne.
Aussi plus grand de soy, que de sa Royauté,
Il les passe en merite, autant qu'en dignité:
Et pour vne Vertu si sublime & si pure,
Le Thrône mesme est bas, & la pourpre est obscure.
Comme dans ce Palais, où les celestes feux,
Composent vn Senat roulant & lumineux,
Le Soleil distribuë à chacun la lumiere,
Selon qu'il a plus longue, ou plus courte carriere:
Il donne aux vns l'éclat, aux autres l'action:
Il regle leurs emplois par son impression:
Et de tant de beaux corps, qu'il nourrit de ses flâmes,
Sa chaleur est l'esprit, ses rayons sont les ames.
Ainsi, de son Conseil, le Monarque François,
Est la gloire & la force, est le cœur & la voix.
Du sens de ses discours, de l'air de son visage,
Il inspire l'esprit, la raison, le courage.
Et du feu, que répand hors de luy sa valeur,
Ses Chefs ont en commun l'éclair & la chaleur.
Garaman qui n'avoit que l'habit de Barbare,
De la mine & du geste à parler se prepare,
Croise avecque respect les deux bras devant soy;
Et s'inclinant s'adresse, en ces termes au Roy.
Je ne viens pas, Seigneur, par vne lasche crainte,
Rechercher vne paix deshonneste & contrainte:
Car quel vent assez fort, quel assez mauvais temps,
Pourroit faire ployer la teste des Sultans?
Leur Fortune élevée au dessus des nuages,
Void à peine à ses pieds le trouble & les orages:
Et du coup, dont les Vents sa masse ébranleroient,
Et l'Europe & l'Asie en pieces tomberoient.
Meledin qui soustient cette haute Fortune,
N'a rien de la foiblesse aux bas Esprits commune.
Il est brave, il est juste; & son Ame sans peur,
Mesme en ses Ennemis estime la valeur.
Quoy qu'avec injustice & sur mer & sur terre,
Agresseur outrageux tu luy fasses la guerre;
Quoy que toute l'Europe embarquée avec toy,
Ait suivi tes Drapeaux pour détruire sa Loy;
Te jugeant d'vn cœur grand, d'vn esprit magnanime,
Et d'vn rang assez haut, pour remplir son estime;
Il a creu de sa gloire, il a creu de ton bien,
D'vnir par vn accord son cœur avec le tien:
Et si deux cœurs si grands peuvent s'vnir ensemble,
Il n'est rien qui sous eux, ou ne tombe ou ne tremble.
La justice & le droit veulent qu'à ce dessein,
Damiette que tu tiens, retourne sous sa main.
Ne pouvant la garder, il est de ton adresse,
De mettre, en la rendant, à couvert ta foiblesse.
Jamais l'homme prudent n'attend l'extremité;
Il previent le hazard & la necessité;
Et se pliant au ply des affaires humaines;
Se fait des gains certains, de ses pertes certaines;
Mesure ta fortune, écoute ton devoir:
Ne pren pas des desseins plus hauts que ton pouvoir:
Et soit par vn accord, soit par vne retraite,
Evite le peril d'vne entiere défaite:
Jusques icy, Seigneur, ni palme, ni laurier,
Ne prit jamais racine au front d'aucun Guerrier:
Et rien ne dure moins, que dure vne Couronne;
Que le desordre fait, & que le hazard donne.
La Fortune s'en va de mesme qu'elle vient:
Chacun la sollicite, & pas vn ne la tient:
Elle fait tous les jours des amitiez nouvelles:
En presentant ses mains, elle retient ses aisles:
Et si tu ne luy peux les aisles arracher,
Si tu ne peux sa roüe à ton Thrône attacher;
Ne croy pas que pour toy devenant plus discrette,
De ses autres Amans les vœux elle rejette.
De plus favorisez, de plus cheris que toy,
N'ont pû lier son cœur, ni retenir sa foy.
Et sans aller plus loin, cette plaine & ce Fleuve;
En offrent à tes yeux vne fameuse preuve;
Une preuve qui doit regler l'ambition,
De ceux de ta creance & de ta nation.
Ce * Camp prodigieux où l'Europe amassée,
Tout vn an sous trois Chefs tint Damiette pressée;
Aprés de grands combats, aprés de longs efforts;
Aprés des mers de sang & des monceaux de morts;
Enfin victorieux, & maistre de la Place;
Laissant le bon conseil, suivant la folle audace,
Rejetta le Sultan, qui luy donnoit les mains,
Et porta vers Memphis ses trop vastes desseins.
Le mépris & l'orgueil d'vn si fier Adversaire,
De nostre Fleuve outré, piquerent la colere.
De ses canaux enflez, grondant il descendit:
Sur la terre à torrens ses flots il épandit:
Et tant de Nations en divers corps rangées,
Sans machines, sans forts, sans troupes assiegées,
Receurent dans le sein de ce juste Elemens,
De leur temerité le digne chastiment.
Les testes de leurs corps exposez sur nos rives,
Et leurs Ombres encor errantes & plaintives,
T'avertissent, Seigneur, qu'vne pareille fin,
Se prepare à tous ceux qui tiennent leur chemin:
Que la bonne Fortune, aime en femme publique:
Que ses appas sont faux, & sa faveur tragique:
Et qu'Amante cruelle, aprés ses feux passez,
Elle étouffe en ses bras ceux qu'elle a caressez.
Ces Vainqueurs indiscrets ont failli pour t'instruire:
Et tu dois par leur cheute apprendre à te conduire.
Le Nil nostre vengeur peut encore en ce temps,
Défendre son pais, s'armer pour les Sultans:
Et tu n'as dans ton Camp piques ni halebardes,
Tu n'as autour de toy Capitaines ni Gardes,
Qui puissent de leur fer, qui puissent de leurs bras,
Faire digue, ni mur, qu'il ne renverse à bas.
Les pouvoirs absolus & les forces suprêmes,
De cent Sceptres liez avec cent Diadémes,

Contre luy ce seroient vn rampart impuissant,
Quand à nostre secours sa vague ira croissant.
Mais je veux qu'à son cours on oppose des brides,
Des ramparts aussi hauts, que sont nos Pyramides:
Je veux qu'en recevant ton empire & ta loy,
Il abaisse l'orgueil de ses cornes sous toy:
Quelles digues pourront soustenir les ondées,
De tant de Nations contre toy débordées,
Qui de tous les païs, où l'Euphrate s'épand,
De tous ceux où le Gange à grands tours va rampant,
Viendront d'vn juste zéle, au combat animées,
D'Elephans aguerris traisneront des Armées,
Obscurciront le jour de nuages de traits,
Eleveront en tours, les monts & les forests,
Et pour battre ton Camp, feront marcher sur terre,
Des chasteaux équipez de machines de guerre?
Mais quand par les efforts des plus fortes Vertus,
Ces grands Corps pourroient estre à tes pieds abatus,
Croy-tu les voir tomber, que leur cheute n'éclate;
Et que de ses éclats, leur debris ne t'abate?
Et supposé, Seigneur, que ton bras puisse tout,
Et que sous tant d'éclats tu demeures debout;
Peut-estre en quelque source as-tu des troupes prestes,
A suivre sans tarir le cours de tes conquestes:
Peut-estre feras-tu des liens assez forts,
Pour attacher les cœurs de tant de divers corps:
Et pour les chastier, s'il en est de rebelles,
La France passera la Mer avec des aisles.
Perds ce frivole espoir, écoute la raison,
Tandis qu'elle t'attend, & qu'elle est de saison.
Mets vn prix à Damiette, & souffre qu'on t'en donne,
De quoy faire autre-part achapt d'vne couronne.
En vain tu porterois tes desseins plus avant;
Tes orgueilleux desseins rabatus par le vent,
Tireroient aprés eux, d'vne chûte commune,
Avecque ton Party, ta gloire & ta fortune.
Garaman par ces mots à peine eut achevé,
Qu'on vid tout le Conseil, contre luy soulevé.
Les Barons indignez grondent de son audace:
Leur cœur monte à leurs yeux, & par leurs yeux menace:
Et cette effusion d'esprits & de chaleur,
Ce pur extrait de sang qui leur donne couleur,
Et qui met sur leur front leur ame en evidence,
De leur zéle guerrier est vne illustre avance.
Le Prince qui se plaist à cette belle ardeur,
En ces termes répond au vieil Ambassadeur.
Chevalier, si ton Maistre a pour nous quelque estime,
S'il nous veut estre vni d'vn lien legitime,
Il faut que subissant le joug du Roy des Rois,
Il quitte le Turban & se range à la Croix.
Les Couronnes du monde à ce joug comparées,
A bien dire ne sont, que des chaisnes dorées:
Plus elles ont d'éclat, plus elles ont de prix,
Et plus leur pesanteur est à charge aux Esprits.
Ne pense pas aussi, que la gloire où j'aspire,
Soit d'agrandir la mienne, etendant mon Empire:
Elle n'est que trop grande, & de plus sages Rois,
Seroient bien empeschez d'en soustenir le poids.
Tous mes desseins ne vont qu'à la Couronne Sainte,
Qui du Sang precieux de mon Sauveur fut teinte,
Quand pour nous delivrer des chaisnes du peché,
Il fut au bois fatal, par son Peuple attaché.
Pour cela j'ai couru tant de mers écumantes,
J'ai passé des écueils, j'ai souffert des tourmentes:
Et pour cela j'irois à ce climat desert,
Où la Nature est morte, où le Soleil se pert.
Fay donc que le Sultan la Couronne me tende,
Qu'il nous retient sans droit, qu'avec droit je demande;
Et sans me prévaloir de ces ports déja pris,
De sa flote défaite, & de ses Forts conquis;
Je consens de m'oster le laurier de la teste,
Et le luy resigner avecque ma conqueste.
Sans cela, Chevalier, il se promet en vain,
De retirer jamais Damiette de ma main.
Le Nil dont tu nous fais vn * Monstre à tant de cornes,
Qui pour nous engloutir doit abattre ses bornes,
Se peut avec vn mot, plus fort que mille fers,
Enchaisner dans son lit, par le Dieu que je sers.
Ce Dieu qui tient les flots & les vents à l'attache,
Les monstre quand il veut, & quand il veut les cache.
Et si la grande Mer s'humilie à sa voix,
Et respecte en tremblant la marque de ses doigts;
Deux roseaux, sans dresser ni digue ni barriere,
Pourront quand il voudra, lier vostre Riviere.
La Fortune me fait encore moins de peur:
Ce n'est qu'vn Spectre vain fabriqué par l'erreur:
Et si Dieu quelquefois permet qu'elle se jouë,
Il sçait bien, quand il veut, l'attacher à sa rouë.
Je ne crains pas aussi de nous voir accablez,
De tours & de Geans du Levant assemblez.
La grandeur est pesante, & la foule ambarasse,
L'vne & l'autre ne sert qu'à tenir de la place.
Cent dains par vn lion peuvent estre chassez;
Et par vn homme seul cent chesnes terrassez.
Le Dieu que nous servons, des Colosses se jouë:
Les Geans ne luy sont que des bales de bouë:
Et c'est en ce Païs, qu'il défit autrefois,
Avec des * mouscherons des Geans & des Rois.
Son bras toûjours le mesme, est de mesme étendüe:
La force avec le temps ne s'en est point perduë:
Et s'il veut, les Indiens, les Scythes, les Persans,
Et tout ce que l'Asie a de Rois plus puissans,
En foule contre nous sortis de leurs frontieres,
Avecque des forests, avecque des carrieres,
Avec des Elemens en machines changez,
Et des Monstres de fer en bataille rangez,
S'enfuiront devant nous, comme fuit sur la plaine,
La poudre que le vent pousse de son haleine.

Mais si par vne prompte & memorable fin,
Il nous veut de la Gloire accourcir le chemin:
Et si pour abreger nos travaux, il ordonne,
Qu'vne fameuse mort sur le champ nous couronne:
Nous mourrons, Chevalier, & mourrons satisfaits,
Si l'Egypte, avec nous, tombe sous nostre faix.
De nostre sang, vn jour, se fera dans l'Histoire,
Le lustre de nos noms & de nostre memoire:
Et de nos ossemens des flâmes sortiront,
Qui brûleront l'Asie & qui nous vengeront.
Le Chevalier Chrestien pour aller à la Gloire,
A plus d'vne carriere & plus d'vne victoire:
En tombant il s'éleve; il triomphe en mourant;
Par sa propre défaite il se fait Conquerant;
Et prisonnier vainqueur, couronné de sa chaisne,
Il garde à sa Vertu la dignité de Reyne.
Ainsi parla Loüis: & son front cependant,
Un cercle lumineux par rayons épandant,
Etonna Meledor d'vne subite atteinte,
Et porta son Esprit de l'audace à la crainte.
Il vid, ou pour le moins, s'il ne vid, il creut voir,
Un Ange, dont l'éclat exprimoit le pouvoir,
Qui des yeux, de la mine, & d'vne épée ardente,
De sang frais & fumant encore degoutante,
Luy preparoit la mort, s'il osoit approcher,
Et son dessein cruel, sembloit luy reprocher.
De ce terrible éclat, qui brille & qui menace,
Meledor ébloüi perd la force & l'audace:
Son visage pâlit, son esprit se confond,
Sa fierté s'humilie & descend de son front.
Mais à ses yeux troublez rien ne paroist étrange,
Que de voir là Zahide, & la voir en cét Ange.
Il a de son visage & les traits & le tour:
Ses regards seulement, au lieu de feux d'amour,
Lancent des feux pareils aux feux dont le tonnerre,
Allumé dans la nuë épouvante la terre.
Est-ce vn charme, dit-il, qui me fait cette peur?
Et ce corps, est-ce vn corps veritable ou trompeur?
L'Egypte d'autrefois si fameuse en prodiges,
A-t-elle oüy parler de semblables prestiges?
Fiere & belle Zahide, est-ce vous que je voy,
Et qui me défendez d'attenter à ce Roy?
Vous qui de vos Amans inflexible adversaire,
Ne laissez à leurs vœux, que la mort pour salaire;
Par quel enchantement, par quel étrange sort,
De l'Ennemi public empeschez-vous la mort?
Que veur dire ce fer? quelle fin me presage
Ce feu qui par éclairs sort de vostre visage?
Me peut-il annoncer quelque mortelle ardeur,
Plus cruelle à souffrir, que n'est vostre froideur?
En vain dans vos regards la colere s'allume:
De cette épée en vain, le feu luit, le sang fume:
Il n'est ni feu, ni fer, qui me puisse arrester,
Si brustant ou sanglant je puis vous contenter.
Quittez cét attirail de spectres & de charmes;
Les Graces vous ont fait de plus puissantes armes.
Mon bras seul, oüy mon bras, peut estre sur mon cœur,
De l'arrest de ma mort le juste executeur.
Mais où va mon transport, de croire que Zahide,
Perfide à sa Patrie, à son Pere perfide,
Ait mis & son honneur & sa vie en danger,
Pour venir au secours d'vn Pirate estranger?
Ou mes * esprits imbus du feu de son visage,
Ont poussé hors de moy cette brillante image:
Ou le Tyran François, instruit de mon dessein,
Pour détourner le fer & la mort de son sein,
Par l'art de ses Demons cette idole a formée,
D'vn rayon de lumiere, & d'vn corps de fumée.
Mais je dois, de Zahide adorer tous les traits,
Ou vrais & naturels, ou faux & contrefaits.
Non, non, il n'est ni loy, ni droit qui me retarde:
Je ne crains du Tyran, ni le Camp ni la Garde:
Tout ce vain appareil n'ébranle point mon cœur,
C'est de mon seul amour, que me vient cette peur.
Et je serois plustost de moy-mesme homicide,
Que d'vn homme gardé par l'ombre de Zahide.
Meledor ce discours en silence rouloit,
Tandis qu'à Garaman le saint Heros parloit:
Et Garaman qui vid ses offres rejettées,
Se faisant apporter les armes enchantées,
Qui par vn crime horrible & commis sans danger,
Devoient perdre le Prince & la guerre abreger;
Au moins, Seigneur, dit-il, ce don fera paraistre,
Si la crainte conduit les conseils de mon Maistre:
Et si t'offrant la paix, il prétend autre bien,
Que par la jonction de ton Sceptre & du sien,
Les porter d'vne force, à tous les deux commune,
Au plus haut que les puisse élever la Fortune.
A ces nobles desseins t'eust servi ce harnois,
Signalé par les faits de quatre braves Rois,
Qui Neveux d'Almanzor, & rivaux de sa gloire,
Jamais en le portant, n'ont failli de victoire.
La trempe en est si forte, il est si bien charmé,
Qu'il ne sera jamais par le fer entamé,
Et d'vn esprit sans fard, Meledin te le donne,
Pour t'apprendre qu'il veut conserver ta personne;
Que le courage est pur & sans fiel en son cœur;
Et qu'il sçait à la grace allier la valeur.
Les superbes éclairs que ses armes jetterent,
Des Barons assemblez les regards attesterent:
Et la confusion de tant de feux de prix,
Ravit également leurs yeux & leurs esprits.
Là brilloit en portraits l'Histoire merveilleuse,
De l'Egypte autrefois en miracles fameuse.
L'vn regarde le Nil couronné d'épis d'or,
Qui d'vn roulant émail épanche le tresor;
* Tandis que des enfans échapez de sa cruche,
Semblables à l'essain qui vole de la ruche,
Mesurent en joüant avecque des roseaux,
La hauteur de son lit, & celle de ses eaux.
L'autre admire vn beau feu sans flâme & sans fumée,
Où du Phœnix mourant la vie est rallumée:
Un

Vn ſoleil de rubis qui brille ſans chaleur,
Embraſe ſon bucher d'vne ardente couleur:
Tout vn peuple d'oiſeaux autour de luy voltige;
Il ſemble que l'vn chante & que l'autre s'afflige:
Et de leurs traits divers, il ſe fait vn accord,
De joie à ſa naiſſance, & de deüil à ſa mort.
D'autres ont la penſée & la veuë attentives,
Au Mole, que la Mer reſpecte de ſes rives.
L'onde dépoſſedée & cedant à regret,
Rejette la lueur que le Phare luy fait,
Le Phare, qui du feu de ſa luiſante teſte,
Découvre les rochers du pied juſques au faiſte;
Et qui ſert ſur les flots, par ſa flâme éclairez,
D'vn Soleil immobile aux vaiſſeaux égarez.
On void ailleurs gemir du faix des Pyramides,
Les plaines d'vn Deſert ſablonneuſes & vuides:
On leur void là porter leur pointe juſqu'aux Cieux,
Et de leur maſſe enorme épouvanter les yeux.
Le travail eſt penible, & laſſe les images,
Des Peuples occupez à ces vaſtes ouvrages.
Autour de la plus haute, on void des Cupidons,
Qui de fleurs couronnez & parez de cordons,
Les marbres ciſelez de longs feſtons enchaiſnent,
Et courbez ſous leur poids, en leurs places les traiſnent:
* Rhodope ſe void là, qui l'ouvrage conduit;
De leurs yeux & des ſiens la beſogne reluit:
Et l'Amour intendant de toute la ſtructure,
De la pointe d'vn trait y grave ſa figure.
D'autre part ſe voyoit * le Coloſſe parleur,
A qui le jour naiſſant donnoit voix & couleur;
Aſſis en majeſté, ſur vne haute baſe,
Il tenoit le milieu d'vne campagne raſe.
Un grand Peuple aſſemblé preſtoit tout à la fois,
Les yeux à la lumiere & l'oreille à ſa voix.
Luy, du Soleil levant ſpectateur & ſpectacle,
Sembloit avoir la bouche ouverte à quelque oracle:
Les rayons avancez qui ſes lévres doroient,
L'eſprit avec la voix, de meſure en tiroient:
Et ſes yeux élevez, pour ſeconde merveille,
Paroiſſoient demander vne grace pareille.
Plus bas * le Dieu cornu de l'Egypte adoré,
Dans vn riche appareil ſe voyoit figuré:
Il marchoit glorieux de ſes marques fatales,
Au barbare concert des cors & des timbales:
Les Preſtres couronnez le chemin parfumoient;
A ſes pieds, les enfans de bouquets le ſemoient:
Et les murs de Memphis, pour éclairer la feſte,
D'vn cercle de flambeaux ſe couronnoient la teſte.
Ainſi de cette armure, avec eſtonnement,
Les Barons admiroient l'étoffe & l'ornement:
Et de la vieille Egypte, en or renouvellée,
Liſoient dans ces portraits l'Hiſtoire ciſelée.
Pour faire cependant éclater la ſplendeur
De l'Empire François, devant l'Ambaſſadeur,
De l'avis du Conſeil, vne Tente ſe dreſſe,
Egalement ſuperbe & d'art & de richeſſe;
Où par vn rare ouvrage, & des Maiſtres vanté,
Le Regne de Loüis eſtoit repreſenté.
* L'Empereur ſon parent, qui regnoit à Biſance,
Informé de ſa vie, inſtruit de ſa vaillance,
Sur cette Tente en fit les memoires broder:
Et ſçachant qu'il devoit à Damiette aborder,
Deputa deux Barons des premiers de ſa race,
Aſſiſtez de Seigneurs des plus grands de la Thrace,
Qui vinrent de ſa part, la preſenter au Roy,
Et par luy furent faits Chevaliers de la Foy.
Sous ce toit ſuſpendu, fait de ſoye & d'hiſtoires,
Où ſe voyoient du Roy les premieres victoires,
Aux Barons Sarraſins avec pompe ſe fait,
Par les Barons François vn ſomptueux banquet.
La grace y fait l'honneur de la magnificence:
La politeſſe y regne avecque la dépenſe:
Les Rois & les Heros par l Orfevre formez,
Paroiſſent au Buffet de vermeil animez:
Et le ſang de la vigne avec rougeur éclate,
Dans la verte Emeraude & dans la paſle Agate.
Mais les Ambaſſadeurs arreſtent peu les yeux,
Sur tout ce que la table a de plus precieux:
Leur ame eſt attachée à la tente Royale,
Qui l'hiſtoire du Prince en portraits leur étale.
Joinville qui connoiſt, que cét attachement,
Attend ſur ces Portraits quelque éclairciſſement;
De l'œil & de la voix parcourant les figures,
Leur apprend de ſon Roy les hautes avantures:
Et ſur la fin leur dit, ſi n'eſtant qu'vn enfant,
De tant de Rois vnis on l'a veû triomphant:
Si les fiers Leopards liguez pour l'Angleterre,
Si l'Aigle pour l'Empire armé d'vn vain tonnerre,
Si tout ce que l'Europe a d'Eſtats plus puiſſans,
A ployé ſous l'effort de ſes plus tendres ans:
Maintenant que de vaincre il s'eſt acquis l'vſage,
Que ſon corps aguerri peut ſuivre ſon courage,
Que tant de Nations, que tant de Potentats,
Agiſſent par ſa teſte, & luy preſtent leurs bras;
Et que ſous ſes Drapeaux, toute l'Europe armée,
Se meut par ſa fortune & ſuit ſa renommée;
En vain l'Egypte croit arreſter ſes efforts,
Par vne monſtre creuſe, & par des noms ſans corps;
Elle luy croit en vain, pouvoir faire des brides,
Des ombres de ſon Mole & de ſes Pyramides.
Joinville, aux Deputez parle ainſi de ſon Roy,
Croyant de ſa vertu leur donner de l'effroy:
Et l'épandre de là, dans toute leur Armée,
De tant de hauts exploits par leur bouche informée.
D'vn viſage attentif accompagnant ſa voix,
Ils voyagent des yeux par l'Empire François:
Et contemplent du Roy, dans ces riches ouvrages,
Les geſtes à l'aiguille & la vie en images.
Là ſur les ſacrez Fonts, le Prince illuminé,
De filets rayonnans ſe void environné.
La Nature avec joie à la Grace le donne;
Et de celeſtes feux la Grace le couronne.
Sur vn nuage ardent ſept Loüis ſuſpendus,
Pour eſtre ſes Parrains ſont des Cieux deſcendus:

Et l'Archange établi Protecteur de la France,
Luy presente dés-ja l'épée & la balance.
Plus bas, avec la Gloire on void la Majesté,
En leurs robes de pompe & de solennité,
Debout devant l'autel, & la couronne en teste,
Du Sacre de Loüis accompagner la feste.
Les Pairs égaux de siege, & d'estat differens,
Et les Princes vassaux y sont selon leurs rangs.
Toute la Cour en or, & tout le Peuple en soye,
De leurs cœurs par leurs yeux font éclater la joie.
Le jeune Roy du geste à leur zele repond;
Dés-ja l'autorité s'affermit sur son front:
Et le rayon sacré qui s'épand de son cresme,
Et qui luy fait sans or vn second Diadême,
Réjoüit les Vertus, donne vigueur aux Loix,
Et d'vn nouvel espoir éclaire les François.
Aprés, de son Enfance heroïque & hardie,
Les gestes genereux à l'Eglise il dédie.
Des Monstres Albigeois, à ses pieds renversez,
Les vns mordent les traits dont il les a percez:
Les autres de leurs dents leurs blessures déchirent:
Et de rage, le fiel, le sang & l'ame en tirent.
L'orgueilleux * Tholosain défait & dépoüillé,
Deteste leur venin dont il estoit soüillé:
Et sa teste, à l'Autel, sans couronne soûmise,
Reçoit la loy de Blanche, & le joug de l'Eglise.
La Discorde s'y void, qui la torche à la main,
Inspire aux Factieux vn complot inhumain.
La flame qu'elle fait leur noircit le visage:
Et le feu par leurs yeux se prend à leur courage.
La Guerre & la Fureur leur presentent le fer;
Et le bruit enroüé d'vne corne d'Enfer,
De la bouche & du vent d'vn Demon animée,
Est vn signal d'horreur à la France allarmée.
Au tumulte, à l'éclat de cét embrasement,
La Regente & Loüis accourent promptement:
La Beauté courageuse & l'Innocence en armes,
Rangent les vns par force, & les autres par charmes:
Les Graces & l'Amour enchaisnent la Fureur:
*Thibaut leur rend l'épée en leur donnant son cœur:
Et tandis que vaincu, par les yeux de la Reyne,
Il reçoit de sa main vne secrette chaisne;
Avecque le Breton, le Boulonnois chassé,
Rassemblent de leurs Corps le débris dispersé.
On les revoit aprés se camper devant Troye,
Et du Comte assiegé se promettre la proye:
Louis s'y void aussi, qui pour le secourir,
Va contre eux resolu de vaincre ou de mourir.
Mais vaincus de respect, & défaits sans bataille,
Ils laissent leur audace au pied de la muraille:
Et répandent par tout où s'épand leur effroy,
La haine de ce trouble, & la gloire du Roy.
De tant d'heureux succez sa valeur échauffée,
Ajoûte palme à palme, & trophée à trophée.
Il attaque Melesme, aprés mille dangers,
Vaincus par son courage à l'attaque d'Angers.
L'Hyver armé de vents, de neiges & de glace,
Vient avec les Bretons au secours de la place.
Les vivres, les convois ont peine de rouler:
Les traits appesantis refusent de voler:
Le fer est engourdi; le soldat immobile,
Leve à peine les yeux au rampart de la Ville.
Mais Loüis arrivant, du feu de sa valeur,
Rend la vigueur aux vns, aux autres la chaleur,
Redonne au fer la force, & les aisles aux fleches:
Dans les cœurs, dãs les murs, se fait de larges brêches:
Passe victorieux, à travers mille dards,
Sur le ventre aux Bretons, sur le dos aux ramparts:
Et le sang, à ruisseaux roulant de la terrasse,
Teint la neige de rouge, & fait fumer la glace.
Taillebourg est ensuite; & ce Pont si vanté,
Où par Loüis tout seul, l'Anglois fut arresté.
De la Charente en or les rives exprimées,
Font là comme vne ligne entre les deux Armées.
La chaleur du François qui méprise les eaux,
Ne prend pas le loisir d'attendre des vaisseaux:
Et tandis qu'à la nage il passe la riviere,
Loüis qui sur le Pont sert aux siens de barriere,
Tout seul, de tout vn Camp retarde les efforts,
Et comble le canal de mourans & de morts.
L'Anglois défait s'enfuit; & sur la plaine laisse,
Ses Leopards captifs honteux de sa foiblesse:
Aux yeux du Cãp vainqueur, les vns sont promenez,
Et les autres sanglans sont par pieces traisnez.
Des François, & des siens la Megere commune,
* Isabelle qui void reculer sa Fortune,
Prend la fuite aprés elle, & montre en sa pasleur,
La crainte & le dépit meslez à la douleur.
* Le Comte son Mary, la suivant, la deteste,
Pour avoir allumé cette guerre funeste.
Aprés, on les revoid rangez aux pieds du Roy,
Par de nouveaux sermens luy rengager leur foy:
Mais en cét acte mesme, Isabelle insolente,
A la teste hautaine, a la mine arrogante;
Et son front sans couronne, encore dans son deüil,
Conserve la fierté de son premier orgueil.
D'autre part où l'on void Loüis malade au Louvre,
D'vne triste pasleur son visage se couvre:
Deux * Reynes de son mal ont l'esprit agité,
Leur vie avec la sienne est à l'extremité.
Sans respecter leurs pleurs, ni les cris de la France,
Un Spectre décharné vers le Prince s'avance:
La Grace & les Vertus à ses traits inhumains,
Opposent le secours de leurs divines mains.
Le Spectre les revere, & se rend à leurs charmes,
A leurs pieds, son venin tombe avecque ses armes.
* Ensuite, il vient vn Ange accompagné de Rois,
Couronnez de lauriers, & tout brillans de Croix.
Le celeste Guerrier au malade presente,
D'vne main, vne Croix de rayons éclatante:
Il découvre de l'autre, au pied d'vn grand Lion,
A son ame surprise offert en vision,
Des roseaux épineux, arrondis en couronne,
Qu'vne lueur sanglante à l'entour environne:
Et semble de la mine & des mains l'exciter,
A s'armer de la Croix, pour l'aller conquester.

Avec émotion le Malade regarde,
Et la sainte Couronne, & le terrible Garde:
On diroit que des yeux, qui parlent pour sa voix,
Il demande sa lance, il cherche son harnois;
Et l'on void se produire en feu, sur son visage,
Le desir d'enlever aux Sultans le saint Gage.
Là d'vne nuë ouverte vn long rayon descend,
A qui le feu mortel de la fiévre se rend:
Et le Prince gueri par cette illustre empreinte,
La main levée au Ciel, jure la Guerre sainte.
Il visite le Temple où de ses grands Ayeux
Regnent les monumens du Temps victorieux:
Et brillant de l'ardeur qui s'est prise à son Ame,
Il reçoit à l'Autel la fatale Oriflame.
Toute la Cour croisée à son zéle applaudit,
Son Peuple qui le perd, du geste y contredit:
Les monumens des Rois, leurs Portraits, leur Memoire,
Luy parlent de vertu, l'animent à la gloire:
Il fait de chacun d'eux, vn modele à son cœur,
De constance & de foy, de force & de valeur:
Et toute * cette Cour d'Ombres & de Figures,
Semble demander part à ses palmes futures.
La Mer paroist aprés couverte de vaisseaux,
De longs filets d'argent representent les eaux:
Le saint Roy, sur la rive, où l'attend sa Galere,
Les yeux trempez de pleurs, prend congé de sa Mere.
Il s'embarque; & la France à son embarquement,
Se pasme sur la gréve, & perd le mouvement.
Tandis que de ses vœux le Peuple l'accompagne
Le Clergé qui benit l'ecumeuse campagne,
Exorcise l'orage, & conjure le vent.
En bouillons écumeux la Mer va s'élevant:
Les navires pareils à des Isles flottantes,
Vont sur le dos courbé des vagues blanchissantes:
Les yeux semblent oüir les voix des matelots:
Ils semblent distinguer le murmure des flots:
Mais tous ces mouvemens ne se font qu'en nuances,
Et les seules couleurs en font les differences.
La Flotte sur la fin s'avance vers le bord,
Pour la mettre à l'abri, la Chipre ouvre son port.
Le Prince du Païs que son Peuple environne,
Met aux pieds de Loüis son Sceptre & sa Couronne:
Et par vœu s'engageant au dessein des François,
Reçoit des mains du Roy * l'accolade & la Croix.
Ainsi dans ce tissu de portraits & d'histoires,
Du regne de Loüis se lisent les Memoires.
Les Seigneurs Sarrasins en demeurent surpris:
L'estime par leurs yeux entre dans leurs esprits:
Et de tant de hauts faits, les brillantes images,
Leur sont de l'avenir de funestes présages.
Le repas est suivi de presens somptueux,
Pour le Prince Sultan, pour leur suite & pour eux:
Et comme le Soleil, de longs traits de lumiere,
Déja touchoit le but qui borne sa carriere;
Ils marchent vers le Caire; & vont toute la nuit,
De la guerre prochaine épandre au loin le bruit.

REMARQUES.

EN VAIN LES VENTS DU NORT. *pag. 1. col. 2*] Ces vents du Nord & ces vents du Midy ennemis des Lys, sont les Nations ennemies de la France.

COMMIS SOUS URANIE. *pag. 2. col. 1.*] Uranie est le nom d'vne Muse, & icy ce nom quoy que feminin, est donné à l'Ange Intendant de la Musique celeste, comme le nom de Sophie est donné au Verbe divin par les Peres Grecs.

LES SOLDATS DE LA PORTE. *pag. 2. col. 2.*] Ce sont les Soldats de la Garde du Sultan.

SARACON CREUT DEVOIR. *pag. 2. col. 2.*] C'est le nom d'vn Sultan qui regna en Egypte devant Saladin.

PAR SEPT BOUCHES RENOMÉE. *pag. 2. col. 2.*] Le Nil a sept embouchures par lesquelles il se décharge dans la Mer.

ET JUSQU'A CES CANTONS OU L'AMER. *pag. 3. col. 1.*] C'est la terre de Jessen, où demeuroient les Hebreux du temps de Pharaon.

D'UN SANGUINAIRE PERE. *pag. 3. col. 1.*] C'est Safadin qui fit tuer ses Neveux pour vsurper l'Empire.

ET N'ALLOIT QU'AU CERCUEIL. *pag. 3. col. 1.*] Parce que ce Melecsalem fils de Meledin, fut tué par les Soldats de sa garde, peu de jours aprés qu'il eut pris possession de l'Empire.

AU TERRIBLE VIEILLARD. *pag. 4. col. 1.*] C'estoit le Prince des Arsacides qui se nommoit le Vieillard de la Montagne, qui envoya pour assassiner Saint Loüis.

CE CAMP PRODIGIEUX. *pag. 6. col. 2.*] C'est l'armée des Chrestiens qui assiegea Damiette sous Jean de Brenne Roy de Jerusalem l'an 1215.

UN MONSTRE A TANT DE CORNES. *pag. 7. col. 1.*] Ces cornes sont les embouchures du Nil, qui en a jusques à sept.

AVEC DES MOUCHERONS. *pag. 7. col. 2.*] Les moucherons furent vn des fleaux dont l'Egypte fut battuë du temps de Pharaon.

OU MES ESPRITS IMBUS. *pag. 8. col. 2.*] Cela est dit selon l'opinion de quelques Philosophes, qui croyent que l'image des Personnes aimées, est dans le sang, & dans les esprits de ceux qui aiment.

TANDIS QUE DES ENFANS. *pag. 8. col. 2.*] Les Anciens peignoient autour du Nil, des Enfans d'vne coudée, pour signifier les mesures de ses cruës.

AU MOLE QUE LA MER. *pag. 9. col. 1.*] C'est la Tour sur laquelle estoit élevé le Phare d'Alexandrie.

RHODOPE SE VOID LA. *pag. 9. col. 1.*] Cette Rhodope fut vne courtisanne, qui bastit vne des plus belles Pyramides d'Egypte du revenu de ses débauches.

LE COLOSSE PARLEUR. *pag. 9. col. 1.*] C'estoit vne statuë qui se voyoit en Egypte prés de Thebes, laquelle rendoit vne espece de voix, quand elle estoit touchée des rayons du Soleil levant.

LE DIEU CORNU. *pag. 9. col. 1.*] C'estoit vn veau, qui naissoit avec des marques fort singulieres; & quand

il se trouvoit, il estoit meué en ceremonie à Memphis, & receu avec grande feste.

L'EMPEREUR SON PARENT. *pag. 9. col. 2.*] Baudouïn II. de la Maison de Flandres, qui estoit Empereur de Constantinople du temps de S. Louis.

L'ORGUEILLEUX THOLOSAIN. *pag. 10. col. 1.*] Raymond Comte de Tholose, Chef des Albigeois, rangé par Saint Louïs.

THIBAUD LEUR REND L'EPÉE. *pag. 10. col. 1.*] Thibaud Comte de Champagne, reduit à l'obeïssance, par la Reine Blanche qu'il aimoit.

ISABELLE QUI VOID *pag. 10. col. 2.*] Isabelle Comtesse de la Marche.

ET SON FRONT SANS COURONNE. *pag. 10. col. 2.*] Avant que d'épouser le Comte de la Marche, elle avoit esté Reine d'Angleterre.

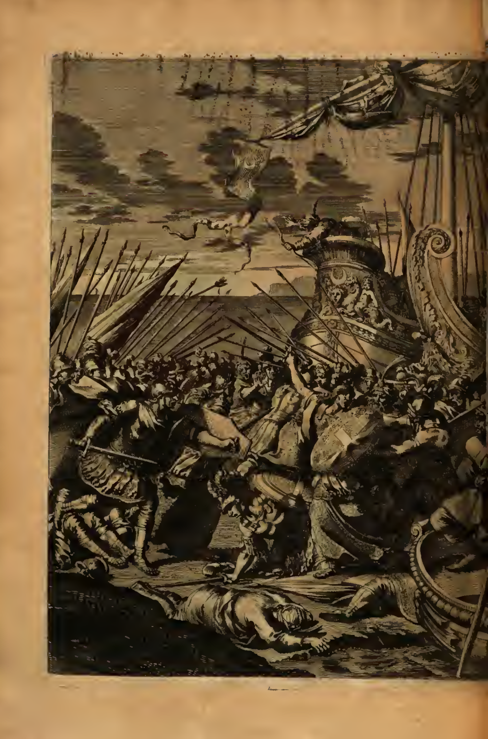
DEUX REINES *pag. 10. col. 2.*] La Reine Blanche Mere de Saint Louïs, & la Reine Marguerite sa femme.

TOUTE CETTE COUR D'OMBRES. *pag. 11. col. 1.*] Les Figures & les monumens des Rois qui sont dans l'Eglise de Saint Denis.

L'ACCOLADE ET LA CROIX. *pag. 11. col. 2.*] L'accolade est l'embrassement que l'on donnoit à ceux que l'on faisoit Chevaliers.









SAINT LOUIS
OU
LA SAINTE COURONNE RECONQUISE.

LIVRE SECOND.

Alphonse Comte de Poitiers arrive en Egypte avec quelques Princes de Syrie, en mesme temps que les recrues de la Noblesse de France y abordent. Bethunes en porte l'avis au Roy, & luy fait le recit des avantures d'Alfonse, & des Princes Syriens qu'il amene. Le Roy sort pour les aller recevoir, & les traitte magnifiquements Et Coucy raconte aux Seigneurs nouvellement arrivez, toutes lee choses passées depuis que l'Armée estoit partie de Chipre, jusques à la défaite de la Flote dee Sarrasins.

APeine le Soleil ramené par l'Aurore,
Eut decouvert le feu dont le Ciel se colore,
Que le Monarque Franc, levé devant le jour,
Avecque les hauts Chefs, & les Grands de sa Cour,
Consultoit des moyens d'achever sa conqueste,
De conduire l'Armée, à marcher dés-ja preste
Et soit pour les convois, soit pour les campemens,
Soit pour le rang des Corps, donnoit ses mandemens.
Alfonse de Poitiers échapé du naufrage,
Arrive en mesme temps & surgit au rivage.
De sa part aussi-tost, Bethunes deputé,
Et devant les Barons à Louis presenté,
Remplit toute la Cour de bruit & de merveille:
Aux choses qu'il promet, chacun preste l'oreille:
Et le saint Roy touché d'vn doux saisissement,
Où la joie est meslée avec l'étonnement,
Se prepare au recit des fortunes du Comte,
Que le brave Bethune en ces termes raconte.
Aprés l'orage affreux, qui soûlevant les eaux,
De la route d'Egypte écarta nos vaisseaux,
En desordre deux jours & trois nuits nous errasmes,
Sans nous pouvoir aider de voiles ni de rames.
Sur nous le Ciel en feu de tonnerres grondoit,
De ses flots au dessous la Mer luy répondoit:
Ce concert étonnant, cette horrible harmonie,
Au bruit des bois rompus, & des cables vnie,
Donnoit par vn terrible & formidable accort,
Signal au desespoir, au naufrage, à la mort:
Et l'éclair menaçant, de ses flammes funebres,
Redoubloit nostre crainte & l'horreur des tenebres.
Le * Satyre Gennois contre vn écueil poussé,
Par deux vents ennemis à nos yeux est froissé:

L'vn debat de la pouppe & l'autre de la prouë :
Le flot victorieux de l'attirail se jouë :
Il roule les Marchands avecque leurs balots :
Il emporte les masts avec les matelots :
Il traisne les Soldats affaissez de leurs armes :
Et pour les secourir nous n'avons que des larmes.
Le * Lion de Venise échoüé contre vn banc,
Demeure dans le sable, & s'ouvre par le flanc.
La Mer au loin mugit à ce second naufrage ;
L'onde avecque le vent le debris en partage ;
Et d'vne ardente nuë, vn trait de feu descend,
Qui pour les accorder à leur butin se prend.
La Galere d'Alfonse entrouverte & sans voiles,
N'entend plus le Nocher, méconnoist les Estoiles :
Ne pare plus aux flots ni de force ni d'art :
Et s'abandonne au vent qui la porte au hazard.
Enfin demi vaincuë & demi fracassée,
Sur le troisiéme jour, vers Acre elle est poussée :
Nous descendons à terre, & tirons le vaisseau,
A l'abri d'vn rocher, qui se voute sur l'eau.
On envoye aussi-tost découvrir le rivage,
S'informer si le Peuple est civil ou sauvage ;
Et s'il se trouvera toiles, cordes & fer,
Pour se mettre en estat de reprendre la mer.
A peine eusmes nous fait vingt pas hors du navire,
Qu'vn bruit haut & confus vers le bois nous attire.
Nous trouvons dans vn parc de palmiers entouré,
Prés d'vn Tigre mourant, vn Chasseur déchiré.
Là mesme vne superbe & cruelle Panthere,
Luttoit contre vne jeune & courageuse Archere :
Qui déja la tenoit sous l'ongle & sous la dent,
Aux pieds de son Espoux encore sanglotant.
Quand de fortune Alfonse arrivé sur la place,
Accourt à la Panthere, accourant la menace ;
Et l'épée à la main, fondant comme vn éclair,
Dans la gorge luy met la mort avec le fer.
Elle jette en tombant le sang avec l'écume :
Son ame qui s'éteint par sa blessure fume.
Mais le coup merveilleux qui l'Archere sauva,
Au veuvage, aux regrets, aux pleurs la reserva.
L'amour & la douleur de complot l'assaillirent,
Et sur son Mary mort, de leur poids l'abatirent.
Elle voulut le suivre, & fit tout pour mourir :
Alfonse de sa part, fit tout pour la guerir.
Il luy representa sa gloire & son courage :
Luy fit valoir l'honneur d'vn genereux veuvage :
Et luy persuada, d'employer sa douleur,
A chercher vne mort égale à sa valeur.
Elle défere au Prince, à son Palais l'invite,
Offre de l'y loger avec toute sa suite :
Et requise en allant, de declarer son nom,
Son pays, son estat, le rang de sa Maison ;
Aprés de longs soûpirs suivis d'vn long silence,
Et de pleurs arrosez, enfin elle commence.
Lisamante est mon nom ; je suis du Sang de Foix,
Et j'eus pour mes Ayeux des Princes & des Rois ;
Mais des Princes Chrestiens, mais des Rois dont le zele,
Au culte des Autels de tout temps fut fidele.
Quand d'vne part la Seine, & de l'autre le Rhin,
Excitez au signal du Pontife Latin,
Pour * le secours de Jean de concert se croiserent,
Et leurs Peuples armez au Levant envoyerent ;
Oder qui fut mon Pere, à l'exemple des Grands,
Prit la Croix, & partit en la fleur de ses ans.
Tout jeune qu'il estoit, il mit sa renommée
Aussi haut, que pas vn des Braves de l'Armée.
Aux sieges, aux combats il signala son cœur :
En Egypte, en Syrie, il fut toûjours vainqueur :
Jusqu'à ce que vaincu des yeux d'Alcionée,
Il se rangea pour elle, au joug de l'Hymenée.
L'Hyver jusqu'à dix fois amena les glaçons,
Jusqu'à dix fois l'Esté fit meurir les moissons,
Avant qu'Alcionée aussi belle que sage,
Vist ses desirs benis des fruits du mariage.
Enfin je nâquis d'elle ; & fus de tant de vœux,
L'ingrate recompense, & le fruit malheureux.
Aussi par vne étrange & triste concurrence,
La mort accompagna la vie à ma naissance :
Et le Destin voulut, pour les mettre d'accord,
Que la Fille eust la vie, & la Mere eust la mort.
Afin de commencer mes jours par la misere,
Je sortis d'vne Morte, & je nâquis sans Mere.
Oder à cette perte abandonna son cœur,
Abandonna ses yeux au cours de la douleur.
Il me prit en ses bras, si-tost que je fus née,
Teinte comme j'estois, du sang d'Alcionée ;
Il se plaignit du Ciel, il accusa le Sort,
Il detesta sa vie, il desira la mort.
Ses yeux de deux ruisseaux par deux fois me laverẽt,
Ses lévres par deux fois de baisers m'essuyerẽt ;
Et soit que par ses pleurs son cœur se distilast ;
Soit que par ses soûpirs son esprit s'exhalast ;
Le nom d'Alcionée avecque tous ses charmes,
Animoit ses soûpirs, adoucissoit ses larmes.
Mais comme les malheurs l'vn à l'autre enchaisnez,
Nous sont par le Destin l'vn sur l'autre amenez ;
Le corps d'Alcionée à peine fut en terre,
Qu'à l'oreille d'Oder, vn soudain bruit de guerre,
Apporta la frayeur du Peuple épouvanté :
De ses pleurs à ce bruit le cours est arresté :
Il apprend qu'Alzamet, qui faisoit le ravage,
Sur tout le plat Païs, & le long du rivage,
Entré dans le chasteau surpris par ses coureurs,
Avoit jetté le trouble & l'effroy dans les cœurs :
Et qu'enflé du succés, il portoit son audace,
Jusqu'à vouloir piller & saccager la place.
Oder à cét avis, se défait du grand deüil,
Dont il s'estoit couvert, pour suivre le cercueïl :
Saisit vn coutelas, & va sans autres armes,
Outré de sa douleur, ébloüi de ses larmes,
S'opposer au Barbare, à qui tout se rendoit,
Et non moins le Soldat que le Bourgeois cedoit.
Chacun reprend le cœur, chacun à son exemple,
Se rallie, & se range à la porte du Temple.

Le combat est sanglant; les Ennemis poussez,
Deux fois par Alzamet sont en corps ramassez.
Mais le nombre à la fin prévalant à l'audace,
Oder qui combattoit sans casque & sans cuirasse,
Abandonné des siens, des Barbares enclos,
En quatre lieux percé de quatre javelots,
Aprés son sang perdu, subsistant de courage,
Se fait avec le fer par la presse vn passage.
Soit crainte, soit respect, on cede à sa valeur:
La tristesse reprend sa place dans son cœur:
Alcionée y rentre avecque la tristesse:
Il retourne où l'attend le corps de la Princesse:
Là pressé de la mort, plus pressé de son deuil,
Estendu sur le triste & bien aimé cercueil,
Aussi-tost qu'il me sceut en vn lieu d'asseurance,
Comme si de mourir, il eust receu licence,
Il expira sans peine; & remit son esprit,
Aux invisibles mains de l'Ange qui le prit.
Cependant le Palais, & les maisons voisines,
Aprés avoir souffert la force & les rapines,
Ne sembloient qu'vn bûcher, qui d'vn feu dévorant,
Alloit le sang, le sac, le carnage éclairant.
A travers l'incendie & les meurtres portée,
Je fus du fer, du feu, de la mort respectée.
L'Escuyer qui me prit, fut par tout assisté,
D'vn Guerrier inconnu, mais plein de majesté,
Qui le chargeant de moy, luy commanda de suivre,
S'il luy restoit encor quelque desir de vivre.
Le vol des javelots à ses pieds s'abatoit:
D'vn signe de la main la flame il écartoit:
Et la fumée au loin de tant de feux poussée,
Estoit à longs rouleaux d'autour de luy chassée.
Ainsi ce pitoyable & divin Etranger,
Me garantit par tout où je fus en danger:
Et ne m'abandonna qu'au pied de la colline,
Dont la pente descend dans la plaine voisine.
Estant là disparu, l'Escuyer Osamin,
A qui je demeurai, poursuivant son chemin,
Entre dans vn vallon, & trouve le passage,
Occupé d'vn torrent sorti de son rivage.
La vague à gros bouïllons, gronde, écume, jallit,
Et de loin luy défend, d'approcher de son lit.
Il ne craint rien pour soy, mais il craint pour sa charge:
Le courant est rapide, & le canal est large:
Et pendant qu'il le sonde, & qu'il cherche comment
Il pourra me commettre à ce fier Element;
Une Aigle qui me void sur la rive couchée,
Par mes langes de pourpre à la proye allechée,
Descend d'vn vol égal à celuy de l'éclair,
Fond sur moy, me suspend de ses serres en l'air:
Et s'élevant d'vne aisle aussi viste que forte,
Par dessus le torrent à l'autre bord me porte.
Mais, Seigneur, admirez le merveilleux accord,
Des biens avec les maux, en mon bizarre Sort.
L'Aigle à peine se fut sur vn tronc préparée,
A faire de mon corps vne triste curée;
Que du sein de ce tronc vne Couleuvre part,
Qui déclare en sifflant y vouloir prendre part.
Le combat pour ma vie entre-elles se commence;
L'vne fond en volant, l'autre en glissant s'élance,
De leurs longs sifflemens l'air d'alentour fremit:
Il semble que pour moy le rivage en gemit.
Osamin qui les void l'vne à l'autre acharnées,
Sans craindre le courroux des vagues mutinées,
Se haste de passer à nage le torrent,
Et malgré tout obstacle à la rive se rend.
Il trouve la Couleuvre en divers lieux percée,
Et l'Aigle de ses plis avec elle enlassée.
Il accourt, & du fer qu'il portoit de ses dents,
Quand il fendoit les flots autour de luy grondans,
Il frappe sur la longue & venimeuse beste,
Et separe d'vn coup son corps d'avec sa teste.
Ses cercles écaillez, & ses plis tortueux,
Relaschent à sa mort l'étreinte de leurs nœuds:
L'Oiseau libre en échape; & par reconnoissance,
Suit son Liberateur, qui m'emporte & s'avance.
Par vn rang de Palmiers, sa route le conduit,
Vers vn Bois éloigné des passans & du bruit:
Mais là, pendant qu'assis, il prépare à l'ombrage,
Pour me porter à l'aise, vn panier de feuïllage;
Et que pour me garder, l'Aigle sur moy tournant,
Me couvre de fions qu'elle va moissonnant;
Il sort vn Loup-servier des prochaines brossailles,
Qui vient pour assouvir sa soif dans mes entrailles.
Il se traisne à couvert de Palmier en Palmier;
Mais l'Oiseau genereux, qui le void le premier,
Fond plus viste sur luy, que ne fond du nuage,
Le carreau décoché du Demon de l'orage.
Sur sa teste arresté, sans tréve & sans repos,
Il luy plante le bec & l'ongle jusqu'à l'os.
Pour s'en défaire, en vain, l'animal se démeine,
En vain il court, il saute, il bondit par la plaine:
L'Oiseau par-tout le suit, par-tout victorieux,
Luy plonge sans repit ses armes dans les yeux,
Au second accident vn troisiéme succede,
Et mon Ange me fait, du peril vn remede.
Du Bois où le sentier à couvert nous conduit,
Une Lionne sort, qui gronde & fait du bruit.
Mais le bruit qu'elle fait, est celuy d'vne Mere,
Qui se plaint de regret & non pas de colere.
Le sujet de sa plainte, & du deüil qu'elle sent,
Est le faon qui luy vient de mourir en naissant:
Elle le tient des dents, & semble avec murmure
D'vne si prompte mort accuser la Nature.
L'Escuyer étonné renouvelle sa foy,
Se rasseure, & se met en garde devant moy.
Encore dans son deüil la Lionne superbe,
Luy fait voler d'vn coup, le fer bien loin sur l'herbe.
Contente, cela fait, de l'avoir terrassé,
Et sur luy par deux fois innocemment passé;
Elle change pour moy sa fierté naturelle,
Met son faon à mes pieds, & m'offre la mammelle.
Sans frayeur je la prens; & soit pour la presser,
Soit pour m'en assouvir, ou pour la caresser,

J'y porte les deux mains, tandis que de la teste,
L'Animal soûpirant, comme il peut, me fait feste.
Ainsi par vn estrange, & non moins rare sort,
M'adopta la Lionne, au lieu de son faon mort:
Et devant que la Nuit eust éteint la lumiere,
Elle m'alla porter dans sa noire taniere.
Cependant Osamin, sur vn Cedre monté,
Et jusqu'au jour naissant, de ses soins agité,
Attendoit qu'vn bon Ange à mon salut propice,
M'ostast à cette affreuse & barbare Nourrice.
Le bord de l'orison coloré de vermeil,
A peine eut annoncé le retour du Soleil;
Que de son fort obscur, la Lionne chassée,
A battre la campagne, est par la faim poussée.
Osamin le remarque: & descend promptement,
Afin de profiter de son éloignement.
Entré dans la taniere, il m'y trouve couchée,
Sur vn tas d'ossemens, dont la terre est jonchée.
Il m'enleve; & sortant, à trente pas du fort,
Par vn nouveau concert de mon bizarre sort;
Il rencontre vne meute, il oit vn cor de chasse,
Ensuite il void venir le genereux Horace,
Heritier de Lambert, qui fut le Fondateur,
Du superbe Chasteau, qui de cette hauteur,
Tient en sujetion la campagne voisine,
Et de ses tours commande à la Plage marine.
L'Escuyer aussi-tost, par Horace connu,
Luy conte le malheur, qui nous est survenu:
De Montfort saccagé la triste destinée;
La mort d'Odet qui suit celle d'Alcionée;
Et tout ce qu'en vn temps pour moy si perilleux,
Le Ciel pour me sauver, fit de plus merveilleux.
Horace à son ami rend le devoir des larmes,
N'estant plus en estat de l'aider de ses armes:
Me reçoit en ses bras, & sans aller plus loin,
Revient chargé de moy, de tristesse, & de soin.
Sa Femme sage & belle, & de haute noblesse,
Partage avecque luy son soin & sa tristesse:
L'vn & l'autre m'adopte, & l'vn & l'autre prend,
Envers moy la tendresse & le nom de Parent.
Horace ainsi me tient, pour Odet, lieu de Pere,
Et pour Alcionée, Ermine lieu de Mere.
Mais à peine la Lune eut achevé dix fois,
La course qu'elle fait dans le cercle des mois,
Qu'aprés les longs ennuis d'vn sterile hymenée,
Ermine devint Mere, à la douziéme année.
Elle accoucha d'vn Fils, qui me fut destiné,
Et nommé Dorisel aussi-tost qu'il fut né.
Devant vn jour avoir vne mesme fortune,
Nous eusmes dés ce temps toute chose commune:
Et par vn mesme poids, l'instinct de nos Esprits,
A nos affections donna les mesmes plis.
Nous crûmes, nos amours avecque nous s'accrûrent,
A leur accroissement les Astres concoururent:
Je ne sçai quoy de là s'écoula dans nos cœurs,
Qui fit & l'vnion & l'accord de nos mœurs.
La mort ravit Horace avant nostre Hymenée,
Ermine y survesquit, bien à peine vne année.
Nous demeurasmes seuls, n'ayant plus rien de doux,
Que l'amour qui toûjours fut ardent entre nous,
Et les nobles travaux, où d'vne mesme audace,
Nous prenions en commun, le plaisir de la chasse.
Mais que le Sort de l'homme, est à l'homme inconnu!
Que d'vn grand bien, souvent, vn grand mal est venu!
La gloire & la vertu, l'honneur & le courage,
Sont les cruels auteurs de mon triste veuvage.
Tu vivrois Dorisel, je vivrois avec toy,
Riche de mon amour, heureuse de ta foy,
Sans les phantômes vains, que m'ont mis dans la teste,
Ces perilleux essais de guerre & de conqueste.
Mon indiscrette ardeur m'a portée au danger:
Et pour moy Dorisel est venu s'engager.
Infortuné secours! engagement funeste!
Il est mort en ma place, en la sienne je reste:
Et pour mettre, Seigneur, le comble à mon ennuy,
Encor ne veux-tu pas que je meure aprés luy.
Ce recit fut coupé de soûpirs & de larmes;
Les soûpirs à sa bouche ajoûterent des charmes;
Et le feu de ses yeux dans ses pleurs allumé,
Parut comme l'éclair à la pluye enflamé.
Six jours chez Lisamante ensuite se passerent:
Les funebres apprests cependant se dresserent;
Et les derniers devoirs, des Défunts attendus,
Furent à Dorisel au septiéme rendus.
La Veuve sur la fin vient à la Sepulture,
Rompt son appretador, coupe sa chevelure,
Et jette dans la fosse, avecque ses atours,
La mariete & l'espoir des secondes amours.
Libre alors des habits qui traisnent la mollesse,
De son sexe avec eux l'embarras elle laisse:
Avecque la cuirasse & le casque elle prend
Une mine de Brave, vn air de Conquerant:
Et part avec Alfonse, au point que les Estoiles,
Resserroient leurs flambeaux & reprenoient leurs voiles.
Ils costoyoient la Mer, & le flot trémoussant
Commençoit à rougir sous le jour renaissant;
Quand du fer agité la lueur éclatante,
Et de coups redoublez la rive étincelante,
Par l'espace de l'air porterent à leurs yeux,
Les signes d'vn combat sanglant & furieux.
Ils poussent leurs chevaux, & vont à toute bride,
Où le bruit les appelle, & la poudre les guide.
Ils trouvent là des morts sur la place étendus,
De longs ruisseaux de sang au large répandus;
Des restes de combat, des restes de pillage,
Et la guerre meslée avec le brigandage.
Un jeune Chevalier, quoyque percé de dards,
Rendoit combat des mains, le rendoit des regards:
Son grand cœur se montroit par autant d'ouvertures,
Que le fer sur son corps avoit fait de blessures;

Et contre l'Ennemi qui de traits le pressoit,
Son courage élevé sur son front paroissoit.
Prés de luy se voyoit vne Beauté vaillante,
Qui du feu de son cœur & de ses yeux brillante,
Sembloit luy disputer d'vn magnanime effort,
La gloire & le peril d'vne honorable mort:
Et cherchet par amour, non moins que par audace,
A luy sauver la vie & perit en sa place.
Deux Pirates dés-ja la Guerriere enlevoient;
Les autres à grands cris vers la Mer les suivoient;
Quand l'épée à la main, la menace au visage,
Alfonse & Lisamante accourant au rivage,
Donnent sur les brigans, & font voler à bas,
Les testes, les armets, les escus & les bras.
A l'vn des ravisseurs l'espaule est abatuë;
L'autre en vain mord le fer dont Alfonse le tuë.
La vaillante captive, avec la liberté,
Recouvre la valeur, recouvre la fierté:
Le Chevalier blessé, prend vn nouveau courage;
Les Corsaires battus renouvellent leur rage:
Le fer étincelant fait vn terrible jour;
Tous les coups sont comptez des Echos d'alentour:
Par la juste vertu, la fureur est forcée:
Et la barbare troupe en desordre poussée,
Regagne sa galere, & laisse pour garans,
Du butin qu'elle a fait, des morts & des mourans.
Le combat terminé, la Guerriere inconnuë,
De son noble transport à peine revenuë,
Sans arrester les yeux sur son Liberateur,
Tourne vers le blessé ses regards & son cœur.
Mais luy, qu'vne subtile & vigoureuse flame,
Epanduë au dehors du centre de son ame,
Avoit dans le peril au besoin renforcé,
De ce feu, de son cœur, de ses sens delaissé,
Avoit la nuit aux yeux, & la mort au visage;
Et de tout mouvement dés-ja perdoit l'vsage.
Ce funeste accident la Guerriere surprit:
Par trois fois la douleur ébranla son esprit:
Elle accourt au mourant, le pleure, le desarme;
Semble sur luy verser sa vie à chaque larme:
Et du feu de son cœur haletant & pressé,
Par ses soûpirs extrait, par ses soûpirs poussé,
Luy fait vn appareil, dont la vertu nouvelle,
Rend la force à ses sens, & son ame rappelle.
Par ce medicament l'inconnu ramené,
Qui que tu sois, dit-il, vers Alfonse tourné,
Qu'vn Astre favorable & luisant à ta Gloire,
Conduit à des explois d'eternelle memoire:
Sçache au moins qui sont ceux, qui tiendront à bonheur,
De devoir à ton bras leur vie & leur honneur.
Je me nomme Raymond, & suis de cette race,
Qui des Rois aujourd'huy dans Acre tient la place.
Cette jeune vaillante est Dame de Sidon,
Vn Brenne fut son Pere, & Belinde est son nom.
L'vn & l'autre François & Princes de naissance,
L'vn à l'autre attachez d'vne heureuse alliance,
Nous jouïssions en paix des premieres douceurs,
Qu'vn chaste & doux Hymen entretient de ses fleurs:
Quand du bruit de sa bouche, & du vent de son aisle,
La Renommée errante épand vne nouvelle,
Qui nous mit le desordre & le trouble en l'esprit,
Et de crainte, d'horreur, de honte nous surprit.
On m'apprend qu'Erixane; Erixane est ma Mere;
Si chaste en sa jeunesse, & mesme si severe:
Par vn declin honteux, en sa maturité,
Avoit du saint Hymen soüillé la pureté:
Que du faux ou du vrai, Meliprant & Neronte
Delateurs declarez, en publioient la honte:
Que par vn vain cartel, par vn défy plus vain,
A la preuve ils s'offroient les armes à la main:
Et que par vn arrest de mon malheureux Pere,
Erixane devoit mourir comme adultere,
Si dans les jours nommez, son droit ou son bonheur,
N'amenoit deux Tenans armez pour son honneur.
Confus à cette étrange & tragique nouvelle,
De honte domestique, & d'amour naturelle,
Je prépare au peril mes armes & mon cœur;
Et destine à la mort l'vn & l'autre imposteur.
L'image d'Erixane accusée & mourante,
A mes yeux jour & nuit en flames se presente;
Elle me tend les bras du milieu du bucher;
La fumée & le feu semblent me la cacher;
Et son Ange qui sçait quelle est son innocence,
Pour l'aller secourir m'offre en songe vne lance.
Belinde m'accompagne, & veut en ce danger,
Ou la gloire ou la mort avec moy partager.
Dés-ja nous approchions & d'Acre & de la Lice:
Nous destinions dé-ja l'imposture au supplice:
Quand surpris d'vn Pirate à terre descendu,
Aprés mes gens défaits, aprés mon sang perdu,
J'allois perdre la joie & le bien de ma vie;
Mon ame avec Belinde alloit m'estre ravie;
Sans qu'à nostre salut vn bon Astre tourné,
T'a contre le Pirate en ces lieux amené.
Mais, Seigneur, qui vaincra le deüil qui nous demeure?
Faut-il que nous vivions, & qu'Erixane meure?
Blessé comme je suis, la puis-je secourir?
L'aimant comme je fais, la puis-je voir mourir?
Alfonse luy repart, De cette autre victoire,
Je prens sur moy la risque & me promets la gloire.
Le celeste Guerrier Intendant des combats,
Dans ce noble peril assistera mon bras:
Et l'honneur de sauver l'Innocence opprimée,
De servir la Vertu sans force & desarmée,
A qui sçait l'estimer, est l'honneur le plus grand,
Où se puisse élever l'espoir d'vn Conquerant.
Je veux, répond Belinde, & mon devoir l'ordonne,
Prendre avec vous, Seigneur, part à cette couronne.
En suite, de Raymond le sang est arresté,
Il est mis à cheval & vers Acre porté.

Alfonse accompagné des deux nobles Guerrieres,
Au galop va devant, & se rend aux barrieres.
Ils passent d'vn maintien magnanime & haurain,
La visiere baissée & la lance à la main:
Et conduits par la foule à la place publique,
Y trouvent vn spectacle, effroyable & tragique.
Là brûloit vn bucher dans le milieu dressé,
Le peuple s'y voyoit à l'entour amassé:
La malheureuse en deüil & d'vn voile cachée,
Estoit au bois fatal d'vne corde attachée.
Autour d'elle le feu de pitié se pliant,
Sembloit en sa faveur se rendre suppliant;
Et la flame au dessus courbée & voltigeante,
Luy faisoit par respect comme vne ombelle ardente.
Le prodige est étrange & pris diversement;
Il est à l'vn miracle, à l'autre enchantement:
L'vn plaint à haute voix la noble Patiente,
Par son propre tourment declarée innocente:
L'autre à cette merveille avec joie applaudit;
Un autre la déteste & le charme en maudit:
Et les plaintes, les cris, les pleurs & les murmures,
Font des accords divers d'eloges & d'injures.
Meliprant & Neronte étonnez & surpris,
Augmentent le tumulte, irritent les Esprits:
Et barbares auteurs d'vn acte si funeste,
Confirment leur rapport de la voix & du geste.
Alfonse là dessus & Belinde arrivez,
Calment l'émotion des partis soûlevez:
Demandent le combat, & presentent le gage:
Entre-eux & les Tenans le Soleil se partage:
Au signal de courir donné par les clairons,
Les chevaux écumans pressez des éperons,
Laissent le champ derriere, & suivent leur haleine,
Qui fait avec la poudre vn nuage en la plaine.
Le corps de Meliprant par Alfonse percé,
Fut loin de son cheval sur le champ renversé.
Mille confuses voix à sa cheute s'oüirent,
Mille confuses mains à sa mort applaudirent.
Belinde joint Neronte & luy perce l'écu,
Mais du coup le harnois ne put estre vaincu.
La carriere fournie, elle tourne visage:
Le fer semble en sa main, briller de son courage:
Mais son cheval poussé glisse sur le terrain;
Et sur elle dés-ja Neronte avoit la main;
Quand Alfonse plus prompt que le plus prompt tonnerre,
Qui d'vn nuage ouvert est lancé sur la terre,
Fond sur le Soûtenant, & par dessous le bras,
Luy fait entrer la mort avec le courelas.
Il descend aussi-tost, le desarme & le presse:
Le malheureux pressé, l'imposture confesse;
Sur ce dernier adveu des Juges entendu,
Et par la Renommée aussi-tost épandu;
L'avis court d'vne voix & confuse & constante,
Qu'Erixane est sauvée, & qu'elle est innocente.
Tout le peuple à la foule accourt vers le bucher;
Le feu respectueux luy permet d'approcher;
Et là, par vn transport qui les cris renouvelle,
Sous l'habit d'Erixane on trouve Lisanelle.
Par vne sainte ruse & digne d'vn grand cœur,
Pour sauver à sa Mere & la vie & l'honneur,
La genereuse Fille & noble vsurpatrice,
De sa Mere avoit pris la robbe & le supplice.
Sous elle aussi la mort de respect s'abaissa;
Et le feu sans chaleur sa vertu caressa;
Comme eust fait vn Lion, que la force des charmes,
A ses pieds eust rangé, sans colere & sans armes.
Neronte & Meliprant dans le bucher jettez,
Furent à la rigueur par les flames traitez:
Et mille cris confus meslez au bruit des flames,
Jusques dans les Enfers poursuivirent leurs ames.
Aprés deux mois passez en feste, & dans ces jeux,
Qui preparent l'adresse aux combats serieux;
Nos vaisseaux radoubez au retour s'appresterent,
Lisamante, Raymond, Belinde se croiserent:
Et tout ce qu'a Sidon de brave & de galant,
Tout ce qu'Acre a de noble avec eux s'enrôlant,
Est venu prendre part sous Alfonse à la gloire,
D'aller où vos Drapeaux conduiront la victoire.
Loüis à ce recit, leve les mains aux Cieux,
Ses yeux suivent ses mains, & ses pleurs dans ses yeux,
Sans fumée & sans bruit, par vn sacré meslange,
Font vn pieux * parfum, de muette loüange.
Le char étincelant où sont portez les jours,
S'avançoit vers le point qui partage son cours:
Les flames dans le Ciel naissoient de son orniere;
Tous les corps sur la terre estoient blancs de lumiere;
Et ses coursiers de pourpre & de rubis couvers,
De leur brûlante haleine échauffoient l'Univers;
Quand le bruit des clairons, & la poudre élevée,
D'Alfonse & de sa troupe annoncent l'arrivée.
Deux Corps sont commandez pour l'aller recevoir:
Son quartier se prepare, on accourt pour la voir.
Loüis y va luy-mesme, & mene la Noblesse,
Qui de cette recruë admire la richesse.
A la reste marchoient sur des chevaux bardez,
Cinq cens braves François fraischement abordez.
Deux cens de ce païs, où la riche Garonne,
De tours & de chasteaux se fait vne couronne:
Cinquante de ces bords, où la Charente prend,
L'humide revenu qu'à la Mer elle rend:
Cinquante de la plaine où d'vne prompte course,
La Dordonne en grondant s'éloigne de sa source:
Cent de ce gras terroir où le Rhône avec bruit,
Se presse de fuïr la Saone qui le suit:
Et cent autres des lieux, où de bouquets d'olives,
L'orgueilleuse Durance environne ses rives.
Alfonse étincelant d'vn harnois ciselé,
A leur teste montoit vn Barbe pommelé:
De son riche cimier la montre flamboyante,
L'ame de sa devise illustre & menaçante,
Et tout ce qu'il avoit de guerrier & de grand,
Promettoit vn Heros, sentoit le Conquerant.

Ceux d'Acre & de Sidon suivent sous leurs bannieres,
Diverses de façons, de couleurs, de matieres:
Lisamante, Belinde, & Raymond devant eux,
Marchent d'vn train superbe & d'vn air genereux.
De Lisamante en deüil, la cotte d'armes brune,
Exprime le veuvage, explique l'infortune:
Sur sa cornette, vn feu sans lumiere & fumant,
Monstre de son amour le triste embrasement:
Et prés * d'vn palmier mort, vne palme mourante,
Fait voir en son pavois sa peine & son attente.
Mais Belinde & Raymond tout autrement parez,
Suivis de tous les yeux & de tous admirez,
De leur port, de leur mine & des jours de leurs armes,
Font vn nouveau concert de terreur & de charmes.
Les diamans sur eux alliez aux rubis,
Disputent de l'éclat, & contestent du prix.
On void de feux brodez leurs casaques ardentes,
Et leurs chevaux en ont leurs housſures luisantes.
Des Salamandres d'or sur leurs casques dorez,
Brillent de riches feux sous elles figurez:
Et le pennache ondé que leurs bouches vomissent,
Paroist vn feu volant dont elles se nourrissent.
Deux rochers élevez, qui brûlent sans fumer,
Et semblent aux rayons d'vn beau jour s'allumer,
Sur leurs pavois gravez, sont d'illustres images,
Des flames de leurs cœurs sans trouble & sans nuages.
De l'esprit & des yeux tout le Camp les conduit,
Avec l'estonnement le murmure les suit:
On admire sur tout Belinde & Lisamante,
L'vne forte en son deuil, l'autre belle & vaillante:
Cette double merveille attire tous les cœurs:
Leurs yeux de tous les yeux, sans combat sont vainqueurs:
Mais ce qui les ravit, est de voir l'harmonie,
D'vne telle valeur à tant de grâce vnie.
Ces Princes, par Louis, à sa tente invitez,
Y sont royalement selon leur rang traitez.
L'agate, le saphir, l'émeraude, & l'opale,
En ordre y font l'honneur de la table royale.
La nappe estant levée, & le buffet osté,
A Coucy par vn Page vn Lut est presenté.
Il chante la Nature à Moyse sujette,
Les flots de la Mer rouge ouverts à sa baguette:
Les Rois Syriens vaincus & leurs Dieux écrasez,
Sous le riche débris de leurs Autels brisez:
Les ramparts * abatus du tremblement des villes;
Les monts épouvantez, les fleuves immobiles;
Et sur les Elemens de frayeur éperdus,
Les * Planetes fixez, & les Cieux suspendus.
Il ajoûte à cela les victoires de l'Arche;
Du saint Camp qui la suit la triomphante marche;
Les vagues & les vents par son ombre liez;
Et les Demons vaincus sous elle humiliez.
Il chante aprés d'vn air, qui ses termes égale,
La fatale * machoire & la * fronde fatale:
Les Philistins défaits, leur Geant abatu,
Et la temerité soûmise à la vertu.
Il y joint ces Heros de haute renommée,
Ces * Freres défenseurs de la belle Idumée,
Qui vainqueurs & vaincus Martyrs & Conquerans,
Purgerent les saints Lieux d'abus & de Tyrans.
De là haussant la voix, de son lut secondée,
Il appelle Louïs aux palmes de Judée:
Il fait voir les Sultans de Damiette chassez,
Et battus sur leur flotte, à ses pieds terrassez:
Et conclud par l'espoir, que la Vertu luy donne,
D'oster aux Sarrasins l'adorable Couronne.
Des Seigneurs assemblez les murmures divers,
S'accordent à ses chants, répondent à ses vers.
Si les vents, dit Alfonse, ennemis de ma gloire,
M'ont empesché d'avoir ma part à la victoire;
Au moins j'ay combattu de l'esprit & du cœur;
Mes soucis & mes vœux ont suivi le vainqueur;
Et j'ay malgré l'orage, & malgré la Fortune,
Envoyé mes souhairs à la cause commune.
Mais, Sire, ajoûte-t-il, se tournant vers le Roy,
Le desir des Seigneurs arrivez avec moy,
Et comme moy privez d'vne telle avanture,
Seroit d'en voir au moins en recit la peinture:
D'en mesurer les traits, d'en prendre les couleurs:
Et tirer sur vos faits, le modele des leurs.
Le Saint Prince y consent, chacun preste silence,
Et Coucy par son ordre en ces termes commence.
Il vous doit souvenir des gages de beau temps,
Que la flotte receut des Astres & des Vents,
Quand aux rais de la Lune, & guidez des Estoiles,
Nous partismes de Chipre avecque trois cens voiles.
Jamais vn Camp plus beau ne roula sur la Mer;
Ni plus belles forests ne volerent en l'Air.
L'Aurore à son lever en parut étonnée;
Le Soleil pour la voir avança la journée;
Et sembla de rayons plus clairs & mieux dorez,
Vouloir peindre les Lys sur nos masts arborez.
Mais comme il vous souvient, cette heureuse bonace,
Au trouble qui suivit en vn moment fit place.
Aprés que par le Vent nous fusmes écartez:
Ceux qui vers le Midy se trouverent portez,
Haut & bas agitez, souffrirent sans naufrage,
Tout ce que peut l'esprit qui regne sur l'orage.
A la noirceur du jour, de feux sombres ardant,
Au tumulte de l'air de tonnerres grondant,
On eust dit que des Cieux les Spheres détenduës,
Et que des Elemens les masses confonduës,
Alloient à ramener dans le Monde détruit,
Et le premier desordre, & la premiere nuit.
Les nuages peuplez de formes inhumaines,
Devenoient à nos yeux d'épouvantables scenes:
Et de longs burlemens, qui redoubloient l'horreur,
Estoient à nos esprits des concerts de terreur.

En suite il nous parut deux Legions armées,
De coutelas de feu, de lances enflamées:
On vid sous leurs chevaux la nuë étinceler,
De l'vne à l'autre part on vid les traits voler.
Aprés vn long combat, que tous les vents sonnerent,
Dont la terre s'émeut, & les flots s'ébranlerent:
Il se fit vn fracas accompagné d'éclair,
Et suivi de feux noirs, qui tomberent de l'air,
De feux noirs & puants, dont la Mer allumée,
Long-temps parut en trouble & long-temps en fumée.
Nous creûmes à ce coup, que ces Demons brûlans,
Qui des Spheres de l'Air sont les hostes volans,
Agitez de leur haine, & poussez de leur rage,
Nous avoient de complot excité cét orage:
Et des Anges battus, de colere fumant,
S'estoient precipitez dans leur triste element.
Avec ces noirs Esprits les tenebres s'enfuyent;
Le mauvais vent s'abat, les nuages s'essuyent;
Et nos vaisseaux remis paroissent de nouveau,
Renaistre de la nuit, & remonter sur l'eau.
La crainte du naufrage est à peine passée,
Que d'vn second peril la flotte est menacée.
L'Egypte vient à nous: tout l'Orient en corps,
Roule sous ses drapeaux, & répond à ses cors.
Du poids de leurs vaisseaux la Mer est affaissée;
La vague perd son cours de leur foule pressée;
Les aisles de leurs masts à l'air ostent le jour;
Les vents comme lassez, les poussent tour à tour,
Le Roy quoy que moins fort en nombre & d'équipage,
Quoy qu'à peine sa flotte ait échappé l'orage,
Rejette loin de soy la foible seureté,
Et les honteux conseils de la timidité.
Ses vaisseaux en deux rangs, vers l'Ennemi s'avancent:
Deux nuages de traits l'escarmouche commancent:
Le Sarrasin répond d'vne gresle de fer:
De l'vn à l'autre Camp la Mort vole par l'air:
Les bords sont herissez, les pouppes sont jonchées,
De javelots lancez, de fléches décochées.
Moins épais est l'épi qui charge les guerets:
Et moins le sont les jones qui couvrent les marais.
Cét orage essuyé, les deux flottes s'approchent;
Les navires poussez se choquent & s'accrochent;
Avecque moins d'effort des écueils rouleroient,
Qui de leur front cornu sur l'eau se heurteroient:
Et moindre estoit le choc de ces Roches mouvantes,
Qui sur le dos des Mers de leur course écumantes,
Au bruit de leur combat sembloient tenir jadis,
Et les flots suspendus & les vents interdits.
La guerre auparavant éclatante & pompeuse,
De blessures, de sang, de carnage est affreuse:
Sarrasins & François noyez confusément,
Ont vn commun cercueil dans l'humide element:
L'onde fume & rougit: & comme en vn naufrage,
Où le nocher se perd & l'attirail surnage,
Casques, turbans, écus en desordre & meslez,
Sans testes & sans bras, par les flots sont roulez.
La Victoire douteuse, & dans l'air balancée,
A se determiner par Louïs est pressée.
Le Barbare Alonzel, & Gorgan l'inhumain,
Sont percez de deux traits qui partent de sa main.
Il renverse Alemor d'vn coup de javeline,
Alemor qui terrible & de taille & de mine,
Fait boüillonner la Mer, tombant de son vaisseau,
Et perit étouffé de son sang & de l'eau.
Arbasan qui brilloit d'vne riche salade,
A la pompe ajoûtant l'orgueil & la bravade;
Par tout où l'aviron sa galere poussoit,
De naufrage & de feux nos vaisseaux menaçoit:
Et la torche à la main portoit avec la flame,
Autant d'éclair aux yeux, que de terreur dans l'ame.
D'vn long fresne ferré le Roy l'atteint au bras;
La main se rend au coup, la torche tombe à bas.
Des balles de bitume & d'étouppe formées,
D'vn feu contagieux à sa chute allumées,
Poussent avecque bruit vn prompt embrasement;
Qui se prend au tillac, passe à l'entablement,
Vole de poupe en prouë, abat voile & cordage,
Et sans tourmente fait vn terrible naufrage.
Soldats & matelots, roulez confusément,
Par vn double malheur perissent doublement:
L'vn se brûle dans l'onde, au feu l'autre se noye:
Et tous, en mesme temps, de deux morts sont la proye.
Le Pilote royal tourne vers Elivant;
L'or de son pavillon joüoit avec le vent;
Et ses chiffres meslez avec ceux d'Orogune,
Faisoient des feux volans au dessus de la hune.
Le Barbare à l'abord abat sur le tillac,
D'vn javelot volant le jeune Canillac:
Il poursuit, & d'vn trait qui fait bruit de son aisle,
Et qui porte vne pointe acerée & mortelle,
Croyant frapper le Prince, il donne au bras d'Alvy,
Qu'vn bon Ange avoit mis en garde devant luy.
De longues mains de fer les deux vaisseaux s'accrochent:
Les piques, les pavois, les coutelas s'approchent:
Le sang coule & boüillonne à ruisseaux par les bords:
Les vagues en fumant engloutissent les morts.
Sur vn pont qui conjoint l'vne & l'autre galere,
Louïs agit d'adresse, Elivant de colere:
Et la vertu combat avecque fermeté,
La temeraire audace, & la vaine fierté.
Enfin par la vertu l'audace est abatuë;
Louïs pousse Elivant, le poursuit & le tuë:
Le malheureux leva les deux mains en mourant,
Au chiffre qui luy fut vn si foible garant;
Et sa derniere voix blaspbema la Fortune,
Qui le faisoit perir, loin des yeux d'Orogune.

Le navire vaincu, d'vne chaisne traisné,
Et comme prisonnier en triomphe mené,
Aux yeux des Sarrasins, est vn triste présage,
Et des plus resolus étonne le courage.
La flotte du Sultan n'avoit rien de si beau,
Rien de si somptueux, que le riche vaisseau,
Où la belle Almasonte, & la belle Zahide,
Paroissoient deux Soleils sur la plaine liquide.
Les antennes, le mast, & les flancs figurez,
Eclatoient de flambeaux & de carquois dorez.
Au plus haut de la prouë vne Licorne armée,
D'esprit & de fierté se montroit animée:
Et les voiles de pourpre, à grands feux d'or volans,
Sembloient allumer l'air, & provoquer les vents.
Sur les bords se voyoient cent Filles sous les armes,
Fieres de leur valeur, plus fieres de leurs charmes,
Qui la fléche sur l'arc, & le feu dans les yeux,
Menaçoient de deux morts les plus audacieux.
Sur leur banniere en or, * des abeilles volantes,
Les disoient en deux mots & vierges & vaillantes:
Et montroient que leurs traits temperez de douceur,
Estoient à craindre au corps & plus à craindre au cœur.
Zahide sur la prouë, Almasonte à la poupe,
Donnoient lustre & vigueur à cette belle troupe.
Sur leur harnois d'argent vne toile flottoit,
Où du prix avec l'art l'estoffe disputoit;
Et sur leurs pots ouverts, vne Ermine luisante,
De sa bouche épandoit vne plume ondoyante,
Dont la blancheur passoit celle de la toison,
Qui tombe de la nuë en la froide saison.
Sur l'écu de Zahide vne * Lune nouvelle,
En Arabe annonçoit qu'elle estoit froide & belle.
Mais celuy d'Almasonte éclatoit d'vn Croissant,
Qui d'vn mot de menace, & d'vn teint rougissant,
Declaroit sa colere, & d'vn terrible orage,
Sur ses cornes portoit la montre & le présage.
Ce vaisseau si pompeux tous les yeux attirant,
Charles porté vers luy, d'vn cœur de Conquerant,
S'en promet vn butin facile & magnifique;
Et sur le bord du sien, s'avance avec la pique.
Mais le bel escadron se montrant de plus prés,
Comme il vid éclater sous le fer tant d'attraits;
Aux Guerriers redoutable & civil aux Guerrieres,
Il passe, & fait baisser, en passant ses bannieres.
Et luy-mesme leur fait, de la main qu'il leur tend,
Et de son bois qu'il baise, vn muet compliment.
Il va donner de là, contre vn puissant navire,
D'où le Sultan du Phare & son Fils Elavire,
Comme d'vn Mole à voile, & roulant sur la mer,
Accabloient nos vaisseaux d'vne gresle de fer.
Aprés vn long combat de masses & d'épées,
Soit de sang Sarrasin, soit du nostre trempées,
Du courage à la fougue Elavire passant,
Saute dans le vaisseau de meurtres rougissant:
Charles pretend tout seul en avoir la victoire,
Et defend à ses gens, d'attenter à sa gloire.
Le tillac à tous deux est vn champ balancé:
L'vn & l'autre à son tour poussant & repoussé,
Use tantost d'adresse & tantost de courage;
Sur le Barbare enfin Charles a l'avantage.
La mort avec le fer luy passe par le flanc:
Son ame dépitée en sort avec le sang;
Et sa teste sans corps, rejettée à son Pere,
Reporte avec l'effroy, le trouble en sa galere.
Ce vaisseau si galand, où luisoient tant de feux,
D'où sortoient tant de traits, à l'esprit dangereux;
Fut poursuivi d'vn Grec, qui poussé d'avarice,
N'alla pas loin chercher sa honte & son supplice.
De veritables traits de cent cordes laschez,
Et de cent justes mains tout d'vn temps décochez,
Qui comme tourbillons, par trois fois le chargerent,
Furent le seul butin que les Grecs emporterent.
Les deux yeux de Cnemon de deux fléches percez,
Jusques dans le cerveau luy furent enfoncez:
A ce coup les lauriers dont les Muses l'ornerent,
Au ciprez de la Mort, sa teste abandonnerent:
Il quitta pour jamais, & les vers & l'amour:
Et la nuit luy survint par les * portes du jour.
Eumolpe fut frappé de deux fléches pareilles;
La Mort en resonnant passa par ses oreilles.
Il aimoit l'harmonie, il suivoit les concerts:
Sa viole & son lut repetoient tous les airs:
Mais les cordes des luts & celles des violes,
Pour attacher la Mort sont des chaisnes frivoles.
Leucipe le Thebain, l'Athenien Polemon,
Les deux fils de Nearque, & vingt autres sans nom,
Tuez par Almasonte & défaits par Zahide,
Trouvent leur monument dans la plaine liquide.
Sans * le Tigre Gennois de vingt rames poussé,
Le * Centaure des Grecs alloit estre enfoncé:
Mais les Fiesques suivis de Fregose & d'Adorne,
Arresterent l'effort * de la belle Licorne.
Justinien perit voulant sauter dedans:
D'vn feu noble & guerrier les Spinoles ardens,
Abattent sur le bord Emire & Neripée,
L'vne avecque la pique, & l'autre de l'épée.
Par Almasonte One à la teste est blessé;
Et sur luy par Zahide Adorne est renversé.
La Victoire à ce coup prend le party des Belles;
S'arreste sur leur poupe; & là battant des aisles,
Et frappant des deux mains, étonne de sa voix,
Le Centaure des Grecs, & le Tigre Gennois.
D'autre costé Robert, que le feu du courage,
Animoit à la gloire, & portoit au carnage:
Aprés quatre vaisseaux ou défaits ou chassez;
Et trois cens Sarrasins ou tuez ou blessez;
Aprés avoir battu le Sultan de Bubaste;
Attaquoit vn navire aussi pompeux que vaste,
D'où le fier Noradin aux meurtres acharné,
Et pareil au Sanglier des chiens environné,
Qui frappe de la dent & du regard menace,
Rompoit maille & plastron, bassinet & cuirasse;

Et du sang des Soldats, du sang des matelots,
Faisoit rougir la Mer & bouïllonner les flots.
Il tua Meneville, à qui la triste Orante,
Sur les bords de la Somme en crainte & gemissante,
Tous les jours vainement avecque ses soûpirs,
Envoyoit son Esprit sur l'aisle des Zephirs.
Il abatit Fromont, que la Muse Romaine,
Que les Heros qu'il fit revivre sur la Scene,
Et tout ce qu'Elviane eut de grace & d'appas,
De l'acier Sarrasin ne garentirent pas.
Robert renverse Algut, à qui les faux augures,
Et des Astres menteurs les trompeuses figures,
Aprés la guerre faite, avoient promis en vain,
Un riche & noble Hymen, sur les bords du Jourdain.
Il joint à celuy-là Merisel & Lormasse,
L'vn tué de l'épée & l'autre de la masse.
Ormin qui put d'vn trait de son bras élancé,
Abatre le Milan dans les airs balancé:
Et Gasel, ce nageur si fameux sur l'Euphrate,
Qui suivoit de ses bras le cours d'vne fregate.
Ses bras coupez du fer qui luy donna la mort,
Semblerent pour nager faire vn dernier effort:
Et son corps tronçonné cherchant encore à vivre,
Quelque temps avec art s'agita pour les suivre.
Le Lion que la faim de son fort a tiré,
Fait vn moindre dégast du troupeau déchiré:
Et le Vautour chasseur de la troupe volante,
De moins de morts son bec & sa serre ensanglante,
Que le Comte n'en fait, secondé des Barons,
Qui le long du tillac, le long des avirons,
Font bouïllonner le sang, de mesme que bouïllonne,
Sous le pressoir qui bruit le doux sang de l'Autonne:
L'Admirale barbare en bel ordre roulant,
Paroissoit vn chasteau de six aisles volant;
Les fléches comme gresle en foule débordées,
De là sur nos vaisseaux s'épandoient par ondées.
Le Roy par-tout vainqueur, s'apreste à l'attaquer:
Elle tourne la prouë & vient pour le choquer.
La Mer tremble à leur choc, & les ondes mugissent;
Les Balenes de peur en leurs caves fremissent;
Et de l'air qui s'en trouble & de frayeur s'enfuit,
Aux rivages prochains, les vents portent le bruit.
On jette les harpons, les galeres s'accrochent,
Deux tourbillons de fer à l'abord se décochent.
Forcadin des premiers menaçant & hautain,
Frappe de son regard autant que de sa main.
Le plus jeune Choiseul, qui laissa sur la Seine,
Son Hymen imparfait & Doralice en peine:
Rinel si curieux d'armes & de chevaux:
Et Mailly qui ravit Elise à six Rivaux,
Contre luy leur adresse & leur force essayerent;
Et tous trois de leur sang leur audace payerent.
Il leur joint Pressigny, Clinchans & Mirepoix;
Chastillon le previent, & taille son long bois:
Le Barbare a recours au tranchant de l'épée:
Rambaut qui s'y presente en a la main coupée;
Cette main qui les luts animoit de ses doits,
Qui fut la belle sœur d'vne plus belle voix;
Et qui devoit vn jour aprés nostre victoire,
En dresser à la France vn trophée en l'Histoire.
Mais cette main tombant, sans ébranler son cœur;
Comme s'il eust bravé la mort & la douleur,
A la droite aussi-tost la gauche il substituë,
Qui fut d'vn coup pareil, aussi-tost abatuë.
Le Roy fait de sa part d'incroyables efforts;
Il met la Mer en sang, il la comble de morts;
Et la vague sous luy de carnage alterée,
Jusques sur le sablon en paroist colorée.
Merodac & Mintrane alliez & Persans,
Tous deux Braves, tous deux en la fleur de leurs ans,
Et rivaux en amour, rivaux mesme en fortune,
Par son bras abatus, ont vne mort commune.
L'vn & l'autre en mourant Ozatis appella;
Le vent mesla leurs voix, la mort leur sang mesla;
Et les feux qu'en sortant leurs Ames répandirent,
Poussez de leurs soûpirs, en l'air se confondirent.
Alazir qui les suit, d'Aronsat est suivi,
Qui dans vn Palais noir, de cent Negres servi,
Et de noir habillé, depuis l'heure fatale,
Qui ravit de son lit l'aimable Elitonphale,
Affecta par vn deuïl plein de pompe & d'effroy,
D'avoir la Mort, la Nuit & les Manes chez soy.
La vaillance du Prince est des siens secondée,
Les morts tombent en foule, & le sang par ondée.
Montmorency, Beaujeu, Sergines, Aspremont,
Trempez de leur sueur, & des meurtres qu'ils font,
Ressemblent aux limiers, à qui de la curée,
La machoire est gluante, & la dent colorée.
Un jeune Sarrasin rayonnant de clinquans,
Orgueilleux de la fleur qui naist des jeunes ans;
Et plus fier du cotton qui doroit son visage,
Qu'vn jeune Paon ne l'est de son nouveau plumage,
Tué d'vn bois volant, au hazard décoché,
Languissoit comme vn Lys que la Bise a touché;
Et la Mort en son teint, dans son sang, dans ses larmes,
Avoit pris de l'Amour l'apparence & les charmes.
Il tire en cét estat des pleurs de tous les yeux;
Forcadin son parent en devient furieux;
Et tout moite de sang, tout ardent de colere,
Afin de le venger saute en nostre galere.
L'éclair qui l'accompagne est suivi de l'effroy;
Il abat à ses pieds trois des Archers du Roy:
Il pousse, il force, il fend, il écarte, il renverses
Et fait entrer la mort, soit qu'il taille, ou qu'il perce.
Mais luy-mesme au hazard d'vne fléche blessé,
Et d'Angennes, d'Aumont, de Vivonne pressé,
Ne voyant point d'espace ouvert à sa retraite,
Blasphemant de courroux, dans la Mer il se jette.
A sa chute la vague écume & fait du bruit;
Un deluge de traits & de fléches le suit:
Il nage d'vne main; de l'autre il tient l'épée,
De meurtres differens jusqu'aux gardes trempée:

Et le terrible feu qui luit en ses regards,
Répond avec menace à la gresle des dards.
Un Loup recule ainsi, lors que tout vn village,
En armes assemblé le chasse de l'herbage:
Le dépit & la faim luy font tourner les yeux,
Vers le bruit des cailloux, vers l'éclair des épieux:
Pour rentrer dans le parc, il cherche vne autre route;
Et du sang qu'il a bû sa machoire degoutte.
Tandis que Forcadin lutte avecque les flots,
Qui gemissent sous luy, sous luy courbent le dos:
Et qu'à force de bras il gagne vne chaloupe,
Et revient au peril où l'appelle sa troupe.

A ses yeux par le Roy son navire est forcé:
Le Matelot qui cede en la mer est poussé:
Du Soldat qui tient bon le carnage redouble:
La vague de nouveau s'en colore & s'en trouble:
Le Pavillon barbare est de force arraché,
Et l'étendart François en sa place attaché.
A cét illustre signe arboré sur la hune,
La victoire se range avecque la Fortune;
Et de tous les endroits les Sarrasins chassez,
Laissent vingt vaisseaux pris, & quatorze enfoncez.

REMARQUES.

LE SATVRE GENNOIS. *pag.15. col.2.* LE LION DE VENISE. *pag.16. col.1.*] Ce sont des noms de vaisseaux.

POUR LE SECOURS DE JEAN. *pag. 16. col. 2*] Jean de Brenne Roy de Jerusalem, pour lequel les Chrestiens se croiserent l'an 1215.

FONT VN PIEUX PARFUM. *p. 20. col. 1.*] Au sens de l'Escriture, les prieres & les soûpirs des Saints sont vn parfum.

FILS D'UN PALMIER MORT. *pag. 21. col. 1.*] C'est vne Devise fort propre à vne fidele Veuve, parce que le Palmier estant mort ou abatu, la Palme ne fait plus que languir.

LES RAMPARTS ABATUS. *pag. 21. col. 1.*] Cela arriva à la Ville de Jericho, dont les murailles tomberent en la presence de l'Arche.

LES FLEUVES IMMOBILES. *p. 21. col. 1.*] Cela s'entend des eaux du Jourdain, qui s'ouvrirent & demeurerent immobiles au passage des Hebreux.

LES PLANETES FIXEZ. *pag. 21. col. 1.*] Le Soleil s'arresta à la voix de Josué.

LA MACHOIRE, ET LA FRONDE. *pag. 21. col. 2.*] Cette machoire est celle avec laquelle Samson défit les Philistins: & cette fronde est celle de David.

CES FRERES DEFENSEURS. *pag. 22. col. 1.*] Ce sont les Machabées, qui prirent les armes pour la défense de leur Loy.

DE CES ROCHES MOUVANTES. *pag. 22. col. 1.*] Ce sont les Simplegades, fameuses par les écrits des Poëtes, qui ont dit qu'elles se choquoient continuellement.

DES ABEILLES VOLANTES. *pag. 23. col. 1.*] Les abeilles qui sont vierges & guerrieres, sont ici données pour Devise, à vne Compagnie de Filles vaillantes.

UNE LUNE NOUVELLE. *pag. 23. col. 1.*] La Lune qui est belle & froide, est la propre Devise d'vne Beauté fiere & insensible, telle que Zahide est representée en ce Poëme.

LES PORTES DU JOUR. *pag. 23. col. 2.*] Les yeux sont appellez par Philostrate les portes de la lumiere & de l'amour.

LE TIGRE GENNOIS. LE CENTAURE DES GRECS. *pag. 23. col. 2.*] Ce sont des noms de vaisseaux.

LA BELLE LICORNE. *pag. 23. col. 1.*] Ce nom est donné au vaisseau de Zahide, parce qu'il avoit à la prouë la figure d'vne Licorne: & parce que la Licorne est guerriere & amie des Vierges.









SAINT LOUIS
OU
LA SAINTE COURONNE RECONQUISE.

LIVRE TROISIÉME.

COUCY *continuant son recit, raconte les signes qui suivirent la premiere victoire, en presage des autres victoires qui la devoient suivre : l'arrivée de la Flotte à Damiette : le combat donné à la descente : la défaite des Sarrasins : l'embrasement de Damiette : le massacre des Chrestiens habitans de cette Ville : l'entreprise heroique d'vne Fille Chrestienne, qui donna lieu au desespoir & à la retraite des Infideles ; & le Triomphe religieux de Loüis entrant dans la ville avec l'Armée victorieuse.*



LE SOLEIL cependant acheve sa carriere,
Mille feux blancs épars du char de la lumiere,
Comme pour couronner le Camp victorieux,
En vn cercle sur nous, s'assemblent dans les Cieux :
Et la nuit qui survient plus sereine & plus belle,
Pour nous mieux éclairer, ses flambeaux renouvelle.
Dés-ja la Lune à plomb sur la Mer descendoit ;
La Mer endormie en son lit s'étendoit ;
Quand il s'offre à nos yeux, dans vne nuë ardente,
Vne Croix de lumiere & de sang éclatante.
Sous elle des carquois vuides & renversez,
Des arcs demi rompus, & des turbans froissez,
Sembloient luy composer vne base de gloire,
Et donner à la flotte vn signe de victoire.
La Lune sous la Croix tout à coup s'obscurcit,
D'vn sang prodigieux son croissant se noircit :
Et sa brillante suite avec elle effacée,
Fut par ce nouveau jour, avant le jour chassée.
Tant que dura la nuit, ce signe rayonnant,
Fut à toute la Flotte vn spectacle étonnant :
Et le Soleil venant à se lever de l'onde,
Soûmit à sa lueur la lumiere du Monde.
Réjoüis du présage, & du vent assistez,
Nous sommes vers Damiette en peu de jours portez.
L'Egypte sur la rive, en armes est rangée :
La terre nous paroist de ses troupes chargée :
Les timbales d'airain, & les barbares cors,
Font retentir la Mer d'effroyables accords :
De leurs hennissemens les chevaux y répondent :
Les harnois, les écus, les drapeaux les secondent :
Et cét amas confus de gens qui font du bruit,
De métal qui resonne, & de métal qui luit,
Pour nous battre de loin, & défendre la terre,
Fait des éclairs sans nuë, & sans nuë vn tonnerre.

La priere se fait, les ordres sont donnez:
Les vaisseaux sur deux fronts vers le bord sont tournez,
Le Soldat se tient prest, le rameur s'évertuë,
Nous allons à travers vne gresle qui tuë:
Et malgré mille morts, qui volent contre nous,
Sur de noirs tourbillons de fer & de cailloux,
De quatre vaisseaux plats l'Oriflame escortée,
A force d'avirons à la rive est portée.
Angennes & Laval font le premier effort,
Et suivent les premiers l'Etendart sur le bord;
Aprés eux Aspremont, Sainte More & Joinville,
De leurs bandes suivis arrivent à la file. [main;
Aprés les coups de trait, on vient aux coups de
Mille bras sont bandez pour vn pied de terrain:
On le perd, on le gagne; on fait ferme, on succombe:
Où l'vn monte à son tour, à son tour l'autre tombe.
Ainsi quand deux essains, commandez par deux Rois,
Sortent au jour naissant de leurs tentes de bois,
Et que leurs escadrons se choquent au passage,
D'vn ruisseau qui serpente à travers vn herbage;
Le bruit est belliqueux que font dans les deux Camps,
Les trompettes aislez, & les tambours volans:
La plaine en retentit, la saulsaye en resonne:
De l'ardeur du combat le villageois s'étonne;
Par troupes les vaincus, de l'air précipitez,
Sont le long du canal par les eaux emportez:
Il en est que l'on void tirer vers le rivage,
Les vns sur vne feuille, & les autres à nage:
Et le ruisseau couvert de blessez & de morts,
Murmure de leur perte & s'en plaint à ses bords.
Tandis que les premiers disputent le rivage;
Et qu'à force de bras ils s'ouvrent le passage;
Louis impatient, faute de son vaisseau,
Le beau feu de son cœur luy fait mépriser l'eau.
Soit crainte, soit respect, sous luy la vague baisse:
Il avance, elle s'ouvre: il pousse, elle se presse:
Son geste est menaçant, son regard est hautain:
Un Comete d'acier étincelle en sa main;
Devant luy son escu, pour sa teste est en garde:
La mort siffle à l'entour, & rien ne le retarde.
Ainsi l'Astre de Mars suivi d'vn long éclair,
A son heure descend de sa Sphere en la Mer:
Son arme en l'air éclate, elle éclate en la nuë;
Tout l'humide Element rougit à sa venuë:
Ses feux brillent en rond sur la face des flots,
Et la pasleur en vient au front des matelots.
La lueur est plus forte, & la frayeur plus grande,
Que le Prince répand sur l'infidelle bande.
Et soit que de son Ame vn nouveau feu poussé,
Se fust autour de luy par rayons ramassé;
Soit que l'Intelligence à sa garde envoyée,
Eust au jour devant luy sa vertu déployée;
L'Infidele s'en void d'étonnement frappé:
Nous occupons le bord qu'il avoit occupé;
Le cœur à ce succés aux moins hardis redouble,
On marche à l'Ennemi, qui revient de son trouble.
Dix pas devant leurs rangs Ormagot avancé,
Sur vn Barbe de pourpre & de clinquans houssé,
Fait montre en voltigeant, d'adresse & de vaillance,
Et provoque nos Chefs à courir vne lance.
Six Braves des plus forts & des plus renommez,
Montez à l'avantage, & richement armez,
Piquent devant leurs Corps, & vont la lance basse;
Mais Charles plus ardent va plus viste & les passe.
Le champ poudreux battu des pieds de son Coursier,
Joint la nuë aux éclairs de son harnois d'acier;
Ormagor vient à luy, comparable à l'orage,
Precedé du tonnerre, & suivi du ravage:
Les éclats de son bois avec bruit s'élevant,
S'allument de vitesse & font siffler le vent:
Le Prince plus adroit l'atteint à la visiere;
Et bien loin des arçons l'étend sur la poussiere.
Le bruit en est pareil, au bruit que fait vn pin,
Que la tempeste abat du front de l'Appennin:
Ou pareil à celuy que fait vne colonne,
Quand la terre en tremblant de sa chute resonne.
On void en mesme temps les deux Camps s'ébranler:
On void de l'vn à l'autre vne forest voler:
L'air en est aussi noir, qu'il est sous les nuages,
Amassez par l'esprit qui forme les orages.
L'Escadron commandé par le Comte d'Artois,
Détaché le premier à l'arrest met le bois:
Et comme vn tourbillon qui fond sur les javelles;
Comme vn torrent lasché sur les plantes nouvelles,
Il écarte, il abat, il dissipe les rangs;
Et jonche le terrain de morts & de mourans.
Par la troupe du Roy l'aisle gauche poussée,
Sur le Corps qui le suit en trouble est renversée:
Le Sultan de Damiette Almondar la remet,
Almondar qu'on voyoit exposer sans armet,
A cent morts qui voloient de l'vne à l'autre Armée,
Sa teste dés-ja blanche & vainement charmée.
D'autre-part Forcadin par ses armes connu,
Connu par sa valeur, combattoit le bras nu.
Son Corps pousse Bourgogne, & Bourgogne le pousse,
Tous deux sont ébranlez d'vne égale secousse:
Et semblables aux flots chassans & rechassez,
Semblables aux épis poussans & repoussez,
Ils se font tour à tour de justes intervales,
D'avantages égaux & de pertes égales.
Cependant il nous vient du Ciel pur & serain,
Un son plus éclatant que celuy de l'airain:
Et ce son tout à coup, répandu par la plaine,
Fait taire les clairons, & leur oste l'haleine.
Les Barbares d'abord en demeurent surpris;
La crainte avec le trouble entre dans leurs esprits,

Et comme si pour nous, il fust venu des nuës,
Quelque étrange renfort de troupes inconnuës;
Comme si tout vn Camp de phantosmes affreux,
Sous des armes de feu, fust descendu contre-eux;
Ils nous tournent le dos, & vont à toute bride,
Où le trouble les porte, & la crainte les guide.
Almondar veut en vain gouverner cette peur,
Elle n'est point traitable, elle n'a point de cœur:
Là s'opposant tout seul à la fuite commune,
Et jurant contre Dieu, dépitant sa Fortune,
Par ses impietez il attire sur soy,
La colere du Ciel & la lance du Roy:
A ses cris outrageux les tonnerres répondent:
Le vent en fait du bruit, les nuages en grondent:
Le Roy fondant sur luy, fait avecque le fer,
Le coup qu'apparemment alloit faire l'éclair:
Et l'insolent vomit d'vne bouche qui fume,
Le sang avec l'esprit, la rage avec l'écume.
Forcadin d'autre-part toûjours fier, toûjours grand,
A peine à la tempeste, à peine au feu se rend.
Son front, où le dépit s'éleve sur l'audace,
Aux menaces du Ciel répond avec menace;
Et son œil enflamé, reflesclit de son cœur,
Le sanguinaire esprit & l'affreuse lueur.
Almasonte & Zabide égales en courage,
Avec luy tournent teste, en cedant à l'orage:
Et brandissant le fer, affectent de montrer,
Que la frayeur ne peut dans leurs Ames entrer.
Deux Licornes ainsi, par les chasseurs poussées,
Marchent devant les chiens dont elles sont pressées:
Leur ongle fait du bruit sur la terre qu'il bat:
Dans leurs yeux leur dépit s'allume avec éclat:
Et l'arme de leur front, quand elles tournent teste,
Du plus hardi limier la violence arreste.
On creut, & l'Ennemi l'a depuis confirmé,
Que dans l'air de feux clairs à longs traits allumé,
Des Chevaliers ardens & croisez se montrerent,
Qui l'horreur & l'effroy, sur l'Ennemi pousserent:
Les pieds de leurs chevaux de flames petilloient;
Les brides, les chanfrains, les bardes en brilloient;
Des cercles embrasez leur servoient de rondaches;
Des feux sur leurs armets voltigeoient en pennaches;
Et des feux en leurs mains, en lames ondoyans,
Leur faisoient des couteaux legers & flamboyans.
Eude les découvrit aux rais de la lumiere,
Que luy mit dans les yeux l'ardeur de la priere:
Quand au bord de la Mer de sang frais arrosé,
Les yeux trempez de pleurs, & le cœur embrasé,
Il soûtint par sa foy d'vn saint zele enflamée,
Les bras levez au Ciel, tous les bras de l'Armée.
Il vid aux premiers rangs, Charles, Pepin, Martel,
Qui de taille & de port au dessus du mortel,
Poussoient les Escadrons des troupes infidelles,
Comme les Esperviers poussent les Tourterelles.
Il vid le grand Montfort & le grand Godefroy,
Qui portoient vers Damiette & le trouble & l'effroy.
Cette Ville superbe, à tomber dés-ja preste,
Sembla sous eux baisser son orgueilleuse teste.
Du rampart étonné l'enceinte s'entrouvrit;
Des tours qui sont au port la chaisne se défit;
Et les Croissans rompus, qui des portes tomberent,
De sons meslez de cris tout le peuple étonnerent.
Ainsi les Sarrasins poussez de toutes parts,
Eperdus & tremblans regagnent leurs ramparts.
Le Roy victorieux offre à Dieu sa victoire,
Et de ce grand succés luy rend toute la gloire.
Il donne, cela fait, l'ordre du campement:
Chaque Province en corps, marche à son logement.
Aprés le Camp fermé, les tentes sont dressées;
La nuit met en repos les troupes harassées;
Et chacun estendu sous l'aisle du Sommeil,
Attend l'assaut remis au retour du Soleil.
La Lune s'avançoit; & ses belles Suivantes,
De couronnes d'argent à cinq pointes brillantes,
Faisoient de leurs flambeaux, dans le Ciel étoilé,
Aprés le jour éteint, vn jour renouvellé.
Quand des cris de frayeur, & des voix de menace,
Telles qu'on les entend au sac de quelque Place,
De leurs tristes accens rompent nostre repos,
Et réveillent au loin les Vents & les Echos.
Les Echos & les Vents en trouble leur répondent:
Du rivage prochain les vagues les secondent:
Et les vagues, les Vents, les Echos & la Nuit,
Font vn concert d'horreur, de tumulte & de bruit.
Un feu qui se fait jour à travers la fumée,
Paroist en mesme temps sur la Ville allumée:
Les tours & les Palais ont beau pour s'en sauver,
Leurs faistes sourcilleux dans la nuë élever;
L'Element destructeur qui s'échauffe à la proie,
Montant par tourbillons sur leurs masses ondoie.
Dans l'air & sur la plaine vne clarté reluit,
Plus effroyable à voir, que la plus sombre nuit:
Et sur la Mer au loin, les vagues qui rougissent,
Avecque la rougeur la crainte reflechissent.
Le tumulte qui croist avec l'embrasement,
Ajoûte de l'horreur à nostre étonnement.
Tous les Chefs commandez tiennent dans les barrieres,
Leurs Corps toute la nuit rangez sous les bannieres:
Et si-tost que le jour sur l'orison parut,
Un Chrestien du païs vers nos Gardes courut,
Qui de ce pitoyable & funeste Incendie,
En pleurant leur apprit l'étrange tragedie.
Il conte comme aprés les Chrestiens outragez,
Et de complot formé par troupes égorgez,
L'Ennemi furieux de sa double défaite,
Pour faire vne éclatante & fameuse retraite;
Et pour ne nous laisser qu'vn sepulcre fumant,
Avoit porté sa rage à cét embrasement.
Cent coureurs dépeschez trouvent la porte ouverte,
Les dehors dégarnis, la muraille deserte.
Le Roy qui dans le cours d'vn bonheur si soudain,
Reconnoist la vertu d'vne divine main,
Le cœur brûlant de zele & l'œil trempé de larmes,
En rend graces au Dieu qui couronne ses armes.

Aussi-tost le Soldat à son commandement,
Par bandes détaché court à l'embrasement.
Le spectacle est terrible, effroiable est l'image,
Des mourans & des morts, du sac & du carnage.
Le sang court à ruisseaux le long des carrefours:
Les corps & la ruïne en retardent le cours:
Et parmi les charbons, la cendre & la fumée,
Le feu paroist sanglant, & la mort enflamée.
Aprés que l'element à la proie échauffé,
Eut esté sur sa proie avec peine étouffé;
Le Soldat rassemblé mesure le ravage:
Compare la ruïne avecque le carnage:
Et parmi le débris, découvre avec horreur,
Les bizarres effets d'vne étrange fureur.
Une ville si vaste à demi consumée,
Nous paroist vn desert de cendre & de fumée.
Là les Peres brûlans sur leurs Enfans brûlez,
Là les Freres mourans avec les Sœurs meslez,
Font à nos yeux surpris vne scene sanglante,
Où s'étale l'horreur de la nuit precedente.
Là l'Espouse assommée & l'Espoux égorgé,
Sur le lit noptial en vn bucher changé,
Gardent de leur amour, qui n'a pû les défendre,
Aprés leurs feux éteints, la pitoiable cendre.
Un Chrestien se trouva couché parmi les morts,
Qui sembloit devoir fondre en larmes sur vn corps:
Et ce corps, quoi qu'il fust sans chaleur, & sans ame,
Laissoit encor aller quelque reste de flame,
Qui montant à la veuë, & descendant au cœur,
Y portoit la tendresse avecque la douleur.
On nous dit qu'il estoit de la belle Arimante,
Qui belle vertueuse, & courageuse amante,
Aprés six mois passez dans cette douce paix,
Où sont mis par l'Hymen les desirs satisfaits;
Sous l'habit d'Elimon qui l'avoit épousée,
S'estoit pour le sauver à la mort exposée.
Par ses pleurs Elimon sa mort redemandoit:
Par son sang Arimante à ses pleurs répondoit:
Et la belle pasleur de sa bouche entr'ouverte,
Sembloit l'encourager à supporter sa perte.
Une autre se trouva qui voulant accourir,
Aux cris de son Espoux, qu'elle entendoit mourir,
Errant dans le tumulte, & dans l'ombre égarée,
S'enferra de la pique en son corps demeurée:
Et sur luy trébuchant, par vn étrange sort,
Fut blessee à sa playe & mourut de sa mort.
Pitoiable vnion que les Graces pleurerent!
Que l'Hymen & l'Amour en commun regretterent!
Et nos yeux à regret témoins de ces malheurs;
Ne pouvant faire mieux, leur donnerent des pleurs.
La plus tragique Scene estoit autour du Temple,
Où par vn sacrilege affreux & sans exemple,
En rond sur le Parvis, deux cens testes regnoient,
Qui de ruisseaux de sang la muraille baignoient:
Et des lévres, des yeux, & d'vn triste silence,
Sembloient nous demander vne prompte vengeance.
Dans le Temple souïllé de morts & de mourans,
Deux corps d'âge pareils, de sexe differens,
Renversez sur l'Autel sanglant de leur supplice,
Venoient de consommer vn cruel sacrifice.
Le feu de leur bucher s'estoit éteint sous eux:
Soit qu'il eust respecté des cœurs si genereux;
Soit qu'il se fust trouvé plus foible que les flames,
Que l'amour sur leur sang épandit de leurs ames.
On eust dit que la mort belle de leur beauté,
Empruntast de leur front quelque air de dignité:
Et leurs graces sans teint languissantes & sombres,
Attiroient le respect, & n'estoient que des ombres.
Encor en cét estat, ils paroissoient s'aimer;
Et leurs bras étendus le sembloient exprimer.
On les prend, on les leve; & tandis qu'on rappelle,
De leurs esprits éteints la derniere étincelle:
Le jeune homme trois fois ouvre les yeux au jour,
Et poussant vn soûpir de douleur & d'amour;
Où sommes-nous, dit-il, quelle est cette lumiere,
Qui vient si loin du jour, si loin de sa carriere?
Est-elle de vostre Ame, Alcinde, ou de vos feux,
Encor aprés la mort propices à mes vœux?
Est-ce vous qui venez si brillante & si belle:
Décharger mon esprit de la masse mortelle?
Voi-je pas, poursuit-il, tournant vers nous les yeux,
Les Ministres cruels d'Olgan le furieux?
Sa rage me suit-elle encore aprés la vie?
Est-ce peu qu'vne fois Alcinde il m'ait ravie?
Alcinde; de regret à ce mot ébloüi,
Il tombe derechef sur elle évanoüi.
On le fait revenir, on l'instruit, on l'asseure:
D'vn leger appareil on ferme sa blessure:
Et comme il remarqua nos armes & nos Croix,
Vers le Ciel élevant les mains avec la voix;
Soyez beni, dit-il, vos bontez soient benies,
Destructeur des Tyrans, vengeur des Tyrannies.
Je voi donc en mourant Damiette en liberté:
Le joug des Sarrasins de sa teste est osté:
Et quoi-que de leurs mains sanglante & déchirée,
De vostre grace elle est de leurs mains retirée.
Ils sont enfin venus, ces Sauveurs conquerans,
Attendus de si loin, desirez si long-temps:
Et je mourrai content, mourant sur l'asseurance,
Que du beau sang d'Alcinde ils prendront la vengeance.
Prié de moderer l'excés de sa douleur,
Et de nous raconter le cours de son malheur.
L'infortuné, dit-il, qui survit à son ame,
Aprés avoir passé par le fer, par la flame,
Fils de Leon le fort, Leonin se nommoit,
Quand vn feu plus serain son Estoile allumoit.
Et cette glorieuse & triomphante morte,
Dont l'ame fut si belle, & la vertu si forte,
Au temps qu'à sa vertu son bonheur s'égaloit,
Illustre parmi nous, Alcinde s'appelloit.
Nos Ancestres François, & nez au bord de Loire,
Passerent en Syrie, au bruit que fit la Gloire,

Quand l'Europe croisée alla sous Godefroy,
Delivrer l'Idumée & luy rendre la foy.
Aprés la guerre éteinte, en Judée ils vesquirent;
De leur Race aprés eux les rameaux y florirent,
Et depuis, Saladin ayant reconquesté,
Et le Royaume Saint, & la Sainte Cité;
Nos Peres qu'il bannit en Egypte passérent;
Et de leurs biens pillez les restes y sauverent.
Alcinde & moy venus de ces nobles bannis,
Dés-ja liez de cœur, & de promesse vnis, [gesne,
Vivions sous ce beau joug sans contrainte & sans
Où l'Amour innocent les beaux couples enchaisne:
Et nos Parens d'accord devoient au premier jour,
Joindre le joug d'Hymen, à celui de l'Amour;
Quand le trouble & l'effroi de l'Egypte étonnée,
Arresterent la nopce à nos vœux destinée.
Les presages sur l'eau, dans l'air, & sur les Cieux,
A vostre avenement furent prodigieux.
La Lune s'éclipsa sous vne Croix ardente:
On vid dans vn nuage vne flotte luisante:
De la teste du Phare on vid le feu rouler:
De ses bouches en sang le Nil sembla hurler:
Le Sphinx * qui se voyoit élevé sur sa rive,
Troubla l'air d'vne voix effroyable & plaintive;
Et la grande Mosquée ouverte avecque bruit,
Vomit vne vapeur plus noire que la nuit.
De ces signes affreux la montre menaçante,
Portoit par-tout l'horreur, le trouble, & l'épouvante:
Et les bruits incertains aux certains confondus,
La terreur avancée, & les maux attendus,
Le siege mis, & devant la bataille,
De l'effroi des Esprits étonnoient la muraille.
Dans ce commun tumulte vn seul monstre restoit,
Qui de l'Estat branlant l'esperance arrestoit.
Le prodige en fut grand, & de nostre memoire,
Rien de plus merveilleux n'a paru dans l'Histoire.
Aprés * que Jean vainqueur, prés du Caire en-
Entre le Nil croissant & l'Infidele armé, [fermé,
Pour garantir son Camp d'vne entiere défaite,
Au Sultan Novadin eut rendu Damiette:
Sur ce large canal dont nos murs sont lavez,
Des flots bruyans & noirs se sont mesme élevez,
Sans vent qui les enflast, en vn corps s'amasserent,
Et d'vn dome flottant la figure formerent.
Ce liquide edifice également conduit,
A peine fut au bord, que s'ouvrant avec bruit,
Il sortit de son flanc vn Crocodile enorme, [me.
Et non moins monstrueux de grandeur, que de for-
D'vne affreuse lueur ses yeux étincelloient:
L'orgueil & la fierté dans ses regards rouloient:
D'vn double rang de dents sa gueule estoit ferrée:
De son dos cuirassé l'écaille estoit dorée:
Et le poids de sa queuë à peine le suivant,
Faisoit gemir la terre & menaçoit le vent.
Hautain de cette horrible & formidable gloire,
Et député du Nil, messager de victoire;
Il entre dans la Ville, & marche lentement,
Le peuple suit des yeux, surpris d'étonnement:
La merveille est de voir en cét épouvantable,
La cruauté tranquille & la fureur traitable.
Sans mal faire il s'avance, & sans crainte on le suit,
Jusques dans le caveau d'vn vieux Temple détruit,
Où * d'Apis & du Nil les barbares figures,
Sembloient regner encor sur de vaines masures.
Des Devins de son temps Mouffar le plus vanté,
Par les sages du peuple en corps est consulté.
Il répond que le Monstre est fatal à la Ville:
Que tant qu'il pourra vivre, elle sera tranquille;
Et se conservera libre avecque ses Rois,
Des armes des Croisez & du joug de la Croix.
Mais que dés le moment, que fléche, épée, ou lance,
Au Monstre tutelaire aura fait violence;
Et que les corps seront à sa faim refusez,
La Ville reviendra sous le joug des Croisez.
Vn Demon de sa troupe, à sa garde il assine,
Et deux enfans par jour, à son ventre il destine:
Mais il veut chaque jour ces enfans regenerez,
Et par l'eau du Baptesme à son goust préparez.
Cette barbare loy trouve des mains cruelles,
Par qui les innocens arrachez des mammelles,
Et livrez chaque jour à ce Monstre inhumain,
Desalterent sa soif, assouvissent sa faim.
Le sang frais en tout temps coule par sa demeure:
Sa machoire écumante en degoutte à toute heure:
Sur les restes des morts, il ronge les mourans,
De ses ongles ouverts, dans sa gorge expirans:
Les os, les intestins autour de luy pourrissent;
Et de clameurs au loin les voûtes retentissent.
Le Monstre ainsi vesquit du sanglant revenu,
Qui de pleurs & de morts luy fut entretenu:
Jusqu'à l'heureux moment, que sous de justes ar-
mes,
Son sang a racquitté l'vsure de nos larmes.
Au point que le combat se donnoit sur le bord;
Qu'à vostre effort l'Egypte opposoit son effort;
Que l'honneur entre deux, poussoit de violence,
L'vn des Camps à l'attaque, & l'autre à la défense;
Et que le Sexe infirme assisté des Enfans,
Et suivi des Vieillards courbez du poids des ans,
Alloient la crainte au cœur & les pleurs au visage,
De * l'Imposteur Arabe implorer le suffrage;
Le Monstre tout à coup de sa cave sorti,
Comme pour rasseurer l'espoir de son party,
Marchant avec orgueil, traisne de place en place,
De son ventre pendant la sanguinaire masse.
La rencontre en est prise à signe de bonheur;
On accourt pour le voir & pour luy faire honneur;
De canelle, d'encens, de baume on le parfume:
On fait vn nouveau jour des flambeaux qu'on al-
lume:
Sans épargne & sans ordre on couvre le chemin,
De branches d'orangers, de moisson de jasmin:
Et les Dames en troupe environnent la Beste,
Les timbales aux mains & les fleurs sur la teste.
Le spectacle attirant tout le peuple aprés soy,
La belle Alcinde émeuë & de zele & de foy,

Et semblable au Soleil, qui descend d'vn nuage,
Sort les armes en main, & l'ardeur au visage.
La voix de tant de sang, celle de tant de pleurs,
Des Enfans, des Parens, les confuses clameurs,
Les Manes assemblez de cent familles saintes,
Sous les griffes du Monstre & dans son ventre étein-
Presens à son Esprit, semblent encourager [tes,
Son zele, sa valeur, son bras à les venger.
Elle entre dans la foule occupée à la feste;
Elle suit pas à pas la marche de la Beste,
Et resignant à Dieu son zele & son dessein,
La mesure si droit, qu'au moment qu'à sa main,
La fléche décochée en murmurant échappe,
Elle ouvre écaille & cuir, & dans le cœur la frappe.
Le fer, le bois, la plume entrent d'vn mesme effort:
Le sang à gros bouïllons par l'ouverture sort:
Un long cry l'accompagne accompagné d'écume:
L'air en bruit à l'entour, & la poussiere en fume.
Tout le peuple en effroy, fuit le Monstre hurlant,
Qui vers sa noire grotte à peine reculant,
Tombe sous le portail de la grande Mosquée,
Et laisse de sa mort, la lumiere offusquée.
De sa gorge écumante vn souffle s'épandit,
Qui devint vn broüillas, où le jour se perdit:
Et les Esprits d'erreur qui du Temple sortirent,
A ses derniers abois, de longs cris répondirent:
Il en tomba deux tours, & le domo eboulé,
Attira le portail de sa chute ébranlé.
Alcinde qui s'estoit dans la foule cachée,
En vain des vns couruë, & des autres cherchée,
Se sauve dans ce Temple, où bien-tost on la suit;
J'y cours à mesme temps appellé par le bruit.
L'Amour qui m'accompagne échauffe mon audace,
J'abas ce qui m'arreste, & me fais faire place.
Alcinde me seconde; & les traits emplumez,
De vistesse, de force & d'adresse animez,
Plus animez encor de la main dont ils partent,
Tiennent la porte libre & la foule en écartent.
Le tumulte s'augmente, on nous joint de plus prés,
Le nombre nous épuise & de force & de traits.
Accablez à la fin du faix de la Commune,
Et malgré la Vertu livrez par la Fortune,
Nous sommes à l'Autel dos à dos attachez,
Et ce qui fait mon deüil, l'vn à l'autre cachez.
En cét étrange estat, si doux & si barbare,
Et qui d'vn mesme nœud nous lie & nous separe,
Quelles plaintes mon cœur ne fit-il point aux Cieux?
Que ne leur dis-je point de la voix & des yeux?
Tu le sçais, chere Alcinde, & tu sçais que mon ame,
Preste à souffrir pour toy, fer, précipice & flame,
Desira, si le Ciel l'eust remis à son choix,
De mourir en ta place, & mourir mille fois.
Mais ton zele, ta foy, ton cœur me consolerent,
Et sur moy leurs douceurs par ta bouche verserent.
Dans les feux, disois-tu, dont nos corps brûleront,
Nostre sang, nos esprits, nos cœurs se mesleront:
Et de mesmes rayons nos Ames couronnées,
Seront sur vn mesme Astre à la gloire menées.

Le peuple cependant de fureur agité,
Les armes à la main s'épand par la Cité:
Les maisons des Chrestiens en tumulte assiegées,
Sont prises sans combat, sans respect saccagées.
Jusqu'à nous la nouvelle en vient avec le bruit:
La terreur l'accompagne & la pitié le suit:
Nos cœurs en sont émeus, & parmi tant d'alarmes,
Nous ne pouvons servir nos Freres que de larmes.
Olgan fils d'Almondar, du combat revenu,
Est au Temple amené sanglant & le bras nu.
Son trouble paroissoit à l'air de son visage,
Et son harnois poudreux degouttoit de carnage.
Comme il vid sous les fers Alcinde qu'il aimoit,
Mais d'vne folle ardeur, & qui le consumoit,
De surprise & d'horreur son ame fut saisie:
L'amour aprés l'horreur émeut la jalousie:
Le zele & l'interest suspendirent l'amour,
Et l'amour revenant sur le maistre à son tour.
Ce tumulte appaisé, le Prince la déchaisne,
S'incline devant elle, & la traite de Reine.
Puis relevant les fers qui luy furent ostez,
Il se les met au bras, & s'en ceint les costez.
Que j'aye au moins, dit-il, la qualité d'Esclave;
Je la prefere au titre & de Prince & de Brave;
Et prefere ces fers de vos mains honorez,
Aux cercles rayonnans dont les Rois sont parez.
La chaisne dont l'Amour a mon ame chargée,
Est bien d'vne autre trempe, & d'autres feux forgée:
Et si pour vostre gloire, & mon soulagement,
Vous daigniez en porter vn anneau seulement,
Il n'est royal bandeau, ni couronne royale,
Que, par vne valeur à vos beautez égale,
Aprés qu'au joug d'Hymen nos cœurs seront liez,
Je n'aille conquerir & ne mette à vos pieds. [ne,
Va, luy replique Alcinde, ailleurs trouver ta Rey-
Porte ailleurs ta couronne, & me laisse ma chaisne.
Ces deux mots prononcez d'vn ton d'autorité,
Et suivis d'vne honneste & modeste fierté,
Au cœur du Sarrasin le dépit rappellerent,
Et contre son amour, la fureur allumerent.
Cét orgueil, reprit-il, te vient hors de saison;
Le temps qui regle tout, doit regler ta raison;
Le peril est pressant, & la mort t'est certaine;
Fais estat de perir, ou d'estre plus humaine.
N'irrite point l'Amour, il est fier & hautain:
Où son ardeur le porte, il est prompt à la main:
Et sa main ne reçoit ni borne ni mesure,
Soit qu'il rende vne grace, ou qu'il venge vne injure.
Alcinde avec mépris & d'vn air genereux,
Répond de son silence au barbare amoureux:
Et vers moy se tournant, d'vn geste de tendresse,
Interprete muet du cœur qui me l'adresse,
M'asseure de nouveau des gages de sa foy,
Et me jure des yeux, qu'elle mourra pour moy.
Olgan qui le remarque, en entre en jalousie:
Une obscure vapeur trouble sa fantaisie:
Et de son cœur piqué d'vn funeste serpent,
L'enflure avec horreur sur son front se répand.

D'vn ton de furieux, & d'vne voix coupée,
D'autres feux, luy dit-il, ton Ame ont occupée;
Et ton esprit captif, chargé d'autres liens,
N'est plus en liberté de prendre part aux miens.
Mais ce fer coupera tes attaches infames;
Ton sang étouffera tes impudiques flames;
Et l'amour à la fin vengé de tes dédains,
En soulera ses yeux, s'en lavera les mains.
De fureur à ces mots, du pied frapant la terre,
Et tirant tout d'vn temps le sanglant cimeterre,
Il s'approche d'Alcinde, & le luy plonge au sein,
Quoi-que le fer paruſt en fremir sous sa main;
Et que vers luy courbé, de respect ou de crainte,
Il semblast s'en défendre & ployer de contrainte.
Effrayé de son crime & demi chancelant,
Il me porte le fer encore ruissellant.
Doux & derniers regards de ma moitié mourante,
Magnanimes soûpirs de sa bouche expirante,
Je vous prens à témoins, que je n'évitai pas,
Le coup qui m'apportoit vn si noble trépas.
Mon cœur voulut s'ouvrir, pour recevoir la lame
Chaude du sang d'Alcinde & du feu de son Ame:
Et mon dernier souhait, quand la froideur le prit,
Fut de baiser sa playe, & d'y rendre l'Esprit.
Mais la main du meurtrier ne fut pas assez forte,
Et je me trouve en vie, aprés Alcinde morte.
Ni le fer, ni le feu n'ont pu m'en détacher;
Je survis à l'épée & survis au bucher:
Et rebut de la Mort, Ombre errante & funeste,
De mon Ame privé, sur la terre je teste,
Pour traisner mon supplice, & faire voir au jour,
Le Spectre infortuné d'vn malheureux amour.
Ces mots que deux soûpirs en l'air accompagnerent,
La voix de Leonin, & sa force épuiserent.
Le deüil, le desespoir, le regret, la langueur,
Introduits par l'amour entrerent dans son cœur:
Les ombres de la mort ses regards obscurcirent;
Sa blessure s'ouvrit, les esprits en sortirent;
Le sang tout de nouveau, sur Alcinde en coula;
Sa bouche à sa blessure en mourant se colla:
Et son Ame sortant plus contente, & plus gaye,
Fit briller sa lumiere au travers de sa playe.
Un exemple si rare étonna nos Esprits,
Attendris de pitié, de merveille surpris;
Et pour le faire voir à la race future,
Sur la base d'vne ample & riche sepulture,
Les noms des deux Amans en porphyre gravez,
Et leurs bustes en marbre au dessus élevez,
Leur vont estre d'avance vn monument de gloire,
En attendant celui, qu'ils auront dans l'Histoire.
Si-tost que le travail de plus de mille bras,
Eut rangé le débris, éloigné l'embarras,
Et purgé la Cité des funestes reliques,
Qui combloient les maisons & les places publiques;
Au concert des clairons tout le Camp se mouvant,
Vers Damiette marcha dés le Soleil levant.
Aprés deux Corps d'Archers, & deux Corps d'Ordonnance,
Avancez pour mener la pompe en asseurance,
Les Ministres sacrez, suivoient en habits blancs,
Par files divisez & distinguez de rangs.
Un autel qui rouloit sur des cercles d'yvoire,
En triomphe portoit le Dieu de la victoire.
Vn poele de rubis & de perles greslé,
Luy faisoit au dessus comme vn Ciel étoilé.
Le Soleil devant luy, tout à coup devint sombre,
Comme pour declarer qu'il n'estoit que son ombre:
Et reprenant aussi tout à coup sa beauté,
Fit pour le couronner comme vn dais de clarté.
Les Palmiers d'alentour de respect se ployerent,
Leurs cimes, leurs rameaux, leurs troncs s'bumilierent;
Et d'vn doux mouvement leur feüillage battu,
Sembla du Dieu caché découvrir la vertu.
Douze nobles Enfans, parez de longues aisles,
Le front environné de guirlandes nouvelles,
Liez de chaisnes d'or à ce mobile autel,
Sembloient representer l'équipage immortel,
Que le * Prophete vid à la Machine ardente,
D'où la face de Dieu lumineuse & roulante,
Donnoit vie & chaleur aux Animaux aislez,
De cordages de feu devant elle attelez.
Le Roy marchoit aprés, pieds nuds & teste nuë,
Le front bas & la mine en respect retenuë:
L'encens de ses soûpirs vers le Ciel s'exhalans,
Les pleurs chauds & serains de ses yeux ruissellans,
Composoient devant Dieu, comme vn parfum mystique,
Tout autre que celui de la gomme Arabique.
A l'exemple du Roy, les Princes & les Grands,
Se défont de l'orgueil commun aux Conquerans.
Tout le Camp qui les suit d'vne modeste allure,
Sans barde, sans cimier, sans plume & sans houssure,
Fait voir ce que jamais on ne vid sous les Cieux,
Des Braves sans fierté, d'humbles Victorieux:
Et par vne celebre & nouvelle alliance,
Accorde le Triomphe avec la Penitence.
En cét ordre l'Armée entre dans la Cité,
L'incorruptible Agneau dans le Temple est porté:
Et là par les Vainqueurs, au bruit de cent trompettes,
Aprés l'hymne chanté, les offrandes sont faites.
Ce recit merveilleux par ces mots achevé,
Fut de toute la troupe en commun approuvé:
Et de nouveau chacun applaudit à la gloire,
D'vne si memorable & si grande victoire.
C'est à Dieu, dit le Roy, qu'on en doit tout l'bonneur;
Ses graces sont pour nous des sources de bonheur:
Et selon que ses mains sur nos armes s'étendent,
Ou les mauvais succez, ou les bons y descendent,
Ses mains font quand il veut, palme & laurier fleurir;
Quand il veut, elles font palme & laurier mourir:

Et ce qu'avec erreur l'ignorance commune,
Par les Fables deceuë, impute à la Fortune;
Ne se doit imputer, qu'à ces puissantes mains,
Qui font tout le tissu du destin des humains.
Que ce soit donc à luy, qu'on rende la couronne,
D'vn bonheur si constant qu'à nos armes il donne:
Et qu'à luy seul aussi, comme il est seul vainqueur,
Soient offerts les devoirs de la bouche & du cœur.
Aprés viendra le jour de la feste promise,
Pour le succés heureux de Damiette conquise.
Là chacun dans la Lice ouverte aux Jeux d'honneur,
Pourra faire valoir son adresse & son cœur.
A ces mots il se leve. Alfonse luy demande,
D'avoir au moins l'honneur d'entrer en quelque bande,
Il dit, que s'il n'a pu prendre part au danger,
S'il n'a pu du combat la gloire partager:
Son zele pour le moins, veut qu'aprés la conqueste,
Avec toute la Cour, il ait part à la feste.
Là dessus tous les Chefs, d'vne commune voix,
Des rangs & des partis, luy remettent le choix.
Et tandis que chacun met le temps qui luy reste,
A dresser ses chevaux, à tenir son train leste:
Avec vn soin pareil, l'ingenieux Courvaux,
Reglant de cent Ouvriers les mains & les travaux,
Met sur pied, d'vne part, en machines mouvantes,
Des fleuves, des forests, des montagnes roulantes:
Et d'autre part les Chefs des Partis differens,
Préparent, pour venir en pompe sur les rangs,
Tout ce que peut fournir à la Galanterie,
Ou la valeur sçavante, ou la grace aguerrie.

REMARQUES.

Le Sphinx qui se voyoit. *p. 33. col. 1.*] Le Sphinx estoit vn Monstre celebre en Egypte, & adoré des Egyptiens. On luy donnoit vne teste de Fille & vn corps de chien.

Aprés que Jean vainqueur. *pag. 33. col. 1.*] Ce Jean fut celui qui prit Damiette l'an 1215. & fut contraint de la rendre, pour retirer son Armée, engagée entre le Nil débordé, & les troupes des Sarrasins.

Où d'Apis. *pag. 33. col. 1.*] Apis estoit adoré des Egyptiens sous la figure d'vn Veau.

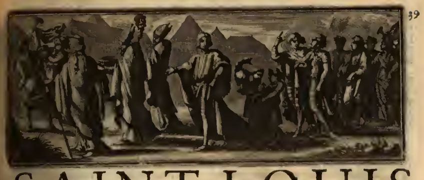
De l'Imposteur Arabe. *pag. 33. col. 2.*] C'est Mahomet, qui estoit Arabe de naissance.

Que le Prophete. *pag 35. col. 2.*] Ce Prophete est Ezechiel: & cette machine ardente, est le chariot tiré de quatre animaux aislez & en feu, où la gloire de Dieu luy fut montrée.




BIBLIOTHEQUE DE LA VILLE
LYON





SAINT LOUIS
OU
LA SAINTE COURONNE RECONQUISE.

LIVRE QVATRIÉME.

LE Tournoi promis en réjoüissance de la prise de Damiette, est avancé en faveur d'Alfonse & des Princes de Syrie arrivez avecque luy. L'appareil en est ingenieux & magnifique. D'vne-part l'Amour condamné par les Tenans, & declaré incompatible avec la Valeur: & d'autre-part justifié & défendu par les Assaillans, est le sujet des Cartels & des Devises des vns & des autres. Aprés les courses particulieres & le Tournoi general, vn Inconnu arrivé à la Barriere, demande de courir contre six des plus Braves de l'Armée. L'avantage de toutes les six courses luy estant demeuré, il demande d'en faire vne septiéme contre le Roy, qui s'y presente, & l'Inconnu qui estoit Assassin, blessé & puni du malheureux dessein qu'il avoit sur sa personne, est renvoyé chargé de presens.



PEINE on vid le jour au Tournoi destiné,
Brillant d'vn feu serain, par l'Aurore amené,
Que l'airain inspiré d'vne halcine harmonique,
Fit entendre vn concert de guerriere Musique.
Du logement Royal ce bruit courant au loin,
Excita dans le Camp, l'industrie & le soin:
Dans tous les logemens d'autres concerts se firent,
Qui d'vne longue suite aux Royaux répondirent:
Et mille tons divers, qu'on oüit s'y mesler,
Semblerent les Echos au combat appeller.
L'allegresse assoupie, à ces bruits se réveille;
Chacun ou pour combattre, ou pour voir s'appareille.
La seureté du Camp se commet à six Corps,
Tour à tour commandez, d'estre en garde au dehors:
Et d'autres au dedans, rangez sous deux bannieres,
Sont nommez pour garder l'enceinte des barrieres.
Dés-ja vers le midy le Soleil s'avançoit,
Et sous les pieds des monts les ombres repoussoit;
Quand Loüis assisté de la vieille Noblesse,
Qui ne prend plus de part aux jeux de la jeunesse,
Se rend sur vn theatre, en Balcon façonné,
Et d'vn Dais magnifique au dessus couronné.
On void à ses costez Belinde, & Lisamante;
L'vne en habit de deuil, l'autre d'or éclatante:
Selon l'ordre établi, chacun tient là le rang,
Que demande ou sa charge, ou son âge, ou son sang.
Et les Juges assis autour du Connestable,
Ont les prix devant eux rangez sur vne table.
D'abord il entre au bruit de vingt clairons sonnans,
Deux Sauvages chargez des Lances des Tenans,

La neige avec la mousse estoit sur eux meslée:
Leur longue chevelure en patoissoit collée :
Des glaçons tortillez à leurs barbes pendoient :
D'autres tournez en rond, de leur front descendoient :
Et par-tout où leurs pieds imprimoient quelque trace,
Il sembloit que la neige y vinst avec la glace.
Douze enfans les suivoient, tous enfans des Hyvers;
De glace, de bruine, & de gresle couverts.
Tout cela se voyoit sur leurs tocques gommées,
Sur leurs juppes de talc, & de verre semées.
D'vn vernis éclatant leurs pennaches glacez,
De neige & de frimas paroissoient herissez;
Et leurs chevaux n'avoient en toutes leurs parures,
Que le froid, que le vent, que l'Hyver en figures.
Vers l'Eschaffaut Royal cette troupe marcha,
Et ceux du premier rang, comme elle en approcha,
En forme de recit, ce cartel entonnerent,
Et tous les spectateurs de leurs voix étonnerent.
Nourrissons de l'Hyver, Enfans de ces Climas,
Où les jours sans chaleur ne sont que des frimas,
Et d'vn froid eternel la Nature engourdie,
D'aucun rayon du Ciel n'est, jamais attiedie.
Nous venons maintenir aux yeux de cette Cour,
Que la Valeur ne peut s'allier à l'Amour:
Que les meilleurs Esprits à son feu s'obscurcissent;
Que les faits, que les noms les plus beaux s'y noircissent;
Que le joug qu'il impose est vne entrave aux cœurs,
Appellez par la Gloire au faiste des honneurs:
Et que le froid qui sert à former la Prudence,
Sert encor à former la Force & la Vaillance.
Douze Escuyers suivoient, de deux Parrains suivis:
Leurs chevaux estoient blancs, & marquetez de gris:
Sur la mante ils avoient la neige en mouchetures,
Et la glace en boutons, aprés leurs chevelures.
Les Coursiers des Tenans menez de longs cordons,
Tantost alloient au pas, tantost à petits bonds:
Leurs bousses, leurs gitels, leurs bardes, leurs testieres,
Et depuis leurs chanfrains, jusques à leurs croupieres
Tout paroissoit houppé de la blanche toison,
Tout brilloit du crystal de la froide saison.
Deux Vents les conduisoient, dont les testes gelées,
Les visages bronzez, les épaules aislées,
Faisoient voir qu'ils estoient de la troupe des Vents,
Les plus froids, les plus secs, & les plus morfondans.
Sous leur haleine aussi, l'air devenoit plus triste:
Les herbes paroissoient se flestrir sur leur piste:
Et leurs aisles sembloient devoir à chaque pas,
Jetter aux Spectateurs la neige & le frimas.
D'elle-mesme aprés eux, marche vne Roche nuë:
Le corps en est tout blanc, la teste en est chenuë:
On luy void le pied sec, on luy void les costez,
Ou brillans de verglas, ou de glace encroustez.
Toute l'eau qu'elle jette, en filets se divise;
Et durcie en tombant, au souffle de la bise,
En boutons de crystal, d'vne part s'arrondit,
Et de l'autre en corail par branches se roidit.
Dix Chevaliers suivoient, la lance sur la cuisse:
Leurs chevaux du regard courant dés-ja la Lice,
Sembloient estre venus de ces haras neigeux,
Où se prend de l'Hyver, l'attelage orageux.
Leur crin long ressembloit à la toison crespée,
Qui du corps de la nuë en floccons est coupée:
Et leurs larges plumars paroissoient des buissons,
Où pendoient des crystaux pareils à des glaçons.
Aprés, vingt Estafiers, qui fermoient la bande,
Les floccons sur la tocque & sur la houpelande,
Et tout l'habit couvert de rubans veloutez,
Du coton des hyvers paroissoient mouschetez.
D'vn secret mouvement la Roche gouvernée,
Aprés vn tour de Lice, en sa place est menée.
Là s'ouvrant tout à coup; & jusques au dedans,
Recevant par vn arc, les yeux des regardans,
Elle expose à leur veuë, vn Salon magnifique,
De matiere superbe, & de structure antique.
Huit pilastres égaux, moitié noirs, moitié blancs,
Mais tous de fin crystal, également distans,
Et situez en rond, divisoient la structure,
Et donnoient à l'ouvrage vne juste figure.
D'vn ambre clair & pur en pennache tourné,
Chaque pilastre estoit richement couronné.
Des bases les portoient, où cent gommes gelées,
Diverses de teinture, & par le froid meslées,
Et selon leurs aspects, pareils ou differens,
Faisoient des corps obscurs, ou des corps transparens.
L'architrave, la frise, & toute la corniche,
Estoient d'vne matiere à la veuë aussi riche:
Force pleurs de crystal, force pleurs d'ambre pur,
Meslez de poudre d'or, & de poudre d'azur,
Y faisoient vn meslange, où mille belles feintes,
Naissoient des jours divers, & des diverses teintes.
A la voûte pendoient des conques de glaçons,
Bizarres de couleurs, autant que de façons:
Et par ordre, on voyoit, dans le mur enchassée,
La rocaille vernie, & de mousse enlacée.
Mais rien dans le Salon ne parut surprenant,
Comme parut sous l'arc, l'vn & l'autre Tenant.
Alfonse, sous le nom du froid Alaxarite:
Et Robert, sous celuy de l'insensible Scythe.
L'vn & l'autre d'vn air qui s'egale à son rang,
La javeline en main, le sabre sur le flanc,
Sembloit dés-ja du geste, & de la contenance,
Mesurer la carriere, & demander sa lance.
Leurs cimiers s'élevoient, de pennaches couverts,
Plus blancs que les floccons que filent les Hyvers:
L'armure estoit d'argent; mais toute ciselée,
Et telle que l'on void l'eau crespuë & gelée:
Et de maint diamant prés à prés enchassé,
La cotte estoit greslée & le casque glacé.

A

A leurs pieds vo Amour, les mains au dos liées,
Le corps bas & courbé, les deux jambes pliées;
Témoignoit le dépit qu'il avoit de se voir,
Sans armes & défait, captif & sans pouvoir.
Deux superbes escus exposez en parade,
Pendoient aux deux piliers de la pompeuse arcade;
L'vn portoit pour devise vn Laurier imparfait,
Qui d'vne * Femme encor conservoit quelque trait;
Et le mot Sarrasin disoit, que la Victoire,
A qui fuyoit * l'Amour faisoit venir la Gloire.
Dans l'autre se voyoit vne ruche d'argent:
Vn essain d'or, en l'air, au dessus voltigeant,
Faisoit vn corps de garde, autour de son Monarque,
Reconnu par les traits de sa royale marque:
Et le mot exprimoit, que sans * estre amoureux,
Et sans estre galant, il estoit valeureux.
Cependant vn grand More arrive à la barriere,
Qui pour les Assaillans demande la carriere,
Elle leur est ouverte, & l'on void dix tambours,
En juppes de satin, en bonnets de velours,
S'avancer deux à deux, & dans les intervalles,
Suivre d'vn train pareil dix Joüeurs d'attabales.
Tout est en feu sur eux; & l'on diroit au bruit,
L'on diroit à l'éclat de leur elinquant qui luit,
Que du sein de la nuë, ils sont venus sur terre,
Pour y faire vn concert d'éclair & de tonnerre.
Deux Ciclopes suivoient brûlez & demi-nus,
A leur taille, à leur front, à leur hâle connus.
L'vn & l'autre marchoit, les épaules chargées,
Des armes qu'il avoit à l'Assaillant forgées.
Le feu de la fournaise y paroissoit encor,
En charbons de rubis, en étincelles d'or.
Et soit qu'on regardast le métal, ou l'ouvrage,
On ne sçavoit auquel adjuger l'avantage.
Dix Pages les suivoient sur des chevaux bardez:
Leurs pompeux vestemens de feux estoient brodez,
Et leurs visages noirs de l'ardeur de leurs ames,
Sembloient, de leurs habits, accompagner les flames;
Tandis que leurs chevaux, à courbettes passant,
Rentrant à petits sauts, & par bonds s'élançant,
Sembloient poussez du feu, dont leurs riches housses,
Dont leurs caparassons, n'avoient que des figures.
Chaque Page à la main vne lance portoit,
Qui du tronçon au fer, en flame serpentoit:
Et sur la toque rouge, vne ondoyante plume,
Representoit le feu, qui sous le vent s'allume.
Vers le Roy cette troupe en bel ordre arrivant,
Un des Pages la voix avec art élevant,
Commence ce recit, les autres le secondent,
Et leurs voix, de concert, à la sienne répondent.
Nourrissons des climats, où regne la chaleur,
Qui fait d'vn mesme feu l'Amour, & la Valeur,
Brûlez comme on nous void, & tout couverts de flames,
Nous venons à dessein d'apprendre aux froides Ames,
Que le feu, des grands cœurs est le propre Element,
Et qu'vne mesme ardeur fait le Brave & l'Amant.
Pyriadre l'ardent, le vient avec les armes,
Soustenir contre tous, non moins qu'avec ses charmes.
Il est Brave & Galant; & selon qu'il luy plaist,
Il sçait mettre en vsage, ou la force, ou l'attrait.
Ce recit achevé les dix Pages passerent:
Aprés, les Escuyers, en leurs rangs s'avancerent:
Sur leurs testes, des feux en plumes ondoyoient,
Des feux sur leurs chevaux, en bardes flamboyoient;
Et moins vuide que plein, leurs juppes & leurs mantes,
De feux en broderie estoient étincelantes.
Deux Genets alezans ensuite sont menez,
Vers le Midy tous deux, & sur le Tage nez.
Un Vent les engendra d'vne feconde haleine,
Passant sur deux Jumens, qui paissoient dans la plaine.
L'vn se nomme la Foudre, & l'autre a nom l'Eclair:
Et plus vistes que n'est vn trait qui vole en l'air;
Sans se mouiller la corne, ils pourroient d'vne course,
De la bouche du Nil, remonter à sa source.
L'vn & l'autre se sent de son extraction:
Le feu brille en leurs yeux & dans leur action:
Le feu sur leurs harnois luit en orfevrerie,
Sur leurs caparassons il luit en broderie:
Et leurs pas sont si hauts, ils vont si fierement,
Ils poussent l'air si loin de leur hannissement,
Qu'il n'est point de valon, d'où quelque Echo ne sorte,
Qui de sa repartie au combat les exhorte.
Chacun d'eux à la main par vn Negre est conduit,
D'vn long cordon houpé qui de paillettes luit:
Et ces noirs Estafiers, à la teste emplumée,
Semblent moitié de flame, & moitié de fumée.
Charles suit sous le nom du Chevalier ardent;
Son air, son port, sa mine, ont du Brave & du Grand:
Et les feux de son Ame heroïque & hautaine,
Semblent s'estre épandus jusqu'au char qui le mene.
Il roule sur des feux en cercles façonnez:
En moyeux, en rayons d'autres feux sont tournez:
D'autres font le timon, les essieux & la quille:
Et l'on n'y void que feu, qui serpente & qui brille.
Quatre Coursiers de front à ce char attelez,
Sont de flames couverts, & de flames aislez.
Le feu de leurs naseaux sort avec la fumée:
Toute la Lice au loin en paroist enflamée:
Et des feux sur leur crin tortillez & rampans,
Semblent se presenter à l'épreuve des Vents.
Vulcain, ardent cocher de l'ardent attelage,
A le feu dans les yeux, à la barbe, au visage:
De six flames en pointe il a le front brûlant:
Et son corps, d'autres feux, se void étincelant.

Charles parmi ces feux, & sur cette machine,
Soûtient sa dignité de l'air & de la mine.
Son casque & son harnois de flame d'or chargez,
Eclattent de rubis, en flames arrangez.
Son cimier haut & riche est d'vne Salamandre,
Qu'on void au lieu de feux douze plumes épandre,
Qui font de leur couleur & de leur mouvement,
Autour du riche armet, vn mol embrasement.
De deux Amours, armez de carquois, & de flames,
Et des plus exercez à la chasse des Ames;
D'vne-part, l'vn soûtient son escu de combat,
Qui répond au Soleil, d'vn effroyable éclat:
L'autre tient d'autre-part, l'escu de sa Devise,
Où d'vn feu pur & clair la * Salamandre éprise,
Dit d'vn mot Grenadin, en Arabe exprimé,
Que le feu glorieux, autour d'elle allumé,
Sans rien diminuër du * tour de sa couronne,
En augmente le prix, par le jour qu'il luy donne.
Sur trois lignes, aprés, marchoient douze Estafiers,
De leur or, de leur soye, & de leur gaze fiers:
Des flames de clinquant éclatoient sur leurs mantes:
Et leurs toques estoient de feux de plume ardentes.
Aprés tout l'équipage en bel ordre passé,
Charles jusqu'au Salon des Tenans avancé,
Descend de bonne grace, & de l'arme qu'il porte,
Va toucher leurs escus, qui pendent à la porte.
L'vn & l'autre au combat par ce signe invité,
Sort avec vne belle, & modeste fierté.
Alfonse le premier se fait voir dans la lice,
L'escu pendant au cou, la lance sur la cuisse.
Charles en mesme temps, monté sur son Eclair,
Qui passe, tourne, saute, & fait tout de bel air;
A l'autre bout se rend, pour prendre sa carriere,
Met la lance à l'arrest, & baisse la visiere.
Au signal du courir donné par les clairons,
Repeté brusquement, à grands coups d'esperons,
Les Coursiers animez de vistesse s'élancent;
Et de l'œil, qui les suit, la vistesse devancent.
Dans la carriere ouverte à la jouste des flots,
Spectacle épouvantable aux plus fiers matelots,
Des Esprits orageux moins legere est la course,
Quand l'vn venant du Sud, l'autre venant de l'Ourse,
L'air éclate à leur choq, l'onde écume & gemit:
Et de frayeur, au loin, le rivage fremit.
Les deux Princes jousteurs portez d'vne vistesse,
Egale à leur valeur, égale à leur adresse,
Rompans sur leurs escus, sans quitter les arçons,
Font voler en éclats leurs bois jusqu'aux tronçons.
Les chevaux vigoureux, la carriere fournie,
Tournent juste à la main, sous l'art qui les manie.
Et les deux Chevaliers, de nouveaux bois armez,
Et d'vn nouveau courage à la jouste animez,
Font de telle roideur vne course seconde,
Que de son lict, le Nil en vid fremir son onde:
Et de leurs bois noüeux, en mille endroits brisez,
On vid luire dans l'air les éclats embrasez.
Les bois ainsi rompus, & les carriéres faites,
Les Princes vers leurs Gens retournent à courbettes.
Mais dés-ja pour courir contre l'autre Tenant,
Sur vn second cheval l'Angevin revenant,
Le conduit d'vne adroite & sçavante maniere,
Et la lance à la main, rentre dans la carriere.
D'autre costé Robert, bien armé, bien monté,
Et d'vn noble aiguillon à la gloire porté,
Se presente à la jouste avecque cette mine,
Si fiere & si terrible à la Gent Sarrasine.
Un faux hyver sur luy brilloit de faux glaçons;
Son Coursier les portoit en ses caparassons;
Mais tout ce faux hyver, & sa feinte froidure,
Maintenant qu'il agit, change bien de figure.
Il semble étinceler à tous ses mouvemens:
Il semble mettre en feu perles & diamans:
Et ce qui paroissoit, ou gresle, ou neige, ou glace,
Paroist flame aux éclairs que jette son audace.
Ils coururent, pareils à deux nobles Milans,
Qui d'vn nouvel amour, au renouveau brûlans,
Dans la lice de l'air, qu'ils battent de leurs aisles,
Cherchent par le combat, à vuider leurs querelles.
Au bruit de leur assaut, les Vents des environs,
De leurs longs sifflemens leur servent de clairons:
Et des troupeaux paissans sur le prochain herbage,
Les Bergers étonnez, admirent leur courage.
Tous deux & la premiere, & la seconde fois,
Coururent de tant d'art, qu'ils rompirent leurs bois.
Du bois de l'Angevin les éclats s'envolerent,
Et bien haut dans la nuë aux yeux se déroberent;
Mais deux furent du sort conduits si justement,
Qu'on en vid deux Aiglons, passans dans ce moment,
Sous la gorge blessez, tomber sur la carriere;
Et de leur jeune sang arroser la poussiere.
Presage merveilleux! prophetique accident!
Par là, sur l'avenir le Destin regardant,
Voulut à l'Angevin la défaite prédire,
Dont il terrasseroit deux * Princes de l'Empire.
Chacun sans les comprendre, à l'augure applaudit;
Chacun le bon succés du desir en prédit:
Et quelques ans aprés, de cette prophetie,
La promesse fatale à plein fut éclaircie,
Quand * Parthenope vid Charles son nouveau Roy,
Vainqueur de Conradin, & domteur de Manfroy,
Recevoir sur son port, des mains de la Victoire,
La Couronne de l'Isle * au triple Promontoire.
Au battement des mains, accompagné de voix
Un concert succeda de cors, & de haut-bois.
Qui rangez deux à deux, la barriere passerent,
Et le long de la lice en deux files marcherent.
Huit Pages aprés eux, tenoient le mesme rang,
Leur habit incarnat estoit houppé de blanc:

Et leurs plumes de blanc & d'incarnat meslées,
Voloient au gré du vent, sur leurs testes aislées.
Les penons, les rubans des lances qu'ils portoient,
Les housses, les plumars des chevaux qu'ils montoient,
D'incarnat & de blanc, tantost clairs, tantost sombres,
Faisoient cent jours divers, & cent diverses ombres.
Escuyers & Parrains s'avançoient aprés eux,
D'habits à l'Arabesque éclatans & pompeux:
Les plumes par bouillons sur leur front ondoyantes,
Répondoient aux couleurs de leurs vestes volantes:
Et leurs sayons de gaze, & de satin bandez,
Se voyoient d'argent trait aux jointures bordez.
Leur longue chevelure en natte cordelée,
Et de tresses d'argent & d'incarnat meslée,
Leur flottoit sur l'espaule, & dans l'air se mouvant,
Sembloit d'vn nœud frangé faire vn joüet au vent.
Un Autel roule aprés, la forme en est nouvelle,
Et d'vne étoffe aux yeux aussi riche que belle.
De six chaisnes d'argent également tendu,
A six colonnes d'or, il se void suspendu.
Sur ces colonnes monte, en voute, vne coquille:
D'or de laque, & d'azur la canelure en brille:
Et des lauriers d'émail, aux colonnes liez,
Les rameaux serpentans, en chapiteaux pliez,
Leur font, de l'ornement que la feüille leur donne,
Une ceinture au corps, au front vne couronne.
Sur l'Autel qui paroist d'agate de Levant,
Un feu clair & serain, sans fumée & sans vent,
S'allume des esprits d'vne pure matiere,
Qui preste son amorce à la seule lumiere.
Sur l'innocent bucher, vn * Phenix enflamé,
Et de son noble feu, moins bruslant qu'animé,
L'attise de ses pieds, & le bat de ses aisles,
Pour en rendre, s'il peut, les flames immortelles.
Quatre cercles ardens façonnez en Soleils,
Et composez de feux à des rayons pareils,
Font rouler la machine, où l'on void attelées
Deux * Licornes de front, blanches & tavelées.
D'incarnat & d'argent leur long crin est tressé,
Leurs freins en sont couverts, leur dos en est houssé,
Et sur leur front velu, les cornes arborées,
Sont de gaze à boüillons & de rubans parées.
Elles vont fierement, & d'vn air asseuré,
Qui paroist au concert des haurbois mesuré,
Et suit les mouvemens d'vne jeune * Cochere,
A qui l'Aube, venant éclairer l'hemisphere,
Quelque pourpre, & quelque or qu'on luy voye étaler,
En richesses d'atours ne se peut égaler.
Sa cuirasse à l'antique, est d'argent écaillée;
D'vne moisson de fleurs sa cotte est émaillée:
Et l'aigrette mobile, à rayons d'argent trait,
Luy fait comme vn comete au faiste de l'armet.
Aussi brave que belle, aussi belle que fiere,
Elle conduit le char le long de la carriere.
L'vne & l'autre Licorne est docile à sa main,
Et suit avec respect le maniment du frein.
Mais si-tost qu'elle fut dans la juste estenduë,
D'où sa voix sans déchet, pouvoit estre entenduë,
Vers l'échaffaut Royal elle tourna les yeux;
Et chanta ce recit d'vn ton harmonieux.
Partisans de l'Amour, mais de l'Amour pudique,
Nous venons deputez du Climat Arabique,
Où l'eternel * Oiseau sans sexe & sans pareil,
Ne vit que de parfums, n'aime que le Soleil.
Le Brave qui me suit, est le noble Alcassante,
Qui vient pudique Amant d'vne pudique Amante,
Maintenir par le fer, que les feux de l'Amour,
Doivent estre aussi purs que ceux qui font le jour:
Que moins ils ont de corps, & plus ils ont de force:
Que le Beau pur en est l'Aliment & l'amorce:
Que c'est de leur chaleur que naissent les lauriers,
Des Poëtes Heros, & des Heros guerriers:
Qu'ayant leur source au Ciel avecque la lumiere,
Ils ne peuvent tirer que du Ciel leur matiere:
Et qu'au dessous du Ciel, le droit d'en estre épris,
Ne peut appartenir qu'aux celestes Esprits.
A ce recit chanté d'vne voix harmonique,
Répondoit dans l'escu la Devise heroïque.
On y voyoit ce feu * paisible, égal, & clair,
Qui d'vn tour embrasé ceint la Sphere de l'air;
Et le mot au dessus, en lettres Arabesques,
Escrit d'or & d'azur, & bordé de Moresques,
Promettoit qu'estant pur, jamais il ne mourroit,
Et jamais son ardeur, au temps ne cederoit.
Coucy paroist aprés, sous le nom d'Alcassante.
Sur son armure d'or & de rubis ardente,
Il voltige vn brocar de frisures ondé,
Et de flames en pointe, à l'aiguille brodé.
Sur son casque, vn Phenix s'éleve, & bat des aisles:
On diroit que le vent siffle en passant sous elles,
Vingt plumes à l'entour, font de leur mouvement,
Que leur couleur seconde, vn feint embrasement:
Et paroissent aux yeux des flames qui s'allument,
Et qui brûlent l'Oiseau, sans qu'elles le consument;
La zagaye Arabesque à chaque pas qu'il fait,
D'vne mesme action effraye, étonne, & plaist:
Et son éclat qui va le long de la carriere,
Est aux yeux vn défi de terrible lumiere.
Le Coursier qu'il montoit superbement paré,
Alloit d'vn air superbe, & d'vn pas mesuré:
La terre paroissoit s'entendre à son escole:
S'élever, s'abaisser, se rendre ou dure, ou molle;
Luy répondre en cadence, & mettre en divers tons,
Les groupades, les sauts, les voltes & les bonds.
Son poil estoit plus blanc, que n'est l'humide laine,
Que l'Hyver herisse forme de son haleine;
Avec ce blanc si pur, à floccons se mesloit,
Un rouge, dont l'éclat l'écarlate égaloit:
Et les yeux abusez de cette moucheture,
Attribuoient à l'Art, le jeu de la Nature.

Le frein d'or sous ses dents d'écume degouttoit:
De campanelles d'or son poitral éclatoit:
Et du milieu pendoit vne houppe frangée,
De rubis, de saphirs, & de perles chargée,
Qu'vn muffle soustenoit, de quatre diamans,
Qui brilloient en sa bouche, & luy servoient de dents.
Tout flamboyoit sur luy, chanfrains, bardes, houssure,
De chiffres enlacez, & de feux en figure.
Les Estafiers ensuite, en deux lignes rangez,
Et vestus d'incarnat, & de blanc mélangez;
Alloient le front couvert de bonnets de peluche,
De masses de heron, & de plumes d'autruche.
La brigade passa de la sorte en deux rangs,
Coucy d'vn air hautain marcha vers les Tenans.
Et d'vn geste heroïque accompagnant sa mine,
A l'escu de Robert porta la javeline.
Il sort, par cét appel an combat invité,
Son courage à la grace ajouste la fierté,
Tous deux marchent armez de pareilles zagayes,
Dont le fer émoussé ne peut faire de playes.
Tous deux passent au large, & prennent avec art,
L'espace que demande, en l'air, le jet du dard.
Les chevaux autrefois dressez dans le Manege,
L'vn de Ceriberac, & l'autre de Campege,
Legers à l'esperon, & dociles au frein,
Se meuvent de tout air, tournent à toute main:
Vont tantost terre à terre, & tantost à groupades:
Ajoustent à cent bonds, cent soudaines passades:
Et les cercles qu'ils font, soit au trot, soit au pas,
Soit mesmes au galop, semblent faits au compas.
La poudre sous le vent en rond pirouëttée,
Avec moins de vistesse est en l'air agitée:
Et le feuïllage sec emporté d'vn torrent,
A sauts precipitez vers la plaine courant,
Suit le long d'vn valon d'vne course plus lente,
Les tours & les détours de la vague roulante.
Les Chevaliers adroits, l'vn sur l'autre au passer,
Lancent les javelots qui frapent sans percer.
Les escus à leurs coups se presentent sans crainte:
L'air en éclate au loin, & bruit à chaque atteinte.
A l'envi les clairons paroissent les compter,
Les tambours à l'envi semblent les repeter;
Et le champ, le valon, le rivage répondent,
Au frequent battement des mains qui les secondent.
Aprés dix javelots de bel air élancez,
Et d'vn air aussi beau, des escus repoussez;
On void les Combattans au son de la trompette,
Faire à pas mesurez vers leurs gens la retraite:
Et tandis qu'ils la font, vn autre bruit plus grand,
Rappelle tous les yeux à la porte du champ.
En trois rangs, six tambours, six clairons, six timbales,
Entrerent separez de distances égales:
Leurs longs sayons, de gris, & d'orangé bandez,
Estoient aux entre-deux, de gros bouïllons ondez,
Et leur front se couvroit de toiles ouvragées;
Et de plumes par touffe, à l'entour ombragées.
Douze Pages vestus de pareilles couleurs,
Suivoient en quatre rangs, montez sur des Coureurs,
Des masses de herons s'élevoient sur leurs tocques;
Les bardes des chevaux luisoient de pendeloques:
Et l'orangé par-tout, avec le gris perlé,
L'argent par-tout à l'or, artistement meslé,
Faisoient sur les girels, & le long des houssures,
Divers compartimens & diverses figures.
Huit Escuyers suivoient; deux Parrains aprés eux,
Alloient sur des chevaux fiers, agiles, pompeux:
Leurs juppes à fonds gris, d'orangé fleuronnées,
De grains d'or & d'argent se voyoient boutonnées,
Et de mesmes couleurs, leurs manteaux veloutez,
Estoient en écusson haut & bas clinquantez.
Deux Mores Estafiers, de taille geantine,
Bizarres de parure, & barbares de mine;
Ensuite conduisoient à la main deux chevaux,
En vistesse, en fierté, l'vn de l'autre rivaux,
Qui d'vn souffle orgueilleux, & d'vne teste altiere,
Paroissoient défier les Vents à la carriere.
On dit que vers l'Euphrate, ils nasquirent tous deux,
D'vn Coursier, possedé d'vn Lutin amoureux;
Et que leur Mere fut vne jeune cavale,
En vistesse de course aux tourbillons égale.
Leur poil estoit gris brun, d'orangé tavelé;
L'vn avec l'autre estoit dans leurs bardes meslé,
Et leur long crin frisé, d'vn mélange semblable,
Faisoit vne nuance à l'art inimitable.
Aprés les deux Chevaux, vn Elephant venoit,
Que d'vne longue écharpe vn amour gouvernoit.
Il avoit sa testiere, il avoit sa houssure,
De la mesme livrée, & d'vne autre figure.
Vingt grenades d'argent qui des bardes pendoient,
Sembloient s'entrappeller du son qu'elles rendoient:
Et du mesme metal, autant de campanelles,
Sembloient s'encourager à sonner plus haut qu'elles.
Sur l'énorme animal de la sorte paré,
Un Globe s'élevoit, haut, luisant, azuré:
La Lune au front cornu s'y voyoit argentée,
Et la Route de l'air d'Estoiles marquetée:
On y voioit le cercle, où le flambeau du jour,
D'vn mouvement reglé fait son oblique tour.
Les Maisons du Soleil y paroissoient brillantes,
D'Animaux * lumineux, & d'Enseignes ardentes:
Ces Nations de feu, ces Peuples étoilez,
Qui se montrent de nuit, qui de jour sont voilez,
Estoient là distinguez selon leurs differences,
De figures, de rangs, d'aspects, & d'apparences,
Et tout ce qu'a le Ciel de grand, de concerté,
En petit dans ce Globe estoit represénté.
L'Amour Moderateur estoit assis au faiste,
Soit pour le gouverner, soit pour regir la beste:

Et son geste sembloit, d'vn absolu pouvoir,
Faire sous luy ces feux, & ces cercles mouvoir.
Aprés cét animal, porteur de la machine,
Passent huit Chevaliers, grands de taille & de mine:
Leur livrée est de gris & d'orangé meslez:
Leurs escus en sont peints, & leurs bois drapelez;
Leurs plumes avec art en paroissent ondées:
Leurs lambrequins rayez, & leurs cottes brodées:
Et les douze Estafiers, qui marchent aprés eux,
De velours orangé, de satin gris pompeux,
Et plus pompeux encor de leur gaze qui brille,
En deux files rangez, terminent l'Escadrille.
Tout le train s'avançant en ce pompeux arroy,
L'Elephant s'inclina, passant devant le Roy:
Et l'Amour gouverneur de la Boule azurée,
Entonna ce recit d'vne voix mesurée.
Le haut * Monde & le bas, sont sujets à ma Loy;
Les Corps & les Esprits ne sont meus que de moy;
Et mon pouvoir connu de toute la Nature,
Fait vivre ce qui vit, & durer ce qui dure.
Ce n'est que de mes feux que le Ciel est paré,
Que le jour est luisant, que l'air est éclairé:
Et ce fut de mes feux, & de leurs étincelles,
Que le Monde encor neuf, dans ses Spheres nouvelles,
Vid dés le premier jour, le Soleil s'enflamer,
Et vid la nuit d'aprés, les Astres s'allumer.
Aussi, comme je veux, je mesure leurs routes,
Il fait, comme je veux, sombre ou clair dans leurs voutes:
Et comme je préside aux concerts de leurs corps,
Je puis, comme il me plaist, en rompre les accords.
De son dard à ces mots, il frappe sur la boule,
Elle s'ouvre du coup, s'ouvrant elle s'écoule:
Et ne laisse en sa place, aux yeux du Spectateur,
Qu'vn grand cercle de feu, qui serpente en hauteur.
Colligny sous le nom d'Ardent inextinguible,
Bethunes, sous celuy d'Ardent imperceptible,
Se trouvent sous le feu de ce cercle enflamé,
Sans qu'vn de leurs cheveux en paroisse entamé.
Chacun de la machine admire la fabrique;
Chacun selon son sens le symbole en explique;
Et cependant, l'Amour, sur ce feu balancé,
Acheve par ces mots le recit commencé.
De mon feu s'alluma cette ardente Ceinture,
Inaccessible à l'œil, autant qu'à la froidure:
La flame en est égale, & tranquille en tout temps:
Elle regne au dessus de la pluye & des vents:
Et les Demons auteurs du trouble & des tempestes,
Jusqu'à sa region n'élevent point leurs testes.
Aussi rien ne l'abat, rien ne la ralentit;
Elle agit sans décher, sans emprunt elle vit;
Et de son propre fonds, sans corps entretenuë,
Elle n'est qu'aux Esprits & qu'aux Sages connuë.
Ces ardens Chevaliers de ses flames nourris,
Viennent en soustenir l'innocence & le prix:
Et ces frilleux Tenans, du froid & de la glace,
S'ils ne cedent bien-tost le pas à leur audace,
A leur honte apprendront, qu'il n'est point sans mes feux,
Ni d'Esprit élevé ni de Cœur genereux.
Le recit achevé les Chevaliers descendent,
Sautent sur les chevaux, vers les Tenans se tendent.
Colligny, ce jour-là, s'estoit voulu parer,
De tout ce qui pouvoit les regards attirer.
Sur ses armes d'argent, richement burinées,
Passoit vn double tour de pierres enchaisnées.
Ouvrage prophetique, où se voyoient de rang,
Les portraits des Beautez promises à son sang.
L'Astrologue Segur en fit voir les visages,
Les destins fortunez, les nobles mariages.
Gazaillon qui les vid, en prit les premiers traits,
Et de taille d'épargne, en grava les portraits.
Là se voyoit briller, sur chaque Cornaline,
Et sur chaque Turquoise, vne jeune Heroïne:
Un grand Aigle à chacune étaloit en blason,
De son futur Epoux la face & la maison.
Le plus rare travail, estoit sur vne Agate,
Dont la taille correcte, autant que delicate,
L'Histoire de Melisse en petit exprimoit;
Et de l'esprit de l'art, la matiere animoit.
On voyoit, comme aprés son heureuse naissance,
Les Graces prenoient soin de sa premiere enfance;
Un essain voltigeant, de miel la nourrissoit,
Des Cygnes l'endormoient, vn Amour la berçoit.
Plus bas, d'vn Esprit saint l'Image lumineuse,
L'ostoit d'entre les bras d'vne Furie affreuse:
Contre elle de courroux le Monstre se dressoit;
Et de son front hideux ses serpens herissoit.
Ailleurs on la voyoit sur vne roche verte,
La Lyre entre les mains, & la bouche entre-ouverte,
Aux Nymphes, aux Amours, aux Sirenes chanter,
Et du son de sa voix les Zephirs arrester.
Les Muses à l'entour, en corps estoient assises,
De l'essor, & du feu de son Ame surprises,
Et dans la troupe, Orphée à ses vers attentif,
Sembloit de son Esprit avoir l'Esprit captif.
L'armet ne cedoit point en lustre à la cuirasse;
L'aigle des Collignis altier & plein d'audace,
Sur la cime élevé, d'or bruni flamboyoit,
Et tout prest à voler, ses aisles déployoit.
Douze plumes en feu, voltigeant sous sa serre,
Representoient aux yeux les pointes du tonnerre:
Sur son front, vn Amour d'autres feux brandissoit,
Et les Esprits plustost que les corps menaçoit.
Dans son Escu luisoit vne * pierre enflamée,
Au grand vent, à la pluye, à l'orage allumée:
En eau l'air au dessus, en vain se distilloit;
Plus il pleuvoit sur elle, & plus elle brûloit:
Et le mot Grec écrit d'vne Lettre dorée,
Luy promettoit vn feu d'eternelle durée.
Bethunes d'autre-part, sur le casque portoit,
Un pennache cendré qui par touffe flottoit.

Sa cotte estoit de gris, & de gris son armure;
Mais par vne sçavante & rare ciselure,
Cent batailles, d'vn art en ce temps-là nouveau,
S'y voyoient par le feu, peintes en couleur d'eau.
Dans son large pavois, vn * grand Mont en devise,
De cendres & de neige avoit la teste grise:
Une fumée en l'air, du sommet s'élevoit;
En cachette le feu par bouïllons la suivoit:
Et le mont se plaignoit, d'avoir contre nature,
Les flames au dedans, au dehors la froidure.
Le Coursier plein de feu, dans tous ses mouvemens,
N'avoit que de la cendre en ses harnachemens:
Et par ce gris cendré, Bethunes, de son Ame,
Le respect découvroit, & supprimoit la flame.
Que l'amour est subtil! qu'il est contagieux!
Il glisse par l'oreille, il entre par les yeux:
Quelques fois sous le deüil, d'autres fois dans la joie:
Et pour gagner le cœur, il tente toute voie.
Il est vrai que ses traits, dangereux en tout temps,
Sont toûjours acerez, & toûjours sont ardents:
Mais quand il en a fait la trempe avec des larmes,
Qui peut leur opposer d'assez solides armes?
Bethunes autrefois invincible à ses traits,
De Lisamante à peine entendit les regrets,
Vid à peine ses pleurs, comme perles s'épandre,
Qu'il sentit à son cœur, vn feu nouveau se prendre.
La pitié l'alluma, la vertu le nourrit,
D'vn silence obstiné le respect le couvrit:
Et ne presumant plus de s'y rendre insensible,
Tout son effort n'alloit, qu'à le rendre invisible.
En ce riche appareil, les Chevaliers ardens,
Vont toucher de l'épée aux deux Escus pendans.
Les Tenans que ce signe à la défense appelle,
Engagent leur brigade en la mesme querelle.
Aprés eux fierement, elle va le fer haut;
Les Assaillans, en corps, s'apprestent à l'assaut:
Les tambours, les clairons, les cors, les attabales,
Rangez de part & d'autre, en deux troupes égales,
Animent à l'envi de leurs bruians accords,
L'adresse des adroits, & la force des forts.
On s'ébranle, on se joint, on se mesle, on se pousse,
Le combat est ardent, mais son ardeur est douce:
Les coups sont innocens; & le fer rabatu,
Ne montre qu'en éclairs & qu'en bruit sa vertu.
Les harnois, les escus, les cimiers en resonnent:
Les oreilles long-temps sous les pots en bourdonnent:
Et dans tout ce grand bruit, de poussans, de poussez,
De coutans, de courus, de chassans, de chassez;
Sous des coups qui pourroient étonner des enclumes,
Il ne se void tomber, que des pointes de plumes.
Ainsi, d'vne Falaise, ou d'vn roc escarpé,
Que les ans & les flots ont à demi sapé;
On void avec plaisir, sous les ondes tranquiles,
Les Saumons divisez par bandes & par files,
Contrefaire vne attaque, vn assaut imiter,
Combattre de la queuë, & du muffle hurter:
Et, par mille détours, & mille caracoles,
Representer sans art les leçons des Ecoles.
Leur combat innocent le pescheur réjouït:
De leur dos argenté l'écaille l'éblouït:
Et des sables prochains, d'vne conque perlée,
Le Trompette Marin leur sonne la meslée.
Dés-ja tous les Partis par Escadres rangez,
Aprés le Tournoi fait, & les prix ajugez,
S'apprestoient à filer le long de la Carriere;
Quand deux cors Sarrasins sonnans à la barriere,
Y rappellent les yeux avecque les esprits,
Du spectacle qui s'offre également surpris.
On void vn Chevalier de façon barbaresque,
De taille geantine, & d'armure Moresque,
Qui le casque baissé, le long bois à la main,
D'vne voix arrogante & d'vn geste hautain;
Demande à s'éprouver du sabre ou de la lance,
Contre six des Jousteurs les plus forts de la France.
Le Roy consent qu'il entre; & le fort Josserant,
Par son choix le premier dans la Lice se rend.
L'orgueilleux Inconnu tous les regards attire;
L'vn admire son port, l'autre sa taille admire:
Mais c'est avec horreur, qu'on void en son pavois,
Deux * haches en sautoir, sur des testes de Rois:
Et deux mots à l'entour, en lettres burinées,
Qui disent qu'il en veut aux testes couronnées.
Ses Valets à cheval, tous en Mores couverts,
De manteaux voltigeans, moitié bleus, moitié verts,
Portoient pour égaler, ses lances à sa force,
Des sapins ébranchez & revestus d'écorce.
Si-tost que Josserant dans la Lice parut,
La lance bas sur luy, le Barbare courut:
Du coup qui fut pareil à celuy du tonnerre,
Son cheval ébranlé posa la croupe à terre:
A peine Josserant les étriers conserva;
Et l'Etranger vainqueur sa carriere acheva.
Sergines, Ibelin, Aspremont qui suivirent,
Tous Braves qu'ils estoient, les arçons y perdirent:
Et Joinville s'offrant à la jouste aprés eux,
Pour estre plus adroit, n'en fut pas plus heureux.
Chastillon qui parut le dernier dans la Lice,
Quoy qu'il y fust dressé par vn long exercice,
Et qu'il eust emporté le prix en vingt Tournois,
Fut vaincu du Barbare, & ploya sous son bois.
Cela fait, d'vne mine aussi fiere que vaine,
A la teste du Camp le vainqueur se promene:
Et d'vn geste arrogant, d'vn regard sourcilleux,
Fait à tant de Seigneurs vn cartel orgueilleux.
Un des siens cependant, qui vers le Roy s'avance,
De sa part le provoque à courir vne lance.
Cét insolent défi des Seigneurs rejetté,
Est du Monarque seul hardiment accepté.
Il croit, du nom François, devoir venger l'injure,
Et pour l'honneur commun, subir cette avanture.

En vn moment armé de casque & de harnois,
Il monte Fulgurin, se charge d'vn long bois,
Le Coursier glorieux sous vn si brave Maistre,
Fait par cent bonds legers son adresse paraistre:
Et semble presager, par son hannissement,
Du combat que l'on craint l'heureux évenement.
Cependant l'Inconnu retourné dans la Lice,
Trame * vne épouvantable & cruelle malice.
Il prend pour l'accomplir, vn pin noüeux & vert
Armé d'vn long acier, sous l'écorce couvert;
Et va contre le Roy, qui contre luy n'apporte,
Qu'vne lance sans fer, quoy que pesante, & forte.
Au signal de partir sonné de tous costez,
Les coursiers par le flanc, par l'oreille excitez,
Vont d'vne course égale à celle d'vn orage,
Que le Demon de l'air mene à quelque naufrage.
Le coup de l'Estranger à la gorge porté,
Est par le Prince adroit avec art évité:
Le fer en gauchissant, glisse sur l'épauliere:
L'écorce qui se rompt, l'expose à la lumiere:
Et son funeste éclat excite de longs cris,
Parmi les Spectateurs de la fraude surpris.
La lance de Loüis avec effort brisée,
Où l'adresse le bras conduit par la visée,
Fait perdre les arçons au Barbare étonné,
Et pour comble de mal, du long bois tronçonné,
Vn éclat rencontrant sa visiere mal jointe,
Va jusques au cerveau le blesser de sa pointe.
Vn seul œil luy restoit, qui du front luy faillit,
Et donne issuë au sang, qui par boüillons jaillit:
Et malgré sa fierté, sa douleur la plus forte,
Tandis que son cheval sans conduite l'emporte,
Fait retentir la Lice, & fremir les Esprits,
De blasphemes meslez avec d'horribles cris.
Ainsi court le Taureau le long de la prairie,
Lors que piqué du taon, qui le met en furie,
Il remplit les valons de sa terrible voix:
De regrets repetez il estonne les Bois:
Il n'est fleuves ni monts qui sa course retardent:
Les Bergers & les chiens avec peur le regardent:
Et l'on oit de l'herbage, avec gemissement,
Les Genisses répondre à son mugissement.
Le Roy court au blessé; veut que tout on essaye,
Soit pour le retenir, soit pour panser sa playe.
Mais tout s'essaye en vain; rien ne peut l'arrester;
Rien ne le peut reduire à se laisser traiter.
Là, quoy qu'à mots coupez, en grondant, il explique,
Le malheureux succés de son dessein tragique,
On comprend qu'il estoit lié de parenté,
Au Vieillard Assassin des Rois si redouté:
Que venu de sa part, au bruit de l'entreprise,
Faite sur vne Terre à Mahomet soûmise;
Il avoit crû devoir aspirer à l'honneur,
D'en arrester le cours, tuant l'Entrepreneur.
Et que la Jouste ouverte ayant fait ouverture,
Aux moyens d'achever cette noble avanture;
Le Ciel par jalousie, avoit à sa valeur,
D'vn si hardi dessein envié le bonheur.
Chacun à ce recit benit la Providence,
Qui de jour & de nuit en garde sur la France,
Etendant sur le Roy sa paternelle main,
L'avoit rendu vainqueur du Jousteur inhumain.
Mais le Roy, d'vn coup seul, aussi juste que rare,
Vainqueur de tous les siens, non moins que du Barbare,
D'vn excés de bonté couronnant sa valeur,
Veut de son ennemi consoler le malheur;
Et pour le renvoyer, fait freter vne barque,
Qu'il charge de presens dignes d'vn grand Monarque.
La feste dans le Camp fut grande tout le jour,
Et la nuit survenant y prit part à son tour.
Il s'y fit vn combat, où de longues fusées,
Servoient aux combatans de lances embrasées.
Leurs escus flamboyans paroissoient des Soleils;
Leurs coutelas estoient à des foudres pareils:
On voyoit sur leurs pots voler au lieu d'aigretes,
Des flames qui sembloient de mobiles Cometes:
Et leurs chevaux houssez de feux étincelans,
Egaloient ces Coursiers lumineux & brûlans,
Qui de flames bardez, sortant du sein de l'onde,
De leurs nazeaux ardens soufflent le jour au Monde.
Coucy fut l'Inventeur de ce Tournoi nouveau,
Où l'on vid par vn jeu, non moins rare que beau,
Des feux guerriers & doux, ennemis & paisibles;
Des feux brûlans aux yeux, au toucher insensibles:
Et de ces feux pompeux cent Chevaliers armez,
D'vn courage innocent & sans haine animez,
Sembloient aux Spectateurs des Planetes sur terre,
De concert descendus, pour se faire la guerre.
Les Porteurs eternels des flambeaux de la nuit,
Qui fournissoient leur course, en cadence & sans bruit,
Parurent pour mieux voir cette Feste guerriere,
S'approcher de plus prés, & doubler leur lumiere.
La nuit en fut plus claire; & l'Aube à son retour,
Rougit de luy trouver quelque avance de jour.
Par ces combats de feu la feste ainsi finie,
Au concert d'vne longue & guerriere harmonie,
Pour la marche du Camp les ordres sont donnez,
Les postes & les rangs sont aux Chefs assinez;
Et chacun se prépare à suivre sa Banniere,
Dés que l'Aube ouvrira la porte à la lumiere.

REMARQUES.

D'UNE FEMME AVOIT ENCOR, &c. *pag. 41. col. 1.*] Le corps de cette Devise est Daphné, amiée d'Apollon, & changée en vn laurier.

A QUI FUYOIT L'AMOUR, *pag. 41. col. 1.*] Ce mot veut dire qu'on va à la gloire par la fuite de l'amour, comme il arriva à Daphné, qui fut changée en vn laurier, & devint glorieuse ayant fuy l'amour d'Apollon.

SANS ESTRE AMOUREUX, *pag. 41. col. 1.*] Cette Devise qui a pour corps le Roy des Abeilles, qui n'engendre poiot, declare assez bien, que la valeur peut estre sans l'amour.

LA SALAMANDRE EPRISE. *pag. 42. col. 1.*] On crort que la Salamandre vit de feu, & se nourrit dans le feu.

DU TOUR DE SA COURONNE, *pag. 42. col. 1.*] Le mot de cette Devise, qui a pour corps vne Salamandre en feo & couronoée, veot dire, que le lustre des couronnes, n'est point obscurci par le feu de l'amour honneste.

DEUX PRINCES DE L'EMPIRE, *pag. 42. col. 2.*] Ces Princes soot Conradin & Mainfroy, que Charles d'Anjou défit en bataille, estant dés-ja Roy de Sicile.

QUAND PARTHENOPE VIT. *pag. 42. col. 2.*] La ville de Naples estoit oommée Pattheoope par les Anciens.

L'ISLE AU TRIPLE PROMONTOIRE. *pag. 42. col. 2.*] Cette Isle est la Sicile qui a la figure d'vn Triangle, & vo Promontoire à la pointe de chaque angle.

PHENIX ENFLAMÉ *pag. 43. col. 1.*] Le Phenix est assez connu par son nom : Il est mis ici poor le symbole d'vo amour honneste & durable.

DEUX LICORNES AU FRONT, *pag. 43. col. 1.*] Un char qui porte le symbole de l'Amour honneste, ne devoit estre attelé que de Licoroes, qui soot naturellement amies de la pureté.

UNE JEUNE COCHERE. *pag. 43. col. 1.*] A ce char attelé de Licornes, il faloit vne Vierge pour Cochere; parce que les Licornes sont amies des Vierges.

OÙ L'ETERNEL OISEAU, *pag. 43. col. 2.*] C'est le Phenix, qui n'engendre point, & qui ne meurt point, parce qo'il renaist de ses cendres.

CE FEU PAISIBLE, EGAL. *pag. 43. col. 1.*] C'est la Sphere do feu Elementaire, qui sert de corps à la Devise, où se presente vn amour toûjours pur & toûjours égal.

D'ANIMAUX LUMINEUX, &c. *pag. 44. col. 2.*] Ce sont les douze Signes, qoi servent comme d'enseignes aux douze Maisons du Soleil.

LE HAUT MONDE. *pag. 45. col. 1.*] C'a esté l'opinion de quelques Philosophes, que le Monde avoit esté tiré du Chaos par l'Amour, & qu'il oe se conservoit que par l'Amour.

UNE PIERRE ENFLAMÉE. *pag. 45. col. 2.*] C'est vne pierre, laqoelle vne fois ayant pris feu, ne se peut jamais éteindre. Icy elle sert de corps à vne Devise qui represente vn amoot constant.

UN GRAND MONT EN DEVISE. *pag. 46. col. 1.*] Ce mont est le mont Gibel qui se void en Sicile. Il est couvert de neige & jette du feu; & par-là il represente vn amour discret, & caché sous vne froideur apparente.

DEUX HACHES EN SAUTOIR. *pag. 46. col. 2.*] Le Prince des Arsacides faisoit porter devant soy, vne hache revestuë des cooteaux qo'il destinoit au meurtre des Rois Chrestiens.

TRAME UNE EPOUVANTABLE. *pag. 47. col. 2.*] Joioville rapporte, qoe deux Assassins furent envoyez par le Prince des Arsacides, pour tuer Saint Louïs. Cette verité est moins belle dans l'Histoire, que dans la fable de cét Episode.







SAINT LOUIS
OU
LA SAINTE COURONNE RECONQUISE.

LIVRE CINQVIE'ME.

L'Arme'e Françoise divisée en trois Corps marche en ordre de bataille vers le Caire. Les Qualitez, les Maisons, les Alliances, les Avantures des Princes, & des Seigneurs sont particulierement décrites. Le Sultan effrayé ne se rasseure, que sur la parole de Mireme, qui luy promet des troupes de Demons auxiliaires, & vn armement magique. Il évoque les Ombres des Sultans en sa presence: & celle de Saladin luy declare, que rien ne luy reußira, que le sang de son Fils ou de sa Fille, n'ait expié le massacre que son Pere avoit fait de ses Neveux, pour tirer l'Empire dans sa Famille.



SI-tost que vers les bords, d'où nous vient le Soleil,
Le Ciel parut rayé de blanc & de vermeil;
Louis qui de l'Aurore, avoit par sa priere,
Prévenu le réveil, devancé la lumiere;
Voulut que les clairons, par de longs roulemens,
Annonçassent la marche en tous les Logemens.
A ces concerts de vent, les tambours répondirent;
De leur terrible accord les plaines retentirent;
Tous les Corps, au signal, en ordre délogez,
Autour de leurs Drapeaux, sont par files rangez.
Et tant de bataillons differens en figures,
Divers de Nations, comme divers d'armures:
A la marche des Chefs, marchant également,
De leurs voix, de leurs mains prennent le mouvement.
L'air s'embrase à l'entour, la terre est allumée,
Des feux d'or & d'acier, qu'au loin jette l'Armée;
Et la poussiere encor semble vouloir en l'air,
Joindre au feu la fumée, & la nuë à l'éclair.
Piques, lances, drapeaux, à leurs rangs, à leurs files,
Paroissent des forests luisantes & mobiles;
Et les pieds des chevaux qui battent le terrain,
Répondent de mesure aux concerts de l'airain.
Esprit moteur des Jours, directeur des Années,
Par qui sont de concert, les Saisons gouvernées.
Eclaire ici ma veuë; & des Siecles passez,
Retrace devant moy les portraits effacez.
Ou permets, qu'élevé moy-mesme à cét espace,
Où jamais rien ne change, où jamais rien ne passe,
J'en rapporte ici bas, quelque trait de clarté,
Qui fasse luite aux yeux de la Posterité,
Les Peuples & les Chefs, qui la Croix embrasserent,
Et sous Louis croisé dans l'Egypte passerent.
Tu les sçais, toy qui sçais le present retenir,
Le passé rappeller, avancer l'avenir:

Et qui de tous les Temps, lis en toy sans memoire,
La suite permanente, & l'eternelle Histoire.
Un party de Courcurs avec choix dépesché,
Fait comme vn Corps de garde errant & détaché:
Et pour la seureté de la marche commune,
Court des premiers perils la premiere fortune.
Le Commandeur Bichers qui la troupe conduit,
Aux combats, aux traittez également instruit,
Sert du bras & du sens ; & porte à tout vsage,
Un Soldat dans le cœur, & dans la teste vn Sage.
L'Armée en escadrons suit ce Corps avancé ;
Le * Temple sous Connac à la teste est placé ;
Sous le brave Connac, qui fait assez paraistre,
Qu'il est de tout cét Ordre, & le Chef & le Maistre.
Les coups qu'il a receus en cent divers combats,
Font l'honneur de sa teste & l'honneur de ses bras :
Et ses Vertus cent fois au Levant couronnées,
Joignent vn poids de gloire au poids de ses années.
Robert Comte d'Artois le suit au premier rang,
Pour estre des premiers à répandre son sang.
Le Roy pour l'aguerrir, laisse à sa belle audace,
Le peril & l'honneur de cette illustre place.
La lueur de ses yeux & le feu de son cœur,
A son harnois doré semblent donner couleur:
Et pour mieux exprimer, que sa plus forte envie,
Est plus du grand éclat, que de la longue vie ;
En or, sur sa Cornette, vn precieux éclair,
S'éteint en mesme temps qu'il s'allume dans l'air.
De la Comté d'Artois six cens lances venuës,
D'Archers & de Piquiers en deux Corps soustenuës,
Répondent de la mine au Chef qui les conduit ;
Et donnent jalousie à la troupe qui suit.
Elle est forte & nombreuse ; & vient de cette plaine,
Où d'vne part la Marne, & d'autre part la Seine,
Sans arrest se cherchant, arrosent de leur cours,
Le pied de cent chasteaux & le sein de cent bourgs.
En ce Corps sont placez, ceux des rives où l'Aisne,
De gerbes couronnée avec pompe se traisne:
Ceux du fertile bord, où la Meuse au berceau,
De ses pleurs en naissant ne forme qu'vn ruisseau:
Ceux qui fendent la terre, où l'Ourse lente & morne,
A l'ombre des peupliers cache sa froide corne ;
Et ceux de ces valons, où d'vn cours diligent,
L'Aube traisne à longs plis ses flots frisez d'argent.
Thibaut * qui regne seul en ce riche domaine,
A ses frais les soudoye, en personne les mene.
Il a dans vn corps sec, vne verte vigueur ;
La cendre est sur sa teste & le feu dans son cœur ;
Et par vn sort meslé, vieil Amant & vieux Brave,
Capitaine captif, & Conquerant esclave ;
Il traisne jusqu'au Nil, de celle qui le prit.
Les fers sous la cuirasse, & le joug dans l'Esprit.
L'argent sur son harnois, l'argent sur sa cornette
Le blanc de son cheval, le blanc de son aigrette,
De son baudrier perlé le blanc & riche tour,
Disent à tous les yeux, que * Blanche est son amour:
Et du * Gibel ardent les neiges & la flame,
Montrent sur son Escu, ce qu'il cache en son ame.
Ainsi Champagne marche & Bourgogne la suit:
Le Chef devant les rangs d'or & de pompe luit:
L'or est sur son armet, la pourpre en sa banniere,
Qui belle de façon & riche de matiere,
Par des * feux en Devise, exprime de son cœur,
Les desseins genereux & la noble chaleur.
La troupe qu'il commande, active & vigoureuse,
Au travail endurcie, au peril courageuse,
Brille du pur esprit de ces vins forts & doux,
Qui se boivent aux bords de l'Yonne & du Doux.
Aprés marchent deux corps envoyez de la Grece,
En courage pareils, & pareils en adresse.
On les croit descendus de ces Grecs d'autrefois,
Qui vainqueurs de l'Asie & dompteurs de ses Rois,
Asservirent le Tigre, & l'Euphrate enchaisnerent ;
Le Sceptre de l'Empire aux Perses arracherent ;
Et porterent les Arts à ces bords rougissans,
Où l'onde sert, de lit, aux Soleils renaissans.
De ces Peres fameux, les noms & la memoire,
Qui combattent encor, & regnent dans l'Histoire,
Leur inspirent vn air de gloire & de valeur ;
Leur remettent Athene & Sparte dans le cœur ;
Et pour mot, au marcher, par leurs rangs, & leurs files,
On n'entend resonner * qu'Arbelle & Thermopiles.
A leur teste, Alexis Philosophe & vaillant,
N'a rien sur son cheval, rien sur soy de brillant :
Son casque est sans cimier, & sa cuirasse brune ;
Sa banniere est sans or, & d'étoffe commune.
Un cube qui s'y void de quatre vents battu,
De son ame immobile exprime la vertu:
Et sur son escu noir, vne Fortune peinte,
Sans couronne, sans rouë, & de chaisnes contrainte,
Semble dire du geste, à faute d'autre voix,
Qu'en dépit du hazard, les Sages sont ses Rois.
Justinien les suit, hautain de la noblesse,
Qu'il a de ses Ayeux Empereurs de la Grece.
L'Aigle sur son escu, l'Aigle sur son armet,
De la force, du cœur, de l'audace promet:
Et par vne Devise aussi juste qu'altiere,
Un Aigle à double teste, en or sur sa banniere,
La foudre sous la serre & l'éclair dans les yeux,
Menace d'affronter le Croissant jusqu'aux Cieux.
Mais rien n'excite plus son grand cœur à la gloire,
Que de ses Saints neveux la future victoire:
Heureux qui dans la fleur de leurs ans les plus beaux,
Vainqueurs de Soliman, vainqueurs de ses Bourreaux,
Laisseront de leur foy, les illustres exemples,
Par écrit dans l'Histoire, en tableaux dans les Temples ;
La troupe qu'il commande est de l'Estat Gennois,
Moitié sont gents de trait, & moitié de long-bois,
Mais tous sont aguerris : & tous ont à la teste,
D'avoir part des premiers à la sainte conqueste:

Et le nom de leur Chef fameux par sa valeur,
Leur est vn aiguillon, aux actions de cœur.
Le Corps qui marche aprés sous diverses bannieres,
Est de ces Nations robustes & guerrieres,
Qui tiennent les climats, d'où jadis les Normans,
Epandus par divers, & longs débordemens,
Occuperent les bords de cette riche plaine,
Où l'Ocean reçoit le tribut de la Seine.
Schomberg le plus hardi, comme il est le plus fort,
Va le premier au front de ces bandes du Nord.
La gloire que Rodolfe a promise à sa Race,
Eleve son espoir, confirme son audace:
Et dés-ja par avance, il se tient couronné,
Du laurier avenir à son nom destiné.
Il marche aprés ce corps, vn autre corps d'élite,
En nombre fort petit, mais fort grand en merite.
Il est de ce Païs aimable & fortuné,
Où l'Arne est en tout temps d'Orangers couronné:
Et la belle Florence, est de cette Milice,
Des plus lestes du Camp, l'agreable Nourrice.
En chaleur de courage, en lumiere de sens,
Barberin surpassoit tous ces braves Toscans.
Sur ses armes, au feu, d'vn bel art colorées,
Et de taille d'épargne au cizeau figurées,
Se voyoient des lauriers, où des essains voloient:
Et des rayons de miel, en larmes d'or couloient.
Sur son escu d'azur, trois Abeilles brillantes,
Qui de tous ces essains paroissoient les regentes,
Se vantoient de sçavoir, au doux joindre le fort;
Et mettre la Valeur, & les Graces d'accord.
On dit, qu'encore Enfant, dormant sur la prairie,
Qui fait au cours de l'Arne vne lice fleurie;
D'vn laurier, qui sur luy ses rameaux étendoit,
Et des traits du Soleil, sa teste défendoit;
Vn essain attiré des fleurs de son visage,
Bien loin de le blesser, & de luy faire outrage,
Sur ses mains, sur son front, sur ses levres passa,
Et des filets de miel en passant y laissa.
Prodige merveilleux, qui luy fut vn augure,
De la gloire promise à sa Race future:
Les Abeilles depuis, furent de sa maison,
Le Symbole heroïque, & l'illustre blason:
Les siens toûjours depuis, Maistres en l'art de plaire,
Qui par le droit du sang, leur est hereditaire,
Sans guerre conquerans, & sans armes vainqueurs,
Sur l'Arne & sur le Tibre, ont gagné tous les cœurs.
Mais le Neveu d'Urbain, le genereux Antoine,
A plus de part qu'aucun à ce beau Patrimoine:
Il est pront à promettre, à donner il est pront:
Rien n'échape aux filets que les Graces luy font:
Et le miel de sa Ruche, est vn charme à tour prendre,
Devant quelques Esprits qu'il se plaise à le tendre.
Ainsi va Barberin, soustenant de son cœur,
Mesurant à son sens, l'espoir de sa grandeur.
Aprés, suit la Bataille, en dix corps partagée:
La Noblesse est au front par cornettes rangée.
Beaujeu qui la commande, à la vigueur des ans,
Ajoûte vne valeur courageuse & de sens.
Sur sa banniere en or, le Lyon de sa Race,
D'vne belle action répond à son audace:
L'air qui le bat luy donne & voix & mouvement:
On diroit qu'il rugit, qu'il a du sentiment:
Et teint encor du sang, où ses ongles tremperent,
Quand devant Taillebourg l'Anglois ils déchirerent,
Dés-ja du sang du Perse, & du Turc alteré,
Il paroist de la dent, au combat preparé.
Par vn si noble Chef la Noblesse conduite,
Luy fait vne éclatante & glorieuse suite.
Joinville, Valery, Sainte-Maure, Aspremont,
Marchent aux premiers rangs qui composent le front.
Là sont les deux Nemours, les deux Bruns & Sergine,
Braves également de courage & de mine.
Là Josserant se void, Josserant dont le bras,
Sortit victorieux de trente-cinq combats;
Et peupla des Chasteaux, tapissa des Eglises,
De corcelets captifs, & d'Enseignes conquises.
Là mille autres encor, par leur valeur connus,
Sont des rives de Seine, & de Loire venus.
Les bardes, les cimiers, les housses, les bannieres,
Diverses de couleurs, & riches de matieres,
Expriment en figure, & font voir en blason,
De chacun le dessein, l'esprit & la maison.
La troupe qui les suit, magnifique & nombreuse,
Est de cette Cité si vaste & si pompeuse,
Qui sans jamais semer, sans moissonner jamais,
Abondante en la guerre, abondante en la paix,
Tient la cause commune à la sienne engagée,
Et dans la France fait vne France abregée.
Sur leur grand Etendart, * leur Navire flottant,
Semble epuiser l'haleine & la force du vent.
D'vn taffetas ondé la vague glorieuse,
Sans eau luy fait en l'air vne mer precieuse:
Et cette feinte mer, qui le porte & le suit,
Contrefait de la vraie & l'enflure & le bruit.
Montmorency qui marche au front de cette bande,
A le cœur haut & fier, a l'ame droite & grande.
Sur son bras vn Escu prophetique & fatal,
Plus ferme que l'acier, plus clair que le crystal,
Fait de sa Race auguste, en figures paraistre,
Les Heros dés-ja nez, & les Heros à naistre.
Là, d'vn cœur indontable & d'vn bras conquerant,
Matthieu vainqueur d'Othon & donteur de Ferrand,
Jonche de Walons morts la plaine de Bovines;
Et fait de sang Flamand ondoier des ravines.
Là, sous le grand Bouchard, les * Leopards sanglans,
Laissent à Taillebourg leurs ongles & leurs dents.
Par vn autre, l'Anglois repoussé jusqu'à Douvre,
Pasle, défait, tremblant de ses Dunes se couvre.
Là, publique victime, & victime d'honneur,
Charles s'offre à la Mort, mais la Mort en a peur.

Un couple de leur sang se fera quelque jour;
Qui sera couronné de myrthe par l'Amour:
Et la * Fleur de ce myrthe illustre & parfumée,
Sur toute autre sera des Muses renommée.
Le quatriéme est Laval, dont le cœur haut & fier,
S'exprime en son blason, s'élevé en son cimier.
La guerriere lueur, que jette sa cuirasse,
Semble se reflechir du feu de son audace:
Et de Guy son Ayeul, les celebres combats,
Sont en or sur sa teste, en acier sur son bras.
De ces quatre Seigneurs l'Oriflamme escortée,
Et sur vn Char de pompe & de terreur portée,
Marche devant Louïs, suivi de cent Barons,
Brillans depuis l'armet jusques aux éperons.
Son port, son mouvement, sa mine, son visage,
D'vne haute maniere expriment son courage.
Son air a de la force, & de la dignité:
Sa grace se répand avec autorité:
Il conduit du regard, du regard il commande,
Et son geste établit l'ordre dans chaque bande.
Les Heros des Hebreux jadis si renommez,
Par vn presage heureux sur luy sont exprimez.
Le premier Conquerant de la Terre promise,
Ce Guerrier, * Successeur du paisible Moyse,
Sur sa cuirasse en or, brave & victorieux,
Défait l'Amorrhean, triomphe de ses Dieux.
Tout brille autour de luy de l'éclat de sa gloire;
Le Soleil arresté fait durer sa victoire;
Et sur luy ses rayons fixez d'étonnement,
Semblent estre assemblez à son couronnement.
Gedeon d'autre-part, fait au bruit des trompettes,
Des Rois incirconcis d'effroyables défaites.
De carnage sous luy, le champ se void fumer:
Les morts semblent paslir & le sang écumer:
Et sur les Rois vaincus, les Idoles brisées,
De l'éclat du métal paroissent embrasées.
Sur le casque Samson en bosse figuré,
Des bras & du genouïl, presse vn Lyon doré:
Il semble qu'il rugit, il semble qu'il dépite,
Et que sous le Vainqueur de douleur il s'agite.
Vn long pennache ondé d'incarnat & de blanc,
De sa gorge fumante est l'écume & le sang.
Dans le brillant escu, David, Berger Prophete,
Du Philistin défait, au Ciel offre la teste:
Sous le poids du Geant le terrain affaissé,
Paroist demi noyé du sang qu'il a versé:
La fierté regne encor en son visage blesme,
Son silence menace, & sa mine blaspheme.
Le Saint Roy marche ainsi de mysteres armé,
Et des Heros qu'il porte au combat animé.
Autour de luy, sa Cour en armes & brillante,
Fait de luxe & de force vne montre éclatante:
L'acier jaloux de l'or, plus que l'or y reluit:
Chacun suit du regard le Prince qui conduit:
Et du ton de sa voix, de l'air de son visage,
Les vns font leur prudence, & d'autres leur courage.

Ainsi quand vn essain de la ruche sorti,
Est conduit au fourage, ou conduit en party;
Autour du Roy volant, le camp vole & se serre:
Les trompettes aislez font vn concert de guerre:
L'air au loin retentit du bruit des bataillons,
D'écailles cuirassez, herissez d'aiguillons.
Au milieu cependant le naturel Monarque,
Eclatant de son or, couronné de sa marque,
D'vn ton d'autorité fait ses commandemens,
Et donne à tour le corps l'ordre & les mouvemens.
Prés du Roy, Chasteau-roux, grand Prelat & grand homme,
Et Ministre éclatant de la Pourpre de Rome,
Est par le Pere Saint, dans le Camp deputé,
Pour les droits de l'Eglise, & son autorité.
Là, Courtenay qui joint le bon sens à l'audace,
Soustient de sa vertu la gloire de sa Race:
Et l'Aigle Imperial sur son casque planté,
Des ongles & de l'aisle excite sa fierté.
Là, des premiers encor, en rang comme en estime,
Coucy marche en amant, Montfort en magnanime.
Montfort, de son Ayeul des Albigeois domteur,
A l'esprit & le front, a les bras & le cœur:
Et Coucy, d'vn secret & charmant esclavage,
Porte la montre illustre, & le riche équipage.
Des fers sur son écharpe avec art sont tracez:
Des cœurs sont dans ces fers par couples enlacez,
Et d'vne chaisne d'or, à boucles ciselées,
De flames en émail & de chiffres meslées,
Sur son harnois gravé, les tours multipliez,
Semblent tenir son cœur & son esprit liez.
Mais il étale en vain cette chaisne fatale,
Qui des Rois, à son gré, les Couronnes égale:
En vain se pare-t-il de ce gage d'amour;
La mal-heureuse Olinde en mourra quelque jour:
Olinde qu'vne Mere avare & tyrannique,
A soûmise aux liens d'vne nopce tragique;
Tandis que son Amant de ses dons enchaisné,
Par l'Amour & la Gloire à la guerre est mené.
Le Roy de Chipre suit aveque sa Noblesse,
Renommée en valeur, éclatante en richesse.
D'vne fatale Tour, Lusine en son pavois,
Semble répandre au loin, les charmes de sa voix:
Lusine en son guidon, sur son casque Lusine,
Semble enchanter du geste, & charmer de la mine:
Et du brillant metal, le lustre precieux,
Paroist vn feu de charme allumé de ses yeux.
La Nation qui suit, robuste & courageuse,
Est de ce gras-Païs, où la Sambre & la Meuze,
De leurs flots assemblez, & joints aux flots du Rhin,
Font vn bruyant tribut à l'Empire marin.
A ce Peuple est vni, le Peuple qui cultive
Les terres que la Scarpe embrasse de sa rive:
Celuy qui tient les bords où serpente la Lys:
Et celuy que l'Escaut entoure de ses plis.
La troupe est de six mille, & leur Comte à leur teste,
Animé d'vn saint zele à la sainte conqueste,

A le casque & l'escu parez superbement,
De ce Garde eternel du rivage Flamand,
De ce * Lyon fatal, qui mesme en son image,
De l'ongle & de la dent exprime son courage.
Aprés, des Tartarins depuis peu baptizez,
Suivent trois cens chevaux nouvellement croisez.
Ils sont tous courageux & nourris à la guerre,
Tous armez d'vn grand arc & d'vn long cimeterre.
Mouffar qui les conduit, jeune & plein de chaleur,
Adjouste au feu des ans le feu de la valeur.
De cent rubis taillez sa cuirasse allumée,
Luy fait vn autre feu, qui brille sans fumée:
Et pour cimier il porte vn Dragon émaillé,
Qui de larges saphirs a le dos écaillé.
Aux Tartares sont joints cent Nobles d'Armenie,
Ils ont la cotte noire & l'armure brunie:
Et de leur équipage obscur & sans couleur,
La pitoyable pompe, explique leur douleur.
Leur Prince Aligasel, passe, défait & sombre,
A la face d'vn mort & la couleur d'vne Ombre:
Tout est plaintre sur luy, tout exprime son deuil,
Tout est marqué d'horreur, & parle de cercueil.
Des fléches & des faux, des flambeaux & des larmes,
De symboles de mort chargent sa cotte d'armes:
Et ses feux étouffez d'vn triste desespoir,
Semblent s'évaporer par son pennache noir.
Sur sa cornette en deuil, vn Enfant qui lamente
La mort d'vne Colombe abatuë & sanglante;
Et luy fait vn bucher de son carquois cassé,
De ses traits déferrez & de son arc froissé,
Montre que le trépas de la chaste Elgasime,
Du triste Aligasel, est le deuil & le crime.
Elle luy fut promise; & le jour destiné,
A lier leurs Esprits d'vn myrthe fortuné,
Estant par vn Rival dans la feste ravie,
Et par Aligasel, en trouble poursuivie,
Un coup mal mesuré luy porta dans le cœur,
La fléche que l'Epoux tiroit au Ravisseur.
Elle receut en gré cette triste avanture;
La main d'où vint le trait adoucit la blessure;
Et du feu qu'en partant sa belle Ame jetta,
Au cœur d'Aligasel la vapeur s'arresta.
Depuis ce coup fatal, have, resveur & blesme,
A soy-mesme pesant, odieux à soy-mesme,
Il fuit par-tout la Mort, par-tout la Mort le suit;
Et le laisse aux rigueurs de l'Amour qui le suit.
Des bords où la Tamise enflée & glorieuse,
Roule avecque fierté sa vague imperieuse;
De ceux où la Saverne entre cent Bourgs glissant,
Va l'humide crystal de sa cruche versant;
Et de ceux où le Hombre en la Mer se dégorge,
Mille Anglois envoyez sous Richard & sous George,
L'vn Comte de Lenclastre, & l'autre de Betfort,
Promettent d'effacer par quelque noble effort,
La tache dont jadis leurs Peres se noircirent,
Quand les François croisez, devant Acre ils trahirent.
Le Comte de la Marche est en ordre avec eux:
Le nom * de Taillebourg, le rend moins sourcilleux:
Et son cœur abatu, depuis cette avanture,
De honte ou de regret, a perdu son enflure.
L'Arriere-garde suit, Charles qui marche au front,
A l'Ame grande & forte, a l'esprit haut & pront.
S'il n'est Roy de naissance, il est Roy de presage;
Il regne de la mine, il regne du courage:
Et les Astres qui l'ont * au Thrône destiné,
L'ont par vn noble essay, de graces couronné.
Soit hazard, soit augure, vn Coursier indontable,
De la Pouïlle envoyé, sous luy seul est traitable.
Il reconnoist sa voix, il est souple à sa main:
Il souffre comme il veut, l'éperon ou le frein:
Et semble presager, luy soûmettant la teste,
Qu'à recevoir son joug dés-ja Naples s'apreste.
De ce fier animal le beau Prince porté,
D'vne mine hardie aguerrit sa beauté:
De son noble cimier la flamboyante plume,
Paroist vn feu volant, qui sous le vent s'allume:
Et dans le riche tour de son large pavois,
Artistement bordé des Devises des Rois,
Au milieu, pour la sienne, vne Aigle figurée,
D'vn Tiercelet vaincu fait en l'air sa curée.
Triste augure, où dés-ja * du jeune Conradin,
En symbole se void la trop sanglante fin.
Deux mille hommes d'Anjou, deux mille de Touraine,
Et deux mille venus de cette grasse plaine,
Où la Sarte répand le tribut de ses eaux,
Font vn Corps de six mille autour de ses Drapeaux.
Le Breton qui le suit, va la teste baissée.
Du regret qu'il retient de sa faute passée:
Six cens chevaux levez sur ces fertiles bords,
Où la Loire aux Nantois étale ses tresors:
Et mille fantassins venus des grasses plaines,
Où se font les moissons de Vannes & de Rennes,
Marchent aprés le Duc, & semblent au marcher,
Appeller le peril, & l'Ennemi chercher.
Le Corps où la Noblesse à la queuë est rangée,
Reluit d'or & de pourpre, & d'acier est chargée.
Tout est ferme en ce Corps, tout est brave & de choix,
Les Barons d'outre-mer y sont joints aux François.
Brenne Comte de Japhe est le premier en teste;
Aux desseins perilleux son Ame toûjours preste,
Par la noble fierté, qui paroist sur son front,
A la riche lueur de ses armes répond.
Chastillon prés de luy prudent & magnanime,
Sa noble fermeté, par vn Palmier exprime;
Par vn Palmier vainqueur, sur son guidon brodé,
Qui battu de l'orage & des eaux inondé,
Malgré l'eau qui déborde & l'orage qui tonne,
De ses bras verdoyans luy-mesme se couronne.
Là sont des plus vantez, Ibelin le jousteur,
Ro-Choüar grand de sens, Quinquenpoix grand de cœur,

La

La Guiche, Malvoisin, Matignon, Galerande,
Et cent autres qui font l'honneur de cette bande.
Ce Corps, à tous les Corps, est vn rampart suivant,
D'adresse, de valeur, de concert se mouvant:
Au Beduin vagabond, à l'Arabe il fait teste.
Il pousse les coureurs, les brigands il arreste:
Il soûtient les convois, les partis il conduit:
Le bonheur l'accompagne & la gloire le suit.
En cét ordre le Camp vers le Caire s'avance,
Par l'Egypte ébranlée au bruit de sa puissance.
Tout le Païs regarde avecque tremblement,
Où tombera le faix d'vn si grand armement;
Et le Mole orgueilleux, que le Phare couronne,
Du faiste au fondement à sa marche s'étonne.
Cependant Meledin en trouble & tourmenté,
De soins sur soins roulans a l'esprit agité:
Et semblable au Nocher sans art & sans courage,
Qui remet sa fortune & sa barque à l'orage,
En tumulte il se porte, à cent divers avis,
Sans arrest rebutez, & sans arrest suivis.
Son cœur qui flote au flux de sa raison flotante,
Comme flote dans l'air, la lueur voltigeante,
Qui d'vn verre agité suit l'agitation,
N'a ni repos constant, ni constante action.
Le succés incertain de sa cruelle ruse,
Est vn surcroist de soins à son ame confuse.
Il craint que sur Louïs, le harnois enchanté,
N'ait trop tard, ou jamais, n'ait l'effet souhaité:
Et la part que luy fait Meledor de son trouble,
Rengrege ses soucis, & ses craintes redouble.
De semblables pensers, le Barbare agitoient;
Et comme vn flot battu, haut & bas le portoient:
Quand Mireme luy vient offrir pour sa défense,
Tout ce que la Magie a d'art & de puissance.
Je viens, dit-il, Seigneur, conduit par mon devoir,
De mon art qui peut tout, t'offrir tout le pouvoir.
Tu sçais comme à mes loix les Elemens se rangent;
Le Ciel s'assujettit & les Astres se changent.
Tu sçais comme je puis faire marcher les monts,
A leur masse attelant, par mes sorts les Demons.
Tous ces Esprits moteurs de l'air & de la terre;
Ceux qui de leur haleine allument le tonnerre;
Ceux qui font sous leurs pieds la foudre étinceler;
Ceux qui font sur les eaux la tempeste rouler;
Ceux qui du battement de leurs ardentes aisles,
Enflament les brasiers des Ames criminelles;
Soit de gré, soit de force, à mon vouloir soûmis,
Comme esclaves le font, ou le font comme amis.
J'offre d'armer, Seigneur, contre tes Adversaires,
De ces Esprits sans corps des troupes volontaires;
Des troupes qui sans frais suivront tes Estendards,
Qui serviront sans solde, & combattront sans dards;
Et sans dards combattant, abattront plus de testes,
Qu'il ne tombe d'épis sous l'effort des tempestes,
Quand la froide carriere où se font les glaçons,
De pierre de crystal accable les moissons.
De leur force, à ton choix, Seigneur, je mets la preuve,
Soit dans le champ de l'air, soit sur le cours du fleuve.
Ils peuvent, si tu veux, l'air en flames changer,
Et d'vn deluge ardent inonder l'Estranger.
Ils peuvent y former des Legions volantes,
Et faire vn armement de machines brûlantes.
Le Fleuve est comme l'Air, à leur pouvoir soûmis;
Ils le peuvent lascher contre nos Ennemis;
Et rompant le lien qui l'attache au rivage,
Les faire tous perir dans vn commun naufrage.
Mais si tu veux les vaincre avecque moins de bruit;
Nous pourrons infecter le Soleil qui leur luit:
Et sur eux évoquer cette Etoile funeste,
Qui nourrit les charbons dont s'allume la peste.
S'il est besoin, Seigneur, les Enfers j'ouvrirai:
Des Geans enchaînez les fers je briserai:
Et tirant avec eux, de ces Royaumes sombres,
De tes Predecesseurs les magnanimes Ombres,
Je les feray marcher en armes devant toy,
Pour sauver leur Patrie & garantir leur Loy.
Ordonne seulement, & me laisse la gloire,
De preparer sous toy, la voye à la Victoire.
Le Sultan luy répond: j'avois toûjours bien crû,
Pouvoir tout esperer de ta rare vertu.
Elle m'est aujourd'huy, ce qu'au fort de l'orage,
Est au Pilote errant, vn feu d'heureux presage.
Et sans examiner ni suite, ni hazard,
Je remets de mon sort la conduite à ton Art.
Mene-moy si tu veux, à ces pasles demeures,
Où le jour froid & mort n'a que d'obscures heures:
Mets si tu veux mes yeux, à l'épreuve des fers,
A l'épreuve des feux, qui fument aux Enfers:
Evoque devant moy du sein des sepultures,
Des Manes les plus noirs les terribles figures:
Mon cœur & mon esprit intrepides par-tout,
A tant d'objets d'horreur demeureront debout:
Et jusqu'en ces fourneaux que la nuit environne,
J'iray prendre dequoi m'armer pour ma Couronne.
Si le Ciel ne m'y sert, l'Enfer m'y servira:
Ce que le droit ne peut, le crime le pourra:
Et le crime se change, & cesse d'estre crime,
Quand la necessité l'a rendu legitime.
Mireme par ces mots à bien faire excité,
Sort avec le Sultan, sur vn grand char porté,
Sur vn char composé d'vne mobile nuë,
Qui va par vne route aux chevaux inconnuë,
Tiré par deux Demons, qui luy sont attelez,
Plus viste que les flots, sous l'orage roulez.
Il se void prés de Caire, vne plaine deserte,
Que d'vn sable mouvant la Nature a couverte;
Et qui semble vn espace applani sous les Cieux,
Pour le seul exercice, ou des vents, ou des yeux.
Des premiers Pharaons dans ces campagnes vuides,
L'audace regne encor avec les Pyramides.
Leur masse offusque l'air, oste l'espace au jour,
Et l'œil sans embarras n'en peut faire le tour.
Les premiers feux du Ciel à leurs pointes s'allument;
Et les feux de l'Enfer sous leurs fondemens fument.
La terre qui soûtient tant de corps differens,
Qui porte tant de bois, tant de monts sur ses flancs;

Ne sçauroit sans gemir, porter de ces structures,
Les restes sourcilleux & les hautes mazures.
Jadis pour les bastir, les Nations en corps,
Et les Races par tout, firent de grands efforts.
Il leur falut suspendre & tailler des montagnes;
Il leur falut couvrir & combler des campagnes;
Il falut renverser l'ordre des Elemens,
Et de la Terre en l'Air, mettre les fondemens.
Aussi les Nations & les Races grevées
Perirent follement en ces vaines corvées.
Sous les pieds de ces monts taillez & suspendus,
Il s'étend des païs tenebreux & perdus;
Des deserts spacieux, des solitudes sombres,
Faites pour le sejour des Morts & de leurs Ombres.
Là, sont les corps des Rois & les corps des Sultans,
Diversement rangez selon l'ordre des temps.
Les vns sont enchassez dans de creuses images,
A qui l'Art a donné leur taille & leurs visages:
Et dans ces vains portraits, qui sont leurs monumens,
Leur orgueil se conserve avec leurs ossemens.
Les autres embaûmez, sont posez en des niches,
Où leurs Ombres encore éclatantes & riches,
Semblent perpetuer, malgré les loix du Sort,
La pompe de leur vie, en celle de leur mort.
De ce muet Senat, de cette Cour terrible,
Le silence épouvante, & la face est horrible.
Là, sont les Devanciers joints à leurs Descendans;
Tous les Regnes y sont; on y void tous les Temps;
Et cette Antiquité, ces Siecles dont l'Histoire
N'a pu sauver qu'à peine vne obscure memoire,
Reünis par la Mort, en cette sombre nuit,
Y sont sans mouvement, sans lumiere, & sans bruit.
Miteme dans ces lieux traitte avec les Phantômes,
Qui luy sont deputez des tenebreux Royaumes:
Il y tient, loin du jour, dans vn noir appareil,
Ses Cercles infernaux, & son affreux Conseil:
Il y fait ses concerts, & ses festes funebres:
Et pour luy l'Avenir ne luit qu'en ces tenebres.
Son char à ce desert à peine se rendit,
Que du sien aussi-tost le Soleil descendit:
L'Enchanteur fait vn feu de souffre & de resine,
Qui trouble plus les yeux, qu'il ne les illumine:
Et mene, à la vapeur de ce triste flambeau,
Melodin qui le suit, dans le sein du tombeau.
D'vne baguette noire il compasse vn grand cerne:
Il fait de bruits confus resonner la caverne:
Et frappant d'vn pied nud, la terre par trois fois,
Pousse jusqu'aux Enfers cette effroyable voix.
Manes imperieux, Ames jadis regnantes,
Jadis de ces grands corps superbes habitantes,
Si le soin de l'honneur avecque vous n'est mort,
Si pour luy, vous pouvez faire encor vn effort,
Si l'eternelle nuit qui l'Enfer environne,
Sur vos fronts a laissé quelque ombre de couronne:
Si pour vostre Patrie il peut estre resté,
A vostre souvenir quelque fidelité.
Sortez, Esprits, sortez des Royaumes funestes;
De vos Estats bruslans venez sauver les restes.
Vos Thrônes, vos Palais, vos Tombeaux vont perir,
Si vous ne les venez au besoin secourir.
Cette Egypte qui brusle & qui dés-ja succombe,
Vostre siege autrefois, aujourd'huy vostre tombe,
Bien-tost jusques à vous sa ruïne étendra:
A vos os, à vos noms sa flame se prendra:
Venez donc, accourez, vous au moins qui sur terre,
A la Secte de Christ jadis fistes la guerre:
De ce maudit Serpent, les œufs mal étouffez,
Bouffis de leur venin, de leur rage échauffez,
S'ils ne sont écrasez, détruiront vostre Race;
Et jusqu'à vos cercueils porteront leur audace.
L'Enchanteur à ces mots hautement prononcez,
En joint de plus puissans, à voix basse poussez:
Et tout d'vn temps, vomit de sa bouche qui fume,
Le blaspheme & le fiel, les charmes & l'écume.
Cependant il s'éleve vne obscure vapeur,
De la terre qui tremble, & qui s'ouvre de peur:
Des Manes grands & noirs y montent avec elle,
La troupe en est nombreuse, & la mine cruelle.
Le premier qui parut, fut * l'implacable Roy,
Qui par la nouveauté d'vn Edit plein d'effroy,
Aux Enfans des Hebreux assigna la Riviere,
Et pour berceau commun, & pour commune biere;
Et crût pouvoir, le temps & la mort avançant,
Perdre le peuple à naistre avecque le naissant.
Aprés monta celuy, de qui l'Ame endurcie,
Fut tant de fois battuë & jamais adoucie;
Ce Pharaon brisé des plus celebres fleaux,
Dont le Ciel irrité bat la terre, & les eaux;
Et tout brisé qu'il fut, jusques dans sa ruïne,
Conserva la fierté de son Ame mutine.
Aprés les Pharaons, aprés les autres Rois,
Ennemis des Hebreux & de leurs saintes Loix,
Monterent les Tyrans, sectateurs des mensonges,
De * l'Arabe qui fit vne Loy de ses songes.
Asame le cruel le premier y parut,
Déchiré du tourment dont jadis il mourut,
Lors que du sang des Saints, la voix aux Cieux portée,
Sur sa teste attira la Justice irritée.
Le second fut Jezid, qui le premier voulut,
Dans l'Egypte abolir le signe du salut;
Et par vn sacrilege énorme & sans exemple,
Sur la Croix éleva le Croissant dans le Temple.
Abulmasen le suit, encore dépité,
De la perte qu'il fit de la Sainte Cité,
Quand les Croisez vainqueurs, de force l'emporterent,
Et poussant leur victoire Antioche enleverent.
Son successeur Tafur fait montre entre les morts,
De la noirceur * que prit son Ame dans son corps,
Siracon monte aprés, hautain de son audace,
Plus hautain d'avoir mis l'Empire dans sa Race.
Mais son fils Saladin, de tout autre effaça,
Et l'audace & l'orgueil, si-tost qu'il avança.

D'vn rameau de laurier la feüille séche & noire,
Conservoit sur son front l'image de sa gloire:
Sa mine estoit d'vn Brave, & son geste d'vn Grand:
Son Ombre avoit encor vn air de Conquerant:
Et sembloit revenir, pour soûmettre à sa lance,
Ou les Aigles de Rome, ou celles de Bisance.
Il se mesloit pourtant parmi ce sombre orgueil,
Des signes de dépit, & des marques de deüil:
Et la fin de sa Race éteinte par son Frere,
De son Ombre tiroit des regards de colere.
L'Esprit de Saphadin rouge encore & taché,
Du sang de ses Neveux laschement épanché,
A pas lents le suivoit, soit de honte, ou de crainte;
Murmuroit à voix basse vne confuse plainte;
Et du Sultan son Fils, prévoyant les malheurs,
Luy donnoit des soûpirs & des ombres de pleurs.
D'autres venus sans ordre, accrurent l'Assemblée:
La nuit en fut plus noire, elle en parut troublée:
Le seul Mireme ferme, en ce Conseil d'Esprits,
Ses charmes renouvelle & redouble ses cris.
Des mains & de la bouche il leur fait violence:
Au geste il joint la voix, & la voix au silence:
Il met tout en vsage; & pour dernier effort,
A ces mots qu'il prononce, il joint vn nouveau sort.
Ne parlerez-vous point, opiniastres Ames?
Attendez-vous le fer, attendez-vous les flames?
Et toy, Grand Saladin, le plus interessé,
A sauver cét Estat, que tes mains ont dressé;
Laisseras-tu tomber ce grand, ce noble ouvrage?
N'as-tu pour l'appuyer ni force ni courage?
De cét esprit si fort, de ce cœur si hautain,
Il n'est donc demeuré, qu'vn Spectre pasle & vain,
Qui ne s'est retenu, ni sens, ni cœur, ni gloire,
Et qui de son nom mesme a perdu la memoire?
Réveille, Saladin, réveille ces vertus,
Par lesquelles jadis les Croisez abatus,
Ont sous toy tant de fois, laissé leurs Croix captives;
Et de leurs Camps défaits, ont engraissé nos rives:
S'il n'est plus temps, pour toy, de vaincre en bataillant,
Il sera toûjours temps, de vaincre en conseillant.
Saladin luy répond, d'vne voix menaçante,
Qui montre sa colere, & la terreur augmente.
Le sang de mes neuf Fils, par neuf crimes versé,
A l'Egypte soüillée, & le Ciel offensé:
Et par arrest du Ciel, jusqu'à me satisfaire,
L'Egypte en doit porter la peine & ma colere.
Ce sang d'vn autre sang, sera bien-tost lavé,
Et le Fils du Meurtrier de son Trône enlevé.
La Pourpre que sa main & son crime ont tachée,
A sa race sera, par vn crime arrachée.
A cét arrest fatal, porté pour m'appaiser,
Meledin peut encore vn remede opposer:
Il peut, en immolant, Fils ou Fille, à ma Race,
De son mauvais destin détourner la menace.
Une mort seule peut acquiter tant de morts,
Un membre retranché peut sauver tout le corps.
Quand je l'auray permis, Mireme par ses charmes,
Pourra de ses Demons mettre en œuvre les armes.
Le sang de la victime à peine aura touché
Le Fleuve que le sang de ma Race a taché,
Qu'vn deluge aussi-tost répandu sur la terre,
Contre nos Ennemis fera pour nous la guerre.
Il finit, & suivi du terrible Conseil,
Qui sentoit approcher le retour du Soleil,
Dans la terre rentra, ne laissant que la crainte,
A Meledin tremblant avec l'horreur empreinte.

REMARQUES.

LE TEMPLE SOUS CONNAC. *pag. 52. col. 1.*] Le Temple est mis ici pour les Chevaliers du Temple, comme nous disons Champagne & Navarre, pour les Regimens de Champagne & de Navarre.

THIBAUT QUI REGNA SEUL. *pag. 52. col. 1.*] C'est Thibaut qui estoit Comte de Champagne du temps de Saint Loüis.

QUE BLANCHE EST SON AMOUR. *pag. 52. col. 1.*] Cette Blanche estoit la Reine, Mere de Saint Loüis, dont Thibaut Comte de Champagne fut amoureux.

DU GIBEL ARDENT. *pag. 52. col. 1.*] Le Gibel, qui est vne montagne ardente & couverte de neige, sert ici de corps à la Devise d'vn Vieillard amoureux, qui a le feu dans le cœur, & la neige sur la teste.

PAR DES FEUX EN DEVISE. *pag. 52. col. 1.*] Le feu est ici donné par anticipation, à vn Duc de Bourgongne, lequel estoit long-temps devant ceux de la Maison de France, qui ont composé de feux & de fusils, le Collier de l'Ordre de la Toison.

ARBELLE A THERMOPYLES *pag. 52. col. 1.*] Ce sont deux lieux celebres par deux victoires remportées autrefois par les Grecs sur les Perses. Ils furent défaits aux Thermopyles par les Lacedemoniens, à Arbelle par Alexandre.

LEUR NAVIRE FLOTANT. *pag. 55. col. 2.*] Le Navire est l'Enseigne de Paris.

LEURS LEOPARDS SANGLANS. *pag. 53. col. 2.*] Les Leopards sont l'Enseigne d'Angleterre.

Y DRESSENT VN TOMBEAU. *pag. 54. col. 1.*] Ce tombeau, qui est des plus magnifiques de l'Europe, se void à Moulins, où la Duchesse de Montmorency qui l'a fait dresser, est morte Religieuse.

IL S'ELEVE UNE FLEUR. *pag. 54. col. 1.*] Cela se doit entendre de feuë Madame la Princesse.

LE SICAMBRE ATTIRA. *pag. 54. col. 1.*] Ce Sicambre est Clovis, qui fut attiré au Baptesme par vn Montmorency, qui eut l'honneur d'estre appellé le premier Baron Chrestien.

DE L'UNE DE SES FLEURS. *pag. 54. col. 1.*] Cette Fleur est la Princesse de Condé, fille du feu Mareschal de Brezé.

LA GRANDE ANCHRE ROMPUE. *pag. 54. col. 2.*] Cette Anchre rompuë signifie la mort du Duc de Brezé, qui estoit General des Galeres.

De leur Race vn couple se fera. *pag. 55. col. 1.*] Cela fut accompli au mariage de Charles d'Angennes Marquis de Rambouïllet, & de Catherine de Vivonne.

La Fleur de ce Myrthe. *pag. 55. col. 1.*] Cette Fleur est Iulie d'Angennes Duchesse de Montausier.

Ce Guerrier successeur de Moyse *pag. 55. col. 1.*] C'est Iosué.

Lusine en son pavois. *pag. 55. col. 8.*] C'est la fameuse Melusine, à laquelle la fable attribuë l'origine de la Maison de Lusignan.

De ce Lion fatal. *pag. 56. col. 1.*] Le Lion est l'Enseigne de Flandre, & la Flandre dans les Cartes a la figure d'vn Lion.

Le nom de Taillebourg. *pag. 56. col. 2.*] Il avoit esté défait à Taillebourg par Saint Louïs.

Qui l'ont au Throsne destiné. *pag. 56. col. 2.*] Il fut aprés Roy de Naples & de Sicile.

Du jeune Conradin. *pag. 56. col. 2.*] Ce Conradin pretendoit au Royaume de Naples, & y estant venu avec vne puissante Armée, fut défait par Charles, & executé publiquement à Naples.

Fut l'implacable Roy. *pag. 58. col. 2.*] Ce Roy d'Egypte, fut celuy qui voulant exterminer les Iuifs, faisoit jetter tous leurs Enfans dans le Nil.

De l'Arabe qui fit. *pag. 58. col. 2.*] Cét Arabe est Mahomet Auteur de l'Alcoran.

De la noirceur. *pag. 58. col. 1.*] L'Histoire rapporte que ce Tafur estoit aussi noir qu'vn Ethiopien.









SAINT LOUIS
OU
LA SAINTE COURONNE RECONQUISE.

LIVRE SIXIE'ME.

LE Sultan expose à Zahide sa Fille, la demande de l'Ombre de Saladin. Elle se resout à la mort, ou vaincue par la necessité, ou deceuë par les discours artificieux de son Pere. Elle est menée en pompe sur le bord du Nil : Muratan son Frere arreste l'execution, & s'offre de satisfaire de son sang la colere de l'Ombre irritée. Ne pouvant l'obtenir, ni de son Pere, ni de sa Sœur, il se fait luy-mesme l'Executeur & la victime ; & du mesme coup satisfait son amitié & l'Ombre du Sultan. Zahide tombe dans le Nil avecque luy : leur chute est suivie de prodiges, & du débordement du Fleuve. Les Enfans des principales Familles Chrestiennes qui se trouvent dans le Caire, sont enlevez par l'ordre du Sultan. Zahide est retirée du Fleuve par Almazonte : Les François pressez de l'inondation gagnent une Colline ; & leur Roy invincible à toute sorte d'accidens, les rasseure par son exemple & par sa parole.



LA Nuit s'éclaircissoit, & le Ciel à l'entour,
Commençoit à paslir des avances du jour :
Quand Meledin confus sort de la Sepulture,
Conduit de l'Enchanteur, qui son esprit rasseure ;
Et dans son char traisné d'invisibles Relais,
Avant le point du jour, le rend à son Palais :
Mais il l'y rend troublé des funestes pensées,
Que l'ombre menaçante en son Ame a laissées.
Le Pere avec le Roy dispute dans son cœur,
L'vn a pour soy l'amour, l'autre a pour soy la peur :
L'vn allegue les droits que la Nature donne,
L'autre se fonde en ceux qui suivent la Couronne :
Et de ce cœur troublé, tous deux également,
Sont les Tyrans communs & le commun tourment.
Enfin, le Roy vainqueur, sur le Pere l'emporte :
Et la plus tendre amour se rend à la plus forte.
Puisque le Sort, dit-il, m'impose cette loy,
De cesser d'estre Pere, ou cesser d'estre Roy :
Que le Pere se perde, & que le Roy demeure ;
Que ma Fortune vive, & que ma Fille meure.
Ces vains & foibles noms d'Amis & de Parens,
Sont du Droit des petits, & non du Droit des Grands.
Un Roy, dans sa Couronne a toute sa Famille ;
Son Estat est son Fils, sa grandeur est sa Fille :
Et de ses interests bornant sa parenté,
Tout seul il est sa race & sa posterité.
Suivons donc hardiment ces royales maximes ;
Les Grands font les hauts faits, les petits font les crimes :

Et les chaisnes du Droit, ni le joug du Devoir,
Ne s'imposent qu'à ceux qui manquent de pouvoir.
On ne doit épargner, pour vn Thrône qui tombe,
Ni le plus saint Autel, ni la plus sainte Tombe:
Et c'est religion, de l'appuyer des corps,
De ses Enfans mourans, & de ses Parens morts,
Par ce cruel discours, le Tyran parricide,
Au crime preparé, fait appeller Zahide:
Il la mene à l'écart, & d'vne feinte voix,
Aprés avoir pleuré la misere des Rois;
Qu'il me vaudroit bien mieux, dit-il, que la Fortune,
Eust moulé mon destin d'vne argille commune!
Mon Esprit seroit libre, & mon front dégagé,
De ce brillant metal ne seroit point chargé.
Dans le rang que je tiens, ce qui m'orne me blesse:
Le Sceptre est mon appuy, comme il est ma foiblesse:
L'or qui luit sur mon front est épine en mon cœur,
On ne peut en avoir l'éclat sans la douleur:
Et pour confondre en moy la gloire & la misere,
La dignité du Prince, est le tourment du Pere.
C'est de ce rang si haut, l'inflexible devoir,
Qui me fait malgré moy sujet à mon pouvoir:
Et qui tient sous le tour, dont j'ay la teste ceinte,
Ma pieté captive, & mon amour contrainte.
Je suis Pere, Zahide, & le suis jusqu'au cœur:
Le Roy n'est qu'au debors, il n'est qu'en la couleur.
La Fortune qui fait & défait les Monarques,
Peut, quand elle voudra, m'en arracher les marques:
Et me les arrachant, me laisser aussi nu,
Qu'vn arbre dépouillé, devant l'hyver venu.
Je luy remets le tout, avant qu'elle m'y force,
Content de ne garder que le cœur sous l'écorce;
Et c'est ce pauvre cœur, qu'elle veut m'arracher,
Avec le nom de Pere à mon amour si cher.
L'Ombre de Saladin des Enfers remontée,
En fureur & terrible à moy s'est presentée:
A menacé l'Egypte & toute ma Maison,
Si de ses Fils tuez, je ne luy fais raison;
Et ta mort, chere Fille, est la cruelle amande,
Que pour la mort des siens, l'implacable demande.
Si ton sang n'est, dit-elle, à son sang accordé,
D'vn deluge de sang tout l'Estat inondé,
Sous le fer estranger, sera pour nostre crime,
A sa juste colere vne égale victime.
Mais on verra l'Estat par pieces éboulé;
Mon Thrône bruslera, dans mon Palais bruslé,
Et sur mon Thrône ardent ma vie & ma fortune,
Au vent ne laisseront qu'vne cendre commune;
Plûtost que je m'accorde à donner seulement,
Un cheveu de ta teste à cét embrasement.
A ce discours tissu d'vne trame perfide,
La nature & le sang s'émeuvent en Zahide:
Mais la vertu retient la nature en son rang,
Et calme autour du cœur l'émotion du sang.
Elle replique enfin: la mort la plus cruelle,
Ne me fera jamais reculer devant elle.
Autour de moy j'ay veû ses machines rouler,
Je l'ay veuë au combat sur mille traits voler;
Et si de mille traits l'effroyable tempeste,
Sans me faire branler, a passé sur ma teste;
Un barbare couteau peut me percer le cœur,
Peut y mettre la mort, sans y mettre la peur:
Que s'il me faut mourir, & si le Ciel m'ordonne,
D'affermir sur ton front, par mon sang ta Couronne,
Permets au moins, Seigneur, que par vn noble effort,
Je me fasse moy-mesme vne honorable mort.
Je ne mourray pas moins, & mourray plus contente,
Si du sang des François & du mien degouttante,
Aprés moy je les tire en cét embrasement,
Et me fais de leur cendre vn noble monument.
Mais de me voir servir de victime publique,
De mourir d'vne mort basse, obscure & tragique,
Et souffrir laschement, qu'vne cruelle main,
Me plonge avec le fer la honte dans le sein;
Je ne puis jusques-là, Seigneur, t'estre fidelle,
L'infamie à mon Ombre en seroit eternelle.
Le Sultan luy repart; c'est la force du cœur,
Et non celle du bras, qui soustient nostre honneur.
Cette chaude vertu des Braves si vantée,
N'est qu'vn bouïllon de sang & de bile agitée:
Ce n'est qu'vne vapeur, que le hazard conduit,
Que le trouble accompagne, & qui ne va qu'au bruit.
Et ces batteurs de fer, ces coureurs d'avantures,
Prodigues de leur sang, & vains de leurs blessures,
Quand leur fougue relasche, & que la vanité
Ne preste plus son souffle à leur temerité,
Etonnez & défaits, sans cœur & sans conduite,
N'ont plus de mouvement que celuy de la fuite.
La Valeur patiente est la haute Valeur;
Elle est des nerfs de l'Ame, & des forces du cœur:
Et ce n'est pas l'effet d'vn soudain feu de bile,
D'avoir sous la Fortune vne assiette immobile;
De luy tendre la gorge, & souffrir de sa main,
Quelque mort que ce soit d'vn visage serain.
Ton sang ainsi versé, feroit dans nostre Histoire,
Le lustre de ton nom, l'honneur de ta memoire:
Au Croissant offusqué la lumiere il rendroit:
De cét Empire ardent la flame il éteindroit:
Et tout l'Estat sauvé par ta mort heroïque,
Te seroit vne tombe illustre & magnifique.
Mais je n'ay ni le cœur, ni l'esprit assez fort,
Pour aspirer, ma Fille, à ces biens par ta mort.
La crainte qui me ronge en cette conjoncture,
Est, que faisant ceder l'Estat à la Nature,
Et pour sauver le Pere abandonnant le Roy,
Je perde l'vn & l'autre, & te perde avec moy.
Tu peux aller, Seigneur, luy replique Zahide,
Où le devoir t'appelle, & l'interest te guide:
Et si toute la gloire où je puis aspirer,
Est de suivre mon sort, sans me faire tirer:

Je

Je le suivrai, Seigneur, & d'vne allure ferme,
J'irai sans m'effrayer à ce terrible terme:
Et le fer inhumain du triste Executeur,
M'ouvrira l'estomac sans ébranler mon cœur.
Ainsi, par sa vertu, la Fille magnanime,
Se prepare à servir à l'Estat de victime.
Son courage la met au dessus de son Sort:
Et sa noble fierté fait honneur à sa mort.
Le Pere sans pitié secrettement s'applique,
A faire les apprests de l'offrande tragique.
Il en court par le Caire vn lamentable bruit,
Que l'horreur accompagne & que le trouble suit.
Au coucher du Soleil, la Belle infortunée,
Dans vn habit pompeux, vers le Fleuve est menée,
Le Peuple en foule accourt desireux de la voir,
Et luy rend de ses pleurs le funebre devoir.
L'vn regrette ses ans, l'autre son innocence;
Et leurs regrets luy sont vne foible défense.
D'autres pour sa beauté font d'inutiles vœux;
Et par de vains soûpirs évaporent leurs feux.
Les femmes que le bruit en public a tirées,
Confuses de son sort, de sa perte éplourées,
Luy parent le chemin, de leurs cheveux coupez,
De leurs voiles rompus, & de larmes trempez:
Elle est leur commun deuïl, & leur plainte commune:
Pour elle, mille voix reclament la Fortune;
Et la Fortune sourde aux clameurs des Humains,
Pour sauver la Princesse est encore sans mains.
Hautaine, cependant, de mine & de courage,
Et semblable au Soleil, qui luit sur vn nuage,
Dans le trouble constante, & calme entre les cris,
Par sa force à sa grace, elle ajouste du prix:
Et ses yeux, à tant d'yeux, qui luy donnent des larmes,
Ne rendent qu'vn regard tranquille & plein de charmes.
Dans vne eclipse ainsi, la Lune au front d'argent,
Va d'vn train toûjours droit & toûjours diligent:
Les Astres de sa suite autour d'elle languissent;
Tous les yeux de la Terre à son mal compatissent:
Et du Ciel affligé tous les flambeaux en deuïl,
Semblent avec la Nuit la conduire au cercueil.
Elle va cependant, & d'vne allure égale,
Suit son Guide, & fournit sa carriere fatale:
Et sans s'épouvanter, regarde autour de soy
La Nature étonnée & le Monde en effroy.
Telle à sa triste fin Zahide s'achemine;
Et ferme de l'esprit, non moins que de la mine,
Ajouste d'vn accord sans dessein concerté,
La douceur à l'orgueil, la grace à la fierté.
Comme elle arrive au Fleuve, vne lumiere sombre
A peine distinguoit le jour d'avecque l'ombre:
Et les corps d'alentour, de crainte ou de douleur,
Sembloient avoir perdu la forme & la couleur.
Il se void sur le Nil, en forme de theatre,
Vn autel, où du temps de l'Egypte idolatre,
Les * Ministres d'Isis vne fois en Esté.
Sacrifioient au Dieu de la Fertilité.
Zahide d'vne marche heroïque & hautaine,
Monte avec le Sultan, sur cette triste Scene.
Jamais on ne luy vid vn air si glorieux;
Il n'éclatta jamais tant de feu dans ses yeux:
Et comme le Soleil achevant sa carriere,
A les rayons plus grands, jette plus de lumiere,
Et laisse pour donner du lustre à son tombeau,
Ses plus vives couleurs dans la nuë & sur l'eau;
Zahide ainsi paroist & plus grande & plus belle:
La grace qui la suit, semble prier pour elle,
Et joindre sa priere avecque l'amitié,
Pour amollir son Pere & luy faire pitié.
Les fleurs de sa guirlande ou languissent ou meurent;
Les funebres flambeaux goutte à goutte la pleurent:
Et l'on diroit encor, que pour ne la point voir,
La nuit a pris vn voile, & plus sombre & plus noir.
Dans ce deuïl general, le Pere inexorable,
Devient plus endurci, se rend plus intraitable:
Et tourne tous ses sens au Spectre de grandeur,
Qui tient de ses Enfans la place dans son cœur.
Il saisit d'vne main, les cheveux de Zahide,
De l'autre il leve en l'air, le poignard homicide;
Et d'vn affreux regard, accompagnant sa voix:
En quelque part, dit-il, Saladin que tu sois,
Ombre fiere & cruelle appaise ta colere;
Reçois cette victime illustre & volontaire:
Et souffre, que mon sang, par moy-mesme versé,
Détourne le malheur dont je suis menacé.
Je t'offre mort pour mort, & fais par cette offrande,
Des crimes de mon Pere vne celebre amande.
Vien rendre à cét Estat de tempestes battu,
La force qu'il tiroit jadis de ta vertu:
Il fut avant tes Fils, ta Famille & ta Race;
Ta memoire & ton nom y regnent en ta place.
Pour te perpetuer cette posterité,
Remets dans la douceur ton Esprit irrité;
Et fay que de mon sang l'offrande salutaire,
Du tien, qui fume encor, éteigne la colere.
Achevant par ces mots, il éleve le fer,
Qui semble de regret jetter vn triste éclair:
Lors qu'vne voix confuse avec trouble épanduë,
Retint la mort en l'air, sous sa main suspenduë.
Cette confuse voix estoit de Muratan,
Le Frere de Zahide & le Fils du Sultan,
Qui revenu d'Alep, vainqueur & plein de gloire,
Avoit sceu de sa Sœur la pitoyable histoire.
Plus que ses propres yeux, plus que son propre cœur,
La Sœur aimoit son Frere, & le Frere sa Sœur.
En deux rayons égaux vne Ame partagée,
Sembloit en leurs deux corps avoir esté logée;
Et cette égalité maintenoit leurs humeurs,
Dans vn juste concert d'actions & de mœurs.
Leurs visages formez sur vn mesme modele,
Faisoient vn autre accord de grace mutuelle;

Et des Astres gemeaux l'indivisible amour,
A la flame moins pure, & fait vn moins beau jour.
Porté de cét amour, le Frere magnanime,
Accourt où s'immoloit l'innocente victime,
Il écarte le peuple; & le peuple écarté,
Respecte sa douleur, cede à sa dignité:
Il monte d'vne audace à sa douleur égale,
Sur l'autel où se fait cette offrande fatale:
Et se jettant au bras de son Pere étonné,
Je suis, dit-il, Seigneur, à propos retourné,
Soit que pour assouvir l'appetit d'vn Phantôme,
Soit que pour étouffer les feux de ton Royaume,
Tu prepares tes mains, à ce noir attentat,
Tragique à ta Maison, funeste à ton Estat.
Dans mes veines, Seigneur, j'ay deqnoy satisfaire,
L'impitoyable soif de l'Ombre sanguinaire:
Et mon sang pourra mieux, & moins barbarement,
Eteindre de l'Estat le triste embrasement.
Conserve, en conservant cette vaillante Fille,
Le bras de ton Empire, & l'œil de ta Famille.
De sa mort, ta fortune avec elle mourra:
Et sous le mesme fer, dont elle perira,
La gloire & la valeur de l'Egypte blessées,
Se verront avec elle à tes pieds terrassées.
Par tant de morts, Seigneur, que peux-tu ménager,
Qui soit d'assez grand prix, pour nous dédommager?
Et que peut à l'Egypte apporter ta victoire,
Qu'vne couronne séche, & qu'vne palme noire?
Une perte bien moindre, & demoindre interest,
Des Manes ennemis peut accomplir l'arrest.
Ils demandent ton sang, & j'en ay dans les veines,
Assez pour assouvir leurs bouches inhumaines.
Souffre que de ma Sœur, je subisse le sort:
Sers l'Estat de sa vie, & le sers de ma mort.
Il n'est païs conquis, il n'est ville sauvée,
Qui puisse luy valoir Zahide conservée:
Et crain, que refusant de la luy conserver,
Il ne te reste aprés, qu'vn desert à sauver.
Les pleurs de Muratan ces mots accompagnerent,
Et le cœur de Zahide, avant le fer blesserent.
Elle qui sans paslir, sans témoigner d'effroy,
Avoit vû de la Mort le bras levé sur soy;
Maintenant que le fer, que la mort on arreste,
Et que son Frere au coup, pour elle offre sa teste;
Etonnée & confuse, elle cede à la peur;
Et perdant l'asseurance, elle perd la couleur.
Mais cette peur soudaine est d'audace suivie;
Et son cœur s'élevant pour refuser la vie,
Et pour se maintenir dans le droit de mourir,
Par le feu de ses yeux au fer semble courir.
Deux soûpirs avancez ses lévres desserrerent;
Et devant son discours sa douleur expliquerent.
Quel prestige, dit-elle, & quel étrange sort,
T'amene pour oster le repos à ma mort?
Ma fortune, à ton gré, n'est pas assez cruelle;
Il faut que ton amour me tourmente avec elle.
Veux-tu qu'à ton trépas mon trépas ajoûtant,
Et que de ton malheur mon malheur s'augmentant,
Sous ce poids redoublé mon courage succombe,
Et ferme en ma douleur, sous la tienne je tombe?
Si tu vis, Muratan, dans ton cœur je vivrai;
Et vivant dans ton cœur, par-tout je te suivrai.
Mais quelque fort lien qui mon Ame retienne,
Si tu meurs de ma mort, je mourrai de la tienne.
Deussé-je avec le fer ces liens détacher,
Et mon esprit sanglant de mon corps arracher.
Toy, Seigneur, poursuit-elle, acheve ton offrande;
Et donne à Saladin le sang qu'il te demande.
C'est moy qu'il a choisie; & c'est moy que tu dois,
Sans plus longue remise immoler à son choix.
Conserve avec ce Fils ton support & ta gloire:
Sa perte à l'Ennemi vaudroit vne victoire;
Et le Sort de l'Estat ne l'a pas ramené,
De lauriers si fameux & si verts couronné,
Afin que de ta main, sous vn couteau tragique,
Avecque luy mourust la Fortune publique.
Memorable combat, où par vn rare effort,
Deux magnanimes cœurs disputent de la mort:
Et poussez du beau feu, que l'amitié leur donne,
Debattent du tombeau, comme d'vne couronne!
Et vous nobles Rivaux, genereux Concurrens,
Si mes vers du futur peuvent estre garans,
Nul assez sombre jour, nulle nuit assez noire,
Jamais de vostre amour n'obscurcira la gloire:
Et l'Histoire fera d'vn exemple si beau,
Aux yeux de l'avenir vn glorieux tableau.
Durant ce beau combat de la Sœur & du Frere,
Les soins sont bien divers, qui combattent le Pere.
Il voudroit conserver ce Couple d'amitié:
Leur vertu le surprend, & l'émeut à pitié:
Mais par vne rupture inhumaine & barbare,
Le Roy d'avec le Pere en son cœur se sépare;
Et conclut, divisant son Ame en deux partis,
La perte de la Fille, & le salut du Fils.
J'approuve, leur dit-il, cette honneste querelle;
L'exemple en sera grand, & la gloire immortelle;
Et les cœurs genereux qui vous succederont,
Vostre amour dans l'Histoire, vn jour couronneront.
Mais aux grandes Vertus la Fortune est contraire:
Leur teste, de ses traits est le but ordinaire.
Contre ces traits pour vous, j'ay beau porter les mains,
J'ay beau pour vous sauver, faire de hauts desseins;
La cruelle qu'elle est, ne perd point sa visée,
Elle est, pour s'égarer trop juste & trop rusée:
Et l'Histoire des temps n'a jamais remarqué,
Teste haute, ni basse, où son arc ait manqué.
Le Sort ne nous suit pas, mes Enfans, il nous traisne:
Les Rois comme Forçats sont liez à sa chaisne:
Et les Sceptres qu'on croit tout faire & tout mouvoir,
Pour en rompre vne boucle, ont trop peu de pouvoir.

Cette chaisne, mon Fils, si pressante & si ferme,
Traisne aujourd'huy Zahide, & la tire à son terme:
En vain pour l'arrester nous banderions les bras,
Nos bras en vain bandez ne l'arresteroient pas:
Bien loin d'estre arrestée, elle nous feroit suivre;
Et nous mourrions plûtost, que de la faire vivre.
Laisse luy, Muratan, la gloire de sa mort:
L'Estat ne souffre pas qu'elle en fasse vn transport.
Son sang & non le tien, est la fatale amande,
Que pour ses Fils tuez, Saladin nous demande.
Ne precipite rien; differe au moins ta mort,
Jusqu'à ce que vainqueur, par vn plus heureux Sort,
Tu puisses, de ton sang faire vn meilleur vsage;
Et donner vn employ plus juste à ton courage.
A ce discours du Pere, vne froide pasleur,
Du Fils desesperé découvrit la douleur:
Il soûpira trois fois; & sa voix oppressée,
Avecque ses soûpirs fut trois fois repoussée.
Et bien, dit-il, enfin, puisqu'il est arresté;
Et que l'arrest du Sort veut estre executé;
Que Zahide perisse, & que des Ombres vaines,
Viennent boire à tes yeux le beau sang de tes veines:
Assouvis t'en toy-mesme, & join Pere inhumain,
Le crime de la langue à celuy de la main.
De ta main, de ton sang ta Couronne lavée,
Sans tache & sans déchet, te sera conservée:
Et ton Thrône branlant, par vn crime affermi,
Vaincra l'effort du Temps & du Sort ennemi.
Jouis-en, parricide; & si tu crains qu'il tombe,
Et que dans son debris, ta Fortune succombe,
Ajoûte mort à mort, join le Frere à la Sœur:
Deux corps feront vn fond plus ferme à ta grandeur.
Mon bras t'épargnera la moitié de ce crime;
Et Saladin vaut bien vne double victime.
Il se plonge, à ces mots, vn poignard dans le sein;
Et du sang qui jallit se remplissant la main;
Zahide, poursuit-il, le jettant dans le Fleuve,
Reçoy de mon amour cette derniere preuve:
Et souffre que pour toy, satisfaisant le Sort,
De ma mort aujourd'huy, je rachete ta mort.
A ce coup, qui surprit & la Fille & le Pere,
L'vn demeure estonné, l'autre se desespere:
Et la Sœur se jettant à son Frere blessé,
Tandis qu'elle le pleure, & le tient embrassé,
Et qu'arrestant son sang, en desordre elle essaye,
D'arrester son esprit sur le bord de sa playe;
Sa foiblesse l'abat; & sur luy, la douleur,
De son poids, dans le Fleuve encore abat sa Sœur.
Les Monstres & les flots à leur cheute applaudissent;
Les vents comme étonnez de la rive en fremissent:
Tout le Peuple en tumulte, & de frayeur surpris,
D'vn pitoyable accent leur répond par ses cris:
Et bien loin dans le Caire, où ces cris s'étendirent,
Le desordre & le trouble avec eux s'épandirent.

Sur le fatal autel, à cét évenement,
Le Pere infortuné reste sans mouvement.
Il croit voir de son Fils l'Ombre encor menaçante,
Qui remontant, sur l'eau, de son sang tougissante,
Et traisnant aprés soy sa triste & pasle Sœur,
D'vn visage irrité, luy predit son malheur.
De son peuple il entend les clameurs & les plaintes,
De pitié, de douleur, & de regret épraintes;
Et telles que les flots de colere chenus,
Les font contre vn rocher, dont ils sont retenus.
La principale peur dont son Ame est pressée,
Est que de Saladin l'Ombre encor offensée,
Pour le deposseder, conspire avec la Mort;
Et porte à leur effet les menaces du Sort.
Tandis que de ces soins son Ame est tourmentée,
Et de pensers divers haut & bas agitée:
Dans le canal du Fleuve, il s'éleve avec bruit,
Vne colonne d'eau, qu'vn tourbillon conduit.
De l'vn à l'autre bord, sa masse balancée,
Et comme par mesure également poussée,
Fait marcher devant soy la vague & le boüillons
Et sur sa trace laisse vn écumeux sillon.
Elle flotte trois fois, entre les deux rivages,
De menaces terrible, affreuse de presages.
De là, d'vn flux soudain vers Damiette roulant,
Et de sa pesanteur, tout le Fleuve ébranlant;
Elle se perd, enfin, & laisse par sa perte,
D'écume & de limon la riviere couverte.
Ce prodige est suivi d'autres plus étonnans:
Les flots d'vn vent subit élevez & tonnans,
Egalent de leurs bruits, ceux que fait dans la nuë,
L'ardente exhalaison par le froid retenuë.
Au tonnerre des flots, il se mesla des cris,
Qui de crainte & d'horreur, glacerent les esprits.
Et l'on vid * vn Cheval de ceux que la Riviere,
Nourrit dans les roseaux de sa moëte carriere,
Qui sur le flot fumant & de rouge taché,
Suivit le cours du sang fraischement épanché,
Et levant vers l'autel la teste avec audace,
De sa langue en lescha sur le marbre la trace.
A ces objets d'horreur, à ce terrible bruit,
Le peuple épouvanté vers le Caire s'enfuit;
A la feüille pareil, qui vole de la teste
D'vn chesne demi sec battu de la tempeste:
Ou pareil à ces flots, qu'vn vent lasché du Nort,
En tumulte & bruyant roule contre le bord.
Mireme resté seul, prend tout à bon presage,
Confirme le Sultan, rasseure son courage.
Ton souhait, luy dit-il, Seigneur, est exaucé;
Le sang de Muratan n'est pas en vain versé,
Il a lavé celuy qu'a répandu ton Pere,
Et de tes Oncles morts, appaisé la colere:
Il a vaincu le Sort, qui t'estoit ennemi:
Il a fléchi le Ciel, & l'Estat affermi:
Les Manes satisfaits, cette offrande ont receuë:
J'ay du grand Saladin la grande Ombre apperceuë.

Elle agitoit les flots, & les flots agitez,
Sembloient de son courage au combat excitez:
Et le puissant Demon, qui le Fleuve gouverne,
Sur les eaux paroissant dans vn liquide cerne,
Trois fois a fait trembler la rive & le canal;
Et du prochain deluge a donné le signal.
Bien-tost tu le verras à vague débordée,
S'épandre avec fureur sur la plaine inondée;
Jusques aux pieds des monts poursuivre l'Estranger:
Et d'vne mer subite en son Camp l'assieger.
Il ajoûte à ces mots, d'autres mots qu'il murmure;
Du geste & de la voix ses Demons il conjure;
Il frappe sur la rive, il souffle sur les eaux,
Et pour les émouvoir fait des charmes nouveaux.
Cela fait, le Sultan vers le Caire s'avance,
Plus ferme de courage, & plus fier d'asseurance.
Mireme l'accompagne, & luy met dans le cœur,
Avec vn nouveau fiel, vne nouvelle ardeur.
Sa rage s'en allume; & sa rage allumée,
Est flame dans ses yeux, dans sa bouche est fumée.
Comme vn Lion captif, au theatre exposé,
Quoy qu'avecque le temps l'art l'ait apprivoisé,
Quand de cris & de coups son gouverneur l'agasse,
Reprend avec l'orgueil, la fureur & l'audace:
Rompt chaisnes & barreaux, & les traisne aprés soy:
Met le trouble au spectacle & le change en effroy:
Sur tout ce qu'on luy jette exerce sa colere:
Tonne avecque la voix, avec les yeux éclaire:
Et faute d'ennemis, bois & pierres hurtant,
Icy frappe de l'ongle, & là porte la dent.
Ainsi, le vieux Sultan, sur les Chrestiens du Caire,
Prepare de sa rage vn essay sanguinaire.
Leurs Enfans par son ordre à la mort destinez,
Dans la tour du Palais, sont de force traisnez.
Il veut par vn honeur sacrilegue & tragique,
En faire à son Fils mort, vne offrande publique;
Soit pour épandre au loin, le bruit de sa douleur,
Et par mille malheurs publier son malheur;
Soit pour accompagner ses larmes d'autres larmes:
Ou pour avoir des morts à mettre en nouveaux charmes.
De cette cruauté par tout s'épand le bruit:
Le trouble en est accru par l'horreur de la nuit:
La ville s'en émeut, les Peuples s'en étonnent:
Les places, les ramparts, les maisons en resonnent:
D'vne part est l'effroy, de l'autre est la rumeur:
Des Peres affligez on entend la clameur:
Et les Meres en deuil, courent échevelées,
Aux Gardes, aux Soldats, à leurs Enfans meslées.
De leurs pleurs Meledin tire vn nouveau plaisir,
Et dés-ja dans le sang, il se baigne en desir:
Là dessus, le sommeil luy fermant la paupiere,
Sa pensée assoupie est encore meurtriere:
Son haleine menace; & ses songes armez,
Sont d'vne rage aveugle au carnage animez.

Le Fleuve, cependant, élevé sur ses bornes,
Donne licence aux flots, qu'il pousse de ses * cornes:
Et les flots avec bruit de ses cornes poussez,
Passent victorieux sur leurs bords renversez.
Autant que l'onde croist, autant décroist la plaine,
Sous le rapide cours de cette mer soudaine.
Routes, sillons, sentiers sont dés-ja confondus;
Et les costaux, comme eux, à l'eau se sont rendus.
D'vn charme impetieux la Lune suspenduë,
Semble donner signal à la vague épanduë;
Et pour enfler sa course, attirer de ses rays,
Et de l'eau des gazons, & de l'eau des guerets.
On ne distingue plus ni pré ni labourage:
Le Fleuve ne connoist ni digue ni rivage:
Et menace en bravant, canaux, digues & ponts,
De ne borner son lit, que des cimes de monts.
Du jour & du travail la belle Avantcouriere,
Se leve cependant & rentre en sa carriere:
Dans vn globe de feu le grand Astre la suit,
Et chasse devant soy les restes de la Nuit.
Il semble à sa pasleur, que son Moteur s'étonne,
Du deluge nouveau qui l'Egypte environne.
Il n'y remarque rien de ces débordemens,
Feconds & mesurez, qui regnent tous les ans;
Quand l'Esté fait suër ces * montagnes chenuës,
Où l'hyver retranché regne au dessus des nuës.
Tout ce qu'à son coucher, il vid si verdoyant,
Luy semble à son lever, vn desert ondoyant.
Tout nage autour des Bourgs, tout flotte autour des Villes;
Prez & champs inondez sont devenus mobiles:
Où la charruë alloit, où paissoit le troupeau,
La barque & le poisson suivent le cours de l'eau:
Et les arbres surpris de si soudaines cruës,
Semblent pour s'en sauver, lever les bras aux nuës.
Ainsi le Fleuve alloit par la plaine roulant,
Quand au gré de la vague vn vaisseau plat coulant,
Ramenoit à Memphis, du Sultan Melalime,
Qui regnoit en Damas, la Fille magnanime.
Dans le commun peril, le Pere interessé,
Et de la mort d'Oxin mortellement blessé,
Du genereux Oxin, qui fut son Fils vnique,
Et que Bourbon tua dans vn tournoi tragique;
Avoit avec sa Fille, en Egypte envoyé,
Vn renfort de Syriens à ses frais soudoyé.
La Princesse Almasonte, ainsi se nommoit-elle;
Quoy qu'elle fust vaillante, autant qu'elle estoit belle;
Et qu'vn orgueil en paix, comme en guerre vainqueur,
Se fust mis dans ses yeux, en garde pour son cœur,
Jusqu'au cœur par les yeux avoit esté touchée,
D'vne fléche au hazard, & sans dessein laschée:
Et de ce coup fatal, le doux & fier auteur,
Son image luy nuit bien avant dans le cœur.
Image toûjours vive, & toûjours inherente,
Qui ramene Bourbon, & Bourbon represente;

Soit à ses yeux ouverts aux rayons du Soleil,
Soit à ses yeux fermez des aisles du Sommeil.
Cent fois dans les perils, de cette ombre suivie,
Elle chercha Bourbon, elle exposa sa vie:
Et cent fois le succés manquant à son effort,
Elle ne put trouver, ni Bourbon ni la Mort.
Dans le premier combat que les flottes donnerent,
Quand les Croissans sur l'onde, & les Croix se choquerent,
Elle fit éclater le feu de sa valeur;
La Mer en prit du sang, le teint & la chaleur.
Depuis, à la descente, on la vid au rivage,
Resister aux François, luter contre l'orage;
Et son cœur bien à peine, aux flames se rendit,
Qu'en faveur des Croisez, leur Ange répandit.
Aprés Damiette prise, elle fut jusqu'à Sienne,
Pour faire armer par-tout, contre la Gent Chrestienne:
Et comme elle en venoit, le Fleuve débordé,
Luy cacha tout à coup, le païs inondé.
Elle approchoit du bord, où la Sœur & le Frere,
A la mort exposez par le barbare Pere,
Avoient de leur malheur aidé l'enchantement,
Qui portoit la riviere à ce débordement.
Quand elle void de loin, comme vne tresse blonde,
Flottant à longs filets, sur la face de l'onde.
Son Pilote la suit, & de l'eau la tirant,
Tire vn corps demi-mort, & demi respirant.
D'vne soudaine horreur Almasonte ébloüie,
A cét estrange objet, demeure évanoüie.
D'vn desordre pareil, & d'vn pareil effroy:
Ses gens épouvantez, la rappellent à soy:
Elle revient à peine, & de deüil éperduë,
Voit Zahide à ses pieds, dans la barque étenduë.
Le Tutelaire Esprit qui luy fut assiné,
Ministre du salut, en son temps destiné,
Qui pour la garantir de la main de son Pere,
Fit agir l'amitié, sur le cœur de son Frere;
Et qui dans les perils, luy servit tant de fois,
Contre les traits lancez d'invisible pavois:
Quand du poids de son Frere & du sien attirée,
Elle tomba dans l'onde à sa mort preparée;
A son aide accourut, la défendit des flots;
Sur le moëte limon l'etendit en repos:
Et tout à coup luy fit de la vague ondoyante,
Autour d'elle voûtée, vne liquide tente.
De là, sans l'éveiller la soûlevant sur l'eau,
Au point que d'Almasonte arriva le vaisseau,
Il la remit aux soins de sa belle Parente,
Non moins de son malheur surprise qu'ignorante.
Almasonte en desordre à cét évenement,
Par ses pleurs, à ses soins donne commencement:
Le desespoir l'emporte, elle met en vsage,
Tout ce qu'apprend le deüil, & qu'inspire la rage:
Elle prend à parti la Fortune & le Sort,
Elle accuse le Ciel, & provoque la Mort;
Puis, de douleur pressée, & de larmes humide,
Elle colle sa bouche à celle de Zahide:
Et soit que de son cœur il sortit quelque esprit,
A quoy le cœur mourant de Zahide s'éprit;
Soit qu'à ses doux soûpirs, quelques feux se meslerent,
Qui cette ame étouffée à ses sens rappellerent;
Zahide revenuë ouvre à regret les yeux:
Souffre avecque dédain la lumiere des Cieux:
Prend pour son Frere mort, Almasonte vivante:
Luy parle d'vne voix plaintive & languissante.
Cher Muratan, dit-elle, en luy rendant la main,
Sommes-nous hors des loix de ce Pere inhumain?
Pouvons-nous esperer, malgré ses tyrannies,
De voir en ces bas lieux nos Ames reünies?
Est-il aprés la mort, ou des fers ou des feux,
Qui des chastes Amours rompent les chastes nœuds?
A ces termes confus, elle joint d'autres termes,
Capables d'attendrir les Ames les plus fermes.
Et des sens à la fin l'vsage recouvrant,
Par les soins empressez qu'Almasonte luy rend;
Tandis qu'elle s'afflige, & qu'elle se tourmente,
Qu'aprés son Frere mort, elle reste vivante:
Tandis qu'on la console, & qu'en la caressant,
Almasonte adoucit la douleur qu'elle sent;
La vague qui se rend moins traittable & plus forte,
En depit du Nocher, loin du Caire les porte.
Cependant, les François par le Fleuve pressez,
Marchent sous leurs drapeaux, en vn corps ramassez.
Le deluge suivi du trouble & du ravage,
N'abat point leur esprit, n'éteint pas leur courage:
Leur retraitte est hardie, elle a de la fierté;
Ils cedent sans desordre à la necessité:
Le flot sans les troubler, sur leur trace resonne;
Et sans les effrayer le peril les étonne.
Du superbe Lion l'orgueilleuse valeur,
Ainsi resiste aux coups, & resiste à la peur,
Quand les Bergers armez devant la bergerie,
En tumulte & sans art font teste à sa furie.
De l'éclair de ses yeux, il répond à l'éclair,
Que font autour de luy les javelots en l'air;
Il répond de sa voix, qui s'égale au tonnerre,
A la voix dont le cor luy declare la guerre.
Mais si pour l'arrester, les Bergers repoussez,
Font vn feu de fagots à la haste amassez;
Plus surpris qu'effrayé, son audace il arreste:
Sans détourner le cœur il détourne la teste:
Sa démarche est terrible; & l'orgueil qui le suit,
D'vne fiere clarté par ses regards reluit.
Au delà de * Tafnis, vne riche colline,
S'éleve doucement sur la plaine voisine.
Son faiste fut jadis couronné d'vn Palais,
Que le pudique * Hebreu fit bastir à grands frais:
Et qu'il accompagna de maisons destinées,
A garder les moissons des * sept grasses Années,
Qui de leurs * maigres sœurs, dans la necessité,
Soustinrent la disette & la sterilité.

De ces hauts bâtimens les superbes reliques,
Etalent par morceaux les Histoires antiques.
Adam s'y void tout jeune, & par les ans vsé;
Le Serpent imposteur à ses pieds est brisé:
Et dans le marbre mort, son image sans vie,
Semble avec son poison répandre son envie.
Là, le * Frere innocent, & le Frere assassin,
Egalement cassez, ont vne égale fin;
Le Temps qu'aucun respect, qu'aucun devoir ne bride,
A fait de tous les deux vn second homicide.
Icy du Ciel ouvert vn deluge épandu,
Déborde à longs ruisseaux, sur le Monde éperdu.
La pierre y fait aux yeux tous les effets de l'onde;
Elle roule, elle écume, elle s'enfle, elle gronde:
Et les Peuples noyez, encore aprés leur mort,
Flottans sans mouvement, semblent chercher le bord.
Là, les foudres en pluye & la tempeste ardente,
Tombent avec éclat, sur Sodome brûlante:
Le marbre & le porphyre ont du feu la couleur;
Il paroist mesme à l'œil qu'ils en ont la chaleur:
Et sans se consumer, la matiere allumée,
Semble jetter le souffre, & pousser la fumée.
Le Pere des Croyans ailleurs representé,
Immole son espoir & sa posterité:
La pierre en mesme-temps pitoyable & severe,
Est tendre dans le Fils, est forte dans le Pere:
Et sous vn mesme coup, d'vne mesme froideur,
L'vn sa teste soûmet, l'autre soûmet son cœur.
D'autre-part, de Jacob les figures cassées,
Se trouvent par éclats à terre renversées;
Et tout ce qu'eut Joseph de gloire & de vertu,
Par les ans effacé, par les ans abattu,
Ne fait plus qu'vn amas d'Histoires démolies,
De Mysteres brisez, d'Images abolies.
Les François poursuivis de l'ennemi grondant,
Qui sur leurs pas alloit, la campagne inondant,
Marchent vers ce costau, qui contre le déluge,
Leur presente de loin, sur sa croupe vn refuge.
Le Camp se fut à peine à ce poste rendu,
Le Pavillon Royal, à peine fut tendu,
Que les flots écumans à la colline accourent;
Et d'vn siege sans ordre avecque bruit l'entourent.
Ils l'attaquent de force, ils battent ses costez;
Ils montent à l'assaut, l'vn sur l'autre portez.
Leur courroux pousse au loin le bruit de leur menace;
Leur but est d'abysmer, ou d'abattre la place;
Et ne pouvant si haut leur fureur élever,
Ils semblent en tombant de dépit se crever.
Le Soldat étonné de cette étrange guerre,
Des yeux & de l'espoir, en vain cherche la terre:
Il ne void qu'vn espace ondoyant & desert,
Où s'égarent ses yeux, où son espoir se perd:
Il ne void que peupliers & que palmes noyées,
Qui levent en tremblant, leurs testes effrayées:
Et ne découvre au loin, où son regard s'étend,
Qu'vne mort asseurée, & qu'vn tombeau flottant.
Un si vaste peril, & de si grande montre,
Où de tous les costez la terreur se rencontre,
Par les cœurs les plus grands ne se peut mesurer,
Et ne laisse aux esprits aucun lieu d'esperer.
Là des plus asseurez s'ébranle l'asseurance;
Les vaillans ont en vain recours à la vaillance;
L'adresse de l'adroit & la force du fort,
Ne parent point aux coups, de cette longue mort.
Leur dépit est de voir, qu'vne si belle vie,
Sans combattre, leur soit sous les armes ravie:
Et qu'vn Camp de Heros, qu'vn Peuple Conquerant,
Meure comme vn troupeau traîsné par vn torrent.
L'vn se plaint à sa lance & l'autre à son épée,
Tant de fois dans le sang des Barbares trempée;
Et regrette, qu'obscure & froide à son costé,
Elle tombe avec luy, sans bruit & sans clarté.
L'autre prés du Coursier, qui fut en tant de lices,
L'aide de ses combats & de ses exercices,
Se plaint d'avoir perdu par le débordement,
La matiere & le lieu d'vn noble monument.
L'animal brave & fier, que cette plainte touche,
Luy répond en jettant l'écume de la bouche;
Sa réponse se mesle au bruit que fait son frein,
Et d'vn noble dépit son pied bat le terrain.
Il en est, qui portez d'vne inutile audace,
Tendent contre les flots les bras avec menace;
Mais les flots menacez, au lieu de reculer,
Avecque plus d'effort semblent contre-eux rouler.
Dans ce peril commun, la vaillance contrainte,
Et le sens en desordre, ont leur trouble & leur crainte:
Et ceux qui craignent là, de perir dans les eaux,
De cent palmes ailleurs joncheroient leurs tombeaux;
Et sous des tourbillons de cailloux & de fléches,
Par des torrens de feu, que vomiroient des bréches,
Iroient la teste haute, & le cœur asseuré,
Acquerir vn trépas, d'vn beau titre honoré.
Le seul esprit du Prince au deluge surnage,
Et sur tous les perils éleve son courage.
Affermi sur la base où l'établit sa foy,
Il void du Monde émeu, le trouble autour de soy;
Et pourroit voir encor avecque la tempeste,
Les Cieux desassemblez éclater sur sa teste.
Il se rend aux quartiers, où les communs besoins,
Appellent sa prudence, & demandent ses soins:
Et par-tout, son exemple aidé de sa parole,
Rasseure les craintifs, & les tristes console.
Compagnons, leur dit-il, où sont ces braves cœurs,
Qui des Vents & des Mers, qui des Monstres vainqueurs,
Devoient mener aux yeux de la France étonnée,
L'Afrique prisonniere & l'Asie enchaisnée?
Où s'est éteint ce feu, dont l'éclat & l'ardeur,
Menaçoient du Croissant l'infidele grandeur?
Nous reprochera-t-on, qu'aprés tant de conquestes,
Un Camp vainqueur des Mers, vainqueur de leurs tempestes,

Ait avecque l'espoir le courage perdu,
Au bruit vain d'vn torrent de son lit épandu?
Quittez cette frayeur, reprenez l'esperance:
Jugez plus dignement du destin de la France.
L'Ange qui le gouverne a les bras assez forts,
Pour ranger au plûtost, ce Fleuve dans ses bords.
Il tint bien autrefois, pour la Race Juïfve,
Dans son propre canal la Mer rouge captive:
Et de flots escarpez, & par son bras fendus,
Luy bastit des rampars fermes & suspendus.
Le temps n'a rien changé de ses forces premieres:
Ce qu'il est sur les Mers, il l'est sur les Rivieres:
Il peut d'vn seul regard le deluge secher;
De la vague affermie il peut faire vn rocher.
Il vous doit souvenir, quelle celebre avance,
Pour sauver nostre Flotte, il fit de sa puissance;
Lors que malgré les Vents, sans l'art des Matelots,
Il l'arracha de force à la fureur des flots.
Depuis armé d'éclairs, & porté sur l'orage,
Des Sarrasins défaits il joncha le rivage:
Et poussant la tempeste & le feu devant soy,
Dans Damiette il porta la déroute & l'effroy.
Ces grands coups qu'il a faits, de ses grands coups à faire,
Sont vn essay fameux, sont vn noble exemplaire.
Mais, si par vn secret inconnu des Humains,
Dieu suspend son pouvoir, & luy retient les mains;
Et si de ce Conseil eternel & suprême,
L'ordre est, que nous passions par vn second Baptesme;
Qu'importe, Compagnons, qu'il soit de sang ou d'eau?
L'eau peut oindre vn Martyr, peut sacrer vn tombeau:
Il s'en peut teindre au Ciel vne Pourpre immortelle;
Et non moins que du sang, la couleur en est belle.
Du Chevalier Chrestien, la plus haute vertu,
N'est pas de massacrer l'Infidelle abatu;
De noyer dans son sang les Lunes étouffées;
Et de Turbans captifs eriger des trophées.
Elle est de se roidir contre l'adversité;
De se faire vne juste & noble fermeté:
D'estre soûmis à Dieu, quelque destin qu'il donne;
Et prendre en gré, de luy, soit verge, soit couronne.
Le Tartare, l'Arabe & le Turc peuvent bien,
Vaincre avecque le fer, non moins que le Chrestien.
Mais de vaincre en souffrant, c'est la seule victoire,
Qui d'vn Heros Croisé doit couronner la gloire.
De semblables discours Loüis soustient le cœur,
De ses gens assiegez du Fleuve & de la peur.
La nuit qui vient alors plus obscure & plus trouble,
Cache aux yeux le peril, & la crainte en redouble.
Les tenebres, l'horreur, le battement des flots,
Appellent tour d'vn temps & chassent le repos.
Mais le Sommeil enfin conduit par le silence,
Du tumulte & du bruit calme la violence.

REMARQUES.

LES MINISTRES D'ISIS. *pag. 65. col. 2.*] Isis estoit vne des fausses Divinitez de l'ancienne Egypte.

UN CHEVAL DE CEUX. *pag. 67. col. 2.*] Un Monstre demi cheval, & demi poisson. Le Nil en nourrit de cette nature, & on les appelle Hippopotames.

POUSSE DE SES CORNES. *pag. 68. col. 2.*] Tous les anciens ont donné des cornes aux Fleuves: & plusieurs les representoient avec vne teste de taureau.

CES MONTAGNES CHENUES. *pag. 68. col. 2.*] Ce sont des Montagnes d'Ethiopie presque toûjours couvertes de neige: & quelques-vns croient que le Nil se déborde, quand ces neiges se fondent aux grandes chaleurs de l'Esté.

AU DELA DE TAPNIS. *pag. 69. col. 2.*] Tafnis est vne Ville de l'ancienne Egypte, dont il reste peu de chose.

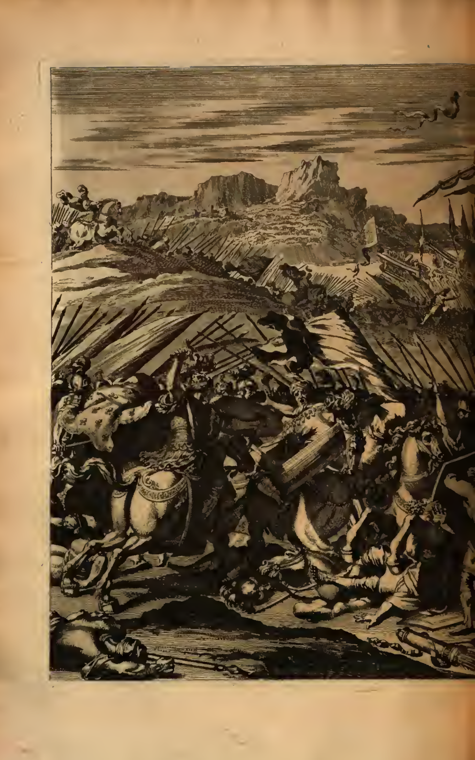
LE PUDIQUE HEBREU. *pag. 69. col. 2.*] C'est Ioseph fils de Iacob.

DES SEPT GRASSES ANNÉES. *pag. 69. col. 2.*] Ce sont les sept années d'abondance, representées à Pharaon par sept vaches grasses.

DE LEURS MAIGRES SOEURS. *pag. 69. col. 2.*] Ce sont les années steriles.

LA LE FRERE INNOCENT. *pag. 70. col. 1.*] Abel & Cain.







SAINT LOUIS

OU

LA SAINTE COURONNE RECONQUISE.

LIVRE SEPTIE'ME.

L'Arme'e Infidéle embarquée sur des chaloupes, marche vers la Colline, où les François sont assiegez. Dénombrement & disposition de cette Armée: qualitez, conditions, avantures des Chefs qui la conduisent. Les François se resolvent à vne mort honorable: la meslée est aspre de part & d'autre: Forcadin fait vn grand carnage des François: Loüis en fait vn plus grand des Barbares: & enfin les Infideles sont repoussez en desordre dans leurs chaloupes.

L'Aube bien-tost aprés, d'vne clef de vermeil,
Rouvre de l'Orient les portes au Soleil:
Le jour qui se répand par ces portes ouvertes,
Fait voir de longs bateaux les campagnes couvertes:
Et le François s'étonne, à cét objet nouveau,
De voir l'eau sur la terre, & des troupes sur l'eau.
Rome vid autrefois de semblables miracles,
Lors que dans ces * Enclos destinez aux Spectacles,
Il se representoit à ses yeux étonnez,
Des Fleuves faits part art, & par art gouvernez.
Il se voyoit des mers couler par des portiques;
A ces mers succedoient des forests domestiques;
Et dans vn mesme parc, où des vaisseaux flottoient,
Avec des Elephans les hommes combatoient.
Un theatre plus vaste & plus estrange encore,
Est ouvert aux François, au retour de l'Aurore.
Mille bateaux poussez du Fleuve débordé,
Couvrent d'vn Camp flottant le païs inondé.
A leur nombre, à leur ordre, à leurs files pressées,
Ils paroissent de loin des citez balancées.
Où l'on a veû le soc les guerets sillonner,
La rame avec effort fait les flots boüillonner:
Et le bois écumant s'ouvre avecque la prouë,
Des chemins autrefois ouverts avec la rouë.
Le terrible concert des cors & des clairons,
S'accorde au bruit confus que font les avirons:
D'vn effroyable accent les Echos leur répondent;
Et les flots animez long-temps aprés en grondent.
Les éclairs dont l'acier répond à ceux du jour,
De feux longs & soudains, tranchent l'air d'alentour:
Et des troupes sur l'eau, les images coulantes,
Semblent aux yeux trompez, d'autres troupes flotantes.
Le Sultan Meledin veut que cét armement,
Contre ses Ennemis aide à l'enchantement:

Et luy-mesme embarqué, le conduit en personne,
Au carnage du Camp, que le Fleuve environne.
Des forces du Levant mille bateaux chargez,
Voguent sous divers Chefs, par Escadres rangez:
Le vaillant Forcadin de ces barbares troupes,
Conduit le premier Corps formé de cent chaloupes.
Depuis ce * Philistin si fier & si vanté,
Qui fut par vn Enfant Chantre & Berger domté,
Le Nil ni le Jourdain, le Tigre ni l'Euphrate,
Où regne tant d'audace, où tant d'orgueil éclate,
N'avoient point veû marcher en armes sur leurs bords,
Un Esprit plus hautain, dans vn plus vaste corps.
Sur son casque, vn Dragon terrible de menace,
Superbe de matiere, exprime son audace.
Et sur son grand pavois, vn roc qui va dans l'air,
Affronter le tonnerre, & provoquer l'éclair,
Tandis qu'il rompt du pied les vagues & l'orage,
Est de son arrogance vne orgueilleuse image.
Aussi c'est à regret, c'est avecque dédain,
Qu'il preste à cét exploit son courage & sa main:
Le François assiegé des eaux & par des charmes,
Luy semble vn Adversaire inégal à ses armes.
Le peuple de Suez encore glorieux,
De la taille & du nom des Geants ses ayeux,
Accompagne en bon ordre, & d'vne mine altiere,
D'vn Chef si renommé la superbe banniere.
Aprés, cent Chevaliers de la * Ville au Soleil,
Celebre par * l'Oiseau sans sexe & sans pareil,
Suivent Elmeradan, dont les armes dorées,
Sont du chiffre d'Oxane en argent figurées.
Fou, qui croit, que les traits qui luy seront jettez,
A ses pieds tomberont, de ce chiffre enchantez:
Et fou, qui prevenu d'vne foy si profane,
A promis vn trophée à la porte d'Oxane.
Tous ceux de son Escadre & braves & galans,
Ont le harnois couvert de feux peints & volans;
Et tous, sur le cimier, portent au lieu de plume,
L'Oiseau que le Soleil ressuscite & consume.
Aprés suivent les Corps belliqueux & hardis,
De Thebes si peuplée & si vaste jadis:
Leur drapeau principal tissu d'or & de soye,
L'image d'vne Ville, * à cent portes déploye.
Leur Chef Elmelansir, grand de corps, grand de cœur,
D'Evilat en duel venoit d'estre vainqueur,
Du jaloux Evilat, dont le fer parricide,
Avoit esté trempé dans le sang d'Elgatide.
Mais ce Laurier n'est pas vn remede à son deuil;
La tristesse paroist meslée à son orgueil;
Et sur son étendart vne Hermine égorgée,
Represente l'amour de son ame affligée.
Ainsi par sa douleur son courage croissant,
Et par son desespoir, sa valeur s'aigrissant;
Il va d'vn cœur égal au cœur de la Lionne,
Qui fiere du dépit que sa perte luy donne,
Aprés ses faons ravis, le ravisseur poursuit;
Ne redoute du fer ni l'éclat ni le bruit;
Et vuide autant d'espoir que de crainte, n'essaye
Qu'à perir fierement & d'vne grande playe.
Ceux d'Abyde, où Ioseph eut son premier cercueil,
Egalent des Thebains le courage & l'orgueil;
Et marchent en vn Corps, avec ceux de Bubaste,
Où de l'Antiquité * l'ombre est encore vaste;
Et des Siecles passez les travaux sourcilleux,
Encore en leurs débris paroissent orgueilleux.
De masses & d'escus ces Nations armées,
Et d'vn zéle barbare au combat animées,
Marchent sous le Drapeau du traistre Almutasin,
Qui de Chrestien qu'il fut, devenu Sarrasin,
Pour suivre vne Fortune errante & sans tenuë,
Pour les embrassemens d'vne mobile nuë,
Avoit quitté l'espoir de ce grand Avenir,
Dont la felicité ne doit jamais finir.
De la foy des Chrestiens implacable adversaire;
Et de sa folle erreur zelateur sanguinaire,
En quelque part qu'il aille, il fait suivre aprés soy,
Un attirail d'horreur, vne montre d'effroy.
Cent testes de Martyrs, font sur de longues piques,
Autour de sa maison, des spectacles tragiques.
L'insolente Commune en passant les maudit;
Le Ciel qui les regarde, à leur gloire applaudit:
Et les Anges en garde, & veillans autour d'elles,
Les parent tous les soirs de lumieres nouvelles.
La bataille succede à ce Corps avancé;
Tout le Fleuve en gemit, par les barques pressé;
Et le bras du rameur, coup sur coup s'évertuë,
D'ouvrir le sein de l'eau, de l'aviron battuë.
A la pointe Elgasel, suivi de vingt vaisseaux,
Semble donner chaleur & mouvement aux eaux.
Sa taille est d'vne tour, & l'ondoyante plume,
Qui luy couvre la teste & son armet allume,
Roule, voltige, éclate, ainsi que font ces feux,
Qui luisent au sommet d'vn Phare sourcilleux.
Sa troupe qui ne sçait ni ployer, ni se rendre,
Choisie en la Cité que bastit Alexandre,
La grande targe au bras, le grand sabre au costé,
Fait montre de valeur, d'orgueil, & de fierté.
Ceux du Camp de Bochit joints à ceux de Rosette,
Ont tous la demi-pique, & l'armure complete.
Ils suivent Gorgadan, le celebre Iousteur,
Dont le harnois charmé par Hemir l'Enchanteur,
Sous le fer émoulu, plus ferme qu'vne enclume,
S'étonnoit aussi peu d'vn dard, que d'vne plume.
Ceux de Nicie vnis à ceux de l'Isle d'or,
Font vn Corps commandé par le jeune Elzamor.
D'Erminde, à son départ, les pleurs en vain coulerent;
Et de ces pleurs en vain ses armes degoutterent:
Son cœur moins que le fer en sentit la chaleur,
Erminde entre ses bras expira de douleur.
Et le dernier soûpir qui termina sa plainte,
Laissa de son amour la flame en l'air éteinte.
Ceux de Damiette aprés, dépitez & confus,
De l'onde avec cent bras precipitent le flux:

De leur triste Patrie abatuë & captive,
Jour & nuit aprés eux, l'Ombre errante & plaintive,
Leur fait voir de son front, le Croissant attaché,
Et le joug des François à sa teste attaché.
Cette vaine Ombre allume vn feu dans leur courage,
Qui les porte à venger leur honte & leur dommage.
Olgand fils d'Almondar, qui fut par la vertu,
Du François Conquerant sous Damiette abatu,
A leur teste avancé, de la mine menace;
Soûtient d'vn grand dépit, vne plus grande audace;
Et par vœu solennel, du saint Prince promet,
Au tombeau d'Almondar la cuirasse & l'armet.
A ce barbare vœu les flots charmez répondent;
Les Demons conjurez d'vn bruit sourd le secondent:
Et le celeste Garde, à Loüis destiné,
Qui découvre de loin ce concert forcené,
Se rit du vain Olgan; & ses armes appreste,
Pour détourner l'effet de son vœu sur sa teste.
Ceux de Tanes ensuite, & du païs voisin,
Marchent sous le Drapeau du Vieillard Ormasin,
Qui vert en sa vieillesse, & droit sous la cuirasse,
A la neige des ans, joint le feu de l'audace:
A ces chesnes pareil, qui chenus & couverts,
De la froide toison qu'épandent les Hyvers,
Des bras encore forts, & fermes de la teste,
Luttent contre les vents, & contre la tempeste.
Aprés eux, le Sultan se void environné,
Du Corps des * Mammelus à sa garde ordonné.
D'origine Chrestiens, Circasses de naissance,
Enlevez & vendus dés leur premiere enfance;
Ensuite par le temps, par l'vsage aguerris,
Et sous les yeux du Prince à sa porte nourris,
Aux Corps de la Milice ils fournissent des testes;
Ils fournissent des bras, à toutes les conquestes:
Et le Corps de l'Estat, fait par leur petit Corps,
Ses plus grands mouvemens, & ses plus hauts efforts.
Esedin qui commande à cette troupe illustre,
A peine encor enfant, comptoit le second lustre,
Quand du sein de sa Mere avec ruse arraché,
Et par ruse depuis à la Mecque attaché,
Il joignit tant de force à la fleur des années;
Il vid ses actions si souvent couronnées;
Et fit monter si haut sa conduite & son cœur,
Qu'en commun la Fortune avecque la Valeur,
A son avancement de concert conspirerent,
Et de leurs bras vnis, à ce rang l'eleverent.
Encore n'est-il pas satisfait de ce rang;
Il se destine au * Thrône vn chemin par le sang.
Et pour le couronner, la Fortune elle-mesme,
D'vn Turban déchiré, luy fait vn Diadéme.
Mais elle-mesme aprés filera de ses mains,
Le cordeau qui fera la fin de ses desseins.
Cent Braves de renom marchent sous sa banniere,
Dont l'étoffe est superbe, & la Devise altiere.

Là sont les deux jumeaux Adragut & Brinel,
A qui le fer ouvrit le ventre maternel:
On y void Sifredon le grand Cavalerisse,
Qui ne sortit jamais que vainqueur de la Lice:
Brondicart le Pirate, Orsadin le Jousteur,
Misaferne des Ours & des Tigres domteur,
L'Escrimeur Ormadur, dont la terrible épée,
De quelque mort nouvelle est chaque jour trempée:
Rogadan, dont l'orgueil foule toutes les loix,
Soit celle du Croissant, soit celle de la Croix:
Gorasel, Evilat, Elipran, Gormadasse,
Fameux par les exploits de leur barbare audace,
Et cent autres encore, en audace comme eux,
Jusqu'aux bords de l'Euphrate, & du Gange fameux.
Au milieu de ce Corps, Meledin dans sa barque,
Marche avec l'appareil d'vn barbare Monarque.
A quatre anneaux d'argent quatre Esclaves liez,
Et sous le riche faix de leurs chaisnes pliez,
Par regle & de concert, battent l'eau qui murmure;
Et la font sous la rame écumer de mesure.
D'vn bois rare & de prix le vaisseau façonné,
De la pouppe à la prouë est d'argent couronné.
Une Aigle de vermeil éployée à la prouë,
Et meuë au mouvement du flot qui la secouë,
Voltige sans partir, & semble en s'élevant,
Faute d'autre ennemi s'éprouver sur le vent.
Un ciel fixe & tendu, qui suit le cours de l'onde,
D'vne étoffe brillante, & d'vne forme ronde,
Elevé sur la pouppe & semé de rubis,
Fait vne ombre au Sultan éclatante & de prix.
Luy couvert d'vn harnois de pareille matiere,
Eclate d'vne riche & pompeuse lumiere.
Et confondant le lustre avecque la fierté,
Se fait vne barbare & triste majesté:
Au Comete pareil, dont la lueur fatale,
Des presages de mort avecque pompe étale;
Et fait autour de soy briller avec horreur,
D'vn funeste avenir la montre & la terreur.
Des Peuples du Levant les Corps auxiliaires,
Venus pour s'opposer aux communs Adversaires,
Aprés le Corps Royal, marchent sous leurs Drapeaux,
Qui font de leurs longs bois, des forests sur les eaux.
L'Escadre des Persans qui de richesse éclate,
Marche sous l'Etendart du triste Oromondate.
D'amour & de chagrin son esprit traversé,
Est de deux traits égaux également percé.
L'Ombre passe d'Almire en son cœur dominante,
Et devant sa pensée incessamment errante,
Reflechit sur son front vne sombre pasleur,
Qui malgré son courage exprime sa douleur.
Prevenu d'vn faux bruit semé par Ofrasie,
Et rongé d'vne injuste & folle jalousie,
Quoy qu'opposast l'amour, quoy que dist la raison,
Il avoit fait mourir Almire de poison:

Mais avecque le temps la verité connuë,
De la noire imposture ayant rompu la nuë :
L'innocence étouffée a repris sa clarté :
Et d'Almite sans corps, le Phantosme irrité,
Revient toutes les nuits avecque les Furies,
Tourmenter son esprit d'affreuses réveries.
Les Arabes voisins, en deux Corps divisez,
Marchent aprés deux Chefs également prisez.
Albugat est suivi des Nations errantes,
Qui n'ont ni loix, ni mœurs, ni demeures constantes;
Et font sur leurs chameaux dans vn Desert roulant,
De leurs * Bourgs portatifs, comme vn Estat volant.
Ceux qui sont habitans de la contrée heureuse,
Où la Terre est toûjours parée & planrureuse,
Suivent Albigasel, qui se tient glorieux,
De compter Mahomet au rang de ses Ayeux.
Vn crespe à cent * plis verts qui sa teste environne,
Au sens des Sarrazins luy vaut vne Couronne :
Et le fameux tombeau du Prophete trompeur,
Qui d'vne pestilence & fatale vapeur,
A de tout l'Orient étouffé la lumiere,
D'vn ouvrage de prix, brodé sur sa banniere,
Des troupes d'alentour attire tous les yeux;
Et les Braves du Camp les plus audacieux,
Qui jamais n'ont ployé sous vent, ni sous tempeste,
Inclinent devant luy, les armes & la teste.
De ce noble climat, où le lit du Jourdain,
Aux pieds de cent palmiers fait vn fertile bain,
Le jeune Eridezel huit cens Archers amene :
Et Robazane autant de cette grasse plaine,
Où le superbe Euphrate en majesté coulant,
Son tribut vers la Mer, va sans trouble roulant.
Mille Turcs naturels conduits par Muleasse,
De leurs cœurs, par leurs yeux, font éclarer l'audace.
Des monts Scythes jadis leurs Peres descendus,
Et jusques sur les bords de l'Euphrate épandus,
Pareils à des torrens, la Syrie inonderent;
Et l'Empire Persan de leur choc ébranlerent.
Le Soleil * des Sophis si grand & si fameux,
En desordre & troublé recula devant eux :
Et sa retraite fut vn infaillible augure,
Que contre la coustume & contre la Nature,
La * Lune quelque jour, au Levant regneroit;
Et de son ascendant le Soleil chasseroit.
D'vn si grand avenir l'illustre & noble avance,
Donne au vain Muleasse vne haute esperance.
Il porte sur le bras, dans vn puissant pavois,
Ses Neveux en metal, en petit de grands Rois.
Il porte des citez, des flottes, des victoires,
Et d'vn Empire immense, en petit les histoires.
De ces originaux qui ne sont pas encor,
Les portraits precieux sont cizelez en or.
La Fortune Ottomane avant qu'elle soit née,
Dés-ja par la Victoire y paroist couronnée;
Et dés-ja sur les bords, où le grand Constantin,
De * la seconde Rome establit le destin;
De Tribunaux rompus, d'Enseignes renversées;
De Sceptres des Rois morts, de Couronnes cassées,
Un Thrône elle se fait, sous quoi les Potentats,
Sous quoi les Nations tiennent la teste bas.
Byzance est là captive, & la Thrace à la chaisne :
La Grece déchirée & sanglante s'y traisne :
La Crete qui redoute vn pareil traitement,
Se cache de frayeur dans l'humide Element.
La Sicile prés d'elle, & plus loin * Parthenope,
Rampart mal asseuré de la tremblante Europe,
Au Lion * Venitien de peur tendent les bras :
Et le Lion luy-mesme, aprés tant de combats,
Quoy que puissant de force, & brave de courage,
De la Cypre chassé rugit sur son rivage.
Les Aigles cependant du Danube & du Rhin,
Volent à son secours du haut de l'Apennin.
Le jour paroist noirci de l'ombre de leurs aisles;
L'air paroist en fremir & siffler aprés elles :
Et toute l'Allemagne attentive à leur bruit,
De l'espoir & des yeux au combat les conduit.
Mais les vnes en trouble, & les autres blessées,
Sont par les Chasseurs Turcs dans leurs nids repoussées.
La France survenant, brave & pleine de cœur,
Arreste les progrez du Barbare Vainqueur.
De là portant la Croix & les Lys au Bosphore,
Rompt la corne au Croissant que l'Orient adore:
Et fait sur le debris des Serrails embrasez,
De sang Turc vne offrande, au Dieu des Baptizez.
D'vn art ingenieux & d'vn trait prophetique,
De ces evenemens la montre magnifique,
Par Olgan fut gravée en ce riche pavois,
Quand les Turcs débordez, pour la premiere fois,
De leurs vastes Deserts au Levant s'épandirent :
Et le pas de l'Asie, à leur Fortune ouvrirent.
Ortogules * depuis du Sceptre s'emparant,
Prit avec ce Bouclier l'esprit de Conquerant :
Et là, son Frere armé pour la cause commune,
De ses Neveux, en luy, croit porter la fortune.
Mais tous ces Braves d'or, qui pendent à son bras,
De la main de Loüis ne le sauveront pas.
L'Arriere-garde suit, moins nombreuse & moins forte,
Par l'ondoyante route où la vague la porte.
Secedon grand de sens, & plus grand de valeur,
De ce troisiéme Corps est la teste & le cœur :
Et tant d'Esprits divers, qui sous le sien s'vnissent,
Non moins que par ses soins, par son sens s'aguerrissent.
De l'Arabe Agezel, qui dés ses jeunes ans,
Luy predit qu'il mourroit au Thrône des Sultans,
Le presage ambigu, releve en sa memoire,
Des ombres de grandeur, des phantosmes de gloire:
Et de ces vains objets son cœur environné,
Est Monarque en desir, & d'espoir couronné.
De la grande Memphis les Communes hautaines,
Font au front de ce Corps les braves & les vaines ;

Leurs bateaux de tapis & de festons ornez,
Semblent moins au combat qu'au triomphe menez:
Et dans leur Etendart la * Sphinx représentée,
Contre leurs Ennemis paroist estre irritée.
Ceux de Busire aprés, vont armez de longs bois,
Meslez aux Massorins qui portent le carquois.
Drogasse les conduit, le sourcilleux Drogasse,
Qui d'vn vivant Colosse a la monrre & la masse.
La chaloupe sous luy gemit, toutes les fois,
Que de son vaste corps il meut l'énorme poids;
Et d'vn fardeau si lourd, les vagues oppressées,
Font ployer l'aviron dont elles sont poussées.
D'vn Serpent autrefois terrible & renommé,
Qui sur le bord du Nil, par luy fut assommé,
Le cuir vert & luisant, & l'écaille dorée,
Luy servent sans acier, d'vne armure acrée.
Et le muffle du Monstre en salade formé,
Et d'vn double rubis au dedans allumé,
Semble du feu qu'il jette, & des dents qu'il avance,
Des plus braves François défier la vaillance.
Ceux d'Ostracine aprés, à force de ramer,
Font l'aviron gémir & la vague écumer:
Le faix de leurs harnois retarde leurs chaloupes,
Qui suivent lentement le train des autres troupes.
Azel qui les gouverne, aussi fougueux que vain,
Presse les matelots des yeux & de la main:
Et si l'ordre établi ne regloit son courage,
Il sauteroit dans l'onde, & passeroit à nage.
Sur la fin, les Siennois qui font le dernier Corps,
Suivent en des bateaux & plus longs & plus forts:
Avec eux les Cousans joints à ceux de Barbande,
Marchent sous l'Etendart d'Ofrin qui les commande.
Le Barbare nasquit en la noble Cité
Où le Soleil tournant * au Tropique d'Esté,
De traits à plomb lancez, chasse toutes les ombres,
Soit des plus hautes tours, soit des puits les plus sombres.
Naissant il apporta six dents & douze doits:
Le bruit du Ciel émeu n'égale point sa voix:
Il arrache d'vn bras les arbres de leur place:
Des rochers qu'il secouë, il fait branler la masse:
Et le trait emplumé qu'vn Turc décocheroit,
A sa course en volant à peine arriveroit.
Mais ni force de bras, ni puissance de charmes,
A ses bras ajoûtez, ajoûtez à ses armes,
Ni tout ce qu'Abuzal murmura sur son corps,
Quand le flanc maternel sanglant le mit dehors,
Ne le sauveront point de la Mort qui s'apreste,
A faire sur la poudre vn jouet de sa teste.
Le Camp des Sarrasins en cét ordre marchoit;
Et du Camp des François en voguant approchoit.
Du fer étincelant les terribles lumieres,
En éclairs redoublez, s'y rendent les premieres:
Les voix de cent clairons, qui font retentir l'air,
Y vont bien-tost aprés les lumieres du fer:
En suite des Drapeaux les toiles ondoyantes,
Des armes à long bois, les forests menaçantes,
Et des vaisseaux enfin l'ordre & les rangs divers,
Aux yeux des Assiegez sont à plein découverts.
A ce nouveau peril egal à leur audace,
Leur courage reprend son assiette & sa place:
Leur vertu se releve, & leur cœur raffermi,
Par leurs yeux éclatant, se montre à l'Ennemi.
De mesme en ces Deserts, ou l'Afrique hâlée,
Des ardeurs du Soleil en tout temps est bruslée,
Le courageux Lion, dans vn Parc enfermé,
Aprés avoir en vain force & voix consumé;
Abatu sans combat, se couche sur le sable;
Perd de ses yeux changez l'éclat épouventable;
Et semble en soûpirant, se plaindre de son sort,
Qui luy donne vne lasche & languissante mort.
Mais de si loin qu'il void venir vn adversaire,
Son audace éveillée éveille sa colere:
La lueur de l'acier dans ses yeux, dans son cœur,
De ses feux assoupis rallume la chaleur:
Et sa terrible voix répond d'vn long tonnerre,
Au bruit que fait sa queuë en l'air & sur la terre.
Louïs, qui de ses gents de la sorte animez,
Void la mine hardie & les cœurs enflamez;
Les prepare au combat, & va de bande en bande,
Offrir à leur valeur, ce qu'elle luy demande.
L'ennemi, leur dit-il, Compagnons, est venu,
Par vos vœux souhaité, par vos vœux obtenu,
Il vous ouvre à la Gloire vne nouvelle Lice:
Des armes & des bras il vous rend l'exercice:
Et redonne à vos cœurs, avec le mouvement,
L'espoir de meriter vn fameux monument.
Entrons en cette Lice, allons à cette Gloire:
La Mort mesme par là, conduit à la Victoire.
Icy nostre valeur n'est pas, comme autrefois,
Une valeur de montre, vne vertu de choix:
Entre ce grand deluge, & ce grand adversaire,
Non moins que le mourir, le vaincre est necessaire.
L'Egypte avec le fer, le Nil avec les eaux,
Tout vn monde flottant d'hommes & de vaisseaux,
En vn corps assemblez, pour nous faire la guerre,
Nous ont osté l'espoir, nous ont osté la terre:
Et l'onde qui nous suit avecque tant d'orgueil,
Semble vouloir encor nous oster le cercueil.
Mais la haute valeur & l'heroïque audace,
Ont icy pour s'étendre, vne assez juste place:
Et malgré le deluge, il nous reste du lieu,
Pour vaincre, pour mourir, & pour aller à Dieu.
Un espace plus grand, ouvriroit à la fuite,
Plus de lieu qu'au courage, & plus qu'à la conduite.
Conservons seulement ce qui nous est resté;
Et n'y laissons entrer ni peur ni lascheté.
Si nostre course icy, doit estre terminée,
Sortons par vne porte illustre & couronnée.
De nos cendres vn jour, germeront des Lauriers,
Qui seront enviez des plus fameux Guerriers.
Souvent la courte vie est la plus grande en gloire:
Et de la promte mort, naist la longue memoire.
Pouvons-nous élever plus haut nostre vertu,
Que sur tout l'Orient à nos pieds abatu?

Icy nous déferons Memphis & Babylonne:
Nous gagnerons icy l'immortelle Couronne:
Et glorieux Guerriers, Martyrs plus glorieux,
Par nos palmes, d'icy, nous monterons aux Cieux.
A ce discours de feu, tous ceux qui l'entendirent,
D'vn accent de courage en commun répondirent:
Le Fleuve le reçeut & le commit aux Vents,
Qui bien loin dans les airs le porterent long-temps.
Loüis à qui ces voix sont vn heureux presage,
Son Camp sous divers Chefs, en divers Corps partage;
Et de ces Corps divers forme le long des eaux,
Un mur contre l'Egypte, & contre ses vaisseaux.
La flotte cependant en bel ordre s'avance;
Un mouvement reglé, la pousse & la balance:
L'onde bruit devant elle, & semble se presser,
Pour gagner la colline & l'assaut commencer.
Autour de ses vaisseaux, le Barbare Monarque,
En pompe & lentement, fait conduite sa barque.
Il visite les Corps, il ordonne les rangs,
Il promet aux petits, il caresse les grands:
Sa voix s'entend des vns, & des autres sa mine;
Et montrant les François tangez sur la colline.
Ils sont à nous, dit-il, le Ciel les a livrez,
Ces Ennemis de meurtre & d'orgueil enyvrez.
Contre eux les Elemens arment pour cét Empire;
Contre eux avecque nous, la Nature conspire;
Et dans ce court détroit, le Nil les a chassez,
Prisonniers de son onde, & de leur peur glacez.
Qu'on ne les craigne point, quelque éclat qu'on leur voye;
Cét acier est leur chaisne, & cét or nostre proye.
Liez de leur effroy, de leurs armes chargez,
Dépoüillez, sans peril, & sans crainte égorgez,
Ennemis du Public, & publiques victimes,
Ils feront par leur mort l'amande de leurs crimes:
Et leur sang éteindra les funestes flambeaux,
Dont ils vouloient brûler jusques à nos tombeaux.
Qu'à son esprit, chacun maintenant represente,
Les pleurs de la Patrie abatuë & mourante.
Que son sang, que ses pleurs ensemble confondus,
Et de son corps tombant, par ruisseaux épandus,
Echauffent de chacun le zele & la vaillance;
Excitent en commun chacun à la vengeance.
Vous pouvez aujourd'huy, si vous avez du cœur,
Preserver cét Estat de son dernier malheur.
Que si faute de force, ou faute de courage,
Ces Corsaires Croisez, ont sur vous l'avantage;
Aigris par le peril, qu'ils auront évité,
Et joignant au dépit l'orgueil & la fierté,
Plus ardens que Lions échapez de la cage,
Ils reviendront sur nous avecque plus de rage:
Et l'Estat démembré servira sous leur main,
De matiere tragique à leur cruel dessein.
Mais si vostre valeur égale mon attente,
Vous éteindrez la guerre & future & presente;
Vous mettrez pour jamais l'Egypte en seureté;
Vous vaincrez ces Brigans & leur Posterité;
Et de leurs Etendars, de leurs armes captives,
Vous ferez pour jamais vn rampart à nos rives.
Ce discours fut suivi de la voix des clairons,
Du cry des Sarrasins, du bruit des avirons:
Et le signal donné, dix mille traits partirent,
Qui d'vn long sifflement au signal répondirent.
De la part des Croisez, vn nuage pareil
Portant l'ombre & la mort offusque le Soleil.
Moins épaisse & moins forte est la gresle roulée,
Du magasin de l'air, où le froid l'a moulée;
Lors que l'Hyver contraint de quitter l'orison,
Au retour avancé de la belle Saison,
Le quitte en murmurant; & lasche des nuages,
Avant que de partir, ce qui reste d'orages.
De tourbillons pareils le jour est ombragé;
Le Fleuve en est couvert, & le terrain chargé;
L'vn & l'autre en rougit, & sous le sang qui fume,
De boüillons chauds & noirs l'vn comme l'autre écume.
Prés du grand Forcadin, le jeune Elmorenor,
Vain de son arc d'yvoire, & de son carquois d'or,
Et plus vain du succés de ses fléches charmées,
Que d'vn sort infaillible Erinde avoit armées;
Bravoit à tous les coups, du bras & de la voix;
Et pour but choisissoit les plus hauts des François.
Tandis qu'il fait le fier, du geste & de la mine,
Un javelot poussé de la main de Sergine,
Couppe la chaisne d'or, où pendoit son carquois;
Et luy met dans le cœur, le fer avec le bois.
Arc & fléche, des mains à ce coup luy tomberent;
Et d'vn funebre son, tombant le regreterent.
A voix basse trois fois Erinde il invoqua,
Trois fois avec le jour le souffle luy manqua:
Sa teste est du vaisseau vers le Fleuve panchée,
Comme l'est vne fleur, que la bise a touchée:
Ses esprits défaillans meurent avec son teint,
Et du sang qu'il vômit, l'eau se trouble, & se plaint.
A ce malheur si pront, vne plus pronte rage,
Saisit de Forcadin les sens & le courage.
Sa barque à son signal poussée avec effort,
Sous la gresle du fer, hurte contre le bord:
Et de son propre hurt, loin du bord repoussée,
Est avecque peril sur l'onde balancée.
Le Barbare en dépite; & d'vn air fier & vain,
Le pavois sur le bras, & la pique à la main,
Sans attendre secours d'aviron ni de rame,
Transporté par le feu qui s'est pris à son ame,
A travers mille traits, saute de son vaisseau;
Et d'vn pas de Geant force le fer & l'eau.
D'vn rochet escarpé la sourcilleuse teste,
Paroist moins intrepide aux coups de la tempeste:
Et le front d'vn Colosse élevé dans les airs,
Est moins fort sous l'orage, & moins ferme aux éclairs,
Les vagues sous ses pas grondent & s'humilient;
Sur ses armes les traits se rompent ou se plient:
Et les moins asseurez qui n'osent l'attaquer,
S'écartent en sifflant de peur de le choquer.

Les

Les vaisseaux avec luy de toutes parts approchent;
Et malgré les François à la terre s'accrochent.
Forcadin de fureur, s'élance vers le bord;
Et du premier assaut, met Berenger à mort.
L'aimable Berenger, pour qui sur la Durance,
Ormonde dessechoit de soins & de souffrance.
Tous les jours en esprit, elle passoit la mer;
Sans aisles tous les jours, elle voloit par l'air;
Et fidelle moitié d'vne moitié fidelle,
N'ayant que son amour, qui marchoit devant elle,
Dans l'Egypte elle alloit, du brave Berenger,
Les travaux, les combats, les perils partager.
La nuit qui preceda sa derniere journée,
Par vn songe funeste, au Camp François menée,
Elle vid son Espoux sanglant & renversé,
Qui luy montroit son cœur, d'vne pique percé.
L'effroy que luy causa ce terrible presage,
Par vne pronte mort, la sauva du veuvage:
Et son Ame sortant en larmes par ses yeux,
Alla de son Epoux, attendre l'ame aux Cieux.
Berenger abatu, six autres le suivirent;
Qui le fer Sarrasin, l'vn sur l'autre teignirent.
Dans la confusion des morts & des blessez,
Dans l'embarras des Corps poussans, & repoussez,
Son courage échauffé, son audace redouble.
Et sa force est plus grande où plus grand est le trouble.
Ainsi le Loup vainqueur du parc & du Berger,
Ne se peut assouvir de mordre & d'égorger:
Le sang à longs ruisseaux, des machoires luy coule;
Ce qu'il ne peut manger, il l'étouffe & le foule;
La laine entre ses dents, à la chair se confond;
Le feu sort de ses yeux, & ses yeux de son front;
Et les cris du troupeau repetez du rivage,
Luy sont comme vn signal, qui l'anime au carnage.
Tandis que Forcadin combat avec fureur,
Et mesle avec l'effroy, le tumulte & l'horreur:
D'autre costé Louïs, non moins brave que sage,
Joint la force à l'adresse, & le sens au courage:
Et montre à sa conduite, autant qu'à sa valeur,
Qu'il est de son Armée & la teste & le cœur.
Les morts autour de luy, tombent sous son épée,
Comme autour du faucheur, tombe l'herbe coupée:
Et comme sous le chesne ébranlé par le vent,
Le feüillage abatu tombe avecque le gland.
Il fend d'vn coup pareil au coup d'vne tempeste,
Au grand Eridezel & le casque & la teste:
Il abat de Gorgan l'épaule avec le bras:
Il blesse Merodac, & jette Ogut à bas.
Gorazel s'avançant le frappa de la masse;
Mais il fut sans delay, payé de son audace.
Le Prince, d'vn revers la teste luy fendit;
L'armet étincelant en vain le défendit;
Le scu soudain qu'il fit, n'amolit point l'épée;
Elle fut dans le sang du Barbare trempée:
Et son Esprit grondant, attaché de son corps,
Alla de sa blessure épouvanter les Morts.

Comme quand le Sanglier, à qui la bouche fume,
Du feu que la colere en ses veines allume,
A fendu de la dent, le ventre du Limier,
Qui le presse le plus, & l'atteint le premier;
Ses pitoyables cris, ses entrailles traisnantes,
Et les traces qu'il laisse & longues & sanglantes,
Donnent de la terreur, à la meute qui suit;
L'vn jappe de bien loin, l'autre plus loin s'enfuit:
Et le plus asseuré, tourne à peine la teste,
Vers son ombre, qu'il prend pour l'ombre de la beste.
Ainsi de Gorazel l'épouvantable mort,
Trouble les Sarrasins, retarde leur effort.
L'audacieux Olgan leur remet le courage,
Arreste les fuyards, leur fait tourner visage.
Où fuyez-vous, dit-il, hommes lasches & vains?
Le Voleur qui vous chasse, est-ce vn Monstre à cent mains?
Peut-estre attendez-vous, qu'afin de vous défendre,
La Mer aprés le Nil, se vienne icy répandre;
Et que la Terre ouverte, & les Monts amassez,
Fassent autour de vous des murs & des fossez.
N'esperez aujourd'huy ni prodiges ni charmes,
Que ceux que vous ferez, par l'effort de vos armes.
Ce Pirate n'a point d'autre Demon pour soy,
Que sa brutale audace, & vostre lasche effroy.
Ses forces ne sont pas des forces plus qu'humaines:
Il n'a ni de l'acier, ni du fer dans ses veines:
Et fust-il enfermé dans vne tour d'airain,
De ce fer aujourd'huy, couché sur le terrain,
Il rendra sous mes pieds, son Ame déloyale,
A l'Europe non moins, qu'à l'Afrique fatale:
Et son harnois sanglant & captif sera mis,
Au tombeau d'Almondar à qui je l'ay promis.
A ces mots, que ses gens de longs cris secondèrent,
Et que les vents au loin, en grondant repousserent;
Le temeraire Olgan, la javeline en main,
Marche pour accomplir son serment inhumain.
Son arme de fureur & de force jettée,
Entre deux airs sifflans vers le Prince portée,
De crainte ou de respect, de son escu bondit,
Et passant à Martel sa cuirasse fendit.
La mort & la froidure avec le fer entrerent;
La chaleur & l'esprit la place leur quitterent:
Et Martel glorieux du favorable sort,
Qui de la mort du Roy, luy faisoit vn transport,
Offrit, ne pouvant faire vne offrande plus pure,
Ses mains pleines du sang, qu'il prit de sa blessure.
De la mort de Martel, le Prince est affligé:
De l'erreur de son dard, Olgan est enragé:
Et tous deux échauffez d'vne égale colere,
Tous deux également portez à se malfaire,
De longs pavois couverts, de longs sabres armez,
Pareils à deux taureaux, de chaleur animez,
S'affrontent fierement, & tiennent par avance,
La main preste à l'attaque, & preste à la défense.

Olgan se precipite, & gagne le devant:
Le Roy pare le coup, le coup frappe le vent:
Mais d'vn bras plus heureux, d'vne plus ferme épée,
Du Barbare, au passer, la cuirasse frappée,
Donne ouverture au fer, le fer ouvre le flanc,
Et l'Ame dépitée en sort avec le sang.
De la cheute d'Olgan, ses armes retentissent;
La terre au loin gemit, les Sarrasins paslissent;
Et des plus courageux, de sa mort ébranlez,
Les cœurs sont abatus, & les esprits gelez.
Ainsi quand vn rocher miné par les années,
Et secoüé des vents, roule des Pyrenées;
Il entraisne sapins, & chesnes aprés soy:
Le fracas & le bruit au loin portent l'effroy:
Le mont en retentit, les forests le secondent:
Les costaux, les valons en trouble leur répondent:
Et les troupeaux craintifs, qui l'ont vû trébucher,
Long-temps encor aprés, n'osent en approcher.
Tandis que d'vn costé le Prince met en fuite,
Le reste de ce Corps errant & sans conduite.
D'Angenne & de Beaujeu, ses Freres assistez,
Et d'vn cœur genereux, au peril emportez,
Entassent à monceaux sur les herbes trempées,
Les membres tronçonnez, & les testes coupées.
Les morts & les mourans, les armes & les corps,
Prés de l'onde élevez, luy font d'horribles bords:
Et le sang des vaincus, sur le terrain qui fume,
Encor aprés leur mort, de leur colere écume.

Dés-ja de toutes parts les Sarrasins poussez,
Courent à leurs vaisseaux, vers la rive avancez:
Et Meledin qui craint vne entiere défaite,
Pour ne pas perdre tout, fait sonner la retraite.
Mais le peril, la presse, & le fer du vainqueur,
Ne laissent aux fuyards, que le trouble & la peur.
Les Chefs ont beau tenir, la foule est la plus forte:
Sur l'ordre & sur l'honneur le tumulte l'emporte.
Comme quand vn torrent d'vn cours precipité,
Dans la plaine avec bruit, par sa chute est porté;
Il passe de fureur sur ponts & sur chaussées;
Il pousse devant soy les arches renversées;
Et les bois entraisnez par la force des eaux,
Avecque les Bergers, entraisnent les troupeaux.
Ainsi des Sarrasins les troupes éperduës,
Et le long de la rive, en desordre épanduës,
De leurs Chefs emportez d'vn tumulte pareil,
Renversent la conduite, & troublent le conseil.
Le fougueux Forcadin, quelques efforts qu'il fasse,
A l'exemple ajoûtant & priere & menace;
Par vn gros de fuyards, est de force entraisné,
Et vient à son vaisseau, grondant & forcené.
De là, couvert de poudre, & souillé de carnage,
Tournant avec fierté le front vers le rivage,
Son cœur combat encor, ne pouvant faire mieux,
Du geste & de la voix, de la mine & des yeux:
Et son Ame, en desir, sur le champ demeurée,
Se plonge dans le sang, dont elle est alterée.

REMARQUES.

DANS CES ENCLOS. *pag. 75. col. 1.*] Ces enclos estoient les Cirques & les Amphitheatres, où les Romains representoient toute sorte de combats, jusques à des batailles navales.

DEPUIS CE PHILISTIN. *pag. 76. col. 1.*] Ce Philistin estoit Goliat vaincu par David.

DE LA VILLE AU SOLEIL. *pag. 76. col. 1.*] C'estoit Heliopolis, où selon le rapport de quelques Historiens, le nouveau Phenix portoit les cendres de son Pere.

L'OISEAU SANS SEXE, &c. *pag. 76. col. 1.*] C'est le Phenix qui n'engendre point, & qui est vnique en son espece.

D'UNE VILLE A CENT PORTES. *pag. 76. col. 1.*] Cette Enseigne est donnée à ceux de Thebes, parce qu'il y avoit autrefois jusques à cent portes à Thebes.

OÙ DE L'ANTIQUITÉ. *pag. 76. col. 2.*] Cette Ville a esté particulierement remarquable par l'orgueil de ses Edifices, & les reliques de ces Edifices l'ont renduë long-temps celebre.

DU CORPS DES MAMMELUS. *pag. 77. col. 1.*] La Garde des Sultans a esté long-temps composée de Mammelus.

AU THROSNE VN CHEMIN. *pag. 77. col. 1.*]
Cét Esedin fut celuy qui fit assassiner Melechsalen, fils de Meledin, & vsurpa l'Empire.

DE LEURS BOURGS PORTATIFS. *pag. 78. col. 1.*] Ces Arabes n'ont ni Maisons ni Cabanes, & n'habitent que des chariots.

UN CRESPE A CENT PLIS VERTS. *pag. 78. col. 1.*] Il est particulier à ceux de la race de Mahomet, de porter vn turban vert: & cette marque les fait respecter de ceux de leur Secte.

LE SOLEIL DES SOPHIS. *pag. 78. col. 1.*] Le Soleil a esté toûjours particulierement attribué aux Perses, les Rois desquels, depuis quelque temps, ont pris le nom de Sophis.

LA LUNE QUELQUE JOUR. *pag. 78. col. 1.*] La Lune en Croissant est l'Enseigne des Turcs: & icy par vne locution figurée, elle est prise pour leur Nation, & pour leur Empire.

DE LA SECONDE ROME. *pag. 78. col. 1.*] Constantinople a esté appellée la seconde Rome, depuis que le Siege de l'Empire y fut transporté par Constantin.

PLUS LOIN PARTHENOPE. *pag. 78. col. 1.*] Elle est icy mise pour la Ville de Naples, selon l'vsage des Anciens.

AU LION VENITIEN *pag. 78. col. 2.*] Le Lion est icy mis pour la Republique de Venise, qui l'a pris pour son Enseigne.

ORTOGULES DEPUIS. *pag. 78. col. 2.*] Ortogules estoit Empereur des Turcs du temps de Saint Loüis.

LA SPHINX REPRESENTÉE. *pag. 79. col. 1.*] La Sphinx est icy donnée pour Enseigne à ceux de Memphis, parce qu'elle est vne des marques de l'ancienne Egypte.

AU TROPIQUE D'ESTÉ. *pag. 79. col. 1.*] Cela est particulier à la Ville de Siene en Egypte, qu'en Esté les corps ny font aucune ombre sur le Midy.


LYON





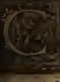
SAINT LOUIS

OU

LA SAINTE COURONNE RECONQUISE.

LIVRE HUITIE'ME.

LE Sultan se prepare à une seconde attaque : Louïs prie pour le salut de son Armée. Un Ange vient l'en asseurer de la part de Dieu, & le porte au Ciel dans une machine de feu. Il remarque la fabrique & le ncert des Corps Superieurs, les diverses compagnies des Bienheureux, rangez selon l'ordre de leur merite. u-Christ offre trois Couronnes à son choix : il choisit la Couronne d'épines, & la prefere aux Couronnes de ux Empires. La conqueste luy en est promise, pour la gloire, & pour la conservation de son Royaume. Aprés cela l'histoire de ses futures souffrances luy est representée : & il void la glorieuse suite des Rois de sa Race, a la lueur d'une lumiere prophetique.



CEPENDANT le Soleil se couche dans vn Lit,
Que luy-mesme de pourpre & de laque embellit :
Et la Nuit qui survient, aussi triste que sombre,
De toutes les couleurs ne fait qu'vne grande ombre.
Avecque le Sommeil le Silence la suit,
'vn ami du repos, l'autre ennemi du bruit :
t quoy-que sous leurs pas, la tempeste se taise;
Quoy-que le vent s'endorme, & que l'onde s'appaise;
Le trouble agite encor les deux Camps ennemis,
Aprés l'onde appaisée, & les vents endormis.
Le Sultan d'vne part, quoy-que par sa déroute,
Son Camp se voye en trouble, & sa Fortune en doute:
D'vne mine orgueilleuse, & d'vn air de fierté,
Couvre le déplaisir de son cœur irrité.
De l'avis de ses Chefs, les postes il ordonne;
De trois rangs de vaisseaux le tertre il environne;
Et commande, qu'au point que l'Aube de retour,
Ouvrira l'Hemisphere à la course du jour,
Les troupes tout d'vn temps, & d'vn mesme courage,
Conduites par leurs Chefs, sautant sur le rivage,
Donnent de tous costez, dans le Camp des François,
Et jonchent le terrain de Croisez & de Croix.
Les François d'autre part, n'aspirans qu'à la gloire,
De laisser aprés eux vne illustre memoire;
S'excitent en commun, malgré l'onde & la faim,
A se faire en mourant, les armes à la main,
Du débris de l'Egypte, vne si haute tombe,
Que l'Afrique en gemisse, & l'Asie en succombe.

Leur magnanime Roy, d'vn visage asseuré,
Et du feu de son Ame, au dehors éclairé,
Porte à tous les quartiers, où le besoin l'appelle,
Vne nouvelle ardeur, vne vigueur nouvelle.
Il n'est pas jusqu'aux feux, prés des Gardes veillans;
Qui de sa noble ardeur ne paroissent brillans:
Et l'air dont il soûtient sa mine & sa parole,
Encourage les Chefs & le Soldat console.
Aprés l'ordre établi, le saint & sage Roy,
Qui sçait que la valeur ne peut rien sans la foy;
Qu'elle est lasche à l'attaque, & foible à la défense,
Si Dieu ne soûtient l'arc, s'il ne conduit la lance;
Avec cette priere, en sa tente enfermé,
Combat les Ennemis, tout seul & desarmé.
Seigneur, où sont tes soins? & que sont devenuës
Tes bontez autrefois des Croyans si connuës?
Ces yeux si bien-faisans, n'ont-ils plus rien de doux?
Ce cœur si paternel, est-il fermé pour nous?
Et s'il nous est ouvert, est-ce de cette source,
Que ces fatales eaux ont leur funeste course?
Ce deluge, Seigneur, nous vient-il de tes mains,
Qui verserent jadis leur sang pour les Humains?
Nous vient-il de ton flanc, d'où ta grace écoulée,
Et parmi les brasiers de ton amour meslée,
Déborda sur la terre, & jusques dans leur fort,
Abysma les pechez, & consuma la Mort?
A la montre d'vn Arc fait d'vne creuse nuë,
La tempeste fléchit, la pluye est retenuë:
Et l'esprit de ton sang, à ta mort épandu,
La montre de ton Corps, sur la Croix étendu,
Ne pourront arrester les eaux de ta colere?
Te laisseront encor des deluges à faire?
Sans cœur & sans pitié, tu verras de ta Croix,
Perir cent Nations soûmises à tes loix?
Que deviendra ton nom? où tombera ta gloire?
Où n'ira point l'Erreur, aprés cette victoire?
Et que dira l'Europe, au pitoyable bruit,
De ses Peuples noyez, & de son Camp détruit?
Est-il de ton honneur, qu'à faux mesme elle estime,
Que pour favoriser vn culte illegitime,
Au parti Sarrasin les Cieux se soient rangez?
Que les Fleuves se soient à sa solde engagez?
Et qu'avec les Demons, la Nature rebelle,
Ait pris du Mécreant contre toy la querelle?
Le peril est pressant, éveille-toy, Seigneur,
Repren tes premiers yeux, repren ton premier cœur.
Mais si de nos pechez la masse aux Cieux montée,
De ta main, de son poids, des Cieux precipitée,
Par sa chute a crevé le Reservoir des eaux,
Et sur nous a tiré ces deluges nouveaux;
Il est juste, Seigneur, que pour te satisfaire,
Je m'expose pour tous, aux traits de ta colere,
Sans reserve je t'offre, & la teste & le cœur,
Mais conserve ton Peuple, & sauve ton honneur.
Ses pleurs & ses soûpirs qui sa voix arresterent,
En termes plus pressans sa demande acheverent:
Et dans vn vase d'or, par son Ange portez,
Sur l'Autel, où des Saints les vœux sont presentez,
Devant l'Agneau regnant, vn parfum répandirent,
A qui des saints Vieillards les harpes applaudirent.
Le Monarque eternel fléchi par cét accord,
Consent à delivrer les François de la mort.
Il se fait d'vn rayon d'esprit & de lumiere,
Sans bruit vne parole, vne voix sans matiere;
Et ce rayon porté sans ait, sans mouvement,
A l'Archange Michel est vn commandement.
Le Ministre emplumé de sa Sphere s'élance,
A l'Estoile pareil, que sa chute balance;
Va d'vn vol qui devance & l'orage & l'eclair,
Par la Sphere du feu, par l'espace de l'air.
Où son aisle s'étend, les nuages fléchissent:
Le vent baisse & gauchit, les ombres s'éclaircissent.
Il arrive à la Tente où le saint Roy prioit,
Et du cœur, pour son Peuple, en silence crioit.
Le feu pur & sans corps qui l'Archange environne,
De rayons ondoyans le pare & le couronne:
Et l'éclat qui par-tout le precede & le suit,
Ecarte d'alentour les spectres & la nuit.
Le Prince en est surpris; & devant sa lumiere,
S'incline de l'esprit, & baisse la paupiere.
Tes pleurs, luy dit l'Esprit, jusqu'au Ciel ont monté,
Et du débordement ont le cours arresté.
La Riviere aujourd'huy ne connoist plus de rive;
De ses flots épandus ton Armée est captive;
Mais demain repoussée, & remise en ses bords,
En dépit des Demons, en dépit de leurs sorts,
Quelque effort qu'elle fasse, & des bras & des cornes,
Tu la verras soûmise à la loy de ses bornes.
Ce peril évité, la Gloire & la Vertu,
T'ouvriront vn chemin des Princes peu battu;
Et par là, conduiront tes pas à la couronne,
Qu'aux plus nobles vainqueurs la Patience donne.
La force du Heros n'est pas toute en ses bras;
Son cœur sans leur secours, peut donner des combats:
Et ce n'est pas au fer, que se doit la conqueste,
Des Lauriers les plus beaux qui luy ceignent la teste.
Ceux qui naissent du sang, qui sont de sang mouïllez,
Sont de peu de durée & souvent sont soüillez:
Et ces Esprits captifs, ces Ames enchaisnées,
Et sous vn sale joug par les Vices traisnées,
Peuvent avec audace, & mesmes avec art,
Gagner vne bataille & forcer vn rampart.
La vaillance Chrestienne est bien d'vn autre vsage:
C'est dans l'adversité qu'elle luit davantage:
Et le coup qui paroist la devoir foudroyer,
Ne sert qu'à l'éclaircir, & qu'à la nettoyer.

Voy que c'est dans le feu, qu'vn Sceptre se façonne:
Que c'est avec le fer, qu'on forme vne Couronne:
Ainsi par le travail, & par l'adversité,
S'achevera le Thrône à ta gloire apresté.
Et Dieu, pour preparer ton cœur à la souffrance,
Par la montre du bien qui suit la patience,
Veut que pour vn moment, déchargé de ton corps,
Et du nuage obscur qui te ceint au dehors,
Tu viennes voir de prés, l'éclat & l'étenduë,
Du Palais où ton Ame est au Ciel attenduë.
A peine par ces mots l'Archange eut achevé,
Qu'avecque luy le Prince en l'air fut enlevé.
Une flame innocente & de pure lumiere,
Luy décharge le corps du faix de la matiere:
Et fait autour de luy, d'vn globe étincelant,
Un Thrône lumineux, & sans aisles volant.
Moins pompeuse monta cette nuë embrasée,
Qui jadis enleva le Maistre d'Elisée;
Bien que quatre chevaux y fussent attelez,
De flames petillans, & de flames aislez.
Louis dans cette claire & legere machine,
Qui d'vn mobile feu l'enleve & l'illumine,
Passe d'vn vol égal, & toûjours suspendu,
Tout ce vaste entre-deux, où l'Air est étendu.
Là, des Vents en passant il remarque les courses:
De la pluye il void là les conduits & les sources:
Il void les Reservoirs, où la froide Saison,
Tient la gresle en crystal, & la neige en toison.
Plus haut, dans vn étage aux humains invisible,
Il void cét Arcenal éclatant & terrible,
Où des Anges soldats, & des celestes Camps,
L'equipage eternel se tient prest en tout temps.
Là sont des traits de feu, là des lances ardentes,
Du sang des Nations humides & fumantes.
Là sont des coutelas, à ces flames pareils,
Qui des plus tristes nuits sont les * affreux Soleils.
Là se void cette claire & redoutable épée,
Du sang des premiers nez, dans l'Egypte trempée:
Et celle dont le Camp du * Roy blasphemateur,
Défait en vne nuit, par l'Ange Executeur,
Laissa de l'Assyrie égorgée & sanglante,
Sous le rampart Hebreu, l'Ombre pasle & tremblante.
Là se tiennent encor ces chariots volans,
Qui sur le dos voûté des nuages roulans,
De leur feu, de leur course, & de leur attelage,
Font l'éclair & le bruit qui precedent l'orage:
Et tout cét attirail grondant & lumineux,
Que les Soldats de l'Air font marcher devant eux;
Des machines à gresle, & des mortiers à foudre,
Des canons à carreaux, qui font du feu sans poudre.
Là mesme prés du Lac, d'où jadis s'épandit,
Le deluge vengeur, qui la Terre perdit,
Se void le Reservoir, d'où le souffre & les flames,
Roulerent à torrens, sur les Villes infames.
Le saint Prince contemple avec étonnement,
Ce terrible appareil, ce superbe armement:
Et delà traversant cette ardente ceinture,
Qui d'vn feu tiede & clair couronne la Nature;
Il admire son calme; & s'étonne comment,
Sans brûler il éclaire, & vit sans aliment.
Aprés il est porté, par ces roulantes voûtes,
Où sont des sept flambeaux les eternelles routes.
En chacune il remarque vn globe rayonnant,
Habité d'vn Esprit, qui va le gouvernant:
Et d'vne impression juste & sans intervale,
A tout le cercle donne vne vitesse égale.
De ces mobiles corps, l'vn dans l'autre emboëtez,
Et d'vn branle reglé, l'vn sous l'autre emportez,
Il se fait vn concert, dont la double merveille,
Ravit les yeux du Prince, & charme son oreille.
Dans la Sphere plus haute, il void du Firmament,
Le mouvement serain, l'auguste ameublement:
Il le void parqueté * de Figures fatales,
Qui de ce Monde sont les mobiles Annales:
Il y void ces Miroirs illustres & constans,
Où luisent tour à tour les Images des Temps.
Ensuite traversant cette vaste étenduë,
Où se void vne mer voûtée & suspenduë;
Il admire des flots en cercle balancez,
La justesse roulante, & les tours compassez:
Il s'étonne de voir vne Sphere liquide,
Qui va d'vn train pareil au train d'vn Corps solide:
Et par son mouvement de tous costez égal,
Fait aux Cieux vn enclos d'vn mobile crystal.
Au delà de ces corps sans ombre & sans matiere,
Il s'étend vn Païs de gloire & de lumiere,
Un Païs, où le jour égal & sans declin,
N'a point eu d'orient & n'aura point de fin.
Celuy sous qui jadis les Astres se formerent,
Quand ses pas sur le Ciel leurs traces imprimerent;
Sous qui l'on vid sortir les Esprits emplumez,
De la nuit du neant, de son souffle animez.
Est celuy dont la face en lumieres feconde,
Fait le jour eternel, qui regne en ce beau Monde.
Des plus grands Artisans les plus sçavantes mains,
Des Arts les plus hardis, les plus nobles desseins,
Pourroient d'or & d'argent épuiser les minieres;
Pourroient de diamans élever des carrieres;
Pourroient mettre en vn corps, composé de souhaits,
Tous les tresors à faire, & tous ceux qui sont faits;
Et ne pourroient tracer, de cét heureux Royaume,
Qu'vne feinte grossiere, & qu'vn sombre phantôme.
L'innocence & la paix, la gloire & les plaisirs,
N'y laissent ni sujet, ni matiere aux desirs:
Et les felicitez que la Fable a dorées,
Les Fortunes des Rois, sur la terre adorées,
Auroient là moins de lustre, auroient moins de clarté,
Qu'vn grain d'or n'en auroit, au Soleil ajoûté;
Que n'en auroient au Ciel, parmi tant de lumieres,
Ces feux errans qui vont volant prés des rivieres.
A ce lieu de bonheur le saint Prince porté,
Admire sa richesse, admire sa beauté;

Et frappé de l'éclat que jettent ces merveilles,
Qui n'eurent, qui n'ont point, ni n'auront leurs pareilles,
Il sent les foibles rays de l'humaine splendeur,
S'effacer de son front, disparoistre en son cœur:
Comme au feu du grand jour, les traces disparaissent,
Que les feux de la Nuit, sur l'hemisphere laissent.
De ce brillant Palais les heureux Habitans,
Ont vn jour eternel, vn eternel Printemps:
Et quoy-que separez de degrez & d'étages,
Comme ils sont distinguez de rangs & de partages,
Ils sont tous pleins de gloire, & comblez de plaisir:
Ils ont tous vn bonheur égal à leur desir:
Et chacun satisfait du rang que Dieu luy donne,
Termine ses souhaits, du tour de sa Couronne.
Il passe le bas ordre, où sont les Innocens,
Qui ravis par la mort en leurs plus tendres ans;
Comme l'est vne fleur, que dés la matinée,
Vn vent froid & brûlant sur sa tige a fanée,
Ont avant la saison, d'vn cours precipité,
Par la perte du Temps, gagné l'Eternité.
Mais comme leur salut n'est pas de leur conqueste,
Ils n'ont ni palme aux mains, ni laurier sur la teste:
Il ne descend sur eux, des divines clartez,
Que la pointe derniere & les extremitez:
Cette pointe pourtant les comble & les couronne;
Et cette extremité leur étage environne.
Par dessus ce bas rang, dont là haut il se fait,
Vn Cercle qui ressemble au grand * Cercle de lait,
La Commune des Saints regnante & couronnée,
Tient vne region plus ample & mieux ornée.
Les Pauvres resignez, les Riches bien-faisans,
Les justes Magistrats, les loyaux Artisans,
Les Couples, qui liez d'vn Hymen legitime,
En ont porté le joug sans soüillure & sans crime;
Ceux qui d'vn Celibat dans les loix arresté,
Se sont fait vne sobre & chaste liberté;
Tous ceux qui satisfaits d'vne Vertu commune,
Voulant monter au Ciel, avecque leur fortune,
Empeschez de sa masse, & de son faix chargez,
Avec peine se sont, du Monde dégagez:
Et tout le Peuple Saint, a dans ce grand espace,
Vn rang de gloire égal au degré de sa grace.
Les vertus des Vivans, & non les qualitez,
Distinguent là l'honneur & font les dignitez.
Ce qui fut or icy, ce qui fut écarlate,
Sur l'Ame en ce lieu-là, ne pese ni n'éclate:
Et ce n'est que du feu, qui de son cœur s'épand,
Que le jour autour d'elle, est ou petit ou grand.
Loüis de cét étage, à l'autre étage passe,
Où dans vn plus auguste & plus illustre espace,
Les fidéles Heros, en vertus differens,
Sur diverses hauteurs occupent divers rangs.
Le premier est de ceux, qui fameux en vaillance.
A l'appuy des Autels ont consacré leur lance:
Et de la sainte Loy, saints & justes Guerriers,
Sur la Croix avec gloire, ont enté leurs lauriers.
L'Auteur du saint Empire, & de la * Rome Grecque,
Qui maintenant gemit sous le joug de * la Mecque,
Le premier Constantin, paroist là couronné,
D'vn cercle de lumiere en laurier façonné.
Prés de luy * l'Erendart, qui fut de sa victoire
Le presage fatal, en exprime l'histoire.
Licine * en cette Enseigne, & * Maxence liez,
Ont la teste courbée, ont les genoux pliez:
Les Idoles sous eux, éparses & cassées,
D'vn éclair foudroyant, sont comme eux renversées:
Et les Thrônes ostez aux infidéles Rois,
Font avec leurs Autels, vne base à la Croix.
Là, le grand Theodose & le grand Heraclie,
Avec d'autres de Grece & d'autres d'Italie,
Divers de nation, de merite divers,
Et d'éternels lauriers également couvers,
Ont sur des bases d'or, de palmes relevées,
De leurs gestes guerriers les histoires gravées.
Ceux qui brillent le plus dans cette region,
Sont les braves Neveux, du fameux Francion,
Qui depuis que les Lys sur Clovis descendirent,
Et leurs fleurons sacrez dans la Gaule étendirent,
Cent fois de sang Barbare, à torrens épandu,
Ont troublé le Jourdain, ont le Nil confondu:
Et de mille lauriers cueillis par la Victoire,
Ont couronné l'Eglise, & relevé sa gloire.
Loüis reconnoist là ses illustres Ayeux;
Leur éclat le surprend & luy remplit les yeux.
Il void de leurs exploits, il void de leurs victoires,
En portraits autour d'eux, les celebres histoires.
Martel * qui sans couronne & sans sceptre fut Roy,
A de ses faits, en or, la montre devant soy:
Là le Maure & le Got débordez de l'Espagne,
De leur sang infidéle inondent la campagne;
Et laissent de leurs corps, sur la Loire fumans,
La plaine embarassée & les flots écumans.
Pepin que les Vertus sur le Thrône porterent,
Et du bandeau Royal, à l'envi couronnerent,
Eclate de ses faits autour de luy taillez,
Et d'vn rare travail richement émaillez.
Le fier & vain * Lombard, voleur du Saint Domaine,
Souffre là de son crime & la honte & la peine:
Et le Roy conquerant, soûmet avec son cœur,
Les Clefs de cent Citez, aux Clefs du grand Pasteur.
Mais sa gloire presente & sa gloire passée,
Paroist pres de son Fils, par son Fils effacée.
Du grand Charles qui suit, vn éclat se répand,
A qui tout autre éclat, dans ce Climat se rend.
Trois bases devant luy, de rubis étoffées,
Des Rois qu'il a vaincus soûtiennent les trofées.
Là de l'Estat d'Astulfe, vn Didier possesseur,
Et de sa tyrannie insolent successeur,

Sous

Sous les Alpes défait, & domté ſous Pavie,
De l'effort des François ſauve à peine ſa vie.
Charles victorieux, d'vne fidelle main,
Rompt les fers preparez au Pontife Romain;
Et le * Serpent Lombard, fier encor & farouche,
Mord de rage le fer, qu'il luy porte à la bouche.
D'autre part les Saxons tant de fois revoltez,
Et tant de fois batus, ſont à la fin domtez.
Sur l'Elbe & ſur le Rhin, leurs troupes renverſées,
Font aux flots rougiſſans d'effroyables chauſſées.
Vidiginde * ſoûmis aux Lys comme à la Croix,
Avec ſoy leur ſoûmet la tige de cent Rois:
Et de leur * Dieu cruel, par vn celebre exemple,
Le Phantôme enfumé bruſle avecque ſon temple.
Dans le dernier trophée, vn harnois cizelé,
Repreſente le Maure avec le Got meſlé.
L'outrageux Bellingan que Charles met en fuite,
Aprés le cœur perdu, perd encor la conduite.
Aigolant à ſes pieds abatu de ſa main,
Vomit avec le ſang l'ame ſur le terrain:
Et la Segre de morts & de mourans comblée,
Roule à peine ſon onde écumante & troublée.
Dans cét illuſtre rang de Princes & de Rois,
Qui jadis de leur lance appuyerent la Croix;
Louis connoiſt ſon Pere, heureux pour l'entrepriſe,
Qu'il fit d'aſſujettir l'Albigeois à l'Egliſe.
Et du Fils & du Pere, à cét abord ſurpris,
Un rayon mutuel penetre les Eſprits:
Le Pere à bras ouvers juſqu'à ſon Fils s'avance,
L'appelle la couronne & l'honneur de la France:
Et luy fait, des lauriers de tant de Rois heureux,
De preſſans aiguillons, pour aller aprés eux.
Acheve, luy-dit-il, noſtre nombre & ta gloire:
Fournis la noble courſe ouverte à ta Victoire;
Join tes pas à nos pas, dans ce fameux ſentier:
Et ſois noſtre Rival, comme noſtre Heritier.
De ſueur & de ſang nos traces colorées,
Et de feux lumineux à longs traits éclairées,
Devant toy ſont encore, & feront aprés toy,
Une Lice d'honneur aux Heros de la Foy.
Spectateurs partiſans de ta ſainte milice,
Nous te verrons d'icy, combattre en cette Lice:
Nous accompagnerons de nos vœux tes combats:
Nos cœurs & nos Eſprits ſeconderont tes bras:
Et nous-meſmes vaincus, lors qu'en cette contrée,
Par les Vertus conduit, tu feras ton entrée,
Nous ſuivrons le triomphe; & pour te couronner,
Chacun de nous voudra ſes palmes te donner.
A ces mots il s'avance, & luy montrant la gloire,
Des Heros dont le nom bruit le plus dans l'Hiſtoire:
Celuy-là, pourſuit-il, qui brille d'vne Croix,
Qu'vn rubis éclatant forme ſur ſon harnois,
Eſt le grand Godefroy, dont le bras heroïque,
Défit dans la Judée, & l'Aſie & l'Afrique:
Et du joug Sarraſin retira la Cité,
Où Dieu daigna ſouffrir, en noſtre humanité.
Là ſont les Baudoüins, qui ſon drapeau ſuivirent,
Et le Sceptre aprés luy de Sion recueillirent.
L'autre eſt Foulques de Tours, qui défit par deux fois,
Les Bizantins jaloux du progrez des François.
Le grand Raymond le ſuit, Raymond ſous qui l'Eſpagne,
Vid de ſang Grenadin regorger ſa Campagne:
Et le Maure eut les bras, des meſmes fers chargez,
Que la Grenade avoit pour le Chreſtien forgez.
Icy Louis le Jeune, & là Philippe Auguſte,
Tous deux grands, & tous deux dignes du nom de juſte,
Joüiſſent en commun, & dans vn meſme rang,
Du bien qu'ils ont acquis, par le prix de leur ſang.
De leurs combats fameux en nobles avantures,
Ces bazes de cryſtal ſont luire les figures,
Où malgré les Sultans, Acre priſe ſoûmet,
A Philippe vainqueur, ſon orgueilleux ſommet;
Et le tortu * Meandre enflé de ſang barbare,
Remonte vers ſa ſource, & de frayeur s'égare;
Tandis que ton Ayeul fait avec les François,
De turbans, ſur ſa rive, vn trophée à la Croix.
Remarque * de Simon domteur de l'Heretique,
La teſte rayonnante, & l'habit magnifique.
Le Cerbere Albigeois dans ſon bouclier fumant,
Et de ſang, de colere & de bile écumant,
Traiſne ſon vaſte corps, le long de la Garonne,
Et du fiel qu'il épand, les herbes empoiſonne.
Reconnois à l'habit, ces deux rangs que tu vois,
Si lumineux du feu qui jallit de leurs Croix.
Geoffroy * qui d'vn grand zele émeu du grand exemple,
Eleva le premier la banniere du Temple;
Là, dans vn calme heureux, des ſiens environné,
De lauriers eternels a le front couronné.
Et là, * Raymond l'Auteur de la noble Milice,
Qui fit dans l'Hoſpital ſon premier exercice,
Des Braves bienheureux, de ſon Ordre aſſiſté,
Joüit d'vne éclatante & douce eternité.
Que ce Corps Conquerant ira vite à la Gloire:
Que de ſes hauts exploits il groſſira l'Hiſtoire!
Que de * Lunes vn jour, en la Mer s'éteindront,
Par tout où de ſa Croix les éclairs s'étendront!
S'il eſt de l'avenir quelque augure infaillible,
Cét Ordre ſur la terre, & ſur l'onde invincible,
Dans Rhods établi regnera deux cens ans,
Terrible aux Sarraſins, terrible aux Muſulmans.
De là, toûjours plus grand, & toûjours plus vtile,
Il ira s'établir ſur la Mer de Sicile:
Et dans Malte à jamais, ſon Empire affermi,
Sera l'écueil fatal du commun Ennemi.
Le ſaint Prince attentif au diſcours de ſon Pere,
S'emplit des grands objets de cette grande Sphere;
Benit l'heureux eſtat de ces ſaints Conquerans;
Et void de tous ces Corps l'harmonie & les rangs.
Là, s'offrit à ſes yeux, en triomphe & pompeuſe,
Des Martyrs de ſon Camp la troupe lumineuſe,

Qui de leur sang parez, de leur mort glorieux,
Combattant à Damiette avoient conquis les Cieux.
Tous la palme à la main, tous la couronne en teste,
Encouragent le Prince, à suivre sa conqueste:
Et les rays de leur front, luy laissent dans le cœur,
Des piqueures de zele, & des pointes d'honneur.
Sur ce rang de Heros aux armes invincibles,
Il void d'autres Heros desarmez & paisibles,
Qui braves contre-eux mesme, & sur eux-mesme forts,
Ont vaincu le Plaisir & le Monde en leurs corps.
Victoire plus penible, & de plus grande gloire,
Que celles dont les bruits vont si loin dans l'Histoire:
Exploit laborieux, où dans vn mesme cœur,
Le mesme Esprit vaincu, le mesme Esprit vainqueur,
Sans répandre de sang, ni livrer de batailles,
Fait plus, que s'il forçoit les plus fortes murailles;
Que si cent Nations à ses pieds il rangeoit;
Et sur cent Rois vaincus, vn Thrône il s'érigeoit.
Dans le departement de ces Forts pacifiques,
Regnent en majesté les Pauvres heroïques;
Les genereux vainqueurs de ce brillant métal,
Qui fatal à la Paix, à la Vertu fatal,
Plus malin que le fer, au fer donne la force;
Des vices les plus noirs assaisonne l'amorce;
Et par tout où l'éclat de ses faux jours reluit,
Appelle la Discorde, & l'Envie introduit.
Là, sont ceux qui d'vne aisle à peu d'Ames commune,
S'élevant sur le Globe où regne la Fortune,
Victorieux du Monde, ont foulé les grandeurs,
Qui sont l'abus des yeux, & le piege des cœurs.
Les vns sont là montez de ces Plages brûlantes,
Où de soif & de chaud les terres sont ardentes.
D'autres y sont venus de ces affreux Climas,
Où les Cieux sans chaleur ne font que des frimas:
Il en vient des forests, & de ces grottes sombres,
Où tous les jours sont noirs, tous les corps sont des ombres:
Il en vient de ces Monts, qui de neige couvers,
Sont l'asyle eternel du froid & des Hyvers.
Lothaire * & Carloman qui le Sceptre quitterent,
Et le Bandeau royal à la bure changerent;
Pour ces riches liens, par eux abandonnez,
Là sont d'astres vestus, & d'astres couronnez.
Là mesme le saint Roy, pour sa Sœur Ysabelle,
Void vn Thrône dressé de matiere eternelle.
En lettres de rubis son nom s'y void taillé:
Et le champ d'alentour de saphirs émaillé,
De sa riche indigence, & de son humble gloire,
Par des jours differens represente l'Histoire.
Dans le mesme Climat, mais dans vn plus haut rang,
Sont les Chastes, vainqueurs de la chair & du sang;
Les dompteurs du Plaisir, qui dompteur des plus Braves,
Met les Forts à la chaisne, & fait les Rois esclaves.
Là, de forte cailloux, en diamans changez,
Et divers de lumiere, en balustres rangez,
Se fait devant Susanne, vne scene, où s'explique,
De sa fidelité l'avanture heroïque.
Auprés d'elle est Judith, qui par vn mesme effort,
Triompha de l'Amour, triompha de la Mort;
Et d'vne hardiesse heureuse & renommée,
Dans vn seul pavillon, défit toute vne Armée.
Là, celle qui sans nom sur * la Marne nasquit,
Qui d'vn cruel Amant la cruauté vainquit,
Et fit voir à la France, vne Judith Chrestienne,
Surpasse de Judith, la gloire par la sienne.
Là, le beau rejetton des belles Fleurs de Lys,
De sa haute vertu Gondeberge a le prix.
L'outrageux Adalulfe, & la noire Imposture,
Ont de serpens affreux à ses pieds la figure:
Tout reluit autour d'elle, & ses fers d'autrefois,
Sont perles sur sa teste & bagues dans ses doigts.
Là, depuis peu * Rozzi, guerriere & magnanime,
D'vn Thrône rayonnant, qui ses combats exprime,
Brave encore l'orgueil du barbare Esselin,
Et menace ses jours, d'vne tragique fin.
Là, le Joseph * Romain, le second Hippolyte,
Crispe a son rang de gloire & son rang de merite:
Et prés du chaste Hebreu, martyr de pureté,
Couronné d'vn bandeau d'eternelle clarté,
De sa * Marastre ardente en la nuit de l'Abysme,
Void fumer à ses pieds, le supplice & le crime.
Là mesmes ont leur rang, ces Vierges mariez,
Qui separez de corps, & de l'esprit liez,
Par vn effort de foy soûtenu de courage,
Ont joint le Celibat avec le Mariage:
Et libres sous le joug, dans la chair épurez,
Du flambeau de l'Amour, sans chaleur éclairez,
A ces neiges * pareils, que respectent les flames,
Ont gardé dans le feu, la fraischeur de leurs ames.
Elzear & Delphine illustres en ce rang,
Sont couronnez de lys, sont revestus de blanc:
Et prés de son Henry, Cunegonde éclatante,
D'vn double Diadéme a la teste luisante.
Louïs, de cét étage au suivant est porté,
Où dans vne plus forte & plus pure clarté,
Les Heros Patiens joüissent de la gloire,
Où les ont élevez leur Force & leur Victoire.
Là, regne des premiers sur vn Thrône de jour,
Job, ce fameux souffrant, qui fut comme vne tour,
Qu'en vain tous les Demons à la foule heurterent;
Que les chancres en vain, qu'en vain les vers rongerent.
Sous des membres pourris, sous vn cuir vermoulu,
Son cœur fut toûjours ferme & toûjours resolu:
Et sous soy vid tomber, sans sortir de sa place,
Les pieces de son corps, le débris de sa Race.
Tobie est prés de luy, brillant & glorieux;
Sa gloire principale a sa source en ses yeux:

Il en sort par rayons, des feux qui l'environnent,
Et d'vn tour éclatant la teste luy couronnent.
Là, sont les sept Neveux de ces saints Conquerans,
Qui du Peuple choisi vainquirent les Tyrans.
De zele, de courage, & de sang Machabées,
Aprés leurs Camps détruits & leurs villes tombées,
Dans la chute commune & le commun effroy,
Ils resterent de bout, ils soûtinrent leur Loy:
Et les Rois qui contre-eux, le fer au feu meslerent,
En déchirant leurs corps, leurs couronnes formerent.
Tous les autres Souffrans, ou fameux, ou sans nom,
Donnez en butte au Monde, à l'épreuve au Demon,
Plus clairs que les flambeaux de la voûte derniere,
Font en ce dernier ordre vn concert de lumiere.
Louis reconnoist là * Baudoüin son parent,
Qui Souffrant valeureux, & Martyr Conquerant,
Apres avoir soûmis par le sac de Bizance,
Au grand Lys la grande Aigle, & la Grece à la France;
Ensuite vers le Nord ses conquestes poussant,
D'vn mesme effort, la Croix & son Sceptre avançant,
Mourut d'autant de morts, & longues & barbares,
Qu'il souffrit de tourmens sous le fer des Bulgares.
Le Saint Comte de Brenne, en Syrie autrefois,
La terreur du Croissant & l'appuy de la Croix,
Paroist là glorieux de la riche couronne,
Que la main des bourreaux luy fit en Babylonne.
Là, les braves Seigneurs de Bar & de Montfort,
Sont élevez au rang que leur acquit leur mort,
Lors que d'vne grande Ame, aux grands faits disposée,
Nobles Avancoureurs de la France croisée,
Ils furent au Levant, par leur zele menez,
Et furent pour leur zele à Gaze couronnez.
Loüis avecque joye apprend leurs avantures,
Admire les rayons que jettent leurs blessures:
Et ravi de leur gloire, épris de leur splendeur,
Voudroit avoir changé sa Couronne à la leur.
L'immortel Souverain de la Cour eternelle,
Des Heros Patients le Chef & le Modelle,
Sur vn Thrône formé d'Esprits purs & brûlans,
Eclairez de cent yeux, de six aisles volans,
Tient le haut de la Sphere; & de ce haut étage,
La joye à tant de Saints, & la gloire partage.
De sa mort, qui rendit la vie à tous les morts,
Les empreintes luy font cinq Soleils sur le corps:
Et par là, d'vne chute égale & reguliere,
Comme par cinq canaux, se répand la lumiere.
Jusqu'à ce Thrône ardent le saint Prince porté,
A peine en peut souffrir la pompe & la clarté.
Il en sort des concers de voix étincelantes,
De feux harmonieux, de lampes resonnantes:
Et les Chantres Vieillards répondent à l'entour,
Du concert de leurs Luts, à ces concers de jour.
Une voix cependant du Thrône descenduë,
Qui tient toute autre voix, de respect suspenduë,
Le long d'vn doux éclair adressée à Loüis,
Remet son ame émeuë, & ses yeux éblouïs.
Tu n'es pas, luy dit-elle, au bout de ta carriere;
Tes ans ne sont pas pleins, ni ta couronne entiere,
Et devant le combat pleinement achevé,
Tu ne peux estre icy, parmi nous élevé.
J'ay veû de ta constance, & veû de ton courage,
Le magnanime essay, le noble apprentissage:
Et sans plus differer, ces travaux commencez,
D'vne avance d'honneur bien-tost recompensez,
Te seront dans la course, où t'appelle la Gloire,
Un attrait au combat, vn gage de victoire.
A ces mots l'Homme-Dieu trois couronnes luy tend,
Et de mesme teneur le discours reprenant;
Avec ce Cercle d'Or, poursuit-il, je te donne,
Des Estats du Couchant l'ample & noble Couronne.
De l'Arcenal * Romain les tonnerres lancez,
Pour venger le Pontife & ses droits offensez,
Ont donné le signal au coup de la Justice,
Qui doit de * Frederic avancer le supplice.
Le Sceptre Imperial de ses crimes taché,
Luy doit estre bien-tost, par la Mort arraché:
Et son front qu'a frappé le feu de l'Anatheme,
Pour sa Race & pour luy perdra le Diadême.
J'offre encor à ton choix avecque ce Bandeau,
Rayonnant des tresors de la terre & de l'eau,
Tous les Estats soûmis au Thrône de Bizance;
Tous ceux où les Sultans étendent leur puissance,
Et tous ces beaux Climats, couronnez de Palmiers,
Que le jour renaissant visite les premiers.
La troisiéme Couronne à ton choix est offerte,
D'épines herissée & de ronces couverte.
Avec elle je t'offre, vne part à ma Croix,
Non à cette Croix d'or, qui luit au front des Rois;
Mais à ce bois chargé de souffrances humaines,
Qui m'a fait à ce Thrône vn degré de mes peines.
Du choix que tu feras, ton destin je ferai;
Et selon ton souhait, je te couronnerai.
Le Prince penetré d'vne ardeur lumineuse,
Saisit à ce discours la Couronne épineuse.
Et sans jetter les yeux sur perles, ni sur or,
Celle-ci m'est, dit-il, vn assez grand tresor.
Je ne puis recevoir des mains de la Victoire,
Un don de plus grand prix, ni de plus haute gloire;
Et je m'en dois tenir plus riche & mieux paré,
Que si de cent lauriers à la guerre honoré,
J'avois par ma valeur étendu ma Couronne,
Au delà des Estats que la Mer environne.
Aux épines, Seigneur, si vous joignez vos cloux,
Les liens en seront plus fermes & plus doux:

Et vostre Croix pour comble, à vos cloux ajoustée,
Tiendra d'vn poids plus fort mon amour arrestée.
Heureux si prés de vous à la Croix attaché,
Je puis de vostre sang nettoyer mon peché!
Et plus heureux encor, si vos flames divines,
S'allument dans mon cœur, sous ces saintes épines!
Les volans Animaux & les Chantres volans,
Du Thrône de l'Agneau porteurs étincelans,
A ce choix de Louis, des aistes applaudirent;
De leurs sacrez concers les Vieillards les suivirent:
Et du Thrône, en ces mots, descendit vne voix,
Qui répondit au Prince, & confirma son choix.
La route que tu prens demande vn grand courage;
De bonne heure il te faut preparer à l'orage:
Il sera de durée, & sera violent:
Et tout ce que l'Enfer a de plus turbulent,
Par des charmes conduit & soudoyé de charmes,
En foule opposera ses armes à tes armes.
Encore vne autre fois, le Nil te fera peur:
Un Monstre dans ton Camp jettera la terreur:
Et les Demons liguez te feront des barrieres,
De torrens embrasez & d'ardentes rivieres.
D'vn peril si pressant, par miracle arraché,
Tu verras le terrain de Sarrasins jonché;
Tu verras à tes pieds la Riviere captive,
Devant toy reculer, & te ceder sa rive.
Mais d'vn illustre sang ton triomphe taché,
Et de sa tige, * vn Lys par la Mort détaché,
Mesleront la douleur & le deüil à ta gloire,
Et tireront des pleurs des yeux de la Victoire.
Toy mesme atteint d'vn trait venimeux & brûlant,
Et consumé d'vn feu fiévreux & pestilent,
Tu verras ta Fortune avecque toy troublée,
Et ton Armée en deüil, de ton mal accablée.
Gueri bien-tost aprés, & plein d'vn nouveau cœur,
Des Demons derechef & des Sultans vainqueur,
Tu verras à tes pieds les forces Sarrasines,
Et sur ton front enfin ma Couronne d'épines,
Couronne qui sera l'appuy des Fleurs de Lys,
Qui soustiendra ton Sceptre, & celuy de tes Fils:
Et sera d'vn Empire au Temps inébranlable,
Pour les Rois de ton sang, vn gage irrevocable.
Rien de plus grand ne peut tes armes couronner,
Et c'est le but qui doit ta conqueste borner.
Glorieux de ce gage acquis par ta vaillance,
Et riche des thresors d'vne longue souffrance,
Aprés avoir pati, tout ce que la Vertu,
Peut patir dans vn cœur de tout costé battu,
Tu reverras la France, & rendras l'allegresse,
A ton Peuple accablé de crainte & de tristesse.
Là faisant remonter sur le Thrône avec toy,
L'Innocence & la Paix, la Justice & la Foy,
Tu laisseras aux Rois, d'vne forme nouvelle,
Tes Vertus en exemple, & ta vie en modelle.
Aprés la Paix reglée & le droit affermi,
Aggresseur de nouveau du commun Ennemi;
Tu porteras la guerre aux costes de Carthage;
Et vainqueur de ses murs, comme de son rivage,
Feras trembler de crainte, au seul bruit de tes faits,
Les Chasteaux de Maroc & les ramparts de Fez.
Mais de nouveaux malheurs encore dans l'Afrique,
Ouvriront à ton Ame vne Lice heroïque.
Là tu verras ton Camp par la peste fauché:
Un des tiens en sera, par la peste arraché:
Du succés de ce coup la cruelle animée,
Ajoustera les Chefs, aux membres de l'Armée:
Et par tant de tombeaux à ton Thrône arrivant,
Par tant de corps couchez, jusqu'à toy s'élevant,
D'vne mort qui sera ta plus haute Victoire,
Fermera ta Couronne & t'ouvrira la Gloire.
Fournis donc ta carriere; vn Thrône icy t'attend,
Si haut, si lumineux, si ferme & si constant,
Qu'il n'est point de souffrance à venir, ni passée,
Qui n'en soit richement, vn jour recompensée.
A ces mots, vn grand Thrône à Louis presenté,
Etale vne pompeuse & durable clarté.
Il n'est pas composé de ces lourdes matieres,
Que l'avide Avarice arrache des minieres:
Il n'est pas enrichi de ces verres taillez,
De ces boutons d'écume arrondis & caillez,
Dont le Luxe & l'Orgueil phantasques, & frivoles,
Couronnent la Fortune, & parent ses Idoles.
L'étoffe est d'vne piece, & de ses jours divers,
D'eux-mesmes rehaussez & d'eux-mesmes couvers,
Sans taille & sans couleur, sans traits & sans hachures,
Il se fait divers corps & diverses figures.
De ce Thrône, Louis avec étonnement,
Mesure la hauteur, contemple l'ornement:
Il y void ses combats, il y void ses victoires:
De toutes ses Vertus il y void les histoires.
D'vne-part dans son Camp de famine pressé,
Il nourrit l'indigent, il traite le blessé:
Et cette main si brave à manier l'épée,
Si noblement au Sceptre & si bien occupée,
Descend de ses emplois, relasche ses efforts,
Pour aider des mourans, pour enterrer des morts.
De sa sueur meslée avecque la poussiere,
Il se fait sur son front, des rayons de lumiere.
D'autre-part il se void dans sa captivité,
Aussi maistre de soy, qu'en pleine liberté:
Il est dans sa prison ce qu'il seroit au Louvre.
Et quoy qu'il ait à peine vn manteau qui le couvre,
De sa grace paré, pompeux de sa vertu,
D'vn air noble & tranquille à l'entour revestu;
Sans or qui sur sa teste, & dans sa main rayonne,
Il soûtient sa grandeur de sa seule personne.
Là tout ce qu'on remuë ou d'espoir ou d'effroy,
N'étonne point son cœur, n'ébranle point sa foy;
Son Ame sous l'épée, & prés de la torture,
Conserve son assiete & retient sa posture.
Plus bas, par vn miracle en liberté remis,
Il fait de nouveaux plans contre les Ennemis:
Il munit à ses frais les Places des Fidelles,
De murs renouvellez & de portes nouvelles.

Là des prisons du Caire, & des tours de Damas,
Des Peuples de Martyrs, vers luy tendoient les bras:
Et de l'affreuse nuit destinée à leurs gesnes,
Luy montroient en pleurant leurs bras chargez de chaisnes.
Ses charitables soins, dans leurs cachots ouvers,
Faisoient pleuvoir l'argent, faisoient tomber leurs fers:
Et de tout l'Orient sa Vertu reclamée,
Portant son action, d'Egypte en Idumée,
De semblables Enfers, les captifs rachetoit,
Par tout où son Esprit ses largesses portoit,
De ses Estats, ailleurs, il regloit la police,
Accompagné des Loix, aidé de la Justice.
Les Vertus prés de luy, se voyoient sous le Dais;
Et l'aveugle Fortune exclusé du Palais,
Laissant dans le Conseil gouverner la Prudence,
N'osoit mesler sa Rouë au Timon de la France.
Le pauvre s'y voyoit, contre son ennemi,
A couvert sous le Thrône, & du Sceptre affermi:
Et l'honneur sans orgueil, la grandeur sans audace,
Le merite modeste & content de sa place,
Dans les termes du Droit resserroient leur pouvoir;
Et plioient leurs desirs au ply de leur devoir.
Sous eux l'Impieté de cent nœuds attachée,
Remangeoit les morceaux de sa langue arrachée:
Et le Blaspheme affreux avec elle enchaisné,
De sa peine sembloit sanglant & forcené.
Plus loin se remarquoit le renommé rivage,
Où Carthage n'est plus que l'Ombre de Carthage;
Et cette Ombre hautaine, & fiere en son cercueil,
De son corps poudroyé garde encore l'orgueil.
Là, le Prince François, & le Prince de Thunes,
De leurs Estats suivis, suivis de leurs Fortunes,
L'vn guidé de l'Erreur, & l'autre de la Foy,
Les armes à la main combattoient pour leur Loy.
Carthage sous la Croix humilioit sa teste;
Thunes à l'embrasser de loin paroissoit preste:
De la lueur des Lys l'Afrique blanchissoit;
Et de sang Sarrasin la plaine rougissoit.
Au secours des vaincus la peste survenuë,
D'vn char de feu roulant sur vne ardente nuë,
Par le Camp des vainqueurs ses charbons épanchoit,
Et de meurtres sans fer, la campagne jonchoit.
Pour l'Armée abatuë, & sans combat défaite,
Louïs offroit aux coups de cét affreux Comete:
L'air, du feu de son zele à l'entour s'embrasoit;
L'Ange Intendant des Lys à son vœu s'opposoit.
Un trait portant la flame & trainant la fumée,
Partant avec éclat de la nuë allumée,
Aprés * Tristan frappé, fut Louïs s'élançoit;
Et prés du Fils mourant le Pere languissoit.
Les Vertus, de leur Sphere en troupe descenduës,
Prés du Prince expirant s'estoient toutes renduës.
De la masse du corps l'vne le déchargeoit;
Des attaches des sens, l'autre le dégageoit;
L'vne ostoit à ses yeux l'ombre de la matiere;
L'autre les éclairoit d'vne pure lumiere;
Et de la main de Dieu son Esprit couronné,
Vers le Ciel s'envoloit, de gloire environné.
Le saint Heros instruit par ces riches figures,
Du succés & du prix qu'auroient ses avantures;
L'Epineux Diadême avec amour baisa,
Et de zele emporté sur son front le posa.
Les aiguillons pressez de toutes parts entrerent;
Et de menus rayons par filets en coulerent.
Non seulement ta gloire, ajousta l'Homme-Dieu,
Au dessus des Saisons & des Temps aura lieu;
Mais dans le Temps encore, & dans ce court espace;
Où les Grands se défont, où la Grandeur se passe;
Elle subsistera jusqu'à ce dernier jour,
Qui des Ans & des Cieux doit terminer le tour.
Les glorieux rameaux qui naistront de ta couche,
Egalant leur grandeur à celle de leur souche,
Couvriront leurs Estats, de sions toûjours verts,
Et porteront leur ombre au bout de l'Vnivers.
De ces grands Successeurs les Modelles illustres,
Ont leur suite & leur rang dans l'Espace des Lustres:
Et pour t'encourager, à tracer devant eux,
Un sentier heroïque au Bien laborieux,
Et de tes pas leur faire, vne piste à la Gloire,
Je t'en veux découvrir les portraits & l'Histoire.
Il s'étend sur le Ciel, vn espace sans corps,
Lumineux au dedans, tenebreux au dehors,
Où de tout l'Avenir, les formes éternelles,
Sont esprit dans leurs Plans, esprit dans leurs Modelles.
Les Corps sont là sans masse, & sans obscurité:
Tout ce qui roule icy, là se void arresté:
Les jours, les mois, les ans parmi nous si mobiles,
Sont là toûjours presens, sont là toûjours tranquilles.
Et le Temps qui ne fait que courir & changer,
N'est dans ce haut Climat, ni changeant ni leger.
Des feux meslez de nuit défendent cét espace,
Où nulle Intelligence, où nulle Ame ne passe:
Et ces Esprits si purs, & si hauts dans les Cieux,
De quatre aisles volans, & voyans de cent yeux,
Ne peuvent s'élever ni des yeux ni des aisles,
Jusques à penetrer ces clartez éternelles.
Cét Espace, à Louïs soudainement ouvert,
Epand vn jour immense où son regard se pert.
Mais son Guide éclairé d'vn rayon prophetique,
Qui distingue de loin l'Avenir & l'explique;
L'arreste à ses Neveux, dans ce Thresor des Temps,
D'vne gloire avancée à ses yeux éclatans.
Cette bande nombreuse & de Lys couronnée,
A ton Thrône est, dit-il, aprés toy destinée:
Et tant qu'autour des Cieux les Astres tourneront,
Sur l'Empire François tes Neveux regneront.
Philippe, que tu vois le premier de la bande,
D'vne grande Fortune & d'vne Ame plus grande,
Remplira ton espoir & ta place aprés toy,
Guerrier aussi hardi, que juste & sage Roy,

Et vainqueur de l'Afrique en bataille rangée,
Reportera tes os à la France affligée.
Vers l'Espagne delà, portant ses étendars,
Et forçant de ses Monts les sourcilleux rampars,
Du coup, dont à ses pieds il abatra Gironne,
Fera de l'Arragon chanceler la Couronne.
De Robert, grand de sens, & non moins grand de cœur,
Les Gascons terrassez sentiront la valeur:
Et de luy s'étendra cette Branche Royale,
Qui sera de l'Estat la Colonne fatale;
Qui le Thrône ébranlé raffermira cent fois;
Fournira cent fleurons à la tige des Rois:
Et tenant sous l'abri de son noble feuillage,
Les grands Lys à couvert du vent & de l'orage,
Par tout où les grands Lys épandront leur odeur,
Portera des Bourbons la gloire & la grandeur.
Voy de ton petit * Fils la grace magnanime:
Son cœur par cette grace avec éclat s'exprime.
La force en luy, fera l'honneur de la beauté:
Et l'orgueil des Flamans deux fois par luy domté,
De son débris superbe & de ses cendres vaines,
Egalera les monts & comblera les plaines.
Loüis * suivra de prés, & de prés le suivant,
Pareil au jeune Lys abatu par le vent, *
Ne laissera de soy, que l'inutile plainte,
Que laisse vne esperance avant le temps éteinte.
Sur le Thrône aprés luy, ses * Freres monteront,
Et du Thrône au cercueil aussi-tost passeront;
Pareils à ces vapeurs dans la nuë allumées,
Qui d'vn esprit de feu, pour vn temps animées,
Semblent ne s'élever que pour mesler en l'air,
La vie avec la mort, dans vn subit éclair.
Voy de leur * Successeur la bien-seante audace,
Voy ce modeste orgueil, qui plaist & qui menace.
Il sera le premier du regne des Valois:
Sa valeur rangera le Flamand sous ses loix:
Et son * Colosse armé sera de sa victoire,
Devant les saints Autels vne eternelle Histoire.
Mais par vn coup du Ciel son Estoille changeant,
Et l'Ange des combats vers l'Anglois se rangeant;
Il laissera du sang de sa Noblesse éteinte,
La Somme colorée & la campagne teinte.
Jean non moins magnanime & plus infortuné,
Par vn jeune Edoüart en triomphe mené,
A Charles * qu'vn brouïllas avec bruit environne,
Laissera soustenir le poids de la Couronne.
Mais & bruits & brouïllas, par ce Sage défaits,
Feront voir que l'on peut & vaincre, & vivre en paix.
Et son sens plus heureux que les bras de ses Peres,
Esteindra la Discorde, & tura ses viperes.
Son Fils * plus fort de corps, & d'esprit plus ardent,
Passera sur le ventre aux Rebelles de Gand:
Et l'énorme Artevelle abatu de sa foudre,
D'vne mort de Geant fera fumer la poudre.
Mais, que l'éclat du Monde est mobile & trompeur!
Que l'Homme est vain, qui suit cette errante vapeur!
Et que l'Astre assigné pour luire aux grandes testes,
Fait bien moins de beaux jours, qu'il ne fait de tempestes!
Ce dompteur des Flamans, ce vainqueur des Anglois,
Dans les preparatifs d'autres plus grands exploits,
Attaqué d'vne fiévre à la France fatale,
En épandra le feu, dans la Maison Royale.
On en verra les Lys sur son front s'obscurcir.
On en verra le Sceptre en sa main se noircir:
Et sa Pourpre de sang & de meurtres tachée,
Sera par l'Estranger à son Fils arrachée.
Mais, par ce * Fils errant, demi-nu, delaissé,
Le Voleur d'outre mer, dans ses ports repoussé,
D'vn si grand attentat, & d'vn si grand Royaume,
A peine emportera le titre & le phantosme.
Celle-là qu'd'vn air magnanime & guerrier,
Soûtient vn grand Lys d'or enlacé d'vn Laurier,
Heroïque Bergere, & Fille conquerante,
Dans ce trouble appuyra la France chancelante.
Voy sa grace hardie, & sa modeste ardeur:
Voy l'audace en ses yeux vnie à la pudeur.
Elle semble dés-ja menacer l'Angleterre;
Et son Ange dés-ja la prepare à la guerre.
O qu'vn jour Orleans au pied de ses ramparts,
Sous sa lance verra tomber de Leopards!
Que de sang étranger épandu sur la Loire,
D'vne illustre fumée éclaircira sa gloire!
A ce Victorieux succedera ce Fin,
Qui rangera par ruse & Sujet & Voisin.
Son * Fils plein de courage, & plus plein d'esperance,
Voudra renouveller les vieux droits de la France.
Le Tibre & l'Eridan luy soûmettront leurs eaux:
Naples à sa venuë ouvrira ses Chasteaux:
Et le bruit en portant la terreur vers l'Aurore,
Fera pallir d'effroy les * Lunes du Bosphore.
De là, donnant par-tout des marques d'vn grand cœur,
De cent Peuples armez à son retour vainqueur,
Il laissera le Tar sanglant de la défaite,
Des Liguez qui voudront empescher sa retraitte.
Aprés luy, ce Loüis sur le Thrône monté,
Regnera par justice autant que par bonté:
Il cassera ces fleaux de taxes & de tailles,
Qui font couler le sang qu'épargnent les batailles.
Et plus grand ménager des bienfaits que de l'or,
Des cœurs de ses Sujets, il fera son tresor.
De l'Italie armée il abatra les forces:
Il tirera Milan d'entre les mains des Sforces:
Sur les murs des Genois, deux foix victorieux,
Il fera refleurir les Lys de ses Ayeux:
Et l'orgueilleux * Lion du Golfe Adriatique,
Défait par sa valeur, & blessé de sa pique,

Le fer dans le costé se traisnant vers ses bords,
A peine se pourra tirer d'entre les morts.
Voy du brave François la démarche guerriere;
Voy du feu de son cœur, dans ses yeux la lumiere.
Qu'vn jour il sera grand! que sa Couronne vn jour,
Si le bon-heur le suit, sera d'vn large tour!
Du rampart * de Milan la Couleuvre arrachée,
Sera par sa Vertu sous les Lys attachée:
Et ces * Freres hautains, des Alpes habitans,
En masse, comme en force, égaux aux vieux Titans,
Défaits à Marignan, laisseront de sa gloire,
Et de leur folle audace, vne longue memoire.
Par-tout égal à soy, nulle part abatu,
Quelques adversitez qui heurtent sa Vertu,
Il sera par l'effort d'vne Ame toûjours droite,
Libre dans sa prison, vainqueur en sa défaite:
Et par vn cours divers, d'évenemens humains,
Par vn cercle inégal de pertes & de gains,
Passera de bien loin cette Sphere commune,
Où les Rois du commun, sont mis par la Fortune.
L'Astre de son * Rival au sien enfin cedant,
Sa Vertu reprendra son premier ascendant.
De son * Fils que tu vois, la valeur mieux conduite,
A Boulogne * mettra les Leopards en fuite:
Jonchera de Flamans, à Renti les guerets:
Chassera les Aiglons des murailles de Mets:
Et là Charles defait, & l'Allemagne en fuite,
Laisseront le débris de leur grandeur détruite.
De sa tragique mort le triste évenement,
Sera suivi d'vn long & fatal mouvement.
La Discorde sanglante, & l'Heresie armée,
Levant vn Etendart de flame & de fumée,
Sans respect ni de loy, ni d'ordre, ni de rang,
Appelleront le Peuple, au trouble, au meurtre, au sang:
Et contre les beaux Lys cultivez par tes Peres,
Lanceront leurs flambeaux, lascheront leurs viperes.
François * jeune & mal-sain, par la mort emporté,
A Charles laissera le Royaume agité.
Charles en soûtiendra le poids avec courage:
Opposera les bras & la teste à l'orage:
Mais enlevé bien-tost, du trouble dans les Cieux,
A son * Frere dés-ja deux fois victorieux,
Et dés-ja couronné de deux grandes Journées,
Il laissera le faix des Gaules étonnées.
Des bords * de la Vistule, & de ces froids climas,
Où le jour en tout temps est chenu de frimas;
Ce Prince rappellé par les cris de la France,
Viendra luy redonner le jour & l'esperance:
Et si sa main ne peut pleinement la guerir,
Elle pourra du moins, l'empescher de mourir.
Sa pleine guerison sera le grand ouvrage,
D'vn juste & d'vn clement, d'vn vaillant & d'vn sage.
Elle sera l'effort de ce Henry le Grand,
Qui des Lys Heritier, & des Lys Conquerant,
Soûtenant de son bras, le droit de sa naissance,
Se fera possesseur de son bien par sa lance.
Voy la belle clarté que ses armes luy font:
Voy couler des lauriers, qui luy ceignent le front,
L'honorable sueur, & les illustres marques,
De la plaine d'Yvry, de la campagne d'Arques.
Là l'Estranger trompeur, & les François trompez,
A détruire son droit follement occupez,
Tomberont à ses pieds, avec le vain * Phantôme,
Erigé pour charmer tous les yeux du Royaume.
Craint ensuite par-tout, & par-tout renommé,
Amateur de son Peuple, & de son Peuple aimé,
Il tiendra la Discorde & ses Sœurs forcenées,
De leurs propres Serpens à son Thrône enchaisnées:
Et ses derniers desseins, de leur seul appareil,
Jusqu'à ce Lit fameux, où couche le Soleil,
Feront trembler les Tours que la Castille porte,
Et de l'Escurial ébranleront la porte.
A ces nobles desseins succedera son Fils,
Ce Fils qui luy naistra pour la gloire des Lys.
Celuy-là, de nouveau remettra ta memoire:
Ses gestes, de tes faits rafraîchiront l'Histoire:
Et marchant aprés toy, par le Royal sentier,
Comme ton concurrent, comme ton heritier,
Il aura son Egypte à vaincre dans la France;
Et son zele y vaincra non moins que sa vaillance.
Un Monstre * de carnage & de pleurs engraissé,
Retranché dans vn Fort, par des Geans dressé,
Muni des Elemens, gardé par les tempestes,
A ses pieds abatu, perdra toutes ses testes.
En vain à son secours, par vn terrible effort,
La Mer amenera les Nations du Nort;
Loüis aidé des soins d'vn Ministre fidéle,
Domtera l'Angleterre, & la Mer avec elle:
Et de longs rangs d'écueils luy bastiront vn frain,
Qui tiendra l'Ocean asservi sous sa main.
Aprés ce coup fatal à l'Hydre terrassée,
Il ira délivrer l'Italie oppressée.
Les Alpes trembleront de frayeur sous ses pas:
Le Tesin & le Pô reclameront son bras:
Et Naples, de ses fers, à ce bruit attentive,
Secoura le fardeau de sa teste captive.
Jusqu'à ces froides Mers qui lavent le Danois,
L'estime & le respect établiront ses Loix:
Et la France sous luy rentrera dans les bornes,
Que le Rhin autrefois luy marquoit de ses cornes.
Aprés avoir porté l'ombre & l'odeur des Lys,
De la Mer de Norvege, à celle de Calis;
Aprés avoir éteint la race des Viperes,
Qui naistront pour soüiller l'Eglise de ses Peres;
Aprés avoir domté l'Espagnol & l'Anglois;
Obligé la Savoye à ployer sous ses Loix:
Et fait voir dans Paris les Places étoffées,
De leurs vains Etendars soûmis à ses Trofées,
Dans le Ciel des Heros élevé prés de toy,
Il laissera son Fils, sur son Thrône aprés soy.

Encore aprés sa mort, son Nom & sa Memoire,
Dans le parti François retiendront la Victoire:
Et l'Estat quelque temps, gardant le mesme train,
Suivra l'impression qu'y laissera sa main:
Jusqu'à ce que son Fils en prenant la conduite,
De tant de hauts desseins accomplisse la suite.
Voy sur ce front royal de graces revestu,
La fleur de l'âge jointe aux fleurs de la Vertu:
Voy de ses yeux serains l'agreable lumiere,
Voy la noble fierté de sa mine guerriere.
Aprés de longs souhaits à la France donné,
Bien-tost chargé du Sceptre, & bien-tost couronné;
Il accroistra l'Estat de conquestes nouvelles:
Il ostera la Fronde, à ses Sujets rebelles.
Ses Drapeaux triomphans iront porter les Lys:
Sur les bords de la Meuse, & sur ceux de la Lys:
Et jusqu'à ce rivage, où la Mer se couronne.
Des orgueilleuses tours de la riche Lisbonne,
Sa Fortune, son Nom, ses forces appuyront,
Les Princes opprimez, qui le reclameront.
Ces hautes visions par là se terminerent;
A de soudaines nuits les Images cederent;
Et dans leur propre espace, enfin disparoissant,
Ne laisserent aux yeux, qu'vn vuide éblouissant.

REMARQUES.

SONT LES AFFREUX SOLEILS, *pag.* 87. *col.* 1.] Ce sont les Cometes qui ne se voyent que de nuit, & qui paroissent assez souvent en forme d'épées.

DU ROY BLASPHEMATEUR. *pag.* 87. *col.* 1.] C'est Sennacherib, dont l'armée fut défaite en vne nuit par vn Ange, en punition de ses blasphemes.

CETTE ARDENTE CEINTURE. *pag.* 87. *col.* 1.] Cette ceinture est la Sphere du feu, qui est entre l'air & le Ciel de la Lune.

PARQUETS' DE FIGURES FATALES. *pag.* 87. *col.* 2.] Ces figures sont les Constellations, sur lesquelles se font les predictions des Astrologues.

IL Y VOID CES MIROIRS. *pag.* 87. *col.* 2.] Ce sont les Planetes, où les diversitez des Saisons se voyent avant qu'elles arrivent.

AU GRAND CERCLE DE LAIT. *pag.* 88. *col.* 1.] C'est cette grande route semée de petites Estoiles, qu'on appelle la Voye de lait, à cause de sa blancheur.

LA ROME GRECQUE. *pag.* 88. *col.* 1.] Constantinople, où le Siege de l'Empire fut transporté par Constantin.

LE JOUG DE LA MECQUE. *pag.* 88. *col.* 1.] La Mecque est vne Ville d'Arabie, où est le sepulcre de Mahomet, & le siege principal de la Religion des Turcs.

PRES DE LUY L'ETENDART. *pag.* 88. *col.* 1.] Cet Etendart fut presenté en forme de Croix à Constantin, avant qu'il donnast la bataille contre Maxence.

LICINE EN CETTE ENSEIGNE. *pag.* 88. *col.* 1.] Licine & Maxence ont esté deux Tyrans qui pretendirent à l'Empire, & furent défaits par Constantin.

MARTEL QUI SANS COURONNE. *pag.* 88. *col.* 2.] Charles Martel pere de Pepin, sans estre Roy, eut l'autorité Royale.

LE FIER ET VAIN LOMBARD. *pag.* 88. *col.* 1.] Didier Roy de Lombardie fit la guerre aux Papes.

ET LE SERPENT LOMBARD. *pag.* 89. *col.* 1.] La Ville de Milan capitale de Lombardie a vne couleuvre pour Enseigne.

VUIDIGINDE SOUMIS. *pag.* 89. *col.* 1.] Ce Vidiginde Roy des Saxons fut défait & assujetti par Charles-Magne.

ET DE LEUR DIEU CRUEL. *pag.* 89. *col.* 1.] Ce Dieu cruel, estoit Herminsul, à qui l'on sacrifioit des hommes.

ET LE TORTU MEANDRE. *pag.* 89. *col.* 2.] Le Meandre est vn Fleuve de Phrygie, renommé par les détours qu'il fait, & par les Cignes qu'il nourrit.

REMARQUE DE SIMON. *pag.* 89. *col.* 2.] C'est Simon de Montfort qui fit la guerre aux Albigeois.

GEOFFROY QUI D'UN GRAND. *pag.* 89. *col.* 2.] Ce Geoffroy fut Fondateur de l'Ordre des Templiers.

RAYMOND L'AUTEUR. *pag.* 89. *col.* 2.] Ce Raymond fut Fondateur de l'Ordre de Saint Jean, qui est celuy des Chevaliers de Malte.

QUE DE LUNES VN JOUR. *pag.* 89. *col.* 2.] Les Lunes sont mises pour les troupes, ou pour les Drapeaux des Turcs, qui portent le Croissant, comme les Chrestiens portent la Croix.

LOTHAIRE ET CARLOMAN. *pag.* 90. *col.* 1.] Lothaire fut Empereur & Roy de France, Carloman fut fils de Pepin tous deux moururent Religieux.

GONDEBERGE A LE PRIX. *pag.* 90. *col.* 2.] Gondeberge fut Françoise, parente de Dagobert, mariée à Ariolde Roy des Lombards, faussement accusée d'impudicité. Son Histoire est dans la Gallerie des Femmes Fortes.

SUR LA MARNE NASQUIT. *pag.* 90. *col.* 2.] Cette Fille fut du temps de Gondran Roy de Bourgogne, elle traitta vn Amolon, de la mesme sorte, que Judith traitta Holoferne. Son Histoire est dans la Galerie des Femmes Fortes.

LA DEPUIS PEU ROSSY. *pag.* 90. *col.* 2.] Blanche de Rossy femme de Jean Baptiste de la Porte, Seigneur de Bassano, qui prefera vne mort volontaire à l'amour d'Acciolin. Son Histoire est dans la Gallerie des Femmes Fortes.

LA LE JOSEPH ROMAIN. *pag.* 90. *col.* 2.] C'est Crispus fils de Constantin, à qui le mesme arriva qu'à Hippolyte.

DE SA MARASTRE ARDENTE. *pag.* 90. *col.* 2.] Cette marastre Femme de Constantin, s'appelloit Fausta.

A CES NEIGES PAREILS. *pag.* 90. *col.* 2.] Il se void sur le Mont Gibel en Sicile, de ces neiges, qui sont respectées des flames.

BAUDOÜIN SON PARENT. *pag.* 91. *col.* 1.] Ce Baudouin de Flandres, Empereur de Constantinople, fut pris & mis en pieces par les Bulgares.

DE L'ARCENAL ROMAIN. *pag.* 91. *col.* 1.] C'est le Saint Siege, d'où viennent les foudres des excommunications.

QUI DOIT DE FREDERIC. *pag.* 91. *col.* 2.] C'est Frederic second, excommunié & rebelle à l'Eglise.

DE SA TIGE UN LYS. *pag.* 91. *col.* 1.] Par ce Lys il faut entendre Robert d'Artois, frere de Saint Loüis, qui mourut à Massore.

APRES TRISTAN. *pag.* 92. *col.* 1.] Ce Tristan fils de Saint Loüis, nasquit à Damiette, & mourut au second voyage d'Afrique.

De

De Robert. *pag.* 94. *col.* 1.] Ce Robert fils de Saint Louis, fut le premier qui prit le nom de Bourbon.

Et son Colosse armé. *pag.* 94. *col.* 2.] Cette statuë se void encore dans l'Eglise de Nostre Dame.

Sur l'Adde sanglant. *pag.* 95. *col.* 1.] L'Adde est vne riviere d'Italie, celebre par la Victoire que Louïs XII. y gagna sur les Venitiens.

Et ces freres hautains. *pag.* 95. *col.* 1.] Ce sont les Suisses, qui furent défaits à Marignan, par François premier.

L'Astre de son Rival. *pag.* 95. *col.* 1.] Ce Rival est Charles-Quint.

A Renti les guerets. *pag.* 95. *col.* 1.] Henry II. defit les Espagnols à Renti, & par là eut sa revanche de la Journée de Pavie, où fut pris François Premier.

Des bords de la Vistule. *pag.* 95. *col.* 1.] La Vistule est vn Fleuve de Pologne, où regnoit Henry III.

Avec le vain Phantosme. *pag.* 95. *col.* 2.] La Ligue est signifiée par ce Phantosme.

Un Monstre de carnage. *pag.* 95. *col.* 2.] Ce monstre est la Rebellion qui avoit son siege à la Rochelle.









SAINT LOUIS

OU

LA SAINTE COURONNE RECONQUISE.

LIVRE NEVVIEME.

*L*OUIS *revenant à terre, est instruit par l'Ange qui le rapporte, de l'estat present des affaires de l'Europe & de l'Asie. Le mesme Ange luy fait remarquer les lieux celebres par les exemples de la Iustice de Dieu, & par ceux de sa misericorde ; & luy fait ensuite vne courte description de la Terre Sainte. L'Ange Intendant des eaux repousse le Nil dans son canal : & Louis, aprés avoir fait enterrer les morts, marche vers le Caire. Cependant Archambaut de Bourbon allant au Camp, atteint la Galere de Zabide & d'Almasonte, qui retournoient au Caire accompagnées d'vne troupe de Chevaliers, qui s'estoient voüez à leur service : il les attaque & les défait. Almasonte inconnue durant le combat, est reconnue aprés la victoire ; & Archambaut prisonnier de sa prisonniere, arrive victorieux & vaincu dans le Camp, avec les Princesses Sarrasines.*



OUIS instruit des faits, surpris des avantures,
Qu'à son Sang promettoient les celestes Figures,
De son Ange conduit, descend comme l'éclair,
Dont le feu balancé glisse du haut de l'air.
Comme il est à ce Cercle où la Lune argentée,
Pour éclairer la nuit en silence portée,
De ses rays redoublez les Ombres blanchissoit,
Et du jour avenir vne Image traçoit ;
Son Guide lumineux l'arreste sur la voûte,
Où des Mois inégaux s'étend l'égale route,
Et de là, luy montrant de ce bas Univers,
Le Globe divisé par terres & par mers ;
Cette boule flotante & demi-submergée,
De son poids soustenuë, & de son poids plongée ;
Est l'espace, dit-il, où le mortel orgueil,
Croit avoir vn Theatre, & n'a qu'vn vain cercueil.
L'Avare prend de là les matieres frivoles,
Dont il forge ses fers, dont il fait ses Idoles :
Et de l'Ambitieux l'infatigable main,
Dresse là plan sur plan, fait dessein sur dessein.
Mais, & desseins & plans, & travaux & structures,
N'y font qu'vn grand amas d'inutiles masures :
Et tant de hauts Palais qui s'égalent aux monts,
N'ajoustent à ce Point, que de l'ombre & des noms.
Sur ce Point cependant les Passions humaines,
Font leurs tragiques Jeux, ont leurs sanglantes Scenes.

Pour diviser ce Point, on arrache le fer,
Du sein de la Nature & du cœur de l'Enfer:
Pour monter sur ce Point, le Fils abat le Pere:
Le Frere met les pieds sur le corps de son Frere:
Et sur des Peuples morts, d'autres Peuples mourans,
Les armes à la main en debattent les rangs.
L'Espagne que tu vois de ces montagnes ceinte,
Est de sang Castillan & de sang Maure teinte:
Et deux Peuples rivaux, à sa conqueste armez,
Tombent entre ses bras, l'vn de l'autre assommez.
Voy cét Angle flottant, que trois Mers environnent,
Et trois bords escarpez de falaises couronnent;
L'Anglois, qui regne là, fomente dans les eaux,
D'vn long embrasement l'amorce & les flambeaux:
Et plus de trois cens ans ce fatal incendie,
Fumera dans la Guienne & dans la Normandie.
Mais éteint à la fin du sang des boute-feux,
Il laissera la France entiere à tes Neveux.
L'Angleterre confuse, & chez-soy resserrée,
A peine sauvera sa Rose déchirée:
Et ses fiers Leopards, de vos bords fugitifs,
N'y reviendront jamais, s'ils n'y viennent captifs.
Voy le calme honorable & la Paix florissante,
Dont la France jouït sous Blanche sa Regente.
La Grace & la Vertu qui regnent en son nom,
Avec elle ont la main ferme sur le timon:
L'orage, de respect, sous des Guides si belles,
Modere sa fureur, plie & baisse les aisles:
Et d'vn cours indulgent l'Estoile qui les suit,
Inspire la douceur au Vent qui les conduit.
Bel Art de gouverner, sceu des seules Personnes,
Qui sçavent que les cœurs sont l'appuy des Couronnes;
Que le Sceptre peut moins, que ne peut le bienfait;
Et que sans la douceur la force est sans attrait.
Que puisses-tu bel Art, estre vn jour dans la France,
L'exemple d'vne forte & virile Regence:
Et que de Blanche vn jour, puissent prendre leurs loix,
Les Reines qui seront les Agentes des Rois.
Loin de cette bonace heureuse & bien-faisante,
Voy plus bas l'Italie en tumulte & sanglante.
D'vn costé * Frederic, & de l'autre * Esselin,
Icy le Party * Guelfe, & là le * Gibelin,
En font, comme des Chiens feroient d'vne carcasse,
Qui d'vn grand corps rongé n'auroit plus que la place.
Le rebelle Empereur du feu Romain frappé,
A l'esprit de colere & de rage occupé:
Le souffre put encor, que le juste Anathême,
A laissé sur sa Pourpre & sur son Diadême:
Et fumant de ce coup, de ce coup forcené,
Aux Temples, aux Autels, aux Prestres acharné;
Encore semble-t-il du geste & de la reste,
Défier le nuage & braver la tempeste.
Mais il a beau le bras & la teste élever:
Beau défier la nuë, & l'orage braver:
Mainfroy * pour l'estrangler luy prepare vne corde,
D'vn serpent qu'il a pris, des mains de la Discorde:
Et de ce parricide encore degouttant,
Le perfide Bastard, vol à meurtre ajoustant,
Sur sa foy, sur le droit de * Conrad son pupille,
De force vsurpera l'vne & l'autre Sicile.
A ce noir attentat le Pontife tonnant,
Et le commun signal à la guerre donnant,
Ton * Frere éleu vengeur des droits de la Thiare,
Fera rougir de sang la Mer qui bat le * Phare:
Et là, sur les desseins de Mainfroy démolis,
Establira son Thrône, & plantera les Lys.
Mais, ô funeste éclat des humaines conquestes,
Que pour cette Couronne il tombera de testes!
Et que l'Alfée vn jour, le long de ses deux bords,
Verra couler de sang, verra rouler de morts,
Quand du Gibel ardent, les Demons implacables,
Sonneront de leurs cors, ces Vespres derestables,
Où du sang des François, sans droit assassinez,
La Sicile verra ses Temples profanez.
Voy de la Tartarie en trouble & débordée,
Du Nord jusqu'au Midy la campagne inondée.
Les Sarmates sanglans, & les Mosques bruslez,
Couvrent de leur débris leurs pais desolez.
Le sang avec le feu confondus dans la plaine,
Roulent sur * la Vistule & sur le Boristene:
Et d'vn torrent pareil, les Russes entraisnez,
Vont aprés le Vainqueur par troupes enchaisnez.
Voy tournant au Levant, comme l'Asie armée,
Court au bruit de la guerre en Egypte allumée.
Elephans & chevaux marchent de toutes parts;
L'air répond en sifflant au bruit des étendars;
Et par-tout il se void, sous des forests mouvantes,
Des Nations de fer, & des Villes en tentes.
Le Fils de Meledin qui ces troupes conduit,
En pompe sur son char, d'or & de pourpre luit.
Deceu d'vn faux Prophete, & par de faux presages,
Il suit de son espoir les trompeuses images:
Il n'a les yeux ouvers, qu'à ce Thrône éclatant,
Où son Pere l'appelle, où le Sceptre l'attend:
Et ne s'apperçoit pas de la Mort qui s'appreste,
A faire sur ce Thrône vn joüet de sa teste.
Avec luy tombera la Race des Sultans:
Celle des Mammelus regnera quelque temps,
Redoutable à l'Asie, effroyable à l'Afrique,
Jusqu'à ce qu'elle cede à la * Lune Scythique;
Et que les bras du Nil, de carnage écumans,
Soient de force attachez au joug des Ottomans.
Jette l'œil au delà du * Gange & de l'Oronte,
Vers ces bords d'où le Jour aprés l'Aube remonte;
Il vid là, sous des Cieux cachez à vos Sçavans,
Des Peuples arrestez, & des Peuples mouvans:
Les vns civilisez, & les autres sauvages,
Tous de langues divers, & divers de visages,
Qui dans la noire nuit d'vne Infidelité,
En culte differente, égale en vanité,

Honorent des Demons enfumez & grotesques,
De victimes d'horreur, de cultes barbaresques.
L'Indalcan, le Mogor, la Chine, le Japon,
Et d'autres qui chez vous sont encore sans nom,
Sont liez aux Autels de ces Ombres sanglantes,
Avec vn joug de fer, & des chaisnes brulantes.
Mais du Couchant vn jour, s'éleveront des feux,
Qui ces funestes nuits chasseront devant eux:
Et suivant du Soleil les gistes & la course,
De son lit ondoyant, jusqu'à sa belle source,
Epandront de la Foy les divines clartez;
Detruiront les Autels des fausses Deïtez;
Et de l'embrasement de leurs sales Idoles,
Feront rougir les Mers, & luire les deux Poles.
Ainsi l'Ange & Louis, de l'esprit & des yeux,
Parcouroient les Estats étendus sous les Cieux;
Quand le Prince surpris d'vne flame soudaine,
Qu'vn tourbillon de vent fit monter de la plaine;
S'informe de sa source & de son aliment:
Demande qui luy donne vn si pront mouvement:
Et d'où luy vient cét air de souffre & de bitume,
Qui sans bois se nourrit, & sans souffle s'allume.
Ce feu, replique l'Ange, est de ces noires eaux,
Où Sodome & ses Sœurs ont leurs sales tombeaux.
Quand leurs crimes jadis jusqu'aux Cieux s'éleverent,
Et, retombant des Cieux, les nuages creverent.
Un deluge de souffre avec eux descendu,
Et sur la terre infame à torrens épandu,
Porta la mort par-tout, sur vn ardent nuage:
De gresle de charbons, fit vn terrible orage:
Chastia de son feu, le feu des voluptez:
Et fit cinq grands buchers, de cinq grandes Citez.
Enfin, pluye & fumée, incendie & ravines,
De Sodome roulant, & des Villes voisines,
Firent de leurs torrens dans la plaine amassez,
Cette Mer, dont les feux semblent estre poussez,
Pour menacer de haut, les crimes de la Terre;
Et contre eux allumer l'éclair & le tonnerre.
Mais les feux ne sont pas des divins jugemens,
Les seuls executeurs, & les seuls instrumens.
Long-temps avant les feux, les eaux à la Justice;
Rendirent à l'envi cét effroyable office;
Quand de tous leurs canaux, & par tous leurs conduits,
Coulant quarante jours, coulant autant de nuits,
Sans s'ouvrir, sans tomber, la terre fit naufrage,
Et vid sur soy regner vne Mer sans rivage.
De tant de hauts Palais, qui jusqu'aux Cieux montoient,
De tant de grands vaisseaux, qui sur l'onde flotoient,
Il ne se put sauver qu'vne cabanne errante,
Qui sans rame coulant sur la plaine ondoyante,
Quand l'eau se retira, prit terre * sur ce Mont,
Que tu vois vers le Nort lever son large front.
Là, d'vne si terrible & si celebre histoire,
Celebre monument, & terrible memoire,
Comme d'vn haut theatre, elle annonce sans voix,
L'amour de la Justice & la crainte des Loix.
Voy, tournant au Levant, cette énorme structure,
Dont les restes encor pesans à la Nature,
Semblent de leur hauteur les Astres menacer,
Et de leur ombre, au loin la lumiere effacer.
C'est vn reste fameux de cette haute masse,
Que dessina l'orgueil, qu'executa l'audace;
De cette * Tour fatale, où la confusion,
Engendra le desordre & la division:
Et le Peuple Geant, promoteur de l'ouvrage,
De sa premiere langue ayant perdu l'vsage,
Méconnu de soy-mesme, à soy-mesme étranger,
Contraint de quitter tout & de se partager,
De sa presomption aussi vaste que vaine,
Par le Monde épandit la memoire & la peine.
Non loin de cette Tour, est le Parc merveilleux,
Où jadis brouta l'herbe, * vn Monarque orgueilleux,
Qui par vn chastiment nouveau dans la Nature,
Tout à coup prit d'vn Bœuf la honteuse figure.
D'vn cuir rude & velu le corps luy fut chargé:
Il vid son Diadême en deux cornes changé:
De ses doigts confondus il se fit d'autres cornes:
Sa bouche s'allongea, ses yeux devinrent mornes:
Et ce faux Dieu de chair, adoré des flatteurs,
D'vne corde attaché par ses adorateurs,
Apprit au pasturage, & dans le rang des bestes,
Que les Rois ont vn Roy plus grand qu'eux sur leurs testes.
Cette Mer, où tu vois sous les flots rougissans,
Des harnois conservez des vagues & des ans,
Est vn autre Theatre, où d'vn autre * Rebelle,
Le supplice sera d'vne montre eternelle.
Ce Tyran que le Ciel frappa de tant de fleaux,
Qu'il battit sur la terre & battit sur les eaux:
Poursuivant les Hebreux par la route ondoyante;
Que leur fit le Moteur de la Colonne ardente,
Englouti par les flots soudainement laschez,
Et de leur propre poids dans leur lit épanchez,
Du débris de son Peuple, & de son équipage,
Combla de cette Mer l'vn & l'autre rivage.
Les flots depuis ce temps sont toûjours demeurez,
De ce grand chastiment jusqu'au fond colorez:
Et les traces * des chars sur le sable restées,
Des tempestes, des vents, des ondes respectées,
Sont vn illustre advis, aux plus grands des mortels,
De ne point égaler leurs Throsnes aux Autels.
Au delà de ces bords, voy ces terres perduës,
Vers l'Aube & vers le Sud sans limite étenduës.
Là, jadis les Hebreux patirent quarante ans,
Par leurs rebellions, par leurs peines errans:
Et laisserent par-tout, de leur mort violente,
Ou l'herbe ensanglantée, ou la campagne ardente,
Ces ossemens, que l'air & le temps ont sechez,
Sur cette terre nuë, en desordre couchez,

Sont de ces Malheureux, qui de leur sang baignerent,
Le Sacrilegue Autel du Veau qu'ils adorerent.
Cét autre amas de corps calcinez & noircis,
Est de ces factieux & de ces endurcis,
Qui devorez du feu, laisserent de leur peine,
Dans leurs cendres la marque, & le nom sur la plaine.
Ce Gouffre, d'où le jour avec pasleur s'enfuit,
D'où jamais le Soleil n'a pu chasser la nuit,
Est le passage affreux, par où les trois * Rebelles,
Aprés eux attirant leurs Maisons criminelles,
De la Terre englouris, par vn étrange sort,
Passerent sans mourir à l'eternelle mort.
Exemple sans exemple, & dont au moins les crimes,
Apprendront à subir les ordres legitimes:
Et la Rebellion sçaura qu'il fait mauvais,
Des Throsnes bien fundez sur soy tirer le faix.
Ces Climats, où jadis tant de fois la Justice,
Fit luire sa colere & fumer le supplice;
Sont les mesmes Climats, où la Grace à pleins bords,
Autrefois déborda des celestes thresors.
Sur ce * Mont sourcilleux, le grand Pasteur des Ames,
A Moyse Pasteur s'apparut dans des flames.
Le merveilleux Buisson éclairé de ses feux,
Conserva sa fraischeur & sa feuille sous eux:
Et le vert eternel qui depuis le couronne,
Est respecté du Temps, & la Nature étonne.
Sur le * summet prochain, d'éclairs étincelant,
De frayeur ébranlé, de sueur ruissellant,
Au concert des clairons accordez au tonnerre,
La Loy fut annoncée aux Peuples de la terre.
Le mont en fume encore, & la moëte vapeur,
Qui luy couvre le front, luy reste de sa peur.
Cette terre à ses pieds étenduë & deserte,
Est celle qui jadis quarante ans fut couverte,
Sans le secours du soc, sans le travail des mains,
De cét extrait * du Ciel & des Astres serains,
De ce suc épuré de la haute Nature,
Qui long-temps à l'Hebreu, servit de nourriture.
Suy des yeux ce grand Fleuve, il conduira tes yeux,
A d'autres lieux plus saints, & plus mysterieux.
Ce Bourg que tu vois-là, sans montre & sans parade,
Est le * Bourg où se fit la celeste ambassade,
Qui par vn haut mystere, aboutit au milieu,
Par où Dieu se fit homme, & l'homme fut fait Dieu.
Plus bas, vers le Midy, se montre la masure,
Où le Prince eternel, le Roy de la Nature,
Sur la paille naissant, ne se vid assisté,
Que des Vents, de la Nuit, & de la Pauvreté.
La Nuit s'en éclaircit, les ombres en brillerent;
Les celestes Esprits par troupes y volerent;
Et les Astres, du Ciel avec eux descendus,
Confus d'étonnement, de respect suspendus,
D'vn cercle lumineux l'Etable couronnerent,
Et de leurs rays la cresche & la paille éclairerent.
Cét amas de maisons & de tours que tu vois,
N'est pas cette Sion si vantée autrefois:
Ce n'en est qu'vn Squelete & qu'vne Ombre enchaisnée,
Sous les fers, sous le joug, sous les ans décharnée.
Heureux qui luy rendra l'honneur & le repos,
Qui du joug Sarrasin déchargera son dos!
Voy tirant vers le Nord cette seche colline,
Qui se montre de haut à la Cité voisine.
C'est le sacré Theatre, où la Vie à la Mort,
S'vnit par vn fatal & solennel accord:
Où de la mort d'vn seul tous les Morts revescurent,
Et d'vne seule mort toutes les morts moururent.
C'est là que l'homme-Dieu sur le bois attaché,
Ecrasa le Serpent, étouffa le Peché;
Et que des cloux sanglans, qui les mains luy percerent,
Les clefs des Cieux fermez, par l'Amour se forgerent.
A la voix de son sang de la Croix répandu,
Et du plus bas Enfer avec trouble entendu,
Les Esprits, & les Corps sortis des sepultures,
Coururent aux ruisseaux que rendoient ses blessures:
La Nature mourante & tenuë en prison,
En vid ses fers rompus, en receut guerison:
Et ce Mont, qui jadis fut vn Mont d'anatheme,
Où regnoit le supplice avecque le blaspheme,
Lavé de ces ruisseaux, & rendu glorieux,
Fait honneur à la Terre, & fait envie aux Cieux.
Anges, Hommes, Demons, doivent tous au Calvaire,
Ou culte de contrainte, ou culte volontaire.
Le Saint Prince à ces mots, de la main & du front,
De l'esprit & du corps fit honneur au Saint Mont.
De là, soudainement, sur sa machine ardente,
Par l'espace de l'air reporté dans sa tente,
Tandis que dans son Camp tout est calme & sans bruit;
Il accorde au repos le reste de la Nuit.
Cependant du milieu de ce * Cercle liquide,
Qui fait autour des Cieux vne ceinture humide,
L'Ange Intendant des eaux, par le vuide descend,
Et de traits lumineux sa route blanchissant,
Vient remettre le Nil, dans les loix de ses bornes;
Et ranger sous le joug ses orgueilleuses cornes.
Par tout où s'étend l'air, de ses aisles batu,
Son esprit se répand avecque sa vertu:
La Nuit cede à ses rays, & luy quitte la place;
Le Vent respectueux perd l'haleine & l'audace;
Tout se rend, tout s'accoise au calme qui le suit;
La Mer au loin s'abat, la tempeste s'enfuit:
Et le Nocher surpris de voir tomber ses voiles,
Demande en vain raison de ce calme aux Estoiles.
L'Ange au Fleuve arrivé, malgré l'enchantement,
Rechasse les Demons dans leur noir Element;

Et

Et le bras élevant, d'vne verge azurée,
Frape le dos courbé de l'onde conjurée.
De ses coups redoublez le Fleuve sent l'effort:
La vague à gros bouillons recule vers le bord:
Le trouble, le murmure, & l'écume pressée,
Montrent qu'elle a dépit, de se voir repoussée.
Soit courroux, soit orgueil, elle roule avec bruit,
Le limon la precede, & la bave la suit:
Plus elle est commandée, & plus elle s'éleve,
S'élevant elle s'enfle, & s'enflant elle creve:
Et semble se roidir, se plaindre, & se fascher,
Sous l'Esprit Intendant qui la veut rattacher.
Comme vn Genest fougueux, qui porté de caprice,
Franchit en voltigeant les bornes de la Lice;
Rebelle à l'esperon, comme rebelle au frein,
De son maistre n'entend ni la voix ni la main:
Et paroist ne devoir terminer sa carriere,
Que sur vn precipice, ou sur vne riviere.
Mais si pour le domter, la force est jointe à l'art,
L'orgueil & le dépit allument son regard:
Il bondit vainement; vainement il consume,
Sa colere en fumée, & sa fougue en écume:
Apres avoir en vain bondi, tourné, fumé;
Aprés avoir écume & souffle consumé;
Soit de gré, soit de force, il faut qu'il obeïsse,
Et qu'à pas mesurez, il rentre dans la lice.
Ainsi des flots du Nil, de leur lit égarez,
Les vns sont dans leur lit, par l'Ange resserrez:
Les autres vers la Mer avecque bruit descendent:
Et d'autres dans le sein de la terre se rendent.
L'Ennemi qui s'estoit avec eux avancé,
Est vers le grand canal avec eux repoussé.
Sans l'aide du Nocher, que ce reflux étonne,
La barque suit la vague, & la vague en résonne.
De tant de bois flottans le soudain mouvement,
Du Nocher au Soldat porte l'étonnement.
Mais si-tost qu'à leurs yeux, des formes inconnuës,
Sur le Camp des François parurent dans les nuës;
Et que de longs éclairs meslez de bruits affreux,
Par la nuit entrouverte éclaterent sur eux;
Alors l'étonnement à la crainte fit place:
Le cœur des plus hardis, trembla sous la cuirasse:
La frayeur fut commune, & commun fut l'effort,
Qu'elle fit, pour fuir ces images de mort.
L'vn rame de sa pique, & l'autre de sa lance:
Le trouble les retarde, autant qu'il les avance:
L'emeute des Soldats jointe à celle des flots,
De bruits deconcertez confond les Matelots:
A peine quelques-vns osent tourner visage,
Vers la terre, où la France exposée à leur rage,
Devoit par sa défaite, & dans son sang finir,
Et la guerre presente, & la guerre avenir.
Forcadin qui sans crainte, eust vû de la tempeste,
La machine bruyante éclater sur sa teste;
Tout seul mébranlable à la commune peur,
Dans le trouble maintient l'assiette de son cœur.
Il void avec fierté de courage & de mine,
Les nuages ardens, qui ceignent la colline:
De ses yeux enflamez le formidable éclair,
Répond de sa lueur, à la lueur de l'air;
Et la sanglante main qu'il porte au cimeterre,
Semble encore vouloir repartir au tonnerre.
Mais enfin par le cours de la vague entraîné,
De colere grondant, de dépit forcené,
Il fait d'vn javelot lancé contre la terre,
Vn cartel emplumé, qui declare la guerre.
Comme l'Ange commis au maniment des eaux,
Eust resserré le Fleuve, & rangé les vaisseaux;
Il appelle les Vents; & les vents qu'il appelle,
De leur bruyant Palais venus à tire d'aisle,
Au signal qu'il leur fait, sur la plaine volans,
Preparent les chemins encore ruisselans.
La Terre se découvre à leurs chaudes haleines:
Ils luy sechent la face, ils luy lechent les veines;
Et par bas voltigeant le long de l'orison,
De l'aisle avecque bruit, ils battent le gason.
Les Heures cependant brillantes & parées,
Ouvrent de l'Orient les portes azurées:
Le jour pur & serain par ces portes s'épand:
A la pointe des monts son premier feu se prend:
Et descendant de là, découvre sur la plaine,
Aux François delivrez vne nouvelle scene.
Leurs Esprits, à leurs yeux surpris d'étonnement,
Demandent quel miracle, ou quel enchantement,
A pu faire si tost, vne Mer disparaistre:
Si tost croistre vne terre & des arbres renaistre.
Ils cherchent en quel lieu, tout ce grand peuple armé,
S'est avec son deluge & sa flote abysmé.
Et comme le Pilote échappé du naufrage,
Aprés qu'vn meilleur Astre a dissipé l'orage;
Surpris de son salut, cherche la nuë en l'air,
Le trouble dans les flots, & les vents sur la mer;
Et porté tout à coup, par delà son attente,
A peine croit au port qui les bras luy presente.
De mesme le François cherche demi confus,
Et demi défiant le Nil qu'il ne void plus:
Et libre d'vn si vaste & si terrible obstacle,
Etonné d'vn si grand & si soudain miracle,
Des ruisseaux de ses yeux, & du feu de son cœur,
Fait vn pur sacrifice à son Liberateur.
A de si saints devoirs, le saint Prince l'anime:
Par sa voix, par ses pleurs, sa pieté s'exprime:
Et l'exemple qu'il donne, est vne vive loy,
Qui tire par les yeux, tous les cœurs aprés soy.
A cette pieté qui par les chants s'explique,
Succedent les devoirs de tristesse publique.
Des corps des Sarrasins, ceux des Francs separez,
Et d'vn tombeau champestre à la haste honorez,
Sont assistez des vœux, & louëz par les larmes,
De tous les Escadrons en deüil & sous les armes.
Des casques, des escus, & des harnois dorez,
Autour du monument, sur des troncs arbotez,

Leur font vn riche éloge; & font à leur memoire,
Une escorte d'honneur, & des Gardes de gloire.
Ces offices de deüil vont jusques à la nuit,
Le repos leur succede, & dissipe le bruit.
L'Aube aprés remontant, on void marcher l'Armée,
D'vne nouvelle ardeur à bien faire animée:
Et sur la fin du jour, quand le Soleil baissant,
Par les Heures conduit, vers sa couche descend,
Les troupes vers le Nil, en bataille se rendent:
Et dans tous les quartiers les pavillons se tendent.
Archambaut cependant à Damiette arrivé,
Des Pirates, du fer, de la prison sauvé,
Menoit sur vn vaisseau, le long de la Riviere,
Un renfort qui s'estoit rangé sous sa Banniere.
Tandis que le Saint Roy par l'Hyver arresté,
Dans la Chipre attendoit le retour de l'Esté:
Bourbon brillant du feu de l'âge & de l'audace:
De la Mer & des Vents méprisa la menace:
Et ne pouvant rester tant de mois en repos,
Captif du mauvais temps, & prisonnier des flots;
Au bruit qui s'épandit des troubles d'Armenie,
Attaquée au dehors, au dedans desunie,
Alla servir Ozat, contre les Rois voisins,
Qui le tenoient bloqué d'vn Camp de Sarrasins.
Il vainquit la saison, les flots le respecterent:
La Fortune & les Vents ses voiles seconderent:
Mais le Corsaire Amir, par vn étrange sort,
S'estant trouvé sur Mer, comme il alloit à bord;
Le combat qu'il rendit, fut terrible & funeste:
A peine vn Chevalier luy demeura de reste:
Et luy-mesme à la fin, moins vaincu que lassé,
De blessures sanglant, & dans la Mer poussé,
Comme dans l'onde encore il luttoit contre Azate,
Toucha de sa valeur le General Pirate:
Et sauvé par ses soins, par ses soins assisté,
Au Sultan de Damas, fut depuis presenté.
Les graces de son air, civil & magnanime,
Aussi-tost qu'il parut, le mirent en estime.
Il surprit, il charma; la faveur & l'amour,
En deux sectes pour luy partagerent la Cour.
Mais comme il eust tué dans vn tournoi tragique,
Osmin Fils du Sultan, d'vn éclat de sa pique;
De ce coup malheureux le Pere forcené,
Sans justice l'avoit à la mort destiné:
Et rien n'eust amolli le Barbare implacable,
Si sa Fille Almasonte, amante ou pitoyable,
Par vne genereuse & noble trahison,
Au Meurtrier innocent, n'eust ouvert la prison.
Bourbon sauvé par là d'vn injuste supplice,
Sortit avec le cœur de sa Liberatrice,
Qui volontaire esclave, & sans fers enchaisné,
En triomphe aprés luy, par l'Amour fut mené.
Comme il fut à Damiette, il prit de Vandenesse,
Et joignit en vn corps, vn renfort de Noblesse.

La Recruë estoit belle; & venoit de ces lieux,
Où la Loire d'vn cours & riche & glorieux,
Sans obstacle roulant, sa vague precipite,
Vers le riche terroir, où la Beausse l'invite.
Vierzon & Suilly, Chasteau neuf & Culans,
Egalement hardis, également galans,
La Chastre adroit & fort, Montlusson riche & brave,
Le courageux de Bar, le Courtois Bellenave,
Sancerre curieux de chiens & de chevaux,
Chabannes invincible aux belliqueux travaux,
Le jeune Monfaucon, & le sage Lignieres,
Au Drapeau de Bourbun avoient joint leurs Bannieres.
Contre le cours du Nil, la nef qui les portoit,
Par les bras des rameurs, vers le Caire montoit:
Et la vague à l'entour blanchissante & crespée,
Grondoit sous l'aviron, dont elle estoit coupée;
Quand vn vaisseau parut à dix rames nageant,
Et brillant de l'éclat de cent Lunes d'argent.
Des ondes & du fer Zahide preservée,
Et d'vne double mort, par miracle sauvée,
Menoit cette Galere au secours du Sultan,
Qui la croyant noyée avecque Muratan,
D'vn deüil fier & muet, sans larmes & sans plainte,
Maudissoit le destin de sa famille éteinte.
Sur la mesme Galere, Almasonte éclatoit,
Des feux clairs & dorez que son harnois jettoit;
Tandis que de son cœur la douce & lente flame,
Eclairoit le portrait de Bourbon dans son ame.
Cinquante Chevaliers à Zahide engagez,
S'estoient pour la défendre, autour d'elle rangez.
Ils avoient tous juré de suivre sa fortune,
Et courir avec elle, vne risque commune.
Leur sang & leurs esprits de nouveaux feux bouilloient,
Leur mine, leurs regards, leurs armes en brilloient:
Et la zagaye au poing Almasonte & Zahide,
De la pouppe luisoient sur la route liquide,
Pareilles aux Gemeaux de rayons emplumez,
Revestus de rayons, & de rayons armez,
Qui par les feux divers dont éclatent leurs testes,
Annoncent aux Nochers, le calme ou les tempestes.
Bourbon qui reconnut au Croissant argenté,
Voltigeant à la pouppe, & sur le mast planté,
Que la Galere estoit de l'Armée infidelle,
Voulut qu'à toute force, on allast aprés elle.
Elle tourna la prouë, & vint avec fierté,
Affronter l'agresseur de vingt rames porté.
Aux bois courts & volans qui l'assaut commencerent,
Les piques, les marteaux, les sabres succederent:
Du sang qui se versa l'onde prit la coulcur;
Et sembla mesme encore en prendre la chaleur:
Le Fleuve s'en enfla, les caves s'en remplirent,
Non moins que les vaillans les lasches y perirent.

De la main de Bourbon vn javelot lancé,
Renversa Leganor d'écailles cuirassé:
Il tira de fureur le fer de la blessure,
Et son ame en fumant sortir par l'ouverture.
Orman d'vn coup pareil, dans le Fleuve abatu,
Maudissant les combats, blasphemant la Vertu,
Detesta le Laurier, & regreta l'Olive,
Que le Jourdain pour luy, nourrissoit sur sa rive.
A ces deux il ajouste vn Barbare inconnu,
Qui des climats du Nort en Egypte venu,
Pouvant pretendre au nom de Vaillant & de Brave,
Se faisoit appeller le volontaire Esclave;
Et trainoit, magnanime & glorieux Amant,
Une chaisne d'anneaux liez d'esprits d'aimant.
Le superbe s'estoit engagé de promesse,
D'arborer au vaisseau de la belle Princesse,
Un pavillon tissu du poil qu'il couperoit,
Aux Chevaliers Croisez, que son bras déferoit.
Mais de ce vain serment sa foy fut dégagée,
Et sa reste abatuë, & dans son sang plongée,
Acheva d'vn regard, à Zahide adressé,
Un adieu foiblement à demi prononcé.
Elimel & Merin à la mort le suivirent,
Leurs Ames à la sienne, en sortant se joignirent,
Et toutes trois en l'air semblerent en sifflant,
Resigner leur amour & leur colere au vent.
Elimel fut pleuré de la riche Almasée,
Que pour suivre Zahide il avoit méprisée.
L'infortuné Merin d'Arsise rebuté,
De dépit au peril s'estoit precipité:
Mais son corps vers la mer, les vagues emporterent:
Et par ce triste objet, d'Arsise le vengerent.
L'ingrate le trouvant rejetté sur le bord,
Luy fit de ses dédains justice par sa mort:
Et son cœur tout en feu, par sa gorge percée,
Luy demanda pardon, de sa froideur passée.
Ainsi Bourbon couvert de sueur & de sang,
Des Braves de Zahide éclaircissoit le rang;
Plus ardent qu'vn Lion, qui dans vn pasturage,
Orgueilleux du peril, qui pique son courage,
Fait des chiens eventrez les entrailles fumer,
Des taureaux étranglez fait le sang écumer;
Et la chair des Bergers, qui de ses dents degoutte,
De celle des taureaux & des chiens le dégouste.
Zahide d'autre-part sa valeur signaloit:
Almasonte du bras & du cœur l'égaloit:
Leurs yeux étincelans à travers la visiere,
Faisoient au loin jaillir vne lueur guerriere,
Pareille à ces rayons de pourpre colorez,
Qui coulent sur le fond des nuages dorez,
Quand l'Aube à son lever, trouve encore les voiles,
Que d'vn air vaporeux, la Nuit fait aux Estoiles.
Par Zahide, Amaury d'vn javelot percé,
Est de la pouppe en l'onde avec bruit renversé:
Les Muses qu'il servit & qui le couronnerent;
Ses armes en Egypte en vain accompagnerent:
Le Laurier qu'il vantoit ne le garantit pas,
Et luy fut vn dictame inutile au trepas.
Clodomire & Guerry nez sur le bord de Loire,
Et rivaux en amour, comme rivaux en gloire,
L'vn traité de caresse, & l'autre de rigueur,
Tous deux en âge égaux, comme égaux en vigueur,
D'vne avanture égale, en Egypte moururent;
Et leurs ames encore à la mort concoururent.
D'Orasie en émail, sur leurs riches escus,
Les charmes par le fer se trouverent vaincus:
Et la belle Chrestienne, à la brave Infidelle,
Laissa de ses Amans terminer la querelle.
De la mort d'Alonville Osaferne bravoit,
Et pour luy joindre Acour le coutelas levoit:
Montlusson le previent, & d'vn coup qu'il allonge,
L'acier étincelant dans la gorge luy plonge.
Almasonte le venge, & d'vne arme à long bois,
Traverse à Montlusson le conduit de la voix:
Il l'avoit claire & juste, & long-temps dans la France,
Les Instrumens muets plaignirent son absence:
La Musique long-temps de sa mort soûpira;
Et jusques à mourir Orane la pleura;
Orane dont la voix fut jusques à l'envie;
Des Nymphes, des Echos, des Sirenes suivie.
A Montlusson mourant Ligniere est ajoûté,
De Crequy son ami vainement assisté:
Comme il couroit à luy, la terrible Guerriere,
Luy mit avec le fer, la mort par la visiere.
Encore parut-il en tombant le chercher,
Sa chute par la sienne il voulut empescher,
Ses bras froids & pesans devers luy s'étendirent,
Et ne le trouvant point, du geste s'en plaignirent.
Suilly qui s'avança pour les venger tous deux,
Quoy qu'il fust plus adroit, ne fut pas plus heureux.
L'escrime qu'il avoit apprise dans la sale,
Ne le garentit point de la pique fatale:
Il tomba dans le Nil; ses bras avant la mort,
Comme pour escrimer, par vn dernier effort,
De coups en vain tirez les vagues assaillirent;
Les vagues de son sang, & non du leur rougirent;
Et sous elles perdant la vie avecque l'air,
Encore dans la vase enfonça-t-il le fer.
La pique de la belle & vaillante homicide,
Se rompit sur Leon, comme il frapoit Zahide:
Le bois avec le fer par le corps luy passa;
Entre deux jets de sang son Ame balança;
Et par la bouche enfin, sortant sur son haleine,
Alla rejoindre au Ciel l'Ame de Melimene.
Mais Bourbon, de Culans & de Bar assisté,
Dans l'infidele Bord avoit dés-ja sauté:
Son épée & son bras secondant son courage,
Le vaisseau sous ses coups regorgeoit de carnage:
Les Sarrasins mouroient fierement & sans peur;
Zahide de ses yeux leur échauffoit le cœur;
Et leurs cœurs échauffez d'vne flame si belle,
A l'envi se pressoient pour mourir autour d'elle.

Avecque moins de foule on void sur vn estang,
Les poissons éblouïs reindre l'eau de leur sang;
Quand l'avide pescheur, d'vne ruse cruelle,
Les perce à la lueur dont le feu les appelle.
Là perit Oliban tireur d'arc estimé,
Adroit joüeur de pique, Escrimeur renommé:
Tant d'armes, tant de bras au besoin luy faillirent;
Et trois Braves en luy, d'vn mesme coup perirent.
Il fut suivi d'Olfar grand & fameux Lutteur;
Et d'Elizel plus grand & plus fameux Jousteur:
La Lice luy manquant, sans Lice luy fut vaine,
L'adresse qu'il avoit de rompre à la Quintaine.
Algut tomba sur luy, l'adroit & juste Algut,
Dont les fléches jamais ne manquerent leur but:
Mais à ce coup, la Mort, qui fut meilleure Archere,
Sans le voir, l'abatit du haut de la Galere:
Et comme d'vn grand chesne abatu par le fer,
La feüille se dérache, & voltige dans l'air,
Les traits de son carquois en foule s'échaperent,
Le vent en fit du bruit, & les flots s'en joüerent.
Azorin grand chasseur, grand domteur de chevaux,
Estimé de Zahide entre tous ses rivaux,
Orgueilleux de la mort du jeune Galerande,
A ses pieds immolé par vne vaine offrande;
Portant son bras, son arme, & sa fierté, plus haut,
Luy destinoit encor la teste d'Archambaut.
Mais loin de ses chevaux & loin de son Escole,
Le François l'abatit aux yeux de son Idole:
Ses regards en mourant sur elle il attacha;
En elle son Estoile & son Ciel il chercha;
Et son ame en sortant, luy laissa la fumée,
De son amour encore en son sang allumée.
Zahide à la vengeance éleve avec le bras,
La force, le dépit, le cœur, le coûtelas:
A son dépit son cœur & son bras répondirent;
Mais le fer se rompit, les éclats en bondirent,
Et semblerent en l'air, en sifflant s'affliger,
De la laisser sans arme en vn si grand danger.
Bourbon qui ne veut point de victoire vulgaire,
Et qui compte pour rien, ce qui ne couste guere,
Laisse prendre Zahide à Curton qui le suit;
Et porte ailleurs la mort, que son arme conduit.
Il frappe Nerodan, qu'vne Hydre menaçante,
Et sur son pot doré de grenas flamboyante,
Ni le vain * Talisman qui pendoit à son bras,
A ce moment fatal, ne garantirent pas.
Les bancs & le rillac de sa chute branlerent,
Le mast s'en étonna, les voiles en tremblerent.
Almasonte restoit sur cét amas de morts,
Haute & fiere de cœur, ferme & saine de corps.
Elle vient à Bourbon, Bourbon tourne vers elle,
L'vn & l'autre au combat son ardeur renouvelle.
Le fer étincelant, & battu par le fer,
A celuy qui le bat, rend éclair pour éclair;
Et des coups que d'adresse ou de force ils se donnent,
L'air au loin retentit, & les vagues resonnent.
Le champ de soy petit, s'étend par leur vertu:
L'vn & l'autre à son tour est battant & battu:
Leur peril est égal, égale est leur fortune,
Et l'inégalité du lieu leur est commune.
Que bizarre est le Sort des malheureux humains!
Que leurs jours sont fautifs, que leurs projets sont vains!
De l'amour d'Archambaut Almasonte blessée,
En tous lieux le portoit empreint sur sa pensée;
Cette agreable Image en son cœur dominoit,
Et ses soins, ses desirs, ses desseins gouvernoit:
Et voilà qu'elle & luy, commis par la Fortune,
D'vne fureur égale, & d'vne erreur commune,
Epreuvent à l'envi pour se donner la mort,
Tout ce que sçait la ruse, & ce que peut l'effort;
Sans que l'Amour leur preste, à travers la visiere,
Pour les desabuser vn rayon de lumiere.
Zahide qui retint dans son propre malheur,
Sous le fer du Sultan, l'assiette de son cœur;
Pour sa chere Almasonte étonnée & craintive,
Au peril qui la presse a la veuë attentive.
Son cœur semble conter d'vn soudain battement,
Les coups qu'elle reçoit, & les coups qu'elle tend;
Et sans la seconder de pavois ni d'épée,
Elle frape avec elle, avec elle frapée.
Ainsi quand l'Epervier descend comme vn éclair,
Sur la jeune Cicogne en la plaine de l'air;
Toux deux armez de bec, cuirassez de plumage,
Et sans art aguerris combattent de courage.
Par-tout on les void suivre, & par-tout reculer;
On void couler leur sang, & leur plume voler:
L'air, le vent, le vallon de leurs aisles resonnent:
Les passans arrestez de leur combat s'étonnent:
Et la vieille Cicogne en peine & sans vigueur,
Sur le prochain rocher s'en herisse de peur.
Bourbon presse Almasonte, & dés-ja son épée,
Du sang de la Guerriere vne & deux fois trempée,
Craignit de s'en tacher vne troisiéme fois,
Et comme par pitié, coula sur son harnois.
Archambaut depité quitte l'art, & s'en trouble;
Avecque le dépit la force luy redouble;
Et levant à deux mains le fer étincelant,
En décharge sur elle vn coup si violent,
Que rubis & saphirs de son casque saillirent,
Et bondissant bien loin, dans l'onde s'éteignirent.
La mort suivoit le fer, mais le fer arresté,
Ne fit mal qu'au cimier; sur sa teste planté,
Et de l'Hermine d'or la solide figure,
Garantit Almasonte & receut sa blessure.
La Guerriere à ce coup chancela par deux fois,
L'haleine luy manqua, le fer luy chut des doigts,
Et pour se soustenir, n'estant plus assez forte,
Sur les morts étendus elle chut demi-morte.

De ce coup par les yeux Zahide avec douleur,
Reçeut le contre-coup dans le centre du cœur.
Aussi-tost qu'elle vid Almasonte étenduë,
Elle accourt, de regret & de crainte éperduë:
Et saisissant l'épée, en la main du vainqueur,
Acheve, luy dit-elle, acheve sur mon cœur.
J'ay dequoy toute seule honorer ta victoire,
Et mon nom peut donner quelque lustre à ta gloire.
Fraper vn ennemi quand il est abatu,
Est vn trait de fureur, & non pas de vertu.
Fais moy rendre vne épée, & maintien par courage,
Ce que sur moy le Sort t'a donné d'avantage.
Si mon arme rompuë a trahi mon dessein,
Le cœur m'est demeuré mieux armé dans le sein.
Il peut combattre encore, & peut par sa défaite,
Te laisser du combat la couronne complete.
Donne moy le moyen de vaincre ou de mourir,
De suivre ma Parente, ou de la secourir:
Au moins, voy si le fer pourra passer sans honte,
Par le corps de Zahide, à celuy d'Almasonte.
D'Archambaut en parlant l'épée elle tenoit,
Et par vn doux effort, contre soy la tournoit:
La Grace & la Pitié son discours acheverent;
Et le fer au Vainqueur doucement arracherent;
Tandis que son Esprit en trouble, & partagé,
De phantômes divers se trouvoit assiegé.
Mais quand pour alleger Almasonte pasmée,
Zahide eut de son pot, sa teste desarmée;
Et que ses yeux ternis, que ses regards tournez,
Que les lys de son teint expirans & fanez;
Sa peine & son peril en silence expliquerent,
Et de compassion tout le monde toucherent;
Alors Bourbon surpris, de sa fatale erreur,
Tout à coup fut porté de la crainte à l'horreur.
Le souffle luy faillit, ses membres se roidirent,
Ses sens deconcertez leur commerce rompirent:
Et le cours des esprits vers le cœur rappellé,
Laissant dans les vaisseaux le sang trouble & gelé,
Sur ses levres son ame outrée & languissante,
Vint s'offrir à la mort, pour la Belle mourante.
Et tantost détournant, tantost levant les yeux,
Sembla de son erreur, vouloir charger les Cieux.
Il revient, rappellé par ceux qui l'environnent:
Du trouble de son cœur, ses oreilles bourdonnent:
Ses yeux s'ouvrent à peine; il semble s'étonner,
De voir autour de luy toutes choses tourner;
Et le froid de son front s'écoule goutte à goutte,
Au reflux des esprits, qui reprennent leur route.
Deux fois voulant parler, sa douleur par deux fois,
Commit à ses soûpirs l'office de la voix;
Et deux fois ses soûpirs avec presse sortirent,
Pour ouvrir le passage à ces mots qui suivirent.
Victoire patricide! avantage inhumain!
M'avoit-elle sauvé pour perir de ma main?
Et devois-je du sang de ma liberatrice,
D'vne Estoile bizarre assouvir le caprice?
Qu'il m'eust esté meilleur d'abreger par ma mort,
Les longs égaremens de mon aveugle Sort!
Et que pour mon repos, non moins que pour ma gloire,
J'eusse mieux à Damas terminé mon histoire;
Lors qu'en la noire Tour, où jamais il ne luit,
Où jamais il n'entra que supplice & que nuit,
Je me vis destiné, malheureuse victime,
A payer de ma vie, vn meurtre fait sans crime!
Mon sang pur à ma mort & sans tache versé,
Auroit à mon honneur quelque lustre laissé:
Et la funeste fin de mes premieres armes,
Au moins parmi les miens auroit trouvé des larmes.
Au lieu que sans repos, non moins que sans honneur,
Soüillé du sang d'vn Frere, & du sang d'vne Sœur,
D'vn Frere mon ami, d'vne Sœur mon amante,
Suivant avec regret vne Fortune errante,
Et moy-mesme traisnant mon tourment avec moy,
Je serai desormais vn exemple d'effroy.
Pour supplice eternel, pour eternelle honte,
J'auray le nom d'Osmin, & le nom d'Almasonte:
Et leurs Manes sanglans armez de flambeaux noirs,
Mes Suivans tous les jours, mes Hostes tous les soirs,
D'vn funeste appareil, d'vne montre tragique;
Sans tréve me feront vn Enfer domestique.
A ces mots, ses soûpirs, & son deüil redoublant,
A peine il se releve, & se traisne en tremblant,
Où Zahide muette, & de pleurs ébloüie,
Soustenoit Almasonte encore évanoüie.
Là, ployant le genoüil & la main luy pressant,
D'vn ton bas & plaintif, & d'vn air languissant;
Je ne viens point, dit-il, meurtrier lasche & timide,
D'vn foible desaveu couvrir mon parricide,
Où parle vostre sang, où vostre sang reluit,
Je chercherois en vain le silence & la nuit.
Je viens encore moins, vous prier pour ma vie,
Rien ne peut me toucher d'vne si basse envie:
Et ce Monde n'a point de Fortune à donner,
Qui plus heureusement pust mes jours couronner,
Que l'eust fait vne mort de vos mains honorée,
Et de l'éclat qui suit vostre nom, éclairée.
Aussi viens-je à vos pieds, pour ravoir cette mort,
Le crime de mes mains & l'erreur de mon Sort.
La cruelle est à moy, puisqu'elle est mon ouvrage:
Vous ne pouvez entrer en ce triste partage.
Rendez donc à mes yeux cette funebre nuit,
Rendez leur cette horreur, cette ombre qui la suit:
Remettez moy ce triste & funeste silence,
Qui fait en vostre bouche, aux Graces violence:
Et laissez, pour finir ma vie & ma douleur,
Ce teint pasle à mon front, & ce froid à mon cœur.
Là, ses soûpirs montant sa parole étoufferent:
Ses larmes sur les mains d'Almasonte coulerent:

Et soit qu'avec ses pleurs, il tombast de ses yeux,
Quelque extrait de son cœur, vif & contagieux:
Soit que de ses soûpirs la vapeur fust suivie,
D'vne flame subtile, & d'vn esprit de vie;
Le cœur de la Guerriere à cét esprit s'ouvrit,
Cét extrait y coula, cette flame s'y prit:
Ses sens furent par là, remis en leur visage;
Goutte à goutte le teint luy revint au visage;
Et du premier rayon dans ses yeux retourné,
Autour d'elle le jour parut rasseriné.
Dans la Boussole ainsi l'aiguille tournoyante,
Quand son esprit éteint la laisse languissante,
Reste sur son pivot froide & sans mouvement,
Et n'a plus pour le Nort, ni cœur, ni sentiment.
Mais si l'Aiman qu'elle aime, à son secours arrive,
Encore qu'elle soit dans sa boëte captive,
De nouveau ranimée, & d'aise trémoussant,
Elle tourne la teste à l'attrait qu'elle sent;
Et le charme secret qui la porte à le suivre,
Fournit à son instinct l'esprit qui la fait vivre.
Almasonte remise, Archambaut se remet:
Le desespoir le quitte, il met bas son armet:
Et s'offrant teste nuë à la belle blessée,
D'vne douce surprise occupe sa pensée.
Un rayon de pudeur meslé d'étonnement,
Et suivi d'vn subit & doux tressaillement,
Luy coula sur le front, & du front sur la jouë,
Pareil aux premiers feux dont l'Aurore se jouë,
Quand d'vn foüet de pourpre elle chasse la Nuit,
Et prepare la route au Soleil qui la suit.
Son vainqueur à son tour vaincu luy rend les armes:
Joint le trouble à la honte, au trouble joint les larmes:
Et presente à son choix, pour laver son erreur,
Ou le sang de sa gorge, ou celuy de son cœur.
L'erreur vous est, dit-elle, avecque moy commune,
Et le blasme en doit estre à la seule Fortune.
Ne nous imputons point vn mal qu'a fait le Sort;
Conservez vostre vie, & me laissez ma mort:
Je n'en pouvois avoir vne plus favorable,
Au moins s'il vous en reste vn regret veritable.
Ces mots furent suivis d'vne belle rougeur,
Qu'vn bouillon d'esprits chauds apporta de son cœur;
Et que l'Amour accrut, voltigeant autour d'elle,
Du souffle de sa bouche & du vent de son aisle.
A ce souffle, à ce vent, Archambaut enflamé,
D'vn feu prompt & secret se sentit allumé:
Et son cœur autrefois aux Graces invincible,
A la compassion s'estant trouvé sensible;
Pour se l'assujettir, par vn dernier effort,
L'Amour emprunta l'arc & le trait de la Mort.
Poursuivant son chemin, captif de sa captive,
Sur le declin du jour à l'Armée il arrive:
Et par les Grands du Camp, par Loüis honoré,
Se rend dans le quartier à ses gens preparé.
Une tente est à part aux Princesses dressée.
Et Moron, Chevalier de vieillesse avancée,
Mais encor genereux, encore plein de cœur,
Prés d'elles est laissé garant de leur honneur.

REMARQUES.

D'Un costé Frederic. *pag.* 102. *col.* 1.] Frederic II. Empereur excommunié.

Et de l'autre Esselin. *pag.* 102. *col.* 1.] Esselin ou Acciolin fut vn Tyran qui fit d'étranges ravages en Italie du temps de Saint Loüis.

Le party Guelfe. *pag.* 102. *col.* 1.] Les Guelfes & les Gibelins sont deux factions, qui ont long-temps divisé & ruïné l'Italie.

Mainfroy pour l'estrangler. *pag.* 102. *col.* 2] Mainfroy bastard de Frederic II. vsurpa le Royaume de Sicile sur Conrad son Neveu, fils de Conradin.

Ton Frere eleu. *pag.* 102. *col* 2.] Charles d'Anjou, frere de Saint Loüis, nommé Roy de Naples & de Sicile par le Pape.

Quand du Gibel ardent. *pag.* 102. *col.* 2.] Le Gibel est vne Montagne de Sicile qui jette du feu.

Les Demons implacables *pag.* 102. *col.* 1.] Ce sont les Furies ou les Demons auteurs des massacres.

Ces Vespres detestables. *pag.* 102. *col.* 2.] Les Vespres Siciliennes, renommées par le massacre des François.

Celle des Mammelus. *pag.* 102. *col.* 2.] Les Mammelus vsurperent le Royaume d'Egypte sur Melecsalem, fils de Meledin, & s'y maintinrent jusqu'à ce qu'ils en furent chassez par Selim, Empereur des Turcs.

A la Lune Scythique. *pag.* 102. *col.* 2.] La Lune Scythique est mise pour l'Empire des Turcs, venus de Scythie.

Du couchant des feux. *pag.* 103. *col.* 1.] Par ces feux venus du Couchant, il faut entendre ceux de la Compagnie de Jesus, qui ont porté la Foy au Levant.

Prit terre sur ce Mont. *pag.* 103. *col.* 1.] C'est la Montagne où l'Arche s'arresta aprés le Deluge.

Un Monarque orgueilleux. *pag.* 103. *col.* 2.] Nabuchodonosor, qui fut changé en vn Bœuf, en punition de son orgueil.

Un autre Rebelle. *pag.* 103. *col.* 2.] Pharaon rebelle au commandement de Dieu, & endurci à ses fleaux.

Et les traces des Chars. *pag.* 103. *col.* 2.] Cela est dit selon l'opinion de ceux qui ont écrit, Que les traces des chariots de Pharaon, se voyoient encore sur le sable de la Mer rouge.

Par où les trois Rebelles. *pag.* 104. *col.* 1.] Coré, Dathan, & Abiron, rebelles à Dieu, & revoltez contre Moyse.

Sur ce Mont sourcilleux. *pag.* 104. *col.* 1.] Le Mont Oreb, où Dieu s'apparut à Moyse dans vn buisson ardent.

Sur le sommet prochain. *pag.* 104. *col.* 1.] Le Mont Sina, où la Loy fut donnée à Moyse.

DE CET EXTRAIT DU CIEL. *pag.* 104. *col.* 1.] La Manne donnée aux Israëlites.

EST LE BOURG OÙ SE FIT. *pag.* 104. *col.* 1.] Le Bourg de Nazaret, où l'Ange fut envoyé à la Vierge.

DE CE CERCLE LIQUIDE. *pag.* 104. *col.* 2.] C'est la Sphere des eaux qui sont au dessus des Cieux.

NI LE VAIN TALISMAN. *pag.* 108. *col.* 1.] C'est vne pierre marquée de quelque figure, ou formée naturellement, ou faite par artifice sous quelque constellation, de laquelle on croit qu'elle a vne vertu merveilleuse, contre les maladies & les blessures.









SAINT LOUIS

OU

LA SAINTE COURONNE RECONQUISE.

LIVRE DIXIÉME.

L Ouis *entreprend vn pont sur le Nil pour le passage de ses troupes. Des Ouvriers envoyez dans une forest voisine, les vns sont devorez par vn Dragon, les autres reportent l'effroy dans le Camp. Louïs veut aller combatre ce Monstre. Son Conseil obtient à peine qu'il y aille accompagné. Il se fait armer à la veuë du Camp, de l'Armure empoisonnée qui luy avoit esté envoyée par le Sultan. Vn éclair qui descend du Ciel, y met le feu sans offenser le Prince. Deux Prelats députez à une Sainte Solitaire, pour apprendre ce que signifie ce prodige, sont instruits des desseins de Dieu sur le Roy : de la vie merveilleuse d'Aymon de Bourbon : de celle de la Solitaire qui n'est pas moins merveilleuse : & rapportent au Camp, qu'Archambaut est destiné à la défaite du Dragon.*



ANDIS que sous le Ciel, la Nuit Mere des Ombres,
Dans son humide sein, & sous ses voiles sombres,
Tient le trouble & le bruit, les soins & les travaux,
Liez par le Sommeil de chaisnes de pavots;
Louïs de qui l'Esprit luit à travers ces voiles,
Veille pour son Armée avecque les Estoiles.
Le Ministre immortel à sa garde arresté,
Assiste à ses conseils, luy preste sa clarté:
Et luy montre aux rayons que répand sa lumiere,
De ses travaux futurs les plans & la matiere.
Ainsi dans vn vaisseau, quand le calme & la Nuit,
Ramenent le repos, & font cesser le bruit;
Des Nochers engourdis les bras s'apesantissent;
Les rames en leurs mains s'abaissent & languissent:
Le Vent mesme abatu, sous les voiles s'endort,
Et les flots assoupis s'étendent jusqu'au bord.
Le Pilote qui veille avecque la Boussole,
Prend avis cependant de la Carte & du Pole;
Et consulte les feux qui servent sur les eaux,
De Guides immortels aux courses des vaisseaux.
La porte du matin de rubis étoffée,
Du Soleil renaissant, fut à peine échauffée;
Que sur vn plan tracé de la main des Courvaux,
Etabli dans l'Armée Intendant des travaux,
On s'appreste à dresser vn long & vaste ouvrage,
Pour estre à tout le Camp sur le Fleuve vn passage.
Cent bucherons puissans de forces & de bras,
La coignée à la main, escortez de soldats,

Vont attaquer vn bois, où le jour triste & sombre
A le teint de la nuit, & la fraischeur de l'ombre.
Au premier bruit des troncs sous le fer gemissans,
Des sifflemens aigus, & de loin menaçans,
Du fond de la forest, coup sur coup leur répondent,
Et d'horribles éclairs leur réponse secondent.
A ces longs sifflemens, qui semblent s'avancer,
Et faire de frayeur les feüilles tremousser:
Il succede vn fracas de plantes renversées,
De cailloux entraisnez, & de roches cassées.
Le tumulte s'approche, & pousse devant soy,
La surprise & l'horreur, l'épouvante & l'effroy.
Dans ce trouble, vn Dragon d'vne grandeur énorme,
Monstrueux en ses plis, monstrueux en sa forme,
Paroist à la lueur que par éclairs luy font,
Deux globes flamboyans, qui roulent sur son front.
De sa creste au dessus la tissure est horrible;
De son dos écaillé la nuance est terrible;
Et de sa langue en feu, le trait fixe & mouvant,
Pique l'air de colere, & menace le Vent.
Les arbres d'alentour semblent à son passage,
Détourner de frayeur leurs bras & leur feuillage:
Et pour estre à couvert de l'horreur qui le suit,
Dans leurs ombres chercher vne plus noire nuit.
Les Ouvriers effrayez abandonnent l'ouvrage:
Le Soldat en fuyant tourne à peine visage.
Deux des plus éperdus, à qui l'étonnement
A fait perdre le souffle avec le mouvement,
Sont surpris du Dragon, qui s'étend & se dresse:
Qui se lance de force, & glisse avec soupplesse:
Et tient, d'vn nœu fatal, en soy-mesme plié,
Ce pitoyable couple à son malheur lié.
Les Bois, en vain, leurs cris & leurs plaintes redoublent:
Le vent en vain les porte aux vallons qui s'en troublent:
L'impitoyable Monstre, à leur mort acharné,
Par leurs cris redoublez n'en est pas détourné.
Le Mouton que le Loup hors du troupeau devore,
Reclame ainsi les Chiens, & les Bergers implore:
En vain ses plaintes vont au village prochain:
Les vallons d'alentour les repetent en vain:
Encore que les Chiens du village y répondent;
Encore que les voix des vallons les secondent;
Le ravisseur se tourne à peine vers le bruit,
Qui de loin le menace, & sans armes le suit:
Et du sang qui des dents & des ongles luy coule,
De la chair qu'il déchire, & de celle qu'il foule,
La poussiere trempée, & la terre en couleur,
Semblent du malheureux ressentir la douleur.
Cependant les fuyars en trouble & hors d'haleine,
Traversent d'vne course, & le bois & la plaine.
A leur entrée au Camp, leur trouble & leur pasleur,
Rendent avant leur voix, témoignage à leur peur.
L'image du Serpent à longs plis les talonne:
Dans leurs testes encor son sifflement resonne:
Le recit qu'ils en font, étrange & plein d'effroy,
Trouve sur leur frayeur, dans le Camp de la foy.
La Renommée au loin en pousse la nouvelle,
Sur les vents differens qu'elle fait de son aisle:
Et selon qu'elle fait, ou moins ou plus de vent,
Le trouble qu'elle excite, est ou petit ou grand.
Quoy? dit en murmurant la timide Commune,
Les Écueils & les Mers, la Guerre & la Fortune,
N'avoient point de perils assez affreux pour nous?
Estoient à nostre perte, ou trop lents ou trop doux?
Il restoit d'évoquer du centre de la Terre,
Des Demons devorans, pour nous faire la guerre:
Il restoit d'appeller du Royaume des Morts,
L'horreur, la cruauté, la fureur en vn corps.
Que ceux-là sont heureux, que les flots engloutirent,
Quand les Vents soûlevez, nos vaisseaux assaillirent!
Mais plus heureux ceux-là, dont le fer Sarrasin,
D'vne mort honorable a couronné la fin:
Bien loin de l'épouvante & du trouble où nous sommes,
Marchant par les chemins battus des plus grands hommes;
Ils sont avec honneur arrivez à la paix,
Dont les Saints dans le Ciel joüiront à jamais.
Au lieu que reservez pour servir de pasture,
A des Monstres volans, & d'énorme figure,
Ecrasez de leur poids, moulus entre leurs dents,
Et consumez du feu de leurs gosiers ardents,
Nous mourrons de trois morts; & nos Ames gesnées,
Encore se verront dans leurs plis enchaisnées.
Le murmure croissant arrive jusqu'au Roy,
Qui prend part au souci, sans en prendre à l'effroy:
Il consulte son sens, son zele, son courage,
Sur les divers moyens de se faire vn passage:
Et pour l'honneur du Camp, pour celuy de son nom,
Il conclud avec eux à la mort du Dragon.
Les Seigneurs convoquez s'assemblent en sa Tente:
La troupe en est nombreuse, & la montre éclatante:
Et de leur train pompeux la foule qui les suit,
Au lustre joint le trouble, & l'embarras au bruit.
Ainsi, quand sur le soir, vn essain qui bourdonne,
Se ramasse au signal que le bassin luy donne;
Les Chefs & les Soldats également aislez,
Et pour le Roy volant également zelez,
Se ramassent en corps, vers leur Palais de cire;
Partagent les emplois de leur petit Empire;
L'air brille du faux or, qui sur leurs armes luit:
Leurs aisles, des clairons representent le bruit:
Et le ruisseau qui roule au travers de l'herbage,
Applaudit à leur pompe, & leur donne courage.

Aprés que les Barons assis selon le rang,
Qu'assignoit à chacun, l'employ, l'âge, ou le sang,
Parurent à Loüis preparez à l'entendre:
Le bruit, Seigneurs, dit-il, qui vient de se répandre,
Et qui remplit le Camp de murmure & d'effroy,
Sans doute a fait en vous, vn mesme effet qu'en moy.
Aussi, qui sans rougir, apprendroit qu'vne Armée,
Qui de zele, de foy, de courage animée,
Parloit d'assujettir tout le Monde à la Croix,
Tremble au bruit d'vn Serpent, découvert dans vn bois?
Est-ce par cét effroy que le Camp se prepare,
A marcher sur le ventre à ce Peuple barbare?
Qu'il s'apreste à passer, jusqu'au Soleil naissant,
Par le sac des Citez sujettes au Croissant?
Sont-ce là ces exploits, sont-ce là ces victoires,
Qui devoient faire bruit dans toutes les Histoires?
Qui devoient dans Paris, se chanter si long-temps,
Et remplir nos Palais des tresors des Sultans?
Nos Peres autrefois en triomphe y traisnerent,
Les Squeletes affreux des Monstres qu'ils domterent:
On y void, des Geans jadis par eux défaits,
Les énormes harnois, & les vastes portraits:
Et nous, dignes Enfans de ces Peres si braves,
Nous qui devions traisner l'Inde & le Nil esclaves,
De crainte d'vn Serpent, qui fait vn peu de bruit,
De nos travaux passez nous quitterons le fruit?
Mais, à quoy que me porte, & quoy que me presage,
Le mouvement secret, qui pousse mon courage,
Je verrai si le Monstre est tant à redouter,
Et s'il n'est point d'effort qui le puisse domter.
La vertu qui jadis aux Croyans fut donnée,
Au berceau de l'Église a-t-elle esté bornée?
La foy peut tout encore; & l'arme de la Croix,
A la mesme vertu qu'elle avoit autrefois.
Le sang du Dieu mourant, qui lava son écorce,
Et luy communiqua son esprit & sa force,
Est maintenant encore aussi fort qu'il estoit,
Quand tout frais & tout chaud, les Demons il domtoit.
Et ce nouveau serpent n'a pas la peau plus dure,
Que le premier * Dragon fatal à la Nature,
Qui du poids de sa queuë, & de son mouvement,
Fit du Monde étonné trembler le fondement;
Et d'vn souffle embrasé d'vne haleine de souffre,
Alluma les buchers qui brûlent dans le Gouffre.
Ce terrible, d'vn coup par la Croix abatu,
Nous apprend où se peut étendre sa vertu:
Et ce ne luy peut estre vn fort rare chef-d'œuvre,
Aprés l'Enfer vaincu, de vaincre vne Couleuvre.
A ce discours du Roy les Seigneurs sont surpris:
Vn aiguillon de gloire en reste en leurs esprits:
La piqueure en est vive; & jusques au visage,
Le sang en rejallit de honte & de courage.
L'vn de l'autre Rivaux, d'vne voix & d'vn cœur,
Ils s'offrent en tumulte à ce peril d'honneur:
Et quoy qu'en cette illustre & noble concurrence,
Chacun avec ardeur brigue la preference,
Le premier soin de tous, est d'empescher le Roy,
De mettre tout l'Estat en peril avec soy.
Chasteauroux Envoyé de la triple Couronne,
Autorisé du droit que la Pourpre luy donne,
Represente à Louis; que du sens & du cœur,
Divers sont les emplois, diverse est la valeur:
Que s'il veut conquerir, il doit mettre en vsage,
Le sens plus que les bras, & plus que le courage.
Que l'Armée est vn Corps de membres differens,
Et non moins divisez d'offices que de rangs:
Que la teste à regir, à conduire occupée,
Doit resigner aux bras l'action & l'épée:
Que le Monde est ainsi par le Ciel gouverné,
Qui lumineux d'Esprits, & d'Estoiles orné,
Elevé sur l'espace où les foudres éclatent,
Où de lances de feu les Cometes se battent,
Sans se mesler du trouble, & sans faire de bruit,
Des Corps inferieurs les mouvemens conduit.
Et puis, ajoûte-t-il, les Testes souveraines,
Qui regnent au dessus des Fortunes humaines,
Sont d'vn ordre trop haut, pour les petits Lauriers,
Que la Gloire dispense au commun des Guerriers.
Il en est de plus grands, & d'vne autre matiere,
Qui répandent au loin l'odeur & la lumiere:
Et c'est de ces Lauriers eternels & luisans,
Qui preservent les Noms de l'outrage des ans,
Et font vivre les morts en honneur dans l'Histoire,
Que vous doit couronner la main de la Victoire.
Mais que diroit l'Europe, & que diroient ses Rois,
Spectateurs & Rivaux des gestes des François;
Quand les porteurs des bruits, que fait la Renommée,
Iroient leur raconter, que les Chefs de l'Armée,
Par vne foible crainte, & par vn lasche effroy,
Rachetant leur peril, du peril de leur Roy,
Auroient aux dents d'vn Monstre, avecque sa personne,
Abandonné l'Estat, & livré la Couronne?
Le reproche en seroit à la France eternel;
Et le Peuple François traité de criminel,
Devant le Tribunal où sied la Renommée,
En porteroit la tache à jamais imprimée.
Je sçay, répond Louïs, de la Lice des Rois,
Les rigoureux devoirs, & les severes loix:
Mais aussi sçay-je bien, jusqu'où va la carriere:
Je n'en connois pas moins, le but que la barriere:
Et jamais on n'y vid vn Guerrier couronné,
Qui n'y fust en sueur par la Vertu mené.
Il est vray, le bon sens est d'vn Chef le partage;
Mais ce bon sens doit estre animé de courage.

La prudence sans luy, n'est qu'vn jour sans chaleur,
Qui ne sçauroit nourrir, ni feüillage ni fleur:
Et ne peut de sa froide & pesante lumiere,
De la moindre Couronne engendrer la matiere.
Dans le monde abregé que fait le Corps humain,
La teste a ses perils, aussi bien que la main:
Et le * Ciel, cette teste eternelle & suprême,
A qui tant d'Astres font vn roulant Diadême,
Plus prompt & plus actif, que tous les Elemens,
De ses feux les anime & de ses mouvemens.
Les bras les plus nerveux, les mains les plus habiles,
Sous vn Chef languissant demeurent immobiles.
Et le corps, quoy que fort, quoy qu'à la guerre instruit,
Ne va point au peril que la teste refuit.
Veut-on, que Chef de montre, & teste inanimée,
Je ne tienne de rang qu'aux pompes de l'Armée?
Et qu'entre mes Archers en parade traisné,
Comme seroit vn tronc luisant & couronné,
Je n'égale mon nom, & n'emplisse ma place
Que d'vne creuse feinte, & d'vne vaine masse?
Cela fut bon jadis, à ces Rois Faineans,
Qui foibles de courage, & plus foibles de sens,
Semblables, sur le Thrône, à des souches pesantes,
Humides de parfums, de dorures luisantes,
Au faiste des grandeurs ne se croyoient placez,
Que pour estre en repos, & pour estre encensez.
Le sang du grand * Capet, son Esprit, sa memoire,
N'ont pas encor perdu la route de la Gloire:
Et tantost, tout le Camp sçaura, si j'ay le cœur,
De marcher d'vn pied ferme, où m'appelle l'honneur.
A ce dessein du Roy les Barons s'opposerent:
Leurs devoirs & les siens en tumulte allegueren:
En vain de ses devoirs, & des leurs combatu,
Il s'obstina d'aller où vouloit sa vertu.
Il consent à la fin, soit pour les satisfaire,
Soit pour ne pas subir le nom de temeraire,
Qu'vn second, au peril avec luy prenne part;
Mais il veut que le choix s'en remette au hazard:
Et parmi tant de noms connus de la Victoire,
Le hazard sur Raymond fait tomber cette gloire.
Il en benit le Ciel; il appelle bonheur,
Le peril d'vn combat, qui s'égale à son cœur.
Tous les autres exclus y consentent à peine;
Nomment le Sort bizarre, & la Fortune vaine.
Mais Belinde y resiste; & veut de ce danger,
Avecque son Raymond le succés partager.
Dés-ja du noble feu qui se prend à son Ame,
On void luire au dehors, on void rougir la flame:
Et de quoy qu'elle soit, d'amour ou de valeur,
Ses yeux en ont l'éclat, & son front la couleur.
Elle s'adresse au Roy, le presse & le conjure,
De ne remettre point son droit à l'aventure:
De moins considerer son sexe, que son cœur:
Et ne luy point fermer la Lice de l'Honneur.
Elle dit qu'on a veu des Femmes plus débiles,
Vaincre des Nations & délivrer des Villes:
Et que par des Enfans sans force & desarmez,
Des Geans autrefois se sont veus assommez:
Qu'elle n'a pas quitté le luxe & la mollesse,
Pour acquerir le bruit d'vne legere adresse;
Et pour faire la Brave en de petits Tournois,
De l'argent d'vne aigrette, & de l'or d'vn harnois:
Que la fin est plus haute, où la Vertu l'appelle:
Que la Victoire encore a des palmes pour elle;
Et qu'à quelque combat qu'on la puisse mener,
Elle y sçaura cueillir, dequoy se couronner.
Son magnanime Epoux, qui ne vit avec elle,
Que de la douce ardeur qui leur est mutuelle;
La conjure d'attendre, & de se ménager;
De ne s'exposer point sans ordre à ce danger;
De mesurer ses pas, aux pas de la Fortune;
De ne la point presser d'vne avance importune.
Des Palmes, luy dit-il, les fruits veulent meurir;
Ils ont leur temps de naistre, & leur temps de fleurir:
Les Couronnes comme eux, ont leurs saisons bornées,
Qui leur sont pour germer, & pour croistre assinées:
Le celeste Guerrier Intendant des combas,
Prepare des travaux plus fameux à tes bras.
Et c'est pour te laisser vn plus long exercice,
Pour tenir plus long-temps ta vertu dans la Lice,
Qu'il ne te donne point de part à ce danger,
Qu'il prevoit qui pourroit, ta carriere abreger.
Une vapeur de sang subtile & rougissante,
Pareille à la lueur de l'Aurore naissante,
Du cœur de la Guerriere, à ce discours montant,
Fut suivi d'vn esprit de rougeur éclatant:
Et l'ardeur qu'y joignit le feu de son courage,
Luy fit autour des yeux, comme vn brillant nuage.
Quoy, dit-elle, Raymond, le Sort est vostre loy?
Mais l'Honneur est la mienne, & l'Amour est mon Roy.
Leurs ordres ne sont pas des ordres d'aventure:
Ils sont du premier Droit qu'établit la Nature.
La Fortune n'a rien à prendre sur mon cœur:
Elle n'est qu'vn Phantôme introduit par l'erreur:
Et jamais je n'appris, à suivre vne Puissance,
Qui se meut en desordre, & va sans connoissance.
Encore voulez-vous, qu'vn Phantôme si vain,
Ait avec nos destins, nostre honneur en la main:
Vous voulez qu'au hazard des succés il ordonne:
Qu'au hazard les Lauriers, & les Palmes il donne:
Qu'au hazard, sous ses pas naisse l'auguste fleur,
Dont l'Ange des combats couronne la valeur.
Vostre portrait, Raymond, que l'Amour dans mon ame,
A luy-mesme imprimé d'vne pointe de flame,
Est la seule Fortune, à qui mon cœur soûmis,
Malgré le temps contraire, & les vents ennemis,

De l'honneur, sans gauchir, fournira la carriere;
Et par-tout laissera des traces de lumiere,
Des traces, où mon nom & le vostre éclatans,
Des peuples reverez, & respectez du Temps,
Seront de nostre amour, comme de nos victoires,
Aux siecles à venir les illustres Histoires.
Ne craignez point pour moy le venin du Serpent;
Ne craignez point les feux que son souffle répand;
Ses dents à son venin, à ses feux ajoûtées,
Et sur son vaste corps ses écailles antées,
Qu'ont-elles qui se puisse en fureur égaler,
A ce Monstre, qu'on void sur les Morts se rouler,
A ce Monstre inhumain, qu'on appelle la Guerre,
Qui du poids de son corps les Nations atterre?
Si ce Monstre, pour moy suspend sa cruauté;
S'il a jusques icy mon sexe respecté;
Croyez que du Serpent, qui n'est pas si terrible,
La victoire, à mon bras ne peut estre impossible.
L'Amour qui me gouverne, & qoi regne en mon cœur,
Des Monstres, de tout temps, s'est nommé le vainqueur.
Il défait les Geans, & sans fer les enchaisne:
Il domte les Lions, & sans cordes les traisne:
Et vous m'avez appris, que sa puissante main,
Met les Ours sous le joug, met aux Tigres le frein.
Il reprendra pour moy l'vsage de ses charmes;
Et fera trebucher le Dragon sous mes armes.
Ainsi parla Belinde; & Louïs admirant,
Dans le corps d'vne Femme vn cœur de Conquerant;
Qu'elle vienne, dit-il, que cette Ame heroïque,
Nous preste en ce combat, son exemple & sa pique:
Qu'elle nous fasse voir, que la force est du cœur,
Et qu'il n'est point de sexe éloigné de l'Honneur:
A ces mots le saint Roy se retire & s'appreste:
Et d'vn jour de peril, faisant vn jour de Feste,
Afin de relever l'éclat de sa vertu,
Sort de son Pavillon superbement vestu.
Le Soleil moins pompeux, se leve aprés l'Aurore,
Sortant du lit d'azur, qu'il a sous l'onde More,
Quand il vient sans brouillas departir aux Humains,
Les presens lumineux de ses brillantes mains.
Quoy-que l'habit du Roy de richesse étincelle,
Quoy-que l'art en soit rare, & l'étoffe en soit belle;
Son port, son action, son air, ses mouvemens,
Ostent le prix à l'or, l'ostent aux diamans:
Et de son cœur en feu la fierté magnanime,
Qui d'vn brillant éclat, par ses regards s'exprime,
Monstre aux siens, qu'il ne prend son lustre que de soy:
Et qu'en luy, le Heros est l'ornement du Roy.
Aux yeux de tous les Chefs, rangez devant sa Tente,
Il se fait apporter l'Armure pestilente,
Qui devoit d'vn feu sombre, & d'vn secret poison,
Achever du Sultan l'infame trahison.
Le jour estoit serain, & les armes fatales,
Brilloient de diamans, de rubis, & d'opales.
De leurs feux, & des siens, le saint Prince paré,
Semble vn Soleil couvert d'vn nuage doré.
Mais il ignore, helas! que ces feux magnifiques,
Sont d'vne étrange mort les instrumens tragiques:
Et que tout ce harnois si pompeux & si cher,
Luy peut faire sans flame, vn funeste bucher.
Vous, témoins permanens de tout ce qui se passe,
Qui mesurez des Ans la durée & l'espace,
Intendans des Saisons, Moderateurs des Temps,
De l'immortelle Histoire, immortels Assistans;
Apprenez-moy comment, & par quelle merveille,
L'Ange qui sur nos Rois, & sur leur Sceptre veille,
Du harnois enchanté rompit l'infame sort;
Et preserva Louïs d'vne cruelle mort.
D'vn miracle si grand, la renommée, à peine,
Par la route des Ans, obscure & peu certaine,
A pu jusques à nous confusément venir;
Et nous en apporter vn leger souvenir.
Le Prince rayonnant de l'Armure tragique,
D'vne main prend l'Escu, de l'autre prend la pique:
Et dit, levant au Ciel, les yeux avec le cœur;
Vous eternel Guerrier, vous eternel Vainqueur,
Qui dans cette invisible & celeste Carriere,
Où sans bruit se donna la bataille premiere,
Défites autrefois le superbe Serpent,
Qui jusqu'à vostre Thrône, à longs cercles rampant,
Mit en trouble le Ciel complice de son crime,
Et tombant, de son poids, fit l'eternel Abysme:
Vous qui fites jadis, à des Serpens de feu,
D'vn Serpent en figure vn remede à l'Hebreu:
Vous qui sur le * saint Mont dressates vn trophée,
Du Dragon écrasé, de la Mort étouffée;
Et malgré les Enfers, fites voir le Peché,
De ses propres Serpens sous la Croix attaché.
De ce nooveau Serpent, Seigneur, liez la rage:
Assistez contre luy mes bras, & mon courage.
Couvert de vostre Nom, plus que de ce harnois,
Moins armé de ce fer, qu'armé de vostre Croix,
J'entreprens le combat contre l'affreuse Beste;
J'en promets à l'Autel l'épouvantable teste.
Exaltez vostre Nom, honorez vostre Loy,
Et leur donnez, Seigneur, la victoire pour moy.
A peine par ces mots il conclut sa priere,
Que dans le Ciel ardent d'vn surcroist de lumiere,
Un tonnerre soudain sans nuage s'entend,
Qui va le long de l'air l'épouvante portant.
Des tentes à ce bruit les bannieres fremissent:
Les caves & les bords du Fleuve en retentissent:
Et comme si les flots en estoient menacez,
De mouvemens divers, on les void balancez.
Le roulement subit de ce bruyant tonnerre,
Est suivi d'vn éclair qui coule vers la terre,

Et parmi les Barons, le Prince choisissant,
Comme vn long trait de feu, sur son casque descend.
Aux plumes du cimier vne flame allumée,
N'en laisse qu'vne courte & legere fumée:
Des plumes à l'armet, ensuite elle se prend:
L'Emeraude luy cede, & le Saphir s'y rend:
L'or a beau rayonner, les pierres ont beau luire,
Leur prix n'empesche pas le feu de les détruire.
Tout se fond sur le Prince, & coule innocemment,
Sans se faire sentir, qu'à son étonnement.
Delà sans espargner étoffe, ni figure,
Le feu vainqueur s'étend au reste de l'armure.
Cent profanes portraits ciselez & brunis,
Sont d'vne mesme flame également punis.
Le Nil ardent y fume avec les Pyramides;
Le Colosse & le Phare y deviennent liquides;
Et les Temps fabuleux avec art exprimez,
S'évaporent en l'air, par le feu consumez.
Mais ce feu qui brassars, cuirasse, armet consume,
Qui devore le bronze & l'acier comme plume,
A l'égard du saint Roy, sans force & sans chaleur,
Semble n'avoir du feu que la seule couleur.
Il rampe mollement, & sans luy faire outrage,
Le long de son habit, le long de son visage:
Et s'éteignant enfin, laisse tout à l'entour,
Des traces qui luy font, comme vn cercle de jour.
De mesmes autrefois dans cét * Enfer de brique,
Qu'alluma la fureur d'vn Prince tyrannique,
Les trois Hebreux vainqueurs avec étonnement
Des bourreaux, des Demons, & de l'embrasement,
Vainqueurs de la douleur, non moins que des delices,
Se virent honorez de leurs propres supplices.
Bien loin de les brûler, le feu respectueux,
Se prit à leurs liens, & se ploya sous eux:
Il leur fit à l'entour comme vne illustre tente;
Il leur fit comme vn Dais de pourpre voltigeante;
Mais contre les Bourreaux, de colere grondant,
Et du fourneau sur eux, de fureur débordant,
Il fit comme vn Lion, qui sorti de sa cage,
Commence par son Maistre, à reprendre sa rage.
L'embrasement éteint, Louïs qui sans branler,
L'avoit veu sa cuirasse & son casque brûler;
Rappelle son esprit, recueille ses pensées;
Fait vn sage retour sur les choses passées:
Et s'adressant au Ciel, conçoit de nouveaux vœux,
Pour apprendre à quoy tend l'augure de ces feux.
Les avis sont divers sur vn si grand prodige:
Il est à l'vn presage, à l'autre il est prestige:
Et sur ce different, les Evesques croisez,
Consultez par le Roy sont entre-eux divisez.
Sire, luy dit Odon, l'embrasement des armes,
Ne peut estre arrivé de si haut, par des charmes.
Les Astres sont à Dieu, ce que sont aux Humains,
Les signes de la langue, & les signes des mains.
C'est avecque ces voix visibles & roulantes,
Ces lettres de lumiere & d'esprit éclatantes,
Qu'il parle aux Nations, qu'il s'explique aux Estats,
Qu'il predit l'avenir aux yeux des Potentats.
De ces Signes de feu, la flame est descenduë,
Qui par vn long trajet jusqu'à vous répanduë,
A voulu vous apprendre, à garder vostre rang;
A ne point exposer, sans besoin vostre sang;
A ne plus hazarder, qu'avec toute l'Armée,
Cét Esprit general dont elle est animée;
Et desormais chercher du nom dans les combats,
Où la victoire vient du sens plus que des bras.
La raison jusques-là, peut dans cette avanture,
Entrer à sa lueur, & sur sa conjecture.
Au delà tout est nuit; & le discours humain,
Aveugle & chancelant, s'y commettroit en vain.
Il faut avoir l'Esprit déchargé de la masse,
Dont le voile obscurcit, dont le poids embarasse;
Il faut estre du rang de ces Saints épurez,
Qui de jours sans brouillas & sans ombre éclairez,
Reçoivent sans milieu, conservent sans nuages,
Les traits & les rayons des celestes images.
Une Femme élevée à cette pureté,
Aprés les sens vaincus, aprés le corps domté,
Dans le Desert prochain, toûjours en Dieu ravie,
Aux celestes Esprits s'égale par sa vie.
La Nature, dit-on, conserve en son Desert,
Cét esprit doux & sain, cét habit pur & vert,
Qu'elle avoit autrefois, lors qu'encore innocente,
Et des premiers presens de la Grace éclatante,
Elle tegnoit en paix, riche de ses atours,
Et belle de la fleur des saisons & des jours,
L'Esté frais & serain, l'Hyver tiede & sans neiges,
Y conservent encor leurs premiers privileges:
Et quoy que naturels & constans ennemis,
Par vn accord secret à la Sainte soûmis,
Ils suspendent leur haine, & remettent pour elle,
A decider ailleurs, leur droit, & leur querelle.
Les plus fiers Animaux, & les plus inhumains,
Dociles à sa voix, traitables sous ses mains,
Semblent en elle encor, de la Nature humaine,
Reconnoistre l'empire, honorer le domaine.
Lors mesme que le Nil, par son débordement,
De tout le plat païs, ne fait qu'vn Element;
Le flot respectueux, & la vague tremblante,
D'vn enclos de crystal ceignent la Penitente.
Son saint Reduit alors, du Fleuve environné,
Et d'vn rampart mobile & flottant couronné,
Est comme vn saint Asyle, où durant le deluge,
Les Animaux, prés d'elle, ont vn lieu de refuge.
Il n'est pas jusqu'au Temps, ce commun destructeur,
Qui de son âge encor ne respecte la fleur:
Et soit que son Esprit à sa chair bienheureuse,
Fournisse vne vigueur constante & lumineuse;

Soit que de sa vertu, qui jallit au dehors,
L'esprit toûjours serain s'épande par son corps;
Soit qu'vne riche avance, & qu'vn luisant presage,
De sa gloire future éclate en son visage;
Elle est fraische, elle est * belle encore aprés cent ans:
Et l'Hyver de sa vie égale son Printemps.
On dit que l'Avenir est pour elle sans voiles;
Et que sans consulter les chiffres des Estoiles,
Elle découvre au jour, que son Ange luy fait,
Des Destins & des Ans l'ordre le plus secret.
Cette Femme pourra d'vn esprit prophetique,
Nous declarer le sens de ce grand Pronostique:
Et nous dire, Seigneur, quelle offrande ou quel vœu,
Demande à tout le Camp cette langue de feu;
Langue étrange & terrible, & dont la voix ardente,
Menace vostre teste, & nos cœurs épouvante.
Sur l'avis du Legat, deux Prelats deputez,
Sont du grand Aumônier par honneur escortez.
De Mesmes * fut son nom: il fut de cette Race,
Qui tient depuis long-temps, vne si haute place,
Soit dans ce grand Senat, où la Sainte Themis,
Void Princes & Seigneurs à son Thrône soûmis:
Soit dans le noble rang, de ceux qui font leur gloire,
D'estre les Protecteurs des Filles de Memoire:
Soit au nombre de ceux, dont l'Esprit & la voix,
Ont chez les Estrangers fait l'honneur de nos Rois.
Les Prelats avec luy sortis de la barriere,
Tournent vers le Desert & laissent la riviere.
Du milieu de son cours le Soleil approchoit,
Et ses traits les plus droits, sur les corps décochoit;
Quand il s'offre à leurs yeux, vne ronde Vallée,
Qui jamais ne sera d'aucune autre égalée.
Dans le centre on voyoit cent Palmiers verdoyans,
Qui, des bras enlacez, de la reste ondoyans,
Sans muraille & sans toit, sans voûte & sans colonne,
Faisoient vn edifice en forme de couronne.
La structure en estoit reguliere sans art:
Elle estoit sans compas juste, de toute part:
Et des jours inégaux les lueurs differentes,
Au travers des rameaux & du feuillage errantes,
Comme sur vn fond vert nué d'or & d'argent,
Y formoient vn lambris lumineux & changeant.
Les Prelats étonnez de la verte structure,
En admirent le tour, la voûte, & la peinture:
Leurs yeux en sont surpris, & ne sçavent comment,
La Nature a sans l'art produit tant d'agrément.
Mais plus ravis encor de l'innocente haleine,
Du Printemps eternel, qui regne en cette plaine;
Ils prennent ce Vallon pour le Jardin fatal,
Qui des premiers Humains fut le Païs natal.
Afin de les conduire, & de leur faire escorte,
Vn Tigre & deux Lions se trouvent à la porte:
Ces fiers Introducteurs devenus innocens,
De la langue, de l'œil, du pied des caressans,
Expriment d'vne voix qui ressemble au langage,
Leurs barbares respects & leur culte sauvage.
Les Evesques surpris arrivent avec eux,
Où la Sainte, en vn cercle ardent & lumineux,
Qui s'épand de son ame, au feu de sa priere,
Eclairoit le Reduit d'vne pure lumiere.
De ce ravissement l'vn & l'autre étonné,
Attend que son Esprit à ses sens retourné,
Reprenne son assiette; & leur fasse reprendre,
Les devoirs mutuels de parler & d'entendre.
Avec soin cependant, & d'vn œil arresté,
Du merveilleux Desert contemplant la beauté;
Ils remarquent les bras des Palmes verdoyantes,
Chargez d'oiseaux divers, comme de fleurs volantes,
Qui sembloient de concert, rappeller par leurs chants,
La Sainte extasiée, à l'vsage des sens.
Ils s'étonnent de voir glisser sur la verdure,
Comme sur vn tapis tissu par la nature,
Sans fiel & sans venin, des Serpens écaillez,
De couleur, de vernis, de dorure émaillez,
Qui differens de forme, & de lustre superbes,
Sembloient des veines d'or, qui rampoient sur les herbes.
Mais rien ne les surprit, comme fit vn tombeau,
Si rare de matiere, & d'ouvrage si beau,
Qu'il sembloit que l'Ouvrier eust joint en sa structure,
Tous les thresors de l'Art à ceux de la Nature.
Aussi, ni vers les bords où l'Inde est couronné,
Des perles que le jour répand quand il est né;
Ni vers la belle rive où l'orgueilleux * Hidaspe
Se roule dans vn lit environné de jaspe;
Ni vers celle où le * Gange éclatant & doré,
Porte en pompe à la Mer son tribut azuré;
Il n'est mine si riche, & si noble carriere,
Qui pust de cette tombe égaler la matiere.
Ses diverses couleurs, & ses lustres divers,
D'vne part relevez, & d'autre part couverts,
Accompagnoient les traits, achevoient les sculptures,
Et d'vn teint naturel animoient les figures.
Vne armure complette au dessus éclattoit,
Qui d'vn terrible jour les regards rabattoit.
La trempe en paroissoit, aussi forte que fine,
Et d'vn metal meslé, comme est l'Aventurine,
Où l'Or & le Rubis l'vn de l'autre alterez,
Et de feux mutuels l'vn de l'autre éclairez,
Faisoient de leurs rayons, ou plus clairs, ou plus sombres,
De cent riches Portraits & les jours & les ombres:
Auprés du Monument vn rocher se haussoit,
Qui le feu par la cime avecque l'eau poussoit.
La merveille en parut aux Evesques étrange:
A peine croyoient-ils leurs yeux sur ce mélange:

Et plus à peine encor leurs Esprits entendoient,
Par où deux Elemens si divers s'accordoient:
Et quel instinct secret de nouvelle alliance,
Les pouvoit-là tenir en bonne intelligence.
La Sainte enfin revient de son ravissement,
Et les Princes Pasteurs de leur étonnement:
Elle tombe à leurs pieds d'humilité confuse:
Leur fait de son transport vne modeste excuse:
A leur tour, ils luy font excuse en peu de mots,
D'estre venus troubler son bienheureux repos.
Les complimens finis, ils content l'aventure,
Du feu tombé du Ciel sur la royale armure:
Et consultent comment ce presage d'effroy,
Se pourra détourner de l'Armée & du Roy.
Je ne suis pas, répond la Sainte Solitaire,
Celle qu'vn bruit trompeur faussement me veut faire:
Et tout ce qui se void d'étrange en ce Desert,
Ce Printemps eternel, ce terroir toûjours vert,
Cét immortel esprit des herbes & des plantes,
Cette soûmission des bestes innocentes,
Sont vn culte public, que la Nature rend,
Aux cendres d'vn Heros, qui martyr Conquerant,
Laissa dans ce vallon, fameux par sa victoire,
Sa Memoire en honneur & son cercueil en gloire.
S'arrestant à ces mots, elle éleva les yeux:
Un éclair pur & prompt leur répondit des Cieux,
Qui traçant vn long trait, sembla dans l'air écrire,
En caracteres d'or ce qu'elle avoit à dire.
De la sorte éclairée, & rentrant en discours:
Dieu, dit-elle, qui fait sans feu luire les jours,
Qui fait fumer des Monts les sourcilleuses testes,
Qui fait étinceler sous ses pieds les tempestes;
Est celuy, dont le souffle a dans l'air allumé,
La flame qui s'est prise au harnois consumé.
Detestable harnois, dont la trempe infernale,
A la France, à l'Europe, à l'Eglise fatale,
Devoit d'vn feu couvert, le saint Prince brûler,
Et d'vne seule mort, mille morts égaler:
Mais le souffle de Dieu, sans détruire ces armes,
En pouvoit dissiper le venin & les charmes:
Et ce qu'il a meslé la grace avec l'effroy,
Dans vn foudre innocent, pour le salut du Roy;
Luy doit estre vn avis, de regler la vaillance,
Qui le porte plus loin, que ne veut la prudence:
Et commet sans besoin, sa fortune & son sang,
Au delà des devoirs mesurez à son rang.
Du Conseil eternel l'Intendante divine,
A la mort du Dragon d'autres armes destine:
Et le temps est venu, qu'encore vne autre fois,
Leur éclat donnera du lustre au nom François:
Et fera des Bourbons, aprés cette victoire,
Refleurir les Lauriers, & revivre la gloire.
Encore vne autre fois sous les armes d'Aimon,
On verra triompher sa foy, son sang, son nom:
Et le Heros esleu successeur de ses armes,
Plus fort que la fureur, & plus fort que les charmes,
Abatra sous ses pieds le monstrueux Dragon:
Dans l'Egypte épandra la terreur de son nom:
Et sa Race aprés luy, de gloire couronnée,
Sera par la Vertu sur le Thrône menée.
Elle voulut par là finir modestement,
Mais les Prelats voulant plus d'éclaircissement,
Elle reprit ainsi. Je descends d'vne Race,
Qui dans la France encor tient vne illustre place.
Alegonde est mon nom, & mon Pere autrefois,
Fut vn Montmorency fameux par ses exploits.
Mais le sang des Mortels inégal en sa course,
Divers en ses ruisseaux, est le mesme en sa source:
Et l'Esprit Createur, qui forma de ses mains,
Avecque du limon, le premier des Humains,
N'a pas vn autre souffle, & n'a pas d'autres marques,
Pour les corps des Sujets, que pour ceux des Monarques.
J'estois en la Saison qui fait la fleur des ans;
Quand Aimon de Bourbon entre cent Pretendans,
Illustres de naissance, & braves de courage,
Me fut joint par le nœu d'vn chaste mariage.
Le feu de nos Amours dans nos cœurs renfermé,
Sans matiere agissant, sans fumée allumé,
Ressembloit à ce feu de la Sphere suprême,
Qui de soy-mesme ardent, & nourri de soy-mesme,
D'vn eternel effort sur les corps s'élevant,
Tient toûjours le dessus de la pluye & du vent.
D'vn accord mutuel, mais secret, nous bornasmes,
Ce feu de pur esprit, à l'hymen de nos Ames:
Et ce qui de nos cœurs, en passa dans nos yeux,
N'eut jamais pour nos corps rien de contagieux.
La France en ce temps-là d'vn beau zele animée,
Entreprit de porter la guerre en Idumée:
Les Citez & les Bourgs en troupes embarquez,
Les Peuples & les Grands de croix blanches marquez,
Tout l'Estat en vn corps, & d'vn mesme courage,
Sous * Philippe enrollé se prepare au voyage.
Je voulus suivre Aymon, & voulus au hazard,
Aussi bien qu'à la gloire avec luy prendre part.
Dés la premiere nuit que le port nous quittâmes,
Nostre vaisseau parut environné de flames:
Les voiles & le mast de feux étincelans,
D'autres feux de la prouë à la pouppe roulans,
Et du haut de la hune, vn globe de lumiere,
Ebloüirent Aymon, qui veilloit en priere.
Un celeste Guerrier de rayons emplumé,
Couronné de rayons, & de rayons armé,
Vers Aymon ébloüi, de ce globe s'avance,
L'exhorte à la valeur, l'exhorte à la souffrance,
Luy predit les combats, qui pourront le mener
A l'honorable mort, qui le doit couronner:
Et pour le preparer à la guerre future,
Luy laisse vne invincible & prophetique armure;
Invincible aux Demons aussi bien qu'aux Humains,
Et cizelée au Ciel, par d'immortelles mains,
Sur ces Patrons sans corps, sur ces divins Modeles,
Qui sont de l'Avenir les formes eternelles.

De ces predictions le Guerrier animé,
Et du harnois fatal divinement armé,
Servit au siege * d'Acre, & servit à sa prise:
Et pour servir encore aprés Acre conquise,
De Chevaliers d'élite, il fit vn Corps volant,
Qui d'Acre vers Damas, & vers Gaze roulant,
Courant tout le Jourdain, courant jusqu'à la rive,
Où gemit de * Sidon la vieillesse captive,
Fit des Rois Sarrasins les Thrônes chanceler;
Du barbare Croissant fit les cornes branler,
Et jusques au Liban, où ses armes passerent,
Les Cedres devant luy, leur orgueil abaisserent.
Aprés divers combas donnez en divers lieux,
Aymon brave par-tout, par-tout victorieux;
Accourt avec sa troupe, aux plaintes des Eglises,
Que Saladin tenoit, à son Sceptre soûmises.
Le Sultan de Bubaste instruit de son dessein,
En vain nous attendit, nous combattit en vain.
Sur ses Gardes forcez à ses yeux nous passasmes,
Armes, chevaux, rampars sur luy nous renversasmes:
Et le bruit de ce pas, qui fut au loin porté,
Retentit sur les bords du Nil épouvanté.
Saladin contre nous toute vne Armée amene,
Et de douze Escadrons nous ceint dans cette plaine.
Mais avant le combat, il nous fait députer,
Un Ministre d'erreur, qui nous vient presenter,
Un * turban d'vne main, de l'autre vn cimeterre;
Et la paix avec l'vn, avec l'autre la guerre.
Au seul mot de turban & d'infidelité,
Le genereux Aymon de son zele emporté,
Fait donner le signal, & fond comme l'orage,
Qui sort avecque bruit, du ventre d'vn nuage.
L'effroy qui le precede, & la mort qui le suit,
Remplissent tout de sang, de tumulte, & de bruit.
Son Corps fondant aprés augmente le carnage:
Le trouble cede à l'ordre, & la foule au courage.
Mais enfin la victoire accablant le vainqueur;
Et son bras engourdi ne suivant plus son cœur;
L'adresse, & le courage à leur tour defaillirent;
A force de perir, les vaincus nous défirent.
Pas-vn ne recula, pas-vn ne fit effort,
Que pour mourir debout, & signaler sa mort.
Aymon que la vertu de la celeste armure,
Avoit dans le combat conservé sans blessure,
Sentant venir sa fin, sans trouble & sans douleur,
Succomba sous le poids de sa seule valeur.
Je tombai prés de luy, de sa mort plus blessée,
Que du trait, dont j'avois vne épaule percée.
A peine son Esprit fut du corps separé,
Que dans l'Air jusqu'alors, d'vn jour pur éclairé,
Sans vapeur precedente, & sans autre presage,
Il s'épand vn subit & tenebreux nuage:
Du feu, qui dans son sein s'agite avecque bruit,
La menace murmure & la colere luit.
L'eau, la gresle, la flame en descendent en foule:
Il semble que l'eau brusle, & que la flame coule:
La voix d'vn long tonnerre, aux voix des vens répond:
Terrible est le concert qu'en roulant elles font:
Et des foudres volans les flamboyantes aisles,
Font luire l'air au loin d'affreuses étincelles.
A ces feux, à ces bruits, les Barbares troublez,
Pensent voir éclater les Cieux desassemblez:
Les bandes en desordre, & les Chefs sans conduite,
Vont où l'effroy les chasse, où les porte la fuite.
Les forts & saints Martyrs sur le champ demeurez,
Empourprez de leur sang, & de leur mort parez,
Augmentent leur frayeur, des éclairs qu'ils épandent,
Et des feux que leurs corps, par leurs blessures rendent,
Là je creus, & dés-ja mon cœur s'y preparoit,
Aller aprés Aymon dont l'Esprit m'éclairoit.
A mon Ame, l'Amour voulut ouvrir la porte,
Et de l'effort qu'il fit, je restai demi-morte.
En cét estat, Aymon se presente à mes yeux,
Paré d'vn diadême illustre & glorieux.
Des rayons moins brillans le Soleil environnent,
Lors qu'aprés son lever, les Heures le couronnent;
Et la douceur vnie à la serenité,
Donne au front du Printemps vne moindre beauté;
Que n'en donnoit au sien, vn tour brillant de roses,
Dans les champs étoilez sans épines écloses.
Outre le tour de fleurs, qui le front luy ceignoit,
Et d'vn riche lien ses cheveux étreignoit;
En sa main d'autres fleurs, en couronne pliées,
De filets rayonnans me paroissoient liées.
Il sembla me l'offrir, & dire en me l'offrant,
Elle est vostre Alegonde, & j'en suis le garant.
Quoy-que belle pourtant, elle n'est pas entiere:
Il y faut plus de temps, plus d'art, plus de matiere:
Et pour en achever l'étenduë & le tour,
Vos vertus y mettront quelque fleur chaque jour.
Vivez, & l'achevez par vne autre milice,
Sous vn autre Etendart & dans vne autre Lice.
Si la course en est longue, & le combat frequent,
Le triomphe en sera plus illustre & plus grand.
Je reviendrai vous prendre, au bout de la carriere;
Et reünis alors dans vn corps de lumiere,
Nous ne ferons qu'vn Astre, & ne ferons qu'vn jour,
Prés du Thrône eternel de l'eternel Amour.
A ces mots il s'envole; & me laisse vne flame,
Qui me sert d'vn subit & lumineux dictame;
Me guerit de ma playe; & remet dans mon cœur,
Aprés mes sens remis, la force & la vigueur.
Je m'appreste au combat, plus ardente & plus fiere,
Et pour voir l'ennemi je leve la visiere.
Mais, admirez de Dieu les sentiers inconnus;
Deux jeunes Etrangers tout à coup survenus,
Me desarment l'Esprit, me calment le courage,
Et pour me conserver, me tiennent ce langage.
Guerriere, c'est assez: les Barbares défaits,
S'en vont avec leur trouble, & vous laissent la paix.
Changez cette valeur turbulente & sauvage,
Qui se nourrit de sang, qui vit dans le carnage.

C'eſt trop long-temps combatre, & marcher trop long-temps,
Sur les pas des Renauds, ſur les pas des Rolands.
Le Ciel qui vous cherit, vous laiſſe ſur la terre.
Pour faire deſormais vne toute autre guerre,
Sans verſer plus de ſang, ni plus faire de morts,
En ce lieu voſtre Eſprit armé contre ſon corps,
Tranquille conquerant, & vainqueur ſedentaire,
Chef & Soldat d'vn Camp paiſible, & ſolitaire,
Dreſſera des Demons, du Monde & de l'Enfer,
A l'honneur de la Croix, vn trophée en ſa chair.
Mais ces Saints verront-ils du Thrône de leur gloire,
Leurs corps ſacrez pourrir au champ de leur victoire?
Les verront-ils ſervir avec les Meſereans,
Et de paſture aux Loups, & de joüet aux Vents?
Celuy qui fit d'vn mot, les monts & les carrieres,
Qui remplit de metaux les veines des minieres,
Peut ſans materiaux, comme ſans inſtrumens,
Leur dreſſer par nos mains, de riches monumens:
Et vos yeux aujourd'huy ſpectateurs de l'ouvrage,
Pourront à l'avenir, en rendre témoignage.
L'vn d'eux à ce diſcours fait ſigne de la main;
De la terre à ce ſigne, il ſort vn feu ſoudain,
Qui pareil au torrent débordé de la rive,
Où ſa vague long-temps a demeuré captive,
Roule, voltige, ondoye, & porte en vn moment,
Où fumoit le carnage, vn prompt embraſement.
Les corps des Sarraſins ont d'avance en ces flames,
Vn Enfer ſeparé de l'Enfer de leurs Ames.
Le metal le plus dur ne leur peut reſiſter:
Le plus riche ne peut s'en faire reſpecter:
Les armets cizelez, les cuiraſſes dorées,
D'ouvrages curieux les caſaques parées,
Et tout ce qui ſe porte, ou d'artiſte ou de cher,
Des morts qui l'ont porté, devenu le bucher,
Fait vn ſuperbe feu, qui la terre nettoye,
Et conſume le ſang, ſur lequel il ondoye.
Mais diſcret & benin pour les Fideles morts,
D'vne courſe innocente, il paſſe ſur leurs corps:
De jours ſerains & purs, il dore leurs armures:
Il laiſſe des rayons autour de leurs bleſſures:
Et ce qui fut ſanglant, ce qui fut paſle en eux,
Prend le teint de leur gloire, & devient lumineux.
A la flame dans l'air, cela fait, diſſipée:
Succede vne vapeur de jours entre-coupée;
Sur les corps des Martyrs cette vapeur s'étend,
Ceſſe d'eſtre vapeur, devient terre à l'inſtant:
Et fleurie, auſſi-toſt qu'en terre elle eſt changée,
Se trouve de palmiers à l'entour ombragée;
De Palmiers, qui parfaits auſſi-toſt que produits;
Et tout d'vn temps couvers de feüilles & de fruits;
La tombe & le repos des Martyrs honorerent:
Et ce Dome touffu de leurs bras me dreſſerent.
Le Corps du ſeul Aymon ſur le champ demeuré,
Attendoit vn Tombeau des autres ſeparé.
Les jeunes Inconnus l'eſpace en meſurerent;
Des lances qu'ils tenoient, la figure en tracerent;
Et le terrain qui fut de ces lances touché,
Elevé ſans machine, & ſans mains ébauché,
De ſoy-meſme forma, de cette ſepulture,
Autour du corps d'Aymon, la ſoudaine ſtructure.
Mais groſſiere d'abord, & ſans autre ornement,
Que celuy d'vn maſſif & rude ébauchement,
Elle ſe vid bien-toſt, de colonnes ornée,
Et d'vne riche friſe à l'entour couronnée.
La terre molle & ſouple à ces puiſſantes mains,
Suit leurs intentions, s'ajuſte à leurs deſſeins,
En boſſe s'arondit, ſe forme en baſſe-tailles,
Repreſente des Camps, exprime des batailles,
Fait voir des Conquerans, fait voir des Rois armez,
De mine, d'action, de poſture animez:
Et devient, en petit, de leur future gloire,
Le tableau prophetique, à la muette hiſtoire.
L'argile cependant, ſelon les traits divers,
Se coloroit de jours relevez ou couvers;
Et ces jours, qui faiſoient les teintes differentes,
Des figures ſans vie actives & vivantes,
Sous les ſçavantes mains des Ouvriers s'allumoient,
Et la force du marbre à l'ouvrage imprimoient.
La riche Sepulture ainſi fut achevée:
Et l'Armure d'Aymon ſur le faiſte élevée.
En ſuite, vn des Ouvriers m'adreſſant ſon diſcours;
Guerriere, me dit-il, la courſe de vos jours,
Par vn ordre eternel à ce Deſert bornée,
Si vous ſuivez cét ordre, y ſera couronnée.
Au pur eſprit d'Aymon, le voſtre joint aux Cieux,
A jamais joüira d'vn Hymen glorieux:
Et ſon corps joint au voſtre en cette ſepulture,
Reſpecté par les ans, libre de pourriture,
En repos attendra les Trompettes aiſlez,
Par qui ſeront les morts à la vie appellez.
Et ſous vos Noms vn jour, dans * vn autre Hymenée,
Dont l'vnion ſera feconde & fortunée,
Vn Conquerant naiſtra, qui portera les Lys,
De la rive Baltique aux rives de Calis:
Et les replantera d'vne main glorieuſe,
Sur les bords du Danube, & ſur ceux de la Meuſe.
L'vn & l'autre à ces mots en l'air s'évanoüit;
Et laiſſe vn trait de feu, qui coule & m'éblouït.
Je reſte toute ſeule avecque les images,
De ce grand Avenir, & de ces grands preſages.
La Nuit bien-toſt aprés le repos m'amenant,
Me découvre vn ſpectacle encor plus étonnant.
Vne mobile nuë au dedans éclairée,
Et d'vn double Arc-en-ciel à l'entour colorée,
Deſcend juſques à moy, par l'eſpace de l'air,
Et ſans bruit ſe fendant jette vn paiſible éclair.
A l'éclair, à la nuë, il ſuccede vne Roche,
Qui d'vn branle reglé, ſe remuë & s'approche;
Et ſi-toſt qu'elle fut en repos ſur ſon poids,
Vn eſprit doux en ſort, avecque cette voix.

Alegonde, il est temps de sortir de vous-mesme:
D'entrer dans ce Desert lumineux & suprême,
Où par dessus les Corps, par dessus les Esprits,
Et les bas interests de merite & de prix,
De vous mesme purgée, & de vous mesme vuide,
Vous n'aurez que l'Amour pour objet & pour guide:
Et pure en vostre espoir, ferme dans vostre foy,
Vous n'irez qu'à ma gloire, & ne rendrez qu'à moy.
Supprimons pour jamais & peine & recompense;
Remettons à l'Amour l'épée & la balance;
Soûmettez-vous au joug qu'il vous imposera;
Ne souffrez de liens, que ceux qu'il vous fera.
Pour éteindre l'Enfer, & noyer ses supplices,
Pour embraser le Ciel, & brûler ses delices,
Pour reduire à moy seul, vos craintes & vos vœux,
Je vous laisse * ces eaux, & vous laisse ces feux.
La voix nuë & sans corps acheva bien à peine,
Que du Rocher ouvert, il sort vne fontaine,
D'vn jet de feu qui brille, & d'vn jet d'eau qui bruit,
Et s'allie en bruyant, à la flame qu'il suit.
Des vapeurs du Sommeil mon Ame envelopée,
De ce bruit si soudain, par l'oreille frapée,
En sursaut se dégage, & revenuë à soy,
A ses sens étonnez, à peine ajoûte foy.
L'eau, le feu, le rocher ne sont plus les ouvrages,
D'vn Sommeil ébaucheur d'incertaines images:
Ce sont des corps massifs, ils se peuvent toucher,
J'en ai les yeux remplis, & n'ose en approcher.
Mon Esprit convaincu, prend ce dernier spectacle,
Pour vn signe du Ciel, pour vn sensible Oracle.
Deslors en ce Desert j'établis mon sejour,
Où ne voyant que Dieu, n'ayant que son Amour,
Solitaire de corps, d'Esprit plus solitaire,
J'ai reduit tous mes soins, au seul soin de luy plaire.
L'Eternité n'a plus ni thrône, ni bucher,
Qui me puisse ou d'espoir, ou de crainte toucher.
Et ce grand Avenir, qui partageoit mon Ame,
Esteint avec cette eau, brûlé de cette flame,
Me laisse toute entiere, & sans diversion,
A ce Centre des cœurs, à ce Dieu d'vnion,
Qui bien loin du servil, bien loin du mercenaire,
N'admet à ses faveurs que l'Amour solitaire.
Ce recit achevé, les Prelats bien instruits,
Avant qu'on vist monter la Courriere des Nuits,
Reprennent leur chemin vers le Camp des Fidelles:
Pour rendre conte au Roy de ces grandes nouvelles:
Et le choix de Bourbon, par le Roy confirmé,
Est au bruit des clairons, dans le Camp proclamé.
A son nom, la Fortune & la Gloire applaudissent;
Du rivage prochain les flots en retentissent;
Et l'Echo qui de loin se plaist à l'annoncer,
En va jusqu'en son fort, le Monstre menacer.

REMARQUES.

Le premier Dragon. *pag.* 117. *col.* 1.] Ce Dragon est le premier Demon, qui mit la revolte dans le Ciel, & attira aprés soy vne partie des Anges & des Estoiles.

Et le Ciel cette teste. *pag.* 118. *col.* 1.] Le Ciel est la teste du Monde, & par sa situation, & par sa dignité.

Du grand Capet. *pag.* 118. *col.* 1.] Saint Louïs estoit descendu de la Race de Huë Capet.

Sur le saint Mont. *pag.* 119. *col.* 2.] Ce mont est le Calvaire, où le Serpent & le peché ont esté vaincus.

Dans cet Enfer de brique. *pag.* 120. *col.* 2.] Cét Enfer de brique est la fournaise où les trois Hebreux furent jettez par le commandement de Nabuchodonosor.

Elle est belle. *pag.* 120. *col.* 2.] Cette beauté en vne personne de cent ans, ne sera pas trouvée estrange, par ceux qui prendront garde, que la Personne est miraculeuse, & que sans miracle, Sara fut aimée, & mesme enlevée aprés soixante ans.

De Mesmes fut son nom. *pag.* 121. *col.* 1.] Ce De Mesmes Aumosnier de Saint Louïs, estoit de la maison, dont Messieurs De Mesmes d'aujourd'huy sont descendus; & les Heures du Saint Roy, qui sont encore dans leur Bibliotheque, avec des attestations irreprochables, sont vne illustre & ancienne preuve de leur Noblesse.

L'orgueilleux Hidaspe. *p.* 121. *col.* 2.] L'Hidaspe & le Gange sont des Fleuves des Indes.

Sous Philippe enrollé. *pag.* 122. *col.* 2.] C'est Philippe Auguste qui se croisa l'an 1191. & fit le voyage de Syrie.

Servit au siege d'Acre. *pag* 123. *col.* 1.] Acre ville de Syrie fut prise par Philippe Auguste.

Où gemit de Sidon. *pag.* 123. *col.* 1.] Sidon est vne ville de Syrie, autrefois riche & fameuse, sujette aux Sarrasins.

Un Turban d'vne main. *pag.* 123. *col.* 1.] Le Turban est aux Chrestiens vne marque d'Apostasie.

Dans vn autre Hymenée. *pag.* 124. *col.* 2.] Cét Hymenée d'vn Bourbon, & d'vne Montmorency, est vne prediction du mariage de feu Monsieur le Prince, & de feuë Madame la Princesse.

Je vous laisse ces eaux. *pag.* 125. *col.* 1.] Cecy est imité de l'Histoire, qui parle d'vne Femme qui fut veuë en Egypte, avec vn flambeau pour mettre le feu au Ciel, & vne cruche d'eau, pour éteindre le feu d'Enfer.







SAINT LOUIS
OU
LA SAINTE COURONNE RECONQUISE.

LIVRE ONZIÉME.

ARCHAMBAUT va au Desert de la Solitaire : elle luy fait voir les noms, les portraits ; & les gestes des Heros de la Maison de Bourbon, & l'exhorte à se mettre en liberté, & à y remettre Almasonte. A son retour une étrange vision le confirme en l'amour d'Almasonte : une autre vision toute contraire l'en détourne, & l'Amour enfin cede à la Vertu & à la Gloire. Il fait sa declaration à Almasonte, qui en souffre tout ce que peut souffrir une Amante rebutée. Elle est mise en liberté, avec Zahide : & Archambaut retourne vers la Solitaire, pour prendre les armes d'Aymon. Cependant Alzir ; & Meledor, engagez par vœu à la délivrance des deux Princesses, entrent de nuict dans le Camp Chrestien, & ne les y trouvant point, se retirent déguisez des armes d'Archambaut & de celles de Culans. Almasonte & Zahide vont à eux : & les combattent sans les connoistre. Almasonte est tuée par Alzir qui se tuë sur elle : & Zahide tuë Meledor, aprés quoy elle reprend la route du Caire.



ARCHAMBAUT cependant sur ce grand prouostique,
De promesse diuine, & de faveur publique,
Avecque son espoir, sa fortune & son cœur,
De ses gestes futurs mesure la hauteur.
Et si tost qu'au Levant l'Aube eut ouvert la porte,
Au Courier eternel, qui la lumiere porte,
Beni par les Prelats, caressé par le Roy,
Il va fortifié d'esperance & de foy,
Au Desert, où l'attend la sainte Solitaire,
Qui le découvre au jour de l'Ange qui l'éclaire ;
Et pour le recevoir, va jusques aux Palmiers,
Qui sur deux rangs égaux avancez les premiers,
De leurs bras enlacez & touffus de feüillage,
Font comme vn Vestibule à son Palais sauvage.
A peine le Heros daigne voir les Serpens,
A longs tours sur les fleurs, & les herbes rampans :
Il daigne voir à peine, à l'ombre & sous les Palmes,
Les Lions adoucis & les Pantheres calmes.
Mais si-tost qu'à ses yeux, vn éclair surprenant,
Eut annoncé de loin le harnois rayonnant ;
A ce feu precieux, que ses regars suivirent,
Avecque ses regars ses desirs se rendirent.
Son visage en rougit ; & ce rouge croissant,
Par l'éclat, qui sur luy de l'Armure descend,
L'vn se mesle avec l'autre, & fait vne nuance,
De courage & d'espoir, de zele & de vaillance.
Ainsi rougit dans l'air, le nuage enflamé,
Des premiers feux du jour par l'Aube rallumé.

Il s'y fait vn commerce, il s'y fait vn mélange,
Où l'or devient azur, l'azur en or se change :
De longs rayons de pourpre, à des pinceaux pareils,
Avec cent traits d'argent, en meslent de vermeils :
De la Mer au dessous la face rougissante,
Reçoit de ces couleurs l'image tremoussante :
Le Soleil entre deux paroist en se levant,
En éloigner la pluye, en détourner le vent ;
Et des jours temperez, qu'il répand de mesure,
Il donne à tant de traits la derniere teinture.

Alegonde, qui juge à ce boüillon d'esprits,
Que le cœur de Bourbon de l'Armure est épris :
Luy dit, elle est à vous, & vous fut destinée,
Du moment qu'à la mort, Aymon l'eut resinée.
Eclatante de l'art d'vn celeste Armurier,
Eclatante des faits d'vn bienheureux Guerrier,
Elle attend de vos mains, & de vostre courage,
Un jour, qui la doit faire éclater davantage.
Mais des cœurs les plus grands, des plus vaillantes mains,
Si Dieu ne les soûtient, tous les efforts sont vains.
La valeur n'est sans luy, qu'vne fougue indiscrette :
Comme il veut, la Fortune ou se donne, ou se preste :
Et c'est à son signal, que la Victoire met,
Les Lauriers sur le front, des vainqueurs qu'elle fait.
Mais, Seigneur, ces Lauriers ne sont pas de ces plaines,
Où se cueille la fleur des delices humaines.
On ne les void point naistre en ces lieux enchantez,
Où le Luxe nourrit les molles Voluptez :
Où l'Amour, cette Abeille agreable & funeste,
D'vne courte douceur, fait vne longue peste.
Ils se doivent cueillir sur ces Monts escarpez,
D'honorables sueurs, de sang noble trempez,
Où bien loin du repos, bien plus loin des delices,
Entre de hauts rochers, & de bas precipices,
Par vn sentier qu'on void de peu de gens battu,
On arrive à la Gloire, en suivant la Vertu.
Le sentier est penible, & la Guide va viste :
Et l'on ne peut monter aprés elle à ce giste,
Avec vn joug si lourd, & des fers si massifs,
Que sont ceux dont l'Amour accable ses captifs.
Seigneur, rompez ce joug, secoüez cette masse,
Qui charge vostre Esprit, & vos sens embarasse,
Ne croyez pas pouvoir estre Esclave & Vainqueur ;
Joindre au plaisir la gloire, & l'amour à l'honneur.
La chaisne qui vous charge, & qui vous environne,
Ne laisse point sur vous de place à la Couronne.
Sous les pieds d'vne Idole vn Esprit abattu,
A peine peut lever les yeux à la Vertu.
Que faites-vous, captif de cette vaine Idole,
Vous, dont le sang vn jour, de l'vn à l'autre Pole,
Dans le Ciel des Heros, vn sentier doit tracer,
Qui du sentier de lait, doit l'éclat effacer ?
Vous, de qui les Neveux au faiste de la Gloire,
Conduits par la Valeur, couronnez par l'Histoire,
Encore aprés leur mort, de leurs Ombres luiront,
Et leur vie en modele, aux Princes laisseront.
Voyez dés maintenant, de ces grandeurs futures,
La Prophetie en marbre, & la montre en figures.

Du geste, là dessus, sa pensée exprimant,
Et suivant de la main, les traits du Monument,
Elle explique à Bourbon les images fatales,
Qui sont de ses Neveux les muettes Annales.
De ce noble Avenir, le Heros s'entretient :
Les Destins & les Ans de l'espoir il previent :
De ceux qui le suivront, il suit les aventures :
Il combat de l'Esprit avecque leurs figures :
Et de leurs hauts exploits, sur le marbre exprimez,
Son Ame est échauffée, & ses yeux enflamez.

Robert * en qui se fit la fatale Alliance,
D'vne fleur * de Bourbon & d'vn rameau de France ;
Exprimé des premiers, en ses plus jeunes ans,
Terrasse les Gascons devant luy se pressans :
Leur Garonne en gemit, sa vague s'en tourmente,
Et leur Roger captif sur le bord s'en lamente.

Prés de Robert, Louïs grand de mine & de cœur,
Est deux fois des Flamans en bataille vainqueur.
Furnes luy tend les bras, Iuliers baisse la teste :
La Meuse épouvantée à sa marche s'arreste :
Et semble en s'arrestant, presager par sa peur,
Des Louïs de ce nom, la fatale grandeur.

La Castille plus bas, défaite & languissante,
Et du meurtre * de Blanche encore gemissante,
A Bourbon * son vengeur, & son Frere, soûmet,
De ces superbes Tours, le sourcilleux sommet.
La Grace échevelée, & les Vertus en larmes,
Implorent sa justice & reclament ses armes :
Et le * Cruel, auteur d'vn si noir attentat,
Laisse à son Ennemi sa vie & son Estat.

Sous le mesme Bourbon, l'Angleterre confuse,
Accable de ses morts la rive de l'Ecluse :
Le Geant * Artevel, & les Mutins de Gand,
Sous luy sont étendus sur le terrain Flamand :
Sous luy, les Sarrasins, vers les murs de Biserte,
Laissent de leurs Drapeaux la campagne couverte :
Et le sang infidelle à gros boüillons descend,
Vers la Mer, dont les flots vont d'horreur se pressant.

Jean le fleau des Anglois, les bat en Normandie :
Sa mine dans le marbre est constante & hardie :
Les Leopards vaincus y semblent à ses pieds,
De blessures sanglans, & de frayeurs liez.

D'autre-part, sur la rive où l'Arn pesant & morne,
Paroist dans les roseaux cacher sa froide corne ;
Gilbert * victorieux fait le pas à son Roy :
Les Toscans abatus se rangent sous sa loy :
Et Naples enchaisnée, au bruit de sa victoire,
De ses premiers * amours rappellant la memoire,
Deteste de sa Tour, ses Maistres inhumains,
Et secoüant ses fers, de loin luy tend les mains.

Plus bas, où se voyoient les bandes Espagnoles,
De leur sang inonder le champ de Cerisoles,
Anguien * dés-ja vainqueur, les fuyars poursuivoit ;
L'Eridan pour le voir sur ses bords s'élevoit :

Et pour le couronner, les Peupliers du rivage,
Luy presentoient de loin leur * Ambre & leur feuillage.

La France d'autre-part, défaite & sans couleur,
Du plus grand des Bourbons imploroit la valeur.
Sa robe estoit rompuë, & de son sang tachée;
Sa Couronne tomboit, de son front détachée:
Des Monstres * inconnus en fureur accouroient,
Et pour la déchirer leurs ongles preparoient.
Henry, pour la sauver, opposoit à leur rage,
La Fortune & le Droit, le sens & le courage:
Le fer victorieux en ses mains éclatoit;
Et de son seul éclat les Monstres écartoit.
A leur secours, en vain, d'vne corne infernale,
La Discorde aux Estats, aux Empires fatale,
Ses implacables Sœurs des Enfers appelloit,
Et de son souffle, en vain, la temp este rouloit.
Le Heros assisté d'vn Ministre celeste,
Reprimoit l'attentat de la Troupe funeste:
Tous deux d'vn mesme effort les Serpens tronçonnoient;
A peine dans leur sang les tronçons se traisnoient:
Et leurs gosiers bouffis, encore avec menace,
Souffloient leurs derniers feux, & leur derniere audace.

Aprés ces Monstres morts, la France renaissoit;
Ses yeux se rallumoient, son teint refleurissoit;
Et de sa guerison, à l'entour de sa teste,
Ses Lys renouvellez, sembloient sentir la feste.
Là, son Liberateur, aprés de longs travaux,
De ses Sujets vainqueur, vainqueur de ses Rivaux,
Sur la plaine d'Yvry de Rebelles jonchée,
Recevoit sa Couronne à l'Espagne arrachée.
La Discorde & l'Envie à ses pieds en fumoient;
Leurs Serpens herissez de rage en écumoient;
Et le sanglant Demon, Ministre de la Guerre,
Avec elles lié, du front battoit la terre.

Dn glorieux Henry, le Fils plus glorieux,
Attaquoit vne Roche injurieuse aux Cieux:
Sur des chasteaux vogans l'Angleterre embarquée,
Accouroit au secours de la Roche attaquée:
Avecque les Saisons, les Demons s'en mesloient;
Les tempestes, les vents, les vagues y rouloient;
Et l'Esprit de revolte assisté des Furies,
Metroit les tourbillons pour elle en batteries.
Les Anges Intendans des ondes & des airs,
S'y voyoient d'autre-part environnez d'éclairs:
Les vns, pour éloigner les Flottes conjurées,
Faisoient changer de temps, & de cours aux marées:
D'autres faisoient aux flots grondans & mutinez,
Un nouveau joug d'écueils l'vn à l'autre enchaisnez.
D'vn si vaste travail la Mer humiliée,
Escumoit sous le frein, dont elle estoit liée:
Et des Hommes Marins sur les vagues portez,
De Balenes, de Thons, de Dauphins escortez,
Annonçoient de la trompe, à la Roche rebelle,
La foudre dés-ja preste, à descendre sur elle.

Les Alpes s'y voyoient, & sur leurs dos coupez,
Des ramparts suspendus, & des forts escarpez;
Louis, sans redouter ni monts, ni précipices,
Marchoit aprés la gloire, & suivoit ses auspices:
Les cornes des Rochers devant luy s'inclinoient;
Et les Sapins courbez d'enhaut le couronnoient.
Sous les Tours de Milan, au bruit de ses conquestes,
Les Couleuvres cachoient leur frayeur & leurs testes:
Naples, Gennes, Cazal, au bruit de ses combats,
L'appelloient de leurs fers, & luy tendoient les bras:
Et l'Eridan, jadis des Fleuves le Monarque,
N'ayant plus de grandeur, ni vestige ni marqne,
Montroit, pour l'exciter à delivrer ses eaux,
Des chaisnes sur ses bras, & parmi ses roseaux.

Plus bas, le Pyrenée à cent testes cornuës;
Montant avec orgueil, & regnant sur les nuës,
Sembloit toute la France au combat provoquer,
Sembloit armé de Pins afin de la choquer.
Louis, du Mont Geant méprisant la menace,
Au passage, au combat preparoit son audace.
Au bruit de sa venuë à l'Espagne porté,
L'Ibere se voyoit de frayeur arresté:
Le Tage * resserroit dans son Urne dorée,
Son gravier jaunissant, & son onde azurée:
Et jusques au rivage, où les flots s'en troubloient,
Les Colonnes * d'Hercule avec eux en trembloient.
La Navarre d'ailleurs, en élevoit la teste;
A secouër le joug Barcelonne estoit preste;
Et Lisbonne appelloit du geste & de la voix,
Sur ses fers se haussant, ses legitimes Rois.

Louis donné du Ciel, aprés Louis le Juste,
Dés son enfance meur, dés sa jeunesse auguste,
Au Thrône se voyoit par les Graces porté,
Et des Vertus, en garde, alentour escorté.
Cent villes d'Allemagne, & cent autres de Flandre,
Soit de gré, soit de force, à luy se venoient rendre:
Et la Meuse, le Rhin, la Moselle, & la Lys,
Par sa gloire attirez, tendoient les bras aux Lys.

La Discorde y couroit, de fureur enflammée,
De viperes couverte, & d'vne fronde armée:
Mais d'vne fronde affreuse, & faite de Serpents,
Qui la pierre & le feu portoient entre leurs dents.
Tout vn peuple en furie, & changé par ses charmes,
La suivoit à la foule, armé de mesmes armes.
A la main de chacun, deux longs Serpens rouloient,
D'où flames & cailloux, en tumulte voloient.
L'air en estoit ardent, & la terre allumée:
On ne voyoit par-tout, que trouble & que fumée:
A ce trouble intestin se mesloit l'étranger;
Et la France ébranlée en estoit en danger.
Là, le jeune Monarque assisté de son Ange,
Appaise le desordre, & la Discorde range:
L'Infernale Frondeuse a les deux bras liez,
De ses propres Serpens, sur son dos repliez:

Et le peuple gueri d'vn charme si funeste,
Barricades & Fronde avec horreur deteste.
Plus bas, où se voyoit le jeune Prince armé,
Et d'vn noble aiguillon à la guerre animé,
Les drapeaux, les canons, les foudres de la France,
Brilloient de nouveaux feux tirez de sa presence.
Le hautain Montmedy paroissoit glorieux,
Ayant à trébucher, de le faire à ses yeux.
Et l'Aigle des Romains, de l'Aûtriche échapée,
Luy presentant de loin, le grand Globe & l'Epée,
Sembloit vers luy la teste & les aisles tourner,
Et prendre son essor, pour l'aller couronner.
Des portraits ciselez sur la Tombe historique,
Bourbon passe aux portraits de l'Armure heroïque.
Là se voyoit d'vn trait prophetique & fatal,
Du Rameau de Condé l'esperance en metal.
Le Premier de ce nom, d'vne Ame haute & fiere,
Deux fois des Estrangers défendoit la frontiere.
Son bras & son conseil suspendoient le malheur;
Il rendoit aux vaincus l'espoir & la valeur;
Et sa seule Vertu, dans la perte commune,
Epouventoit l'Espagne & bravoit sa Fortune.
Prés du bord plantureux, où la Saone en dormant,
Se traisne vers le lit du Rhône son Amant;
Henry donnoit la chasse aux Troupes Allemandes,
Dont les drapeaux nombreux, & les nombreuses bandes,
Sembloient faire dans l'air de volantes forests,
Et de torrens ferrez innonder les guerests.
Les Fleuves d'alentour élevez sur leurs bornes,
Entouroient l'Ennemi, le pressoient de leurs cornes:
Ces lourds & vastes Corps, où les vagues alloient,
De leur masse empeschez, en desordre rouloient:
Et les chevaux traisnez avecque le bagage,
Du pied cherchoient le fond, & de l'œil le rivage.
L'effroyable Galas, à son tour effrayé,
Fuyoit son Camp flottant, & son espoir nayé.
Quelques Aigles à peine avec luy fugitives,
Laissuient le long des eaux leurs dépouilles captives:
Et rien ne luy restoit, aprés tant de fureur,
Que le nom de terrible, & sa propre terreur.
Loüis aprés Henry, le Fils aprés le Pere,
Opposoit sa valeur à la force estrangere,
Les plaines & les monts s'y voyoient inondez,
D'escadrons ennemis à Rocroy débordez.
La France estoit en deüil, & les François en larmes,
Faisoient de crespes noirs vne nuit sur leurs armes;
Et leurs tambours muets, leurs trompetes sans voix,
De leurs Drapeaux traisnans les longs & tristes bois,
Sembloient de leur Roy mort, regretter la memoire,
Et joindre leurs regrets, à ceux de la Victoire.
Loüis encore jeune & dés-ja plein de cœur,
Faisoit là son essay de Chef & de Vainqueur.
Les François à son feu rechauffoient leur courage;
Les Vallons effrayez en changeoient de visage;
La foudre des canons sembloit s'en allumer;
Le fer sembloit en luire, & le sang en fumer:
Et du Lion Flamand l'effroyable paupiere,
Ne pouvoit qu'en fuyant, en souffrir la lumiere.
La Victoire suivoit avec étonnement,
D'vn feu si genereux le subit mouvement.
Et la Fortune lasse, & presque hors d'haleine,
Des aisles & des pieds ne le suivoit qu'à peine.
En vain là Thionville & Philisbourg forcez,
Opposoient au vainqueur leurs murs & leurs fossez;
Les murs les plus hautains qu'il battoit de sa foudre,
Tombant dans leurs fossez, les combloient de leur poudre:
Et l'on voyoit germer des Lauriers & des Lys,
Sur les fossez comblez, & les murs démolis.
Fribourg y paroissoit bordé de roches nuës,
Des Vautours seulement & des Aigles connuës.
On voyoit là sans corps la crainte & la terreur:
Sans traits on y voyoit l'épouvante & l'horreur:
Le celeste Artisan les avoit exprimées,
Sur les Bois, sur les Monts, dans les rangs des Armées.
Loüis par tout Vainqueur les Allemans poussoit;
Des fleuves de leur sang la terre rougissoit;
Les roches se voyoient de leur chute ébranlées,
Et leurs morts paroissoient des monts dans les valées.
Les Bavarois pareils à des Sapins armez,
Prés de là se montroient de fureur animez:
La plaine de Norlingue en estoit affaissée:
Elle sembloit gemir, de leur marche pressée;
Et l'orgueilleux Mercy, qui leurs troupes rangeoit,
Sous l'acier éclatant, à leur front voltigeoit.
Mais de ce faux éclat la menace estoit vaine;
Il tomboit abatu d'vne foudre soudaine:
De ce coup ses Lauriers, en souffre s'exhaloient;
Ses armes avec eux, autour de luy brûloient:
Les Drapeaux renversez, & les bandes couchées,
Ressembloient aux moissons que l'orage a touchées.
Le Danube & le Rhin couronnez de roseaux,
De frayeur au delà, se cachoient dans leurs eaux:
Et de leurs bords feconds les Citez habitantes,
Au bruit de la défaite, en desordre & tremblantes,
En vain tendoient les bras, aux Aigles que la peur
Chassoit bien haut dans l'air, & bien loin du Vainqueur.
D'autre-part on voyoit vne Mer figurée:
La rive en estoit verte & la vague azurée:
Les Vaisseaux y sembloient avec le vent voler:
Les flots chenus d'écume y sembloient se rouler:
Et l'œil deceu de l'art & de son imposture,
Pensoit en distinguer le cours & le murmure.
Là, Dunquerque autrefois, la Reyne de la Mer,
Des masses de ses tours offusquoit l'onde & l'air.
L'Espagne avec la Flandre en garde sur sa porte;
Dans son Port, la Tempeste & sa bruyante escorte;
Le long de ses ramparts cent canons arrangez,
De tonnerres de fer & de souffre chargez,
Et de cent Nations la défense invincible,
Sembloient mesme aux regards la rendre inaccessible.

Mais Louïs, & la Flandre & l'Espagne en chassoit;
Et malgré les Saisons & les Mers la forçoit.
Des voix de sa trompete, & du bruit de ses aisles,
La Renommée au loin en portoit les nouvelles:
Et les Vents Messagers, que la Gloire conduit,
Alloient jusques au Tage, en répandre le bruit.
A ce bruit, on voyoit jusqu'aux dunes prochaines,
Les Tritons s'égayer avecque les Sirenes:
Et dans les plis des flots, les Dauphins ciselez,
Faire luire l'argent de leurs dos estoilez.
La bataille de Lens autre-part exprimée,
Faisoit couler le sang, & monter la fumée:
L'air en perdoit le jour, la terre en rougissoit,
De cent canons en feu la flame éblouissoit;
Et d'vn trait merveilleux, la matiere brunie,
Sembloit en imiter la terrible harmonie.
Sur ces torrens de sang, sous ces foudres de fer,
Louïs alloit brillant, d'vn formidable éclair:
Les armes, les drapeaux, les combats, la Victoire
Tiroient de cét éclair, vne lueur de gloire.
Et le Lion Belgique, avec l'Aigle Germain,
De ses feux éblouis, & blessez de sa main,
Vers les rives de Lys, se retirant à peine,
Laissoient avec leur sang, leurs ongles sur la plaine.
Archambaut parcourant de l'esprit & des yeux,
Cét Avenir illustre & dés-ja glorieux;
S'excite à la lueur de ces grandes images,
A porter sa vertu plus loin que ces presages:
Et jaloux de son Sang, rival de ses Neveux,
S'encourage à monter plus viste, & plus haut qu'eux.
Hastez le pas, Seigneur, luy dit la Prophetisse;
Dés-ja vos Successeurs s'approchent de la Lice:
Aux barrieres dés-ja leur valeur fait du bruit,
De rayons avancez dés-ja leur gloire luit.
A vous qui devant eux, estes dans la Carriere,
Il seroit peu seant de demeurer derriere.
Leurs faits que vous voyez, & qui vont vous armer,
A d'autres faits plus grands, vous doivent animer.
Et vous ne sçauriez plus aller qu'à la Victoire,
Couvert de leur fortune, & chargé de leur gloire.
Commencez-donc à vaincre, & commencez par vous:
Sur vostre propre cœur tournez vos premiers coups.
Ce cœur si haut jadis, ce cœur jadis si brave,
Est maintenant vaincu, maintenant est esclave.
Un Enfant desarmé, vagabond, fugitif,
L'a blessé sans combat, & l'a fait son captif.
Il faut rompre, Seigneur, la chaisne qui le lie;
Il faut briser le joug, dont le poids l'humilie.
L'aiguillon de l'Honneur, celuy de la Vertu,
S'émoussent contre vn cœur sous l'Amour abatu:
Et les armes d'Aymon, tant de fois couronnées,
A parer vn captif ne sont pas destinées.
Secoüez donc ces fers, rompez cette prison;
Rentrez dans le chemin où vous veut la raison;
Et chassez loin de vous, cette Esclave regnante,
Qu'en vain vous tourmentez, comme elle vous tourmente.
Quoy, vous ne pourrez vaincre vn * Insecte volant,
Qui répand par les yeux vn venin doux & lent;
Et vous vaincrez vn Monstre, aux Geans redoutable,
Un Monstre qui les Pins & les Cedres accable?
Commencez-donc par vous; chassez de vostre cœur,
Cét Insecte volant, ce doux Empoisonneur.
Vous ne pouvez pretendre à l'armure heroïque,
Qu'aprés avoir fourni ce combat domestique.
Pour gage cependant prenez ce coutelas:
Sa vertu doublera la force à vostre bras:
Et par tout où luira sa fatale lumiere,
La Victoire & l'Honneur suivront vostre banniere.
Alegonde, à ces mots, le coutelas luy ceint;
Luy conte de quel sang autrefois il fut teint:
L'instruit de la vertu qu'il a contre les charmes,
De la force qu'il a sur les plus fortes armes:
Et de seconds avis les premiers confirmant;
A l'honneur de la Croix & des Lys l'animant;
Le congedie enfin, sur le point que les ombres,
Se faisoient sous les corps plus grandes & plus sombres.
Il retourne animé de l'exemple d'Aymon;
Glorieux des Heros destinez à son nom:
Et les Lauriers promis aux rameaux de sa Race,
Relevent son espoir, & doublent son audace.
Tandis qu'il s'entretient de ce grand Avenir,
Que son Esprit ne peut qu'à peine contenir;
L'image d'Almasonte altiere & dominante,
Et sur toute autre image, en son Ame regnante,
Avecque la Vertu dispute de son cœur;
L'vne a pour soy l'Amour, l'autre a pour soy l'Honneur;
L'vne allegue son sang & montre ses blessures;
L'autre étalle l'éclat des Couronnes futures.
La Raison chancelante & confuse entre deux,
Laisse leur droit obscur, & le combat douteux.
Ainsi, quand sur le dos de l'écumeuse plaine,
Deux Vents d'égale force, & de pareille haleine,
L'vn du Midy venu, l'autre venu du Nord,
Disputent le butin d'vn Vaisseau de haut bord;
Sous l'vn gemit la pouppe, & sous l'autre la prouë:
L'vn déchire la voile, & l'autre la secouë:
L'arbre battu ne sçait auquel des deux ceder:
Le Pilote éperdu ne sçait dequoy s'ayder:
Il se conseille en vain avecque la Boussole;
En vain il prend avis de la Carte & du Pole;
La Boussole le trouble, & n'a rien d'arresté:
La Carte le confond, le Pole est sans clarté:
Et l'art luy defaillant, non moins que le courage,
Il se remet au Sort, & s'apreste au naufrage.
D'vn orage pareil Archambaut combatu,
Tantost cede à l'Amour, tantost à la Vertu:
La Raison le retient, la Passion l'emporte,
Selon que l'vne ou l'autre, est plus foible ou plus forte:
Et frissonnant de crainte, enflamé de desir,
Ne sçachant que laisser, ne sçachant que choisir,

Il flotte haut & bas, au flux de ses pensées,
De l'vn à l'autre objet, en trouble balancées;
Comme entre deux écueils d'écume blanchissans,
Sont balancez les flots troublez & gemissans.
Le Sort donc veut, dit-il, que je vous abandonne,
Sur l'espoir d'vne fresle & frivole Couronne:
Que je quite l'Amour pour aller à l'Honneur:
Que je pare mon front, & m'arrache le cœur.
Dequoy me servira ce Phantôme de Gloire,
Qu'avec tant de peril engendre la Victoire;
Si tandis que je suis d'vn Laurier vain chargé,
D'vn poison penetrant, mon esprit est rongé?
Si tandis qu'au dehors, le Peuple me parfume,
Vn feu lent & secret, au dedans me consume?
Qu'importe à mon repos de vaincre le Dragon,
De tracer de son sang l'Histoire de mon nom,
Si l'Amour me doit estre vne Harpie immortelle,
Qui jour & nuit ma peine, & ma mort renouvelle?
Escoutez, Almasonte, escoutez vostre Amant;
Son cœur parle, & jamais la voix du cœur ne ment.
Je remets à vos pieds, & couronne, & victoire,
Et ne veux plus que vous, pour Fortune & pour Gloire.
Desormais à vos yeux mon honneur je remets:
Mes palmes sous vos yeux germeront desormais:
Et de vos yeux encor naistront les destinées,
Qui seront par l'Amour, à mes jours assinées.
A ces mots il sembla, que son cœur détaché,
Et d'vn subit effort de sa place arraché,
Sur vn ardent soûpir volant vers Almasonte,
Dûst abattre en partant, & l'honneur & la honte.
La raison qui survint, de son poids l'affermit:.
Et l'honneur ébranlé dans son lieu se remit.
Qui l'eust pensé, dit-il, & qui l'auroit pû croire,
Que pour suivre l'Amour, tu laissasses la Gloire?
Infidelle transfuge, infame deserteur,
Qu'est devenu ton sens, qu'as-tu fait de ton cœur?
Donques pour vne Idole, aussi fresle que vaine,
Qui branle à tous les vents de l'inconstance humaine,
Qui maintenant éclate, & tantost pourrira,
Qu'vne ride, demain, au plus tard, détruira;
Quitteras-tu le rang, perdras-tu la Couronne,
Que la Vertu promet, & que la Gloire donne?
Crain du moins le reproche, écoute au moins la voix,
De tes Enfans Heros, & de tes Neveux Rois.
Ne souille point l'honneur que le Ciel leur prepare:
Ne soûmets point leur Pere au joug d'vne Barbare.
Mais, où vid-on jamais sans amour vn grand cœur?
Qui jamais sans amour, vid vn Guerrier vainqueur?
Sans ce feu, la vaillance a-t-elle quelque force?
La Palme sans le Myrte a-t-elle quelque amorce?
Et quelle est cette ingrate & cruelle raison,
Qui veut qu'vne Beauté qui rompit ma prison,
Qui fut pour me sauver, sourde au sang de son Frere,
Qui pour moy se chargea du couroux de son Pere,
Contre ma foy laissée, & contre mon serment,
Laisse à mon souvenir vn eternel tourment?
Amour, Honneur, Raison, Almasonte, Victoire,
Qui suivrai-je de vous, qui de vous dois-je croire?
De soins si differens Archambaut divisé,
Combatu de soy-mesme, à soy-mesme opposé,
Arrive dans sa tente, au point que les Estoiles,
Pour se montrer au Monde, avoient levé leurs voiles.
Retiré de ses gens, & sans autres témoins,
Que la Gloire & l'Amour complices de ses soins,
Sur son lit il se jette; & remet ses pensées,
Au flux des passions, dont elles sont poussées.
Tout à coup dans ce trouble, vn soudain jour s'épand,
Qui luy frappe les yeux, & son esprit suspend.
Il void vne Couronne illustre & flamboyante,
Sans appuy suspenduë au milieu de sa Tente.
Le cercle estoit de cœurs par couples arrangez,
Et de chiffres ardens l'vn dans l'autre engagez.
Chacun d'eux rayonnoit d'vne flame plus belle,
Que n'est celle du jour que l'Aube renouvelle:
Et de la nuit changée au grand feu qu'ils faisoient,
La pasleur éclatoit, les ombres s'embrasoient.
Du milieu de ces cœurs disposez en couronne,
Vne voix étenduë en ces termes résonne.
Du Globe, où le Planete Intendant des Amours,
Suivi de mille feux a sa route & son cours;
Nous, qui fûmes jadis des Ames Conquerantes,
Qui sommes maintenant des Estoiles errantes;
Et qui suivons par-tour, le glorieux Flambeau,
Qui fait l'attrait du Bon, & la grace du Beau;
En troupe nous venons, de l'Amour deputées,
Pour ranger les Vertus contre luy revoltées:
Et monstrer aux Vaillans, que sans luy, la Valeur
N'est qu'vne temeraire & brutale chaleur:
Que la Gloire n'a point de couronne complette,
Que des Lauriers cueillis aux rays de ce Planete;
Et que tous les grands cœurs se font sous les regars,
De l'Astre de Venus, & de l'Astre de Mars.
Des rayons redoublez ces paroles suivirent,
Et par toute la chambre, en rond se répandirent.
Tout ce qu'on y voyoit, à l'aiguille tracé,
Disparut tout à coup, par ce jour effacé:
Et par vne subite & surprenante Scene,
Au lieu des Chefs de soye, & des Soldats de laine,
Qui sur de longs tapis en repos combatoient,
Et des guerres sans bruit, aux yeux representoient;
A Bourbon étonné, les histoires s'offrirent,
De Guerriers qui jadis à l'Amour se soûmirent.
Alcide le premier y paroist desarmé:
De gommes de Levant son poil est parfumé:
De sa peau de Lion vne * Fille se joüe:
D'vn éventail de plume, vne autre l'amadoüe:
Et pour l'assujettir, les Amours ses vainqueurs,
Luy font vn joug d'vn arc, & de festons de fleurs.
Achille se void-là, captif de sa * captive:
Il chante, & les Tritons l'écoute de la rive:

Un Amour, de deux traits à ses chans applaudit;
Son Esclave Maistresse aux Echos les redit;
Les Dauphins vers le bord, pour les ouïr s'avan-
cent:
Patrocle * les apprend, & les Nymphes les dansent.

Le brave & fort Samson, l'Hercule des Juifs,
Est mis là par l'Amour, au rang de ses Captifs.
Du sang des Mescreans la machoire trempée,
Qui jadis luy servit de pavois & d'épée,
Sert là d'vn vain joüet, à des Enfans volans,
Qui la percent de traits, & luy cassent les dents:
Dalile, * d'vne main cependant le couronne,
Et d'vn regard brûlant, par les yeux l'empoisonne.

David mesme s'y void; prés de luy deux Amours,
Avec vn grand * Lion enchaisnent vn grand Ours.
Du Geant Philistin la teste ensanglantée,
Est par d'autres Amours, en triomphe portée.
Des accors de sa harpe, ils sont tous animez:
Ils sont tous de cailloux * & de frondes armez:
Les cordes de leurs arcs sont en frondes changées:
Et de cailloux ardens leurs trousses sont chargées.
Le Frondeur Conquerant, d'vn coup secret atteint,
Au silence, aux Echos, à sa harpe se plaint.
Bersabée y consent, les Zephirs y répondent;
Et leurs plaintes en l'air; aux siennes se confondent.

Ce theatre d'Amour à Bourbon presenté,
Suspend l'émotion de son cœur agité,
Il consulte ses sens; & ses sens qu'il consulte,
Mettent l'étonnement où regnoit le tumulte.
Il se resout enfin, il reprend sa vigueur:
Au secours de l'Esprit il fait venir le cœur:
Et du riche fourreau tirant l'arme invincible,
Qui dans la main d'Aymon jadis fut si terrible,
Il marche où ces Amans, sans couleur colorez,
Et sans corps se mouvans, paroissent figurez.
A la vertu qui sort de la fatale épée,
Cette Scene trompeuse, à l'instant dissipée,
Dans les ombres se perd, avecque les Auteurs
Des portraits supposez, & des feux imposteurs.
Bourbon ne doute plus de la ruse ennemie;
Le calme se remet dans son Ame affermie;
Et son cœur sous le poids de l'Amour abatu,
Tout à coup relevé, se rend à la Vertu.

Je suis à vous, dit-il, noble & grande Maistresse;
Venez à mon secours, appuyez ma foiblesse:
Je sens qu'au trait d'Amour, qui m'a percé le cœur,
Un trait va succeder d'eternelle douleur.
Et de ce trait second, la funeste ouverture,
Est mal propre à fermer ma premiere blessure.
La Victoire & l'Honneur ont beau pour me guerir,
Et palmes, & lauriers à mains pleines m'offrir:
Ni palme, ni lauriers, ni quoy que l'on essaye,
Ne peut avec succés s'appliquer à ma playe.
Mais, divine Vertu, soit du Ciel, soit du Sort,
Sans plainte, il faut souffrir pour vous, jusqu'à la
mort:
Et c'est à vos Suivans, assez de recompense,
Que vostre seul adveu couronne leur souffrance.

A ces mots vn subit & rayonnant éclair,
Sans bruit tombant du Ciel, remet le jour dans l'air:
Et dans sa Tente il void les peintures de laine,
Prendre d'autres couleurs, former vne autre Scene:
Mais des couleurs de sang, vne Scene d'horreur,
Où le plaisir est peine, où l'amour est fureur.
Alcide consumé d'vn lent & long supplice,
Qui ses veines épuise, & par ses os se glisse,
Detestant * Dejanire, & l'Amour blasphemant,
Cherche dans vn bucher la fin de son tourment.
De cét acte sanglant la figure est affreuse;
La pasle Jalousie y paroist furieuse;
Elle souffle, elle attise; & ses * cheveux sifflans,
Allument le bucher avec elle soufflans.

Le fier & fort Achille, aux pieds * de Polixene,
Est là d'vn Ennemi la victime inhumaine.
L'Amour qui l'a livré, de son malheur se rit;
Et * Polixene mesme à sa chute applaudit.

Aprés Samson paroist sous les fers & sans armes,
Le sang de ses * yeux morts, coule avecque ses lar-
mes:
Dalile fait son jeu de ses cheveux coupez;
A tourner vn moulin ses bras sont occupez;
La honte & le dépit tour à tour les confondent,
Et les cris de la roüe, à ses plaintes répondent.

En suite il void David, penitent & puni,
De son Thrône chassé, de son Palais banni.
L'Amour qui l'a deceu devenu sa Furie,
La torche en main le suit, avec * l'Ombre d'Urie.
Et l'Ange Executeur, sur sa teste volant,
Le frappe des éclairs d'vn coutelas brûlant.

Archambaut contemploit cette seconde Scene,
Quand vne voix en sort harmonieuse & plaine,
Qui luy fait observer, des Vaillans amoureux,
Les desordres punis de succez malheureux.
A la voix, il se mesle vne pure lumiere,
Qui penetrant son Ame, à travers la matiere,
Dégage son Esprit, éclaire sa raison,
Luy fait sentir son joug, luy fait voir sa prison.
L'Image d'Almasonte en son sang imprimée,
A ce rayon divin s'évapore en fumée:
Nulle trace n'en reste, & dans ce nouveau jour,
A peine trouve-t-il, où le blessa l'Amour.

Le Pilote échapé de la main du Corsaire,
Garanti des écueils, & de la Mer contraire,
Paroist moins doucement étonné sur le bord,
Où l'orage irrité fait son dernier effort,
Et les flots écumans, d'vne plainte commune,
Semblent de son salut accuser la Fortune.
Par cét affreux spectacle Archambaut mieux in-
struit,
Acheve en oraison le reste de la nuit:
Et si-tost que le jour, de couleurs renaissantes,
Eut repeint la campagne, & redoré les Tentes;
Il consulte avec soin, comment & par quel art,
Il pourra disposer Almasonte au depart.

De soins sur soins roulans la Princesse agitée,
Arrive là dessus, de Zahide assistée.

Dés la derniere nuit, cent songes menaçans,
Avoient mis la frayeur & le trouble en ses sens:
L'Ombre d'Osmin son Frere encore languissante,
Par trois fois l'appella, d'vne voix gemissante:
Son cœur, par vn Vautour, de son corps separé,
Par vn autre Vautour, luy sembla déchiré:
L'Ermine du cimier élevé sur ses armes,
En jetta de longs cris, en répandit des larmes:
Un Croissant d'or bruni sauta de son harnois:
Une sueur de sang ruissela de ses doigts.
De ces songes si noirs, & de si triste augure,
La Princesse attendoit quelque étrange avanture;
Et le froid, que Bourbon des-ja changé, luy fit.
D'vne frayeur nouvelle ébranla son Esprit.
Quoy, dit-elle, Bourbon, cent affreuses images,
M'auroient esté sans vous, de faux & vains presages?
Et sans cette froideur, qui m'annonce la mort,
Je n'aurois rien compris de mon funeste sort?
Sçaurai-je encor de vous, s'il faut que je perisse,
Qui sera mon Bourreau, quel sera mon supplice?
Vous avez commencé, vous pouvez achever:
La mort n'est pas le pis, qui me puisse arriver.
Ce froid, qui vous surprend, & qui vous met en peine,
Me vient, luy répond-il, d'vne Estoile inhumaine:
J'en souffre plus que vous;& jusques dans mon cœur,
La fatale influence a porté sa rigueur.
Mais puis-je l'arrester? & les ordres celestes,
Heureux ou malheureux, propices ou funestes,
Viennent-ils pas à nous, conduits par vn pouvoir,
Qui ne se peut changer, non plus que se prevoir?
Sous les ordres cruels de cette Loy supréme,
Qui veut qu'en vous perdant, je me perde moy-mesme,
Qu'en m'arrachant de vous, je m'arrache le cœur;
Puis-je me contrefaire & cacher ma douleur?
Encore si l'Estoile à me nuire obstinée,
Avoit à mon trépas sa rigueur terminée;
Je mourrois, Almasonte, & sans perdre l'amour,
Vous laissant mon esprit, je laisserois le jour.
Mais c'est à mon amour qu'en veut cette cruelle:
Mon honneur & ma foy conspirent avec elle:
L'ordre mesme fatal à ma posterité,
A noüé dans le Ciel cette necessité;
Et sans tacher mon nom, sans exclure ma Race,
Du Thrône où le Destin luy prepare vne place;
Je ne puis suivre icy, la pante de mon cœur,
Et pour sauver l'amour, abandonner l'honneur.
Je le prens à témoin, cét honneur qui m'entraisne,
Que pour moy, son devoir est vne lourde chaisne:
Et j'aurois preferé, s'il estoit à mon choix,
Un joug fait de vos mains, aux Couronnes des Rois.
Mais contre mon instinct, mon Estoile est trop forte:
Et la necessité sur le plaisir l'emporte.
Au moins, malgré l'Estoile & la necessité,
Vostre nom toûjours grand, & toûjours respecté,
Autant par amitié, que par reconnoissance,
Sur tout autre, en mon cœur, aura la preference.
Là, d'vn long souvenir vos bienfaits conservez,
Et de la propre main des Graces cultivez,
Avecque vos vertus, seront de ma memoire,
Le plus cher entretien, & la plus douce histoire:
Et d'vn art immortel, vostre portrait tiré,
Sera toûjours de moy, sans rival adoré.
Tandis qu'il parle ainsi, sur le front d'Almasonte,
La douleur, le dépit, la fureur, & la honte,
Paroissent en tumulte, & montent de son cœur,
Chacune avec son feu, chacune en sa couleur.
Le Theatre estoit noble, & la Scene agreable,
Mais les Acteurs affreux la rendoient effroyable.
Trois fois pour l'interrompre elle haussa la voix:
Le trouble & la fureur l'étoufferent trois fois:
Les éclairs de ses yeux, pour la voix s'expliquerent:
Aux éclairs, les soûpirs en foule succederent:
Et la parole enfin le passage forçant,
Par ces mots éclata, d'vn effroyable accent.
Acheve, déloyal, ta barbare victoire,
Mets vne illustre fin à ta cruelle Histoire:
Ma défaite peut mieux, que celle du Dragon,
Couronner tes exploits, perpetuer ton nom:
Et ta main, de la mort de ton * Ami sanglante,
Ne peut mieux se laver, qu'au sang de ton Amante.
Que crains-tu? qu'attends-tu? que de ma propre main,
Je te fasse vn passage, à mon cœur par mon sein?
Infidelle, la tienne au carnage exercée,
Sçait comment, & par où, je puis estre blessée.
Depuis le jour fatal qu'elle m'ouvrit le flanc,
Le goust te dure encor, que tu pris à mon sang:
Et tu dois à ta soif inhumaine & funeste,
Le barbare plaisir d'épuiser ce qui reste.
L'Estoile qui te porte à l'infidelité,
Peut te porter encore à cette cruauté:
Et le Dieu que tu sers, complice de ton crime,
Viendra prendre avec toy, sa part de la victime.
Mais tu cherches à faux, à ta deloyauté,
Dans les Cieux innocens, vn pretexte aposté.
Et s'il est quelque Estoile aux Amans favorable,
Si quelque Dieu se rend à mes vœux exorable,
Bien-tost l'on te verra, dans les plis du Serpent,
D'effroyables clameurs le Ciel en vain frapant,
Implorer la clemence, & souffrir la justice,
De l'Amour irrité, present à ton supplice.
Encore aprés la mort, ta peine te suivra:
A tes os, à mes os, mon dépit survivra:
Et mon Ombre sera, de ton Ame infidelle,
Dans l'eternelle nuit, la Furie eternelle.
La parole à ces mots, de douleur luy manquant;
Et de son cœur émeu les bouillons l'offusquant;
Elle sort, de dépit & de trouble emportée:
Zahide qui la suit en est épouventée:
Et les feux, qu'elle void dans ses regards rouler,
Le sang qu'avec ces feux, elle void se mesler,
Dans ses yeux, sur son front, & sur tout son visage,
Luy sont vn signe affreux, d'vn plus affreux orage.

A

A ces feux à ce sang, meslez & confondus,
Il succede des pleurs à ruisseaux épandus;
Comme on void succeder aux éclairs de la nuë,
L'impetueuse pluye en son sein retenuë.
Les tapis, les carreaux, le lit en sont trempez:
Il se mesle à ces pleurs des mots entre-coupez,
Au tonnerre pareils, qui murmure & qui gronde,
Quand l'orage fondu les campagnes inonde.
Malheureuse, dit-elle, à quoy reserves-tu,
Ce vain nom de valeur, cette ombre de vertu?
Que te sert de pleurer, que te sert de te plaindre,
Si ton feu ne se peut que de ton sang éteindre?
Si le sang n'y suffit, joins au sang le poison;
Ce n'est plus desespoir, c'est effort de raison:
Et tu dois, pour le moins, à ton nom cette gloire,
D'avoir eu sur l'Amour, par ta mort la victoire.
De sourds & longs soûpirs succedans à ces mots,
Elle sembloit vouloir essayer le repos:
Et la main sur les yeux, éprouver par avance,
De sa future mort la nuit & le silence.
Le dépit tost aprés, ses esprits ranimant,
Quoy? je mourray, dit-elle, & mourray laschement:
Et par ce déloyal mon amour outragée,
Pour comble de malheur, ne sera point vengée?
Meurs, Almasonte, meurs, & laisse agir le Sort:
Tes vengeurs sont tout prests, ils naistront de ta mort:
Le sang avec le feu sortant de ta blessure,
Suivront ton ennemi, vengeront ton injure;
Et sur luy s'attachant, iront joindre aux Enfers,
La peine de la flame, à la peine des fers.
Sa voix encore icy, de sa douleur pressée,
Ne put que d'vn soûpir expliquer sa pensée:
Ensuite elle reprend; Espoir jadis si doux,
Mais, espoir si trompeur, dequoy me parlez-vous?
En vain vous m'abusez d'impostures flateuses:
Vous m'étalez en vain des images menteuses:
Je vous creus autrefois, cét autrefois n'est plus,
Et vos charmes me sont desormais superflus.
Vous voulez que je vive; & mesme que je tente,
Tout ce que peut l'Amour par la voix d'vne Amante.
Ah! mon cœur est trop ferme, il ne peut se plier;
Quoy qu'il fasse, il ne peut se soûmettre à prier.
Irai-je à mes Amans ou de Gaze ou du Caire,
A qui j'ay preferé cét infame Corsaire?
Rechercherai-je Alzir, dont la haute valeur,
Dont le constant amour n'ont pu fléchir mon cœur?
Demeurerai-je icy captive & méprisée,
Rare & fameux sujet d'vne juste risée?
Non, non, il faut mourir; je ne puis autrement,
Eteindre mon amour, ni finir mon tourment.
Mourons, mais d'vne mort qui nostre honneur repare;
Mais mourant, s'il se peut, tombons sur le Barbare:
Et faisons retentir de son sort & du mien,
Le Camp du Sarrasin, & celuy du Chrestien.
En ces termes parloit Almasonte irritée;
Son amour au dépit la place avoit quittée:
Par ses larmes Zahide aux siennes repondoit,
Et de compassion, ses plaintes secondoit.
Archambaut cependant, quoy qu'à peine son ame,
Retinst quelque chaleur de sa premiere flame,
Ebranlé des soûpirs, émeu de la douleur,
De celle qui venoit de regner en son cœur;
Deliberoit pour elle avecque ses pensées,
Appelloit au conseil ses promesses passées;
Et par les mouvemens que donne la pitié,
Repanchoit vers l'Amour, panchant vers l'Amitié.
Mais la Vertu celeste à ce combat presente,
Raffermit son esprit, l'arreste sur la pante:
Et de peur que l'Amour, plus fort que la raison,
Renoüant ses liens, le remette en prison;
Il retourne au Desert, & charge Vandenesse,
De mettre en liberté l'vne & l'autre Princesse:
Des magnifiques dons, qui leur sont presentez,
Deux bouchiers sans blason, par Zahide acceptez,
Succedent en leurs bras, à ceux qu'elles perdirent,
Au combat, qu'en venant, sur l'onde elles rendirent.
Mais funestes boucliers, que vous leur peserez!
Infortunez presens, que vous leur cousterez!
Et que pour divertir le coup qui les menace,
Vostre acier, quoy-que ferme, aura peu d'efficace!
De ses fers amoureux Archambaut déchargé,
Marche à ses hauts desseins, d'vn cœur plus dégagé.
Les vœux & les souhaits de tout le Camp l'escortent:
Son nom se multiplie aux clameurs qui le portent:
Et les petits drapeaux sur les Tentes volans,
A ce concert de cris, leurs murmures meslans,
Semblent donner avis de sa marche à la plaine,
Et du Monstre annoncer la défaite prochaine.
Ainsi, quand vn cheval par ses courses connu,
Appellé des clairons, dans la Lice est venu;
Chacun du souvenir ses combats renouvelle:
Ses victoires chacun & ses palmes rappelle:
Il semble s'accorder aux applaudissemens:
Il semble y consentir de ses hannissemens:
Du souffle, & du regard, il fournit la carriere:
Il frape de la teste & du pied la barriere:
Et du feu, qui le pousse à faire cét effort,
La fumée avec bruit par les naseaux luy sort.
Bourbon suivi du Camp, qui des yeux l'accompagne,
Et qui fait de clairons retentir la campagne,
Répond en s'éloignant, d'vn air fier serain,
Aux souhaits des soldats, aux concerts de l'airain:
Et semble garentir de la mine & du geste,
Ce qu'a promis de luy le presage celeste.
Sur le declin du jour, il arrive où l'attend,
Du sort de ses Neveux, le harnois éclatant.
Là des saintes leçons qu'Alegonde luy donne,
Il apprend à peser l'eternelle Couronne:
A connoistre l'abus & la malignité,
Des bouquets épineux que fait la Volupté.

De chauds & longs soûpirs, il chasse la fumée,
Qui restoit de la flame en son cœur allumée:
Et les tiedes ruisseaux de ses yeux épanchez,
En emportent la cendre, & lavent ses pechez.
Il persevere ainsi devant la Sepulture,
A demander d'Aymon les Vertus & l'Armure:
La Grace renouvelle, & ses sens & son cœur;
Et par le Penitent, prepare le Vainqueur.
Le jour meurt cependant, & laisse à la Nature,
Le silence, & le deuïl, l'horreur & la froidure:
Et pour luy succeder, les Filles de la Nuit,
S'avancent sur sa route à couvert & sans bruit.
Alzir, & Meledor, dans cette nuit si sombre,
D'armes noires couvers, & mieux couvers de l'ombre,
Vont au Camp des François, escortez de l'Amour,
Qui leur fait plus de feu, qu'il ne leur fait de jour.
Alzir estoit Syrien, Meledor Arsacide,
L'vn servoit Almasonte, & l'autre aimoit Zahide:
Tous deux fiers & hautains, beaux & jeunes tous deux,
Et portez par la Gloire aux desseins hazardeux;
Sur le bruit qui courut, des Princesses Guerrieres,
Défaites par Bourbon, & faites prisonnieres;
Voüerent à l'Amour, jurerent Mahomet,
De ne poser jamais le harnois ni l'armet;
Que l'épée à la main, au peril de leurs vies,
Ils n'eussent aux François les Princesses ravies;
Et qu'avecque les fers de leurs bras déliez,
Ils n'eussent assommé le vainqueur à leurs pieds.
Vœux barbares & vains, qui sur eux retomberent,
Et du Ciel irrité la mort leur apporterent.
Engagez cependant à ces barbares vœux,
N'ayant que leur Amour pour escorte avec eux,
Ils vont entre le Fleuve & la poudreuse plaine,
Où l'Espion Ragut en silence les mene.
Arrivez dans le Camp, par des sentiers perdus,
Ils trouvent les Soldats sur la terre étendus:
Les chevaux en repos, les armes accrochées:
Avecque les clairons les trompettes couchées.
Les feux du Corps de garde assoupis & fumans,
Et les tambours muets, sur le ventre dormans.
Mais surpris de ne voir, qu'vn sombre & triste vuide,
Dans la Tente où logeoient Almasonte & Zahide;
Ils passent en fureur, pour suivre leur dessein,
A celle de Bourbon, les armes à la main.
Le feu veille à la porte; au faiste la Banniere,
Veillant avec le feu, s'agite à sa lumiere;
Et du bruit qu'elle fait, aux Gardes endormis,
Annonce le dessein des Princes ennemis.
Mais elle bruit en vain, en vain elle s'agite,
Le signal qu'elle donne, en vain les sollicite:
Egorgez sans défense, ils passent sans réveil,
A la nuit de la Mort, de la nuit du Sommeil.
Les barbares Amans échauffez du carnage,
Qui leur ouvre à la Tente vn asseuré passage;
Entrent, de jalousie au massacre animez;
Semblables à deux Loups de long-temps affamez,
Qui du meurtre des chiens, se portent de furie,
Au meurtre des Bergers & de la Bergerie.
Deux Pages Bourbonnois dés-ja grands & guerriers,
Et capables dés-ja de cueillir des Lauriers,
Massacrez sans pitié, l'vn sur l'autre moururent;
En vain pour les sauver les Graces accoururent:
Et le dernier soûpir de leurs corps expirans,
En vain plaignit l'espoir, & la fleur de leurs ans.
Là Culans se trouva, qui nasquit sur la Loire,
Allié d'Archambaut, & Rival de sa gloire:
Mais d'Almasonte alors triste & secret Amant,
Sur vn tapis de Tyr, couché negligemment,
Encore suivoit-il l'image fiere & creuse,
Qu'vn faux songe en faisoit d'vne vapeur trompeuse;
Tandis que de ses yeux ses larmes ruisselant,
Et dans sa bouche ouverte aux soûpirs se meslant,
Sembloient vouloir par là, couler jusqu'à son Ame,
Soit pour laver sa playe, ou pour nourrir sa flame.
Surpris en cét estat, & pris pour son Cousin,
Il teignit de son sang le poignard Sarrasin:
Ses sanglots, à la mort, Almasonte appellerent:
Son esprit & ses feux à ce nom se meslerent:
Alzir qui l'entendit, écuma de fureur;
Et trois fois luy plongea le poignard dans le cœur;
Par mes mains, luy dit-il, Almasonte l'Amante,
A Bourbon son Amant cette faveur presente.
Le Barbare à ces mots retirant le poignard,
Et roulant par la Tente vn terrible regard,
Remarque à la clarté d'vne bougie ardente,
L'armure de Bourbon de dorures brillante.
Le harnois de Culans de prés luy répondoit;
Et d'vn éclat pareil son éclat secondoit.
Le Prince de Syrie, & le Prince Arsacide,
Qui du jour remontant, sentent venir le Guide,
Pour faire leur retraite avecque seureté,
Avant que l'Orison fust reteint de clarté;
A ces riches harnois, leurs armures changerent,
Et déguisez ainsi, sans obstacle passerent,
Aux yeux de quelques Corps, dans leurs postes, vaillans,
Alzir pour Archambaut, Meledor pour Culans.
Mais, que l'Estoile est trouble & la Carte incertaine,
Qui prestent leur conduite à la Prudence humaine!
Et qu'il advient souvent, par vn bizarre Sort,
Qu'il se trouve vn écueil, où l'on cherchoit le port!
Ils vont à la lueur de ces armes nouvelles,
Qui jettent alentour de riches étincelles;
Pareils à deux Lions, qui de sang degouttans,
Et du bercail détruit les restes regrettans,
De l'effroyable feu qui sort de leur paupiere,
Se font durant la nuit, vne affreuse lumiere.
Ou pareils aux Gemeaux armez & lumineux,
Qui sans l'aide du jour, font leur jour devant eux,
Et des rayons guerriers, qui leurs testes couronnent,
Eclairent les Vaisseaux, & les Nochers estonnent.

Le succés de la ruse au projet répondant,
Et l'air encore noir au succés s'accordant;
Le coupple Sarrasin, avant la nuit passée,
Joint la Garde à cheval, hors du Camp avancée.
Là de la main d'Alzir, Edoüard terrassé,
Pleura l'ample heritage à son Frere laissé:
Et Richard abattu par le fer Arsacide,
Abandonnant l'épée, abandonnant la bride,
Les bras avec les yeux vers la Lune leva,
La Lune sans le voir, sa carriere acheva:
Et les Princes vainqueurs, sur les chevaux sauterent,
Que les Gardes défaits, en mourant leur quitterent;
Les Messagers du jour cependant s'avançoient
Et les cimes des monts de leurs feux blanchissoient;
Tandis que d'autre-part, Almasonte irritée,
Et de soins differens vainement agitée,
Tourne, avance, recule; & semblable au vaisseau,
Que deux Vents opposez se disputent sur l'eau;
Se porte sans arrest, à quoy que sa pensée,
En tumulte presente à son ame offensée.
Tantost elle voudroit pouvoir commettre au sort,
D'vn combat singulier, sa vengeance ou sa mort.
Tantost elle remet le soin de sa personne,
Aux avis moderez, que Zahide luy donne.
Puis tournant tout à coup, vers le Camp des François,
Reprenant son dépit, & relevant sa voix.
Pourquoy suivro, dit-elle, vne raison timide?
Pourquoy craindre le bras & le cœur d'vn Perfide?
J'ay deux bras comme luy, comme luy j'ay du cœur,
Et de plus, j'ay l'Amour, qui sera mon vengeur.
Irrité comme moy, d'vn si sanglant outrage;
Il me fera raison de ce lasche courage;
Et dans le combat mesme, au traistre apparoissant,
Horrible du regard, du geste menaçant,
Luy fera commencer, par l'effroy, son supplice:
Et j'en feray sous luy la juste executrice.
Que s'il est dans le Ciel arresté, que ma mort
Termine en ce combat la trame de mon Sort;
Mon Ombre restera furieuse & sanglante,
Pour estre du vainqueur l'implacable Suivante:
Et la voix de mon sang ira jusqu'aux Enfers,
Susciter contre luy Demons, flames, & fers.
Tandis qu'elle s'irrite, & parle de la sorte,
Les Heures aux yeux pers, à l'Aube ouvrent la porte:
Elle vient sur vn char émaillé de rubis;
La semence des fleurs coule de ses habits;
Et ses chevaux grimpans, poussent de leur haleine,
La lumiere, le feu, les couleurs sur la plaine.
A cette effusion qui repeint l'Univers,
Alzir, & Meledor d'assez loin découvers,
S'avancent au grand pas, & la visiere basse;
Les Princesses contre-eux vont par le mesme espace.
Au grand Lion d'émail, dont l'escu rayonnoit,
Les armes d'Archambaut Almasonte connoist,
Et les connoist encore, au cimier, dont l'aigrette,
Sur le casque faisoit comme vn riche Comette.
Surprise, elle interroge, & le jour & ses yeux,
Regarde de plus prés, & s'en asseure mieux:
Enfin mieux asseurée, ou quelque Astre, dit-elle,
A mes vœux indulgent, amene l'Infidelle:
Ou de quelque Demon luy-mesme transporté,
Vient ajoûter le meurtre à l'infidelité:
Et soit que par ma mort, son crime il accomplisse;
Soit que sous mon épée, il trouve son supplice,
Ou défait ou vainqueur, il me satisfera,
Et mon sang, ou le sien, ma peine finira.
Elle pique à ces mots, de colere poussée,
Le fer nu, le bras haut, la visiere baissée.
Sans la connoistre, Alzir la reçoit fierement:
Zahide qui la suit s'attache à son Amant.
Le combat est cruel, les vallons en resonnent:
Il semble qu'alentour les Palmiers en bourdonnent:
L'Echo répond aux coups, l'air répond à l'éclat,
Soit de l'acier battu, soit de l'acier qui bat:
Le vent en prend le bruit, en passant par la plaine,
Et le porte bien loin vers la rive prochaine.
Dés-ja le sang d'Alzir sur ses armes couloit,
Et des filets de pourpre, aux filets d'or mesloit:
D'vne couleur plus vive, Almasonte blessée,
Dés-ja faisoit rougir sa cuirasse faussée:
Et de pareille ardeur l'vn & l'autre portez,
Hurtant également, également hurtez,
Abbatoient sous les coups des trenchantes épées,
Les cimiers tronçonnez, & les mailles coupées.
Ainsi, quand il se bat deux amoureux Faucons,
On void voler en l'air les plumes par floccons:
On void couler le sang dont les herbes se teignent;
Des chemins d'alentour les voyageurs les plaignent:
Et le Pigeon craintif, effrayé de leur bruit,
Quoy-que loin du peril, encor plus loin s'enfuit.
Trois fois le coutelas de la belle Guerriere,
Fit luire aux yeux d'Alzir la mort par la visiere:
Et trois fois repoussé par la trempe du fer,
Il ne fit qu'vn bruit vain, suivi d'vn vain éclair.
Alzir allonge vn coup, qui trouve d'aventure,
Du casque & du harnois la fatale jointure:
Il entre, & fait sortir vn ruisseau rougissant,
De chaleur, de dépit, de force jallissant.
Almasonte à ce coup redouble son audace;
Son cœur toûjours plus fier, s'affermit en sa place:
Et sur la breche ouverte à la prochaine mort,
Avecque sa valeur sa haine fait effort.
Mais plus elle s'efforce, & plus sa force baisse:
L'infortuné vainqueur y prend garde & la presse:
Et faisant d'vn revers luire & siffler le fer,
Fait voler de l'armet les attaches en l'air.
L'armet desassemblé laisse la teste nuë;
Et la belle mourante est trop tard reconnuë.
A cette veuë, Alzir pasle & surpris d'horreur,
Croit à peine à ses yeux témoins de son erreur.

Ses esprits vont en foule au cœur qui les appelle:
Son sang froid & pesant dans ses veines se gele:
Ses bras restent sans force, & le fer inhumain,
De son poids abatu, luy tombe de la main.
Ainsi, quand le Chasseur trouve au lieu de la beste,
Qu'il poursuit dans vn bois, vn Spectre qui l'arreste;
Immobile & perclus, sans pous & sans chaleur,
Il perd avec les sens, le souffle & la couleur:
Sa voix meurt en sa gorge, & son poil se herisse:
Le froid qui le saisit, par ses veines se glisse:
Son arme entre ses mains paroist en frissonner,
Et le chien qui le suit, semble s'en estonner.
De la mort cependant, Almasonte pressée,
D'vn reste de vigueur dans ses bras ramassée,
Fait vn dernier effort, frappe sur son Amant,
Et le fait revenir de son estonnement.
La secousse & l'effort sa blessure élargissent;
Le sang & les esprits à ruisseaux en jallissent;
Le jour meurt dans ses yeux, le teint meurt sur son front;
Avecque la fierté, la pasleur s'y confond:
Et sur son corps armé, sa teste languissante,
S'abbat comme la fleur sur le buisson mourante.
Le malheureux Alzir s'avance & la soûtient:
Le dépit la réchauffe, & la voix luy revient:
Mais ce n'est qu'vne voix sans force & sans haleine,
Que l'ame, qui la suit, fait sortir avec peine.
Acheve, luy dit-elle, infidele vainqueur;
Il ne te reste plus qu'à m'arracher le cœur:
Mets-y la main, cruel, tire-le par ma playe;
Tu verras s'il souffrit, si son amour fut vraye.
Elle en vouloit plus dire, & sa voix qui baissa,
Entre les noms de haine & d'amour balança:
La mort l'interrompit, & son ame irritée,
Murmurant s'envola, sur vn sanglot portée.
Le malheureux vainqueur, & malheureux Amant,
Par ses pleurs, par ses cris l'appella vainement.
La Mort qui ne connoist ni remedes, ni charmes,
Fut sourde à ses regrets, fut aveugle à ses larmes.
Le corps entre ses bras demeura sans esprit:
Avecque la pasleur, la froidure s'y prit:
Et le jour, qui parut plus couvert & plus sombre,
Sembla vouloir en deuil accompagner son ombre.
Zahide, cependant, heureuse d'autre-part,
Joignant l'art à la force, & la soupplesse à l'art;
Aprés vn long combat, avoit eu l'avantage,
Et la victoire alloit couronner son courage.
Son Amant inconnu sous elle renversé,
Et deux fois de sa main mortellement blessé;
En ce dernier moment, d'vne voix langoureuse,
Luy faisoit de sa vie, vne offrande amoureuse.
Zahide, disoit-il, pour le moins, si le Sort,
Eust souffert que vos yeux éclatassent ma mort;
Je mourrois bienheureux: & mon Ame contente,
Du jour de vos regards, & de son feu luisante,
Ses Astres & son Ciel prés de vous trouveroit:
A vous suivre, à vous voir, sa gloire borneroit.
Mais puisqu'il plaist au Sort, que vous soyez absente,
Vostre divine image en mon cœur dominante,
Acceptera pour vous, au moins, ces derniers vœux,
Que vous offre en mourant vn Amant malheureux:
Et les vents, s'il en est d'indulgens à ma peine,
De mon cœur expirant, vous porteront l'haleine.
Elle vous touchera, vous la ressentirez:
Et se meslant à l'air que vous respirerez;
Peut-estre, elle fera couler jusqu'à vostre ame,
L'esprit de Meledor, ou celuy de sa flame.
A sa voix, comme au nom de Meledor mourant,
Vers le cœur de Zahide, vn froid soudain courant,
Y porte avec l'effroy, la surprise & le trouble;
Le desespoir s'y mesle, & l'horreur en redouble.
Enfin elle se force, & pour le soulager,
Voulant de son armet sa teste décharger,
Elle le reconnoist, & s'en fait reconnoistre.
Le mourant à ses yeux sembla devoir renaistre:
Mais le trait de la Mort trop avant attaché,
Par la main de l'Amour ne put estre arraché.
Son ame déliée & dés-ja sur la porte,
Luy fit parler sa main, pour sa voix dés-ja morte:
D'vn langage pareil Zahide répondit:
Ce que dit vne main, l'autre main l'entendit:
Et les pleurs que sur luy répandit la Princesse,
Témoins de son erreur, témoins de sa tristesse,
Degouttant sur sa bouche, y portant leur chaleur,
Semblerent de sa mort adoucir le malheur.
Ainsi l'œil eternel qui sur les Hommes veille,
Ne se ferme jamais, ni jamais ne sommeille:
Et les coups sont certains, du bras executeur,
Qui du Monde est sous luy, l'immobile Moteur.
Ainsi fut de ce bras puni le parricide,
Qu'attenta Meledor, pour acquerir Zahide.
Le coûteau qu'il avoit à Louis destiné,
Par l'Ange de Louïs, fut sur luy détourné:
Et son Idole mesme à ses vœux mal propice,
Presta son ministere à ce juste supplice.
La Guerriere se leve, & pleine de douleur,
D'avoir contribué ses mains à ce malheur;
Va confuse, où son deuil, où son effroy la porte,
Et trouve Alzir mourant sur Almasonte morte.
Dés-ja l'infortuné, pour punir sur son cœur,
Sa tragique victoire & sa funeste erreur;
Par son flanc découvert avoit poussé l'épée,
Du sang encore frais d'Almasonte trempée;
Et sur elle courbé, du geste l'appelloit,
A l'offrande du sang qui de son corps couloit.
Belle Ame, disoit-il, acceptez la victime,
Que mon bras repentant immole pour son crime.
Et voyez, par ce feu liquide & ruisselant,
Si de mon cœur pour vous, le feu fut violent.
Tel qu'il fut dans mon cœur, il sera dans mon ame:
Et vers vous mon esprit porté sur cette flame,
Si vostre mort se peut par la mienne expier,
Se pourra dans le Ciel avec vous rallier.

A ces mots il tomba, deux ruiſſeaux qui jalliſſent,
De ſes deux flancs ouverts, à terre s'épandirent:
Et ſon corps, ſur le corps d'Almaſoote étendu,
Son ſang avec le ſien, ſur l'herbe confondu,
Leurs eſprits que la Mort & les Ombres vnirent,
De leur funeſte Hymen le myſtere accomplirent.
A ce triſte ſurcroiſt de perte & de malheur,
Zahide en trouble ſuit le poids de ſa douleur.
En vain, contre ſon deuil, ſa Vertu fait la forte;
Le trépas d'Almaſonte, au deſeſpoir la porte:
Elle s'en plaint au Ciel; elle impute à l'Amour,
Les tragiques ſuccez de ce malheureux jour:
Et malgré ſa raiſon, elle met en vſage,
Tout ce qu'à la douleur peut inſpirer la rage.
Trois fois elle voulut à ſa vie attenter,
Et ſa mort à la mort d'Almaſonte ajoûter:
Et l'inviſible main de ſon Garde celeſte,
Trois fois luy fit des mains, tomber l'arme funeſte.
Surpriſe, elle s'écrie, inviſible Jaloux,
Qui m'oſtes le ſeul bien, qui pouvoit m'eſtre doux;
Eſprit contrariant, qui me retiens en vie,
Aprés vne moitié de mon ame ravie;
Si tu viens pour venger vne ſi triſte mort,
Je te ſuy, conduis-moy, prends le ſoin de mon Sort.
L'infidele Archambaut devenu ma victime,
Toſt ou tard me payra l'intereſt de ſon crime:
Et mes larmes jamais ne ſe verront finir,
Ni la ſerenité dans mes yeux revenir,
Que ſur le Monument de la Princeſſe morte,
De ſon laſche meurtrier la teſte je ne porte.
Là-deſſus elle ajoûte, au Ciel levant la main,
A ſa vaine promeſſe, vn ſerment auſſi vain.
Le Ciel l'en diſpenſa, les Vents le diſſiperent,
Et leurs aiſles en l'air, de ſa voix ſe joüerent.
Des Peſcheurs, cependant, venus du bord de l'eau,
Mettent les Princes morts, dans vn prochain tombeau,
Reſté d'vn Obeliſque, & d'vne baze vuide,
Et jadis erigé pour l'aimable Nebride,
Qui plus heureuſement que * Rhodope ſa Sœur,
Avecque la Beauté ſceut allier l'Honneur.
Zahide, cela fait, réveille ſon courage,
Se remet à cheval, va le long du rivage:
Et tous ceux qu'elle trouve, à la guerre animant,
Reporte aux ſiens la joye, avec l'étonnement.

REMARQUES.

ROBERT EN QUI SE FIT. *pag.* 130. *col.* 2.] Ce Robert fut Fils de Saint Louïs, Comte de Clermont, qui épouſa Beatrix de Bourbon, dont il prit le nom, qui eſt demeuré à ceux de ſa Race.

D'UNE FLEUR DE BOURBON. *pag.* 130. *col.* 1.] Cette fleur eſt Beatrix de Bourbon, qui épouſa Robert, Comte de Clermont, & mit le Duché de Bourbon dans la Maiſon Royale.

DU MEURTRE DE BLANCHE. *pag.* 130. *col.* 1.] Cette Blanche eſtoit Fille du Duc de Bourbon, mariée à Pierre, Roy de Caſtille, qui la fit mourir.

A BOURBON SON VENGEUR. *pag.* 130. *col.* 2.] Jean de Bourbon, Frere de Blanche, fut envoyé en Caſtille pour venger la mort de ſa Sœur.

ET LE CRUEL. *pag* 130. *col.* 2.] Pierre, Roy de Caſtille, ſurnommé le Cruel.

LE GRANT ARTEVEL. *pag* 130. *col.* 2.] Artevel fut vn Flamand puiſſant de corps & d'eſprit, qui fut auteur de la revolte de ceux de Gand.

GILBERT VICTORIEUX. *pag.* 130. *col.* 2.] Gilbert de Bourbon, Duc de Montpenſier, qui fit le voyage de Naples avec Charles VIII.

DE SES PREMIERS AMOURS. *pag.* 130. *col.* 2.] Parce que le Royaume de Naples avoit eſté aux François, dés le temps de Charles d'Anjou, Frere de Saint Louïs.

ANGUIEN DES-JA VAINQUEUR. *pag.* 130. *col.* 2.] Louis, Duc d'Anguien, de la Maiſon de Bourbon, qui gagna la bataille de Ceriſoles.

LEUR AMBRE ET LEUR, &c *pag.* 131. *col.* 1.] Les Poëtes ont dit qu'il naiſſoit de l'ambre jaune des Peupliers qui ſont ſur les rives du Pô, & que cét ambre eſtoit des larmes des Sœurs de Phaëthon, changées en Peupliers.

DES MONSTRES INCONNUS. *pag* 131. *col.* 1.] Ces Monſtres ſont l'Hereſie, la Ligue, & la Rebellion.

L'IBERE SE VOYOIT. *pag.* 131. *col.* 2.] L'Ibere & le Tage ſont des Fleuves d'Eſpagne; & le Tage eſt particulierement renommé par le gravier d'or que les Poëtes luy attribuënt.

LES COLONNES D'HERCULE. *pag.* 131. *col* 2.] Elles ſont ſur le détroit de Gibraltar, où l'on dit qu'Hercule finit ſes voyages.

UN INSECTE VOLANT. *pag.* 133. *col.* 1.] Cela eſt ſelon la penſée d'vn Grec, qui compare l'Amour à vne gueſpe, & d'autres l'ont comparé à vne abeille, à cauſe des aiſles, & des fléches qu'on luy donne.

UNE FILLE SE JOUE *pag.* 134. *col.* 2.] Cette Fille eſt Omphale, qui s'habilloit de la peau de Lion, que portoit Hercule.

CAPTIF DE SA CAPTIVE. *pag.* 134. *col.* 1.] Cette captive eſt Briſeis priſonniere & maiſtreſſe d'Achille.

PATROCLE LES APPREND. *pag.* 135. *col.* 1.] Patrocle ami d'Achille.

DALILE D'UNE MAIN. *pag.* 135. *col.* 1] Dalile eſt cette Philiſtine, qui fut cauſe de la perte de Samſon.

AVEC VN GRAND LION. *pag.* 135. *col.* 1.] David encore enfant vainquit vn Lion & vn Ours, & l'Amour dans Lucien, met les Lions & les Tigres ſous le joug.

DE CAILLOUX ET DE FRONDES *pag.* 135 *col.* 1.] Les Amours ſont icy armez de frondes, à cauſe que la fronde a eſté la premiere arme de David, lequel à cauſe de cela eſt appellé icy Frondeur Conquerant.

DETESTANT DEJANIRE. *pag.* 135. *col.* 1.] Dejanire fut femme d'Hercule, qui mourut empoiſonné d'vne chemiſe peſtilente, qu'elle luy avoit donnée par jalouſie.

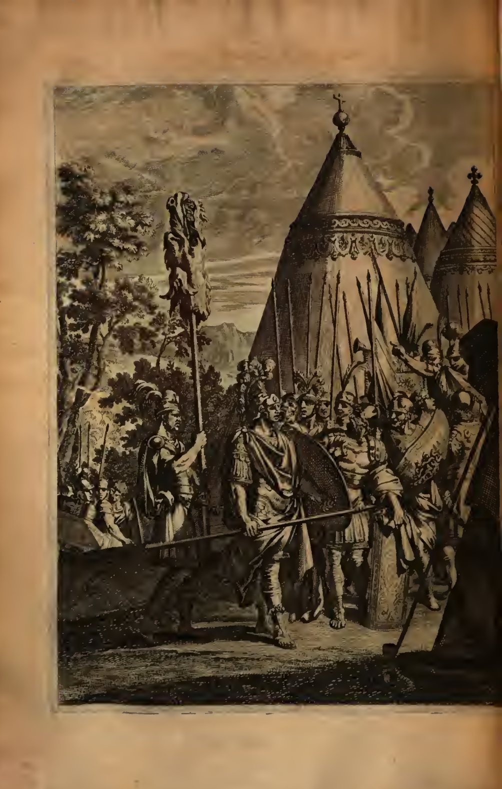
Ses cheveux siflans. *pag.* 135. *col.* 2.] La jalousie a icy des Serpens au lieu de cheveux, comme les autres Furies.

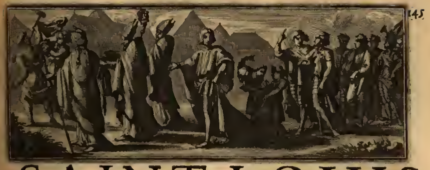
Et Polixene mesme. *pag.* 135. *col.* 1.] Polixene fut Fille de Priam, laquelle estant promise à Achille, il fut tué au Sacrifice qui se faisoit pour la ceremonie de ses Nopces.

Le sang de ses yeux morts. *pag.* 135. *col.* 2.] Samson fut aveuglé par les Philistins, & condamné à tourner vn moulin.

Rhodope sa Sœur. *pag.* 141. *col.* 1.] Rhodope a esté vne Egyptienne, celebre par sa beauté, ses richesses, & ses débauches.







SAINT LOUIS
OU
LA SAINTE COURONNE RECONQUISE.

LIVRE DOVZIÉME.

ARCHAMBAUT instruit par la Solitaire, & armé des armes d'Aymon, va à la Forest, où il défait le Dragon. L'Histoire étrange de l'origine & du regne de ce Monstre luy est racontée. Les Arbres sont menez au Camp, pour la structure d'vn Pont & de deux Tours : L'Armée des Barbares estant arrivée à l'autre bord du Fleuve, il se fait vne rude escarmouche à coups de traits & de cailloux lancez avec des machines. Les troupes des Infideles sont mises en desordre par l'adresse & par le bonheur de Louïs. La nuit suivante, Zabide & Forcadin entrent dans le Camp avec l'élite de leurs troupes, Zabide met le feu à la tente d'Archambaut ; & Lisamante demeure sa prisonniere. Le Roy victorieux repousse les Ennemis, qui paroissent le jour suivant gabionnez de deux rangs de jeunes Chrestiens, attachez deux à deux à des poteaux plantez en eschiquier, devant leurs machines. Le Spectacle fait pitié aux François, qui cessent de tirer, de crainte d'estre meurtriers de leurs Freres.



D'AUTRE-part, cependant, dés que l'Aube éveillée,
De nouvelles couleurs eut la terre émaillée,
Et si-tost qu'au Desert, d'Alegonde habité,
Les chantres emplumez leur hymne eurent chanté ;
Bourbon étincelant de la fatale armure,
Et conduit d'vn celeste & favorable augure,
Sur la foy d'Alegonde, & sur le sort d'Aymon,
Avoit pris le chemin qui menoit au Dragon.
L'éclat de son armet, celuy de sa cuirasse,
Annonçoient sa venuë, exprimoient son audace ;
Et le cercle aceré qui du bras luy pendoit,
Les feux du jour naissant, de ses feux secondoit.
Le Soleil en rougit, & sembla s'en confondre ;
A sa confusion l'écu sembla répondre :
Et dans l'air, à l'envi, cent traits furent poussez,
Soit reflechis de l'vn, soit de l'autre élancez.
Comme il est dans le Bois, vne effroyable Scene,
Estale à ses regars vne montre inhumaine.
Il void des ossemens de fiel encore teints,
Parmi des pieds sanglans, de plus sanglantes mains,
Des intestins pourris, des costes qui pourrissent,
Des cranes sans cheveux, & sans peau, qui blanchissent.
Le Bois sombre & plaintif luy paroist en fremir,
La feuille en murmurer, la verdure en blesmir :
Et les soûpirs des vents, qui sous les arbres glissent,
Passent pour les soûpirs, des Ombres qui gemissent.

A tant d'affreux objets, l'assiette de son cœur,
Immobile au danger, inflexible à la peur,
Est pareille au rocher, qu'vn amas de nuages,
Menace vainement de cent creuses images.
Il s'avance; & dés-ja de plus prés mesurant,
La grandeur du peril, d'vn cœur encor plus grand.
Toy, dit-il élevant ses mains & sa priere,
Qui défis autrefois d'vne arme de lumiere,
Ce Serpent, * revolté, le Pere des Serpens,
Qui de leurs vastes plis, sur les Astres rampans,
D'vn venin sale & noir leurs rayons infecterent,
Et de leurs sifflemens les Cieux déconcerterent.
Toy qui tiens dans la nuit, & sous terre enchaîné,
Ce monstrueux Dragon de cornes couronné,
Qui du fiel de sa rage, & du feu des Abysmes,
Nourrit la Mort, qu'il garde au chastiment des crimes;
Seigneur, soûtien ta gloire, & benis mon dessein:
Fay luire de ton nom, la Vertu sous ma main:
Je ferai sous ta Croix, de l'effroyable Beste,
En trophée attacher l'épouventable teste.
Sa priere achevée, il éleva la voix,
Et fit de trois longs cris retentir tout le Bois.
Les Echos d'alentour ce défi repeterent,
Et jusques dans son fort, au Dragon le porterent.
Le feuillage tremblant parut en frissonner:
Et des troncs les plus creux, l'écorce en resonner.
Un Inconnu, couvert d'vne armure luisante,
Tout à coup dans ce bruit, à ses yeux se presente.
Son air illustre & grand mêlé de majesté,
Donnoit force à sa grace, & grace à sa fierté;
Et ce qui paroissoit de vif en son visage,
Sembloit estre allumé du feu de son courage.
Il s'avance, & Bourbon contre luy s'avançant,
Terrible de la mine, & du fer menaçant,
Qui que tu sois, dit-il, Avant-coureur ou Garde,
Du Serpent ennemi qui nostre Camp retarde;
Si tu viens avant luy mes forces mesurer,
Tu te peux sans remise, au combat preparer.
Au moins apprendras-tu, si le fer que je porte,
Sera pour mon dessein, d'vne trempe assez forte.
Suspends cette valeur, luy répond l'Inconnu,
Et sçache qui je suis, & d'où je suis venu:
Ce fut moy, qui jadis vengeur du premier crime,
Le Dragon * Deserteur abatis dans l'Abysme.
Ce fut moy, qui liai ce Dragon rugissant,
Qui de sept fronts cornus, sept couronnes haussant,
Du torrent que vomit sa gorge venimeuse,
Attenta de noyer la Femme lumineuse.
Encore fut-ce moy, qui défis autrefois,
Ce * Dragon adoré des Peuples & des Rois,
Qui de l'or imposteur de sa fausse couronne,
Enchantoit l'Assyrie, & charmoit Babilonne.
A la foy de Louis, maintenant échoyé,
Je viens par ordre exprés, à ton aide envoyé,
Pour conduire tes mains, & te prester des armes,
Dont malgré les Demons, & malgré tous leurs charmes,
Tu verras à tes pieds trebucher le Dragon;
Et sa mort relever la gloire de ton Nom.
Là dessus il luy donne avec sa javeline,
Une boule de poix, de gluë, & de raisine;
L'instruit de leur vsage; & luy montre l'employ;
De sa valeur soûmise à l'esprit de la Foy.
A peine eut-il parlé, que des souches branlantes,
Des rameaux abatus, & des pierres roulantes,
Tout à coup par le Bois, il s'éleve vn grand bruit,
Que l'horreur accompagne, & l'épouvente suit.
Un sifflement s'y joint, dont le taillis resonne,
Et le vent qui le fuyt, long-temps aprés bourdonne:
Et le trouble qui croist, l'effroy qui se répand,
Annoncent à Bourbon, l'approche du Serpent.
Il le void arriver, terrible de la creste,
Qui de plis herissez luy couronne la teste:
Et plus terrible encor des éclairs menaçans,
Que roulent de ses yeux les globes rougissans.
Des Cedres ébranlez, & ployans sous sa force,
Il fait tomber les bras, il emporte l'écorce:
Et de sa queuë égale aux masts des grands Vaisseaux,
Il abat les Sapins comme les arbrisseaux.
Archambaut intrepide, & pareil à la roche,
Qui méprise des flots la menace & l'approche;
Marche droit au Dragon, qui dés-ja se dressant,
Et de son corps enflé l'écaille herissant,
Tout prest à s'élancer, vomissoit la fumée,
De l'ardente fureur dans son cœur allumée.
De la main du Heros le fer vole, & fend l'air,
Menaçant d'vn terrible & foudroyant éclair:
Le coup suit la menace, & la beste est blessée:
Du poids du javelot son eschine est cassée;
Et la pointe du fer, le corps luy traversant,
Et jusques au terrain, d'vn mesme effort passant,
S'enfonce au pied d'vn Pin, qui de l'effort s'étonne,
Et d'vn long tremblement, jusqu'au faiste en frissonne.
Le Monstre fit vn cry, qui fut au loin porté:
Et par le Bois tremblant aux vallons reperé:
Les oiseaux effrayez sur la plaine en tomberent;
Et de peur, les poissons dans le Nil se cacherent.
Le Dragon se replie, & se tourne en hurlant,
Autour du javelot, autour du Pin roulant.
Mais il ne peut tirer, quelque effort qu'il essaye,
Ni de l'arbre le fer, ni le bois de sa playe.
A la fin le rompant de force & de fureur,
Et de ses hurlemens renouvellant l'horreur,
Il traisne vers Bourbon son eschine cassée,
Et d'vn éclat de l'arme encore traversée.
Ainsi la vaste Nef, à peine se mouvant,
Aprés son gouvernail rompu d'vn coup de vents
Panche son flanc brisé, vers l'écumeuse plaine,
Où la porte le faix du mast & de l'antene.
Les flots qui sous la prouë auparavant rouloient,
Ceux qui des deux costez de la pouppe couloient,
Contre elle soûlevez, s'opposent à sa course,
Qui ne tient plus de route, & ne connoist plus l'Ourse:

Et de son Pavillon l'orgueil humilié,
Le Drapeau de sa Hune, ou baissant, ou plié,
Semblent à la Vertu qui gouverne l'orage,
Soûmettre leur fortune, & rendre leur hommage.
D'vn pareil mouvement le Monstre s'avançoit,
Et de sa langue en feu la pointe brandissoit,
Ouvrant jusques au fond, la caverne livide,
De sa gorge, de fiel, & de venin humide.
Bourbon de l'Ange instruit, de pied ferme l'attend,
Et la gluante boule en sa gueule jettant;
Des venimeux rasoirs qui servent à sa rage,
Sans peine & sans peril, luy fait perdre l'vsage.
Le Monstre en vain s'agite, il se debat en vain:
Sa force est inutile à secouër ce frein:
Il s'échauffe, & la poix en devenant plus molle,
Embarasse ses dents, & ses machoires colle.
Le feu, que la sueur dans ses yeux fait rouler,
Semble devoir le Bois, & la terre brûler:
Et la vapeur qu'épand sa narine ronflante,
Pareille à la vapeur d'vne fournaise ardente,
D'vn pestilent nuage envelopant le jour,
Noircit jusqu'au sommet les arbres d'alentour.
Tandis qu'avecque rage il tourne, & se tourmente,
Empétré de ce frein de matiere gluante;
Le Heros prend le temps, & l'atteint d'vn revers,
Où la creste & le col joints de cercles divers,
Faisoient vn arc pareil, à ceux que fait la pluye,
Quand le Soleil couchant de ses rayons l'essuye.
Au tranchant de l'acier l'écaille resistant,
Fait jaillir alentour vn feu pitouëttant:
Et le bruit qu'elle fait, est comme d'vne enclume,
Quand sous le fer qui bat, le fer batu s'allume.
A ce coup, le Serpent devenu furieux,
Se dresse, & pour ses dents, fait répondre ses yeux.
Bourbon qui craint ses plis, passe avecque souplesse,
Et joignant au passer, la force avec l'adresse,
Luy porte sous la gorge, où le cuir jaune & vert,
D'écailles desarmé se montre découvert.
Le fer entre, & le sang en sort avec la vie,
D'vne noire vapeur, d'vn venin noir suivie.
Le Soleil se couvrit, où monta la vapeur,
Et retint ses rayons, ou de crainte ou d'horreur:
Où coula le venin, les herbes se flestrirent,
La verdure mourut, & les arbres languirent.
Et le Monstre tombant, des grottes d'alentour,
Et des troncs habitans de ce touffu sejour,
Mille confuses voix tour à coup s'éleverent,
Qui d'vn concert d'effroy, tout le Bois étonnerent.
De la sombre vapeur que le Serpent vomit,
Sur sa teste, dans l'air, vn Phantôme se fit,
Qui sembla du regard, en s'élevant de terre,
Menacer le Vainqueur, d'vne nouvelle guerre.
A tout evenement Archambaut preparé,
Demeure d'vn pied ferme, & d'vn front asseuré:
Et presente le fer, qui dégoutte & qui fume,
Du sang noir de la Beste, & de sa noire écume.
Et quoy, dit le Phantôme, encore aprés la mort,
De l'antique Dragon, où residoit mon Sort,
Qui me servit de Temple, & qui fut mon image,
En qui les Nations m'ont rendu leur hommage:
Tu m'attaques moy-mesme; & ta temerité
Te porte à violer avec impieté,
Le Dieu des Pharaons, le Dieu * des Ptolomées,
A qui fut cent Autels, cent lampes allumées,
Cent cassolettes d'or, cent moutons expirans,
Cent taureaux couronnez, sous le couteau mourans,
Des Peuples & des Rois le culte presenterent,
Et chez eux la Fortune, & la Gloire arresterent?
L'Egypte fut heureuse, & ses Rois furent grands,
Tant que de leurs Destins mes soins furent garans.
Depuis qu'ils ont quitté mes Autels & mon culte,
Ils n'ont souffert qu'orage, ils n'ont veu que tumulte:
Et si j'ay sceu punir des Païs apostats,
Si des Rois Deserteurs, j'ay détruit les Estats,
Je sçaurai faire vn jour, valoir avec vsure,
Sur ta Race & sur toy, le fruit de cette injure.
Le Phantôme à ces mots en l'air s'évanouït,
Et laisse vn feu souffré qui Bourbon éblouït.
L'Archange de nouveau, devant luy se presente,
Et du jour pur & clair, dont la reste est brillante,
Dans l'air puant & noir, de la mort du Serpent,
La clarté, la douceur, & le calme répand.
Ne crains point, luy dit-il, pour toy, ni pour ta Race,
Do Phantôme imposteur l'insolente menace.
Sous le vain nom * d'Isis, il soûmit autrefois,
Ce Royaume infidele à ses profanes loix:
Et faux Dieu, vrai Tyran, & Furie enragée,
A son culte brutal tint l'Egypte engagée.
Le Temple fut superbe, & pompeux les Autels,
Qui luy furent dressez des aveugles Mortels:
Et ce Bois est encor fameux par les reliques,
De tant d'impietez jadis si magnifiques.
Son regne fut cruel, autant que glorieux,
Et dura jusqu'au jour, que l'Enfant Roy des Cieux,
En Egypte arrivant, les Temples s'entr'ouvrirent,
Et sous les Dieux cassez les Autels se fendirent.
On vid celuy d'Isis, de ce foudre abatu:
Et son Demon frappé de la mesme vertu,
Du Demon * Caldean renouvellant l'exemple,
Choisit vn vieux Dragon, pour Idole & pour Temple.
Ainsi donc son Idole, & son Temple mouvant,
Du sang & de la mort des Nations vivant,
Artisan de carnage, instigateur de crimes,
Et luy-mesme chasseur de ces propres victimes,
Il a fait le degast, par-tout où l'a porté,
L'instinct de sa fureur & de sa cruauté.
Son culte fut long-temps vn public homicide:
Sa grotte de sang frais toûjours estoit homide:
Et les corps avec pompe à sa rage exposez,
Estoient au son du sistre, entre ses dents brisez.

Le temps ayant changé, les coûtumes changerent;
De ce Dieu devorant les Peuples se lasserent;
Et ses courses depuis, d'vn sanglant revenu,
L'ont jusqu'à maintenant toûjours entretenu.
Le Ciel à ta valeur, en gardoit la victoire,
Pour l'honneur de ta Race, & pour ta propre gloire:
Et tant que la Vertu conduira tes Neveux,
La Richesse & l'Honneur marcheront avec eux:
Et sous moy, la Fortune à leur solde engagée,
La Victoire aprés moy, sous leurs drapeaux rangée,
Par tout où le devoir portera leur valeur,
Feront voler la Gloire & marcher le Bon-heur.
Se perdant à ces mots, dans vne claire nuë,
Il reprit vne route aux Humains inconnuë.
Bourbon le suit autant que le peuvent ses yeux,
Par le brillant sillon qu'il laisse vers les Cieux:
Et les genoux fléchis, rend graces avec larmes,
De la grande victoire octroyée à ses armes.
A son retour au Camp, la Gloire qui le suit,
En répand aussi-tost l'allegresse & le bruit.
On court vers le Serpent; & sa teste apportée,
Sous vne grande Croix en parade est plantée.
Le vulgaire timide, avec étonnement,
Void du cuir écaillé l'effroyable ornement:
L'vn admire des yeux les boules jaunissantes,
D'vne lueur terrible encore menaçantes:
Vn autre, avec effroy, void des enormes dents,
Les rasoirs acerez de venin dégouttans:
D'autres plus asseurez, de la langue livide,
Mesurent le long trait, de fiel encore humide:
Et d'autres plus craintifs, se figurent d'en voir,
L'Ombre qui leur paroist siffler & se mouvoir.
Les arbres cependant, sous la hache gemissent:
De leurs gemissemens les plaines retentissent:
Mais ils ont beau gemir, & beau ployer les bras,
Le fer aveugle & sourd, ne leur pardonne pas.
La Palme que l'orage a cent fois épargnée,
Plaint son indigne sort, tombant sous la coignée:
Le Cedre & le Ciprés, en hauteur concurrens,
L'vn sur l'autre couchez, laissent leurs differens:
Et les Pins sourcilleux, dont les testes altieres,
Au lever du Soleil se trouvoient les premieres,
Par le fer abatus, semblent en descendant,
Attirer aprés eux le tonnerre & le vent.
Là, du Temple d'Isis, se trouvent les reliques,
Des Voûtes en blocaille, en plastras des Portiques,
Des Dômes démolis, des Autels renversez,
Des Frises en morceaux, des Chapiteaux cassez,
D'vn somptueux orgueil les superbes masures,
Et d'vn Dieu monstrueux les enormes figures.
Sous ce fameux débris, encore spacieux,
Encore au souvenir, aussi vaste qu'aux yeux;
On ouvrit vne cave au Soleil inconnuë,
Où prés de deux mille ans la Nuit s'estoit tenuë.
Là des Morts, autrefois au Serpent immolez,
Les ossemens restoient en desordre & meslez:
Et leurs Ombres sembloient, de leurs voiles funebres,
De cette affreuse Nuit, redoubler les tenebres.
Aussi l'air s'en troubla, le jour s'en obscurcit,
D'vne subite horreur, le Soleil s'en noircit;
Et les bois, les oiseaux, les hommes expirerent,
A qui les mauvais vents cette peste porterent.
Les arbres abatus, l'vn à l'autre enchaînez,
Sur d'autres bois roulans, vers le Camp sont traînez.
La terre au loin gemit de leur masse pressée:
Leur route, à grands sillons, sur son sein est tracée:
Tout se meut alentour, & se meut reglément:
Courvaux donne l'esprit & l'ordre au mouvement:
Et le Prince present, du geste & du visage,
Donne force aux Ouvriers, & chaleur à l'ouvrage.
Ainsi, quand au retour de la belle Saison,
L'Hyver s'est retiré, dans sa triste maison;
On void à gros essains les Abeilles dorées,
Devant leur Camp d'oziers, & leurs tentes cirées,
Preparer la matiere, & dessiner les plans,
De leurs travaux futurs & de leurs logemens.
Le rivage murmure, & les ruches resonnent,
Au tumulte, au concours, des troupes qui bourdonnent:
L'vne garde au dehors, au dedans l'autre agit:
La Nature est leur art, & l'instinct les regit:
Le Roy preside à tout; & le bruit de son aisle,
La force, l'industrie, & le soin renouvelle.
Dés-ja six fois le Ciel, de cent Signes orné,
S'estoit ouvert au jour, par l'Aube ramené;
Et dés-ja sur le Nil, vne Tour exhaussée,
Se voyoit en estat de flanquer la Chaussée.
Les travailleurs munis contre le jet des traits,
D'vn rang de Gabions enchaînez prés à prés,
Pouvoient planter les pieux, arranger les fascines,
Et conduire à couvert l'ouvrage & les machines.
Mais aprés ces six jours, à peine le Soleil,
Sous la terre eut chassé la Nuit & le Sommeil;
Que le Camp Sarrasin couvrit l'autre rivage,
De chevaux, d'elephans, d'hommes & de bagage.
Par tout où le François peut étendre les yeux,
Il ne se void qu'vn feu terrible & specieux,
De l'or guerrier qui brille, & brillant épouvente;
De la pourpre qui jette vne lueur sanglante;
Des forests de Drapeaux en nuages roulans;
Et des Dragons, en l'air, aprés elles volans.
Tout au loin retentit du son des Attabales,
Qui d'vn bizarre accord répondent aux Timbales:
Et de toute l'Egypte ajoûtée au Levant,
Rangé sous ses drapeaux, sous le fer se mouvant,
Le tumulte barbare, & le vaste équipage,
Embarassent la plaine, & chargent le rivage.
Du costé des François, sans crainte émerveillez,
La Vertu, l'Ordre & l'Art, à ces bruits réveillez,
Au trouble, comme aux cris des Sarrasins répondent,
Et leurs accords affreux, d'autres accords secondent.

Le Nil en son canal, paroist en tremousser,
Et du poids des deux Camps, ses rives s'affaisser.
Louis revoid les Corps, les ordonne & les range:
Anime l'vn d'espoir, & l'autre de loüange:
Les Archers les premiers de longs carquois chargez,
Autour des Gabions & des travaux rangez,
L'arbaleste à la main, & l'œil sur l'arbaleste,
Preparent de leurs traits la volante tempeste.
Les Barbares aussi de leur part s'avançant,
Frondeurs & Gents de trait, du geste menaçant,
Contre les travailleurs, apprestent vn nuage,
Qui les doit accabler d'vn redoutable orage.
Au signal de lascher, deux tourbillons sertez,
De l'vn à l'autre bord, tout d'vn temps sont tirez:
L'vn éclate en partant, en volant l'autre gronde:
Le bruit de l'arc répond, à celuy de la fronde:
Le trait hurte le trait, qu'il rencontre dans l'air:
De leurs pointes, le feu jaillit avec éclair:
Et des cailloux lancez, les fléches rechassées,
Vont mourir prés de l'arc, qui les avoit poussées.
Tout le Fleuve s'en couvre: & le fer, qui devant,
De son vol égaloit la vitesse du vent,
Entrainé de la vague, & nageant de ses aisles,
Va porter du combat à la Mer les nouvelles.
Les bourons du crystal dans la nuë épaissi,
Et d'vn froid penetrant par la Bise durci,
Font vn moindre degast le long du labourage,
Où les pousse l'Esprit qui regne sur l'orage;
Que la gresle des traits volans à tourbillons,
N'en fait sur les Travaux, & dans les Bataillons.
De la Tour dés-ja haute, & dés-ja menaçante,
L'arc d'yvoire à la main, Belinde & Lisamante,
A l'homicide fer, qui de leurs doigts partoit,
Et conduit de leurs yeux, la mort au loin portoit,
Avec choix destinoient les armes les plus belles,
Dans l'espace, où le bois pouvoit suivre ses aisles.
Erimasan, d'vn trait par Belinde poussé,
Comme il rangeoit sa troupe, à la gorge blessé,
Ne fut point garanti, par l'écharpe vantée,
Qu'Olzande avoit tissuë, & Mizel enchantée.
Encore la baisa-t-il, sentant venir la mort:
Il imputa le coup à son malheureux Sort:
Et les boüillons de sang qui sur elle jaillirent,
De ses feux d'or moulu les flames éteignirent.
L'infortuné Merin, son Frere & son Rival,
D'vne fléche pareille abatu de cheval,
Expirant, se tourna, comme luy, vers Olzande,
Luy fit de son Esprit vne derniere offrande:
La Mort qui la reçeut, se mocqua de ses vœux,
Et pour les accorder les épousa tous deux.
A la teste des Turcs, le hautain Muleasse,
De l'armure bravoit, non moins que de l'audace:
Et l'éclat de l'acier, dont il étinceloit,
De tous les traits sur luy, les pointes appelloit.
Lisamante à son arc en promet la victoire;
Le trait quitte en sifflant & la corde & l'yvoire:
Mais le fier Muleasse à Loüis reservé,
De la mort qui venoit, est à ce coup sauvé.
Le fer glisse avec bruit, sur la vaste rondache,
Qui d'vn brillant acier jusqu'aux genoux le cache:
Et portant sa fortune & son vol plus avant,
Frappe Olgut au conduit de la voix & du vent;
Olgut son brave Fils, qui sur de faux augures,
Se feignant vn long cours d'illustres aventures,
Dés-ja passant la Mer, traversant l'Apennin,
Coupant les bras du Rhône, & les cornes du Rhin,
Soûmettoit au Croissant, d'vne folle esperance,
Les Aigles de l'Empire, & les Lys de la France.
Le jeune malheureux est à peine frappé,
Qu'vn second javelot du mesme arc échappé,
Atteint son Frere Achmet, au dessous de l'aissel̃le,
Et luy met dans le corps le bois jusques à l'aisle.
Orgules qui restoit au Pere infortuné,
Des malheureux cadets, le malheureux aisné,
Comme il tendoit les bras au secours de ses Freres,
De deux traits est frappé, par les belles Archeres.
Muleasse à ces coups, jusques au cœur percé,
Et sans verser de sang, de tous ces traits blessé,
Deteste son Destin, se deteste soy-mesme,
Vomit de desespoir l'écume & le blaspheme:
Et semble en querellant & le Ciel & le Sort,
Vouloir avoir de force ou ses fils, ou la mort.
Du Corps des * Musulmans, qui suivent sa Banniere,
Un nuage aceré vole sur la riviere:
Et d'vne ombre terrible, à l'air ostant le jour,
Couvre les Gabions, les Travaux, & la Tour.
Le sang, les corps, le bois, les armes se confondent:
Aux traits des Sarrasins ceux des Croisez répondent:
Et les morts, les mourans, les blessans, les blessez,
L'ouvrage interrompu, les ouvriers renversez,
Font vn mélange affreux de carnage & de trouble,
Où le desordre croist, & la frayeur redouble.
L'orage le plus fort venoit des elephans,
Pareils à des Chasteaux avec poids se mouvans,
Qui chargez de Donjons, rangez en baterie,
D'où le fer & le feu rouloient avec furie,
Jusqu'aux hurtes portoient, & jusqu'aux Pavillons,
Les fléches à torrens, les traits à tourbillons.
De ces bords si vantez, où le superbe Euphrate,
De crystal & d'azur, dans son grand Lit éclate,
Azaferne à Memfis depuis vn mois venu,
De Victoire & d'Hymen Pretendant reconnu,
Montoit vn elephant, dont le riche équipage,
Expliquant son amour, exprimoit son courage.
Sa blancheur égaloit la plus fraische toison,
Dont l'Appennin se couvre, en la froide saison:
Les chanfrains estoient d'or; & les bardes dorées,
De flambeaux, de carquois, de traits estoient parées:
Et le nom de Zahide en chiffres abbregé,
A celuy d'Azaferne, haut & bas engagé,
En figure dés-ja, par vne vaine avance,
Presageoit de leurs cœurs la royale alliance.

Sur l'enorme Animal, vne Tour se mouvoit,
Où de Zahide, en bosse, vn portrait s'élevoit;
Un Amour au dessus, luy faisoit vne ombelle,
L'armant de son carquois, le couvrant de son aisle.
Le Prince, de ses fers, moins lié que paré,
De la fiere Princesse Esclave declaré,
Se fait voir sur la Tour, dont la haute charpente,
Diverse de couleurs, de dorures brillante,
Semble aux traits décochez, dont elle bat le bord,
Un Magazin d'orage, vn Arcenal de mort.
Le feu se mesle au fer, la pierre au feu se mesle:
De ce mélange affreux, plus affreuse est la gresle:
Les rochers flamboyans, & les arbres ferrez,
Aprés les dards communs à leur tour sont tirez:
Aux ares, aux javelots, succedent les machines:
La Mort ne perce plus, elle fait des ruïnes:
De son Frere mourant, le Frere est écrasé:
Du sang de son Fils mort, le Pere est arrosé:
Les entrailles, en l'air, au cerveau sont meslées:
Où les pieds sont froissez, les testes sont brûlées:
Et le bronze, le fer, l'acier, d'vn mesme effort,
Brisez avec les corps, avec eux ont leur mort.
Loüis malgré le poids de ce fatal orage,
Saureroit dans le Nil, le passeroit à nage,
Seroit des Elemens, & des Hommes vainqueur,
Si son Camp, si son corps, pouvoient suivre son cœur.
Il met au moins par tout, l'ordre & la discipline:
Il est de tous les traits la commune machine:
Rien ne part, rien ne vole, ou de fer, ou de bois,
Qui ne prenne la force & l'esprit de sa voix.
D'vn arc qui fut jadis sur les Monts Pirenées,
Un grand arbre, aguerri des Vents & des Années,
Matignon qui suivoit le Saint Prince de prés,
Faisoit autant de morts, qu'il décochoit de traits.
Loüis prend de sa main, cette arme redoutable,
Et pour la signaler, par vn coup memorable,
Dans la troupe des traits, fils aislez du Carquois,
Qui semblent tremousser en s'offrant à ses doits;
Il choisit le plus fort de la pointe & de l'aisle,
Le plus propre à porter vne atteinte mortelle:
Il le met sur la corde, & les yeux élevant;
Toy, dit-il, dont la main, sur les aisles du Vent,
Conduit par vne route aux Humains inconnuë,
Les traits de feu sonnans, dans le sein de la nué:
Qui mets en batterie, & ranges dans les airs,
Les orages chargez de foudres & d'éclairs;
Donne force à cét arc, Esprit Moteur du Monde,
Comme tu fis jadis à la fatale fronde,
Dont le Berger enfant, de sa foy seule armé,
Abatit en ton nom, le Colosse animé;
Mon cœur, mes yeux, mes mains, ne visent qu'à ta gloire,
Et mon espoir n'attend, que de toy la victoire.
Il finit, & le trait s'envolant de ses doits,
Fait murmurer la corde, & tremousser le bois;
Et l'Esprit directeur, qui d'enhaut le gouverne,
L'adresse à l'elephant, que montoit Azaferne.
Ainsi, brillant d'ardeur, de menace grondant,
A sa legereté sa force répondant,
Pareil au trait de feu lancé de la tempeste,
Il entre par vn œil dans l'effroyable teste.
Le fer jusqu'au cerveau passe avecque le bois:
Le sang jaillit au loin, au loin s'entend la voix:
La Beste auparavant si douce, & si traitable,
Par sa propre frayeur devenuë effroyable,
Ne connoist plus de loy, ne suit que sa fureur,
Et par tout met le trouble avecque la terreur.
La vaste & riche Tour, de son dos abatuë,
Accable de son poids ses Gardes & les tuë.
L'orgueilleux Azaferne avec eux renversé,
D'vn éclat de sa pique, à la gorge est blessé.
En vain il tend les bras au portrait de Zahide,
Bien loin d'estre propice, il devient homicide:
Dans le commun débris, tombant de sa hauteur,
Il écrase la teste à son adorateur:
Et de l'Amour encor l'image aussi cruelle,
Luy tombant sur le flanc, le perce de son aisle.
L'effroy, le sang, les cris de l'Animal blessé,
L'objet affreux du trait, dans sa teste laissé,
Le fracas de la Tour abatuë & traînante,
Dans l'enorme troupeau répandent l'épouvente.
Ces Monts effarouchez, ces Colosses bruyans,
Dans ce trouble soudain, par la plaine fuyans,
Roulent sans écouter ni chastiment, ni bride,
Où la fougue les porte, où la fureur les guide.
Ici leurs Gouverneurs de leurs dents sont percez,
Là de leurs longues mains, leurs Maistres sont froissez:
Ils écartent les rangs, ils dissipent les files,
Ils renversent les forts avecque les agiles:
Et sous leurs vastes pieds, les ventres écrasez,
Les intestins sanglans, les ossemens brisez;
Autour d'eux la frayeur, la fuite & le carnage,
D'vn horrible combat, sans combat ont l'image.
Ainsi le Camp barbare en déroute fut mis:
Le Saint Prince vainquit de loin ses Ennemis:
Et contre tous ces Corps de troupes Sarrasines,
Une fléche en sa main, fit plus que dix machines.
Cependant le Soleil à son giste se rend:
Le jour meurt, & le bruit avec le jour mourant,
Pour en porter le deüil, les tenebres descendent,
Et d'vne Armée à l'autre, en silence s'étendent.
Le Sommeil qui les suit avecque le repos,
Oste l'haleine aux Vents & le murmure aux flots:
Les Cedres endormis sous luy baissent la teste,
Les Palmiers sont courbez du pied jusques au faiste:
Et les Camps ennemis encore en mouvement,
Reçoivent de leurs Chefs l'ordre & le reglement.
Loüis malgré la nuit, brille sur le rivage,
Des feux de son harnois, de ceux de son courage:
Son exemple qui plaist, qui commande aux Soldats,
Est lumiere à leurs yeux, est vigueur à leurs bras:
Et d'vn effort sans peine, à sa seule presence,
La matiere obeït, & l'ouvrage s'avance.

Dés-ja le char de jait, qui sans faire de bruit,
Par les Ombres trainé porte la noire Nuit,
Egalement distant de l'Inde & de l'Ibere,
En deux justes moitiez partageoit l'Hemisphere;
Quand vn Corps à cheval, pour la garde avancé,
Assailli brusquement, & brusquement poussé,
Reporte dans le Camp l'alarme & l'épouvente,
Que la surprise accroist, & que la nuit augmente.
Zahide & Forcadin, par deux gays reconnus,
Avec deux forts Partis, estoient là survenus.
Par tout, où va Zahide, Almasonte sanglante,
S'offre à son souvenir, à son cœur se presente:
Son Ombre luy paroist alentour voltiger,
Et luy tendre le fer, afin de la venger.
Sous cét auspice affreux, sous cette triste guide,
Elle suit les fuyars, les pousse à toute bride:
Taille en pieces deux gros, à la haste accourans,
Passe au travers des morts, au travers des mourans:
Forcadin qui luy sert d'assistant & d'escorte,
Le tumulte avec elle, & le ravage porte.
Les concerts enroüez des divers instrumens,
Répondent aux longs cris, aux longs hennissemens:
La Nuit les aggrandit, & l'Echo les redouble:
Autant que la peur gagne, autant gagne le trouble:
Et l'effroy qui croit tout, se feint autant de Corps,
Qu'il s'entend de tambours, qu'il retentit de cors.
Polisy qui naquit vers les bords où la Seine,
Dés-ja fiere & superbe avec bruit se promene;
A la reste du Camp, des premiers avancé,
De la main de Zahide à la gorge est blessé:
L'infortuné, jadis, fut sur vn faux ombrage,
Remis à la mercy d'vne Louve sauvage:
Avecque ses petits la Beste le nourrit:
De ses soupçons jaloux son Pere se guerit:
Ondeberge sa Mere à tort emprisonnée,
Au concert des clairons fut chez luy remenée:
Et son Fils, de la mort dans les langes sauvé,
Sous la cuirasse icy, n'en est pas preservé.
A Polisy mourant, Longueval elle ajoûte,
En vain brave en duel, en vain ferme à la Jouste:
Les prix six fois gagnez, ne purent empescher,
Que Zahide en passant ne le fist trebucher.
Creron pour le venger dés-ja prenoit l'épée,
D'vne plus prompte main, la main luy fut coupée:
Elle tombe, & tombant elle lasche le fer,
Qui de son coup perdu, semble se plaindre à l'air.
Choiseul venu des bords où la Marne naissante,
Dans son berceau de joncs est encore tremblante,
Soûtenu de son Fils, va contre les torrens,
Des poussans des poussez, des courus des courans:
Il écarte les vns, les autres il arreste:
A la gresle du fer, il expose sa teste,
Dont le poil venerable, est pareil aux floccons,
Que l'Hyver fait rouler sur la teste des monts.
Il tourne brusquement & l'épée & la bride,
Et frappe Forcadin, dés-ja de sang humide:
De la force du coup l'armet érincela;
Le feu prompt & brillant jusqu'à terre en vola;
Et Forcadin parut sous l'éclair de l'épée,
Comme vn de ces Rochers, à la teste escarpée,
Qui sans mouvoir le pied, sans détourner le front,
Etincelent au fort que les nuages font.
A l'éclair, luy dit-il, qu'à fait ton cimeterre,
Le mien plus foudroyant, répond de ce tonnerre.
Le Barbare, à ces mots prononcez en grondant,
Et suivis d'vn regard, par la visiere ardent,
D'vn coup, qui tout d'vn temps éclaire, tonne, & perce,
Luy fait perdre l'arçon, & sous soy le renverse.
Le vieillard genereux tombe comme vn vieux Pin,
Qui soûtenu long-temps du dos de l'Apennin,
Terrassé par le fer, tombe du haut étage,
Où ses bras tant de fois avoient bravé l'orage:
Des arbres d'alentour, de sa chute troublez,
Les vns sont abatus, les autres accablez:
Et la teste du Mont, du peril éloignée,
Long-temps aprés se plaint des coups de la coignée.
La chute de Choiseul, met par tout la terreur:
Son fils seul intrepide & du bras & du cœur,
Se fiant à l'adresse acquise à la Barriere,
Va contre Forcadin, le frappe à la visiere:
Le Barbare irrité, d'vn revers luy répond,
Qui luy fausse l'armet, & luy casse le front.
Le * Bourrelet brodé de la main d'Adelise,
L'enseigne du cimier, riche de sa Devise,
Et les chiffres témoins du secret des Amans,
Luy sont contre ce coup, de foibles Talismans.
Etendu sur son Pere, il baisa sa blessure:
Il fut son Epitaphe, il fut sa sepulture:
Epitaphe de sang, sepulture d'amour,
Que la posterité puisse jetter vn jour,
A pleines mains sur vous, & sur vostre memoire,
La fleur de la loüange, & l'encens de la gloire:
Et qu'vn si rare exemple à nos Neveux laissé,
Du grand Livre des Temps ne soit point effacé.
Louïs vient cependant, le Corps qui l'accompagne,
Fait bruire l'air au loin, fait trembler la campagne,
Le trouble & la terreur, le ravage & l'effroy,
Sont les Avant-coureurs, & les Suivans du Roy.
Il est le Chef, le cœur, le bras de chaque bande:
Sa conduite combat, son exemple commande:
Et malgré le tumulte, & l'horreur de la nuit,
Il met l'ordre par tout où son courage luit.
Il abat Sifredon, fameux Cavalerisse,
En vain fort à la Jouste, en vain juste en la Lice;
Sa justesse à courir, ni sa force à jouster,
De la mort à ce coup, ne purent l'exempter.
Il luy joint Romesel, à Romesel Ortane,
Qui zelateur cruel de son culte profane,
Estoit par tout suivi d'vn amas de liens,
Forgez pour enchaîner, des troupes de Chrestiens.
Le Barbare Oragan, alloit la teste armée,
D'vne teste de Tigre, en salade formée,
Les dents de l'animal sur le front s'avançoient;
Ses ongles menaçans sous le col luy passoient;

Et ce mélange affreux, ce composé sauvage,
De pattes & de bras, de muffle & de visage,
Augmenté de la nuit, nourrice de l'erreur,
Des ombres secondé compagnes de l'horreur,
Sembloit aux effrayez, vn Spectre Capitaine,
Qui de Spectres Soldats avoit couvert la plaine.
Loüis d'vn mesme coup, levant le coutelas,
Coupe au Tigre vne patte, avale à l'homme vn bras:
Il redouble; & le fer qui fend la double teste,
Sur la poussiere étend le Barbare & la Beste:
Et leur chute défait les Phantômes armez,
Que la frayeur s'estoit de ce Monstre formez.
Ainsi Loüis ardent du feu de son courage,
Fait ruisseler le sang, fait fumer le carnage.
Un rocher détaché qui des Alpes descend,
Un torrent écumeux, de courroux bondissant,
Un tourbillon lasché sur les gerbes dressées,
Un fleuve débordé vainqueur de ses chaussées,
Avec moins de degast, avec moins de terreur,
Ravagent en passant, l'espoir du laboureur.
Archambaut d'autre-part accompagné d'Alfonse,
Renverse rang sur rang, file aprés file enfonce.
Brondicart vainement à la pique exercé,
A la lutte Osaphat plus vainement dressé,
Ormin grand Escrimeur, Ismaël grand Pirate,
Le Chasseur Aragut, & l'Archer Omondate,
Abatus à ses pieds, & blessez de sa main,
De leurs enormes corps chargerent le terrain:
Et leurs Esprits affreux, dans les Royaumes sombres,
A la foule arrivant, effrayerent les Ombres.
Mais pendant que Bourbon la victoire pressant,
Va les bandes, les corps, les escadrons poussant;
Zahide d'autre-part, de meurtres dégouttante,
Arrive à son quartier, donne jusqu'à sa tente.
Les Gardes alentour sous les armes rangez,
Forcez par la Guerriere, & par ses gens chargez,
Tombent, comme l'on void, le fruit & le feüillage,
Tomber sous vn noyer, qui borne vn labourage;
Quand les jeunes bergers, de longs bastons armez,
A l'envi l'vn de l'autre, au butin animez,
Se mettent en sueur, se mettent hors d'haleine,
Font bruire l'air de coups, en font gemir la plaine:
En vain pour les fléchir, l'arbre leur tend les bras;
Ses fruits infortunez en vain tombent à bas;
Il n'est droit, ni pitié, qui leur attaque arreste,
Tant qu'il reste vne feüille attachée à sa teste.
Autour du pavillon, les harnois & les corps,
Et les chevaux mourans avec les valets morts,
Font sous les chariots, & parmi le bagage,
Un embarras d'effroy, de fureur, de carnage.
Là l'Esprit d'Almasonte encore depité,
A l'Esprit de Zahide, en trouble est presenté:
Elle croit voir jaillir, par la mesme ouverture,
Le feu de son courroux, le sang de sa blessure.
Ce terrible mélange, à ses yeux s'enflamant,
Et son cœur, par ses yeux, de fureur allumant,
Elle prend vn flambeau, s'approche de la tente,
Et sa voix adressant à l'Idole sanglante;
Je t'obeïs, dit-elle, & vais où me conduit,
Le feu qui par ta playe, & de ton cœur me luit:
En attendant le sang, que ton sang me demande,
A ton feu, de ce feu, je vais faire vne offrande.
Sous la tente à ces mots, elle met le flambeau;
Et le feu, sans respect de riche, ni de beau,
Saute à la pourpre, à l'or, à la laine, à la soye;
Et s'en fait vne rare, & magnifique proye.
Les Empires du Monde, * en quatre partagez,
Et sur la riche tente, en figure abregez,
Fument avec leurs Temps, avecque leurs Histoires,
Brûlent avec leurs Rois, avecque leurs Victoires:
Et tout leur feint éclat, en cét embrasement,
Ne luit que pour s'éteindre, & ne luit qu'vn moment.
Celle qui de ses jours fut * l'Aigle & la Colombe,
Semiramis en or, la premiere y succombe.
Sa beauté, ses plaisirs, sa valeur, ses combats,
De l'avide Element ne la défendent pas:
En vain elle est charmante, en vain elle est armée;
Agreable & terrible, elle n'est que fumée.
De l'Empire Persan, le * Mede Fondateur,
Comme elle environné du feu devorateur,
Brûle avecque l'Asie en bataille rangée,
Dans le Camp, dont il tient Babylone assiegée;
Et l'Euphrate sous luy, par canaux divisé,
Avec tous ses canaux, est luy-mesme embrasé.
Prés du Mede, le * Grec qui suivit la Fortune,
Jusques où le Soleil sort des bras de Neptune,
Fumant avecque Tyr, avec Suze brûlé,
A l'Egypte, à la Perse, aux Indes est meslé.
Le grand * Jules, non moins que le grand Alexandre,
Sous ses propres Lauriers est là reduit en cendre;
Le Tybre, l'Ocean, le Gaulois, le Romain,
Par ses armes vaincus, le défendent en vain.
Le Destin de l'Empire avec luy s'y consume;
La Fortune de Rome avecque Rome y fume;
Les Aigles, les Drapeaux, les Dieux en font du bruit;
De leurs feux & des siens le Capitole luit:
Et tout ce grand tissu d'Annales magnifiques,
Dont Bourbon se faisoit des leçons heroïques,
Embrasé de la flame, & du vent agité,
Est vn signal ardent au François irrité.
Raymond, Charles, Robert, suivis des deux Guerrieres,
Et soûtenus des corps, qui suivent leurs bannieres,
Pareils au tourbillon sur la plaine roulant,
Courent à la lueur du pavillon brûlant.
Le choc s'en renouvelle, & le meurtre en redouble,
La nuit mesme, dans l'air, s'en échauffe & s'en trouble:
Et la vapeur du sang qui ruissele des corps,
Les plaintes des mourans, & les Ombres des morts,

Mille

Mille funebres voix, mille images funebres,
Font vn concert d'horreur avecque les tenebres.
Robert blessa Rogul au conduit de la voix;
Le fer entra de force, & fut suivi du bois:
Deux rigoles de sang des deux costez saillirent:
Les esprits divisez avec le sang jaillirent:
La gorge, pour la bouche, à sa mort sanglota;
L'ame en trouble & confuse, entre-deux s'arresta;
Et dépitée enfin, sortit par l'ouverture,
Que luy laissa le bois tiré de la blessure.
L'avare Alisuman, d'vn Sanglier cuirassé,
Mord le fer de fureur, sous Charles terrassé.
L'ame de son Pupille encore gemissante,
Le poignard dans le sein, à ses yeux se presente:
De l'ombre de son sang, vne ombre de voix sort:
Qui d'vn accent affreux luy reproche sa mort:
Et l'or qui fut l'appas, & le prix de son crime,
Luy revient dans l'esprit, & de son poids l'opprime.
De la main de Raymond Garamel abatu,
Regrette vainement l'inutile vertu
Des herbes qu'il sçavoit cueillir sous les Planetes,
Et qu'il sçavoit munir de paroles secretes.
Son Frere malheureux qu'Aggir avoit armé,
Que de vingt Talismans Aggir avoit charmé,
Abatu par Belinde, en vain Aggir appelle,
Enchanteur ignorant, & garant infidelle:
Et mourant, de dépit, il ronge avec les dents,
Les chiffres imposteurs, à ses deux bras pendans.
Zumel qui vers les bords d'où se leve l'Aurore,
Naquit d'vn Pere Perse, & d'vne Mere More,
D'vne part demi blanc, demi noir d'autre part,
Sembloit vne Figure, où par vn jeu de l'Art,
L'ebene d'vn costé, d'autre costé l'yvoire,
Paroissoient l'vn sur l'autre affecter la victoire.
Lisamante d'vn coup, qui fait siffler le vent,
En deux justes moitiez, le visage luy fend:
L'yvoire est par le fer separé de l'ebene:
Tous deux cedent au bras de la Belle hautaine:
Il coule de tous deux, vn long ruisseau de sang,
Qui mesle dans le rouge, & le noir & le blanc;
Et l'ame, qui dés-ja de sa peine est hideuse,
Dans les Enfers descend, plus noire & plus affreuse.
Lisamante à Zumel ajoûte Almonesor,
Qui pleura de mourir si loin de son tresor.
Elle leur joint Mogut, qui de son propre Pere,
Fut l'infame rival en l'amour de sa Mere.
Mais la Veuve son zele, & son ardeur suivant,
Dans vn gros d'ennemis s'engage trop avant:
La nuit qui s'éclaircit, les ombres qui blanchissent,
Laissent voir les lueurs qui de son fer jaillissent;
Sa vertu se remarque: on accourt, on la suit:
Le concours fait la foule, & la foule le bruit:
Avecque le peril son audace s'augmente:
Tout menace, tout frappe, & rien ne l'épouvente.
Dés-ja de quatre coups son bouclier est faussé:
Son superbe cimier est sans plume, & froissé:
Son cheval à travers housses, bardes, & mailles,
Reçoit, avec le fer, la mort dans les entrailles:
Et six marteaux pointus contre elle conspirans,
Dix coutelas courbez, avec eux conjurans,
Vingt javelots instruits à faire des blessures,
N'attendent qu'à frapper, & prennent leurs mesures.
Zahide là dessus à la course arrivant,
Plus viste que l'éclair, plus prompte que le vent;
Reconnoist le peril, qui presse la Guerriere,
Se jette entre les siens, & levant la visiere;
Compagnõs, leur dit-elle, à tant d'hommes de cœur,
Un Laurier si commun ne feroit point d'honneur:
Et la mort d'vne femme, à vos noms, dans l'Histoire,
Laisseroit de la honte, & non pas de la gloire.
Vers la vaillante Veuve ensuite se tournant,
La vie avec la paix, & la main, luy donnant.
Belle, & Brave, dit-elle, ayez tout l'avantage,
Et celuy de l'adresse, & celuy du courage.
Mais cedez à la foule: & ne vous plaignez pas,
Si vos deux bras n'ont peu prévaloir à cent bras.
Vous avez moins perdu, que lassé la Victoire:
Jamais nulle valeur ne s'acquit tant de gloire;
Mais souvent la Fortune est contre la Vertu:
Le vaillant sous le lasche est souvent abatu:
Et l'aveugle Hazard, qui les vainqueurs couronne,
Pour des Cerfs, quelquefois, des Lions abandonne.
Venez, ne craignez point, vous pourrez parmi nous,
Acquerir des Lauriers moins sanglans & plus doux:
Et nos Chefs les plus fiers, nos Princes les plus braves,
A la foule viendront se rendre vos esclaves.
Lisamante surprise, à regret y consent:
Son cœur libre, s'oppose à sa main qui se rend.
Zahide prend sa foy, luy choisit vne escorte:
Et retourne au peril, où son ardeur la porte.
Mais ses troupes dés-ja plioient sous les François,
Que Loüis animoit du bras & de la voix.
Forcadin fait en vain, tout ce qui se peut faire,
Ruisselant de carnage, écumant de colere.
Il ressemble au Sanglier, qui des Chasseurs pressé,
Dresse les * épics noirs de son dos herissé.
Le sang des chiens crevez, teint ses armes d'yvoire:
L'écume par bouillons coule de sa machoire:
Son cœur en feu se void, par ses naseaux fumer,
Comme s'il en vouloit tout le bois allumer:
A cent diverses voix, qui dans l'air se confondent,
De ses dents avec bruit les menaces répondent:
Et mesme en reculant, il semble des regards,
Provoquer les Limiers, & défier les dards.
Ainsi le Sarrasin, terrible en sa défaite,
Aux plus determinez fait prendre la retraite:
Avecque luy Zahide, & d'autres Chefs de cœur,
Reparent de leurs Corps le desordre & l'honneur.
Cependant, la nouvelle à Bethunes arrive,
Que la Veuve Heroïne est ou morte ou captive:
Il quitte Albumesel qu'il combatoit à part,
Plus viste que le trait de la corde ne part:
Et pique vers le Corps, où d'vn bras homicide,
Forcadin faisoit front, secondé de Zahide.
Avec luy l'Amour vole, & luy met dans le cœur,
Un trait noir & plombé, forgé par la douleur.

L'amere jalousie entre par la blessure ;
Et fait à la colere vne large ouverture :
Le desespoir la suit, suivi de la fureur,
Et l'audace entre deux, fait jaillir la terreur ;
Comme on void rejaillir, au travers d'vn nuage,
La soudaine lueur qui precede l'orage.
Il joint, il blesse, il ruë ; Azaman l'inhumain,
Tombe aprés Omosate abatu de sa main.
A gauche comme à droit, son épée éclatante,
Luy semble à tous les coups, appeller Lisamante.
Et rien ne luy répond, que l'effroyable bruit,
De la Mort qui moissonne, & moissonnant détruit.
Mais est-il quelque crainte, est-il quelque menace,
Qui retarde l'amour animé par l'audace?
De cinq meurtres dés-ja Bethunes degouttant,
S'avance de fureur, où Forcadin l'attend,
A ces roches pareil, qui sur l'onde affermies,
Du pied rompent l'effort des vagues ennemies :
Et de leur front hautain, poussant la corne en l'air,
Fieres sous le tonnerre, & fieres sous l'éclair,
L'attaque des Hyvers de l'epaule secouënt ;
De leurs assauts de neige, & de gresle, se jouënt ;
Tandis que de la Mer, vn bruit haut s'élevant,
Donne d'vne autre attaque, vn vain signal au Vent.
Le Barbare, à deux coups que le François luy porte :
Répond d'vn bras plus ferme, & d'vne main plus forte :
L'effort pourtant n'a pas le succés qu'il pretend ;
L'aigrette vole en l'air, & le cimier se fend :
Mais la trempe du casque aussi fine que dure,
Empesche que l'épée y fasse d'ouverture.
De la charge du coup Bethunes étonné,
Aprés deux ou trois tours, se sent desarçonné :
Et sans quitter l'épée, abandonnant la bride,
Va tomber sous les pieds du cheval de Zahide.
Chabanes, Matignon, Sainte-More accourans,
Avecque les deux Bruns, & les deux Josserans,
Prests à le secourir, autour de luy se rendent :
Les plus fiers à monceaux sur la poussiere étendent :
Et malgré Forcadin, Bethunes relevé,
Et remis à cheval, de ses mains est sauvé.
De dépit, sa fureur en est renouvellée :
La Mort avecque luy rentre dans la meslée :
Et la Victoire allant de l'vne à l'autre part,
Sans arrest balancée, & conduite au hazard,
Semble attendre dans l'air, qu'il vienne quelque teste,
Digne de la couronne en sa main dés-ja preste.
Louis vient là-dessus ; son nom porté devant,
Sur les voix des clairons, sur les aisles du vent ;
Et secondé du bruit des chevaux de sa suite,
Annonce aux Sarrasins, ou la mort ou la fuite.
La Victoire forcée, & le Sort arresté,
Sans plus déliberer, passent de son costé :
Et la Barbare troupe en desordre, & pressée,
Hors du retranchement est à la fin poussée.
Ainsi, lorsque les Vents, soit dans le champ de l'air,
Soit dans l'état branlant de l'écumeuse Mer,
S'ébatent au signal, que la Lune leur donne ;
L'air bruit de leur combat, & la Mer en resonne :
Les vagues tour à tour, sous vn égal effort,
Tantost vont au Midy, tantost revont au Nort :
Et les Vaisseaux errans, malgré Carte & Boussole,
Sans arrest sont portez, de l'vn à l'autre Pole.
Mais si dans la meslée, il survient quelque Vent,
D'vn plus puissant esprit sur la plaine regnant ;
Tous les autres sous luy baissent l'aisle & la teste :
Tout seul il donne cours & force à la tempeste :
Et son souffle, vainqueur des flots & des nochers,
Fait cacher les écueils, & trembler les rochers.
Zahide & Forcadin en vain à cette fuite,
Opposent leur courage, opposent leur conduite :
La vaillance des Chefs ne remet pas le cœur,
Dans les Corps où le trouble a fait entrer la peur :
Et le Vainqueur lassé d'vne assez longue chasse,
Retourné dans son Camp, qu'vn autre assaut menace,
Range, pour asseurer les travaux commencez,
Six Drapeaux de Flamands, jusqu'au bord avancez.
Cependant la Nuit tombe, & rentre dans la terre :
Son voile humide & noir se plie & se resserre :
Et les portes du Jour ouvertes au Soleil,
Se repeignent d'azur, de laque & de vermeil.
Le François étonné de voir sur le rivage,
Le cruel appareil d'vn spectacle sauvage ;
S'apperçoit que le Ciel, étonné comme luy,
Semble ne luy prester le jour qu'avec ennuy :
Sur la rive où paroist, des Troupes Sarrasines,
Le Camp fortifié d'vn long rang de machines,
On void à cent poteaux, en échiquier plantez,
Cent couples de Chrestiens dos à dos garrotez :
Ils sont tous baptisez, & de nobles Familles,
Au nombre des Garçons, répond celuy des Filles.
Le jour, que pour sauver Zahide de la mort,
Muratan s'immola par vn noble transport ;
Son pere Meledin, furieux de sa perte,
Desesperé du dueil de sa Maison deserte,
Enleva les Enfans des Chrestiens de Memfis,
Pour en faire vne offrande aux Manes de son Fils.
Maintenant à son Camp, le long de la Riviere,
Il en fait vne affreuse & tragique barriere.
Barbare ingenieux, à qui l'humanité,
Sert contre les Humains, sert à la cruauté :
Cruelle invention, de se faire des armes,
De l'horreur & des cris, de la crainte & des larmes !
Le Sarrasin couvert de ce rampart de corps,
Sur les travaux François redouble ses efforts :
Le fer, le feu, le bois, font avec le bitume,
Un déluge qui luit, vne gresle qui fume :
Les Soldats, aux Ouvriers, dans l'orage meslez,
Sont par les mesmes traits & percez & brûlez :

La Mort double par tout, confond sur le rivage,
Le sang & le débris, la cendre & le carnage.
Le François qui se void assailli par ces rangs
D'Innocens garrotez, de Fidelles souffrans;
Effrayé de leurs cris, amolli de leurs larmes,
Ne peut innocemment se servir de ses armes:
Il ne peut, aux torrens, contre luy décochez,
Répondre que de pleurs, à ruisseaux épanchez.
Les dards en sont moüillez, leurs aisles en languissent:
Sur les arcs degouttans, les fléches s'attendrissent:
Et le fer amolli d'vn sentiment humain,
En perd le mouvement, & tombe de la main.
Les Martyrs, cependant, de la mine & du geste,
Accompagnent l'horreur de la Scene funeste;
Tout est plaintif en eux, tout est pleurs, tout est voix,
Tout porte la pitié dans le cœur des François:
Et par cette pitié, leur force est desarmée:
Par ces voix, par ces pleurs, leur valeur est charmée.
Ainsi, la Pieté sur eux faisant effort,
Vaincus de leur tendresse, ils s'éloignent du bord:
Et de peur de souïller leurs mains de sang fidelle,
Et d'vne guerre sainte, en faire vne cruelle;
De peur d'estre meurtriers de leurs Freres souffrans;
Et de tuer des Saints, visant à des Tyrans;
Par l'ordre de Louïs, ils font place à l'orage:
Et laissent pour vn temps reposer leur courage.
En pompe cependant, les morts sont enterrez,
Et d'eloges, de pleurs, des palmes honorez.
Trois fois l'Aube venant dissiper les tenebres,
Appella les François, à ces devoirs funebres:
Et la Lune trois fois, les rappella sans bruit,
Au travail de leur Pont, sous l'aisle de la Nuit.

REMARQUES.

CE SERPENT REVOLTÉ. *pag. 146. col. 1.*] C'est le premier Ange que l'Escriture en plusieurs endroits appelle du nom de Serpent.

LE DRAGON DESERTEUR. *pag. 146. col. 1.*] C'est l'Ange deserteur: & le Dragon à sept testes, est celuy dont il est parlé au chap. 12. de l'Apocalypse.

CE DRAGON ADORÉ. *pag. 146. col. 1.*] C'est celuy que les Babyloniens adoroient, & que Daniel fit mourir.

LE DIEU DES PTOLEMÉES. *pag. 147. col. 2.*] Les Ptolemées ont esté des Rois d'Egypte.

SOUS LE VAIN NOM D'ISIS. *pag. 147. col. 2.*] Isis est le nom d'vne Deesse adorée des Egyptiens.

DU DEMON CALDEAN. *pag. 147. col. 2.*] C'est celuy que les Babyloniens, du temps de Daniel, adoroient sous la figure d'vn Dragon.

DU CORPS DES MUSULMANS. *pag. 149. col. 2.*] Les Musulmans sont les Turcs.

LE BOURRELET BRODÉ. *pag. 151. col. 2.*] Le bourrelet estoit vn ornement fait de soye ou de broderie, qui se mettoit autrefois entre le casque & le cimier; & ordinairement il estoit de la livrée des Chevaliers, ou de celle de leurs Dames.

LES EMPIRES EN QUATRE PARTAGEZ. *pag. 152. col 2.* Il y a eu quatre principaux Empires dans le Monde, celuy des Assyriens, celuy des Perses, celuy des Grecs, & celuy des Romains; ils estoient tous quatre representez dans la tente de Bourbon.

FUT L'AIGLE ET LA COLOMBE. *pag. 152. col. 2.*] C'est Semiramis qui fonda l'Empire des Assyriens. Elle fut vne Aigle par sa valeur: elle fut vne Colombe par sa mollesse: aussi avoit-elle esté nourrie par des Colombes, & l'Escriture luy donne le nom de Colombe.

LE MEDE FONDATEUR *pag. 151. col. 2.*] Ce Fondateur de l'Empire des Perses est Cyrus, qui mit l'Euphrate à sec, & prit Babylone.

LE GREC QUI SUIVIT. *pag. 152. col. 2.*] Ce Grec est Alexandre, qui osta l'Empire aux Perses, & le laissa aux Grecs.

LE GRAND JULES. *pag. 152. col. 2.*] Ce Jules est Jules Cesar, le premier Empereur Romain, & le Fondateur de l'Empire.


BIBLIOTHEQUE DE LA VILLE
LYON





SAINT LOUIS
OU
LA SAINTE COURONNE RECONQUISE.

L'IVRE TREIZIÉME.

LE SULTAN devenu amoureux de Liſamante, employe toute ſorte d'artifices pour la fléchir, ou pour la vaincre. Elle ſe rend en apparence ; le feſtin de la Nopce eſt magnifique : & la nuit, Liſamante encouragée par Iudith, coupe la teſte au Sultan, & ſort avec la ſainte Iuive qui va devant elle, & la conduit au travers du Fleuve. Bethunes qui eſtoit en garde à l'autre rive, & qui ſouffroit pour elle tout ce que l'amour & la jalouſie peuvent faire ſouffrir, la reçoit & la remene au Camp. Forcadin éleu General, remet l'ordre dans les troupes émeuës de la mort du Sultan. Mireme pour la venger, obtient de luy, que les Enfans Chreſtiens tirez du Caire, ſeront brûlez. Parmi tant d'Innocens, la fortune d'Oraſin & de Merinde eſt particulierement regrettée. Les Demons appellez à ce Sacrifice, forment en l'air une batterie, qui met le feu au Pont & aux Tours, & le porte de là aux Tentes voiſines. Louis l'arreſte par ſes prieres : les Demons vaincus tombent dans le Nil, & il ne reſte de leur batterie que du bruit & de la fumée.

MELEDIN cependant, jour & nuit ſe conſume,
D'vn feu, qui ſans lueur, dans ſes veines s'allume.
Soixante & dix Hyvers, en neige ramaſſez,
Sur ſa teſte chenuë, & dans ſes os glacez,
Ne peuvent amortir la peſtilente flame,
Qui s'eſt priſe à ſon ſang, qui regne dans ſon ame ;
Et qui de veine en veine, & d'os en os gliſſant,
Fond la lie & le marc, de ſon âge baiſſant.
Liſamante luy fut à peine preſentée,
Que ſur vn trait d'eſprits, cette flame portée,
Par les conduits des yeux, penetra dans ſon cœur,
Y mit vne fievreuſe & ſubite chaleur ;
Et juſqu'à ſa raiſon, des vapeurs en monterent,
Qui la mirent en trouble, & ſes jours étoufferent.
Dans cette nuit qu'il porte, & qui par tout le ſuit,
Rien ne plaiſt à ſon ame, à ſes yeux rien ne luit,
Que les jours, que luy font les yeux de Liſamante,
Idole, ſur toute autre, en ſon cœur dominante.
Devant ce pur objet, de ſon impur amour,
Il ne void rien de grand, rien d'aimable en ſa Cour :
La Gloire n'eſt qu'vn Spectre, & la Fortune ſombre,
A ſon ſens obſcurci, ne paroiſt plus qu'vne Ombre.
Les ſales Intendans de ſes ſales plaiſirs,
Grands Artiſans d'amorce, à prendre les deſirs,
Vers elle deputez, tour à tour ſe relayent :
Et ſur ſon cœur, en vain tous leurs pieges eſſayent.
Ni le Treſors promis, ni les Sceptres offers,
Ni l'horreur de la Mort, ni la crainte des fers,

Ne peuvent rien gagner, sur ce cœur invincible,
Et non moins à l'effroy, qu'à l'espoir inflexible.
Le Vieillard insensé, qui croit que les attraits,
D'vne grande Fortune agiront mieux de prés;
Et que les yeux deceus, ou surpris par ses charmes,
Disposeront le cœur, à luy rendre les armes;
Fait à vingt boucles d'or, sur vingt bases d'azur,
Suspendre vn Pavillon, le chef-d'œuvre d'Alzur,
Qui n'eut point de pareil, en l'art de peindre en soye,
Depuis ceux que jadis vanta la vieille Troye.
Dans ce Palais pliant, où cent Rois exprimez,
Sont visibles sans corps, & sans ame animez;
Meledin avec pompe introduit Lisamante,
Qu'il fait dés-ja traitter de Sultane regnante.
Et là, devant ses yeux, qu'il pretend débaucher,
Et par eux à l'esprit ses pieges attacher,
Par ordre, il fait ranger, sur des tables d'Agate,
Dont la façon surprend, & la matiere éclate,
Tout ce que les Sultans, tout ce que les vieux Rois,
Qui depuis * Amasis regnerent autrefois,
Des Rivieres, des Mers, des Mines amasserent;
Et d'vne Race à l'autre avec soin conserverent.
Cét Astre, qui d'vn feu porté le long de l'air,
Prepare les tresors des Nymphes de la Mer;
Qui de leur sang qu'il fige, & de leur lait qu'il caille,
Fait le Corail en branche, & la Perle en écaille:
Et celuy, dont le feu plus vif & plus perçant,
Par des conduits secrets, dans les Mines descend;
Qui fait les Diamans, des boutons de lumiere,
Qui tombent quelquefois de sa luisante orniere;
Ne firent jamais rien d'illustre, ni de beau,
Dans le sein de la Terre, ou dans le sein de l'Eau,
Qui se puisse égaler, aux tresors que déploye,
Le Barbare amoureux, dans ce Palais de soye.
Là, sur vn pied d'Opale est la Table * d'Isis,
Son bord est relevé de cent pierres de prix:
Cent chiffres alentour, font à la Mosaïque,
Des morceaux assemblez, vn tableau * symbolique.
Le Sceptre * d'Osiris, de Sapphirs verdoyans,
Et celuy d'Amasis, de rubis flamboyans,
Semblent là disputer de gloire & de noblesse,
Et montrer à l'envi leur lustre & leur richesse.
Là se void le present, qu'Alexandre jadis,
Fit à ce faux Ammon, qui l'avoüa pour Fils;
Six cassolettes d'or, & six vases d'Agate,
Ciselez de la main du sçavant * Stesicrate.
Mais là rien ne surprend, rien n'attire les yeux,
Comme les jours nuez, & les feux precieux
D'vn grand cercle étoffé de pierres inconnuës,
Dont la lueur s'égale à la lueur des nuës,
Lorsque l'azur & l'or à la pourpre ajoûtez,
Font des Arcs differens, l'vn sur l'autre voûtez.
Rhodope * qui jadis fit tant de cœurs esclaves,
Qui dompta les plus fiers, qui vainquit les plus braves,
Dans le Temple d'Isis, cette Couronne offrit,
Des tributs imposez aux Amans qu'elle fit.

Tout ce que la Mer Rouge, & que la Mer Indique,
Ont porté de plus riche & de plus magnifique,
Par des mains de renom, sçavamment ouvragé,
Et dans la riche Tente, en bel ordre rangé,
Redouble son éclat aux yeux de Lisamante;
Et pour les arrester, en foule s'y presente.
Le Sultan qui la mene, & qui luy fait tout voir,
Croit en elle allumer le vain desir d'avoir.
Il luy montre vn collier, de dix Perles en poire,
Qui fut à Cleopatre, & servit à sa gloire,
Le jour, qu'avec Antoine, elle vid à ses pieds,
Aigles, haches, faisseaux, lauriers humiliez.
Il luy montre vn Miroir, dont la glace constante,
Dont la bordure d'or, d'Escarboucles ardente,
Sont vn miracle aux yeux, où la Nature & l'Art,
A l'envi l'vn de l'autre, ont vne égale part.
Au dessus du Miroir, deux Amours faits d'albatre,
Y couronnent encore le nom de Cleopatre;
Comme ils y couronnoient son image autrefois,
Quand elle en apprenoit à triompher des Rois.
Là mesme il luy fait voir la fatale corbeille,
De Rubis ciselez éclatante & vermeille,
Où cette Reine, aux yeux de sa barbare Cour,
Qui pleuroit le succés de son funeste amour,
Voulut qu'vne Vipere, entre les fleurs nourrie,
Lui donnast vne mort parfumée & fleurie.
A la fin le Sultan, de tout ce grand tresor,
Prend vn atour Royal, fait en Appretador,
Dont * Roxane eut jadis la teste couronnée,
Quand au lit d'Alexandre elle fut destinée.
Il l'offre à Lisamante; & luy dit d'vn accent,
Qui declare l'ardeur, que son ame ressent;
Cét atour seul manquoit à ta Royale teste;
Et tes yeux pouvoient seuls en faire la conqueste.
Reçois-le de ma main: souffre qu'avec l'Amour,
La Fortune aujourd'huy te couronne à son tour.
La Beauté, la Vertu, ni la Victoire mesme,
Sans elle, ne sçauroient former vn diademe:
Et le front qui n'est point de son lustre éclairé,
N'est brillant qu'à demi, n'est qu'à demi paré.
Mais l'injuste qu'elle est, pour aller au merite,
A besoin qu'on la presse, & qu'on la solicite.
Ce qu'elle fait de droit, ne se fait que bien tard:
Et ses faveurs vont moins, au devoir qu'au hazard.
De ses devoirs pourtant aujourd'huy mieux instruite,
Par les Vertus forcée, & des Graces conduite,
Pour achever en toy, ce trait de Royauté,
Que le Ciel t'imprima te donnant la beauté;
Par mes mains elle t'offre, avec cette Couronne,
Tout ce que nostre Nil, de ses bras environne;
Tout ce que le Jourdain, à longs plis ondoyant,
De son lit calme & riche, en paix va costoyant:
Et tout ce qui s'étend, de l'Arabique plaine,
Jusqu'à celles où Tyr est encore hautaine.
Que ton front brillera sous ce Royal atour!
Que l'eternel Courier, qui du Ciel fait le tour,
Dans la Gent Sarrasine & dans la Gent Chrestienne,
Verra peu de clartez, que n'efface la tienne!

Tout l'Orient viendra se ranger sous tes loix:
Tu répandras la gloire & l'éclat sur ses Rois:
Et de tes volôntez, cent testes couronnées,
Cent Peuples belliqueux, feront leurs destinées.
Ces tresors seront tiens, & cent autres encor,
De Rivieres d'argent, & de Rivieres d'or,
Qui de mon riche Trosne ont leur feconde source,
Prendront de toy leur pante, auront sous toy leur course:
Afin de t'élever à ce faiste d'honneur,
La Fortune n'attend, que l'aveu de ton cœur:
Juge, s'il te vaut mieux, estre Esclave que Reine,
Porter vne Couronne, ou traisner vne chaisne.
Tandis que le Sultan de la sorte parloit,
Un tout autre dessein Lisamante rouloit.
Quatre fois la pudeur, de son zele allumée,
Fit luire sur son front vne pourpre animée:
La colere aprés elle, y montant quatre fois,
Luy ferma de dépit le conduit de la voix.
Mais vn instinct plus fort, luy changeant la pensée,
A repartir ainsi, sa langue fut forcée:
La Beauté qui se void, n'est qu'vn nuage ardent,
Qui se resout en pluye, & se dissipe au vent.
Ce n'est qu'vne legere & trompeuse peinture,
Qui déguise aux humains, leur propre pourriture:
Et je prise fort peu ce teint, qui d'vne fleur,
A la courte durée, & n'en a pas l'odeur.
Je prise encore moins, cette beauté luisante,
Dont se fait, des Mortels, l'Idole dominante:
Et ces faux ornemens, ces vains atours, qui sont,
Des fardeaux à l'Esprit, & des liens au front.
La bizarre Fortune, à qui vont tant d'offrandes,
A qui les Peuples font tant d'injustes demandes,
Est vn autre Phantôme, à qui je n'ay jamais,
Au prix d'vn grain d'encens, demandé de bienfaits.
La Pourpre qu'elle teint, les Sceptres qu'elle dore,
Sont les rets où se prend la foule qui l'adore:
Et tout ce que ses mains font de plus precieux,
N'est qu'vn piege où l'Esprit s'empestre par les yeux.
La fortune, Seigneur, à laquelle j'aspire,
Et que je prise plus, que le plus grand Empire;
Est de me conserver la part que mon bonheur,
Confirmé de ton choix, m'a donnée à ton cœur.
Une petite part d'vn cœur si magnanime,
Arreste tout desir, & passe toute estime:
Et l'Astre qui les Grands & les Heureux conduit,
Qui sur le Sort des Rois & sur leur teste luit,
N'a point fait de Destins, & n'en a point à faire,
Qui soit à preferer au bonheur de te plaire.
Il sera desormais ma gloire, & mon atour:
J'en feray mon tresor, j'en feray mon amour:
Et le gage avancé, que ta bonté m'en donne,
Dés-ja dans mon esprit, tient lieu d'vne Couronne.

Un air doux & gagnant à ces mots ajoûté,
Et jusques dans le cœur de Meledin porté,
En tire les esprits qui servent à la joye:
L'allegresse, aprés eux, sort par la mesme voye:
Son front change de teint, sa fierté s'adoucit;
Et sous ses cheveux blancs, son œil qui s'eclaircit,
Ressemble au jour d'Hyver, qui descend de la nuë,
Sur la terre gelée, & de neige chenuë.
Il veut que sans remise on dresse l'appareil,
De la Nopce assignée au coucher du Soleil.
Chacun s'en réjouit, tout le Camp s'y prepare,
La Feste en est publique, & la pompe barbare.
Cependant le jour baisse, & le Ciel rougissant,
Se peint des derniers traits du Soleil qui descend.
Le Festin est superbe; & les Tables rangées,
Tremblent sous les tresors, dont elles sont chargées.
Là se void l'Inde en plats, & le Gange en buffets:
De l'or qu'ils ont fourni, mille vases sont faits.
Là paroist la Topase en gondolles taillée:
En cuvettes on void l'Agate travaillée.
L'esprit de la Grenade est dans l'or ciselé,
Avec le doux esprit de la vigne meslé:
Et les riches sueurs des plantes parfumées,
Dans des nuages feints, avec art enfermées,
Se répandent en pluye, à longs filets coulant,
D'vn Ciel d'or & d'azur, par la tente roulant.
Le Sultan sous vn dais, d'vne étoffe luisante,
Couronné de rayons, le Soleil represente.
La nouvelle Sultane assise prés de luy,
Dissimule ses soins, & cache son ennuy:
Et sur son front d'yvoire, vn Diamant énorme,
Exprime de la Lune, & l'éclat & la forme.
Seize Princes, Neveux de Sultans ou de Rois,
Representent aprés, les Saisons & les Mois.
Et d'autres Chevaliers, par diverses parures,
Des autres feux du Ciel, contrefont les figures.
Il succede au festin, vn Bal mysterieux,
Où se void l'harmonie & le bransle des Cieux:
Et les pas mesurez au concert des Tymbales,
Representent des Temps les Courantes fatales.
La Nuit croist cependant; & les cloux argentez,
Dans le celeste azur brillans de tous costez,
Chacun va retrouver le repos dans sa Tente,
Et laisse le Sultan avecque Lisamante.
Spectateur immortel de la course des Ans,
Assistant de l'Histoire, & Directeur des Temps,
Eclaire ici mes yeux, ouvre leur cét espace,
Où vivent les Portraits de tout ce qui se passe:
Et m'apprens quel pouvoir, soit divin, soit humain,
A Lisamante offrit sa secourable main:
Et propice à sa vie, à sa vertu propice,
Les sauva toutes deux, si prés du precipice:
Le bruit en reste à peine; & le long-temps passé,
Des Memoires connus en a l'acte effacé.
Si-tost que Meledin se vid en solitude,
Libre du joug qu'impose aux Grands la multitude;

Eblouÿ des vapeurs, qui du vin luy restoient,
Et jusques à ses yeux, en nuages montoient;
Il se rend au sommeil, dont l'aisle humide & sombre,
Sans poids l'appesantit, & sans corps luy fait ombre.
L'Esprit mesme Intendant des heures de la Nuit,
Tire du moite sein de l'Astre qu'il conduit,
La plus fraische influence, & la plus endormante,
La met dans vne nuë obscure & dégoutante:
Et la répand de là, sur le camp Sarrasin,
De travail accablé, plus accablé de vin.
Les Vents qui passent là, tombent & s'assoupissent:
Prés des Gardes dormans, les feux mourans languissent:
Et la vague elle-mesme arrivant à ce bord,
Se rend à l'influence, & dans son lit s'endort.
Dans ce commun repos, vne étrange tourmente
De crainte, & de soucis agite Lisamante,
Mesurant de plus prés, & d'vn œil plus rassis,
Le perilleux détroit où son honneur est mis;
Elle en a de l'horreur; & n'entrevoit qu'à peine,
La Couronne où le Ciel par ce détroit la mene.
Est-ce vn instinct, dit-elle, est-ce vne illusion,
Qui m'a fait consentir à ma confusion?
N'avois-je pas appris, que le nom de souffrante,
Estoit d'vn prix plus grand, que le nom de vaillante?
Je n'ay pas eu le cœur d'allier les Lauriers,
Qui ceignent les Martyrs, aux Palmes des Guerriers:
Et j'ay laissé tomber l'eternelle Couronne,
De peur d'offrir la teste à la mort qui la donne.
Ah! que plûtost la Terre ouvre ses flancs sous moy,
Que je vous abandonne aimable & sainte Loy:
Et que d'vn sale amour, le feu noir & profane,
Corrompe Lisamante, & la change en Sultane.
Mais, j'ay dequoi du mien, prévenir ce malheur:
Qui peut mourir, se peut sauver du des-honneur:
Le Bourreau pour cela ne m'est point necessaire:
Le chemin en est court, toute main le peut faire:
Et pourveu qu'on échappe, il importe fort peu,
Que ce soit par le fer, par l'onde, ou par le feu.
A ces mots se tournant, elle void sur sa teste,
Un coûtelas qui s'offre à l'acte qu'elle appreste:
Il luit de Diamans, d'Escarboucles il luit:
Et d'éclairs precieux il écarte la nuit.
L'Enchanteur Azumel l'avoit muni de charmes,
A quoy cedoit l'acier des plus solides armes:
Et Saladin jadis en coupoit d'vne main,
Les colomnes de bronze, & les bazes d'airain.
Sous les bras des Demons cette lame forgée,
Estoit aux Sarrasins par sa trempe engagée:
Et le charme en estoit tellement composé,
Qu'elle n'eust pas souffert la main d'vn Baptisé.
Lisamante la void, s'en saisit, & la tire:
Mais, ô cas surprenant, & merveilleux à dire!
A peine de l'yvoire elle eut tiré le fer,
Qu'il trompe son espoir, s'évanoüit en l'air;
Et ne laisse en sa main, que l'Escarboucle ardente
Qui servoit de poignée à l'arme flamboyante.
Au trouble qui luy vient de cét enchantement,
Il survient d'autre part, vn autre étonnement.
Elle void vne Femme habillée à l'antique,
Mais grave autant que belle, autant que magnifique.
Un brillant coûtelas en sa main rayonnoit:
Un cercle plus brillant, sa teste couronnoit:
Et l'Aurore nous vient moins belle & moins parée,
Quand des rayons du jour & des siens éclairée,
Elle annonce aux mortels, le Soleil qui la suit,
Et de ses feux éteint tous les feux de la nuit.
Je viens à ton secours, Femme forte, dit-elle,
Entre dans la Carriere où la Vertu t'appelle:
Mes pas y sont tracez; & tu peux les suivant,
Porter plus haut ta gloire, & ton nom plus avant.
Ce fut moy qui jadis, pour sauver l'Idumée,
Abatant Holoferne, abatis son Armée.
Tu peux d'vn coup pareil, & d'vn égal effort,
Ebranler tout ce camp, par vne seule mort.
La victime t'attend; Dieu qui te la demande,
A destiné ta main à cette illustre offrande.
L'instinct te le disoit, l'exemple te le dit;
L'honneur dans ce détroit, veut vn coup de Judit.
Ainsi Dieu te l'ordonne; & tu dois cét office,
A ton propre peril, non moins qu'à sa Justice.
Achevant par ces mots, elle luy tend le fer:
Qui passant en sa main, redouble son éclair.
Lisamante le prend, & sa foy renouvelle,
Sa joué en est en feu, son œil en étincelle.
Toute chose alentour, prend part à son danger:
Le repos, le secret, semblent l'encourager:
Les ombres & la nuit luy donnent asseurance:
Deux flambeaux allumez l'éclairent en silence:
Et tandis que le cœur, qui luy bat dans le sein,
Compte tous les momens, & presse le dessein;
Elle pose vne main sur le front du Barbare,
Et de l'autre, son corps de sa teste separe.
Le sang à gros bouillons de ses canaux jaillit;
Le tronc meurt, & mourant se debat dans son lit:
Encore sous le fer, sa langue begayante,
D'vn murmure confus appelle Lisamante:
La Mort vient au lieu d'elle; & son œil se fermant,
D'vn regard de travers, la cherche vainement.
Ce grand coup achevé, la belle & chaste Veuve,
Sort l'épée à la main, & marche vers le Fleuve.
Judit qui va devant, l'asseure, & la conduit,
Et luy fait vn flambeau de l'éclat qui la suit.
Où les portent leurs pas, les ombres s'éclaircissent:
Et sur le camp barbare au double s'épaississent.
Deux Gardes qui s'estoient dégagez du sommeil,
Frappez de cét éclat, tombent à leur réveil:
Les autres endormis, & couchez sur la terre,
Sous les drapeaux du Somme, en songe font la guerre.
Là, Judit de rayons & plus clairs & plus beaux,
Sur le bord arrivant, fait éclater les eaux:

Comme on void au Soleil, ramené par l'Aurore,
Eclater sur la Mer les vagues qu'il colore.
Elle avance, & tirant Lisamante aprés soy,
Il faut, dit-elle, ici renouveller ta foy:
Le Dieu que nous servons, Seigneur de tout le monde,
A le mesme pouvoir sur la terre & sur l'onde:
Et son esprit intime à tant de vastes Corps,
Est leur centre au dedans, & leur borne au dehors.
Les vagues, quand il veut, sont fixes & solides:
Quand il veut, les rochers sont mouvans & liquides:
Et c'est de la vertu qui s'étend de ses doigts,
Que la Mer a son cours, & la Terre a son poids.
Cette main, qui soûtient tant de corps dans le vuide,
Te servira sur l'eau de support & de guide:
Les Fleuves ne sont pas, d'aujourd'huy seulement,
Instruits à se soûmettre à son commandement.
Par ces mots la Juifve asseure la Guerriere,
Qui la suit d'vn pas ferme, à travers la Riviere.
Le cristal ondoyant, sous leurs pieds étendu,
Leur fait comme vn plancher mobile & suspendu.
Sans s'ouvrir, le flot coule, en coulant il murmure,
Et semble à ce miracle appeller la Nature.
La Lune s'en étonne; & son globe argenté
De merveille en paroist, dans sa Sphere arresté:
Toute sa belle Suite, aussi surprise qu'elle,
A cét objet nouveau, ses flames renouvelle;
Et leurs portraits nageans, semblent d'autres flambeaux,
Pour l'éclairer de prés, descendus sur les eaux.
D'vne invisible main Lisamante portée,
Et des ombres, des vents, des vagues respectée:
Ainsi passoit le Nil, qui plus calme & plus lent,
Alloit avec respect, sous ses pieds se roulant.
Bethunes cependant sorti de la Barriere,
Estoit en faction au bord de la Riviere:
Au de là, son Esprit conduit par son amour,
Sans crainte du Barbare, & sans l'aide du jour,
En desordre & confus, alloit de Tente en Tente,
Et dans tous les quartiers demandoit Lisamante.
Mille épineux soucis, l'vn sur l'autre naissans,
Et du fond de son cœur épandus par ses sens,
A ses feux intestins servoient de nourriture,
Et mesloient au dedans la flame & la piqueure.
Tantost il figuroit à son Esprit jaloux,
Quelque Sultan Rival, quelque Admiral Epoux.
L'enchantement de l'Or, l'attrait du nom de Reine,
Le pouvoir d'vn Tyran, la force de la gesne,
Et tout ce que l'espoir peut avecque la peur,
Sur vn Sexe peu ferme & de corps & de cœur,
Faisoient vn double orage en ses tristes pensées,
Entre la défiance, & l'amour balancées.
Tantost persuadé de la force & du cœur,
Qu'apportera la Veuve à sauver son honneur;
Il la void aux Sultans, aux Boureaux invincible:
Il la void aux plaisirs, aux tourmens inflexible:
Mais il luy void aussi, souffrir autant de morts,
Que le fer peut donner d'atteintes à son corps.
Agité de ce trouble, outré de cette crainte,
Et lié du respect, qui le tient en contrainte,
Il s'éloigne des siens; & va jusqu'où les flots,
De tenebres couverts s'étendent en repos.
Là, craignant de parler de sa peine au Silence;
Craignant mesme d'en faire à la Nuit confidence;
Il conjure tout bas le Silence & la Nuit,
D'entendre son secret, sans en faire de bruit.
Puis s'addressant à l'onde assoupie & muette,
Sois sourde, luy dit-il, ou du moins sois discrette:
Le secret est nouveau, que je fie à ta foy;
Mon ombre mesme à peine en a rien sceu de moy.
Helas! j'aime: à ce mot il rentre en défiance,
De l'onde, de la Nuit, & mesme du Silence:
Et dés-ja son respect luy feint que les roseaux,
Le decelent aux Vents qui passent sur les eaux.
Rare & modeste peur! belle & noble foiblesse,
D'vn cœur si genereux, si plein de hardiesse!
Il a seul affronté la Mort, plus de cent fois;
Et le seul nom d'Amour luy fait perdre la voix.
Quoy, dit-il, reprenant la voix & le courage,
Un Amour qui n'a rien de bas, ni de volage,
Engendré des Vertus, & nourri par l'Honneur;
Est-ce vn crime à m'oster l'asseurance, & le cœur?
Est-il honteux, d'avoir l'esprit & la paupiere,
Penetrables au Bien, ouvers à la lumiere?
Qu'engendrera le Beau, s'il n'engendre l'Amour?
Et d'où se produira la chaleur que du jour?
Mais, dequoy peut servir à ma chere Captive,
Le timide respect d'vne Ame si craintive?
Au lieu que mon Amour devoit me faire aller,
Admiraux & Sultans à ses pieds immoler:
A peine ozé-je dire à ces roseaux, que j'aime.
A peine, sans trembler, me le dis-je à moy-mesme.
Aimons, s'il faut aimer, aimons avec vigueur:
Prestons à nostre Amour nos bras & nostre cœur.
Qu'il vienne avecque nous delivrer nostre Reine,
Et rompre à ses Tyrans, la teste avec sa chaîne.
Valeur à contre-temps! Vertu hors de saison!
Il falloit de mon sang racheter sa prison.
Qu'iriez-vous vous delivrer? peut-estre vne Adultere,
Et le reste honteux d'vne amour étrangere.
Esprit blasphemateur, de qui me parles-tu?
Respecte Lisamante, épargne sa vertu.
Peut-estre vn corps sans corps, & l'effroyable reste,
D'vne longue torture & d'vne mort funeste.
Du moins, par quelque illustre & memorable effort,
J'appaiseray son sang, je vengeray sa mort:
Et mesleray, pour faire vne amende à ses Manes,
Aux testes des Sultans les testes des Sultanes.
Cela fait, ruisselant de mon sang & du leur,
Et victime d'amour, victime de douleur,
Je mourray satisfait, si ma secrete flame,
Aussi pure qu'elle est, sortant avec mon ame,
Peut faire à ce corps Saint, par vn dernier honneur,
Un agreable encens des cendres de mon cœur.

A ces mots soûpirant, il void vne lumiere,
Qui s'avançant vers luy, traverse la Riviere.
Il en void les rayons, en cercle se jetter:
Il en void l'onde & l'air alentour éclater:
Mais il n'y paroist rien, qui luy fasse connaistre:
Ou ce qui la soûtient, ou ce qui la fait naistre.
Une Femme la suit, qui maistresse des flots,
D'vn pas imperieux leur marche sur le dos.
Le Guerrier ne la prend, que pour vne Ombre errante,
A la vaine lueur d'vne vapeur ardente.
Mais comme elle s'avance; & qu'il void de plus prés,
Au jour qui l'accompagne, & sa taille & ses traits:
L'étonnement d'abord, luy met l'esprit en trouble:
La crainte qui le suit l'émotion redouble:
La douleur tost aprés, avec le desespoir,
Etendent sur ses yeux, comme vn nuage noir:
Et son cœur affligé, son haleine contrainte,
Donnent aveeque peine issuë à cette plainte.
Ah! c'est fait de mes jours, Lisamante n'est plus:
Mes yeux, aprés sa mort, vous m'estes superflus.
Tout Astre est noir pour vous, toute lumiere est sombre,
Et le jour desormais ne vous sera qu'vne ombre.
Mais pourquoy me venir son trépas annoncer?
Pourquoy l'épée au poing? pourquoy me menacer?
Belle Ame, ah! vous venez punir de ma pensée,
Le temeraire orgueil, & l'audace insensée.
A peine eussé-je dû me ranger sous vos pieds,
Parmi les Rois captifs, & les Heros liez:
Et j'ay pensé pouvoir, par vne juste estime,
Me faire en vostre cœur vn accés legitime.
Cette audace est extréme, & vostre seule main,
A droit de chastier vn attentat si vain.
Pour le moins, maintenant qu'il n'est plus de nuage,
Qui des yeux de l'Esprit vous empesche l'vsage;
Vous voyez en quel rang, soit de culte, ou d'honneur,
L'Amour & la Vertu vous ont mise en mon cœur:
Vous voyez l'aliment, dont se nourrit la flame,
Qui brûle devant vous, jour & nuit dans mon ame.
Bethunes à voix basse, en ces mots se plaignoit:
La Veuve cependant le rivage gagnoit:
Et si-tost que son pied fut hors de la Riviere,
Judit s'évanoüit aveeque sa lumiere.
La Guerriere aprés elle, envoye avec son cœur,
Ses yeux, sa voix, ses vœux à son Liberateur.
La surprise en l'esprit de Bethunes s'augmente:
Encore en begayant nomme-t-il Lisamante.
Elle le reconnoist, & pour le rasseurer,
Luy va de son peril le succés declarer.
Ravi d'étonnement, de respect, & de joye,
Au Ciel, à tous les mots, vn regard il envoye:
Son cœur les accompagne, & l'amour qui les suit,
Caché dans vn soûpir n'ose faire de bruit.
L'Aurore cependant faisant signe aux Estoiles,
De quitter leurs rayons, & reprendre leurs voiles,
Il la ramene au Camp, la conduit chez le Roy:
Son avanture trouve à peine de la foy:
Et de tous les Quartiers, cette grande nouvelle,
L'étonnement, la foule, & l'allegresse appelle.
Mais dans le Camp barbare, aussi-tost que le bruit,
Publia le succés de la tragique nuit;
Le tumulte & l'effroy, les cris & l'épouvante,
S'épandirent par tout de la royale Tente.
De la chute du Chef, tous les Corps étonnez,
Roulent par les Quartiers, en trouble & forcenez:
Les voix des Commandans ne sont point écoutées:
Du trouble à la fureur les troupes sont portées:
Et sans arrest, passant au deüil, de la fureur,
Remplissent tout le Camp de desordre & d'horreur.
Ainsi, lors que du sein de la plaine ondoyante,
Un Vent seditieux monte avec la tourmente;
A regret la bonace à l'orage se rend:
L'Element alteré s'en plaint en murmurant:
Le rivage en gemit, les vagues s'en courroucent:
Et roulant avec bruit où leurs fougues les poussent,
Vont tantost vers le Sud, tantost vont vers le Nord,
Ecumer sur la greve, & se debatre au bord.
Le tumulte s'appaise & perd sa violence:
Dans son poste chacun s'appreste à la vengeance.
Meledin escorté de six Drapeaux en deüil,
Est conduit vers Memfis, dans vn riche cercueïl:
Deux Admiraux suivis des Gardes de la Porte,
President à la pompe, & conduisent l'escorte:
Et le Peuple qui marche aprés eux, en deux rangs,
Va comme enseveli de longs suaires blancs.
Aprés les derniers vœux, le corps de baume humide,
Prés de son Pere est mis, dans vne Pyramide:
Et l'Aube vid dix fois montant devant le jour,
Dix fois la Lune vid remontant à son tour,
Des Femmes du * Serrail la troupe échevelée,
Le pleurer dans la nuit du sombre Mausolée.
Cependant Forcadin, brave & du sang des Rois,
Proclamé General d'vne commune voix,
Remet l'obeissance, où regnoit le tumulte:
Reçoit de tout le Camp le serment & le culte:
Et par rangs devant luy les Escadrons passant,
Devant luy les Drapeaux leur orgueil abbaissant,
Semblent de son regard, de sa main, de sa mine,
Prendre la force & l'art, l'ordre & la discipline.
La pompe ainsi finie, & le serment presté,
De la mort du Sultan l'Enchanteur irrité,
Et bouffi du venin d'vne secrette rage,
S'adresse au General, & luy tient ce langage:
Sous toy, Seigneur, l'Estat aujourd'huy raffermi,
Ne craint dés-ja plus rien de l'orage ennemi:
Et ta valeur bien-tost y remettant le calme:
Y fera refleurir l'Olive aprés la Palme.
Les presages en sont illustres & constans,
Dans le cours, dans l'aspect de l'Astre des Sultans,
Qui rayonnant sur toy, d'vne clarté nouvelle,
La Fortune à ta suite & la Victoire appelle.
Je puis tout sur cét Astre: & l'Esprit Intendant,
Establi sur sa route, & sur son ascendant,

Non moins que les Esprits de l'Infernale bande,
Se soûmet sans reserve, à ce que je commande.
Toute l'Egypte a veu, du liquide Element,
Rangé sous mon pouvoir, le terrible armement:
Par mon ordre elle a veu, des Legions grondantes,
De bouïllons soûlevez & de vagues roulantes:
Et si tu veux encore y prester ton aveu,
Elle verra bien-tost vn armement de feu,
Un camp rouge & fumant descendre sur la terre,
Du mobile Arcenal d'où tombe le tonnerre.
Soit pour dresser ce Camp, soit pour le soudoyer,
Rien ne se peut, Seigneur, de plus vil employer,
Que les maudits Surgeons de cette infame Race,
A qui nostre indulgence a donné de l'audace.
Les poteaux que tu vois plantez le long du bord,
Les appellent au feu, les citent à la mort.
Ce fut de Meledin la derniere sentence,
Et tu dois à son sang, au moins, cette vengeance.
Tu la dois au tragique & cruel attentat,
Entrepris sur sa vie, entrepris sur l'Estat:
Et la juste douleur du Camp, qui la demande,
Ne se peut appaiser, par vne moindre offrande.
Forcadin luy repart, les Estoiles tiendront,
Dans leurs Cercles roulans, le cours qu'elles voudront:
Sans mettre leur vertu, ni leur pouvoir en doute,
Je les laisse aux Esprits Intendans de leur route:
Et ne veux consulter, sur le sort des combats,
D'autre Astre que ce fer, d'autre Dieu que ce bras.
Tant que ceux-là seront à mes desseins propices,
La victoire suivra mes pas, sous leurs auspices:
Et je n'immoleray qu'à ma seule Vertu,
Le Pirate François, à mes pieds abatu.
Cependant je consens, que les Couples profanes,
Immolez au Sultan, satisfassent ses Manes;
Et que le deuïl public de l'Estat outragé,
Par tes mains, par ton art, des Chrestiens soit vengé.
Qu'on entende pourtant, que Forcadin n'estime,
Que les Lauriers cueïllis dans vn champ legitime:
Et que sans tes Demons, de charmes soudoyez,
Sans tes noirs armemens, des Enfers envoyez,
Il sçaura bien venger, par sa seule vaillance,
Le Croissant de la Croix, l'Egypte de la France.
Forcadin là-dessus revoid les logemens,
Laisse en divers Quartiers, divers commandemens:
Et Mireme irrité, sur le Fleuve prepare,
Le funeste appareil d'vn spectacle barbare.
Les Couples innocens attachez dos à dos,
A des pieux entourez de paille & de fagots,
Sont aux yeux des François, de la piece inhumaine,
Le tragique sujet, & la cruelle Scene.
Parmi ces Couples saints, l'vn à l'autre liez,
Semblables à des Lys sur leur tige pliez;
Merinde paroissoit, comme vne jeune Rose,
Aux baisers du Soleil tout fraîchement éclose:
Orasin son Espoux, comme vn pareil bouton,
Encore fleurissant de son premier coton;
Plaignoit, à son costé, de son triste Hymenée,
Le progrés malheureux, la suite infortunée.
Qui jamais, disoit-il, vid le cœur d'vn Amant,
Brûler d'vn feu plus pur, & plus battu du vent?
Et quel Astre aura droit, de garantir sa flame,
Aprés l'outrage fait à celle de mon ame?
Ce fut, chere Merinde, au feu de vostre Esprit,
Que mon cœur s'embrasa, que mon ame s'éprit:
Et ce fut de ce feu, que les rayons jallirent,
Qui purgerent mes yeux, mon Esprit éclaircirent,
Et laisserent sur eux, d'vn trait pur & nouveau,
La forme de l'Honneste, & l'image du Beau.
Cette brillante image, en mon ame laissée,
Se tournant vers sa source, y tourna ma pensée:
Et je montay vers vous, au nuage pareil,
Que le Soleil éclaire, & qui monte au Soleil.
A ce noble dessein, l'implacable Fortune,
Fit avec nos Parens vne guerre importune.
Mais enfin nos Amours demeurerent vainqueurs,
Et l'Hymen apprestoit ses doux nœux à nos cœurs;
Quand vn trouble nouveau, ramenant la tempeste,
Eteignit les flambeaux, preparez à la feste:
Et rompit les liens dés-ja prests & benis,
Dont nos Esprits devoient desormais estre vnis.
A ces liens sacrez, les chaînes succederent,
Qui du Lit nuptial au cachot nous traînerent,
Et pour comble des maux, durant deux mois souffers,
Dans vne affreuse tour, sous d'effroyables fers.
Victimes aujourd'huy d'vne rage publique,
Et celebres sujets d'vne Histoire tragique,
Il nous faut terminer, par vn étrange sort,
Les feux de nostre amour, des feux de nostre mort.
Est-ce à quoy m'appelloit le nocturne presage,
De ce char flamboyant d'vn illustre attelage,
Sur lequel, je songeois, qu'avecque vous mené,
Par vn Enfant volant, de flames couronné;
J'entrois victorieux, par vne porte ardente,
Et de charbons en feu haut & bas rougissante?
Ah! que l'Astre qui luit aux Couples amoureux,
A mal pris mes souhaits, mal expliqué mes vœux:
Et que mon cœur imbu de sa douce influence,
A de bien autres nœuds, portoit son esperance!
Au moins, si je pouvois, Merinde, pour tous deux,
Subir la cruauté de ces barbares feux;
J'aimerois mon bucher, je benirois mes peines:
Mon sang avec plaisir couleroit de mes veines:
Et mon esprit content, & conduit de vos yeux,
A nostre commun Astre, iroit se rendre aux Cieux.
Ami, luy repliqua la Fille magnanime,
Porte plus haut ton cœur, mets plus haut ton estime:
Leve les yeux au Ciel, d'où nous tendent les bras,
Tant de Saints, spectateurs de nos derniers combats.
Là, de nostre bucher toutes les étincelles,
Nous formeront vn Dais d'Estoiles eternelles:
Et là, de ce poteau, le siege se fera,
Où de rayons pareils, Dieu nous couronnera.

Garde que tes regrets ne souïllent ta Couronne :
Soûmets toy constamment à la main qui la donne :
Il faut vaincre en souffrant; le Roy mesme des Rois,
Pour monter à son Thrône, a monté sur la Croix
Ainsi le consoloit l'Amante forte & sage :
Son zele paroissoit en feu sur son visage :
Et d'vn regard serain les rayons de ses yeux,
Marquoient à son Esprit, la route vers les Cieux.
Le jour meurt cependant ; & de sa sepulture,
Il sort vne grande ombre affreuse à la Nature :
Tout ce qui loit encor, tout ce qui fait du bruit,
Se cache devant elle, ou devant elle fuit:
Et les Filles du jour, les couleurs qui languissent.
Aprés leur Pere mort, d'vn long deuil se noircissent.
Mireme s'avança de joncs noirs couronné,
Au signal qui luy fut, par cette ombre donné :
Et tenant d'vne main vne torche allumée,
Qui sembloit augmenter la nuit par sa fumée;
De l'autre, vn double cercle, autour de soy traçant,
Il prononça ces mots d'vn effroyable accent.
Esprits Moderateurs, grandes Ames du Monde,
Qui regnez sur la terre, & qui regnez sur l'onde ;
Gouverneurs eternels des Magasins roulans,
Où les foudres se font, où se forment les vents ;
Descendez à ma voix, les offrandes sont prestes :
Mais descendez armez de toutes vos tempestes.
Le sujet en est digne ; & jamais nos Ayeux,
Quoy qu'ils eussent pour vous vn culte ambitieux,
N'ont mis sur vos Autels offrande, ni victime
Qui mieux que celles ci, meritast vostre estime:
Non pas mesmes au temps que leurs Enfans brûlez,
Par les mains de * Moloch vous estoient immolez.
Venez donc équipez du bruyant attelage,
Sous qui la foudre luit, sous qui roule l'orage :
Ne vous reservez rien, vuidez vostre Arsenal,
Sur ce Pont qui dés-ja regne sur le canal.
Aprés le Pont brûlé, lascbez contre les Tentes;
Vos machines à feu, vos ravines ardentes :
Que de tant d'orgueilleux, que de tant de grands Corps,
Les Ombres seulement restent parmi les Morts.
A ces mots, il se fait d'vn amas de nuages,
Comme vn Chasteau volant, plein d'affreuses images.
Le mur en est ardent, ardente en est la tour :
Une ardente Milice est en garde alentour :
Et dans tous les creneaux, des lances embrasées,
Sur de grands arcs de feu, paroissent disposées.
Ces Phantômes guerriers, sur Mireme arrestez,
Luy jettent pour signal, d'effroyables clartez.
Vous venez au besoin, dit-il, levant la teste,
Esprits de tourbillon, Ministres de tempeste :
L'Egypte est aux abois ; & l'Estat Sarrasin,
Avec elle ébranlé, decline vers sa fin.
Détournez son peril ; & mettez en vsage,
Contre nos Ennemis, le feu, le fer, l'orage.
Contre de si pressans, de si fiers Ennemis,
Toute arme est legitime, & tout effort permis.
Il ajoûte à ces voix, d'autres voix inconnuës,
De la main, du regard, il menace les nuës :
Et trois fois repassant sur les cercles tracez,
Met la torche aux buchers, sur la rive dressez.
Le bois souffré prend feu, le feu monte & petille:
L'air en bruit alentour, & la Riviere en brille.
Les Martyrs, de leur foy, de leur mort, de leurs corps,
Eclairent les deux Camps, font luire les deux bords.
Le François qui les void, leur donne en vain des larmes;
Ne pouvant leur offrir le secours de ses armes.
Et l'on entend leurs cris repetez des Echos,
Tandis qu'on void leurs feux redoublez sur les flots.
Cependant leurs Esprits sans liens & sans voiles,
Enlevez dans vn char, roulant sur quatre Estoiles,
Sont comme Conquerans, en triomphe menez,
Et de la main de Dieu, dans le Ciel couronnez.
Ce triomphe déplut à l'infernale Armée :
Elle en parut d'envie, & de rage enflamée :
Un tonnerre soudain l'vne & l'autre exprimant ;
Et de frequens éclairs l'orison allumant :
Mille confuses voix, de concert s'y meslerent,
Qui l'attaque prochaine aux François annoncerent.
L'orage en mesme temps à torrens épandu,
Roule par les creneaux du chasteau suspendu :
Le Vent par tourbillons, à la flame se mesle;
L'eau se mesle à l'éclair, & l'éclair à la gresle;
Et les Astres éteints, les Cieux déconcertez,
Les Elemens confus, les Demons revoltez,
Semblent avec fracas de leurs Spheres descendre,
Où pour noyer la terre, ou pour la mettre en cendre.
Le Soldat commandé pour la garde du Pont,
Pris à dos, pris de flanc, pris encore de front;
Ne sçait par où ceder, ni par où faire teste :
Un orage le chasse, vn orage l'arreste:
Et ces gents si hardis, & si determinez,
Qu'vn déluge de traits n'auroit pas étonnez,
En desordre & confus, cherchent sous leurs machines,
L'abri contre le Ciel, & contre ses ravines.
A l'assaut des Demons, Mireme de sa part,
Ajoûte vn autre assaut, de foudres faits par art,
De longs Brûleaux roulans, dont la gorge fumante,
Est de souffre allumée, & de bitume ardente.
Ces Boute-feux aîlez, qu'vn comete conduit,
Qu'vn tonnerre accompagne, & qu'vne foudre suit
Pareils à des Dragons, volans sur la Riviere,
La font au loin rougir, d'vne affreuse lumiere :
Et contre les François, de l'vn à l'autre bord,
Portent l'embrasement, le ravage, & la mort.
Le feu se prend au Pont, aux Tours, à la Levée :
L'onde en est elle-mesme à peine preservée;
Elle écume, elle siffle, & par son sifflement,
Ou s'irrite, ou se plaint de l'ardeur qu'elle sent
Mais elle en siffle en vain, en vain elle en écume,
Son ennemi vainqueur de son dépit s'allume :
Et contre elle échauffé, contre elle s'élevant,
Encore à son renfort appelle-t-il le vent.

Ainsi victorieux, il roule de furie,
Contre les mantelets, contre la batterie;
Les Cedres & les Cyprés en machines formez,
Les Pins voûtez en arcs, & d'autres Pins armez,
Bruyans emulateurs du foudre & du tonnerre,
Vont par l'air en fumée, en cendres vont à terre.
D'vne pareille ardeur, le fougueux Element,
Franchit ligne & fossé, passe au retranchement;
Se prend aux chariots, qui font autour des Tentes,
Pour la garde du Camp, des murailles roulantes:
Et du vent secondé, porte à longs tourbillons,
L'embrasement qui vole aux premiers pavillons.
Le tumulte s'accroist, l'effroy se renouvelle:
La clameur fuit en l'air la flame & l'étincelle:
Et les Drapeaux, qu'on void en trouble s'ébranler,
Semblent toute l'Armée, au secours appeller.
Le Roy, qui plus en Dieu, qu'en ses armes se fie,
Animé d'vn esprit, que la Foy fortifie,
Accourt à la lueur, qui fait rougir la nuit,
A travers l'embarras, la fumée, & le bruit.
Il arrive; & soudain, merveille étrange à croire,
Et qui fera douter de la foy de l'Histoire:
Soit qu'vn celeste Esprit de sa vertu l'aidast;
Soit que l'Esprit malin à sa vertu cedast;
Soit qu'vn divin éclair épandu de son ame,
Eblouïst les Demons, & reprimast la flame;
Elle arreste son cours; mais c'est en rugissant;
C'est en faisant effort, sur l'effort qu'elle sent.
Il semble qu'elle en fume, & qu'elle s'en irrite:
Il semble qu'à passer, qu'à vaincre elle s'excite.
Ainsi, lorsqu'vn torrent tombé d'vn mont chenu,
Roule d'vn long Hyver le bruyant revenu:
Il passe avec orgueil, par dessus les chaussées:
Il traine le debris des arches renversées:
Et mesle au bruit des ponts emportez de ses eaux,
Les clameurs des Bergers, & les cris des troupeaux.
Mais s'il trouve en chemin digue, ou mur qui l'arreste,
Desireux de porter plus avant sa conqueste;
Il bouillonne, il mugit, il fait autour de soy,
Jaillir l'écume au loin, plus loin jaillir l'effroy:
Le Voyageur surpris, fuit sa vague irritée;
Et jusqu'aux Bourgs voisins, la crainte en est portée.
Le Saint Roy, qui dés-ja se void demi vainqueur,
Sa victoire poursuit, de la voix & du cœur;
Et dit, levant les mains, vers la voûte eternelle,
Qui de flambeaux roulans alentour étincelle;
Feu sans forme & sans corps, de tous les corps autheur,
Reprime le torrent de ce feu destructeur.
Ce fut de ton Esprit, que la flame premiere,
Receut le mouvement, la chaleur, la lumiere:
Et tous les feux venus de ce premier des feux,
Ne vont qu'à ton signal, ne brûlent qu'où tu veux.
De ton souffle se fit, celuy qui fume encore,
Dans la plaine souffrée, où jadis fut Gomore:
Et ce fut à ta voix, que s'alluma le feu,
Dont perit au desert le deloyal * Hebreu.
Le feu, comme il te plaist, funeste ou salutaire,
Nous fait voir ta bonté, nous fait voir ta colere:
Et soit dans ces Buchers sous la terre embrasez,
Soufflez par les Demons, par la Mort attisez;
Soit dans ces hauts flambeaux, qui luisent sur les voûtes,
Où les Siecles, les Ans, & les Mois, ont leurs routes;
A tes commandemens, le feu par tout soûmis,
Eclaire tes Enfans, brûle tes Ennemis.
Commande donc, Seigneur, vse de ta puissance:
Reprime de ce feu l'outrageuse licence:
Et qu'il ne soit point dit vn jour, que ton courroux
Du poids de nos pechez attiré contre nous,
Ait mis, sans que ton nom les en ait pû défendre,
Tant de Peuples Croisez, avec leurs Croix en cendre.
En ces termes Loüis eut à peine achevé,
Que le feu qui s'estoit comme vn mur élevé,
S'abat avec vn bruit égal au bruit des nuës,
Enceintes des vapeurs dans leur sein retenuës.
Et roulant, petillant, se trainant vers le bord,
Emporté malgré luy, d'vn invisible effort,
Il se perd dans le Nil, qui boüillonne & qui fume,
Et jusques à la Mer, en va montrer l'écume.
Les Phantômes Soldats, qui du fort flamboyant,
Laschoient avecque bruit l'orage foudroyant,
Frappez d'vn coup subit, tombent dans la Riviere,
Suivis d'vne terrible & sanglante lumiere.
Leurs machines à vents, leurs magasins à feux,
Démontez & rompus, se renversent sur eux.
Au tonnerre, au fracas, qui se font à leur fuite,
Ils semblent entraîner la Nature détruite:
Et dans leur chute encor de rage menaçant,
Contre l'éclait du Ciel, leurs vains éclairs poussant,
Ils laissent sur le dos de la vague allumée,
Leurs blasphemes en souffre, & leur rage en fumée.

REMARQUES.

QUI DEPUIS AMASIS. *pag* 160. *col* 1.] Amasis a esté vn des premiers & des plus grands Rois, qui ont regné en Egypte

EST LA TABLE d'ISIS *pag.* 160. *col.* 1.] Isis fut vne Reine d'Egypte, femme d'Osiris, adorée des Egyptiens aprés sa mort. La table d'Isis est celebre entre les Sçavans, par l'obscurité des Symboles, & des chiffres mysterieux dont elle estoit composée.

LE SCEPTRE D'OSIRIS. *pag.* 160. *col.* 1.] Osiris a esté vn autre Roy d'Egypte: il enseigna l'agriculture & les autres Arts aux Egyptiens, qui luy donnoient rang parmy leurs Dieux, sous le nom d'Apis, & sous la figure d'vn Bœuf.

FIT A CE FAUX AMMON. *pag.160. col.1.*] Ammon est vn des noms de Jupiter : il avoit vn Temple en Afrique sous ce nom : & ce fut en ce Temple, qu'Alexandre affecta d'estre reconnu pour fils de Jupiter.

LE SÇAVANT STESICRATE. *pag. 160. col. 1.*] Stesicrate estoit vn des plus celebres Sculpteurs, que la Grece eust du temps d'Alexandre.

RHODOPE QUI JADIS. *pag. 160. col. 1.*] Il a esté dés-ja dit plus d'vne fois, que Rhodope fut vne Egyptienne, fameuse par les richesses, que sa beauté luy acquit.

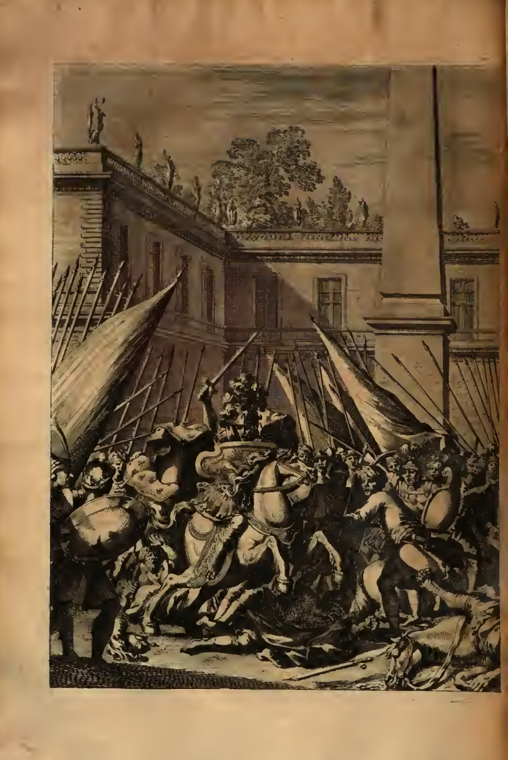
DONT ROXANE EST JADIS. *pag.160.col. 2.*] Roxane a esté la seule femme qu'Alexandre a épousée. Il y a dans Lucien, vne rare peinture de leur mariage.

PAR LES MAINS DE MOLOCH *pag. 166. col. 1.*] C'estoit vne Idole d'airain, à laquelle les Juifs sacrifioient leurs Enfans, les luy mettant entre les mains, quand elle estoit toute en feu.

DES FEMMES DU SERRAIL. *pag. 164. col 2.*] Quoy que le Serrail ne fust pas en ce temps-là, il a pû neantmoins estre mis ici, par vne figure qu'on appelle Anticipation.

DONT PERIT AU DESERT LE DELOYAL HEBREU. *pag. 167. col. 2.*] Par ce déloyal Hebreu, il faut entendre les Juifs, qui se revolterent contre Moyse, & furent consumez par le feu.







SAINT LOUIS
OU
LA SAINTE COURONNE RECONQUISE.

LIVRE QVATORZIE'ME.

APRE'S l'embrasement du Pont, Louïs a recours à la priere. L'Ange Intendant des eaux luy promet de faire vn passage à l'Armée au travers du Fleuve. Les troupes décampent, & la riviere s'ouvre devant elles, par la vertu de l'Ange qui marche à leur teste. Forcadin averti de leur passage, y accourt avec Zahide, & vne partie de l'Armée. Le combat est sanglant: il y meurt des Grands & des Braves de part & d'autre. Robert Comte d'Artois entre dans Massore avecque les Fuyars: il y combat long-temps tout seul contre vne troupe de Sarrasins: Enfin aprés avoir tué le Gouverneur de la Place, il est accablé de traits: & sa mort aussi sainte qu'heroïque, est honorée des Anges, qui enlevent son corps, & le portent dans le Tombeau des Machabées.



APRE'S les feux éteints, & les vents accoisez,
Le repos se remet dans le Camp des Croisez.
Leur saint Roy cependant, souffre seul en sa Tente,
De mille soins pressans la nouvelle tourmente.
Il void de ses desseins l'appareil & les plans,
Par le feu devorez, emportez par les vents:
Il void le Pont à bas, les Machines détruites,
Les dépenses en cendre avec elles reduites;
Et sur le tout, il void ses Soldats ébranlez,
Du malheureux succés de ses Travaux brûlez.
Parmi tout ce débris, sa foy reste en son ame,
Inébranlable au vent, invincible à la flame;
Et son cœur, sur sa Foy, dans sa place affermi,
Se releve au dessus de l'orage ennemi.
Mais que peut-il tout seul? & que pourroit l'Armée,
Fust-elle de sa Foy, de son cœur animée:
Si les Travaux détruits, si le Pont abatu,
Ostent avec l'espoir, l'espace à leur Vertu?
Et si toute l'Asie, avec l'Egypte en armes,
Si tout l'Enfer en corps, évoqué par des charmes;
Si les vents & les feux en machines changez,
Pour le Camp Sarrasin, contre luy sont rangez.
Dans ce trouble, il ne sçait à quel avis se rendre;
Il ne sçait quel parti, quelle route il doit prendre:
Et levant tout à coup les mains avec les yeux;
Toy, dit-il, qui de l'eau fis la terre & les Cieux,
Invisible Ocean, Mer sans fond & sans rive,
Source d'estre eternelle, immense & primitive,
Qui de ton sein fertile en infinis tresors,
Epans d'vn libre cours les Esprits & les Corps;
Souffriras-tu que l'onde à ton pouvoir soûmise,
Retarde vne conqueste à ta gloire entreprise?
Et que tant d'Escadrons du Couchant & du Nort,
Arrivez à travers mille images de mort,
Afin de conquerir par vne sainte guerre,
Ta Couronne adorée autrefois sur la terre,

Sur ce Fleuve arrestez, ainsi que des troupeaux,
Qui craindroient de fier leur ombre au cours des eaux;
Laissent sur ce rivage, avec leur entreprise,
Le fruit de leur Croisade & l'honneur de l'Eglise:
Encore maintenant les eaux, comme autrefois,
Font tes commandemens, sont souples à ta voix:
Et le * Dragon fameux, qu'on croit regner sur elles,
N'a jamais pû les rendre à tes ordres rebelles.
Le Nil de ses longs bras, de ses cornes hautain,
Ne t'est pas moins sujet que le fut le Jourdain:
Et ton saint Corps voilé, qui dans nos troupes marche,
N'a pas moins de vertu, qu'autrefois en eut l'Arche.
Sur ce gage sacré, Seigneur, ouvre les yeux:
Il peut tout pour la terre, il peut tout sur les Cieux:
Et l'on doit obtenir tout ce que l'on demande,
Quand Dieu mesme est le Prestre, & luy mesme est l'offrande.

Aprés ces mots ardens, avec foy prononcez,
Et sur de chauds soûpirs, vers les Astres poussez,
Le saint Roy sans quitter les soins, ni la priere,
Abandonne au repos sa pesante paupiere:
Et dans le somme encor, son esprit agissant,
Pardessus les vapeurs du cerveau se haussant,
Fait la ronde du camp, visite les tranchées:
Reconnoist au dehors, les Gardes détachées:
Et traversant le Nil, sans chaloupe & sans pont,
Par les chemins couverts que les songes luy font,
Il abat à monceaux le Turc, l'Indien, le Perse:
A cent Peuples il joint cent Villes qu'il renverse:
De là tournant le front vers la sainte Cité,
Aprés tout l'Orient, par ses armes domté,
Il erige en trophée, au sommet du Calvaire,
Les Soleils * de Bagdet, & les Lunes du Caire.

Ces exploits sans peril, sans bruit, & sans travail,
Retinrent son esprit, jusqu'au point que l'émail,
Qui se forme des pleurs de l'Aube renaissante,
Arrosa le manteau de la Nuit blanchissante.
En ce temps où les yeux, de vapeurs moins chargez,
Des liens du Sommeil sont demi dégagez;
Et les formes du vray, plus nettes & plus pures,
Donnent de l'avenir de plus certains augures;
L'Ange Intendant des eaux, au Saint Roy se fit voir,
Avec les ornemens qui marquent son pouvoir.
De sa robbe d'azur, ondée & voltigeante,
Par nuance sortoit vne lueur changeante,
Pareille à ces rayons reflêchis & crespez,
Dont se teignent les flots de frisures coupez;
Quand au Soleil naissant, sur la plaine salée,
La pourpre à filets d'or à l'azur est meslée.
Douze rayons en onde, & jallissans en rond,
D'vn cercle lumineux luy couronnoient le front:
Les Vents * selon le rang, que la Carte leur donne,
Descendent des rayons qui font cette Couronne:
Et selon qu'ils en sont retenus, ou poussez,
Les flots sont dans les Mers, calmes ou courroucez.
Un Sceptre dans sa main brilloit d'vne matiere,
Qui du plus beau Planete eust vaincu la lumiere:
Ce Sceptre, * & non la Lune, est le moteur des eaux:
De luy vient la bonace ou l'orage aux Vaisseaux:
Il marque l'étenduë & le temps aux marées,
Deux fois du vuide au plein, chaque jour mesurées:
Et son attrait agit sur tout cét Element,
Comme agit sur le fer la vertu de l'aimant.

Ainsi s'offrit l'Archange, & d'vn trait de lumiere,
Du Prince qui dormoit, déliant la paupiere;
Je viens à toy, dit-il, commis dés-ja deux fois,
Pour le salut des tiens, pour l'honneur de la Croix.
Ce fut moy qui sauvay ton camp de la colline,
Où l'assiegeoient le Nil, l'Egypte & la famine:
Et ce Fleuve fougueux, qui s'estoit emporté,
Se tenit dans son Lit, par mon Sceptre domté.
Aujourd'huy je reviens contre le mesme Fleuve,
Donner de mon pouvoir, vne seconde preuve.
Rien de grand ne se fait sur l'humide Element,
Que par mon ministere, & de mon mouvement.
Ce fut moy qui rompis la Levée eternelle,
Quand pour noyer jadis la terre criminelle,
Le Deluge vengeur, par l'espace de l'air,
A longs ruisseaux tomba de la celeste mer.
Ce fut par ma vertu, qu'à la Race Juifve,
La Mer rouge s'ouvrit, de l'vne à l'autre rive;
Et luy fit de ses flots bruyans des deux costez,
Deux ramparts de cristal liquides & voûtez.
Par mon pouvoir encor les eaux se diviserent,
Et dans leur Lit à sec vne route laisserent,
Où le fidele Hebreu, le Jourdain traversant,
Et sous le vaste abry d'vn mont de flots passant,
De sa foy, de ses pas, à la future Race,
Il resta sur la gréve vne eternelle trace.
Ces miracles Hebreux, dés-ja plus d'vne fois,
Se sont renouvellez au salut des François:
Et n'agueres encor, du temps que l'Angleterre,
Par la France épandoit l'incendie & la guerre;
La Loire à plein canal, & d'vn rapide cours,
Arrestant ton Ayeul, qui marchoit contre Tours,
Je fis que la Riviere, & rebelle & hautaine,
Pour l'Anglois soûlevée avecque la Touraine,
Reconnut son devoit, son orgueil abbaissa,
Et se * rendit gayable, où Philippes passa.
La merveille est plus grande, & la faveur plus rare,
Que la grace du Ciel à tes armes prepare.
Commande, qu'aussi-tost que le jour renaissant,
Repeindra de ses rais l'orison rougissant,
Chaque Escadron par ordre, & suivant sa Banniere,
Marche vers l'Orient, le long de la riviere;
Je me rendray leur Guide, allant au premier rang,
Sous vn harnois d'azur, & sur vn coursier blanc.

Renouvelle ta foy, redouble ta constance,
La Victoire ne vient qu'avecque la souffrance:
Et parmi tes Lauriers, des épines viendront,
Qui de ton propre * sang ta Couronne teindront.
L'Ange aprés ce propos, s'enferme en sa lumiere,
Le Prince qui le perd, le suit de la priere:
Rend graces du secours à ses armes promis,
Contre les Elemens, contre ses Ennemis:
Et si-tost que le jour, d'vne lueur dorée,
Des Pavillons croisez la pointe eut colorée,
A l'ordre de la marche, annoncé par l'airain,
Et par le vent porté dans l'air pur & serain,
Fantassins & Chevaux filans hors des carrieres,
Font divers Escadrons rangez sous leurs Bannieres.
Là, s'offrit tout à coup, le Guide déguisé:
Le cheval qu'il montoit, au crin blanc & frisé,
Aux mouvemens legers, à l'action brillante,
Paroissoit vne neige animée & roulante.
Ses armes d'vn acier luisant en couleur d'eau,
Se nuoient aux rayons du jour encor nouveau:
Et des poissons dorez, sur sa casaque ondée,
Nageoient sans mouvement dans vne mer brodée.
Un Daufin en cimier, sur son casque dressé,
De perles, de roseaux, de corail enlacé,
Vomissoit de sa bouche vne flottante plume,
Qui dans l'air imitoit & la vague & l'écume.
Le Grand Maistre Connac, dés-ja du Prince instruit,
Devant tous le remarque, & devant tous le suit.
Et luy-mesme est suivi de cent Profés du Temple,
Tous dressez de sa main, tous fiers à son exemple.
Arthois qui marche aprés, par Robert est conduit,
Qui plus de son ardeur, que de ses armes luit.
Jamais il ne parut plus brave, ni plus leste;
De son front, de ses yeux, il sort vn feu celeste;
Un feu qui par rayons, autour de luy regnant,
Et toute autre clarté, de la sienne éteignant;
Par vn presage heureux, le prepare à la gloire,
Où le doivent porter la mort & la victoire.
Tout le Camp qui suivoit, en trois Corps partagé,
Et sous trois Commandans & trois Drapeaux rangé,
En cét ordre marcha, jusqu'à ce que le Guide,
Où Massore s'étend, tout à coup tourna bride;
Fit bondir son cheval, dans le Nil le poussa;
Et du bois qu'il tenoit, les ondes menaça.
Quoy qu'il fust déguisé, les ondes le sentirent:
Et d'vn soudain respect, leur orgueil luy soûmirent.
Ce qui fut haut s'abat, ce qui fut plein se fend,
Et jusques au gravier, tout le Fleuve s'ouvrant,
Laisse vn espace vuide, où la vague coupée,
Reste comme vn crystal, en rocher escarpée.
Connac qui marche aprés, surpris d'étonnement,
Craint de l'illusion dans cét evenement:
Et comme entre la crainte & l'espoir il balance,
Robert passe devant, & sur le bord s'avance.
Quoy, dit-il, devant nous les vagues s'ouvriront,
Les celestes Vertus devant nous marcheront;
Et craintifs cependant, pour aller aprés elles,
Encor attendrons-nous, qu'il nous vienne des ailes?
Je te suy, secourable & divine Vertu,
Qui tiens cét Element sous tes loix abatu:
Que l'on aille à la mort, qu'on aille à la victoire,
Te suivant, on ne peut arriver qu'à la gloire.
Il picque avec ces mots, aprés l'Ange, & le suit:
Connac en est émeu, sa Troupe en fait du bruit.
Cependant il avance, & les vagues qui grondent,
Les Vents leurs alliez, qui du bord leur répondent,
Et semblent à leur cours les vouloir rappeller,
Luy donnent asseurance, au lieu de l'ébranler.
Les Templiers vont aprés, toute l'Armée ensuite,
Entre dans le canal, par le Prince conduite.
Les Chefs & les Soldats surpris également,
Ont l'esprit & les yeux liez d'étonnement.
Leur merveille est de voir, des vagues suspenduës,
Des glaces sans gelée, & fixes & fonduës:
De passer à pied sec, où les poissons nageoient:
De marcher sans peril, où des Monstres logeoient.
Elle est de voir des murs durables & liquides,
Et des digues de flots arrestez & solides.
Mais l'Esprit du Saint Roy, par la route des yeux,
S'éleve à chaque pas, & vole vers les Cieux.
Son cœur ardent le suit, par l'invisible flame,
Que ces visibles eaux allument dans son ame:
Et tout son corps épris d'vne pareille ardeur,
Semble encore vouloir monter avec son cœur.
Mer sans bords, disoit-il, inépuisable centre,
D'où tout vient, où tout va; d'où tout sort, où tout rentre;
Qu'à jamais soit beni ton riche & vaste sein,
Qui toûjours se répand, & toûjours reste plein:
Que l'Esprit soit loüé, qui fit de l'eau premiere,
De tant de Corps constans l'inconstante matiere:
Et qui toûjours depuis, par les eaux reconnu,
De l'humide Element l'Empire a tenu.
Esprit fixe, qui fais, de ton souffle sur l'onde,
Un pilotis sans corps, à la masse du Monde:
Esprit moteur, qui fais rouler les Vents en l'air,
Les Astres dans le Ciel, les Fleuves vers la Mer:
Affermis, Esprit saint, nos Esprits en ta grace:
Détourne-les du flux, de tout objet qui passe:
Attire-les à toy, conduis leur mouvement,
Et sois de nos desirs l'eternel Element.
Puis s'addressant aux flots; Vagues obeïssantes,
Solides maintenant, auparavant glissantes,
Adorez, disoit-il, & benissez la main,
Qui vous fait d'vn signal, vn invisible frein.
Pures & tiedes eaux, par gouttes répanduës,
Des crespes, où dans l'air, vous estes suspenduës,
Benissez l'Artisan, qui d'vn secret pouvoir,
Sans étoffe vous fait ce volant reservoir.
Vous, Fleuves, qui baignez l'vn & l'autre Hemisphere,
Doux & calmes Enfans d'vne fougueuse Mere;

Qui vers la Mer coulez, qui coulez de la Mer,
Et n'en retenez rien d'orageux, ni d'amer.
Vous, Arrosoirs roulans, jallissantes mammelles,
Toûjours vieilles aux yeux, aux yeux toûjours nouvelles;
Fontaines, benissez ce Bien coulant toûjours,
Ce Bien, dont tous les Biens ont leur source & leurs cours.
Et vous, Bassin sans fond, Cuve immense du Monde,
Infini Reservoir, vaste Centre de l'onde,
Champs flottans, où l'on void mille chasteaux aillez,
Emportez par les Vents, par les vagues roulez:
Et vous, celestes eaux, Ocean sans orage,
Mer sans rade & sans port, sans greve & sans rivage.
Voûte claire & liquide, Abysme suspendu,
Sur la route des Jours & des Ans répandu;
Benissez de concert, cette Mer sans espace,
Source de la Nature, & source de la grace,
D'où sourdent sans contrainte, & sans épuisement,
Les Esprits & les Corps, l'Estre, & le Mouvement.
Ainsi Loüis marchoit, suivi de son Armée,
De merveille surprise, & de zele animée.
L'acier de son éclat, à leurs yeux s'accordoit:
Le bruit des Etendarts, à leur bruit répondoit:
Et le long du canal, les flots, de leur murmure,
Sembloient à ce concert inviter la Nature.
Forcadin cependant est d'vn Garde averti,
Que le Camp des Croisez de son Poste parti,
Avoit pris, en tournant, sa marche vers l'Aurore:
Et passoit où le Nil se courbe sous Massore.
Le General Barbare à ce nouvel avis,
Prend dix mille chevaux, de dix autres suivis:
Et s'avance à grand train, le long de la riviere,
Avecque Muleasse, & la belle Guerriere.
Dés-ja les premiers Corps, & les premiers Drapeaux,
Conduits par l'Ange armé, Garde & Moteur des eaux,
En bataille rangez occupoient le rivage,
Et du Camp qui suivoit, asseuroient le passage.
Mais si-tost qu'à leurs yeux, l'infidelle Croissant,
Au front des Escadrons, dans l'air apparoissant,
De ses éclairs meslez à la poudreuse nuë,
Leur eut des Ennemis annoncé la venuë;
Chacun prest au combat, à la victoire prest,
Met ou le trait sur l'arc, ou la lance à l'arrest.
Robert marche à la teste; & le celeste Guide,
L'Immortel Intendant de l'Empire liquide,
Pour s'oster à leurs yeux, va comme vn tourbillon,
Se perdre dans le gros du premier Bataillon.
Le Comte qui le croit dés-ja dans la meslée,
Le suit la lance basse, & la bride avalée:
De son fer Lozamur est percé le premier;
L'orgueilleux Lozamur, que le tronc d'vn Palmier,
Entrouvert par le Temps, cavé par la vieillesse,
Encor enfant sauva du jaloux Agramesse.
Son cœur toûjours depuis, des Palmes presageant,
En veillant les cueilloit, les cueilloit en songeant:
Et dans son vain cerveau, des Palmes enlacées,
Quelque objet qu'il suivist, s'offroient à ses pensées.
Mais la lance du Comte, à terre le portant,
Et de son fol espoir les Palmes abatant;
De colere ses dents la poussiere en mordirent;
Et ses yeux de travers aux Astres s'en plaignirent.
Robert à Lozamur ajoûte Zoranel,
Qui sortit tout velu du ventre maternel:
Il luy joint Azorin, chantre & joüeur de Sistre,
Qui nourri sur les bords du tortueux * Caïstre,
Des Cignes amoureux, habitans de ses eaux,
Qui de leur harmonie animent les roseaux,
Apprit les doux accens, dont Arsure touchée,
Voulut estre avec luy par l'Hymen attachée.
Il regreta le Sistre, il detesta l'écu,
Sans lequel il auroit long-temps heureux vécu:
Et les derniers soûpirs, que ses levres formerent,
Son Esprit vers les bords du Caïstre porterent.
Le temeraire Ocmat voltigeoit par les rangs,
Le front enveloppé de crespes verds & blancs,
Où des charmes tissus en chiffres Arabiques,
Brisoient lances & traits, rompoient sabres & piques:
Mais de charmes en vain, contre le fer armé,
Il est d'vn bois sans pointe & sans fer, assommé.
Robert luy porte au front, le tronçon de sa lance,
Le sang par l'os cassé jallit de violence,
A la bouche d'Ormin, aux yeux d'Almerondart,
L'vn d'vne masse armé, l'autre armé d'vn long dard:
Et tous deux échauffez d'vne égale colere,
A venger sur Robert, le trépas de leur Frere.
Ainsi quand le Veneur, lasche sur vn Sanglier,
Acculé dans son fort, deux chiens à grand collier;
D'vne pareille ardeur l'vn & l'autre l'attaque,
L'yvoire de leurs dents sous leurs machoires craque;
Et le bruit du combat, que le vent porte au loin,
Tient les troupeaux en crainte, & les Bergers en soin.
Ormin leve le bras, & tandis qu'il menace,
Le Comte plus adroit, luy fausse la cuirasse:
Le fer entre, & prepare vne entrée à la mort:
Le sang à gros boüillons avec la vie en sort:
Et l'Esprit irrité, qui les suit par la playe,
D'vn presage funeste Almerondart effraye.
Il fait ferme pourtant, & sur l'arçon dressé,
La targe mise en garde, & le sabre haussé,
Il frappe, où le cimier vomit vn feu de plume,
Qui tout l'armet ombrage, & l'ombrageant l'allume.
L'or massif & batu fait resistance au fer,
Qui de dépit en semble étinceler dans l'air:
Et sous l'effort du coup, des bluettes jallissent,
Qui sifflant sur Robert, du peril l'avertissent.

Le Comte sans branler, au Sarrasin répond,
D'vn revers qui luy fend la reste par le front;
Boucles, mailles & cloux entrent avec l'épée,
Par le casque fendu, par la coëffe coupée:
Et son Esprit qui sort par le crane enfoncé,
Laisse au venr vn blaspheme à demi prononcé.
Aux trois Freres défaits, Robert joint Algombare,
Remarquable à son train, aussi vain que barbare.
A sa suite marchoient six chevaux harnachez,
Des peaux de six Chrestiens, de sa main écorchez:
Et d'vne cruauté qui jamais n'eut d'égale,
Encore barroit-il de leurs os sa tymbale.
Le Comte par le cou luy fit entrer le fer,
Un long ruisseau de sang par là jallit en l'air:
Et le fer penetrant à travers maille & lame,
Fit vne double porte au passage de l'ame.
Le cruel, en tombant retint sa cruauté;
Et sur Imbaut mourant, par sa chute porté,
A la Croix qu'il luy vid, renouvellant sa rage,
Il luy mangea les yeux, luy rongea le visage;
Et son Ombre feroce, aux Enfers descendant,
Y fut le sang aux mains, & la chair sous la dent.
Par tout où va Robert, à la foudre semblable,
Sa rencontre est fatale, & son bras redoutable.
Il fait à tous les coups, des morts, ou des mourans,
Le sang avecque bruit sous luy roule à torrens:
Et la funeste Parque, où passe son épée,
A l'vne & l'autre main à la proye occupée.
Parmi les Escadrons Albubar voltigeoit,
Une aigrette à trois rangs tout son casque ombrageoit,
Sur son cheval cendré, par vn jeu de Nature,
Des flames se voyoient sans art & sans teinture:
Et des feux d'or batu, sur les bardes volans,
Sur les caparaçons des feux étincelans,
Estoient vne pompeuse & magnifique image,
Des feux de son amour, de ceux de son courage.
Mais l'Arabe, de rien ne faisoit tant le vain,
Que d'vn tissu, qu'Alzune avoit fait de sa main,
Où des pierres de prix, avec art enchâssées,
Et d'vn juste rapport l'vne à l'autre enlacées,
De leurs eaux, de leurs feux, & de leurs divers jours,
Faisoient en basse taille, vne chasse d'Amours.
Albubar orgueilleux d'vne si chere avance,
De l'amitié d'Alzune, & de son alliance,
Hurtant files & rangs, comme vn foudre passoit:
Hommes, armes, chevaux sur la terre poussoit:
Et quelque coup qu'il fist, au lieu de la Fortune,
Au lieu de la Victoire, il invoquoit Alzune.
Guerry Frere d'Olinde adroit & vigoureux,
Veut chastier l'orgueil de l'Arabe amoureux:
Le coup porte au bras droit, le tranchant de l'épée,
Du tissu precieux la trame en est coupée;
Escarboucles, saphirs, rubis cedent au fer:
Chiffres, figures, nœuds, devises vont en l'air.
Albubar en dépite, & l'Amour dans son ame,
Allumant la colere, & luy meslant sa flame;
Sacrilegue, dit-il, tu recules en vain;
Ta teste me paira le crime de ta main.
Il éleve à ces mots le large cimeterre,
Qui sa lueur égale à celle du tonnerre;
Et le coup sur Guerry, de tout son poids tombant,
Luy fait sauter le casque, & le crane luy fend.
Il tombe sous l'acier, comme du Pirenée,
Tombe vn Pin, dont la teste est de fruits couronnée,
Et dont les bras touffus, de leurs poids se mouvans,
Luttent contre l'orage, & provoquent les Vents.
Albubar ajoûtant l'insolence au courage,
Traite Guerry mourant, de bravade & d'outrage;
Et trois fois de dépit, sur son ventre passant,
Trois fois le cimeterre avec la voix haussant,
Chere Alzune, dit-il, belle & charmante Idole,
Cette victime est tienne; & mon bras te l'immole.
Ce mot fut de Coucy bien à peine entendu,
Qu'il tourne, & void Guerry sur la poudre étendu:
La Mort de son Ami, le deüil de son Amante,
L'vn present à ses yeux, l'autre à son cœur presente,
D'vn commun aiguillon irritant sa valeur,
L'échauffent à venger & le Frere & la Sœur.
Il part, il joint, il frappe: & de sa large épée,
Dés-ja du sang des Turcs & des Perses trempée,
L'amour & la pitié redoublant son effort,
Dans le flanc d'Albubar il fait entrer la mort.
Son armure dorée à sa chute resonne,
Le terrain en gémit, son cheval s'en étonne:
Et Coucy qui le void sur la poudre fumant,
A voix haute s'écrie, Olinde reclamant:
Olinde, sage Olinde, avoüez le supplice,
Du Barbare outrageux, dont je vous fais justice.
Le sang qu'à gros boüillons il vomit par le flanc,
De vostre Frere mort, n'égale pas le sang:
Mais vil ou precieux, c'est vne juste amande.
Que mon amour vous doit, que vostre deüil demande.
Il part aprés ces mots, & terrasse en passant,
Alferne qui meurtrier de sa mere en naissant,
Par la Mort vint au Monde; & par vne blessure,
Vid la premiere fois le jour & la Nature.
Il fent le front d'Ormar, qui fut en douze mois,
Quarante fois Mary, & Pere autant de fois;
Et laissa sur le Nil, quarante malheureuses,
Encore aprés sa mort de son Ombre amoureuses.
Il luy joint Elimel qu'vne contraire humeur,
Dans ses veines durcie, & glacée en son cœur,
Tenoit dans vn Palais champestre & solitaire,
Des Femmes ennemi, de l'Hymen adversaire.
Mais cette dureté n'amolit point son Sort:
Le vainqueur de l'Amour fut vaincu de la Mort;
Et faute d'heritiers, son puissant heritage,
Demeura le butin de tout le voisinage.

Par tout où va Coucy, de Robert devancé,
Sur le Turc abatu, l'Arabe est renversé:
Et des ruisseaux de sang, où leurs chevaux se baignent,
Les sillons jusqu'au Nil, & les guerets se teignent.
Dans certe aisle rompuë, vn Escadron restoit,
Qui sous Almutasin encore combattoit.
Le cruel Renegat yvre de sang fidele,
Et brûlant d'vn barbare & sacrilegue zele,
Moins Soldat que Bourreau, moins Brave qu'Inhumain,
Effrayoit de la mine, & tuoit de la main:
Et son plaisir estoit, de voir dans la meslée,
Sous les pieds des chevaux la Croix Sainte foulée.
Robert va contre luy, le frappe sur l'armet,
Et le fer jusqu'aux dents, par le crane luy met.
Le sang sort par ses yeux, par son nez, par sa bouche:
La Mort avecque bruit, sur la poudre le couche:
Et son ame en partant, envenime sa voix,
Du blaspheme dernier, qu'il fait contre la Croix.
Comme la Clef tombant d'vne Sale voûtée,
La structure avec elle est à terre portée:
Les mesures, les rangs, les ordres se défont;
Avec le fondement, le faiste se confond;
Et ce qui fut ou frise, ou corniche, ou figure,
N'est plus rien qu'vne informe & poudreuse masure.
Le Chef ainsi tombant, le Corps est renversé;
Soit étonné du coup, soit du Comte poussé:
La crainte y met le trouble, & le trouble la fuite:
Files & rangs défaits n'ont, ni cœur ni conduite:
Et chacun sans tourner la teste vers l'honneur,
Court à bride abatuë, où le porte la peur.
Le Comte qui piqué d'vn aiguillon de Gloire,
Poursuivant les fuyars croit suivre la Victoire;
Donne jusqu'à Massote, avec tant de chaleur,
Porte si loin son zele, & si loin sa valeur,
Qu'il passe la barriere avecque ceux qu'il chasse,
Et se trouve tout seul engagé dans la Place.
Il se tourne, il regarde, il void de toutes parts,
Des hommes, des chevaux, des portes, des remparts:
La grandeur du peril excite son courage:
Un feu noble & soudain en monte à son visage:
Et sur les Sarrasins, par ses yeux jallissant,
Produit vn froid contraire à l'ardeur qu'il ressent.
Ainsi dans les Deserts de ces Plages brûlées,
Qui des grands Animaux sont les * meres halées,
Par la mort des Veneurs vn Lion renommé,
Dans vn Parc à la fin, par surprise enfermé,
Tonne avecque la voix, avec les yeux éclaire,
A travers ses naseaux fait fumer sa colere:
Et montre des taureaux, & des chiens égorgez,
Le sang, la peau, le poil, entre ses dents figez.
Les cordages du Parc, les mailles en fremissent:
Les Chasseurs assemblez de frayeur en pallissent:
Et comme si le fer avoit part à la peur,
Il leur tremble à la main, au battement du cœur.
Aprés ces vifs éclairs, messagers de la foudre,
Robert fond sur Ocmat, & l'étend sur la poudre.
Le coup qui l'abatit dégagea le Devin.
Qui dans son lieu natal luy presagea sa fin.
Augure captieux! trompeuse prophetie,
Bien loin de son espoir, par son sang éclaircie!
Mais de tout temps il fut, il sera de tout temps,
De faux Illuminez, & de vains Charlatans.
Le Comte sur Ocmat, tuë Algir & Gerasse,
Fendant l'armet à l'vn, à l'autre la cuirasse:
Freres bien differens, quoy que de mesme sang,
L'vn fier, & l'autre doux; l'vn noir, & l'autre blanc;
L'vn semblable à la Nuit, au Jour l'autre semblable,
Ils arrivent ensemble au pas inévitable:
Les Esprits sont pareils qui sortent de leurs corps,
Pareil est le destin qu'ils auront chez les Morts:
Et pareille sera la cendre froide & vaine,
Qui de leurs os pourris restera sur la plaine.
Sur ceux-là Rontaferne, & Phorbut renversez,
Regrettent leurs tresors, sur l'Euphrate laissez.
Moradan qui les suit, avecque peine expire:
Son Esprit à Bagdet demeuré prés d'Elvire,
Par l'Amour établie arbitre de son Sort,
Ne peut en revenir, pour se rendre la Mort.
Ainsi Robert captif, est encore indomtable:
Plus il est en peril, plus est-il redoutable:
Et de quelque costé qu'il étende le bras,
Chevaliers & chevaux, sous luy roulent à bas.
Tel qu'il est dans ces murs, telle est dans vne nuë,
L'ardente exhalaison par le froid retenuë:
De ses feux redoublez le Ciel au loin reluit:
La Terre tremble au loin, surprise de son bruit:
L'Air en est en sueur, & les Vents hors d'haleine:
On en void frissonner les moissons sur la plaine:
Les arbres les plus hauts, de ses traits menacez,
Ont la reste courbée, & les bras abaissez:
Enfin fendant la nuë, & fondant sur la terre,
D'vn long éclair suivie, & d'vn plus long tonnerre,
De colere elle abat la teste d'vn Sapin,
Elle renverse vn Chesne, elle terrasse vn Pin:
Et toute vne forest de sa chute allumée,
Long-temps aprés en pur le souffre & la fumée.
Le jeune Alamezel dés-ja fier, dés-ja grand,
Dés-ja pareil en force, à son Pere Geant,
Rappelle les fuyars, leur reproche leur fuite;
Revient suivi d'vn gros, marchant sous sa conduite:
Et le fer à la main, sur le Comte passant,
Le frappe, où le bras droit de l'épaule descend.
Il repasse, & Robert à cette autre passade,
D'vn revers foudroyant l'atteint sur la salade.
Quoy que l'acier fust fort, & fortement trempé;
D'vne force plus grande il est en deux coupé.

L'aigrette, le cimier, la visiere bondissent:
Le sang & le cerveau jusqu'à terre jallissent:
Et le superbe Mort, de son poids abatu,
Par sa chute soûmet l'orgueil à la vertu.
Les vns plaignent le coup, & les autres en tremblent:
Ils s'écartent d'effroy, de honte ils se rassemblent:
Et le cœur leur manquant, pour combattre de prés,
Ils chargent le Heros d'vn orage de traits.
Son cheval qu'vn Vent tiede engendra d'vne Mere,
Eu vistesse fameuse, aux rives de l'Ibere;
Quoy que d'écailles d'or & d'acier cuirassé,
De la gresle acerée, est sous luy terrassé:
Et les larmes qu'il verse en mourant, font paraistre,
Le déplaisir qu'il a, d'abandonner son Maistre.
Robert en pied saillit, en garde se remet;
Menace de l'écu, du sabre, de l'armet:
Et le feu de son cœur, à travers la visiere,
Mesle au feu de ses yeux, vne affreuse lumiere.
Le bruit court cependant qu'Alamezel est mort:
Drogace furieux en blaspheme le Sort:
Et laissant à Forgan, la garde de la porte,
Va la teste baissée, où sa douleur le porte.
La honte & le dépit, le deuil & la fierté,
Partagent à l'envi son esprit agité:
Et l'amour paternel meslé dans ce partage,
Commet à la fureur, les devoirs du courage.
Vain zele, disoit-il, inutile valeur!
Sujets infortunez de mon dernier malheur!
Dequoy me sert, d'avoir asseuré la muraille!
Conservé le debris de la triste bataille;
Si l'vnique surgeon qui restoit de mon corps,
Coupé d'vn coup fatal, est au nombre des morts?
Aprés ce beau surgeon, quelle autre fleur me reste?
Que suis-je qu'vn tronc sec, qu'vne souche funeste?
Et qu'ay-je plus, qui puisse adoucir mon ennuy,
Que l'espoir de tomber, & mourir prés de luy?
Alamezel le veut, son Ombre m'y convie,
Et sans luy, je n'ay rien, qui m'attache à la vie:
Mais à ma chute, au moins, le Pirate François,
Mourra sur mon Fils mort, accablé de mon poids.
Il ajoûte à ces mots, l'outrage & le blaspheme:
Son regard s'en noircit, son visage en est blesme.
L'Onrse a moins de fureur, quand hurlant elle fuit,
Le Danois ravisseur du Faon qu'elle a produit:
Moins terrible en sa bauge, est l'écumeuse Laye,
Quand pour ses Marcassins sa colere elle essaye:
Et que la voix des chiens, jointe à celle des cors,
Etonnant le marais d'effroyables accords,
Les broches de ses dents de leur bruit y répondent,
De ses naseaux souflans les vapeurs les secondent:
Et de son poil toufu, le taillis herissé,
Se roidit sur son dos de bourbe cuirassé:
Il semble que les joncs, que les saules en tremblent;
Et les Chasseurs épars, à peine se rassemblent.
Le Pere furieux vers le Comte arrivant,
Jette vn cry, qu'vn long dard, va de l'aisle suivant:
Aussi-tost qu'élancé de la main il échappe,
En mesme temps il siffle, il étincelle, il frappe.
Le Lion d'or massif, en garde sur l'écu,
Est atteint pour le Prince, & du dard est vaincu:
Le fer entre, & poussant plus avant son audace,
Aprés la targe ouverte, attente à la cuirasse:
Mais il la touche à peine, & Robert le tirant,
D'vn bras fort & nerveux à Drogace le rend.
Le dard changeant de main, de party, d'aventure,
Fait à son premier Maistre vne large blessure.
Le sang, le feu, le fiel poussez, en mesme temps,
Luy sortent par le bras, par les yeux, par les dents:
Et le sabre, à sa main, tant de fois si fidelle,
Sur le François tiré, de ses coups étincelle:
L'air en resonne au loin, comme au loin il en luit;
Et les murs au dehors en redoublent le bruit.
Ainsi dans vn herbage, où les Genisses paissent,
Deux Taureaux échauffez de leurs cornes se pressent:
L'amour qu'ils ont au cœur, le feu qu'ils ont aux yeux,
Les rend également jaloux & furieux:
De leur sang les gasons & les herbes se teignent:
Les Bergers en ont peur, les Genisses s'en plaignent:
La terre sous leurs pieds de leur combat gemit:
Et du ruisseau prochain l'eau troublée en fremit.
L'Archange, General des Troupes emplumées,
De la Sphere de Mars, où campent ses Armées,
Assisté de ses Chefs, & de ses Lieutenans,
De cometes, d'éclairs, de foudres rayonnans;
Cependant contemploit la sanglante meslée,
De tant de Bataillons qui couvroient la vallée.
Il voyoit d'vne part le Monarque François,
Pousser les Mécréans, mettre en route leurs Rois:
Et son bras soûtenu d'vne force divine,
Joncher de corps sanglans la plaine Sarrasine.
Il voyoit Archambaut d'vn effort plus qu'humain,
Combatre de la voix, du regard, de la main.
Il voyoit prés de luy Belinde & Lisamante,
L'vne & l'autre de zele & de courage ardente:
Et tous ceux qu'il voyoit, recevoient de ses yeux,
L'Esprit qui fait les Forts, & les Victorieux.
Mais voyant d'autre part, dans Massore fermée,
Robert seul, combattant contre toute vne Armée;
Divinement instruit du succés de son sort,
Heureux Prince, dit-il, heureux mesme en ta mort:
Fournis sans démarcher, cette Lice de gloire:
Il ne te reste plus, qu'vn pas à la Victoire:
Le travail est petit, mais le prix sera grand,
Et dés-ja dans le Ciel, la Couronne t'attend.
A ces mots s'addressant à la celeste Escorte,
Qui le harnois croisé sous sa Banniere porte:
Compagnons, leur dit-il, le temps est terminé,
Qui par l'Auteur des Temps à Robert fut donné.
Mais il faut, que sortant couronné de la Lice,
Par ce Geant défait, sa course il accomplisse.
Et Dieu veut que son corps d'outrage preservé,
Et bien loin de ces lieux, par nos mains enlevé,

Soit mis dans ce Tombeau de structure eternelle,
Qu'érigea la Judée, estant encor fidelle,
A ces Heros Hebreux, qui pour leurs saintes Loix,
Firent la guerre aux Grecs, & défirent leurs Roys.
Allons donc recevoir cét Esprit heroïque:
Honorons de nos soins sa Royale relique:
De ses cendres vn jour, des Lauriers germeront,
Qui de sa gloire au loin le parfum porteront.
Descendant à ces mots, des jours de son armure,
Il fait luire la haute & la basse Nature:
Et par tout où son vol cette lueur épand,
En l'air, sur l'onde, à terre, vn feu soudain se prend:
Un feu pareil à ceux, que les eaux reflêchissent,
Quand du jour qui les bat, les rayons rejallissent.
Il arrive, suivi de trois Anges armez,
Où Drogace & Robert de valeur animez,
Aprés divers assauts, avoient mis en vsage,
Tout ce que peut la force ajoûtée au courage.
Le Comte fatigué des precedens combas,
Ne meut que pesamment, le pied, le fer, le bras:
Son poumon épuisé ne peut que bien à peine,
Au grand feu de son cœur, fournir assez d'haleine:
Et de ce feu, qui pousse au dehors sa lueur,
Ses esprits échauffez s'écoulent en sueur.
Mais l'Archange Guerrier, d'vn rayon de lumiere,
A peine en arrivant, eut touché sa visiere;
Qu'vne vertu la suit, qui le renouvellant,
Et ses esprits épars à son cœur rappellant,
Les fait aprés delà, couler de veine en veine:
En raffermit ses bras, en double son haleine:
Le fer mesme en sa main, s'en trouve rallumé:
Le cimier en paroist sur son casque animé:
Et des feux menaçans que jette son armure,
Aux yeux du Sarrasin, plus terrible est l'augure.
Ainsi l'Aigle autrefois de cent Faucons vainqueur,
Quand sa force & son aisle accompagnoient son cœur;
Engourdi par le froid, qui les Fleuves arreste,
Vers le Ciel pesamment leve l'œil & la teste:
Et de ses longs tuyaux * les avirons pliez,
Sont à son corps tremblant, de paresse liez.
Mais dés que * le Belier, qui les jours renouvelle,
Montre ses cornes d'or au Printemps qu'il rappelle;
Le volant Roy de l'air, avec luy revivant,
Sur les monts élevé bat la nuë & le vent:
L'air siffle au loin des coups, qu'il reçoit de son aisle:
Dans le cœur des Herons, le sang de peur se gele;
Et le Milan chassé devant luy tant de fois,
Non sans crainte répond, à l'appel de sa voix.
Le Comte rétabli dans sa vigueur premiere,
Se trouvant le bras fort, l'action vive & fiere;
De soy-mesme étonné, se demande, d'où vient
L'air qui le rafraichit, l'esprit qui le soûtient?
Il allonge deux coups au terrible Drogace:
L'vn impose à ses yeux d'vne feinte menace;
L'autre allant à couvert, où la main le conduit,
Luy perce le costé, sans éclat & sans bruit.

Drogace qui le sent, à la vengeance appreste,
L'acier large & courbé, qu'il destine à la teste.
Mais l'Archange Guerrier, Intendant des combas,
Presentant à ce coup, son invisible bras,
Oste la force au fer; & le fer comme verre,
Rompu sur le pavois, en éclats vole à terre.
Le Barbare s'en prend au Ciel, à Mahomet:
Sa colere étincelle à travers son armet:
Et tandis qu'il rugit, qu'il fume, qu'il blasphéme;
Qu'aprés le Ciel maudit, il se maudit soy-mesme;
Robert le mesurant, hausse le coutelas:
Appelle son courage, au secours de son bras;
Et fait d'vn coup qui bruit, comme bruit la tempeste,
Loin de son corps voler son effroyable teste.
Ainsi tombe en la Mer, d'vn Rocher orgueilleux,
Sous le carreau souffré, le faiste sourcilleux:
Les rives d'alentour à sa chute répondent:
La vague, le limon, le sable se confondent:
Le poisson prend la fuite, effrayé de ce bruit:
L'onde mesme troublée en écume le suit:
Et dans les prez flottans, où les Baleines paissent,
Les Dauphins & les Thons autour d'elles se pressent.
Drogace trébuchant, les Sarrasins troublez,
Font retentir les murs de leurs cris redoublez,
Le vainqueur les poursuit: mais dés-ja l'heure est proche,
Que doit sonner pour luy, la triste & noire cloche;
Ce funebre metal, qui donne tost ou tard,
Aux Grands comme aux petits, le signal du départ.
L'Archange qui le sçait, l'abandonne à luy-mesme:
Sa lassitude croist, sa foiblesse est extrême:
Et ses bras ne sont plus portez que de son cœur;
Qui garde son assiette, & retient sa vigueur.
Encore en cét estat, menaçant & terrible,
Aux Barbares confus, il paroist invincible:
Et semblable au Lion accroupi sur les corps,
Des Dogues expirans, parmi les Chasseurs morts,
Il combat du regard, de la voix, du visage:
Son ombre mesme luit du feu de son courage:
Et son pavois brillant, d'vn bruit aigu répond,
A la gresle de fer, que cent Archers luy font.
Un trait seul dans la foule, ou de force, ou d'adresse,
Poussé d'vn inconnu, sous la gorge le blesse.
De son sang, à ce coup, se remplissant les mains;
Il est vostre, dit-il, Redempteur des Humains:
Ce m'est vn sort heureux, de pouvoir vous le rendre,
Pour celuy que l'amour, vous fit pour moy répandre.
Tout ce que la Fortune a de grand & de doux,
L'est bien moins que ne l'est, le sang versé pour vous:

Et la Mort qui me donne accés à cette gloire,
Me couronne bien mieux, que n'eust fait la Victoire.
Je meurs loin d'vn Climat, où je fus en naissant,
Receu dans vn Berceau de pourpre florissant:
Mais qu'importe en quel lieu ma dépoüille demeure,
Pourveu qu'entre vos bras, qu'en vostre sein je meure?
Helas! pouvois-je ailleurs mourir plus doucement?
Pouvois-je ailleurs avoir, vn plus beau monument?
Avec ce peu de sang, mon Esprit je vous donne;
Recevez la Victime, & soyez sa Couronne.
A ces mots expirant, il adora la Croix,
Qui d'vn riche travail brilloit sur son pavois.
De Lauriers lumineux son ame environnée,
Au triomphe eternel fut en pompe menée:
Et dans vn tourbillon formé soudainement,
Son corps saint emporté, fut mis au monument,
Où le grand Machabée, & ceux de sa Famille,
Sous vn marbre, où leur nom toûjours vit, toûjours brille,
Des Siecles destructeurs, bravant le vain effort,
Joüissent en repos de l'honneur de leur mort.
Le Monument se void pompeux de Pyramides,
Vers la rive, où la Mer ceint de ses bras humides,
Ce Païs si fameux, & si saint autrefois,
Qui maintenant gemit sous de barbares loix.
Le Temps qui de sa faux a fait voler en cendre,
Le Tombeau de Mausole, & celuy d'Alexandre:
Qui de tant de travaux si vantez & si vains,
N'a pas même laissé l'ombre aux yeux des Humains:
Touché d'vn saint respect, pour cette Sepulture,
N'avoit encore osé violer sa structure.
Là * des Braves Hebreux les faits si renommez,
En demi-bosse estoient sur le marbre exprimez:
Et là les Grecs vaincus, encore du visage,
Meditoient le blaspheme, & respiroient la rage.
Une base imparfaite en attente y restoit,
Dont le jaspe, en beauté tout autre surmontoit.
Les Anges, qui le Comte en ce Tombeau porterent,
L'Histoire de ses faits, de leurs mains y taillerent:
Et fort long-temps aprés, dans le Siecle suivant,
Ce travail fit l'honneur de la France au Levant.

REMARQUES.

ET LE DRAGON FAMEUX. *pag.* 172. *col.* 1.] Ce Dragon est le Diable, que l'Escriture sainte, en plusieurs endroits, met dans la Mer & sur les Fleuves.

LES SOLEILS DE BAGDET. *pag.* 172. *col.* 1.] Bagdet est Babylone, Ville de l'Empire des Perses, qui de tout temps ont pris le Soleil pour leur Enseigne; comme les Turcs ont pris le Croissant.

LES VENTS SELON LE RANG. *pag.* 172. *col.* 1.] Cette nouvelle distribution des Vents n'est pas selon la Boussole & la Carte des Gens de Marine. Mais elle est selon l'imagination de la Poësie, qui a pû avec vraisemblance donner à l'Ange Intendant des eaux vne Couronne composée d'autant de rayons qu'il y a de Vents.

CE SCEPTRE, ET NON LA LUNE. *pag.* 172. *col.* 2.] Les Philosophes attribuent à la Lune le flus & le reflux de la Mer: on l'attribuë ici à la vertu d'vn Sceptre, que porte l'Ange Intendant des eaux; & cette imagination, quoy que Poëtique, a autant d'apparence, que celle des Philosophes.

ET SE RENOIT GAYABLE. *pag.* 172. *col.* 2.] Cette merveille arrivée en France, selon le rapport de nos Historiens, rend vraisemblable, la fiction des eaux du Nil divisées en faveur de Saint Loüis.

QUI DE TON PROPRE SANG. *pag.* 173. *col.* 1.] La blessure de Saint Loüis, & la mort de Robert, Comte d'Artois son Frere, sont predites par ces paroles.

DU TORTUEUX CAÏSTRE. *pag.* 174. *col.* 2.] C'est le Meandre, Fleuve d'Asie, renommé par ses détours, & par la multitude des Cygnes qu'il nourrit.

LES MERES HALE'ES. *pag.* 176. *col.* 1.] Ce sont les Regions d'Afrique, qu'Horace par vn mot plus hardi encore que celuy-ci, appelle la seche Nourrice des Lions.

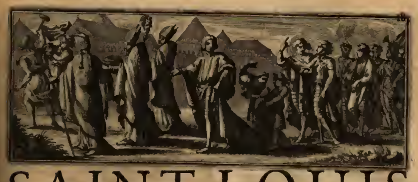
ET DE SES LONGS TUYAUX LES AVIRONS. *pag.* 178. *col.* 1.] Le nom d'aviron donné à des aisles, n'est pas plus hardi, que celuy des rames que leur donne Virgile.

MAIS DE'S QUE LE BELIER. *pag.* 178. *col.* 1.] Ce Belier est le Signe, par où le Soleil recommence le Printemps.

LÀ DES BRAVES HEBREUX. *pag.* 179. *col.* 2.] Ce sont les Machabées, qui firent la guerre contre les Grecs, ennemis de leur Loy & de leur Nation.







SAINT LOUIS

OU

LA SAINTE COURONNE RECONQUISE.

LIVRE QVINZIE'ME.

LA Bataille continuë entre les deux Armées, avec force belles actions de part & d'autre : Exemple d'Amitié heroique entre Vivonne & Angennes. Défaite du Geant Elgasel par Loüis. Combat de Zahide & de Lisamante interrompu par Brenne & Bethunes, leurs Amans. Etrange avanture de l'amour & de la jalousie d'Alfasel. Mort genereuse de Coucy, & son testament funeste à Olinde. Loüis défait les Sarrasins, qui se rallient derriere leurs Elephans. Raymon & Belinde attaquent le plus furieux de la troupe, & Belinde demeure accablée de sa chute. Louis va contre ces enormes animaux, & en blesse deux, qui mettent le desordre dans leurs troupes : & luy-mesme estant blessé, ne quitte point le champ, qu'il ne voye les Infideles en fuste.



'Autre-part dans la plaine, à sa valeur ouverte,
Et de sang Sarrasin, de sang Chrestien ouverte,
Louis portoit l'effroy, le desordre, & la Mort,
Dans les Corps ennemis ployans sous son effort.
Du haut de l'Apennin, avecque moins d'audace,
Le Milan descendu, donne aux Herons la chasse:
Le Lion de Lybie, aux yeux étincelans,
Fait vn moindre dégast, dans les troupeaux bélans:
Et le torrent enflé du tribut des montagnes,
Plus enflé du butin enlevé des campagnes,
Avecque moins de trouble, avecque moins de bruit,
Du laboureur confus l'esperance détruit:
Quoy qu'il roule les ponts, les moulins, les chaussées;
Qu'il porte le debris des maisons renversées:
Et qu'avecque les troncs des arbres entraînez,
Il batte en écumant, les rochers étonnez.
Le Colosse Elgasel sembloit dans la bataille,
A voir son mouvement, à mesurer sa taille,
Tel que paroist en Mer, sur les moindres vaisseaux,
Un de ces grands Voiliers, qui roulans sur les eaux,
De sa vaste fabrique étonne la Fortune:
Porte jusques aux Cieux les aisles de sa hune:
Et de son poids enorme, avec bruit se mouvant,
Fait la vague gemir, & murmurer le vent.
Le Barbare ajoûtant à cette grande masse,
Une force aussi grande, vne plus grande audace,
Fauchoit avec le fer les files & les rangs,
Et jonchoit le sablon de morts & de mourans:

Comme on void sous la faux, la campagne jonchée,
De la jaune moisson, par javelles couchée.
Hossonville & Chamblay, de sang noble & Lorrain,
Accablez de son bras baignerent le terrain.
Là mesme Beaufremont, La Giche, Galerande,
Les plus braves Joûteurs, les plus fiers de leur bande;
Aprés deux gros des Turcs, par leur valeur poussez,
Sous ce Mole vivant à leur tour renversez,
A leurs noms, en mourant, vn grand lustre laisserent;
Et long-temps aprés eux, leurs Races s'en vanterent.
De sang & de sueur Angenne dégouttant,
Turcs, Arabes, Syriens, & Perses abatant,
Joint le vaste Elgazel, & frappe où la visiere,
Fait vn passage à l'air, & reçoit la lumiere.
L'armet comme indigné, sous le coup fait du bruit;
Une étincelle en sort, qui petille & qui luit:
Et tost aprés, la main à la vengeance preste,
Joint la foudre, à l'éclair, qui jallit de sa teste.
Dés-ja le coutelas de son poids menaçoit;
Dés-ja l'air p'alentour, en sifflant se pressoit:
Quand tout à coup survient, le genereux Vivonne,
Qui poussé de l'ardeur, que l'amitié luy donne,
S'avance par vn noble & glorieux transport,
Pour garantir Angenne, & pour subir son sort.
Il se presente au coup, & le fer du Barbare,
Luy descend sur l'épaule, & du corps la separe.
D'vne part le corps tombe, & de l'autre le bras,
Qui mille fois vainqueur, en mille autres combas,
Rend la vie & le sang, par l'épaule coupée;
Sans qu'avecque la vie, il rende son épée:
Et tandis qu'il la serre encor avec les doigts,
Pour couvrir son Ami, l'autre tend le pavois.
Angenne malgré luy, garanti de la sorte,
De fureur s'abandonne au regret qui l'emporte.
Il reproche sa vie; & son salut au Sort:
A son Ami mourant, il reproche sa mort:
Et du pied, de la main, du coutelas, s'avance,
Resolu d'en tirer vne illustre vengeance.
Mais par l'ordre établi, sur le Sort des Humains,
Cette teste estoit deuë, à des plus nobles mains.
Du coup qu'il luy porta, des bluettes sauterent:
D'vn feu court & soudain, ses plumes en brûlerent:
Il eust fait d'vn grand Pin, tomber la teste à bas,
Et le front d'Elgasel, sous luy ne branla pas.
Mais sous l'acier tranchant, dont frappe le Barbare,
L'écu cedant au coup, qu'en vain Angenne pare;
Et le brillant armet, encore aprés l'écu,
Quoy que deux fois trempé, du mesme coup vaincu,
Sa teste sans défense, au fer abandonnnerent:
Les Croisez de frayeur à sa chute bransslerent:
Et le bruit qu'elle fit, accompagné d'effroy,
Et suivi de desordre, alla jusques au Roy.

Il suspend à ce bruit, son bras & son courage
Vers ses gens effrayez, il tourne le visage:
Son regard les chastie; & leur remet au cœur,
La crainte de la honte, & l'amour de l'honneur;
Cette masse de chair, leur dit-il, vous étonne?
Plus elle a de hauteur, plus de prise elle donne.
Allons armez de foy, sans machines, sans bras,
La Foy seule a jetté semblables tours à bas:
Et * le grand Philistin, à tout vn Camp terrible,
A la foy d'vn * Enfant, ne fut pas invincible.
Il se charge à ces mots, d'vn fresne armé de fer;
Pique vers Elgazel, & va comme vn éclair:
Le Geant s'y prepare, & s'arme d'vn grand orme,
Dont le bois est noueux, & la pointe est enorme:
Les François de respect, les Sarrasins de peur,
Leur laissent le champ libre, & les suivent du cœur.
La poudre vole au loin, par les chevaux foulée;
La plaine au loin gemit, de leur course ébranlée;
Deux foudres dans la nuë, à l'envi se choquans,
Font moins bruire les airs, & moins siffler les vents:
Et dans la Lice ouverte aux combats des tempestes,
Deux écueils se hurtans de leurs affreuses testes,
D'vne moindre frayeur étonneroient les flots,
Feroient d'vn moindre effroy, paslir les matelots.
Le grand orme ferré, que baisse le Barbare,
Glisse sur l'épauliere, & de son but s'égare:
Mais le bois du Saint Prince, avec plus d'art conduit,
Et gouverné d'vn bras, aux joûtes mieux instruit;
Dans le front luy portant le fer par la visiere,
Bien loin de son cheval, l'étend sur la poussiere.
De la masse & du poids la campagne gemit:
D'vn long bourdonnement le Nil émeu fremit:
Et sa vague long-temps de frayeur ébranlée,
Sembla se retirer, de sa rive écoulée.
Ainsi lors que tomba * ce Phare si vanté,
Qu'autrefois sur son port l'Egypte vid planté,
La terre au loin trembla, de sa chute accablée:
La Mer de son debris, au loin se vid comblée:
Elle en perdit le fond, le bord elle en perdit:
Avecque le gravier, l'onde se confondit:
Les écueils de frayeur, leurs testes abaisserent:
Les poissons écartez vne autre Mer chercherent:
Et l'orage vainqueur du grand Mole abatu,
Fit jusques à Thunis, retentir sa vertu.
Par cette grande mort l'Aisle gauche défaite,
N'attend pas que les Chefs annoncent la retraite;
Et sans égard de rang, de devoir, ni d'honneur,
Chacun fuit au signal, que luy donne la peur.
Louïs sans s'arrester à suivre la Commune,
Inégale à son cœur, non moins qu'à sa fortune:
Charge tout ce qu'il void d'eminent & de fort:
Met en fuite les vns, met les autres à mort:
Pareil à ces grands Vents, qui maistres de la plaine,
Laissant chasser la feuille, aux Vents de moindre haleine;
Abattent les maisons, ébranlent les forests,
De chesnes arrachez accablent les guerests;

Et

Et vont faire en fureur, vne cruelle guerre,
Aux vaisseaux sur la Mer, aux clochers sur la Terre.

Aprés ces Corps défaits, Louïs demi-vainqueur,
Tourne vers l'Aisle droite, & ses soins & son cœur,
Là, Forcadin suivi de la fiere Zahide,
L'œil ardent de fureur, le bras de sang humide,
Eclaircissoit les rangs, les files renversoit,
Hommes, armes, chevaux à monceaux entassoit:
Et faisoit à boüillons, couler le sang fidelle,
Comme l'on void couler la vendange nouvelle,
Quand à force de bras le Vigneron conduit,
Le pressoir écumant qui tourne avecque bruit.
Là perit Trichastel qui laissa sur la Tille,
Moins d'or que de Lauriers à sa noble Famille.
Le fer du Sarrasin, qui luy fendit le flanc,
Fit jaillir son Esprit sur vn boüillon de sang.
Ruilly qui le suivit, fut suivi de Tiange,
Qu'vne teste pareille à la teste d'vn Ange,
Et tout ce que la Grace a de fleur & d'appas,
Dans ce moment fatal, ne garentirent pas.
Cent autres envoyez des rives de la Seine,
Firent vn mont affreux de leurs corps sur la plaine:
Et cent autres, des bords de la Marne envoyez,
Dans vn fleuve de sang demeurerent noyez.

Zahide cependant à l'Epreviet pareille,
Qui du sang des Pigeons, a la serre vermeille;
Passant de Corps en Corps, Lisamante cherchoit;
Et du fer, en passant, rangs & files fauchoit.
De son Pere immolé l'Ombre pasle & sanglante,
Luy presente sa teste encore degouttante:
Et cet affreux objet, à toute heure, en tous lieux,
Irritant son esprit, & s'offrant à ses yeux;
Luy demande le cœur de la Veuve guerriere,
Qu'il nomme son Epouse, & qui fut sa meurtriere.

Pour luy rendre vn si triste & si cruel devoir,
A son deüil, à son cœur, mesurant son poûvoir,
Elle passe à travers tout ce qui se presente:
Va d'vne bande à l'autre, appelle Lisamante:
Et Lisamante enfin tournant teste à sa voix,
Je te sui, répond-elle, attend qui que tu sois.
Se tirant à ces mots, du fort de la meslée,
Où sa valeur s'estoit par cent morts signalée;
Elle abat vne épaule au fier Azaluyr,
Qui croyant follement, qu'elle voulust fuïr,
Piqué du vain desir d'enlever son armure,
De rubis flamboyante, & riche de graveure,
Afin de l'arrester, osa porter au frein,
De fougueux Moripel, sa temeraire main.
Elle luy joint Zoglan, à Zoglan Menedasse,
Faussant l'armet à l'vn, à l'autre la cuirasse:
Et d'vn revers ajoûte à ceux-là Zalemor,
Qui regrette en mourant, les quatre tonnes d'or,
Qu'il acquit par vn meurtre & par vn adultere,
Et qu'il laisse à la soif de son avare Frere.

Comme vn feu sousterrain, qu'vne cave longtemps,
A nourri de bitume, en ses humides flancs,
Aprés avoir enfin consumé ses entrailles,
Sort avec le fracas des toits & des murailles,
Enleve comble & fond, écarte avecque bruit,
Dômes, Tours, Pavillons du Palais qu'il détruit:
Et mesle sur la terre, aux colomnes cassées,
Et pilastres rompus, & frises renversées.

Ainsi la forte Veuve, agissant de l'ardeur,
Que fournit à son bras, le beau feu de son cœur;
Se fait jour au travers de tout ce qui l'arreste:
Ici fait choir vn corps, là voler vne teste:
Et parmi les blessez, parmi les morts se rend,
De carnage soüillée, où Zahide l'attend.
Si-tost qu'elle paroist, la fiere Sarrasine,
La reconnoist à l'air, aux armes, à la mine:
Et la visiere haute, au galop s'avançant,
Luy dit d'vne voix aigre, & d'vn ton menaçant:

Je crie, & tu n'entends, ame ingrate & cruelle,
Ni ma voix, ni le sang du Sultan qui t'appelle.
Ton terme est arrivé, tu recules en vain,
Tu ne peux éviter son courroux, ni ma main.
Les Cieux estoient fermez, & leur lumiere éreinte,
Quand tu portas la main à cette teste sainte:
Et la Nuit leur cacha, dans son obscurité,
D'vn si noir attentat, l'horrible cruauté,
Mais ouverts maintenant, à la voix de ton crime,
Ils assignent ta teste, au Sultan, pour victime.
Cruelle, mille morts seroient trop peu pour toy:
Mais la honte & l'horreur, le regret & l'effroy,
Qui t'accompagneront dans la Nuit eternelle,
Et seront les Vautours de ton cœur infidelle,
Acheveront d'vn long, & penetrant remors,
Ce que va cette main, commencer sur ton corps.

Tu ne dois accuser, luy répond Lisamante,
Que l'outrageux Tyran, de sa mort violente.
Il fit essay de tout pour me ravir l'honneur;
Et contre son attente, il me trouva du cœur.
Le mesme cœur me reste; & sans tant d'arrogance,
Il peut avec ce bras, suffire à ma défense.
Mais si mon cœur est ferme, où l'exige l'honneur;
Il est tendre aux bienfaits, plus que tout autre cœur.
La gratitude y regne au dessus du courage,
Et de bien reconnoistre, au moins sçay-je l'vsage.
Ne m'obligez donc pas, à manquer malgré moy,
A ce que je vous suis, à ce que je vous doy.
Je ne suis que par vous; & je vous dois la vie,
Qui sans vostre secours, m'auroit esté ravie.
Remettez à quelqu'vn de ces Braves jurez,
Au feu de vostre amour, en Egypte attirez,
De faire contre moy, dans vne justeliee,
La preuve de mon droit, ou de mon injustiee.
Epargnez seulement à mes mains le malheur,
De perdre contre vous, l'innocence ou l'honneur.

Zahide luy repart, tu le devois toy-mesme,
Honorant d'vn vieux Roy, l'âge & le Diademe;

Et ton sang, que mes mains venoient de ménager,
A respecter le sien, te devoit obliger:
Aussi, mes seules mains ont droit sur ton offense,
Et Meledin n'attend que d'elles sa vengeance.
Zahide là-dessus, se tournant avec art,
Partage le Soleil, en prend sa juste part,
Ramasse sa vigueur, son audace réveille:
La Veuve luy répond d'vne audace pareille.
L'vne joint à son deuil, tout ce que la valeur,
A de fougue heroique, & de noble chaleur.
L'autre encore plus haute, ajoûte à son courage,
D'vne celeste Foy, l'invincible avantage.
Les preludes d'abord, sont beaux & compassez:
Les coups tirez part art, sont par art repoussez:
L'épée & le pavois semblent d'intelligence;
L'vne allant à l'attaque, & l'autre à la défense:
Et de l'acier batu le murmure grondant,
A l'acier qui le bat, de concert répondant,
Bien loin dans le valon, les repliques s'entendent,
Des coups qui sont donnez, & des coups qui se rendent.
Ainsi lors qu'en vn bois, deux Bûcherons puissans,
Le fer à tour de bras, sur vn chesne haussans,
Et sur son large tronc, le rabatans de force,
Font herisser sa teste, & fremir son écorce:
L'Echo reprend les coups, & les repete au mont,
Qui d'vne longue voix à son tour luy répond:
Le peuple aux bras feüillus, de frayeur en tremousse:
Et la terre, avec l'air, tremble de la secousse.
A la feinte, à la ruse, aux finesses de l'art,
Succede la fureur, qui n'agit qu'au hazard.
Zahide que le deüil à la vengeance anime,
Renonce la premiere aux regles de l'escrime:
Et sans plus ménager ses armes, ni son bras,
Au bouillon de son cœur conduit son coutelas.
Lisamante s'épargne, & garde en sa défense,
Tout ce que la valeur peut garder de prudence.
Mais c'est bien à regret; & son cœur ne consent,
Que pour sauver sa vie, au combat qu'elle rend.
Estant reconnoissante, autant que valeureuse,
Elle se croit ingrate, & se tient malheureuse,
Dans ce fascheux détroit, où son funeste Sort,
L'arme contre Zahide, & la pousse à sa mort.
Elle combat pourtant, mais son bras se modere:
Et son ardeur n'a rien du feu de la colere:
Elle passe, elle rentre, elle tourne, elle fuit:
Au parer, au frapper, vn mesme art la conduit:
Et le Coursier sous elle, à la bride docile,
Est à ses manimens aussi juste qu'agile.
Zahide d'vn revers, qui porta sur son bras,
Le musle du moignon, luy fit sauter à bas.
Trois dents de fine Opale, avecque luy sauterent;
Le tremblement en vint à celles qui resterent:
Et le tranchant du fer sur l'épaule glissant,
En fit couler au bras, vn filet rougissant.
La Veuve, de douleur & de honte irritée,
D'vn mouvement subit au dépit est portée:
Et perdant le respect gardé jusques alors,
L'atteint entre le flanc, & le defaut du corps.
Soit de l'acier frappé, soit de l'acier qui frappe,
Un feu pirouëttant avecque bruit échappe.
Le tranchant affilé va jusques à la chair;
Mais soit que tout à coup, la force manque au fer;
Soit qu'vn respect soudain à la Veuve revienne,
Qui suspende sa force, & son dépit retienne,
La blessure est legere, & le sang qu'elle rend,
Du corcelet ouvert, goutte à goutte descend.
Que vous faut-il encor, dit alors Lisamante?
Vous avez de mon sang, demeurez-en contente.
Le Destin des combats n'engage point sa foy;
S'il peut estre pour vous, il peut estre pour moy:
Et l'invisible main, qui les succés dispense,
Ne donne pas toûjours les bons à la Vaillance.
D'vn brusque & prompt revers, Zahide luy repart;
Lisamante le pare, & l'évite avec art.
Alors, d'vn nouveau feu leurs dépits se rallument:
Le combat s'en réchauffe, & les chevaux en fument:
Les coutelas ardens, & de sang alterez,
N'épargnent ni cimiers, ni moignons figurez:
Boucles & mailles d'or, à tous les coups bondissent,
Des harnois, des brassars, des pots qui retentissent:
Et force Diamans sur la poudre semez,
Du feu que fait l'acier, & du leur allumez,
Sous les pieds des chevaux, semblent des étincelles,
Que les Guerrieres font éclater autour d'elles.
Bethunes cependant de Brenne accompagné,
Aprés vn Etendart sur les Perses gagné;
Passe au lieu du combat, entend les coups d'épées,
Tourne, & void de leur sang les Guerrieres trempées.
De merveille tous deux surpris également,
Et suivans de leurs cœurs, le premier mouvement;
Ils accourent, sans voir, à quoy leur course vise,
Ce que veulent leurs cœurs, quelle est leur entreprise:
Et dans le nouveau trouble, où sont leurs sentimens,
S'ils vont comme ennemis, ou s'ils vont comme Amans.
Du temps que sur sa foy, la Princesse Guerriere,
Demeura dans le Camp, de Bourbon prisonniere;
Brenne s'en vid blessé, mais d'vn coup si secret,
Que personne jamais n'en découvrit le trait.
Aussi penetra-t-il jusqu'au fond de son Ame:
Il y mit le poison, il y porta la flame:
Et depuis ce temps-là, ce feu, de jour en jour,
Soufflé de ses soûpirs, attisé par l'Amour,
S'accrut à si haut point, & vint à telle force,
Qu'il ne demanda plus d'aliment, ni d'amorce.

Le Portrait de Zahide en son cœur dominant,
De là sur ses esprits dans son sang rayonnant,
Le nourrit, l'entretint, luy servit de matiere,
Et luy donna chaleur, luy prestant sa lumiere.
Souvent dans les combats, il chercha de la voir,
Autant que le permit la loy de son devoir:
Il affecta souvent, de faire en sa presence,
Quelque action illustre & de haute vaillance:
Pour elle il se jetta par fois dans le danger:
Il s'exposa par fois, pour l'aller dégager:
Et d'autres fois voulât faire hommage à ses charmes,
Il baissa devant elle, & la teste & les armes.
Maintenant étonné du nouvel accident,
Il va la main levée, & le courage ardent:
Et le feu de l'amour allumant sa colere,
Il tourne le fer nu contre son Adversaire.
Bethunes emporté d'vn pareil mouvement,
N'ayant ni moins d'amour, ni moins d'étonnement;
Suit pressé de la peur, qu'il a pour Lisamante,
Qu'il void dés-ja blessée, & de sang degouttante.
Il dit d'vne voix aigre, & l'épée à la main,
Où va le Comte Brenne, & quel est son dessein?
Il est, replique-t-il, d'estre de la querelle,
De seconder Zahide, ou de mourir pour elle.
Et le mien, luy repart Bethune, en s'avançant,
Et de l'air, du regard, du geste menaçant,
Est d'estre contre vous, second de la Chrestienne,
Et joindre à son besoin, mon épée à la sienne.
Mais le meilleur seroit, sans s'alterer si fort,
De ménager leur sang, & les mettre d'accord.
Leur sexe & leur vertu demandent cét office:
Et l'Honneur nous reserve ailleurs vne autre Lice.
Cependant des dangers plus grands se preparoient;
La Fortune & la Mort à l'envi conspiroient;
Et sur vn arc Arabe vne fléche empestée,
Estoit contre la Veuve en cachette apprestée.
Le superbe Alfasel restoit de quatre Fils,
Par le puissant Arsur envoyez à Memfis.
Ses Freres à ses yeux, percez de coups de pique,
Venoient de trébucher, sous la Veuve heroïque:
Et tous trois en mourant, vers luy levant les bras,
Venoient de l'animer à venger leur trépas,
De là, le cœur outré d'vne douleur mortelle,
Allant de Corps en Corps, il tournoit autour d'elle:
Et n'osant l'affronter, ni commettre à son bras,
Cette vengeance à faire avec le coutelas:
Quelquefois à costé, d'autres fois par derriere,
Le trait couché sur l'arc, il suivoit la Guerriere.
A la fin s'arrestant, au point que le duel,
Entre elle & la Princesse estoit le plus cruel;
Tandis qu'il prend son temps, tandis qu'il la mesure:
A voix basse ces mots en colere il murmure.
Louve infame & cruelle, estoit-ce peu pour toy,
D'avoir plongé tes mains dans le sang d'vn vieux Roy?
Estoit-ce peu, d'avoir foulé par cette injure,
Les droits des Nations, & ceux de la Nature?
Aprés le Pere mort, encore voudrois-tu,
Par la mort de la Fille, éteindre la Vertu?
Ce sacrilege seul, inhumaine adversaire,
Devoit sur toy du Ciel attirer la colere.
Mais le Ciel à l'Amour la vengeance en remet;
Et l'Amour par mes mains, la fera de ce trait.
Cher & charmant sujet de mes plus douces peines,
Abregé des Vertus & des Graces humaines,
Zahide, que j'aimay, dés que mes jeunes jours,
Sentirent la chaleur, dont naissent les Amours.
Pour vous je suis sorti des Estats de mon Pere;
J'ay méprisé pour vous, les larmes de ma Mere;
Et quoy que ma Fortune eust de grand & de doux,
J'ay tout abandonné, pour me donner à vous.
Recevez de ma main, en dernier Sacrifice,
L'Ingrate, dont ce trait vous va faire justice.
De mes Freres tuez, je luy remets la mort:
Si le Sort y prend part, je la pardonne au Sort:
Mais ce qu'elle commet contre vous, est vn crime,
Qui ne peut s'expier par vne autre victime:
Et mon cœur, qui jamais ne m'a rien dit de vain,
M'avertit que vos yeux l'attendent de ma main.
Sur le point que ces mots son murmure acheverent,
Les Amans survenus les Dames separerent:
Et le Barbare outré donna le vol au dard,
Par l'espace de l'air, mesuré du regard.
Que nos yeux sont bornez! que leur lumiere est sombre!
Que pour le but, souvent, du but nous prenons l'ombre!
Que nos bras sont fautifs! & que nos coups souvent,
Retournent contre nous, repoussez par le vent!
Le trait s'enfuit de l'arc, l'air & la corde en grondent:
Les vents qui vont aprés, en sifflant leur répondent:
Et le fer sur l'écu de la Veuve porté,
L'atteignant vers la bosse, & glissant de costé,
Prend vn second essor d'vne force nouvelle;
Va frapper vers le cou la Princesse infidelle;
Et trouvant l'entre-deux du casque & du harnois,
Jusqu'à prés de la hampe, y fait entrer le bois.
La blessure l'émeut sans qu'elle s'en effraye:
Elle tire le trait tout sanglant de la playe:
Et pendant qu'elle tourne, & d'vn œil irrité,
Regarde fierement qui peut l'avoir jetté;
Les lettres de son nom l'vne à l'autre enlassées,
Se trouvent en émail, sur la fléche tracées,
Et l'asseurent par là, qu'elle vient du carquois,
Qu'Alfazel en present receut d'elle autrefois.
La surprise & l'horreur de l'étrange avanture,
Ebranslent son esprit, rengregent sa blessure:
Et le dépit nouveau, la nouvelle douleur,
Par deux endroits divers luy saisissant le cœur,
Quoy qu'elle fasse ferme, & qu'elle s'evertuë,
De cette double attaque à la fin abatuë,

Elle cede à son mal, & sur l'arson penchant,
Des Barons soustenuë, à terre elle descend.
Là, tandis qu'autour d'elle, avecque Lisamante,
Bethunes s'inquiete, & Brenne se tourmente:
Et qu'à l'envi chacun, avec empressement,
Preste en trouble ses soins à son soulagement.
Au bizarre détont de la fléche infidelle,
Le Barbare frappé d'vne douleur mortelle,
Tout à coup perd l'esprit, le sens, le mouvement,
Et reste jusqu'au cœur, glacé d'étonnement:
A cette pesanteur vn tremblement succede:
Tout le corps luy fremit, de l'horreur qui l'obsede:
Le frisson est suivi d'vne froide sueur,
Qui relasche les nerfs, qui décharge le cœur,
Et prepare aux esprits qui l'assiegent en foule,
La retraite aux conduits, par où le sang s'écoule.
Les sens luy revenant, & trouvant en sa main,
De son coup malheureux l'instrument inhumain;
Infidelle, dit-il, en le jettant à terre,
Qu'as-tu fait? qu'ay-je fait? quel si juste tonnerre,
Peut descendre du Ciel, avec assez de feux,
Avec assez de morts, pour nous punir tous deux?
Et toy cruelle main, main barbare & traistresse,
Quel sang te lavera, du sang de ma Princesse?
Prend le fer hardiment, plonge-le dans mon cœur,
Il ne te reste plus d'autre voye à l'Honneur.
Ces mots precipitez sont suivis d'vn silence,
Confident des pensers qu'en tumulte il balance:
Au silence il succede vn murmure sans voix,
Approbateur confus d'vn effroyable choix:
Le desespoir ensuite, executeur barbare,
Aveeque la fureur à l'œuvre se prepare.
Il met vn pied sur l'arc, le débande, & l'étend;
Et contre luy des bras & du genouïl luttant,
Le brise d'vn effort, qu'vne noueuse antene,
Par le temps endurcie auroit souffert à peine.
Le bois vole en éclats, & les deux bouts d'émail,
Où deux Serpens luisoient d'vn precieux travail,
Dans les mains luy restant, avec la corde entiere,
Il se la met au col, la passe par derriere;
Sort de son embuscade, & porté de fureur,
N'ayant plus que Zahide, & la mort dans le cœur,
Accourt à toutes deux, d'vne égale vistesse,
Et confus se va rendre aux pieds de la Princesse.
A ce funeste aspect, l'vn & l'autre est surpris,
Deux mouvemens divers confondent leurs Esprits:
Les regards obscurcis de Zahide blessée,
Pareils aux rais mourans de la Lune eclipsée,
Tombant sur Alfazel, de ses yeux languissans,
Rengregent sa douleur, luy renversent le Sens:
Et d'vne voix de sang, la bouche de la playe,
Rouverte à son abord, le menace & l'effraye.
Blessé de cette bouche, outré de cette voix,
Aprés vn long soûpir, entrecoupé deux fois,
Je le tiens luy, dit-il, je le tiens & l'ameine,
Le barbare Meurtrier, dont la main inhumaine,
D'vne erreur sacrilege a violé ce corps,
Aux Graces consacré, comblé de leurs tresors.
Prononcez son arrest, decernez son supplice,
Les bras auteurs du crime, en feront la justice.
Vostre bouche se taist: mais vos yeux offensez,
De leur regards mourans me condamnent assez.
La voix de vostre sang se fait assez entendre;
Je ne puis la dedire, & ne m'en puis défendre.
Au moins, illustre sang, moderez vostre voix,
Je sçay ce qu'elle veut, & ce que je luy dois.
Quoy que vous demandiez, soit mon cœur, ou ma teste,
A tout executer ma main est toute preste.
Mais pourray-je sans crime, attenter sur vn cœur,
Que l'Amour vous soûmit, dés qu'il en fut vainqueur?
Qu'il reste donc entier, comme il reste fidelle,
Que vostre image y soit, s'il se peut, immortelle:
Et que le premier feu dont il fut allumé,
Aveeque mon Esprit y demeure enfermé.
Il incline, à ces mots, le front jusques à terre:
De la corde de l'arc, le gozier il se serre:
Et de l'effort qu'il fait, des bras, en la tirant,
Aux pieds de la Princesse, il tombe en expirant.
Cette tragique mort luy laisse vn nouveau trouble,
Qui rouvre sa blessure, & sa langueur redouble:
Lisamante confuse, & les Barons surpris,
Renouvellent leurs soins, rappellent ses esprits:
Elle revient à peine, à peine revenuë,
Elle est conduite au Camp, de Brenne soustenuë:
Et le corps d'Alfasel en depost est laissé,
Sous les bras d'vn Palmier, jusqu'à terre abaissé.
Archambaut d'autre part, aux Barbares fait teste,
Met en route les vns, & les autres arreste:
Et par tout où son cœur peut étendre son bras,
Turcs, Arabes, Persans sous luy tombent à bas.
Il coule vers le Nil, des ruisseaux qui rougissent,
Ici du sang des morts, là de ceux qui languissent,
Des Citeasses deux fois il enfonça le corps,
Trois fois de Forcadin, il rompit les efforts:
Et comme dans * l'Euripe, où la Mer est captive
L'onde va sans arrest de l'vne à l'autre rive:
Comme des blonds epics l'or mobile & ployant,
Va du Nord au Midi, sous le souffle ondoyant:
Ainsi des deux Partis, les forces balancées,
Tour à tour se voyoient poussantes & poussées:
Quand le fer à la main, le saint Prince arrivant,
Ecarte, pousse & rompt, renverse, taille & fend;
Pareil au tourbillon, qui fond sur les javelles;
Au torrent, qui descend sur les plantes nouvelles;
A la gresle, qui bat l'arbre dés-ja fleuri;
Au feu mis dans le bled, que le hasle a meuri.
A tous ses coups pareils à des coups de tempestes,
Les brassars pleins de bras, les casques pleins de testes,
Tombent autour de luy, comme tombe le gland,
D'vn vieux chesne ébranlé par la force du vent,
Il abat Sifredon, Brave & Cavalerisse,
Que cent Lauriers cueillis autrefois dans la Lice,
Quoy que hauts & fameux, ne preserverent pas,
De l'ombre qui se fait, des Cyprés du trepas.

Il luy joint Alamel, & Goraman son Frere,
L'vn Amant de sa Sœur, l'autre aimé de sa Mere:
Et tous deux, de la mort de leur Pere accusez;
Tous deux d'vn faux espoir de Couronne abusez.
Espoir toûjours charmant, amorce toûjours belle,
Mais espoir imposteur, mais amorce infidelle,
Où comme Oyseaux pipez, les orgueilleux Esprits,
De tout temps ont esté, de tout temps seront pris.
Azolin brandissoit vne torche allumée,
Effrayant tous les yeux, de sa flame charmée;
Et portoit, pour donner encore plus d'effroy,
Les dents, la peau, le poil d'vn Monstre autour de
soy.
Le Prince méprisant, d'vn esprit heroïque,
Le vain épouventail de sa torche magique;
En passant, d'vn revers, mufle & casque luy fend:
A sa chute, la flame à son habit se prend:
Et tandis que brûlant, il meurt de sa blessure,
Fait vn Demon en feu, d'vn Demon en figure.
Louïs passe, & d'vn coup, qu'il allonge en passant,
Au jeune Arimanzir le flanc gauche perçant,
L'abat avecque bruit, non loin de Muleasse,
Qui n'avoit plus que luy pour relever sa Race.
Le Barbare avoit vû ses trois illustres Fils,
De trois funestes coups, d'entre ses bras ravis:
Et maintenant il void, le Neveu qui luy reste,
D'vn coup plus glorieux, quoy que non moins fu-
neste,
Expirant à ses yeux, répandre par le flanc,
Sa ressource derniere, & l'espoir de son Sang.
Vne douleur sauvage, à cét objet, l'emporte,
Au dépit en hurlant, son ame ouvre la porte:
La colere à sa suite, entre avec la fureur,
Et tout s'émeut en luy, de desordre & d'horreur.
Comme vn rocher bondit, pour aller où le pousse,
De son corps ébranlé la bruyante secousse:
Et roule des Sapins, par les routes du Bois,
Les bras, les pieds, les troncs abatus de son poids:
Ainsi le Turc outré de sa perte nouvelle,
Pour aller où son Sang, où son Neveu l'appelle,
Coupe vn bras à Vigniers, à Barry fend l'armet.
Perce à Vanon la gorge, & l'épaule à Lamet:
Et passant sur Louïs, luy porte à la passade,
Du coutelas sanglant, vn coup sur la salade.
Vers les rives du Rhin, l'acier jadis trempé,
De l'acier de Damas est vainement frappé:
Et Louïs, d'vn revers tourné sur le Barbare,
Vne moitié du corps, de l'autre luy separe.
La teste d'vn costé, tombe avecque les bras;
Le tronc demeure en selle accompagné du bas:
Et le long des estriers, les entrailles traisnantes,
Au cheval effrayé font des bardes sanglantes.
Du coup prodigieux, dont le Turc fut coupé,
Plus de six Escadrons eurent le cœur frappé:
Par tout, l'acier fatal auteur de la merveille,
Leur brille dans les yeux, leur resonne à l'oreille:
Et par tout, l'invincible & formidable bras,
Sur eux multiplié, leve le coutelas.
Comme la peur les suit, la peur aussi les chasse:
Et loin mesme des coups, les frappe ou les menace.
En vain Forcadin crie, il les rappelle en vain;
La frayeur est sans front, est sans cœur & sans main:
Et sourde à la raison, aveugle à la conduite,
N'a de vigueur qu'aux pieds, n'est prompte qu'à la
fuite.
De leur Camp cependant d'épouventables Tours,
Sur d'autres tours de chair, viennent à leur secours.
Vingt Elephans chargez de bandes Sarrasines,
Equipez de chasteaux, & munis de machines,
Sur deux lignes de front, au combat s'avançant,
Font trembler sous leurs pas le terrain gemissant.
Ce qui reste de ferme & d'entier dans leurs troupes,
Se fait vn rang de Forts, de ces immenses croupes:
Et commis à deux Chefs, en deux Corps partagé,
En ordre de bataille à leur queuë est rangé.
Le combat recommence, à l'ombre d'vne ondée
De cailloux & de traits, de ces tours débordée:
Moins épaisse en Hyver, est la froide toison,
Qui de floccons volans tapisse l'orison:
Moins épaisse est la gresle, au raisin redoutable,
Quand l'orage ennemi les vendanges accable.
Là, Coucy des premiers sur le front avancé,
D'vne canne ferrée à la gorge est blessé.
A ce coup, sans effroy, sentant la mort prochaine,
Il sortit de la presse, & couché sur la plaine,
Son casque détaché luy servant de chevet,
Il addresse ces mots à l'Escuyer Louvet.
Fidelle compagnon de mes premieres armes,
Reserve à d'autres morts, cette source de larmes:
La plus prompte n'est pas vn mal à regretter:
Ni la plus éloignée vn bien à souhaitter.
Il n'importe d'avoir, ou courte, ou longue Lice,
L'espace y sert de peu, pourveu qu'on la fournisse:
Et le prix est pour ceux, qui jusqu'au bout constans,
Ont couru le plus juste, & non le plus long-temps.
J'ay vescu, j'ay couru, maintenant sans envie,
Je sors de la Carriere, & resigne la vie.
Le Juge qui preside aux courses des Humains,
Me voyant achever la Croix entre les mains,
Ne me privera pas, de la palme qu'il donne,
A ceux qui sous sa Croix, courent à la Couronne.
Mais en vn point, Louvet, j'ay besoin de ta foy,
Et mourant, je ne puis le commettre qu'à toy.
De tout temps, j'ay fié mon cœur à ta prudence:
Elle n'a point encor trompé ma confiance.
Je meurs, comme tu sçais, possedé d'vn amour,
Le plus pur, le plus beau, qu'ait jamais veu le jour.
Cette écharpe qui fut par Olinde ouvragée,
De son chiffre & du mien cette chaisne chargée,
Sont à mon cœur captif, des liens, qu'autrefois,
Je n'eusse pas changez, aux Couronnes des Rois.
Maintenant je les quitte; & cette main fatale,
Qui les chaînes de fer aux chaînes d'or égale;
Et sans distinction brise tous les liens,
Aujourd'huy, malgré moy, me décharge des
miens.

Reçois les, cher Louvet, & me donne assurance,
Si jamais tu revois le doux Ciel de la France,
De les aller remettre, à celle dont l'Esprit,
Non moins que la Vertu, de sa douceur me prit.
Mais si tu m'es loyal, sur tout je te conjure,
De luy porter mon cœur, où regna sa peinture,
Où des feux aussi purs, que les celestes feux,
Toûjours clairs, toûjours beaux, toûjours respectueux,
De jour, comme de nuit, devant elle brûlerent,
Et d'vn culte secret, son merite honorerent.
De ces feux innocens, il s'y conservera,
Un reste de chaleur, qu'Olinde sentira:
Et d'vne larme au moins, son cœur tendu plus tendre,
Du cœur qu'elle conquit, arrosera la cendre.
Louvet qui fond en pleurs, s'engage avec serment,
A l'execution du triste testament:
Et l'Esprit de Coucy, sut vne douce haleine,
Sort avec vn soûpit, qui vers le Ciel le meine.
Mais que les soins sont vains, & les soucis trompeurs,
Qui d'vne ombre flatteuse imposent à nos cœurs!
Et que l'Homme qui suit leurs fausses apparences,
S'égare loin du but, où vont ses esperances!
Ce funebre depost fidelement porté,
Par le jaloux Flayel à l'Escuyer osté,
Fut par vne fureur sans pareille & nouvelle,
D'vn repas inhumain la matiere cruelle.
Olinde * en ce repas, mangea de son Amant,
Le pitoyable cœur, haché barbarement;
Et le juste regret de cette barbarie,
La faisant de l'horreur, passer à la furie,
Le Soleil douze fois, la vit le long des bords,
Où l'opulente Somme étale ses tresors,
Appeller de Coucy la memoire & l'image:
Maudire du Jaloux l'imposture & la rage:
Et mourant à la fin, par vn funeste effort,
Luy laisser pour Bourreau, son Phantôme & sa Mort.
Des tourbillons de fer pareils à des ravines,
Descendent cependant des Tours & des Machines:
Les Elephans armez, de leur charge orgueilleux,
Vont contre les François, & les François contre eux.
Le spectacle est terrible, effroyable est la Scene,
De ces Monts aguerris, se mouvans sur la plaine.
Des chevaux, de leurs pieds, sur la terre écrasez,
Et des hommes, en l'air, de leurs trompes brisez,
Le fer, le sang, le bruit, l'embarras, & le trouble,
Ajoûtent de l'horreur à la mort qui redouble.
Là Belinde & Raymond, Braves, Amans, Epoux.
Des premiers au peril, des plus ardens aux coups,
Brillans de mesme feu, piquez de mesme gloire,
D'vne pareille ardeur alloient à la Victoire:
Quand au milieu du troule, au milieu de l'horreur,
Qui vont de bande en bande avecque la terreur,
Belinde sent sortir du centre de son ame,
Une plus violente, vne plus forte flame,
Qui se faisant vn corps, d'vne chaude vapeur,
Luy met vn feu nouveau dans la masse du cœur.
De cét ardent esprit la Princesse pressée,
Avecque son courage eslevant sa pensée,
Forme je ne sçay quoy d'heroïque & de grand,
Qu'en ces mots elle explique à son loyal Amant.
Je ne sçay d'où me vient cette ardeur si soudaine,
Qui s'est prise à mon sang, & va de veine en veine;
Mais le souffle, Raymond, qui l'allume en mon sein,
Doit venir de plus haut, que de l'Esprit humain.
Elle est trop glorieuse; & quoy qu'il en arrive,
A quoy qu'elle me porte, il faut que je la suive.
Dans les desseins hardis, l'entreprise est du cœur:
Le bon succés ne vient qu'avecque le bonheur:
Et le bonheur qui suit le vent de la Fortune,
Est au mal, comme au bien, vne faveur commune.
Vois-tu cét Elephant, si vaste, & si hautain;
Qui de la longue faux, qu'il brandit de sa main,
Qui de ses pieds, égaux au pied d'vne colonne,
Qui du chasteau gresſant, dont son dos se couronne,
Fait vn degast plus grand, parmy les Bataillons,
Que celuy qu'vn Sanglier feroit dans les sillons.
C'est contre cette tour, qui vaut toute vne Armée,
Que me pousse le feu dont je suis enflamée.
L'entreprise est illustre, elle est digne d'vn cœur,
Où le cœur de Raymond a mis quelque valeur:
Et pourveu qu'au peril, d'vn regard il m'escorte,
J'empliray de mon nom, tout le Camp, vive ou morte.
Son magnanime Epoux confus de sa valeur,
En prend vne subite & nouvelle pasleur.
La prudence & l'amour, l'honneur & le courage,
Font de son cœur en trouble vn étrange partage.
L'amour craint pour Belinde, & la veut retenir:
Le courage & l'honneur voudroient la prevenir:
Et dans ce different, de peur de se méprendre,
La prudence ne sçait à qui des deux se rendre.
Le trouble enfin s'accoise; & l'Esprit en repos,
A la bouche fournit, la réponse en ces mots.
Belinde c'est bien trop, qu'vne si chere vie,
Coure tous les perils dont la Guerre est suivie:
Et que vous exposiez tous les jours tant de fois,
Une teste honorable aux plus braves des Rois.
Mais, Belinde, ce trop, est selon la mesure,
De la valeur reglée, au cours de la Nature.
La vostre, qui vous vient d'vn principe plus haut,
Peut estre sans excés, comme elle est sans defaut:
Et le feu que le Ciel dans vos veines allume,
Par dessus toute regle, & contre la coûtume;
Veut qu'ici vous laissiez, par quelque illustre sort,
La raison à l'écart, pour suivre le transport.
Suivez-le donc, Belinde, allez où vous ordonne,
Ce feu qui vous éclaire, & dés-ja vous couronne:
Mais souffrez, qu'avec vous je puisse partager,
L'vn & l'autre succés, d'vn si noble danger.

La Palme à vostre front, par la Gloire apprestée,
Si j'aide à la cueillir, n'en sera point gastée:
Et si le Ciel le veut, mourant avecque vous,
Ma mort sera plus belle, & mon repos plus doux.
S'embrassant, à ces mots, quelques gouttes de larmes,
Sans l'aveu de leurs cœurs, s'écoulent sur leurs armes.
Ils laissent leurs chevaux, au soin d'vn Escuyer;
Et s'avançant d'vn pas aussi ferme que fier,
Ils abatent à droit, ils abatent à gauche;
Ce que touche leur fer, le touchant il le fauche:
Et leur vertu leur fait, par des monceaux de corps,
Vers vne mort plus grande, vne route de morts.
Ils arrivent enfin à l'effroyable masse:
La grandeur du peril aggrandit leur audace:
Là d'vne part Belinde, & Raymond d'autre part,
Partageant l'Ennemi, l'attaque, & le hazard:
Entrent sous ce grand corps, en prennent les mesures,
Et par où son harnois est ouvert aux blessures,
Luy poussent, à deux mains, le fer avec vigueur,
Jusques dans le reduit, où reside le cœur.
Deux fleuves chauds & noirs avec bruit en débondent,
Qui le champ d'alentour, d'vne Mer rouge inondent:
Le grand Mole de chair, sur ses bases branlant,
Et d'vn pas inégal, vers la mort chancelant,
S'abat sur la Guerriere; & du poids de sa masse,
Des fleuves de son sang, du fer de sa cuirasse,
Etouffe, noye, écrase, & de trois promptes morts,
Détruit en vn moment le plus parfait des corps.
Ainsi perit Belinde; & sa propre victoire,
La fait moins succomber à sa mort, qu'à sa gloire.
Le superbe chasteau, sur l'Elephant dressé,
Avec sa garnison à terre est renversé.
Amorin de son casque a la teste froissée,
De son arc Alazir à la temple percée,
Osir écrase Almat, & Zelin de son faix,
Et luy-mesme a la gorge ouverte de leurs traits:
Vingt autres sans renom, sur leurs armes tomberent:
Et leur vie, en tombant, à Belinde immolerent.
Comme quand le Mineur, loin de l'air & du jour,
Entreprend par le feu, d'enlever vne Tour;
Le tonnerre intestin, qu'il forme en ses entrailles,
De leur chute, en grondant avertit les murailles:
Puis avecque fracas, tout à coup éclatant,
Et terrasse, cordons, ceintures écartant,
Il mesle, d'vne horrible & soudaine tempeste,
Les poutres aux rochers, le fondement au faiste.
Les Gardes malheureux, ou froissez au dehors,
Ou brûlez au dedans, ont de bizarres morts:
Et ce debris sanglant, de testes enlevées,
De membres écrasez, & d'entrailles crevées,
Est du Mineur surpris, & par sa mort vainqueur,
Le triomphe & le deüil, la gloire, & le malheur.

La pudique Heroïne ainsi fut opprimée:
Sa mort fut sa victoire, & fit sa renommée.
Mais à peine Raymond vid cét aimable corps,
Sous l'animal mourant, couché parmi les morts;
Qu'vne subite horreur, de tenebres suivie,
Presage du peril, qui menaçoit sa vie,
Par les canaux du sang, & par ceux des esprits,
Mit l'effroy dans ses sens, d'étonnement surpris.
De son ame frappée, au premier coup sortirent,
De soudaines lueurs, qui dans ses yeux jallirent:
Trois fois aprés le coup, rappellant sa vigueur,
Elle la mit en garde alentour de son cœur:
Et trois fois, cette garde impuissante & troublée,
Sans secours la laissa, de son mal accablée.
A la fin, la douleur abatant la vertu,
Raymond du mesme poids est sous elle abatu:
De ses nerfs relâchez les ressorts se détendent;
Ses membres engourdis à la froideur se rendent;
Il demeure sans poux, sans souffle, sans couleur:
Et l'amour qui luy reste, est sa seule chaleur.
Deux Chevaliers des siens, que deux de Japhe escortent,
Pour prendre soin de luy, vers le Fleuve le portent:
Et cependant Louis, de la main, de la voix,
De l'exemple animant les Escadrons François;
Malgré les Elephans, & leur vaste attelage,
Des Sarrasins rompus fait vn nouveau carnage.
L'effroy n'est pas si grand, parmi les étourneaux,
Que l'avide Faucon poursuit le long des eaux:
Et des Pigeons craintifs, la troupe épouvantée,
D'vne moindre frayeur est par l'air emportée,
Quand vn Aigle les suit, avec vn sifflement,
A quoy le vent de loin répond en l'animant.
De ces monts cuirassez, & porteurs de machines,
Le plus vaste enlevant vn Neveu de Sergines,
Qui tout fort qu'il estoit, s'en défendoit en vain,
L'étouffoit dans les plis de sa nerveuse * main.
Par la gresle des traits, qui de sa tour descendent,
Par les ruisseaux de sang, qui sous eux se répandent,
Vers l'enorme animal le saint Prince arrivant,
Et d'vn noble transport sur l'arson s'élevant,
Luy fait tomber d'vn coup, cette trompe flexible,
De figure, de force, & de longueur horrible,
Qui d'vn ply tortueux, Sergines embrassoit,
Et d'vn fier ronflement, les autres menaçoit.
Le sang coule à randon de la Beste blessée,
Comme coule le vin d'vne cuve enfoncée:
Et le Prince tourné vers vn autre Elephant,
La teste d'vn revers, sur l'oreille luy fend.
Mais de l'arc d'Amurat vne fléche échappée,
D'Amurat gouverneur de la Beste frappée,
A quatre aisles volant, & faisant bruire l'air,
Par le cuissart faussé, luy passe dans la chair.
Le sang chaud ruisselant, par sa couleur exprime,
Le genereux dépit du Prince magnanime:
Et l'effort qu'il se fait, pour vaincre sa douleur,
D'vn air plus noble encore exprime sa valeur.

Il craint qu'avecque luy, sa victoire arrestée,
Plus avant ce jour-là, ne puisse estre portée:
Et malgré sa vertu, qui dans sa mine luit,
Qui du cœur & de l'œil les Barbares poursuit;
Il se remet aux soins dont les siens le contraignent:
Et pour s'en asseurer, douze Barons l'enceignent.
Encore ne peut-il se donner de repos,
Que l'Ennemi rompu, ne luy tourne le dos:
Il veut, quoy que son sang le force à la retraite,
Par sa presence au moins achever la défaite.
De sa main cependant les Elephans blessez,
Piquez de la douleur, & de l'effroy pressez,
Par leurs terribles cris, par leur montre sanglante,
Portent par tout le trouble, & par tout l'épouvante.
L'effroyable troupeau de machines chargé,
Et contre les François en bataille rangé,
S'enfuit avec ses tours, avecque ses machines,
Et renverse en fuyant les Troupes Sarrasines.
Forcadin furieux de la fuite des siens,
Trois fois soûtient tout seul la foule des Chrestiens:
Et pareil au Lion, qui les Chasseurs arreste,
A six des plus pressans, il fait laisser la teste.
Mais tandis qu'il dispute avec son propre cœur,
Qui balance sa vie avecque son honneur;
Son parent Secedon passe avec vne bande,
Des plus braves du Caire, & de ceux de Barbande:
Et malgré qu'il en ait, ce Gros l'environnant,
Comme vn Roc que les flots vont de force entraînant,
Il se trouve couvert de sang & de poussiere,
Plus porté, que conduit, jusques à sa Banniere.
Encore en cét estat, d'vn farouche regard,
Où la honte & l'orgueil ont vne égale part,
Sur la plaine qui fume, & dés-ja devient noire,
Il cherche sa Fortune, il cherche la Victoire.
Le voile de la Nuit cependant étendu,
Oste aux vivans le jour, que les morts ont perdu:
Et le François vainqueur obeït au Trompete,
Qui d'vn ton lent & clair, l'appelle à la retraite.

REMARQUES.

ET LE GRAND PHILISTIN. *pag.* 184. *col.* 2.] Ce Philistin est Goliat, & David, l'Enfant qui le vainquit.

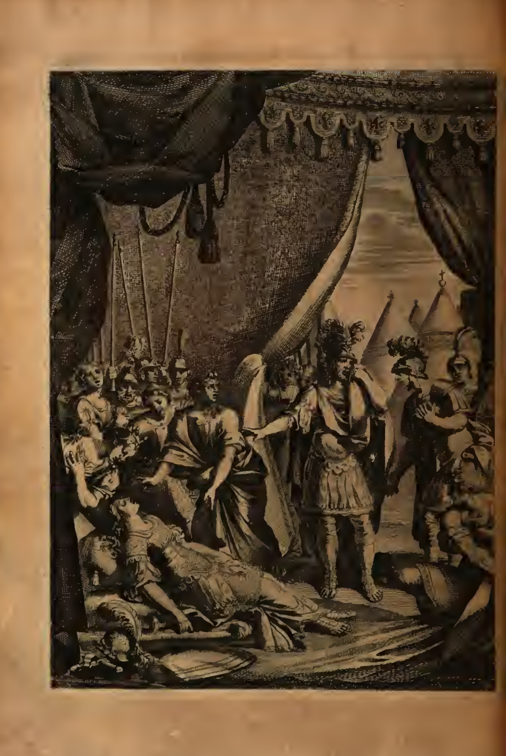
CE PHARE SI VANTÉ. *pag.* 184. *col.* 2.] Le Phare a esté vn des miracles du Monde. C'estoit vne Tour bastie sur le port d'Alexandrie, au dessus de cette Tour estoit vn Phanal, qui servoit de guide aux vaisseaux.

ET COMME DANS L'EURIPE. *pag.* 188. *col.* 2.] L'Euripe est vn bras de Mer qui est entre la Beoce & l'Isle de Negrepont, où le flux se fait sept fois le jour.

OLINDE A CE REPAS. *pag.* 190. *col.* 1.] Cét evenement n'est pas fabuleux, au moins s'il en faut croire Fauchet qui le rapporte. L'Auteur de la vie des Poëtes de Provence en racoute vn tout pareil.

DE SA NERVEUSE MAIN. *pag.* 191. *col.* 2.] On appelle ainsi la trompe de l'Elephant, parce qu'en toutes choses il s'en sert comme d'vne main.







SAINT LOUIS
OU
LA SAINTE COURONNE RECONQUISE.

LIVRE SEIZIE'ME.

LEs FRANÇOIS *morts en la bataille sont enterrez avecque pompe. Belinde a ses funerailles à part, & Raymond expire de douleur sur elle. Leurs corps sont renvoyez avec vn appareil funebre. Mireme fait de nouvelles évocations dans vn salon d'étrange structure. L'Ombre du Sultan luy annonce le peril du Roy François, & sa mort certaine, s'il ne guerit par la vertu de l'eau de la Matarée. L'Enchanteur met ses Demons en garde sur les avenües de la Fontaine; & prepare vne autre ruse, pour empescher que la sainte Couronne ne tombe entre les mains des François. Bourbon entreprend le voyage de la Matarée, pour la guerison du Roy; Brenne aussi desireux de celle de Zahide, l'y accompagne; & luy fait en passant vne curieuse description des raretez qui se trouvent sur leur chemin. Ils forcent le Iardin de Baume gardé par les Sarrasins: & aprés tous les enchantemens de Mireme dissipez, & Mireme luy-mesme tué, ils retournent au Camp avec l'eau sainte conquise par tant de perils.*



Es Heures aux yeux pers, Gouvernantes du Jour,
Reposoient sous la Mer, dans la flotante Cour,
D'où mille pots de Nacre, & mille Porcelaines,
A longs ruisseaux d'argent, répandent les Fontaines:
Et leurs obscures Sœurs, qui gouvernent la Nuit,
Autour du sombre Char qu'elles roulent sans bruit,
Accompagnoient la Lune, & menoient les Estoiles,
Qui les rayons épars, & libres de leurs voiles,
Comme pour faire honneur au Camp victorieux,
Paroissoient à l'envi, se montrer dans les Cieux.
Mais si tost que le jour, ramené par l'Aurore,
D'vne pourpre nouvelle, eust teint l'onde More,
D'vn soin religieux accompagné de deuil,
Le Peuple sans tumulte, & les Grands sans orgueil,
Vont rendre aux Saints Martyrs, que leur a fait la Guerre,
Les devoirs, que leurs corps, attendent sur la terre.
Rangez sous des gazons, benis par les Prelats,
Ils sont ceints de Palmiers sans feuillage & sans bras,
Où cent riches harnois, cent armets barbaresques,
Cent bizarres Drapeaux, blasonnez de Moresques,
Et cent brassars pendans, avecque cent escus,
Avec cent gantelets, liez comme vaincus,
Des saints Victorieux, les tombes environnent,
Et de titres d'honneur, leur memoire couronnent.
Le seul Comte d'Artois, des Anges enlevé,
Cherché de toutes parts, nulle part n'est trouvé.

On l'appelle; & pour luy, les ondes & la rive,
Répondent d'vne voix douloureuse & plaintive.
On le demande aux monts, on le demande aux bois,
Et rien n'en vient pour luy, qu'vne confuse voix.
De son nom, dans le Camp, les quartiers retentissent:
Les Tentes de sa perte, & les Drapeaux gemissent:
Et par tout avec deüil, on reproche sa fin,
Soit aux vagues du Nil, soit au fer Sarrasin.
Louis sur tous le plaint, mais sa plainte est modeste;
Il estime sans luy, sa victoire funeste:
Il sçait, tout grand qu'il est, s'abaisser sous la loy,
De celuy qui regit le Sujet & le Roy:
Et par vn saint retour, il luy fait vne offrande,
Du Frere qu'il regrette, & du Camp qu'il commande.
Mais le corps de Belinde, avant qu'estre enterré,
A ses honneurs à part, & son deuil separé.
Le funebre appareil dans sa Tente se dresse:
On y prepare vn Dais qui brille de richesse:
Des carreaux de clinquant & de perles chargez,
Sur des tapis de Perse, en piles sont rangez:
Et la Guerriere morte, est sur eux étenduë,
La teste découverte, & la tresse épanduë.
Ses cheveux, sur son front obscurci de pasleur,
Sont tels qu'on void au soir, les rayons sans chaleur,
Que le Soleil d'Hyver laisse aller sur les nuës,
Pesantes de froidure, & de glace chenuës.
Ce n'est plus ce beau corps, qu'on voyoit autrefois,
Triompher des Vainqueurs, & regner sur les Rois.
Il ne s'en est sauvé qu'vne confuse masse:
Ses membres ont perdu leur assiette & leur place:
Et de tout ce qu'elle eut de fier, de grand, de beau,
Il n'est rien demeuré que le droit du tombeau.
Toutes choses en deuil, autour d'elle gemissent;
La pourpre, les clinquans, les rubis en pallissent.
Dix funebres flambeaux y font vn triste jour:
Dix Cassolettes d'or expirent alentour:
Et de tous les costez, de longs ruisseaux de larmes,
Attristent la victoire, & ternissent les armes.
L'infortuné Raymond, qui sent désja son cœur,
Jusqu'au centre percé, du trait de la douleur;
Appuyé sur le bras d'Albin qui le supporte,
Traine son corps mourant, vers son Epouse morte.
Là, dés-ja demi froid, dés-ja pasle, & sans voix,
De ses levres, à peine ouvertes par deux fois,
Il pousse deux soûpirs, qui forcent le passage,
Et font pour sa belle ame, à Belinde vn message:
Ces soûpirs messagers, coup sur coup dépeschez,
Sont suivis de ces mots, d'autres soûpirs tranchez;
Aimable & chaste corps, que les Graces formerent,
Et que de leur sejour les Vertus honorerent;
Donc vous voilà détruit, & ce noble habitant,
Cét heroïque Esprit, de lumiere éclatant,
Est allé loin de vous environné de gloire,
Recevoir dans le Ciel, le prix de sa victoire.
Mais quelle si severe, & si funeste loy,
Vouloit que s'en allant, & sans vous, & sans moy,
Vous fussiez à la Mort, cette hostesse terrible,
Implacable aux Vertus, aux Graces inflexible;
Et j'eusse le regret, de vivre aprés le jour,
Que me faisoient vos yeux, & les feux de l'Amour?
Non non, je ne le puis; cette heureuse lumiere,
Sur mon Sort malheureux agira la derniere:
Et si je vis encor, je vis de sa lueur,
Qui malgré vostre mort, en reste dans mon cœur.
Je la sens qui dés-ja cede à la nuit mortelle:
Mes sens qu'elle animoit, luy cedent avec elle:
Et nos Esprits bien tost reünis dans les Cieux,
Ensemble joüissans, ensemble glorieux,
Seront libres des loix, de ce Destin barbare,
Qui divise les cœurs, & les Couples separe.
Soûpirant à ces mots, & luy baisant la main;
Belle & forte, dit-il, mais belle & forte en vain:
Ouvriere de liens, de Couronnes ouvriere,
Ce fut vous qui d'vn nœud sans prix & sans matiere,
Où la Vertu voulut travailler avec vous,
Me fistes ce lien si charmant & si doux,
Que j'ay toûjours cheri, plus qu'aucune Couronne,
Et plus que Sceptre aucun, que la Fortune donne.
Mais helas! trop guerriere & trop vaillante main,
Elevant vos exploits, sur tout exploit humain;
Et par vne heroïque & magnanime faute,
Aspirant à cueillir vne Palme trop haute,
De son enorme poids, sur vous mesme abatu,
Vous avez accablé la Grace & la Vertu.
Là, de nouveaux soûpirs sa parole tranchée,
Laissa sa langue seche à sa bouche attachée:
Son Esprit secoüant les liens de son corps,
Fit pour s'en dégager de visibles efforts;
Et montant à ses yeux, sembla de ses deux aisles,
Tout prest à s'envoler, obscurcir ses prunelles.
Alors ses nerfs glacez, & ses membres perclus,
Manquant à leurs devoirs, & ne l'appuyant plus,
Comme il alloit tomber, vers la morte on le couche:
Et le souffle dés-ja defaillant à sa bouche,
Il dit d'vne voix foible, & d'vn ton languissant,
De ses derniers soûpirs le reste ramassant;
Nous eusmes en commun, la vie & la fortune,
Il restoit que la mort, nous fust aussi commune:
Et que de nostre amour, dont le feu fut si beau,
La cendre se meslast en vn mesme tombeau.
Qu'elle y soit donc meslée; & qu'aprés cette vie,
De l'Hymen eternel de nos ames suivie,
Bien-tost nous ne soyons, & morts, & glorieux,
Qu'vne cendre sous terre, & qu'vn feu sur les Cieux.
De ses levres, ces mots bien à peine sortirent,
Qu'aprés deux longs soûpirs, qui de prés les suivirent,

Son Esprit détaché de son corps pasle & froid,
Se rendit où dés-ja son pareil l'attendoit.
Grand & riche patron! rare & noble modelle!
Quel si sçavant pinceau, fust-ce celuy d'Appelle,
Osera d'vn amour si constant & si beau,
Laisser à nos Neveux la memoire en tableau?
Mais où seront les cœurs, qui sur ce grand exemple,
Bruslant d'vn feu pudique, & beni dans le Temple,
Aux liens de l'Hymen, leur rudesse osteront;
Et de son joug de fer, vn joug d'or se feront?
De ces Epoux Guerriers telle fut l'aventure,
Digne que l'Amour mesme en traçast la peinture;
Ce fort & chaste Amour, dont les feux parfumez,
Sont de rayons plus purs que le jour allumez.
La Gloire, les Vertus, les Graces les pleurerent:
Et d'immortelles fleurs, leur memoire honorerent.
Aux yeux de tout le Camp, de leur perte affligé,
Du Convoy des deux Corps, vn Vaisseau fut chargé,
Un Vaisseau magnifique, où cent Drapeaux funebres,
Etaloient en plein jour, de pompeuses tenebres.
Sans se plaindre; le vent ne pouvoit y toucher:
Le jour sans s'obscurcir, n'en pouvoit approcher:
Et le noir Etendart voltigeant sur la hune,
Sembloit encor au deuil, inviter la Fortune.
A la prouë, à la pouppe, & le long des deux bords,
Cent corcelets ostez à cent Sarrasins morts,
Cent casques suspendus avecque cent rondaches,
Cent turbans enlacez avecque cent pennaches,
En forme de captifs, à la pompe assistans,
Et leur barbare éclat au cercueil soûmettans,
Des deux braves Amans, faisoient durer la gloire,
Et leur entretenoient vne ombre de victoire.
Mais l'effroyable teste, & les enormes pieds,
De l'Elephant défait, aprés le mast liez,
De l'yvoire des dents, à deux arbres pareilles,
Des deux boules des yeux, des deux vans des oreilles,
Du canal de la trompe, & des bases de chair,
Capables d'écraser, & le marbre, & le fer,
Composoient vn Trophée, aussi rare qu'horrible,
Et d'vne feinte affreuse aux plus hardis terrible.
Ainsi ce train meslé de triomphe & de deüil,
Avec deux Envoyez, conducteurs du cercueil,
Commis au cours du Nil, prend avec son escorte,
La route de la Mer, qui vers Acre le porte.
Forcadin d'autre-part, de sa perte irrité,
Et confus de l'affront, à la perte ajoûté;
Se consume en secret, d'vne orgueilleuse rage,
Du feu de son dépit rallume son courage:
Et rompu, comme il est, porte encore son cœur,
Et dessus sa fortune; & dessus son vainqueur.
Le Lion repoussé par les Chasseurs Lybiques,
Armez de longs épieux, & de plus longues piques,
Ainsi de son courroux l'écume remaschant,
A la terre, aux rochers, aux arbres se faschant,
De la voix & de l'œil au combat les appelle:
Ses ronnertes contre eux, ses éclairs renouvelle:
Le bois en bruit au loin, l'air au loin en reluit,
Et du Desert qu'il bat, au loin la poudre en fuit.
L'Enchanteur cependant, qui void avecque rage,
Le Camp croisé vainqueur, & maistre du rivage;
Se resout à vuider l'Enfer de ses Demons,
A mesler l'onde à l'air, & les plaines aux monts,
A faire, s'il se peur, tomber sur la Nature,
Des Cieux desassemblez l'eternelle structure;
Avant que de souffrir, qu'aux Sultans soit osté,
Le Diademe saint, par l'Homme-Dieu porté.
Non loin du Camp barbare, où la poudreuse plaine,
Des plus agiles Vents, eust épuisé l'haleine;
Vers le Nord se voyoit vn Salon soûterrain,
Encore environné de Pilastres d'airain,
Dont les Filles du Temps, la Roüille & la Vieillesse,
Avoient rompu la forme, & détruit la richesse.
Cent masques monstrueux, l'vn dans l'autre meslez,
En demi-bosse estoient sur les bases moulez.
Sur la Frise regnoient cent hideuses figures,
Effroyables d'aspect, bizarres de postures:
Et les corps monstrueux de cent affreux Serpens,
Sur les corps enroüillez des Pilastres rampans,
De leurs plis enlacez, & tournez en grotesques,
Sans lettres composoient des chifres barbaresques.
Le Salon magnifique & superbe jadis,
Fut dressé sur le plan, qu'en fit Azaradis,
Pour les douze * Sorciers, qui par de vains prestiges,
Crurent du grand Moyse, égaler les prodiges.
Ce Senat malfaisant, ce rebelle Conseil,
Tenoit là tous les soirs, dans vn triste appareil,
Sous les Demons commis aux actions magiques,
Ses funestes Sabbats, ses Seances tragiques.
Là d'vn maudit metal, & d'vn chifre enchanteur,
Imprimé de la dent du Serpent imposteur,
Par vn art infernal, les * Verges se forgerent,
Qui du Dieu des Hebreux, les * Verges imiterent;
Lors que par les pouvoirs d'vne noire Vertu,
Aux yeux de Pharaon, du Ciel en vain batu,
Les Mages apostez firent les faux miracles,
Dont il crut éluder les celestes Oracles.
Ce lieu toûjours depuis des Hommes detesté,
Des Hiboux, des Dragons, des Spectres habité;
Fait paslir le Soleil, fait horreur à son ombre:
Et toûjours pestilent, toûjours noir, toûjours sombre,
N'a point d'autre clarté, que celle qu'y répand,
Le regard d'vne Orfraye, ou celuy d'vn Serpent.
C'est en ce lieu fatal, que l'Enchanteur Mireme,
Va de venin livide, & de colere blesme,
Demander aux Demons, sur les charmes commis,
Un nouvel armement, contre ses Ennemis.

Il tourne, il frappe, il crie, & d'vne voix affreuse,
Il fait bruire alentour, la Sale tenebreuse.
A la triste lueur, que luy fait vn flambeau,
De la graisse d'vn mort enlevé du tombeau;
Il déchifre en grondant, & lit avec murmure,
Des Pilastres gravez, la barbare écriture.
Enfin frappant du pied, la terre par sept fois,
Et de sa main levée accompagnant sa voix:
Noires Ombres, dit-il, Puissances sousterraines,
Si fieres autrefois, & maintenant si vaines,
A qui remettez-vous l'Empire du Croissant,
Qui devant les Croisez, dés-ja disparoissant,
Void sa vertu ceder, void reculer ses bornes,
Et bien-tost sous la Croix, verra tomber ses cornes?
Le Nil, qui de son Lit, à ma voix débordé,
Assiegea les François dans leur Camp inondé,
Malgré luy, malgré moy, renfermé dans ses rives,
A veu son cours contraint, & ses ondes captives:
Et depuis, on l'a veu soûmis à leurs Drapeaux,
S'entrouvrir à leur marche, & suspendre ses eaux.
Le Dragon qui pouvoit engloutir leur Armée,
Qui pouvoit l'étouffer de sa seule fumée,
Défait par vn seul Homme, & dans le Camp traîné,
Est encore à present sous leur Croix enchaîné.
Ce Camp d'Esprits Guerriers, cét Armement d'orages,
Qui de flames ardent, & roulé de nuages,
Devoit Tentes, Travaux, Machines foudroyer,
Sans faire que du bruit, est venu se noyer.
Que vous reste-t-il plus, Ombres foibles & vaines,
Que gemir dans vos fers, que hurler dans vos peines?
Que nous reste-t-il plus, que de prendre la Croix?
Que de subir le joug de ses honteuses Loix?
Donc nous le subirons. Une orgueilleuse Idole,
De la Terre qui bruit, sort à cette parole.
Un tissu triste & noir, qui se plioit en rond,
D'vn ombre de Turban, luy couronnoit le front:
Un autre long tissu, faisoit d'vn tour funeste,
A l'ombre de son corps, comme vne ombre de veste:
Et d'vn Sceptre noirci, l'ombre vaine en sa main,
Soûtenoit la fierté de son air inhumain.
C'estoit de Medelin, défait par Lisamante,
L'Ombre encore irritée, & de sang degouttante.
Mireme qui remarque en sa noire pasleur,
La honte & le dépit meslez à la douleur;
Luy dit, changeant de voix, & baissant devant elle,
La verge enchanteresse, & la torche cruelle:
Grand & dernier appuy de l'Estat agité,
Viens-tu le rasseurer, aprés l'avoir quitté?
Viens-tu dans le peril, où l'a poussé l'orage,
Augure de malheur, predire son naufrage?
Le temps est donc venu, ce déplorable temps,
Qui doit mettre la Croix, sur le front des Sultans.
Bien-tost nous la verrons, au faiste des Mosquées,
Detruire du Croissant les cornes offusquées.
Que plûtost les Demons prisonniers des Enfers,
Aillent briser là haut, les Astres, de leurs fers;
Que plûtost avec eux, les criminelles Ames,
Dans ces Globes brisez, aillent porter leurs flames:
Et que plûtost le Jour se mesle avec la Nuit,
Dans la Terre abysmée, & dans le Ciel détruit.
Espere, luy répond le Spectre, & te rassure;
Nostre Astre va changer, & de route & d'allure:
Et les Astres fauteurs des Peuples d'Occident,
Devant luy dissipez, vont perdre l'ascendant.
Le Tyran, General de l'outrageuse Armée,
A la cuisse blessé, d'vne pointe charmée,
Et brûlé d'vn feu lent, que nourrit le poison,
En vain des Medecins attend la guerison.
Telle fut la Figure, & l'Estoile fut telle,
Sous lesquelles Ozan fit la fléche mortelle,
Qu'il n'est remede aucun, ni connu, ni caché,
Par où, l'effet fatal en puisse estre empesché:
Et du Tyran Croisé, la mort est asseurée,
S'il n'a pour en guerir l'eau de la * Matarée.
Donc que ton premier soin soit de mettre alentour,
Une Garde qui veille & de nuit & de jour;
Une Garde invincible aux ruses, comme aux armes,
Qui l'approche en défende, ou par force, ou par charmes.
Forcadin cela fait, renforcé du secours,
Qui luy vient du Climat, d'où renaissent les jours,
Attaquera le Camp, que la mort du Corsaire,
Aura laissé sans Chef, & facile à défaire.
L'Empire des Sultans sera par là remis,
Sur le debris sanglant de ces vains Ennemis:
Leur Fortune par là se verra démontée:
Et leurs Chefs immolez à mon Ombre irritée,
Me feront de leur sang, vne amende d'honneur,
Et pairont de ma mort, l'outrage par la leur.
L'Ombre ayant achevé, cent autres la suivirent,
Qui de longs sifflemens, à sa voix répondirent.
L'Enchanteur, à son char invisible & volant,
Deux Limoniers aislez, par vn charme attelant,
Va sans faire de bruit, sans élever de poudre,
Plus viste que l'Oiseau ministre de la foudre.
Ses Agens tenebreux en troupe le suivans,
De leur souffle empesté gastent celuy des Vents.
L'air en put, l'herbe en meurt, les nuages s'en troublent,
Et de l'affreuse nuit, les frayeurs en redoublent.
Non loin des hauts remparts, qui de trois larges tours
De briques encroûtez, & distinguez de Tours,
Font au Caire superbe, vne triple ceinture,
Solide de matiere, autant que de structure;
Dans vn lieu solitaire, & du trouble écarté,
D'hostes vers & touffus seulement habité,
Il sourd à gros bouillons, vne vive fontaine,
Nourrisse des Palmiers qu'engendre cette plaine;
Et d'autres bois heureux, qui forment de leurs pleurs,
Les precieux esprits, des plus douces odeurs.

Vierge, quoy-que nourrice, elle va sans meslange;
Ne s'altere jamais, & jamais ne se change.
Son nom est Matarée; & l'ondit qu'en ce lieu,
La Mere, qui sans Pere enfanta l'Homme-Dieu,
Du temps de son exil, alloit laver ses langes,
Terribles aux Demons, adorables aux Anges.
Cette eau, pour le salut des Peuples de Memfis,
Soit des mains de la Mere, ou des langes du Fils,
Receut vne vertu, qui feconde en merveilles,
N'eut jamais autre part, ni n'aura de pareilles.
Depuis, son nom passant bien loin delà les Mers,
Et le cours de sa gloire emplissant l'Univers;
Elle fut, aux esprits, comme aux corps salutaire,
Une source de vie & de graces au Caire.
Là, Mireme suivi de ses Demons servans,
Arrive sur son char, plus leger que les Vents.
D'abord, sur les Palmiers, qui la source environnent,
Et de leurs bras touffus & courbez la couronnent:
Aprés le long des bords, qui font au cours de l'eau,
Par les prez verdoyans, moins vn lit, qu'vn berceau:
Il trace avec le doigt, cent bizarres figures,
Que sa bouche en grondant, suit de secrets murmures.
Cela fait, à voix haute, il cite ses Demons,
Les vns par leurs emplois, les autres par leurs noms:
Il assigne à chacun son poste & son office:
Ordonne aux vns la force, aux autres l'artifice:
Et d'vn accent, qui fait le vallon resonner,
Et les bois d'alentour de frayeur frissonner:
Officiers, leur dit-il, de la Nuit eternelle,
Compagnons tenebreux, Garde noire & fidelle;
Prenez soin de ces eaux, soyez-en les garans,
Sur tout, Soldats sans corps, défendez-les des Francs.
Avecque la Fontaine, à vos soins je resine,
L'Empire de l'Asie, & la Loy Sarrasine:
Conservez l'vn & l'autre, en ce commun hazard:
Où l'art ne pourra rien, joignez la force à l'art:
Et donnez si bon ordre, à ces fatales rives,
Que le Croissant y voye vn jour les Croix captives.
Aprés cette funeste & noire garnison,
Sur la Source établie, & sur tout l'Orison,
Mireme reporté vers les Barbares Tentes,
De leur perte derniere encore gemissantes,
Prepare vne autre ruse, à tout evenement,
Où regne l'imposture avec l'enchantement.
Il dépesche vn Demon, vers les rives fameuses,
Où coulent du Jourdain les vagues orgueilleuses:
Et se fait apporter, de ces roseaux noueux,
Herissez haut & bas d'aiguillons épineux,
Dont le Bourreau cruel, fit la Couronne Sainte,
Qui du sang precieux de l'Homme-Dieu fut teinte.
A l'instant ces roseaux au Barbare apportez,
Et de sorts pestilens & mortels infectez,
Pour vn charme dernier, presentez à l'haleine,
Du Monstre le plus noir de l'infernale plaine,
Sont imbus du poison, que sa gorge y versa,
Et penetrez du fiel, que sa dent y laissa.
Cela fait, l'Enchanteur les arrange, & leur donne,
Un tour pareil au tour de la Sainte Couronne:
Et soit illusion, soit adresse d'vn art,
Qui trompe la pensée, en trompant le regard,
Il fait vn second cercle, au premier si semblable,
Qu'on ne peut distinguer le faux du veritable.
Et confiant sa ruse au Garde du tresor,
Enferme l'vn & l'autre en la cassette d'or.
Il croit, car que ne croit la malice rusée?
Que du François vainqueur la prudence abusée,
Ne sçachant que choisir, dans cette égalité,
Du cercle salutaire, & du cercle infecté;
Les emportant tous deux, portera dans ses Tentes,
Un noir embrasement de flames pestilentes:
Et qu'vne ardente mort tout son Camp moissonnant,
A peine en laissera l'ombre & la cendre au vent.
Plein de cette esperance & frivole & cruelle,
Il porte à Foreadin l'agreable nouvelle,
Du secours qui luy vient, du Levant & du Nort,
Et du Roy des Croisez, luy présage la Mort.
Delà porté dans l'air, sur vn char de nuage,
Dont vn Cocher de feu, gouverne l'attelage;
Il va revoir la Source, & le Corps infernal,
Etabli pour sa garde, autour de son canal.
Du costé des François, cependant la Victoire,
Sous ses palmes gemit, est triste dans sa gloire.
Le peril de Louis, de tout le Camp vainqueur,
Est le trouble commun, & la commune peur:
Tous les Chefs, tous les Corps, blessez de sa blessure,
Sans plaindre leurs travaux, plaignent son aventure:
Et les tambours muets, les trompettes sans voix,
Les casques sans honneur, couchez sur les pavois,
Semblent joindre leur deüil, à la plainte commune,
Et d'vn triste silence, accuser la Fortune.
Le Roy seul dans ce trouble à soy toûjours pareil,
Regne encore du cœur, de l'esprit, du conseil.
Son Ame forte en tout, & par tout heroique,
Ne prend aucune part, à la crainte publique.
Le charme & le venin, la fiévre & la langueur,
Ont abatu son corps, sans ébranler son cœur.
Et la Mort elle-mesme avec cét équipage,
Qui fait trembler le Fort, qui fait blesmir le Sage,
A ses yeux asseurez de prés apparoissant,
Et son terrible dard, sur luy de prés haussant,
L'épouvante aussi peu que feroit vn phantôme,
Qui le menaceroit d'vne fléche de chaume.
Ainsi, quand le Soleil defaillant en plein jour,
Met l'effroy dans sa suite, & le trouble en sa Cour;
Les Heures, de son mal autour de luy languissent;
Les Astres ses sujets, de frayeur en pâlissent;
Le Ciel en est en deuil, la Nature s'en plaint,
L'vn en perd la lumiere, & l'autre en perd le teint:

Il marche cependant d'vne mesme vistesse;
Eclipsé comme il est, il garde sa justesse:
Et sans s'épouvanter du trouble, ni du bruit,
Sans paroistre étonné de l'ombre qui le suit,
Il va d'vn pas égal, d'vne égale constance,
Où veulent son devoir, & son intelligence.
Dans la confusion de ce commun effroy,
Causé par le peril, où se trouve le Roy;
Brenne quoy que si brave, amoureux de Zahide,
Avec elle languit, & pour elle est timide.
Si la fiévre la brûle, il fond à son ardeur:
Si le frisson l'émeut, il gele jusqu'au cœur:
Et soit froidure ou chaud, que la Malade souffre,
Il se sent tout de glace, ou se sent tout de souffre.
Dans sa Tente, où par fois il reste aussi perclus,
Que s'il n'entendoit rien, que s'il ne voyoit plus;
Il ne paroist vivant, que par la seule haleine:
Il a les sens liez, le cœur luy bat à peine;
Encore ce qu'il bat, n'est que pour l'avertir,
Que son Esprit blessé, se dispose à partir.
D'autres fois agité d'inégales pensées,
Pareilles en leurs flux, aux vagues balancées,
Sans arrest il se porte, à tous les mouvemens,
Que le poids de l'Amour donne au cœur des Amans.
Il sort, il rentre, il erre; & Zahide mourante,
Quoy qu'il fasse, ou qu'il aille, à ses yeux se presente:
Mais d'vn œil qui languit, & semble en languissant,
Demander du secours aux douleurs qu'elle sent.
Que ne puis-je, dit-il tourné vers cette image,
Qui d'vn regard mourant allume son courage;
Que ne puis-je m'offrir, pour vostre guerison,
Au precipice, au fer, à la flame, au poison?
Que j'aurois de plaisir à m'épuiser les veines,
Si mon sang pouvoit estre vn remede à vos peines!
Et qu'il me seroit doux, que la rigueur du Sort,
Voulust en vous quitant, se payer de ma mort!
Je croirois par ma mort, renouveller ma vie,
Et mon nom donneroit aux Amans de l'envie.
Mais à quoy bons ces vœux, aussi vains qu'ils sont doux,
La Mort ne prendra rien en échange pour vous:
Et je croy bien plus seur, de forcer la cruelle,
Que de vouloir entrer en commerce avec elle.
La Source n'est pas loin, dont les fameuses eaux,
Ont la force d'oster les mourans aux tombeaux:
Un Corps de Sarrasins en garde le passage;
Mais que ne peut l'amour assisté du courage?
A ces mots il conclut d'engager avec soy,
Sous pretexte d'agir, pour le salut du Roy,
Quelqu'vn de ces Vaillans, dont la force heroïque,
Tient le rang le plus haut, dans l'estime publique.
Et Bourbon luy semblant, le plus homme de main,
Sans remise il luy va proposer son dessein.
De quelques beaux Lauriers, Seigneur, que tes années,
Dés long-temps, luy dit-il, soient dés-ja couronnées;
Le tour n'est pas complet, que leurs rameaux te font,
Et le plus glorieux manque encore à ton front.
Il t'est propre, il est prés; & dés-ja son feuillage,
Appelle ta valeur, & s'offre à ton courage.
Louis est en peril; & la Nature en vain,
En vain l'Art à son mal, semblent mettre la main
La flame que la fiévre en ses veines allume,
De son sang se nourrit, & ses forces consume:
Et le funeste fer dans sa cuisse caché,
Sans vn second peril, n'en peut estre arraché.
Bien s'offre-t'il aux mains de la sçavante troupe,
Et conjure sans peur, que sans respect l'on coupe.
Mais ce cruel essay, bien loin de le guerir,
Pourroit aigrir son mal, & le faire mourir.
L'Ange Tuteur des Lys, qui permit la blessure,
Te reserve l'honneur d'vne si grande cure.
L'entreprise est illustre, elle est digne de toy,
Et tu la dois non moins à ta gloire, qu'au Roy.
La sainte Matarée, au Levant si fameuse,
Par la vertu qui suit son eau miraculeuse,
Commence prés du Caire, à soudre d'vn rocher,
Que les bras des Palmiers, au jour semblent cacher.
Il n'est point de Malade à son onde incurable;
Elle est aux corps, non moins, qu'aux esprits secourable:
Et soit contre le feu dans les veines brûlant,
Soit contre le venin par les membres coulant,
Soit contre la Mort mesme, à qui toute herbe cede,
Elle est vn aussi doux, qu'infaillible remede.
Seigneur, je sçay la langue, & la Carte des lieux,
Et devant que deux fois la nuit ferme les Cieux,
Suivant les Oliviers qui ceignent cette plaine,
Je puis te rendre au bord de la sainte Fontaine.
Le succés est douteux, & le peril certain;
Mais que ne peut ton cœur, & que ne peut ta main?
Et quel sort pourroit mieux occuper ta Fortune,
Que le sort d'vne vie, à tant de Corps commune?
A ce discours, que Brenne avec adresse fit,
Au grand cœur de Bourbon vn feu soudain se prit.
Et de là, dans ses yeux, des bluettes jaillirent,
Qui de sa volonté d'avance répondirent.
Mes Lauriers, luy dit-il, sont encor en bourgeon:
Bien loin de me couvrir, à peine les void-on:
Et ce que le Public appelle vne Couronne,
N'est qu'vn petit sion, que sa faveur me donne.
Mais mon souhait, Seigneur, est grand d'en acquerir;
Fallust-il chaque jour, de mon sang les nourrir.
J'espere que marchant sur tes pas à la gloire,
Tu me presenteras, du moins à la Victoire;
Et j'auray quelque brin de ce Laurier si vert,
Dont tout le Camp jaloux te reverra couvert.
L'vn & l'autre aussi-tost s'appreste à l'entreprise;
D'Enseigne & de Blason le Comte se déguise.
Il se couvre à dessein, d'vne armure sans Croix,
Et se feint Sarrasin, du casque & du pavois:

Croyant

Croyant par cette ruse, avecque moins d'obstacles,
Arriver à la source ouvriere de miracles.
Mais Bourbon mieux instruit à vaincre, qu'à ruser,
Voulant à découvert, tout faire, & tout oser;
Va brillant de sa riche & magnifique armure,
Où des rubis en croix regnent sur la dorure:
Et le fer, tant de fois teint de barbare sang,
Qu'à grosses boucles d'or, il enchaisne à son flanc,
Contre tout Ennemi, visible & non visible,
Asseure à sa valeur, le titre d'Invincible.
Ainsi les deux Guerriers diversement armez,
Et de soins bien divers au voyage animez,
Vont d'vne ame à tout faire, à tout voir preparée,
Par où le droit chemin mene à la Matarée.
Dés-ja l'Astre roulant qui dispense les jours,
Des rayons qu'il lançoit, du milieu de son cours,
Faisant jaillir le feu dans les lieux les plus sombres,
Ostoit le frais aux bois, & la noirceur aux ombres:
Lors que Brenne & Bourbon, vers le Caire avançans,
Découvrent ses remparts couronnez de Croissans:
Et plus loin, dans vn vuide, où la veuë est sans bornes,
De trois moles pointus apperçoivent les cornes.
Bourbon en est surpris; & mesurant des yeux,
De ces monts cimentez, l'ouvrage ambitieux:
Quelles testes, dit-il, assez outrecuidées,
Ont pu porter si haut leurs enormes idées?
Est-ce là, qu'autrefois le combat fut donné,
Entre la terre émuë, & le ciel étonné:
Quand les Peuples Geants, qui les Dieux assaillirent,
De monts sur monts dressez, des échelles se firent?
Les Geants, luy repart le Comte mieux instruit,
Dont le nom fait encor parmi nous tant de bruit,
Sur d'autres plans ailleurs, & sur d'autres mesures,
Eleverent l'orgueil de leurs folles structures.
Celles que tu vois là, qui semblent se hausser,
Jusqu'à choquer les Cieux, & les Astres percer,
Sont de vieux monumens, que des Ames hautaines,
Encore aprés leur mort & dans leurs cendres vaines,
Entreprirent jadis, pour laisser à leurs Noms,
Des tombeaux cimentez du sang des Nations.
Desir extravagant: folle & bizarre envie,
De chercher dans la mort vne immortelle vie!
Mais orgueil inhumain! cruelle vanité,
Qui pour vne phantasque & fausse eternité,
Pour vne vie en ombre, en memoire, en phantôme,
A tiré tout le sang des veines d'vn Royaume!
De ces monts faits par art, le faiste audacieux,
Qui dans l'air se perdant, & se cachant aux yeux,
Semble aboutir en pointe, est vne plate forme,
De quarrure non moins, que de hauteur enorme.
Sur celuy du milieu, dans vn char attelé,
De quatre grands coursiers de marbre pommelé,
Un * Geant se voyoit, taillé d'vne montagne,
Qui d'vn geste arrogant commandoit la campagne.
Celuy qui porte en l'air sa pointe vers le Nort,
Qui brave encor le Temps, & lasse son effort,
De Rhodope jadis dans l'Egypte fameuse,
Fut la tombe, à son siecle, à son païs honteuse:
Le scandaleux trafic, par elle entretenu,
Fit de ses sales gains l'immense revenu,
Qui soûtint la dépense, & jusqu'à cét étage,
Où s'égarent les yeux, accompagna l'ouvrage.
Cét autre que tu vois monter vers le Midi,
D'vn faiste * moins superbe, & d'vn front moins hardi,
Se dressa sur le plan, que les Tyrans formerent,
Qui d'vn injuste joug dans * l'Egypte opprimerent,
Les Patriarches saints, & les Prestres Ayeux,
De l'Oint prophetisé, qui descendit des Cieux.
Mais que foible est le fond de la Grandeur humaine!
Que la base en est creuse, & l'assiete incertaine!
Ces vains Entrepreneurs, aprés eux n'ont laissé,
Qu'vn Nom qui ne vit plus, qu'vn bruit qui s'est passé:
A peine pouvons-nous déterrer leur Memoire,
Des fabuleux debris, qui restent de l'Histoire.
Sous la chute des Ans, sans ordre & confondus,
En d'autres Noms plus grands, les leurs se sont perdus;
Et cette Eternité qu'ils ont tant affectée,
Qu'ils ont de pleurs, de sang, de sueurs cimentée,
N'est aprés tant de maux, & commis & soufferts,
Qu'en ombre sur la terre, & qu'en feux aux enfers.
Dans le mesme desert, d'où ces vastes structures,
Portent si prés du Ciel, leurs superbes masures;
Sur vn vaste rocher, en base travaillé,
Un rocher est assis en * Colosse taillé:
La Figure autrefois parlante & prophetisse,
Fut de tout le païs l'Idole seductrice;
Quand le Pere d'erreur ses levres inspirant,
Et l'Egypte abusée, à sa voix accourant,
L'air fumoit jour & nuit, du feu des sacrifices,
Offerts pour acheter des réponses propices.
Mais lors que l'Enfant Dieu, des Anges escorté,
Fut par sa Mere Vierge en Egypte porté;
L'Esprit inspirateur de la menteuse Idole,
Cedant au Verbe chair, la laissa sans parole:
Et le marbre imposteur, qui depuis ce temps-là,
Jamais n'ouït parler, & jamais ne parla,
Encore maintenant reconnoist en silence,
Du Verbe alors Enfant l'eternelle puissance.
Les deux Heros ainsi leur chemin soulageoient,
Et du déchet du jour les ombres s'allongeoient;
Lorsqu'approchant des bords, où le Nil semble faire,
De son onde tranquile vn grand miroir au Caire;
Le Comte derechef à Bourbon s'adressant,
Cette Isle, luy dit-il, que l'eau va caressant,
Et que * le papier vert, & la canne qui sonne,
Ceignent d'vne bruyante, & mobile couronne;

Est la mesme, où Moyse exposé sur les eaux,
Dans vn panier de joncs, porté sur des roseaux,
Par son Ange conduit, guidé de son Estoile,
Arriva sans timon, sans cordage, & sans voile.
Dés-ja dés ce temps-là, son puissant Ascendant,
A la Nature, au Fleuve, à la Mort commandant,
Devant luy de respect, les vagues se soûmirent:
Leurs hostes écaillez en troupe le suivirent:
Et le vent qui passoit, de merveille abatu,
D'vne haleine muette honora sa vertu.
Le bruit mesme s'oüit des rives qui tremblerent:
Du Caire épouventé les remparts en branslerent:
Et le Fleuve rendit ce jour-là sur ses bords,
Avec dix * Chiens mourans, six Crocodiles morts.
Ce fut là que Termut, Princesse belle & sage,
Fille de Pharaon, passant sur le rivage;
Découvrit le panier, que le courant des eaux,
Avoit comme en depost, caché sous des roseaux.
De l'Enfant exposé les larmes toucherent:
Son âge, sa beauté, son destin la gagnerent:
Elle le fit nourrir, l'adopta pour son Fils,
Le proposa pour Prince, au Peuple de Memfis:
Et l'entretint chez soy, dans le lustre que donne,
Aux successeurs des Rois, l'espoir de la Couronne.
Ce rivage, ajoûta le Comte, en s'avançant,
Où le Fleuve troublé va sa course pressant;
Est celuy qui trembla sous la main de Moyse,
Quand pour rendre à l'Hebreu la liberté promise,
De Dieu mesme établi le Dieu de Pharaon,
Avec vne baguette, où fut empreint son nom;
Il fit plus, qu'il n'eust fait avec mille machines,
Plus qu'avec tout le bronze, & tout l'acier des mines.
Ce fut là que le Nil frappé du bois fatal,
Perdit la pureté de ses flots de crystal.
D'vn sang épais & noir, ses veines se remplirent:
Le limon, les roseaux, les rives s'en teignirent:
De là par ses canaux, & par ses bras roulant,
Et bien loin dans la Mer, par sept bouches coulant,
Il donna de l'horreur aux Nochers qui le virent:
Et l'haleine en faillit, aux vents qui le sentirent.
Le Fleuve avant cela, d'vn cours tranquile & pur,
Rouloit dans ses canaux vn doux & frais asur;
Où comme dans vn bain, la Lune & les Estoiles,
Sembloient toutes les nuits descendre sans leurs voiles.
On ne l'a veu depuis, que sombre & que bourbeux:
Il n'est plus ce miroir autrefois si pompeux:
Et ses eaux que le temps n'a jamais éclaircies,
Encore maintenant en paroissent * noircies:
Ainsi, Brenne faisoit remarquer à Bourbon,
Les lieux qui dans l'Histoire ont conservé leur nom;
Quand prenant vn détour, qui gauchit vers la plaine,
Où s'épand le crystal de la sainte Fontaine,
Il s'offrit vn Figuier, qui parut à leurs yeux,
De ceux qui les premiers saluërent les Cieux,
Quand le Temps jeune encor, & la terre encor pure,
Etalerent au jour la premiere verdure.
Il sort de son vieux corps, des bras longs & voûtez,
Qui de leurs poids en rond, ployant de tous costez,
Et de leur vert vni d'vne tissure égale,
Sans l'aide du compas, font vne ronde Sale,
Où par l'accord de l'ombre avecque la clarté,
La nuit est tout le jour, le frais est tout l'Esté.
L'edifice est sans art, & jamais la Nature,
Jamais l'Art n'ont fait voir, de plus juste structure.
Brenne, avec reverence à Bourbon le montrant,
Ce Figuier, luy dit-il, si vieux, si rond, si grand,
Est celuy qui jadis, fut par vne merveille,
Qui jamais n'avoit eu, ni n'aura de pareille,
Un * refuge à la Mere, vne cachette au Fils,
Par les Soldats d'Herode à la mort poursuivis.
Dans son tronc, qui s'ouvrit d'vne secrete force,
Le Figuier les receut, les couvrit de l'escorce:
Et le peril passé, de nouveau se fendant,
Et l'air, le jour, la terre au saint depost rendant,
Il sauva de la mort, l'Enfant Sauveur des Hommes:
Et depuis ce temps-là, jusqu'au temps où nous sommes,
Pour le Figuier sacré, les Saisons & les Ans,
Ont eu de la douceur, ont esté complaisans.
Jamais hale, ni froid, ne flétrit son feüillage:
Jamais gresles, ni vents, ne luy firent outrage;
Et tout âgé qu'il est, des Siecles respecté,
Il se trouve en Hyver aussi beau qu'en Esté.
Tous deux, le saint Figuier du geste revererent:
Tous deux, de l'Enfant Dieu la memoire honorerent:
Et portez d'vn secret & divin mouvement,
Marcherent preparez à tout évenement.
A peine de cent pas, qu'ils firent d'vne haleine,
Ils eurent accourci leur voyage & la plaine;
Qu'il s'offrit vn Verger, d'vn long rempart fermé,
Mais d'vn rempart vivant & d'epines armé.
On eust dit que la terre alentour enbaumée,
Du Soleil d'Arabie eust esté parfumée:
Et le vent y sembloit animé des esprits,
Dont se forment les fleurs qui naissent sous l'Iris.
Brenne arrestant Bourbon, qu'vn air si doux étonne,
Ce Verger, luy dit-il, que l'épine environne;
Est le fameux Verger, où le bois est planté,
Dont se tire le Baume, au Levant si vanté.
Quoy qu'il soit, larme ou sang de la plante blessée,
Il coule de son tronc, par l'écorce percée:
Et sang ami du sang, larme vitale aux corps,
Il guerit les mourans, & conserve les morts.

La Garde jour & nuit est en armes & forte,
Que les Rois de Memfis tiennent à cette porte:
Et le tribut est grand, que ces Barbares Rois,
Recueillent du trafic, qui se fait de ce bois.
Il faut d'art, ou de force, entrer par ce passage;
Mais l'art le doit tenter, premier que le courage.
Il s'approche, & Bourbon qui ne peut qu'à son cœur,
Devoit de ses exploits le succés & l'honneur,
Suit la main sur l'épée, & veut à force ouverte,
Faire bréche à l'enclos de la muraille verte.
A peine de six pas se fut-il avancé,
Que sur vn pont de bois soudainement baissé;
Il sort vn Sarrasin d'vne enorme stature,
Mais terrible de mine, & terrible d'armure.
Il sembloit vn Sapin marchant sur le terrain:
L'air d'alentour brilloit de son écu d'airain:
La souche d'vn vieux chesne au Mont Liban coupée,
Pesante de cent clous, l'armoit au lieu d'épée:
Et le cuir écaillé d'vn grand Rhinoceros,
Estoit casque à sa teste, & cuirasse à son dos.
Sortant en cét estat, d'vn barbare murmure,
Il augmente l'effroy que donne son armure.
Brenne a beau haranguer, & montrer son pavois,
Où le Croissant de gueule est au lieu de la Croix;
Le bras levé sur luy, le Sauvage s'avance,
Mais entre deux Bourbon, le fer au poing s'élance:
Et du coup qu'il luy porte, & que reçoit l'écu,
En deux justes moitiez abat l'airain vaincu.
Le Barbare à deux mains, hausse la lourde masse;
Tout s'émeut alentour, l'air troublé luy fait place,
Et le champ de son poids, sous ses pieds accablé,
D'vn long gemissement répond à l'air troublé.
Le nuage orageux, d'où descend le tonnerre,
D'vn moindre tremblement croule l'air & la terre:
Et le corps à cent bras d'vn chesne suranné,
S'abat moins lourdement du Liban étonné.
Le coup pareil à ceux qui portent la tempeste,
Eust cassé d'vn rocher la sourcilleuse teste;
Mais le brave Bourbon, autant adroit que fort,
Gauchissant avec art, se derobe à la Mort:
Et d'vn revers trompeur, qui surprend l'Infidelle,
Luy plonge en repassant, le fer sous la mammelle.
Il tombe, comme fit ce Colosse doré,
Et sur mer & sur terre, à Rhodes adoré;
Quand attaqué des Vents, assailli des orages,
Qui fondirent sur luy, d'vn amas de nuages;
Du fracas de sa chute il étonna la mer,
Il accabla la terre, il fit reculer l'air:
Et de son corps brisé, des tronçons demeurerent,
Qui chargerent la rive, & le havre comblerent.
Vingt soldats de la Garde accourent à ce bruit,
L'airain luit sur leurs bras, en leurs mains le fer luit:
Et le feu du courroux, joint au feu du courage,
Ajoûte de l'horreur à leur mine sauvage.
Bourbon s'étonne moins de leurs vains hurlemens,
Que ne s'étonne vn roc, des vains mugissemens,
Que fait des flots émus la foible populace,
Par les vents suscitée à l'oster de sa place.
Il les reçoit du fer encore degouttant:
A quatre des plus fiers, qu'à ses pieds il étend,
Il en ajoûte six, que malgré leur audace,
De six coups differens l'vn sur l'autre il terrasse.
Le Sanglier que la meute entoure en clabaudant,
Fait vn dégast pareil, de son affreuse dent:
Les Limiers éventrez autour de luy gemissent:
Ses broches, ses naseaux, sa mochere en rougissent:
Ceux qui restent entiers, s'en herissent de peur:
Et l'épieu mesme en suë, en la main du Chasseur.
La valeur de Bourbon, est de Brenne suivie;
Dés-ja de vingt soldats, seize ont perdu la vie:
Mais ceux qui sont debout, de crainte pantelans,
Et pareils aux Pigeons chassez par les Milans,
Jettent leurs armes bas, abandonnent la porte,
Et vont sans retenuë, où leur effroy les porte.
Les deux victorieux, ce combat terminé,
Gagnent le pas du pont, sans garde abandonné;
Ils entrent; & leurs yeux diligens dés l'entrée,
Dépeschent leurs regards par la verte contrée,
Qui s'enquestent du lit, où le sacré ruisseau,
Roule en paix & sans bruit, le tresor de son eau.
A peine du chemin leurs pas les approcherent,
Que des cris effroyans tout à coup s'éleverent:
Vn tonnerre subit à ces cris succedant,
Est secondé d'vn bruit que l'air fait en grondant.
Les Palmiers d'alentour secouëz sans otage,
De leurs bras agitez lancerent leur feüillage:
Et les gazons roulans, comme roulent les flots,
Quand aux courses des vents la mer preste son dos,
Coururent sur le sein de la plaine alterée:
Et firent comme vn flux de poudreuse marée.
Archambaut cependant, & Brenne qui le suit,
Marchant d'vn pas égal, & sans branler au bruit;
Vn tourbillon formé de poussiere & de sable,
Roule avec vn fracas aux yeux épouventable:
Et rompant les Cyprés, les Palmiers abatant,
Leurs cimes, leurs rameaux, leurs troncs au loin jettant,
Fond sur les Chevaliers, les couvre d'vne nuë,
Qui leur semble vne nuit, avant la nuit venuë:
Et suivi d'vn terrible & petillant éclair,
Sans toucher à Bourbon, enleve Brenne en l'air.
Invincible vertu, puissance émerveillable
Du Signe salutaire, aux Enfers effroyable!
Le Comte déguisé de casque & de harnois,
Poussé d'vn vain amour, desarmé de la Croix,
Est porté dans le sein du tenebreux nuage,
Sur l'aisle de l'Esprit moteur de cét orage:
Et Bourbon protegé, soit des armes d'Aimon,
Soit du Signe sacré, formidable au Demon,
Se trouve aprés le vent, la nuë, & le tonnerre,
Le fer haut à la main, & le pied ferme à terre.
Il se tourne, il regarde, il appelle deux fois;
Deux pitoyables cris répondent à sa voix:

Et comme sa grande Ame à tout voir preparée,
S'avance vers ces cris d'vne mine asseurée,
D'entre les bras touffus d'vn Palmier terrassé,
Un Crocodile sort d'écailles cuirassé.
Deux longs rangs de rasoirs,& de broches d'yvoire,
En garde sur sa haute & sa basse machoire,
A son gosier de sang & de meurtre alteré,
Font vn double rempart,haut & bas aceré.
Son corps tout grand qu'il est, n'est qu'vne gueule ouverte,
Ses pieds sont gros & courts, sa queuë est longue & verte:
Et de ses yeux en feu, les cercles enflamez,
Paroissent deux brasiers,sur sa teste allumez.
Ce terrible Animal sur Archambaut s'élance;
D'vn revers juste & prompt le Heros le devance;
Le coup porte le fer, sur l'écaille du dos,
Le fer malgré l'écaille,entre jusques à l'os:
Il en jaillit du feu,qu'vne voix accompagne,*
Qui porte la frayeur au loin sur la campagne.
Le Monstre furieux, sur deux pieds se dressant,
Et des deux autres pieds,en l'air se balançant,
Comme s'il provoquoit Archambaut à la lute,
S'appreste à l'écraser, l'abatant de sa chute.
L'intrepide Guerrier, qui le void découvert,
Luy porte de la pointe, où le jaune & le vert,
L'vn dans l'autre meslez,sur le cuir sans écailles,
Font vne molle enceinte à ses sales entrailles.
Le fer poussé de force entre jusques au cœur;
Un ruisseau de sang noir, jaillit sur le Vainqueur;
Et le Monstre déploye, expirant sur le sable,
De son enorme corps la masse épouventable.
A peine eut-il vomi la vie avec le fiel,
Qu'vne soudaine nuit oste le jour au Ciel.
Le Soleil disparoist,l'air obscurci se trouble:
Un brouillas sombre & noir les tenebres redouble:
Des arbres d'alentour,tour à coup transformez,
Les vns sont des Geans de montagnes armez:
Et les autres divers de formes & d'armures,
Font vne legion de terribles figures.
Bourbon sans s'effrayer, regarde fierement,
De ce Camp tenebreux l'effroyable armement.
Il se void attaqué de lances embrasées,
Rouges de feux sifflans, comme ceux des fusées:
Il se void assailli de vipereaux volans,
Qui sortent du gosier de cent Dragons brûlans:
Il void de tous costez mille faces veluës;
Mille testes en feu, de serpens cheveluës;
Mille Monstres aislez, accourans au signal
D'vn long cyprés fumant, qui leur sert de fanal.
Il les void sans les craindre, il entend leur murmure,
Sans froncer le sourcil, ni changer de posture.
Puis, contre eux à grands pas, tout à coup s'avançant,
Et le saint courelas de force brandissant,
Il frappe les Draguns, les Geants, les Meduses:
Il en sort mille voix plaintives & confuses:
Et tout ce Camp défait, se dissipe dans l'air,
Suivi d'vn long tonnerre, & d'vn terrible éclair.
Bourbon demeuré seul, void le Soleil paraistre,
Les arbres revenir, & les herbes renaistre.
Il s'arreste, il écoute, il entend comme vn bruit
D'vn ruisseau qui se plaint, & se plaignant s'ensuit,
Il marche vers l'endroit, d'où luy vient ce murmure:
Et là, spectacle étrange! effroyable aventure!
A ses yeux étonnez, il s'offre vn gouffre ouvert,
Un gouffre dont les bords ne portent rien de vert:
Peu de troncs secs & noirs, sans bras & sans feuillage,
Font vn funeste atour à son triste rivage.
L'épouventable gouffre à rez-de bord est plein,
D'vn fleuve limonneux, rouge de sang humain:
Le feu s'y mesle à l'onde; & l'onde fugitive,
Roule sans intervalle alentour de sa rive.
Là mille malheureux haut & bas agitez,
Et des vagues, du feu, du limon tourmentez,
Flottent, comme l'on void le debris d'vn naufrage,
Sur la mer en courroux, flotter durant l'orage.
Bourbon surpris regarde avec étonnement,
De ce liquide enfer l'effroyable element.
Il est d'abord en doute; aprés il croit connoistre
Les malheureux qu'il void sur les vagues paroistre.
Il s'en asseure enfin; & non moins à la voix,
Qu'au visage il apprend, qu'ils sont du Camp François.
Là le Comte d'Artois à ses yeux se presente,
Le corps percé de coups, & la teste sanglante:
Il void là Chasteau-neuf, Coucy, Choiseul, Culans,
Tantost roulans sur l'eau, tantost à fond coulans;
Il y void Raymond pasle, & Belinde affligée,
Avecque luy flottante, avecque luy plongée.
Et cent autres fameux, qui passent sans repos,
Soit des flots à la flame, ou de la flame aux flots.
Sa plus grande surprise, est de voir en cette onde,
Fatale à tant de morts, de tant de sang immonde,
Brenne son conducteur, par l'orage emporté,
Parmi ces malheureux, & comme eux tourmenté.
Cét accident le trouble, & tandis qu'il y pense,
Brenne poussé d'vn flot, qui vers le bord l'avance,
Les bras levez en l'air, à Bourbon s'adressant,
A voix haute luy crie, & d'vn terrible accent:
Fuiez, Seigneur, fuiez cette barbare Terre:
Cherchez la gloire ailleurs, portez ailleurs la Guerre:
Le Ciel n'approuve point, que malgré luy, nos Rois,
Portent deçà la mer, l'enseigne de la Croix.
Et pour avoir troublé d'vne guerre inutile,
Le repos de l'Egypte, auparavant tranquile,

Nous souffrons dans ce gouffre, & nous y souffrirons,
Tant que sera la terre, & tant que nous serons.
Un semblable succés à vos armes s'appreste:
Et ce gouffre sera vostre seule conqueste,
Pour peu que vous tardiez, & que le vain souci
De voir ce qui n'est plus, vous tienne encore ici.
Cette Source, autrefois dans l'Histoire fameuse,
N'a rien laissé de soy, qu'vne mare bourbeuse.
Ne vous obstinez pas à la vouloir trouver:
Donnez le temps qui reste au soin de vous sauver:
Le peril est pressant, & d'vne estrange suite;
Et pour vous garantir, vous n'avez que la fuite.
Ainsi l'Ombre parloit, & Bourbon cependant,
Le feu, le sang, les flots, les Manes regardant,
D'horreur, & de pitié sentoit son ame atteinte,
Mais d'vne fiere horreur, d'vne pitié sans crainte.
Et tandis qu'en suspens, son esprit & son cœur,
L'vn flottant sans arrest, l'autre ferme & sans peur,
Consultent sur le choix du parti qu'il faut prendre,
Et disputent s'il faut, resister ou se rendre;
Il void du fond du gouffre, & du milieu des Morts,
Vers la rive nager vn Monstre à double corps,
Qui d'écailles Dragon, & Lion de figure,
Paroist meslé de l'vne & de l'autre nature.
Son musle armé de dents, ses pieds d'ongles armez,
Semblent à la rapine, au carnage animez:
Et du flexible mast de sa queuë étenduë,
Tantost l'air est batu, tantost l'onde est fenduë.
Il saute sur le bord, qui paroist en trembler:
L'invincible Heros l'attend sans se troubler:
L'antre vaste & denté de sa gueule qui fume,
Vomit vne vapeur, dont l'air siffle & s'allume.
Le tonnerre, le feu, l'éclair y sont meslez:
Les arbres d'alentour s'en trouvent ébranlez:
Et de ce bruit confus, que le vallon redouble,
Le gouffre retentit, & sa vague se trouble.
Comme vn chesne branchu, que le vent pousse en vain,
Arcbambaut de pied ferme, & l'épée à la main,
D'vn regard asseuré, le Monstre affreux mesure,
Et cherche à luy porter la mortelle blessure.
Son écu sur son bras, est en garde avancé:
Il en couvre son corps, sur vn flanc balancé:
Et comme avec fureur, l'épouventable Beste,
Contre luy s'élançant, au fer offre la teste;
Du pied, du corps, du bras le Guerrier s'allongeant,
Et le fer avec force, au gosier luy plongeant,
En tire avec l'esprit, vn long cri qui resonne,
Et d'vne horreur subite, au loin la plaine étonne.
A ce cri, qui n'est pas d'vn Lion rugissant,
Mais d'vn homme qui plaint la douleur qu'il ressent,
Le Vainqueur est surpris; & sa surprise augmente,
Quand au lieu qu'il croit voir, vne Beste sanglante,
Il s'offre vn grand Vieillard, sur la poudre étendu,
Qui menaçant encore, aprés l'Esprit rendu,
Luy semble avec le sang, vomir par sa blessure,
La rage & le dépit, le blaspheme & l'injure.
C'estoit Mireme mort, Mireme l'Enchanteur,
Qui du gouffre, des flots, des morts fabricateur,
Aprés avoir en vain déployé tous ses charmes,
Et mis en vain sur pied, des phantômes en armes;
En ce monstre luy-mesme, à la fin déguisé,
Pour imposer aux yeux du Guerrier abusé,
Avoit veu, par le fer de la celeste épée,
Et sa ruse défaite, & sa gorge coupée.
Tous ses Ministres noirs, de sa mort se plaignant,
Et son Ame aux Enfers, en foule accompagnant,
De hurlemens confus, leur retraite annoncerent;
Et l'abysme eternel de leur chute étonnerent.
Au lieu du gouffre feint, où les feints morts rouloient,
Où la flame, le sang, la vague se mesloient,
Le Guerrier étonné, ne void qu'vne fontaine,
Qui d'vn cours lent & pur serpentant sur la plaine,
A sa gloire applaudit, l'invite à s'approcher,
Et semble en trémoussant, des palmes luy chercher.
Il s'avance à grands pas, & montant vers la source,
D'où ce mobile argent prend sa liquide course,
Il void Brenne attaché de cent boucles de fer,
Au tronc d'vn vieux Palmier, dont la teste bat l'air,
Et dont les bras courbez, sur la source naissante,
Luy font comme vn berceau de touffe verdoyante.
Il s'approche de luy; mais c'est avecque peur,
Qu'à ses yeux abusez, quelque charme trompeur,
Impose de nouveau, par vn autre artifice,
Qui conduise ses pas à quelque precipice.
Il s'approche; & deux fois frappe du coûtelas,
Sur les fers dont le Comte est lié par les bras.
L'invincible trenchant de la fatale épée,
Fait voler les anneaux de la chaîne coupée:
Le charme en est rompu; Brenne desenchanté,
Recouvrant la parole avec la liberté,
Accourt les bras ouverts, à Bourbon qui s'étonne;
Et pour embrassement, embrassement luy donne.
Où suis-je? dit le Comte, & d'où suis-je venu?
De quelle dure chaisne estois-je retenu?
A quel destin plus dur, me reservoient ces charmes,
Sans le puissant secours de vos celestes armes?
Et que je dois benir, soit la main, soit le fer,
Qui me tire aujourd'huy du pouvoir de l'Enfer!
Mais la grace, Seigneur, à vos victoires duë,
Ne peut paroistre ici dans sa juste étenduë:
Et de plus hauts devoirs, des soins plus importans,
Veulent que nous fassions vn autre employ du temps.
Cette eau que vous voyez, qui d'vne lente course,
Semble à regret quitter le berceau de sa source,
Est cette eau souveraine à mille guerisons:
Forte contre le fer, & contre les poisons:
Et sa vertu luy vient de cette sainte rive,
Qui toûjours a gardé l'empreinte heureuse & vive,

Des vestiges sacrez, qu'y laisserent jadis,
La Reine Vierge & Mere, & l'Homme-Dieu son fils.
A ces mots, les Guerriers le saint Lieu revererent,
Et leurs mains avec foy, dans la source laverent.
Là Brenne s'apperçoit, qu'vne Agathe de prix,
En cruche façonnée, & riche de rubis,
D'vne chaisne d'émail, à son flanc attachée,
Dans l'effort du combat, s'en estoit arrachée.
Et comme en ce besoin, tous deux deliberoient,
Comment à son defaut, l'eau sainte ils porteroient:
Du costé du Levant, vne Aigle forte & fiere,
Leur vient, batant des vents l'ample & libre carriere,
Et soûtenant son corps, dans les airs balancé,
Aprés trois tours sur eux, faits d'vn vol compassé,
S'abat en leur presence, & planant terre à terre,
Sur le rivage herbu, laisse choir de sa serre
La cruche desirée, où d'vn riche travail,
Cent artistes portraits, d'vn naturel émail,
Sur l'Agathe faisoient les acteurs d'vne Histoire,
Non moins aimable aux yeux, que sainte à la memoire.
Brenne & Bourbon surpris d'vn secours si soudain,
Benissent de concert cette invisible main,
Cette main, qui toûjours, & par tout agissante,
Au dessus, au dessous également puissante,
Soûtient tout au dedans, couvre tout au dehors,
Meut tout sans se mouvoir, par de secrets ressorts,
Donne au sort incertain de certaines mesures,
Met dans vn train reglé le cours des aventures,
Et conduit à son but, par vn merveilleux art,
Les traits de la Fortune, & les coups du hazard.
Aprés ce doux transport, le couple magnanime,
D'vn geste qui son culte & son respect exprime,
A genoux, & panché devant le saint Ruisseau,
De l'eau sainte remplit le precieux vaisseau:
Et le cœur plein d'espoir, l'ame de zele pleine,
Reprend du Camp croisé, le chemin par la plaine.
Le jour meurt cependant, & l'ombre de la nuit,
Aprés le jour éteint cache tout ce qui luit.
Tous les objets sont noirs, tous les corps sont funebres,
Aux yeux des Chevaliers, qui vont par les tenebres:
Et rien ne les conduit, qu'vn rayon merveilleux,
Qui jaillit de l'eau sainte, & marche devant eux.
De la Vierge feconde, autour du pot d'agathe,
L'Histoire cizelée, avec l'eau sainte éclate:
Et ces portraits sacrez, des mains, du front, des yeux,
Leur prestent la clarté, qui leur manque des Cieux.

REMARQUES.

POUR LES DOUZE SORCIERS. *pag. 197. col. 2.*] L'Egypte a toûjours esté fertile en Sorciers, & du temps de Moyse il y en eut qui contrefirent par prestiges tout ce qu'il faisoit par miracle.

LES VERGES SE FORGERENT. *pag. 197. col. 2.*] Parce que Moyse se servoit d'vne baguette en tous les miracles qu'il faisoit, les Enchanteurs d'Egypte, afin de l'imiter, faisoient tous leurs miracles avec de semblables baguettes.

LES VERGES IMITERENT. *pag. 197. col. 2.*] Ce sont les fleaux dont l'Egypte fut affligée, & que les Magiciens contrefirent par leurs prestiges.

L'EAU DE LA MATARÉE. *pag. 198. col. 2.*] Cette Matarée est vne fontaine prés du Caire, où l'on tient par vne ancienne tradition, que la Vierge refugiée en Egypte, alloit laver les langes de son Fils.

UN GEANT SE VOYOIT. *pag. 201. col. 1.*] Cette figure, n'est pas vn ouvrage de l'invention du Poëte, elle est de l'Histoire sur laquelle il l'a copiée.

QUE D'UN INJUSTE JOUG DANS L'EGYPTE OPPRIMERENT. *pag. 201. col. 2.*] Il est de l'Histoire, que les Enfans d'Israël furent employez à bastir vne des Pyramides; ce que l'Escriture signifie par les travaux de brique à quoy ils servoient.

UN COLOSSE TAILLÉ. *pag. 201. col. 2.*] Cét autre Colosse est encore tiré de l'Histoire, & Strabon, Herodote, Pline, & les autres qui ont écrit de l'Egypte, en font mention.

ET QUE LE PAPIER VERT. *pag. 201. col. 2.*] Ce papier n'est pas vn papier comme le nostre; c'est vn roseau qui croist sur le Nil: ses feüilles servoient à écrire, & de là est venu le nom de celuy qui nous sert au mesme vsage.

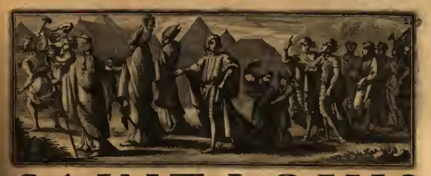
AVEC DIX CHIENS MOURANS. *pag. 202. col. 1.*] Il y a des Chiens dans le Nil, avec des Hipopotames & des Crocodiles.

EN PAROISSENT NOIRCIES. *pag. 202. col. 1.*] L'eau du Nil est noire, & le Poëte feint ici, que cette couleur luy est demeurée, depuis qu'elle fut changée en sang par Moyse.

UN REFUGE A LA MERE. *pag. 201. col. 2.*] Ceci est de l'Histoire, qui nous a appris, que la Vierge portant son Fils en Egypte, se voyant poursuivie des Soldats d'Herode, se cacha dans vn Figuier, qui s'ouvrit pour la recevoir, & se referma sur elle.







SAINT LOUIS

OU

LA SAINTE COURONNE RECONQUISE.

LIVRE DIX-SEPTIÉME.

LOuïs guerit par la vertu de l'eau apportée de la Matarée. Elle fait vn semblable miracle sur Zahide, qui se convertit, & ensuite est fiancée au Comte de Brenne. La Cour estant assemblée pour cette feste, vn Heraut vient offrir la rançon de la Princesse, ou le cartel à celuy qui la retient. Le Comte accepte le combat, qui est sanglant pour le Sarrasin, & interrompu par Zahide : surquoy Brenne outré de jalousie se retire. Le Sarrasin blessé est reconnu pour Muratan, Frere de Zahide. Il est baptisé de la main du Legat, & gueri par le Baptesme. Brenne desabusé prend part à la joie de Zahide. L'attaque du Camp des Sarrasins est resolue : & Robert Comte d'Artois s'apparoissant au Roy le console de sa mort, & l'asseure du succés de son entreprise.



DANS cette triste nuit, le Camp plus triste encore,
Avec crainte attendoit le retour de l'Aurore,
Du peril de leur Chef tous les Corps gemissans,
Levoient les mains aux Cieux, de son mal innocens.
Les Astres leur sembloient compatir à sa peine,
Leur face en paroissoit, & plus sombre & moins pleine :
Et sur les Pavillons obscurs & sans couleur,
Les Etendarts plaintifs, & sifflans de douleur,
La mourante clarté des flambeaux dans les Tentes,
Des feux, par les Quartiers les flames languissantes,
Sembloient avec l'horreur, les ombres, & l'effroy,
S'entendre à faire au Ciel, des plaintes pour le Roy.

Ainsi quand le Taureau, chef des bandes cornuës,
Long-temps par sa valeur, dans le parc maintenuës,
Et vainqueur & blessé, sur le gazon s'étend,
Sa victoire imparfaite, & son mal regrettant;
Sa troupe auparavant si fiere, & si hautaine,
Blessée avecque luy, se couche sur la plaine :
Les vainqueurs affligez ressemblent aux vaincus :
Le Berger étonné ne les distingue plus :
Et d'vne longue voix, la genisse craintive,
Sur le Fleuve étenduë, en fait plainte à la rive.
A peine le Soleil, d'vn rayon blanchissant,
Renouvelloit le Monde avec luy renaissant :
Que les deux Chevaliers au Quartier se rendirent,
Et dans le Camp troublé l'esperance remirent.
De leur exploit si haut, conduit si hautement,
Le bruit s'épand soudain avec l'étonnement.
La Renommée en fait cent étranges nouvelles,
Et les porte par tout, sur le vent de ses aisles.

D'vn long rang de Barons, eux-mesmes escortez,
Et de tous les Prelats par honneur assistez,
Portent en grande pompe, à la Royale Tente,
L'eau qui tient tant de corps, pour leur Chef en attente.
Et le Legat pourpré du grand Pasteur Romain,
Loüé & benit Bourbon, reçoit l'eau de sa main:
La presente à Loüis, qui d'vne ame soûmise,
D'vn espoir appuyé sur la Foy de l'Eglise,
Et du feu d'vne ardente & vive charité,
Fait vn preparatif à l'effet souhaité.
Vive Source, dit-il, dont vivent toutes choses:
Eternel, qui de nous & de nos jours disposes:
Et donnes par mesure & par ordre aux vivans,
L'espace qu'il te plaist dans la route des temps:
Si la courte carriere à ma vie assignée,
Ici par ton decret, doit estre terminée;
J'en sors sans reculer, & me range à la Loy,
Qui ne distingue point l'Esclave, ni le Roy.
Je remets en tes mains & Sceptre & Diademe:
Et ne retiens pour moy, que ta Croix & mon Cresme.
Détourne ta justice & ta rigueur de moy:
Mets ton sang & ta mort, entre mon ame & toy:
Et contre le torrent des pechez qui l'emporte,
Ouvre luy, par ton flanc, à ton cœur vne porte.
Que si tu vois, Seigneur, qu'en prolongeant mes jours,
Ta gloire puisse prendre avec eux plus de cours;
Pour l'honneur de ton nom, remets moy dans la Lice:
Donne à ma patience vn plus long exercice:
Et quand je ne serois destiné qu'à souffrir,
Differe pour ta gloire, à me faire mourir.
Ses levres, de l'eau sainte à peine se laverent,
A peine dans son corps trois gouttes en coulerent;
Que de là dans le cœur, du cœur dans les esprits,
Des esprits dans le sang, d'vne ardeur seche épris,
Vne vertu s'épand, qui le sang renouvelle,
Epure les esprits, la force au cœur rappelle:
Et fait cesser l'ardeur du feu noir & fievreux,
Qui des liens vitaux brûloit dés-ja les nœux:
Et dés-ja consumoit d'vne secrette flame,
Le subtil entre-deux qui joint le corps à l'ame.
Mais la merveille fut, que le trait aceré,
Qui nourrissoit ce feu, dans le corps vlceré,
Sans secours apparent, & sans effet sensible,
Se rendant au pouvoir d'vne main invisible,
Saillit hors de la playe; & l'enflure à l'instant,
Aveque le venin & le fer en sortant;
Le Roy gueri du fer, du venin, & des charmes,
Leva les yeux au Ciel, & les bras à ses armes:
Et soûmit de nouveau, par vn vœu solennel,
Sa couronne & sa vie au Monarque eternel.
Aprés ces saints devoirs, il se montre à l'Armée,
Qui de joye & d'espoir à sa veuë animée,
Fait retentir de cris & d'applaudissemens,
Les Tentes, les Quartiers & les retranchemens.
A ces cris, les clairons d'vn air plus gai répondent:
De tons plus éclatans les tambours le secondent:
Et les Drapeaux en l'air, à leurs sons se mouvans,
De leur gloire future, entretiennent les vents.
Il n'est pas jusqu'au fer, il n'est pas jusqu'au cuivre,
Qui d'vn lustre plus beau ne paroissent revivre:
Et les blasons mieux peints, les harnois mieux dorez,
Les plumes, les cimiers, les pots mieux colorez,
Brillent moins de l'éclat de leur propre richesse,
Que des regards du Prince, & de leur allegresse.
C'est ainsi que par fois, le Soleil s'éclipsant,
Tout le monde prend part à la peine qu'il sent:
L'air malade s'en plaint, les plantes se retirent,
Les fleurs baissent la teste, & les herbes expirent.
Mais si-tost qu'il revient, & que sa guerison,
Rend la lumiere au jour, & l'ame à la saison;
Les bois, à son retour, de leurs bras applaudissent:
De leurs fronts redorez les monts luy conjoüissent,
Les fleuves dans leurs lits roulent plus nettement,
Les Vents volent dans l'air, d'vn plus doux mouvement:
Le teint revient aux fleurs, l'esprit revient aux plantes,
Et la vigueur retourne aux moissons languissantes.
Tandis que le miracle operé sur le Roy,
Rétablit dans le Camp, le cœur, l'espoir, la foy;
Brenne piqué d'amour, accourt chez Lisamante,
Porte l'eau salutaire à Zahide mourante:
Et la luy presentant, l'instruit en peu de mots,
De sa force à guerir toute sorte de maux.
La Princesse blessée en gousta bien à peine,
Que du corps & de l'ame elle se trouva saine.
La vertu de l'eau sainte éteignit dans son cœur,
Des esprits embrasez la pestilente ardeur:
Elle guerit sa playe; & porta dans son ame,
Un rayon sans matiere, vne lueur sans flame,
Qui détrompant ses yeux des erreurs de sa Loy,
Et qui les preparant aux splendeurs de la Foy,
Par vn subit attrait de la Grace regnante,
La fit en vn moment, d'Infidelle, Croyante.
Elevant tout à coup ses regards vers les Cieux,
Et de ses bras levez accompagnant ses yeux;
Elle vid, que du sein d'vne pompeuse nuë,
La Reine, Mere & Vierge, à son secours venuë,
Devant elle s'offrir, non pas dans ce grand jour,
Qu'elle déploye aux yeux de l'eternelle Cour:
Mais dans cette lueur moyenne & rabatuë;
Dont elle se fait voir aux Humains revestuë,
Quand de grace, à leurs vœux, quelquefois s'abaissant,
Du celeste Palais, en gloire elle descend.

Des Anges luy faisoient, se rangeant autour d'elle,
Un siege sous les pieds, sur la teste vne ombelle:
D'autres Anges guerriers, par honneur l'escortoient,
Et d'autres, de leurs bras, son Trône supportoient.
Sur tous brilloit celuy, qui destiné pour Guide,
Par vn ordre eternel, à la belle Zahide,
Estoit chargé du soin, de gouverner son Sort,
Et la conduire au Ciel, par vne sainte mort.
Il paroissoit alors plus gay que de coûtume;
Un feu sut son armet, luisoit au lieu de plume:
Et dans le cercle blanc de son riche pavois,
Un Astre se voyoit en figure de Croix.
De tant d'éclairs nouveaux la Princesse éblouïe:
Se'n void demi confuse, & demi réjouïe;
Sa surprise est tranquile, elle a de la douceur,
Et le trouble au plaisir se mesle dans son cœur.
Quel nouveau jour, dit-elle, est celuy qui m'éclaire,
Qui me frappe si fort, & m'est si salutaire?
Mes yeux à sa lumiere ouverts soudainement,
Ont perdu leur erreur, & leur aveuglement.
Je voy sut vne nuë, en Trône façonnée,
Une Reine, qui vient d'Estoilles couronnée.
Je la voy qui d'vn œil obligeant & serain,
Me tendant vne Croix, me presente la main:
Et soit l'œil, ou la main de la belle Princesse,
Qui dissipe ma nuit, & chasse ma foiblesse,
Je suis libre au dedans, je suis saine au dehors;
Et mon esprit gueri rend la vie à mon corps.
La Croix qu'elle me tend, plus claire qu'vne Estoile,
De mes yeux dessillez, a fait tomber le voile.
Il en sort vn rayon, qui dans mon cœur écrit,
D'vn caractere ardent la Loy de JESUS CHRIST.
Un Guerrier lumineux, & de mine celeste,
M'excitant à monter, & m'animant du geste,
Me fait voir au dessus des Globes étoilez,
Au dessus de la voûte, où les Ans sont roulez,
Un Trône d'vne riche & brillante matiere,
Où mon nom étincelle en lettres de lumiere.
Que ce Palais est noble, & plein de majesté!
Que le jour y répand vne auguste clarté!
Que les murs en sont beaux, & les portes ornées!
Que j'y voy rayonner de testes couronnées!
Mais parmi tant d'heureux, parmi tant de grands Rois,
Je n'en remarque point, qui ne porte la Croix.
Je voi bien là Belinde, & Raymond auprés d'elle,
Luisans d'vne clarté, qui leur est mutuelle.
J'y voi Coucy, Robert, & cent Croisez fameux,
Avec eux rayonnans, & couronnez comme eux.
Je pense mesme y voir, les Chrestiens que Mireme,
Sur le Fleuve a brûlez, par vne rage extréme.
Mais je ne voy point là, mon Pere le Sultan,
Mon oncle Noradin, mon frere Muratan;
Et de tous nos Vaillans, à qui depuis la guerre,
La valeur des François a fait mordre la Terre,
Pas vn n'est arrivé, par le Croissant conduit,
A ces lieux, où la Croix de tous costez reluit.
Laissons donc cette Lune, à la nuit destinée,
Guide toûjours errante, & jamais fortunée;
Et suivons cette illustre & salutaire Croix,
Qui ne mene qu'au Ciel, & n'y fait que des Rois.
La Vierge en ce moment, avec sa suite aislée,
Se perd dans la clarté, dont la nuë est meslée.
La Princesse guerie, & revenuë à soy,
Par les soins des Prelats, est instruite à la Foy.
Cela fait, ses Parrains, Louïs & Lisamante,
La conduisent entre-eux, d'vn habit blanc luisante,
Dans l'Eglise du Camp, au bruit harmonieux
D'vn concert de clairons, qui l'annoncent aux Cieux.
Là par la main d'Odon, l'onde qui renouvelle,
Lave d'vn corps si beau, l'Ame encore plus belle,
Du peché d'origine, & des impuretez,
Qui du tronc corrompu, vont aux rameaux gastez.
Jamais il ne parut en l'air de la Princesse,
Ni tant de majesté, ni tant de hardiesse.
Il sembloit que ses yeux tirassent de son cœur,
Lavé nouvellement, vne plus vive ardeur;
Et sur son front auguste, il se fit du saint Cresme
Un rayon, qui parut vn soudain Diademe.
A ce grand changement, le Ciel, à ce qu'on dit,
D'vn murmure tranquile, & sans nuë applaudit.
Dans l'air pur & serain des feux volans passerent:
Des Sources d'alentour, des eaux de lait coulerent:
Des rameaux des Palmiers, de respect s'abaissans,
Il distila du baume, il tomba de l'encens:
Et sur les bords du Nil, comme sur le Meandre,
Des Cignes survenus firent leur voix entendre.
Mais le plus grand prodige, & le plus merveilleux,
Fut celuy qui se fit, sur deux Pins sourcilleux,
Qui de leurs bras touffus, & de leurs hautes testes,
De Zahide à Memfis, estaloient les conquestes.
L'vn chargé des harnois, des pots, & des écus,
Des Braves qu'elle avoit à la joûte vaincus,
Paroissoit vn Geant, à cent testes ferrées,
A cent corps cuirassez, à cent mains acerées.
Et l'autre succombant sous l'effroyable faix,
Des Animaux affreux, par sa valeur défaits,
Sembloit vn bois peuplé de hures menaçantes,
De musles carnaciers, & de pattes sanglantes.
Au moment qu'avec l'eau, sur Zahide coula,
La divine onction qui la renouvela,
Des deux Pins ébranlez, les dépoüilles tomberent,
Et des fleurs à l'instant, soudainement germerent;
Où sur vn fond de pourpre, vne Croix rayonnoit,
Qu'vn cercle à filets d'or, alentour couronnoit:
Et des esprits ambrez, que ces fleurs expirerent,
L'air au loin s'embauma, les vents se parfumerent.

Le Baptesme achevé, l'Hymenée a son tour:
La Princesse guerriere est aux yeux de la Cour,
De l'aveu de Louis, à Brenne fiancée:
Et l'allegresse en est des clairons annoncée;
En attendant qu'vn temps plus paisible, & plus doux,
Conduise à leur repos les desirs de l'Epoux.
Dans la tente du Roy la table dés-ja preste,
Attendoit les Seigneurs conviez à la feste:
Et chacun alentour, dés-ja le rang tenoit,
Que son employ, son âge, ou son sang luy donnoit;
Quand vn Heraut barbare entre avecque ses marques,
Saintes aux Nations, saintes mesme aux Monarques.
Il portoit à deux mains, dans vn large pavois,
En pierres de grand prix, en perles de grand poids,
Tout ce que l'œil avide, & que l'esprit avare,
Auroient pû souhaiter, ou de riche ou de rare.
Mais vn long coutelas, sur le tout paroissoit,
Qui d'vn terrible éclat les regards menaçoit.
De la sorte chargé, vers la table il s'avance,
Et par l'ordre du Roy, chacun prestant silence:
Je viens, dit-il, Seigneur, par vn Grand député,
Pour traiter de Zahide & de sa liberté.
Il est assez instruit, du prix de la Princesse,
Qu'on ne peut égaler, par aucune richesse;
Mais il veut croire aussi, qu'entre des gens de cœur,
Les premiers interests estant ceux de l'honneur,
Celuy qui la retient, trop brave pour la vendre,
Soit par gloire, ou par grace aimera mieux la rendre;
S'il est tel qu'on le croit, qu'il nous en fasse vn don:
S'il est tel que l'on craint, qu'il en prenne rançon.
J'ay dequoi l'assouvir & le mettre à son aise,
Soit qu'il aime le prix, ou que l'éclat luy plaise.
Mais s'il ne veut pour elle, admettre aucun accord,
Que du combat, au moins, il accepte le sort:
Et qu'avecque ce fer, qu'on luy laisse pour gage,
Il vienne maintenir son droit par son courage.
Ce deffi du Heraut offensa les Seigneurs,
Et la colere entrant par l'offense en leurs cœurs,
Chacun sembla de l'œil, du geste, de la mine,
S'offrir à chastier l'audace Sarrasine.
Le Comte, sans montrer de trouble, ni d'effroy,
Parmi tant de regards, se tourne à ceux du Roy,
Reçoit d'eux le signal, de parler en sa cause,
Et de prendre parti, sur ce qu'on luy propose.
Il se leve, & portant la main au coutelas;
Sarrasin, répond-il, ce sera de ce bras,
Que je satisferay de plus prés le Barbare,
Qui me croit vn Changeur, & me traite d'avare.
Qu'il sçache que les Francs n'ont pas quitté leurs ports,
Qu'ils n'ont pas traversé tant de Mers, tant de morts,
Pour venir au Levant, tenir vn vain commerce,
De bagatelles d'Inde, & de bijoux de Perse.
Parmi nous la Princesse, est mieux que parmi vous:
Elle y respire vn air plus humain & plus doux:
Et le joug glorieux de la loy qu'elle a prise,
L'y tient dans vne heureuse & nouvelle franchise.
Je n'ay point, là-dessus, à faire d'autre choix:
Ce n'est que sur le champ, que traitent les François:
Et là je pretends faire à ton Brave comprendre,
Que j'ay droit de garder, ce que je puis défendre.
De l'aveu du Saint Roy, de l'avis du Conseil,
Le festin terminé, Brenne avec appareil,
Devant toute la Cour, fierement se prepare,
A marcher où l'attend, le Chevalier barbare.
Aux esprits genereux, à la guerriere ardeur,
Qui de feux prompts & clairs environnent son cœur,
Une vapeur se joint, qui de sa phanraisie,
Dans son cœur descendant avec la jalousie,
Mesle au feu la fumée, & le nuage au jour,
Qu'en luy font à l'envi, la valeur & l'amour.
Il craint que ce deffi, d'vn Rival ne luy vienne,
Qui pretende à Zahide, & son cœur luy retienne:
Et pour s'en éclaircir, d'vn regard défiant,
Ses mouvemens, ses yeux, son visage épiant;
Plus il la considere, & plus il trouve en elle,
De matiere à nourrir vne flame eternelle.
On l'arme cependant; Zahide aide à l'armer;
Le fer semble à ses yeux, sous ses mains s'allumer,
Et le long coutelas, qu'à son flanc elle attache,
Semble vouloir sortir du fourreau qui le cache.
Sur tous ses ornemens guerriers & curieux,
Elle aimoit vne écharpe, où l'art industrieux,
Avoit d'vne subtile & precieuse trame,
A force chifre à jour allié force flame.
Le fond d'or s'en voyoit de perles fleuronné;
Et le bord alentour, de perles couronné,
Se replioit au nœud d'vne grosse écarboucle,
Qui faisoit vn bouton, & tenoit lieu de boucle.
Zahide s'en défait, & d'vn doux sentiment,
Accompagnant le don, la met à son Amant.
Qu'entre nous desormais, elle soit, luy dit-elle,
Un lien d'amitié durable & mutuelle:
Qu'elle soit sous vos yeux, vn gage de ma foy:
Qu'elle y soit vn avis, de vous garder pour moy.
A ces mots, que son cœur ne confia qu'à peine,
A la discretion d'vne craintive haleine,
Une vapeur de sang & d'esprits se joignit,
Qui la jouë & le front de pourpre luy teignit.
Et le Comte partit, pour se rendre à la Lice,
Ou l'Appellant dés-ja la lance sur la cuisse,
Et la visiere basse, au combat preparé,
Attendoit du Heraut le retour desiré.
Les Seigneurs de la Cour le Comte accompagnerent,
Zahide & Lisamanre avec eux l'escorterent:
Et soit pour l'animer, soit pour luy faire honneur,
Le Roy mesme voulut estre son spectateur.

Comme il fut sur le champ, le Sarrasin s'avance:
Le Comte de sa part, à l'arrest met la lance:
Les clairons & les cors les excitent en vain;
L'Amour battant sur eux, de l'aisle & de la main,
Se fait bien mieux ouïr, pique bien davantage,
Et d'vne ardeur toute autre, échauffe leur courage.
Les Chevaux quoy que forts, sont du choc aculez;
Et les deux Chevaliers sont à peine ébranlez:
Leurs bois vont en éclats, leurs écus en resonnent,
Et de leur fermeté les Spectateurs s'étonnent,
Ainsi voit-on par fois, deux foudres irritez,
Et d'vn contraire effort l'vn de l'autre hurtez,
De la lueur du feu, du fracas du tonnerre,
Faire au loin rougir l'air, & tremousser la terre:
Il jaillit des éclats, du choc de leur carreaux:
Il en va sur les monts, il en va sur les eaux:
Le trouble aux eaux en vient, le front des monts en fume,
Et du Ciel obscurci la face s'en allume.
Les Chevaux promptement sur leurs jambes remis,
Reportent au combat les deux fiers ennemis.
L'vn & l'autre l'adresse & la valeur essaye:
Ce que l'écu reçoit, le coutelas le paye:
Des coups qui sont donnez, des coups qui sont rendus,
L'éclair, le feu, le bruit sont dans l'air confondus:
Et les cimiers rompus, les aigrettes coupées,
Les pennaches hachez, volent sous les épées.
L'écharpe à chifres d'or, dont le Comte est paré,
Est vne épine au cœur du Barbare vlceré:
Rare comme elle estoit, & d'art & de richesse,
Il l'avoit autrefois donnée à la Princesse,
Et sur Brenne, il ne peut la voir, qu'à son tourment,
Soit qu'il l'ait comme Maistre, ou qu'il l'ait comme Amant.
Rends moy, luy cria-t-il, si tu cheris la vie,
L'écharpe que tes mains ont laschement ravie:
Sans droit tu la retiens, & la défends en vain:
Ta teste répondra du larcin de ta main.
Brenne à cette parole, outré de jalousie,
D'vn dépit aigre & prompt sent son ame saisie.
Il tourne tout d'vn temps, & pique son cheval;
Il passe brusquement sur l'inconnu Rival:
Et cette main, dit-il, portant vn coup d'escrime,
Peut asseurer ma teste, & maintenir son crime.
Tous deux de jalousie également blessez,
D'vne égale valeur au combat sont poussez:
Soit que l'épée attaque, ou que le bouclier pare,
Rarement de son but, l'vn ou l'autre s'égare:
Et rarement encor, le fer frappe le fer,
Que mailles, lames, cloux ne bondissent en l'air.
C'est ainsi que l'on void dans vn gras pasturage,
Deux taureaux échauffez d'amour & de courage,
La fierté dans les yeux, la jalousie au cœur,
Joûter de force égale & d'égale fureur:
Le sang de leurs fanons, & de leurs testes coule,
Leur pied large & fourchu sur la terre le foule.
Pour les mettre d'accord, le Dogue jappe en vain,
En vain le Berger crie, & frappe de la main.
La genisse en effroy, cause de leur querelle,
Soûpire de les voir se déchirer pour elle:
Et d'vne triste voix répondant à leurs cris,
Semble les convier à calmer leurs esprits.
Le Sarrasin d'vn coup, que sur Brenne il desserre,
Vn quartier de l'écu, luy fait voler à terre:
Et Brenne dépité, d'vn revers qu'il luy rend,
Tout le bas de l'armet sous le menton luy fend.
La boucle cede au coup, l'attache en est coupée;
Et tout l'armet sautant sous l'effort de l'épée,
La teste reste nuë, & le col desarmé,
Est de l'acier tranchant jusqu'à l'os entamé.
Les mobiles ressors donnez par la Nature,
Pour gouverner la langue, ont part à la blessure:
Elle en est détenduë, & perd le mouvement,
Qui forme la parole, & conduit l'aliment.
Le Sarrasin blessé ne perd point le courage,
Moins il a de bonheur, moins il a d'avantage.
Et plus son cœur aussi releve sa valeur,
Et dessus l'avantage & dessus le bonheur.
Il porte, au lieu d'armet, son pavois sur sa teste;
De nouveau son épée à l'attaque il appreste:
Et s'expliquant du geste, au defaut de la voix,
Fait signe qu'il tiendra jusqu'aux derniers abois.
Le Comte genereux, malgré la jalousie,
Attendri de sa mine, agit de courtoisie:
C'est assez, luy dit-il, ménagez vostre cœur;
Laissez-moy la Princesse, & remportez l'honneur.
L'Infidelle, à ces mots, d'vn regard luy replique,
Qui découvre l'excés du courroux qui le pique;
Et Brenne, qui le void à poursuivre arresté,
Pour mettre la partie en quelque égalité,
Détache de son armet, & comme luy s'appreste,
Par grandeur de courage, à combattre nu-teste.
Zahide cependant souffroit de son costé,
Tout ce que peut souffrir vn esprit agité.
A peine l'Appellant parut la teste nuë,
Que de son Frere mort, l'image reconnuë,
Par ses yeux étonnez, à son cœur vint s'offrir,
Luy reprochant qu'elle eut, la rigueur de souffrir,
Sans luy tendre la main, sans prendre sa querelle,
Qu'vne seconde fois, il fust tué pour elle.
Elle doute, elle croit; & dans le mesme instant
Entre la certitude & le doute flottant,
Abandonne son cœur au flux de ses pensées,
Qui sont de l'vne à l'autre en tronble balancées.
Si ce n'est luy, dit-elle, il est semblable à luy;
Et je remporterois vn eternel ennuy,
Si pour luy, mon amour ne pouvant davantage,
Je n'avois pour le moins secouru son image.
S'avançant là-dessus, l'observant de plus prés,
Et reconnoissant mieux son air, son teint, ses traits:

Ah! dit-elle, c'est luy : je sens que la Nature,
Non moins que par mes yeux, par mon sang m'en asseure.
Elle pique à ces mots ; & va pour arrester
Les coups des combattans, entre deux se jetter.
Là, s'adressant à Brenne ; Epargne-moy, dit-elle,
Et suspends cette main, à mon sang trop cruelle.
Ce Chevalier est mien, je l'ay mis dans mon cœur,
Voudrois-tu l'en tirer, pour estre son vainqueur ?
Aprés ces mots d'amour, de crainte, de tendresse,
Sans attendre, elle tourne, au Sarrasin s'adresse :
Et le trouble d'abord joint à l'étonnement,
Resserrant son haleine, & sa voix supprimant,
Elle luy tend les bras, entre les siens se jette :
Et le trouve muet, plus qu'elle n'est muette.
Le Comte de sa part, surpris de ce transport,
Pour arrester le sien, est à peine assez fort.
Avecque ses vapeurs, la noire jalousie,
Par la porte des yeux, rentre en sa fantaisie.
Là de son aiguillon, jusqu'au cœur le perçant,
Et l'écume, le fiel, le poison y versant,
Elle aigrit sa raison, son esprit elle altere,
Et d'vne aspre piqueure excite sa colere.
Deux fois sur les Amans levant le coûtelas,
Il voulut en couper l'étreinte de leurs bras :
Et d'vne froide horreur, ses nerfs qui s'engourdirent,
Son bras dés-ja levé, deux fois, apesantirent.
Il voulut s'écrier ; & son gosier deux fois,
Refusa le passage à l'air qui fait la voix.
Enfin pasle & perclus, sans force, & sans haleine,
Et presque hors de sens, emporté par la plaine,
Il s'en va sans arrest, sur l'arçon chancelant,
Tantost d'vn plus grand pas, tantost d'vn pas plus lent,
Par route, hors de route, & par tout où le guide,
Le cheval, qui s'est fait le maistre de la bride.
Zahide d'autre part, aprés l'emportement,
Où son esprit alla, du premier mouvement,
Revient à sa raison qui rentre en exercice :
Son cœur, son sens, sa voix reprennent leur office :
Mais la voix du blessé, qu'elle tient en ses bras,
A perdu le passage & ne retourne pas.
Ses yeux à son defaut, aux yeux de la Princesse,
D'vn regard demi-mort, expliquent sa tendresse :
Et le sang qu'il épand, luy répond de son cœur,
Et de son amitié, luy parle avec chaleur.
Son peril cependant, & sa langueur s'accroissent,
Sur son front qui pallit, les marques en paroissent,
Le Heraut le soustient, comme il peut il descend,
Et la Princesse outrée, entre ses bras le prend.
Là, tandis que ses yeux ouverts au cours des larmes,
Lavent de longs ruisseaux sa blessure & ses armes,
Ah ! Muratan, dit-elle, est-ce peu d'vne mort,
Pour accomplir sur nous, la malice du Sort ?
N'a-t'il voulu te rendre vne seconde vie,
Qu'afin que sous ma veuë, elle te fust ravie,
Et que le cœur me fust autant de fois osté,
Que mes yeux auroient part à cette cruauté ?
Retour triste à tous deux ! grace à tous deux barbare,
Qui de nouveau nous joint, de nouveau nous separe ;
Et de nous fait au Monde, vn exemple cruel,
De mutuel amour & de deüil mutuel !
Cher frere, en quelque lieu, quefust ta sepulture,
Au moins tu reposois au sein de la Nature.
La Mort si dure à tous, ne l'estoit plus pour toy :
Tu n'estois plus sensible aux rigueurs de sa Loy :
Moy-mesme je m'estois à mon deüil endurcie ;
L'vsage m'en avoit l'amertume adoucie.
Et je crus te perdant, qu'il ne m'estoit resté,
Rien, qui de moy pust estre, ou craint, ou regretté.
Que veut donc cette étrange & bizarre aventure,
Qui contre la coûtume, & malgré la Nature,
Une seconde fois t'exposant à mourir,
M'expose au second deüil, qu'il m'en faudra souffrir ?
Reçoy donc derechef ce pitoyable office,
Puisque le veut le Ciel, rigoureux, ou propice.
Au moins à cette fois, mes pleurs te laveront,
Mes levres, mes soûpirs, mes baisers t'essuiront ;
Et mon Ame, peut-estre, à ton Ame meslée,
S'exhalant par ma bouche, à la tienne collée,
Nous partirons ensemble. Ah ! qu'ose-je penser !
Quel nouveau deüil ici, vient mon cœur traverser !
De ses yeux, à ces mots, deux ruisseaux déborderent :
Loüis & les Seigneurs de plus prés s'approcherent.
Alors levant la teste, & luy tendant la main,
Voyez, Seigneur, dit-elle, où le Sort inhumain
A reduit, par la mort d'vn Frere pitoyable,
La Sœur la plus aimante, & la plus miserable.
C'est ici ce fameux, ce brave Muratan,
Qui pour me garantir de la main du Sultan,
Poussé d'vne amitié parmi nous sans égale,
Se chargea d'vne amende à nostre Sang fatale ;
Et satisfit du sien, par vn rare transport,
Le sanguinaire Esprit, qui demandoit ma mort.
Sans doute, quelque main aux Vertus secourable,
Le reçeut dans le Fleuve, & luy fut favorable.
Mais pourquoy l'en tirer, & pourquoy le guerir,
Si de cette autre mort il avoit à perir ?
Mort tragique, où je dois, pour comble de misere,
A mon nouvel Epoux, la perte de mon Frere !
Mort funeste, où la main qui m'a donné sa foy,
S'est teinte de mon sang répandu devant moy !
Encore si le Ciel, propice à ma priere,
Le daignoit éclairer d'vn rayon de lumiere :
Que mon esprit content, de ce corps partiroit,
Et vers le Ciel ouvert aprés le sien iroit !
Là ses pleurs de nouveau débordez de leur source,
Inonderent son sein d'vne rapide course :

Le Heros attendri prend part à sa douleur,
Confirme l'esperance & la foy dans son cœur:
Ensuite se tournant vers le Prince infidele,
Luy dit, l'esprit en feu, de l'ardeur de son zele:
Chevalier, admirez d'vn Dieu puissant & doux,
Quelle est la providence & la bonté sur vous.
Les petits interests de cette courte vie,
De peines, de pechez, & de plaintes suivie,
Ne valoient pas qu'il mist la main devant la Mort,
Qui sur vous tant de fois a manqué son effort:
Il vous destine ailleurs, qu'à cette ombre frivole,
Qui du Monde seduit est la trompeuse idole.
Une gloire eternelle, vn eternel plaisir,
Est le centre où se doit fixer vostre desir.
Et c'est pour vous conduire à l'immuable terme,
De ce bien toûjours grand, toûjours plein, toûjours ferme,
Que Dieu venu du Ciel, pour sauver les humains,
Par tout vous a couvert, & porté dans ses mains.
Un soin si peu commun, & qui tient du miracle,
Veut avoir son effet, doit rompre tout obstacle.
Luy resisterez-vous avecque plus d'effort,
Que les vagues n'ont fait, & que n'a fait la mort?
Par de semblables soins vostre Sœur conservée,
Et comme vous, du fer & du fleuve sauvée,
Fidele à son Sauveur, a reconnu sa voix,
A receu le Baptesme, & flechi sous la Croix.
Si jusques à la mort, vostre amour l'a suivie,
Pourrez-vous refuser de la suivre à la vie?
A ces raisons du Roy, Zahide joint du sien,
Le calme, la douceur, la paix d'vn cœur Chrestien:
La Reine Vierge & Mere à ses yeux presentée,
De Soldats lumineux & croisez escortée:
Et le Ciel qu'elle a veu peuplé de Baptisez,
D'Estoilles sur le cœur & sur le front croisez.
Ses soûpirs & ses pleurs à sa voix se meslerent;
Et d'vn air plus touchant, ses raisons appuyerent.
Mais le titre de Prince, & de Fils de Sultan,
Se trouvant de grand poids au cœur de Muratan;
Il sembla qu'opposant la Croix & sa bassesse,
Au rang de ses Ayeux, à leur vaine Hautesse,
Il eust peur d'avilir le Sang de tant de Rois,
S'il ployoit son orgueil, sous le joug de la Croix.
Là, tout à coup Louïs, change d'air & de mine;
Son front d'vn feu nouveau rougit & s'illumine:
Son regard attentif est au Ciel arresté,
Comme si son Esprit estoit-là transporté:
Et tous ses mouvemens, sont des signes qu'il donne,
De quelque vision, qui l'occupe & l'étonne.
L'extase terminée, & le transport passé,
Chevalier, reprend-il, s'adressant au blessé,
Perdez ce faux espoir, quitez ces vains phantosmes,
De Couronnes, d'Estats, de Sceptres, de Royaumes.
Celuy qui dans la Sphere, où tourne le Destin,
Assigne à chaque Estat sa naissance & sa fin,
Et fait d'vn cours reglé, rouler chaque Monarque,
Du point de son Levant, au Couchant qu'il lui marque,
Cét Arbitre eternel des Regnes & des Temps,
A son terme conduit l'Empire des Sultans.
Et devant le retour de la nouvelle Lune,
On en verra tomber la Race & la Fortune.
De leurs ruïnes au loin les éclats voleront:
De leur chute long-temps les Peuples branleront:
Vostre Frere qui vient assisté d'vne Armée,
Que tant de Nations en vn corps ont formée,
A peine sur le Thrône aura repris son rang,
Qu'vne tragique mort le teindra de son sang.
Le Mammelu rebelle occupera sa place,
Et laissera le fruit de son crime à sa Race.
Reconnoissez par là, combien sont faux & vains,
Les Spectres de grandeur adorez des humains.
Les Thrônes sont détruits, les Couronnes se cassent,
Les Rois deviennent poudre, & leurs regnes se passent.
Rien n'est ferme sur terre, & non moins que les jonces,
On void mourir les pins, on void tomber les monts.
N'ayez point de regret, pour des biens si fragiles:
Allez à ceux, qui sont aussi grands qu'immobiles:
Le Thrône qui pour vous au Ciel est apresté,
A le pied sur la Paix, & dans l'Eternité.
De là tous les Estats, de là tous les Royaumes,
A peine sous vos yeux, paroistront des atomes.
Là ces biens infinis, ces eternels plaisirs,
Dont Dieu mesme est comblé, combleront vos desirs:
Et la mesme clarté, dont sa face rayonne,
Luisant autour de vous, fera vostre Couronne.
Il vous faut regner là, si vous voulez regner:
Vous n'avez plus ailleurs de Royaume à gagner.
Quitez donc la Fortune, avant qu'elle vous quite:
Et de vostre malheur, faites vostre merite.
Il n'est plus desormais de seureté pour vous,
Il n'est plus de santé, plus de paix que chez nous.
L'eau du sacré lavoir est souvent vn dictame,
Aux blessures du corps, comme à celles de l'ame:
Vous ne pouvez sans elle heureusement mourir,
Et vous pouvez par elle, esperer de guerir.
Tandis que le saint Roy parle en cette maniere,
De l'Agneau glorieux, d'où nous vient la lumiere,
D'où la grace nous vient, soit avecque le sang,
Soit avec les esprits, qui coulent de son flanc;
Un rayon descendant sur le Prince infidelle,
Luy découvre les biens d'vne vie eternelle:
D'vne eternelle mort, loy découvre l'horreur:
Amollit & dissout la roche de son cœur:
Et luy purgeant l'esprit de son erreur barbare,
A la Foy qui le suit, la demeure y prepare.
Ne pouvant de la voix exprimer ce qu'il sent,
Il l'exprime des mains, qu'il croise & qu'il étend:
Et du respect des yeux, du respect de la teste,
Au lavoir salutaire humblement il s'appreste.
On apporte aussi-tost de l'eau dans vn armet:
Du front, du cœur, du corps Muratan se soûmet:

De sa main le Legat par le debors l'ondoye,
Et Dieu par le dedans, de sa main le nettoye.
Que puissante, qu'heureuse est la vertu de l'eau,
Où se meslent l'esprit, & le sang de l'Agneau!
A peine du blessé la teste en est touchée,
Qu'à ses muscles rejoints sa langue est rattachée:
Il parle, on s'émerveille; & sa premiere voix,
Est vne offre de culte, au Dieu mort en la Croix.
La force luy revient avecque la parole:
Le Roy se réjouït, Zahide se console:
Et comme eux, les Seigneurs surpris d'étonnement,
Rendent graces au Ciel d'vn si grand changement.
On retourne, & Louis, tandis que l'on avance,
Admire les moyens que tient la Providence:
Et les secrets ressorts, que sa main fait tourner,
Pour conduire au salut, ceux qu'elle y veut mener.
Muratan qu'il instruit, comme luy les admire,
Et joignant ce qu'il sçait, à ce qu'il entend dire:
Seigneur, ajoûte-t-il, ce grand évenement,
Epuise mon discours & mon étonnement:
Et lors que mon esprit rejoint de la pensée,
A mon estat present, ma fortune passée;
Je ne puis refuser mon culte, ni ma foy,
Au Dieu qui tant de fois a mis la main sous moy.
Vous avez pû, Seigneur, plus d'vne fois apprendre,
Que mon Pere endurci ne voulant point se rendre,
Au desir que j'avois, de payer de ma mort,
L'amende qu'il croyoit devoit au mauvais Sort;
Obstiné qu'il estoit, au conseil parricide
D'appuyer sa Couronne en immolant Zahide;
Je les previns tous deux, & contre leur dessein,
Je me mis à leurs yeux, le poignard dans le sein.
De la sorte blessé, je me jettay dans l'onde,
De Zahide suivi, pleuré de tout le monde.
Si j'en puis deposer, sur vn rayon d'esprit,
Qui dans l'eau me resta, je sentis qu'on me prit:
Mais n'ayant qu'vn moment gardé dans la Riviere,
Ce reste foible & court de mourante lumiere,
Ce que je sçay de plus, Seigneur, est du rapport,
D'vn Pescheur, dont la main me sauva de la mort.
Il estoit dans vne Isle, assez prés du rivage,
Spectateur affligé du Theatre sauvage,
Où le Pere cruel, le poignard à la main,
A son peuple donnoit vn Spectacle inhumain:
Quand il nous vit tomber d'vne cheute commune,
Il s'en prit au Sultan, au Ciel, à la Fortune:
Et suivit de ses cris, les cris que sur le bord,
Tout le Caire faisoit, outré de nostre mort.
Touché comme il estoit, d'vne telle aventure,
Etrange, si jamais il en fut, en Nature,
Il descend vers la rive, au bruit que les roseaux,
Faisoient sous vn Cheval, sorti du fond des eaux:
Car le Fleuve, Seigneur, dans ses profonds herbages,
Nourrit de ces haras écaillez & sauvages.
Il le voit qui s'avance, & traisne de la dent,
Je ne sçai quoy d'humain, qui luy paroist sanglant.
De hazard se trouvant armé d'vne zagaye,
Il la luy pousse au cœur, par vne large playe.
Le Monstre ainsi percé, reculant fait deux bonds,
Et laisse de l'effort, sa proye entre les jones.
Le croiriez-vous, Seigneur, si pour le faire croire,
Moy-mesme je n'estois le garant de l'histoire?
Le Pescheur accourant, trouve vn homme blessé,
Et respirant encor, sur la vase laissé.
C'estoit moy, que la beste avide & carnaciere,
Avoit traisné sanglant, à travers la Riviere.
Avecque peu de mots, mais charmez & puissans,
Le Pescheur, aussi tost, fait revenir mes sens:
Et me porte, assisté du secours de sa fille,
Dans la maison prochaine, où logeoit sa famille.
Là de nouveau, Seigneur, je m'obstine à mourir:
Je rejette bien loin tout moyen de guerir:
Et soit que le Soleil se leve, ou qu'il se couche,
Zahide est en mon cœur, Zahide est en ma bouche.
Cependant le Pescheur, en prestiges sçavant,
Fait accroire à mes yeux, par vn sort decevant,
Que sa fille qu'il m'offre, est Zahide sauvée,
Et par le cours du Fleuve, à son Isle arrivée.
Mon cœur ainsi trompé, sur la foy de mes yeux,
Aide à la tromperie, & mon corps en est mieux.
Le visage imposteur de la fausse Zahide,
A tous les mouvemens de mon ame préside.
Les effets des onguens preparez de ses mains,
Me sont toûjours benins, & jamais ne sont vains:
Et contre mes douleurs, sa voix est vn remede,
Qui tout autre en vertu, comme en douceur excede.
Tout vn mois de la sorte heureusement traité,
Je recouvre la force avecque la santé.
Là mon Hoste m'instruit, du succés de sa ruse:
Son charme dissipé mes regards desabuse:
Et je suis averti que ma Sœur vit encor;
Mais captive des Francs, voleurs de mon tresor.
Confus de cette ruse, & surpris de merveille,
Je conclus au parti que l'amour me conseille:
Et me rends à Memphis, où d'abord reconnu,
Je fais entendre à tous, pourquoy je suis venu.
Les Dames sur ce bruit, pour ravoir leur Princesse,
Se taxent à l'envi, se piquent de largesse,
Et m'offrent à monceaux, pour payer sa rançon,
Des joyaux de tout prix & de toute façon.
J'en prens dequoy saouler l'ame la plus avide,
Et depute vers vous, pour retirer Zahide.
Tout le reste, Seigneur, sous vos yeux s'est passé:
Et le Ciel a permis, que je fusse blessé,
Afin que de vos soins, par ma blessure mesme,
Je receusse la vie, avecque le Baptesme.
Ainsi le Converti ses fortunes comptoit;
Avec étonnement, le saint Roy l'écoutoit;
Mais Brenne cependant, que son erreur tourmente,
Aprés de longs détours, revenu dans sa tente,
Abandonne son cœur au venimeux Serpent,
Qui l'emplit de son fiel, & le mord de sa dent.

Soûpirant de douleur, à toutes ces morsures,
Sexe trompeur, dit-il, Artisan de parjures,
Quelle écume de flots agitez par les vents,
N'a plus de fermeté que n'en ont tes serments ?
Et quel phantôme d'air, quel spectre de nuages,
A ta foy comparez, se trouveront volages?
Allez, & vous fiez à la legereté,
De ce vent, de cét air, de ce flot agité.
Quand le vent sera fixe, & l'air sera solide,
Quand le flot endurci n'aura rien de liquide ;
La Femme ferme alors changera son humeur,
Ses paroles seront d'accord avec son cœur:
Et son cerveau purgé d'abus & de caprices,
Sera juste à l'estime, & fidelle aux services.
L'Echarpe, sur ces mots, de colere s'ostant,
Va faux gage, dit-il, loin de soy la jettant :
Depost d'vne trompeuse, arrhe d'vne infidelle,
Tu ne me feras rien desormais, non plus qu'elle.
Ces mots accompagnez d'autres plus menaçans,
Sont suivis de plaintifs & de confus accens:
Au murmure, aux soûpirs le silence succede,
Où l'excés de son mal trouvant peu de remede:
Sexe menteur, dit-il, s'écriant de nouveau,
Dont l'esprit plus changeant, que la face de l'eau,
Prend & perd sans arrest, toute sorte d'image,
Se donne à tout objet, à pas vn ne s'engage.
Que ceux-là sont à plaindre, & seront abusez,
Qui de fausses faveurs vainement amusez,
Esperent vne longue & fidelle bonace,
De cette decevante & flateuse surface!
Que de vents intestins de là s'éleveront!
Que de troubles au calme, vn jour succederont!
Et que ces faux Heureux agitez de l'orage,
Feront de leur espoir vn funeste naufrage!
Amans favorisez, defiez-vous du Sort;
Gardez-vous des écueils qui se trouvent au port.
Mais qui s'en gardera; si l'ingrate Zahide,
Si charmante au dehors, au dedans si perfide,
Le jour d'vn accord saint, & fait si saintement,
Me quitte pour courir aprés vn autre Amant,
Aux yeux de tant de Grands, aux yeux de l'Hymenée,
Témoin de son serment, & de sa foy donnée?
Qu'elle aille, à la bonne heure, où la porte son cœur,
Fait de plume & de vent, de caprice & d'humeur.
On ne perdit jamais, perdant vne Infidelle,
Qu'vn sujet de soupçon, de souci, de querelle.
Ah ma langue! ah mon cœur! estes-vous bien d'accord?
Oserez-vous tantost avouër ce transport?
Sous les traits, sous les feux des regards de Zahide,
Pourrez-vous soûtenir, qu'elle me soit perfide?
Avez-vous là-dessus, pris l'avis de mes yeux,
Qui sont plus éclairez, qui la connoissent mieux?
Soit fidelle ou perfide, aux yeux elle est charmante:
Elle est parfaite aux yeux, soit volage ou constante:
Et je crains que mon cœur, par mes yeux perverti,
Ne prenne avec l'Amour, de nouveau son parti.
A ces mots se taisant, il sembla qu'en silence,
Il voulust à l'Amour donner quelque audience.
Mais reprenant bien-tost la parole & l'aigreur,
Cesse, dit-il, Amour, de frapper à mon cœur,
Les portes desormais, en sont pour toy fermées;
Je suis las de tes feux, plus las de tes fumées.
Celle que tu pretends remettre avecque moy,
A beaucoup de beauté, mais elle a peu de foy:
Et mon dessein n'est pas, de suivre vne volage,
Qui fait moins de sejour, qu'vn oiseau de passage.
Tu m'allegues en vain mes services rendus;
Si l'Honneur m'en tient compte, ils ne sont pas perdus:
Et j'ay dés-ja receu par vne illustre avance,
Tout ce que peut la Gloire offrir de recompense.
Que l'ingrate soit donc, à ce premier vainqueur,
Qui l'acquit devant moy, qu'elle a mis dans son cœur.
Il peut y regner seul, sans que jamais je fasse,
Ni traité, ni combat, pour y reprendre place.
Tous ces coups redoublez, Amour, sont superflus,
Le conseil en est pris: ne m'en tourmente plus.
Ainsi Brenne flotoit au flux de ses pensées,
De mouvemens divers diversement poussées:
Quand Bethune arrivant, l'avertit que la Cour,
L'attend pour luy donner, tout l'honneur de ce jour.
Aprés il luy fait part de la grande nouvelle,
De Muratan sauvé, gueri, rendu Fidelle.
Le recit le surprend; & cette douce horreur,
Qui va devant la joye, & fait fremir le cœur,
Au premier mouvement, fait de sa phantaisie,
Avecque tout son fiel, tomber la jalousie.
L'Amour rentre plus fort, plus fier, plus irrité,
Insultant au dépit, qui l'avoit rejetté.
Le Comte s'en excuse, & tout confus abjure,
Ses soupçons indiscrets, auteurs de cette injure.
Ensuite à la Princesse, il en fait dans son cœur,
L'esprit bas & contrit, vne amende d'honneur;
Et par le desaveu de ses erreurs passées,
A son culte soûmet de nouveau ses pensées.
Comme il est arrivé dans la Tente du Roy,
Par divers complimens chacun le tire à soy:
Chacun force laurier, force palme luy donne:
Et tous s'offrent en foule à faire sa Couronne.
Muratan par sa Sœur au Comte est presenté,
Ils s'embrassent l'vn l'autre avec civilité:
Et l'alliance entre eux, sur ses mains est jurée,
Douce alliance helas! mais de courte durée!
Tout le reste du jour se passe chez le Roy,
A faire à Muratan des leçons de la Foy.
Sur le soir, tous ses Chefs, le Saint Heros appelle,
Et du combat prochain, leur donne la nouvelle;
Si leur sens là-dessus d'accord avec son cœur,
Soûtient l'opinion qu'il a de leur valeur.

Au poids des jugemens l'affaire se balance:
La risque est d'vne part, de l'autre l'esperance:
Qui veut donner combat, qui Memfis assieger:
L'vn pese le besoin, & l'autre le danger:
Et quelque tour qu'on donne aux points qu'on examine,
Enfin la raison panche, où le courage incline.
Là, Muratan prié de dire librement,
Sur tant d'avis divers, quel est son sentiment;
Aprés s'estre excusé, sur le peu de creance,
Que peuvent esperer son âge & sa naissance;
Il ajoûte, adressant ces paroles au Roy,
Je tiens de toy, Seigneur, & la vie & la Foy:
Et ce double bienfait m'est vne double étrainte,
Qui me sera toûjours aussi douce que sainte.
Si d'ailleurs, il est vray, qu'vn Corps de Factieux,
Doive changer l'Estat, qui fut à mes Ayeux;
Et qu'vn d'entre eux, bien tost, doive prendre l'audace,
D'attenter à son Prince, & d'envahir sa place;
Le droit mesme m'invite à quiter vn Parti,
Où tout droit desormais doit estre perverti:
Et non moins l'interest que la reconnoissance,
M'oblige à me ranger au dessein de la France.
Je sçay, Roy magnanime, & vous, braves Guerriers,
Qu'au lieu des faux tresors, qu'au lieu des vains lauriers.
Vos armes n'ont pour but, que la Couronne sainte,
Dont la teste autrefois du Dieu mourant fut ceinte.
Pour atteindre à ce but, le siege de Memfis,
Est vn avis pompeux, mais vn mauvais avis.
La Couronne n'est pas dans ces murs enfermée,
Elle est dans vne Tente, au milieu de l'Armée.
Mon Pere le Sultan, les Sultans mes Ayeux,
L'ont toûjours fait porter à la guerre avec eux,
Se figurant traisner d'vne chaisne commune,
La Victoire avec elle, & la bonne Fortune.
Encore maintenant les Chefs & les Soldats,
Ont moins de confiance aux forces de leurs bras;
Qu'au destin que leur fait, qu'à l'espoir que leur donne,
L'enchantement fatal de la Sainte Couronne.
Marchez donc droit au Camp, où vous la trouverez,
Où demeurant Vainqueurs, vous la posséderez.
La garde, je l'avouë, en est forte & terrible:
Mais à ton bras, Seigneur, est-il rien d'invincible?
Est-il monstre ou Geant, qui te puisse arrester,
Qui puisse à ta Fortune, à ton cœur resister?
Je sçay dans quelle Tente est le gage celeste;
Je m'offre à t'y mener; ta main fera le reste.
Sur ce dernier avis, approuvé du Conseil,
La marche est assignée au lever du Soleil.
De mesme sur la mer, la barque balancée,
Et de souffles divers diversement poussée,
Tantost vers vne rade, & tantost vers vn port,
Va du Sud au Levant, & du Levant au Nort,
Jusqu'à ce qu'au signal d'vne meilleure Estoile,
Il vient vn vent plus fort, & maistre de la voile,
Qui la porte sans peur, des écueils & des flots,
Où l'adressent les vœux & l'art des Matelots.
Louis sur vne carte, à chaque troupe assigne,
Sa hauteur & son rang, sa colonne & sa ligne:
Et d'vne main qui sçait le crayon animer,
Qui sçait le corps, l'esprit, l'action exprimer,
Sur vn terrain sans terre, il fait voir en figure,
La route & le dessein de la marche future.
Les Chefs encouragez, vont par les logemens,
Encourager les Corps, porter les maudemens.
Chacun avec ardeur au combat se prepare;
Chacun dés-ja du cœur, force le Camp barbare.
L'vn d'vn nouveau cimier releve son armet:
Et d'vn Laurier nouveau l'ornement se promet:
Un autre à son harnois, terni par la vieillesse,
Redonne vn nouveau lustre avec la politesse:
Le Cavalier flatant son cheval de la main,
Le dispose au combat, promis au lendemain:
Le superbe animal bat du pied la poussiere:
Leve la teste en l'air, demande la carriere:
Et semble de courage & d'orgueil écumant,
Imiter les clairons de son hannissement.
L'Archer revoid son arc, & le Frondeur sa fronde,
L'vne siffle à l'épreuve, à l'essai l'autre gronde:
Et les Ames du Camp, l'Honneur & le Devoir,
Faisant jusqu'aux Drapeaux, jusqu'aux Tentes mouvoir;
Les ombres de la nuit, quand elles retournerent,
A peine le tumulte & le bruit appaiserent.
Les cœurs encore émeus, dans les corps endormis,
Attaquent en resvant, le Camp des Ennemis:
Et de leur Camp forcé, passent à des conquestes,
Que les songes leur font des vapeurs de leurs testes.
Cependant le Saint Roy, qui sçait de quelles mains,
La Couronne descend sur le front des Humains;
Et que sans leur appuy, la multitude est vaine,
La valeur est infirme, & l'adresse incertaine;
Recommandoit à Dieu, le parti de la Foy,
La gloire de son Nom, l'interest de sa Loy:
Et du fertile cours de ses devotes larmes,
Arrosoit les lauriers destinez à ses armes.
Aprés vne fort longue, & plus douce oraison,
L'Aurore remontant dés-ja vers l'Orison,
Ses heroïques soins au repos le laisserent:
Les aisles du Sommeil en passant le toucherent:
Et son grand cœur permit, par le besoin vaincu,
Que sa teste se fist, vn chevet d'vn écu.
Là, son Frere d'Artois, à ses yeux se presente,
Habillé d'vn tissu de lumiere volante.
Un Laurier étoilé sa teste couronnoit:
Une Palme immortelle en sa main rayonnoit:
Et cent cercles ondez, d'vne belle alliance,
Autour de luy faisoient vne illustre nuance.

De l'étage Royal du celeste Palais,
Où regne vne eternelle & bienheureuse paix:
Je viens, Seigneur, dit-il, vous estre par ma gloire,
Un argument d'espoir, vn garant de victoire.
Voyez ce que je suis; & ne me plaignez point,
D'avoir gagné le Ciel, par la perte d'vn point;
De ce bas point de terre, où la Grandeur humaine,
A son thrône incertain, & sa tombe certaine.
Vos Couronnes, Seigneur, ne sont que des filets,
Tombez des mains du Roy, de ce luisant Palais.
Les Mortels éblouïs, se foulent & se pressent,
Y courant aussi-tost, qu'à leurs yeux ils paraissent.
Ceux-là sont les plus grands, & les plus fortunez,
Qui de ces vains filets sont les plus enchaisnez.
La Couronne, Seigneur, dont j'ay fait la conqueste,
Sans me charger l'esprit, rayonne sur ma teste.
Elle ne blesse point, comme les vostres font,
Qui d'aiguillons secrets, vous vlcerent le front.
Et quoy que le Soleil, moutant vn jour luy-mesme,
Doive à la mort du Temps, perdre son Diademe;
Quoy que la Lune éteinte, & les Astres brûlez,
Doivent perdre l'orgueil de leurs fronts étoilez;
Aprés le Soleil mort, aprés la Lune éteinte,
De Lauriers eternels ma teste toûjours ceinte,
Brillera dans le Ciel aux Heros destiné,
Tant que l'Agneau vainqueur, y sera couronné.
N'ayez donc plus pour moy, ni pleurs, ni soins, ni craintes:
Et cessez de troubler mon bonheur par vos plaintes.
Par les Anges mon corps de Massore enlevé,
Et de corruption par leurs soins preservé,
Gist dans le Monument de cette illustre Race,
Qui par vn zele saint, & d'vne sainte audace,
Fut le mur de Sion, contre les attentats,
Des Grecs vsurpateurs, & des Juifs Apostats.
Il reste qu'au retour de l'Aurore prochaine,
Le Camp par Escadrons s'avance vers la plaine,
Où des affronts receus, l'Infidelle irrité,
Cuit vn venin nouveau, dans son cœur depité.
Devant vous les Vertus marcheront les premieres:
La Victoire suivra sous elles vos Bannieres:
Et la Couronne enfin, que prit le Roy des Rois,
Quand pour vaincre la Mort, il mourut sur la Croix,
Aprés tant de perils, heureusement conquise,
Et pour prix du combat entre vos mains remise,
Des promesses du Ciel dégagera la foy:
Portera le bonheur en France avecque soy:
Et sera desormais à la Tige Royale,
En tout temps, calme ou trouble, vne garde fatale.
Robert rentre à ces mots, dans vn voile doré,
Que luy fait vn nuage illustre & coloré:
Et laisse en s'éloignant, vn long trait de lumiere,
Qui du Prince endormi penetre la paupiere.
Il s'éveille; & suivant du cœur, des bras, des yeux;
Le Comte qui reprend sa route vers les Cieux;
Plein d'vn nouvel espoir, & d'vne foy nouvelle,
Il attend que le jour, au combat le rappelle.











SAINT LOUIS
OU
LA SAINTE COURONNE RECONQUISE.

LIVRE DIX-HVITIÉME.

L'Armée Françoise marche droit au Camp des Sarrasins. Forcadin de son costé, marche en mesme temps contre les François. Les deux Armées encouragées par leurs Chefs, se choquent avec vne pareille ardeur. Il se fait des actions heroiques de part & d'autre. Louis défait trois des plus braves Sarrasins qui l'attaquent de complot. Bethunes s'expose à la mort pour Lisamante, qui meurt avec luy, tuée de la main de Forcadin: & leur mort est vangée par Louïs, qui tuë Forcadin, & défait le reste des troupes. Il va de là au Camp des Barbares, & le force. La journée se termine, par la défaite du Lion & du Geant qui gardoient la sainte Couronne: & Louïs victorieux en est couronné, tandis que l'Armée éleve vn Trophée à la Croix, & rend graces à Dieu de sa victoire.



Cependant le Soleil de l'onde renaissant,
Par vn presage heureux, mais contraire au Croissant,
A peine fut sorti de sa couche asurée,
Et sous luy, de longs plis crespué & colorée;
Que ses premiers rayons, poussez comme traits d'or,
Sur l'Astre au front d'argent, qui paroissoit encor,
D'vn teint sombre & sanglant, tout à coup le chargerent:
Et de son front couvert les cornes dissiperent.
De là, comme vainqueur, de pourpre environné,
Et d'vn cercle plus pur & plus clair couronné,
En montant, il sembla preparer sa lumiere,
A faire vne celebre & fameuse carriere:
Et telle qu'elle fut, quand pour estre garant,
D'vne victoire entiere à * l'Hebreu Conquerant,
Il suspendit sa course, il renvoya les Heures,
Compagnes de la Lune, à leurs moëtes demeures;
Et d'vn rayon fit signe, aux Astres qui venoient,
De faire reculer la Nuit qu'ils amenoient.
Les Corps qu'vn jour si pur, & qu'vn si beau presage,
Animerent d'espoir, remplirent de courage,
Par la voix des clairons, de la marche avertis,
Et du Camp file à file, en bel ordre sortis,
Marcherent à deux fronts, sur deux lignes égales,
Soit pour la profondeur, soit pour les intervales.
Louïs à l'Aisle droite estoit avec la fleur,
De tout ce que la France avoit d'Hommes de cœur.

La troupe des Templiers d'autres Corps escortée,
Estoit sous le Grand Maistre, à l'autre Aisle postée.
Les Freres de Louïs assistez de Bourbon,
Du Comte de Champagne, & d'autres de grand nom,
Commandoient la Bataille, en dix Corps partagée,
Et sous dix Estendars par Escadrons rangée.
La premiere Colomne en cét ordre marchant,
Et dés-ja du regard les Ennemis cherchant,
La seconde suivoit, où la mesme figure,
Estoit d'égale force, & d'égale mesure.
Tout se meut; mais d'vn juste & reglé mouvement:
Tout brille, mais d'vn fier & terrible ornement:
L'or non moins que le fer, à la victoire aspire:
Le fer non moins que l'or, frappe l'œil & l'attire:
Et sur les hauts cimiers d'aigrettes ombragez,
Sur les riches bouchiers de dorures chargez,
Sur la pourpre dorée, & la soye éclatante,
La valeur est pompeuse, & la pompe est vaillante.
Le jour pur & serain redouble l'appareil:
Un feu noble en jaillit, qui répond au Soleil:
Et l'air se void tranché, de lueurs avancées,
Et des pots, des Ecus, des Cuirasses lancées.
Forcadin d'autre part, animé du renfort,
Par Themir amené du Levant & du Nort;
Dés que le jour parut peint de couleurs nouvelles,
S'estoit mis à marcher vers le Camp des Fidelles.
Il croyoit que le trouble, aprés la mort du Roy,
Dans leurs Troupes sans Chef, regnant avec l'effroy,
Du secours de Themir les siennes renforcées,
Pourroient se racquiter de leurs pertes passées.
Plus fier que l'Ours qui fuit & par monts & par bois,
De son faon foible encor, le ravisseur Danois,
Il marchoit quelques pas devant son Aisle droite,
Par le front étendué, & par les flancs étroite.
Themir qui son orgueil à sa taille égaloit,
Couvert d'acier batu, devant la gauche alloit.
Il naquit sur les bords de ce Fleuve Tartare,
Qui les * Hordes arrose & leurs bornes sépare,
De sang meslé de lait, sa Mere le nourrir:
Si-tost qu'il sceut marcher, la chasse l'aguerrit:
Ses pieds foibles encor les jeunes Cerfs lasserent:
Ses bras tendres encor les jeunes Loups forcerent:
Et son troisiéme lustre à peine eut fait son cours,
Qu'il affronta les faons des Lions & des Ours.
Les forces luy croissant avecque le courage,
Il creut devoir quiter houlette & pasturage:
Et choisit dans sa Horde, entre tous les Bergers,
Les plus hauts à la main, les plus prompts aux dangers.
Avec ce Corps rustique il courut les Frontieres:
Il saccagea des Bourgs, & des Hordes entieres:
Ces succés, & l'espoir d'autres succés plus grands,
Le firent aspirer au rang des Conquerans.
Pour conduire à ce but, ses hautaines pensées,
Il fit vn Camp volant de troupes ramassées:
Comme vn foudre il passa du Nort à l'Orient,
Croissant à chaque pas, & se fortifiant,
Avecque son bonheur ses troupes se grossirent:
Le Mede, l'Assyrien, le Persan le craignirent.
Ainsi d'vn cours égal à celui d'vn torrent,
L'Eufrate, le Jourdain & le Tigre courant;
Il vint dans le besoin de la cause commune,
Offrir aux Sarrasins, ses Gens & sa fortune.
Receu de Forcadin, comme le meritoit,
Le succés qu'au Parti sa valeur promettoit:
Il mena l'Aisle gauche à ses soins confiée,
Et de quinze Drapeaux sous luy fortifiée,
Elle marchoit d'vn air, qui dés-ja provoquoit:
Et du geste, de l'œil, de la mine attaquoit.
La bataille au milieu de lances herissée,
Sembloit vne forest roulante & compassée:
Et de tous les costez, les divers Ecussons,
Bizarres de couleurs, barbares de façons,
Les Vestes, les Turbans, les Cuirasses, les Casques,
Superbes de matiere, & de forme fantasques,
Par vn étrange accord de luxe & de terreur,
Mesloient l'affreux au riche, & la pompe d'horreur.
Les deux Camps ennemis en cét ordre marcherent:
Depuis qu'au jour naissant, les Estoiles cederent;
Jusqu'à ce que des deux, vn mutuel éclair,
Avantcoureur de l'or, & messager du fer,
Vola devant la poudre; & porta la nouvelle,
De l'Infidelle au Franc, du Franc à l'Infidelle.
Les porteurs incertains de ce premier avis,
Par d'autres plus certains, aussi-tost sont suivis;
Et la poudre qui monte & fait vn prompt nuage,
Couvrant l'air aprés eux, confirme leur message.
Louïs est le premier de leur marche averti:
Aussi toujours son œil & son cœur en parti,
Epioient la Fortune, observoient la Victoire,
Et cherchoient les chemins les plus droits à la Gloire.
Sa joye à cette veuë éclate sur son front:
D'esprits purs & serains son espoir luy répond:
Et sa mine asseurée, aux Troupes qu'elle asseure,
Est du succés heureux vn infaillible augure.
Il en est plus auguste, il en paroist plus grand:
De la faveur du Ciel son visage est garant:
Et d'vn air qui promet, d'vn geste qui commande,
Allant de corps en corps, passant de bande en bande,
Soit qu'il parle aux Soldats, ou qu'il se fasse voir,
Il allume l'audace & confirme l'espoir.
Il s'arreste à la fin, vers l'Enseigne Royale,
Au Croissant tant de fois, dans les combats fatale:
Et d'vne main levée, accompagnant sa voix,
Il adresse, en ces mots, sa parole aux François.
L'Occasion s'approche, & l'Honneur avec elle,
L'vne & l'autre fait signe, & dés-ja nous appelle:

Ma

Ma voix est superfluë, où s'entendent les leurs:
Et vostre vertu parle assez haut dans vos cœurs:
Elle ne vous dit rien, qui ne soit plein de gloire;
Rien qui ne soit tout vostre, & pris de vostre Histoire:
Et sans faire qu'à vous, de vous comparaison,
Sans tirer de plus loin, que de vous, sa raison,
Sur vos exploits passez, de vos exploits à faire,
Elle prend la mesure, & forme l'exemplaire.
Soyez donc vos Rivaux, soyez vos Concurrens:
Ne regardez que vous, & vos faits, sur les rangs:
Et ne vous mesurez, qu'avecque la memoire,
De vos propres combats, de vostre propre gloire.
Vous tant de fois vainqueurs, vous domteurs tant de fois,
Des Peuples Mécreans, des Infidelles Rois;
Vous que le Monde émeu, que la Nature armée,
Que des Fleuves de feu, qu'vne terre charmée,
Que cent Monstres affreux, que cent perils nouveaux,
En foule ramassez, dans l'air & sur les eaux,
N'ont jamais pû toucher de la moindre épouvante,
Craindriez-vous les abois d'vne Beste mourante?
Cette Egypte si fiere & si vaine autrefois,
Maintenant abatuë, est aux derniers abois.
De son sang le Nil fume, & la plaine est trempée:
Il s'est fait vn jouët de sa teste coupée:
Et ses membres sanglans, tronçonnez par le fer,
Pourrissent sur la terre, ou flotent sur la mer.
Vous n'en voyez plus là, que des restes qui tremblent;
Qui se pressent d'effroy, plûtost qu'ils ne s'assemblent.
S'ils se meuvent encore, ils se meuvent de peur:
Et comme ils sont sans teste, ils sont aussi sans cœur.
Quoy? vous auriez vaincu la Beste encore entiere,
Pris son fort à Damiette, & passé sa riviere;
Et vous ne vaincriez pas les tronçons de son corps,
A peine se traisnans, & dés-ja demi-morts?
Pour si peu de peril, vous aurez dans l'Histoire,
Une Palme immortelle, vne eternelle gloire.
Et maintenant encor, l'écarlate * de Tyr,
Les metaux precieux nez sous le Ciel * d'Ofir,
Et tout ce que l'Asie en richesses feconde,
Reçoit des bords heureux, d'où le jour vient au Monde;
Tout ce que le travail du Soleil & du Temps,
Ont pu contribuer au luxe des Sultans;
Tout ce que la Nature & les Arts peuvent faire,
Aprés peu de combat, sera vostre salaire:
Mais l'honneur le plus haut & le plus à priser,
Falust-il pour l'avoir, à cent morts s'exposer,
Sera de conquerir par le fer de la lance,
Pour l'honneur de l'Eglise, & le bien de la France,
La Couronne sacrée, à laquelle autrefois,
Soûmit son front divin, l'Homme-Dieu, Roy des Rois.
Cette conqueste vaut les plus nobles conquestes,
Vaut les plus hauts lauriers, des plus fameuses testes:
Et nous ne sçaurions mieux, nos armes employer,
Ni de nos faits attendre, vn plus noble loyer.
Allons donc, & suivons l'Archange Capitaine,
Qui dés-ja de sa Croix fait luire au loin la plaine:
Vous vaincrez, je l'augure aux presages certains,
Qui brillent dans vos yeux, qui sur vos fronts sont peints:
Et toute vostre peine, aprés cette victoire,
Sera de partager le butin & la gloire.
Ainsi Louïs parloit, & tandis que sa voix,
D'vn ton harmonieux, rouloit avecque poids,
Le celeste Guerrier à sa garde fidelle,
La poussant sur le vent, qu'il faisoit de son aisle,
Jusques aux derniers rangs des troupes la portoit:
Et d'vne belle ardeur, tous les cœurs excitoit.
Comme il eut achevé, les Corps luy répondirent,
D'vn batement d'escus, que de longs cris suivirent:
Et la priere faite, vn rayonnant éclair,
Glissa du plus haut Ciel, & mit le feu dans l'air.
Soit qu'il vinst des harnois, d'vne troupe étoilée,
Qui descendit de là, pour estre à la meslée:
Soit qu'il fust de la main du Roy, Seigneur des Rois,
Qui s'étendit du Ciel, pour benir les François:
L'augure en fut illustre, & sur toute l'Armée,
Une flame en courut, sans matiere allumée.
Forcadin d'autre part, d'vn air imperieux,
Parle aux siens de la main, de la voix & des yeux.
Il fait valoir la proye au Soldat mercenaire:
Et luy remplit le cœur de l'espoir du salaire.
Ces bardes luy, dit-il, ces housses que tu vois,
Cét argent en armets, & cét or en pavois,
Cette pompe de train, ce luxe d'équipage,
Seront, si tu sçais vaincre, aujourd'hui ton partage.
Il poursuit, s'adressant aux Braves sourcilleux,
Et montrant des Croisez les drapeaux orgueilleux;
Ces Drapeaux où l'audace, aussi folle que vaine,
En devises est fiere, en grands mots est hautaine;
Ces escus, où se void la Noblesse en blasons,
Feront à l'avenir l'honneur de vos Maisons:
Et vos Neveux, vn jour, y verront en Cornettes,
Toutes les Nations de l'Europe défaites.
Ensuite, se tournant vers ceux que la pasleur
Accusoit de foiblesse, & convainquoit de peur:
Nostre salut, dit-il, n'est plus que dans nos armes:
N'esperons rien du Nil, n'attendons rien des charmes,
Les Fleuves débordez, & les embrasemens,
Ne sont bons qu'à troubler la paix des elemens;
C'est assez de deux bras, & d'vn peu de courage;
Ces Corsaires Croisez n'en ont pas davantage.
Nostre foiblesse a fait jusqu'ici leur valeur;
Ils seront sans fierté, quand nous serons sans peur;

Et nous les poursuivrons le long de cette rive,
Comme l'Aigle poursuit l'Outarde fugitive.
Au moins prestons nos mains, aux Temples démolis,
Aux Tombeaux prophanez, aux Croissans abolis.
Ayons devant nos yeux, nos Femmes outragées,
Nos Enfans enchaisnez, nos maisons saccagées:
Leur sort dépend de nous, leur vie est en nos mains,
Nous ne pouvons fuir, sans leur estre inhumains:
Et la fin du combat, sera de leur fortune,
Et de nostre devoir, la mesure commune.
Enfin, la mort, Soldats, est vn Spectre sans cœur:
Elle suit les craintifs, les hardis luy font peur:
Et sa main quand on fuit, à fraper toûjours preste,
Perd sa force & son coup, si tost qu'on luy fait teste.
Aprés la voix des Chefs, sous l'air encor serain,
Vn tonnerre se fait, de cent quaisses d'airain.
D'vn ton mieux concerté les Clairons y répondent:
Des naseaux & des pieds les chevaux les secondent.
Deux nuages de bois, ferrez, aislez, sifflans,
Des deux Camps ennemis, volent en mesme temps.
Le Soleil en paslit, ses rayons s'en retirent:
L'air en est offusqué, les blessez en soûpirent.
La mort fauche en passant, tous ceux qui sont touchez,
Soit des cailloux grondans, soit des traits décochez:
Et son char, avec bruit, par l'entredeux qui reste,
Des vns aux autres va, d'vne course funeste.
Cét orage passé, tous les Corps s'ébranlans,
Et la lance à l'arrest, sur leurs lignes roulans,
Au signal de partir, la plaine diminuë,
Deux forests en éclats, volent haut dans la nuë.
Dans le fer, par le fer, les hommes sont percez;
Et sur les Cavaliers les chevaux renversez.
Le vaincu mord la poudre, & le vainqueur le foule:
A ruisseaux boüillonnans le sang sur l'herbe coule:
Et les cris des mourans, les postures des morts,
Les testes sans leurs bras, les bras loin de leurs corps,
La menace & l'effroy, le tumulte & la fuite,
L'adresse & le hazard, le trouble & la conduite,
Font vn Theatre affreux, vn Spectacle d'horreur,
Où la confusion regne avec la fureur:
Et la Mort de faucher & d'abatre lassée,
Sous sa propre moisson se trouve embarrassée.
Bourbon devant son Corps, le premier s'avançant,
Et comme vn tourbillon sa course fournissant;
Abat Oromondate, à qui l'Ombre irritée
D'Almire jour & nuit, à ses yeux presentée,
Pour la derniere fois, sur l'Aube apparoissant,
Avoit predit ce coup, d'vn geste menaçant.
Le Prince infortuné le reçoit sans se plaindre;
Et de son cœur ouvert, sentant le feu s'éteindre;
Almire, au moins, dit-il, souffrez que ce jaloux,
Repentant & puni, s'aille rejoindre à vous:
Et ne refusez pas la pitoyable amande,
De ce malheureux sang, dont je vous fais offrande.
Oromondate mort, Azatonte le suit.
Son ame en murmurant, par sa gorge s'enfuit:
Et le preservatif, fait de la peau sanglante
D'vn Enfant écorché, sous la Lune naissante,
Quelque charme qu'il eust, contre les coûtelas,
De l'acier de Bourbon ne le garantit pas.
Il leur joint Alazin, Azimut, Erogabe,
L'vn Perse, l'autre Turc, & le dernier Arabe:
Par serment engagez, à Mahomet tous trois,
De pendre à son Tombeau, cent restes de François.
Albuban qui regnoit vers cette * Mer pesante,
Où l'ombre de * Sodome est encore puante,
Accourt pour les venger le fer nû, le bras haut,
Et frape en blasphemant l'épaule d'Archambaut.
Le harnois cizelé d'vne main immortelle,
Comme indigné du coup, sous le fer étincelle:
Archambaut se tournant, le frape d'vn revers,
Où les jours de l'armet, à la voix sont ouvers.
La levre, la gencive, & la langue coupées,
De sang meslé d'écume & de fiel sont trempées:
Et plus avant encor le fer vengeur entrant,
La mort avecque luy, plus avant penetrant,
La teste de l'effort aux vertebres ostée,
Pend avecque l'armet, d'vne boucle arrestée.
Azorin accourut en vain à son secours,
Sous le mesme tranchant, il finit là ses jours:
Et rien ne luy servit, d'estre né d'Olibane,
Qui Rivale autrefois de la Reine Sultane,
Eut enfin par poison & par enchantement,
Le Sultan pour Mary, qu'elle avoit pour Amant.
Archambaut secondé de Charles & d'Alfonse,
Cavaliers & Pietons, rangs & files enfonce.
Tous trois également au combat attachez,
Paroissent trois Faucons, de la perche laschez;
Qui faisant bruire au loin l'air batu de leurs aisles,
Fondent sur les Pigeons, paissans sur les javelles:
Et sans estre arrestez de leure, ni de voix,
Les chassant sur les eaux, les suivant sur les bois,
Ne reviennent enfin, que la main colorée,
Du sang noir & gluant resté de la curée.
Loüis de son costé, de la teste & du bras,
Inspire l'ordre aux Chefs, & la force aux Soldats:
Commandant il agit, agissant il commande:
Il est l'esprit, le cœur, la main de chaque bande:
Et mouvant tous les corps, present à tous les rangs,
Soit qu'il combate au front, soit qu'il combate aux flancs,
Luy seul aux Ennemis paroist toute vne Armée,
De lumiere éclatante, & d'ardeur animée.
Par tout où Fulgurin de l'éperon pressé,
Et gouverné du frein, par bonds est élancé;
On void les bras tronquez, & les testes coupées,
On void les rangs ouverts, les files dissipées:

Et le sang bouïllonner des morts & des mourans,
Comme on void à pleins bords, écumer les torrens,
Quand l'Esprit Roy de l'air, & moteur des orages,
Sur la reste des monts fend le sein des nuages:
Et fait couler à seaux, & rouler par bouïllons,
La vague sur les prez, & le long des sillons.
Soit à droit, soit à gauche, en quelque lieu qu'il passe,
La mort fait alentour vn effroyable espace.
De mille traits, de loin, contre luy décochez,
Les vns tombent en vain, de l'écu rebouchez;
Les autres sont rompus sur l'armet invincible;
D'autres sont détournez, par son Garde invisible;
Qui d'vn soin amoureux, autour de luy volant,
De la main les écarte, & les repousse au vent.
Osman farouche & vain, bravoit avec la hache,
Rouge encore du sang de Germain & d'Eustache;
Tous deux jeunes, tous deux devenus à Paris,
De Rivaux & d'Amans, Alliez & Maris.
Il alloit, le fer haut, leur joindre Lisamante,
Qui passoit de sueur, & de sang degoutante.
Louis le prevenant, d'vn coup mieux mesuré,
L'atteint où le harnois, joint au moignon doré.
Le bras tombe, & se noye avecque la coignée,
Dans le fleuve pourpré dont la terre est baignée:
Et le corps qui le suit, abatu de son poids,
En vain deteste Ormon, d'vne mourante voix;
Ormon, qui pour le rendre au fer impenetrable,
Par vn charme aussi vain, qu'il estoit execrable,
A trois femmes tira leurs enfans par le flanc,
Et le lava tout nu, des ruisseaux de leur sang.
Loüis passe à Rogut, de Rogut à Gorgasse;
L'vn à la jouste adroit, l'autre adroit à la chasse:
Tous deux du vieux Sultan autrefois Favoris,
Et prés du jeune Prince, à la Porte nourris;
Aprés avoir vécu dans la mesme Fortune,
D'vne fameuse mort ont la gloire commune.
Comme quand le Bateur, frappe à coups redoublez,
Les jaunes fils du soc, en gerbes assemblez,
La grange retentit, l'aire se voit jonchée,
D'epics ostez de force, à la paille couchée:
Et par tout où le fleau suit le tour de la main,
Les testes des tuyaux volent avec le grain.
Ainsi Louis donnant, soit sur l'Infanterie,
Soit sur les Corps volans de la Cavalerie;
Fait rouler à ses pieds, des Barbares vaincus,
Les testes dans les pots, les bras dans les écus:
Et par tout on ne void, qu'Enseignes renversées,
Que Bataillons rompus, que Bandes terrassées.
Alferne qui le voit, de meurtres degouter;
Et le trouble, l'horreur, l'épouvente porter,
D'vn mouvement pareil, à celuy de la foudre,
Qu'on ne void qu'au fracas, qu'au débris, qu'à la poudre;
Quelque brave qu'il soit, & quelque grand joûteur,
En vain de l'attaquer, sollicite son cœur.
Il se joint à Molgan, dont la terrible épée,
Fut de la triste mort de vingt Rivaux trempée;
De vingt nobles Rivaux, qui par ses vains défis,
Appellez aux Tournois, publiez à Memfis,
En Lice avecque luy, pour Arsamone entrerent,
Et sa possession, de leur sang luy signerent.
Un Demon furieux au Tournoy presidant,
Et d'vn terrible cor aux clairons répondant,
L'Amour en eut horreur, les Graces en fremirent,
Et d'auprés d'Arsamone en trouble s'enfuïrent.
Alferne à ce second, si barbare & si vain,
Ajoûte encore en tiers, Asiplan l'inhumain,
Qui faisoit devant soy, porter vne coignée,
Affreuse de couteaux plantez sur la poignée:
Presage épouventable! & qui ne promettoit,
Qu'vne tragique mort, à ceux qu'il abatoit.
Prés de cent Chevaliers de ces couteaux perirent,
Qui * le Pas, contre luy, de Thebes entreprirent.
Les cinquante Palmiers sur la Lice rangez,
De leurs harnois captifs long-temps furent chargez:
Et plus long-temps les vents, qui prés de là passerent,
Du malheur des vaincus, en passant soûpirerent.
Le saint Roy tout d'vn temps, de ces trois attaqué,
Ressemble au bastion sur la roche flanqué,
Qui ferme sur son pied, quelque orage qui gronde,
Ne s'émeut aux assauts, ni du vent, ni de l'onde.
Il pare au coup d'Alferne avecque le pavois;
Et luy porte le fer au conduit de la voix:
Il en meurt, & mourant, encore par sa playe,
Son Esprit dépité le blaspheme begaye.
Asiplan furieux, passant sur le vainqueur,
L'alloit du coûtelas, fendre jusques au cœur:
Le vainqueur se détourne; & d'vn coup qu'il allonge,
Le fer qui fume encor, dans le ventre luy plonge.
Il regretta la Lice, & le celebre Pas,
Où tant d'hommes de cœur, perirent de son bras:
Et rendit en mourant, les mains à la coignée,
Qu'il avoit tant de fois, de sang noble baignée.
Molgan qui restoit seul, alloit le bras lever;
Et sur l'armet royal, ses forces éprouver;
Le Prince tourne bride, & luy gagnant la croupe,
Le corps en deux moitiez, sous les costes luy coupe.
Son harnois si fameux, qui jadis en Damas,
Fit gemir six marteaux, & suer douze bras;
Sous l'effort de ce coup, se fend comme l'écorce,
Qui tendre & mince encor n'a pas toute sa force.
Le buste avec les bras trébuche d'vn costé;
Du cheval qui bondit le reste est emporté:
Par tout où va ce corps, l'horreur est à sa suite:
Il oste aux vns l'audace, aux autres la conduite:
Et sans teste, sans bras, sans armes, & sans cœur,
Il abat en passant les plus forts par la peur.

Louis laisse aux fuiars leur frayeur & leur trouble,
Et tourne brusquement, où le combat redouble.
Et comme le carteau, qui descend avec bruit,
Du tonnant Arsenal, où la chaleur le cuit,
Laisse floter en paix, les épics sur les plaines,
Et ne bat que le front des montagnes hautaines:
Ainsi le saint Heros, ne se prend qu'aux plus grands,
Qui sont encore ferme, & retiennent leurs rangs.
Là perit Algofran, qu'vne Licorne blanche,
Une armure d'argent, vne hache à long manche,
Cent chifres de rubis sur son écu tracez,
Cent autres de mesme art, sur sa cotte enlacez,
Et le rouge plumar, qui d'vne Salamandre,
Sembloit sur son armet, comme du feu s'épandre,
Declaroient avec pompe, & d'vn air glorieux,
Guerrier aussi galand, qu'il estoit furieux;
Pour Zahide venu de la rive Persique,
Illustre Pretendant, & Brave magnifique;
Mais alors vlceré du trait de la douleur,
Qui joint au trait d'Amour, luy déchiroit le cœur;
Se figurant à faux, que la belle Guerriere,
Dans les fers gemissoit, des François prisonniere;
Il jonchoit le chemin de cuisses, de cuissars,
De corps, de corcelets, de bras, & de brassars;
Tandis qu'avecque luy, la Licorne aguerrie,
De son bois naturel donnant avec furie,
Renversoit les Piétons, les Cavaliers heurtoit,
Et non moins de la dent, que du front combatoit.
Le barbare Guerrier, & le Coursier sauvage,
D'vne pareille ardeur, animez au carnage,
Arrivent vers Louis, qui les reçoit du fer,
Fait du cheval cornu, voler la corne en l'air;
Et le bras relevé, passant sur le Barbare,
De sa teste en passant, ses épaules separe.
D'vne part, l'Animal desarmé de son bois,
Bondissant sur Asor, l'accable de son poids:
La teste d'Algofran, malgré la Salamandre,
Malgré les feux dorez, qui n'ont pu la défendre,
Roule d'vne autre part, dans son casque charmé,
Et de rubis ardens vainement enflamé;
Tandis que son Esprit, sorti par sa blessure,
Nomme encore Zahide, & plaint son aventure.
Là Musifat sans poil, Asamut sans armet,
Et celuy qui hautain du sang de Mahomet,
Portoit d'vn crespe vert, la teste envelopée,
Tous trois d'vn coup pareil, ont la gorge coupée.
Le triste Elmelanzir, qui couroit à la mort,
Qui l'avoit tant de fois demandée à son Sort,
Blessé du mesme fer, sous la mammelle droite,
Croyant le coup leger, & l'ouverture étroite,
Luy-mesme l'élargit, luy-mesme de la main,
Se tire de regret l'ame, & l'amour du sein:
Et trace en expirant, d'vn doigt de sang humide,
Son nom sur son pavois, & le nom d'Elgatide.
Parmi tant de chevaux, tant d'hommes terrassez,
Aprés tant d'Escadrons, tant de Corps renversez,
Themir qui reste seul, outré de sa défaite,
Se prepare à la mort, plûtost qu'à la retrait.
Il marche fierement vers le Prince vainqueur,
Ses yeux, devant sa voix, s'expliquent pour son cœur.
Sa voix, devant son bras, l'attaque de menace,
Et du courage, en luy, la fureur prend la place.
Je t'apporte, dit-il, la victoire ou la mort:
L'vne est entre mes mains, l'autre en celles du Sort.
Mais de quelque costé, que la balance incline,
Si tu ne vas devant, tu suivras ma ruine:
Et de ma chute au moins jailliront des éclats,
Qui pousseront ta gloire, & ta fortune à bas.
Le saint Roy luy répond du tranchant de l'épée,
La targe quoy que double, en deux parts est coupee:
Et le fer, de son poids, le long du bras glissant,
Entre dans l'épauliere, & l'entame en passant.
Le Barbare en fremit, sa fureur en redouble,
Et la honte, plûtost que le peril, le trouble.
Il resine la bride à la garde du bras;
Il leve des deux mains, l'enorme coûtelas;
Et tandis qu'il balance, & qu'il prend sa mesure;
Louis passe, & le frappe au defaut de l'armure.
Le fer ouvre à la mort, la porte par le flanc;
L'ame surprise en sort, sur vn bouillon de sang:
Et le vaillant Themir, sous qui fléchit * l'Oronte,
Et * le Chezel soûmit, sa corne avecque honte;
Qui fit voler son nom, jusqu'au rivage Indois,
Qui cueillit des Lauriers assez pour quatre Rois;
Laisse au pied de Louis tout ce que la Victoire,
Avoit mis sur son front, & d'orgueil & de gloire.
Le plan de son Empire avec luy renversé,
Et rompu de sa chute, est au vent dispersé:
Mais vn autre * Themir, qui naistra de sa race,
Heritier de son cœur, rival de son audace;
Ses desseins abatus, quelque jour redressant,
Et du Nord jusqu'au Sud, ses conquestes poussant,
Bien loin de là le Gange en étendra les bornes,
Du Nil & de l'Araxe abaissera les cornes:
Le Scythe, le Persan, l'Arabe le craindront;
Des Ottomans sous luy, les Lunes s'éteindront:
Et sous luy tombera, le grand mur qui separe,
L'Empire du Chinois, de l'Empire Tartare.
Cette aisle ainsi rompuë, & tous ses corps défaits,
Louïs tourne, où l'autre aisle ébranloit de son faix
Les Troupes, que Bourbon & le Maistre du Temple,
Animoient de la voix, soûtenoient de l'exemple.
Là le grand Forcadin rangs & files heurtoit:
Armes, hommes, chevaux, bannieres abatoit;
Et trempé de sueur, degoutant de carnage,
La terreur dans les yeux, la fureur au visage,
Alloit le sabre au poing, le long des bataillons,
Comme le Moissonneur va le long des sillons,

Quand il fait sous ses mains, au travail exercées,
Par javelles tomber les moissons herissées.
Son arme ruissela de cent diverses morts:
Il baigna le terrain dn sang d'autant de corps:
Sur le frere mourant, il fit mourir le frere:
Sur le fils languissant, il fit languir le pere:
Il blessa le Breton, sur le Flamand blessé:
Il terrassa le Grec, sur l'Anglois terrassé:
Et la plaine sous luy, devint vne montagne
De mourans d'Italie, & de morts d'Allemagne.
Ainsi le Bûcheron aux bras forts & velus,
Assaillant de la hache, vn peuple au bras feuillus;
Le mont en retentit, les arbres en fremissent:
L'Echo pour eux s'en plaint, les vallons en gemissent:
Là meurent sous le fer, l'Erable & le Sapin:
Là gist vn grand Tillot, auprés d'vn plus grand Pin:
Ici l'Orme en tombant regrette en vain sa force:
Ailleurs vole vne branche, ailleurs vole vne écorce:
Et la terre ne peut suffire à l'embarras,
Des cimes & des troncs, des testes & des bras.
Alexis, Philosophe aussi brave que sage,
Aumale, Chevalier fameux par son courage,
L'vn Grec, l'autre François, & tous deux renommez,
Tous deux d'vn zele égal au combat animez,
Le hautain Sarrazin de concert attaquerent:
Et blessez de sa main, à ses pieds trébucherent.
Le Guerrier Philosophe atteint sous le costé,
Rendit la vie à Dieu, comme vn gage presté:
Et le noble François, d'vne ame forte & grande,
De la sienne luy fit vne honorable offrande.
Sommievre les suivit, pour qui mille brebis
Paissoient le long des bords, où se traisne à longs plis
L'Arse, où l'on void briller l'écaille tavelée
De la Truite de pourpre & d'argent étoillée.
Et Clermont le chasseur, chez qui l'enclos des cours,
L'enceinte des vergers, la couronne des tours
De hures de Sangliers, & de Loups étoffées,
Estoient aux villageois d'agreables trophées.
Chabanes, qui sçeut mieux qu'aucun autre Guerrier,
Entrelacer le Myrte avecque le Laurier:
Brave entre les Galans, Galand entre les Braves,
Et possesseur discret de cent beaux cœurs esclaves;
Combatoit des premiers, diapré de cent nœus,
Où cent chiffres pendoient environnez de feux;
Et hautain du cimier, élevé sur sa teste,
Où l'Amour d'vne fléche à partir toûjours preste,
Sans s'élever jamais, & sans jamais blesser,
Sembloit voler toûjours, & toûjours menacer.
Cette pompe amoureuse offença Rosebare,
Qui de mine, d'esprit, de naissance barbare,
Sur sa puissante targe, en devise portoit,
Un Amour enchaisné, qu'vn Vautour becquetoit.
Sur Chabanes il frappe; & fait dn cimeterre,
Qui tombe sur l'armet, voler l'Amour à terre.
Et la bravade encore à l'injure ajoûtant,
Ton Patron, luy dit-il, sur la poudre t'attend,
Lasche qui dans la guerre amenes la mollesse:
Et qui mesles la force avecque la foiblesse.
Et du mot & du coup Chabanes depité,
Luy répond d'vn revers, qui luy fend le costé:
Le fer, le froid, la mort entrent par la blessure,
Et l'ame dépitée, en sort avec murmure.
Forcadin avec luy d'vne Louve allaité,
Par Olzon le Sauvage, avecque luy porté,
Survient comme il expire, & void fumer l'épée,
Du sang qu'il chetissoit, jusqu'aux gardes trempée.
Comme du haut de l'air, l'Aigle aprés de longs cris,
Fond sur vn grand serpent meurtrier de ses petits,
Qui la dent rouge, encore, & l'écaille livide,
Avec crainte descend, du nid qu'il laisse vuide.
De mesme Forcadin, de sa perte irrité,
Et piqué du dépit, à son deüil ajoûté,
Sur Chabanes fondant, d'vn revers le terrasse,
Trois fois le fait fouler, au fougueux Grondicasse,
Qui de son Maistre encor la fureur secondant,
A l'outrage des pieds, joint celuy de la dent.
Ainsi mourut ce Brave; & sur les bords de Loire,
Où resterent les cœurs captifs de sa memoire,
Les Peupliers pâlissans, & les Saules chenus,
Pour luy la teste basse, & les bras demi-nus,
Long-temps furent en deüil, long-temps le regretterent:
Et plus long-temps encor les Graces le pleurerent.
Rosebare vengé, Forcadin s'avançant,
Et devant soy Guidons & Cornettes poussant,
Par des fleuves de sang, par des monts de carnage,
Se fait à l'Oriflame vn terrible passage:
Et moissonnant à droit, à gauche moissonnant,
Renversant les plus forts, les plus fiers étonnant,
Est semblable au Faucheur, qui sous la faux tranchante,
Fait à ses deux costez tomber l'herbe mourante:
Tandis que sur le pré dépoüillé par le fer,
De ses plaintes en vain, la Cigale emplit l'air.
Ce que l'huile est au feu, qui fait dans la fournaise,
Des rameaux & des troncs, vne commune braise:
Le sang l'est à l'ardeur, dont ce cœur inhumain,
Détruit files & rangs abatus de sa main.
Mais plus il en détruit, plus il en veut détruire:
Et le fer de la mort, joint au sien s'entend bruire.
Tout s'ébranle à ce fer, tout succombe à son poids,
Il tranche, il fend, il perce en tumulte & sans choix.
Ce n'est plus vn combat, ce n'est qu'vne furie;
Et ce qui fut valeur, est devenu furie.
Les plus fiers des François, raliez en vn corps,
Accourent au secours, par la foule des morts:

L'ordre se rétablit, le carnage redouble :
Forcadin de nouveau par tout remet le trouble :
Il coupe à Brun le flanc, malgré le corcelet :
A Thavanes la main, malgré le gantelet :
La reste à Vauquelin, pour qui le Fleuve d'Orne,
De regret arracha les roseaux de sa corne :
Et la Nymphe des eaux, que Vauquelin cent fois,
Réveilla de sa lyre, anima de sa voix,
Encore maintenant, en silence soûpire,
La perte de sa voix, & celle de sa lyre.
A ce trouble, au galop Lisamante arrivant,
Sur son coursier qui semble vn Animal de vent,
Croit courir au combat, & court à la Couronne,
Qui sur elle descend, & dés-ja l'environne.
Le celeste Guerrier qui l'assiste & la suit,
Autour d'elle en volant, fait grand jour & grand bruit :
Et pour donner du lustre à son heure derniere,
Met du feu sur son casque, en met dans sa visiere :
Et de son coûtelas fait jaillir vn éclair,
Qui de loin porte aux yeux les menaces du fer.
Elle ne pousse rien, qu'elle ne le renverse ;
Rien ne soûtient son bras, soit qu'il taille, ou qu'il perce :
Bethunes qui la suit, prest à la secourir,
Et si sa mort luy sert, prest encore à mourir,
S'étonne de la voir si prompte & si hardie,
Rouler comme le feu d'vn subit incendie,
Qui de feüilles nourri, dans le sein d'vn buisson,
Et par vn vent soudain porté sur la moisson,
Au travers des sillons fait de funestes ruës ;
Détruit en petillant le travail des charruës ;
Et passant de fureur jusqu'aux prochains ruisseaux,
Met en cendres leurs jones, & fait boüillir leurs eaux.
Forcadin reconnoist la vaillante Guerriere,
Aux éclairs que ses yeux jettent par la visiere.
La mort de Meledin de sa main égorgé,
L'affront fait à l'Estat, par sa mort outragé,
Rentrent dans son esprit, renouvellent sa rage,
Et contre Lisamante enflament son courage.
Infame, luy dit-il, contre elle s'avançant,
Et tout d'vn temps la voix avec le bras haussant ;
Tu soüilles donc encor le jour, l'air & la terre ?
Et le Ciel impuissant, est pour toy sans tonnerre ?
Mais impuissant ou fort, il tonneroit en vain ;
Sa foudre est inutile où peut aller ma main :
Et l'Ombre du Sultan à qui je dois ta teste,
L'attend de cette épée, & non de la tempeste.
Finissant à ces mots, il abaisse le fer,
Qui siffle, qui menace, & qui fait fremir l'air.
A la mort qui le suit, Bethunes se presente ;
Et pour la détourner du front de Lisamante,
Porte le bras au coup, qui luy fend le pavois,
L'entame vers le coude, & luy coupe deux doigts.
Le Barbare en rugit, & l'affreuse lumiere,
Qui luy jaillit des yeux, met en feu sa visiere.
Il repasse, & l'Amant à qui la noble peur,
Que luy donne l'Amour, a redoublé le cœur,
Repassant entre deux, reçoit pour la Guerriere,
Le coup sur l'autre main, qui luy restoit entiere.
Elle tombe ; & le fer qu'elle ne peut lascher,
Semble encor en tombant, l'Infidele chercher.
Forcadin de nouveau s'enflame de colere :
De nouveau sa voix tonne, & son regard éclaire,
Et comme il veut passer, pour la troisiéme fois,
Bethunes sans épée, & mesme sans pavois,
Son cœur luy tenant lieu de pavois & d'épée,
N'ayant plus qu'vne main dés-ja demi coupée,
Perclus de toutes parts, de nulle part vaincu,
Fait du corps qui luy reste, à la Veuve vn écu :
Et pour elle reçoit le coup du cimeterre,
Qui luy fend la cuirasse, & l'étend sur la terre.
De là vers Lisamante il se tourne en mourant,
Et de ses derniers vœux encor la secourant,
Astres au moins, dit-il, purs Auteurs de ma flame,
Gardez qu'elle s'éteigne, au partir de mon ame :
Et faites-en plûtost vn feu juste & vengeur,
Qui nourri de mon sang, & sortant de mon cœur,
Saute à cét Inhumain, le brûle, le tourmente,
Et de sa cruauté preserve Lisamante.
Mais ces vœux amoureux, par le vent emportez,
Ni des Astres ne sont, ni du Ciel écoutez :
Et le Ministre aislé, Tuteur de la Guerriere,
Luy montre la Couronne au bout de la carriere.
Pressant des éperons, les deux flancs du coursier,
Et le bras élevé, faisant luire l'acier,
Elle frappe en passant l'armet de l'Infidele :
Et fait de son Dragon, en l'air voler vne aisle.
Soit du casque batu, soit du sabre batant,
Il sort avec éclair vn feu pirouëttant,
Qui semble estre soufflé de l'orgueilleuse beste,
Qui terrible de queuë, & terrible de creste,
Saillit, tourne, étincelle, & de ses sifflemens,
Anime Forcadin, & suit ses mouvemens.
Le Barbare immobile au coup de Lisamante,
Comme l'est vn rocher au coup de la tourmente,
Tourne la main, la bride & le coursier puissant,
Qui prend part à son ire, & son dépit ressent :
Et comme elle revient, plus fiere & plus fougueuse,
Accusant son épée, & l'appellant trompeuse ;
Sur elle Forcadin s'élance de fureur,
Et d'vn coup, dont le fer devoit avoir horreur,
Luy perce le pavois, le baudrier, la cuirasse,
Traverse le rets d'Hor, qui sur le sein se lace
Et ce sein, où la grace avoit toûjours regné,
De son sang, qui jaillit à boüillons, est baigné.
En vain, la forte Veuve à ce coup s'évertuë,
Là du poids de la mort, & du sien abatuë,
A l'heure inévitable enfin elle se rend ;
Et tombe prés du corps de Bethunes mourant.
Mais tombant elle fait, ainsi que fait la Palme
Qui forte dans l'orage, & belle dans le calme,
Sous l'injure du fer, à peine succombant,
Dresse encore les bras, vers le Ciel en tombant.

Et plainte des Zephyrs, de l'Aurore pleurée,
Aprés sa cheute encor paroist grande & parée.
Plus belle & plus prisée, en ce dernier moment,
La chaste Veuve expire, auprés de son Amant.
Elle luy tend la main, dés-ja froide & pesante;
Luy parle comme Amie, & non pas comme Amante.
Et tandis qu'il reçoit ce gage d'amitié,
Qui pour surcroist, ajoûte à l'amour la pitié,
D'vn soûpir, qu'il confie à sa seule pensée,
Il soulage le feu dont son Ame est pressée.
Encore est-ce à regret, qu'il consent que son cœur,
Par sa playe en découvre, au dehors la lueur:
Et son respect n'en fait que d'vn triste silence,
Et d'vn sanglot plus triste, à la Mort confidence:
A la Mort qui ne peut son secret reveler;
Qui ne peut qu'aux Tombeaux, qu'aux Ombres en parler.
Son espoir est au moins, que sa pudique flame,
Sans matiere & sans ombre, allant aprés son Ame,
Et de la Terre au Ciel, avec elle passant,
Se verra toute pure, & telle qu'il la sent:
Et Lisamantre, alors, si purement aimée,
N'aura point de regret, de l'avoir allumée.
L'Esprit de l'Heroine enlevé cependant,
Par le Garde immortel, de son Sort Intendant;
Va tout brillant du feu, qu'il épand de soy-mesme,
Recevoir dans le Ciel vn double Diadême.
L'Esprit respectueux de Bethunes le suit,
Par vn long trait de jour, qui sur sa trace luit.
Respect Fils de l'Amour, Vertu Sœur de la Gloire,
Quelle assez riche plume écrira cette Histoire?
Et quel si sage Amant, sur ce Modele vn jour,
Prenant l'esprit, la forme, & le trait de l'Amour,
Pour en faire vn exemple, à la Race future,
Aura l'art d'en tracer en ses mœurs la peinture?
De ces deux grandes Morts, le deüil & la douleur,
Vont d'esprit en esprit, passent de cœur en cœur.
De ses aisles au loin, la Renommée errante,
Semble répandre en l'air, le sang de Lisamante:
Et comme si des feux allumez de ce sang,
Passoient avecque bruit, de l'vn à l'autre rang,
L'vn tourne, l'autre court, l'vn presse, l'autre avance,
Et d'vne égale ardeur, tous vont à la vengeance.
Ainsi, quand la Genisse au front blanc & cornu,
Du Fleuve, de l'herbage, & des saules connu,
Aprés avoir en vain combatu pour sa vie,
D'vn Lion plus fort qu'elle, a la faim assouvie;
La Riviere s'en plaint, la Saulsaye en fremit:
Le troupeau languissant sur l'herbage en gemit:
Les Taureaux mugissans auprés des vaches mornes,
Demandent le combat, & presentent leurs cornes:
Et des hameaux voisins, les Bergers s'amassans,
Courent au son des cors, le meurtrier menaçans;
Tandis que méprisant & leur bruit & leur trouble,
Que le vallon repete, & que le bois redouble,
L'orgueilleux sur sa proye, en repos aculé,
Lesche encore la terre, où le sang a coulé.
Forcadin, pour avoir vne vengeance entiere,
Fait enlever le corps de la chaste Guerriere.
Il fut des Sarrasins par deux fois emporté;
Deux autres fois il fut aux Sarrasins osté:
Et la troisiéme fois demeurant sur la terre,
Triste & noble sujet d'vne terrible guerre,
Il fut noyé de sang, il fut couvert de corps,
Et tout mort qu'il estoit, il causa mille morts.
Là cent Braves couchez sa Tombe composerent,
Et de cent noms fameux l'Epitaphe en formerent.
Epouventable Tombe! Epitaphe sanglant!
Mais Tombe plus illustre, Epitaphe plus grand,
Que tout ce que le luxe, & tout ce que l'Histoire,
Ont fait d'illustre à voir, ont fait de grand à croire!
Que ne fit point Harcour du sens, du cœur, du bras?
Quel sang ne rougir point son large coûtelas?
Le Perse, le Syrien, l'Arabe s'y meslerent,
Et jusqu'au gantelet, par ruisseaux luy coulerent.
Il faussa la cuirasse au superbe Alasrin:
A Zoragan l'armet, quoy qu'aussi fort que fin:
Et coupant à Zumel, boucles, plaques & mailles,
De son ventre fendu, fit saillir les entrailles.
Les Barbares dés-ja ployant sous ses efforts,
Le laissoient sur le champ maistre du chaste corps:
Quand Forcadin criant, au combat les rappelle:
Les foudres de son bras, sur les Francs renouvelle:
Et si dans ce moment Harcour fut garanti,
Si le fer Sarrasin fut ailleurs diverti,
Ce fut par la vertu du brave Sainte-Maure,
Qui ruisselant du sang des bandes de l'Aurore,
Vint avec Chastillon, la Guiche, Josserans,
Rasseurer cette troupe, & rétablir ses rangs.
Mais ni rangs rétablis, ni troupe rasseurée,
Où donne Forcadin, ne sont pas de durée.
Sous luy le sang déborde, & roule à gros boüillons,
Comme l'eau qu'vn torrent pousse dans les sillons:
Il tranche d'vne part, d'vne autre part il perce:
Où ses coups ne vont point, sa menace renverse:
Et son fer redoutable, aux Chefs, comme aux Soldats,
Peut à peine suffire aux efforts de son bras.
Dés-ja les plus hardis cedant à son audace,
Demarchoient en branlant, & luy quittoient la place:
Dés-ja Charles d'Anjou prisonnier & blessé,
Le Grand Maistre du Temple aveuglé & terrassé,
Et Bourbon loin de là, donnant la chasse aux bandes,
De Thebes, de Memfis, d'Abide, & de Brabandes,
Laissoient la course libre, à cét Impetueux,
Que les Corps ébranlez, voyoient fondre sur eux;

Louis alors passant, dés-ja vainqueur d'vne aisle,
Instruit de la funeste & tragique nouvelle,
Laisse fuir vn gros qu'il avoit renversé:
Dissipe vn autre gros, sur sa route pressé:
Et pareil au torrent, fougueux fils de l'orage.
Pareil au trait de feu décoché du nuage,
Sur files & sur rangs, fond l'épée à la main,
De morts tombans en foule accable le terrain:
Et fait tant qu'il arrive au General Barbare:
Abat devant ses yeux, l'enorme Alazubare,
Qui de l'Oronte au Nil, par sa taille connu,
Et de Suze à Memfis, depuis peu revenu,
D'vne barre affilée, & de deux parts tranchante,
Couvroit de corps tronquez, la plaine rougissante,
Et sur vn Elephant, à l'escrime exercé,
Et non moins au combat, qu'au manege dressé,
Par tout où le portoit l'effroyable monture,
Dans les bandes faisoit vne déconfiture;
Telle qu'vn grand rocher, par le temps ébranlé,
La fait dans les moissons, où le vent l'a roulé.
Ce Colosse tombant, & sa teste coupée
Tombant avecque luy, sous la royale épée,
L'Animal escrimeur à sa chute hurlant,
Et de sa longue trompe, vn coûtelas roulant,
Se tourne vers Louïs, de force & d'art l'attaque:
Louïs d'vn prompt revers, tranche frontal & plaque:
Et fait avecque bruit, tomber entre les morts,
Sa teste d'vne part, & de l'autre son corps.
De ce terrible coup, cent Barbares branlerent:
Plus de cent, les arsons & les étriers quitterent:
Le fracas, la lueur, le mouvement du fer,
Pour suivre les fuyars, se redoublent en l'air:
Et l'effroy dans leurs yeux, l'erreur dans leurs oreilles,
A ces deux grandes morts, en font mille pareilles.
Forcadin mesme en sent vne soudaine horreur,
Qui change malgré luy, l'assiette de son cœur.
Je ne sçay quoy d'affreux, le serre & l'environne:
Sans qu'il tremble, il s'émeut; sans qu'il craigne, il s'étonne.
Soit qu'à l'Astre du Roy, son Astre se rendant;
Et son mauvais Demon, au bon Ange cedant;
Il sentist defaillir sa force, à leur retraite,
Et qu'il en augurast sa future défaite:
Soit que l'heure marquée à sa fin s'approchant,
Et que la mort dés-ja de ses mains le touchant,
Un froid sombre & pesant, de ses mains inhumaines,
Luy glissast dans le cœur, luy coulast dans les veines;
Les esprits chands & prompts, qui dans son corps servoient
D'ame seconde aux nerfs, & ses membres mouvoient,
Amortis tout à coup, dans leur source languissent:
Et de là, vont à peine, aux bras qui s'engourdissent.
Il s'excite pourtant, à tirer de son cœur,
Tout ce que l'ame encore y retient de vigueur;
Et bien loin de fuir, ou de cacher sa teste
A l'éclair messager du coup de la tempeste;
Il veut par vn dernier & memorable effort,
Faire bruire sa chute, & relever sa mort.
Mais son cœur à ses bras, peut à peine s'étendre,
Et ce qu'il eut de feu, n'est plus que de la cendre.
Le saint Roy cependant, vient l'epée à la main,
Plus grand que de coûtume, & d'vn air plus qu'humain:
Et comme le Sanglier fameux par la victoire
De cent Limiers défaits, de son arme d'yvoire,
Reçoit sans reculer, la mort que le Chasseur,
Par l'éeusson fendu, luy porte dans le cœur:
De mesme Forcadin, quelque effort qu'il se fasse,
Pour rallumer le feu de sa premiere audace,
Ne trouvant que langueur, que froideur en son bras,
A peine & pesamment, leve le coûtelas:
Et le vain souvenir de sa valeur éteinte,
Ne luy sert, qu'à mourir fierement & sans crainte.
Il tombe aux pieds du Roy, d'vn coup seul abatu:
Mas il garde en tombant, quelque ombre de vertu:
Sa fierté sur son front se conserve en sa place:
Son œil mort épouvente, & sa mine menace.
Et comme vn Pin long-temps reconnu Roy de l'air,
Quand il cede à l'effort, ou du vent, ou du fer,
Abat avecque soy, tout ce qui l'environne;
Ebranle les Sapins, & les Cedres étonne:
Et tout le Peuple vert, émeu d'vn long fracas,
Semble vouloir fuïr de la teste & des bras.
Ainsi la mort d'vn Chef si grand & si terrible,
A la fuite, à la route, est vn signal horrible.
Un gros de Musulmans ferme encor & pressé,
Par le Prince vainqueur est de force enfoncé.
Charles qu'ils emmenoient, delivré par son Frere,
A la valeur joignant la honte & la colere,
Preste ses mains contre eux à son Liberateur:
Saute au fer d'Aluzan le celebre Lutteur:
Abat piques, marteaux, coûtelas, halebardes,
Et venge sa prison, par la mort de ses Gardes.
Dés-ja des Sarrasins rompus & renversez
Les Escadrons défaits, les Drapeaux terrassez,
Etaloient vn Theatre aux yeux de la Victoire,
Pompeux en son horreur, & terrible en sa gloire;
Lors que sur le Vainqueur, dans l'espace de l'air,
Parmi les feux serains d'vn pur & long éclair,
Un grand Aigle planant, d'vne aisle lente & calme,
En passant laisse choir, vne branche de Palme.

Cela fait, on le void sur sa teste tourner ;
Soit pour luy conjoüir, ou pour le couronner :
Et tirer vers la plaine, où sur le haut des Tentes,
Des Sarrasins défaits les Enseignes flotantes,
Sembloient d'vn bruit confus, & d'vn long tremblement,
Presager du combat le triste evenement.
Le Saint Roy reconnoist le conducteur celeste ;
Se prepare à le suivre au combat qui luy reste ;
Se met au front des Corps les plûtost ramassez ;
Arrive au Camp Barbare, en franchit les fossez ;
Porte par tout le fer, le trouble & l'épouvente ;
Et mene par le sang, la Mort de Tente en Tente.
Cependant Adelin, forme vn gros avancé,
Du Corps des Mammelus, par le Camp dispersé ;
Et prenant avec eux, soixante halebardes,
Qui du sacré Tresor ; restoient les derniers Gardes,
En fait pour le sauver, vn dernier bataillon :
Et marche avecque luy, droit au grand pavillon.
Muratan qui l'observe, à Loüis se presente,
Et dit, en luy montrant l'Escadron & la Tente :
Cette Tente, Seigneur, qui luit de pourpre & d'or,
Est celle où vous devez chercher le saint Tresor.
Mais devant il vous faut vn combat entreprendre
Contre ce dernier Corps, qui va pour le défendre.
Il est des Mammelus ; & vous sçavez, Seigneur,
Si contre eux aujourd'hui, je dois manquer de cœur :
Si j'ay droit d'avancer la peine de l'injure,
Que doit faire à mon Sang, leur revolte future.
Muratan sur ces mots se mettant dans le cœur,
Que si des Mammelus, il peut estre vainqueur ;
Leur défaite pourra détourner de sa Race,
Le funeste complot dont le Ciel la menace ;
S'appreste à la carriere, & promet au long Pin,
Qu'il couche sur l'arrest, la teste d'Adelin.
Mais, qui jamais changea, qui rompit les mesures,
Du Destin des Estats, & de leurs aventures ?
Et quel Esprit jamais, quel bras fut assez fort,
Pour détourner le poids, & la pente du Sort ?
Loüis, sur cét avis, à donner se prepare :
Muratan le premier, va contre le Barbare,
Qui vient de son costé, porté sur vn coursier,
Plus viste que le vent, quoy que chargé d'acier.
La rencontre fut rude, & les lances romperent :
Les chevaux quoy que forts, sur le champ s'aculerent :
Le fer de Muratan l'épauliere perça,
Et la pointe quarrée en l'épaule laissa.
Mais celuy d'Adelin, portant sous la mammelle,
Enfonce la cuirasse, & le corps aprés elle.
Le Prince converti couché sur le terrain,
Vers le Ciel qui l'attend, leve l'œil & la main :
Son Ame par la Foy, par l'eau renouvellée,
Est presentée à Dieu, par vne Troupe aislée :
Et les Chantres Vieillars, à son couronnement,
Redoublent leur concert, & renforcent leur chant.
Loüis de son costé pousse Officiers & Gardes :
Fait tomber sous le fer lances & halebardes ;
Enfonce, rompt, dissipe, & du poids de son bras,
Fait trebucher chevaux & chevaliers à bas.
Ce qu'il laisse échapper est défait par sa suite :
Les Mammelus pressez se sauvent à la fuite :
Et leur Chef Adelin, dés-ja foible & blessé,
D'vn sort plus malheureux par Loüis menacé,
Luy laisse le champ libre, & reserve sa teste,
Aux revolutions que la Fortune appreste.
Si-tost que le saint Roy victorieux par tout,
Vid le Camp saccagé, de l'vn à l'autre bout ;
Tandis que le Soldat assouvi du carnage,
Relasche sa colere, & se tourne au pillage :
Il marche des Prelats & des Chefs assisté,
Vers vn grand Pavillon, de pourpre marqueté,
Où l'Aigle conducteur, perché sur vne Lune,
Passe de sa défaite & de son infortune,
Sembloit d'vn signe d'aisle, & d'vn long sifflement,
Appeller le vainqueur à son couronnement.
Il s'approche, il descend, & tandis qu'il s'appreste,
D'vn zele tendre & noble, à la sainte conqueste ;
Tandis que les Prelats, & les Barons Chrestiens,
De leurs vœux redoublez accompagnent les siens ;
Et que de tous costez, à voix haute resonne,
Un hymne au Dieu Sauveur, vn hymne à sa Couronne ;
Melezar establi Garde depuis long-temps
Du saint depost fatal au Sceptre des Sultans,
Sort de la riche Tente, avec vn équipage,
Capable d'effrayer le plus hardi courage.
D'vne main il menoit vn Lion attaché ;
Mais vn Lion terrible, & d'vn long crin caché :
De l'autre il brandissoit vne enorme coignée,
Au manche armé de clous jusques à la poignée :
Et du cuir d'vn Dragon, en armure taillé,
Sa teste estoit affreuse, & son corps écaillé.
Le sauvage animal, & l'homme plus sauvage,
S'apprestent au combat d'vne pareille rage.
L'vn de sa queuë égale aux bras d'vn Pin feüillu,
Bat de coups redoublez son flanc large & velu :
L'autre afin d'échauffer de dépit son audace,
De ses propres liens le secouë & l'agace.
Il luy répond d'vn œil, secondé d'vne voix,
Qui mesle le tonnerre à l'éclair par trois fois.
A ce défi terrible, vne mortelle crainte,
Au front des plus hardis long-temps demeure empreinte :
Loüis se met en garde, & d'vn air asseuré,
D'vn pied ferme, & d'vn bras à vaincre preparé,
Fait signe à ses Barons, que de cette victoire,
Il veut tout seul avoir le peril & la gloire.

L'Animal détaché s'élance de fureur,
Tout fremit alentour, ou paslit de terreur:
Le Roy seul intrepide, & gardant sa posture,
Dans la gorge luy fait vne large ouverture.
La mort par cette porte, avec le fer entrant,
Et jusques dans le cœur sans détour penetrant,
Il tombe, & d'vn long cri, qu'avec le sang il jette,
Il annonce au Geant sa prochaine défaite.
Le Roy tourne vers luy le fer encore chaud;
Il vient contre le Roy, l'œil en feu, le bras haut:
L'vn instruit & vaillant, joint l'adresse à l'audace:
L'autre aussi lourd que fort, se soûtient sur sa masse:
Et de leurs bras tous deux, leur fortune esperant,
D'vne égale fierté, tous deux se mesurant,
Louis fait vne feinte, & menaçant la teste,
Où luisoit du Dragon l'épouventable creste,
Luy fait passer le fer, de l'vn à l'autre flanc:
Il en sort à boüillons, deux rivieres de sang:
Et la tour de son corps, de ce coup renversée,
Fait gemir en tombant la campagne affaissée.
Mais avant que ses yeux se fermassent au jour,
Et que la nuit entrast dans cette enorme tour;
Son noir Esprit forgea cette lasche malice,
Dont vn Demon plus noir, avec luy fut complice.
Je te cede, dit-il, en cedant à ton Sort,
Qui veut que ta vertu fasse honneur à ma mort.
Il ne manque qu'vn point, à cette triste gloire;
Tu l'y peux ajoûter, sans ternir ta victoire.
Ordonne que mon corps, dans les Tombes soit mis,
Que les Princes d'Egypte ont auprés de Memfis.
Si mon Destin n'a pu satisfaire l'envie,
Que j'eus de m'élever sur leur Thrône en ma vie;
Leur monument au moins couronnera mes os,
Et mon Ombre y sera desormais en repos.
Satisfais ce desir; & puisque l'heure presse,
Reçoy avant ma mort, l'avis que je te laisse.
Dans cette riche Tente, où se trouve amassé,
Tout ce qu'eut de plus beau le temps qui s'est passé,
Sur toute autre richesse éclate vne Cassette,
En ouvrage, non moins qu'en étoffe parfaite.
Là furent autrefois par Almet enfermez,
Deux Cercles épineux en Couronnes formez.
L'vn fut, comme l'on croit, le sanglant Diademe,
Dont jadis les Juifs punirent le blaspheme
De celuy qui vouloit, pour se faire leur Roy,
Exterminer leur Temple, & détruire leur Loy.
Le second Cercle, en tout, à ce premier semblable,
Fut charmé par Almet d'vn charme inévitable:
Mais d'vn charme si fort il fut ensorcelé,
Un esprit si malin au charme fut meslé,
Qu'à tout autre Païs, qu'à l'Egypte funeste,
Avecque soy par tout, il portera la peste.
Prens-y garde, & t'abstien d'vn bois si dangereux;
Et de crainte d'erreur, fais les brûler tous deux.
Il finit à ces mots, & comme vne grande Ombre,
Son Ame descendant vers le rivage sombre,
Encore entre les morts se voulut signaler,
Et parmi les Sultans prétendit se mesler.
Mais dans l'Esprit du Roy, ses paroles laisserent,
Deux soins bien differens, qui son cœur diviserent.
Il entre cependant des Prelats assisté:
Il se répand sur eux vn air de pieté:
Dans leurs ames l'horreur se mesle avec la crainte;
Mais cette crainte est calme, & cette horreur est sainte;
Et chacun croit sentir la presence de Dieu,
Qui sans se faire voir, se découvre en ce lieu.
Le coffret d'or ouvert deux Couronnes presente,
Dont l'vne n'est en rien de l'autre differente.
Elles sont toutes deux de pareille grandeur,
De semblable matiere, & d'égale rondeur;
Et toutes deux estant d'épines herissées,
Le Saint Roy, dans le trouble où tombent ses pensées,
Ne sçait en ce combat de crainte & de desir,
Ni laquelle laisser, ni laquelle choisir.
Il leve enfin les yeux & l'esprit vers la Source,
D'où le vray, d'où le beau, d'où le bien ont leur course:
Et demande à celui, dont la teste autrefois,
Fut couverte pour nous d'épines sur la Croix,
Que de ce tour brillant de lumiere eternelle,
Dont maintenant son front dans la gloire étincelle,
Il descende vn rayon de divine clarté,
Qui separe l'erreur d'avec la verité.
A peine il acheva son ardente priere,
Que par vn long rayon de celeste lumiere,
A la cassette d'or, vn feu soudain se prit,
Qui la fausse couronne en vn moment défit.
Delà, ce feu roulant sur les tresors profanes,
Soit sur ceux des Sultans, soit sur ceux des Sultanes,
Embrase Diamans, Escarboucles, Rubis;
N'épargne ni les noms, ni les arts, ni les prix:
Et ne laisse dans l'air, que la Couronne sainte,
Qui de l'embrasement, comme d'vn poesle ceinte,
Triomphe de l'orgueil & de la vanité,
De tout ce que le Monde jadis a respecté:
Et reçoit, comme encens, les diverses fumées,
Des Couronnes des Rois, sous elle consumées.
D'elle-mesme de là, vers Loüis s'avançant;
Et sur son front baissé, tout à coup s'abaissant,
Tandis que d'allegresse au loin le Camp resonne,
Des peines & du sang de son Dieu le couronne.
Heureux couronnement, à quoy du haut des Cieux,
Applaudit le Senat des Heros glorieux:
Que les Princes vieillards sur leurs harpes chanterent;
Et que les Chœurs aislez, de concert annoncerent.
Cela fait, on choisit des Sarrasins vaincus,
Les drapeaux, les harnois, les armets, les escus;

On en dresse vn Trophée, où la Croix conquerante,
A le pied sur le front de la Lune sanglante.
Cent Guidons alentour, cent Etendars liez,
Sont avec leurs Croissans sous elle humiliez :
Et cent arcs débandez, cent trousses renversées,
Luy font comme vn tribut de leurs fléches froissées.

Là tout le Campvainqueur, sous les armes rangé,
A l'exemple du Roy, suit la voix du Clergé :
Et les Hymnes chantez au Dieu de la Victoire,
De tant de grands exploits, luy rapportent la gloire.

REMARQUES.

L'HEBREU CONQUERANT. *pag.* 223. *col.* 2.] Cét Hebreu conquerant est Josué, à la voix duquel le Soleil s'arresta, pour luy donner le temps de défaire les Ennemis de Dieu.

CETTE MER PESANTE. *pag.* 216. *col.* 2.] C'est la Mer morte connuë de tous ceux qui ont connoissance de la Carte de Judée.

L'OMBRE DE SODOME. *pag.* 226. *col.* 2.] Il faut entendre par là les vapeurs noires, & les fumées de mauvaise odeur, qui s'élevent de ce grand Lac, qui occupe la region où se voyoient autrefois les cinq Villes qui furent brûlées du feu du Ciel.

QUI LES HORDES ARROSE. *pag.* 224. *col.* 2.] Les Hordes sont les Bourgs des Tartares.

L'ESCARLATE DE TYR. *pag.* 225. *col.* 1.] La pourpre de Tyr estoit autrefois estimée sur toute autre.

SOUS LE CIEL D'OFIR. *pag.* 225. *col.* 1.] Ofir est vne Region Orientale, renommée par l'abondance & par la pureté de l'or qui s'y trouvoit.

QUE LES PAS. *pag.* 227. *col.* 2.] Autrefois on appelloit Pas, les lieux où il y avoit des Chevaliers qui les défendoient, & qui ne permettoient pas que personne y passast sans rendre combat.

SOUS QUI FLECHIT L'ORONTE. *pag.* 228. *col.* 2.] L'Oronte est vn fleuve celebre en Asie: & le Chezel est vn autre fleuve de Tartarie.

MAIS VN AUTRE THEMIR. *pag.* 228. *col.* 2.] Cét autre Themir est Tamberlan, dont la grandeur & les conquestes sont ici predites.

FIN.

ENTRETIENS
ET
LETTRES POETIQUES.



A MONSEIGNEUR LE PRESIDENT DE MESMES.



ONSEIGNEUR,

Les Muses que je vous presente, n'ont point d'affaire en la Grand' Chambre: & ce n'est pas pour vous recommander leur droit; c'est pour vous rendre leurs devoirs que je les amene. Aussi ne pourriez-vous pas estre leur Juge, quelque reputation de justice, que vostre integrité vous ait acquise. Si elles ne vous sont alliées dans le degré de l'Ordonnance, vous leur avez toûjours esté si ami: &

de tout temps elles ont esté si attachées à vostre Famille, que leurs Parties seroient bien fondées de vous recuser en leur cause: & vous seriez mal fondé de vous en plaindre.

Les plus fameuses & les plus celebres du temps des Valois, estoient ou Amies, ou Domestiques, ou Pensionnaires de vos Peres: & pour ne rien dire de Turnebe, de Lambin, de Muret, qui n'ont pas crû pouvoir donner à leurs Ouvrages des Patrons plus glorieux & plus illustres; le Nom de MESMES *chanté plus souvent dans les Poësies de Passerat & d'Aurat, que le nom des Princes de ce temps-là, est vn témoignage qu'ils se trouvoient mieux des Bienfaits de vostre Maison, que des Liberalitez de la Cour. Il est vray pourtant que cette Cour-là n'estoit pas ignorante: encore moins estoit-elle avare. Le Duc de Joyeuse qui donna dix mille escus pour vn Sonnet, n'estoit pas de ceux qui ne sont liberaux que de baise-mains, & ne sont bien qu'en reverences. Et Des-Portes, Bertaud, Du Perron, peuvent estre bons témoins, que le Maistre d'vn Favory si magnifique ne recevoit pas pour rien l'encens des Poëtes: & qu'au moins fournissoit-il aux frais de leurs Sacrifices.*

Cette affection de ceux de vostre Famille envers les Muses & les Gens de Lettres, n'est pas demeurée dans le Regne des Valois: Elle a passé aux Regnes suivans: & de tous les heritages que vos Ancestres vous ont laissez, c'est celuy-là qui s'est le mieux conservé dans vostre Maison; & qui a esté partagé le plus également, entre Vous & Messieurs vos Freres. Feu Monsieur le President de MESMES*, ne s'est pas moins signalé par là, que par sa capacité, & par ses Charges. Son Logis estoit à Paris, ce que l'Academie & le Lycée estoient autrefois à Athenes: & les Sçavans de son temps n'avoient point d'Ordinaire plus asseuré que sa Table. Quant à Monsieur le Comte d'Avaux, que le Cardinal de Richelieu avoit choisi, pour faire l'honneur de la France en Italie, en Allemagne, en Pologne, en Dannemarc; chacun sçait, que les Muses abandonnerent les Cours de tous les Princes où il passa, pour suivre la sienne. Aussi trouverent-elles en luy vn Patron, qui n'estoit pas moins bienfaisant, quoy qu'il eust moins de bien à faire, que le Favory d'Auguste: Et son Nom encore aujourd'huy n'est pas moins chanté sur les bords de la Vistule, & le long du rivage de la Mer Baltique, que celuy des Casimirs & des Gustaves.*

Je ne parle point de Vous, MONSEIGNEUR*, parce que vostre Modestie me fait signe de n'en point parler: & il faut que je luy sois complaisant, si je n'ay envie de vous déplaire. Aussi ne faites-vous pas le bien, afin qu'on le montre & qu'on en parle. Vous croyez qu'il est de l'honneur & de la bienseance des Graces d'aller couvertes, de fuir l'ostentation, de chercher le particulier & la solitude. Et il ne tient pas à Vous, qu'elles ne soient muetes; que vous ne leur ostiez jusqu'à la voix, jusqu'aux gestes & à la mine qui les pourroient faire remarquer. Que cette maniere d'agir est d'vn Honneste-homme! Que c'est bien entendre le secret des Graces, & bien connoistre leurs delicatesses, de ménager ainsi leur pudeur, de leur épargner le grand jour qui les incommode, & les Spectateurs qui les font rougir!*

Mais ce qui est rare, MONSEIGNEUR, *vous ne voulez pas que les Graces soient ambitieuses, & vous les voulez hardies : & vostre exemple a appris au Monde, que ce n'estoit pas assez d'obliger modestement, & de faire du bien avecque pudeur ; si on ne le faisoit encore courageusemint & avecque force. Il s'en trouvera assez qui ne voudroient pas obliger sur gages, & mettre leurs Bienfaits à rente. Mais qui obligent avecque peril ; qui fassent du bien au hasard d'en souffrir du mal ; qui negligent leur seureté, pour faire valoir leur protection ; C'est le fait d'vne Bienfaisance & d'vne Amitié, dont il ne s'est guere veu d'exemple, depuis les Temps Heroïques.*

Vous avez beaucoup fait, MONSEIGNEUR, *pour vn Siecle aussi corrompu, & aussi avare que le nostre, de luy donner vn Magistrat incorruptible ; vn Juge formé sur le modele de cette Justice des Atheniens, qui estoit sans yeux & sans mains. Je pense pourtant pouvoir dire, sous le bon plaisir du Juge & du Magistrat, que vous avez fait pour ce Siecle, quelque chose de plus grande instruction & de meilleur exemple, en luy donnant vn Maistre, aussi accompli que vous estes en l'Art de bien faire, & en la Science des Graces, qui est de toutes les Sciences la plus honneste, & la moins connuë. Le bon Juge au sens du Monde, ne se fait pas toûjours par la vertu : la dureté le fait quelquefois : le chagrin mesme s'en peut mesler ; & assez souvent, ce qu'on prend pour bonne justice, se devroit prendre pour mauvaise humeur. Mais vn homme desinteressé & genereux, ami sans esperance & sans crainte, bienfaisant sans apprehension d'autrui, & sans reflexion sur soy, ne se peut faire que par vn assemblage general de toutes les Vertus, qui entrent dans le commerce de la vie civile.*

Aussi, MONSEIGNEUR, *j'estime bien moins en Vous le Grand President, que l'Honneste-homme, qui fait l'honneur du Grand President : & je vous considere bien plus par ce que vous estes dans vostre Domestique, que par ce que vous estes au Palais. On n'en vse pas chez vous, comme en quelques lieux, où l'on n'entre qu'avec vn visage, & des gestes de Suppliant : où il faut attendre des journées entieres, que les Gardes du Temple en ouvrent les Portes. De vostre grace, je n'ay pas besoin d'Introducteur, ni de mediation auprés de Vous. Il ne me faut point de Sarbatane pour vous parler, comme il en faut pour parler aux Grands de certains Païs. Vous n'estes pas de ces Colosses, qui ne daigneroient pas baisser la teste, pour voir les offrandes qu'on leur fait ; pour recevoir l'encens qu'on leur brusle. Les Cliens ont leurs heures dans vostre Salle : & vos Amis les leurs dans le Cabinet. Ils vous voyent là à découvert, & sans les enveloppes du Mortier & de la Pourpre : & le Personnage que vous faites là de plein pied, vaut bien au sens des Sages, celuy que vous faites au Palais sur le Grand Banc.*

C'est à ces heures commodes, & à ces Conversations aisées, que les Muses sont receuës, pour vous délasser de l'agitation qui suit les Affaires : & vous adou-

cir l'amertume, que les Sollicitations & les Procés vous pourroient avoir laissée. Vous avez fait l'honneur aux miennes de les y convier; & vous les avez souvent asseurées, qu'elles n'y seroient pas les moins bien venuës. Vous avez mesme desiré que j'assemblasse en vn corps, les Entretiens qu'elles ont eus avec diverses Personnes, afin qu'ils vous servissent comme d'Intermedes, aprés l'accablement des Placets & des Requestes. Je l'ay fait pour vous obeïr, MONSEIGNEUR, *& je vous les presente en ce Recueil, pour vous estre vn gage de ma reconnoissance: & pour estre au Public, vn aveu de l'obligation que j'ay, d'estre autant que personne,*

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble, & tres-obeïssant serviteur,
PIERRE LE MOYNE, de la Compagnie de JESUS.

PREFACE.



HORACE a fait autrefois ce que je fais aujourd'huy. Il s'est entretenu en Vers avec ses Amis, & a fait part au Public de ses Entretiens. Il y a neanmoins deux notables differences, entre les Entretiens d'Horace & les miens. La premiere est en la matiere, & la seconde en la forme. Les actions & les paroles ayant autant de ressemblance & de liaison que chacun sçait, Horace qui n'avoit pas la probité de Caton en ses mœurs, se fust démenti, s'il en eust eu la modestie en ses Entretiens; & on ne devoit pas attendre, qu'il en tirast les matieres de lieux fort honnestes. Elles sont presque toutes Satyriques, & tirées des lieux qu'aimoient les Satyres, qui estoient de tous les Animaux à deux pieds, ceux qui se plaisoient le plus à la débauche.

Et qu'on ne me die point, que ces Entretiens Satyriques sont des medicamens assaisonnez de sel & de poivre: que ce sont des censures qui chastient en chatoüillant; des leçons qui instruisent en faisant rire. Semblables medicamens ne font point venir l'envie de guerir: ils irritent le mal en piquant le goust du malade: & comme il y a des vices qui ne se peuvent mieux censurer que par le silence; il y a aussi vne methode d'enseigner, soit dans les Livres, ou sur le Theatre, qui débauche plus qu'elle n'instruit.

Ce n'est pas que tous les Entretiens d'Horace soient de cette nature. Il en a de plus serieux avec Auguste, avec le Favori d'Auguste, avec d'autres Grands de la Cour d'Auguste, en la presence desquels il contraint son naturel, & se tient dans les termes de quelque respect. Mais ce serieux ne luy dure pas: il se défait bien-tost de la contrainte & du respect, pour reprendre la Raillerie & la Satyre; & cela est moins le vice du Poëte, que celuy de l'Homme. Nous sommes tous naturellement Orateurs, & grands Orateurs, quand nous en venons à l'Invective: naturellement Peintres, & grands Peintres, quand il est question de peindre en laid, & de representer des defauts. Hors de là, il nous faut quelque chose de plus fort, & de plus heureux que le naturel, pour faire des eloges qui ayent de la force; pour peindre heureusement, & peindre en beau.

Quant à la versification, qui est la forme de ces Entretiens, Horace a crû faire assez, de luy donner le nombre & la mesure du Vers. La Latinité n'en est pas seulement pure, & telle qu'elle pourroit estre d'vn homme de la Ville. Elle est toute Patricienne, pour ainsi dire; toute de la Cour d'Auguste, & de l'Esprit le plus rafiné de cette Cour. Cette pureté aussi n'a rien d'élevé, rien de Poëtique qui la soûtienne: il n'y a point de Prose plus rampante, ni plus simple; & vn homme qui va dans vn carrosse doré, n'est pas plus different d'vn homme qui va à pied, qu'Horace en ses Odes, est different d'Horace en ses Entretiens.

Ces deux observations presupposées, il ne me semble point necessaire de dire, que les matieres de mes Entretiens sont differentes en toutes choses de celles qu'Horace a choisies pour les siens. Les noms mesmes des lieux d'où il les a tirées, ne se trouvent pas dans les Cartes des Païs qui me sont connus. Les miens sont de matieres ou toutes Chrestiennes, ou toutes Morales: quelques-vnes sont toutes Politiques: & quelques

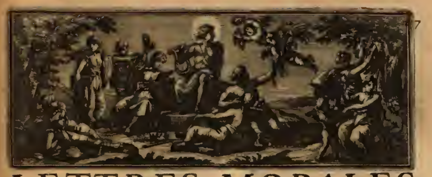
autres Composites, comme parlent les Architectes. Et dans celles-cy, le Chrestien, le Moral, & le Poëtique sont meslez selon l'exigence des Sujets, & la condition des Personnes que j'entretiens.

S'il se trouve quelque chose de gay dans celles qui sont purement Poëtiques, cette gayeté se doit prendre comme se prend la Musique & la Symphonie, dont la Devotion des Fideles est égayée: & on pourra de plus en apprendre, que le gay & le chaste ne sont pas deux caracteres si incompatibles dans la Poësie, que le veulent faire accroire ceux qui ne connoissent de toutes les Muses, que les dissoluës & les débauchées. J'ajoûte à cela, que la pluspart de ces Entretiens ayant esté composez à la Campagne, aux plus beaux jours de l'année, durant la joye de la Nature, & chez des Amis qui faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour me rejoüir; je n'ay pas crû que ma condition voulust de moy, tant de dureté envers la Nature, ni tant d'incivilité envers mes Amis, que je rejettasse la joye qu'ils m'offroient: & que je gastasse de mon chagrin des compositions faites parmi les Fleurs de leurs jardins, & à l'ombre de leurs Allées.

La forme en est aussi Poëtique dans les termes, dans les images, dans les fictions, dans les figures, que la mediocrité de mon Esprit me l'a pû permettre. Et en cela elle est fort éloignée de la forme qu'Horace a donnée à ses Entretiens, où il ne fait pas état de parler en Poëte, comme j'ay pretendu faire dans les miens. Ce sont les aisles & le vol qui font les Oiseaux: c'est l'élevation, c'est le feu qui fait les Poëtes, qui ont à voler plus haut, que les Oiseaux qui approchent le Ciel de plus prés. Il est de la Poësie qui n'a que des pieds, comme de certains Reptiles, qui ont plus de pieds que les Aigles n'ont de plumes en leurs aisles: Avec toute cette multitude de pieds si justes & en si bel ordre, ils ne peuvent que ramper à terre: ils ne peuvent monter que sur des Choux: & ce ne sont aprés tout que des Chenilles.

Si l'on dit que la conversation ne veut rien de si relevé, on le dira avec verité, si on le dit de celle qui se fait d'égal à égal, & de plain pied. Celles qui se font de haut en bas, ainsi que se font celles des Poëtes, qui parlent comme Personnes élevées à la plus haute Sphere des Esprits, à la Region où se font les visions & les Propheties, ne souffrent rien de commun, ni de vulgaire. Mais qu'on se souvienne, que c'est des vrais Poëtes que cela se doit entendre: & qu'il faut autre chose que des nombres, pour faire vn Poëte, comme il faut autre chose que des pieds pour faire vn Aigle.

LETTRES



LETTRES MORALES.

LIVRE PREMIER.

LE SOLEIL POLITIQVE.

AU ROY.

LETTRE I.

En cette Poësie le Soleil parle au Roy, & se presente à luy pour le Modele le plus parfait qu'il puisse prendre de la belle maniere de regner.



TOy le plus grand des Rois, qui regnent sur la Terre,
Soit à regler la Paix, soit à faire la Guerre:
Preste aujourd'hui l'oreille & l'esprit à ma voix;
Je suis le Directeur & l'Exemple des Rois,
Directeur immortel, Exemple de lumiere
Elevé sur vn char d'eternelle matiere,
Pour faire à tous les Rois, qui sont dans l'Univers,
De culte, de langage, & de mœurs si divers,
Une illustre leçon des Vertus destinées,
A remplir les devoirs des Testes couronnées.
Mais combien en est-il, qui sçachent comme toy,
Prendre de leurs devoirs les modeles sur moy?
Depuis les riches bords où l'Inde se colore,
De la pourpre & de l'or que luy donne l'Aurore;
Jusqu'à ces autres bords, où le Tage descend,
Le long d'vn lit paré d'vn sablon jaunissant:
A peine en est-il vn, qui d'vne veuë instruite,
Suive mes mouvemens, observe ma conduite.
Aussi n'ay-je pour eux, qu'vn œil indifferent:
Ils n'ont aucune part à ce que j'ay de grand,
A cét ardent esprit, à cette flame pure,
Dont les cœurs genereux prennent leur nourriture.
Et comme je te voy jaloux de m'égaler,
En tout ce qui pourra ton Regne signaler;
Aussi veux-je te faire vne courte peinture,
Des regles de regner, que j'ay de la Nature.
C'est mon premier devoir, de me soûmettre aux loix
De celuy qui m'a fait, & qui fait tous les Rois.
Et de quelque splendeur que ma teste rayonne,
Quelque Divinité, que le Monde me donne,
Je ne m'en suis jamais, vn moment relasché;
Jamais d'vn joug si noble, vn moment détaché.
Je le porte par tout où me porte ma course,
Soit aux climats gelez sous les glaces de l'Ourse:
Soit à ceux où le vent d'vn long calme engourdi,
Laisse l'air embrasé des ardeurs du Midi.
Que j'aille sous le Signe, où la Chienne fievreuse
Echauffe de ses feux la campagne poudreuse.
Que je passe celuy qui verse à longs ruisseaux,
Sur les champs inondez les torrens de ses eaux;
Je me range toûjours d'vne égale constance,
Dans les termes marquez à mon obeïssance:
Et jamais le Printemps par Flore ramené,
Ni l'Hyver orageux contre moy déchaisné,
N'ont pû me détourner, par amour, ni par crainte,
De la Ligne que Dieu m'a de son doigt empreinte.
Le bien des Nations est mon second devoir:
J'en fais tout mon honneur, j'y mets tout mon pouvoir:
Sans espoir de retour, je donne la lumiere:
Sans espoir de tribut, je fournis ma carriere;

Il n'est point d'interest qui m'y fasse gauchir:
J'établis ma richesse à pouvoir enrichir:
Mais j'enrichis du mien, & tout ce que je donne,
Sans effort se répand du tour de ma Couronne,
D'où par mille rayons differens de chaleur,
Comme divers de forme, & divers de couleur,
Des fruits & des metaux les semences descendent,
Et sans bruit dans le sein de la terre se rendent.
Ceux-là m'ont méconnu, qui sur ma teste ont mis
Des flêches à lancer contre mes Ennemis.
Je suis trop bienfaisant, & suis trop debonnaire,
Pour me charger de rien capable de mal faire.
Et puis, comme je n'ay d'Ennemis que la Nuit,
Et le Camp tenebreux des Spectres qui la suit,
Aussi pour les défaire avecque tous leurs charmes,
Un regard me suffit, sans prendre d'autres armes.
Toûjours en action, toûjours en mouvement,
Mais allant de mesure, agissant reglément:
Et le mesme en petit, le mesme en grand espace,
Sans que je manque au terme, & sans que je le passe,
Je sçay me partager avec égalité,
Selon l'ordre, le droit, & la necessité.
La basse Region que je voy la derniere,
Non moins que la plus haute, a part à ma lumiere.
Les Cedres, les Sapins, les Palmiers, les Cyprés,
Qui vains de leur grãdeur, pour me voir de plus prés,
S'élevent sur le front des Monts les plus superbes,
N'ont pas à mes trésors, plus de droit que les herbes,
Et c'est de leur rapine, & non de mes presens,
Que tous ces orgueilleux sont si forts & si grands.
A ma Justice en tout, ma Prudence s'égale,
Et ma conduite est sage, autant qu'elle est legale.
Je porte l'œil à tout, mais vn œil éclairant,
Qui jamais pour le vray ne prendra l'apparent.
De mes propres regards je me fais des lumieres
Qui percent les brouïllas des plus sombres matieres.
Aussi presént de loin, que je le suis de prés,
J'écarte l'embarras, j'entre dans les secrets:
Et quelque obscurité qui les choses noircisse,
Il n'est rien de si noir, que mon œil n'éclaircisse.
Mais toûjours vigilant, comme toûjours ouvert,
Quoy qu'il semble par fois de nuages couvert,
Jamais sa rayonnante & soigneuse paupiere,
Au besoin des Mortels, ne manqua de lumiere.
C'est erreur de penser, que j'aille chaque nuit,
Reposer dans la Mer, loin du monde & du bruit,
Sous des rideaux flotans, sur vn duvet d'écume,
Que le corail soûtient, & que l'ambre parfume.
Le Couchant, le Levant, qui sont de si beaux mots,
Au stile des Humains, selon le vray, sont faux:
Je n'ay point d'autre lit, que cette immense lice,
Où ma charge me tient, toûjours en exercice.
Là sans relaschement, & sans diversion,
La nuit comme le jour, je suis en action.
Il n'est point de climat qu'à son tour je ne voye;
Je n'ay point de rayon, qu'à son bien je n'employe:
Je suis l'Hyver en course, aussi bien que l'Esté:
Les ans n'ont point pour moy de jour d'oisiveté:
Et les Sujets que j'ay sous la Zone glacée,
Où d'vn froid eternel la terre est herissée,
Ne m'occupent pas moins, que ceux qui sont halez,
Aux ardeurs des sablons sous la Ligne brûlez.
Mais ce labeur si long, cette action si forte,
Qui par tant de climats sans relasche me porte,
Ne m'oste pas le droit, ni mesme le loisir,
De prendre en agissant, quelque honneste plaisir.
Quelquefois je me plais à ranger dans les nuës,
Des troupes de lumiere & d'ombre entretenuës:
De leur faire imiter l'ordre & les mouvemens,
Qu'à la voix de leurs Chefs, prennent les Regimens.
J'étale d'autres fois de pompeuses Images,
De machines, de chars, de lices, d'équipages:
Et j'en prepare en l'air, sur le declin du jour,
Un Spectacle royal aux Astres de ma Cour.
Mon plaisir est encor, d'assister à la dance,
Des Siecles & des Ans, qui roulent en cadence:
Et sous moy font le bal, avecque les Saisons,
Dans les salons dorez de mes riches Maisons.
Là mesme j'aime à voir luire comme peintures,
Des Signes étoilez les roulantes figures,
Qui diverses d'assiete, & diverses de rangs,
Etalent devant moy les Histoires des Ans.
Mon action par là n'est jamais ralentie;
Ma course n'en est point de son but divertie;
Je suis le mesme en tout, le mesme en equité,
Le mesme à maintenir l'ordre & l'égalité:
Et sans rien relascher du soin des grandes choses,
Je dore les Soucis, je parfume les Roses:
Et colore l'émail des perles dans la mer,
Des rubis sur la terre, & de l'Iris en l'air.
Mon plaisir le plus doux, est celuy que me donne,
Le bonheur des Sujets soûmis à ma Couronne.
J'aime à les visiter, à leur faire du bien;
Et pour les rendre heureux, je ne m'épargne en rien.
Aussi tiens-je en cela, mon sort digne d'envie,
Que de l'amour des miens mon amour est suivie:
Et que par vn commerce aussi juste qu'heureux,
Autant que je les aime, autant suis-je aimé d'eux:
Ces Nations de feu si belles, si parées,
Eclairantes toûjours, & toûjours éclairées,
En quelque part du Ciel, que les porte leur cours,
Soit amour ou respect, me regardent toûjours:
Et lors qu'vne importune & jalouse barriere,
Dérobe à leurs regards le cours de ma lumiere,
On les void aussi-tost s'eclipser de douleur,
Et perdre en me perdant, la force & la couleur.
D'vne pareille amour les Fleurs sont possedées:
Et selon que de moy plus ou moins regardées,
Elles m'ont plus ou moins propice à leur desir,
Leur teint se void marqué de peine ou de plaisir.
De là vient quelquefois, que les Soucis languissent,
Que la Rose pâlit, que les Lys se flétrissent:
Que l'on void de chagrin le Martagon seché,
Et le Pavot mourant vers la terre panché.
Que n'a-t-on point chanté de l'amour heroïque,
Qu'a pour moy cét Oiseau qui naist & vit vnique,
Et renaist par sa mort, d'vn bûcher parfumé,
Au feu de mes rayons lentement allumé?

LETTRES MORALES ET POETIQUES,

LIVRE PREMIER.

LE SOLEIL POLITIQUE AU ROY.

LETTRE I.

En cette Poësie le Soleil parle au Roy, & se presente à luy pour le Modele le plus parfait qu'il puisse prendre de la belle maniere de regner.

ROY le plus grand des Rois, qui regnent sur la Terre,
Soit à regler la Paix, soit à faire la Guerre:
Preste aujourd'hui l'oreille & l'esprit à ma voix;
Je suis le Directeur & l'Exemple des Rois,
Directeur immortel, Exemple de lumiere,
Elevé sur vn char d'eternelle matiere,
Pour faire à tous les Rois, qui sont dans l'Univers,
De culte, de langage, & de mœurs si divers,
Une illustre leçon des Vertus destinées,
A remplir les devoirs des Testes couronnées.
Mais combien en est-il, qui sçachent comme toy,
Prendre de leurs devoirs les modeles sur moy?
Depuis les riches bords où l'Inde se colore,
De la pourpre & de l'or que luy donne l'Aurore;
Jusqu'à ces autres bords, où le Tage descend,
Le long d'vn lit paré d'vn sablon jaunissant:
A peine en est-il vn, qui d'vne veuë instruite,
Suive mes mouvemens, observe ma conduite.
Aussi n'ay-je pour eux, qu'vn œil indifferent:
Ils n'ont aucune part à ce que j'ay de grand;
A cét ardent esprit, à cette flame pure,
Dont les cœurs genereux prennent leur nourriture.
Et comme je te voy jaloux de m'égaler,
En tout ce qui pourra ton Regne signaler;
Aussi veux-je te faire vne courte peinture,
Des regles de regner, que j'ay de la Nature.
C'est mon premier devoir, de me soûmettre aux loix
De celuy qui m'a fait, & qui fait tous les Rois:
Et de quelque splendeur que ma teste rayonne,
Quelque Divinité, que le Monde me donne,
Je ne m'en suis jamais, vn moment relasché:
Jamais d'vn joug si noble, vn moment détaché.
Je le porte par tout où me porte ma course,
Soit aux climats gelez sous les glaces de l'Ourse:
Soit à ceux où le vent d'vn long calme engourdi,
Laisse l'air embrasé des ardeurs du Midi.
Que j'aille sous le Signe, où la Chienne fievreuse
Echauffe de ses feux la campagne poudreuse:
Que je passe à celuy qui verse à longs ruisseaux,
Sur les champs inondez les torrens de ses eaux:
Je me range toûjours d'vne égale constance,
Dans les termes marquez à mon obeïssance:
Et jamais le Printemps par Flore ramené,
Ni l'Hyver orageux contre moy déchaisné,
N'ont pû me dérourner, par amour, ni par crainte,
De la Ligne que Dieu m'a de son doigt empreinte.
Le bien des Nations est mon second devoir:
J'en fais tout mon honneur, j'y mets tout mon pouvoir:
Sans espoir de retour, je donne la lumiere:
Sans espoir de tribut, je fournis ma carriere:
Il n'est point d'interest qui m'y fasse gauchir:
J'établis ma richesse à pouvoir enrichir:
Mais j'enrichis du mien, & tout ce que je donne,
Sans effort se répand du tour de ma Couronne,
D'où par mille rayons differens de chaleur,
Comme divers de forme, & divers de couleur,
Des fruits & des metaux les semences descendent,
Et sans bruit dans le sein de la terre se rendent.

Ceux-là m'ont meconnu, qui sur ma teste ont mis
Des flêches à lancer contre mes Ennemis.
Je suis trop bienfaisant, & suis trop debonnaire,
Pour me charger de rien capable de mal faire.
Et puis, comme je n'ay d'Ennemis que la Nuit,
Et le camp tenebreux des Spectres qui la suit,
Aussi pour les défaire avecque tous leurs charmes,
Un regard me suffit, sans prendre d'autres armes.
Toûjours en action, toûjours en mouvement,
Mais allant de mesure, agissant reglement:
Et le mesme en petit, le mesme en grand espace,
Sans que je manque au terme, & sans que je le passe,
Je sçay me partager avec égalité,
Selon l'ordre, le droit, & la necessité.
La basse Region que je voy la derniere,
Non moins que la plus haute, a part à ma lumiere.
Les Cedres, les Sapins, les Palmiers, les Cyprés,
Qui vains de leur grandeur, pour me voir de plus prés,
S'élevent sur le front des Monts les plus superbes,
N'ont pas à mes trésors, plus de droit que les herbes:
Et c'est de leur rapine, & non de mes presens,
Que tous ces orgueilleux sont si forts & si grands.
A ma Justice en tout, ma Prudence s'égale,
Et ma conduite est sage, autant qu'elle est legale.
Je porte l'œil à tout, mais vn œil éclairant,
Qui jamais pour le vray ne prendra l'apparent.
De mes propres regards je me fais des lumieres,
Qui percent les brouillars des plus sombres matieres.
Aussi present de loin, que je le suis de prés,
J'écarte l'embarras, j'entre dans les secrets:
Et quelque obscurité qui les choses noircisse,
Il n'est rien de si noir, que mon œil n'éclaircisse.
Mais toûjours vigilant, comme toûjours ouvert,
Quoy qu'il semble pat fois de nuages couvert,
Jamais sa rayonnante & soigneuse paupiere,
Au besoin des Mortels, ne manqua de lumiere.
C'est erreur de penser, que j'aille chaque nuit,
Reposer dans la Mer, loin du monde & du bruit,
Sous des rideaux flotans, sur vn duvet d'écume,
Que le corail soûtient, & que l'ambre parfume.
Le Couchant, le Levant, qui sont de si beaux mots,
Au stile des Humains, selon le vray, sont faux:
Je n'ay point d'autre lit, que cette immense lice,
Où ma charge me tient, toûjours en exercice.
Là sans relaschement, & sans diversion,
La nuit comme le jour, je suis en action.
Il n'est point de climat qu'à son tour je ne voye;
Je n'ay point de rayon, qu'à son bien je n'employe:
Je suis l'Hyver en course, aussi bien que l'Esté:
Les ans n'ont point pour moy de jour d'oisiveté;
Et les Sujets que j'ay sous la Zone glacée,
Où d'vn froid eternel la terre est herissée,
Ne m'occupent pas moins, que ceux qui sont halez,
Aux ardeurs des sablons sous la Ligne brûlez.
Mais ce labeur si long, cette action si forte,
Qui par tant de Climats sans relasche me porte,
Ne m'oste pas le droit, ni mesme le loisir,
De prendre en agissant, quelque honneste plaisir.
Quelquefois je me plais à ranger dans les nuës,
Des troupes de lumiere & d'ombre entretenuës;
De leur faire imiter l'ordre & les mouvemens,
Qu'à la voix de leurs Chefs prennent les Regimens.
J'etale d'autrefois de pompeuses Images,
De machines, de chars, de lices, d'équipages:
Et j'en prepare en l'air, sur le declin du jour,
Un Spectacle royal aux Astres de ma Cour.
Mon plaisir est encor, d'assister à la dance,
Des siecles & des Ans, qui roulent en cadence;
Et sous moy font le bal avecque les Saisons,
Dans les salons dorez de mes riches Maisons.
Là mesme j'aime à voir luire comme peintures,
Des Signes étoilez les roulantes figures,
Qui diverses d'assiete, & diverses de rangs,
Etalent devant moy les Histoires des Ans.
Mon action par là n'est jamais ralentie;
Ma course n'en est point de son but divertie;
Je suis le mesme en tout, le mesme en equité,
Le mesme à maintenir l'ordre & l'égalité:
Et sans rien relâcher du soin des grandes choses,
Je dore les Soucis, je parfume les Roses:
Et colore l'émail des perles dans la mer,
Des rubis sur la terre, & de l'Iris en l'air.
Mon plaisir le plus doux, est celuy que me donne,
Le bonheur des Sujets soûmis à ma Couronne.
J'aime à les visiter, à leur faire du bien;
Et pour les rendre heureux je ne m'épargne en rien.
Aussi tiens-je en cela mon sort digne d'envie;
Que de l'amour des miens mon amour est suivie:
Et que par vn commerce aussi juste qu'heureux,
Autant que je les aime, autant suis-je aimé d'eux.
Ces Nations de feu si belles, si parées,
Eclairantes toûjours, & toûjours éclairées,
En quelque part du Ciel, que les porte leur cours,
Soit amour ou respect, me regardent toûjours:
Et lors qu'vne importune & jalouse barriere,
Dérobe à leurs regards le cours de ma lumiere,
On les void aussi-tost s'éclipser de douleur,
Et perdre en me perdant, la force & la couleur.
D'vne pareille amour les Fleurs sont possedées:
Et selon que de moy plus ou moins regardées,
Elles m'ont plus ou moins propice à leur desir,
Leur teint se void marqué de peine ou de plaisir.
De là vient quelquefois, que les Soucis languissent,
Que la Rose paslit, que les Lis se flétrissent:
Que l'on void de chagrin le Martagon seché,
Et le Pavot mourant vers la terre panché.
Que n'a-t-on point chanté de l'amour heroïque,
Qu'a pour moy cét oiseau qui naist & vit vnique,
Et renaist par sa mort, d'vn bûcher parfumé,
Au feu de mes rayons lentement allumé?

Que n'a-t-on dit encor de l'amour que me porte,
L'autre Oiseau, qui d'vne aisle aussi viste que forte,
Passant la Lice ouverte à la course du vent,
Et la foudre, l'éclair, la tempeste bravant,
Pour me joindre, se fait au dessus de la nuë,
Une route qui n'est que des Astres connuë?
Qui ne sçait point l'instinct qu'ont les hostes de l'air,
Qu'ont avec eux, pour moy, les hostes de la mer?
Il suffit que je die, & c'est assez qu'on croye,
Qu'en moy, de tout le Monde, est l'amour & la joye:
Et qu'aprés les Hiboux & les malins Esprits,
Qui d'affreux sifflemens, & de funestes cris,
Attaquent ma Couronne, & ma gloire blaspheme-ment,
Je n'ay point sous le Ciel, de Sujets qui ne m'aiment.
Et comment pourroient-ils ne pas aimer vn Roy,
Si bienfaisant, si doux, si moderé que moy?
Ma façon de regner est paisible & tranquile:
Moins elle est violente, & plus elle est vtile.
Je laisse le fracas, le tumulte, & le bruit,
Au vent qui déracine, au foudre qui détruit.
C'est à ces vains Tyrans de la terre & de l'onde,
D'ébranler de leur choc les fondemens du Monde:
Et ne laisser aprés tant de corps ébranlez,
Que des villes en poudre, & des deserts brûlez.
L'or & l'argent sous moy naissent sans violence:
La vigne & la moisson meurissent en silence.
Des entrailles des monts je tire les trésors,
Sans rien prendre du leur, sans entamer leurs corps:
Et le tribut leger, qui me vient de la plaine,
Sans contrainte exigé, comme payé sans peine,
N'est pas si-tost levé, qu'à ruisseaux je le rends,
En raisins aux costaux, en javelles aux champs.
Mais rien n'est renommé, comme l'est ma clemence,
Qui n'offense jamais, & jamais ne s'offense.
De quelques tourbillons que la rage du vent,
Aille la terre & l'eau contre moy soûlevant:
Quelques noires vapeurs, qui sous moy s'épaississent,
Et d'vn voile malin ma lumiere obscurcissent:
Et quoy que sans respect, quelques monts revoltez,
Echauffant de leurs feux leurs esprits irritez,
Vomissent contre moy le souffre & le bitume,
Que leur fierté nourrit, & leur colere allume:
Le dépit pour cela détourne-t-il mon cours?
Oste-t-il vn rayon à la beauté des jours?
Cesse-je pour cela, de bien faire & de luire?
De ranger les Saisons, & les Heures conduire?
Change-je pour cela d'action, ni de train?
En ay-je l'œil plus sombre, & le front moins serain?
Ce calme si constant qui jamais ne s'altere,
Soit que j'aille ou dessus, ou dessous l'Hemisphere,
Est la vertu qui fait, qu'estant par tout aimé,
Je suis loüé par tout, & par tout reclamé:
Et cét amour suivi de parfums magnifiques,
Portez au loin sur l'air des loüanges publiques,
Me donne plus de gloire & de juste grandeur,
Que tout ce qu'on me void de pompe & de splendeur.
Je regne plus par là, que par cette Couronne,
Qui d'eternels rubis sur ma teste rayonne:
Que par l'or de ce Trône errant & lumineux,
Qui me porte du Gange au Tage sablonneux:
Et je fais plus d'estat de cette juste estime,
Que le cœur accompagne, & que la bouche exprime,
Que du superbe train que me font les Saisons,
Et de tous les trésors de mes douze Maisons.
Cette regle, Louïs, doit estre ton modele,
Au moins si tu veux estre à ta Gloire fidele.
Et de cela, pour toy, je me rendis garant,
Quand de mes plus beaux feux ton étoile éclairant,
Je fis comme vn extrait des plus belles matieres,
Jointes en ta naissance, aux plus pures lumieres.
Je croy faire beaucoup, pour la plus part des Rois,
Quand je répans sur eux, au hazard & sans choix,
Quelques grains de cét or, où sont peintes les marques,
Qui doivent s'imprimer sur le front des Monarques.
Ce qu'à traits renforcez, j'en ay versé sur toy,
Est d'vn éclat tout autre, & de tout autre alloy:
Et jamais je n'en fis, d'vne trempe si pure,
Pour les premiers Heros que forma la Nature.
Avec cette teinture & l'esprit qui la suit,
Je t'ay rempli d'vn air qui de soy-mesme luit.
J'ay mis autour de toy des graces & des charmes,
Capables de forcer & de vaincre sans armes.
Je t'ay marqué le front de traits de Majesté:
D'vne lueur qui porte au loin l'autorité:
Et de ce Caractere, où le Grand & l'Auguste,
Le Fort & le Vaillant sont temperez du Juste.
A mon exemple encor les Signes les plus hauts,
Qui prestent leur lumiere aux Ames des Heros,
Et des grandes vertus leur donnent la semence,
Joignirent de concert, leurs rais à ta naissance.
Le Signe du Lion prepara dans ton cœur,
De son ardent regard le feu de la Valeur:
La Vierge, d'vn regard à celuy-là contraire,
T'inspira la tendresse, & la grace de plaire.
Avecque l'Equité la Balance te mit,
La Moderation & le Droit dans l'Esprit:
L'Aigle tournant vers toy sa lumineuse serre,
Sembla te presenter l'Empire de la terre:
Et l'ardente Couronne offerte aux Conquerans,
Du feu de ses rayons à l'envi t'éclairans,
Dans ton ame alluma l'amour de la Victoire,
Et te laissa marqué d'vne empreinte de gloire.
Porté de ces moyens au faiste du bonheur,
Où ne pourras-tu point élever ta Grandeur?

Et quelles Nations te feront resistance ;
Quelles prosperitez manqueront à la France,
Si tu prens les leçons de vaincre & de regner,
Qu'en ce petit Tableau, j'ay voulu t'enseigner?
Il ne faut pour cela ni fatigue, ni peine:
Tu n'as qu'à te prester à l'instinct qui te mene:
Qu'à laisser librement, & sans contrainte agir,
La vertu qui t'assiste, & qui doit te regir.
Tu ne peux t'égarer en suivant sa lumiere,
Qui d'vne illustre trace éclaire ta carriere:
Tourne la teste, & voy comme termes rangez,
Les monumens qu'elle a sur tes pas érigez.
La structure en est haute, & la forme eternelle
Aux yeux de l'avenir en sera toûjours belle.
Mais elle a des desseins & des plans preparez,
Pour d'autres qui seront vn jour plus admirez;
Quand de tes actions l'Histoire plus entiere,
Pour la mettre en besogne aura plus de matiere.
Haste-toy d'y fournir, haste-toy de marcher:
Le temps n'arreste point, chaque moment est cher.
Dés-ja d'vn long repos ta Fortune lassée,
Avec peu d'Etendars vers le Nort avancée,
A rendu l'asseurance à l'Aigle qui baissoit,
Et que l'Arc à la main, l'Infidele chassoit.
Que si n'ayant encor que ton Nom avec elle,
Elle a pû repousser le Chasseur Infidelle,
Elle a comblé le Rhab, elle a couvert ses bords,
De Carquois, de Turbans, de Janissaires morts:
Que fera-t-elle vn jour, quand avec tes Armées,
De ta voix, de ton bras, au combat animées,
Elle ira devant toy porter les fleurs de Lys,
Vers les bords du Bosphore, ou vers ceux de Tunis?
Garde-toy de souffrir qu'elle se ralleutisse;
Use de sa chaleur, tandis qu'elle est en lice;
Marche, & sois asseuré que les plus hauts lauriers,
Qu'autrefois j'ay nourris pour les plus grands Guerriers,
Opposez desormais, à ceux que je t'appreste,
Obscurcis & sechez, tomberont de leur teste.

LE SPECULATIF,

A Monseigneur le Cardinal ANTOINE BARBERIN.

LETTRE II.

Il fait vne Description de la Mer & de ses Costes, meslée de considerations morales & historiques, & accompagnée par occasion des Eloges de quelques grands Hommes.

Neveu du grand Urbain, Nourrisson des Abeilles,
Qui dans le Siecle d'or n'eurent point de pareilles;
Antoine, en qui la Pourpre, & la couleur des Lys,
Au gré de tous les yeux, & de tous les Esprits,
Par vne magnifique & pompeuse alliance,
Joignent la Fleur de Rome, à celle de la France:
Tandis que les Vertus, liberales du miel,
Que vos Abeilles font des largesses du Ciel,
Soit par le beau secret, dont elles sçavent plaire,
Soit par le noble instinct qu'elles ont à bien faire,
Attirent tous les cœurs, qui sont de quelque poids,
Et pour vous, en concert mettent toutes les voix:
Souffrez que de la coste, où la Riviere d'Orne,
Décharge dans la mer le tribut de sa corne,
Je vous écrive, assis entre deux Elemens,
Sur de si grands objets, mes divers sentimens.
Mon loisir m'y convie, & la vaste étenduë,
De l'ondoyante pleine à mes yeux épanduë,
Fournit à mon Esprit, aussi bien qu'à mes Sens,
Des sujets de resver assez divertissans.
Que la mer est à l'Homme vne admirable scene!
Qu'il est beau de la voir & si large & si pleine!
Et que c'est bien ici, que l'Ouvrier Createur,
Etale sa puissance, & montre sa hauteur!
La mer est le miroir de cette Mer d'essence,
Où nul Estre ne flote, où tout Estre est substance.
On void en sa bonace, vn Dieu tranquile & doux;
On void en sa colere vn Dieu plein de courroux.
Elle étend comme Dieu, ses bras à tout le Monde:
Tous les Peuples ont part aux bienfaits de son onde:
Elle donne toûjours, sans jamais se vuider:
Toûjours elle s'emplit, sans jamais déborder:
Et par là mesme; elle est semblable à ce grand Centre,
D'où toute chose coule, où toute chose rentre.
Elle n'est, comme luy, qu'vne en tout l'Univers:
Comme luy, sous vn nom, elle a cent noms divers:
Elle est ici Françoise, ailleurs elle est Flamande,
Espagnole autre part, & par tout elle est grande:
Cette grandeur pourtant, n'est qu'vn petit filet,
Qui de l'Estre premier goutte à goutte s'est fait.
Mais quoy? j'entens rouler le flotant attelage,
De l'orgueilleux Demon, qui preside à l'orage.
Ses chevaux écaillez, du vent de leurs naseaux,
Font dés-ja bruire l'air, & bouillonner les eaux:
Et de l'essieu du Char, je voy jusqu'à la nuë,
Jaillir l'onde coupée, & l'écume chenuë.
Que la Bise qui suit irritera la Mer!
Que de monts aprés monts, s'éleveront en l'air,
Quand les flots mutinez s'exciteront sous elle,
De sa bouche soufflez, & batus de son aisle!
Dés-ja la pasle crainte en saisit les Nochers:
Et la sueur en vient aux cornes des rochers,
Qui pour se garantir des coups de la tempeste,
Disparoissent de crainte, & se cachent la teste.
Je pense mesme encor que les muets troupeaux,
Qui paissent le limon & l'algue sous les eaux,
Epouventez du bruit de la vague agitée,
S'assemblent sur le sable, autour du vieux Protée.
Qu'execrable à jamais, soit cét audacieux,
Qui bravant le premier, & la mer & les Cieux,

Osa bien devenir le jouët de Neptune;
Et sans gage commit sa vie à la Fortune.
Depuis cét attentat, les avares Humains,
Parmi de vrais perils, courant à de faux gains,
Ont franchi sans respect les limites du Monde:
Sont allez où le Ciel se confond avec l'onde:
Et jusqu'à cét espace indigeste & desert,
Où dans vn vuide obscur la Nature se pert.
Aussi depuis cela, pour chastier l'injure,
Que ces presomptueux ont faite à la Nature;
Des écueils & des bancs autrefois inconnus,
Avec des vents nouveaux dans la Mer sont venus.
Sa face auparavant si calme & si plaisante,
Est toûjours effroyable, & toûjours menaçante:
Elle gronde, elle écume, & sa vague en tout temps,
Contre les Matelots conspire avec les vents.
Tout cela n'estoit point, quand nos Peres plus sages,
Moderant leurs desirs, bornant leurs heritages,
Prenoient leur nourriture, & faisoient leurs habits,
Du tribut naturel que rendoient leurs brebis.
Leur Ambre se faisoit de l'innocente haleine,
Ou de la violette, ou de la marjolaine:
Et pour Sucre, ils avoient la manne, qu'au matin,
Les Abeilles cueilloient sur les moissons de thin.
On ne voyoit alors, ni perles, ni dorures:
La Grace estoit sans fard, les Beautez sans parures:
Et les feux parfumez qui des Rosiers sortoient,
Estoient les seuls rubis, que les Dames portoient.
Les desirs, les dépits, & les afferteries,
Estoient encor à naistre avec les pierreries.
Bienheureuse Saison, ne verrons nous jamais,
Revenir avec toy l'Innocence & la Paix?
Jamais ne viendra-t-il de la terre ou de l'onde,
Quelque vent desiré qui purge nostre Monde?
Qui reporte à la Mer, les perles, les rubis,
Frivoles hameçons, où tant de Cœurs sont pris:
Et qui jette avec eux, dans le fond des abysmes,
Tous les autres sujets des troubles & des crimes.
Mais tandis que je fais des souhaits superflus,
Pour le retour d'vn temps, qui ne reviendra plus:
La mer qui blanchissoit d'écume sous l'orage,
Et qui sembloit devoir engloutir le rivage,
Revient du grand accés, dont ses flots tourmentez,
Se voyoient dans leur lit, haut & bas agitez.
Incomparable effort, merveilleuse puissance,
Du doigt qui sur le rien tout le Monde balance!
Un seul trait de ce doigt, tracé le long des bords,
Est vn frein invincible, au cours d'vn si grand Corps:
Il calme son courroux, il regle ses marées,
Deux fois du vuide au plein, chaque jour mesurées:
Et des chaisnes de monts, des digues de rochers,
Montans à la hauteur des plus hautains clochers,
Ne resisteroient pas à cette violente,
De colere bouffie, & de fougue écumante,
Sans les traits de ces doigts, qui donnent aux sablons,
Plus d'arrest qu'aux rochers, & plus de poids qu'aux monts.
Ces Dieux foibles & fiers du Ciel de la Fortune,
De leurs Sceptres en vain muniroient cette dune:
Leurs Sceptres ne pourroient, non plus que des roseaux,
Retarder d'vn moment le deluge des eaux.
Ce Tyran qui traita la Mer de bastonnades,
Domta-t-il sa fierté par ses folles bravades?
Et les chaisnes qu'il fit dans les vagues jetter,
Pûrent-elles leur fougue, & sa perte arrester?
Son naufrage luy fit, à sa honte connaistre,
Que les vents & les mers avoient vn autre Maistre:
Et que les Elemens ne prennent point leurs poids,
N'ont point leurs mouvemens, des Couronnes des Rois.
Cét amas de rochers, qui portent jusqu'aux nuës,
Le front sec & pelé de leurs testes chenuës,
Aux François est le Havre, & l'Ecueil aux Anglois,
Où leurs Vaisseaux viendront briser toutes les fois,
Que sur des titres faux, leur vaine confiance,
Osera rallumer la guerre dans la France.
Mais ce puissant Ecueil, dont la Nature & l'Art,
Sous le grand Richelieu nous firent vn rempart,
Ne l'a pas garanti de la Parque inflexible,
A qui rien n'est fermé, rien n'est inaccessible.
Cét ouvrage demeure; & son Entrepreneur,
Aprés tant de hauts faits, suivis de tant d'honneur,
De poussiere couvert, & luy-mesme poussiere,
N'est plus qu'vn nom sans corps, qui signale vne biere.
Le Belgique Lion, les Aigles Allemans,
Se virent en peril, d'estre pris de son temps;
Et sans le jour fatal qui borna ses conquestes,
A la porte du Louvre on en verroit les testes.
Ce Monstre si fameux par sa rebellion,
Qui nous fut plus fatal, que l'Aigle & le Lion;
Et qui fut engraissé du pur sang de la France,
Investi par ses soins, domté par sa prudence;
Paya les affronts faits aux armes de cinq Rois,
Et remit en tombant, la Couronne en ses droits.
Mais ce Heros n'est plus, cette prudence est morte,
Si loyale autrefois, si constante, & si forte:
Et ces puissans ressors, ces vastes instrumens,
Qui de ce grand Genie avoient leurs mouvemens,
Oisifs & démontez, sans ame & sans conduite,
Se trouvent, comme aprés Siracuse détruite,
Se trouverent aux yeux des Romains étonnez,
Ceux qu'Archimede mort avoit abandonnez.
Tant de hauts plans dressez, tant de matieres prestes,
Pour étendre sa gloire, & fonder ses conquestes,

Et sur d'autres desseins, tant de projets tracez,
Du coup qui l'abatit, ont esté renversez.
Nous en plaignons la chute, & les races futures,
Avec étonnement, en verront les mesures.
Mais ce que nos Neveux vn jour admireront,
Jamais toutes leurs mains ne le releveront:
Et de ces grands patrons les formes eternelles,
Leur feront vn spectacle, & non pas des modeles.
Dure loy de mourir, la plus dure des loix,
Tu ne respectes point les Heros, ni les Rois:
Et comme nous voyons, qu'au sortir de leur source,
Les Fleuves les plus grands dressent ici leur course:
Et viennent aussi bien que les petits Ruisseaux,
Perdre au sein de la Mer la pompe de leurs eaux:
Ainsi tous les Humains, quelques titres qu'ils portent,
De quelque nom que soient les sources dont ils sortent,
Par quelques riches lieux que les mene leur cours,
Faisant l'honneur des Rois, le spectacle des Cours,
Se vont rendre à la mort, dont la pente fatale,
Toutes choses confond, toutes choses égale:
Et fait comme vn torrent, qui roule dans ses flots,
Les Esclaves meslez avecque les Heros.
Plus heureux sont cent fois, s'ils le sçavoient connaistre,
Ces Pescheurs que je voy vers la rade paraistre.
Francs du trouble & des soins que la Grandeur ressent,
Ils vivent en repos d'vn travail innocent:
Et l'orage qui bat les plus hautes Fortunes,
Respecte leur bassesse, à l'abri de ces dunes.
Je veux qu'il n'entre point de trésors dans leurs rets,
Il ne s'y prend aussi, ni soucis, ni regrets;
Si leur pesche n'est pas precieuse & brillante,
Aussi n'est-elle pas criminelle & sanglante.
La pesche est bien moins pure, a bien moins de succés,
Et se fait à la Cour, avec bien plus de frais.
La proye y semble riche, & la montre en éclate,
Là se fait voir l'azur, là brille l'écarlate,
Les Mitres, les Cordons, les Crosses, & les Croix,
Tentent l'ambition, & s'offrent à son choix.
Mais l'offre en est trompeuse, autant qu'elle en est belle:
Et souvent au pescheur la proye est infidelle.
Aprés de grands travaux, suivis de frais plus grands,
Les frais & les travaux sont emportez des vents:
Et ceux à qui la mer est la plus favorable,
Ne prennent bien souvent, que de l'algue & du sable:
Qu'embarras pour leurs cœurs, que charge à leurs Esprits,
De leur butin liez, & de leur pesche pris.
Qu'il fait beau voir rouler ces tours à grandes voiles,
Dont les masts orgueilleux menacent les Estoiles:
De l'aisle fendant l'air, du corps fendant les eaux,
Elles semblent poissons, elles semblent oiseaux:
Et par vn double effort, Courrieres de deux Mondes,
Elles suivent les vents, & passent sur les ondes.
Des bords de la Tamise, elles courent les Mers,
Qui de leur vaste enclos embrassent l'Univers:
Et leurs courses se font, pour combler l'Angleterre,
Des plus riches trésors, que l'Univers enserre.
Mais dequoy serviroient à des Peuples errans,
Avec tous ces trésors, d'autres encor plus grands?
Dequoy l'or de l'Asie, & l'or de l'Amerique,
Aprés avoir perdu la perle Evangelique?
Tous les Fleuves d'argent qui lavent le Japon,
Ont-ils rien d'assez riche, & rien d'assez grand nom,
Pour les dédommager de la Foy ruïnée,
De la Religion chez eux exterminée?
Et tout ce que la Chine a de rare & de beau,
Tout ce que le Soleil fait au Monde nouveau,
Pourroit-il embellir le front de l'Heresie?
Pourroit-il de sa teste, oster la frenesie?
L'Europe avecque deuil void encore aujourdhui,
Les Leopards Anglois outrez d'vn juste ennui,
Du dernier de leurs Rois, déplorer l'avanture;
Et de regret hurlant, gratter sa sepulture.
Mais ni leurs longs regrets, ni leurs hauts hurlemens,
Ne rappelleront pas l'ame en ses ossemens;
Ni ne feront cesser l'incendie & la peine,
Que le Schisme & l'Erreur luy font de leur haleine.
Voilà le dernier terme où le Schisme conduit:
Aprés mille autres maux, voilà son dernier fruit.
Par tout où cette peste aux ames si fatale,
Porte le triste feu de sa torche infernale,
Elle mene avec soy le trouble & la fureur:
Elle traisne aprés soy le ravage & l'horreur:
Et cent Monstres en l'air, & sur sa piste naissent,
Des vapeurs, qu'en passant, ses noires flames laissent.
Rien n'est inviolable à ses cruelles mains:
Ses delices se font des larmes des Humains:
Et de sa noire Cour les Sales tenebreuses,
De sang & d'ossemens, en tout temps sont affreuses.
Là se void le Saxon au Suedois meslé:
Là sur le Frison mort, le Suisse est immolé:
Et les membres coupez de l'Europe mourante,
Font, en desordre épars, vne Scene sanglante.
Tu sçais, France, tu sçais, qu'vn effroyable étang
En ce païs cruel, regorge de tón sang,
Qu'à Coutras, à Jarnac, & sur tant d'autres plaines,
Les ongles de ce Monstre ont tiré de tes veines.
Et tu sçais, qu'en parade on void le long des bords,
De ce funeste étang, les testes de tes Morts.

Mais de tes Morts fameux, sur des arbres plantées,
Et de Spectres volans jour & nuit becquetées,
Faire au Demon du Schisme, vn monument d'horreur,
Où le deuïl est en pompe, où regne la fureur.
Sagesse d'interest, Politique venale,
Aux Trônes, aux Autels également fatale,
Ce fut toy, qui du temps que regnoient les Valois,
Abusant à tes fins, du bas âge des Rois,
Et par les faux détours d'vne conduite double,
Fomentant à couuert la naissance du trouble,
Fortifias le Schisme, accrus l'embrasement,
Et sous main luy fournis vn secret aliment.
Qu'vn opprobre eternel s'attache à ta Memoire;
Et que ton nom par tout, soit noirci dans l'Histoire.
Tu n'entreras jamais au Conseil de mon Roy:
Tous ses desseins sont purs, sont reglez par la Foy:
Et ton Esprit peruers, tes maximes sinistres,
Jamais ne corrompront le sens de ses Ministres.
Mais quiconque aprés eux, bastira sur tes plans,
Ne bastisse jamais, que des joüets aux vents:
Qu'vn torrent d'vne part, de l'autre vne tempeste,
Mesle de sa maison, le fondement au faiste.
Qu'vn mesme sort arriue à tous ces Sages vains,
Qui sur l'impieté traçant de faux desseins,
Sans consulter la Foy, sans prendre ses mesures,
Elevant des Palais, preparent des masures.
Qu'on sçache que le Ciel est le premier Moteur,
D'où le bonheur nous vient, d'où nous vient le malheur.
Que le Dieu des Vertus est le Dieu des Fortunes:
Qu'il les fait comme il veut, ou grandes ou communes:
Que celles qui n'ont pas leur attache de luy,
Idoles sans arrest, phantosmes sans appuy,
Ont le cours & la fin, de ces vaines images,
Qui se forment en l'air de l'amas des nuages.
Leur dehors pour vn temps lumineux & doré,
Des faveurs du Soleil, nous paroist coloré:
Elles sont à nos yeux des Soleils elles-mesmes,
De longs rayons de feu leur font des Diademes:
Mais tous ces vains Soleils ne sont que de vapeur,
Leurs corps est vuide & creux, leur jour faux & trompeur:
Le premier vent qui souffle, en dissout la matiere,
Leur fond s'évanoüit avecque leur lumiere:
Et tout cét appareil d'azur, de pourpre & d'or,
Dont la nuance en l'air, paroissoit vn tresor,
Tombant avecque bruit, sur la terre s'écoule,
Et deuient fange aux pieds du passant qui le foule.
Ainsi perit celuy qui n'ayant dans le cœur,
Pour Dieu que l'interest, pour loy que sa grandeur,
Fait de sa conscience vn masque à toute mode,
Qu'il met bas, & qu'il prend, selon qu'il l'accommode.
L'indulgence du Ciel le souffre quelque temps:
Son éclat éblouit les yeux des regardans:
En attirant les yeux, il attire l'envie:
Son insolente pompe est de haine suivie:
Mais n'ayant pour appuy, ni Dieu, ni la Vertu,
Il se void tost aprés, par le Vent abatu:
Et sa vaine grandeur avec luy renversée,
Est au loin, par sa chute en pieces dispersée.
Luy-mesme en son malheur des Peuples detesté,
Avecque son débris, de l'orage emporté,
Hurté de la Fortune, & brisé de sa roüe,
Retourne avant la mort, à sa premiere boüe.
Mais tandis que mes yeux sur la plaine des eaux,
Suivent sans se mouvoir, le cours de ces vaisseaux:
La Mer tout de nouveau, s'éleve & se courrouce:
Un flot gronde, en fuyant l'autre flot qui le pousse:
Et celuy qui le suit, d'vn troisiéme poussé,
Ecume au mouvement dont il est balancé.
Que cette vaste Scene est mobile & changeante!
Sans arrest elle va du calme à la tourmente;
De la tourmente au calme, elle va sans arrest;
Toûjours autre, & toûjours la mesme elle parest.
L'element de la Cour en cela luy ressemble:
Il s'émeut à toute heure, à toute heure on y tremble.
Les Vents & les Demons, la Fortune & le Temps,
Sa face nuit & jour de leurs aisles batans,
Y soûlevent des flots, y causent des orages,
Où les plus asseurez font de tristes naufrages.
Comme sur cette Mer, sur celle de la Cour,
Les beaux Jours, aux mauvais succedent à leur tour:
Mais ce tour est sans ordre, il est sans intervale,
Le seul déreglement les change & les égale:
Et la Fortune y fait toute seule au hazard,
Ou d'vn regard le trouble, ou la paix d'vn regard.
Aussi, des Courtisans, ses yeux sont les Estoiles,
Le calme & la tempeste en viennent à leurs voiles.
Un drap de cent couleurs, sur elle voltigeant,
Leur est vn Ciel bizarre, inégal & changeant.
Là sont de leurs destins les marques figurées;
Ou sombres & de plomb, ou claires & dorées.
Sa roüe est la boussole où sont tracez leurs vents;
Et selon qu'elle va, leurs Esprits se mouvans,
Tantost vers la tristesse, & tantost vers la joye,
Sont de leurs passions le joüet & la proye.
Leurs yeux sont cependant à leur Carte attachez:
Rare Carte, où l'on void Marquisats & Duchez,
Monts d'argent, mines d'or, cent fleuves & cent veines,
Où roulent à pleins bords les delices humaines.
Mais on y void aussi, des bancs & des rochers,
Celebres par la mort des malheureux Nochers;
Des deserts décriez, des montagnes damnées,
De fumée & de feu toûjours environnées.
Chacune tourne la proüe, & dresse avec ses vœux,
Sa course, vers les ports de ces climats heureux.

Mais combien en voit-on, entendus à la Carte,
A la boussole instruits, que le vent en écarte?
Combien contre vn écueil, par l'orage poussez,
Y laissent leur espoir & leurs vaisseaux froissez?
Combien vont aborder sans art & sans conduite,
Au débris demeuré d'vne maison détruite.
Souvent mesme on y void, que les plus heureux vents,
Ne prestent leur faveur, qu'aux voiles des Brigans:
Souvent les flots qui sont aux plus justes contraires,
Conduisent par le calme, au buriu les Corsaires:
Et l'esprit, la vertu, le bon sens, le bon cœur,
Abaissez à la Cour, demeurent sans honneur,
Tandis que l'interest, l'artifice, & le crime,
Sont dans le plus haut point de credit & d'estime:
Comme au fond de la Mer, la perle & l'ambre gris,
Restent sur le gravier, sans éclat & sans prix,
Tandis que sur le haut de la vague agitée,
L'écume est par le vent, en parade portée.
Cependant la Mer baisse, & se rend au signal,
Que luy donne du Ciel, son lumineux phanal:
Et soit qu'à divers tours en soy-mesme elle rentre;
Soit que se ramassant elle cherche son centre;
Soit que de son grand lit abandonnant les bords,
Elle replie en rond la masse de son corps;
Ou qu'ayant du dépit, de se trouver captive,
Elle aime à s'éloigner de l'enclos de sa rive:
Je voy qu'elle recule, & gronde en reculant;
Son mouvement n'en est ni plus prompt, ni plus lent:
L'Intendante des eaux, la Lune au front humide
De ses cornes d'argent le compasse & le guide:
Et le mesme compas, marchant de mesme train,
Tantost luy tracera le retour à son plein.
Instruction sans voix, leçon sans écriture,
Que nous fait la muette & sçavante Nature.
Ce Corps toûjours fougueux, & toûjours se mouvant:
Sujet aux factions du temps, de l'air, du vent:
Quelque couroux qu'il ait, & quelque violence,
Que soit l'émotion qui ses vagues tourmente,
Se soûmet à la Lune; & deux fois chaque jour,
Soit qu'elle renouvelle, ou termine son tour,
Ou vient, ou se retire, ainsi qu'elle l'ordonne,
Et garde exactement les temps qu'elle luy donne.
Il n'est point retenu par les jaunes trésors,
Des fertiles moissons, qui couronnent ses bords:
Il n'est point effrayé des rochers, dont les testes,
Sont à le repousser, dans son lit toûjours prestes:
Et l'Homme, le chef-d'œuvre, & l'image de Dieu.
L'Homme que Dieu nourrit, qu'il soûtient en tout lieu:
Qui vit du pur esprit, & de la pure flame,
Que les levres de Dieu soufflerent en son Ame;
Insensible à sa voix, lourd à ses mouvemens,
Et rebelle à toute heure à ses commandemens,
Pour aller à son Dieu, a besoin d'vne chaisne,
Qui de force l'arrache, & de force le traisne.
Des cabannes de boüe, & de petits filets,
Qu'il nomme faussement Couronnes & Palais;
Et des amas confus de matieres frivoles,
Dont l'interest se moule & se peint des Idoles,
Le serrent de si prés, le tiennent de si court,
Et luy sont vn fardeau si gluant & si lourd,
Qu'à peine pour aller, où son bonheur l'appelle,
Son Esprit empestré peut-il mouvoir vne aisle.
Là bas vers l'embouchure, où le Fleuve étendu,
Etale son argent à grands flots épandu,
Et fait voir à la Mer, sa riche porcelaine,
Qui se vuide toûjours, & toûjours reste pleine,
Autrefois dans le sein d'vn fertile vallon,
Que les Bergers nommoient la Lice d'Apollon,
Se voyoit vn reduit, où sur les tendres herbes,
Jadis les Vauquelins, & depuis les Malherbes,
A l'ombre des Peupliers & des Saules chantoient,
Les beaux vers qu'à l'envi, les Muses leur dictoient.
On dit, que le Triton de la coste voisine,
Répondoit à leurs chants d'vne trompe marine:
Et le long du canal, par le courant des eaux,
Sur vn char composé de nacre & de roseaux,
Les Nymphes de la Mer, de six Daufins tirées,
De perles, de corail, de coquilles parées,
Venoient pour les entendre, & mesme quelquefois,
Aux voix de ces Bergers, elles mesloient leurs voix.
Que les Muses de l'Orne estoient alors superbes,
Du nom des Vauquelins, & du nom des Malherbes:
Mais qu'estoit cette gloire, & qu'estoit ce bonheur,
Comparez au plaisir, opposez à l'honneur,
Qu'avoient celles de l'Arne, au temps que les Abeilles,
Ouvrieres de douceur, ouvrieres de merveilles,
Le jeune Barberin de leur suc nourrissoient,
Et leur plus douce manne en sa bouche laissoient?
Il n'avoit pas encor la houlette supreme,
Sous laquelle fléchit & Sceptre & Diademe:
Et son front de Lauriers & de Mirtes orné,
Du Regne Pastoral n'estoit pas couronné.
Mais des-ja le bien-faire appuyé du bien-dire,
Sur les Ames avoit établi son empire:
Et des rayons de miel de ses levres sortoient,
Qui d'vn charme attachant tous les cœurs arrestoient.
Les Cignes successeurs du Cigne de Mantoüe,
Dont encor aujourd'huy, la Musique se loüe,
Et ceux que l'Eridan du pur ambre nourrit,
Que pleurent les Peupliers qui couronnent son lit,
Etonnez de ses chants, le prix luy défererent;
Et de ses tons sacrez, des leçons se tracerent.
Mais lors que declaré par les Saints Electeurs,
Pere commun du Monde, & Pasteur des Pasteurs,

Il prit la double Clef, & la triple Couronne,
Que l'eternel Pasteur à ses Vicaires donne:
Alors du Vatican, & du Mont Palatin,
Où de tous les Chrestiens s'explique le destin,
Sa voix comme vn Oracle aux Nations portée,
Fut de l'Inde à l'Ibere, en tous lieux respectée.
La teste du Liban, le front de l'Apennin,
L'vn couronné de Cedre, & l'autre armé de Pin,
A la force, au pouvoir de cette voix s'émûrent:
Les Aigles, les Lions, les Ours la reconnurent:
Et les Fleuves courriers, qui vont par l'Univers,
De cent bouches faisant leurs messages aux Mers,
Porterent son grand Nom jusques à cette rive,
Où d'vn froid eternel l'onde est toûjours captive;
Jusqu'à celle où la Mer, sous le jour renaissant,
Est aux yeux du Soleil, vn miroir rougissant;
Et jusqu'à celle encor, où l'Amerique sombre
Sous le Ciel qui la brûle, est comme vne grande ombre.

Mais cela fut, du temps qu'il eut entre les mains,
Les grandes Clefs qui font le destin des Humains.
A sa mort, les Vertus, les Graces, & les Muses,
De la perte du Monde, & de la leur confuses,
Choisirent pour asyle, & pour dernier sejour,
Du magnifique ANTOINE & le cœur, & la Cour.
Il avoüa le choix, le crût son avantage,
Et les prit pour sa part, d'vn si grand heritage.

Depuis, en la mauvaise, en la bonne Saison,
Elles ont fait toûjours l'honneur de sa Maison:
De ses bienfaits aussi, toûjours entretenuës,
Et des rives du Tibre avecque luy venuës,
Sur celles de la Seine, elles sont aujourd'huy,
L'honneur de l'Italie & de Rome avec luy.

Ces faiseuses de miel, si nobles, si pudiques,
Des Seigneurs BARBERINS de tout temps domestiques,
Pour le suivre ont quité les superbes vergers,
Où Flore se couronne en tout temps d'Orangers:
Elles ont surmonté les peines du voyage,
Les injures du vent, les rigueurs de l'orage:
Et maintenant chez nous, elles sucent des Lys,
La manne la plus douce, & les plus doux esprits.
De ces esprits si doux l'inévitable amorce,
Aux rayons qu'elles font, donne nouvelle force;
Et dans les mains d'ANTOINE, & sur tout ce qu'il fait,
Ces rayons sont aux cœurs vn invincible attrait.

Mieux qu'aucun homme il sçait, l'art d'obliger les hommes:
Mais il n'en vse pas comme au siecle où nous sommes,
Où des moindres presens, on fait des hameçons;
Et l'on met à l'encan les faveurs & les dons.
Les Graces de sa suite, & de sa nourriture,
Sont simples & sans fard, libres, & sans ceinture.
Jamais on ne les void, la balance à la main,
Peser chaque bienfait, le donner grain à grain.
On les void moins encore, ainsi que des Banquieres,
Assises au comptoir, attendre des prieres,
Exiger des respects, prendre des seuretez,
Et munir vn present, d'acquits & de traitez.

Les Graces d'vn Prelat si grand, si magnifique,
Agissent d'vn autre air, ont vne autre pratique:
Son cœur toûjours ouvert, toûjours prest à s'ouvrir,
Ou se meut pour donner, ou se meut pour offrir.
Et des cœurs qu'il acquiert, soit qu'il offre, ou qu'il donne,
Il se fait sur son nom, vne illustre Couronne.

Cette pente à donner se trouve en tous les Grands,
Qui sont grands de leur fonds, plûtost que de leurs rangs.
Dieu, de toute grandeur le faiste & la mesure,
Se donne sans relasche à toute la Nature.
Le Soleil traversant ses luisantes maisons,
Nous donne la chaleur, le jour, & les Saisons:
Et la Mer sans sortir de l'enclos de sa rive,
N'est jamais sans donner, quoy qu'elle soit captive.
Elle donne en tout temps, elle donne sans choix,
Au Payen, au Fidele, au Sauvage, au François,
Aux terres de l'impie, à celles de l'Eglise,
Et jamais il n'est terre, ou peuple qui l'épuise.

Mais tandis que je resve, & qu'avecque plaisir,
Mon esprit sans dessein, comme il est sans desir,
Suit les divers objets, qu'en foule me presente,
Cette Scene à mes yeux si vaste & si plaisante;
Je voy que le Soleil vient d'achever son tour:
Les Heures de sa suite ont renfermé le jour:
Il n'en reste dans l'air, que des vestiges sombres,
Qui vont estre bien-tost effacez par les ombres:
Et le grand char d'ebene à la Nuit preparé,
Des Heures au teint noir, estant dés-ja tiré,
Illustre & grand Prelat, il est temps que je cesse;
Et suivant malgré moy, Vauquelin qui me presse;
Je quite le rivage, & me rends à la Nuit,
Qui ne me laissera de la Mer que le bruit.

AVIS DE LA FRANCE
A MONSEIGNEUR
LE PRINCE,

Estant encore Duc d'Enguien, l'an 1647.

LETTRE III.

Elle le rappelle aux Guerres de Flandre : luy justifie l'infidelité de la Fortune à Lerida : & luy montre qu'il y a peu de victoires plus glorieuses & de plus grand merite que sa retraite.

D'Une plume du dos de Pegase tirée,
Et du Dieu qui preside au Parnasse inspirée,
A l'ombre d'vn Laurier, j'écris en peu de mots
Cét avis salutaire, à mon jeune Heros.
Revien, brave Louïs, laisse le pasle Ibere,
Sur son corps démembré consumer sa colere :
Et vien rendre l'éclat, avec la fermeté,
Au grand Lys que ta main dans la Flandre a planté.
Quoy que l'Astre de Mars de sa vertu l'éclaire,
La tienne encore vn temps luy sera necessaire :
Et le soudain torrent qui du Nord épandu,
S'est jusques sur la Somme avec bruit étendu,
Pourroit bien l'arracher, si contre cét orage,
Tu ne viens opposer tes bras & ton courage.
Le Belgique Lion plus fort & plus vanté,
Que cét autre qui fut par Hercule domté,
Reprit à ton départ son audace premiere;
Déchira ses liens, sortit de sa taniere:
Et chassant à son tour nos Chasseurs de ses Forts,
De la Meuse & du Lys courut tous les deux bords.
Il n'est plus maintenant de chaisnes qui le tiennent:
Les dents avec l'espoir & le crin luy reviennent:
Et si rien aujourd'huy son audace retient,
C'est l'effroy, qui du bruit de tes exploits luy vient.
L'Aigle à qui sur le Rhin tes conquestes nouvelles,
Couperent de si prés les ongles & les aisles:
Et que bois & rochers, défendirent en vain,
Sous les tours de Fribourg des foudres de ta main.
Cette Aigle tant de fois mal menée & batuë,
Libre par ton absence, aujourd'huy s'évertuë:
Elle reprend l'essor, & ta seule valeur,
Peut l'empescher encor de reprendre le cœur.
La conqueste, Louïs, n'est pas le seul ouvrage,
Où d'vn Heros parfait doit agir le courage.
Ce n'est pas, comme on croit, tout l'employ d'vn Guerrier,
D'ajoûter palme à palme, & laurier sur laurier:
Et soit peu, soit beaucoup que la Victoire donne,
L'importance est d'en faire vne ferme Couronne.
Celle que tu cueillis dés l'âge de vingt ans,
Pouvoit suffire au front de quatre Conquerans.
Depuis ce noble essai, ta teste chaque année,
De lauriers entassez s'est veuë environnée:
Et de Mars égalant l'ascendant & le cours,
De ce Regne ton Astre a fait les plus beaux jours.
Encore n'es-tu pas satisfait de ta gloire:
Ta valeur sans relasche est aprés la victoire:
Et ton cœur est si haut, ton bonheur est si prompt,
Qu'à peine d'vne palme elle t'a ceint le front,
Qu'aussi-tost on la void, sans repos occupée,
A lier les lauriers, tombez sous ton épée.
Mesure au cours des ans, le cours de ta grandeur:
Ne suis pas ton courage avecque tant d'ardeur:
La Fortune qui vole, & qu'vne boule emporte,
Pour aller aprés toy, n'a pas l'aisle assez forte.
Ménage ses faveurs, garde de la lasser,
C'est beaucoup de la suivre, & trop de la passer.
Elle est femme, & facile à prendre des ombrages,
Soit des hautes vertus, soit des braves courages:
Et jalouse d'oüir les celebres explois,
Où ta valeur sans elle a vaincu tant de fois;
Par adresse plûtost que par bizarrerie,
Elle a voulu te faire vne supercherie:
Et par vn feint dépit, t'obliger d'estimer,
L'instinct ou la raison qui la porte à t'aimer.
Ces dépits contrefaits, & ces coleres feintes,
Rendront de son amour, plus douces les étreintes:
Et ces petits refus, au lieu de les lascher,
Seront de nouveaux nœuds pour les mieux attacher.
Il est vray, la Fortune est fausse, est infidelle:
Non plus que ses talons, son cœur n'est point sans aisle:
Mais elle est fausse à ceux qui n'ont pas comme toy,
Dequoy lier son cœur, & meriter sa foy.
Et ce qu'elle t'a fait, quoy que l'envie en chante,
Est vn trait de jalouse, & non pas de changeante.
Soit dans le temps present, soit dans les temps passez,
Ses plus chers Favoris, & les plus caressez,
Les Esprits les plus hauts, les plus nobles courages,
Ont bien de son humeur souffert d'autres outrages.
Ce fameux Afriquain, grand de sens, grand de cœur,
Du Peuple Conquerant tant de fois le vainqueur,
Aprés avoir comblé les bords du Trasimene,
Du débris amassé de la grandeur Romaine:
Et fait sous soy ployer avecque le destin,
La Fortune de Rome, & le Demon Latin;

Enfin batu, défait, errant & miserable,
A la Mort ne laissa qu'vn haut sujet de fable.
Ce Grand entre les Grands, qui forma de ses mains,
Le sort des Nations & le sort des Romains;
Cét heureux sans rebut, ce glorieux Pompée,
Sous qui fut si long-temps la Victoire occupée;
Aux yeux de sa Fortune, & devant sa Vertu,
A son tour malheureux, par Cesar fut batu:
Et de la Republique éperduë & captive,
Avec soy ne sauva que l'Ombre fugitive.
Antoine qui porta jusqu'au Soleil naissant,
La premiere lueur de l'Empire croissant;
Qui vainquit sur l'Oronte, & vainquit sur l'Eufrate;
Ami de la Fortune, Amant d'vne autre ingrate;
Fut au fort d'vn combat, trahi de toutes deux;
Et malheureux Amant, Conquerant malheureux,
Pour suivre son amour, délaissant la Victoire,
Aprés l'amour perdu, pensa perdre la gloire.
Les noms sont trop connus des Braves maltraitez,
Que la Fortune ingrate a laschement quitez;
Et quitez cependant par l'ingrate Fortune,
Ils subsistent toûjours dans l'estime commune:
Ils y sont toûjours forts, toûjours ils y sont grands;
Leurs portraits couronnez gardent toûjours leurs rangs;
Et leurs Ombres encor conquerantes & braves,
Triomphent dans l'Histoire, & font les Rois esclaves.
La Fortune, Louïs, promet d'avoir pour toy,
Une plus forte amour, & de plus ferme foy.
Sa froideur d'aujourd'huy t'en doit estre vn presage,
L'Amour par la froideur renaist & se rengage.
Ne la rejette point; ce defaut de bonheur,
A d'vn nouveau rayon couronné ton honneur.
Il a fait voir en toy, la conduite vaillante,
Le bon sens brave & fort, l'audace intelligente:
Il a lié d'vn nœud qu'Alexandre n'eut pas,
Le Demon du Conseil au Demon des Combats.
Cette sage retraite aura dans nos Histoires,
Son titre & son laurier non moins que tes victoires.
Elle a du Catalan sauvé la liberté:
Elle a des Ennemis le deluge arresté:
Et contre la Castille épanduë & terrible,
De toy seul elle a fait, vne digue invincible.
Elle a fait davantage, elle t'a conservé;
Elle a tout nostre espoir avecque toy sauvé;
Et cela nous est plus, que l'Espagne conquise,
Que Milan regagné, que la Flandre reprise.
Elle a plus fait encore, elle t'a fait vainqueur,
De ta propre vaillance, & de ton propre cœur,
De ce cœur conquerant, qu'vn feu noble environne,
Plus brillant & plus haut, que toute autre Couronne.
Il faut, n'en doute point, il faut de la valeur,
Pour moderer son feu, pour regler sa chaleur;
Et tenir en devoir cette bile enflamée,
Qui s'allume du vent, que fait la Renommée.
Et pour n'avoir point fait cét effort de raison,
Deux de nos Rois captifs payerent en prison,
Des larmes de leur Peuple, & du sang de la France,
La temeraire ardeur de leur folle vaillance.
La Force & la Vertu n'attaquent pas toûjours:
Elles ont leur démarche, elles ont leurs détours;
Et quelquefois la route à la gloire est moins droite,
Par vn hardi combat, que par vne retraite.
Le vent le plus hautain se détourne & flechit:
La tempeste decline, & la foudre gauchit:
Et ces fleuves vainqueurs, gros de neige & d'écume,
Qui roulent les forests, comme floccons de plume;
Qui font gemir la plaine, & font trembler les monts;
Qui traisnent aprés eux le débris de leurs ponts;
Et de l'assaut bruyant de leurs fougueuses cornes,
Renversent en passant leurs digues & leurs bornes:
S'ils trouvent en chemin, quelque puissant rocher,
Qui par l'effort des flots ne se puisse arracher,
Se détournent ailleurs, & sans perdre courage,
Vont épandre plus loin, leur conqueste & l'orage.
Ce que la foudre fait, ce que font les torrens,
Se doit faire au besoin, par tous les Conquerans:
Et ce ne fut jamais leur devoir, ni leur gloire,
De perdre en se perdant, l'espoir & la victoire.
Conserve ce bon sens & cette fermeté:
Laisse l'opinion à la temerité:
Et retien pour ta part, la veritable estime,
La solide valeur, la gloire legitime.
Dunquerque, Philisbourg, Thionville, Rocroy,
Et tant d'autres grands noms, parlent assez pour toy.
Nostre Histoire n'a point de plus grandes paroles;
Et Milan, Marignan, Novare, Cerisoles,
Et tout ce qui se fit de plus victorieux,
Ne sonne pas si haut, n'est pas si glorieux.
Garde-moy seulement cette teste heroïque;
Cét espoir, ce support de la grandeur publique;
Et bien-tost je verray, sous mes Lys couronnez,
Aigle, Serpent, Lion, par tes mains enchaisnez.

AU MESME.

LETTRE IV.

Il le felicite de son retour aprés la Paix : & fait comparaison de ses avantures avec celles des plus grands Hommes de l'Antiquité.

HASTEZ vostre retour, SEIGNEUR, doublez le pas;
Les flots sont abaissez, le port vous tend les bras;
Et les Vents dont le souffle avoit grossi l'orage,
A peine ouvrent la bouche, attachez au rivage.
L'Etoile de la Paix dés-ja de prés nous luit:
Le calme l'accompagne, & le repos la suit:
Et cét Astre sanglant, qui pour bruler la terre,
Avoit presté ses feux, au flambeau de la guerre,
Dés-ja vers le Bosphore a tourné ses regars,
Et marqué là le poste, à la suite de Mars.
Dés que vous paroistrez sur le bord de la Seine,
Depuis sept ans, pour vous, le Dieu du Fleuve en peine,
Pour vous feliciter sortira de ses eaux,
Couronné d'oliviers liez à ses roseaux:
Ses Nymphes, comme luy, toutes avec l'olive,
En troupe pour vous voir, se rendront vers la rive:
Et des bords d'alentour, cent Cignes attirez,
Par des Amours conduits, des Muses inspirez,
Viendront vous regaler de leurs chansons nouvelles,
Que les Zephirs, au loin, répandront de leurs aisles.
A leur voix, de concert, je mesleray ma voix:
Et tout plein de l'Esprit, qui gouverne mes doigts,
Et qui donne la vie & le sens à ma Lyre,
Quand d'vn air prophetique au dedans il m'inspire,
Je chanteray, pourquoy les Heros les plus grands,
Sans repos, comme vous, furent toûjours errans.
Pourquoy loin des païs, où le jour les vid naistre,
Leur gloire eut plus d'éclat, & se fit mieux paraistre:
Pourquoy, par fois l'amour, & le dépit par fois,
Les poussant plus avant, que n'eust voulu leur choix,
Par vn heureux détour, les Estats ils sauverent,
Où leurs Astres, plûtost que leur sens, les porterent.
Il est, ainsi SEIGNEUR, tout ce qu'on void de grand,
Tout ce qu'on void, de sort se jette & se répand:
Soit que toute grandeur affecte l'étenduë;
Soit que toute Vertu veuïlle estre répanduë;
Et que comme vn torrent, qui dédaigne ses bords,
Elle cherche à pousser sa vigueur au dehors.
Les eaux basses, qui n'ont, ni lit, ni fond, ni course,
Se perdent en naissant, à deux pas de leur source.
Le Pô Fleuve regnant, le Rhin Fleuve Heros,
Avecque l'équipage & le train de leurs flots,
Traversent les climats, arrosent les Provinces,
Servent cent Nations, se prestent à cent Princes,
Et bien loin des païs, où l'on void leurs berceaux,
Ils étendent le regne & le bruit de leurs eaux.
Les barques des Pescheurs, basses, foibles, craintives,
N'osent quiter l'abri, que leur donnent les rives:
Mais les vaisseaux guerriers, hauts de bord & de masts,
Vainqueurs de tous les temps, & dans tous les climats;
Bien loin des Regions, où les arbres naquirent,
Dont leurs poupes, leurs flancs, leurs hunes se bastirent,
Malgré les mauvais jours, malgré les mauvais vents,
Voguans de port en port, de coste en coste errans,
Soit qu'ils tiennent la Mer, soit qu'ils aillent à terre,
Jettent par tout l'effroy, portent par tout la Guerre.
Cela mesme se void, dans ce Monde azuré,
De globes lumineux jour & nuit éclairé.
Ces Astres dominans que cent rayons couronnent,
Que les Ans, les Saisons, les Siecles environnent,
Toûjours en mouvement, & toûjours agitez,
De climat en climat, sans arrest sont portez.
Leur Roy mesme & leur Pere, est en course à toute heure;
Il a douze Maisons, & pas vne demeure:
Et toûjours passager en ses propres Palais,
Il roule jour & nuit, sans giste & sans relais.
Quoy que l'on ait chanté de ce lit magnifique,
Que les Heures luy font dans la Mer Atlantique:
Quoy que l'on chante encor de son païs natal,
Marqué vers les climats du Ciel Oriental;
Où le Perse l'adore, où l'Arabe l'encense,
Où l'Indien du tambour l'accueille à sa naissance;
Sans attache pourtant, & sans distinction,
Il accourt aux besoins de chaque Nation:
Tandis que dans le Ciel, les feux les moins vtiles,
Et les plus inconnus, demeurent immobiles.
Les Heros en cela ressemblent au Soleil;
Leur sort est à son sort, par ce trait-là pareil;
Et jusqu'à vous, SEIGNEUR, depuis le grand Alcide,
Que les Heros de Grece eurent jadis pour guide,
Il n'en est point venu, que quelque vent fatal,
N'ait de force jetté, loin de son lieu natal.
Alcide le premier courut toute la terre,
Et par tout, sa valeur eut des sujets de guerre.

Des rives du Penée, & du bord sablonneux,
Où se traisne sans bruit l'Anaure limonneux,
Les armes à la main, il vint jusqu'où l'Ibere
Se décharge en la Mer, où se perd l'Hemisphere:
Et l'Espagne le vid avec étonnement,
Dresser sur le gravier de l'humide Element,
Ces moles sourcilleux élevez en colonnes,
Qui de sa gloire sont encore les Couronnes.
Thesée aprés Alcide, eut-il pas mesme sort?
Et mesme sort celuy, qui par vn noble effort,
Sur le cheval aislé, sauva de la Baleine,
Et du Rocher fatal, la Princesse Africaine?
Vous connoissez, SEIGNEUR, les Grecs & les Romains,
Autrefois les plus fiers, les plus grands des Humains;
Et vous les avez veus, sur les rangs, dans l'Histoire,
Combatre pour l'honneur, & courir à la gloire.
Ces Braves doux & forts, courageux & prudens,
Ployans sous leur malheur, à leurs destins cedans,
Encore avec respect, dans leurs Ames blessées,
Tournoient vers leur devoir, leurs secretes pensées.
Themistocles, ainsi, dans la Perse jetté,
Comme vn vaste vaisseau, de l'orage agité,
Fit valoir par courage, autant que par sagesse,
Au Monarque Persan, la vertu de la Grece.
Et ce Brave Romain, qu'vn sort aussi mauvais,
Confina dans l'Espagne, aprés tant de beaux faits;
Mesmes quand il faisoit ployer sous son épée,
La teste de Metelle & celle de Pompée;
Quand il faisoit trembler, sous les coups de ses mains,
Les Aigles élevez sur les Drapeaux Romains,
De sa Patrie encore honoroit-il l'image;
Et son cœur sur le Tibre alloit luy rendre hommage.
Vous vous estes, SEIGNEUR, trouvé sous cette loy:
Malgré vous vostre Etoile a changé vostre employ:
Et l'Esprit directeur, à qui la Providence
A commis des Estats la supreme Intendance,
Ayant fait choix de vous, pour servir d'instrument,
A maintenir entre eux leur premier reglement,
Avec art ménagea l'impulsion secrete,
Qui vous fit malgré vous resoudre à la retraite:
Et vous mit en pouvoir, de faire vn contrepoids,
Aux trop vastes desseins, formez par deux grands Rois.
Vous le sçavez, SEIGNEUR, sur la terre & sur l'onde,
Il est des points marquez aux Empires du Monde.
Celuy qui du gravier, à la Mer fit vn frein,
Sur lequel elle écume & se revolte en vain;
Afin de reprimer les fougueuses ondées,
Des Nations en corps de leurs lits débordées,
En digues, d'vne part, des monts leur a dressez:
Et tiré d'autre part des Fleuves en fossez.
L'Italie a receu pour immobiles bornes,
Les Alpes qui luy font, vn long rempart à cornes:
La France a ses deux Mers, & ce Fleuve Allemand,
Qui vers la Mer du Nort roule si brusquement:
Elle a contre l'Espagne, & l'Espagne a contre elle
Une chaisne de monts, haute, vaste, eternelle.
Celuy qui de son poids, entre deux la flanqua,
Qui comme d'vn cachet, de son nom la marqua,
De son terrible nom, que les tempestes craignent,
Sous lequel en fumant les tonnerres s'éteignent;
Voulut qu'elle y servist de levée aux torrens,
De deux Peuples voisins, guerriers, & concurrens;
Quand l'vn ou l'autre, vn jour, se mettroit dans la reste,
Piqué d'ambition, des desseins de conqueste.
Tous les autres Estats sont ceints de toutes parts,
Contre pareils assauts, de semblables remparts.
Quelques-vns dans leurs Mers, d'autres dans leurs Rivieres,
Ont pour leur seureté de roulantes barrieres.
Dieu qui leur imprima la marque de ses doigts,
Veut que les Nations en respectent les droits:
Et les violateurs de semblables franchises,
Quelque heureuses que soient d'abord leurs entreprises,
Du faix de leurs desseins, tost ou tard accablez,
Deviennent le joüet de ceux qu'ils ont troublez.
Il vous doit souvenir, d'avoir veu dans l'Histoire,
La fin qu'eut autrefois, vers les rives de Loire,
Ce deluge de gens que l'Espagne envoya,
Qui les Fleuves tarit, & les plaines noya;
Lors que du grand Martel le sens & la vaillance,
Gouvernoient de concert, le timon de la France.
Tous ces Peuples armez, pareils à des torrens,
De mouvement, de bruit, de chute differens,
Rassemblez dans les champs de la riche Touraine,
N'acquirent que le droit d'en engraisser la plaine.
Le grand Fils de Pepin avecque tous ses Preux,
Fit-il contre l'Espagne vn dessein plus heureux?
En cent autres combats leurs testes couronnées,
Laisserent leurs Lauriers au pied des Pyrenées:
Et quoy qu'vn faux Roman, de Ganes ait chanté,
Imputant leur défaite à sa déloyauté;
L'Ange commis de Dieu, pour garder les barrieres,
Qui servent aux Estats d'eternelles frontieres,
Pour en faire vn exemple aux siecles à venir,
En armes vint luy-mesme afin de les punir.
L'Invincible Roland eut beau, pour s'en défendre,
Chevaliers & chevaux, arbres & roches fendre;
Sa redoutable épée eut beau faire dans l'air,
Plus que ne fait la foudre, & de bruit & d'éclair;

Il y mourut enfin : & de son front tomberent,
Deux rameaux de laurier, qui soudain repousserent;
Et nourris de son sang, devinrent tost aprés
Deux arbres aussi hauts, que les plus hauts Cyprés :
Ils servirent long-temps d'vne tombe de gloire,
A la mort d'vn Heros si digne de memoire;
Et furent aux Guerriers faiseurs de hauts desseins,
Un avis, d'éloigner leurs armes & leurs mains,
Des limites qui sont aux Estats destinées,
Et que Dieu de son doigt luy-mesme a dessinées.
Mais à quoy bon, SEIGNEUR, & pourquoy sans besoin,
Faire venir pour vous des exemples de loin?
Il en est de plus grands & de plus heroïques,
Qui sont de vostre nom, & vous sont domestiques.
Long-temps avec plaisir, le constant Bourguignon,
Du terrible Galas conservera le nom.
L'Allemagne sous luy boüillante & débordée,
De cent Peuples tenoit la Bourgogne inondée:
Le Transilvain, l'Hongrois, le Lombard, le Frison,
Dans son Camp ramassez couvroient tout l'orison :
Et de fougueux torrens venus de Croatie,
D'vn sauvage renfort, sa masse avoient grossie.
Il croyoit, l'Insolent, aprés le Rhin passé,
De la Seine bien-tost mettre à sec le fossé:
Et porter sur les bras de ses barbares bandes,
Jusqu'au Trône des Lys, les Aigles Allemandes.
Mais vostre sage Pere assisté de l'Esprit;
Qui du droit violé la vengeance entreprit,
De ce corps à cent Chefs, à cent langues confuses,
Le courage abbatit, déconcerta les ruses:
Et dés le premier coup, que sa main luy porta,
En fit couler le sang, & sa marche arresta.
Les Fleuves d'alentour qui contre luy s'enflerent,
Fantassins & chevaux pesle-mesle entraisnerent;
Et par troupes on vid les Peuples sur leurs bords,
Courir à leur dépoüille, & les Loups à leurs corps.
Cét exemple a du grand, & la preuve en est forte;
Mais le vostre en grandeur, comme en force l'emporte.
L'Espagne réveillée à la mort du feu Roy,
Avoit fait vn effort, pour revenir à soy;
Et reprenant le cœur aprés tant de défaites,
Traisnoit cent Nations à son Sceptre sujetes.
Son esprit, son conseil, son courage animant,
Et l'Aigle Germanique, & le Lion Flamand,
L'vne siffloit en l'air, & le batant de l'aisle,
Brandissoit de la serre, vne foudre nouvelle.
L'autre éclairoit des yeux, de la gorge tonnoit,
Et la campagne au loin, de sa queuë étonnoit.
Cent machines de fer, & cent autres de cuivre,
A grands cercles roulant se hastoient de les suivre;

Les vnes destinoient leurs tempestes aux toits
De la ville pompeuse où demeurent nos Rois.
D'autres les preparoient pour les Places frontieres,
Où l'effort ennemi trouveroit des barrieres.
La France cependant, comme si son grand deüil,
De son cœur, de ses bras eust esté le cercueil,
Avoit à peu de Chefs, commis le soin des armes,
Et s'estoit retenu le seul devoir des larmes.
Dans ce trouble commun, dans ce commun effroy,
General de vingt ans, on vous vid à Rocroy,
Eleu pour relever la Fortune publique,
Prester à cette charge vne force heroïque.
L'Ange établi de Dieu sur l'Empire François,
Voulut avecque vous, en partager le poids:
Cette societé doubla vostre courage,
Mit le feu dans vos yeux, & sur vostre visage;
Et soit qu'avec vostre air le sien se confondist :
Soit qu'alentour de vous sa lueur s'épandist:
On vous vid éclater d'vne terrible gloire:
Jusqu'à trois fois, de l'aisle, on oüit la Victoire,
Batre sur vostre Casque, & jusques à trois fois
Menacer l'Ennemi d'vne effroyable voix.
Vous vainquistes enfin, & tant de sages testes,
Fameuses par les noms de leurs vieilles conquestes,
Perdirent sous le bras d'vn Vainqueur de vingt ans,
L'honneur de leur Fortune, & le fruit de leur sens.
Aguerri par ce haut & fort apprentissage,
Où la conduite eut part autant que le courage,
Toûjours depuis par tout, soit du sens, soit du cœur,
Vous avez retenu le titre de Vainqueur.
La Lys, l'Escaut, le Rhin, vous ont veu de leurs rives,
Traisner sous vos Drapeaux leurs Provinces captives:
Et la Segre, l'Ibere, & le Tage étonnez,
D'oüir tomber de loin, tant de Forts ruinez;
D'oüir le long fracas de tant de Villes prises,
Et par vostre valeur sur l'Espagne conquises;
Crûrent qu'on alloit voir, la Couronne des Lys,
Des Mers du Nort s'étendre à celles de Calis.
Il sembloit qu'à cela conspirast la Fortune,
Avec vostre ascendant & l'attente commune:
Et l'Empire dés-ja sembloit reduit aux choix,
Ou de se voir détruit, ou de se voir François.
La Castille dés-ja chancelante & troublée,
Du débris de ses tours alloit estre accablée;
Quand l'Esprit dominant qui tient les Potentats,
Sous l'abri de son aisle avecque leurs Estats,
Pour resserrer la France au dedans des limites,
Que, par vn ordre fixe, à son Sceptre a prescrites,
Celuy qui ne veut pas, qu'aucun d'entre les Rois,
D'vniversel Monarque ait le nom, ni les droits;
De telle impression fit rouler les affaires,
Que par certains transports aux Heros ordinaires,

Il vous falut servir, & du cœur, & du bras,
Au projet d'vne Paix que vous ne voyiez pas.
Et ce que n'eust pas fait toute la Germanie,
A l'Empire, à la Flandre, aux Espagnes vnie,
Vous l'avez fait tout seul, en contrebalançant,
Les forces d'vn Royaume aussi grand que puissant.
Le cours de sa Fortune emportée & rapide,
Dés-ja ne souffroit plus d'obstacle, ni de bride;
De victoire en victoire a plein vol elle alloit;
Conqueste sur conqueste aprés elle rouloit;
Et plus elle avançoit, plus la Paix repoussée,
Loin d'elle s'éloignoit, de son bruit menacée.
Il faloit donc, SEIGNEUR, pour vnir deux grands Rois,
A l'vn d'eux vn support, à l'autre vn contrepoids:
Vostre épée, à cela, seule estoit suffisante,
Comme vostre main seule estoit assez puissante,
Pour aider de sa force vne fatalité,
Qui n'eust pas fait la Paix, sans cette égalité.
Que la Paix donc, SEIGNEUR, devienne vostre gloire:
Quel nouveau fruit vous peut venir de la Victoire?
Elle a fait ébrancher tous ses lauriers pour vous;
Les autres desormais, n'en auront que du houx.
A quoy bon exposer davantage vne teste,
Qui ne se peut payer, par aucune conqueste?
Conservez-vous, SEIGNEUR, pour instruire long-temps,
Les Princes, les Heros, les Sages, les Vaillans,
Il faut du soin, de l'art, du temps pour vous comprendre;
Peu d'Esprits jusques-là peuvent leur veuë étendre:
Vos moindres actions, vos moindres mouvemens,
Sont de hautes leçons, sont de grands argumens.
Le seul pas de Rocroy, fait en vostre jeunesse,
Des Vieillards consommez étonne la sagesse,
Et sans compter vos ans, peut-on pas de vos jours,
Mesme des moins serains, & mesme des plus courts,
Tirer tous les patrons & toutes les maximes,
Dont se font les vrais Preux, & les vrais Magnanimes.
Mais de vous exprimer en grand, & tout entier,
Qui le pourra, SEIGNEUR, sinon vostre Heritier?
Conservez luy long-temps, vn si haut Exemplaire,
Qui tout seul peut l'instruire, & tout seul doit luy plaire.
A-t-il rien à chercher, rien à voir hors de vous,
Soit qu'il aime le fort, ou qu'il se plaise au doux?
Qu'il ne s'amuse plus à ces vieilles idées,
Repeintes tant de fois, & tant de fois fardées:
A ces Heros d'Ecole, à qui les Escrivains
Ont fait l'air, la couleur, la taille, de leurs mains.
Il sçaura Scipion, les Cesars, Alexandre,
Et plus que tout cela, s'il peut vous bien apprendre.
Sans qu'on le mene voir, en des païs perdus,
Des sieges, des combats, des Camps qui ne sont plus:
Sans qu'il aille chercher de rivage en rivage,
Les ruines de Tyr, & celles de Carthage:
Sans qu'il sçache combien le Granique en ses bords,
Forcez par Alexandre, ensevelit de morts:
Sans qu'il s'aille informer, sur le Champ de Pharsale,
Des faits de la Journée à l'Empire fatale:
Graveline, Fribourg, Rocroy, Norlingue, Lens,
Sont d'aussi hauts sujets, d'aussi grands argumens,
Que tous ceux que l'on void relevez dans l'Histoire,
De toutes les couleurs, que peut donner la gloire.
Mais le poids, l'étenduë, & le sens de ces Noms,
Pour estre à vostre Fils d'efficaces leçons,
Veulent que vostre cœur à son cœur les explique,
En paroles d'esprit, & d'vn air heroïque.
Du feu de vos regards cét esprit jaillissant,
Et de prés sur son cœur, sur son ame agissant,
Achevera sur luy les traits & la figure
Du Grand, qu'à sa naissance ébaucha la Nature.
Un ouvrage si noble a besoin d'vn long temps;
Il merite vos soins, il demande vos ans;
Les insectes se font en moins d'vne journée;
L'herbe naist & s'éleve en vne matinée;
Un champignon se forme & croist en vne nuit;
Du soir au lendemain vn chardon se produit.
Au contraire, SEIGNEUR, il faut que les années,
D'vn tissu lumineux l'vne à l'autre enchaisnées,
Pour élever vn Pin, travaillent tour à tour,
A le nourrir de nuit, à l'embellir de jour:
Il faut que le Soleil, soit qu'il monte, ou qu'il baisse,
Luy preste sa lumiere, & sa chaleur luy laisse:
Et qu'il ait en Hyver aussi bien qu'en Esté,
A toute heure sur luy, son regard arresté.
Aussi, le Pin qui vient & qui croist de la sorte,
A le corps droit & grand, la teste haute & forte:
Les vents pour l'assaillir se soûlevent en vain;
D'vn pied ferme & constant il garde son terrain;
Et le plus rude assaut que luy donne l'orage,
A peine de ses bras détache le feüillage.
De mesme le Lion, à vaincre destiné,
N'est qu'aprés vn long temps, de son crin couronné.
Il faut qu'avec les ans l'Afrique l'aguerrisse;
Que ses dents, que ses os la Nature endurcisse;
Et que sous le Soleil, dont le More enflamé,
A les cheveux noircis & le cuir enfumé,
Ses yeux prennent ce feu, dont l'affreuse lumiere,
Semble vn trait décoché de l'arc de sa paupiere.
Sur tout il a besoin, soit pour prendre le cœur,
Soit pour succer l'esprit de son Pere vainqueur,

D'attirer les eclairs, dont sa prunelle est pleine:
Et respirer l'ardeur de sa boüillante haleine.
Ainsi faut-il, SEIGNEUR, que de prés & souvent,
Vostre jeune Lion, vos regards recevant:
Avecque vos regards, recevant les lumieres,
De toutes les vertus civiles & guerrieres:
Respirant vostre esprit, & tout ce qu'vn grand cœur,
Pour avec son esprit, inspirer de vigueur;
Vous acheviez en luy, cette image heroïque,
Que se promet de vous l'esperance publique.
Vous ne sçauriez, SEIGNEUR, vous donner vn employ,
Plus vtile à l'Estat, plus important au Roy:
Et vous ne ferez rien, fissiez-vous cent conquestes,
Qui jamais vaille vn Fils, aussi grand que vous estes.
Aprés ces premiers soins donnez à vostre Fils,
Et ses traits, sur vos traits, ébauchez & finis;
Vous devez les seconds, SEIGNEUR, à vostre Gloire,
Fille qui vous est née au sein de la Victoire:
Grande dés sa naissance, & les aisles au dos,
Sur la terre volant, & volant sur les flots,
On l'ouït, on la vid, jusqu'à l'autre Hemisphere,
Epandre avecque bruit le renom de son Pere.
Quoy que forte pourtant, elle s'affoiblira;
Quoy que pleine de lustre, elle s'obscurcira;
Ses aisles tomberont; sa voix avecque peine,
Egalera le bruit des roseaux de la Seine:
Et le temps la fera, comme vne autre mourir,
Si vous n'avez grand soin de la faire nourrir,
Vous le pouvez, SEIGNEUR, sans appauvrir le Monde,
Sans démolir la terre, & sans épuiser l'onde.
La Gloire est bien infirme, & ne vit pas longtemps,
Que le Luxe insensé nourrit à ses dépens.
En vain de la Nature il presse les mammelles:
Il la tourmente en vain d'extorsions nouvelles:
Soit qu'il creuse la terre, ou qu'il dépeople l'air,
Soit qu'il coupe les monts, ou qu'il seiche la Mer;
La gloire ne vit point de la moëlle des mines,
De la graisse des monts, ni du lait des collines.
Le sang des Animaux, l'esprit des Elemens,
Sont pour l'entretenir de mauvais alimens.
Encore moins veut-elle avoir pour sa Nourrice,
La folle Ambition, ou la sale Avarice.
Vous le sçavez, SEIGNEUR, avecque tout son train,
L'Ambition n'a rien que de creux & de vain:
Et sa table en dépense, en pompe si fameuse,
N'étale qu'vn amas de matiere venteuse;
Que l'enflure accompagne, & le vertige suit,
Et qui non moins les sens, que la raison seduit.
L'Avarice au sein sec, & sillonné de rides,
Ne peut, au lieu de lait, de ses mammelles vuides,
Fournir qu'vn pus malin, qui bien loin de nourrir,
Feroit d'vn poison lent vostre Gloire mourir.
Il est, vous l'avez veuë, vne belle colline,
Qu'vn Ciel toûjours serain, toûjours pur illumine,
Où sont divers reduits, de ruisseaux ondoyans,
Et d'arbres immortels haut & bas verdoyans.
Les Muses, de tout temps & Vierges & Nourrices,
Habitent ce païs d'innocentes delices.
Là, leur soin principal, & des Graces leurs Sœurs,
Est de cueillir les fruits, & ramasser les fleurs,
Dont se font ces extraits, & ces esprits de vie,
Qui preservent les noms, du temps & de l'envie.
Vostre Gloire, SEIGNEUR, jamais ne vieillira;
Un jour perpetuel de son front jaillira;
Et les Ans luy seront jusqu'à leur fin propices,
Si vous la resignez au soin de ces Nourrices.
N'en doutez point, SEIGNEUR, leurs bois vivent toûjours,
Des Graces arrosez, cultivez des Amours:
On y cueille en tout temps des feüilles immortelles:
Je connois les endroits, où naissent les plus belles:
Et le sçavant Aveugle instruit des doctes Sœurs,
Ne sceut pas mieux que moy, mettre en œuvre leurs fleurs.
Ordonnez seulement; & bien-tost la Couronne,
Qui de feux eternels, sous la Lyre rayonne,
Jettera moins d'éclat, aux yeux de l'Univers,
Que celle qoi pour vous, reluira dans mes vers.

AVIS DES MUSES A MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTY.

LETTRE V.

Elles l'exhortent à la gloire, & luy en montrent le chemin par les voyes du travail & de l'action.

APRE'S dix ans passez en cét illustre Mont,
Qui d'vn bois de lauriers se couronne le front;
Armand à son départ, prenant congé des Muses,
Les Muses de douleur à son départ confuses,
Rompirent leurs bouquets, couperent leurs chéveux;
Et de leurs luths cassez firent de tristes feux.

Les

Les echos d'alentour à leurs cris répondirent :
Les veines des rochers de regret se fendirent ;
Des arbres jusqu'au cœur, la verdure secha ;
Et de leurs bras courbez, la feuille s'arracha.
Dans ce trouble commun de leur commune perte,
La plus belle des Sœurs, comme la plus diserte,
Aux pieds d'Armand posa son laurier & ses fleurs,
Et luy tint ce discours accompagné de pleurs.
Armand grand de naissance, & plus grand de merites,
Avant l'ordre fatal qui veut que tu nous quites,
Avecque ces soûpirs de douleur exprimez,
Reçois ces derniers mots, que l'amour a formez.
Il te peut souvenir avec quelle tendresse,
J'ay gouverné tes pas, j'ay conduit ta jeunesse :
Ta gloire & tes vertus te seront de mes soins,
D'eternels argumens, & d'illustres témoins.
J'ay fait en ces vertus, j'ay fait en cette gloire,
Ce que fait le Sculpteur en l'image d'yvoire.
La matiere en est riche, elle est née avec toy ;
Mais la forme est de l'art, & cét art est de moy.
Je veux que ton Esprit eust de brillantes aisles :
Je veux qu'il soit du rang des Estoiles nouvelles :
J'ay soûtenu son vol, son essor j'ay conduit,
Au dessus des sentiers du jour & de la nuit.
J'ay rangé ses rayons, j'ay purgé sa lumiere,
Des obscures vapeurs que répand la matiere.
Aussi dans ce beau Ciel, aux Heros destiné,
Où nul Esprit ne va qui ne soit couronné,
Il tient le plus haut lieu du plus brillant étage :
Il en répand au loin ses rais & son image :
Et les feux d'alentour restent également,
Effacez de son lustre & de son mouvement.
Mais c'est peu, que d'vn vol qui tout autre surpasse,
Ton Esprit ait gagné ce lumineux espace.
Il y faut demeurer, quoy qu'il puisse avenir ;
Et dans cét ascendant ta gloire maintenir.
On a vû s'égarer des Astres de leur route ;
On en a vû tomber de leur brillante voûte.
Dans le Ciel, comme à terre, il est des pas glissans ;
Et Circe fit jadis des charmes si puissans,
Qu'elle obligea la Lune, à quitter sa carriere ;
A manquer à sa charge ; à perdre sa lumiere.
Armand, je ne crains point, qu'vn pareil accident,
Abate ton Esprit de son haut ascendant.
Son feu ne sera pas de ces feux de Cometes,
Qui semblent pour vn temps égaler les Planetes :
Et défaits tout à coup, de leur éclat trompeur,
Ne laissent à nos yeux qu'vne triste vapeur.
Toûjours plus éclatant, & plus prompt à bien faire,
Il étendra ses rais à plus d'vn Hemisphere :
Et traisnant aprés soy, par son impression,
Les Esprits moins puissans, & de moindre action ;
Noble & juste Moteur des Spheres de la France,
Il reglera leur cours par son intelligence.
Quel honneur te sera-ce, Armand, dans ces emplois,
D'avoir pour Concurrens des Heros & des Rois ?
De voir à ton lever les Nations tournées,
Compter par tes rayons leurs heureuses journées ?
De voir de tes bienfaits les cœurs reconnoissans,
Monter avec leurs vœux, meslez à leur encens ?
De voir ton nom porté sur les voix de l'Histoire,
Et ton portrait tiré par les mains de la Gloire ?
Cét honneur est divin, mais il est écarté,
Du sombre & bas sentier que tient la Volupté.
On ne va pas si haut, en suivant de Sirenes ;
En marchant sur les fleurs des delices humaines.
La verdure & le frais, le myrthe & le jasmin,
Sont d'vn autre païs, sont vn autre chemin.
De la bassesse, Armand, le calme est l'heritage :
De la Gloire & des Grands la peine est le partage.
Les vents les plus mauvais respectent les roseaux :
Et le Cigne s'ébat sans trouble sur les eaux :
Au lieu que des Sapins les glorieuses testes,
S'exposent en montant, à toutes les tempestes :
Et que l'Aigle ne peut s'élever dans les airs,
Qu'en se faisant le but des vents & des éclairs.
Ce grand & noble Corps, ce fecond Luminaire,
De toutes les Beautez la source & l'exemplaire,
Estant toûjours illustre, est toûjours agité :
Il travaille en hyver, il travaille en esté :
Et de la main de Dieu sa teste couronnée,
Ne reposa jamais vne seule journée.
Tous les Astres qui sont, comme luy, glorieux,
Ne sont pas moins actifs, ni moins laborieux.
Le repos est la part de ces foibles Estoiles,
Qui toûjours à couvert & toûjours sous leurs voiles,
Conservent loin du bruit, dans vn cercle écarté,
Sans honneur & sans nom leur petite clarté.
Bien davantage, Armand, ces Formes bienheureuses,
Ces Esprits directeurs des Spheres lumineuses,
Jour & nuit en travail, jour & nuit bienfaisans,
Dispensent aux humains les saisons & les ans.
Et le Ciel, où se tient la grande Ame du Monde,
Cette teste d'esprit & de jour si feconde,
Toûjours en mouvement, toûjours en action,
De son juste Moteur suit l'agitation :
Tandis que le bas Corps de la basse Nature,
Jouit d'vn calme lasche, & d'vne paix obscure.
La peine est donc, Armand, le partage des Grands :
Et tes Peres t'en sont de celebres guarans.
Leurs pas te sont marquez, leur vie est ton exemple :
Et la Gloire t'appelle aprés eux à son Temple.

Ne la retarde point, dés-ja tes grands Ayeux,
A ta course attentifs s'applaudissent des Cieux:
Et pour te couronner au bout de la carriere,
Te faisant de leurs rais, vn cercle de lumiere,
Semblent ne vouloir estre à l'avenir heureux,
Que des reflexions de ta gloire sur eux.
De la Muse à ces mots les larmes redoublerent,
Et du sein de la terre, où ses larmes coulerent,
Il se fit à l'instant vne nouvelle fleur,
Plus pure que la Rose, & plus haute en couleur,
Où du grand nom d'Armand la glorieuse empreinte,
D'vn beau mélange d'or & d'écarlate teinte,
Comme vn Astre nouveau sembla d'vn nouveau jour,
Eclairer la Montagne, & le bois d'alentour.

AU MESME.

LETTRE VI.

Que l'ancienne dignité des Lettres se doit rétablir par son exemple & par sa faveur.

LEs Reines des Esprits, les neuf Filles sçavantes,
Du Monde en sa jeunesse autrefois Gouvernantes,
Ordonnoient les Citez, établissoient les Loix,
Vivoient dans les Palais, domestiques des Rois:
Et d'vne égalité legitime & commune,
Faisoient tout ce que fait aujourd'huy la Fortune.
Mais cét ordre changé par vn âge ferré,
Qui succeda bien-tost au bel âge doré,
Les Vices déchaisnez l'Innocence chasserent:
Les Muses avec elle au desert se sauverent:
La Fortune se mit en credit à son tour,
Elle eut incontinent des autels à la Cour:
Et sans peser le droit, sans ouir la justice,
De l'honneur & du bien se fit distributrice.
L'ignorance regna durant ce mauvais temps,
Elle fut ordinaire aux Cabinets des Grands.
La Noblesse d'alors mal instruite & grossiere,
Pareille au marbre brut qui sort de la carriere,
Ne recevoit des Arts ni forme, ni couleur:
Toute sa gloire estoit vne rude valeur:
Et sans la majesté, que la science donne,
Les Rois ne remplissoient qu'à demi leur Couronne.
En France seulement, & sous le Ciel des Lys,
Il nasquit de tout temps des Esprits plus polis:
Et les neuf doctes Sœurs eurent avec Astrée,
Aux Cabinets des Rois assez facile entrée.
Mais quoy? ce n'estoit pas pour y faire sejour;
La Fortune à regret les voyoit à la Cour.
Tout leur office estoit d'y chanter à la feste,
Ou de quelque Hymenée, ou de quelque conqueste:
De parfumer les Grands, de leur cueillir des fleurs,
Et de peindre leurs noms en diverses couleurs.
Une saison meilleure enfin est arrivée,
Armand fils de Henry, leur gloire a relevée.
Il leur fera reprendre avec leur dignité,
La fraicheur qui faisoit leur premiere beauté.
On ne les verra plus, par d'indignes offrandes,
Aux pieds de la Fortune abaisser leurs guirlandes:
On ne les verra plus, tendre aux riches la main;
Ni vendre des bouquets, pour acheter du pain.
Non moins que de lauriers de pourpre environnées,
Et par les mains d'Armand de perles couronnées;
Sans craindre de rebut, au Louvre elles viendront:
Et leur rang sous le Dais, en gloire elles tiendront.
Le Parnasse jadis si pauvre & si rustique,
Visité par les Grands, deviendra magnifique:
Et ses arbres sacrez autrefois negligez,
D'illustres Escussons à l'avenir chargez,
Feront par vn accord honorable à la France,
L'vnion de la Gloire avecque la Science.

LA CARTE DE PARIS, A MONSEIGNEUR LE CHANCELIER.

LETTRE VII.

Il fait vne description de la grandeur & des richesses de Paris; des Eglises, des Palais, & des Promenoirs: & y ajoûte, selon la diversité des choses, diverses reflexions Historiques, Morales & Chrestiennes.

SEGUIER, à qui Themis pour le bien de la terre,
A commis sa Balance & fié son Equerre;
Suspendez vn moment les penibles emplois,
Que donne à vostre Esprit la tutelle des Loix;
Et souffrez qu'vne teste, à tant d'autres si chere,
Se décharge des soins d'vn si lourd ministere.
Les Esprits gouverneurs des Globes étoilez,
Qui d'vn bransle si juste, & si fort sont roulez,
Ont pour se divertir, l'eternelle Musique,
Qui naist des mouvemens de ce Monde harmonique.
Et vostre belle Astrée, Intendante des Temps,
Qui partage les droits des Saisons & des Ans;

Se relaſchant par fois, & quitant la Balance,
Dont le bien & le mal, aux jours elle diſpenſe;
Prend la celeſte Lyre, & chante les accords,
Du haut Monde & du bas, des eſprits & du corps.
Voſtre ame, grand SEGUIER, eſt vne Intelligence,
Des plus fortes qui ſoient dans le Ciel de la France:
Mais elle eſt dans vn corps; & les corps les plus hauts;
Ont comme les plus bas, leur ombre & leurs defaus.
Le Soleil qui nous regle, & qui nous illumine,
S'éclipſe aſſez ſouvent, & tous les jours decline:
Et l'Eſprit lumineux dont il eſt aſſiſté,
Ne le garantit point de cette infirmité.
Le voſtre, quoy que grand, quoy que plein de lumiere,
Eſt ſujet, comme vn autre, au poids de la matiere;
Eſt ce poids, pour durer, & ſervir reglément,
Demande le repos, aprés le mouvement.
Ce beſoin m'a conduit dans vne ſolitude,
Où, loin de l'embarras, loin de l'inquietude,
Domeſtiques des Grands, Ordinaires des Cours,
Je jouïs ſans chagrin de la beauté des jours:
Et me fais, quand je veux, vne pompeuſe Scene,
De ce Monde abregé, que va baignant la Seine.
Le Spectacle eſt illuſtre, & les penſers divers,
Que Paris me fournit, exprimez en ces vers,
Vous feront, dans ce cours de fatigues publiques,
Ce qu'aux Eſprits moteurs, ſont leurs douces Muſiques.
Que ce Theatre eſt grand! qu'il me remplit les yeux,
De Phantômes luiſans, ſublimes, ſpacieux!
Et quel ſi vaſte Eſprit, peut à cette ſtructure,
En ſoy-meſme trouver, vne égale meſure?
Jadis, quand les Geans Charpentiers & Maſſons,
Changeoient en baſtimens les foreſts & les monts:
Quand ils mettoient la terre & les fleuves en brique;
Vid-on rien de plus grand, rien de plus magnifique?
Et ces murs ſi vantez, ces Chaſteaux ſourcilleux,
Dont les Ouvriers voyoient les nuages ſous eux,
Et dont l'ombre eſt encor ſi haute dans l'Hiſtoire,
Autrefois dans le monde, eurent-ils plus de gloire?
Mais, ces Entrepreneurs, auſſi hardis que vains,
Auſſi forts qu'indiſcrets, n'eſtoient pas inhumains:
Et le ſang des Eſtats, les pleurs des Republiques,
N'entroient point au ciment, qui lioit leurs fabriques.
Qui me garantira, que de tant de Palais,
Que je voy là charger la terre de leurs faix,
Pas vn ne ſoit taché de ſang, ni de rapines;
Pas vn ne ſoit baſti, de morts, ni de ruïnes?
Il eſt vray, cette ville eſt le Chef, eſt le Cœur,
Qui du Corps de l'Empire a toûjours fait l'honneur:
Mais vn Chef qui tout ſuce, vn Cœur qui tout attire,
N'épuiſera-t-il point tout le Corps de l'Empire?
Et quel enfin ſera le deſtin de ce Corps,
S'il n'a de fonctions, & s'il ne fait d'efforts,
Qu'afin de mettre à ſec, juſqu'à la moindre veine,
Pour remplir vne teſte, auſſi vaſte que vaine?
La Mer inſatiable, où vont toutes les eaux,
Des fleuves, des torrens, des lacs & des ruiſſeaux,
Rend au moins par filets, & redonne en fontaines
Les tributs que ſon ſein reçoit à cuves pleines.
Et toy, ville ſans borne, abyſme de treſors,
Tu n'épans que diſete & famine au dehors.
Les entrailles des monts, & les veines des mines,
La moëlle des guerets, & le ſang des collines,
Le butin des citez, la dépouille des bourgs,
Vont à toy ſans relaſche, & d'vn rapide cours.
Les écrits fabuleux qui reſtent du vieil âge,
Nous font valoir les noms d'vn Pactole & d'vn Tage,
Fleuves fameux & vains, pour peu de grains dorez,
De fauſſes viſions, de faux jours colorez.
Ceux qui coulent ici, ne roulent pas vn ſable,
Eclatant des couleurs d'vne nouvelle fable:
A pleins bords, on y void, l'or & l'argent meſlez;
Par cent divers canaux, diverſement roulez.
Ces metaux attirans avec eux y conduiſent,
Tout ce qu'ont de plus beau les païs qu'ils épuiſent.
Débordement étrange, où les meubles de prix,
Les marbres d'outre-mer, les perles, les rubis,
Les ouvrages de l'Art, & ceux de la Nature,
Precieux de matiere, & rares de figure,
Sur le courant de l'or & de l'argent portez,
En foule, & ſans arreſt, viennent de tous coſtez!
Quels fleuves ſi fameux, & de ſi noble courſe,
Deſcendent vers la Mer d'vne pareille courſe?
Mais quelle Mer ſi vaſte, en ſon humide enclos,
Nourrit ou des poiſſons, ou des monſtres ſi gros,
Qui dépeuplent les lacs, qui les eſtangs ravagent,
Et juſques aux marais, juſqu'aux bourbiers fourragent?
On ne void point le Thon, pour chercher du butin,
Monter par les canaux du Danube & du Rhin.
On ne void point l'avide & peſante Baleine,
Courir les bords de Loire, & les rives de Seine:
Et Paris eſt peuplé de Riches devorans,
Qui pour s'emplir toûjours, & ſe faire plus grands,
Le foible & le petit de loin aneantiſſent;
Et de loin les païs & les temps engloutiſſent.
Que de confuſes voix, que de bruits differents,
Les vns aigres & prompts, les autres doux & lents,
Des places, des maiſons, des carrefours s'entendent,
Et ſur tous les quartiers de la ville s'étendent!

Une Nymphe qui veille & les jours & les nuits,
Dans vne creuse nuë ouverte à tous ces bruits,
Sans choix les y reçoit, sans choix les distribuë,
Aux vents courriers de l'air, qui passe sous sa nuë;
Et qui sans distinguer les faux d'avec les vrais,
A cent Bureaux divers, les portent sans relais.
Les plus impetueux prennent les bruits du trouble,
Que leur haleine augmente, & leur course redouble.
D'autres prennent les bruits, qui naissent de la Cour,
Où la Fortune roule & de nuit & de jour.
D'autres ceux du Palais, où cent bouches ouvertes,
Tantost chantent leurs gains, tantost plaignent leurs pertes.
Et ceux qui sont commis sur tous les autres vents,
A porter les pacquets du païs des Amants,
Laissant tout autre bruit, se chargent des nouvelles,
Que font les Gazetiers du Cours & des Ruelles.
Il monte avec ces bruits, si confus, si divers,
Un amas de vapeurs, dont les toits sont couvers.
Où l'air en est chargé, la lumiere plus sombre,
Avecque l'épaisseur prend la couleur de l'ombre:
Et ce voile, aux bouillons d'vn long crespe pareil,
A peine est penetré des rayons du Soleil.
Que le Ciel est plus doux, & la clarté plus pure;
Où, loin des corrupteurs de la simple Nature,
La Terre encore vierge, & les bois innocens,
Conservent la vertu qui fut au premier temps!
Là, sans infection, sans mélange on respire,
L'air aussi doux qu'il sort des levres du Zephire:
On y reçoit le jour, aussi clair, aussi net,
Qu'il s'épand des regars de l'Astre qui le fait:
Et les eaux qu'on y boit, sont par tout aussi belles,
Que les Nymphes les font jaillir de leurs mammelles.
Ce n'est pas comme ici, que mille corps brûlez,
Et mille autres bouïllis, sont par troupe immolez,
A ce Dieu des Gourmands, sourd, aveugle, immobile,
Qui met pour vn repas, en feu toute vne ville.
Ce n'est pas comme ici, que tout put d'vn encens,
Qui fait tourner la teste, & renverse le sens;
Soit qu'vn folastre Amant, parfumeur de paroles,
En compose vne offrande à de vaines Idoles:
Soit qu'vn faux Courtisan, en charge ces Dieux vains,
Que la Fortune moule, & dore de ses mains.
Où le Luxe est en regne, où les molles delices,
Entretiennent sous luy, le commerce des vices,
Il n'est rien de si sain, qui n'en soit alteré;
Le Ciel en est moins pur, le jour moins éclairé;
Et le mal s'étendant par toute la Nature,
Tout air devient brouïllas, & toute terre ordure.
Vers la rive, où le Fleuve entre avec majesté,
De cent petits ruisseaux ses Sujets escorté;
Des Cyclopes François la forge resonnante,
Aux regards étonnez sur le bord se presente.
Là, de bronze fondu les tonnerres se font,
Qui des Alpes tantost vont écorner le front:
Tantost vont foudroyer les Chasteaux de l'Espagne:
Et tantost du Flamand desoler la Campagne.
Que plustost ne voit-on ce bruyant attirail,
Rouler contre Bisance, & contre son Serrail?
Que ne voit-on plûtost tomber sous cette foudre,
Alger, Thunes, Biserte, & le Grand Caire en poudre?
Ne sera-ce jamais, que sous vn Ciel plus doux,
Aux Chrestiens, les Chrestiens cesseront d'estre Loups?
Et qu'à s'entrégorger leurs ames occupées;
Seront plus justement de sang Maure trempées?
Que ces monts somptueux en Eglises voûtez,
Sur de longues forests de colonnes portez,
Sont de la pieté de nos premiers Monarques,
D'illustres monumens, & de pompeuses marques!
Que l'œil est satisfait, de les voir couronnez,
D'autres superbes monts, en moles façonnez,
En moles sourcilleux, dont les cimes enormes,
Paroissent des païs levez en plates-formes!
Les Princes & les Rois de ces bienheureux temps,
Splendides au dehors; modestes au dedans,
Par vne glorieuse & celebre alliance,
De leur zele conjoint à la magnificence,
Sanctifioient ainsi la pompe & la grandeur:
Mettoient par leur vertu la dépense en honneur.
Et tandis que les Arts travaillant à leurs gages,
De mille bras tendus, autour de ces ouvrages,
Suspendoient ces rochers, ces carrieres mouvoient,
Et si haut, sous le Ciel, la masse en élevoient;
Plus haut, sur d'autres plans, & sur d'autres mesures,
Les Anges, artisans d'eternelles structures,
Leur bastissoient au Ciel, des Palais ciselez
De marteaux lumineux, & de coins étoilez;
De coins & de marteaux, dont le bruit harmonique,
Formoit à tous les coups vn concert de Musique:
Et faisoit retentir la Cour des immortels,
Du nom de ces Heros zelez pour les Autels.
A quoy se sont reduits ces hauts & vains spectacles,
Dont le Monde abusé fit jadis ses miracles?
Babylone n'est plus, ni ses murs si vantez,
Ni ses fameux jardins, sur le vuide plantez:

Le Mausolée est mort, aussi bien que Mausole:
Ephese a veu tomber son Temple & son Idole:
Et ces monts cimentez, posez sur d'autres monts,
Pour faire vne grande ombre, & porter de grands Noms,
Pyramides & Phare, à peine dans l'Histoire,
A peine sur la Carte ont sauvé leur memoire.
Tant de vains Bastisseurs, aprés les Elemens
Transportez, démolis, changez en Monumens;
Aprés les Nations de travaux épuisées;
Aprés vn Monde mis en arcs, en colisées;
Enfin, qu'ont-ils acquis, avecque tant d'orgueil,
Qu'vne immortalité de supplice & de deuil?
Le sort est bien divers, qu'ont eu les entreprises
Des Princes fondateurs de ces nobles Eglises:
Tant que ces grands vaisseaux retentiront des voix,
Resonneront des vœux, du fidele François;
De leurs saints Fondateurs les voix renouvellées,
Aux prieres, aux voix de leurs Neveux meslées,
Des celestes canaux, la pluye attireront,
Sous laquelle nos LYS à jamais fleuriront:
Et ces moles, ces tours, ces hautaines carrieres,
Que l'Aube renaissante éclaire les premieres,
Jusqu'au moment fatal de l'effroyable jour,
Qui des Astres fixez doit terminer le tour,
De leur zele seront, non moins que de leur gloire,
A la Posterité, l'irreprochable histoire.
Que Paris est changé depuis cét heureux temps!
Que de nos Devanciers nous sommes differens!
Et qu'il s'en trouve peu, qui sur ces beaux Modelles,
Se bastissent au Ciel des maisons eternelles:
L'Avarice aujourd'huy preste à l'Ambition,
Pour bastir de rapine & de concussion:
Et le Luxe insolent, qui preside aux structures,
Ne garde en leurs desseins ni regles, ni mesures.
On void d'ici monter leur superbe sommet,
Qui son orgueil, au Louvre, avec peine soûmet.
On void s'étendre au loin leurs spacieuses masses,
Pour lesquelles Paris manque d'air & de places.
Là, les salons sont peints, les meubles sont dorez
Des larmes & du sang des pauvres devorez.
Là le pré de la veuve, & le champ du pupile,
Font, changez en buffets, vne montre inutile:
Et les biens confisquez des riches apauvris,
En cuisine, en débauche, en spectacles sont mis.
Combien de Regions aujourd'huy démolies,
Ont fourni de matiere à semblables folies?
Et combien de païs ont esté desolez,
Combien de droits rompus, de devoirs violez,
Afin qu'vn Roturier mieux logé que les Princes,
Eust vn monde en maisons, eust en pares des Provinces?
Quand au Parquet de Dieu ces Corsaires citez,
Par l'Ange Executeur luy seront presentez;
Quand il leur déploira la Carte des ruïnes,
Et le plan des deserts qu'auront faits leurs rapines;
Quel sera leur effroy, d'y voir à longs torrens,
Les larmes & le sang par la plaine courans;
D'y voir des Nations la substance fonduë;
Et par divers conduits, dans des gouffres perduë;
D'y voir les champs couverts de corps à l'air seichez,
Aprés avoir esté par l'Usure écorchez;
Et les maisons à sac, les campagnes en friche,
Pour faire en vne nuit, de cent pauvres vn riche?
Mais lorsque leurs tresors, leurs meubles, leurs habits,
Sous le poids du Pressoir, devant Dieu seront mis;
Quels en seront contre eux, les bruits, les voix, les plaintes?
Quelles sources de sang, en verront-ils épraintes?
Et qui les sauvera des effroyables cris,
Qu'alors fera contre eux, vn grand peuple d'Esprits,
Qui pasles & défaits, pour demander justice,
Et prestez à l'envi la main à leur supplice,
En troupes, du Pressoir, contre eux s'éleveront,
Et la voix de leur sang, à leurs cris mesleront?
Mais s'il est des maisons où regnent des Harpies,
Et semblables oiseaux, aussi cruels qu'impies;
Il en est d'autre part, où sont avec splendeur,
Le pouvoir legitime, & la juste grandeur.
Que l'éclat est pompeux, qui s'épand de ce Dôme,
La demeure des Rois, & le Ciel du Royaume!
Là, l'Esprit de l'Estat, l'Esprit de Majesté,
A sa sphere immobile, à son siege arresté:
Et du Monde François, toutes les avantures,
Ont là leurs reglemens, leurs formes, leurs mesures.
Les vents qui font voguer nos flotes sur la Mer,
Se forment dans ce Ciel, avant que naistre en l'air.
Là regne la vertu, qui de ses influences
Dispose la matiere aux mines des Finances:
Et d'vn autre rayon, prepare le metal,
Dont les foudres souffrez se font dans l'Arsenal.
De ces metaux regnans, le fatal alliage
Forme comme elle veut, ou le calme, ou l'orage:
Et selon que le poids de ces metaux meslez,
Donne le mouvement aux Princes ébranlez,
Leurs Estats agitez d'vne émeute commune,
Roulent sous cét Empire, au gré de sa Fortune;
Comme autour d'vn rocher, les bouïllons s'élevans,
Par leur pente portez, ou poussez par les vents,
Roulent avecque bruit, tandis que de sa masse,
Le rocher soûtenu, se conserve en sa place.
En cela, ce Palais au Celeste est pareil,
Qu'il a comme le Ciel, sa Lune, & son Soleil:

Et cent Astres divers d'assiete & d'influence,
Mais tous également sujets à defaillance.
Depuis que le Soleil roulant par ses maisons,
Donne le jour au Monde, & regle les Saisons;
Une si continuë & si longue carriere,
N'a rien diminué de sa beauté premiere:
Et nous ne voyons pas, qu'il en soit devenu,
Aprés tant de mille ans, plus froid, ni plus chenu.
Bien semble-t-il au soir, qu'il baisse & qu'il vieillisse;
Bien semble-t-il qu'il meure, & qu'il s'enseve-lisse:
Mais s'il meurt tous les jours, par vn contraire sort,
Tous les jours il renaist, il survit à sa mort:
Et remis sur son char, avec son diadéme,
Il est toûjours vn autre, & toûjours est le mesme,
Nos Rois ont dans leur Ciel vn tout autre destin:
Leur course a son midi, comme elle a son matin:
Mais aprés leur Couchant, il ne vient point d'Aurore,
Qui leur rende leur pourpre, & leur teste redore.
Ils meurent, sans jamais renaistre du tombeau,
Comme le jour éteint renaist du sein de l'eau:
Et l'éclat souverain qui leur trône environne,
Le jour majestueux que répand leur Couronne,
Quand le moment fatal les a mis au cercueil,
Ne laissent que de l'ombre à la nuit de leur deüil.
Mais il nous reste au moins, de tant de grands Monarques,
Malgré ces sombres nuits, de glorieuses marques.
Je sçai que la Grandeur n'a pas assez de poids,
Pour garantir du vent, les vestiges des Rois:
Leur suite fait du bruit, & leur pompe embarrasse,
Mais embarras & bruit ne laissent point de trace:
Et les pas d'vn Geant, non plus que ceux d'vn Nain,
Imprimez aujourd'huy, ne seront plus demain.
Il n'est que la vertu, dont la piste eternelle,
Quelque temps, quelque vent qui la bate de l'aisle,
Dans le noble sentier, aux Demi-Dieux ouvert,
Répand vne lueur qui jamais ne se pert.
Celles que les Vertus de nos Rois ont tracées,
Aux yeux de leurs Neveux, en exemple laissées,
Dans le Ciel des Heros, à jamais brilleront,
Et de signes nouveaux son globe embelliront.
Là seront des premiers ces Leopars sauvages,
Par l'Anglois établis Gardes de ses rivages,
Tant de fois par nos Rois, sous leurs dunes chassez,
Et malgré leur fierté, tant de fois terrassez.
Là le Serpent Lombard à la peau tavelée,
Sera ce qu'est au Ciel la Couleuvre étoilée:
Et le Fleuve Eridan, si souvent écorné,
Prés de luy paroistra de Lys environné.
Le Lion des Flamans, & l'Aigle Germanique,
Auront leur place au Nort, dans ce Ciel heroïque:
Et plus bas vers le Sud, le Croissant Sarrasin,
Par ses cornes fera remarquer son déclin.
De la Rebellion, comme d'vne Meduse,
La teste s'y verra, de sa peine confuse:
Et sa Sœur l'Heresie, autre monstre fecond,
En Serpens tortueux, qui naissent de son front,
Y paroistra prés d'elle, écumant de colere,
Et les deux bras liez, d'vne double Vipere.
Sçavans qui presidez aux études des Grands,
Qui leur montrez le cours des Siecles & des Ans,
Ayez soin chaque jour, de mettre en leur memoire,
Quelqu'vn de ces grands Noms, qui brillent dans l'Histoire:
Et faites leur sçavoir, que ces Signes, pour eux,
Doivent estre plus forts, que les Signes des Cieux.
Mais il faut à ce globe ajoûter vne Carte,
Qui de devant leurs yeux, ni jour, ni nuit ne parte.
Là vous leur ferez voir, les Peuples que nos Rois,
Suivis de leurs Ayeuls, ont remis sous la Croix:
Les Païs où les Turcs, ceux où les Heretiques,
Ont mordu le terrain, sous le fer de leurs piques:
Les costes & les ports, les plaines & les monts,
Qu'ils ont par leurs exploits, enrichis de grands noms.
Icy, les Mers au joug de leurs digues rangées:
Là, les Alpes du joug des Tyrans déchargées:
Là, le Pô, là le Rhin, à la Seine alliez:
Là, sous elle le Tage & l'Ebre humiliez:
Et soit le long des bords que lave le Bosphore,
Soit vers ceux d'où le jour vient conduit par l'Aurore,
Soit vers les saints climats, d'où le triste Jourdain,
Soûpire aprés la France, & la reclame en vain;
Montrez-leur les endroits, où leurs Peres cueillirent,
Les palmes, qu'aux lauriers dans l'Europe ils joignirent;
Et ceux, que leur valeur fit gemir sous le faix,
Des armes & des corps des Sarrasins défaits.
Qu'vn Heros à former, sur cette Carte apprenne,
Où la Gloire l'appelle, où son Astre le mene.
Loin des yeux, loin du cœur d'vn Homme genereux,
Les païs où l'Avare adresse tous ses vœux:
Le Perou, l'Abingar, le Tage, le Pactole,
Où naist des bas Esprits la jaune, & lourde Idole:
L'Etoile de la Gloire, & le cours de l'Honneur,
Jamais n'ont là conduit les desirs d'vn grand cœur.
Combien d'Hommes d'Estat, combien d'Hommes de Guerre,
Dans ce Louvre ont servi de spectacle à la terre:
Et sifflez par les vns, par les autres loüez,
Aprés leur montre faite, & leurs rolles joüez,

Par vn retour fatal à l'inconstance humaine,
A d'autres ont laissé leurs habits & la Scene?
La Cour est vn Theatre, où les Princes Acteurs,
Donnent la Comedie aux Peuples Spectateurs.
Le Theatre subsiste, & sa face changeante,
Quelquefois est funeste, & quelquefois plaisante.
Les Jeux y sont divers; l'Ambition, l'Amour,
La Faveur, la Disgrace y regnent tour à tour:
Et la Fortune, illustre & fameuse Fripiere
D'atours de toute mode, & de toute matiere,
Selon les qualitez, les emplois, & les noms,
Distribuë aux Acteurs, colliers, manteaux, bastons:
Preste aux vns de la pourpre, aux autres des dorures:
Les distingue d'habits, de masques, de coëffures;
Et le Jeu terminé, sans respecter le Grand,
Sans plaindre le petit, ses biens elle reprend:
Et laisse les Acteurs dépoüillez de parure,
Egaux en nudité, comme égaux en nature,
Semblables à ces bois qu'on a veus pour vn temps,
De clinquans, de festons, de couleurs éclatans,
Et que l'on void, aprés la feste terminée,
La pasture du feu, sous vne cheminée.
Cét Enclos où ce bois, & vieil & verdoyant,
Attaché par le pied, de la reste ondoyant,
Fait de ses bras touffus de sombres Galleries,
Est le fameux Enclos, des belles Tuilleries.
Là s'alloit délasser de ses soins autrefois,
Henry le plus vaillant & le meilleur des Rois:
Et là se délassant, son repos heroïque
Affermissoit encor la seureté publique.
Là, de seconds desseins sur les premiers formant,
Pour rétablir l'Estat, du faiste au fondement,
Il regloit selon l'art de la haute Police,
L'assiete & la grandeur de ce vaste Edifice.
Là, d'vn cœur satisfait de ses gestes passez,
Regardant d'vne part, les Ligueurs terrassez:
Et de l'autre, l'Espagne ébranlée & craintive,
Mettre les armes bas, & luy tendre l'olive:
Gardé par sa clemence, armé de ses bienfaits,
Il meditoit le Plan d'vne durable paix:
Et dans le mesme temps, pour tenir la Campagne,
Soit contre la Castille, ou contre l'Allemagne;
En cas que la Discorde entreprist quelque effort,
Soit du costé du Sud, soit du costé du Nort,
Sur la Carte qu'offroit à ses yeux la Victoire,
Son Esprit luy traçoit des routes à la Gloire.
Si sous les pieds des Rois, sous les pas des Guerriers,
Favoris de Bellone, il germoit des lauriers;
Qu'il en seroit venu le long de ces allées,
Si souvent autrefois par ce Heros foulées!
Que de Roses encore y naistroient chaque jour,
Selon les vains souhaits des Galans de la Cour,
Si les Soleils qu'ils font, soit en vers, soit en prose,
Pouvoient faire pousser vn seul bouton de Rose!
Mais quoy? tant de Soleils si bien faits, si bien feints,
N'ont pas plus de vertu que des charbons éteints:
Et jamais on n'a veu d'Iris, ni de Belise,
Colorer vn Oeillet, meurir vne Cerise.
Ces Astres figurez, avec tous leurs faux rais,
Sont aux rides, au rhume, à la fiévre sujets:
Ils ont leur part du hale, & leur part de la pluye:
Vn vent les fait suer, vn autre les essuye:
Et ce feu si vanté qui dans leurs yeux reluit,
N'échauffe point l'hyver, ni n'éclaire la nuit.
A ce feu cependant, quoy que froid, quoy que sombre,
Volent des Papillons à la foule & sans nombre.
On les void par essains, sur le déclin du jour,
Accourir de la Ville, arriver de la Cour:
Le bruit confus que font leurs aisles tavelées,
Est porté par le Parc, & le long des allées:
Et celle-là se croit, la Reine des beautez,
Qui tient de son éclat les plus Grands arrestez;
Et qui les void tomber à la foule sous elle,
Comme les moûcherons tombent sous la chandelle.
Que leurs soins sont à plaindre! & qu'inutilement
Leurs Esprits pour leurs yeux, se donnent ce tourment!
Cette Beauté trompeuse à laquelle ils accourent,
Qu'avec empressement par troupes ils entourent,
N'est qu'vn nuage creux, au dehors coloré,
Qu'vn Ardent seducteur, d'vn faux jour éclairé;
Le nüage s'écoule, & l'Ardent se dissipe,
L'vn & l'autre dissous retourne à son Principe.
Sans qu'il demeure rien, soit de vray, soit de feint,
Du nüage fondu, ni de l'Ardent éteint.
Et pour cette vapeur changeante & volatile,
Pour ce vain composé de peau, de sang, de bile,
On se laisse crever les yeux par vn Follet,
Qui se rit des faux pas, des Aveugles qu'il fait.
On tourne obstinément le dos à la lumiere,
Qui rappelle l'Esprit à la Beauté premiere:
Et l'on se fait en feux, en chaisnes, en tourmens,
Vne mort dans la vie, vn Enfer dans le temps.
Que ces longs rangs d'Ormeaux forment sur la Riviere,
Vne delicieuse & plaisante carriere!
Ils sont tous de mesme âge, ils sont tous alliez:
Et leurs bras de concert l'vn dans l'autre pliez,
Sans le secours de l'Art, font à cinq grandes routes,
Contre l'ardeur du jour, de naturelles voûtes.
Là mille chariots plus brillans, plus dorez,
Que ceux qui font le tour des globes azurez,
Gouvernez de mesure, & passant file à file,
L'vn à l'autre se font vn Theatre mobile.
A ces chars, les chevaux par couples attelez,
De boucles, de cordons, de plaques étoilez,

Les Grands le plus souvent sous leur masse affaissez,
Dans leur propre attirail restent embarrassez:
Et l'excés de leurs biens, les suites de leur charges,
Ne trouvant ni chemins, ni tournans assez larges,
Ils tombent l'vn sur l'autre; & choquans, ou choquez,
Couvrent le champ de chars rompus ou disloquez,
Tandis que les Petits déchargez d'équipage,
Dégagez d'embarras, ont vn libre passage.
Mais & petits & grands aprés fort peu de tours,
Quand l'ombre de la mort les rappelle du Cours,
A peine laissent d'eux, le long de la carriere,
La trace sur la terre, & dans l'air la poussiere.
A quoy se sont reduits, tant d'orgueilleux Mortels,
Habitans autrefois de ces fameux Hostels?
Que nous en reste-t-il, outre la pourriture,
Qu'vn Escusson menteur mis sur leur sepulture?
Leurs Timbres, leurs Colliers, leurs Bastons en métal,
Aprés qu'ils ont au Sort payé le droit fatal,
Ne servent qu'à garder des souris & des moûches,
Le funebre appareil de leurs dernieres couches;
Tandis que de leurs corps dans la biere pourris,
La terre est engraissée, & les vers sont nourris?
Ainsi les Nations, ainsi les Races toulent,
Pareilles à ces flots qui l'vn sur l'autre coulent,
Et font d'vn vieux canal, & d'vne nouvelle eau,
Un Fleuve toûjours vieux, commo toûjours nouveau.
Mais si la loy du Sort veut que les Villes meurent;
Quelle loy peut vouloir que les Hommes demeurent?
Vingt fois Paris est mort, il est rené vingt fois,
Depuis qu'il fut basti par les premiers Gaulois:
Vingt fois il a changé d'esprit, de corps, de face:
Il n'a de ce qu'il fut, que le nom & la place:
Et cette si superbe & si vaste Cité,
N'en est plus que la Tombe, & la Posterité.
Sous ces Murs somptueux, dans ces Cours magnifiques,
Sont enterrez des Parcs, des Sales, des Portiques;
Et cent Palais anciens par le temps démolis,
Sous ces Palais nouveaux gisent ensevelis.
Mais quand le jour viendra, que cette Ville immense,
L'attrait des Nations, la gloire de la France,
Branslant au mouvement des Elemens croulez,
Brûlant du feu des Cieux, l'vn dans l'autre meslez,
De son vaste débris, fera sur la campagne,
De ruines couverte, vne ardente montagne;
Où seront, vains Amans, vos Idoles alors?
Avares, où seront vos frivoles tresors?
Le feu consumera jusqu'aux cendres des Belles:
Sous luy rentes & fonds iront en étincelles:
Et les métaux fondus rouleront à ruisseaux,
Comme aprés vn orage, on void rouler les eaux.
En vain la Seine alors, & la Marne boüillantes,
En desordre sortant de leurs rives brûlantes,
Au secours de Paris leurs eaux apporteroient,
Et sur l'embrasement leurs cruches verseroient.
Dans ce commun peril & la Marne & la Seine,
De leur propre salut, elles-mesmes en peine,
D'vn cours precipité vers la Mer s'enfuyront,
Et leur canal à sec aux flames laisseront.
Là dessus, Hommes vains, faites les Magnifiques;
Elevez des forests & des monts en Portiques;
Mettez des mines d'or & d'azur en lambris;
Vuidez l'Inde d'yvoire, & de pierres de prix;
Et changez la substance & la moelle des Villes,
En superfluitez chargeantes & fragiles.
Aprés tant de travaux, quel sera le succés,
De cette vanité nourrie à si grands frais?
Un feu tombé du Ciel, ou sorti des Abysmes,
Pour nettoyer la Terre, & pour punir les crimes,
Aux Citez, aux Palais, aux Temples se prendra;
Le vil au precieux, sans respect confondra;
Et du Luxe dissous & reduit en poussiere,
De vostre chastiment tirera la matiere.
Mais dés-ja le Soleil s'avance vers son lit,
Plus son cours l'en approche, & plus il l'embellit:
Et pour le recevoir, les Ombres & les Heures,
Rappellent la fraischeur dans leurs moetes demeures.
SEGUIER, ce jour si beau, si tranquile, & si doux,
Si nos vœux sont oüis, sera suivi pour vous,
D'vn Siecle encor plus beau, plus serain, plus tranquile,
Et de prosperitez, sans nuages fertile.
Ce souhait fait pour vous, est la commune voix,
Des Muses & des Arts, des Vertus & des Loix:
Et l'Esprit Intendant commis à la Contrée,
Où dans vn jour égal regne la belle Astrée,
Ne peut rien de meilleur, pour le bien des Humains,
Que de laisser long-temps sa Balance en vos mains.
Jamais on ne la vid plus juste, ou plus legale:
Quelque tour qu'elle prenne, elle demeure égale:
Et tous les mouvemens que luy donnent vos doigts,
La mettent dans l'assiete, où la veulent les Droits.
Ainsi l'infatigable & juste Intelligence,
Qui regle les Saisons, & les jours leur balance,
Equitable aux Hyvers, aussi bien qu'aux Estez,
Les maintient dans les temps qui leur sont limitez:
Et le poste, le rang, l'espace leur assigne,
Sans déchet d'vn moment, sans defaut d'vne ligne.
Telle est vostre Justice, à maintenir les Loix,
A tracer les devoirs, à dispenser les Droits.

Perſonne, devant vous, de lumieres plus pures,
N'en diſtingua les Points, n'en marqua les meſures.
Et comme de ce Corps ſans forme & ſans clarté,
Où tout eſtoit confus, rien n'eſtoit limité,
La parole de Dieu, lumineuſe & feconde,
Fit ſortir l'harmonie & la beauté du Monde:
Ainſi, de ce Chaos de Droits embarraſſez,
D'intereſts pervertis, de Devoirs renverſez,
Vous tirez la clarté, l'ordre, & la convenance,
Qui regnent ſous les Loix dans le Ciel de la France.
Les Muſes d'autre part, ont de voſtre faveur,
Tout ce que maintenant elles ont de bonheur.
En cét âge de fer, dont la fatale rouïlle
S'attache à toute choſe, & toute choſe ſouïlle,
Vous leur faites à part, malgré le mauvais temps,
Un air plus épuré, des jours plus éclatans.
Vos Etoiles leur ſont des Planetes nouvelles:
Et tant que l'influence en regnera ſur elles,
Sur leurs teſtes jamais les fleurs ne flétriront:
Les lauriers dans leurs bois jamais ne ſeicheront:
Et le long du Parnaſſe, il s'ouvrira des veines.
Qui ſe déchargeront en or, dans leurs Fontaines
Que puiſſent donc, SEGUIER, juſques à nos Neveux,
Ces Etoiles avoir vn aſcendant heureux:
Que puiſſantes toûjours, & que toûjours benignes,
Elles tiennent vn rang illuſtre entre nos Signes:
Et que voſtre grand Nom, par les Muſes gravé,
Sur tous les troncs du bois par elles cultivé,
Quelque biſe qui ſouffle, & quelque temps qu'il faſſe,
Croiſſe avec leurs lauriers, & jamais ne s'efface.

LE MINISTRE
SANS REPROCHE.
A MONSEIGNEUR
LE PRESIDENT DE BAILLEUL
Sur-Intendant des Finances, & Chancelier de la Reine Regente.

LETTRE VIII.

Il fait le Portrait d'vn parfait Miniſtre : & repreſente les qualitez qu'il doit avoir pour eſtre ſans reproche en ſa naiſſance, en ſa conduite & en ſa vie.

MINISTRE ſans defaut, BAILLEUL, à qui la France,
A confié ſon ſang, & commis ſa ſubſtance;
Au moins pour vn moment, ſuſpens les nobles ſoins,
Que t'impoſent pour nous ta charge & nos beſoins;
Et jouïs de ta Gloire, en ces vers exprimée,
Sur le Tableau qu'a fait de toy la Renommée.
C'eſt aprés tes Vertus, c'eſt aprés ton Portrait,
Que j'entreprens de peindre vn Miniſtre parfait:
Et pour tes Succeſſeurs, en ce nouvel Ouvrage,
Je trace vn Exemplaire en traçant ton Image.
Celuy qui dans l'Eſtat, ſous le Prince & la Loy,
De Nocher ſubalterne a le penible employ;
S'il n'eſt né ſous le Dais, & parmi les Baluſtres,
Si ſon Berçeau ne fut de matieres illuſtres,
Doit au moins, comme toy, BAILLEUL, eſtre d'vn Sang,
Remarquable en couleur, & relevé de rang.
Mal-aiſement le Vice emporte la Nobleſſe:
Elle a plus de vigueur, elle a moins de molleſſe:
Les titres, les blaſons, & les marques d'honneur,
Sont vn puiſſant remede aux foibleſſes de cœur:
Et la corruption gaſte peu de perſonnes,
A l'ombre des lauriers, & parmi des Couronnes.
Le Peuple ſouffre auſſi plus aiſément le faix,
Et ſent moins les liens qu'vne main noble a faits:
Et jamais il ne plaint le culte, ni l'hommage,
Que la Loy veut qu'il rende au Prince en ſon image,
Quand elle eſt rare & belle, & que l'étoffe & l'art,
Montrent qu'elle n'eſt pas l'ouvrage du hazard;
Et que c'eſt par merite, non pas par mépriſe,
Qu'elle occupe la Baſe, où la faveur l'a miſe.
Il ſe plaint au contraire, & ſe plaint juſtement,
Lorſque pour habiller plus magnifiquement,
Ou pour mettre en couleur, quelque Idole de bouë,
Que l'aveugle Fortune a faite ſur ſa rouë;
Lorſque pour l'embellir, lorſque pour la dorer,
Pour luy donner du nom, pour la faire adorer,
Et couvrir richement l'ordure qui la ſouïlle,
Par mille inventions le Public on dépouïlle.
Et le Public auſſi qui n'eſt pas retenu,
Deteſte hautement ce Phantôme inconnu:
Et jamais ne luy fait offrande, ni couronne,
Qu'il ne meſle vne injure, à chaque fleur qu'il donne.
Mais, BAILLEUL, la Nobleſſe & l'éclat du blaſon,
La pureté du Sang, les Titres, la Maiſon,
N'ont ſans la Probité, qu'vne lueur ſiniſtre,
Qui ne fait qu'éblouïr le Peuple & le Miniſtre.
Qu'il ait donc pour remplir & ſa charge & ſon rang,
La pureté du cœur, comme celle du Sang:
Qu'il ſoit de bonnes mœurs, comme de bonne race;
Que du Vice par tout il évite la trace;

Et malgré le torrent, il suive comme toy,
Les routes de l'Honneur & de la bonne Foy.
Que de ses Peres morts, il respecte la gloire;
Qu'il garde de noircir leurs noms & leur memoire;
Qu'il craigne de mesler de la nuit à leur jour;
Qu'estant Aigle de race; il ne vive en Vautour;
Et ne démente point par des taches honteuses,
D'vn illustre Ecusson les couleurs glorieuses.
Il est indigne aussi d'avoir dégeneré;
D'estre sous vn grand titre, vn Fantôme doré:
D'estre sur vn bel arbre vne sale chenille,
Qui met l'infection en sa propre famille:
D'estre né dans la Pourpre, & d'estre par ses mœurs,
Une tigne à ronger l'honneur de ses Majeurs.
Mais cette Probité n'est pas vne pratique,
De mines, de façons, d'imposture publique.
Elle n'enseigne pas à mesurer vn mot;
A reformer vn poil, à faire le devot:
Et pour de menus gains, par vn infame visage,
Couvrir vn mauvais cœur, d'vn innocent visage:
Comme font aujourd'huy nos Sophistes de mœurs,
Qui sont tout composez de fard & de couleurs.
Aussi n'est-elle pas, vne Comedienne;
Son front ne promet rien, que l'action ne tienne:
Son cœur est gouverné par de justes ressors,
Qui meuvent avec luy la montre du dehors;
Et constante en sa vie, égale en ses paroles,
Sans adorer du temps les fragiles Idoles,
Sans immoler le Droit & le Pauvre aux Puissans,
Elle donne aux Vertus tout ce qu'elle a d'encens.
Le Ministre, BAILLEUL, qui l'a pour Directrice,
Suit en tout comme toy, l'Honneur & la Justice.
Il est fidele au Prince, & plus fidele à Dieu:
Il donne à chaque Loy, sa mesure & son lieu:
Et faisant l'entre-deux du Peuple & du Monarque,
Avec soin de chacun les interests il marque.
A les vnir ensemble, il met tous ses efforts:
Il ne décharne point la teste pour le corps:
Et pour enfler la teste & la remplir de graisse,
Il ne fait pas aussi, mettre le corps en presse.
Il ménage en commun leurs droits & leurs besoins;
Et d'vn Esprit égal leur partage ses soins.
Il sçait que c'est au corps à soûtenir la teste;
Qu'à la servir, la main doit estre toûjours preste;
Que les pieds pour son bien doivent toûjours courir;
Et les deux bras suer, afin de la nourrir.
Mais il sçait bien aussi, que sur vn corps debile,
La teste quoy que saine, est vn poids inutile:
Que les perles & l'or la couronnent en vain,
Si le sang manque au bras, & les nerfs à la main;
Et qu'il luy sert de peu qu'elle ait cent Diadémes,
Si ses membres reduits à des langueurs extrémes,
Succombent sous le faix d'vn honneur ruïneux,
Qui les charge, & ne peut se conserver sans eux.
Le Ministre éclairé de ces hautes lumieres,
Gardant avecque soin les Provinces entieres,
Et du Prince par là gardant l'autorité,
N'en exigera rien, que par necessité:
Et ne tirera point d'vne main inhumaine,
Le sang avec le lait, la chair avec la laine.
On luy permet de tondre, & non pas d'écorcher;
Il doit cueillir le fruit, & non l'arbre arracher.
L'Epargne que remplit la décharge des veines,
Qui ruissellent des monts aussi-bien que des plaines,
Tarit dés le moment, que puisant à pleins seaux,
On veut jusqu'à la bouë en seicher les ruisseaux.
Il faut avec ménage entretenir leur course,
Et non pas leur oster tout espoir de ressource.
Il faut & sçavoir prendre, & sçavoir s'abstenir:
Ce qu'on donne au present, on l'oste à l'avenir;
Et de l'avidité la rapine indiscrete,
Fait d'vn an d'abondance, vn siecle de disete.
Tu le sçais bien, BAILLEUL, vn impost relasché,
A souvent tout vn peuple au devoir attaché.
Deux gouttes de sueur à propos épargnées,
Ont avecque les cœurs, les Provinces gagnées;
Et par les cœurs gagnez, on a plus avancé,
Qu'on n'eust fait par leur sang dans l'Epargne amassé.
Ta conduite en cela moderée & discrete,
S'accommode aux besoins de l'Estat qu'elle traite.
Tu n'appesantis point d'vn esprit inhumain,
Sur ce grand Corps debile, & ton cœur & ta main.
Tu ne mets qu'à regret la lancette en ses veines,
Tes pleurs suivent son sang, & ses maux sont tes peines.
Et si les mauvais temps, & leurs necessitez,
Te laissoient le pouvoir d'vser de tes bontez,
On te verroit bien-tost, & reparer ses pertes,
Et resserrer le cours de ses veines ouvertes.
Aussi ne veux-tu pas gagner sur la saison:
Tes soins sont pour l'Estat, & non pour ta Maison:
Et ces deux grands Demons, l'Argent & la Fortune,
Qu'vne foule de vœux à toute heure importune,
De leurs charmes jamais n'ont ébloüi tes Sens;
Ni vû sur leurs Autels, vn grain de ton encens.
Je veux qu'encor ici le Ministre t'imite,
Que le bien de l'Estat ses interests limite;
Et que de la Fortune, & de l'Argent vainqueur,
De leurs pieges gluans, il éloigne son cœur.
Un avare Ministre est le commun Corsaire,
Des Riches dés-ja faits, & des Riches à faire;

Il est le Dragon craint du Petit & du Grand;
Des plaines & des monts il est le mauvais vent;
Sa Maison est l'écueil, où sans bruit, sans orage,
Sans fleuves débordez, les Villes font naufrage.
Il met sans seicheresse, & sans sterilité,
La famine par tout, & la necessité:
Et l'Exterminateur, l'Ange de qui l'épée,
Des pechez & du sang des peuples est trempée,
Gaste moins de païs, par les saccagemens,
Détruit moins de maisons, par les embrasemens,
Et de tous ses trois Fleaux, moins de peuples consume,
Que l'avare ne fait d'vn seul trait de sa plume.
Aussi je le compare aux Cometes affreux,
Qui rouges des malheurs qu'ils traisnent aprés eux,
Et nourris des esprits, & du sang de la terre,
Annoncent aux Humains la famine & la guerre.
Cependant quelquefois élevez jusqu'aux Cieux,
Ils semblent obscurcir les Astres de leurs feux.
Et pour entretenir leurs funestes lumieres,
Epuisent la campagne, épuisent les rivieres:
Tirent toute l'humeur des deux bas Elemens:
Enlevent de leur sein leurs plus purs alimens:
Sucent avec ardeur jusques aux moindres veines
Des plus fertiles monts, & des plus grasses plaines:
Et signalent par tout d'vne triste clarté,
La famine du Monde, & leur avidité.
Ainsi dans vn Estat vn avare Ministre,
Pareil à ces flambeaux de lumiere sinistre,
Fait de son interest, le droit & la raison;
Epuise le public pour remplir sa maison;
D'vn éclat vsurpé couvre l'éclat des Princes;
Du luxe de sa table affame les Provinces;
Et fait luire chez soy, parmi l'or & l'azur,
La substance du peuple, & son sang le plus pur.
Mais celuy qui vainqueur de l'infame avarice,
Ne va qu'au bien public, par cette noble lice;
Et de Pere commun sçait remplir comme toy,
Les glorieux devoirs dans cét illustre employ:
Celuy-là dans l'Estat, n'est pas comme vn Comete,
Ministre infortuné de mort & de disete.
Il est comme vn Soleil, pompeux distributeur
De fruits & de beaux jours, de calme & de bonheur.
On ne le verra point faire le magnifique,
Des miseres du temps, & de la faim publique.
Comme il leve à regret, ce qu'il leve il le rend;
Et par divers canaux sur l'Estat le répand.
D'hommes & de rempars il en ceint les frontieres;
Aux torrens étrangers il en fait des barrieres;
Il en fait équiper, pour la garde des Ports,
Des bastions flotans, & de mobiles Forts:
Il en nourrit les Arts, ces modestes Nourrices,
Des Graces, des Vertus, des honnestes delices.
Et les Imposts qui vont en ses coffres par grains,
Changez par la vertu de ses fidelles mains,
Sur le peuple & le Roy, quand la matiere est preste,
Retournent en richesse, en victoire, en conqueste.
Ainsi l'Astre Intendant des Ans & des Saisons,
Dispense les vapeurs & les exhalaisons,
Ces humides tributs que pour le bien du monde,
Il leve également sur la terre & sur l'onde.
Il n'en abuse pas à faire nuit & jour,
Des festins superflus aux Astres de sa Cour;
A peupler ses maisons de nouvelles figures;
A couvrir ses chevaux & son char de dorures.
Il en forme la foudre, il en forme l'éclair;
Il en nourrit les vents sur les eaux & dans l'air;
Il en fait des esprits, & du lait aux rivieres;
Il en tire des fruits les fecondes matieres;
De diadémes verts il en pare les monts;
Il en dore les champs de fertiles moissons;
Et sans rien reservet pour ses propres vsages,
Répand le tout en grains, en vins, en pasturages.
Le Ministre vainqueur des avares desirs,
Doit aussi surmonter le Luxe & les Plaisirs.
Je ne veux pas qu'il soit ni vilain, ni Cynique,
Je luy veux le cœur grand, & la main magnifique.
Mais je ne luy veux rien d'insolent, ni de vain;
Rien qui frappe les yeux de l'orgueil de son train;
Et fasse soupçonner la credule Commune,
Que du sang de l'Estat, il enfle sa Fortune.
Le Peuple a l'ame basse, & le cœur envieux:
La grandeur & l'éclat blessent ses mauvais yeux:
Il ne void point de pourpre, il ne void point de soye,
Qu'il n'accuse de sang, & ne blasme de proye.
Tous les riches qu'il void de pompe environnez,
Luy semblent des Dragons sanglans & couronnez:
Il murmure de tout, de tout il se lamente:
Tout le bien qu'il n'a pas, l'affame & le tourmente.
Il maudit aujourd'huy les carrosses des Grans:
Il maudira demain leur suite & leurs clinquans:
Et si la seicheresse apporte la famine,
Ou s'il vient vn torrent qui les bleds déracine,
Il impute aux excés des riches débauchez,
La famine venuë, & les bleds arrachez.
Le Ministre avisé, qui connoist le Vulgaire,
Bien loin d'aigrir ses maux, par vn Luxe contraire;
Et de faire d'vn train superbe & renommé,
Un somptueux scandale au Bourgeois affamé;
Maintiendra sa Maison d'vne juste balance,
Entre la sale épargne & la folle dépense.
L'Honneur, la Modestie, & la Frugalité,
En chasseront le Luxe avec la Vanité:
Et sans y tourmenter les Arts, ni la Nature,
Tout seul il en fera l'éclat & la parure.

Ces ornemens, BAILLEUL, qui sont du Siecle d'or,
Durent en ta maison, & la parent encor.
Sans richesses elle est richement assortie,
De ton nom, de ta gloire, & de ta modestie.
Et les superbes lits, les tapis étrangers,
Les vases d'outre-mer, les jardins d'orangers,
Les fleuves suspendus, & les bois domestiques,
Prés de toy n'y seroient que des beautez rustiques.
Celle qu'vn chaste Hymen a liée avec toy,
Se fait de ton exemple vne agreable loy.
Elle s'est de tout temps, pour l'honneur declarée:
On ne la vid jamais que de vertus parée:
Et non moins par ses mœurs, que par son amitié,
Elle montre qu'elle est ta seconde moitié.
Il en est qui d'orgueil follement enyvrées,
N'ont rien de qualité que les riches livrées.
L'équipage, le train, les valets revestus,
La dépense & le jeu sont toutes leurs vertus.
Jour & nuit on les void, comme vaines Idoles,
Se paistre de vapeurs sans arrest & frivoles;
Flairer ici des fleurs, humer là de l'encens;
Prendre tous les appas de l'Esprit & des Sens;
Changer deux fois le jour d'habit & de visage;
Et jouër à chaque heure, vn nouveau personnage.
Mais cette Femme forte a sa grace d'ailleurs;
Son lustre est de sa vie, & non de ses couleurs.
Et telle qu'on la void, dans la pompe du Louvre,
Brillante des éclairs dont ta gloire la couvre;
Telle on la vid jadis, en ton éloignement,
Eclairer son desert, & ton bannissement.
Elle fut en ce point au grand Planete égale,
Qui sur le Louvre, au Cours, à la Place Royale,
Où de tant de Beautez luy-mesme est éclairé,
N'a pas plus de lumiere, & n'est pas mieux paré,
Qu'aux rives de la Mer, où ses rayons ne voyent,
Que des rochers noyez, & des flots qui les noyent.
Une Femme qui fait de l'honneur son atour,
Et qui fut au desert, ce qu'elle est à la Cour,
Ne se verra jamais par sa vaine dépense,
Des Peuples apauvris consumer la substance.
On ne la verra point par vn superbe abus,
Se parer de l'Epargne, & jouër des tributs:
Et le sang du Soldat reduit en pierreries,
Les sueurs du public mises en broderies,
Jamais ne chargeront ses somptueux habits,
De larcins éclatans, & de meurtres de prix.
Cette Frugalité, BAILLEUL, est necessaire,
A qui veut conserver l'estime du Vulgaire.
Mais il faut qu'il ajoûte à la Frugalité,
La douceur, la clemence, & la civilité.
Ces Portiers arrogans, & ces superbes Gardes,
Hautains de leurs couleurs, & de leurs hallebardes,
Etablis pour fermer la porte aux demandeurs,
En repoussent l'Amour, les Graces & les cœurs,
Que le Ministre donc soit d'vn accés facile:
Que son Hostel ouvert, sa parole civile,
Sa mine sans orgueil, son cœur sans passion,
Son accueil obligeant sans affectation,
Et tous ces hameçons, où les ames s'accrochent,
Luy gagnent les Esprits de tous ceux qui l'approchent.
Qu'il oste comme toy, par sa facilité,
La rigueur & l'enflure à son autorité.
N'as-tu pas au credit allié la clemence,
Civilisé le Fisq & la Sur-intendance?
N'as-tu pas corrigé les aigreurs du devoir?
Accordé la douceur aveque le pouvoir?
Et parmi les Tributs remettant la Justice,
Fait du tresor public la Grace directrice?
Cette humeur debonnaire est l'hameçon des cœurs,
Et le signe certain des solides grandeurs.
Le genereux Palmier, des bras & du feüillage,
Presente aux voyageurs ses fruits & son ombrage.
Les plus petits buissons semblent se herisser:
Et pour peu qu'on les touche, ils cherchent à blesser.
On ne void sur la Mer ni gardes, ni barrieres,
Qui défendent l'entrée aux petites rivieres:
Et d'vne face égale elle reçoit les eaux,
Du Tage au gravier d'or, & des pauvres ruisseaux.
Le Ciel a des clartez seraines & fertiles:
Ses regards sont benins, & ses chaleurs vtiles:
Les Hostes lumineux de ces Globes ardens,
Sont sans bile & sans fiel, sans ongles & sans dents:
Le feu superieur ne fait point de fumée:
La Sphere n'est jamais de foudres allumée:
La reste du grand Monde est tranquile & sans bruit:
C'est des pieds que nous vient, ce qui gronde & qui nuit.
Le Ministre formé sur ce parfait modele,
A l'adresse ajoûtant le courage & le zele;
Dans le corps de l'Estat sans bruit gouvernera,
La Sphere qu'à ses soins le Prince assignera:
Et d'vne égalité majestueuse & forte,
Quelque Monde qu'il meuve, & quelque faix qu'il porte,
Fust-il aussi chargé, qu'on feint que l'est Atlas,
Il n'en fera jamais l'empressé, ni le las.
La Grandeur est modeste, & se meut en silence;
La foiblesse s'agite aveque violence.
Au lieu que les ruisseaux sujets à déborder,
Ne sçauroient remuër vn caillou sans gronder;
Ces Fleuves souverains, dont les ondes fertiles,
Engraissent la campagne, & nourrissent les Villes,
Marchent sans faire bruit sous le poids des vaisseaux,
Et roulent gravement la masse de leurs eaux.
Et les Anges moteurs de ces Scenes roulantes,
De ces Spheres d'esprits, & de feux éclatantes,

Et pourray-je, comme eux, à vostre Esprit fournir,
Dequoy le délasser, dequoy l'entretenir?
Je viens tout fraichement d'achever vn voyage,
Que j'ay fait sans travail, comme sans équipage,
Par des chemins couverts, où les aisles du Temps,
Ne pousserent jamais neiges, gresles, ni vents:
Et les Esprits tous purs, conduits de leur lumiere,
Vont sans suite de corps, & sans train de matiere.
Le voyage m'a plû; je l'ay fait seurement,
Et passant d'vn climat, à l'autre, en vn moment,
J'ay veu des raretez, & trouvé des merveilles,
Dans le Monde connu jusqu'ici sans pareilles:
Quoy que l'on ait écrit, quoy que l'on ait chanté,
Du vieux Palais de Circe, autrefois si vanté:
La suite en est étrange, & digne de memoire;
Et je vay, LAMOIGNON, vous en faire l'Histoire.

Dans vne Isle branlante, & de sable mouvant,
Qui suit le cours des flots, & roule au gré du vent;
Il se void vn Palais, sans regle, & sans mesure,
Mais d'vne extravagante & bizarre structure,
Dont l'ouvrage subit, sans le secours de l'Art,
S'éleva de morceaux assemblez au hazard.
On n'y consulta point le Niveau, ni l'Equerre,
Pour alligner le Plan, pour ajuster la pierre:
Et les appartemens en tumulte dressez,
Sur les pieds du Compas, n'y furent point traceez.
La bouë, en tel endroit, étalée en parade,
Y fait vne Corniche, y couronne vne Arcade:
En tel autre le chaume, & le plastre meslez,
S'élevent sur la porte, au Porphyre égalez.
Des bois demi-pourris y regnent sur la face:
D'autres bois vermoulus, sur le faiste ont leur place:
Et des Marbres de prix, loin des yeux, loin du jour,
Sont laissez sans honneur, dans vne basse-cour.
La plus grande merveille, & la plus étonnante,
Est, que tout l'Edifice a la face changeante:
Et sans autres ressorts, que le souffle des vents,
Par des conduits secrets du sable s'élevans,
Il reçoit tous les jours differentes figures,
Mais toutes sans dessein, sans ordre & sans mesures.
Là regne la Fortune; elle tient là sa Cour;
Et de tous les climats, que void l'Astre du Jour,
Les Humains à la foule à ce Palais accourent,
Au travers des écueils, & des Mers qui l'entourent.
Tous ont la mesme envie, & font le mesme effort,
Pour vaincre les perils, & pour gagner le bord:
Mais la fin est diverse, où l'envie est commune;
Et les mesmes efforts n'ont pas mesme fortune.
Les vns, aprés avoir luté, ramé long-temps,
Contre les flots émeus, contre les mauvais Vents;
Avant qu'avoir touché, qu'avoir veu le rivage,
Dans le sein de la Mer, achevent leur voyage.
Les autres dans des bancs, par les courans portez,
Ou contre les écueils, par les vagues jettez,
Des bancs & des écueils, où leurs membres pourrissent,
Du succés de leurs vœux, les Passans avertissent.
Ceux qu'vn vent plus heureux conduit jusques au port,
Pour avoir meilleur temps, n'ont gueres meilleur sort.
La porte du Palais à peu de gens ouverte,
Laisse les rebutez sur la plage deserte;
Où la nuit sans repos, le jour sans pause errans,
Et de soins, de chagrins, d'ennuis se déchirans,
Ils maudissent les bancs, les écueils, & l'orage,
Qui n'ont pu terminer leurs maux par vn naufrage:
Et pareils à des chiens, qui de longs hurlemens,
Se plaignent de leur faim, à l'air, à l'ombre, aux vents,
On les voit là roder alentour des murailles:
Et de cris, en rodant, se rompent les entrailles.
Là, je vis des Sçavans, & des Braves connus,
Les vns estropiez, les autres demi-nus;
Les vns d'armes chargez, les autres de volumes,
Presenter au Portier leurs lauriers & leurs plumes:
Mais avec leurs lauriers, & leurs plumes exclus,
Ils frappoient l'air de cris, & de vœux superflus:
Et cependant des sots, & de lasches Esclaves,
Aux yeux de ces Sçavans, au mépris de ces Braves,
Entroient à porte ouverte, & passoient librement,
Jusques où la Fortune a son appartement.
Là mesme des Beautez par les Vertus menées,
Et de mille agrémens par les Graces ornées,
Demeuroient à la porte, & pour elles en vain,
Les Graces de la voix, les Vertus de la main,
Supplioient le Portier, qui bizarre & sauvage,
A peine pour les voir detournoit le visage;
Et laissoit le pas libre, à des Spectres coëffez,
Sous leurs habillemens, sous leur fard étouffez.
Je vis encor là des Gens d'vne autre sorte,
Que le Portier farouche éloignoit de la porte.
Ces Gens-là, me dit-on, aimant sans estre aimez,
Estoient de leur chagrin, jour & nuit consumez.
Les plus discrets d'entre eux, obstinez au silence,
A leurs ombres à peine en faisoient confidence:
D'autres moins retenus, aux Vents le commettoient,
Et les Vents plus hardis, aux Echos le portoient.
En vain les vns pensoient charmer de la Guitarre,
Du Portier inhumain, l'humeur fiere & bizarre;

Et les autres en vain luy presentoient des Vers,
De dorures, de fleurs, & de parfums couverts.
Le sçavoir, la valeur, la naissance, la mine,
L'Esprit mesme, qui vient d'vne source divine,
Sont là des foibles noms, sont des droits impuissans.
L'Introducteur n'agit ni d'ordre, ni de sens:
Et tandis qu'vn Heros à sa porte souspire,
Pour luy faire dépit, il accueille vn Satyre.
Tous ceux que le Hazard, commis à cét employ,
Reçoit sans consulter ni merite, ni loy,
Aprés cette faveur de si loin poursuivie,
N'y sont pas en assiete, à faire plus d'envie.
Il faut que je découvre à la Posterité,
De ce lieu, que l'on croit des Heureux habité,
Les divers logemens, les differens offices,
Et de ces faux Heureux, les soins & les services.
Les Hommes inspirez ont droit d'aller par tour:
Ils courent l'Univers, de l'vn à l'autre bout:
Et jusqu'à ce Desert, où la Nuit est immense,
Où l'espace est sans corps, comme sans existence,
Il n'est point de climat, soit vray, soit fabuleux,
Où ne passe l'Esprit, qui marche devant eux.
Guidé de cét Esprit, sans craindre le naufrage,
Je traversay la Mer, je gagnay le rivage,
Et vis, sur son credit, le bizarre sejour,
Où la Fortune tient son inconstance Cour.
La porte du Palais me fut à peine ouverte,
Que la Reine Fortune à mes yeux découverte,
Parut sur vn Balcon en saillie avancé;
De là sur vn grand Peuple, alentour amassé,
Elle jettoit Mereaux, Bulletins, & Boulettes,
Qu'elle tiroit sans choix, de deux riches Cassettes.
Mereaux divers de coin, comme divers de prix;
Bulletins vrais & faux, diversement écrits;
Boulettes de matiere & de poids differentes,
Et toutes de mesme or également brillantes.
Mais cét or infidele, & cét éclat trompeur,
En toutes n'estoient pas des garans de bonheur:
Et peu de ces Mereaux, bulletez de promesses,
Portoient des lots d'honneur, ou des lots de richesses.
Aussi les yeux levez, & les bras étendus,
Chacun suivoit ces dons, au hazard épandus,
Les vns couroient devant, d'autres poussoient derriere:
Le tumulte & la presse élevoient la poussiere:
Leur foule leur estoit vn obstacle commun,
Ce que cent poursuivoient, n'estoit pris de pas vn:
Et la Fortune aimoit, à voir dans ce desordre,
Les vns s'égratigner, & les autres se mordre.
Elle rioit de voir, de tant de Concurrens,
Les visages divers, les gestes differens;
Quand les vns abusez, plaignoient leur avanture,
Et de leurs Bulletins detestoient l'imposture:
Les autres hors d'haleine, & de sueur mouillez,
Sanglants de coups de dents, & de poudre souillez,
Ne trouvoient en leurs mains, qu'vne trompeuse argile,
Déguisée au dehors d'vn éclat inutile.
D'autres en petit nombre, à leur gré satisfaits,
Des lots avantageux, écheus à leurs souhaits,
S'épandoient vainement, aux yeux de leur Deesse,
En batemens de mains, en longs cris d'allegresse:
Et pour luy rengager leurs sermens & leur foy,
Abjurant tout devoir, reniant toute loy,
Par vne apostasie infame, & criminelle,
Luy voüoient de n'avoir de culte que pour elle.
Quoy, disois-je, étonné de voir si peu de fruit,
Poursuivi de si loin, avecque tant de bruit;
On s'expose aux écueils, on se livre aux orages,
On traverse des Mers fameuses en naufrages,
Pour disputer ici, de l'ongle & de la dent,
Des promesses en l'air, des lots jettez au vent?
Que les desirs sont faux, les convoitises vaines,
Qui pour si peu de gain, nous donnent tant de peines!
Que leurs fols Pretendans ont l'Esprit enchanté!
Que du Droit, que du Vray, leur sens est écarté!
Et que de pas perdus, que d'esperances vuides,
Pour quiconque se fie, à de si fausses Guides!
Cependant les Heureux, qui sur leurs Bulletins,
Croyoient pouvoir pretendre à de meilleurs destins;
Avec empressement, arrivent à la Salle,
Où la Reine du Lieu ses richesses étale.
Je m'y rends avec eux, & demeure surpris,
D'y voir les Lots divers d'artifice & de prix.
Les vns brilloient au loin, d'vne vive lumiere,
Qui sortoit par éclairs, du fond de leur matiere.
Les autres éclaroient de rayons empruntez,
Et d'vn juste rapport l'vn à l'autre ajoûtez.
Les plus riches tresors, les objets les plus rares,
Des cœurs ambitieux, & des Esprits avares,
Diademes de Pourpre & de Perles meslez,
Sceptres de Diamans & de Rubis greslez,
Et cent autres atours, tissus par la Fortune,
Soit d'étoffe de prix, ou d'étoffe commune;
Soit legers ou massifs, soit obscurs ou luisans,
Pour attirer les yeux, sont là mis sur les rangs.
Mais que leur montre est fausse! & qu'elle en fait accroire,
Soir aux Esprits piquez du desir de la Gloire;
Soit à ceux, qui vaincus de plus grossiers desirs,
A des biens plus pesans, terminent leurs plaisirs!
Parmi ces Lots d'argent, de gloire, de puissance,
Je n'en vis point d'Esprit, de Vertu, de Science:
Point qui donnast du Sens, ou qui promist du cœur:
Pas vn qui fust Noblesse, Eloquence, ou Valeur:
Et là je reconnus l'erreur de la Commune,
Qui cherche les vrais Biens, où regne la Fortune.

Elle

Elle peut éclaircir, elle peut colorer,
Elle peut mesme encor enrichir & dorer;
Mais avec sa richesse, avecque sa dorure,
La bouë entre ses mains ne perd point sa nature.
Un brutal, vn vilain, comblez de ses bienfaits,
Ne changent point d'esprit, ni de corps sous le Dais.
Un Nain est Nain par tout, quelque rang qu'on luy donne:
Et de quelques brillans qu'éclate vne Couronne,
Un Negre, par le hale & le temps bazané,
Ne devient pas plus beau, pour estre couronné.
Au dessus de ces Lots, il se void des Peintures,
Fameuses d'artifice, & riches de bordures,
Où sont de la Fortune en grand representez,
Les bizarres amours, & les déloyautez.
Là, sans considerer ni vertu, ni noblesse,
Cette capricieuse & phantasque Maistresse,
Se livre à des Valets, s'abandonne à des Nains,
Qu'elle mesme couronne, & pare de ses mains.
Les Graces, les Vertus, les Muses irritées,
A semblables amours ne sont point invitées:
Et les parts monstrueux, ou les avortemens,
Sont le fruit naturel de ces embrassemens.
Dans les autres Tableaux, on void les Tragedies,
De ses déloyautez, & de ses perfidies:
Ses Amans, au gibet à ses yeux attachez:
Ses Mignons, en morceaux, par les Peuples hachez:
Ses presens mis au feu, ses Couronnes foulées,
Et par l'Executeur ses faveurs violées.
Là sur les Bulletins, les Lots furent livrez;
Et tous ces faux Heureux de leur sort enyvrez,
De la mine, & des mains, les tours accompagnerent,
Que leurs esprits fumeux à leurs testes donnerent.
Mais tous ces Biens trompeurs, aussi faux qu'incertains,
Estant soucis aux cœurs, estant chardons aux mains,
Pas vn d'eux n'en receut, qui de son Avarice,
Ou de sa Vanité, ne portast le supplice.
J'en vis, qui bien à peine eurent le dos chargé,
De l'or, que leurs billets leur avoient adjugé,
Qu'vne soudaine bile, aussi-tost répanduë,
Et le long de leurs corps, comme cire étenduë,
Leurs esprits altera, leurs humeurs corrompit,
Le jaune dans les yeux, & dans l'ame leur mit.
Leurs regards, leurs pensers, leurs desirs s'en teignirent;
Jusques dans leur cerveau, leurs songes s'en peignirent:
Et sur l'illusion de leurs yeux colorez,
Tous les objets pour eux, estant d'or, ou dorez,
L'ardeur que leur causoit cette fausse teinture,
Portoit leur vaine soif, sur toute la Nature.
Je vis bien davantage; il vint à chacun d'eux,
Des ongles plus crochus, plus sanglans, plus hideux,
Que ceux de ces Griffons, qui dans le sein des Mines,
Se nourrissent de morts, s'engraissent de rapines.
Un autre, au mesme instant qu'il se vid couronné,
Du Lot riche & pompeux à son front assiné;
Le sentit herissé de pointes épineuses,
Brillantes au dehors, au dedans douloureuses,
Qui naissant tout à coup, luy percerent la peau:
Mirent leurs aiguillons jusques dans son cerveau:
Et par là, le repos & le sens en chasserent:
Et l'esprit de vertige & de trouble y pousserent.
Son front ainsi sanglant, & d'vlceres ouvert,
Fut d'vn essain nombreux, en vn moment couvert,
D'vn essain ramassé de moûches differentes,
Toutes également avides & mordantes:
Quelques-vnes estoient de couleur de Souci:
Les autres paroissoient d'vn teint plus obscurci:
Et les jaunes faisoient, non moins que les obscures,
A qui l'agiteroit, de plus aspres piqueures.
Là, je compris le sens des plaintes de ces Rois,
Qui du joug de leur charge ont décrié le poids.
Je compris, que le tour qui leur teste environne,
Pare moins qu'il ne pese, & moins qu'il n'aiguillonne:
J'appris que les rayons qui ceignent la Grandeur,
Sont des cloux à l'esprit, sont des ronces au cœur:
Et qu'il n'est point de ruche, en moûches si feconde,
Que le sont en chagrins, les Couronnes du Monde.
Un autre, pour son Lot, eut vn marbre carré,
De Saphirs, de rubis, d'Opales entouré,
Où la Nature heureuse à peindre d'aventure,
Avoit d'vn grand Palais ébauché la structure:
Et la main de l'Ouvrier, au bonheur du hazard,
Ajoûtant la methode & les regles de l'Art,
Avoit fait vn Tableau, de si riche maniere,
Que l'Art n'y laissoit point de prix à la matiere.
Là, du fameux Sejan l'histoire se voyoit;
Rome, l'auguste Rome, à ses pieds se ployoit:
Senateurs & Consuls, auparavant si braves,
Devenus ses flateurs, devenus ses esclaves,
De l'épaule, à l'envi, vers le Ciel le haussoient,
Tandis qu'à deux genoux les Peuples l'encensoient.
Tibere le premier presidoit à la feste,
Et luy mesme s'ostant le bandeau de la teste,
Sembloit avecque luy, le vouloir partager,
Et du faix de l'Estat, sur luy se décharger.
Le Tibre, l'Ocean, la Ville dominante,
Et du Monde Romain, la Fortune Intendante,
D'vn geste de respect, venoient luy presenter,
Le timon general, qu'il sembloit accepter;

Et cent bras occupez à tailler son Idole,
Dés-ja luy destinoient sa place au Capitole.
Riche & belle apparence, à qui ne s'arrestoit,
Qu'à ce que le devant du Tableau presentoit!
Mais apparence triste, & de mauvais augure,
A qui, par le lointain, regardoit la peinture!
Là, tout à coup Sejan se voyoit renversé:
Et de l'enorme poids de sa masse froissé.
La Fortune en passant l'entraisnoit de sa rouë;
Et laissoit, de son corps, les pieces dans la bouë.
La populace émeuë, à sa chute accouroit;
Et ses membres épars, de fureur déchiroit.
Les vns la corde au col, promenoient ses Statuës,
Des Places, des Palais, des Temples abatuës:
Les autres, dans le feu, les jettoient par morceaux:
Mille Sejans de bronze en couloient à ruisseaux:
Et cét Emulateur de la Grandeur divine,
A la fin devenoit vn meuble de Cuisine.
Deux semblables Tableaux bardiment dessinez,
Furent sur leurs billets, à deux autres donnez:
Dans l'vn, sur le devant, se voyoit Belisaire,
Rouge du sang des Gots, qu'il venoit de défaire.
Avec leurs Escadrons à ses pieds terrassez,
Leurs Etendars estoient l'vn sur l'autre entassez:
Icy le sang couloit; là montoient les fumées,
Qu'on eust dit, qui restoient de l'ardeur des Armées.
Le Vainqueur paroissoit assis sur vn Escu,
Osté dans le combat, au General vaincu:
Deux Aigles l'accrochoient du bec & de la serre,
Et prenant leur essor, l'élevoient de la terre,
Tandis que la Victoire au dessus voltigeoit,
Et d'vn feuillage vert le Guerrier ombrageoit.
Mais, que dans ce Tableau, le brave Belissaire,
Estoit sur le derriere à luy-mesme contraire!
Là, pauvre & mendiant, sans retraite & sans pain,
A l'aumône il tendoit cette terrible main,
Sous laquelle il tomba tant de superbes testes:
Par laquelle il se fit tant d'illustres conquestes:
Cette main, qui le vol des Aigles gouvernoit;
Qui leur donnoit l'essor, & qui les retenoit;
Qui tant de fois jadis, les avoit engraissées,
Du sang des Rois défaits, & des Villes forcées.
Les Peuples étonnez de le voir abatu,
Accusoient la Fortune, & blasmoient la Vertu:
L'vne tournant le dos, d'vne mine insolente,
Paroissoit se railler, de ce trait de changeante:
Et l'autre, d'vn visage aussi triste que fier,
Sembloit lever les mains, pour s'en justifier.
Le troisiéme Tableau montroit en basse-taille,
Sur vne lame d'or, vn reste de bataille.
Là, sur vn tas sanglant de differens harnois,
Sur les corps de cent Chefs, joints à ceux de cent Rois,
Bajazet couronné des mains de la Victoire,
Eclatoit d'vne affreuse & formidable gloire.
Les Trônes abatus, & les Sceptres cassez,
Se voyoient à ses pieds, l'vn sur l'autre entassez.
La Grece assujetie, & de chaisnes chargée,
La Thrace gemissante, & sous le joug rangée,
Luy montroient en pleurant dans des pots cifelez,
Les cendres qui restoient de leurs païs brulez:
Et de peur de se voir au mesme sort reduite,
L'Egypte, devant luy, sembloit prendre la fuite.
Le lointain du Tableau, bien divers du devant,
Faisoit voir par l'effort d'vn soudain coup de vent,
Ce Conquerant déchu du faiste de la Gloire,
Où l'avoit par degrez élevé la Victoire.
Là, pris, chargé de fers, mis en cage, & traisné,
Aprés son Ennemy, comme vn Dogue enchaisné,
Il sembloit le front bas, le sang sur le visage,
Et la teste cassée aux barreaux de sa cage,
Dépiter Tamberlan, la Fortune, & le Sort,
D'empescher qu'il sortist de leurs mains par la mort.
De la Sale, où je vis tenir la Loterie,
Je passay de plein pied, dans vne Gallerie,
Où d'vn riche Festin l'appareil étalé,
En apparence, au moins, pouvoit estre égalé,
A la pompe de ceux, que les Princes du Monde,
Composent du butin de la terre & de l'onde.
Mais tout cét appareil si beau, si precieux,
Estoit moins pour le goust, qu'il n'estoit pour les yeux:
Et reservé deux Plats de Nulles parfumées,
Qui passoient le cerveau d agreables fumées;
Deux de cresme foüettée, & quatre de Soucis,
Colorez de faux or, de faux miel adoucis;
Tout le reste n'estant qu'ingenieuses feintes,
Soit de fruits contrefaits, soit de viandes peintes,
Je reconnus assez, qu'en vn Festin si vain,
Tout abusoit l'esprit, rien n'appaisoit la faim.
Mais rien ne me surprit, comme fit vn Service,
De Massepains formez d'vn exquis artifice.
Quelques-vns paroissoient en Palais élevez,
Tous les Secrets de l'Art s'y voyoient observez:
Pilastres, Chapiteaux, Colonnes, & Corniches,
S'y montroient en petit, aussi justes, que riches.
Quelques autres estoient en Trônes façonnez;
En Sceptres, en Colliers, d'autres estoient tournez:
Et d'autres arrondis en Couronnes Royales,
Brilloient de diamans, de rubis, & d'Opales.
Mais tout cela n'estant qu'vn Sucre delié,
Et de minces glaçons subtilement lié,
Pour peu qu'on y touchast, Corniches & Colonnes,
Palais & Tribunaux, Thiares & Couronnes,
S'en allant par éclats au moindre mouvement,
Se déroboient aux yeux, comme à l'attouchement.

Les vins que l'on sert là, fumeux, soufrez, caustiques,
Ne font, plus on en boit, que des fous hydropiques.
De ces fous alterez, les vns enflez & vains,
Comme si l'Arc-en-Ciel estoit entre leurs mains,
S'érigent en Seigneurs de la terre, & de l'onde,
Et traitent de Vassaux, tout le reste du Monde.
Les autres enyvrez, perdant le souvenir,
Du fumier, d'où n'aguere on les a veus venir,
Sur les vapeurs du vin, qui trouble leur memoire,
Et qui leur fait trouver des Ayeux dans l'Histoire,
Y prennent à credit des titres & des noms:
Se forgent sur le vieil, de nouveaux Escussons:
Et pour accompagner leurs vaines Armoiries,
Mettent des Prez, des Bois, des Ponts en Seigneuries.

De là, je fus conduit dans vn Salon voûté,
Et de force rocaille au bazard encrousté:
Du bas jusques au faiste, vne rouë exhaussée,
Sur vn double pivot s'y voyoit balancée.
Je ne sçay quoy de beau, de lumineux, de grand,
Paroissoit au dessus, comme en vn Cercle ardent.
Je vis tout le dehors de cette rouë enorme,
Armé de cloux divers de metal, & de forme.
J'en vis de plomb, d'acier, de fer, de ce metal,
Dont l'éclat aux Esprits, comme aux yeux est fatal.
Mais or, acier, & fer, piquoient d'égale force,
Tous les vains Pretendans, qui seduits par l'amorce,
De ce je ne sçay quoy, qui sous la voûte luit,
Faisoient, pour y monter, grande presse, & grand bruit.
Ils poussoient à la foule, autour de la Machine:
Leur folle ambition s'expliquoit par leur mine:
Les bras hauts & bandez, le corps droit & tendu,
Et sur les pieds levez, à demi suspendu,
Chacun d'eux employoit la force & la souplesse,
Pour grimper sur la rouë, & monter de vistesse,
Tandis que son repos leur souffroit d'esperer,
D'en atteindre la cime, & de s'en emparer.

Les vns faute d'adresse, ou de perseverance,
Aussi-tost laschant prise, & perdant l'esperance,
Abandonnoient la place à ceux qui les suivoient,
Et le long de la rouë en grimpant s'élevoient.
Je leur voyois à tous les jambes vlcerées,
Les bras ensanglantez, & les mains déchirées.
Par tout je leur voyois les piqueures des cloux;
Et les plus precieux n'estoient pas les plus doux.
Mais tous, soit dans les yeux, soit dans l'air du visage,
Tantost montroient leur crainte, & tantost leur courage,
Selon qu'entre leurs bras la Machine tournoit;
Ou que sa fermeté leurs efforts soûtenoit.

Plus avec ces efforts, ils s'approchoient du faiste,
Et plus l'exhaussement leur ébranloit la teste:
Et semblables à ceux, qui du vin étourdis,
Ont l'esprit en desordre, & les sens interdits,
Ils suivoient au dehors, par de bizarres gestes,
De leurs cerveaux mal sains les vapeurs indigestes.
Quand tout à coup la rouë avecque bruit tourna,
Et les plus élevez à terre ramena.
Le tour fut si subit, & de telle vistesse,
Qu'il surmonta leur force, & trompa leur adresse.
Ceux qui lascherent prise, au loin furent jettez:
Les autres plus tenans, de la rouë emportez,
De leur sang, & la rouë, & le pavé trempèrent;
Et leurs corps écrasez en exemple laisserent,
A tous les pretendans, qui malades comme eux,
Des symptomes que donne vn cœur ambitieux,
Exposent leur salut, au branle d'vne rouë;
Que le Hazard gouverne, & dont le Sort se jouë.

De là, portant les yeux, par vn Balcon ouvert,
Au dehors balustré d'vn Iaspe noir & vert;
Je découvre vn jardin sans ordre & sans figure,
Où le Hazard fait plus, que ne fait la Nature.
Des Arbres qu'on y void, ou venus, ou plantez,
Si les vns sont tardifs, les autres sont hastez:
Les vns chargez de fruit, & parez de feuillage,
Etendent alentour vn agreable ombrage:
Du faiste jusqu'au pied les autres écorchez,
En vain levent au Ciel, leurs bras nus & seichez.
Mais les plus enrichis de fruit, & de verdure,
N'ont ni durable bien, ni durable parure:
Et pour les dépoüiller, il ne leur faut souvent,
Quelque élevez qu'ils soient, qu'vn coup de mauvais vent.

J'en vis, qui grands jadis, alors couchez à terre,
De leurs troncs noirs encore, & brûlez du tonnerre,
Apprenoient aux Passans, qu'il regne dans les Cieux,
Un Esprit, qui par tout, bat les Ambitieux.
Et comme j'admirois, qu'vne flame legere,
Qui ne fait qu'ouvrir l'air d'vne aisle passagere,
Eust assez de vertu, pour détruire des Corps,
Fournis de bras si longs, munis de pieds si forts,
Un soudain tourbillon descendu d'vn nuage,
Sur vn Pin, qui sembloit vouloir braver l'orage,
L'enleve en ma presence; & poussant avec bruit,
L'écorce & les rameaux, les feuilles & le fruit,
Luy fait en l'abatant, malgré sa lourde masse,
Perdre jusqu'à son ombre, & jusques à sa place.

Là, rien ne me donna plus grand étonnement,
Que certains Champignons, qui faits en vn moment,
Nez dans l'obscurité, formez de pourriture,
Et venus d'vne source aussi basse qu'impure,
Montant à la hauteur des Arbres les plus forts,
En voûte par dedans, en dome par dehors,
A des moles pareils, de leur enflure vaine,
Epuisent l'air au loin, & dessseichent la plaine.

Mais ces fruits monstrueux, bien-tost détruits des vents,
Foulez des Animaux, ne durent pas long-temps:
Une nuit les eleve, vne nuit les dissipe,
Et les fait retourner à leur sale principe.
Aprés on me montra l'atelier où se font,
Les Dieux, que la Fortune, ou taille, ou moule, ou fond.
Là, sans ordre je vis de cette grande Ouvriere,
Les ouvrages divers de forme & de matiere:
Les vns dés-ja parfaits, les autres ébauchez,
Les vns hauts sur la base, & les autres couchez.
J'y remarquay peu d'or, & beaucoup de dorure;
Peu de juste merite, & beaucoup d'imposture.
Des Colosses de plastre, au dehors éclatans,
Mais sans cerveau, sans cœur, & sans nerfs au dedans,
Quoy que de basse étoffe, & de façon grossiere,
D'vn air hagard pourtant, & d'vne mine altiere,
Semblent là s'apprester de la teste & des mains,
A recevoir le culte, & l'encens des Humains.
D'autres taillez de bois, d'autres moulez d'argile,
Et d'autres de matiere ou plus riche, ou plus vile,
Mais tous dorez ou peints, tous vuides ou bourrez,
Soit de linges pourris, soit de draps déchirez,
Attendent là le temps d'estre mis en parade,
L'vn au bout d'vn Salon, l'autre sur vne Estrade,
Celuy-cy sur l'Autel, celuy-là sous le Dais;
Et chacun de tenir son rang dans le Palais.
Entour cét atelier, je ne vis point d'Ouvrages,
Capables de souffrir le temps, & ses outrages.
Les plus fermes n'estoient que plastre coloré,
Que terre ciselée, ou que bois figuré.
Marbre, Jaspe, Porphyre, & semblables matieres,
Que le Soleil durcit dans le sein des carrieres,
Rebelles à l'Ouvrier, dures aux instrumens,
Veulent vn long travail, demandent vn long temps:
Et la Fortune prompte, étourdie, & volage,
Peut à peine deux fois toucher vn mesme ouvrage.
Il faut que son sujet, dés la premiere main,
S'ajuste à son caprice, & suive son dessein.
Aussi, tout ce qui part de cette promptitude,
Est sans solidité, comme il est sans étude:
Et tout ce qu'elle ébauche en courant, & d'vn trait,
Le temps courant comme elle, à ses yeux le défait.
Mais bien loin de porter, pour sauver ses Ouvrages,
La main devant le temps, & devant les orages;
Ne la voyons-nous pas elle-mesme souvent,
Sans attendre l'effort ni du temps, ni du vent,
Quelquefois par dégoust, quelquefois par caprice,
D'autres fois par dépit, ou par pure malice,
Abatre ces Geans, ces Colosses moulez,
Avecque Piedestaux, & Cubes éboulez?
Et sans considerer ni couleur, ni dorure,
Sans avoir de respect, pour titre, ou pour figure,
Rompre, casser, briser, & reduire en plastras,
Des Dieux de sa façon, testes, jambes, & bras?
Je vis, non loin de là, de semblables ravages,
De ses plus renommez, de ses plus beaux Ouvrages.
De grands Corps autrefois des Peuples adorez,
D'offrandes & d'encens autrefois honorez,
S'y voyoient en morceaux étendus sur la terre,
Comme l'on void, aprés la chute du tonnerre,
Des chesnes abatus, & des pins renversez,
Les troncs & les rameaux, en éclats dispersez.
Je passay, pour sortir, à travers ces ruines,
De Colosses, d'Autels, de faux Dieux, de Machines;
Et par tout où j'allois, mes pieds à chaque pas,
Heurtoient de quelque Idole, ou la teste, ou le bras.
Enfin sortant de là, par vne fausse yssuë,
Qui des plus éclairez à peine est apperceuë;
J'entray dans vn desert, où d'vne & d'autre part,
Des rochers escarpez effroyoient le regard.
C'est à cette tragique & pitoyable Scene,
Qu'aboutissent les Jeux de la Fortune humaine.
Là, de ses vains Amans, si cheris autrefois,
Les vns estoient cloüez à de funestes bois:
Les autres pourrissoient sur des roches affreuses,
De leur sang, de leurs os, de leur cendre boueuses:
Et d'autres se voyoient d'enhaut precipitez,
Et moulus des cailloux, qu'on leur avoit jettez.
J'en vis, qui depuis peu chassez par la Fortune,
Errant de jour au hale, & de nuit à la Lune,
Déchirez, demi-nus, affamez, languissans,
Le desespoir au cœur, le trouble dans le sens,
Cherchoient sur les torrens, & sur les precipices,
Le chemin qui conduit à la fin des supplices:
Et faisoient retentir de pitoyables tons,
Le ventre des rochers, & le sein des vallons.
Je plaignis leur malheur, je regretay la peine,
Qui suit les pretendans de la grandeur humaine;
Et revins confirmé dans le juste méptis,
De tout ce que le Monde a mis à si haut prix.
Mais, Sage LAMOIGNON, sans tableau, sans figure,
Vous en avez toûjours reconnu l'imposture.
Ce qu'en tout autre fait l'étude avec le temps,
L'Esprit l'a fait en vous, avecque le bon Sens.
Et sans la dureté de ces fieres maximes,
Dont l'Ecole Stoïque arme ses Magnanimes;
Sans les preservatifs de ces Dogmes hautains,
Dont ses Sages se font plus farouches que sains;
Vous avez tenu bon, contre l'erreur commune,
Qui soûmet & petits, & grands à la Fortune.

L'Encensoir à la main, on ne vous vid jamais,
Incliné devant elle, attendre ses bienfaits.
Ce que vous en avez, est moins de sa largesse,
Qu'il n'est de la Vertu, qui de force ou d'adresse,
Sur cent droits alleguez, l'a portée à donner,
Toute injuste qu'elle est, dequoy vous couronner.
Aussi vostre grandeur que le merite a faite,
Ne peut estre au reproche, au murmure sujete:
Comme sont ces grandeurs, que moule le Hazard,
Où le droit, le devoir, le choix n'ont point de part.
Elle est entiere & juste, ordonnée & legale;
D'vne matiere pure, & de mesure égale;
Et faite sur vn Plan des Sages approuvé;
Et selon leurs souhaits, par le Prince élevé.
Tout le Public en joye accompagna l'Ouvrage,
D'vn batement de mains, & d'vn commun suffrage:
Et la Fortune aveugle, au bruit de tant de voix,
Dont les Peuples ravis felicitoient les Loix,
Apprit avec regret, que sans avoir pris d'elle,
Ni de materiaux, ni mesme de modele,
La Vertu toute seule, eust aprés ses Patrons,
Dessiné ce Chef-d'œuvre, & l'eust fait de son fonds.
Que c'est vne loüange à peu de Grands commune,
D'estre Grand, sans devoir sa taille à la Fortune!
De n'estre pas l'Ouvrage, & l'effort du Hazard;
Mais l'effet de l'Esprit, du merite, & de l'Art,
De n'estre pas vn Nain, sur vne haute base,
Qui d'vne part accable, & qui de l'autre écrase,
Un Nain qui ne se void, que par le fond d'autruy,
Et n'a rien d'élevé, que ce qui n'est pas luy!
Mais d'estre haut sans base, élevé sans colonne,
Et de soy-mesme avoir Mortier, Pourpre & Couronne!
Joüissez-en long-temps, Illustre LAMOIGNON,
Faites regner au loin, vos Vertus, vostre Nom!
Et qu'aprés vous encor, leur image immortelle,
Soit des grands Magistrats la regle & le modele.



DE LA VIE CHAMPESTRE.

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ESTRE'E, Mareschal de France.

LETTRE X.

Il represente le repos & les plaisirs dont on jouit à la Campagne: Il en décrit les beautez & les richesses, les occupations & les divertissemens: Il ajoûte aux descriptions, de nouvelles Fables sur l'origine des Fruits & des Plantes: & accompagne le tout de reflexions morales.

HEUREUX trois fois celuy, sage & brave D'ESTRE'E,
Qui rangé sous les loix de l'innocente Astrée,
Loin des troubles du Monde, & du tracas des Cours,
A sa mode & sans bruit, chez soy roule ses jours!
Purgé des vains abus de la folle Commune,
Il ne presente point d'encens à la Fortune;
Soit à celle qui tient le vague frein des eaux,
Et fait avec les vents, le destin des vaisseaux:
Soit à celle qui regne où la mort & la guerre,
Fauchent à bras sanglans les Peuples de la terre:
Soit à celle qui taille & moule de ses mains,
Les Dieux d'or & d'argent adorez des Humains.
Aussi ne craint-il point, que le cours de sa roüe,
Le renversant à terre, & le chargeant de boüe,
Il prepare à sa honte, aux petits, comme aux grands,
Un bizarre sujet de rire à ses dépens.
Ses desseins renfermez dans les justes limites,
Qu'aux desirs naturels le devoir a prescrites,
Ne sont point emportez par les illusions,
Que suivent au hazard les folles passions;
Folles, qui sans avoir de Phare, ni de guide,
Courant aprés le plein, se perdent dans le vuide.
Ces Fleuves, où l'on void parmi l'argent des flots,
Le gravier jaunissant de l'éclat des lingots;
Et ces monts si vantez, où l'avide Avarice,
Cherche son Paradis, & trouve son supplice,
Ne sont pas de sa Carte, & sont encore moins,
De ses pretentions, qui ne vont qu'aux besoins.
Aussi jamais son cœur en semblables voyages,
Ne rencontera d'écueils, ni ne souffrit d'orages;

Et jamais son espoir, non plus que son Esprit,
Cinglant vers le Perou, de naufrages ne fit.
Il croit, dans la maison que luy laissa son Pere,
Posseder en petit, l'vn & l'autre Hemisphere.
Sans se commettre aux vents, sans errer sur leur foy,
Il trouve les tresors des deux Indes chez soy.
Tout ce qu'on void de beau, de grand, de magnifique,
Qui du char du Soleil, tombe sur l'Amerique,
Rubis & Diamans, Opales & Saphirs,
Inutiles appas des frivoles desirs,
N'ont rien de comparable aux vives pierreries,
Qui parent ses jardins, & couvrent ses prairies.
Là le riche Oranger tout d'vn temps luy produit,
Des perles en ses fleurs, & de l'or en son fruit;
Mais de l'or embaumé, des perles parfumées,
Et d'vn esprit ambré, jusqu'au cœur animées.
Là mesme, la Grenade au front peint & doré,
Et d'vn cercle royal superbement paré,
Naist du feu de sa fleur, qui dans sa teste passe,
Et comme par boutons en Rubis s'y ramasse,
En humides Rubis, dont l'aimable fraischeur
Desaltere la bouche, & réjouit le cœur.
Tantost il aime à voir la pourpre de la Rose,
Sous le jour renaissant, pompeusement éclose,
Disputer de la force, & de l'eclat du teint,
Avecque le rayon du Soleil qui la peint.
Et tantost son plaisir est de voir la nuance,
Que cent diverses fleurs font de leur alliance,
Sur le vivant émail d'vne planche à fond vert,
Où chacune à l'envi se produit & se perd.
Etendu quelquefois à l'ombre d'vne treille,
Où le silence dort, où le Zephyre veille,
Il aime à comparer le murmure des eaux,
Au concert inégal d'vne troupe d'oiseaux.
Prés de là cependant, quelque innocent Tityre,
Par la voix des roseaux, que son haleine inspire,
D'Amarille se plaint, qui rit en l'écoutant,
Et laisse à decider leurs querelles au vent:
Le vent plus humain qu'elle, à sa plainte s'arreste:
Son troupeau pour l'ouïr semble lever la teste:
Et le tronc des Peupliers, quand sa voix se tairoit,
Confident de sa peine, en chifre en parleroit.
Reposant d'autres fois au bord d'vne riviere,
Qui se fait de son lit, vne longue carriere,
Et sert comme d'vn Bain, où le Soleil de jour,
Où la Lune de nuit, se baignent tour à tour,
Il aime à voir nager les coulantes images,
Des arbres, des troupeaux, des oiseaux, des nuages.
Il se plaist à compter, du regard en resvant,
Les cercles & les plis, qui se font sous le vent:
Et voyant comme l'eau roule sans retenuë,
Vers l'immense bassin d'où sa source est venuë;
Que ni l'abri des bois, ni le vert de ses bords,
Ni des guerets voisins les jaunissans tresors,
Ni mesme les Palais qui couronnent sa rive,
Ne peuvent vn moment la retenir captive;
Qu'elle coule toûjours, & va sans s'arrester,
Tant que son poids la peut par sa pente porter:
Ainsi, dit-il, nos jours, ainsi nos ans s'écoulent;
Et la mort est le terme, où leurs cercles nous roulent.
Tous les temps, tous les lieux, menent à cette fin:
Comme on y va le soir, on y va le matin:
Les monts les plus hautains, les plus basses vallées,
Vers ce giste fatal, ont d'égales allées.
On passe sous le chaume, on passe sous le Dais:
On meurt à l'Hospital, on meurt dans le Palais:
Il n'est point de grandeur, de beauté, de richesse,
Qui puisse de nos jours arrester la vistesse:
Et quoy que les chemins en soient fort differens,
Les petits n'y vont pas plus viste que les grands.
Mais les eaux arrivant à la fin de la course,
Où leur poids naturel les porte dés leur source,
Insensibles au trouble, insensibles au vent,
N'en sçauroient recevoir de mauvais traitement.
Elles ne souffrent rien, ni pour estre avalées
Des monstrueux troupeaux des campagnes salées;
Ni pour aller se rompre aux cornes des rochers,
Que l'Element trompeur cache aux yeux des Nochers.
Il n'en est pas ainsi du cours de nostre vie:
Bonne ou mauvaise, elle est à son terme suivie,
Ou de biens, ou de maux, comme il est arresté,
Par l'arrest decisif de nostre Eternité,
Mortelle pour les vns, pour les autres vitale,
Et pour tous, sans mesure, & d'étenduë égale.
Il n'est point d'Estat neutre, entre ces deux Estats:
Il faut tenir le haut, ou se resoudre au bas:
Il faut regner au Ciel, ou brûler dans l'abysme,
Des feux que la Justice a preparez au crime.
Et puis, voyant nager sur la face des eaux,
Les images du Ciel, des arbres, des oiseaux;
Il est ainsi, dit-il, des plaisirs de ce Monde,
Ce ne sont que portraits representez sur l'onde:
Tout en est inconstant, tout en est imposteur:
Tout n'est que faux-semblant, & que trompeuse fleur:
Le fond en est liquide, & l'image changeante:
Elle coule & se perd dés qu'elle se presente:
Sans que le vent la trouble, & qu'il souffle dessus,
Elle passe avec l'onde, & ne retourne plus.
Et les Hommes trompez de ces ombres mobiles,
De ces charmes tissus d'images volatiles,
Delaissant le vray Bien, le vray Beau, le vray Grand,
Abandonnent leurs cœurs & leurs esprits au vent:
Et comme Papillons errans à l'aventure,
Courent à la couleur, se paissent de figure.

Le Tuorbe à la main, sur vn Chesne par fois,
Il défie à chanter, tous les Chantres des Bois.
Les jeunes Rossignols à l'envi luy répondent:
D'vn ton plus enroüé, leurs Maistres les secondent:
Les Echos d'alentour accourent au concert:
L'vne vient jusqu'à luy, l'autre en chemin se perd:
Les plus fortes au loin reportent l'harmonie,
Dés-ja déconcertée, & demi desunie:
Elle entre dans les troncs que les ans ont vsez:
Dans le sein des rochers, que le Temps a creusez:
Elle inspire aux Tillots, vn sentiment de feste:
Ils semblent en danser des bras & de la teste:
Et s'il est comme on dit, des Nymphes dans les Bois,
De leurs Salons toufus, s'amassant à sa voix,
Sans se montrer à luy, les vnes l'environnent:
D'invisibles festons les autres le couronnent:
D'autres suivent ses airs, d'vn doux & bas accent,
Que leurs bouches à peine osent commettre au vent:
Il les sent bien pourtant, soit à leur fraische haleine,
Où le Muguet se mesle avec la Marjolaine;
Soit au feu de leurs yeux, qui brillent au travers
De leurs voiles feuillus, & de leurs masques verts;
Soit à leur mouvement, ou mesmes à leur rire,
Dont l'éclat est pareil à celuy du Zephyre,
Quand le mignard s'ébat à secouër les pleurs,
Que l'Aube à son réveil, a versez sur les fleurs.
Mais lors que de ses Bois à ses Estangs il passe,
Que ses yeux satisfaits en mesurent l'espace;
Alors il aime à voir, d'vne part, les poissons
Asseurez du Pescheur, & de ces hameçons,
Accourir à son ombre, & pour luy faire feste,
A l'envi, hors de l'eau, vers luy lever la teste:
Et montrer à l'envi l'or, l'azur, & l'argent,
Dont leurs dos écaillez éclatent en nageant.
Il se plaist d'autre part, à voir dans les jonchées,
Loin des traits du Chasseur, les Sarcelles nichées,
Sans bruit faire la ronde autour des longs roseaux,
Qui pour leur seureté, naissent du sein des eaux.
Il se plaist à les voir, pour leurs petits craintives,
Trembler à tous les bruits, qui leur viennent des rives;
Et demander de l'œil à l'air, au jour, aux vents,
Par où, sur eux pourroient descendre les Milans.
Les joncs & les roseaux, semblent pour les défendre,
Comme vn Corps de Piquiers, le bois haut les artendre:
Et l'eau qui semble aller s'en informer au bord,
Revient à menus plis, en faire son rapport.
Là mesme, il aime à voir les Cignes qui s'ébatent:
Les neiges de leur plume au loin sur l'onde éclatent;
Les plus frais des Zephyrs, les plus doux des Amours,
Leur saurent sur le dos, & gouvernent leur cours.
Les Zephyrs de la main & du souffle les guident;
Les Amours mieux instruits de leurs bandeaux les brident.
A ce plaisant manegé, on void les blancs oiseaux
Faire cent tours divers, dans la lice des eaux:
Tantost dresser le cou, tantost ouvrir les aisles,
Comme s'ils preparoient quelques chansons nouvelles.
Mais leur gosier les trompe, & leur confuse voix,
N'a plus ces doux accens, qu'elle avoit autrefois,
Quand sur les bords fleuris du tortueux Meandre,
Les troupeaux assemblez venoient pour les entendre;
Les Peupliers d'alentour dansoient à leurs chansons;
Et leur douce harmonie enchantoit les poissons.
Encore semblent-ils d'vne gorge enroüée,
Regreter leur musique autrefois tant loüée:
Et se plaindre, en voyant leur image dans l'eau,
De n'avoir maintenant de Cignes que la peau.
D'autres fois, quand le frais à la chasse l'appelle,
Sur les premiers rayons de l'Aurore nouvelle;
Il marche au son du Cor, suivi de trente Chiens,
Qui d'vne vive ardeur secoüant leurs liens,
Du regard, des naseaux, de la voix, de l'haleine,
Ont avant le signal couru toute la plaine.
L'effroy s'étend au loin porté sur tant de voix;
L'Echo les multiplie en tous les Forts du Bois;
Et non moins les Sangliers, que les Biches s'étonnent,
Du tumulte & du bruit, dont leurs gistes resonnent.
Cette guerre pourtant sans cruauté se fait:
Le sang qui s'y répand, ne laisse aucun regret:
Les meurtres innocens n'y font point de veuvage:
Sans colere on y peut éprouver son courage:
Et soit Sangliers ou Cerfs, des morts, avec honneur
Le butin se partage, au signal du veneur.
Mais aussi-tost qu'il voit que l'Autonne s'appreste;
Que dés-ja le raisin luy couronne la teste;
Que du soin des moissons le Soleil déchargé,
Pour colorer les fruits, a de rayons changé;
Son plaisir est de voir la vive moucheture,
Que la jaune Renette ajoûte à sa dorure:
De voir la Bergamote aux bras de l'Espalier,
Qui semblent pour l'offrir vouloir se délier:
De voir sur le Meurier, comme vn feu vegetable,
La Meure qui toûjours changeante & variable,
Paroist selon les traits du rayon qui la peint,
Tantost charbon ardent, tantost charbon éteint.
De là, se promenant, prés d'vn mur de verdure,
Dont cent fruits differens relevent la peinture,

Il taste de la main, & marque du regard,
Ce qui doit tost meurir, ce qui doit meurir tard:
Et comme avec amour il cultive la plante,
Qui répond à ses soins, & comble son attente;
Aussi, severe au bois qui manque à son devoir,
Et d'vne fausse montre a trompé son espoir,
Il le fait avec honte arracher de sa place,
Et la remplir d'vn plan, de plus heureuse race.
Plus bas, où ces jardins s'étendent en valons,
Il visite avec soin les couches des Melons.
Il en void de petits sous des voûtes de verre,
Reposer mollement sur le sein de la terre:
Il en void de plus grands, qui n'ont le corps couvert,
Que de l'abri rampant de leur feüillage vert.
D'vn rayon nourricier le Soleil les cultive;
Et pour en corriger la chaleur excessive,
Le plus frais des Zephyrs, & le mieux parfumé,
A l'heure que le jour est le plus allumé,
Voltigeant autour d'eux, de son aisle les touche;
Et leur laisse l'odeur qui luy reste à la bouche,
Soit des baisers de Flore, ou de ceux qu'il a pris,
Des levres de la Rose, & de celles du Lys,
Mais son plus grand plaisir, est, lors que ses pensées,
Rappellant les recits des Histoires passées,
Il void du souvenir, les divers changemens,
Arrivez autrefois aux malheureux Amans:
Et que sans l'éloigner, son esprit le promene,
Delà la Fable Grecque, & delà la Romaine.
Ce Grenadier, dit-il, fut vn Prince jadis,
Aussi brave qu'aucun du temps des Amadis.
Il fut de ce païs, dont la Reine Isabelle,
Chassa long-temps aprés, le Morisque infidelle.
Mais quand il y naquit, le Monde jeune encor,
Estoit aux plus beaux ans du premier Age d'or.
Epoux en vain cheri de la Sage Almenée,
Que la mort luy ravit avant leur Hymenée,
Il crut, outré d'amour, & transporté de deuil,
Devoir tout essayer, pour la suivre au cercueil.
Et, dés qu'il vid le feu, se prendre à la matiere,
Qui de ce chaste corps fut la couche derniere,
Sautant sur le bucher, sur la flame passant,
Et les charbons, de force, en sa bouche poussant,
Il acheva d'aimer, de vivre, de se plaindre;
Et le bûcher à peine acheva de s'éteindre,
Qu'vne Plante en sortit, dont le fruit au dedans,
Rempli de grains pareils à des charbons ardens,
Fut appellé Grenade; & toute la Province,
En prit aussi le nom, en memoire du Prince.
Ce Meurier fut vn More, ajoûte-t-il aprés,
Habile sur tout autre, à bien lancer les traits,
Qui de la genereuse & vaillante Olgatide,
Avec elle chassant, par malheur homicide,
Eperdu de sa faute, emporté de douleur,
Se mit le mesme dard jusqu'à la hampe au cœur;
Et mourant sur le sein d'Olgatide mourante,
Il se fit de son corps vne nouvelle Plante,
Dont le bizarre fruit, plus savoureux que beau,
Retint du brave More & le sang & la peau.
L'Orange & le Citron nez sur le bord du Tage,
Et par l'Hymen vnis en la fleur de leur âge,
Perirent dans le Fleuve, où l'éclat des sablons.
Ayant tiré trop prés, la Nymphe aux cheveux blonds,
Surprise de la vague, & loin du port jettée,
Elle fut du courant, vers la mer emportée.
En vain Citron courut, en vain il fit effort,
Pour la suivre à la nage, & l'oster à la mort:
Avec elle il mourut; & les flots étoufferent,
Ses soûpirs qui vers elle en mourant se tournerent.
Du Fleuve au sable d'or le Dieu s'en offensa;
Il en gronda ses flots; & de sa main poussa,
Les corps des deux Epoux vers la rive voisine,
Où sur eux agissant d'vne vertu divine,
En fit deux arbrisseaux, dont le fruit fut doré,
Du plus riche gravier de sa source tiré:
Et pour comble d'honneur, deux Amours arrivérent,
Qui la fleur & le fruit de leurs pleurs embaumerent.
Ainsi, se promenant, il revoit de l'esprit
Les Fables qu'autrefois en jeunesse il apprit.
Le verdoyant Laurier luy remet en memoire,
De la chaste Dafné la fuite & la victoire.
Il pense voir Clitie, en cette haute fleur,
Qui retient du Soleil la forme & la couleur;
Et qui de cent rayons, comme luy couronnée,
A la teste à toute heure, à ses regards tournée.
Myrtille sous le Myrte en memoure luy vient;
De son mauvais destin la fable l'entretient.
Il croit le voir encor dans la Mer agitée,
Batu des vents émeus, & de l'onde irritée,
Sur la coste de Chipre, enfin des flots poussé,
Mourir couvert d'écume, & tout le corps froissé.
Il croit voir la Deesse, à qui l'Isle est soûmise,
Du malheur de Myrtille affligée & surprise,
Avec empressement crier à ses Amours,
De quiter leurs ébats, d'aller à son secours.
Mais au lieu du Berger, aprés beaucoup de peine,
Aprés cent charmes faits du geste & de l'haleine,
Il ne vient en leurs bras, qu'vn buisson parfumé,
Qui fut Myrte du nom de Myrtille nommé.
La Deesse l'agrée; & sans delay commande,
Que chacun de la troupe en cueille vne guirlande.
Les Graces, les Amours, les Plaisirs, & les Jeux,
En coupent des sions, s'en ceignent les cheveux;
Les Pigeons limonniers qui traisnent la Deesse,
De son char détachez y volent de vistesse:
Et sur cette nouvelle, on y void vn essain
D'autres Amours courir le Moineau sur la main:
L'vn y met son carquois, l'autre son arc y place;
Un autre y pend les cœurs qu'il a pris à la chasse;
Et de ce Myrte-là, les autres sont venus,
Que le Monde a depuis consacrez à Venus.

Aprés

Aprés ces jeux d'esprit, sur les Fables passées,
Reprenant tout à coup de plus hautes pensées;
Dans la diversité des Arbres & des fruits,
Avec tant d'abondance, à la foule produits,
Il admire de Dieu les soins & les tendresses,
Qui vont jusqu'aux plaisirs, jusqu'aux delicatesses:
Et preparent à l'Homme, avec luxe & sans frais,
Des festins à son goust, à ses yeux toûjours prests.
Et l'Homme cependant, ingrat à ce bon Pere,
Compte pour rien sa grace, & pour moins sa colere:
Et sans lever l'esprit, sans tourner ses regards,
Vers la main, d'où le bien luy vient de toutes parts,
Il n'en vse pas mieux que l'Animal immonde,
Qui se gorgeant de gland, contre le Chesne gronde.
Qui pourroit expliquer le plaisir qu'il ressent,
Quand sur le sep feüillu le raisin meurissant,
Il void, tant que ses yeux étendent leur portée,
Sur le flanc des costaux vne forest plantée,
Qui sous le frais abri de son ombrage vert,
Tient la rouge moisson de Septembre à couvert?
Mais quand le Vendangeur, au signal que luy donne,
La Balance aux plats d'or, qui partage l'Autonne,
Rangé par escadrons & le fer à la main,
Sur la vigne descend, que la pique arme en vain;
Qu'il aime à voir la troupe, au pillage échauffée,
Tantost les bras chargez, luy dresser vn trofée
Du butin plantureux par grappes arraché
Et d'vn tissu d'oziers, en festons attaché,
Tantost traisner chez luy, sur les cuves branlantes,
Des costaux fourragez les dépoüilles sanglantes.
Cependant le Pressoir, à tour de bras roulé,
Ecrasant le raisin dés-ja demi foulé,
Semble prester son branle, & son bruit à la joye,
Que donne aux Vendangeurs vne si douce proye.
Leurs Filles à ce bruit répondent en dansant,
D'vne action rustique, & d'vn air innocent:
Leur Bal n'est pas de ceux, où regne l'artifice,
Où l'Envie a les yeux toûjours en exercice;
Et de parfums mortels les flambeaux infectez,
Empoisonnent la veuë & l'esprit des Beautez.
Si leur teste n'est pas de dorures parée,
Aussi n'est-elle pas d'épines déchirée:
Et les soucis, les soins, les chagrins, les dépits,
Vermine naturelle aux precieux habits,
Dans la simplicité de leur habit champestre,
N'ont rien qui les nourrisse, ou qui les fasse naistre.
Que ce repos de vie, & ce calme des jours,
D'ESTRÉ'E, est preferable au tumulte des Cours!
Et qu'vn Homme est heureux, que son Astre, ou l'orage,
Que son choix, ou le vent, conduit à ce rivage!

Gagnez-le, s'il se peut, maintenant que pour vous,
La Mer est bonne encore, & l'air tranquile & doux.
Vos courses jusqu'icy, toûjours favorisées,
Ont eu le Ciel propice, & les Saisons aisées.
Vostre Nom sur le Tibre, est encore en honneur:
Vostre sens y regna, non moins que vostre cœur:
Et ces Sages pestris de phlegme & d'artifices,
Politiques formez du sein de leurs Nourrices,
Vostre double ascendant le gagnant sur le leur,
Vous ont veu Capitaine, autant qu'Ambassadeur,
Découvrir leurs desseins, démonter leurs machines:
Détourner les effets de leurs secretes mines:
Appuyer l'interest, & l'honneur de nos Rois:
De la France dans Rome autoriser les droits:
Et sans toucher à ceux que l'Evangile donne,
A la double Clef d'or, à la triple Couronne,
Separant le Divin, d'avecque le Romain,
Servir nos Alliez, du sens & de la main.
Les Alpes vous ont veu General de nos Troupes,
Assujetir l'orgueil de leurs superbes croupes:
Et leur front de tout temps, au foudre accoûtumé,
Ne vit point sans suer, de vostre bras armé,
Partir avec éclat l'effroyable tonnerre,
Qui frappa l'Espagnol, & mit ses Forts à terre.
De là d'vn pas hardi, jusques au Rhin passant,
Ligues, Places, Cantons, devant vous renversant,
Vous donnastes la chasse aux Aigles Allemandes,
Au bruit de vostre Nom porté devant vos Bandes:
Et vainqueur des Rochers, des Fleuves, des Saisons,
Vous fistes revenir la Paix chez les Grisons.
Par vn rare bonheur, trois Regnes, deux Regences,
Temps en chutes fameux, fameux en décadences,
Vous ont veu sans branler, au milieu du fracas,
Des Colosses détruits, & renversez à bas,
Conserver vostre rang, & ne changer de place,
Qu'afin de la laisser plus haute à vostre Race.
Soyez donc satisfait, & vous rangez au Port:
Ne donnez plus sur vous de prise au mauvais Sort:
Quelque doux que vous soit, l'Astre qui vous éclaire,
Il peut changer d'assiete, & vous estre contraire.
Il n'est rien qui toûjours garde le mesme train:
Ce qui luit aujourd'huy, s'éclipsera demain:
On verra dans le fond, ce qu'on void sur le faiste:
On aura sous les pieds, ce qu'on a sur la teste.
Si les Astres, que Dieu de son doigt a formez,
Qu'il a de la splendeur de sa face allumez,
Ont leur haut & leurs bas, leurs rayons & leurs ombres:
Ont tantost des jours clairs, & tantost des jours sombres:

Que sera-ce de ceux que la Fortune fait,
Qui n'ont qu'vn faux dehors, & qu'vn bizarre trait?
Se peuvent-ils promettre vn cours sans décadance,
Un ascendant sans chute, vn jour sans defaillance?
Doivent-ils s'asseurer d'avoir toûjours le haut,
De rouler sans declin, de luire sans defaut?
Si l'acier se détruit, si le bronze est fragile,
Que deviendra la bouë, & que fera l'argile?
Les vents sont incertains, & le Temps est trompeur:
L'orage ne se fait que d'vn peu de vapeur:
Et ce peu de vapeur, est la seule machine,
Dont Trônes & Palais la Fortune ruine.
Nulle grandeur encor n'a point eu d'ascendant,
Qui l'ait pu garantir d'vn pareil accident.
Les Pins accoûtumez à vaincre la tempeste,
Abatus à la fin luy soûmettent la teste:
Ils ont beau se roidir du pied, du corps, des bras;
Quand leur destin le veut, ils sont portez à bas.
Les vaisseaux qui cent fois ont surmonté l'orage,
Non moins que les esquifs, ont leur temps de naufrage:
Et souvent on les void, par vn étrange sort,
Perir entre la rade, & la chaisne du port.
La Furtune auroit beau joindre le bronze au plastre,
Pour appuyer les Dieux posez sur son Theatre;
Beau remparer de fer ces Colosses hautains,
Qu'elle expose à l'encens, comme aux yeux des Humains:
Il n'est bronze, ni fer qui l'ouvrage soûtienne:
Il faut qu'enfin le tout à son neant revienne.
Tout le Theatre vn jour luy-mesme perira;
Et tombant sur ses Dieux, il les écrasera,
Au premier coup de vent, qu'vne Estoile contraite,
Appellera du Nord, afin de les défaire.
Combien en sçavons-nous, qui jadis à la Cour,
De charges relevez, exposez au grand jour,
Etourdis des clameurs d'vne suite idolatre,
Aprés avoir paru sur le haut du Theatre,
Abatus par l'orage, ont à peine laissé,
L'ombre & le souvenir de leur bonheur passé?
A peine en a-t-on veu retourner la poussiere,
A la confusion de leur masse premiere?
Et puis, ne faut-il pas, aprés vn si long cours,
Ménager quelque temps, mettre à part quelques jours,
Pour éclaircir son compte, & pour se faire quite,
Avant qu'au grand Parquet, l'Heure nuire nous cite?
A ce Parquet, d'Estré'e, il nous faut tous compter:
Il n'est Pape, ni Roy, qui s'en puisse exempter:
Et l'état eternel qui le compte doit suivre,
Merite bien, tandis que nous avons à vivre,
Que nostre premier soin, soit de nous décharger,
De tout ce qui nous peut à la mort engager.
Rendez-vous donc, d'Estre'e, où l'heure vous convie,
Mettez en seureté la fin de vostre vie.
Quoy que vostre Couchant ait encor des rayons,
Aussi beaux, aussi purs, qu'aucuns que nous voyons;
Le plus serain Couchant, peut avoir son orage:
Le rayon le plus pur est sujet au nuage:
Et souvent le Soleil, aprés vn heureux cours,
Sans broüillas achevé, sur la route des jours,
Arrivant à son Lit, trouve vne mauvaise heure,
Qui trouble son repos, qui noircit sa demeure:
Et contre ce malheur se voyant sans garant,
Il se couvre la face, & se couche en pleurant.

LE THEATRE DU SAGE.

A MONSEIGNEUR LE PRESIDENT DE MESMES.

LETTRE XI.

Il fait vne representation des principales pieces du Monde, de l'harmonie & de l'ordre des Saisons, de l'vnion & de la concorde des Elemens: & faisant remarquer en chaque partie de la Nature la grandeur & la bonté, la sagesse & la puissance de Dieu, il prepare l'esprit à sa connoissance, par la connoissance des choses visibles.

De Mesmes, en ce temps, que regnent les Spectacles,
Dont les petits Esprits se font de grands miracles:
Que l'vn fait du Theatre, & l'autre fait du Bal,
De sa Felicité l'article capital;
Que d'autres sur la foy d'vn Fou qui les convie,
A luy voir sur la corde au peril de sa vie,
Mettre à l'essay sa teste & sa dexterité,
Se font vn passe-temps de sa temerité.
Souffrez que devant vous, je découvre vne Scene
En ornemens pompeuse, en structure hautaine:
Une Scene agreable à l'Esprit, comme aux Sens,
Belle pour tous les yeux, comme pour tous les temps:
Mais Scene ingenieuse, où par tout la sagesse,
Par tout l'intelligence est jointe à la richesse.
Là vous ne verrez pas vn Oedipe inhumain,
D'vn cousteau parricide ensanglanter sa main;

Un Oreste emporté d'vn zele illegitime,
Chastier sur sa Mere, vn crime par vn crime.
Vous ne verrez point là, l'Amante de Jason,
Aprés l'honneur perdu, perdre encor la raison :
Et jusqu'à la fureur, dépitée & jalouse,
Se dépouillant du cœur, & de Mere & d'Epouse,
Faire de trois Enfans égorgez en vn jour,
Une offrande barbare à son tragique Amour.
Les autres vains sujets du Theatre profane,
Cleopatre, Panthée, Artemise, Ariane,
Et pareils argumens ornez de fictions,
Pour donner du credit aux folles passions,
Ne se produisent point sur cette Scene auguste,
Où rien ne se fait voir, que de grand & de juste.
Là, vostre haut Esprit, vos yeux intelligens,
Vostre droite raison compagne du bon Sens ;
Là, d'erreur & d'abus vos oreilles purgées,
Et de l'illusion des faux bruits dégagées,
Trouveront vn Spectacle, vn concert, des plaisirs,
Tels que les peut donner le Sage à ses desirs.
Le Monde est vn Theatre ouvert aux yeux des Sages :
La Scene en est diverse & de divers étages :
Les vns plus lumineux, plus hauts, plus étendus,
Se font voir sur le faiste, en voûte suspendus :
Et les autres plus lourds, plus chargez de matiere,
Moins ornez de façon, moins dorez de lumiere,
De leur masse affermis, à tout le Bastiment,
Dans le lieu le plus bas, servent de fondement.
Elevez vos regards à ces Voûtes mouvantes,
De Flambeaux eternels jour & nuit rayonnantes :
Que la montre en est noble ! & qu'il y fait beau voir,
Le globe du Soleil, comme vn roulant miroir,
Qui riche de son fonds, brillant de sa lumiere,
Qui s'épanche toûjours, & toûjours est entiere,
Allume en tournoyant, soit ces Signes dorez,
De jour cachez aux yeux, & de nuit éclairez :
Soit ces Flambeaux errans, dont les courses fatales,
Tracent de l'avenir le Sort & les Annales !
Voyez-vous l'étenduë, oyez-vous les accords,
De ces Païs tournans, de ces immenses Corps ?
L'étenduë en paroist hors de toute mesure,
Hors de tous les compas de nostre Architecture :
Et les accords n'en sont entendus que des yeux,
Instruits par la Sagesse au bel ordre des Cieux.
Mais quel immense Esprit, quelle idée infinie,
Entre dans ces grands Corps, en regle l'harmonie ?
Et sans manquer d'vn point, sans relascher d'vn ton,
De leur diversité forme leur vnion ?
Quelle si vaste main, tant de globes embrasse,
Sans ployer sous leur faix, ne s'emplir de leur masse ?
Que tu me fais pitié, vanité des Humains !
Que j'ay compassion des œuvres de tes mains.
Lors que je les compare à ces luisantes Voûtes,
Où les Astres, les Temps, les Esprits ont leurs routes !
Si la terre si longue, & si large à nos yeux,
N'est qu'vn point renfermé dans les Cercles des Cieux ;
Que seront à l'égard de ces Cercles immenses,
Les caduques sujets de tes folles dépenses ?
Que seront tes Palais ? que seront tes Hostels,
Avec de si grands yeux regardez des Mortels,
Que des nids façonnez, que des cages dorées,
Et sur de petits plans, avec art figurées ?
Chose étrange pourtant ! les Estats démolis,
Ne suffisent qu'à peine à faire vn de ses nids :
Et ces cages qui sont si basses, si petites,
Se bastissent du sang des Nations détruites.
Il y faut épuiser la Nature & les Ans ;
Il y faut consumer des Peuples d'Artisans ;
Et ces vastes Païs, d'azur, & de lumiere,
Tirez du sein du vuide, & formez sans matiere,
Arrondis sans compas, suspendus sans pivot,
Ont à peine cousté la dépense d'vn mot.
Cependant ces grands Corps, faits sans autre machine,
Fondez sans autre appuy, qu'vne haleine divine,
Ne cedent point au Temps, ne s'alterent jamais :
Joüissent dans leur rang d'vne eternelle paix :
Et les plus hauts efforts de la Grandeur humaine,
Moles, Palais, Hostels, faits avec tant de peine,
De monts sur d'autres monts, en terrasses placez,
En Domes arrondis, en colonnes dressez,
Sans que la Foudre y jette vne seule étincelle,
Sans que le moindre vent les bate de son aisle,
S'éboulent sous le Temps, qui sans faire de bruit,
Chaque jour en passant, quelque piece en détruit.
Encor ne peut-on rendre les Hommes sages ;
Leurs esprits amoureux de leurs menus ouvrages,
Enchantez d'vn Salon, d'vn Cabinet épris,
Et d'autres petits trous estimez de grand prix,
Font cession des droits que leur offre la Grace,
A ce Palais si riche, & de si vaste espace,
Où le grand jour qui regne en tous les logemens,
Se fait de feux plus beaux que ceux des Diamans :
Où depuis le plus haut, jusqu'au plus bas étage,
Les Astres figurez sont mis en parquetage :
Où le Temps destructeur, ni les Ans de son train,
Ne porteront jamais ni la dent, ni la main.
Considerons encor ce pompeux luminaire,
Qui Deserts & Citez sans difference éclaire.
Il n'a point d'autre jour pour luire chez les Rois,
Que chez les Bûcherons hutez parmi les bois.
Voyez comme il nourrit d'vne mesme lumiere,
Le Cedre & le Buisson, la Vigne & la Bruyere :
Et d'vn mesme rayon, il fait le blanc du Lys,
La pourpre de la Rose, & l'azur de l'Iris.
Son feu regne par tout ; & rien dans la Nature,
N'est si couvert de nuit, si gelé de froidure,

Qui ne s'épanouïsse, & qui n'ouvre son cœur,
A la fecondité que porte sa chaleur.
L'Eplan vif & leger, sous l'ondoyante plaine,
Ne l'évite non plus, que la lourde Baleine:
Dans ses veines le fer, non moins que l'or la sent:
Et le plomb s'en échauffe, aussi bien que l'argent.
Il ne dédaigne rien, il entre en toute chose,
Il se preste au Pavot, comme il fait à la Rose:
Et depuis le Phœnix, qui se brûle à ses feux,
Jusques au Moûcheron, tout en est amoureux.
La Terre toute seule à ses bienfaits ingrate,
Et jalouse de l'or, dont sa couronne éclate,
Se plaist à l'obscurcir de differens amas,
Soit de noires vapeurs, soit de sombres frimas.
Luy, toûjours en bonté, comme en beauté le mesme,
Secoüant de son front, & de son Diadéme,
Le voile humide & noir, dont on veut l'étouffer,
Ne laisse pas de luire, & le Monde échauffer.
Il fait encore plus: & malgré le nuage,
Tournant tous ses regards sur celle qui l'outrage,
Insensible à l'offense, & sensible à l'amour,
Il luy donne la vie, en luy donnant le jour.
Que ce grand Oeil du Ciel, ce Cœur de la Nature,
Est de l'Oeil Createur vne riche peinture!
Dieu, comme le Soleil, emplit de ses bontez,
Non moins les lieux deserts, que les lieux habitez:
Il ne distingue point les rangs, ni les fortunes:
Aux petits comme aux grands, ses graces sont communes:
Il void de mesmes yeux, porte de mesmes doigts,
Nourrit de mesmes soins, les Sujets & les Rois:
Et depuis le Roseau, qui sur les ondes ploye,
Jusqu'au Cedre hautain qui sur les monts ondoye:
Depuis ce feu regnant, qui sur nos testes luit,
Jusqu'à ces petits vers, qui s'allument de nuit,
Il n'est rien que sa main n'éleve & ne cultive:
Rien qui sous ses regards, & dans son sein ne vive.
Celuy qui s'est soûmis au culte de la Croix,
Celuy qui du Talmud suit les bizarres loix,
Le Maure, le Payen, le Turc, & le Marane,
Le pur & le souïllé, le saint & le profane,
Sujets à sa conduite, & nourris de ses soins,
Par tout le trouvent prest à remplir leurs besoins.
Il conserve son calme, au milieu des Mosquées,
De l'encens qui se brusle aux Demons offusquées:
Sans dépit il soûtient, de sa main les Autels
Des Serpens & des Chats adorez des Mortels:
Aux courses du Pirate il preste ses Etoiles:
Il luy preste les vents qui remplissent ses voiles:
Et sa Mer, comme luy, sert sans distinction,
Le devot de la Mecque, & celuy de Sion.
Merveilleuse Bonté, divine Patience,
Qui ne t'alteres point de tout ce qui t'offense;
Qui nourris en ton sein, qui portes en tes bras,
Et tes Enfans soûmis, & tes Enfans ingrats:
Et pour sauver vne Ame, au salut destinée,
Souffres de cent pecheurs la troupe mutinée;
Qu'à jamais dans le Ciel les Bienheureux Esprits,
Brillans de tes clartez, de ton amour épris,
De l'ardeur de leurs cœurs, & du vent de leurs aisles,
Te fassent vn concert de flmes eternelles:
Que sur la terre encor, ceux qui suivent ta loy,
Fassent des Encensoirs de leurs cœurs devant toy,
De vivans Encensoirs, qui de ton feu s'allument:
Et tout le Monde au loin, de ta gloire parfument.
Mais comme le Soleil, source des plus beaux feux,
Ne paroist, quoy qu'il fasse, en rien plus merveilleux,
Qu'en ce qu'il fait au Ciel, où ses rayons fournissent,
La lumiere & la force aux globes qu'ils remplissent;
De mesmes il n'est rien, en quoy Dieu fasse voir,
Plus de grandeur meslée avec plus de pouvoir,
Plus de gloire alliée avecque plus de grace,
Qu'il fait en ce supréme & magnifique espace,
Où tous les Bienheureux qui composent sa Cour,
De ses reflexions ont la vie & le jour.
Là, selon que sur eux, plus ou moins il rayonne,
Il étend ou restreint, le tour de leur Couronne:
Il emplit plus au moins, leurs yeux de sa clarté:
Et l'image qu'en eux exprime sa Beauté,
Est ou forte, ou legere, est ou grande, ou petite,
Selon le champ qu'elle a du fond de leur merite.
Ainsi, de ses rayons par le Ciel épandus,
Receus diversement, diversement rendus,
Le Soleil illumine Estoiles & Planetes,
Et leurs Spheres sous luy, sont obscures ou netes,
Selon que leur matiere apporte à sa clarté,
Ou plus de politesse, ou plus de pureté.
La Nuit sur ce Theatre a son rang & sa montre:
Jamais avec le Jour elle ne s'y rencontre;
Elle aime à se montrer en silence & sans bruit:
Une Troupe étoilée en pompe la conduit:
Les vnes vont devant, les autres vont derriere:
Toutes ont sur le front cinq pointes de lumiere:
Toutes ont dans les mains, des bouquets de pavots,
Dont l'influence inspire aux hommes le repos.

La Lune au teint d'argent, regne sur cette bande;
Douze rais tortillez luy font vne guirlande;
Sa face à jours divers; jusques à quatre fois;
Change d'air & de front, dans le decours d'vn mois.
Quelquefois tenebreuse, & de crespe voilée,
Elle semble vne Veuve en deuil & desolée.
Son Frere d'autres fois, à ses yeux se montrant,
D'vn regard amoureux la lumiere luy rend:
Il renaist sur son front vne lueur cornuë,
Qui les ombres dissipe, & menace la nuë:
Sa face pleine aprés, forme vn cercle pareil,
A celuy qu'en naissant nous forme le Soleil.
Cependant ronde & pleine, elle a des taches sombres,
Soit que ces taches soient des rides ou des ombres.
Souvent elle decline; & sa clarté souvent;
S'obscurcit des vapeurs que luy pousse le vent:
Elle va quelquefois jusqu'à la defaillance,
Sans recevoir secours de son Intelligence:
Et sans que le Soleil, son Frere & son Amant,
Luy donne en son Eclipse aucun soulagement.
Le Soleil, quoy qu'il regne, & qu'il ait la lumiere,
Du pur écoulement de la Source premiere;
Quoy qu'il soit établi l'Intendant des Saisons,
A ses defauts luy-mesme, & ses declinaisons.
Chose étrange pourtant, que rien dans la Nature,
Ne soit exempt de tache, & libre de souillure:
Les Corps les plus parfaits, & les plus achevez,
Les Esprits les plus grands, & les plus élevez,
Les plus fortes Vertus, les Ames les plus hautes,
Ont leurs obscuritez, leurs chutes, & leurs fautes.
L'vn a le vuide au front, l'autre l'a dans le cœur:
L'vn manque de conduite, & l'autre de valeur:
Chaque fruit a son ver, chaque jour a sa nuë:
Chaque homme a sa foiblesse, ou secrete, ou connuë.
Il n'est rien d'accompli, rien de plein parmi nous:
Le rude est joint au fort, le fade est joint au doux:
Celuy-là qui s'estime vn Soleil en lumiere,
Est taché des defauts, qui suivent la matiere:
Celle-là qui se pense vn Astre en pureté,
A l'humeur mal-faisante, & le souffle infecté:
Cét autre dont l'esprit croit élever ses aisles,
Au dessus du bas Monde, & des choses mortelles,
A les dents d'vn Dragon, & les yeux d'vn Serpent;
Rien ne se peut sauver du venin qu'il épand:
S'il n'est pernicieux, du moins est-il avare:
S'il n'est aigre & mordant, il est au mons bizare/
Il n'est pas jusqu'au Ciel, où les Esprits volans,
Quoy qu'éclairez de Dieu, quoy que pour Dieu brûlans,
Ne souffrent des defauts, qui comme vne fumée,
Meslée avec le feu d'vne lampe allumée,
Retardent leur chaleur, tachent leur pureté,
Et font comme vn brouillas qui ternit leur clarté.
Aussi, toûjours confus, & plus rouges de honte,
Que du feu, qui du cœur à la face leur monte,
Ils semblent se cacher des voiles que leur font,
Leurs aisles, qui du pied les couvrent jusqu'au front.
Encore aprés cela, l'Homme s'en fait accroire:
Il affecte la montre, il se pique de gloire:
Vne simple étincelle; vne foible lueur,
Qui luy sort de l'Esprit, luy fait grossir le cœur:
Et souvent, cependant, cette lueur qu'on loüe,
N'est qu'vn éclat trompeur, qui dore de la boüe:
Cette étincelle n'est qu'vn feu de ver luisant,
Formé de pourriture, & de phlegme pesant.
Et tandis que le Ciel void tomber ses colonnes,
Que les Anges confus mettent bas leurs Couronnes,
Vne bale de cendre aux Astres veut voler,
Vn Moûcheron se veut aux Anges égaler.
Que diray-je du Temps, & de ses harmonies?
Du Cercle, où les Saisons, comme Sœurs bien vnies,
Toutes de mesme taille, & de mesme grandeur,
Font ce Branle eternel, si juste en sa rondeur,
Qui sur le mesme rang, par ordre les ramene,
Et les fait tour à tour Maistresses de la Scene?
L'vne jeune & parée, a des fleurs sur le sein,
D'autres fleurs sur le front, & d'autres à la main:
Une troupe de Jours beaux & frais l'accompagne;
De leurs aisles les vns évêntent la campagne;
Les autres de leur souffle allument en passant,
Les flames de la Rose, & de l'Oeillet naissant.
L'autre halée & chaude, est toûjours couronnée,
D'vne tresse d'épics en guirlande tournée:
Tous les Jours dans son train rouges, secs & brulans,
Ont le visage en feu, comme l'ont tous ses vents.
La troisiéme moins brune, & de chaud moins halée,
Porte au front la Grenade, à l'Orange meslée.
D'vne Corne elle épand toute sorte de fruit,
L'Abondance l'escorte, & le Plaisir la suit:
Et des grenas de vigne attachez autour d'elle,
La font paroistre aux yeux, aussi riche que belle.
La derniere a le corps de froidure gelé;
Son habit de frimas & de neige est collé;
De longs glaçons pointus luy couronnent la teste;
La Bise l'accompagne avecque la tempeste;
Et les Jours de sa suite obscurs, chenus, & courts,
Sont & les plus fascheux, & les plus laids des Jours.

Chose estrange! ces Sœurs en tout si differentes,
Aux reglemens du Temps, sans delay déferantes,
Promptes à leurs devoirs, contentes de leurs droits,
Se bornent dans les tours assignez à leurs mois.
Toutes également exactes & loyales,
A garder de leurs rangs les justes intervales,
Soit qu'il faille rentrer, ou qu'il faille sortir,
Ne se laissent jamais de leur cours divertir.
A paroistre à son tour chacune est ponctuelle:
Chacune aprés son tour à ceder est fidelle:
Et comme il n'en est point, qui se fasse presser,
A l'heure qu'il luy faut le Theatre laisser;
Il n'en est point qui tarde, & qui se fasse attendre,
Du moment qu'il luy faut sur la Scene se rendre.
Que ce concert est beau! que les Jours & les Mois,
Sont à l'honneur de Dieu d'harmonieuses voix!
Que ce train ponctuel, que cette exacte suite,
Depuis vn si long-temps, si justement conduite;
Nous montre bien qu'il est vn Esprit Createur,
Qui, soit comme Intendant, soit comme Directeur,
Gouverne ces accords, ces cadences mesure,
Et maintient l'Harmonie en toute la Nature!
En vain allegue-t-on vn aveugle Hazard:
L'aveuglement icy ne peut avoir de part.
Vn Phantosme sans yeux, sans esprit, sans oreilles,
Ne peut estre l'Auteur de semblables merveilles.
Si le Hazard ne peut trouver le mouvement,
Qu'à la main du Joüeur demande l'Instrument:
S'il ne peut rencontrer le nombre & la cadence,
Que veut du Baladin, la regle de la Danse;
Comment trouveroit-il sur la Scene des Temps,
Ces branles si reglez, ces accords si constans,
Qui se font par le cours des Mois & des Années,
D'vn train toûjours égal, toûjours juste tournées?
Sous la Sphere où la Lune a son appartement,
La place est assignée au plus noble Element.
De là comme vne tiede & ployable ceinture,
Des froideurs de la Lune, il défend la Nature:
Et corrige en passant, d'vn chaud doux & benin,
Ce que son influence apporte de venin.
Là, nourri de soy-mesme, & vivant sans matiere,
Il conserve sa flame aussi pure qu'entiere.
Aussi, sans s'élever, sans descendre jamais,
Dans sa Sphere il jouyt d'vne eternelle paix.
Les vents n'y portent point le souffle de leur bouche:
Les Hyvers n'ont frimas, ni neige qui le touche:
Et tandis que sous luy, l'air en ruisseaux se fond;
Que les foudres tombans Tours & Palais défont;
Que la cime des Bois & des Montagnes fume,
Sous la chute des feux que la Tempeste allume;
Cependant sans fumée, aussi bien que sans bruit,
Et de jour en repos, comme en repos de nuit,
Il maintient son ardeur dans vne consistance,
Qui n'a rien du bas Monde, & de son inconstance.
Ce feu superieur, qui brûle sans fumer,
Est vn rare Modele, à qui veut bien aimer.
Mais aimer purement, & d'vne noble flame,
Qui se tienne toûjours à la cime de l'Ame;
Sans jamais s'abaisser aux sales alimens,
Que le sang & la chair donnent à leurs Amans.
Aussi l'Amour pudique est de la dépendance,
Et se fait des rayons de la premiere Essence:
C'est vn Feu de ce Feu, qui de soy-mesme épris,
Entre dans tous les corps, & dans tous les Esprits;
Et de l'effusion de sa vive lumiere,
Donne le teint, le trait, la forme à la matiere.
Ce feu donc qui nous vient du centre des beaux feux,
Veut estre toûjours pur, & toûjours lumineux:
Il ne peut rien souffrir, qui souïlle, ni qui fume,
Dans vn cœur, où le Beau de sa lueur s'allume.
Il cherche le secret, il aime à se cacher:
Il fuit avecque soin, tout ce qui peut tacher:
Il va toûjours par haut; & sans jamais descendre,
Comme il est tout esprit, il ne fait point de cendre.
Ni dans les mauvais Jours, ni sous les mauvais vents,
Il ne se change point au changement des Temps:
Et quoy que le Malheur de nuages le bate,
Quoy que sur luy l'Envie en orages éclate,
Il laisse sans s'éteindre, & mesme sans baisser,
Le nuage se fondre, & l'orage passer.
L'Air au dessous du Feu, tient la place seconde:
C'est le commun tresor de ce qui vit au Monde:
La part en est égale au petit comme au grand:
On le prend au Desert, à la Cour on le prend:
Le Forçat en jouyt, sous la rame qu'il traisne:
L'Esclave n'en perd rien, sous le poids de sa chaisne:
Et jusqu'en ces cachots, où jamais il ne luit,
Où le Jour n'est receu qu'à l'abry de la Nuit,
L'Air entre sans le Jour, quelque noir qu'il y fasse;
Et seul, malgré la Nuit, il y remplit sa place.
Ce Corps de tous les Lieux, ce Lieu de tous les Corps,
Qui se trouve au dedans, qui se trouve au dehors;
Est au Sage vn Portrait, quoy qu'il soit invisible,
De cét Esprit immense, ineffable, insensible,
Qui sans sortir de rien, à tout exterieur,
Sans se restraindre en rien, à tout interieur;
Est le centre & le lieu, l'espace & la mesure,
Des corps grands & petits qu'embrasse la Nature.
Comme il emplit les grands sans croistre & sans grossir;
Il emplit les petits aussi sans s'accourcir:

Et le mesme par tout, a la mesme étenduë,
Dans vne goute d'eau sur l'herbe repanduë,
Qu'en ce vaste Element, où Baleines & Thons,
Flotent, comme dans l'air volent les Mousche-
tons.

L'air est le Magazin, où se fait l'équipage,
De l'Archange guerrier, qui preside à l'orage.
Là, se forgent sans fer, ces Bombes de vapeur,
Dont les Moles, les Tours, les Montagnes ont
peur:
Là, sont les coutelas à lames flamboyantes;
Et les lances de feux, & d'éclairs ondoyantes:
Là, sont ces chariots, qui de force traisnez,
Par les vents limonniers à leur joug enchaisnez,
Du bruit de leurs harnois, & de leur attelage,
Font le Monde trembler, du haut au bas étage.
Là, se forgent encor ces foudres acerez,
De six flames ardens, de six pointes ferrez,
Qui mettent tout en feu, quand au son du ton-
nerre,
Décochez du nuage, ils tombent sur la terre.

Armement merveilleux: & qui nous fait bien
voir,
Qu'auprés de Dieu, les Rois ont fort peu de
pouvoir!
Pour s'armer, il leur faut épuiser en machines,
La terre avec ses bois, les monts avec leurs
mines;
Reduire par Cantons le pauvre Genre humain,
Tantost à la chemise, & tantost à la faim:
Traisner des Legions d'or & de fer convertes,
Par les restes affreux des Provinces desertes:
Et tout cét appareil, à si grands frais dressé,
Avecque tant de peine, & de bruit amassé,
Si Dieu dans leur parti, sur le tout ne se range,
Ne sçauroit leur suffire, à raser vne grange.

Les Armemens de Dieu qui se levent sans
frais,
Qui se forment sans corps, ont bien d'autres
effets.
Il fait fondre les monts du souffle de sa bouche:
Il met à sec les mers, où sa seule ombre touche:
Et du ton de sa voix, les foudres allumez,
Les tonnerres émeus, & les vents animez,
Renversent les citez avec les citadelles:
Et détruisent les camps des Nations rebelles.
Bien davantage encor, d'vn regard de ses yeux,
Mais de ces yeux qui font la guerre aux glorieux,
Des plus fermes Estats, il abat les Colonnes:
Et fait aller en cendre & Sceptres, & Couronnes.
Cependant, chose étrange! on tremble sous les
Rois,
Le ventre contre terre, on se range à leur voix:
Et l'on n'obeit point, à celuy qui sans foudre,
Peut mettre avec les Rois les Royaumes en pou-
dre.

L'air n'est pas seulement la matiere & le lieu,
De l'Armement qui sert aux coleres de Dieu:
Il est encore fait pour servir de ceinture,
A l'étroite vnion de toute la Nature:
Pour servir de canal aux longs écoulemens,
Qui descendent du Ciel, sur les bas Elemens:
Et prester vn passage, aux rayons de lumiere,
Qui font vivre les corps, & peignent la ma-
tiere.
C'est là, que sont pendus ces Arosoirs flotans,
Qui dispensez par l'Ange établi sur les temps,
Desalterent la terre, & les Plantes nourrissent,
De l'eau, qu'à leurs besoins, de mesure il four-
nissent.

Puissance merveilleuse! admirable pouvoir,
Qui d'vn crespe roulant se fait vn reservoir;
Où l'eau par sa vertu, sans appuy suspenduë,
Et comme par vn crible, avec poids épanduë,
Produit icy des fleurs, là des feuilles produit;
Icy nourrit la souche, & là nourrit le fruit;
Se mesle à la racine, & se mesle à l'écorce;
Fait là de la verdure, & là fait de la force:
De mesme que le lait, d'ont l'Enfant se nourrit,
Donne aux yeux ce qui brille, au teint ce qui
fleurit,
Donne la force aux nerfs, à la chair la mollesse,
La consistance aux os, à la peau la tendresse:
Et le mesme par tout, forme en ce petit corps,
Les ressors au dedans, & la monstre au dehors.

Sous l'étage de l'air, est l'étage de l'onde,
Ample & riche ornement de la Scene du Monde,
Où du grand Artisan la grandeur se fait voir,
Comme dans vn mobile & liquide miroir,
Qui tantost en repos, & tantost en tourmente,
Sa clemence & son ire aux Humains represente.

Qu'il est plaisant à voir, quand ses flots ap-
planis,
Et comme vn marbre égal, au niveau reünis,
Paroissent vne glace ondoyante & fidelle,
Qui se change en rubis, sous l'Aurore nou-
velle!
Le Soleil vient aprés, qui fait de ses rayons,
Sur ce mobile champ, mille rares crayons.
Pour ne point apporter de trouble à son ouvrage,
Et recevoir à plein les traits de son image,
L'Element s'applatit, & preste à ses pinceaux,
Sans rides & sans plis, la surface des eaux.
Là, de soy-mesme il fait vn ardente figure,
Qui montre deux Soleils aux yeux de la Nature,
Les Pilotes surpris de leur égalité,
Ont peine à distinguer le vray de l'imité;
Et l'on diroit à voir les arbres du rivage,
S'incliner à tous deux, & batre leur fevillage,
Que l'amour naturel, qu'ils ont pour le Soleil,
Les porte encore à faire honneur à son pareil.

Les Poissons d'autre part, accourent à la
foule,
A ce nouveau Soleil, qui s'allumant s'écoule:
Les miroirs naturels dont ils sont émaillez,
Brillent à la lueur de leurs dos écaillez,

Et les plis qui sur eux en cercles s'arrondissent,
La nuance & l'éclat, au loin en reflechissent.
Mais que cét Element est de soy bien divers,
Quand les vents orageux, Ministres des Hyvers,
De leur grotte laschez, sur la Plaine ondoyante,
Y portent avec eux le trouble & la tourmente!
Alors on void les flots, de leurs aisles foüettez,
Mugissans de dépit, de fureur agitez,
Jusqu'à la Region où la foudre s'allume,
Pousser avecque bruit, vn deluge d'écume.
Le Ciel s'en obscurcit: le Soleil effrayé,
De peur d'en estre éteint, ou d'en estre nayé,
Ramasse ses rayons, reserre sa lumiere,
Et couvert d'vn nuage, acheve sa carriere.
Aussi-tost retombant avec vn bruit pareil,
Aprés avoir en vain effrayé le Soleil,
Ils semblent se devoir abatre dans l'Abysme,
Où jamais rien n'alla, que la peine & le crime.
Tost aprés on les void, comme Moles roulans,
L'vn à l'autre enchaisnez, & poussez par les vents,
Menacer & Falaise & Dune de naufrage,
Et tourner vers les bords, leur colere & l'orage.
A les oüir mugir, à les voir écumer,
Qui ne croiroit qu'ils vont champs & monts abysmer?
Qui ne craindroit de voir la fabrique du Monde,
Retourner au chaos de la terre & de l'onde?
Cependant ces fougueux, vers le bord arrivant,
Quoy qu'enflez de courroux, quoy que poussez du vent,
Vaincus par la vertu d'vn secret caractere,
Adoucissent leur fougue, & perdent leur colere.
Une ligne que Dieu sur le sable traça,
Un mot d'autorité, que sa bouche y laissa,
Sont les digues sans corps, sont les remparts sans masse,
Qui repriment leur course, & brident leur audace.
Ils ont beau se grossir, ils ont beau s'élever,
Il leur faut là se rompre, il leur faut là crever.
La parole de Dieu leur impose silence;
La trace de ses doigts retient leur violence;
Et soit effet de crainte, ou suite de dépit,
Aprés de longs efforts reculant vers leur lit,
Ils ne laissent du leur, à la rive écumeuse,
Que du gravier bourbeux, & de l'algue baveuse.
Que cette obeïssance, & ce respect des flots,
Qui suspendent leur cours, bridez avec deux mots,
Devroient faire de honte, à tant d'Esprits rebelles,
Que ni les loix de Dieu, ni les loix naturelles,
Ni peine, ni loyer, ni douceur, ni pouvoir,
Ne peuvent ramener aux termes du devoir!
Un Element fougueux, indocile, indontable,
Se range sous vn frein, fait de trois grains de sable;
Et l'Homme à qui Dieu mesme a de ses propres doigts,
Imprimé son Image, est rebelle à ses loix?
Loin de suivre l'instinct de cette noble empreinte,
Eclatante d'esprit, & de lumiere teinte,
Qui voudroit qu'il allast du moins par interest,
A ce beau Primitif, dont il est le Portrait:
Il perd le corps & l'ame, à suivre des nuages,
Formez d'vn air trompeur, & de fausses images:
Et pour cette imposture, il se fait deserteur,
De son bien, de sa fin, & de son Createur:
Il rompt tous les liens de loyers & de peines,
Qui doivent gouverner les volontez humaines:
Et l'espoir, ni la peur de la vie à venir,
Dans la sujetion ne le peuvent tenir.
La Mer toûjours égale, & toûjours sans mesure,
Donne & reçoit les eaux de toute la Nature.
Par les chemins couverts d'vn Monde sousterrain,
Sources, Fleuves, Estangs, descendent de son sein:
Et dans son mesme sein, Estangs, Fleuves, Fontaines,
Par des chemins ouverts rentrent à cuves pleines.
Mais comme en se vuidant, elle ne baisse point,
Elle s'emplit aussi, sans s'élever d'vn point.
Elle a le mesme fond, & la mesme étenduë,
Soit quand l'humide Hyver de sa cruche épanduë,
A torrens a versé, sur les champs inondez,
De ses tresors neigeux les amas débordez:
Soit quand la Canicule alterée & fievreuse,
De seicheresse ardente, & de soif furieuse,
A sucé jusqu'au sable, & sources & ruisseaux,
Et de toute la terre a consumé les eaux.
Elle est par tout la mesme, & soit sous la ceinture,
Où le hale eternel a noirci la Nature:
Soit sous celle, où l'Hyver luy fait de ses glaçons,
D'eternelles pasleurs, & d'eternels frissons,
La Mer également haute, large & profonde,
Conserve sans déchet l'immensité de l'onde:
Et toute immense aussi qu'elle est, & qu'on la void,
Elle ne croist non plus qu'vn point, ni ne décroist.
Ainsi cét ocean eternel, invisible,
Qui de sa gloire emplit le Monde intelligible,
Et par divers ruisseaux en ce Monde descend,
De soy toûjours est plein, & de soy toûjours grand.
Les Cieux, les Elemens, les Esprits, la Matiere,
Sortent de son Essence, & la laissent entiere:
Elle s'épand par tout, sans se diminuer:
Elle peut sans déchoir ses dons perpetuer:
Et tant de Nations celestes & brillantes,
Tant de Peuples d'esprits, & de flames roulantes,

Tant

Tant de corps de matiere & de formes divers,
Dont l'assemblage fait le corps de l'Univers,
Sortirent de son sein, lors que naquit le Monde;
Comme encor tous les jours, on void du sein de l'onde,
Sortir sans interest, non moins que sans effort,
L'écume & le gravier qu'elle rejette au bord.
Comme il ne decroist point, aussi ne peut-il craistre:
Avec le Monde né, mille Mondes à naistre,
Fussent-ils comme encens, à son honneur brûlez,
Fussent-ils en offrande, à sa gloire immolez,
Ne luy donneroient pas vn rayon davantage:
Ne le feroient en rien plus heureux, ni plus sage:
Et mille chœurs nouveaux de Ministres volans,
Comme lampes d'Amour, autour de luy brûlans,
Ne pourroient, quoy qu'épris d'vne ardeur eternelle,
Ajouster à sa gloire vne seule étincelle.
Mais qui pourroit compter les Peuples écaillez,
Les vns sans ornemens, les autres émaillez,
Ceux-cy petits de corps, ceux-là de corps enormes,
Et tous divers d'instincts, d'especes, & de formes,
Qui dans le vaste sein de l'humide Element,
Ont le repos, le cours, le giste, & l'aliment?
Là sous les flots chenus de la plaine coulante,
La Baleine se meut, comme vne isle roulante:
Ses nageoires qu'on void pareilles à des vans,
Mettent l'onde en écume alentour de ses flancs:
Et du terrible écueil de son affreuse reste,
D'vn souffle égal à ceux qui portent la tempeste,
Deux fleuves élancez vont noyer les Oiseaux,
Et font passer la mer, sur les mats des vaisseaux,
Là, des autres troupeaux sans voix & sans haleine,
Les vns prés des rochers au chant de la Sirene;
Les autres prés des bancs, paissent l'algue & les jones,
Aux concerts qoe leur font les trompes des Tritons.
Tous, sans distinction de forme, ni de masse,
Grands & petits ont là leur pasquis & leur place.
Quoy qoe pleins de la mer, il ne l'épuisent point:
Quoy qu'infinis en nombre, ils y sont comme vn point:
Et tant de corps divers, n'y font pas plus de foule,
Que l'écume qui passe, ou le gravier qui coule.
Tous les estres ainsi sont dans l'immensité,
Que leur ouvre le sein de la Divinité:
Ils en sont tout remplis, & jamais ne l'emplissent;
Ils ne l'vsent jamais, & toûjours s'en nourrissent;
Et de tous les costez, ils ne trouvent que Dieu,
Qui sert à tous, de fin, de centre & de milieu.
Qu'vne ame est bienheureuse avec cette pensée!
Qu'il luy doit estre doux, de se trouver placée,
Dans vne mer de biens, de gloire, & de plaisirs,
Dont vne seule goutte assouvit ses desirs!
Il n'est point là d'écueil, il n'est point là d'otage,
Qui le puisse porter, à craindre le naufrage.
Le port s'y prend par tout, & le fond nulle part:
On s'y peut abysmer, sans courir de hazard:
Plus on s'y precipite, & plus le precipice,
Y rend la chûte heureuse, & la perte propice.
La Terre est mise au centre, & fait le fondement,
Dans le corps de ce vaste & riche bastiment.
Mais quoy que la moins noble, elle n'ait en partage,
Que les ameublemens qui sont du bas étage;
Elle a dequoy pourtant, & se faire admirer:
Et de son grand Structeur la puissance adorer.
Qui ne l'admireroit, cette masse immobile,
Qui sans gond, sans pivot, sans support & sans pile,
De poussiere formée, & suspenduë en l'air,
Des vents toûjours batuë, & des flots de la mer,
Ferme à l'assaut des vents, ferme à l'assaut de l'onde,
Subsiste de son poids, dans le vuide du Monde?
Mais qui n'adoreroit le Structeur tout-puissant,
Qui sans materiaux, sans outils bastissant,
A si bien alligné le plan de cette masse;
L'a si bien sut vn point, affermie en sa place;
A pris avec tant d'art, de ses dimensions,
L'exacte symmetrie, & les proportions;
Et l'a dans l'air assise, en si juste distance,
Du cercle qui la ceint de sa circonference;
Qu'également par tout à ses points répondant,
Et d'vn égal aspect, le Ciel la regardant,
Elle en reçoit aussi, d'vne influence égale,
Qui jamais ne s'épuise, & vient sans intervale,
L'Esprit qui de son sein, par ses veines, s'épand,
Et quoy que vierge, mere & nourrice la rend.
Mais nourrice en tout temps, comme en tout temps enceinte,
Elle est de tous costez de sa Famille ceinte;
Famille de Geans, de Nains, de corps divers,
Les vns nus de naissance, & les autres couvers;
Les vns sans mouvement, & les autres mobiles;
Les vns forts & puissans, & les autres debiles.
Elle les porte tous, sans ployer sous le poids,
De tant de Nations, d'Animaux, & de Bois,
De tant d'Arbres Geans revestus de verdure,
Qui de son large sein tirent leur nourriture;
Qui la sucent toûjours: & mesme aprés cent ans,
Quoy que chenus de mousse, & ridez par le temps,

Ne se trouvent pas moins collez à sa mammelle,
Que ceux dont la naissance est encore nouvelle.
Mais lors qu'aprés l'Hyver, le Belier étoilé,
Ramene le Soleil jeune & renouvellé;
Qu'il est doux de la voir reprendre avec l'Année,
De verdure pompeuse, & de fleurs couronnée,
La premiere jeunesse, & les premiers atours,
Que luy vid autrefois le premier né des Jours,
Quand à la voix de Dieu, feconde devenuë,
De seiche qu'elle estoit, de confuse, & de nuë,
Elle sembla vouloir disputer d'agrément,
Et contester de gloire avec le Firmament!
Sa famille feuilluë alors renaist comme elle:
Chaque arbre alors reprend vne vertu nouvelle:
De chenus qu'ils estoient, on les void rajeunir:
On les void à la grace, à la fleur revenir.
Et leurs bras qui sembloient engourdis de froidure,
Recouvrant la vigueur avecque la verdure,
Sous l'aisle des Zephirs, sous celle des Oiseaux,
Qui joignent leurs concerts au murmure des eaux,
Paroissent ressentir leur nouvelle jeunesse,
Et par leur mouvement, font voir leur allegresse.
Que pour nous la Nature a bien fait d'autres loix!
Les Arbres tous les ans revivent vne fois.
Leur jeunesse revient fleurie & couronnée,
Avecque la Saison qui rajeunit l'Année,
Et l'Homme que les Ans vne fois ont changé,
Sur qui l'hyver de l'âge, vne fois a neigé,
Courbé de pesanteur, & chenu de vieillesse;
Jamais ne refleurit, jamais ne se redresse.
Il n'est point de Printemps pour luy, qu'aprés le Temps:
Qu'en ces lieux élevez sur la route des Ans,
Où l'âge est sans declin, & la vie immortelle,
Sans se renouveller, se void toûjours nouvelle.
Heureux trois fois celuy, qui passera du cours,
Où le Pere des Temps a limité ses jours,
A ce Jour permanent, à ce Temps immobile,
Où la vie est durable, asseurée & tranquile!
Qui joüira sans fin de cette Eternité,
Où les fleurs sans Printemps, où les fruits sans Esté,
Se forment des rayons d'vne vive lumiere,
De toute ombre épurée, & de toute matiere,
De Mesmes, aspirons, si nous avons du sens,
A ce Jour détaché de la chaine des Ans,
Qui subsiste tout seul, sans principe & sans terme;
Sans Aube qui le mene, & sans Nuit qui l'enferme.
Tous les Jours d'ici bas, courts, changeans, orageux,
N'engendrent que soucis, & qu'épines sous eux:
Tous sont sujets aux vents qu'excite la Fortune,
Qui peu souvent propice, & souvent importune,
Se plaist à la tempeste, à la pluye, aux brouillas;
Bat sans distinction, le haut comme le bas;
N'épargne point le Cedre, épargne moins la Palme;
Et fait vn an d'Hyver, pour vne heure de calme.
Vostre Nom si fameux, des Muses si vanté,
Aux bords de la Vistule, & sur l'Elbe chanté,
A-t-il rompu le vent, & défait le nuage,
Quand sur luy quelquefois ils ont poussé l'orage?
Vos deux Freres, si grands, si sages, si parfaits,
L'vn Directeur des loix, & l'autre de la paix;
N'ont-ils pas eu leur part, au Temps qui fait la pluye,
De mesme qu'ils l'ont euë, à celuy qui l'essuye?
On sçait que la vertu, le sçavoir, le renom,
Sont vn fonds de tout temps fixe en vostre Maison:
Et que vous naissez tous, naturels Politiques,
Magistrats naturels, au bien des Republiques.
On sçait que vostre sens & vostre probité,
Qui des plus envieux le cœur ont merité,
Vous auroient fait regner où regne la Justice,
Quand vous n'en tiendriez pas le Trône par office.
Et que ne dit-on point, du poids qu'a vostre voix,
A défendre le bien, à soûtenir les droits,
Du Pupile accablé, de la Veuve opprimée,
De l'innocence infirme, & d'appuy desarmée?
Que ne dit-on encor de cette fermeté,
Qui donna de la force à vostre probité,
Qui jamais ne ploya, sous ces vents favorables,
Sous qui le Cedre mesme, & le Pin sont ployables;
Et contre le devoir, jamais ne fléchiroit,
Quand du fameux Perou, tout l'or la chargeroit?
Que ne dirois-je aussi, de la belle maniere,
Dont vous civilisez Themis, toûjours si fiere?
De cét air obligeant, de ce doux entretien,
Qui l'Honneste homme, en vous, joint à l'Homme de bien;
Et par vne charmante, & nouvelle figure,
Unit la bonne grace à la Magistrature?
Mais tout cela, De Mesme, est borné du present,
Qui ne sera que poudre, au premier coup de vent:
Et ne nous laissera de la Grandeur humaine,
Au deçà du cercueil, qu'vne ombre creuse & vaine.
Changeons donc de visée, & tournons tous nos soins,
A ce Bien eternel, où tous les biens sont joints,
Où tous les biens, qui sont sous le Temps volatiles,
Sont de la fermeté de leur centre immobiles:
Là, toûjours en desir, & jamais en dégoust,
En joüissant de Dieu, nous joüirons de tout.

DE LA PAIX DV SAGE.

A MONSIEUR DE MONTMOR,

Conseiller du Roy en ses Conseils, & Maistre des Requestes de son Hostel.

LETTRE XII.

Il represente le repos & la felicité du Sage, purgé d'avarice & d'ambition : Les inconstances & les vicissitudes de la Fortune : La bizarrerie & l'extravagance de ses amours : & montre que ses presens & ses caresses contribuënt moins à la douceur de la vie, que l'étude de la Sagesse.

HABERT, à qui le Ciel dés l'enfance premiere,
Fit part de cette pure & divine lumiere,
Qui sans la jonction de l'étude & des ans,
Fait les Sages & les Sçavans;
Que vous estes heureux, d'avoir loin de l'envie,
Trouvé le repos de la vie;
Et mis vostre Esprit à couvert,
Soit de l'Ambition, qui tant de Monde perd,
Soit de l'infame & barbare Avarice,
Qui de soy-mesme, est le premier supplice!
Vous avez trouvé le secret,
De vivre sans reproche, & mourir sans regret:
Et l'assiete haute & solide,
Où vostre Ame n'a rien de bas, ni de timide,
Est celle où se doit conserver,
Le Sage qui voudra, comme vous, s'élever,
A cette Region de bonace eternelle,
D'où la Paix void le trouble & le hazard sous elle.
Tout est par tout ailleurs, variable & mouvant:
Icy regne la vague, & là regne le vent:
L'vn voguant à souhait, dans la mer fait naufrage:
L'autre est dans l'air, abatu de l'orage:
Il ne se void que chute & revolution,
Au païs de l'Ambition:
Tel qui paroist vn roc, se casse comme vn verre:
Tel qui monte au matin, sur le soir tombe à terre.
Combien en a-t-on veu, combien en voyons-nous,
Qui n'estant pas fondez en vertu, comme vous,
Et portant à faux sur le vuide,
D'vne apparence peu solide,
Precipitez en s'élevant,
Ont servi de jouët au vent;
Et sont retombez dans l'orniere,
Où fut leur Fortune premiere?
Combien de Colosses dorez,
Des Peuples & des Grands en commun adorez,
Aprés avoir de l'imposture,
De leur vaine dorure,
Abusé quelque temps,
Les Peuples & les Grands;
De leur base abatus, par vn éclat de foudre,
Ont à peine laissé, ce qu'il faloit de poudre,
Pour en couvrir, de leurs Titres passez,
Les caracteres effacez?
La Fortune bizarre & fantasque Potiere,
Met en œuvre toute matiere.
Dans ses moules, & sous ses mains,
L'argile prend vn tour respecté des Humains:
Et les couleurs qu'elle luy donne,
Les traits divers dont elle la façonne,
La font avec honneur au Palais recevoir;
Chacun se presse pour la voir:
On l'approche de la Couronne:
La Cour en troupe l'environne:
Et de tous costez les Flateurs,
La chargent de parfums, & la couvrent de fleurs.
Mais le jeu n'est pas de durée;
L'argile peinte & figurée,
Aussi-tost que l'envie à la Fortune en vient,
Perdant l'appuy qui la soûtient,
De sa hauteur tout à coup renversée,
Et sur la terre en cent pieces cassée,
Devient boüe aux pieds des passans,
Qui luy reprochent leur encens.
D'autres on dit que la Fortune,
Estoit vne Princesse à mille Amans commune:
Toute vieille qu'elle est, elle fait tous les jours,
Nouveaux desseins, & nouvelles amours.
Aujourd'huy gracieuse, & demain méprisante,
Mais chaque jour libertine & changeante,
Elle aime à l'aventure, & se donne sans choix,
Aux Valets comme aux Rois.
Pour des Nains monstrueux, pour des Negres esclaves,
Elle a quité des Sages & des Braves:
Et son caprice a mis des Filoux en des lieux,
Preparez pour des demi-Dieux.
Vous le sçavez, HABERT, vous à qui les Histoires,
Ont déployé leurs plus secrets Memoires;
Vous qui n'ignorez rien de tout ce que le Temps,
A renfermé dans le tresor des Ans.

Vous avez veu les traits de sa folie,
Dans la Ville autrefois Reine de l'Italie:
Et dans cét autre, où le grand Constantin,
Transporta des Romains l'Empire & le destin.
Des Valets nez au joug, destinez à la chaisne,
Ont esté caressez de cette folle Reine:
Et Bisance l'a veuë, avec emportement,
Se faire d'vn Eunuque, vn ridicule Amant.
Mais vous sçavez aussi, par où son inconstance,
Termina cette extravagance:
Et quelle fut la pitoyable fin,
De son Eutrope, & son Ruffin.
Rome ne la vid pas plus sage,
Et ne la vid pas moins volage:
Le Peuple dominant se dépita cent fois,
Et cent fois murmura de ces bizarres choix:
Le Senat mesme Intendant de l'Empire,
Eut beau faire & beau dire;
Elle ne changea pas de mœurs,
Elle aima jusqu'aux Escrimeurs:
Et sans honte se fit, en public, idolatre
D'Esclaves tirez du Theatre.
Pensez-vous qu'elle ait parmi nous,
Ou fait de meilleurs choix, ou pris de meilleurs goûts?
Combien de fois sur les bords de la Seine,
De ses folles amours a-t-elle fait la vaine?
Combien de fois a-t-elle au Peuple abandonné,
Celuy qui de ses mains fraischement couronné,
Venoit de paroistre avec elle;
Dans vn char de façon nouvelle,
Eclatant de plus d'or, & faisant plus de bruit,
Que celuy des Heros, que la Gloire conduit?
Mais quand cette changeante & fantasque Maistresse,
Auroit de la constance, auroit de la sagesse;
Croyez-vous qu'elle pust avecque ses faveurs,
Contenter les Esprits, & retenir les cœurs?
A-t-on la nuit moins douce, & moins tranquile,
Dans vn lit d'vne étoffe vile,
Et sous vn planchet peint de gris,
Que sous ces precieux lambris,
Où l'Art est en dispute avecque la Nature,
Et la Matiere avecque la Figure?
Dequoy sert-il, pour reposer en paix,
D'estre dans vne Alcove élevée à grands frais,
D'avoir en Cabinets, d'avoir en Parquetages,
L'Inde venuë en France, à travers cent naufrages?
Qui ne sçait point que les soucis,
Sont la vermine des grands lits?
Que ni quenoüilles d'or, ni draps de toile fine,
Ni couverture de la Chine,
Ni tout ce que le luxe a de rare & de cher,
Ne sçauroit les en dénicher?
On les void ces fascheux reptiles,
Sur le satin ramper à longues files:
Toute la nuit le Riche les entend,
D'vne sourde & maligne dent,
Sans respecter ni façons, ni matieres,
Ronger rideaux & cantonnieres:
Et le Sommeil voltigeant alentour,
Y peut à peine entrer avec le jour.
Tous les autres presens que fait avec largesse,
Cette bizarre & volage Maistresse;
Tout ce que l'on desire, & tout ce que l'on suit,
Ne peut, mesme en son sein, faire vne bonne nuit.
Combien dans l'écarlate ont le visage bléme?
Combien ont le vertige avec le Diadéme?
Et si l'auguste tour, qui ceint le front des Rois,
Où luit l'autorité, d'où descendent les loix,
De la teste des Rois n'oste pas les racines,
De mille piquantes épines;
Croira-t-on qu'vne Mitre, vn Mortier, vn Cordon,
Pieces de moindre prix, & de bien moindre nom,
Receus des mains de cette Extravagante,
Arreste les desirs d'vne ame mécontente:
Et pour la raffermir, luy donne plus de poids,
Que le Sceptre n'en donne aux Rois?
En vain sur l'or, & sur les pierreries,
On se repaist de riches réveries:
On brille en vain de soye & de clinquans;
Les soins & les chagrins n'en sont pas moins piquans.
Les lingots du Perou, les Perles du Mexique,
Ne peuvent rien contre la Sciatique:
Et le parchemin d'vn Brevet,
De Duc & Pair, sous le chevet,
De quelque ambition, qu'vne teste soit pleine,
Ne guerit point de la Migraine,
Ruelles, Cabinets, Portiques, & Salons,
Ne sont qu'espaces vains, embellis de grands noms,
Où de tout temps, la Vertu mal venuë,
Où la Paix à peine connuë,
N'ont pû jamais, ni de jour, ni de nuit,
S'accommoder au trouble, & supporter le bruit.
Dans le vuide pompeux de ces riches demeures,
On voit voler à toutes heures,
Certains Oiseaux de nuit, domestiques des Grands,
Et des Palais naturels Habitans,
Les cœurs voluptueux, gastez de pourriture,
Les orgueilleux bouffis d'enflure,
Les avares d'or alterez,
De ces Oiseaux sans repos devorez,
Sont les images veritables,
Du Promethée introduit dans les Fables.
Officiers & Valets, les armes à la main,
Pour les garder veillent en vain:
L'importune & maligne engeance,
Sous leurs armes passant, trompant leur vigilance,
Se va percher, en dépit d'eux,
Sur le costé des Maistres malheureux.

Il n'eſt veſtemens, ni parures,
Qui preſervent de leurs piqures.
Le ſang vient des cœurs déchirez;
Il vient des Eſprits vlcerez;
Les Cordons & les Croix s'en mouïllent;
L'Ermine & la Pourpre s'en ſouïllent;
Et les Manteaux meſme des Rois,
S'en trouvent tachez quelquefois.
Sans cela, tous les biens qoi paſſent,
Soit que le Sort les oſte, ou que les Ans les caſſent;
Soit que l'vſage en ſoit changeant & peu certain,
Soit qu'ils aillent de main en main,
D'vn flux égal au flux de ces Fleuves ſi viſtes,
Qui font tant de chemin, & ne font point de giſtes:
Ces biens toûjours coulans, toûjours preſts à couler,
Qu'à la moindre ſecouſſe on void choir ou branler,
Ne ſont pas biens, à qui le Sage,
Se doive fier davantage,
Que l'on ſe fie aux feuilles que le vent
Sur la pleine va pourſuivant.
Vous n'eſtes pas, HABERT, de ceux que la Fortune.
Vaine Idole de la Commune,
Tient de ſes liens enlaſſez:
Et dans ſa Rouë embarraſſez:
Fatale & dangereuſe Rouë,
Dont l'aveugle Hazard ſe jouë,
Et qui de tant de monde entraiſne avecque ſoy,
Le repos & l'honneur, l'innocence & la foy;
Tandis que ceux qui roulent aprés elle,
Follement abuſez de ſa courſe infidelle,
Moitié ſalis, & moitié déchirez,
Sont à travers la bouë, & les ronces tirez.
Vous regnez dans la Paix, que la Philoſophie,
Donne à ceux qu'elle deifie.
Tantoſt vous converſez avec l'Antiquité,
Qui par la barbarie & la ferocité,
Des mauvais temps, autrefois abolie,
Dans la Grece & dans l'Italie,
Sous vn Ciel plus benin, & dans vn air plus doux,
A trouvé Rome & l'Attique chez vous.
Tantoſt vous preſidez aux doctes Conferences,
Qui ſe font par vos ſoins, ſur les droits des Sciences:
Et devant vous Ariſtote & Zenon,
Aſſiſtez des Docteurs Partiſans de leur nom,
Debatent en repos, & d'vn ton pacifique,
La cauſe du Lycée, & celle du Portique.
Vous terminez par vos deciſions,
Leurs differens & leurs pretentions:
Et vos avis ſont mis, en titres d'Axiomes,
Entre les loix des deux Royaumes,
Au deſſus de tous les Decrets,
Des vieux Latins, & des vieux Grecs.
Quelquefois revoyant les Cartes,
Du Monde Epicurien, découvert par Des Cartes,
Vous ſuivez de l'eſprit les mouvemens divers,
De ces corps en plein jour de tenebres couverts,
De ces eſſains errans d'Atomes fantaſtiques,
Qui dans ces pais chimeriques,
Voltigeant au hazard, font tous les changemens,
Des Saiſons & des Elemens.
Voyageant d'autres fois par voſtre Galerie,
Sur vn Monde en tapiſſerie;
Sans vaiſſeau vous allez de l'vne à l'autre mer:
Sans aiſles vous paſſez les Regions de l'air;
Vous trouvez au Midy, ces obſcures Minieres,
Qui ſont de tous nos ſoins les brillantes matieres:
Vous découvrez au Nord, des monts toûjours couverts,
De la blanche toiſon, que laiſſent les Hyvers:
Et de là coſtoyant le rivage où l'Ibere,
Se va perdre en la mer, qui borne l'Hemiſphere,
Vous remontez vers le Levant,
Sans le ſecours des flots, & ſans l'aide du vent.
Par tout où vous paſſez, vous accordez les Princes;
Vous reglez leurs Conſeils, vous marquez leurs Provinces;
Et tout cela ſe fait par le pouvoir,
De voſtre Eſprit, & de voſtre ſçavoir.
Quand il vous plaiſt, ces fameux Secretaires,
Qui des Siecles paſſez ont écrit les Affaires;
Soit ceux que la Grece a portez,
Soit ceux que l'Italie autrefois a vantez,
Vous découvrent des Politiques,
Gouverneurs des Eſtats, Moteurs des Republiques,
Les Machines & les reſſorts,
Les adreſſes & les efforts.
Vous voyez là de ces teſtes capables,
Les projets en orgueil, comme en maſſe, effroyables.
Les Solons, les Ceſars, & pareils Artiſans,
Etalent devant vous, leurs deſſeins & leurs plans.
Là les Catons, & les Fabrices,
Gens ennemis du luxe, & Cenſeurs des delices,
Mais humains pourtant & courtois,
Et Tuteurs modeſtes des loix,
Apprennent à voſtre ame, auſſi droite qu'entiere,
Cette obligeante & civile maniere,
Dont vous ſçavez les devoirs balancer;
Regler les intereſts, & les droits diſpenſer;
Et dont vous manieriez les Affaires publiques,
Suivant le train des plus grands Politiques,
Si vous n'aviez toûjours preferé le repos,
Aux injures des vents, au tumulte des flots,
Dont par fois la Fortune, & par fois la Nature,
Selon que des Saiſons le veut la conjoncture,
Jette au travers des bancs, pouſſe dans les rochers,
Les grands vaiſſeaux, & leurs Nochers.

Virgile quelquefois, & quelquefois Horace,
Pour vous entretenir, descendent du Parnasse:
Chacun d'eux vous fait part,
Des secrets de son Art:
Et chacun d'eux, en vous quitant, vous donne,
Quelques feuilles de sa Couronne.
D'autres fois vous prestez vos yeux,
Vous étendez vos soins, aux Simples curieux,
Dont, chez vous, le Soleil éleve les semences,
De ses plus pures influences.
Ceux qu'il nourrit vers le riche Berceau,
Que le Jour naissant a sur l'eau,
N'ont pas la teinture si vive;
Quoy que dés le matin, l'Aurore les cultive,
De la pointe des mesmes feux,
Dont elle peint, en traits si lumineux,
Les Rubis, la Perle, & l'Opale,
Que des rives du Gange, elle apporte à Cefale.
Et tout ce qui nous vient, de ces bords rougissans,
Où l'Arabe cueille l'Encens,
Ne vaut pas la seule Amarante,
Qui de pourpre & d'or éclatante,
Semble tirer son lustre & sa beauté,
De l'innocente & pudique clarté,
De cette jeune Nompareille,
Qui de vostre Maison maintenant la merveille,
En vertu, comme en grace, vn jour,
Doit faire l'honneur de la Cour.
Que ces emplois, HABERT, sont bien plus honnorables,
Sont bien plus innocens, que tous ceux des Comptables!
Que vous estes heureux, à beaucoup moins de frais,
Que les donneurs d'avis, & les faiseurs de prests!
Vostre bonheur au moins est pur & legitime:
On ne peut vous en faire vn crime:
Et l'on ne met point vos Comptans,
Entre les miseres du Temps.



GAZETTE DV PARNASSE,

A MONSEIGNEUR LE DUC DE S^T. AIGNAN.

LETTRE XIII.

En cette Gazette du Parnasse, qui est vn Païs où toutes choses ont de l'esprit & de la voix, vne Sirene raconte vne nouvelle Metamorphose: Vn Perroquet fraischement venu des Indes, fait recit des preparatifs qui s'y font pour le Commerce des François: & la Sirene conclud par le bruit que la reputation du Roy fait en toute l'Asie.

HONNEUR de la Cour de ce temps,
Modele des Braves galans,
Ami de Mars & de Minerve,
SAINT AIGNAN, que Dieu vous conserve:
Et que vostre Astre allant toûjours,
De mesme train, de mesme cours,
Sans qu'orage le divertisse,
Sans que nuage l'obscurcisse,
Porte son heureux ascendant,
Par dessus l'envie & le vent,
Et tienne le haut dans l'estime,
Du Prince le plus magnanime,
Le mieux fait, le plus fortuné,
Qui depuis Pharamond soit né.
Souffrez tandis qu'on vous habille,
Que d'vne avanture gentille,
Qu'au Parnasse hier on m'apprit,
J'amuse vn moment vostre Esprit.
Car, Rubans, Collets, & Manchetes,
Vains filets des vaines Coquetes,
Liens plus vains des vains Amans,
Ne sont pas vos amusemens;
Et quelque Galant qu'on vous croye,
Vous n'estimez de petite oye,
Que l'assortiment qui se fait,
De l'épée & du pistolet.
La coste droite du Parnasse,
Prend sa pente vers vne place,
Ceinte d'vn rang de Lauriers verts,
De Roses sans pointes couverts,
Et d'vn cercle que la Fontaine,
Luy fait en roulant vers la plaine.
Là naissent sur le bord des eaux,
Certains melodieux Oiseaux,
Divers d'espece & de plumage,
Mais qui parlent tous vn langage,

Harmonique, rond, mesuré,
Et divinement inspiré:
Et les voix qu'à la Renommée,
Preste cette troupe emplumée;
Quand elle arrive à ce Reduit,
Sont celles qui font tout le bruit;
Dont ses Trompetes retentissent,
Et ses Gazettes se remplissent.
Mais toutes ces voix ne sont pas,
D'assauts, de sieges, de combats.
Il en est de paix & de feste,
Comme de guerre & de conqueste:
Et le recit que je vous fais,
Est vn de ces recits de paix,
Qu'vne harmonieuse Sirene,
Chantoit au bord de la Fontaine,
Où vont boire tous les Esprits,
De l'amour des Muses épris.
Les Graces toûjours obligeantes,
Toûjours belles & bienfaisantes,
D'vn soin commun avoient nourri,
Une Beste à poil de Souri,
Une singuliere Levrete,
Mignonne, caressante, adrete;
Qui sçavoit faire mille tours;
Qui les accompagnoit toûjours;
Soit qu'avecque l'Amour leur Frere,
Elles joüassent chez leur Mere:
Soit qu'avec Flore & le Printemps,
Le Favori des jeunes Ans,
La fleur d'Orange sur la reste,
Elles fussent à quelque feste.
Aussi les trois charmantes Sœurs,
Ne nourrissoient que des douceurs;
La Levrete aimable & gentille,
Qu'elles appellerent Jonquille.
Elles luy donnoient mastepains,
Et biscuits pestris de leurs mains:
Et de friandises pareilles,
Luy jettoient de pleines corbeilles;
Tous les matins pour l'embellir,
Elles avoient soin de cueillir;
Tout ce qui fleurit sous l'haleine,
Dont Zephyre embaume la plaine:
Et toûjours sa gorge éclatoit,
D'vn cercle d'or qu'elle portoit;
Où pendoient trois fines Opales,
Naturelles Orientales,
Sur lesquelles d'vn petit trait,
L'Amour son Portrait avoit fait:
Et l'avoit dans le mesme espace,
Joint à celuy de chaque Grace;
Les estimant contre la mort,
Pour Jonquille vn charme assez fort.
Mais la mort invincible aux charmes,
Comme elle est insensible aux larmes,
Sans considerer de si prés,
Ni les pierres, ni les portraits,
Soit peu discrete, ou trop severe;
Elle qui pardonne à Cerbere,
Sur la Levrete mit la dent,
Et je vay raconter comment.
Là haut sur la voûte azurée,
Dans la grande Sale dorée,
Qui brille d'vn jour eternel,
Se fit vn festin solennel.
Les Graces avecque Jonquille,
Plus propre qu'vne jeune Fille,
Se trouverent à ce festin,
Qui dura du soir au matin.
La Levrete pour l'amour d'elles,
Receut cent caresses nouvelles,
Et cent morceaux delicieux,
Soit des Deesses, soit des Dieux.
Le jeune Echançon de la troupe,
Luy donna du lait dans sa coupe:
Toutes les Muses à l'envi,
De chaque plat qui fut servi,
Le plus delicat enleverent,
Et la Mignone en regalerent.
Sur la fin avant que sortir,
Chacun voulant s'en divertir,
Luy renouvella ses caresses;
Qu'elle paya de ses souplesses.
Les Graces luy firent des nœuds,
D'vne tresse de leurs cheveux.
La Nuit, de six boutons d'Etoiles,
Détachez des bords de ses voiles,
Luy fit vn precieux collier,
Que Venus luy voulut lier;
D'vn galant fait de Nompareille;
Qu'elle avoit alors sur l'oreille.
L'Aurore mesme alloit donner,
Ses perles pour la couronner;
Quand la Canicule offensée;
De la voir ainsi caressée,
D'envie & de rage grondant,
Luy vint porter vn coup de dent.
A cette atteinte pestilente,
Jonquille mourant se lamente:
Les Graces avecque douleur,
Pleurent leur perte & son malheur.
La troupe en est toute affligée;
Et la Canicule vengée,
De crainte de punition;
Va se cacher sous le Lion.
Pour faire honneur à la Levrete,
Que chacun plaint, chacun regrete;
Ses yeux en Etoiles changez;
Auprés de Venus sont rangez.
De son cuir que teignit l'Aurore;
Et qui fut parfumé de Flore,
Un corps de juppe fut formé;
D'or & de perles recamé;
Que les Graces se reserverent;
Et dont Therese elles parerent,

Le jour que solennellement,
A Loüis son Royal Amant,
Elle fut en pompe menée,
Par la Paix & par l'Hymenée.
Ainsi la Sirene conclut,
Et dans l'instant qu'elle se tut,
Un Oiseau de figure étrange,
Arrivé de delà le Gange,
Long-temps où reposer chercha,
Et sur vn Laurier se percha.
Sur la nuance de sa plume,
Une vive pourpre s'allume;
Le bleu se mesle avec le vert;
Le jaune dans le blanc se perd;
Et les frais rubis de la Rose,
Au souffle du Zephyre éclose,
Quoy que brillans, quoy que dorez,
Ne peuvent estre comparez,
A ceux que porte au bout des aisles,
Cét Oiseau des Terres nouvelles.
A peine se fut-il perché,
Et du bec au Laurier touché,
Que perdant son accent sauvage,
Et parlant vn nouveau langage,
Il nous étonna du recit,
Qu'en termes rimez il nous fit,
Des raretez des Terres neuves,
De la richesse de leurs Fleuves;
Et du bruit que dans ces païs,
Fait déja le Grand Roy des Lys.
Il nous apprit que vers la rive,
Où l'Indien de couleur d'olive,
Void le char qui porte le Jour,
Commencer son oblique tour;
Dés-ja les plus riches Provinces,
Recherchoient avecque leurs Princes,
Sur le merite, sur la foy,
Sur les forces d'vn si grand Roy,
Depuis le Chinois, jusqu'au Perse,
Son support, & nostre commerce.
Que les rivages de leurs mers,
De tresors en barres couverts,
Tendoient les bras à nos Pilotes,
Ouvroient leurs Havres à nos Flotes:
Que plus que jamais diligent,
L'Astre qui fait l'or & l'argent,
Dés que l'Aurore le rappelle,
Employoit d'vne ardeur nouvelle,
En faveur du Roy des François,
Le plus noble de tous les Rois,
Les plus precieuses matieres,
Qu'il nourrisse dans les Minieres.
Que les Estoiles aujourd'huy,
A l'envi travaillent pour luy,
En Forests odoriferantes;
En pierres fines & luisantes:
Qu'on voyoit sur toutes ces mers,
Les Nereïdes aux yeux pers,
Tantost sur les vagues portées,
Et par les Daufins escortées,
Sollicitet le Dieu des eaux.
De leur amener nos vaisseaux:
Et tantost sous vne falaise,
Chanter les beautez de Therese,
Et faire avecque des boutons,
Que leur ont peschez les Tritons,
Diverses façons de parure,
Pour sa robbe & pour sa coëffure.
A ce recit que fit l'Oisean,
La Sirene assise sur l'eau,
Adjousta que vers le Scamandre,
Un grand bruit s'estoit fait entendre,
De la tombe où gist en repos,
L'ombre d'Achille avec ses os:
Qu'vn bruit pareil, où Babilonne,
De ses Tours l'Eufrate couronne,
Avec pareil étonnement,
Estoit sorti du monument,
Où se conserve d'Alexandre,
La memoire avecque la cendre:
L'vn & l'autre, de son cercueil,
Où vit encore son orgueil,
Répondant avec jalousie,
Au bruit que répand par l'Asie,
Et par les mers des environs,
La Messagere à cent clairons,
Qui de ses cent bouches à peine,
Peut fournir ce qu'il faut d'haleine,
Afin d'égaler de ses voix,
Les vertus du Roy des François.
Qu'à son nom sans autre menace,
Les barbares Lunes de Thrace,
Avoient fait voir en leur pasleur,
Leur étonnement & leur peur:
Qu'on avoit veu sous ses auspices,
Au Rhin, au Danube propices,
Le Turc vers le Rhab avancé,
Jusqu'au Bosphore repoussé:
Et dans vne terreur panique,
L'Aigle de l'Estat Germanique,
Ne reclamer pour se sauver,
Et son aire se conserver,
Contre les Chasseurs de Bisanee,
Que l'arc des Chasseurs de la France.
La Sirene ainsi le chanta;
Ainsi l'Echo le repeta;
Les Cignes voisins qui l'oüirent,
A d'autres Cignes le redirent;
Un souffle coulant sur les eaux,
En fit prendre l'air aux roseaux:
Et Pegase à cette nouvelle,
Hannissant & batant de l'aisle,
Sembla regreter que son dos
N'eust à porter nostre Heros,
Dans les Lices que la Victoire,
Doit vn jour ouvrir à sa gloire.

PLAI-

PLAISANCE, OU LES DIVERTISSEMENS DE L'AUTOMNE,

A MONSEIGNEUR LE DUC DE MONTAUSIER, Gouverneur de Monseigneur le Daufin.

LETTRE XIV.

Il fait vne description Poëtique de la Maison de Plaisance, qui est à Madame de Villesavin, & de la Campagne d'alentour : & rend compte des divertissemens innocens, que l'on y prend durant l'Automne.

APPUYÉ d'vn balcon, qui couronne vn allée,
De Jasmin d'Espagne étoilée,
La plume de Cigne à la main,
Je vous écris à Saint Germain,
SAINTE-MORE aussi noble, aussi sçavant que sage,
Brave de sens, non moins que de courage,
Pour vous faire part des plaisirs,
Qui satisfont icy mes innocens desirs :
Et vous apprendre à quoy je passe des journées,
Plus pures que n'en ont les Isles Fortunées,
Avec tout l'or & tous les diamans,
Qu'elles ont du credit des faiseurs de Romans.
La celebre Maison, qu'on appelle Plaisance,
Est sur vne facile & modeste eminence,
Prés de la plaine où fut le Chasteau de Beauté,
Du temps des Valois si vanté.
Les Graces aprés sa ruine,
Considerant l'eminence voisine,
Deliberent d'y bastir,
Avec dessein de jamais n'en sortir,
Sur l'avis de leurs yeux, l'entreprise arrestée,
Est sans temise executée.
Cent Amours Artisans venus de toutes parts,
Avec les cordes de leurs arcs,
Prennent de toute la structure,
L'allignement & la mesure.
D'autres, du son que font leurs arcs bandez,
Et comme violons à leur voix accordez,
Attirent aprés eux, arbres, pierres & brique,
Necessaires à la fabrique,
Sans attendre vn plus grand effort,
Que cét harmonieux accord :
Tous les materiaux d'eux-mesmes se polissent,
Prennent leur rangs d'eux-mesmes, & d'eux-mesmes s'vnissent,
Et forment tout le Bastiment,
Soit par instinct, ou par enchantement.
Qui sçait ce que l'Amour a d'attraits & de force ;
Ce que l'harmonie a d'amorce ;
Qui sçait qu'vne Cité, du faiste aux fondemens,
Se bastit autrefois au son des instrumens :
Et que ce fut l'Amour qui sans roue & sans grue,
Tira d'vne carriere aux Humains inconnue,
Tous ces grands Corps si beaux & si divers,
Dont l'assemblage a formé l'Univers,
Ne sera pas de foy si dure,
Sur le fait de cette structure.
Aprés le logis élevé,
Et de toute piece achevé,
Les Amours ardens à l'ouvrage,
Tournent leurs soins au jardinage.
Sans aller chercher d'autres bois,
Ils assemblent tous leurs Carquois :
Chacun d'eux en tire les fléches,
Dont se font dans les cœurs, de si puissantes bréches :
Et leur ostant leurs fers dorez,
Et leurs aislerons colorez,
Ils les plantent ainsi, sans plume, & déferrées,
Sur des lignes qu'ils ont an niveau mesurées.
Les fléches des Amours, soient-ils grands ou petits,
Se font de plus d'vn bois, & sont de plus d'vn prix :
Il en est de Rosier, qui leurs épines laissent,
Dans les cœurs de ceux qu'elles blessent :
Il en est de bois de Laurier,
Par lesquelles on est, ou Poëte, ou Guerrier.
D'autres qui sont du bois, où d'vn feu d'écarlate,
La Royale Grenade éclate,
Ont pour leur but, par vn plus heureux choix,
Les cœurs des Reines & des Rois.
D'autres sont de Cyprés, d'ont l'atteinte cruelle,
Porte la mort & le deuil avec elle :
Celles qui sont de Palme, impriment dans le cœur,
Les piquans aiguillons qui portent à l'Honneur :
Et celles de cét arbre, ou l'Orange se dore,
Des jaunes rayons de l'Aurore,
Poussent l'esprit aux avares desirs,
Comme celles de Myrte attirent aux plaisirs.
Toutes ces fléches differentes,
En vn moment deviennent plantes,
Sous la main, sous les yeux, au souffle des Amours,
Qui donnent, comme on sçait, la vigueur aux beaux jours :
Et qui d'vne haleine feconde,
Font naistre, & subsister tout ce qui vit au Monde.

Ainsi le Jardin fut planté,
Et sans Soleil de Printemps, ni d'Esté,
La terre en vne matinée,
Se vit richement couronnée,
De Roses, de Jasmin, de Myrte, d'Orangers,
Et de tout ce qui fait l'ornement des Vergers.
La place du Jardin la plus favorisée,
Et des Graces depuis toûjours la plus prisée,
Fut vn reduit du reste separé,
Et d'vn Myrte épais remparé,
Où furent mises les semenees,
Des innocentes Bienveillances.
Il vint là de menus Soucis,
Plus blancs & plus beaux que les Lys:
Prés des soucis il y vint des Pensées,
Pures, de bonne odeur, en floquons ramassées:
Il y germa des Soins semblables à ces fleurs;
Où la Nature a fait vn jeu de ses couleurs:
Comme elles, en vn jour, ils naissent & flétrissent;
Et comme elles aussi jamais ils ne tarissent.
Il y vint de plus par bouquets,
Certaine espece de Bienfaits,
Dont la touffe longue & pendante,
Comme pennaches d'Amarante,
Semble à la main se presenter,
Et les desirs des passans inviter.
A ce lieu si plaisant, les Graces s'arresterent,
Et le nom de Plaisance en commun luy donnerent;
Aussi toûjours depuis elle l'ont habité,
Sans avoir de regret au Chasteau de Beauté.
C'est en ce lieu que je passe l'Automne,
Regalé tous les jours, des soins d'vne Personne,
Qui met le point de sa felicité,
A faire bien avec facilité.
Les Graces & la Complaisance,
L'éleverent dés son enfance:
Elle en apprit le secret d'obliger:
L'art de gagner les cœurs, & de les engager:
Elle en apprit comment les volontez se plient;
De quelle attache elles se lient;
Avec quelles douceurs, & de quelles façons,
Se preparent ces hameçons,
Qui donnent aux bienfaits du goust & de la force,
Et qui sont des Esprits la plus charmante amorce.
Aussi, depuis ces jeunes ans,
Bienfaisante par tout, caressante en tout temps,
Elle s'est fait vne habitude,
De servir, d'obliger de mesme promptitude,
Que l'Air nous sert de son humidité,
Et le Soleil de sa clarté.
Une source, qui toûjours pleine,
Descend à gros boüillons sur le sein de la plaine,
Ne preste pas le secours de ses eaux,
A l'indigence des Ruisseaux,
Avec vne si prompte & si facile aisance,
Que preste à ses amis la Dame de Plaisance,
L'obligeant secours de ses soins,
Necessaires à leurs besoins.
La Grace qui toute autre Grace,
De bien loin en elle surpasse,
Est la sincere Foy, dont coule l'onction,
De la pure Devotion.
Jusques au fond son Ame est teinte,
De l'esprit de cette Huile sainte:
Le feu de son cœur s'en nourrit:
Son âge mesme en refleurit:
Par ses bienfaits & par ses bons exemples,
Elle en vse à l'honneur des Autels & des Temples:
Et pour le bien des malheureux Humains,
La Charité le fait distiler de ses mains.
Dans vn sejour si beau, chez vne telle Hostesse,
En vn temps que le Ciel de ses dons fait largesse,
Vous pouvez bien juger, vous qui jugez si bien,
Si les plaisirs peuvent manquer de rien:
Et si les heures sont heureuses,
Qui sont de ses plaisirs riches & precieuses.
Dés le matin, si-tost que le Soleil,
Se laisse voir à son réveil;
Avec respect je me presente,
Devant sa clarté renaissante;
Et par ses rayons remontant,
Comme par vn chemin de flambeaux éclatant,
Je m'éleve à la mer des clartez eternelles,
Dont les Astres ne sont que foibles étincelles.
Qu'il est pompeux à voir, cét Astre Roy du jour,
Quand il se leve au milieu de sa Cour,
Qui par ordre & de rang, haut & bas l'environne,
Et de ses largesses rayonne!
Le Peuple ne void rien de toutes ces beautez:
Ses yeux au dehors arrestez,
Nont point appris à percer la matiere,
De leur obscure & pesante lumiere.
Ce n'est qu'aux Favoris du Dieu Patron des Vers,
Que tous ces tresors sont ouverts:
Et pour eux, d'vne claire & precieuse glace,
Qui vient aux Rochers du Parnasse,
Certaines Lunetes se font,
Par où d'vn regard net & prompt,
Ils découvrent du Beau la veritable face,
Sous l'enveloppe de la Masse.
Muni dés le matin de ces yeux de crystal,
Et tourné vers l'aspect du Ciel oriental,
Je voy ces portes azurées,
D'or & de pourpre figurées,
Rouler sur leurs gonds de vermeil,
Et s'ouvrir au char du Soleil.

L'Aurore, comme sa Fourriere,
Devant luy marche la premiere;
Au lieu de craye, elle porte à la main,
Un rubis éclatant d'vn feu pur & serain:
Les restes de la nuit devant elle s'enfuyent;
L'air s'éclaircit, les nuages s'essuyent:
Et les bois qui sembloient dans leur ombre perdus,
Se relevent les bras tendus;
Comme faisant effort, pour aller à la suite,
De l'Astre qui les ressuscite.
Le Soleil monte cependant,
Sur vn grand char d'écarboucles ardent:
Les Heures d'or & de perles chargées,
De part & d'autre à ses costez rangées,
De leurs bras donnent mouvement,
Au char qui roule également:
Et qui laisse sur son orniere,
De longues traces de lumiere.
De ces traces, le long de l'air,
Il descend sur la terre, il descend sur la mer,
De lumineuses étincelles,
Qui portent la chaleur & la vie avec elles.
En vn moment j'en voy l'Oeillet se colorer,
Le Jasmin se blanchir, l'Orange se dorer.
J'en voy les Roses allumées,
Et d'vn esprit de pudeur animées,
Menacer qu'elles piqueront,
Les mains qui les violeront.
Les Amours innocens vont des pieds & des aisles,
A ces premieres étincelles:
Ils en rallument leur flambeaux:
Ils s'en font d'autres feux nouveaux:
Ils en preparent la semence,
Des Amitiez de pure bienveillance:
Et par là naissent dans les cœurs,
Imbus de leurs vives chaleurs,
Le respect, le culte, l'estime,
Le tendre instinct, le desir legitime,
Et tous les autres mouvemens,
Qui font les honnestes Amans.
Des mesmes grains de celeste lumiere,
L'or & l'argent viennent dans la miniere:
La perle dans l'onde se fait:
Le rubis sur la roche naist:
Et tout ce qui se voit de beau dans la Nature,
En prend l'esprit & la teinture.
De là, tournant vers le prochain canal,
Ma veuë & mes yeux de crystal,
Je voy sur l'eau d'azur & d'argent émaillée,
La Nymphe de Marne éveillée,
Qui pour estre veuë, & pour voir,
Se leve sur son lit avec son miroir:
Et sa tresse humide presente,
A la chaleur qui suit la clarté renaissante.
La blonde troupe de son train,
Le peigne de jonc à la main,
Et l'éponge d'ambre trempée,
A la coëffer est occupée.
Le Poisson d'argent étoilé,
Et sur l'argent, de pourpre tavelé;
De tous costez accourt à la dorure,
De sa flotante chevelure,
Dont chaque poil est chargé d'hameçons,
Plus dangereux aux Amours qu'aux Poissons.
De part & d'autre du rivage,
Il se void des lits de feuillage;
Où les Zephyrs qui sans faire de bruit,
Avoient dormi toute la nuit,
Se réveillent à la lumiere,
Que leur reflechit la Riviere.
A peine ont-ils secoüé le sommeil,
Que se levant le visage vermeil,
La bouche enflée, & les aisles couvertes,
De plumes jaunes, rouges, vertes,
Et de toutes autres couleurs,
Qui se forment du jour nué sur les vapeurs;
Ils se répandent par la plaine,
Autant que peut les porter leur haleine:
Et vont entre les bras des arbres éveiller,
Les Nymphes qui voudroient encore sommeiller.
Comme elles couchent habillées,
Sur des matelats de feuillées,
Sans autre tour de lit, & sans autres rideaux,
Que le vert touffu des rameaux;
En vn moment je les voy prestes,
Je voy dégoutter de leur testes,
Le vif argent, qui de l'air écoulé,
A l'or de leurs cheveux, le matin s'est meslé.
Les vnes, aussi-tost, le long de la prairie,
De beaux restes encor agreable & fleurie,
Se dépeschent de moissonner,
Avant le chaud du jour, dequoy se couronner.
Les autres vont danser au frais que leur presente,
Du Saule ami des eaux, l'ombre verte & branlante.
Le vent qui passe au travers des roseaux,
Pour répondre à leurs voix, s'en fait des chalumeaux:
Et pour accompagner la danse,
L'arbre se meut des bras à la cadence.
Aprés la danse & les chansons,
Les autres vont dresser des pieges aux Poissons;
Qui suivent comme vn thé, le tissu des lumieres,
Qui par lignes descend de leurs vives paupieres.
Les autres que le cor, & les confuses voix,
Des Veneurs & des chiens appellent vers les bois,
Vont sur la route de Saint Maure;
Aprés vn beau Chasseur, que la Lune & l'Aurore,
Encore en ce temps raviroient,
Et sur leurs chars enleveroient,
Comme on dit qu'elles enleverent,
Deux autres beaux Chasseurs, qui d'amour les blesserent;

Sans le juste respect qu'elles ont toutes deux,
Pour la Nymphe du sang des Dieux,
Qu'vne Etoile plus fortunée,
A son Hymen a destinée.
On remarque en sa mine vne noble fierté,
Qui sert comme de pointe & d'arme à la beauté:
On luy void sur tout le visage,
Une teinture de courage;
Et tel est-il dés-ja, que son Pere parut,
Lors que jeune Chasseur, les Lions il courut,
Qui sortis furieux des campagnes Belgiques,
Et soûtenus des Aigles Germaniques,
Sur les champs de Rocroy, de leur chûte sanglans,
Ou perdirent la vie, ou laisserent les dents.
Qu'il aime peu cette innocente chasse,
Où la valeur n'a point de place!
Que les Ours de Russie, & les Loups Transilvains,
Seroient bien à son gré, plus dignes de ses mains,
Que cette troupe fugitive,
Que la Marne luy void poursuivre sur sa rive!
Et qu'il feroit au loin, dans les champs Polonois,
Bruire son arc & son carquois,
Si la Vistule, vn jour, vouloit que son suffrage,
L'appellast à chasser le long de son rivage!
Je passe ainsi le jour, tant qu'il est encor frais,
Tantost dans vn parterre entouré de Cyprés:
Tantost le long d'vne terrasse,
De prez de cent roses de face;
Où viennent du costau voisin,
Vert de feuille, & noir de raisin,
Les ris & les chansons des troupes innocentes,
Qui du sang de la vigne ont les mains rougissantes.
Ces pures & simples chansons,
Ne se chantent par sur les tons,
De cette Musique hardie,
Qui s'entend à la Comedie:
Où le Chantre en l'air suspendu,
Sur la foy d'vn ressort quelquefois mal tendu,
Prepare avec éclat, & dans vne machine,
Un spectacle de sa ruine.
Il n'est rien là que d'innocent:
L'Ambre n'est pas ce qu'on y sent:
Aussi les soins qui vont aux belles Assemblées,
Toûjours de défiance & de chagrin troublées,
La noire jalousie, & les secrets soupçons,
Qui meslent de l'aigreur aux plus douces chansons,
N'interrompent point la Musique,
De ce chœur sans art & rustique,
Et telle bouche, avec l'odeur des choux,
A quelque chose de plus doux,
Que telle autre qui sent les pastilles d'Espagne,
Et qu'vn air coquet accompagne.
Mais lors que le Soleil de plus haut regardant,
D'vn trait plus droit & plus ardent,
Chasse dans les lieux les plus sombres,
La fraischeur pasle, & les humides ombres:
Alors dans quelque Salon vert,
De Tillots & d'Ormes couvert;
Où sous la voûte d'vne treille,
Je lis, je resve, je sommeille;
Jusqu'à ce que le chaud tombant avec le jour,
Laisse regner la fraischeur à son tour.
Les Nymphes alors dévoilées,
Sortent sans peur d'estre halées:
Et les Amours de Plaisance habitans,
En liberté passent leur temps,
A force jeux, dont l'innocence
Est de leur âge & de Plaisance.
Les vns par couples attelez,
Comme petits chevaux aislez,
Tirent vne roulante chaise,
Où l'vn de la troupe à son aise,
En passant jonche le chemin,
De fleurs d'Orange & Jasmin.
L'herbe languissante & couchée,
Se releve sous la jonchée;
Et le Zephyre qui la sent,
En tire l'esprit en passant.
Les autres par essains, vont à la palissade,
Qui luit du feu de la grenade:
On les void les bras étendus,
Ou de leurs aisles suspendus,
Ecraser de leurs dents, qui paroissent d'opale,
Le doux rubis qui naist dans la Pomme royale.
D'autres sur le canal, pour tromper les Poissons,
Leur presentent des fleurs faites en hameçons.
D'autres passant sur la fontaine,
Digne lavoir de la Sirene,
Avec leur souffle & leurs flambeaux,
Font naistre le feu de ses eaux.
On y void ondoyer vne flame pareille,
A celle qui se fait des esprits de la treille.
Le bassin de porphyre en luit;
La Nymphe de frayeur s'enfuit;
Le rouge en vient aux cyprés qui l'entourent;
Pour l'éteindre, les vents y courent;
Et les Pigeons, habitans de la tour,
N'y boivent point aprés, sans y boire l'amour.
Semblables passe-temps les autres divertissent:
Les ombres cependant jusqu'au noir se brunissent:
Les innocens joüeurs mettent fin à leurs jeux,
Et je me retire avec eux.
A Saint Germain, vsez-vous mieux des heures,
Sous l'or & dans l'éclat de vos riches demeures?
Quel employ font avecque vous,
De ces jours si beaux & si doux,
Polybe, Tacite, Virgile,
Vos Courtisans aux champs, aussi bien qu'à la Ville?
Quiteriez-vous leurs sages entretiens,
Pour les cris des Veneurs, & pour les voix des chiens?
Maintenant que la Paix qui regne sur la terre,
Vers le Bosphore a relegué la guerre;

Vostre valeur au moins, a pour s'entretenir,
Un honorable souvenir:
Et sans sortir de son histoire,
Elle a chez elle, vn ample fonds de gloire.
Hors de là, que pourriez-vous mieux,
Que d'aller à la guerre, avec les demi-Dieux?
Soit le long de ces bords, où l'écumeux Scamandre,
Cherche l'ombre de Troye, & pleure sur sa cendre:
Soit sur ces autres bords, où le Tibre regnant,
De l'Empire Latin le berceau va baignant?
Et n'est-ce pas pour vous, vn fait plus heroïque,
D'estre prés d'Alexandre, au combat du Granique,
Et là vaincre en esprit Medes, Perses, Indiens,
Que de mettre aux abois, vn Cerf avec des chiens?
Mais que me ditez-vous, de ces Graces sçavantes,
Qui d'Artenice autrefois les Suivantes,
Le sont de Julie à son tour,
Et prés d'elle, chez vous, sont l'honneur de la Cour?
Que je les croy noblement occupées,
Non pas à des jouëts, non pas à des poupées:
Mais à former de l'esprit & des mains,
Le futur Heritier du plus grand des humains!
Que n'esperons-nous point de cette nourriture,
Qui doit donner à l'or l'éclat & la figure;
Et par les traits d'vn art exquis,
Representer le Pere dans le Fils?
Quoy que la vaine Grece die,
Son Achille eut besoin d'avoir vne Julie:
Elle eust tout autrement façonné son Esprit,
Que son Maistre double ne fit.
Au lieu qu'il eust vn air vain, brutal, & colere;
Il en eust pris la science de plaire:
L'art d'allier la grace avecque la valeur;
Et d'adoucir l'esprit, sans affoiblir le cœur.
Mais ma plume dés-ja, sous mes doigts devient sombre:
Le jour qui m'éclairoit, n'est plus qu'vne grande ombre:
Et le signal de ceux qui peschent au flambeau,
M'appelle à me ranger avec eux prés de l'eau.

AVIS CHRESTIEN,

A MONSIEUR LE MARQUIS DE LEUVILLE.

LETTRE XV.

Il l'avertit du declin de son âge, & de la necessité de la Mort; & l'exhorte par les illusions, & les vicissitudes des choses du Monde, de donner à son salut ses derniers soins, & les derniers jours de sa vie.

MARQUIS, nous approchons du bout de la carriere.
Le Temps vole, & nous porte à nostre heure derniere:
Et le peu qui nous reste & de vie, & de jour,
Mal propre aux Vers en moy, comme en vous à l'Amour,
Doit rappeller nos soins, à cét Un Necessaire,
Qui ne peut qu'vne fois se faillir, ou se faire.
Dequoy vous serviront à ce triste moment,
Les Titres de discret & de fidele Amant?
Dequoy tant de Poulets, qui divers en ramage,
Dans vostre cabinet, comme dans vne cage,
Ne vous nourrissent plus, que du vain souvenir,
D'vn Temps qui desormais, ne vous peut revenir?
Chifres mysterieux, devises figurées,
Bagues, nœuds, bracelets, & pareilles denrées,
N'ont ni cours, ni credit, au Bureau destiné,
A payer le tribut à la Mort assigné.
Nos Couronnes non plus, ne sont pas marchandises,
Qui doivent en acquit, par le Sort estre prises:
Et les rudes Fermiers à cét impost commis,
Des Muses aussi peu que des Vertus amis,
N'ont point encore fait cette grace aux Poëtes,
D'accepter en payment leurs Lauriers pour leurs testes.
Les Rois mesme, MARQUIS, & les Heros vainqueurs,
Ne rachepteront point leur vie avec les leurs.
Comme Homere mourut, aussi mourut Achille:
Sous le ciseau meurtrier tout est foible & fragile;
Et la fatale main, sous laquelle nos jours,
Sur les cercles du Temps ont leur trame & leur cours,
N'a non plus de respect, pour l'or, que pour l'étoupe,
Et sans distinction l'vn comme l'autre coupe.

Avisons donc, MARQUIS, puisque rien icy bas,
Ne se peut affranchir de la loy du trépas,
Quelle route pourra, d'vne course mortelle,
Nous conduire au repos d'vne vie eternelle.
Sur le soir pour le moins, tendons à cette fin,
Où devoient tous nos pas, tendre dés le matin.
Ne nous amusons plus à ces fausses figures,
A ces fantômes creux, qui divers de postures,
D'apparences divers, à nos yeux se font voir,
Pour nous en faire accroire, & pour nous décevoir.

Vous avez d'vne part l'extravagante Idole,
De tout fantasque Esprit, de toute teste folle;
La bizarre Fortune, à qui de tous costez,
Sacrifices, parfums, bouquets sont presentez.
La trompeuse, en passant, reçoit ce qu'on luy donne;
A l'vn montrant vn Sceptre, à l'autre vne Couronne:
Offrant à celuy-cy du bien & de l'honneur;
Et flatant celuy-là, de quelque autre bonheur.
Avec empressement tous vont aprés sa Rouë,
D'où jaillit au hazard, l'or aveque la bouë:
Et qui par fois poussant les plus hastez à bas,
A l'vn casse la teste, à l'autre rompt les bras;
Et les laisse en passant le long de son orniere,
Ou de fange couverts, ou chargez de poussiere.

D'autre part, vous avez le Luxe ambitieux,
Basteleur à tromper les cœurs, comme les yeux,
Qui de son faux Theatre, en diverses manieres,
Tantost par les façons, tantost par les matieres,
Arreste les Passans, & tienent leurs esprits,
Du pompeux appareil de la Scene surpris.
Les Demons Intendans des frivoles delices,
Folastres inventeurs de pareils artifices,
Abusent de leur part, en mille autres façons,
Des troupeaux de niais, pris à leurs hameçons,
Qui sous l'appas sucré d'vne douce imposture,
Ne laissent à leur goust, que de la pourriture.

Défaites-vous, MARQUIS, de ces illusions,
Ménagez mieux le Temps, & les occasions.
Le Temps court, & jamais sur ses pas ne retourne;
L'Occasion le suit, & jamais ne sejourne:
Et d'vn petit moment ménagé bien ou mal,
De nostre eternité se fait le nœud fatal.

Voyez comme à leur fin toutes choses se rendent,
Le feu, fut-il nourri du plus fin Calambour,
Monte à son Element, sans chercher de détour:
Et les Marbres qui sont élevez en colonnes,
En corniches taillez, ciselez en Couronnes,
Dans quelque honneur qu'ils soient, sur les Palais des Rois,
Vers leur centre commun, poussent de tout leur poids.

Allons ainsi, MARQUIS, à nostre commun centre:
Au Principe eternel, d'où tout vient, où tout rentre:
Là nous pourrons toûjours cueillir à pleines mains,
Les plaisirs qu'icy bas nous n'avons que par grains;
Qui naissent en Avril, qui meurent en Autonne;
Et que le Temps ravit, au moment qu'il les donne.
Là rien ne peut vieillir, rien ne peut s'effacer;
La fleur y donne place, à son fruit sans passer:
Le jour n'y trouve point de nuit qui le noircisse:
Ni le Printemps d'Hyver, qui ses graces ternisse:
Et le Beau toûjours pur, comme toûjours égal,
N'y connoist point les traits du declin, ni du mal.

Il n'en est pas de mesme en ce lieu d'inconstance,
Ou le bon, ni le beau n'ont point de consistance;
Où nous n'avons jamais deux jours qui soient pareils;
Où le brouillas éteint les plus brillans Soleils;
Et nos plus belles fleurs sont dés leurs matinées,
Ou détruites du vent, ou par le froid fanées.

Vous n'estes plus celuy que la Meuse autrefois,
Vid l'épée à la main, sur les champs Hollandois,
En desordre pousser les troupes bazanées,
Que l'Espagne envoya du sein des Pyrenées.
Vous n'estes plus celuy, que vous vid sur ses bords,
Le Tar épouventé de la foule des morts,
Quand LOUIS chastia d'vne arme foudroyante,
La rebelle Cité, Mere de Bradamante.
En ce temps-là, le Dieu des belliqueux exploits,
Vous touchant à la main, vous emporta les doigts:
Et Bellone sa Sœur, fiere & rude Maistresse,
S'approchant brusquement, pour vous faire caresse,
Vous laissa sur la jouë, vn gage de faveur,
Dont l'empreinte vous fait encore de l'honneur.
Mais ce temps-là, MARQUIS, n'est plus que dans l'Histoire,
Et ne peut revenir, que sur nostre memoire.

Olympe, comme vous, n'est plus ce qu'elle estoit,
Lors que dans tous les yeux l'éclat elle portoit:
Et que prenant par tout, droit & titre de Reine,
Elle mettoit Heros & Sages à la chaisne.
Dés-ja ses yeux ternis ressemblent au Soleil,
Quand la nuit le prepare, à se rendre au sommeil:
Sa taille si bien prise, & si bien mesurée,
S'est, je ne sçay comment, perduë ou retirée:
Et les rides qui sont les fosses des Amours,
Sur son teint jaunissant, se creusent tous les jours.

Amarante est encor jeune, fiere, hautaine,
Nulle ame n'est fermée, à l'amour qui la meine;

Et par tout où ce Guide, au flambeau la conduit,
De cœurs pris & liez, vne chaine la suit.
Mais attendez vn peu, que son heure décline,
Vers le dernier tournant qui nos courses termine;
Vous luy verrez tomber cette éclatante fleur,
Dont l'Avril de son âge entretient la fraischeur:
Vous verrez s'éclipser les flateuses lumieres,
Qui d'aiguillons de feu couronnent ses paupieres:
Et tost aprés la cite en larmes coulera,
De l'amoureux flambeau, qui dans ses yeux mourra.
J'ay changé comme vous, & cette riche source,
D'où mes Vers descendoient d'vne si prompte course,
Et traisnoient en roulant, d'vn bruit harmonieux,
Perles, Or, Diamans, & Rubis avec eux;
Maintenant demy seche, & demy limonneuse,
Ne me fournit qu'vne eau pesante & paresseuse,
Qui coule goutte à goutte, & ne traisne en coulant,
Que peu de joncs chargez d'vn sable froid & lent.
Ma Couronne commence à perdre sa verdure;
La feuille n'en est plus si fraische, ni si pure;
Ma Lyre d'étenduë, & sourde sous mes doigts,
N'est plus comme devant, d'accord avec ma voix:
Et le feu qui sembloit de mon esprit s'épandre,
Amorti par les ans, est reduit à la cendre.
Tout vieillit donc, MARQUIS, tout finit icy bas:
Le jour a son déclin, la vie a son trépas:
Et sans nous amuser au flux de cette vie,
Aprés de faux plaisirs, de vrais regrets suivie;
Nous en devons si bien, les restes dispenser,
Qu'ils nous portent à celle, où rien ne doit passer.

JEV POETIQVE, A MONSIEUR DES YVETEAVX, Conseiller d'Estat.

LETTRE XVI.

Il fait la Description du lieu où il passe l'Automne, & luy rend compte des divertissemens qu'il y prend.

LE Passy d'où je vous écris,
Au pied d'vn Espalier de Poires d'ambre gris,
N'est qu'à deux pas du lit, où la Seine Royale,
Sous les pieds de Paris, ses richesses étale.
Aussi voit-on d'icy, sur la lice des eaux,
Passer à tout moment des files de vaisseaux;
On entend l'Echo du rivage,
Qui se plaist à répondre au bruit de l'attelage:
Et du matin, de cent voix réveiller
Les vents, qui sous les bois couchez, pour sommeiller,
Se levent en colere, & font fremir la plaine,
Par tout où passe leur haleine.
A gauche d'autre part, sous les arbres du Cours,
On void à la fraischeur voltiger les Amours:
On les entend faire du bruit de l'aisle,
Quand sur le soir quelque Estoile nouvelle,
Vient rallumer la pointe de leurs dards,
Du feu qu'épandent ses regards.
D'autresfois on les void étaler leur plumage,
Montez comme Cocqs de bagage,
Sur le faiste voûté des Carrosses dorez,
Qui vers Auteuil avec pompe tirez,
De plus d'éclairs font briller leur orniere,
Qu'il n'en tombe du Char, qui porte la lumiere.
On les void là, sur l'herbe descendus,
Aller comme à cheval, sur leurs arcs detendus:
Leurs fleches leur servent de gaules;
Il voltigent au tour des Saules:
Les Zephyrs volant aprés eux,
Sautent à l'or de leurs cheveux:
Et de la Riviere prochaine,
Les Nymphes du train de la Seine,
A petit bruit, nageant entre deux eaux,
Suivent l'éclat de leurs flambeaux.
De là, par fois d'vne rapide course,
Tirant vers la fameuse source,
Où l'on void en toute saison,
Tant de corps langoureux chercher leur guerison,
Ils vont d'vne brûlante haleine,
Mettre le feu dans la fontaine:
Et quiconqne y vient aprés eux,
Surpris de ces humides feux,
En les beuvant, boit vne maladie,
A quoy nulle eau ne remedie.
A main droite l'on void le superbe Meudon,
Hautain de sa richesse, autant que de son nom;
Qui de la pesanteur de sa lourde terrasse,
Epouvante le Fleuve, & la plaine menace.
Ces Architectes si hardis,
Qui la premiere Tour entreprirent jadis,
Formerent-ils jamais leurs Plans sur des pensées,
Plus vastes & plus exhaussées,
Que ceux, qui pour bastir ce mole sourcilleux,
Laisserent vents & nuages sous eux.
Sous le pied verdoyant, qu'avance la Colline,
Vers le Pont, sous lequel l'onde en passant s'incline;

Cent logis somptueux, richement travaillez,
Et couronnez de toits d'ardoises écaillez,
Semblent monter en l'air, pour étaler au Fleuve,
De leur ambition quelque hautaine preuve.
Mais tout hautains, tout somptueux qu'ils sont,
Ils soûmettent l'orgueil de leur superbe front,
A celuy de l'auguste & magnanime Frere,
Du plus grand Roy qui soit, de l'Hidaspe à l'Ibere.
Là toûjours la terre fleurit:
A toute heure le Jour y rit:
La Nuit mesme, quand elle y passe,
Affecte d'avoir de la grace:
Et l'Hyver si mutin, si turbulent ailleurs,
Respecte là les moindres fleurs.
Et tout cela se fait, pour l'amour de Philippe,
Dont l'esprit obligeant, tout nuage dissipe:
Et qui depuis qu'il fust par les Graces nourri,
Prés d'elle demeuré, leur constant Favori;
S'est fait par leur adresse, adroit en l'art de plaire:
A sous elles appris tous les arts de bien faire:
Et trouvé le secret, si rare & si charmant,
De joindre au doux l'auguste, & l'agreable au grand.
Plus bas on void dans vne plaine verte,
Une fois tous les ans de javelles couverte,
Les eaux d'Issi, qui semblent s'élever,
Pour rafraischir le jour, & les vents abrevet.
Non loin de là, se découvre la Barre,
Où par vn sentiment aussi juste que rare,
On void gemir Ormes, Charmes, Tillots;
On void pleurer les Nymphes à grands flots;
Et les fleurs se livrer à la melancolie,
Depuis que sa sage Julie,
Et le Brave sçavant, que luy soûmit l'Amour,
Ont abandonné ce sejour.
Mais à tout prendre, il n'est rien qui me plaise,
Comme la solitude, où je resve à mon aise;
Tantost au murmure des eaux:
Tantost à l'ombre des Ormeaux,
Qui de leurs bras feuillus font vne Gallerie,
Où sans Tableaux & sans Tapisserie,
En traits formez d'esprit, & d'esprit colorez,
Je voy de tous les Temps, les exploits figurez.
Le Bastiment n'est pas de ces hauts Edifices,
De rapines meublez, fondez en injustices;
Où le luxe insolent met des Païs en Parcs,
Des Fleuves en Canaux, & des Monts en Remparts.
On n'y void point le sang des Races devorées,
En Estrades d'yvoire, en Alcoves dorées;
On n'y void point l'espoir des Peuples ruïnez,
En meubles superflus, du Levant amenez:
On n'y void rien des autres artifices,
Qui servent de matiere aux bizarres delices;
Mais on y void la mediocrité,
Prise au compas de l'exacte Equité;
La bonne Foy, la conscience pure
De toute honte & de toute souillure:
Richesse rare en ce temps perverti,
Où le sale gain d'vn Parti,
Donne plus de credit, que la Vertu n'en donne,
A quelque Preux qu'elle couronne.
Les Graces sont icy modestes & sans fard;
Elle n'y prennent rien de l'Art:
Et par tout où marche Christine,
Qui les égale en taille, & les égale en mine,
Elles vont devant elle, & sement son chemin,
De force Tubereuse, & de force Jasmin.
Le Soleil mesme est complaisant pour elle;
Et par les mains de l'Aurore nouvelle,
Des que le jour commence à se dorer,
Il fait ses fruits & ses fleurs colorer.
Ce matin je l'ay veuë, en son habit de feste,
La guirlande autour de la teste,
Les yeux brillans, le front serain,
De longs pinceaux de laque, & de pourpre à la main,
Donner couleur à la Grenade,
Qui met en feu toute vne palissade.
En mesme temps & de mesmes pinceaux,
Coulant le long des arbrisseaux,
Qui font à la muraille vne riche parure,
De fruits divers, & d'égale verdure,
Elle teignoit en rouge le Brignon,
Qui de Pomone fut autrefois le mignon;
Elle donnoit vn éclat au Pavie,
Dont la Rose eust eu de l'envie:
Et puis couchant vn vernis délicat,
Sur la claire peau du Muscat,
Elle peignoit d'vne mignarde touche,
L'Amadote, & la Mouillebouche.
A chaque trait qu'elle faisoit,
Un Zephyr l'ouvrage baisoit,
Et d'vne haleine parfumée,
De l'esprit des fleurs animée,
Il ajoûtoit à la couleur,
L'agrément de la bonne odeur.
Tandis que du prochain bocage,
Les Oiseaux éveillez, sembloient de leur ramage,
A voix haute inviter Christine à recevoir
L'Aurore qui la vouloit voir,
Aprés avoir mis pour luy plaire,
Sans que Cefale ait osé l'en distraire,
Tout ce qu'elle portoit de plus vives couleurs,
A peindre ses fruits & ses fleurs.
Je pourrois, Vauquelin, le reste vous déduire,
Mais vostre tour est de m'instruire:
Et mon desir, est de sçavoir comment,
Cét Automne se passe au rivage Normand.
Vostre agreable Chasteresse,
Qu'à si grand tort vous taxez de vieillesse,
Quoy qu'elle n'ait de l'arriere-saison,
Que le bon sens & la fine raison,

Va-t-elle

Va-t-elle toûjours sur le sable,
D'vn arc à traits plombez, aux Ramiers redoutable,
Le long des bords, d'écume blanchissans,
Faire des meurtres innocens?
Ne s'est-il point rendu d'arrest sur la querelle,
Des Nymphes de la Mer, & d'elle?
Ces jalouses Dames des eaux,
N'aiment pas qu'à leur veuë, & parmi leurs Roseaux,
A leurs Tritons, les Dames de la terre,
Du feu de leurs regards, aillent faire la guerre.
Qu'elle laisse Thetis, & son moete Element,
A l'Aquilon, son frenetique Amant:
Et qu'elle quite les conquestes,
Qui sont à faire au Païs des tempestes,
Aux Ministres fougueux des neigeuses Saisons,
Qu'Eole tient dans ses prisons.
Mandez-moy, si le Fleuve d'Orne,
Parle encore aussi haut, leve aussi haut la corne,
Qu'il faisoit autrefois, quand vos nobles Ayeux,
Poëtes inspirez des Cieux,
Tenoient rang vis à vis d'Horace,
Au lieu le plus beau de Parnasse.
Mais vn jet d'eau, qui semble en s'élevant,
Faire effort contre l'air, & se plaindre du vent,
De son bruit à finir m'invite;
Et veut que sans delay, pour le voir, je vous quite.







LETTRES MORALES, ET POETIQUES, LIVRE SECOND.

MIROIR FIDELLE, A MADAME LA COMTESSE DE LA SUZE.

LETTRE I.

Il prend occasion de la mort de Madame la Duchesse de Lesdiguieres, & d'autres Personnes illustres, de luy representer la necessité de la mort, & l'inconstance des choses humaines : & de l'avertir de penser à son salut.



Vous, Illustre Iris, à qui les Sœurs sçavantes,
Des Sources, & des Bois du Parnasse Intendantes,
Ont inspiré ces airs, si charmans & si doux,
Qui sur la Seine ont fait tant de Cignes jaloux;
Cleon touché des maux de ce temps lamentable,
Ecrit sur vn Cercueil, qui luy tient lieu de Table,
Entre deux Flambeaux noirs, de larmes degouttans,
Ce charitable avis sur les maux de ce temps.
Prenez le deüil, Iris, renfermez vostre Lyre:
Je l'avouë, on ne peut l'oüir qu'on ne l'admire;
Et les doigts du Thebain, qui fit danser les Bois,
Ne sçeurent pas mieux l'art de charmer que vos doigts.
Mais en vne Saison, où regne l'infortune,
La plus douce Musique est la plus importune:
Et le concert que font les cloches dans nos tours,
Rend les Cignes muets, & chasse les Amours.
On n'entend plus par tout, que ces Bronzes funebres,
A toute heure annoncer d'eternelles tenebres:
On ne void plus par tout, que funebres flambeaux,
Conduire les vivans & les morts aux Tombeaux.
Il n'est point aujourd'huy de maison qui ne pleure:
Aussi n'en est-il point, Iris, où l'on ne meure.

Le deuil est general ; & sa triste couleur,
Des corps les plus parez, a fait tomber la fleur.
Les Palais de tristesse & de tenebres sombres,
Ne semblent habitez, que de familles d'Ombres.
Et dans les mesmes lieux, où d'vn riche appareil,
Mille chars plus dorez, que celuy du Soleil,
Avec pompe traisnoient des Estoiles vivantes,
Des feux de leur esprit, & de leurs yeux brillantes,
On ne void que l'horreur, on n'entend que le bruit
De mille chars plus noirs, que celuy de la Nuit.
Aussi la Parque, Iris, sans ménager personne,
Et le meur & le verd également moissonne :
Et sans distinction de naissance & de rangs,
Elle abat de sa Faux, les Petits, & les Grands.
Pitoyable moisson, où tombent en javelles,
Les mortelles Grandeurs, & les Beautez mortelles :
Où Sceptres, Etendars, Diadémes, Cordons,
Riches de leur matiere, orgueilleux de leurs noms,
En gerbes ramassez, mis dans la Sepulture,
Sans jamais regermer, s'en vont en pourriture !
La recolte se fait par tour & chaque jour :
La Mort regne au Village, elle regne à la Cour :
Et ces lits balustrez, & couronnez d'aigretes,
Où les Soucis rongeans font de nuit leurs retraites ;
Ces lambris cizelez, où les Soins font leurs nids,
Où volent les Chagrins, comme Chauvesouris,
Non plus que les hameaux, n'ont ni Portier, ni Garde,
Qui le droit & le coup de la Parque retarde.
Quel spectacle de voir, sur de funestes chars,
Les Femmes, les Maris, les Jeunes, les Vieillars,
Les Artisans, les Rois, les Charlatans, les Sages,
Toute sorte d'estats, de sexes, de visages ;
Et la Mort au dessus, la Faux noire à la main,
Qui traisne en herbe, en graine, en fleur le Genre humain !
Quel theatre de voir dans la Cave fatale,
Où sans ordre, & sans choix, cette moisson s'étale,
Les restes des Vivans à monceaux entassez,
Et comme paille seiche, au hazard amassez !
Contemplez-les, Iris, & voyez quelle place,
Vous donnera la Mort, dans cette obscure masse,
Soit au rang des Beautez, soit au rang des Esprits,
Qui parmi les Humains, furent de quelque prix.
Mais y pourriez-vous bien connoistre, à quelque marque,
Ce qui jadis fut Laure, & ce qui fut Petrarque ?
Et quand vostre Amarille avec vous y sera,
Quel œil assez perçant, vous y distinguera ?
Qui pourra déméler ses os, & vostre crane,
Soit du crane d'Agnés, soit des os de Diane ?
D'Agnés qui triompha du Vainqueur des Anglois ;
De Diane qu'aima le second des Valois.
Est-il croyable, Iris, que cette pourriture,
Ait autrefois esté la fleur de la Nature ?
Que les troubles du Monde, & les embrasemens,
Soient nez de cette cendre, & de ces ossemens ?
Et que ce froid amas de boüe & de poussiere,
Concurrent du Soleil, rival de sa lumiere,
Soit par ses jours serains, soit par ses mauvais jours,
Ait fait & le Printemps, & l'Hyver dans les Cours ?
Mais pourquoy déterrer de vieux noms de l'Histoire ?
Il en est trop, Iris, de plus fraische memoire.
Encore maintenant, on meurt comme autrefois :
La Nature n'a rien relasché de ses droits :
Et la Parque, en ce temps est la seule Partie,
Contre qui la Grandeur n'a point de garantie.
Le Cedre le plus haut, & le plus fort de bras,
Non moins que le Roseau sous elle tombe à bas ;
Et sa gloire est de voir, que tout ce qu'elle croule,
Soit cabanne ou Palais, également s'éboule.
Du sein de la Grandeur, aux yeux de la Vertu,
Le glorieux Pompone en vient d'estre abatu :
Et pour l'en garantir, les Muses desolées,
L'Innocence, la Foy, la Paix échevelées,
Le Siecle, le Public, la Justice, & les Loix,
En vain ont allegué son merite & leurs droits.
Qu'y ferions-nous, Iris ? la Mort est vne Huissiere,
Inflexible au merite, au droit, à la priere.
La Pourpre, & le Mortier des Princes de Themis,
Sont sans égard de rangs, à son pouvoir soûmis :
Et l'empire absolu de sa verge fatale,
Qui range tout le monde, & tout le monde égale,
Appelle sans répit, au Parquet eternel,
Et Peuple, & Magistrat, & Juge, & Criminel.
Le rang de Mareschal, le Duché de Cardone,
N'ont pas fait Hodancourt plus heureux que Pompone.
L'Ibere, le Lombard, le Flamand, le Germain,
Sçavent ce que valoient & son cœur, & sa main.
Le Pô Fleuve regnant, que le Peuplier couronne,
De ses exploits encore & de son nom resonne :
Encore tous les jours, dans le Salon marin,
Ses Nymphes vont chanter ce qu'il fit à Turin.
Des Alpes, comme vn foudre, il vint aux Pyrenées.
Les Tours de la Castille en furent étonnées ;

Vingt fois le long de l'Ebre, & le long de ces bords,
Où Tarragone étend ses remparts & ses ports,
Il força la Fortune, & le Demon d'Espagne,
A ployer leur orgueil, à quiter la campagne:
Vingt fois leurs Escadrons devant luy fugitifs,
Luy laisserent leurs Chefs, & leurs Drapeaux captifs.

Mais le Heros guerrier, non plus que le paisible,
N'a pû parer au coup de la Faux invisible:
Elle a sans feu, sans fer, sans poudre executé,
Ce qu'en vain, cent Cantons, cent fois avoient tenté.

Peut-estre croirez-vous, que cette Impitoyable,
Si dure à la Grandeur, soit aux Graces ployable.
Vous le croiriez en vain, l'Esprit & la Beauté,
La Grace, la Vertu, n'ont point d'immunité:
Et tous les jours la Rose & l'Anemone meurent,
Au lieu que le Chardon & la Ronce demeurent.

Victoire, vous vivriez; & vos yeux, de leur jour,
Eclaireroient encor tous les yeux de la Cour:
Vostre mort avancée, & plainte de la France,
Ne feroit pas pleurer le Rhosne & la Durance;
Et vostre sage Mere avant vous n'auroit pas,
Sans dispense subi la rigueur du trépas;
Si l'Esprit, la Vertu, la Beauté, la Fortune,
Estoient des droits receus contre la Loy commune.

Dés-ja jusqu'à dix fois, la Lune renaissant,
De feux renouvellez a rempli son Croissant,
Depuis que d'vne sourde & muette tristesse,
Nous regretons la mort, d'vne aimable Duchesse.
Le Ciel avoit en elle assemblé les tresors,
Qui font les beaux Esprits, & forment les beaux corps:
Elle fut douce & forte, habile & bienfaisante:
Elle fut d'vn cœur haut, d'vn ame intelligente:
Et long-temps sur l'Iser, sur la Seine long-temps,
Receut de tous costez, des fleurs & de l'encens.

Tout cela maintenant, n'est plus dans vne biere,
Qu'vne cendre sans feu, qu'vne ombre sans lumiere.
Son corps jadis si beau, par vn étrange sort,
Se flétrit, se seicha, six mois avant sa mort.
De leurs larmes en vain, les Graces l'arroserent:
En vain de leur bandeaux, les Amours l'essuyerent:
Ni larmes, ni bandeaux, n'adoucirent son mal;
Tout secours luy fut vain contre le coup fatal:
Et la Parque, à son heure, arrivant pour la prendre,
N'en trouva sous le Dais, que le nom & la cendre.

Voyez que c'est, Iris, de cette tendre fleur,
Où se cache l'Amour, quand il veut prendre vn cœur,
Elle naist au Printemps, au lever de l'Aurore:
La Jeunesse la pare, & la Grace la dore:
Mille cœurs emplumez, aussi legers que vains,
Charmez de son éclat, y volent par essains:
Les moins precipitez, de respect ou de crainte,
Batent l'aisle de loin, & font ouïr leur plainte:
Les autres plus hardis, voltigeant alentour,
S'empestrent follement dans les rets de l'Amour.

Ce petit jeu se passe avec la matinée:
Si-tost que la fleur seiche, elle est abandonnée:
Tous ces vains Papillons, qui du teint amorcez,
Autour d'elle s'estoient en foule ramassez,
Cherchent fortune ailleurs; & vont où les appelle,
L'attrait d'vne jeunesse, ou plus fraische, ou plus belle.

Bien davantage, Iris, soit justice ou destin,
La pluspart de ces fleurs, ne durent qu'vn matin.
Une importune pluye, vn vent froid qui les touche,
Les fait tomber devant que le Soleil se couche.
La Mort qui n'entend point à calculer les ans,
Coupe les cheveux blonds, aussi bien que les blancs;
Nous voyons tous les jours tomber semblables testes,
Sous ses cruelles mains, à couper toûjours prestes.

Et comme quand vn Orme abatu par le fer,
De son poids & du coup, tombe du haut de l'air;
Mille Oiseaux differens de plume & de ramage,
Qui logeoient à l'abri de son jeune feuillage,
S'envolent à sa chute, & plaignent avec bruit,
Leur déménagement, & leur Palais détruit.
De mesme voyons-nous, qu'à la mort d'vne Belle,
Cent volages Amours, qui nichoient autour d'elle,
S'écartent en desordre, & vont ailleurs chercher,
Sans plus longue remise, où paistre, & se percher;
Tout prests d'en faire autant, dés que la Faux mortelle,
Fera tomber sous eux, cette Beauté nouvelle.

Vous le sçavez, Iris, aussi-tost qu'à la Cour,
Quelque Grace naissante étale vn nouveau jour,
Un amour Oiseleur, de son sifflet appelle,
Mille vains Pretendans à voler aprés elle.
D'or, de pourpre, d'azur, les vns sont éclatans;
Les autres font valoir la douceur de leurs chants;
Et d'autres babillards, Perroquets de Ruelles,
Sansonnets de Reduits, luy content des nouvelles.
Presque tous contrefont cét Oiseau sans pareil,
Qui d'vn feu lent & pur se consume au Soleil:
Et tandis que ceux-là vainement se consument,
Plus vainement encor les autres la parfument.

Mais quand elle est à terme, & que l'arrest du Sort,
L'appelle à rendre compte, & l'assigne à la Mort;

Void-on que ces Galans entre eux prennent querelle,
Sur l'honneur de répondre, & de payer pour elle?
Et ne les void-on pas ailleurs le mesme jour,
Pipez d'autres appas, sifflez d'vn autre Amour,
Aller avecque pompe étaler leur plumage:
Et faire vn vain debit, d'vn ennuyeux ramage;
Tandis qu'à ce beau corps, autrefois adoré,
Et sous la tombe alors par les vers devoré,
A peine arrive-t-il vne seule étincelle,
D'vn amour qu'ils juroient devoir estre eternelle?
Dequoy luy sert alors, d'avoir flaté ses sens,
De tant de vaines fleurs, de tant de faux encens?
Et dequoy d'avoir fait, l'imaginaire Idole,
Aux mines, aux façons de leur culte frivole?
Peut-estre que ses os de ces fleurs embaumez,
Ne seront ni du temps, ni des vers consumez:
Et cét encens fera que dans la sepulture,
Sa chair rende de l'ambre, au lieu de pourriture.
Ne vous y trompez pas, les Dieux des Cabinets,
De Stances couronnez, parfumez de Sonnets;
Malades, sur la terre, avecque nous languissent,
Et morts, avecque nous, sous la terre pourrissent.
Chose étrange, & qui doit apprendre à la Beauté,
A ne se pas donner de la Divinité!
Encor aprés sa mort la Rose est parfumée;
La poudre du Jasmin est encor estimée:
La Fleur de l'Oranger est douce en expirant:
Sa cendre mesme plaist par l'odeur qu'elle rend:
Et ce qu'on doit compter, au nombre des merveilles,
Il est des corps pourris, dont il sort des Abeilles.
Vos semblables, Iris, ont bien vn autre sort:
Elles sont en horreur dés le jour de leur mort:
Et la fleur de leurs corps changez en pourriture,
Ne laisse rien de soy, que l'ombre à la Nature.
Prenez-y garde, Iris, cét exemple est pour vous:
Ne vous promettez pas d'avoir le sort plus doux:
Tost ou tard vous suivrez; & la rigueur des Parques,
Qui ne respecte pas les Palmes des Monarques,
N'aura point de respect, pour ces Lauriers si verds,
Q'a mis sur vostre front le Demon des beaux Vers.
Sapho jadis en fut, comme vous couronnée:
Comme vous Cornelie, en eut la teste ornée,
La Grecque & la Romaine, illustres comme vous,
Acquirent des Amans, & firent des Jaloux:
Mais leurs voix, qui les voix des Cignes égalerent,
Leurs Lyres, que les flots & les vents respecterent,
Jamais ne purent faire, vn assez doux accort,
Pour toucher de pitié, l'oreille de la Mort.
La Sirene qui fait l'eternelle harmonie,
De la Sphere sujete à Venus Uranie,
Vous inspire elle-mesme, & vous dicte ces Vers,
Qui sont l'ame des voix, qui sont l'esprit des airs:
Un Amour concertant sous vous, les fait redire,
A son Arc qu'il accorde aux tons de vostre Lyre:
Il les fait repeter aux Cignes qu'il instruit,
A chanter en volant, par le frais de la Nuit.
Mais Iris, ni l'Amour, ni l'aimable Sirene,
Qui d'esprits lumineux anime vostre veine;
Ni les Cignes chanteurs, ne feront point d'effort,
Pour chasser loin de vous, les Oiseaux de la Mort.
Cette Aigle, vostre Garde & vostre Domestique,
De vos Peres Heros, la compagne heroïque,
En vain vous cachera, sous les nombreux Lauriers,
Qui luy sont demeurez de leurs gestes guerriers:
En vain par dessus vous, elle étendra les aisles;
Ces funestes Oiseaux vous raviront sous elles.
Vostre grand Admiral, si puissant sur les eaux,
N'eut point pour les fuir, d'assez legers vaisseaux;
Quoy que les Aquilons ministres de ses voiles,
Egalassent leur course, à celle des Estoiles.
Ce que l'Esprit, la Gloire, & les Vers ne pourront,
La Grace & la Beauté, peut-estre le feront.
Les cloches, dont le bruit plaint la mort d'Aretine,
Qui de taille & de port, nous fut vne Heroine,
Font entendre assez haut, que jamais la Beauté,
De la commune Loy n'aura d'immunité.
La Cour qu'elle asservit, les Grands qui l'adorerent,
Les Captifs qui leurs fers, aprés elle traisnerent,
Ont-ils payé pour elle? ont-ils gagné du Sort,
Un moment de répit pour differer sa mort?
Elle n'est plus, Iris, & le titre de belle,
Qui ne la rendit pas meilleure ou moins mortelle,
Ne la fera jamais revivre vne autre fois,
Pour mettre vne autre Cour, sous le jong de ses loix.
Tous les soirs, le Soleil éteint par les tenebres,
Et comme enseveli, sous de grands draps funebres,
Renaist tous les matins, aussi jeune, aussi beau,
Qu'il se fit voir aux yeux, du Monde encor nouveau:
La Lune a tous les mois vne pareille grace,
Sa jeunesse revient, sa vieillesse se passe:
Tous les ans le Zephyr ressuscite les fleurs:
Et l'Aube, tous les jours, rend la vie aux couleurs.
Il n'est pourtant, Iris, qu'vn Printemps pour les Belles:
Leurs jours sont d'vn moment, leurs nuits sont eternelles:
Et celuy qui les montre, & les cache à son choix,
Ne leur ouvre jamais la Scene qu'vne fois.

Le Soleil qui dissout les neiges surannées,
Du front de l'Apennin, du front des Pyrenées;
Avec tous ses rayons, aveeque tous ses feux,
Jamais ne dissoudra, celle de vos cheveux,
Quand la triste blancheur de la froide vieillesse;
S'épandra malgré vous, le long de vostre tresse:
Et vos jours, à leur tour, vne fois écoulez,
D'aucun Astre jamais ne seront rappellez.
Depuis que le Ciel roule, & que les feux qu'il porte,
Ont passé sur la Terre, où Cleopatre est morte,
Jamais il n'a manqué tous les ans vne fois,
De redonner la vie, & la jeunesse aux bois:
Il a remis l'esprit dans le sein des campagnes:
Il a fait reverdir la teste des montagnes:
Et jamais il n'a pu, parmi tant de grands morts,
Rétablir vne Belle, & ranimer son corps.
Allez au Cours, Iris, allez aux Tuilleries:
Voyez leurs promenoirs, voyez leurs Galleries:
Et cherchez dans ces lieux, si vous y trouverez,
Les Beautez dont jadis ils furent éclairez.
Des Fleurs de la Fortune, & du Temps couronnées,
Elles ont là regné, durant quelques journées,
Pareilles en leur pompe, à ces Flambeaux trompeurs,
Qui sortis de la terre, & nourris de vapeurs,
Paroissent des Soleils, dans la nuë enflamée,
Et s'écoulent en pluye, ou s'en vont en fumée.
Leur mort desabusa les cœurs & les esprits,
Qui de leur faux éclat, par les yeux s'estoient pris.
Tout ce train fastueux de bruit & de lumiere,
Les quitta sur la fin d'vne courte carriere:
Et rien n'en demeura, pour honorer le deuil,
Que la fumée en l'air, & la cendre au cercueil;
Tandis que de leurs corps leurs Ames déchargées,
Conduites devant Dieu, pour en estre jugées,
Pour escorte n'avoient, que le bien & le mal,
Dont toute ame est suivie, au dernier Tribunal.
Escorte heureuse aux bons, aux meschans redoutable,
Et non moins aux meschans, qu'aux bons inévitable.
Le Bien libre, éclatant, & dés-ja couronné,
Par vn Guide celeste avec l'Ame est mené.
Le Mal suit, comme vne Ombre informe & monstrueuse,
Traisné par vn Demon d'vne figure affreuse:
D'autres vont alentour, plus terribles alors,
Qu'ils n'estoient autrefois agreables au corps.
Iris, il est ainsi, l'Amour, le Jeu, la Pompe,
Sont Demons déguisez d'vn masque qui nous trompe:
La mine en est flateuse, & les traits en sont doux:
Mais le dedans est plein de fiel & de courroux.
Et quand l'Acte dernier conclut la Comedie,
De cette mensongere & fabuleuse vie,
Ces Demons Basteleurs, alors se revestans,
Du Bourreau qu'ils avoient dépouillé pour vn temps,
Servent à leurs suivans de Ministres de peine:
Allument leurs buchers du feu de leur haleine:
Et leur font là payer d'vn eternel tourment,
L'vsage amer & court, des plaisirs d'vn moment.
Disposez-vous, Iris, à ce dernier voyage:
Pensez-y quelquefois, dressez vostre équipage.
Je ne vous parle point de chevaux, de mulets,
De Pages, d'Ecuyers, de juppes, de collets,
De meubles envoyez des Terres inconnuës,
De superfluitez par cent perils venuës:
Tout ce riche embarras dont se chargent les Grands,
Pour signaler leurs noms, pour distinguer leurs rangs,
N'ira pas avec vous, jusqu'à la sepulture:
Chacun est là remis, au droit de la Nature:
Et de ce Droit commun l'indispensable loy,
Qui ne distingue point l'Esclave, ni le Roy,
Au delà du Tombeau, ne laisse aucune marque,
De bassesse au Sujet, de grandeur au Monarque.
Aretine est allée au divin Tribunal,
Sans Couronne, sans Dais, & sans manteau Ducal.
Les Ames à la mort, montant là toutes nuës,
N'y sont qu'à la couleur de leurs œuvres connuës:
Et les seules Vertus, qui vous y meneront,
Feront là vostre gloire, & vous couronneront.

CONSOLATION A EVDOXE.

LETTRE II.

Il la console de sa mauvaise fortune; & par divers exemples tirez de la Nature, de la Fable, & de l'Histoire, il luy montre, que de tout temps la Beauté, la Vertu, & la Grandeur mesme, ont esté maltraitées de la Calomnie & de la Fortune.

A L'ombre des Peupliers, qui le long de la Seine,
Font de leurs bras feüillus, vne mobile Scene,
EUDOXE, en qui le Ciel assembla les tresors,
Qui font valoir l'esprit, & qui parent le corps;
Se plaignoit à Cleon, de la fatale envie,
Qui s'estoit attachée à la fleur de sa vie:

Et maudissoit le Sort, qui de ses plus beaux jours,
Dés l'Avril de son âge avoit troublé le cours.
Un deuil noble & modeste estoit sur son visage,
Ce qu'est sur le Soleil, vn lumineux nuage:
Les plaintes en sa bouche avoient de l'agrément:
La grace à sa douleur donnoit de l'ornement:
Et de ses yeux trempez, les larmes épanduës,
Pareilles à ces grains de lumieres fonduës,
Que l'Aurore au matin répand en se levant,
Emouvoient à pitié, les Peupliers & le vent.
Les Peupliers la plaignoient du bruit de leur feuillage;
Et le vent de regret, en batoit le rivage.
Cleon qui connoissoit son cœur & sa vertu,
Afin de relever son esprit abatu,
Justifioit le Ciel, accusoit la Fortune:
Alleguoit des Humains la misere commune:
Luy faisoit observer, que la Vertu jamais,
N'eut avec le malheur vne durable paix:
Et luy representoit, des Grandes de l'Histoire,
L'image encor souffrante, & la triste memoire.
Eudoxe, disoit-il, vous accusez à tort,
Les Astres & le Ciel de vostre mauvais sort.
Le Ciel ne peut mal faire à son plus rare ouvrage:
Nul Astre ne peut nuire à sa plus belle image:
La bonté ne fait point la guerre à la bonté:
Un lys ne fut jamais par des lys maltraité:
Et jamais on ne vit, tomber le feu des Roses,
Pour consumer les fleurs autour d'elles écloses.
Les Astres comme vous, sont doux & bienfaisans:
Leurs yeux comme vos yeux, sont chastes & luisans:
Et s'il n'est des clartez à des clartez contraires;
Si les Beautez ne sont des Beautez adversaires;
Ces celestes Beautez, ces lumineuses Sœurs,
Ne se peuvent, Ennoxe, accuser de vos pleurs.
Leur fortune en ce point, à la vostre est égale;
L'adversité leur est adherante & fatale.
Combien tous les matins, & combien tous les soirs,
De brouillas tenebreux, & de nuages noirs,
Effacent leur éclat, obscurcissent leur gloire,
Les font mesme pleurer, sur leurs Trônes d'yvoire?
Une fois tous les mois, la Lune perd son teint,
Son visage decline, & son lustre s'éteint:
Et soit fievre ou langueur, le mal qui la possede,
Depuis vn si long temps, n'a point eu de remede.
Cét autre corps si beau, qui voit tout, qui fait tout;
Qui pare l'Univers de l'vn à l'autre bout;
Ce Pere des beautez, ce Pere des lumieres;
Ce riche Createur des plus riches matieres;
Le Soleil n'est pas né, pour estre plus heureux:
Souvent dés le matin malade & langoureux,
Il tombe en défaillance, étouffé d'vn nuage;
Et perd de ses rayons la vigueur & l'vsage.
Sa dignité, son rang, l'Ange qui le conduit,
Ne luy sçauroient sauver vne mauvaise nuit.
Il a, tout beau qu'il est, fort peu de belles heures:
Le bon temps n'entre pas en toutes ses demeures:
Et quelque or qui reluise en ses douze maisons,
Il change au changement des mois & des saisons;
Malade en la pluspart, au milieu des dorures,
Il souffre des chaleurs, il souffre des froidures:
Et de ses yeux batus d'importunes vapeurs,
Souvent il ne nous vient, que de l'ombre & des pleurs.
Mais quoy? c'est le destin des choses les plus belles:
Il semble qu'il ne soit de tourmens que pour elles.
Cét autre bas Soleil, precieux aux Humains;
Ce metal que fait tout, sans esprit & sans mains;
Cét Or que des rayons si puissans environnent;
Qui couronne les Rois, & que les Rois couronnent;
Déchiré par les mains de ses propres Amans,
Souffre des criminels les plus rudes tourmens.
A peine est-il bien né, qu'il est mis sur l'enclume;
Que le marteau le bat, que le feu le consume;
Et que couru de tous, il est jusques au cœur,
Jaune de son supplice, & glacé de sa peur.
Ces precieux boutons de lumiere endurcie,
Où la beauté du Ciel est peinte & racourcie;
La noble & chaste Perle, & le beau Diamant,
Ont aussi bien que l'Or, à souffrir leur tourment.
La Perle sous les flots supporte l'amertume,
De tout vn Element de tempeste & d'écume:
Et comme si c'estoit vn feu pris dans les Cieux,
Qui rend le Diamant superbe & precieux;
Cét illustre innocent lié par la Nature,
Sur le dos d'vn rocher sterile & sans verdure,
Est reduit au destin, de ce fameux Voleur,
Qui déroba ce feu si fertile en malheur,
Dont la noire fumée attira sur la terre,
Les fievres & la mort, les crimes & la guerre.
Tout ce que nous voyons de beau dans l'Univers,
Est ainsi tourmenté de supplices divers.
La Reine des Jardins, cette fleur si pompeuse,
Est comme vous, Eudoxe, illustre & malheureuse:
Elle a le front auguste, & l'esprit parfumé;
D'vne pourpre sans fard son teint est allumé;
Et les rayons dorez, dont elle est couronnée,
Font bien voir qu'à regner, elle estoit destinée.
Ses parfums cependant, sa pourpre & sa beauté,
Luy sont de foibles droits contre l'adversité.
Elle est plus que la Ruë exposée aux rapines:
Aux injures du vent, aux pointes des épines;

Et

Et son trône se void piqué de tous costez,
Des traits que la Fortune a contre elle jettez.
Tel est l'injuste sort de cette fleur si belle,
Qui fait l'honneur des fleurs, en la saison nouvelle;
Dont les feux sont si purs, & de si bonne odeur;
Et qui joint, comme vous, la grace à la pudeur.
Sa grace à l'imposture est pourtant exposée;
Elle est d'afféterie & de luxe accusée:
De ses feux innocens l'honneur est soupçonné:
Les traits dont on luy void le corps environné,
Ces inflexibles traits du Sort qui la traverse,
Sont creus estre les traits de l'Amour qui la perce.
Le Souci jaunissant est-il moins malheureux?
Ne prent-on pas son teint, pour vn teint d'amoureux?
Quoy que d'vn noble instinct, & d'vn feu sans matiere,
Son esprit lumineux n'aime que la lumiere.
Ces beaux & nobles corps, ces corps si bienfaisans,
Les Astres ne sont pas libres des médisans.
Dit-on pas que Cefale est aimé de l'Aurore?
Que c'est pour ce mignon, que sa teste elle dore?
Et que tous les matins, en rallumant le jour,
Elle joint à son feu le feu de son amour?
La fable est aussi vaine, & n'est pas moins publique,
Qui nous feint que la Lune aime vn melancolique:
Et qu'elle paroist vuide, ou pleine de clarté,
Qu'elle s'évanouït, ou reprend sa beauté,
Selon que la douleur du trait qui la tourmente,
Luy fait venir la fievre, ou plus forte, ou plus lente.
Il n'est Astre de marque, en tout le Firmament,
Qui n'ait receu de nous vn pareil traitement.
On leur donne des noms & des faces de bestes:
De plumes & de poil on profane leurs testes.
Les vns ont décrié la vertu de leurs rais:
Les autres en ont fait de monstrueux portraits:
Et tous les jours encor, mille vapeurs obscures,
Eteignent leur lumiere, & changent leurs figures.
La médisance donc, la peine & le malheur,
Sont le sort general des choses de valeur.
Un semblable destin, si vous m'en daignez croire,
Vous est, parfaite Eudoxe, vn beau sujet de gloire.
Et quoy que vous souffriez, encore vaut-il mieux,
Souffrir comme le font les Astres dans les Cieux,
La Palme sous le vent, la Perle dans l'écume,
La Rose sur l'épine, & l'argent sur l'enclume;
Que d'estre en la Nature, vn membre rebuté,
Une piece sans art, vn corps sans dignité.
L'Histoire est vn theatre, où des Beautez souffrantes,
A chaque page on void les Ombres gemissantes.
Là le fer à la gorge, & le regret au cœur,
Lucrece de son sang lave son deshonneur.
Là d'vn dépit meslé de luxe & de colere,
Cleopatre à sa mort incite vne vipere.
Là pour executer, par vn nouveau tourment,
De son cruel Mari le cruel testament,
Monime meurt aux yeux des Graces & des Muses,
Meurt aux yeux des Vertus de son malheur confuses;
Et pour braver la Mort, de son royal bandeau,
Se fait pour s'étrangler vn superbe cordeau.
Là mesme Mariamne aussi chaste que belle,
Par vn Mari jaloux traitée en criminelle,
Sans respect de son nom, sans respect de son rang,
Subit la cruauté d'vn tribunal de sang:
Et ce modeste orgueil, cette grace hautaine,
Ces yeux, des autres yeux le plaisir & la peine,
Ce visage où l'Amour regnoit sous la Vertu,
Ce chefd'œuvre sans pair, sous le fer abatu,
Est par l'injuste arrest d'vn Epoux tyrannique,
De la main d'vn Bourreau la victime tragique.
D'autres dans les rigueurs d'vne obscure prison,
Ont passé les beaux jours de leur belle saison.
Il coula de leurs yeux des fontaines de larmes:
Il en tomba des feux accompagnez de charmes:
Et leurs fers cependant ne furent point fondus,
Ni des feux, ni des pleurs de leurs yeux épandus.
La voix me manqueroit, Eudoxe, & la memoire,
Plûtost que je n'aurois recueilli de l'Histoire,
Tous les traits qu'autrefois la Fortune a jettez,
Soit contre les Vertus, soit contre les Beautez.
Le nombre en est trop grand, & dans toutes les pages,
Il coule sang ou pleurs, de leurs pasles images.
Vostre merite, Eudoxe, estant égal au leur,
Pourriez-vous refuser d'entrer en leur malheur;
Et d'en souffrir au moins, la part que vous destine
Celuy qui sous la fleur a fait naistre l'épine?
Il vous a fait des biens, & grands, & precieux;
Des biens qu'il ne fait voir, que par grains sous les Cieux:
Avec profusion il vous en a comblée:
Autour de vous sa grace est toute rassemblée:
Et voulant faire en vous vn chefd'œuvre de prix;
Parfait au gré des yeux, comme au gré des esprits,
Pour vous faire, il choisit des ames les plus belles,
Et des corps les plus beaux, les plus nobles modelles.
Au contraire, vos maux, & legers & petits,
Sont de ceux qui nous sont en commun départis;
Qui d'vne pente égale & d'vne égale course,
Depuis que le Serpent infecta nostre source,
Débordent sans respect de degrez, ni de rangs,
Sur les testes du Peuple, & sur celles des Grands.
Nul estat ne s'en sauve, & contre ce deluge,
Sur les plus hautes tours, il n'est point de refuge.

Ces Colosses fameux, que la Fortune a faits,
Que la Fortune a peints, & dorez à grands frais,
Bien qu'ils soient elevez sur de hautes colonnes;
Bien qu'ils soient à couvert sous de grandes Couronnes;
Comme les plus petits, haut & bas inondez,
Et batus de torrens, autour d'eux débordez,
De leur vaine grandeur n'ont point d'autre avantage,
Que d'estre de plus haut, exposez à l'orage;
De tomber avec bruit, & laisser en tombant,
Une plus riche poudre à la merci du vent.
Le Vulgaire abusé croit les hautes fortunes,
Libres du commun joug, franches des loix communes.
Il ne sçait estimer que l'éclat & le son:
Et ne distingue point le grand d'avec le bon:
Il donne son encens & ses vœux à la pompe;
Et cette pompe n'est qu'vn spectre qui le trompe;
Qu'vn phantôme fardé, qui cache ses tourmens,
Sous la fausse lueur de ses faux ornemens.
Eudoxe, il est ainsi, cette fatale rouë,
Où du sort des Humains la Fortune se jouë,
Herissée au dessus, herissée au dessous,
Ne manque en nul endroit de crochets, ni de cloux;
Les vns sont precieux, & brillent de lumiere;
Les autres sont obscurs, & de vile matiere;
Mais obscurs & brillans piquent également:
Et quoy que le jeu porte, or, fer, ou diamant,
Diamant, or, & fer, en ce jeu d'avanture,
Font à quiconque y touche, vne égale blessure.
Il est des malheureux, dans les plus grands Palais,
Il en est sur Trône, il en est sous le Dais:
Il est des patiens, à qui dans les balustres,
Il vient des maux de prix, & des gesnes illustres.
De leurs propres liens on les void amoureux:
On void leurs échaffaux éclater autour d'eux:
Et personne ne void leurs ames déchirées,
Seignet de tous costez, sous leurs chaisnes dorées.
Elles seignent, Eudoxe, & de leur cœur fendu,
On verroit leur esprit goutte à goutte épandu;
On verroit de leur sang leurs Couronnes moüillées;
On en verroit leur pourpre, & leurs perles soüillées;
S'il estoit des conduits entre l'ame & le corps,
Par où le sang coulast, de l'esprit au dehors.
Mais sans qu'il soit besoin d'envoyer ma memoire,
En chercher bien avant des preuves dans l'Histoire:
Et sans vous effrayer de phantômes venus,
Ou d'étranges païs, ou de temps inconnus.
Le Louvre est à nos yeux, de la grandeur humaine,
Et des peines des Grands, vne pompeuse Scene.
La Grace, & la Vertu, la Gloire, & la Beauté,
N'ont pu là se munir contre l'Adversité.
Sa longue & dure main, qui n'épargne personne,
Sur le Trône souvent, souvent sous la Couronne,
A piqué de nos Lys les glorieuses fleurs;
Elle en a fait couler le sang avec les pleurs.
Loüise, cette Reine & si belle, & si sage,
Qui fit de tant de cœurs le secret esclavage;
Se crût estre elle-mesme esclave dés le jour,
Que l'Hymen la voulut couronner sans l'Amour.
Son esprit fust gesné dans la couche Royale:
La Couronne luy fut vne chaisne fatale:
Le Louvre vne prison, le Trône vn échaffaut,
Erigé pour montrer son tourment de plus haut.
Elle y mourut aussi, d'vn long regret seichée:
Comme vne belle fleur de sa tige arrachée,
Qui mise dans vn pot d'agate ou de vermeil,
Regrete son terroir, regrette le Soleil:
Et quelque éclat qu'elle ait dans sa prison dorée,
Seiche enfin de l'ennuy d'en estre separée.
Cette autre belle fleur de l'arbre des Valois,
En qui mourut le nom de tant de braves Rois;
Marguerite, pour qui tant de Lauriers fleurirent;
Pour qui tant de bouquets chez les Muses se firent;
Vid bouquets & Lauriers sur sa teste seicher:
Vid par vn coup fatal les Lys s'en détacher:
Et le cercle Royal dont l'avoit couronnée,
En tumulte & sans ordre, vn trop prompt Hymenée,
Rompu du mesme coup, devant ses pieds tombant,
La laissa comme vn tronc dégradé par le vent.
Epouse sans Epoux, & Reine sans Royaume,
Vaine ombre du passé, grand & noble phantôme,
Elle traisna depuis les restes de son sort:
Et vid jusqu'à son Nom mourir avant sa mort.
Mais quelle adversité se peut trouver égale,
Au malheur qu'a souffert sa fameuse Rivale?
Ce fut vn composé de grace & de vertu,
Aussi rare, aussi grand, que siecle aucun ait eu.
L'Ame nous l'envoya plus feconde & plus belle,
Que l'Astre qui preside à la saison nouvelle.
Sa clarté fit fleurir la tige de nos Lys,
Qu'vne Estoile maligne avoit presque abolis:
Et de leurs rejettons qui sous sa main germerent,
Le Tage, la Tamise, & le Pô se parerent.
Le sort des Nations se forma de ses loix:
Son sang & ses portraits regnerent sur les Rois:
Et pour se faire encor au cœur de cét Empire,
Un regne somptueux de marbre & de porphyre,
Et laisser de sa gloire & de sa dignité,
Une superbe montre à la Posterité,
Elle applanit des monts, épuisa des carrieres;
Sur des canaux voûtez suspendit des rivieres;
Fit rouler dans Paris, ces liquides tresors,
Que la Seine étonnée admire de ses bords;

Et d'vn Louvre second aux frais de la Nature,
Et par les mains des Arts, éleva la structure.
Mais quoy ? les plus grands biens sont icy les plus courts :
Son Estoile déchut, & prit vn autre cours:
Et par son changement, changea de la Princesse,
La bonace en tempeste, & la joye en tristesse.
Depuis, nous l'avons veuë en son éloignement,
De cent funestes bruits plus funeste argument,
Et celebre joüet du Sort & de l'orage,
Errer de mer en mer, de rivage en rivage :
Estre à toute l'Europe, vn spectacle de deüil,
Sans pouvoir rencontrer le calme qu'au cercueil :
Ni laisser aprés soy, de sa premiere gloire,
Qu'vn grand titre à remplir vne tragique Histoire,
Eudoxe, il se void donc des malheureux par tout:
Le Monde en est peuplé de l'vn à l'autre bout.
Le Cedre & le Roseau, la Fougere, & la Palme,
Ont en commun l'orage, ont en commun le calme:
Les Barques sur la mer, & les plus grands vaisseaux,
Souffrent également & des vents, & des eaux :
Et des Palais hautains les orgueilleuses testes,
Sont comme les hameaux, sujetes aux tempestes.
Ce n'est pas vn hazard, c'est vne juste loy,
Egale pour l'Esclave, égale pour le Roy.
Nous devons nous soûmettre à cette loy commune ;
Sans charger de nos maux ce Spectre de Fortune,
Qui n'est qu'vn nom sans corps, & qu'vn phantôme errant,
Que la Fable a formé de fumée & de vent.
La Vertu, sage Eudoxe, est comme vne Statuë,
Dont l'étoffe veut estre éprouvée & batuë.
Plus on la fait souffrir, & plus on l'embellit:
Le feu la purifie, & le fer la polit:
Elle reçoit son prix de la main qui l'agite;
Et c'est de son tourment, que se fait son merite.
Ainsi parla Cleon, l'Echo luy répondit:
Et de l'esprit d'Eudoxe vn rayon s'épandit,
Qui sembla de son deüil dissiper le nuage,
Et rendre avec le jour la joye à son visage.

DE LA COUR,

A MADAME LA DUCHESSE DE SCHOMBERG.

LETTRE III.

La Cour representée dans cette Poësie, n'est pas vne Cour particuliere ; elle est de toutes les Nations & de tous les Siecles. Il y a eu de Saints Papes, de Saints Empereurs, & de Saints Rois ; Mais il n'y eut jamais de Cour Sainte, qu'en souhait & en idée. Et afin que le Lecteur ne s'attribuë point le droit de descendre du general au specifique, & de faire des applications particulieres, il sçaura que ce qui est dit icy en François des déguisemens & des artifices, des chutes & des malheurs, de l'ambition & de l'avarice, de l'indevotion & des autres vices des Gens de Cour, Lucien l'a dit en Grec, Pierre de Blois en Latin, Guevarre en Espagnol, & le Guarini en Italien.

Vous voilà donc au port, genereuse Duchesse,
Des vents comme des flots, vostre Estoile maistresse,
A fait tomber les vents, a fait taire les flots :
Et malgré leur fureur vous a mise en repos.
Ils ont beau murmurer, beau faire à la Fortune,
Contre vostre retraite vne plainte commune:
Il est doux au Pilote, arrivé dans le port,
D'oüir des flots émeus le tumulte & l'effort:
Et de voir à ses pieds fermes sur le rivage,
Crever en écumant, les enfans de l'orage.
Ainsi, sage Duchesse, il vous doit estre doux,
Aprés tant de complots des vagues contre vous,
De vous voir des perils de la Cour retirée:
Et d'vn calme certain desormais asseurée,
Sur les pas des Vertus, fournir en paix le cours,
Que le Maistre des Temps a prescrit à vos jours.
Cette grace n'est pas vne commune grace :
Soit petite chaloupe, ou grand vaisseau qui passe,
Le Golfe dangereux de ce faux element,
Grands & petits y font naufrage également :

Et les masts les plus hauts, les plus superbes hunes,
N'ont pas vn autre Nort, n'ont pas d'autres Fortunes,
Que les moindres esquifs, qui sans voiles flotans,
Sont le commun jouët des vagues, & des vents.
Quoy que vous en sçachiez, DUCHESSE bonne & sage,
Encore pouvez-vous en sçavoir davantage.
Et pour vous exciter, à rendre sur le bord,
Vos offrandes à Dieu, qui vous a mise au port,
Je veux en peu de traits, mais de traits sans figure,
Vous faire de la Cour, la fidelle peinture.
La Cour est vn climat, où jamais il ne luit;
Où l'Erreur entretient vne eternelle nuit:
Et tout ce qu'on y void de trompeuse lumiere,
Reflechi du dehors, d'vne creuse matiere,
Impose aux yeux, non moins qu'il impose aux esprits,
De son lustre abusez, aussi-tost que surpris.
Aussi, rien n'y paroist en sa propre figure:
On n'y reconnoist point les traits de la Nature.
Tout s'y meut par ressort, tout s'y fait avec art:
Jusqu'aux yeux, jusqu'aux voix, tout est gasté de fard:
Et par vn scandaleux, quoy que public, vsage,
Pour cent masques à peine on y void vn visage.
Les vieillards ont les leurs, comme les jeunes gens:
Et les petits s'en font, comme s'en font les grands.
Les traits en sont changeans, les mines differentes:
Les couleurs de faux jours faussement apparentes:
Et selon les desseins, les temps, & les sujets,
Ils sont noirs ou serains, il sont tristes ou gais.
Les feintes amitiez, & les fausses tendresses,
La loüange ajoûtée aux malignes caresses,
Les petits soins rendus avec empressement,
L'indigne flaterie, & le trompeur serment,
Et semblables couleurs, à force plastre vnies,
Et d'vn lustre apparent, par la ruse vernies,
Sont les materiaux, dont à la Cour se font,
Ces masques de l'esprit, de la bouche, & du front.
Dans les affreux deserts, où la brûlante Afrique,
Nourrit de ses Lions la race famelique,
Où l'esprit des Dragons corrompt l'air & le jour;
Vit-on plus en peril, qu'on ne vit à la Cour?
Au moins dans ces deserts, le Lion sanguinaire,
Ne sçait point de l'Agneau la douceur contrefaire:
Le Tigre tavelé n'imite point la voix,
Du Cerf au front branchu, qui brame dans nos bois:
Et jamais on n'y vid la Panthere inhumaine,
Prendre de la Brebis la figure & la laine.
Mais, DUCHESSE, à la Cour le Lion fait l'Agneau,
Le Tigre prend du Cerf, & la voix, & la peau:
Le Vautour déguisé d'ongle, de bec, & d'aisle,
Fait tantost le Pigeon, tantost la Tourterelle:
Et le Griffon sanglant du butin qu'il a pris,
S'essuye & contrefait l'Oiseau de Paradis.
Dans ce déguisement, quelle sagesse humaine,
Si Dieu ne la conduit, ne se trouvera vaine?
Qui se pourra sauver des ongles & des dents,
De ces Agneaux, Lions & Tigres au dedans:
De ces Griffons parez de plumes empruntées,
Déguisez de façons & de mœurs imitées?
Aussi comme en vn bois assiegé de Voleurs,
On n'entend à la Cour, que bruits & que clameurs,
Soit de gens dépoüillez, soit de gens qui dépoüillent,
Et sans pitié, du sang des dépoüillez se soüillent.
On n'y void que butin funeste & déchiré,
Envié par les vns, par les autres pleuré:
Que debris, qu'en tombant les innocens fournissent,
Aux plans ambitieux des meschans qui bastissent.
Là, par vn art étrange, autre part inconnu,
Que l'vsage a toûjours dans la Cour maintenu;
Du débris demeuré des Maisons renversées,
Il s'en fait chaque jour, d'autres plus exhaussées:
Et celles qui se font de semblables debris,
Sans ordre rassemblé, sans liaison repris,
Détruites à leur tour, servent à la structure,
D'autres, à qui se garde vne mesme avanture.
Aussi, noble DUCHESSE, il n'est rien dans la Cour,
Qui se puisse asseurer d'y subsister vn jour.
Il y regne des vents, dont le seul exercice,
Est de faire tomber haut & bas edifice:
D'abatre également & Cedres, & Buissons:
D'arracher soit en fleur, soit en fruit, les moissons:
Et mesler sans égard d'étoffe riche ou vile,
Les Colosses dorez aux figures d'argile.
La Fortune qui met au hazard & sans choix,
En œuvre tout plastras, toute terre, & tout bois,
Et qui se plaist à faire avec vn tour de roüe,
Une Idole d'honneur, d'vne masse de boüe;
Moula-t-elle jamais de Colosse plus vain,
Plus élevé de baze, & de corps plus hautain,
Que ce fameux Toscan, dont l'effroyable masse,
A peine dans la Cour, à d'autres laissoit place?
Celuy de Babylonne autrefois si vanté,
Estoit moins haut de taille, estoit moins bien planté:
Il sembloit que l'on eust épuisé la Nature,
Afin d'avoir dequoy fournir à sa parure:
Sa baze paroissoit de hauteur & de poids,
Se devoir égaler au Trône de nos Rois:

Et la Cour à ses pieds tous les jours en offrandes,
Entassoit à monceaux l'encens, & les guirlandes.
Ce Colosse si fier, si haut, si spacieux,
Qui sembloit de son front, vouloir toucher les Cieux;
Frappé d'vn coup de vent, & déchu de sa place,
D'vn funeste jouët, reput la populace.
Sa teste démolie, & ses bras ruinez,
De funestes cordeaux par les places traisnez,
Et pourris à la fin, reprirent dans l'orniere,
Leur premiere bassesse, & leur forme premiere.
Mais à quoy bon citer ces pieces de hazard,
Que la Fortune fait, sans conseil & sans art.
Les Oints mesme de Dieu, quand de dessus leur teste,
Dieu retirant sa main, les livre à la tempeste,
Sujets comme tout autre, aux attaques du vent,
Tiennent moins contre luy, que le sable mouvant.
La France de ses bords a veu la Tragedie,
Qui d'vn tissu sanglant, par les Demons ourdie,
S'est faite du meilleur & du plus doux des Rois,
Par le fer inhumain d'vn parricide Anglois.
De son front tout d'vn coup, trois Couronnes tomberent:
Et son cou sans défense à la hache laisserent.
Au Palais de Vital, ses Ayeux assemblez,
D'vn acte si cruel, dans le marbre troublez,
Semblerent détourner les yeux & le visage,
Et vouloir s'élever pour venger cét outrage.
La Tamise en eut peur, & ses flots murmurans,
D'vn flux precipité, sous leurs rives courans,
En desordre à la mer la nouvelle en porterent:
Et leur rapport fini, de regret se noyerent:
Et long-temps avec bruit; tous les Havres du Nort,
Fremirent de l'horreur de cette étrange mort.
D'vn Roy si malheureux, l'Ayeule malheureuse,
Quoy qu'elle fust sçavante, aimable, genereuse,
N'eut pas le vent plus doux, ni le temps moins mauvais:
Et jamais son destin ne luy donna de paix.
Du Trône des François soudainement déchuë,
Quelque faveur du Ciel, qu'y montant elle eut euë.
Il luy falut rentrer, quitant la Cour des Lys,
Dans l'Hyver eternel de son triste Païs;
Plus triste à son égard, pour la longue tourmente,
Qu'y prepara contre elle vne Ligue insolente,
Que pour la longue neige, & pour les longs frimas,
Qui d'vn Ciel engourdi tombent sur ces climats.
Là souvent fugitive, & souvent prisonniere,
Mais forte dans la fuite, & dans les chaisnes fiere,
Elle eut à supporter toutes les cruautez,
Où la firent passer, ses Sujets revoltez.
Enfin abandonnée au gré de sa Rivale,
De cette Elizabeth, à tant d'Ames fatale,
On la vid sous la main d'vn infame Bourreau,
Laisser tout ce qu'alors le Monde avoit de beau.
En vain pour la sauver les Graces conspirerent:
Leurs voiles sur sa gorge en vain elles jetterent:
Les yeux de l'Inhumain n'en furent point touchez:
Les voiles & son cou, d'vn mesme acier tranchez:
Dans le sang qui jaillit, leurs couleurs, confondirent;
Et les Graces sur elle, en pleurs s'évanouïrent.
Mais il s'est assez veu d'exemples en nos jours,
Du peu de fermeté, qui regne dans les Cours:
Et sans aller plus loin, cette belle Marie,
La merveille de l'Arn, l'honneur de l'Etrurie,
Mere de tant de Rois, Reine de tant de cœurs,
Qui porta ses vertus, plus haut que ses grandeurs;
Quoy qu'au dessus du vent, elle parust montée,
Fut-elle pour cela, du vent plus respectée?
Quoy que le Diadéme élevé sur son front,
Fust de ceux qui brouïllas & nuages défont,
Fut-elle pour cela, moins sujete aux nuages?
Son front en fut-il moins attaqué des orages?
Quelque rang qu'elle tinst, contrainte assez souvent,
De sortir de sa place, & la ceder au vent;
Nous l'avons veuë errer, ainsi qu'erre vn Planete,
Qui n'ayant point d'arrest, & manquant de retraite,
Confus de son éclipse, & vers la nuit panchant,
Sans couronne & sans lustre arrive à son couchant.
De mesme avons-nous veu sur la terre & sur l'onde,
Cette grande Princesse errante & vagabonde,
Sans demeure asseurée, & sans port arresté,
Suivre de son destin l'ascendant démonté;
Perdre de sa grandeur, chaque jour quelque marque;
Et ne laisser enfin, pour dépouïlle à la Parque,
De tant de dignitez, & de tant de tresors,
Qu'vn grand nom sans sujet, & qu'vn ombre sans corps.
Aprés les mauvais temps, qu'a veus vostre Maistresse,
Ne vous étonnez pas, vertueuse DUCHESSE,
Que sans avoir égard à la fleur de vos ans,
Sans respect des Amours, declarez vos suivans,
Et sans considerer ces Graces si pudiques,
Dés-ja de vostre train, dés-ja vos domestiques,
Un vent funeste aux fleurs, & des Graces jaloux,
Se soit si rudement élevé contre vous.
De quelque noble feu, que la Rose s'allume,
De quelque doux esprit, que l'Oeillet se parfume,
Et la Rose & l'Oeillet, soit au front du Printemps,
Soit sur le sein de Flore, ont à craindre les vents.
Et les Graces jamais, ni les Amours leurs freres,
N'ont pu charmer ces vents, ou jaloux, ou coleres.

En cela pour le moins vous eustes le bonheut,
De faire dans le trouble éclater vostre cœur :
Et par vne merveille, à la Cour bien nouvelle,
On y vid vne fleur, aussi tendre que belle,
Plus forte que les vents, qui font ployer les Pins,
Et de la teste au pied, font trembler les Sapins.
Au bruit que l'on en fit, les Nymphes de la Seine,
La coëffure en desordre, & toutes hors d'haleine,
Monterent sur leur rive, & de leurs longs soûpirs,
Secondez de leurs flots, imitez des Zephyrs,
Pleurerent les Vertus, avec vous rejettées;
Regreterent en vous, les Graces maltraitées;
Et jusqu'au grand Salon, en coquille voûté,
De perles, de corail, & de nacre encrousté,
Où le vieil Ocean Surintendant de l'onde,
Regale chaque jour, tous les Fleuves du Monde,
Elles furent crier, contre le mauvais vent,
Qui sans les respecter, sur leurs bords s'élevant,
Leur avoit arraché d'vne jalouse haleine,
La plus aimable fleur, qui regnast sur leur plaine.
D'autre part à ce bruit, la Loire au lit d'argent,
Dépescha vers la Seine, vn Zephyr diligent,
Pour vous servir d'escorte, & de là vous conduire,
Vers l'heureuse contrée, où s'étend son empire.
Ses Filles pour vous voir, monterent sur leurs bords,
Le jonc vert aux cheveux, la gaze sur le corps :
Et telle qu'on les void, quand avec Galatée,
Au Cercle chez Thetis, leur Mere est invitée.
Leurs yeux furent sur vous attachez tout le jour,
Tantost avec respect, tantost avec amour :
Et par tout où vos pas, quelque trace laisserent,
Toute sorte de fleurs, par boûquets s'éleverent
La Cour vaine & trompeuse, a toûjours ajoûté,
L'infame servitude, à l'infidelité :
Et là sans respecter les testes couronnées,
Toutes testes sont d'or, ou de fer enchaisnées.
Ces prisonniers errans, ces malheureux forçats,
Qui les chaisnes aux pieds, & les rames aux bras,
Sont toûjours en prison, & toûjours en voyage;
Sous les coups du Comite, & sous ceux de l'orage,
Ont vn joug plus leger, & des fers moins pesans,
Que ceux que la Fortune attache aux Courtisans.
La Cour est, je l'avouë, vne galere peinte,
De rubans, de festons, de clinquans elle est ceinte;
La chiourme en est riche, & les bancs precieux;
Les forçats, de leurs rangs s'y tiennent glorieux;
Leurs rames sont d'yvoire, & de bouquets parées;
Leurs chaisnes font grand bruit, & sont toutes dorées:
Mais tant d'atours si beaux, si pompeux, si luisans,
Soulagent-ils en rien le joug des Courtisans?
Et pour estre à nos yeux, si parez & si braves,
En sont-ils moins captifs, en sont-ils moins esclaves?
Les chaisnes des forçats n'attachent que leurs pieds:
L'esprit, le sens, le cœur à la Cour sont liez :
Il n'est pas jusqu'au souffle, & jusques au langage,
Quoy que si libre ailleurs, quoy qu'ailleurs si volage,
Qui n'ait là ses liens, tissus de nœus divers,
Soit d'interests connus, soit d'interests couverts.
Personne là ne vit, ne se meut, ne respire,
Qu'avecque dépendance, & sous vn rude empire.
On n'y reconnoist point la liberté du choix,
Tout s'y remuë au gré, tout s'y fait par les loix
De certains glorieux & superbes Comites,
Qui sans distinction de rangs, ni de merites,
Osent mettre le pied, sur les fronts couronnez,
Et traisner aprés eux, les Princes enchaisnez.
Le premier est l'Amour, qui bien qu'en apparence,
Il soit toujours enfant de taille & d'innocence,
Retient la cruauté des plus cruels Bourreaux:
Invente tous les jours des supplices nouveaux:
Fait aller les forçats, qu'il a mis à la rame,
Tantost avec le fer, tantost avec la flame:
Les bat de son flambeau, les pique de ses dards,
Et les lie à leurs bancs, des cordes de ses arcs.
L'Ambition succede à l'Amour tyrannique:
Elle est de tous les Grands la torture publique;
Leurs rames, leurs liens, & leurs chaisnes se font,
De tout ce qui leur pare, ou les mains, ou le front:
Et non moins que leur front, leurs mains sont vlcerées,
Des secrets aiguillons de leurs charges dorées.
Comme l'Ambition, l'Avarice a ses bancs,
Et ses forçats divers d'offices & de rangs,
Qui toûjours alterez, & toujours fameliques,
Ne peuvent se remplir des Fontaines publiques.
Outre la rame aux mains, & les charges au dos,
Qui de jour & de nuit leur ostent le repos,
L'inhumaine Avarice, à piquer toûjours preste,
Leur met des aiguillons au cœur, & dans la teste;
Et de ses aiguillons, qui teignent de leur sang,
Leurs chaisnes, leurs fardeaux, leurs rames, & leur banc,
Les malheureux qu'ils sont, leurs piqueures cherissent,
Et de faux lenitifs la peine en adoucissent.
Le metal leur en plaist, & la seule lueur,
Essuye assez leur sang, seiche assez leur sueur:
Et les console assez, soit des aspres morsures,
Que le ver de leur ame ajoûte à leurs blessures;

Soit de mille rebuts, qu'il leur faut endurer,
Pour mouler leur Fortune, & la faire dorer.
Mais sans que l'Avarice en tourmens inventive,
Et sans tréve, sans paix, à leur nuire attentive,
Mette en œuvre sur eux, ses secrets inhumains,
Les cruels, pour leur peine, ont assez de leurs mains.
L'vn de l'autre brigand, l'vn de l'autre Corsaire,
Quelque petit butin, qui se presente à faire,
On les void l'vn sur l'autre, à la proye échauffez,
Egorgez, égorgeans, étouffans, étouffez,
S'arracher tout à tout d'vne main violente,
Avec l'habit rompu, la chair vive & tremblante.
Encore maintenant, comme du temps passé,
La Cour se peut nommer vn Monde renversé.
La Nature par tout si justement rangée,
Ne s'y reconnoist point, tant on l'y void changée.
Là, comme si le jour roturier devenu,
A peine meritoit, d'estre des Grands connu,
Ses plus riches rayons sont laissez aux soûpantes:
Les alcoves n'en ont que des lueurs mourantes:
Et le Soleil chassé de l'estrade & du Dais,
Va faire ses presens, au quartier des Valets.
Chose étrange & bizarre, obligeante Duchesse,
Ces vains adorateurs de la vaine richesse,
Qui par tout veulent voir luire l'or à leurs yeux,
L'or qui n'est que le marc de la clarté des Cieux,
Ne sçauroient supporter ce globe de lumiere,
Qui de tous les metaux est la source premiere.
Diray-je qu'on fait tour de travers à la Cour?
Qu'on s'y leve de nuit, qu'on s'y couche de jour?
Que les hommes menteurs jusques dans leur vesture,
Ne sont du haut en bas, qu'abus & qu'imposture?
Une jupe aujourd'huy, jusqu'au genouïl leur pend;
Une aisle de moulin sur leur soulier s'érend;
Sous des cheveux d'emprunt leur visage se cache;
Leur marcher est rompu d'vne double rondache;
Et j'attends que demain, si la mode y consent,
Leurs mains prendront la botte, & quiteront le gand;
Leurs testes se verront de leurs chausses coëffées;
Leurs jambes de leur poil se verront étoffées;
Et leurs talons bien-tost laissant les éperons,
Comme ceux de Mercure, auront des aislerons.
Tous ces maux que je compte, & tous ceux que je laisse,
Se trouveront legers, vertueuse Duchesse,
Si nous les comparons avec l'impieté,
Dont l'air fut à la Cour de tout temps infecté.
La Foy, les Sacremens, la Loy, les Evangiles,
Ne sont au Courtisan que fables inutiles.
Le Palais est son Temple, & les Dais sont ses Cieux;
Il porte là son culte, il trouve là ses Dieux:
Mais des Dieux comme luy, sujets à pourriture,
Quoy qu'au dehors brillans, & couverts de dorure.
Aussi pourveu qu'il ait son Paradis chez eux,
Sans pretendre plus haut, il se tient bienheureux:
Et tout ce qu'on luy dit du celeste Royaume,
Ne passe en son esprit, que pour vn vain phantôme,
Qui le touche aussi peu, que tout ce qu'il entend,
Du Royaume d'Alcine, ou du Palais d'Atlant;
Et de tous ces Païs, que les faiseurs de songes,
Ont bastis à credit, sur le fonds des mensonges.
De tout temps on l'a dit, il fut vray de tout temps,
La pieté n'est pas de la suite des Grands,
Et la premiere fois que pour estre connuë,
Elle prit d'vn beau feu la forme dans la nuë,
Ce fut dans le desert, & non pas dans la Cour,
Que ce feu merveilleux se découvrit au jour.
Encor ne fut-ce pas au faiste d'vne Palme,
Que se prit ce feu la flame pure & calme:
Ce ne fut pas au bras, ni d'vn Pin sourcilleux,
Ni d'vn Cedre de corps & de reste orgueilleux;
Ce fut à la blancheur d'vne épine rampante,
Que s'alluma sans venir son ardeur innocente.
La pieté naist donc, non pas dans vn Hostel,
Où l'homme se croit estre au dessus du mortel:
Non pas dans vn Palais, où la foule importune,
D'vn tas d'ambitieux adore la Fortune;
Mais dans vn lieu secret, & du monde écarté,
Où la pure innocence, & l'humble pauvreté,
Austeres dans la vie, & dans l'habit modestes,
Preparent la matiere, à ses ardeurs celestes.
Il est vray que le Ciel fait grace quelquefois:
Il a des feux d'élite, & des Ames de choix:
Il sçait nourrir le Lys au milieu des épines:
Il sçait produire l'or dans le limon des mines;
Et jadis son esprit, à tout faire puissant,
Tira d'vne fournaise vn air rafraischissant;
Et fit pour trois enfans, du feu de Babylonne,
Une pourpre innocente, vne illustre Couronne.
Le mesme esprit peut bien suspendre l'action,
De l'air, qui dans la Cour a mis l'infection;
Et munir contre luy, quelques Ames de marque;
Comme l'est aujourd'huy nostre jeune Monarque:
Comme le sont encor deux Astres que la Cour,
A receus du climat où va mourir le Jour;
Deux Reines qui toûjours serviront de modelles,
Aux pieuses non moins, qu'aux sages & qu'aux belles:
Et qu'on mettra toûjours, au rang de ces grands feux,
Qui sont en tout païs serains & lumineux.

Le privilege est rare, & de peu de personnes,
Qui n'ont point sous le Ciel d'assez dignes Couronnes,
Semblables à ce Fleuve, en Grece si vanté,
Qui jaloux de son onde & de sa pureté,
Passe à travers la Mer, sans prendre d'amertume,
Et sans charger ses flots de gravier, ni d'écume.
Mais ce Fleuve est vnique, il n'a point de pareil,
Depuis l'Inde, où commence à naistre le Soleil,
Jusqu'à cét Espagnol, dont la vague dorée,
Par honneur l'accompagne en sa couche azurée.
Et le nombre est petit, de ceux qui comme vous,
Favorisez du Ciel, d'vn esprit fort & doux,
Peuvent vivre à la Cour, sans se tacher des vices,
Enfans de la grandeur, & Suivans des delices.

CARTE DE LA COUR.

LETTRE IV.

Cette Carte est nouvelle & singuliere : Mais la Cour representée en cette Carte, n'est ni singuliere, ni nouvelle. Ceux qui ont quelque connoissance des Cours étrangeres, ou qui ont veu les anciennes dans l'Histoire, pourront témoigner qu'on n'a voulu faire icy le plan d'aucune Cour en particulier.

TELERIE, en ce temps, que vos jeunes années,
Au gré de la Fortune & des Graces tournées,
Vous font autour d'vn cercle de clarté,
Vn tissu de felicité :
Et que de vostre sage Pere,
L'Estoile avec éclat, luit sur nostre Hemisphere :
Souffrez qu'au lieu de l'encens & des fleurs,
Dont vous parfume vn peuple de flateurs,
D'vne adresse soigneuse, & d'vne main fidelle,
Je vous trace en ces Vers, vne Carte nouvelle,
Sur laquelle reglant tous vos pas à la Cour,
Vous puissiez tenir sans détour,
Les droits sentiers, qui menent à la vie,
Que par dessus le Temps, & par dessus l'Envie,
Le Ciel reserve à ceux, que les prosperitez,
Du train de la Vertu n'auront point écartez.

La Cour est vn païs de plaisirs & de peines :
D'incertaines douceurs, d'amertumes certaines.
Là, les vrais maux, & les faux biens,
Sont vnis de secrets liens :
On ne peut là cueillir, que sur des precipices,
La trompeuse moisson des frivoles delices :
On ne peut là monter qu'en descendant :
On n'y peut gagner qu'en perdant.
Pour y jouir de la fumée,
Que donne à ses Suivans la vaine Renommée ;
Pour y faire vn moment de lueur & de bruit,
Il faut suer le jour, il faut trembler la nuit ;
Pour attirer sur soy les yeux de la Fortune,
Amante, aux fots, comme aux sages, commune ;
Il faut ramper devant elle à genoux :
Il faut baiser ses pieds, & ployer sous ses coups.
Sous l'émail le plus gay des plaines les plus vertes,
De malignes herbes couvertes,
De leurs contagieux poisons,
Corrompent les presens des plus belles Saisons :
Et souvent où l'on croit cueillir vne Anemone ;
Où l'on croit prendre vn fruit, dans le sein de Pomone ;
On met la main sur des serpens,
Qui sous les fleurs en cachete rampans,
Sans delay font payer, avecque leur morsure,
D'vn supplice reel, vn plaisir en figure.
Dans vn païs si dangereux,
Qui sera le sage, ou l'heureux,
Qui n'en connoissant point la Carte,
Dés la frontiere ne s'écarte ;
Si quelque guide adroit, & des routes instruit,
De bonne foy ne le conduit ?
Ayez donc, TELERIE, agreable l'adresse,
Que je donne à vostre jeunesse ;
Et suivez constamment de l'œil & de l'esprit,
Le sentier qui vous est tracé dans cét écrit.
La Nature & la Foy veulent que dés l'entrée,
De cette perilleuse & plaisante contrée,
Sur leur rapport, vous teniez asseuré,
Que ce Païs si beau, si pompeux, si paré,
A vous, comme à tour autre, est vn lieu de passage,
Où vous avez à faire, ou court, ou long voyage,
Selon le temps, qui vous est limité,
Par le Maistre des Temps, & de l'Eternité.
Cherchez avecque soin, voyez parmi les traces,
De tant de glorieuses Races,
S'il est là demeuré quelqu'vn de ces grands Rois,
Qui pousserent si loin le bruit de leurs exploits.
S'il est là demeuré quelqu'vne de ces Reines,
Qui mirent tant de cœurs, tant d'esprits sous leurs chaînes ;
Qui virent tant d'Amours, comme insectes volans,
Courir à la lueur de leurs regards brûlans.

Mais

Mais sans aller chercher plus avant dans l'Histoire,
Celles dont nostre temps a perdu la memoire:
Sans nommer la d'Estampe, & la Valentinois,
Qui le Pere & le Fils soûmirent à leurs loix:
La charmante Verneuil, & la belle d'Estrée,
Reines du plus grand Roi, qu'ait veu cette contrée,
Ne sont plus que dans des Portraits,
Dont la poudre & les ans ont corrompu les traits.
Les vieux Ormes des Tuilleries,
Jadis les Confidens de leurs Galanteries,
Ont veu soixante fois leur teste refleurir,
Autant de fois ont veu leur feuillage mourir,
Depuis que la noire Fourriere,
Qui prepare à chacun sa demeure derniere,
D'vne couleur mortelle à toute autre couleur,
Sous le marbre fatal leur a marqué la leur.
Voyez donc, sage Telerie,
Comme il vous faut conduire en vne Hostellerie.
Où, selon que le veut le Sort du Genre humain,
Vous entrez aujourd'huy, pour en sortir demain.
Que vostre premier soin, de quoy que l'on vous flate;
De quelque or qu'à vos yeux le logement éclate;
Soit de vous tenir libre, & de vous avertir,
Que tost ou tard, il vous faudra partir:
Que dans vne immuable & celeste contrée,
Où la Nuit, & la Mort n'eurent jamais d'entrée,
Une Cour vous attend, où de pompeux Hostels,
Destinez à loger des Princes immortels,
Luisent d'eternelles matieres,
Dont il ne vient dans nos minieres,
Que cette crasse lourde, & ce mare precieux,
Dont les Avares font leurs Dieux.
La route qui conduit à cette Cour celeste,
N'a rien de perilleux, moins encor de funeste:
Vous n'aurez ni torrens, ni mers à traverser,
Ni precipices à passer:
Et quand il vous faudroit aller par ces montagnes,
Qui de Fleuves de souffre inondent les campagnes,
Par ce Vesuve, & par ce Mont-Gibel,
Qui sont les soûpiraux du bucher eternel;
Les plaisirs sont si grands, & la gloire est si pure,
Qu'on a dans ces Palais de divine structure,
Qu'il n'est point de peril, point de peine à souffrir,
A quoy, pour aller là, vous ne deussiez courir.
La seule loy pourtant, qui vous est imposée,
Est de marcher toûjours en personne avisée,
Loin des chemins fangeux, où se pourroit gaster,
L'habit que vous devez sans soüillure y porter.
Il n'y va que des Tourterelles,
Des Ames pures & fidelles;
Que des Ermines, des Esprits,
Dont la blancheur s'égale à la blancheur des Lys.
Les Esprits de Vautour, qui de chair se nourrissent,
Et dans leurs ordures pourrissent,
Dans de sales cachots confinez à l'écart,
A ce lieu de bonheur jamais n'auront de part.
Vous aurez en tout âge vne Ame toûjours pure
De toute mortelle soüillure,
Si vous pouvez vous obliger au soin,
De porter vos pas toûjours loin,
De certaines Maisons fatales,
Qui paroissent d'abord augustes & royales;
Et ne sont en effet, que gistes malheureux,
Non moins aux vrais plaisirs, qu'aux Vertus dangereux.
L'Artifice à l'entrée avecque l'Imposture,
Loge dans vn Chasteau d'étrange architecture.
Là, de la cime au fondement,
Tout porte à faux, tout se dément.
En vain la face en est éclatante & pompeuse,
Son éclat éblouit, & sa pompe est trompeuse:
Par tout le feint s'y void, pour le vray supposé:
Pierres, marbres, metaux, tout est là déguisé:
Et tout ce qui se fait ailleurs par la Nature,
Est là l'effet de la Peinture.
Les hostes de ce logement,
Raffinez en déguisement,
Autant de fois y changent de visage,
Qu'ils y changent de personnage:
Et les grands comme les petits,
Toûjours masqúez, & toûjours travestis,
Dans le plus serieux des plus hautes affaires,
Comediens jurez, perpetuels Faussaires,
Depuis le front, jusques au cœur,
Ne sont que plastre, & que couleur.
Aussi publiquement on y fait marchandise,
De masques plus menteurs, qu'il n'en vient de Venise;
On y tient de pleins cabinets,
De fausse bienveillance, & de plus faux bienfaits:
Et comme tout s'y dit, tout s'y void en figure,
La voix mesme a là sa teinture;
Et jusques au moindre regard,
Rien ne s'y fait qu'avecque fard.
Les Professeurs en Alchimie,
Tiennent là leur Academie:
La Nation des Basteleurs,
La Communauté des Mouleurs,
Les Vendeurs de pommade, & les Faiseurs de plastre,
Les Tailleurs d'habits de Theatre,
Et tous les Corps des Charlatans,
Habiterent là de tout temps.
Pour vous faire fuir ce lieu de tromperie,
Il vous suffira Telerie,
D'apprendre que la bonne Foy,
Du veritable Honneur, fait le plus pur alloy;

Que le plus doux concert, la plus juste harmonie,
Est celle de la langue avec l'esprit vnie:
Que de la souveraine, & divine Beauté,
Le premier trait nous vient avec la Verité:
Que le mensonge est vne tache,
Que nulle pommade ne cache:
Et que la piperie est de l'art des Valets,
Et des joüeurs de Gobelets.
La folle Vanité, d'enflure toûjours pleine,
Toûjours vuide de sens, loge aprés dans la plaine.
Le Vent regne en toute saison,
Haut & bas dans cette Maison.
Mille giroüetes dorées,
A tourner toûjours preparées,
D'vn bruit aigre & confus, qui suit leur mouvement,
Font retentir le bastiment.
Il ne s'y void ni base, ni colonne,
Qui ne soit creuse, & ne resonne.
Tous les marbres, pour peu qu'on y porte la main,
Se font oüir, comme ailleurs fait l'airain.
Il n'est pas jusqu'aux troncs, il n'est pas jusqu'aux roches,
Qui n'y soient ou tambours, ou cloches:
Le plus bas souffle y devient haute voix:
L'herbe est langue aux jardins, la feuïlle l'est aux bois:
Et les Salons, les Chambres, les Portiques,
En paroles, non moins qu'en couleurs, magnifiques,
Par l'importun babil de leurs divers Echos,
En chassent bien loin le repos,
Tandis que tant de bruits, les testes étourdissent,
De fumée à longs traits, les cerveaux se remplissent:
Elles se font avecque de l'encens,
Tantost plus fort, tantost plus doux aux sens:
On ne void là que cassoletes,
Pleines d'esprits d'Oeillets, d'extraits de Violetes:
On n'y void que sachets farcis,
De gomme d'Arabie, & de poudres de prix:
Matieres à nourrir les fumeuses migraines,
Des restes vuides & malsaines.
Il s'y void des jardins, qui semblent des tableaux,
Tant le vert en est gay, tant les fruits en sont beaux:
Mais tout ce fruit, toute cette verdure,
N'est que tromperie, & qu'enflure:
La montre du vert decevant,
Se change sous le premier vent:
Et le fruit imposteur, aussi-tost qu'on y touche,
Devient cendre en la main, & souffre dans la bouche.
On entend là force Grillons:
On y void force Papillons:
Les vns ravis de leur musique vaine,
A se chanter, se mettent hors d'haleine:
Et les autres, pareils à de volantes fleurs,
Du lustre & de l'éclat étourdis amateurs,
Tournent sans choix, leur esprit & leur aisle,
Par tout où leur paroist quelque lueur nouvelle.
L'avanture du Grec, autrefois si vanté,
Qui devint amoureux de sa propre beauté,
Plus d'vne fois le jour est là renouvellée,
Par quelque teste écervelée,
Qui sans rival, & sans sujet s'aimant,
De soy-mesme se fait la joye & le tourment.
Par fois sur les bassins, par fois sur les rivages,
Où le cristal coulant sert de fond aux images,
Ces bizarres Amans, d'eux-mesmes affollez,
De l'esprit & des yeux à leurs ombres collez,
Vn vain tribut de vœux, sans succés leur adressent;
Du geste, de la voix, du regard les caressent.
Le Zephyr enjoüé de leurs plaintes se rit,
Et pour s'en divertir, à l'Echo les redit.
Là cependant les vns, de feux secrets languissent;
Les autres de souci jaunissent;
Et tous sans mouvement, sur les ruisseaux panchez,
Paroissent, tant ils sont à se plaire attachez,
Des ombres, qui sur le rivage,
A d'autres ombres font hommage.
La Vanité Dame de cét Hostel,
D'vne estrade superbe élevée en Autel,
Tous les matins reçoit de cent guirlandes,
Et d'autant de bouquets, les legeres offrandes.
Tour à tour cent Flateurs l'encensoir à la main,
De mensonges musquez, de fables douces plein,
Luy presentent les sacrifices,
De leurs vœux, & de leurs services;
Tandis qu'à peine son orgueil,
Luy permet de payer leur culte d'vn clin d'œil.
Autour d'elle, au lieu de peintures,
Des miroirs enrichis de brillantes bordures,
Luy sont d'autres muets flateurs,
Qui sans voix, à son gré menteurs,
La changent à ses yeux, sans rien changer en elle,
De vieille, la font jeune, & de vilaine, belle.
Je passe ses habillemens;
Je ne dis rien de ses ajustemens;
Je ne parle point des Boutiques,
Où des peuples entiers d'Artisans domestiques,
Travaillent sans repos, les nuits, comme les jours,
A luy preparer des atours.
La Mode bizarre & changeante,
De tout ce grand peuple Intendante,
Des caprices de son cerveau,
A toute heure fournit quelque dessein nouveau.

Par fois la robe, & d'autre fois la jupe,
Toute la nuit sa resverie occupe:
Aujourd'huy la couleur, & demain la façon,
Luy sera le sujet d'vne longue leçon.
Cependant pour agir, selon qu'elle consulte,
Tout est en feu, tout en tumulte,
Et le travail suivi de l'embarras,
Fait cent testes gemir, & suer deux cens bras.
Prés de la Vanité, le Luxe a sa demeure:
De l'vne à l'autre on va, sans détour, à toute heure:
Un petit bois qui n'a que de l'ombre pour fruit,
Par vne sombre allée à couvert y conduit.
Tous les tresors de l'Art, tous ceux de la Nature,
Sont en materiaux, sont en architecture,
Dans cét orgueilleux bastiment,
Où tout luit jusqu'au fondement.
Des montagnes de marbre ont fourni leurs entrailles,
A la structure des murailles:
Et des minieres d'or, des troupeaux d'Elefans,
Aux lambris ont fourni leurs veines, & leurs dents;
Les richesses du Nil, & celles de l'Hydaspe,
Y luisent en pavé de porphyre & de jaspe:
Et le butin de l'Inde, où commencent les Jours,
La dépoüille de celle, où se borne leur cours,
Dans les Salons, dans les Chambres éclate,
En Buffets de vermeil, en cabinets d'agate.
L'appareil de l'ameublement,
Cette pompe en rien ne dément:
La richesse & l'art s'y confondent,
Et les façons aux étoffes répondent.
Diray-je qu'en cette Maison,
Tout se trouve hors de la saison?
Et soit desordre, ou privilege,
L'Hyver y void des fleurs, & l'Esté de la neige?
Diray-je que pour y fournir,
A des repas qu'vne heure doit finir,
On fait venir des mets d'vn autre Pole:
On épuise les mers, la campagne on desole:
On défait par la flame, on détruit par le fer,
Les Nations des bois, & les Peuples de l'air:
Diray-je qu'on y void des deserts domestiques,
Des Pais en Jardins, des Forests en Portiques;
Et des carrieres en Rondeaux,
Pour recevoir des Fleuves en jets d'eaux?
Chose étrange à conter, & plus étrange à croire,
Qu'vn corps de quatre pieds ose affecter la gloire,
De remuer les fondemens,
Et l'assiete des Elemens:
D'offusquer l'air des entreprises foles,
De ses immenses tours, de ses superbes moles,
Pour donner à sa vanité,
Un espace moins limité:
Que pour estre tout seul au large dans le Monde,
Ses logis, à l'étroit mettent la terre & l'onde:
Et que sa fin au bout de tant de frais,
Soit de pourrir entre deux ais!
Autant que vous pouvez desirer d'estre heureuse,
Vous devez, Telerie, autant estre soigneuse,
D'éviter en toutes saisons,
L'vne & l'autre de ces Maisons.
Pourriez-vous bien avoir la pitoyable envie,
De mettre tout le fruit d'vne si belle vie,
A vous charger de rubans, & de nœuds,
A consulter sur des coins de cheveux,
A vous tenir jour, & nuit occupée,
De soins que se pourroit donner vne Poupée,
Si quelques soins pouvoient estre du choix,
Des restes de plastre & de bois?
Penseriez-vous qu'vne aune de guipure,
D'vn raisonnable Esprit fust la digne parure?
Et que trois onces de filer,
Avec art tortillé sur le tour d'vn collet,
Vous deussent conduire à la gloire,
Des Heroïnes de l'Histoire?
D'autres Estoiles, d'autres feux,
Que des moûches, & que des nœuds,
Doivent faire le Diadéme,
D'vn front purifié par les eaux du Baptesme.
N'est-il pas, d'autre part, aussi cruel que vain,
D'épuiser de travail, vn tiers du Genre humain;
De consumer les Siecles, & les Races,
En tours, en dômes, en terraces;
Et mesler dans vn bastiment,
Le sang des Peuples au ciment;
Pour faire vne ombre precieuse,
A quelque reste ambitieuse,
Qui n'estoit qu'ordure devant
Que la faveur l'eust mise au vent;
Et que la Fortune abusée,
De ses couleurs l'eust déguisée?
Mais est-il de la Loy, qui veut que le Chrestien,
A son frere indigent, fasse part de son bien,
De s'engraisser d'Oiseaux, venus d'vn Ciel étrange;
De Poissons habitans de l'Oronte, ou du Gange;
De Monstres renommez par les morts des Chasseurs,
Et les naufrages des Pescheurs;
De dissoudre en ragousts, de reduire en gelée,
La Perle avec l'Ambre meslée;
Et de laisser encore à des Laquais,
De quoy faire d'autres banquets?
Tandis qu'on void mourir les Communes entieres,
Le long des grands chemins, devenus cimetieres:
Que les Meres sur leurs enfans,
Expirent l'herbe entre les dents:

Que les arbres mesme gemissent,
Sous lesquels, de besoin, les familles perissent?
Est-il de cette sainte, & charitable Loy,
De porter en bijoux le revenu d'vn Roy,
Tandis que la campagne en friche,
Ne preste rien au pauvre, & ne rend rien au riche?
Mais à quoy bon chercher hors de vostre Maison,
Du conseil, & de la raison,
Depuis que la Faveur, par la Vertu conduite,
De vostre sage Pere a suivi le merite,
La Modestie, & la Frugalité,
Ne l'ont point encore quité.
La mesure qu'il tient en sa forme de vie,
N'atteste point les yeux, n'attire point l'envie:
Rien que de simple dans son train;
Dans sa famille rien de vain;
Et ce qu'vn emporté chercheroit dans la montre,
Son Esprit retenu dans l'ordre le rencontre.
Aussi ne void-on pas en dorures chez luy,
Le sang, & la sueur d'autruy.
On n'y void point le butin des Provinces,
En meubles enviez des Princes:
Moins encore y void-on le sale gain des Prests,
En bagatelles de grands frais.
Tout son éclat, & toute sa dépense,
Sont d'esprit, & d'intelligence:
Et le bon sens joint au bon sentiment,
Est sa suite par tout, & son ameublement.
Que c'est vne Vertu bien haute, & peu commune,
D'estre si continent auprés de la Fortune,
Qui rente plus, qui donne plus d'amour,
Que toutes les Beautez, qu'on adore à la Cour!
Rome nous vante en vain son illustre Fabrice,
Pour vn sage purgé de luxe, & d'avarice.
Il fut sobre en vn temps, que les Seigneurs Romains,
Beschoient la terre de leurs mains:
Et que tout leur regal, aprés vne bataille,
Estoit d'vne citrouille, & d'vne gousse d'aille.
Mais d'estre temperant, où l'or coule à ruisseaux,
Et se peut puiser à pleins seaux:
De ne se laisser point entraîner par la foule,
Qui se precipite, où l'or coule:
Et de se garantir de la corruption,
Qui vient du luxe, & de l'ambition,
Où des gens inconnus, qu'vn soudain coup de roüe,
A levez de l'orniere, & tirez de la boüe,
Ont comme le Soleil, à changer de Maisons,
Autant de fois que de Saisons;
Où des Valets sortis de la Cour des Cuisines,
Plus riches que les Rois, chez qui naissent les mines,
En tresors superflus, en meubles somptueux,
Ont le Mexique & le Perou chez eux:
C'est porter plus loin la Sagesse,
Qu'elle ne fut jamais, à Rome, & dans la Grece:
C'est donner des Patrons à la Posterité,
Qu'on n'a pas de l'Antiquité.
Le celebre Palais de la Galanterie,
Qui suit l'Hostel du Luxe, est celuy, TELERIE,
Qu'il faut fuir avecque plus de soin:
Et qu'il est dangereux de voir mesme de loin.
L'air en est infecté, l'ombre en est pestilente:
Les vents y sont souffrez, & la terre puante:
Et la plus seraine clarté,
Pour peu qu'elle en approche, y perd sa pureté.
Aux fenestres pourtant, & sur le frontispice,
De ce dangereux edifice,
On ne void que festons, & que chapeaux de fleurs,
Que bouquets de toutes couleurs:
Et dans vn Escusson, qui regne sur la porte,
Et qu'avec vn Satyre, vne Syrene porte,
Deux flambleaux passez en sautoir,
De la Reine du lieu, la puissance font voir.
Tout le Palais n'est que boüe épaissie,
Et par le temps, comme marbre durcie:
Mais avecque tant d'art le tout est composé,
Et de tant de couleurs, de tant d'or déguisé,
Qu'il n'est point ailleurs de structure,
Ou plus rare en Architecture;
Ou plus riche en ces ornemens,
Qui font l'ame, & l'esprit des plus beaux Bastimens.
Dans les voûtes, & sur les frises,
Il ne se void qu'amoureuses devises,
Que chiffres, & cœurs enlacez,
Et de traits brûlans traversez.
L'aiguille n'a tracé dans les tapisseries,
Ni le pinceau le long des galeries,
Que les divers evenemens,
Que la Grece menteuse attribuë aux Amans.
Ce qui se lit dans les Metamorphoses,
Du changement de la couleur des Roses:
La Fable des premiers Roseaux,
Qui sous le bras de Pan naquirent prés des eaux:
Celles des Fleurs, celles des Plantes,
Qui furent autrefois de fameuses Amantes;
Y sont à ceux, qui font là leur sejour,
Des argumens, & des leçons d'amour.
La montre des Jardins répond à l'imposture,
De la trompeuse Architecture.
Tout ce qu'elle promet de beau,
N'a de beauté qu'vne apparente peau.
Le goust souffré que retiennent encore,
Les fruits qu'on void, sur le Lac de Gomorrhe,
Est naturel à tout le fruit,
Qui dans ce Jardin se produit,
D'vn terroir sec, & meslé de bitume,
Qui toûjours brûle, ou toûjours fume.
Comme si c'estoit peu, de la mauvaise odeur,
Rien n'y vient qui ne soit venimeux jusqu'au cœur:

Et du faiste jusqu'aux racines,
Les arbres les plus beaux, y sont armez d'épines.
On n'y void pas, comme par tout ailleurs,
L'innocence alliée aux fleurs:
Elles y sont toutes empoisonées,
Et d'aiguillons toutes environnées;
Mais d'aiguillons qui piquent en brûlant;
Et qui portent au cœur vn feu secret & lent,
Qui de veine en veine serpente,
Et fait de tout le sang, vne flame coulante.
Le centre du Parterre est vn large rondeau,
Qui par divers conduits, au loin répand son eau;
Elle n'est ni tribut des prochaines collines,
Ni tevenu des montagnes voisines:
Elle est des pleurs, de ces foux malheureux,
Que le monde appelle Amoureux.
La Fontaine en tout temps se void environnée,
De cette Nation à pleurer destinée:
Et l'eau qui de leurs yeux à longs filets descend,
A petit bruit dans le rondeau se rend.
Certains Enfans aislez, qui se plaisent aux larmes,
Laissant au bord, leurs flambeaux, & leurs armes,
S'ébatent là, quelquefois à nager,
Et d'autres fois à se plonger.
L'eau qui leur sert de bain, leur sert encore à boire:
Ils aiment d'en puiser dans leur carquois d'y-voire:
Mais jusqu'à s'enyvrer, en vain ils en boitoient:
Jamais pourtant ils ne s'en souleroient.
Deux carreaux de Soucis, deux autres de Pensées,
Brûlantes quelquefois, & d'autres fois glacées,
De bordures de Houx alentour herissez,
Et jusques au Bassin poussez,
Sont arrosez des eaux de la Fontaine,
A rais de bord, de larmes toûjours pleine.
Ces Soucis ne sont pas de ces Soucis dotez,
Des cheveux de Clitie encore colorez,
Dont avec tant de soin, chez nous Flore se pare,
Quand pour la visiter le Soleil se prepare.
Ceux-là mis sur la teste, ou portez sur le sein,
Y laissent le venin, dont leur esprit est plein:
Il n'est point de cerveau si fort, qui ne se rende,
Aux vertiges que cause vne telle guirlande:
Il n'est point de cœur si bien fait,
Qui ne soit entamé d'vn semblable bouquet.
A ces Soucis piquans, si l'on joint les Pensées,
Tristes, noires, embarrassées,
Que les Amours Jardiniers de ce clos,
Soit de jour, soit de nuit, cultivent sans repos:
Si l'on joint la melancolie;
D'où par boutons se produit la folie:
Si l'on joint les chagrins, les ennuis, les regrets,
Qui viennent là, sans soin, comme sans frais:
Vous jugerez assez, s'il est de la prudence,
Pour ne point alleguer icy la conscience,
De s'exposer aux peines, dont l'Amour
Tourmente sans pitié, ceux qui suivent sa Cour.
Cependant au mépris de la prudence humaine;
Cette Cour fut toûjours, & sera toûjours pleine.
On n'y distingue point les âges, ni les rangs:
On y void les vieillards, meslez aux jeunes gens:
Et jusques dans les galeries,
Jusqu'à la basse-court, jusques aux écuries,
Le logis est toûjours si plein de survenans,
Que souvent on y void les riches & les grands,
Faute de mieux, coucher sous les soupentes,
Et dans les cabinets reservez aux Suivantes.
Mais cette Fontaine de pleurs;
Ces carreaux d'épineuses fleurs,
Et ces fruits infectez de bitume, & de souffre,
Ne font pas tout le mal, qu'en ce Palais on souffre.
De deux ruisseaux que le bassin répand;
L'vn à vingt pas de là, par sa pente se tend,
Sur le cercle denté d'vne machine ronde,
Qui se meut haut & bas, à la chute de l'onde.
On void là les Amans entraisnez quelquefois,
Car les Amans sont gens de peu de poids,
Par le courant de l'eau, tomber sur cette roüe,
Qui les porte en tournant dans vn fossé de boüe;
D'où relevez aussi legerement,
Et replongez d'vn mesme mouvement,
Plongez, & relevez, ne vont par leur torture,
Que de l'ordure au vent, & du vent à l'ordure.
L'autre ruisseau qui coule avecque moins de bruit;
Est dans vne Forge conduit,
Où des Amours de mine affreuse,
De peau noire & brûlée, & de teste crasseuse;
Travaillent à forger des fers,
D'étoffe, & de façon divers.
Entre leurs marteaux, & l'enclume,
L'air d'alentour d'étincelles s'allume,
Tandis qu'à longs traits les Soûpirs,
Vents tout autres que les Zephyrs,
Donnent vie, & force à la braise,
Dont se nourrit le feu de la fournaise.
Des fers que font ces Amours forgerons;
Les vns sont courts, les autres longs.
La matiere en est differente;
Il en est de legere, il en est de pesante;
Les vns sous la lime polis,
Sont de dorures embellis:
Et les autres chargez de crasse,
N'ont que la rudesse, & la masse.
Mais les obscurs, & les luisans;
Les legers comme les pesans;
Et les polis aussi bien que les rudes,
Font du tourment, & sont des servitudes.
Qui que ce soit, qui s'en charge vne fois,
Ne le fait point, sans gemir sous leurs poids;
Et sans que son ame serrée,
Et de leur étrainte vlcerée,

Verse son sang par les conduits du cœur,
Entre la honte, & la douleur.
Non loin de là, des loges detachées,
Et dans vn coin à l'écart retranchées,
Sont des foux de cette maison,
Ou la demeure, ou la prison.
Là sont les vains Amans de l'Aube, & de la Lune,
Ces galans à grande fortune;
Ces Cephales bourrus, ces creux Endymions,
Qui jusques dans le Ciel portent leurs passions.
On les void là, quand les Estoiles,
A la nuit ont laissé leurs voiles,
Les bras rendus, & les yeux arrestez,
Sur ces lumineuses beautez,
Leur conter leur amour, les traiter de maistresses;
Leur adresser cent badines caresses;
Et leur faire porter leurs poulets par les vents,
Leurs courriers, & leurs confidents.
D'autres encore plus fantasques,
Jour & nuit à genoux devant de sales masques,
Les noircissent d'encens, les couronnent de fleurs,
Qu'ils seichent de baisers, & qu'ils mouillent de pleurs.
D'autres cervelles aussi creuses,
De leurs Singes sont amoureuses;
Et pour justifier leur choix,
Habillent ces Singes en Rois.
D'autres y sont passionnées,
Pour des cruches enfarinées,
Qui nettes de cheveux, comme vuides de sens,
Ne sont que perruque, & rubans.
Hercule en ce lieu-là, souffleté par Omfale,
Tantost d'vn éventail, tantost d'vne sandale,
Chargé d'vne quenouille d'or,
Et coeffé d'vn apretador,
Fait rouler le fuseau qu'il a pris en la place
De sa lourde, & sanglante masse.
Là les Renauds, & les Rolans,
Plus effeminez que galans,
La tresse sur la chevelure,
Et le miroir à la ceinture,
De gouttes de baume arrosez,
Et jusqu'à la voix déguisez,
Se sont rangez sous leurs Amantes,
Aux ministeres des servantes.
On void là mesme Salomon,
Et d'autres Sages de grand nom,
Se vouër à des Dieux de plastre,
D'vn culte impie, & d'vn geste idolatre,
Que leur amour a figurez,
Et leurs maistresses ont parez.
L'appartement qui suit, est de la Jalousie,
Voisine de la Frenesie:
Il prend ses jours de tout costé,
Soit du Soleil d'Hyver, soit du Soleil d'Esté:
Et de telle fabrique en est l'architecture,
Qu'il a pour chaque vent, vne large ouverture.
Mais les faux jours y font plus d'effet que les vrais;
Et les vents de traverse, y vont plus que les draits.
Prés de chaque fenestre, & de chaque vedete,
Un pied tournant, soustient vne lunete,
A laquelle vn Soupçon, commis à voir de loin,
Attaché de l'œil, & du soin,
Aussi-tost que quelqu'vn s'approche,
En donne avis d'vn coup de cloche.
D'autre part le logis de tant d'art est construit,
Qu'afin de recevoir, & de rendre le bruit;
Des niches au dehors, en coquilles dressées,
Et de longs tuyaux traversées,
Jusques au cabinet, par de secrets détours,
Portent les moindres voix, & les sons les plus sourds.
Les portes, & les avenuës,
Par des Espions sont tenuës,
Qui soupçonnent jusqu'aux Roseaux;
Jusqu'au murmure des ruisseaux:
Qui fouillent avec défiance,
Jusqu'aux ombres, jusqu'au silence:
Et poursuivent jusques aux voix,
Des Echos qui sortent des bois.
La pasle, & seiche Jalousie,
Toûjours de froid, toûjours de peur saisie,
Ingenieuse à son tourment,
Tantost preste l'oreille au vent:
Tantost la teste à la fenestre,
D'aussi loin qu'elle void paraistre,
Soit obscure ou noire vapeur,
Soit corps reel, ou corps trompeur,
Elle l'arrete, & le fait croistre au double,
Par le surcroist qu'elle y met de son trouble:
Et d'vn peu de poussiere, ou de brouillas roulant,
Son fantasque cerveau fait vn Dragon volant.
Les ordinaires exercices,
Dont la cruelle fait en tous temps ses delices,
Sont de filer de funestes cordeaux;
D'apprester des poisons, d'aiguiser des couteaux.
Afin de la porter aux tragiques vsages,
De ces sanguinaires ouvrages,
Il ne luy faut qu'vn regard sans dessein,
Qu'vn billet innocent, qu'vn mouvement de main:
Et pour vn madrigal, pour vne serenade,
Pour vn projet de promenade,
Sans distinguer, âge, sexe, ni rang,
On la verra courir au sang,
Et massacrer d'vne main de Megere,
Le Pere sur le Fils, la Fille sur la Mere.
Chez elle aussi l'on ne void qu'ossemens,
Des Amantes, & des Amans,
Executez par les Furies,
Commises à ses barbaries:
On n'entend là, dans le calme des nuits,
Que les sifflemens, & les bruits,

De leurs ombres infortunées,
Et de tout autres fers que devant enchaisnées.
Le Desespoir loge à l'extremité,
Dans vn bois des Corbeaux, & des Loups frequenté,
Sous lequel vne affreuse, & puante voirie,
Termine le Palais de la Galanterie.
On y void des corps nuds, & seichez par les ans,
Aux arbres attachez, branler au gré des vents;
Et par leur mouvement, dans l'air encore épandre,
De leurs amours éteints, la triste & froide cendre.
On y void les tombeaux de cent infortunez,
Détruits avant que d'estre, & morts sans estre nez.
Prés d'eux on void les os de leurs barbares meres,
Qui pour cacher leurs adulteres,
Ont bû le parricide, ont receu dans leurs flancs,
Le cruel aiguillon fatal à leurs enfans:
Et par vn contre-coup d'erreur, ou de justice,
Dans l'essay de leur crime ont trouvé leur supplice.
Là mesmes il s'éleve vn rocher escarpé,
Sec & nud par la teste, & par le flanc coupé,
Pareil en toute chose, au blanc rocher de Grece,
D'où tantost le dépit, & tantost la tristesse,
Jadis precipitoient les malheureux Amans,
Qui ne pouvoient ailleurs guerir de leurs tourmens.
On ne void alentour, que testes de coëffures,
Qu'habillemens rompus, que bouts de chevelures,
Que tristes lambeaux demeurez,
Des malades desesperez,
Qui de cét affreux precipice,
Sans retenuë allant de vice en vice,
Sont tombez dans l'extremité,
De l'infamie, & de la pauvreté.
Je laisse le tableau de ces sales étuves,
Où dans de moetes fours, & dans de chaudes cuves,
On ne void que des corps en sueur distilez,
Vermoulus d'vne part, & de l'autre pelez:
Que des spectres rongez d'vlceres,
A qui le fer, & les cauteres,
N'ont laissé que des os de siroines couverts,
Pour le cercueil, & pour les vers.
Cette Peinture, TELERIE,
Est celle du Palais de la Galanterie:
Et si mes voeux sont exaucez,
Si vous suivez les pas que l'on vous a tracez,
Si vous prenez l'adresse, & la conduite,
Des Vertus qui toûjours vous ont si bien instruite,
Jamais vous ne verrez cét infame Palais,
Que dans l'ébauchement, qu'icy je vous en fais.
Outre que vous avez des patrons domestiques,
Illustres entre les Pudiques:
On ne manque pas à la Cour,
D'autres patrons exposez au grand jour.
Telle Artenice fut, telle encore est Julie,
De tous les ornemens des Vertus embellie;
Telles d'autres encor, dont le nom respecté,
D'aucun sinistre bruit jamais ne fut gasté:
Telles sur toutes sont, deux divines merveilles,
Deux Reines qui n'ont point, ni n'auront de pareilles.
On vous alleguera vous mesme quelque jour,
Et vous pourrez servir d'exemple à vostre tour.
Sur le faiste d'vne montagne,
Qui semble de son poids accabler la campagne,
Dans vn superbe, & vaste bastiment,
La folle Ambition a pris son logement.
La cime sourcilleuse en va jusqu'à ces nuës,
Des Demons seulement, & des Aigles connuës,
Qui portent les fourneaux, où se prepare en l'air,
La mine pour la foudre, & le feu pour l'éclair.
A la hauteur de la structure,
De tout costé répond l'Architecture.
On y void au dehors, aussi bien qu'au dedans,
Des pieces qu'on diroit faites par des Geans.
Les terrasses y sont des montagnes entieres:
Les pilastres, les murs, les voûtes des carrieres:
Tout y suit les projets, tout y tient de l'esprit,
Du fastueux Nembrot, qui jadis l'entreprit,
Sur les desseins qui luy resterent,
Quand les Peuples se diviserent,
Et les Entrepreneurs d'vne fameuse tour,
Qui devoit jusqu'au Ciel, aller prendre le jour;
Confus du chastiment, qui changea leur langage,
Abandonnerent leur ouvrage.
Il ne loge là que des gens,
Qui de pretention, & d'estime sont grands;
Qui ne resvent que des Royaumes;
Que des conquestes en fantômes:
Et chaque jour ont autour du cerveau,
Quelque Diademe nouveau.
Leurs exercices ordinaires,
Sont de dresser des plans imaginaires;
De bastir des Chasteaux en l'air;
De mettre des vaisseaux, en esprit sur la mer;
De se preparer des Theatres,
Pour s'exposer aux yeux des Peuples idolatres.
Il en est d'assez foux, d'assez presomptueux,
De se former vn Ciel, & des Temples chez eux.
Là ces Divinitez fantasques,
Sous de riches habits, & sous d'illustres masques,
Aiment à tromper les mortels,
Qui portent leur encens aux pieds de leurs Autels.
Mais la gravelle, & la colique,
Sans prendre part, à cette erreur publique,
Sous l'ornement trompeur, & sous le masque vain,
Sçavent bien distinguer ce qu'elles ont d'humain:

Et par vne recelle, & secrete torture,
Les payer de leur imposture.
Ne fait-il pas beau voir ces Dieux de l'Univers,
Les mains & les pieds de travers,
Au milieu d'vne balustrade,
Clouëz par la douleur, sur vn liç de parade,
Accompagnez de cris, & de contorsions,
Les offrandes des Nations :
Et mesler l'odeur des emplastres,
A l'encens de leurs Idolatres?
La Fortune peut tout, & regne absolument,
Dans ce superbe logement.
Qui que l'on soit, quoy que l'on sçache,
On n'est là bien venu, qu'avecque son attache:
Et sans jamais agir par avis, ni de choix,
Elle y donne au hazard, les rangs, & les emplois.
Le plus commun pour elle, & le plus ordinaire,
Est d'abatre & bastir, est de faire & défaire:
Et je ne trouve pas facile à deviner,
Ce qu'elle sçait le mieux, bastir ou ruïner.
Quelquefois d'vn amas d'argile,
Ou de bouë encore plus vile,
Elle se plaist à former vn Palais,
Qu'elle embellit, qu'elle meuble à grands frais:
Et du soir au matin, lors que l'humeur luy change,
Elle reduit le tout à sa premiere fange.
Pour faire d'autres fois montre de son pouvoir,
Sans consulter ni raison, ni devoir,
Elle charge vn Faquin tiré des écuries,
De titres & de seigneuries:
Dans les Conseils, & dans les Camps,
Elle le met à la teste des Grands:
Et deux momens aprés, soit honte, ou repentance,
D'estre venuë à cette extravagance,
Elle défait ce bizarre Heros,
Et luy remet la fourche sur le dos.
Un de ses jeux, est de mouler des bosses,
Et remplir les Parvis, & les Cours de Colosses.
Elle en fait de plastras pilé,
Avec la bouë, & le chaume meslé,
Et quoy qu'ils soient d'obscure, & de basse matiere,
Quoy que la forme en soit irreguliere,
Les déguisemens qu'elle y met,
Les bases d'argent qu'elle y fait,
Et les mensonges des peintures,
Avec art ajoûtez à l'éclat des dorures,
Arrestent les regards, remplissent les esprits,
De leur vaine montre surpris.
Mais tantost vn coup de tonnerre,
Tantost vn tremblement de terre,
Ou la fougue de quelque vent,
De leurs bases les enlevant,
Les rejette dans la poussiere,
De leur origine premiere:
Et là par fois de nouveau ramassez,
Et dans d'autres moules passez,
De Dieux qu'ils paroissoient, de hauteur, & de mine,
Ils deviennent enfin des meubles de cuisine.
Semblables accidens abatent tous les jours,
Des plus grandes maisons les domes & les tours.
La terre quelquefois entrouvrant ses entrailles,
Avec les fondemens devore les murailles :
Et d'autres fois des Cieux, de colere fendus,
Le tourbillon, l'éclair, le foudre descendus,
Détruisent jusqu'à l'ombre, & jusques à la place,
Des moles élevez avec le plus d'audace.
Mais sans qu'il tombe rien des Cieux,
Sur ces logis audacieux,
L'Emulation, & l'Envie,
Dont par tout & toûjours, la Grandeur est suivie,
Y font autant, que les vents détachez,
Et que les feux sur leurs faistes laschez.
Ces tonnerres d'airain, ces bruyantes machines,
Qui versent tant de sang, qui font tant de ruines,
Ne vont que par la force, & par l'impression,
Que leur donnent l'Envie & l'Emulation.
Et la guerre qui tout consume,
De leurs mains prend le feu, donç elle les allume.
Les attaches du sang sont là sans fermeté;
On n'y respecte point le droit de parenté;
Et les amitiez méconnuës,
Pour phantômes y sont tenuës.
Dans la concurrence des rangs,
Les enfans de l'épaule y poussent leurs parens;
Et les parens, pour conserver leur place,
Du talon y poussent leur race.
La discorde qui regne entre eux,
Leur brûle les flancs de ses feux:
Et pour tout lien ne leur laisse,
Que les viperes de sa tresse.
Déchirez jour & nuit de ces liens mordans,
Et le cœur vlceré du venin de leurs dents,
Ils dorment aussi peu, qu'on fait dans la Galere,
Aux cris, & sous les coups d'vn Comite colere.
Le balustre, le dais, l'alcove sont des lieux,
Où les plus élevez ne dorment gueres mieux.
C'est là que le souci, le soin, & la tristesse,
Et cent autres Oiseaux d'aussi mauvaise espece
Les vns dans le duvet nichez,
Les autres sur le lit perchez,
D'autres cachez dans les moulures,
De leur bruit, & de leurs piqueures,
Chassent loin le sommeil, & la tranquilité,
Les nourriciers de la santé.
Tous ces chagrins mordans à la grandeur accourent,
Et pour la déchirer, de toutes parts l'entourent,
Comme font les Oiseaux, quand de tout vn grand bois,
Accourant à la triste voix,

Dont

Dont la Chouëte les appelle;
L'vn la pique du bec, l'autre la bat de l'aisle:
Et ceux-là mesme qui sont pris,
Ne pouvant l'approcher, l'agacent de leur cris.
Combien d'ailleurs se fourre-t-il d'épines,
Dans les étoffes les plus fines?
Combien s'engendre-t-il de vers,
Dans les draps éclatans, dont les Grands sont couverts?
Ces reptiles malins, ne respectent personne;
Ils cherchent à ronger, jusques sous la Couronne:
Ils perceut l'or comme le bois;
Et le Baume sacré n'en défend point les Rois.
Sur ce plan, jugez, Telerie,
S'il est juste que je vous prie,
Qu'autant que vous aimez l'innocence, & la paix,
Vous vous gardiez d'entrer jamais,
Dans cette Region venteuse,
Par le trouble, & le crime également fameuse.
Considerez à qu'elle ambition,
Vous doit appeller l'Onction,
Du Sang divin meslé parmi le Cresme,
Que vous receustes au Baptesme.
Les Trônes qui sont mis par tant de vains mortels,
En parallele des Autels;
Les Sceptres qui sont crus, sur la terre, & sur l'onde,
Les timons gouverneurs du grand vaisseau du Monde:
Les Empires du Gange à l'Ibere étendus;
Tous les tresors en vn tresor fondus;
Tout cela n'est qu'vne étincelle,
N'est qu'vn rayon de la Gloire eternelle.
Vous estes appellée à cette Eternité,
Où chaque Ame à sa Cour, comme sa Royauté:
Où les moindres lueurs, dont les Saints se couronnent,
Effacent le Soleil, & les Astres étonnent.
Tournez donc là vos soins, portez-là vostre cœur:
Ne perdez pas pour l'ombre d'vne fleur,
Pour l'imposture d'vn atome,
La jouissance d'vn Royaume.
Sur tout, pour vous garder sans attache à la Cour,
Ayez toûjours les yeux sur vostre dernier jour:
Souvenez-vous que dans ce court espace,
Où l'image du Monde passe,
L'herbe qu'vne heure fait fleurir,
Une autre heure la fait mourir.
Le nuage doré qu'vn vent propice éleve,
Un autre vent l'obscurcit, & le creve:
Et le vaisseau contre vn roc échoüé,
Aprés avoir sur les vagues joüé,
Devient luy-mesme de l'orage,
Le joüet aprés son naufrage.
Songez encor, que tout ce qu'ont de fleur,
Le Bien, la Gloire, la Grandeur,
Est la fleur d'vne matinée,
Que le mesme Soleil void éclose & fanée.
Que l'Abeille qui fait le rayon du plaisir,
Aprés avoir chatouillé le desir,
Devient au sein d'vne ame molle,
Un Vautour devorant, qui jamais ne s'envole,
Tant qu'il y reste, ou regret à tirer,
Ou conscience à déchirer.
Que le plaisir luy-mesme enfin n'est qu'vne goutte,
Qui seiche sur la langue, au moment qu'on le gouste:
Et qui par vne fausse, & trompeuse douceur,
Porte l'absinthe, & la mort dans le cœur.
Ainsi par la Raison, & la Foy gouvernée,
Et dans les droits sentiers de la Vertu menée,
Suivant toûjours le plan, que je viens de tracer,
Vous pourrez sans peril, & seurement passer,
De l'ombre, & des couleurs d'vne Cour temporelle,
Aux solides grandeurs d'vne Cour eternelle.

SECRET DE LONGUE VIE,

A MADAME LA MARQUISE DE LEUVILLE.

LETTRE V.

Il luy represente le vray Secret de conserver la santé de son esprit, & de son corps: & l'avertit des choses qu'elle doit éviter, & des remedes dont elle doit vser, pour avoir vne vie longue & tranquile.

Marquise aussi sage qu'illustre,
Digne du dais, & du balustre.
Si jamais la sincerité,
La bonne foy, la probité,
L'honneur, la vertu, la franchise,
Ont merité qu'vne Marquise,
Eust droit de balustre, & de dais,
Et de fauteuil dans le Palais.
Professeur d'vne Medecine,
Aussi delicate que fine,
Qui fait par de rares secrets,
Des merveilles à peu de frais.

De la part des Graces Regentes,
Et de nostre Eeole Intendantes,
Je viens aujourd'huy deputé,
Directeur de vostre santé,
Vous instruire d'vne methode,
Aisée, agreable, commode,
Par laquelle malgré le Temps,
Avant-coureur des mauvais ans,
Vous pourrez avoir vne vie,
En tout âge digne d'envie.
Le secret pour vous bien porter,
Sans desormais vous tourmenter,
A prendre Sené, ni Rubarbe,
De vos Docteurs à longue barbe;
C'est de bien purger vostre cœur,
De toute teinture d'aigreur;
De tout chagrin qui rend la bile,
Ou plus aduste, ou plus mobile:
Et de tout soin vieil, ou nouveau,
Qui peut échauffer le cerveau.
Il n'est point de climat au Monde,
Où la terre ne soit feconde,
En moissons de mauvais Soucis,
Qui mal ménagez, & mal pris,
Quelque sucre que l'on y mette,
Ont vne amertume secrete,
Qui se répandant par les sens,
Corrompt la fleur des jeunes ans,
Et fait venir avant l'Automne,
Le blanc dont l'Hyver se couronne.
Cette triste, & funeste fleur,
N'est pas d'vne seule couleur;
Elle est pasle, jaune, ou changeante,
Comme l'est la main qui la plante:
Et selon que ses jours divers,
Sont ou plus clairs, ou plus couverts,
Dans l'ame avec elle se glisse,
Ou l'infame, & jaune Avarice;
Ou le pasle, & fiévreux Amour,
Qui brusle de nuit, & de jour;
Ou cette obscure frenesie,
Que nous appellons Jalousie.
Donc avec soin vous les fuyrez,
Fussent-ils pour vous plus dorez,
Que le premier que vit la plaine,
S'éclore du corps de Climene.
Laissez les veilles aux Esprits,
Du genre des Chauvesouris:
Laissez-les aux noires Furies,
Meres des noires réveries,
Qui ne dorment pas vn moment,
Au continuel sifflement,
Que font sur leur front sans coëffure,
Les Serpens de leur chevelure.
On peut se divertir au jeu,
Pourveu qu'on n'en prenne que peu:
Et que l'on se garde d'en faire,
Une nourriture ordinaire.
Prime & Piquet perpetuels,
Poivre & ragousts continuels,
Consumant d'vne ardeur égale,
L'esprit de l'humeur radicale;
Et d'vn égal déreglement,
Détruisant le temperament,
Les fievres tierces, & les quartes.
Viennent aprés l'abus des Cartes:
Comme aprés l'excès des ragousts,
Les maux des pieds, ceux des genoux,
Les Gravelles, les Sciatiques,
Et pareils Bourreaux domestiques,
Par la Nature sont laschez,
Pour chastier les débauchez.
Est-il rien de moins salutaire,
Que d'estre toûjours sedentaire;
Et dans vn fauteuil de veloux,
Estre exposée aux mesmes cloux,
Que les malheureux, dont se jouë
La Fortune avecque sa rouë?
Quels esprits peut porter au cœur,
Un air grossi de la vapeur
De douze chandelles bruslantes,
De douze joüeuses ardentes,
Et d'autant de joüeurs fieffez,
Qui de convoitise échauffez,
Meslent en commun les fumées,
De leurs passions allumées.
Pour guerir les obstructions,
Que causent ces infections,
Vous prendrez toutes les semaines,
Six dragmes du bois de Vincennes,
Sur autant de feuilles du Cours,
Teintes aux rayons des beaux jours;
Pourveu qu'il s'en trouve de pures,
Des contagieuses morsures,
De certains insectes volans,
Armez d'aiguillons & de dents,
Qu'en vulgaire Amours on appelle;
Espece maligne & cruelle,
Dont la piqueure, & le poison,
Sont à craindre en toute Saison.
Deux livres d'air pris sur la plaine,
Voisine du lit de la Seine:
Ou pris sur la cime du mont,
Où Boulogne éleve le front,
Et mis en conserve liquide,
Avec peu de ce frais humide,
Qui tombe au coucher du Soleil,
Vous feront vn plus doux sommeil,
Que tous les extraits chimeriques,
Des chercheurs d'essences chimiques.
Tournez l'esprit, jettez les yeux,
Ou sur la terre, ou vers les Cieux;
Toutes ces beautez vegetables,
Vos rivales, & vos semblables,
Les favorites du Printemps,
Et les filles des jeunes ans:

Tontes ces beantez éclatantes,
Du Monde celeste habitantes,
Qui sont illustres, comme vous,
Et comme vous, ont l'esprit doux,
Toûjours fraiches, toûjours seraines,
Et sans remedes toûjours saines,
Ne doivent leur temperament,
Qu'au grand air, & qu'au mouvement.
L'Oranger qui meurt dans la Serre,
Se porte bien en pleine terre:
Et le Myrthe frais en plein vent,
Sous le couvert est languissant.
Les Tubereuses renfermées,
Moins belles, & moins parfumées,
Par leur tristesse & leur pasleur.
Semblent exprimer leur douleur.
Les Nymphes des eaux croupissantes,
Toûjours sales, toûjours pesantes,
Infectent le tour de leurs lits,
Des vapeurs de leurs corps pourris.
Mais celles qui dans vne eau vive,
S'égayant le long de leur rive,
Prennent librement les détours,
Que l'assiete donne à leur cours,
En toute saison toûjours belles,
En tout âge toûjours nouvelles,
Se font suivre par les Zephyrs,
Qui semblent de leurs chauds soûpirs,
Et du batement de leurs aisles,
Montrer l'amour qu'ils ont pour elles.
L'Astre pere de la Santé,
Comme pere de la Beauté,
Le Soleil, par qui toutes choses,
Du sein de la Nature écloses,
Ont la vie, & le sentiment,
On l'embonpoint & l'agrément,
Quelque riches, quelque pompeuses,
Que soient ses Maisons lumineuses,
Jamais, ni l'Hyver, ni l'Esté,
Dans vn siege d'or arresté,
N'y languit avecque les Heures,
Les Concierges de ces demeures.
Il se maintient, marchant toûjours,
De mesme train, de mesme cours,
Le long de ces vastes allées,
De feux celestes étoilées,
Où le dispensateur des Temps,
A marqué les Mois & les Ans.
Comme luy, sa belle Germaine,
Qui toute la nuit se promene,
Dans vn char émaillé d'argent,
Au dessus des toutes du vent,
Se remet par la promenade,
Quand de quelque éclipse malade,
Elle perd le jour, & le teint,
De son pasle front qui s'éteint.
Ainsi, MARQUISE, si vous faites,
Ce que font ces brillans Planetes,
Comme vous, depuis si long-temps,
Si bienfaits, & si bienfaisans:
Si comme les fleurs, dont l'Autore
Peuple le royaume de Flore,
Vous sçavez vous nourrir d'vn air,
Epuré, lumineux & clair;
Vostre santé toûjours entiere,
Vos yeux toûjours pleins de lumiere,
Vostre visage toûjours frais,
Vos desirs toûjours satisfaits,
Vostre douceur toûjuurs égale,
Vostre bonté toûjours loyale,
Vostre cœur toûjours obligeant,
Vostre esprit toûjours engageant,
Vous feront vne destinée,
Aussi longue, aussi fortunée,
Que vostre merite le veut,
Et que vostre Estoile le peut.

L'HYVER,

A MESDEMOISELLES DE RICHELIEV.

LETTRE VI.

Il fait vne description de l'Hyver, & des changemens qu'il a faits dans le petit Luxembourg: Il parle en passant par occasion de la grandeur du Cardinal de Richelieu: & monstre que les grandes Ames sont au dessus de la vanité, dont les Ames du commun sont touchées.

NYMPHES d'vn Nom le plus grand que la Gloire,
Depuis long-temps ait commis à l'Histoire,
De quelle Region de la terre, ou de l'air,
Vous peut estre venu cét insolent Hyver,
Qui sans se radoucir devant vostre DUCHESSE,
De ces lieux enchantez, l'agreable Maistresse;
Sans respecter l'Astre du grand Armand,
Qui du Ciel des Heros, luit sur ce bastiment,
Regne chez vous, aussi chargé de neige,
Que s'il estoit dans la Norvege:
Ou dans quelqu'vn de ces tristes climas,
Où le Ciel noir & froid, ne fait que des frimas?
Depuis qu'il est entré, l'outrageuse froidure,
A dépouillé vos arbres de verdure:
Le rire de leur feuïlle en larmes s'est changé;
Leur corps de glaçons s'est chargé:

Jeunes & vieux ont la teste chenuë,
Les bras ruides, l'écorce nuë.
Et les vertes Divinitez,
A qui sont des Jardins commises les beautez,
Auparavant toûjours si bien parées,
Dans leurs troncs maintenant à l'abri resertées,
Semblent dans ces logis de bois,
Avoir perdu jusqu'à la voix.
La Palissade, où Filerie,
Nymphe autrefois si belle, & si cherie,
Laissa de ses cheveux les filets ondoyans,
Changez en sions verdoyans;
Contre la loy, contre son privilege,
Quoy que jeune, est blanche de neige:
Et ce qui luy reste de vert,
Dans ses propres détours cherche en vain du couvert.
Grands & petits Cyprés, tondus en pyramides,
Sont ou courbez de glace, ou de broüillas humides:
Le Soleil engourdi ne peut les essuyer;
Bien moins encor les peut-il appuyer:
Ses rayons émoussez, & ternis de froidure,
Sont moins que rayons en peinture.
Tout ce qui receivoit l'esprit de leur chaleur,
Tout ce qu'ils mettoient en couleur,
Privé de leur fecond, & lumineux commerce,
Ou cede au vent qui le renverse;
Ou sur la tige languissant,
Semble gemir de la rigueur qu'il sent.
Au lieu que de son nom l'Amarante hautaine,
Et de ses pendeloques vaine,
Sa pourpre auparavant au Soleil étaloit,
Et sa Couronne à la sienne égaloit;
Maintenant défaite, & mourante,
Et seulement squelete d'Amarante,
Semble se plaindre, & demander raison,
Des injures de la Saison.
Les esprits de cent fleurs avec elles gemissent,
Prés de leurs corps qui se flétrisent:
Les vns à la terre attachez,
Les autres dans le buy cachez:
Et tous attendent là, que la Saison nouvelle,
A de nouveaux corps les rappelle.
Mais, où n'a point porté son insolent effort,
Ce frenetique enfant du Nort?
Il a gelé jusques aux veines,
Jusques au cœur de vos Fontaines:
Et dans leurs conduits n'a laissé,
Qu'vn corps pesant, immobile, & glacé.
Ces perles vives, & roulantes,
Qui quelquefois, comme traits jaillissantes,
Jusques au Ciel, sembloient vouloir aller,
Avecque l'or du jour, leur vif argent mesler:
Et d'autres fois mollement épanduës,
Et dans leurs lits en repos étenduës,
Sembloient prendre plaisir à former vn miroir,
Le matin au Soleil, à la Lune le soir;
D'invisibles liens maintenant enchaisnées,
Et chez elles sans mur, sans porte emprisonnées,
Ont aussi peu de mouvement,
Qu'en a le plus lourd element.
La Nymphe qui preside à toute la Fontaine,
Qui d'vne riche, & large Porcelaine,
Fournit à vos bassins tous ces ruisseaux d'argent,
A la rigueur du froid, elle-mesme se rend.
Maintenant dans sa grote elle s'est retirée,
Où de mousseline fourrée,
Sous vn habit tissu de menus joncs,
Et chamarré d'écailles de Poissons,
Se fond liquide à couvert elle serre,
Sous les tiedes vapeurs, que luy preste la terre.
L'interieur de la Maison,
N'a pas moins à souffrir de cette aspre Saison.
Le porphyre, le jaspe, & le crystal en pleurent:
L'or, l'azur, & la laque en meurent:
Une froide sueur en coule sur le sein,
Et des hommes de marbre, & des hommes d'airain:
Ces durs Enfans de la Sculpture,
Sont devenus tendres à la froidure:
Leur poil en paroist herissé,
Et leur front de rides plissé.
Dans les tableaux, les couleurs défleurissent,
Et les figures s'engourdissent:
Tout ce qu'on y voyoit de prompt, & d'agissant,
Y devient lourd, & languissant.
Icy le villageois, faucheur de la prairie,
D'vn pais de tapisserie,
Par l'excés du froid morfondu,
Demeure le corps roide, & le bras étendu.
Là le Veneur chassant dans vne plaine,
Soit de peinture, soit de laine,
Avec ses chiens, & la beste gelé,
Paroist sur la terre collé.
Dans ce rare tableau de l'Europe ravie,
L'Animal ravisseur, qui sembloit avoir vie,
Tant il avoit le front hautain,
Le regard vif, & de feu plein,
Etourdi, languissant, & morne,
Ne remuë à present, ni le pied, ni la corne.
Les fleurs, & les festons dont il estoit couvert,
Perdent leur éclat & leur vert:
L'Europe toute preste à monter sur sa croupe,
Reste immobile avec sa belle troupe:
Et l'Amour qui dés-ja faisoit signe au Taureau,
De suivre avec sa proye, & de sauter dans l'eau,
Immobile luy-mesme, & du corps & des ailles,
Pour s'échauffer, les mains, les tient sous ses aisselles.
Me croira-t-on, Nymphes, si je le dis,
Dans cette pesanteur des Astres engourdis,
Dans ce commun frisson de toute la Nature,
De tenebres chargée, & morte de froidure?

Voſtre ſage Duchesse, a ſeule de ſon cœur,
Seule de ſon eſprit, conſervé la vigueur.
Son Ame toûjours forte, & toûjours agiſſante,
N'en eſt en rien plus foible, ni plus lente:
Ce qu'elle a de l'Etoile, & de l'Eſprit d'Armand,
A bien ſceu vaincre vn autre vent,
Que celuy qui gele les arbres,
Et tire la ſueur des marbres.
On ſçait que la vertu de cét homme ſans pair,
Victorieux par tout, ſoit ſur terre ou ſur mer,
Donna tant de renom, tant d'éclat à ſa vie,
Que la Fortune meſme en conceut de l'envie.
Il luy faſchoit, que n'ayant point de part,
A ſes exploits conduits avec tant d'art,
La Vertu fuſt ſans elle, avecque la Sageſſe,
Des evenemens la maiſtreſſe:
Et que tant d'autres grands Humains,
Soit Heros Grecs, ſoit demi-Dieux Romains,
Ne s'eſtant faits qu'avec la dépendance,
De ſon bras, & de ſa puiſſance,
Le ſeul Armand de Richelieu,
Paſſant ſur le Heros, & ſur le demi-Dieu,
Euſt entrepris d'vne force nouvelle,
D'eſtre grand, d'eſtre heureux, d'eſtre vainqueur ſans elle.
Ne pouvant oppoſer à ſes nobles deſſeins,
Que des efforts injurieux & vains;
Elle voulut differer ſa vengeance,
Juſques au temps, que pour punir la France,
L'Aſtre qui gouverne ſon ſort,
De ce grand homme euſt avancé la mort.
La jalouſe auſſi-toſt, aſſemblant ſes machines,
Preparant ſes vents & ſes mines,
Penſa du grand Armand abatre la Maiſon,
Et dans ſa chute envelopper ſon nom.
Voſtre Duchesse alors, auſſi forte que ſage,
Se trouvant toute ſeule oppoſée à l'orage,
Malgré les attaques des vents,
L'vn aprés l'autre s'élevans;
Malgré l'effort de la tempeſte,
A la Fortune a tenu teſte.
Si quelque chevron détraqué,
A la ſymmetrie a manqué,
Voſtre bonne, & ſage Duchesse,
Soit par vertu, ſoit par adreſſe,
A le tout ſi bien attaché,
Que de ſa part, rien ne s'eſt relaſché:
Et que du grand Armand l'eſprit & le genie,
Entretiennent chez elle vne meſme harmonie,
Vont de meſme air, gardent le meſme train,
Que quand le timon à la main,
Second moteur de la terre & de l'onde,
Et premier Pilote du Monde,
Sous le plus juſte, & le plus grand des Rois,
De l'Europe en la France, il ſoûtenoit le poids.
Auſſi rien que de grand, rien que de magnanime,
Ne s'ajuſte à ſon cœur, n'entre dans ſon eſtime:
Et ſa vertu ſans tache, & ſans defaut,
Porte l'honneur plus loin, & les prend de plus haut,
Que ne firent jamais, celles dont la memoire,
A le plus d'éclat dans l'Hiſtoire.
Là ſe void la belle Judith,
Qui d'vn coup, tout vn Camp défit:
Là Debore vaillante & belle,
Regente du Peuple fidelle,
L'épée au poing, le harnois ſur le dos,
Pour mettre les ſiens en repos,
Marche à la teſte d'vne Armée,
Contre les Tyrans d'Idumée;
Et victorieuſe leur rompt,
Le joug des Hebreux ſur le front.
La vertu de voſtre Duchesse,
Eſt vne force ſans rudeſſe:
Et ce n'eſt pas aux graces de ſon train,
D'avoir le fer au dos, & l'acier à la main.
Elle a pourtant, cette agreable Sage,
Ses conqueſtes, & ſon courage:
Mais vn courage qui s'étend,
Bien loin de là les mers, où le Gange ſe rend:
Mais des conqueſtes ſalutaires,
A la paix, au repos des vaincus neceſſaires.
Que ſa pudeur icy à mon zele fait tort!
Que je voudrois pouvoir violer vn accord,
Qui veut qu'à la Vertu, je faſſe violence,
Et l'étouffe par mon ſilence!
Encore vne Vertu qui doit porter ſon fruit,
Juſques où le Soleil ſort du ſein de la nuit.
Preſtez icy l'oreille, heroïque Duchesse,
Souffrez qu'avec reſpect, ma voix je vous adreſſe;
Et que je vous faſſe ſçavoir,
Quelle eſt la regle du devoir,
A quoy vous eſtes deſtinées,
Vous autres que le Ciel, au bas Monde a données,
Pour l'enrichir, & mieux, & plûtoſt de vos biens,
Que le Soleil ne l'enrichit des ſiens.
Vous devez par tout vous étendre,
Et par tout vos bienfaits épandre;
Comme la grande mer, qui ſans diſtinction,
De climat, ni de nation,
D'vne largeſſe égale embraſſe les rivages,
Des païs cultivez, & des païs ſauvages.
Les Peuples, qui de froid ſous le Nort ſont gelez,
Et ceux qui ſont de chaud, ſous la Ligne brûlez:
Ceux qui ſont les premiers éclairez de l'Aurore,
Quand de ſes rais naiſſans l'hemiſphere ſe dore;
Et ceux que le Soleil, quand le ſoir l'obſcurcit,
De ſes rayons mourans, vers le Tage noircit;
Tous ſe tournent vers vous, & vers les autres Ames,
Pareilles comme vous, à ces globes de flames,

Qui toûjours bienfaisans, & toûjours lumineux,
Attirent les desirs des humains aprés eux.
Mais aussi devez-vous, Duchesse sans seconde,
Pour l'honneur de vos jours, pour l'exemple du Monde,
Estre bien au dessus de la timidité,
De celles, qui de peur d'entrer en vanité,
Marchent toûjours de longs voiles chargées;
De silence, & de nuit sont toûjours ombragés;
Cherchent la solitude, affectent le secret;
Et souffrent le jour à regret.
Jamais la vanité ne fut, sage Duchesse,
Des grandes Ames la foiblesse.
Où vit-on jamais que le vent,
Au dessus des Cieux s'élevant,
Par vn prodige étrange à la Nature,
Causast aux Astres de l'enflure?
Les Cedres, dont les flancs du Liban sont chargez,
Se virent-ils jamais par des mouches rongez?
Et jamais le gravier arresta-t-il la course,
De ces Fleuves regnans, qui sont grands dés leur source?
Voyez d'ailleurs, que ce n'est qu'en luisant,
Que le Soleil est bienfaisant:
Que le feu n'est plus feu, quand il est sous la cendre;
Qu'il luy faut de l'air pour s'étendre:
Qu'vn fleuve qui se cache, est vn fleuve perdu,
Fust-il d'vn bout du Monde, à l'autre répandu:
Et que les Vertus inconnuës,
Et dans l'obscurité, dans le secret tenuës,
Hors du grand jour, & loin du bruit,
Sont des plantes de peu de fruit.
Et puis n'est-il pas de la gloire,
Du grand Armand, l'honneur de nostre Histoire;
D'apprendre à tous, qu'on étend de son bien,
L'Empire de l'Eglise, & le Monde Chrestien?
Que sa genereuse Heritiere,
Suivant la charité, marchant à sa lumiere,
Bien loin de s'attirer des regards envieux,
Par le superbe abus d'vn luxe ambitieux,
Jusques dans vn Monde barbare,
Des sujets à la Foy prepare;
Et fournit du sien, à la Croix,
Que l'on porte aux Syriens, aux Perses, aux Chinois.
Nymphes, qui dans le sein de vostre chere Tante,
Avez le sort si doux, & l'ame si contente;
Quel encens pouvez-vous brûler?
Quelle victime aux Graces immoler,
Qui de tant de bienfaits égale le merite,
Et de vos dettes vous acquite?
Les meres perles dans la mer,
Sous les vents qui tombent de l'air,
Sous les flots qui roulent l'écume,
Toûjours dans la tourmente, & parmi l'amertume,
Ne laissent pas de fournir de leur lait,
Qui des pleurs de l'Aube se fait,
La nourriture aux perles filles,
Qui se forment dans leurs coquilles.
Ainsi dans son Palais, des Vertus habité,
A la Nacre argentée égal en netteté,
Vostre Tante, à la perle en pureté semblable;
Comme pour vous en soins, elle est incomparable,
D'vn amoureux & tendre sentiment,
Contribuë à vostre aliment,
Un extrait aussi doux, vne essence aussi pure,
Que la puisse fournir le sein de la Nature:
Et malgré l'amertume, & le trouble des flots,
Chez elle vous avez honneurs, biens, & repos.
Les Graces mesme, & les Muses chez elle,
Vous font vne escorte fidelle:
Tost ou tard la Fortune elle-mesme en sera,
Et sa vertu vous le regagnera.
Voyez pour ces bienfaits, pour cette bienveillance,
Jusques où doit aller vostre reconnoissance;
Et souffrez qu'achevant, je cede à la Saison,
Qui saisit jusqu'à ma raison;
Et de ses glaces inhumaines,
A gelé jusqu'au feu qui couloit dans mes veines.

GUIRLANDE IMMORTELLE,
A MADEMOISELLE D'AGENOIS.

LETTRE VII.

Il luy presente vne Guirlande faite de la main des Muses, & composée de fleurs du Parnasse, qui ne sont point sujetes aux injures de l'air, & sont les mesmes en toute saison.

Nymphe au nom d'Agenois, que l'illustre Duchesse,
Qui fait du Grand Armand refleurir la sagesse,
Soûtient de son exemple, & sur ses pas conduit,
A la Sphere eternelle, où la Vertu reluit.

Aujourd'huy qu'on a veu, venir à vostre feste,
Les Heures sœurs du jour, la guirlande à la teste,
Et que de ses cheveux meslez avec ses rais,
L'Aube vous a tissu de lumineux bouquets;
Souffrez qu'avec les fleurs, qui naissent du Parnasse,
Un cercle de ma main, sur vostre front se fasse:
Elles vous pareront, vous les embellirez:
Du feu de vostre Esprit vous les purifirez:
Et malgré les Saisons aux graces si cruelles,
Les graces sous la vostre, en seront eternelles.
La Rose la premiere offre pour estre à vous,
Un teint noble & modeste, vn air pudique & doux:
Elle s'est à vos yeux d'épines desarmée,
Du souffle des Zephyrs elle s'est parfumée;
Et si-tost que ses feux sur vous éclateront,
Aprés vous par essains, les Amours voleront.
De sa robe à fond d'or, la Tulippe hautaine,
Si vous la recevez, en deviendra plus vaine,
Que si l'Aube en paroit l'habit des nouveaux jours,
Quand brillans & pompeux, ils rentrent dans leur cours.
De Flore & du Printemps la fleur avant-courriere,
Prendra de vous l'esprit, l'odeur, & la lumiere:
Et belle des beautez que vous luy donnerez,
Ne fleurira qu'autant que vous l'éclairerez.
Le Lys noble & royal, le noble & beau Narcisse,
L'vn de l'autre rivaux, en cét heureux office,
Feront à qui sur vous, de plus loin se verra,
A qui de plus d'argent, de plus d'or brillera:
L'vn prisera ce rang, plus que toutes les marques,
Qu'il donne & qu'il reçoit sur le front des Monarques:
L'autre par vn plus juste, & plus beau changement,
Cessera de s'aimer, & sera vostre Amant.
Sans regret le Jasmin, cette Estoile musquée,
Verra de vostre teint sa blancheur offusquée,
Et le jaune Souci, sans regret ostera,
Son amour au Soleil, & vous le donnera.
La Violete mesme, à qui la modestie,
Fut avec la douceur, par Flore departie,
Glorieuse d'entrer dans vn si riche atour,
Voudra se faire voir, & cherchera le jour.
L'Anemone jadis vne aimable Bergere,
Fiere de sa beauté, sur les bords de l'Ibere:
Et le beau Martagon, qui par elle outragé,
Fut au nombre des fleurs, avec elle rangé,
Tirant de vostre front vn surcroist de lumiere,
N'auront plus de regret à leur forme premiere:
Et paroistront au feu de ce nouvel amour,
Des rubis détachez du char qui fait le jour.
La Jonquille, l'Oeillet, l'Iris, la Campanelle,
La Flambe qui naquit du bucher d'vne belle,
Et cent autres encor, qui vous couronneront,
Laisseront le Soleil, vers vous se tourneront:
Et pour comble à ces fleurs, pour vous plaire amassées,
Cleon ajoûtera ses plus belles pensées.

DE LA VRAYE FOY,

A MESDEMOISELLES DE HAVCOVR.

LETTRE VIII.

Il les exhorte à quiter l'erreur où elles ont esté nourries, pour prendre la Religion de leurs Peres: & leur represente par diverses raisons & divers exemples, que sans la vraye Foy il n'y a point de salut. Il a plu à Dieu que l'Aisnée de ces deux illustres personnes, ouvrist les yeux à la Verité, & se fist enfin Catholique.

Rare couple de Sœurs, que tout le Monde admire,
Que dans la saine Foy, tout le monde desire,
Ne verray-je jamais le jour tant souhaité,
Qui renouvelle en vous, cette pure clarté,
Dont l'Ange qui preside au Sacre du Baptesme,
Sous l'eau du saint lavoir, vous fit vn Diademe?
Ne sera-ce jamais, que je verray vos yeux,
Dessillez aux rayons que vous offrent les Cieux,
Reconnoistre l'erreur, qui de sa nuit obscure,
Détruit en vous la Grace, & gaste la Nature?
Je veux que dans vos corps, je veux qu'en vos Esprits,
Tout ce qui peut charmer, sans épargne soit mis;
Je veux que les Vertus par les Graces menées,
Se soient dés vostre enfance, à vous suivre adonnées:
De quoy vous servira d'avoir plus de vertu,
Que les Prudes de Rome autrefois n'en ont eu?
De quoy d'avoir l'esprit de celles dont la Grece,
Dans ses Livres encor nous vante la sagesse?
Si tous ces ornemens soit d'Esprit, soit de corps,
Vous sont comme ces fleurs, dont on pare les morts?
Si vos graces sans foy, sont comme les figures,
Dont la beauté sans vie, orne les sepultures?

Vous avez de l'éclat, les Cometes en ont,
Et jettent plus de feu que les Astres ne font:
Mais sans foy, cét éclat qu'est-il que la fumée,
D'vne vapeur volante, à sa perte allumée?
Ie sçay dans quelle estime est vostre honnesteté:
Et l'eloge qu'on donne à vostre pureté:
Mais qui ne sçait combien, au Deluge perirent,
D'Hermines que les eaux hors de l'Arche surprirent?
Combien il se perdit de Moutons innocens,
Brûlez avec les Loups, dans les funestes champs,
Où des torrens de souffre, & destorrens de flames,
Ne firent qu'vn bucher de cinq Villes infames?
Pauline fut pudique, & noble comme vous:
Comme vous Zenobie eut l'esprit haut & doux:
Monime fut constante, Artemise fut sage:
Saphon eut du sçavoir, Clelie eut du courage:
Mais courage, sçavoir, esprit, pudicité,
Sans la foy, n'ont rien fait à leur felicité.
Ces Etoiles jadis dans le Monde adorées,
Et dans l'Histoire encor maintenant honorées,
Parmi nous aujourd'hui ne font que de vains noms:
Ne font dans les Enfers, que de tristes charbons,
Que des serpens de feu soufflent de leur haleine,
Et que la Mort nourrit d'vne eternelle peine.
Ayez donc d'autres soins, prenez vn autre but,
Que celles-là n'ont pris, pour aller au salut.
Ne vous abusez point d'vn vain nom de constantes:
Le meilleur est pour vous d'estre au rang des prudentes.
Est-il quelque maison que vous ne quitassiez,
Est-il quelque vaisseau d'où vous ne sortissiez,
Pour vous sauver du feu, pour eviter l'orage,
Pour fuir vn peril de peste, ou de naufrage?
Fust-ce vn Palais des mains de quelque Atlant basti,
De tresors, de beautez, de plaisirs assorti,
Plus riche, & plus pompeux, que le Palais qu'Alcine,
Fonda de jaspe fin, couvrit d'agate fine:
Fust-ce vn vaisseau conduit par des Amours rameurs,
Bordé d'orfevrerie, & couronné de fleurs,
Comme l'estoit celuy qui mena Cleopatre,
Vers l'Empereur Romain, qui fut son idolatre.
Encor quitteriez-vous, & Palais, & vaisseau,
De crainte de mourir sur la terre, ou dans l'eau.
Et pour vous garantir d'vn eternel supplice,
Vous ne sortirez pas d'vn mauvais édifice,
Qui tombe d'vne part, de l'autre est découvert,
Qui n'est qu'vn coupe-gorge, aux assassins ouvert?
Vous ne quitterez pas, pour fuir le naufrage,
Un vaisseau composé d'vn bizarre assemblage,
Qui n'a point de Nocher, ne connoist point de port,
Qui flote au gré du vent sans boussole, & sans Nort?
Mais en quoy craindriez-vous de passer pour legeres?
Seroit-ce en revenant à la Foy de vos Peres?
Seroit-ce en retournant à l'Eglise, où leurs os,
Avecque leur memoire, ont vn heureux repos?
En honorant la Croix, que jadis ils planterent,
Sur l'infidele front des Croissans qu'ils dompterent?
Le changement est bon, & mesme glorieux,
Quand il nous pousse au bien, quand il nous porte au mieux.
Sous la main du Sculpteur l'or change de figure:
Il reçoit des beautez qu'il n'a pas de nature:
Le marbre en se changeant, se taille & se polit:
En se changeant, le bois se peint, & s'embellit:
C'est par le changement que la terre est feconde:
Que le Soleil d'Avril fait refleurir le monde:
Et tout ce qu'a de beau, l'vn & l'autre Element,
Ambre, perles, metaux, se fait par changement.
Les Cieux tout grands qu'ils sont, se changeront eux-mesmes:
Les Planetes auront de nouveaux Diademes:
Leurs cercles enrichis de plus brillans rayons,
Seront plus lumineux, que nous ne les voyons:
Et tous les autres corps nettoyez de leur crasse,
Prendront vne autre assiete, & changeront de face.
Et nous-mesmes alors divinement changez,
Des liens de la mort pour jamais dégagez,
De lumiere nourris, revestus de lumiere,
Et libres des defauts qui suivent la matiere,
Jouïrons dans le Ciel d'vne felicité,
Qui n'aura point de fin hors de l'Eternité.
Sages & nobles Sœurs, avisez de bonne heure,
Quelle en ce changement sera vostre demeure:
Et pensez qu'on ne peut trop tost se preparer,
A prevenir vn mal, qui doit toûjours durer.

DU JEU,

A MADAME D'ORADOU.

LETTRE IX.

Il represente les inconveniens du Jeu; la perte que l'on y fait du Temps; le peril où l'on s'expose d'y perdre l'eternité, & les desordres qui en arrivent: & enseigne quelles regles il y faut garder, que la santé, la conscience, & le bien mesme, n'en souffrent point de prejudice.

DORALIS, en ce temps, que tout le Monde jouë,
Et qu'on n'entend par tout, que le bruit de la rouë,
Que sourne à l'aventure, & d'vn branle incertain.
Le Sort dispensateur de la perte & du gain:
Souffrez qu'en peu de traits, & d'vn crayon facile,
Je vous trace vne Regle, aussi courte qu'vtile,
Sur laquelle le Jeu de methode arresté,
Et selon les devoirs, & les droits limité,
Retienne l'harmonie, & garde la mesure,
Que la Vertu demande, & que veut la Nature.
Je sçay que vostre Esprit égal & moderé,
Dans le juste milieu, s'est toujours resserré:
Et que vostre raison vous tendant tout office,
D'adroite gouvernante, & sage directrice,
En cecy, vous n'avez, qu'à suivre ses avis,
Comme toûjours en tout, vous les avez suivis.
Mais chacun ne sçait pas avec tant de justesses,
Se rendre à la raison, ni suivre ses adresses.
Combien en connoist-on, qui sont à redresser,
Sur les alignemens que je vay vous tracer?
Et puis, quelle est sur terre, ou la Preude, ou la Sage,
Qui n'ait besoin d'avis, pour l'estre davantage?
De tous les reglemens à prendre sur le Jeu,
Le premier, DORALIS, est de jouër fort peu.
Mais le plus court sans doute, & le plus salutaire,
A qui voudra du Jeu franchement se défaire;
Est de rompre avec luy, sans jamais renouër,
Pour plaisir, ni pour gain, qui rengage à jouer.
Il est certes étrange, & je ne puis entendre,
Comment la Mort cherchant par tout à nous surprendre,
On peut de sens rassis, & d'vn front bien serain,
Jouër sous le couteau de sa funeste main.
Quel si fou criminel, aux yeux de la Justice,
Au pied de l'échaffaut dressé pour son supplice,
Sous la main du bourreau prest à l'executer,
Eut la pensée au Jeu, devant que de monter?
Il est vray, DORALIS, la Mort inévitable,
Et non moins qu'aux sujets, aux Rois inexorable,
Toûjours à vostre dos, soit de jour, soit de nuit,
Le fer haut à la main, sans relasche vous suit.
Montez-vous en carrosse? avec vous elle monte,
Sans qu'à son front pelé le vostre fasse honte.
Allez-vous chez la Reine? elle entre avecque vous,
Sans craindre des Huissiers les rebuts, ni les coups.
Estes-vous de festin, de nopce, d'assemblée?
L'importune qu'elle est, sans demeurer troublée;
Du bruit que fait le luxe, & qui suit l'embarras,
L'horologe à la main, mesure tous vos pas.
En visite, à l'Eglise, en chambre, à la campagne,
Elle est vostre suivante, elle est vostre compagne:
Et contre vostre sein, son fer sombre tourné,
N'attend, que de frapper, le signal soit donné.
De quelque bastion que l'Arsenal vous couvre;
On meurt à l'Arsenal, comme l'on meurt au Louvre:
Et si, mille canons feroient contre la Mort,
Rangez autour de vous, vn inutile effort;
Le masque, le mouchoir, les perles, les dorures,
Seroient-elles sur vous de plus fortes armures?
Et croiriez-vous pouvoir, l'éventail à la main,
Ce qu'Hercule tenta de sa massuë en vain?
D'ailleurs, penseriez-vous avoir assez de charmes,
Pour engourdir son bras, pour amollir ses armes?
Elle est aveugle & sourde, & jamais ne se prit,
Dans les pieges des yeux, ni dans ceux de l'esprit.
Vostre Ange qui vous tient à couvert sous son aisle;
La Vertu qui s'oppose au coup de la cruelle;
Les Graces, qui pour vous luy presentent le sein,
Ne feront pas tomber le couteau de sa main.
Vous jouez cependant, sous sa fatale atteinte,
Dont avec la Vertu, les Graces sont en crainte:
Et tandis que vostre Ange, est pour vous en frayeur,
Vous avez l'allegresse, & le plaisir au cœur.
Vous direz, DORALIS, que vous estes heureuse?
Aussi devez-vous l'estre, estant si genereuse.
La Fortune a toûjours fait cas de la grandeur,
Soit de celle de l'ame, ou de celle du cœur.

Et comme sur la Mer elle aide le Pilote,
Qui sans paslir, attend la perte de la flote;
De mesme dans le Jeu, la bizarre se plaist,
A voir risquer sans crainte, & perdre sans regret.
D'autre part, estant femme, & quoy que l'on en die,
Aimant vne Ame douce, autant qu'vne hardie;
Elle ne peut avoir de dureté pour vous,
Dont le cœur est si tendre, & l'esprit est si doux:
Et l'on croira toûjours malaisé, qu'elle évite
Les Graces qui par tout, marchant à vostre suite,
Soit de force ou de gré, luy font tomber des mains,
Le favorable sort qui dispense les gains.
Mais voyez, DORALIS, si toutes ses finances,
Qui font tant de desirs, qui font tant d'esperances,
Quand ses coffres seroient dans les vostres vuidez,
Pourroient vous raquiter, du temps que vous perdez:
De ce bien si roulant, si prompt, si volatile,
Et des biens d'icy bas, le bien le plus vtile.
Si nous avions appris l'art de fixer le temps;
De donner de l'arrest & du poids aux momens;
Si nous avions en main, aveque nos journées,
Les ressorts inconnus dont elle sont tournées;
Nous pourrions, DORALIS, joüer en seureté;
Sans hazarder le fonds de nostre Eternité.
Mais le temps, cét Oiseau si viste & si volage,
Jamais ni ne fut pris, ni ne fut mis en cage.
Filets, pieges, paneaux, on a beau luy dresser;
Du leure & de la voix, on a beau l'amorcer;
Il passe, DORALIS, & jamais ne s'arreste,
Ni sur aucune main, ni sur aucune teste.
D'ailleurs, tous les momens à nos jours destinez,
Par vn ordre précis, nous estant assinez,
Comme vn mobile fonds, pour éteindre les dettes,
Que nos débordemens, que nos pechez ont faites;
Est-il d'vn homme sage, & d'vn esprit bien sain,
Qui n'a point de garant, d'estre jusqu'à demain,
De perdre en non-valeurs, & pour des bagatelles,
Dequoy se racheter des peines eternelles?
Et perdre sur le tour d'vne carte, ou d'vn dez,
Les biens que sur sa foy son espoir a fondez?
De combien pairiez-vous, à vostre heure derniere,
Le pouvoir d'allonger d'vn pas vostre carriere?
De combien voudriez-vous acheter vn moment,
Pour revoir vostre compte, & faire vn plein paiment?
Et ce sont ces momens, dont la perte fatale,
A tous les deux partis des Joüeurs est égale:
Heureux & malheureux, joüant sur mesmes frais,
Perdent vn bien qui passe, & ne revient jamais.
Icy, vous me direz, que je suis trop severe:
Que je parle d'vn air, & d'vn ton de vieux Pere:
Et vous charge, en ce point, de plus d'austerité,
Que n'en peut supporter l'humaine infirmité.
Vous pourriez dire encor, que ces Beautez luisantes,
Pudiques comme vous, comme vous bien-faisantes,
Qui le cours de la nuit éclairent de leurs feux,
Dans leur salon d'azur, ont leur bal & leurs Jeux.
Un autre ajoûtera, que ces Ames aislées,
Qui gouvernent sur nous les Spheres étoilées,
Ont pour se divertir, durant ces longs efforts,
Les concerts que leur font des Sirenes sans corps.
Dira-t-on point encor, que ces riches Figures,
Qui brillent à nos yeux, dans ces hautes structures,
Lions, Taureaux, Beliers, Centaures, & Poissons,
Et cent Signes divers d'assiete, & de façons,
Aux Esprits directeurs de ces voûtes roulantes,
Sont comme des Echets de formes differentes,
Qui servent quelquefois, à leur relaschement,
Dans le train d'vn si juste, & si fort mouvement?
Ces raisons, DORALIS, sont raisons figurées;
Et de traits fabuleux sur le faux colorées.
Mais sans faire venir des couleurs de si loin,
Il doit suffire icy, d'alleguer le besoin.
Je l'avouë, il est vray, l'infirmité demande,
Qu'aprés vn long effort, la Vertu se debande;
Et le tendre tissu dont se font les ressorts,
Qui servent au concert de l'esprit & du corps,
Ne se peut conserver, sans quelques intervales,
De mouvemens égaux, & de pauses égales.
Ces pauses, DORALIS, ont leurs temps, & leurs points,
Qui veulent de mesure, aux devoirs estre joints;
Et c'est par ces devoirs, & sur cette mesure,
Que la Vertu donnant le tour à la Nature,
Sans débaucher l'esprit, ni rompre ses accords,
Le Jeu remet les sens, & délasse le corps.
Pour atteindre à ce but, quiconque aura l'envie,
D'alleger par le Jeu, les peines de la vie,
Le prendra comme vn sel, qui se prend sobrement;
Et n'en vsera pas jusqu'à l'accablement.
Tout excés est chargeant, dans l'vsage des choses:
On peut estre étouffé sous vn monceau de Roses:
Si le vuide incommode, aussi fait bien le plein:
On meurt de trop manger, comme l'on meurt de faim;
Et le plus doux sommeil, cesse d'estre vn remede,
Si-tost que du besoin les bornes il excede.
Le Jeu, comme l'Estude, épuise la santé,
S'il est avec chaleur, jusqu'à l'excés porté:

Il seiche les esprits, qui le long des arteres,
Aux fonctions des sens prestent leurs ministeres:
Il épaissit le sang, dont la pure vapeur,
Nourrit de la jeunesse, & le suc, & la fleur:
Il change & fait tomber, long-temps avant l'Autonne,
L'or subtil & frisé, dont le front se couronne:
Et par tout où rioit la Rose jointe au Lys,
Il tire des sillons jaunissans de Soucis.
Il fait encore pis, il éteint la semence,
Du bon sens, du discours, & de l'intelligence:
Et ne laisse en l'esprit interdit & perclus,
Que des couleurs sans corps, & des termes confus.
Ces tenans de Bureau, qui n'ont pour toute affaire,
Qu'à suivre le hazard, assis dans vne chaire;
Sçavans à distinguer flux, sequence, fredon;
Ont à peine compris de quel genre est leur nom.
Docteurs sur le tapis, ailleurs mulets de somme,
Ils n'ont que l'apparence, & le dehors de l'homme;
Et reservé l'habit, la plume, & le collet,
N'ont rien, qui leur puisse estre envié d'vn valet.
N'aguere vn de ceux-là, stupide & ridicule,
Me demandoit dequoy vivoit la Canicule.
Si les Gemeaux estoient de ces Saints Innocens,
Qu'Herode fit mourir en la fleur de leurs ans.
Si, comme nostre Lune est de couleur d'yvoire,
Celle des Abyssins, & des Mores est noire:
Et d'où vint tant de sel, dont au commencement,
Furent salez les flots de l'humide element.
Cependant, DORALIS, parce qu'il a l'adresse,
De pousser d'vn cornet, deux dez avec justesse;
Parce qu'il sçait du Jeu, les secrets & les mots,
Et peut dire le passe, & le vade à propos;
Le nom qu'il s'est acquis dans les Academies,
Luy donne du credit, & luy fait des amies.
Vostre Esprit, DORALIS, est comme vn beau miroir,
Les Graces, les Vertus, se plaisent à s'y voir;
Et les Muses qui sont aussi chastes que belles,
Se plairoient bien encore, à s'y voir avec elles.
Si vous en desirez l'éclat entretenir,
Vous n'y souffrirez rien, qui le puisse ternir:
Et vous ne l'ouvrirez, qu'à de nobles idées,
Propres à l'embellir, dignes d'estre gardées.
Mais voyez, DORALIS, si ces nobles portraits,
Qui veulent des rayons si brillans, & si nets,
Vous viendront de la courte, & pesante lumiere,
D'vn stupide, pestri du marc de la matiere;
D'vn ignorant, qui n'a que de confus accens,
Obscurs à la raison, barbares au bon sens.
Seroit-il bien seant, seroit-il point dommage,
Qu'au lieu de la Vertu, qu'au lieu de son image,
Au lieu de cent crayons, de gloire colorez,
Pour vostre instruction de l'Histoire tirez;
Le fond de vostre Esprit n'eust pour toutes peintures,
Que du rouge & du noir, en bizarres figures?
Pauline, Zenobie, Artemise, Didon,
Et pareilles Beautez, jadis de si grand nom,
Dont maintenant encore au temple de la Gloire,
On chante le merite, on benit la memoire;
Vivant en vostre Esprit, luy feront plus d'honneur,
Que cent dames de pique, & cent autres de cœur.
Sur tout, défendez-vous ces veilles indiscretes,
Au rume, à la migraine, à la fiévre sujetes.
Rien n'est de plus mortel, à la fleur des beaux jours,
Et rien des jours neigeux n'avance plus les cours;
De ces jours importuns, où toute grace expire;
Où de leurs feux éteints, les yeux n'ont que la cire;
Et les esprits du sang, en catare écoulez,
Ne laissent que le marc dans leurs conduits gelez.
En cela, DORALIS, imitez vos pareilles;
Au Ciel & sur la terre, elles craignent les veilles.
Tant que l'Astre du jour regne sur l'orizon,
Les plus aimables fleurs de la belle Saison,
Soit parentes des Lys, ou parentes des Roses,
La teste découverte, & les feüilles écloses,
Etalent leurs parfums, & leur lustre à nos sens;
Et nous en font des jeux aussi doux qu'innocens;
Tandis que les Zephyrs, pour joüer avec elles,
Les batent en passant, des pointes de leurs aisles.
Mais si-tost que le jour donne place à la nuit,
Ces Zephyrs enjoüez cessant de faire bruit,
Elles ferment leur sein; & leurs testes baissées,
Se rendent au sommeil, dont elles sont pressées.
Les humides Beautez habitantes des eaux,
S'ébatent tout le jour, le long de leurs ruisseaux,
Soit avecque les joncs, qui leurs bords environnent,
Soit avec les glayeux, dont elles se couronnent.
La perle & le corail, l'ambre jaune & le gris,
Et semblables bijoux, venus de chez Thetis,
Sont de leurs petits jeux la matiere, & les gages,
Tant que le jour paroist le long de leurs rivages:
Mais à peine meurt-il, qu'on les void sous les flots,
Avec elles dormans se donner au repos.
Jamais d'vn seul moment, le Soleil ne differe,
De se jetter au lit, qu'il a sous l'Hemisphere,

Quand les Heures du soir leurs bras noirs étendant,
Rappellent vers la Mer, son arelage ardent.
Icy n'opposez point ces Beautez étoilées,
Qu'on void toutes les nuits, les testes dévoilées,
Et les rayons épars, dans leur cercle danser,
Jusqu'à ce que le jour vienne les en chasser.
Leur nuit est, DORALIS, quand le jour les efface:
Leur jour, quand le Soleil à la Lune fait place:
Et l'on void qu'à l'instant que l'aube de retour,
Retouche l'orison, des premiers traits du jour;
Dans leurs voiles d'azur aussi-tost resserrées,
Et pour se reposer, à couvert retirées,
Elles dorment autant, que le souffre le cours
D'vn logement mobile, & qui roule toujours.
En cét endroit encore, il faut que je vous die,
Que le Jeu qui déborde, est vne maladie,
Qui dissipe le temps, qu'on doit à ses besoins;
Ne laisse aucun loisir pour les plus justes soins;
Et seiche dans l'esprit, & dans le cœur supprime,
Tout le suc qui nourrit l'amitié legitime.
On renonce aux plus chers, aux plus doux entretiens,
On rompt les plus serrez, les plus fermes liens,
Le cocher le plus prompt, ne va pas assez viste,
Quand le signal du Jeu, les joueuses invite.
Et pour aller resver sur du rouge & du noir,
On laisse tout commerce, on quite tout devoir:
On se cache à l'ami, le parent on écarte,
Pour aller conrester sur des feuillets de carte.
Un cœur comme le vostre, humain, doux, genereux;
Ne met qu'au dernier rang, le commerce des Jeux,
Il veut qu'en premier lieu, la Vertu soit servie:
Et dans l'estat qu'il fait, des devoirs de la vie,
La moitié de ses soins se donne à l'amitié;
Et la devotion en a l'autre moitié.
Aussi, s'il en est crû, sur son experience,
Il n'est ni gain present, ni gain en esperance,
Qui vaille à beaucoup prés, ce que vaut l'entretien,
D'vn ami serieux, discret, homme de bien.
Il n'est point de plaisir, dont le goust ne s'aigrisse,
Si nous le comparons, au goust d'vn bon office.
Mais ce goust, DORALIS, n'est que de peu de gens,
Qui purgez de la crasse, & des abus des Sens,
Jugent tout autrement, que ne fait la Commune:
Donnent à la Vertu, le pas sur la Fortune
Et se satisfont plus de l'esprit, & du cœur,
Que de tout l'attirail que traisne la Grandeur.
Ajoûteray-je icy, que le droit des journées,
Au service de Dieu, par ses Loix assinées,
Demande que nos cœurs, nos esprits, & nos mains,
Quitent les vains emplois, & s'en donnent de saints?
Sur tout, quand les Autels, quand les parois des Temples,
Pour émouvoir nos cœurs, par de tristes exemples,
Et pour nous exciter, à vaincre nostre orgueil,
Se défont de leur pompe, & se couvrent de deüil:
Quand les funebres sons de nos cloches lamentent,
La mort du Dieu Sauveur, que les Croix representent:
Et que son sacré sang, a nos yeux épanché,
Tombe sur nostre mort, & sur nostre peché.
Quelle ame, si ce n'est vne ame de Tartare,
Ou de quelqu'autre trempe encore plus barbare,
A la voix de ce sang, qu'elle verroit couler,
Pourroit le bruit des dez, & des cartes mesler?
Il est encor des temps de rigueur, & de peine,
Où les Jeux sont cruels, la joye est inhumaine.
Ces temps sont, quand le Ciel irrité contre nous,
Prend ses yeux de menace, & sa voix de courroux.
Quand les Executeurs de la Justice outrée,
Descendus en fureur, de leur triste contrée,
Tantost sement en l'air des charbons pestilens,
Qui sans distinction brûlent petits & grands:
Tantost laschant le frein qui bride les Rivieres,
Font des Bourgs abysmez de flotans cimetieres:
Et tantost font rouler, sous leurs fleaux redoublez,
Le sang des Nations dans les Estats troublez.
Qui jouta, s'il est sage, à la lueur funeste,
Des feux noirs & fievreux dont s'allume. la peste?
Qui jouta, s'il est sobre, au bruit que font les fleaux,
Dont le Ciel offensé, bat la terre & les eaux?
Qui jouta s'il est homme, aux cris des miserables,
Ecrasez sous le poids de ces fleaux effroyables,
Qui font voler en l'air, des peuples moissonnez,
Et les membres moulus, & les chefs tronçonnez.
Le Monde est ébranlé, la Nature s'effraye,
Tout brusle d'vne part, de l'autre tout se naye;
Le fracas, le débris, la clament des mourans,
Ou du feu devorez, ou traisnez des courans,
N'offrent de tous costez, que d'affreuses images,
D'embrasemens meslez avecque des naufrages:

De concert cependant, le cornet à la main,
Trois fripons, outrageux à tout le Genre humain,
Joüront le prix du sang des malheureux qui meurent,
Et se tiront des pleurs, des autres qui demeurent.
Le Jeu doit estre net de tous dereglemens,
Soit de mauvaise foy, soit de mauvais sermens.
Il se void, DORALIS, certains filoux de chambre,
Munis de longs canons, couverts de poudre d'ambre,
Qui les cartes aux mains, au lieu d'armes à feu,
Detroussent leurs amis engagez dans le Jeu.
Vos mouchoirs, vos manchons, vos perles, vostre soye,
Ne sont pas en peril, de devenir leur proye.
Ils en veulent à l'or, & non pas aux filets,
Dont Venise & Raguse ont tissu vos colets.
Loin de vous, DORALIS, les doigts de ces Harpies;
Plus loin de vous encor l'haleine des Impies,
De ces Esprits d'horreur, & de rage emportez,
Du souffle du Dragon, de son fiel empestez,
Qui ces sermens affreux, que leurs bouches vomissent,
Infectent l'air au loin, & le jour obscurcissent.
Au lieu de la Fortune intendante des Jeux,
Vous verriez, si le Ciel vous dessilloit les yeux,
Une furie ardente & de venin livide,
Qui sur la table assise, à leurs Sabats preside.
Vous luy verriez mesler leurs cartes & leurs dez,
Souillez de son écume, & de sa dent marquez:
Et leur mettre à la main, vne corne infernale,
Aux perdans, aux gagnans également fatale;
Tandis que de concert, par de longs sifflemens,
Les serpens de son front suivent leurs juremens.
N'ayez donc point de part avecque ces Athées;
Des Estoiles seroient de leur souffle infectées:
Et de la seule horreur de leurs impietez,
Trois fois nous avons veu les Fleuves irritez,
Victorieux des ponts, des digues, des chaussées,
Entraisner en grondant les maisons renversees;
Et porter à la Mer, avecque leur débris,
Les pleurs de la campagne, & le sang de Paris.
On doit regler encor les sommes que l'on joüe;
Et ne pas exposer sur le cours d'vne roüe,
Qui se tourne aussi viste à la perte qu'au gain,
Le fonds de l'avenir, l'espoir du lendemain.
Qu'insensé, DORALIS, est celuy qui luy fie,
Le soin de sa fortune, & celuy de sa vie:
Et se fait, pour aller pauvre dans le cercueil,
D'vn tapis, vne Mer; d'vne carte vn écueil:
Là, bien loin de l'espace, où regnent les orages,
Sans vagues & sans vents, il se fait des naufrages.
On y void tout d'vn coup de puissantes Maisons,
De puissans revenus perir avec leurs fonds:
Et ce qui resistoit aux torrens de la Guerre,
Aux tempestes de l'air, aux tremblemens de terre,
Sans laisser de poussiere, & sans faire de bruit,
Frappé d'vn coup de dez, s'abat & se détruit.
Le Jeu qui vous paroist si doux, si sociable,
N'est qu'vne Beste avide, ardente, insatiable.
Et ces monts écaillez qui nagent sous les eaux,
Engraissez de poissons, avalez par troupeaux;
Ces monstres habitans de la Mer de Sicile,
L'effroyable Caribde, & l'effroyable Scylle,
Pleins de voiles, de masts, de vaisseaux devorez,
Sont de petits mangeurs, avec luy comparez.
Il épuise d'abord les ruisseaux & les sources,
Des coffres les plus pleins, des plus fecondes bourses.
Et de là se jettant sur les meubles de prix,
Il mange grands miroirs, grandes plaques, grands lits.
Son appetit croissant, il ronge argenterie,
Il consume tableaux, habits, tapisserie:
Emeraudes, rubis, turquoises, diamans,
Sont les premiers joüets de ses avares dents:
Et son infame faim, passant jusqu'à la rage,
Il avale chevaux, écurie, équipage,
Elle va bien plus loin, les Hostels, les Chasteaux,
Les parcs avec les bois, les prez avec les eaux,
Les terres à bastir, & les terres basties;
Sont comme champignons, dans son ventre englouties:
Et si sa dent pouvoit mordre sur les Estats,
Les Estats devorez, ne l'assouviroient pas.
D'autre part, quelle Loy soit humaine ou divine,
Quand le gros Jeu seroit sans peril de ruine,
Permet qu'vn homme soul, mette en vn passetemps,
Le pain, le sang, le sue d'vn peuple d'indigens?
Tandis que sous ses yeux, & presque sous sa table,
D'vn visage mourant, & d'vn ton lamentable,
Peres, meres, enfans, luy demandent en vain,
Dequoy couvrir leur honte, & soulager leur faim.
Enfin le Jeu doit estre épuré de l'ordure,
Qui souïlle sa noblesse, & la change en roture.
Il veut estre affranchi des peurs, & des desirs,
Qui meslent leurs chardons aux fleurs de ses plaisirs:
Sur toute chose il fuit l'aigreur, & la discorde,
Et ne peut rien souffrir, qui pique, ni qui morde.

Ainsi chez la celeste, & la chaste Venus,
S'il faut que sur leur foy, les Poëtes soient crus,
Les Graces pour joüer, assises auprés d'elle,
N'élevent point la voix, ne font point de querelle.
Rien d'aigre, rien d'amer, n'altere leur douceur:
Le calme est sur leur front, comme il est dans leur cœur,
Pour prix, le sort du Jeu, des perles leur assine,
Qui se peschent bien loin de la vague marine,
Dans des eaux, où l'esprit des Astres distilé,
Ne souffre rien qui soit, ou bourbeux, ou salé.
Le jour est tiede & pur, qui se plaist à leur luire:
Ses rayons temperez n'ont rien qui puisse nuire:
Et s'il est des Amours spectateurs de leur Jeu,
Ce sont Amours benins, qui ne font point de feu;
Ou le feu qu'ils leur font, est vn feu sans fumée,
Dont la flame est encor, de chaleur desarmée.
Le bruit est, DORALIS, & ce bruit n'est pas vain,
Qu'agreable en la perte, autant que dans le gain,
Vous joüez sans aigreur, comme les Graces joüent:
Et de cette vertu tous les joüeurs vous loüent.
Vostre air égal, & doux, en tous les accidens,
Retient les emportez, console les perdans:
Et cette bienseance, & noble modestie,
Que vous avez d'honneur, & de grace assortie,
Engage le hazard, tout bizarre qu'il est,
A conduire souvent le Jeu, comme il vous plaist.
On ne void point pourtant, vostre main plus ouverte,
A recueillir vn gain, qu'à payer vne perte.
Chose de rare exemple, & qui se void fort peu!
Ce Metal dominant, qui regne sur le Jeu,
Soit qu'il tire de vous quelque trait de lumiere,
Qui d'vn nouvel éclat releve sa matiere;
Soit qu'aimant le grand air, & la grande clarté,
Il se plaise à se voir chez vous en liberté,
Pour se donner à vous de tous costez se presse;
Et de vous ne reçoit, ni faveur ni caresse.
Il s'avance, il s'ingere: & sans vous presenter,
Sans luy tendre la main, afin de l'arrester,
Vous souffrez librement, qu'il suive la Fortune,
Que vous souhaiteriez estre égale, & commune.
Aussi presque par tout, traité de fugitif,
Renfermé sous la clef, & retenu captif,
Il est libre chez vous, & rend tout le service,
Qu'il doit à la Vertu contraire à l'avarice.
Il n'est rien de pareil à cette égalité,
De bonté, de douceur, de calme, d'equité.
Mais toutes ces Vertus afin d'estre eternelles,
Demandent, DORALIS, des sujets dignes d'elles;
Des sujets precieux, celestes, éclatans,
Relevez au dessus de la terre, & du Temps.
Que vous sert d'estre douce, égale, juste & bonne,
Si tout cela n'accroist de rien vostre Couronne?
Et si, sur vostre compte, à l'heure de la mort,
Tant d'articles rayez, ne sont d'aucun rapport?
Les Vertus ne sont pas du rang des Vierges foles,
Qui consument leur jours en ouvrages frivoles.
Elles ont le cœur noble, & ne vont que par haut:
Le bien qui n'est pas grand, leur est vn grand defaut:
Leur esprit & leurs mains veulent qu'on les employe,
A mettre l'or en œuvre, à travailler en soye.
Ne leur épargnez point ce precieux employ;
Faites-les jour & nuit agir sur vostre Foy:
Plus vous leur fournirez d'or, de pourpre, d'yvoire;
Et plus de leur travail, il jaillira de gloire:
Et du Trône, qu'au Ciel, elles vous dresseront,
Les rayons eternels plus d'éclat jetteront.

AVIS SALUTAIRE,

A UNE

ILLVSTRE CAPTIVE.

LETTRE X.

Il luy represente l'indignité, & la pesanteur de sa chaisne: & luy prouve par diverses raisons chrestiennes & morales, que pour son repos, pour son honneur, & pour son salut, elle doit la rompre, & se mettre en liberté.

PUISQUE vous ordonnez, genereuse COMTESSE,
Que j'aide à détacher le lien qui vous presse:
Et que je contribuë à vostre liberté,
Tout ce que peut mon sens, à mon zele ajoûté.
Soit qu'il faille couper, ou qu'il faille découdre,
Vostre Ame à tout souffrir, se doit icy resoudre:
Et vous ne devez pas, pour sauver vostre honneur,
Vous épargner le mal d'vne courte douleur.
Vostre sang, vostre nom, l'éclat de vostre race,
Qui tient entre les grands vne si haute place,
L'illustre & noble rang de vos Peres Heros,
Jadis vainqueurs sur terre, & vainqueurs sur les flots,
Ne vous permettent pas de nourrir des pensées,
Qui flétrissent l'honneur de leurs palmes passées;

Et de traisner le joug d'vne captivité,
Indigne de leur gloire, & de leur dignité.
Vostre Ayeul conquerant, sous lequel trébucherent,
Les Citez qui leur Prince, & leur Foy secouërent,
Du Cercle aux demi-Dieux, dans le Ciel affiné,
Où d'eternels Lauriers il est environné,
Peut-il voir vne chaisne, au lieu d'vne Couronne,
Sur vn cœur où son sang vit encore & boüillonne?
Hastez-vous au plustost de vous en détacher;
Fal'ust-il faire effort afin de l'arracher.
Ecoutez la raison qui vous est revenuë:
Elle s'estoit toûjours prés de vous maintenuë:
Et n'avoit point souffert, que le feu de l'Amour,
De ses noires vapeurs, vous dérobast le jour.
J'ay pû dissimuler avecque vous, dit-elle,
J'ay pû souffrir qu'vne Ame, & si haute & si belle,
Détournant quelque peu les yeux de ma clarté,
Offrist ses mains aux fers, perdist sa liberté:
Et sans considerer son rang, ni sa noblesse,
S'abaissast sous vn joug, qui n'a rien qui ne blesse.
Mais c'est assez souffert, & pour vous, & pour moy,
Secouëz ces liens, rangez-vous sous ma loy.
Un front que les Vertus de leurs dons enrichirent,
Qu'avecque tant de soin les Graces embellirent,
Où reside vn Esprit, que le Ciel prepara,
A regner sur les cœurs, si-tost qu'il l'éclaira:
Peut-il souffrir qu'vn joug, au lieu d'vne Couronne,
Qu'au lieu d'vn Diadéme, vn lien l'environne?
Quel honneur vous peut faire vn lien si pesant,
Dont l'étoffe n'a rien de beau, ni de luisant;
Qui ne vous pare point, qui n'a point de lumiere,
Qui n'est qu'vn faix obscur, qu'vne lourde matiere?
Si les Planetes sont dans leurs spheres liez,
C'est d'vn brillant tissu de rayons deliez:
Si les Etoiles sont dans leur Ciel enchaisnées,
C'est de chaisnes de jour & de feu façonnées:
Et vous de qui l'Esprit haut, brillant, glorieux,
Pourroit avec honneur, paroistre dans les Cieux,
Au lieu d'vne éclatante, & precieuse trame,
Au lieu d'vn long tissu de lumiere & de flame;
Vous traisnez en langueur des fers demi-rouillez,
Qui retors de vostre sang, de vos sueurs mouillez,
N'ont que de vos soûpirs leur merite & leurs charmes;
Et ne sont precieux, que de l'eau de vos larmes.
Encore si celuy dont vous les avez pris,
Distinguoit les Vertus, discernoit les Esprits;
S'il avoit le cœur franc, s'il avoit l'Ame belle,
Si son amour estoit genereux & fidelle:
Mais c'est vn passager qui n'a rien d'arresté,
Qu'vn mesme jour void pris, & void en liberté:
Et qui sans se tenir, où le veut le merite,
Ne roule qu'où l'instint, par sa pente l'incite:
Semblable à ces ruisseaux, qui durant vn long cours,
Ne peuvent faire vn giste, & font mille détours;
Qui Palais & deserts, sans difference embrassent;
Aux souches, aux cailloux, aux bourbiers s'embarrassent;
Et d'vn murmure égal, semblent avec leurs eaux,
Cajoller en passant les fleurs & les Roseaux.
Aussi sans discerner le Pavot de la Rose,
Il reçoit du hazard, tout ce qu'il luy propose:
Et sans deliberer sur les rangs & les prix,
On le void d'vn charbon, comme d'vn Astre épris:
Son cœur qu'il vous vantoit estre des plus fideles,
A bien dire, n'a rien de l'Amour que les aisles;
Et ces aisles l'on fait du rang de ces oiseaux,
Qui volant sur la terre, & volant sur les eaux,
Vont d'vn mesme appetit, chercher leur nourriture,
Tantost parmi les fleurs, & tantost dans l'ordure;
Se perchent sur les Pins, baissent sur les gazons;
Passent des toits dorez, aux plus viles maisons:
Et sont aussi contens, ont le cœur aussi calme,
Sur les bras d'vn buisson, que sur ceux d'vne Palme.
Rentrez donc dans le droit, & dans la dignité,
Où vous fustes jadis estant en liberté:
Ne des-honorez point la pourpre naturelle,
Qui naquit avec vous, quand vous naquistes belle:
Gardez la Royauté que le Ciel vous donna,
Quand vn de ses rayons vostre front couronna:
Les Reines de ce rang ne peuvent estre esclaves:
Leur empire s'étend sur les cœurs des plus braves;

Et vous ne sçauriez plus porter avec honneur,
La Couronne à la teste, & le joug sur le cœur.
Quoy, dans vne Maison où tant d'autres regnerent;
Tant d'autres leurs beaux noms sur les Palmes graverent;
Toute seule captive, on vous verra traisner,
Dequoy vous asservir, dequoy vous enchaisner?
Et ces Lions hautains, ces Aigles genereuses,
Qui font de vostre sang les enseignes fameuses,
N'auront pû vous apprendre à rompre vne prison,
Non moins sale à l'honneur, qu'obscure à la raison?
Mais en vain je vous presse, en vain je vous réveille:
Si la Grace avec moy, ne parle à vostre oreille;
Si les rayons du Ciel ne renforcent les miens;
Et si vous ne prenez des sentimens Chrestiens;
J'ay beau vous alleguer Grandeur, Vertu, Noblesse,
Jamais vous ne romprez la chaisne qui vous blesse.



LETTRES FEINTES, ET POETIQUES,

LIVRE TROISIE'ME.

LA NYMPHE DV DANVBE,

A LA PRINCESSE

ADELAIDE DE SAVOYE, DUCHESSE DE BAVIERE.

LETTRE I.

Elle luy donne avis du desir que toute la Baviere a de la voir; de la joye que sa venuë y apportera; des changemens qui se feront par tout où elle passera, pour luy adoucir les fatigues, & les difficultez du voyage; & de la pompe avec laquelle elle sera receuë à son arrivée.



A Vous, Royale Fleur d'vne tige Royale,
Qu'en vertus, qu'en beautez, nulle autre Fleur n'égale,
La Nymphe du Danube écrit de son grand lit,
Que le crystal soûtient, que la nacre embellit;
Et de ses nobles Sœurs, en cette Lettre envoye,
Par vn Zephyr exprés, les souhaits & la joye.
Dés-ja deux fois la Lune a terminé son tour,
Depuis l'heureux moment que l'Hymen & l'Amour,
D'vn cercle glorieux & tracé de lumiere,
Ont marqué vostre place au trône de Baviere.
Vostre portrait à peine, en ce cercle fut mis,
Qu'aussi-tost tous les cœurs s'en trouverent épris:
Les Graces à ses pieds leurs guirlandes poserent;
De feux purs & serains les Cieux le couronnerent;
Et les Astres venus à ce couronnement,
Donnerent à l'Hyver vn nouvel ornement.
Toutes choses depuis, de desir allumées,
Ont pour vous de l'esprit, sont pour vous animées.
Les sourcilleux sapins dont nos monts sont couverts,
En paroissent plus hauts, plus jeunes, & plus verts:
Et pour nous annoncer de loin vostre venuë,
Ont la teste élevée au dessus de la nuë.

Les Nymphes de nos bois, où jamais il ne luit,
Vous appellent de jour, vous appellent de nuit:
Des vallons d'alentour, les ruisseaux leur répondent:
Les echos des rochers à l'envi les secondent:
Mes flots mesme à ce bruit mollement épandus,
Du desir de vous voir paroissent suspendus:
Et malgré ce desir, portez vers la Mer noire,
L'étonnent au recit qu'ils font de vostre gloire.
Venez donc, glorieuse & Royale Beauté,
Ne craignez point l'Hyver, n'attendez point l'Esté.
Un Soleil aussi doux, aussi fort que vous estes,
Peut desarmer l'Hyver de toutes ses tempestes:
Et sans l'Astre qui fait les saisons & les ans,
Il peut appaiser l'air, & dissiper les vents.
Vos sujetes du Pò, les Filles de Climene,
Reprendront pour vous suivre vne figure humaine:
Et vous feront vn char égal aux chars des Dieux,
De l'ambre qui jadis s'écoula de leurs yeux;
Quand de l'étrange mort de leur frere affligées,
En Peupliers sur la rive, elles furent changées,
Et de tant de beautez, il ne leur demeura,
Que l'or qu'à grains fondus leur écorce pleura.
Si-tost que vous viendrez, sous vos pas la verdure,
Naistra comme elle naist sous ceux de la Nature,
Quand fertile & parée, en la belle Saison,
Elle vient étaler ses biens sur l'orison.
Les Alpes maintenant hautaines & chenuës,
S'abaisseront pour vous, & descendront des nuës:
Aux rayons de vos yeux leurs frimas tomberont;
En ruisseaux argentez leurs neiges couleront;
Et leurs superbes pins, aussi vieux que la terre,
Aussi hauts que la Sphere, où se fait le tonnerre,
De leur front devant vous de respect abaissé,
Ombrageront la route où vous aurez passé.
Là des rives de l'In, les Nymphes habitantes,
De perles, de corail, de saphirs éclatantes,
Le joug de vostre char, à l'envi subiront,
Et jusques à mes bords, par tout le traisneront.
De l'Empire Allemand les Aigles survenuës,
Volant à grande troupe entre vous & les nuës,
De leurs aisles feront, comme vn poële mouvant,
Qui vous garantira de la pluye & du vent.
Ils perdront cependant, ces Oiseaux de lumiere,
Vaincus de vos regards, l'orgueil de leur paupiere:
Et leurs yeux éblouïs, apprendront de vos yeux,
Que les feux les plus beaux, ne sont pas dans les Cieux.
Le Danube suivi d'vn pompeux équipage,
Quand vous approcherez, pour vous en faire hommage,
Sa vaste porcelaine à vos pieds posera;
La vertu de vos yeux, en or la changera;
Et cette impression penetrante & feconde,
Sur ses bords agissant, agissant sur son onde,
D'vne moële de sucre emplira ses roseaux;
D'esprits d'ambre & de musc, parfumera ses eaux;
Et de nouveaux rayons sa vague illuminée,
Ira blanchir au loin, la Mer noire étonnée.
Qu'aprés mes longs desirs, ce jour me sera doux!
Que de prosperitez me viendront avec vous!
Qu'alors, au prix de moy, la blonde Galatée,
A la Cour de Thetis, sera peu respectée!
Que la brune Doris, alors au prix de moy,
Aura peu de faveur près de l'humide Roy?
Et que la Seine aux yeux de ses Amans si belle,
Aura de jalousie, oyant cette nouvelle.
Mais plus j'attends d'honneur, plus j'attends de plaisirs,
Et plus mon cœur s'échauffe, & s'ouvre à mes desirs:
Gardez de differer d'vn jour vostre voyage:
Mes soûpirs redoublez seicheroient mon rivage:
Et les eaux de mon lit bien-tost se reduiroient,
Aux larmes, que mes yeux, de regret verseroient.
Venez donc sans delay, divine ADELAÏDE,
Suivez l'Amour qui s'offre à vous servir de guide:
Ses aisles sont ses soins, & les soins des Amours,
Volent devant le temps, & devancent les jours.

LA SEINE
A LA MEUSE.

LETTRE II.

Par cette Lettre écrite aprés la Bataille de Lens, la Seine avertit la Meuse de se soûmettre à l'Empire de la France: luy remontre la foiblesse du Lion Belgique: la fait souvenir de ses défaites: luy represente le peu de secours qu'elle doit esperer des Espagnols tant de fois vaincus, & de la Discorde enchaisnée par la vertu de la Reine Regente.

DE la superbe rive, où les Lys autrefois,
Descendirent du Ciel, sur le Sceptre François,
La Seine dans l'Europe en Lauriers si fameuse,
Ecrit sous vn Laurier, cette Lettre à la Meuse.

Dés-ja l'illustre auteur des saisons, & des temps,
Quinze fois a roulé par le cercle des ans,
Depuis le jour fatal, que la fiere Bellonne,
Fut de tes Oliviers t'aracher la Couronne:
Et que des Oliviers de tes bords arrachez,
Sur tes bords de carnage, & de meurtre jonchez,
Elle alluma ce feu, qui semble de la Flandre,
Ne devoir te laisser que la place & la cendre
Que n'as-tu point souffert de cét embrazement?
Quels ravages n'ont point comblé ton element?
Il ne va dans la Mer, que du sang de tes rives;
Toutes tes Nymphes sont prises ou fugitives:
Et toy-mesme en ton lit plein d'armes, & de morts,
A peine en liberté peux-tu mouvoir ton corps.
Moins desolé que toy, fut jadis le Scamandre,
Quand de ses jones brûlez, roulant la noire cendre,
Et tout rouge du sang de ses Troyens défaits,
A Junon courroucée il demanda la paix.
Et moins le fut encor, le fameux Trasimene,
Lors qu'en son lit fumant, se traisnant avec peine,
De Rome & des Romains abatus sur les bords,
Regorgeant il rendit le sang avec les corps.
Par tes pertes au moins, connois ton impuissance:
N'affecte point le bruit d'vne vaine constance:
Et des Fleuves heureux à mon pouvoir soûmis,
Apprens que le repos n'est que pour mes amis.
L'Endan m'a cedé l'ambre qui le couronne,
Et le droit de regner, que son pais luy donne.
Aussi mon nom vainqueur sur ses bords entendu,
A ses bords l'abondance, & la gloire a rendu:
Et le Tybre, où jadis tant de Lauriers fleurirent,
Où tant d'Arcs de triomphe aux Vertus se bastirent,
Dans le trouble commun, par moy seul en repos,
Conserve la bonace, & l'honneur de ses flots.
Ton puissant allié, le Rhin ce noble fleuve,
T'est bien de mon pouvoir, vne plus grande preuve.
Tant que par interest, ou par ambition,
Il a de mes Rivaux porté la faction:
Et contre les devoirs d'vne vieille alliance,
Du Tage & de l'Ibere il a pris la défense;
S'est toûjours vû défait, toûjours vû fugitif,
Et de Gustave enfin, grand & fameux captif,
Les bras liez au dos, & la corne froissée,
Aux pieds des Gots vainqueurs, la teste il a baissée.
Mais depuis qu'à mes loix, plus sage il s'est rangé,
Mon heureux ascendant son malheur a changé:
Et Louis ce Heros, dont la gloire est sans borne,
A rompu ses liens, a raffermi sa corne,
Et de mes étendars sur sa rive arborez,
Contre les vents du Nort ses flots a remparez.
Sur ce grand Allié qui t'invite à te rendre,
Tu ne peux mieux que luy, contre moy te défendre.
As-tu plus de fortune, as-tu plus de valeur,
Qu'vn Fleuve qui cent fois à la Mer a fait peur?
Qui du Tibre heritier, sur sa teste hautaine,
Porte parmi ses jones la Couronne Romaine?
Ce Garde de tes bords, ce Belgique Lion,
Qui retient ton esprit dans la rebellion;
De mes nobles Chasseurs, quelques efforts qu'il fasse,
N'arrestera jamais les forces, ni l'audace.
Combien de fois Gaston, combien de fois Louis,
A ses yeux estonnez, & de peur éblouis,
Ont-ils porté le fer, & le feu sur tes rives?
On-ils victorieux pris tes Nymphes captives?
Tandis que ce terrible à la teste blessé,
Et jusqu'en sa taniere à coups de traits chassé,
Dans le sang qui couloit de sa large blessure,
Sembloit devoir trouver sa derniere avanture.
Il est vray que son cœur revenu depuis peu,
Avoit dans ses regards remis vn nouveau feu.
Des rasoirs naturels, luy remparoient la bouche:
De son poil ondoyant la pompe estoit farouche:
Ses ongles plus pointus, & plus forts que devant,
S'éprouvoient sur le sable, & menaçoient le vent:
Et de sa forte voix l'effroyable tonnerre,
Faisoit retentir l'air, & tremousser la terre.
Le timide Berger à ce bruit succomba:
Le rempart de Courtray de frayeur en tomba:
Et l'effroy s'estant mis dans le cœur des Communes,
Le tumulte & le bruit en vint jusqu'à Bethunes.
Louis mon grand Chasseur, qui sa voix entendit,
Plus brillant qu'vn éclair, sur le champ se rendit:
Le combat fut terrible, & ton Brave sauvage,
Sous l'adresse ployant ployant sous le courage,
De la perte qu'il fit en la plaine de Lens,
Laissa l'herbe fumante, & les guerets sanglans.
De ses ongles rompus, & de ses dents cassées,
Par le Victorieux les pieces ramassées,
De sa juste valeur, & de tes vains efforts,
Font aux yeux des passans l'histoire sur mes bords.
Aprés cette défaite, à quoy peux-tu pretendre?
Quelles armes pourront des miennes te défendre?
Peut-estre as-tu pensé, par quelque nouveau sort,
Exciter la revolte, évoquer le Discord?

Et détourner sur moy ces Estoiles felonnes,
Dont l'ascendant abat l'ascendant des Couronnes?
Leurs regards malfaisans ont en cette saison,
Epandu par l'Europe vn estrange poison.
De ce poison fatal la Tamise infectée,
Du peuple qui la boit, a l'audace excitée:
Ses hautains Leopards du mesme mal imbus,
L'vn sur l'autre acharnez, ne se connoissent plus:
Par vne liberté furieuse & sauvage,
Jusqu'à leur propre maistre, ils ont porté leur rage,
Et le tiennent luy-mesme abatu sous le faix,
Des liens & du joug, dont ils se sont défaits.
Parthenope exposée à la mesme influence,
De l'Espagne a voulu secouër la puissance:
Son puulain quoy que maigre, & de coups maltraité,
Gourmete & caveçon bondissant s'est osté.
Et d'vn souffle commun la Discorde allumée,
Levant vn estendart de flame & de fumée,
A fait dans le païs vn ravage plus prompt,
Que n'eust fait vn torrent débordé de ce mont,
Qui de Naples voisin, sur Naples éperduë,
Vomit le souffre ardent, & la pierre fonduë.
Ces Astres de revolte à Bysance portez,
De la Mer du Bosphore ont les flots excitez.
L'orage s'est de là répandu par la Thrace:
Le barbare Croissant en a changé de face:
Et du tragique sort de son Prince affligé,
D'vn nuage de deuïl, a ses cornes chargé.
Il n'est pas jusqu'au Tage, où la saison funeste,
De la rebellion n'ait fait passer la peste.
Les membres de ce Corps si vaste & si puissant,
Qui de la fin du jour, s'etend au jour naissant,
Agitez en commun d'vn trouble populaire,
M'ont pensé délivrer de mon grand adversaire.
La Castille à ce bruit d'horreur a chancellé;
De les superbes tours les masses ont branlé;
Et ces Grands élevez, pour estre ses colonnes,
Ont par leur mouvement fait trembler ses Couronnes.
Le turbulent Esprit qui gouverne ces feux,
Evoqué par tes sorts, excité par tes vœux,
Dés-ja pour m'apporter de semblables orages,
Ses Astres mal-faisans poussoit vers mes rivages.
Mais le malin qu'il est, en vain les a poussez,
Leurs rais devant les yeux de ma Reine effacez,
Ont malgré luy perdu la fatale influence,
Qu'il avoit preparée au trouble de la France:
Et l'on a vû ces vents ennemis de ma paix,
Liez par les Vertus, par les Graces défaits,
Baisser avec l'orgueil, la teste devant elles;
Traisner en murmurant leurs languissantes aisles;
Et bien loin d'émouvoir l'orage sur mes eaux,
Faire à peine ployer la pointe des Roseaux.
La Discorde elle-mesme à ton secours venuë,
Devant Anne parut craintive & retenuë:
Elle ne pût souffrir de ses yeux conquerans,
Les rais victorieux, les regards éclairans.
Les serpens de son front, que ces regards toucherent,
Eblouïs & tremblans, contre elle se tournerent:
Et sa gorge fumante étreignant de leurs plis,
Moururent étouffez par la vertu des Lys.
Cette terrible ainsi vaincuë & desarmée,
De ses flambeaux éteints emportant la fumée,
Malgré suy la bonace à mes rives laissa,
Et dans son noir sejour confuse s'enfonça.
Ne croy pas que de là jamais elle remonte,
Pour troubler mon repos, pour reparer sa honte.
Ses serpens, de mes Lys, redoutent trop l'odeur,
Des yeux d'Anne, ses yeux, craignent trop la splendeur,
Et les Graces qui sont du Conseil de ma Reine,
Ont attaché ses bras d'vne trop forte chaisne.
Par ces Graces le fer de cét âge amolli,
Deviendra moins pesant, deviendra plus poli:
Et changeant de couleur, en changeant de nature,
De l'or du premier temps reprendra la teinture.
Sous elles à l'envi les Lauriers germeront,
Qui d'vn cercle d'honneur mes Lys couronneront;
Et sous leurs belles mains, pour enrichir mes rives,
Il renaistra bien-tost d'eternelles Olives.
Dés-ja ce noble Oiseau, qui changeant de destin,
L'Empire transporta du Tibre sur le Rhin,
Cette Aigle si guerriere, aujourd'huy desarmée,
S'est rangée à leurs pieds, ou vaincuë, ou charmée:
Et le rameau de paix, de leur main recevant,
Avecque ce rameau vers le Nort s'elevant,
Sans colere & sans fiel, par vn nouveau presage,
De la paix de l'Empire, a porté le message.
Que l'exemple de l'Aigle instruise ton Lion:
Qu'vn fier suive vne fiere à la soumission.
Ma Reine a de la grace, & du pouvoir de reste,
Pour luy faire vn lien glorieux ou funeste:
Et c'est l'arrest du Ciel, qu'aprés tout, ce hautain,
Reçoive vn joug de fleurs, ou de fer de sa main.
Flechis sous cét Arrest, Nymphe trop obstinée,
N'attens pas à ployer, que tu sois ruïnée:
Mets à profit la force & la necessité,
Et fais à ton destin joindre ta volonté.
C'est le meilleur conseil, si tu daignes m'entendre,
Qu'on te puisse donner, & que tu puisses prendre.

LE TAGE A LA SEINE.

LETTRE III.

Il luy fait part de la joye que la naissance de Monseigneur le Daufin a causée à toute la Mer, & de la feste qui se fit dans la grande salle de l'Ocean à cette nouvelle : Il fait vne description des presens qui luy ont esté envoyez de la part de toutes les Deitez des eaux : & sur la fin, il represente la tristesse que l'Infante a laissée à l'Espagne par son éloignement.

DE son lit à fond d'or, nué d'argent en onde,
Le Tage, Fleuve illustre, en l'vn & l'autre Monde,
D'vne liqueur de pourpre, & d'vn roseau doré,
Du Soleil couchant éclairé,
Ecrit à la Seine Royale,
Nymphe, que sous les eaux, nulle Nymphe n'égale;
Et qui porte l'honneur des Lys,
Au dessus des jones de Thetis;
Pour luy faire conjouïssance,
De la glorieuse naissance:
De son Daufin, le plus beau des Enfans,
Qui dés la tendre fleur de ses plus jeunes ans,
Se declare dés ja de l'œil, & de la mine,
Né de Pere Heros, & de Mere Heroine:
Et fait voir que son Astre, vn jour victorieux,
Ira plus haut, que ceux de ses Ayeux.
Nous estions, belle Nymphe, assemblez dans la Salle,
De coquilles pavée, & couverte d'opale;
Où de tous les climats, les Fleuves tous les soirs,
Viennent pour rendre leur devoirs,
Et payer leurs tributs à l'Ocean leur Pere,
Le premier Roy de l'vn, & de l'autre Hemisfere:
Quand sur les flots chenus, & roulans en relais,
Vint vn Triton Courrier, à l'humide Palais,
Qui de ta part, à la troupe immortelle,
De cét accouchement apporta la nouvelle.
Chacun d'allegresse applaudir,
Aux merveilles qu'il nous en dit:
Et tout d'vn temps mille voix éclaterent,
Que les Vents jusqu'aux bords, sur leurs aisles porterent.
Le festin fut renouvellé,
Et le Nectar à pleins pots rappellé,
De main en main, alla parmi la troupe,
Dans vne nacre en figure de coupe.
Les Daufins assemblez s'y rendirent au son,
D'vn cor de conque torse, enflé par vn Triton:
Et pour les festoyer, Doris & Cyanée,
Leur jetterent force algue, à l'ambre assaisonnée.
De la table au bal on passa;
Neptune mesmes y dansa;
Les Sirenes en corps, y firent des merveilles,
A jouër, à chanter, à ravir les oreilles.
Il ne fut pas jusqu'au Daufin des Cieux,
Qui n'en parust plus brillant à nos yeux.
Des feux nouveaux qui luy paroient la teste,
Donnerent les premiers, le signal de la feste:
Et d'autres feux, qui par tout le ceignoient,
Et l'habit de la nuit d'vn beau rouge teignoient,
Sembloient exciter les Etoiles,
A tirer l'or, & l'argent de leurs voiles,
Pour en tracer au Daufin nouveau né,
Le tissu glorieux d'vn destin fortuné.
Les Nymphes aux yeux pers, les blondes Nereïdes,
Par l'ordre du vieillard, Roy des plaines liquides,
De leurs coffres ambrez, tirerent à monceaux,
Tout ce qui naist de rare sous les eaux:
Et de leurs riches porcelaines,
Les Fleuves à l'envi puiserent à mains pleines,
Tout ce qu'elles avoient d'exqui,
Pour regaler & la Mere, & le Fils.
Ces richesses de la Nature,
Brutes encore, & sans figure,
Sont par les soins des Amours artisans,
Mises en œuvre à mesme temps.
Les vns avec leurs feux, l'or, & l'argent brunissent:
D'autres le calambour, & le sandal vernissent:
Et d'autres avecque leurs dars,
Qui s'affinent à leurs regards,
Donnent esprit, mouvement & figure,
Par vne tendre & mignarde gravure,
Au feu du rubis toûjours frais;
A l'eau du diamant, qui ne mouïlle jamais;
A l'émeraude verdoyante;
A l'écarboucle rougissante;
A cent autres pierres de prix,
Dont les vns font des jouëts pour le Fils;
Tandis que le plus grand, qui la troupe commande,
Pour couronner la Mere, en fait vne guirlande.
Tous ces jouëts nouveaux, joints à d'autres jouëts,
Qui furent autrefois travaillez à grands frais;
Et qui divers de forme, & d'vsage, servirent
Aux Enfans Heros qui naquirent,

Quand la terre plus pure, & plus proche des Cieux,
Estoit fertile en demi-Dieux;
Vous sont portez dans deux cassetes,
En riche garniture, en bois rare completes;
Où cinq presens se trouveront,
Qui vostre Cour ébloüiront:
Outre cent de moindre merite,
Dont la liste n'est pas écrite.
Un Diamant à facetes taillé,
Sur de l'or à jour émaillé:
La grosseur en est merveilleuse,
L'eau vive, nette & lumineuse;
Et c'est le mesme qui fut mis,
Au front de la Reine Thetis,
A la solemnelle journée,
De son memorable Hymenée.
Il a cela de precieux,
Qu'il épure le sens, qu'il éclaire les yeux:
Et que dés la plus tendre enfance,
Avecque la lumiere il donne la constance,
Pieces necessaires aux Rois,
Dont l'esprit est l'esprit des Loix:
Et dont la fermeté doit estre la colonne
D'vn Estat, & d'vne Couronne.
De plus, vn hochet de Ru is,
Où brillent des flames de prix,
Qui d'vn beau travail ciselées,
A l'or du manche sont meslées.
Ce rare & precieux joüet,
Autrefois pour l'Amour fut fait,
Du temps qu'encore enfant, & prenant la mammelle,
De la Beauté, sa Nourrice immortelle,
Ses tendres bras, & ses petites mains,
Ne sçavoient pas encor lancer sur les Humains,
Ces fleches de feux emplumées,
Et de chauds desirs allumées,
Qui depuis ce temps-là, par tout où le jour luit,
Ont fait tant de fumée, & causé tant de bruit.
Les Rubis du joüet ne sont pas de ces flames,
Dangereuses aux cœurs, pestilentes aux Ames:
Il est vray que l'Amour vn esprit y laissa,
Qui de ses yeux, sans chaleur y passa;
Un esprit de douceur, d'amitié, d'innocence,
Suite ordinaire de l'enfance.
L'Enfant Royal qui s'en joura,
Le mesme esprit en tirera:
Et de ce pur esprit son Ame penetrée,
A ux plus douces Vertus donnera libre entrée.
Il deviendra civil, debonnaire, gaignant;
Et plus par ses bienfaits, que ses forces regnant,
Des cœurs de ses Sujets, sans déplaire à personne,
Il couronnera sa Couronne.
De plus, pour le couvrir, vn crespe que Thetis,
Fit faire avecque soin, pour Achille son Fils.
Les Graces l'ouvrage tracerent,
D'vne trame qu'elles fileren,
De certaines douces vapeurs,
Que l'Arc-en-Ciel tire des fleurs;
Quand Iris peinte, & parfumée,
Et des rayons du Soleil animée,
Vient rendre visite aux Zephyrs,
Qui l'appellent de leurs soûpirs.
Aussi l'estoffe en est de cent fleurs figurée:
Flore en ses plus beaux jours n'en est pas mieux parée:
Et quoy qu'en sa faveur fasse le mois de May,
Jamais il ne fit rien pour elle de si gay.
Sous ce riche tissu, que les Graces nuerent;
Et leurs cheveux, au lieu d'or y meslerent,
L'Enfant Daufin tirera l'agrément,
Des esprits, & des cœurs, l'attrait le plus charmant.
Il apprendra la Science de plaire,
L'Art de se faire aimer, & celuy de bien faire;
Arts qui sur tous les Arts, appartiennent aux Rois,
Soigneux de leurs devoirs, autant que de leurs droits.
L'Art d'escrimer, l'Art de rompre la lance,
L'Art du manege, & celuy de la danse,
Ne sont pas plus les Arts, des Rois que des sujets,
Les grands sur les petits, n'ont que l'art des bienfaits.
Pour divertir le mal de la gencive,
Qui souffre, quand le temps arrive,
Que les premieres dents,
S'avancent pour prendre leurs rangs;
Un os blanc & poli, d'vne Sirene antique,
Où se conserve encor vn esprit de Musique,
Se trouvera d'vn Rubis emmanché,
Mais d'vn Rubis artistement haché;
Où trois perles Orientales,
Font trois Pendeloques égales,
Qui de leur lustre, & de leur mouvement,
Donnent à l'œil du divertissement.
Le Daufin portant à sa bouche,
L'os qui resonne, aussi-tost qu'on le touche,
Apprendra dés ses jeunes ans,
A priser la Science, à cherir les Sçavans:
Son ame deviendra juste, égale, harmonique:
Il aimera sur tout, l'Art du Vers Heroique,
Qui sçait malgré les dures Loix du Sort,
Lier les mains du Temps, & de la Mort:
Et donner aux Heros vne seconde vie,
Au dessus de la nuit, au dessus de l'envie,
Dans vne Region, où la Gloire, pour eux,
N'a que des jours serains, & lumineux.
Par là vivra toûjours, du glorieux Enée,
La memoire à jamais de Lauriers couronnée:
Par là toujours vivra l'illustre & brave Fils,
De nostre Princesse Thetis.
Un petit coup de vent détruit les Mausolées,
Les Pyramides sont par les ans éboulées:

Les Thermes des Cesars aujourd'huy ne sont plus;
Leurs Colosses sont abatus :
Des montagnes jadis mises en Colisées,
Ont esté par le Temps brisées :
Le Poëme Heroïque est le seul bastiment,
Qui subsiste eternellement.
A tant de rares gentillesses,
Diverses de façons, brillantes de richesses,
En forme d'éventail, vn plumar ajoûté,
Sera pour le Daufin de grande vtilité.
Sa poignée est d'vne écarboncle:
Deux Serpens émaillez, au bout font vne boucle :
Les plumes sont d'vn Oiseau peu connu,
Qui depuis quelques ans, deçà la Mer venu,
Laissa la vie, & le plumage,
Sur le gravier de mon rivage.
Des mousches ennemi, plus que tout autre Oiseau,
Il les chassoit sur la terre & sur l'eau:
Aprés sa mort, ses plumes en sa place,
Font encore la mesme chasse.
Ton soin sera, que le rare éventail,
Fait d'vn si beau plumage, & d'vn si riche émail,
Soit à la main d'vne Nourrice,
Sur le Royal Enfant, toûjours en exercice;
Pour garantir son visage, & ses mains,
De tous ces insectes vilains,
Soit mousches sales, & bruyantes,
Soit guespes aspres & piquantes,
Qui par essains assiegent nuit & jour,
Et lits & tables à la Cour.
On en y void de toutes les teintures,
De toutes les façons, de toutes les natures :
Et les Rois, depuis le berceau,
En sont persecutez jusques dans le tombeau.
Il en est qui les envenimment,
Des humeurs qu'elles leur impriment;
D'autres, de leur bourdonnement,
Leur font perdre l'entendement:
D'autres encore moins humaines,
Leur sucent jusqu'au sang des veines:
Et telle y vient, qui fait, le tirant tout à soy,
Un grand squelete d'vn grand Roy.
Fay donc entendre, à la sage Julie,
En l'art de plaire à tous, sur toute autre accomplie;
A qui le plus brave des Rois,
A confié son Fils, par vn si juste choix,
Que de bonne heure elle extermine,
D'autour de luy, cette sale vermine.
Qu'elle luy repete souvent,
Quand l'âge l'aura fait plus grand,
Qu'il n'est point de pire figure,
Soit dans l'art, ou dans la Nature,
Qu'vn Prince qui se void des mousches assiegé;
Et de la teste aux pieds, par des mousches rongé.
Eust-il en eét estat, la vaillance d'Hercule,
A son Peuple il est ridicule:
Et soit lance, ou Sceptre, en sa main,
N'est qu'vn épouventail, aussi foible que vain.
Qu'elle prenne le soin d'enrichir sa memoire,
Des plus fameux Tableaux étalez dans l'Histoire:
Et non de ces Portraits, sur le faux figurez,
Que le mensonge a peints, & la Fable a dorez.
Quand il ira le long des Galeries,
De vostre Louvre, & de vos Tuilleries;
Qu'elle luy montre à connoistre les Rois,
Soit du sang de Bourbon, soit du sang de Valois;
Dont l'esprit & le nom, vivent dans les peintures,
De ces magnifiques structures.
Sur tout, qu'elle l'instruise, à remarquer de prés
Les couleurs, & les traits,
Qui de son Pere embelliront l'Histoire,
Quand d'vn commun travail, les Vertus & la Gloire,
En auront fini le Tableau,
Dont le premier crayon paroist dés-ja si beau;
Il y verra le Printemps & l'Automne,
Qui de concert luy font vne Couronne,
De l'agreable joint au meur,
Et du fruit avecque la fleur.
Il y remarquera, le tendre sans foiblesse,
Sans enflure le grand, & le fort sans rudesse.
Les Graces auprés des Amours,
S'y verront en leur taille, y feront en leurs jours:
Mais Graces d'vn air Heroïque,
Mais Amours innocens, qui n'auront rien qui pique;
Et dont les feux desarmez de chaleur,
N'auront du feu que la couleur:
Semblables aux feuilles des Roses,
Sur la couche de Flore, & du Zephyre écloses;
Ou pareils à la fleur qui luit,
Aux bras du Grenadier, avant qu'elle soit fruit.
Mais quand le Prince Enfant aura l'âge & la force,
De suivre de l'Honneur la savoureuse amorce;
Il faudra luy monstrer les pas de ses Ayeux,
Dans la carriere ouverte aux demi-Dieux:
Il faudra l'exciter, sur tout, à la lumiere,
Qui jaillit dans cette carriere,
Des vestiges brillans que son Pere y laissa,
Dés la premiere fois, que l'Honneur l'y poussa.
Vestiges qui font voir, jusques où la Victoire,
Eust étendu son Empire & sa gloire,
Si Therese & l'Amour, de concert agissant,
L'vn de son feu sur les cœurs tout puissant,
Et l'autre de ses charmes,
Ne l'eussent obligé de mettre bas les armes.
Sans cela, nous allions nous soûmettre à vos Loix;
Dés-ja l'Ibere & moy, parlions d'estre François:

Et l'Espagne abatuë, estoit reduite à prendre
Le parti de se perdre, ou celuy de se rendre.
Mais les Vertus, les Graces, les Beautez,
En nous sauvant, nous ont pour vous quitez:
Therese avecque soy les a toutes menées:
Avec elle, chez vous, elles sont couronnées:
Elles regnent en gloire, avec elle, chez vous,
Sous vn Ciel plus serain, sous des Astres plus doux;
Tandis que l'Espagne deserte,
Et dolente de cette perte,
Est comme vn Jardin renversé,
Où la gresle, la pluye, & le vent ont passé.
Fay donc sçavoir à la belle Princesse,
D'où naissoit autrefois toute nostre allegresse,
Que tout est parmi nous tenebreux & confus,
Depuis que ses beautez ne nous éclairent plus.
Le Mansanare en est toûjours en larmes:
Le souvenir de tant de charmes,
Qu'en la perdant il a perdus,
Et qui jamais ne luy seront rendus,
L'entretient dans vne tristesse,
Qui passera bien-tost jusqu'à la seicheresse.
Les bouquets sont dés-ja fanez,
Dont ses bords estoient couronnez:
Et s'il en est qui fleurissent,
Ne voyant point Therese, aussi-tost ils languissent,
Et leur deuil est pareil,
A celuy des Soucis, qui n'ont plus de Soleil.
Les Amours, qui divers de poil & de plumage,
Voloient le long de son rivage,
Maintenant, comme Oiseaux, par le froid engourdis,
Au pied des Orangers gisent comme étourdis:
Ou traisnant l'aisle avecque peine,
Errent sans armes par la plaine;
Bien differens de ceux, que Madrid les voyoit,
Quand Therese les envoyoit,
Tantost porter de ses flames aux Roses,
Sous ses regards nouvellement écloses:
Tantost de sa blancheur, faire part au Jasmin,
Qui se pressoit de naistre en son chemin:
D'autres fois pour dorer l'Orange encore verte,
Tourner là les rayons, dont sa teste est couverte:
Et d'autres fois, à d'autres fleurs,
De son Esprit partager les douceurs.
De ces plaisirs, à l'Espagne il ne reste,
Qu'vn souvenir amer, & qu'vn regret funeste.
Loin de Therese, avecque tout son bien,
Elle croit n'avoir rien:
Et tout ce qui luy vient, soit de l'Inde, ou du Gange,
Où le gravier en or, l'onde en perles se change,
Tous les tresors, qu'avec tant d'appareil,
Luy prepare au Perou, le rayon du Soleil;
Arrivant à ses ports, où les vagues gemissent,
Avec le jour terni, de regret se ternissent,
N'y trouvant plus le lustre & la clarté,
Qu'ils avoient de cette Beauté,
Qui leur ostoit les restes de leur crasse,
Qui les purifioit des ombres de la masse;
Et de ses yeux, donnoit le dernier trait,
A ce que le Soleil y laissoit d'imparfait.
Mais, Nymphe, ce depart dont l'Espagne s'afflige,
Cedant au devoir qui m'oblige,
De faire avec la Mer, honneur à ton Daufin,
Le meilleur est qu'icy, ma plainte prenne fin.

LES MUSES A TROIS GRACES.

LETTRE IV.

Elles leur rendent compte de la maniere avec laquelle leur Lettre, écrite à vn de leurs Amis, aimé des Muses, a esté receuë au Parnasse: & leur expliquent les avantages qu'il y a d'avoir vn Ami de cette sorte; & les qualitez qu'il faut avoir pour les meriter.

De la fleurissante colline,
Où jamais le jour ne decline,
Où le Genie inspirateur des Vers,
Tient l'air toûjours serain, & les bois toûjours verts,
Les Muses que les Arts & les Sciences suivent,
En ces mots, pour Cleon, à trois Graces écrivent.
Douces & redoutables Sœurs,
Douces aux yeux, redoutables aux cœurs,
La Lettre qu'en commun, il vous a plû d'écrite,
Et qu'vn discret & fidele Zephyre,
De vostre part, a renduë à Cleon,
La gloire de nos bois, l'honneur de nostre Nom,
Nous oblige de reconnoistre,
L'estime que pour luy vous avez fait paroistre;
Et de vous informer des applaudissemens,
Que receurent vos complimens,
Quand il nous en fit la lecture,
Sous vne tonne de verdure,
Où pour l'entendre estoient venus,
De la Famille de Venus,

Je dis de Venus Uranie,
Chaste mere de l'Harmonie,
Les plus tendres, & les mieux nez,
De myrthe, & de fleurs couronnez,
Et parez comme ils sont, lors qu'avecque leur Mere,
Ils donnent aux Saisons, le bransle dans leur Sphere.
Tous ces Enfans harmonieux,
De gestes mesurez, d'accens melodieux,
Cette lecture accompagnerent,
Et de vos Noms le merite éleverent.
De plus d'vn lieu, l'Echo les repeta:
Un Zephyr au loin les porta:
Et de tous nos ruisseaux, aussi-tost s'entendirent,
Mille chantres qui les redirent.
Il ne fut pas jusqu'aux essains,
Dont les troncs de nos bois sont pleins,
Qui de leurs ruches ne volassent,
Et sur Cleon ne s'assemblassent.
Tandis que sur son front leur manne distilloit;
Et jusques dans sa bouche, à vos Noms se mesloit.
La Lettre leuë en pompe fut portée,
Des Cignes, des Zephyrs, des Amours escortée,
Sous vn Laurier aussi vieux que le Temps,
Respecte de la bouche, & de l'aisle des vents.
Ce grand Laurier, est comme le grand Livre,
Où tout ecrit, qui merite de vivre,
D'vn caractere delié,
Est sur les feuilles copié.
Là, d'vne aiguille d'or, de lait de perles teinte,
D'vne sçavante main, vostre Lettre fut peinte;
Prés de la mesme branche, où celles de Saphon,
Se conservent encor fraisches avec son Nom.
Tandis qu'on la peignoit, vne voix étenduë,
Et du grand Arbre aux petits étenduë,
Fit retentir aux valons d'alentour,
Aumale, Manicamp, Haucour.
De concert à ces voix, cent Cignes répondirent;
Des aisles & des mains, cent Amours applaudirent:
Et les esprits des Zephyrs & des fleurs,
Du mélange de leurs odeurs,
Par tout où ces voix se porterent,
Ces voix & vos noms parfumerent.
Toûjours pareil honneur parmy nous se fera,
Aux Graces, aux Vertus, que Cleon prisera.
Son estime est vn Diadéme:
Il fait regner tout ce qu'il aime.
Du feu de son Esprit, il sort vne clarté,
Qui donne l'immortalité:
Et soit Heros, soit Heroïne,
Que ce feu brillant illumine,
Le jour illustre qui les suit,
Victorieux de la plus noire nuit,
Ne peut craindre que l'oubliance,
Luy cause du declin, ni de la defaillance.

Une feuille de Palme, vn sion de Laurier,
Qu'il met sur le front d'vn Guerrier,
Pour faire luire, & durer sa memoire,
Se changent en rayons de Gloire.
Le Myrthe mesme sous sa main,
Augmente son odeur, & devient plus hautain:
Et de certains Soucis, qu'il joint à des Pensées,
L'vne avecque l'autre enlacées,
Il sçait composer des bouquets,
Qui se conservent toûjours frais.
Celles qu'il en aura parées,
De tous les Siecles admirées,
Jouiront jusqu'aux derniers temps,
De la fleur de leurs jeunes ans.
Et par cette seconde, & glorieuse vie,
A leur posterité donneront de l'envie.
Mais quoy qu'il puisse élever à son choix,
Au rang des Dieux, les Reines, & les Rois:
Son choix se porte plus aux testes qui rayonnent,
Des biens que les Vertus, & que les Graces donnent,
Qu'à celles qu'il ne voit luire, que du faux jour
D'vn inutile & fastueux atour.
Combien de testes couronnées,
Sont vuides, creuses, mal tournées;
Et n'ont que la vaine splendeur,
De leur incommode Grandeur?
Combien d'autres aussi, sans pompe, & sans couronne,
Regnent par les biens seuls, que la Nature donne;
Qui sans rien emprunter du Sort & du Hazard,
Sans s'aider du seconrs de Fortune, ni d'Art;
Forme de ses propres richesses,
Et ses Princes, & ses Princesses?
Jamais Cleon n'eut d'encens, ni de fleurs,
A mettre aux pieds de ces fausses grandeurs,
Qui ressemblent à des Figures,
Hautes de baze, & riches de parure,
Qui sous la masse, & l'éclat du dehors,
N'ont que du vuide dans le corps.
C'est par les mains de la Fortune,
De tout temps indiscrete, & de tout temps commune,
Qu'on a les biens, qu'on a les dignitez,
Qui font les grandes qualitez.
Et tout cela ressemble aux Armoiries,
Eclatantes de broderies,
Qui servent de lit aux valets,
Et de couverture aux mulets.
Le seul merite legitime,
Est l'vnique objet de l'estime:
C'est par là que vous regnerez,
Tant que vous le possederez:
Par là jusqu'à la fin nous serons vos Servantes,
En toute chose obeïssantes.

LE SOMMEIL,

A LA PLUS NOBLE DES MUSES.

LETTRE V.

Pour la consoler de ses insomnies, il luy fait vne representation de son Palais, & des effets qu'il fait sur les corps: & luy represente qu'il est de la constitution des choses les plus belles, & des plus nobles de ne point dormir.

Les yeux demi fillez, & la teste panchée,
Une main sur le lit negligemment couchée,
Et le dos appuyé de gerbes de Pavos,
Le Sommeil vous écrit, Uranie, en ces mots.
De mon Palais de lait, sans fenestre & sans porte,
J'entends avec chagrin, les plaintes que m'apporte,
Un Zephyr envoyé, qui de vous visiter,
En vain toutes les nuits, me vient solliciter.
Il frappe, il fait du bruit: & du vent de son aisle,
Commis aussi pressant, que Messager fidele,
Il trouble le repos qui regne dans ma Cour,
Et ne me laisse en paix, que quand il est grand jour.
Peut-estre ignorez-vous, sage & docte Uranie,
Quelle est ma cruauté, quelle est ma tyrannie.
Sçachez donc que je suis le Frere de la Mort,
Je fais ce qu'elle fait, quoy qu'avec moins d'effort,
Comme elle j'oste aux yeux la vie & la lumiere:
Je fais d'vn lit de pourpre vne pompeuse biere:
Par mes charmes j'égale aux Esclaves les Rois:
J'oste aux Braves le cœur, aux Eloquens la voix:
Et le plus grand Esprit, si-tost que je le touche,
Immobile & massif, se change en vne souche.
Aussi mon Palais noir, où jamais il ne luit,
Est plus sombre, & plus sourd, que celuy de la Nuit.
Cette obscure Deesse, au moins a sous ses voiles,
Ses flambleaux & ses feux, sa Lune & ses Etoiles,
Chez moy, sage Uranie, il n'est rien de pareil,
La Lune n'y paroist, non plus que le Soleil:
Et les ombres jamais n'y furent éclairées,
Des flambeaux attachez aux voûtes azurées,
Là parmi les Glirons, & parmi les Hiboux,
Jamais il n'arriva rien de semblable à vous.
Il n'y vient que des corps faits de vapeurs informes:
Que des masques hideux, que des spectres enormes,
Les feux des beaux Esprits, les éclairs des beaux yeux,
S'éteignent du moment qu'ils entrent dans ces lieux:
Et les phantômes noirs, qui naissent à la foule,
De l'obscure liqueur, qui de ma corne coule,
Ennemis de tout lustre, & de toute clarté,
Par tout où je les mene, étouffent la beauté.
Ne m'appellez donc plus, & cessez de vous plaindre,
Dequoy je ne vay pas, tant de beaux feux éteindre.
Vostre divin Esprit a toujours à veiller,
Ayant toûjours à luire, & toûjours à briller.
Regardez sur le Ciel, ces Beautez lumineuses,
Des Siecles & des Ans eternelles danseuses,
Leurs yeux toûjours actifs, & toûjours éclatans,
Ne se ferment jamais, & veillent en tous temps.
L'Aurore, comme vous, de pudeur colorée,
Et, comme vous, de fleurs, & de perles parée,
Ne sommeille jamais, jamais ne s'assoupit,
Quoy que le monde ait cru, quoy que la fable ait dit:
Et mes Pavos jamais ses Roses n'obscurcirent;
Mes aisles sur ses yeux, jamais ne s'étendirent.
La Lune au front d'argent, veille toutes les nuits:
J'ay beau pour l'endormir faire cesser les bruits;
Beau retenir les vents, arrester les orages,
Et beau lier les flots, le long de leur rivages:
Jamais elle ne dort, & ne dormant jamais,
Elle n'en a le teint, ni moins clair, ni moins frais.
Cét œil toûjours ardent, toûjours plein de lumiere,
Ceint d'vne si brillante & si belle paupiere,
Jamais ne s'est fermé, depuis que dans les Cieux,
La Nature l'ouvrit, à tous les autres yeux.
Et quoy que l'on ait cru de la couche branslante,
Que la Mer tous les soirs, en son sein luy presente;
Quoy que l'on die encor, de ces rideaux volans,
Qui d'humides vapeurs luy sont faits par les vents;
S'il arrive parfois, que l'ombre l'obscurcisse,
Il n'arrive jamais que l'ombre l'assoupisse.
Les Sirenes du Ciel, qui de leur doux accords,
Sçavent toutes les nuits endormir tous les corps,
Depuis le feu qui ceint la Sphere de la Lune,
Jusqu'au sable etendu, sous le lit de Neptune,
Dans leurs Salons d'azur, où domine la paix,
Où regnent le repos, ne sommeillent jamais.
Que vous diray-je encor de ces Vierges sçavantes,
Reines des beaux Esprits, du Parnasse Intendantes?
Vous estes de leur Cour, vous estes de leur Corps;
Elles vous ont ouvert leurs plus riches tresors;
Quand vous fustes portée à leur montagne sainte,
La feste en fut celebre en toute son enceinte;

Vostre nom y parut écrit sur mille fleurs :
Vous fustes ajoustée au nombre des neuf Sœurs :
Aux yeux de tout leur Peuple, elles vous couronnerent,
D'vn cercle de Iasmin qu'elles-mesmes tournerent ;
Tandis qu'à vostre honneur mille Cignes chantant,
Et mille autres Oiseaux, avec eux concertant,
Aux Lauriers d'alentour vos loüanges apprirent,
Et les voix des Lauriers, aux Echos les redirent.
D'ailleurs vous sçavez bien, si sur le sacré Mont,
Où de tant d'instrumens, tant de concerts se font ;
Où des Roseaux parlans couronnent les Fontaines,
Où les Bois font vn bruit semblable aux voix humaines,
Dont il se forme autant de langages divers,
Les vns en Prose pure, & les autres en Vers,
Que l'Esprit habitant de ces forests sçavantes,
Fait en elles mouvoir de feüilles differentes !
Les neuf pudiques Sœurs, n'ont parmi tant de bruit,
Un moment de sommeil, soit de jour ou de nuit.
Et vous n'ignorez pas, que le temps de leurs veilles,
Est pour elles vn temps de gloire & de merveilles :
Que ce n'est qu'en ce temps, qu'elles font ces extraits,
Qui sont de mesme odeur, de loin, comme de prés :
Qui parfument les noms, où quelque goutte en tombe,
Et font vivre les morts au delà de la tombe.
Que vous diray-je plus ? les Meres des bienfaits,
Les Graces, comme vous, ne s'endorment jamais :
Les yeux toûjours ouverts, & les mains toûjours prestes,
A faire par leurs soins de nouvelles conquestes,
Elles se font des rets, de tissus engageans,
Qu'elles tendent par tout, aux petits comme aux grands.
Diray-je que les eaux des Naïades dormantes,
Sont à l'air d'alentour, sont au jour pestilentes ?
Et que la pesanteur, que l'assoupissement,
Qui dans vn lit bourbeux retient leur mouvement,
Etouffe les passans, & desole la plaine,
Par la corruption de leur mauvaise haleine ?
Au lieu que ces ruisseaux, qui toûjours se mouvant,
Comme pour égaler leur cours, au cours du vent,
Semblent faits du crystal, que le flambeau du Monde,
Fond de ses derniers feux, quand il descend sous l'onde :
Et les Nymphes qui font leur sejour dans leurs lits,
Filles de Galatée, & Nymphes de Thetis,
Toûjours pures de corps, & d'esprit lumineuses,
A la Cour de Neptune, ont rang de Precieuses.
Enfin voyez par tout, où s'étendent vos yeux,
Où s'étend vostre Esprit, qui void encore mieux ;
Vous verrez qu'il n'est point de Beauté qui ne veille,
Et n'ait vne insomnie à la vostre pareille.
Cessez donc, Uranie ; & ne m'adressez plus,
Des vœux perdus en vain, des souhaits superflus :
Vous avez trop d'esprit, & trop peu de matiere,
Et jamais je ne regne, où regne la lumiere.

HYMNES,

ET

ELOGES POETIQUES.



HYMNES, ET ELOGES POETIQUES.

LA SAGESSE DIVINE.

HYMNE PREMIER.

L'origine de la Sagesse : & son action avant la naissance du Monde, & à la naissance du Monde.



PEUPLES, écoutez la Maistresse,
Des Legislateurs, & des Rois;
Preparez l'oreille à ma voix;
Ouvrez le cœur à la Sagesse.
Je ne medite rien d'humain:
Un Ange dés-ja de sa main,
Dégage mes Sens de la masse:
Il oste à mon Esprit ce qu'il a de mortel:
Et pour vn vain Laurier cueilli sur le Parnasse,
Il me met à la bouche, vn charbon de l'Autel.

Ni Permesse, ni Castalie,
Icy ne me peuvent aider:
Leurs eaux ne servent qu'à farder,
Une populaire folie:
Du Thabor mesme, & de l'Hermon,
Les ruisseaux sont pleins de limon:
Du Jourdain la source est vulgaire:
Mon sujet veut que j'aille en chercher dans les Cieux;
Et que pour y monter, l'Aigle du Sanctuaire
M'éleve sur son aisle, & me preste ses yeux.

Peuples, ouvrez donc les oreilles:
Vostre Maistresse parle à vous:
Baissez la teste & les genoux,
Devant l'Ouvriere des merveilles.
Voyez qu'afin de l'écouter
Le Soleil semble s'arrester,
Et la Lune lever son voile;
L'Ocean par respect a fait taire ses flots:
Et sur le front du Ciel, d'vne pointe d'Estoile,
L'Ange qui le gouverne, imprime ces propos.

Je suis celle qui la premiere
Sortis de la bouche de Dieu,
Avant qu'il eust marqué de lieu
A la source de la lumiere:
Les Cieux n'estoient pas étendus,
Les Airs n'estoient pas épandus,

La Terre n'estoit pas fondée;
Rien encore n'estoit, que mon Principe & moy,
Quand ce Pere sans sexe, actif en son idée,
M'engendra d'vn rayon, qu'il reflechit sur soy.

❧

Cette production divine,
Qui vient de plus loin que le Temps,
Ne nous divise que d'instans,
D'écoulement & d'origine:
Pere & Fils nous ne sommes deux,
Que par les regards lumineux,
Qui jaillissent de nostre Essence:
Une mesme beauté d'vn mesme éclat me fait;
Et dans le fonds commun d'vne mesme substance,
Il est l'Original, & je suis le Portrait.

❧

L'Auteur de cette vive Image,
Ne fait pas vn portrait pareil,
A celuy que fait le Soleil,
Qui se tire sur vn nuage.
Pour la peindre, il n'a qu'à se voir:
Il est l'objet & le miroir,
Il est le peintre & le modelle:
Aux vns elle est lumiere, aux autres elle est nuit:
Et sans estre jamais ni vieille, ni nouvelle,
Elle est toûjours produite, & toûjours se produit.

❧

Ces voûtes claires & roulantes
Qui tournent de jour & de nuit;
Ce concert sans pause & sans bruit,
Fait de cent pieces differentes:
Ces corps si reglez & si beaux,
Ce Cours de mobiles Flambeaux,
Ces Cercles d'ardentes Figures,
Ces Esprits qui sont faits afin de me benir,
Les Formes, les Sujets & toutes les Natures
N'estoient quand je naquis, qu'vn obscur avenir.

❧

Dans cét obscur & vaste espace,
Qui n'estoit rempli que de moy,
Ma verité faisoit la loy
De la Nature, & de la Grace.
Je posois sur le fonds du rien,
Les divers étages du Bien:
Je mesurois leur étenduë:
Et marquois hors de moy les canaux & les bords,
Par où, comme vne Mer reglément épanduë,
Mon Essence feroit les Esprits & les corps.

❧

J'ordonnois les choses futures,
Qui se presentoient à mon choix:
Et sur moy-mesme j'en prenois
Les modeles & les mesures.
Je rangeois les Mois & les Ans;
Je faisois la forme & les plans,
De leurs cercles, & de leurs voûtes:
Et dans vn Vuide immense éclairé de mon jour,
Je traçois les maisons, & preparois les routes,
Où le Temps à venir devoit faire son tour.

❧

Mille Mondes qui pouvoient naistre,
Attendoient que ma volonté;
Designast d'vn trait de clarté,
Celuy qui passeroit à l'estre:
Ils s'offroient tous à ce rayon,
Qui devoit faire leur crayon,
Et donner figure à leur masse:
A l'envi l'vn de l'autre ils cherchoient à me voir;
Et dans leur vaste nuit se disputoient la place,
Où ma voix devoit mettre en œuvre mon pouvoir.

❧

Sans besoin, comme sans contrainte,
J'arrestay les yeux sur celuy,
Qui retient encore aujourd'huy
De mes traits la brillante empreinte.
Mes regards actifs & feconds,
Penetrerent jusques au fonds,
Le Neant, la Nuit & le Vuide:
Ils mirent les premiers cette masse en couleur:
Et l'Amour aprés eux, qui luy servit de guide,
Pour la faire monter, la remplit de chaleur.

❧

Elle monta comme vn nuage,
Que le Soleil en se levant,
Malgré la froidure & le vent,
Tire d'vn humide rivage.
Elle n'estoit encore alors,
Qu'vn sujet informe & sans corps;
Qu'vne sombre & vague matiere:
La Nature n'estoit qu'en germe dans son sein:
Et rien n'y paroissoit qu'vn trait de ma lumiere,
Qui du Monde naissant ébauchoit le dessein.

❧

A peine j'eus soufflé sur elle,
Qu'elle s'enfla de mon Esprit:
Et qu'en ma presence elle prit
Une fecondité nouvelle.
D'vne vapeur sans ornement,
Mon souffle fit en vn moment
Une abysme d'eau suspenduë:
Il en fit vne Mer, qui dedans & dehors,
Ne se bornoit de rien, que de son étenduë,
Et qui n'avoit pour lit qu'vn espace sans corps.

❧

De cette carriere marine,
Cinq corps inégaux & divers,
Sortirent de nuit plus couverts,
Que l'or qu'on tire de la mine:
Je leur determinai leurs rangs,
Selon leurs degrez differens:

Je leur donnay leur consistence :
J'attachay de mes doigts, la chaisne qui les joint :
Je leur marquay leur centre, & leur circonference :
Et les mis pour jamais, en arrest sur vn point.

J'épanchay sur eux la Lumiere,
Cette ombre visible de Dieu,
Ce subtil habit, ce milieu
De l'Esprit & de la Matiere.
Cette riche profusion
Mit l'ordre & la distinction
Dans ma Besogne encore obscure:
J'en fis avant le Temps, l'Aube du premier jour:
Et n'en eus pas touché les yeux de la Nature,
Qu'elle en reçeut la veuë, & m'offrit son amour.

Ces grandes Voûtes azurées,
Ont de moy leur forme & leurs jours :
Mon Esprit anime leur cours;
Et ma main les a mesurées.
Elles éclatent aux endroits,
Où l'impression de mes doigts,
Fut plus active & plus profonde:
Et maintenant encor leurs rais contagieux,
Répandent ou la vie, ou la mort dans le Monde,
Selon que je les tiens prés ou loin de mes yeux.

Aprés, d'vne seule parole,
Je tiray du mesme tresor,
Cette foule de globes d'or,
Qui parent l'vn & l'autre Pole:
J'attachay dans le Firmament,
Ce magnifique ameublement,
Qui jamais n'y change de place:
Je mis aux Cieux plus bas, sept Miroirs inconstans:
Et ce qui de mon œil rejaillit sur leur glace,
Y peignit mon Image, & la face des Temps.

Dans le Soleil & dans la Lune
Je mis les plus beaux de mes traits;
Et leur imprimay de plus prés,
Une activité moins commune.
Je bastis autant de maisons
Au grand Gouverneur des Saisons,
Que je fis au Ciel de provinces:
Et pour joindre la gloire à la commodité,
J'ordonnay qu'il auroit, comme les autres Princes,
Et logement d'Hyver, & logement d'Esté.

Ces taches qu'il a sur la face,
Ne sont pas ainsi qu'on a crû,
Des endroits où mon jour n'ait pu
Entrer plus avant dans la masse:
Ce ne sont ni bréches du Temps,
Ni rides faites par les Ans,
Ni souillures de la Matiere:
Mais des restes du Rien, d'où ma voix l'a tiré,
Qu'à dessein j'ay voulu laisser à sa lumiere,
Afin qu'il ne fust pas des Mortels adoré.

Par là j'ay voulu leur apprendre,
Qu'il n'est pas leur souverain Bien;
Que tout autre feu que le mien,
A moins de flame que de cendre;
Que les plus illustres Beautez,
N'ont que des rayons empruntez;
Que leur plus grand éclat est sombre;
Qu'il ne naist point de jour, que la nuit n'ait taché;
Et que l'Esprit humain qui n'est rien que mon ombre,
De moy seul a la Grace, & de soy le Peché.

HYMNE SECOND.

Les merveilles de la Sagesse dans la production, & dans le gouvernement des creatures.

JE fis ensuite quatre estages
Où je logeay les Elemens;
Je leur donnay leurs reglemens,
Et leur assignay leurs partages.
Chacun d'eux se tient à ses droits,
Paisible esclave de mes loix,
Et respecte sa propre chaisne.
Ils n'ont jamais changé l'ordre où je les ay mis:
Et par vn bel accord d'alliance & de haine,
Sont Freres d'vne part, & de l'autre Ennemis.

Le Feu conquerant & sauvage,
Si je ne l'avois desarmé,
Auroit en vn jour consumé,
Ses Freres & leur heritage.
Il est prompt, ardent & leger;
Il ne souffre rien d'étranger;
Il a l'action vive & forte:
Comme il est le plus noble, il tient le plus haut lieu:
Son poste est sous le Ciel, il en défend la porte,
Comme Garde eternel de la Maison de Dieu.

L'Air plus ami de la Nature,
Modere sa soudaineté;
Et quoy qu'il en soit maltraité,
Il fournit à sa nourriture:
C'est le grand Tresorier des Vents;
C'est l'Hoste commun des Vivans;

Chacun a chez luy bonne place:
Il n'en donne au Palmier, non plus qu'au Serpoulet:
Et loge sans égard de grandeur, ni de race,
Le Prince & le Berger, l'Aigle & le Roitelet,

La Mer imperieuse & brave
Tient le troisiéme appartement;
Et semble par son mouvement,
S'indigner de se voir esclave.
Elle se debat quelquefois;
Elle écume, & leve la voix;
Elle s'enfle & creve d'orage;
Elle fait pour sortir d'inutiles efforts:
Et comme vn grand Lion, qui déchire sa cage,
Elle ronge en grondant l'enceinte de ses bords.

Ce n'est pas qu'elle soit rebelle,
Ni qu'elle ait peine à se ranger:
C'est que j'en vse à me venger,
De sa Voisine criminelle.
Selon que m'y forcent les miens,
Je lasche, ou serre ses liens:
Je la produis, ou je la cache.
Elle rugit contre eux, elle montre les dents;
Et sert en ma Maison d'vne Beste d'attache,
Qui mord les Ennemis, & fait peur aux Enfans.

On se souvient de quelle rage,
Elle courut le Genre humain,
Lors que je luy laschay la main,
Et fis bréche dans son rivage:
Tant que les Fleuves auront cours,
Le Monde saignera toûjours,
Des peines qu'il en a souffertes:
Il n'en a pu guerir, depuis vn si long temps:
Et maintenant encor ses blessures ouvertes,
Coulent par les conduits des lacs & des étangs.

La Terre pesante & grossiere,
Qui tient le bas des Elemens,
Fut faite des plus lourds fragmens,
Qui resterent de la Matiere:
Cette Boule enorme en grandeur,
N'a rien perdu de sa rondeur,
Depuis le temps qu'elle est foulée:
Son propre poids luy sert de base entre deux airs:
Et les traits qu'y laissa ma main qui l'a moulée,
Y sont vne barriere à la fureur des Mers.

Son sein tous les ans est fertile;
Ses cheveux blancs deviennent verts;
Et mesme dans les lieux deserts,
Elle est vierge, & n'est pas sterile:
Sa vertu ne sçauroit mourir;
Ses veines ne sçauroient tarir;
Elle est toute ventre & mammelle:
Elle est Mere au dedans, & Nourrice au dehors;
Elle est hostellerie, & demeure eternelle,
De ses Enfans vivans, & de ses Enfans morts.

Toutes ces structures enormes,
Sont de ma seule invention;
J'en ay dirigé l'action;
J'en ay fait les plans & les formes.
L'Ouvrier m'avoit auprés de soy,
Il se conseilloit avec moy,
Et me resignoit sa puissance:
Il prenoit de ma main la regle & le niveau:
Et dans le Ciel encor se garde la Balance,
Dont alors je pesai la Terre avecque l'Eau.

Ces Ouvrages hauts & superbes,
A mes mains ne furent qu'vn jeu:
Le Ciel m'a laissée aussi peu,
Que la pointe des moindres herbes.
Je ne fis pas plus aisément,
L'argile que le Firmament;
Ni le bas que le haut Etage.
Mon essence épancha les Corps & les Esprits,
Comme d'vn flux égal, la Mer pousse au rivage,
La nacre & le gravier, l'écume & l'ambre gris.

Le Temps ne fut point necessaire,
A ce vaste & pompeux employ;
Ni ne put distinguer en moy,
Le vouloir d'avecque le faire.
Le Soleil, cét illustre Ouvrier,
Pour former vn brin de Laurier
A besoin de toute vne année:
Il faut que douze fois, il change de maisons,
Et que sans reposer vne seule journée,
Il se fasse assister de toutes les Saisons.

De mesme aussi le Temps travaille,
Aux entreprises des Humains:
Ils ne sçauroient qu'avec cent mains,
Elever vn pied de muraille.
Leurs desseins tardifs & pesans,
Lassent des peuples d'Artisans;
Et tiennent le Monde en contrainte:
Ils épuisent les Monts de pierres & de bois:
Plus de mille ans durant la Terre en est enceinte;
Ils en sont vingt à naistre, & ne durent qu'vn mois.

Je bastis bien d'autre maniere:
Ma parole est mon instrument;
Elle execute en vn moment,
Et le rien luy sert de matiere.
Tous mes ouvrages sont constans;
Et contre eux les Vents, ni les Temps,

N'ont qu'vne action froide & morte.
J'embrasse également les grands & les petits;
Et par ma Volonté qui tout peut, & tout porte,
Le vuide mis en fond, leur sert de pilotis.

Comme du mien j'ay fait le Monde,
Je l'entretiens aussi du mien :
Et c'est des gouttes de mon bien
Que cette machine est feconde.
J'vnis d'vne eternelle loy,
Tous ses divers cercles en moy;
J'en suis & le centre & l'espace:
Je rassemble leurs fins avecque leur milieu;
Et conduis par degrez la Nature à la Grace,
La Matiere à l'Esprit, & les Hommes à Dieu.

De tout temps j'ay regné sur terre,
En dépit de mes ennemis:
Les Rois n'y sont que mes Commis,
Soit pour la paix, soit pour la guerre:
C'est en ma maison qu'ils sont nez;
C'est moy qui les ay couronnez,
Des rayons de mon Diadéme:
Les sceptres en leurs mains, sans moy ne peuvent rien:
Et venant sur leur rang vn autre rang supréme,
De leurs Thrônes je fais le marche-pied du mien.

Je sçay bien écraser leurs testes,
Quand ils s'enflent de leur pouvoir:
Et leur imprimer leur devoir,
Avec la pointe des tempestes.
Le Liban, ce glorieux mont,
Quand je mets les pieds sur son front,
S'incline & baisse les épaules:
Ses Cedres effrayez tremblent à ma lueur;
Leur feüillage en paslit, comme celuy des Saules;
Et par tout il luy sort des fleuves de sueur.

D'autres monts jettent par la bouche,
La flame, l'esprit, & le cœur,
Et jusqu'au pied tremblent de peur,
Quand du bout du doigt je les touche:
Ils ont beau tonner & fumer;
Beau de leur colere allumer,
Le Ciel & la Terre prochaine:
Par leur rebellion, j'avance mon dessein:
Je me sers d'eux contre eux, & de ma seule haleine,
Leurs foudres repoussez retombent dans leur sein.

Comme l'otage & le tonnerre,
Batent les monts les plus hautains;
Les bienfaits tombent de mes mains,
Sur les plus bas lieux de la terre.
La plaine est riche de moissons;
Les Roses viennent aux buissons;
Les rubis dans les precipices;
La perle & le corail naissent au fond des eaux;
Je fis dans vn vallon le Jardin de delices;
Et j'emplis tous les jours de manne des roseaux.

C'est en ma main qu'est ce Calice,
Dont l'erreur se forme vn Destin:
J'en ay fait la lie & le vin;
Je le dispense avec justice:
Il n'en tombe rien par hazard;
Chaque Climat en a la part,
Que ma Prudence luy destine:
Et de cette liqueur par vne ferme loy,
Dans la loge du pauvre, il se fait vne épine;
Et se produit vn sceptre, en la maison du Roy.

Par vne souveraine adresse,
Quoy qu'en gronde l'impieté,
En ce monde, la pauvreté
Est meslée avec la richesse.
Ce concert de biens & de maux,
Ce Colosse à divers metaux,
N'a rien que de juste & d'vtile;
Tous ses materiaux sont d'vn mesme tresor;
Ils sont tous mon ouvrage; & pour les pieds d'argile,
J'ay d'aussi grands desseins, que pour la teste d'or.

Le Riche est or, le Pauvre est bouë,
Et l'vn & l'autre également,
Sera mis par mon jugement,
Ou sur le thrône, ou sur la rouë;
Le grand Colosse tombera;
Et la Parque n'en laissera,
Que les tronçons nus, & la place.
Mais estant rallumez par le feu de mes yeux,
Un jour il se fera de toute cette Masse,
Des charbons aux Enfers, & des Astres aux Cieux.

L'AMOUR DIVIN.

HYMNE PREMIER.

Les merveilles de l'Amour divin en Dieu, en la Nature, & dans les Amours inferieurs.

FEu sans matiere & sans fumée;
Sainte flamme des saints Amans;
Source des doux embrasemens,
Dont la Nature est allumée;
Vive ardeur d'vn double flambeau;
Entre-deux du Bon & du Beau;

Beau souffle de deux belles Bouches,
Nœud du Pere & du Fils, Esprit inspire moy:
Mon cœur obscur & froid, attend que tu le touches,
Et que pour te louër, tu l'emplisses de toy.

Esprit Saint, jette sur ma teste,
Un rayon de ces sacrez feux,
Qu'autrefois les Peuples Hebreux,
Virent au front de leur Prophete.
Loin de moy ces trompeurs flambeaux,
Qui sont allumez dans les eaux,
Qu'épand le fabuleux Parnasse.
Loin de moy les Lauriers de ce prophane Mont:
Ardent buisson d'Oreb, mettez-vous en leur place,
Et venez aujourd'huy me couronner le front.

Puis-je comprendre tes merveilles,
Beau Principe des beaux Amours,
Ardeur moyenne entre deux jours,
Eclair de deux flammes pareilles?
Feu qui n'es jamais consumé,
Cœur de l'Amant & de l'Aimé,
Baiser du Fils, baiser du Pere;
Beau Terme où se conclud leur commerce divin;
Et qui procedes d'eux, par vn divin mystere,
Comme vn Angle infini de deux Lignes sans fin.

Loin du Soleil & de la Lune,
Au dessus des plus hauts Esprits,
Les feux du Pere & ceux du Fils
Te sont vne Source commune.
Là tes éclairs se font des leurs;
Tes flammes sont de leurs chaleurs,
L'expression continuelle:
De tous les deux en toy le regard est complet;
Et tu fais au milieu la rencontre eternelle,
D'vn Modelle fecond, & d'vn fecond Portrait.

Ainsi le feu dans vn nuage,
Se prend aux rayons du Soleil,
Lors que pour se faire vn pareil,
Luy-mesme il y peint son image:
Le portrait à peine est formé,
Qu'il en est l'Amant & l'Aimé,
Comme l'Ouvrier & le Modelle:
D'vne part & de l'autre, vn mesme jour reluit;
Et l'ardeur d'entredeux est l'amour mutuelle,
Du Soleil produisant, & du Soleil produit.

Dans le Bien premier est ta Source;
Tu t'épans sur les seconds Biens;
Et par là mesme tu reviens,
Au point où commence ta course.
Tu roules eternellement;
Et formes par ton mouvement,
Un cercle de flames fecondes:
Par amour tu descends, tu montes par amour;
Et tes effusions sublimes & profondes,
Ont en toy le principe & la fin de leur tour.

Ainsi la chaleur descenduë,
De l'Astre qui fait les Saisons,
Monte avec les exhalaisons,
Sur qui le jour l'a répanduë.
La feconde Mere des Mers,
S'écoule ainsi dans l'Univers,
Par cent secretes ouvertures:
Et sans vuider ses humides tresors,
Elle rentre chez soy par autant d'embouchures,
Qu'elle fait de ruisseaux pour s'épandre au dehors.

Dans ces longs & vastes espaces,
Qui par ton cours sont limitez,
Tu fais toy mesme les bontez,
Des Natures sur qui tu passes:
Leur estre se forme sous toy;
Ta plenitude y met de quoy
Remplir leur vuide & leur matiere:
Tu coules sur l'Esprit, tu coules sur le Corps;
Et tes écoulemens sont comme vne riviere,
Qui dore son graviet, & qui pare ses bords.

Ta chaleur active & feconde,
Dans le sein d'vne vaste nuit,
Ouvrit la source & le conduit,
D'où sortit le Globe du Monde.
Les Corps par elle, & les Esprits,
Receurent leur ordre & leur prix,
Leur figure & leur consistence:
Et selon que sur eux s'étendit sa vertu,
L'Esprit fut élevé dans la Circonference,
Et le Corps demeura dans le Centre abatu.

Avant qu'elle fut épanchée,
Tous les Astres estoient encor,
Comme vne obscure graine d'or,
Que la miniere tient cachée:
Elle en fit des Corps glorieux;
De feconds & mobiles yeux;
Et des Ames vniverselles:
Et si-tost qu'à leur masse vn beau feu se fut pris,
Une cendre en tomba, qui fit par étincelles,
Le jour du Diamant, & l'éclat du Rubis.

Aprés vne vive influence,
Glissant jusqu'au bas Element,
La Terre en fut en vn moment,
Mere sans peine & sans semence.
Les Arbres, ses peuples geans,
Naquirent tout faits & tout grands,
Et revestus jusques au faiste:
Et se voyant si beaux, & si chargez de fruits,
Ils joignirent les bras, & baisserent la teste,
Pour adorer l'Auteur qui les avoit produits.

D'vne vertu plus penetrante,
Ton Esprit apres s'épandit;
Et sur la Matiere etendit
Une forme vive & mouvante.
Là de mille animaux divers,
De poil & d'écailles couvers,
La naissance en tout fut pareille;
Le fier comme le doux, de toy fut animé;
Et l'enorme Elephant, aussi bien que l'Abeille,
Fut engendré sans pere, & sans mere formé.

Le Lion pour te faire hommage,
En naissant eleva les yeux.
Où se void du Lion des Cieux,
L'illustre & glorieuse image:
De là par le vuide de l'air,
Un prompt & penetrant éclair,
Apporta le feu dans son ame:
L'audace avec le feu s'alluma dans son cœur;
Et le crystal des yeux, où passa cette flame,
Prit d'vn ardent Rubis l'eclat & la rougeur.

La Baleine vaste & pesante,
Faite pour l'effroy des vaisseaux,
Parut sur la face des eaux,
Comme vne galere vivante.
Avant qu'il se formast de vent,
Elle émeut en se soûlevant,
Un commencement de tempeste:
Et sentant sa chaleur dans l'Element du froid,
Fit d'vn double jet d'eau, qui sortit de sa teste,
Une soudaine offrande au Feu qui l'échauffoit.

L'Aigle imperieuse & hautaine,
Sortant avecque les Oiseaux,
Du nid que leur firent les eaux,
S'éleva dans la haute plaine.
Fiere de sa noble vigueur,
Du feu qu'elle avoit dans le cœur,
Elle alloit rechercher la source:
Mais pour voler à toy, manquant d'aisles & d'yeux,
Elle arresta plus bas les regards & sa course,
A ta cendre qui luit dans le flambeau des Cieux.

Aprés toutes choses basties,
Tu mis vn feu dans l'Univers,
Qui fit de ces membres divers,
L'alliance & les sympathies.
A ce beau feu de ton Esprit,
Soudain la Nature s'éprit,
De flames douces & nouvelles:
Sa chaleur s'épandit dedans comme dehors;
Et l'on en vid sortir, en forme d'etincelles,
Des cœurs par qui l'Amour entra dans tous les corps.

De ces cœurs, les vns se rendirent,
Aux corps qui roulent dans les Cieux:
Et les autres moins glorieux
Par les Elemens s'épandirent.
Tous les Astres eurent les leurs,
Dont on sent les vives chaleurs,
Briller au travers de leurs voiles:
Et depuis ce moment, par de secrets destins,
Dans les cœurs qui sont nez sous les mesmes Estoiles,
Ces cœurs superieurs font les mesmes instins

Un cœur entra dedans la Lune,
Et luy fit aimer le Soleil:
Ce grand Astre en eut vn pareil,
Qui luy fit vne amour commune:
Depuis, cét illustre Amoureux,
Chargé de traits, & plein de feux,
Donne ses soins à tout le Monde:
Et d'vne mesme ardeur, sa belle flame luit
A la Perle qui craint, & se cache dans l'onde,
Aussi bien qu'au Souci, qui l'aime & qui le suit.

De mille autres cœurs qui tomberent,
Dans le bas Monde, & dans ses corps,
Les mouvemens & les accors,
De la Nature se formerent:
Le fer, ce lourd & froid Amant,
Eut vn cœur pour suivre l'Aimant,
Et l'Aimant vn pour suivre l'Ourse:
Pour aller à la Mer, chaque fleuve eut le sien;
Et rien n'a pu depuis en détourner leur course,
Quoy qu'elle soit ingrate, & qu'elle n'aime rien,

Mais tu ne pouvois mieux paroistre,
Que par ce beau feu qui s'est pris,
A des Sujets doüez d'Esprits
Faits pour t'aimer, & te connoistre.
L'Ange & l'Homme en furent formez,
Comme des Miroirs animez,
Des pures clartez de ta face:
Tu leur donnas ta flame, afin d'avoir la leur:
Et ton souffle, bien loin d'en dissoudre la glace,
Y traça ton image avecque sa chaleur.

HYMNE SECOND.

Les merveilles de l'Amour divin envers les Anges, & envers les Hommes.

PEUPLES, venez offrir vos Ames
A ce beau Centre des beaux feux:
Les pleurs, les soûpirs & les vœux,
Sont l'encens qu'il faut à ses flames.
Le Monde ne seroit sans luy,
Qu'vn desert d'horreur & d'ennuy,
Qu'vne obscure & froide matiere:
Et sous l'amas confus de ses divers fragmens,

La Nature seroit, comme en vn Cimetiere
Le Spectre d'vn grand Mort, sur de grands ossemens.

Ces belles testes emplumées,
Qui sont du plus haut Firmament,
Les Planetes & l'ornement,
En tout temps en sont allumées:
Là comme des Miroirs volans,
Ces Esprits ailez & bruslans,
Brillent de flames eternelles:
Plus ils ont de chaleur, & plus ils sont heureux;
Et leur gloire est d'accroistre, en se batant les ailes,
L'ardente impression que ce feu fait sur eux.

Ainsi ses lumineuses glaces,
Ces grands & mobiles Miroirs,
Qui nous éclairent tous les soirs
Au Soleil découvrent leurs faces:
Ils se remplissent tout le jour
Des nobles feux de son amour,
Ils se parent de sa lumiere:
Et de nuit, quand il est des ombres effacé,
Ils demeurent épars le long de sa carriere,
Comme les grands éclats d'vn grand miroir cassé.

De mesme ces Beautez volantes,
Couvertes de plumes & d'yeux,
S'offrent au feu mysterieux,
Dont elles sont toujours ardentes:
Leur glorieux embrasement,
S'entretient par leur mouvement,
Leur esprit en est la matiere;
Leur visage en épanche au dehors la couleur;
Et chaque œil qu'elles ont, ouvert à la lumiere,
Leur est encore vn cœur ouvert à la chaleur.

De ses Substances immortelles,
Les vnes volent alentour,
Du grand flambeau de leur amour,
Comme de vives étincelles.
D'autres plus pleines de ses feux,
Vont à ces Globes lumineux,
Dont les neuf Spheres s'embellissent:
Elles sont leurs esprits, & font leurs mouvemens;
Et semblent à l'éclat, dont elles les remplissent
Des Rubis enfermez dans de grands Diamans.

Mais le beau Prince des Planetes,
Ce grand œil par qui nous voyons,
N'a pas seulement des rayons,
Pour les Estoiles les plus nettes:
Il éclaire d'vn mesme jour,
L'Astre qui ressemble au Vautour,
Et l'Astre qui ressemble au Cine:
Et sans distinction, la flame qu'il épand,
D'vne mesme clarté sur la terre illumine,
Et l'or & le gravier, & l'Aigle & le Serpent.

Ainsi l'objet de ma loüange;
Le beau Centre des beaux Amours,
Répand ses feux d'vn mesme cours,
Sur l'Homme aussi bien que sur l'Ange:
Il descend du plus haut des Cieux;
Et fait vn Astre glorieux,
De tout cœur qui s'en laisse éprendre:
Il l'éleve avec soy jusqu'à l'Estre divin;
Il forme vn thrône à Dieu, d'vne masse de cendre:
Et d'vn vaisseau d'argile, il fait vn Seraphin.

Quand jadis nos crimes monterent,
Jusqu'au siege du Roy des Rois;
Et que retombant de leur poids,
La Voûte celeste ils creverent:
Tout vn Ocean suspendu,
De là par torrens épandu,
Fit vn deluge dans le Monde:
Et la Justice encor fondant comme vn éclair,
L'épée ardente en main, vint abatre la bonde,
Que l'eternel Ouvrier avoit faite à la Mer.

Les eaux n'avoient plus de rivage,
Ni ne sembloient avoir de fonds;
Il n'estoit ni plaines ni monts;
La Nature avoit fait naufrage:
Ses cheveux si beaux & si vers,
Les arbres de vagues couvers,
Dés-ja ne montroient plus leurs cimes:
Et si par quelque endroit, son grand corps surnageoit,
En mesme temps le faix de ses enormes crimes,
Comme vn fardeau de plomb, dans l'eau la replongeoit.

Pour la sauver de ce supplice,
L'Amour s'élança dessus l'eau:
Et s'ostant des yeux le bandeau,
Le mit sur ceux de la Justice.
Il tira le fer de ses mains,
Sanglant du meurtre des Humains,
Et remit les digues de l'onde:
Il fit de son flambeau de nouveaux feux en l'air;
Et d'vn grand Cercle ardent, dont il ceignit le Monde,
Il desseicha la pluye, & repoussa la Mer.

Aprés les vagues retirées,
Le Cercle perdit sa chaleur:
Mais la figure & la couleur,
Jusqu'à nous en sont demeurées.
Il n'a plus que de la beauté;
Et pourtant il est redouté,
Et de la Mer, & des Orages:
Le Vent quand il paroist, souffre d'estre attaché;
Et les flots les plus fiers, couverts de leurs rivages,
Attendent en tremblant, que la nuit l'ait caché,

❧

L'Amour pour conquerir nos Ames,
A pris cent visages divers:
Et cent fois rempli l'Univers,
De ses bienfaits, & de ses flames.
Il s'apparut au Prince Hebreu,
Dans ce fameux Buisson de feu,
Brillant de lumieres divines:
Il nous fit voir par là, qu'il estoit plein d'ardeur;
Et qu'autant qu'il avoit de luisantes épines,
Autant il a de traits pour entrer dans vn cœur.

❧

Par là mesme il nous fit entendre,
Que les épines de l'Amour,
Font moins de peine que de jour;
Et brûlent sans faire de cendre:
Qu'à son feu tout sujet est bon;
Qu'il égale au moindre Buisson,
La Palme la plus renommée:
Que du baume à du bois il peut donner le prix:
Et qu'vn grand Cedre froid, ne vaut pas la fumée
D'vne petite ronce, à laquelle il s'est pris.

❧

Par luy dans vn desert sauvage,
Le Peuple de Dieu fut conduit;
Il luy fut vn flambeau de nuit,
Et de jour luy fut vn nuage:
Selon ses besoins & ses vœux,
Ce Meteore lumineux,
Changeoit d'vsage & de figure;
Il éclaira ses pas, il garda son sommeil;
Et fut changeant d'objet, sans changer de nature,
Un Comete à l'Egypte, à Jacob vn Soleil.

❧

La Mer rouge fut étonnée,
De voir vn Phare qui marchoit:
Et qui tous les soirs s'attachoit,
Aprés avoir fait sa journée.
Les flots levez par sa chaleur,
Prirent la forme & la couleur,
D'vn canal de briques humides:
La vague s'endurcit, & par vn art nouveau,
Qui suspendit l'effet des substances liquides,
De l'eau mesme il se fit deux digues contre l'eau.

❧

A la Mer Jacob eut refuge,
A sa foy la Mer s'affermit:
Et de part & d'autre luy fit
Une muraille, d'vn deluge.
Mais aprés le Peuple passé,
L'Element qui s'estoit pressé,
Rompit luy-mesme son ouvrage:
Et le flambeau divin donnant du zele à l'eau,
Dans les murs de Jacob l'Egypte fit naufrage:
Et la digue de l'vn fut à l'autre vn tombeau.

❧

Aussi l'Amour a deux visages;
L'vn est doux, l'autre est rigoureux;
Et comme il a d'aimables feux,
Il en a qui font des orages:
Il a des traits qui sont dorez;
Il en porte aussi de ferrez,
Sous qui toute force succombe:
Ses regards comme il veut, font la nuit ou le jour;
Et qui méprise en luy, le cœur de la Colombe,
Sous luy ressentira les ongles du Vautour.

❧

Ainsi l'ingenieuse mere,
De la cire & de la douceur,
L'Abeille, la volante fleur,
A ses armes & sa colere.
La Rose ce feu parfumé,
Quoy que l'Amour l'ait allumé,
A son odeur & son épine.
D'vne mesme vapeur vient la pluye & l'éclair:
Et le mesme Soleil dont l'œil nous illumine,
Forme l'or dans la terre, & les foudres en l'air.

❧

Mais l'Amour quoy qu'il ait pu faire;
N'a rien fait de si merveilleux,
Que le furent les derniers feux,
Qu'il alluma sur le Calvaire.
Par vn rare & nouvel accord.
De la Vie avecque la Mort,
Il fit vn celebre mélange:
Et sur les os d'Adam tirez de leur tombeau,
Par vn dessein qui fut, en son effet étrange,
D'vn Dieu mis sur vn bois, il se fit vn flambeau.

❧

A ce feu, par mille ouvertures,
La Terre découvrit son cœur;
Et la vie avec la chaleur
Penetra dans les sepultures:
Là par vn merveilleux effort,
Cette chaleur, de l'Homme mort,
Ralluma l'ombre & la poussiere:
Et portant sa Vertu jusques dans les Enfers,
Des chaisnes des Demons endurcit la matiere;
Et des Peres captifs, elle fondit les fers.

❧

Mille brillantes étincelles,
Qui volerent de ce flambeau,
Soit sur la terre, soit sur l'eau,
Firent mille flames nouvelles.
Tous les cœurs touchez de ces feux,
Se releverent avec eux,
Et sous la Croix se rassemblerent:
Et pour s'en allumer, se pressant alentour,
Firent par la chaleur de laquelle ils brûlerent,
D'vn Calvaire de Mort, vn Vesuve d'Amour.

❧

Sur ce beau Theâtre de flames,
Où l'Amour a son element,
Il se consume à tout moment,
Des troupes d'innocentes Ames.

Plus elles souffrent de chaleur,
Et plus est rare le bonheur,
Dont leur belle cendre est suivie:
Le seul feu qui les blesse, a de quoy les guerit;
Il leur donne la mort, pour leur donner la vie;
Et s'il ne les brûloit, il leur faudroit perir.

Ainsi sur vn lit de canelle,
L'Oiseau sans sexe & sans pareil,
Se brûle aux rayons du Soleil;
Et par sa mort se renouvelle:
De ce beau Planete amoureux,
Luy-mesme il provoque ses feux;
Et donne aux Astres de l'envie:
Du mesme bois il fait son nid & son tombeau;
Et le Soleil à peine a consumé sa vie,
Que l'Amour la rallume aveceque son flambeau.

Que ces feux causent de delices!
Qu'il est doux de s'en approcher!
Et qu'il s'en fait vn beau bûcher,
Pour nos amoureux Sacrifices!
Sens la vive ardeur de ce Bois;
Voy ces Ronces & cette Croix,
Qui brillent de flames divines.
Arreste icy, mon cœur, ta vie est en ce lieu:
Sois vn bouton de feu, sur ces belles épines,
Tu seras vn Rubis sur le Thrône de Dieu.

LA FEMME FORTE.

ODE PREMIERE.

Ses combats contre les Vices & les Passions, & ses victoires sur le Plaisir & sur la Douleur.

INFATIGABLE Messagere,
Qui sers au commerce du bruit;
Et voles de jour & de nuit,
D'vne aile invisible & legere:
Nymphe à cent bouches, à cent yeux,
Qui nais, & qui meurs en tous lieux;
Etrangere par tout, par tout originaire;
Renommée, apprens moy, s'il est dans l'Univers,
Quelque Femme de cœur, dont il se puisse faire,
Vn Modele au Portrait que j'ébauche en ces vers.

Est-elle de ces Isles feintes,
De ces lieux des Sens reculez,
Où les Tancredes sont moulez,
Où les Bradamantes sont peintes?
Est-elle des extremitez,
De ces climats deshabitez,
Où le Ciel est confus, où la Nature est morte?
Est-elle de l'humide, ou du sec Element?
Et l'Astre qui fait tout, fait-il la Femme Forte,
De la mesme façon qu'il fait le Diamant?

De quelque Païs qu'elle vienne;
Soit du vieux Monde, ou du nouveau,
Il n'est sur la terre & sur l'eau,
Beauté qui s'égale à la sienne.
Ces Dieux des avares humains,
Ces Astres des yeux & des mains,
Ont moins de vertu qu'elle, & sont moins agreables:
Et le Ciel du Perou, si fertile en tresors,
Dans ses tresors n'a point de pierres comparables,
En lustre à son esprit, en graces à son corps.

La Femme forte & courageuse,
N'est pas vn beau Phantosme armé;
Vn nuage peint & formé,
D'vne matiere fabuleuse.
Toutes les Braves des Romans,
Ne sont non plus que leurs Amans,
Que des Spectres enflez, que des Feintes hautaines:
Et leurs exploits fameux par tout où le jour luit,
Ressemblent aux combats de ces figures vaines,
Que la vapeur compose, & que le vent conduit.

Non pas que l'Esprit de conqueste,
Soit au second Sexe étranger:
Non pas qu'on ne puisse ranger,
Le grand cœur sous la belle teste.
Les plus magnanimes efforts,
Ne sont pas des plus rudes corps:
La Grace se peut joindre à la Vertu guerriere.
Les Heros n'estoient pas tout ongles & tout dents;
Et c'est d'vn feu tout pur, & non de la matiere,
Du sang & non des os, que se font les Vaillans.

Les Abeilles ses Sœurs volantes,
Qui dans des pavillons de bois,
Tiennent leur camp, gardent leurs Rois,
Sont toutes vierges & vaillantes.
Les graces & la majesté,
La modestie & la beauté,
En la Reine des fleurs s'augmentent sous les armes:
L'esprit, le feu, l'éclair, s'épandent de son cœur:
Ses traits n'empeschent point l'vsage de ses charmes;
Et l'audace en son teint, se mesle à la pudeur.

Telle

Telle on vit jadis Rodogune,
Vaincre des mains, vaincre des yeux,
Suivie aux perils glorieux,
Par les Graces & la Fortune.
Telle aux Perses pris & défaits,
Par sa force & par ses attraits,
De Thomyre parut la fameuse victoire.
Et Zenobie encor fut telle en ses exploits,
Où brave ambitieuse, elle affecta la gloire,
De vaincre des Consuls, & d'abatre des Rois.

Non loin des rives de la Meuse,
La noble & sage Saint Balmon,
Conserve l'exemple & le nom,
De cette grace courageuse.
Son épée est à sa pudeur,
Ce que l'épine est à la fleur:
Et d'vn double Laurier, la Gloire la couronne.
Elle a tout ce qui force, elle a tout ce qui plaist:
Et joint Muse guerriere, & sçavante Bellonne,
Les arts de la campagne aux arts du cabinet.

Mais cette Vertu violente,
N'est pas tout l'esprit d'vn grand cœur:
Et le sang n'est pas de l'honneur
La teinture la plus brillante.
Il est vne valeur de paix,
Aussi noble, & d'aussi beaux faits,
Que cette turbulente à la guerre occupée:
Loin du bruit & sans fer, il se rend des tombas:
Tout Laurier ne veut pas se couper de l'épée:
Et la teste a sa force aussi bien que les bras.

La crainte de Dieu, la constance,
La pudeur, la fidelité,
D'vne Femme de qualité,
Sont les armes, font la vaillance.
Ses vertueuses actions,
Luy donnent des occasions,
De combas non sanglans, & de victoires calmes.
Et sans tacher ses mains, sans aigrir sa vertu,
Sedentaire Heroïne, elle tient sous ses palmes,
La Passion liée, & le Vice abatu.

Le Plaisir, ce doux adversaire,
Sous qui tant de fameux vainqueurs,
Portent vn joug tissu de fleurs,
Est trop foible pour la défaire.
Ses Sens de pudeur sont armez,
Contre ses traits envenimez,
Qui sans blesser le corps, blessent le cœur des Braves.
Et libre des filets que tend la Volupté,
Elle rompt ces liens, par qui les Rois esclaves,
Sans perdre leurs Estats, perdent leur liberté.

Il luy souvient de Cleopatre,
Dont le celebre desespoir,
Encor aujourd'huy se fait voir,
Avec pompe sur le Theatre.
Elle mit à prix la Beauté;
Prostitua la Royauté;
Abusa des tresors de la terre & de l'onde:
Et par vn luxe enorme & fatal à sa Cour,
Ses Ayeux avoient fait les Miracles du Monde,
A beaucoup moins de frais, qu'elle ne fit l'amour.

De longs & tragiques supplices,
Furent les fruits de cét amour:
La saison des pleurs eut son tour,
Aprés la saison des delices.
Le Sceptre enfin luy fut osté;
Son Phantosme à Rome porté,
Esclave de parade, entra chargé de chaisnes:
Et l'Aspic qui luy fit vn trépas parfumé,
A son ame livrée à d'eternelles gesnes,
Devint dans les Enfers vn Serpent enflamé.

De ma sage & forte Heroïne,
La teste non moins que le cœur,
Est incorruptible à la fleur,
Est impenetrable à l'épine.
Sous les pointes du mauvais Sort,
Elle aura jusques à la mort,
L'Esprit toûjours égal, & l'Ame toûjours belle:
Comparable à la Rose, à qui l'adversité,
De cent petits poignards qui naissent autour d'elle,
N'altere point l'odeur, ni n'oste la beauté.

Qu'vn bien luy vienne, ou se retire,
Sans estre prise elle le prend:
Et sans violence le rend,
Du moment que son temps expire.
Tout cét appareil du dehors,
Le train, les honneurs, les tresors,
Luy sont ce qu'est à l'arbre vn verdoyant feüillage:
Elle en connoit le prix, & sçait bien s'en servir:
Mais sans se plaindre au Ciel, sans ployer sous l'orage,
Elle les quite au vent, qui les luy vient ravir.

Son cœur n'est pas vn cœur de roche:
Et son Esprit, pour estre fort,
N'est pas insensible à la mort,
D'vn Epoux, d'vn Fils, ou d'vn Proche.
Ses pleurs coulent en leur saison;
Le Sens les donne à la Raison;
Un devoir les épand, vn autre les essuye:
Et sa tristesse en fait vn ornement pareil,
A celuy que reçoit d'vne brillante pluye,
Un nuage éclairé, qui se fond au Soleil.

Voyez ces beaux Corps sans matiere,
Qui nous dispensent les Saisons,
Et de leurs mobiles maisons,
Font la chaleur & la lumiere:
Qu'il gresle ou qu'il tonne sous eux,
Ils n'en sont pas moins lumineux,
Ni leurs faces n'en sont moins belles dans l'orage.
D'vn pas juste & constant, ils fournissent leur tour:
Et quelque tourbillon qui regne au bas étage,
Ils conservent au leur, l'harmonie & le jour.

Telle est la Femme de courage:
La foule affreuse des malheurs,
Ne peut déconcerter ses mœurs;
Ne peut alterer son visage.
Dans les temps les plus turbulens,
Sous les Vents les plus violens,
A l'orage, au tumulte, elle fait resistance.
Et sous les traits pressans du mal qui la poursuit,
Semble vn Soleil d'hyver, que son Intelligence
A la pluye, à la gresle également conduit.

Cette fameuse Descendante
De Martyrs & de Conquerans,
Mariamne eut sous des Tyrans,
L'Esprit haut, & l'Ame constante.
Ses graces & sa majesté,
Suivirent son adversité:
En des temps inégaux sa vertu fut égale:
Jusque dans la prison, elle garda son rang:
Elle mourut debout; & son Ame Royale,
Ne quita point sa Pourpre, en répandant son Sang.

Telle sous la hache & la chaisne,
Et parmi les rigueurs du Sort,
Stuart fut jusques à la mort,
De l'Esprit libre, & du cœur Reine.
Son courage également haut,
Sur le Trône & sur l'Echaffaut,
Ne branla point du coup qui fit tomber sa teste.
Et dessus le débris de son Sceptre abatu,
Le fatal accident de la mesme tempeste,
Qui rompit sa Fortune, acheva sa Vertu.

Quand vn meilleur temps luy ramene,
Le bien, la gloire & la grandeur,
Le bon vent n'enfle point son cœur,
Ni ne luy tend l'Ame hautaine.
Modeste en la prosperité,
Constante dans l'adversité,
Elle est telle au dessus, qu'au dessous de la roüe.
La Fortune jamais ne luy tourne le sens:
Elle ne l'abat point luy jettant de la boüe;
Et ne l'enteste pas luy donnant de l'Encens.

LA FEMME FORTE.

ODE SECONDE.

La force de son action & de sa parole: l'ordre de ses affaires & de ses divertissemens: les graces & les atours de sa personne.

IL se void des molles Poupées,
Qu'vn masque, vne juppe, vn miroir,
Tient du matin jusques au soir,
Inutilement occupées.
Leur esprit se perd dans vn gand;
Il s'embarasse d'vn ruban;
Du bout de leurs cheveux sa sphere est limitée:
Leur plus haute science est le tour d'vn collet:
Toute leur vie est vuide; & leur teste éventée,
Se remplit d'vne mousche, & d'vn point de filet.

Ce sont des Idoles de plastre,
Des Phantosmes peints à grands frais,
Qui se figurent n'estre faits,
Que pour la pompe & le theatre.
Un peu de sueur sur leur front,
Détrempe leur fard, & les fond:
Un rayon de Soleil ternit toute leur grace:
Et comme en se joüant la Fortune les peint;
En se joüant aussi la Fortune les casse,
Quand sa boule en passant, de travers les atteint.

Loin de ces molles Afferées,
La Femme Forte a ses emplois:
Sur les devoirs & sur les loix,
Ses actions sont concertées.
Tranquile sans oisiveté,
Active avec serenité,
Elle sçait allier le Labeur & les Graces:
Et ressemble aux porteurs des celestes flambeaux,
Qui font sans s'abaisser les choses les plus basses;
Qui travaillent toûjours, & qui sont toûjours beaux.

Les affaires qu'elle manie,
Prennent leur jour de sa raison:
Elle est l'Esprit de sa maison:
Elle en fait l'ordre & l'harmonie.
Aux estrangers non moins qu'aux siens,
Elle est vne source de biens:
Elle est des affligez l'Estoile & le bon Ange:
Et quoy que le malheur aux Vertus soit fatal,
La Fortune vaincuë, à la sienne se range;
Et de sa boule enfin luy fait vn piedestal.

Les canaux des bienfaits chez elle,
Vont toûjours & sont toûjours pleins:
On y puise de toutes mains:
La course en est perpetuelle.
Pareille aux vaisseaux que le vent,
Ramene chargez du Levant,
Elle est de son Pais la richesse publique.
Et sa bonté s'égale en ses profusions,
A ces Fleuves fameux, dont le cours magnifique,
Sans espoir d'interest, nourrit les Nations.

Sans mesurer les intervalles,
Ni les differences des rangs,
Pour les petits & pour les grands,
Ses bienveillances sont égales.
Ainsi ce beau Distributeur,
Qui des jours est l'illustre Auteur,
Avec égalité sa lumiere partage:
Il en donne aux Palais, il en donne aux Prisons;
Et sans distinction de forme ni d'étage,
Il a la mesme face en toutes ses Maisons.

La Sagesse regne en sa bouche;
Et là d'vn discours mesuré,
Se compose vn lien doré,
A prendre les cœurs qu'elle touche.
Sa mine & le ton de sa voix,
Font des leçons, vallent des Loix,
Et donnent de la force à quoy qu'elle propose;
La grace en sa parole est jointe à la vigueur:
Et le bon sens s'esclost de ses levres de rose,
Comme sort vn bon fruit, d'vne agreable fleur.

Sa parole vaut vn Dictame:
Et les traits les plus malfaisans,
Sous sa main rendus complaisans,
Sortent des blessures de l'Ame.
Elle sçait arracher du cœur,
Les épines de la douleur:
Elle sçait accoiser les troubles de la vie:
Le plus fort desespoir se rend à sa raison;
Et des Esprits piquez du serpent de l'Envie,
Sa bouche a la vertu de tirer le poison.

Ses Enfans sous sa nourriture,
D'avis & d'exemples instruits,
Dés la fleur luy rendent les fruits,
Qui suivent la bonne culture.
Leurs mœurs ont aussi de ses mœurs
La vive empreinte & les couleurs:
Leur vie est de sa vie & l'eloge, & l'image:
Elle se pare en eux, & fait d'eux son atour:
Et comme s'ils estoient ses yeux & son visage,
Où leur vertu reluit, sa beauté fait du jour.

Son Epoux heureux & fidele,
Croit avoir en elle vn tresor:
Et prefere aux Couronnes d'or,
Le beau joug qu'il porte avec elle.
L'Amour est leur commune loy:
Du nœud precieux de leur Foy,
Jamais aucun soupçon ne rompra la tissure:
Nul filet d'interest n'entre dans ce lien:
L'vne est riche sans dot, & belle sans parure;
Et de son amitié l'autre fait tout son bien.

Elle n'est pas de ces hautaines,
Qui font gloire de leur aigreur:
Qui n'ont que du fiel dans le cœur;
Que de la bile dans les veines.
Devote sans severité;
Pudique avec civilité;
Elle est sans aiguillon, plus chaste que l'Abeille.
Sa beauté compatit avec la bonne odeur:
Et par sa modestie à la rose pareille,
Sans en avoir l'épine, elle en a la pudeur.

Sans se plonger dans la matiere,
Ni s'empestrer de ses appas,
Elle sçait des biens d'ici bas,
Tirer l'esprit & la lumiere.
L'Abeille ainsi tire des fleurs,
Ces pures & claires sueurs,
Et ces gouttes d'émail dont elles sont baignées;
Ainsi de leurs esprits elle suçe l'extrait:
Et laisse pour les vers, & pour les araignées,
Les grossieres humeurs, dont le venin se fait.

Si l'honneur & la complaisance,
L'appellent à quelques ébas;
Le devoir gouverne ses pas,
Et la tient dans la bienseance.
Elle est instruite en tous les jeux,
A garder ce juste entre-deux,
Où jamais la Vertu ne se trouve ternie.
Elle sçait distinguer, le plaire du pecher:
Et dans le repos mesme, observant l'harmonie,
Sans rompre aucun accord, elle sçait relascher.

Ces Beautez de feux couronnées,
Qui brillent dans le Firmament,
Ainsi d'vn juste mouvement,
Dansent les mois & les années:
Ainsi fut la toute des jours,
Les plus beaux Anges vont au Cours,
Dans des Globes d'argent meus avecque justesse:
Ainsi Dieu fait son jeu, des œuvres de ses mains:
Et sans quiter son rang, la Divine Sagesse,
S'ébat dessus la Terre avecque les Humains.

Elle est propre sans artifice:
Et n'eut jamais l'ambition
D'eriger en devotion,
La negligence & l'avarice.
Dans l'éclat des meubles de prix,
Dans la richesse des habits,
Son Esprit, de l'orgueil, ne prend point la teinture.
L'or ne l'ébloüit point de sa vaine lueur:
Sous la Pourpre on la void illustre sans enflure:
Et ce qui luit sur elle, est obscur en son cœur.

Esther en cét état supréme,
Où l'éleva la Royauté,
A la gloire osta la fierté,
Et l'arrogance au Diadéme.
Dans la pompe de ses atours,
Pareille aux Roses des beaux jours,
Elle sceut à la pompe allier le cilice:
Et d'vn piquant habit son corps environné,
Satisfaisoit à Dieu, par vn libre supplice,
Pour l'orgueil de son front, de pourpre couronné.

Judith allant à la conqueste,
D'vn fier & barbare vainqueur,
Avoit la cendre sur le cœur,
Et les Diamans sur la teste.
Les Manicles, l'Apprerador,
Les Colliers & les Chaisnes d'or,
Pour elle avoient du sac le merite & l'vsage.
Et dans vn attentat de zele & de vertu,
Holoferne se vit défait par son visage,
Auparavant qu'il fust de son bras abatu.

Mais l'atour le plus magnifique,
Qui pare vne Femme d'honneur,
Ne vient ni du sein, ni du cœur
De la precieuse Amerique.
Ses joyaux les plus estimez,
N'ont pas esté sur le sable formez,
Ou dans la Mer de l'Inde, ou dans celle du More:
Elle a des ornemens inconnus au Levant:
Et son éclat n'est pas l'éclat d'vn Meteore,
Fait d'vne boüe illustre, & porté sur le vent.

L'Or n'est que la bile éclaircie,
D'vn corps lourd, obscur & brutal:
L'Argent à nos yeux si fatal,
N'en est que l'écume endurcie:
Les Diamans & les Rubis,
Ont peu de grace & moins de prix:
Les lumieres n'en sont ni vives, ni biennettes
Le Luxe à corrompu leur plus pure clarté;
S'ils couronnent vn Astre, ils fardent cent Cometes;
Et le Vice s'en pare autant que la Beauté.

Les rais que la Vertu dispense,
Dans son Esprit, & sur son Corps,
Luy sont d'agreables tresors;
Luy sont des atours sans dépense.
Les charmes en sont innocens:
Sous les rides des plus vieux ans,
Ils gardent leur vigueur, & conservent leur grace:
Ils ont leur lustre à l'air, ils l'ont à la maison:
La mode en est par tout, jamais elle ne passe:
Et leur fleur dure encor en l'arriere-saison.

Qu'est la Beauté la plus parfaite,
Sans honneur & sans pieté,
Qu'vn beau Temple deshabité;
Et qu'vn agreable Comete?
Qu'est-ce qu'vne vapeur qui luit;
Qu'vn Astre qu'vn Demon conduit;
Qu'vn éclatant sujet de fiévre & de tempeste?
Qu'est-ce qu'vn Basilic funeste & glorieux?
Elle naist comme luy, la couronne à la teste;
Et donne comme luy, la mort avec les yeux.

La Femme devote & pudique,
Merite seule de l'honneur:
Elle est des siens tout le bonheur,
Elle est leur Grace domestique.
La Pudeur & la Pieté,
Jointes en elle à la Beauté,
Font comme vn doux encens sur vn Autel d'yvoire.
Elle est dessus la Terre vn celeste flambeau:
Et par sa clarté double, elle égale la gloire,
D'vn bel Astre habité d'vn Ange encor plus Beau.

ODE PANEGYRIQUE

POUR LA REINE,

SVR LES PROSPERITEZ de sa Regence.

REINES des bienfaits & des charmes,
Conquerantes des volontez,
Par qui sans armes sont domtez,
Les cœurs qui resistent aux armes:
Meres des Amours innocens,
Accortes Maistresses des Sens,
Graces filles du Ciel, c'est vous que je reclame.
Les Muses sont pour ceux qui chantent les Guerriers,
Mon sujet est tout vostre, & ma nouvelle flame,
Vous demande du Myrte, & non pas des Lauriers.

ANNE la Reine sans pareille,
Est le beau sujet de ces vers;
Comme elle est de tout l'Univers,
Le beau Spectacle & la Merveille.
Adroites & sçavantes Sœurs,
Vous devez toutes vos couleurs,
Vous devez tout vostre art; à cét illustre Ouvrage:
Ce que vous toucherez ne se pourra ternir:
Et vostre Noûrriture, encore en son Image,
Regnera sur les cœurs des Siecles à venir.

Vous bel Astre venu du Tage,
Pour en faire vivre les traits,
Animez-les d'vn de ces rais,
Qui font le lustre de cét âge.
Il ne peut sur vostre Tableau,
Luire vn jour plus doux, ni plus beau,
Que de ces yeux puissans, par qui nos Lys fleurissent:
Par qui malgré l'effort des orages passez,
La bonace renaist, les Olives meurissent,
Et tous les mauvais Vents, de l'Estat sont chassez,

Mais quel art, fust-ce l'art d'Apelle?
Et quel assez sçavant pinceau,
Pourroient d'vn chefd'œuvre si beau,
Faire vne copie assez belle?
Tout ce que les Siecles ont eu
D'honneur, de grace, & de vertu,
Ne peut en ce dessein tenir lieu que d'ombrage:
Et les plus forts tableaux, que l'Histoire ait tracez,
Les portraits que la Fable a fardez davantage,
Se trouvent par l'éclat de ma Reine effacez.

Je voy le jour qui l'environne,
Sur le Thrône des Fleurs de Lys:
D'vn Epoux, d'vn Pere, & d'vn Fils,
Je luy voy la triple Couronne.
Je sçay que de toutes les Mers,
Qui ceignent ce vaste Univers,
Naissant elle receut des hommages suprémes.
Je sçay que du vieux Monde, & du Monde nouveau,
Cent Sceptres attachez avec cent Diadémes,
Firent à son enfance vn auguste berceau,

Mais la naissance est fortuite
La Vertu n'est pas du Blason:
Et la grandeur de la Maison,
N'est pas la grandeur du merite.
Souvent sur les hauts monts il naist,
De la Fougere & du Genest:
De Palmes bien souvent les vallons sont fertiles:
Et comme il se produit des Aigles aux deserts;
Dans les plus beaux Palais, il se fait des reptiles;
Et jusque sous le Thrône, il s'engendre des vers.

Ma Reine de soy-mesme illustre,
Est la source de sa splendeur:
Elle ne tient point sa Grandeur,
De son Dais, ni de son Balustre.
Sa mine est à sa Dignité
Une seconde Majesté:
Ses graces sont d'vn rang plus haut que sa noblesse:
Et ce regne visible établi sur nos Sens,
Qui l'auroit pu sans titre eriger en Princesse,
Est du droit de Nature, & non du droit des Gens.

Les piques & les halebardes,
Ne font pas son Autorité:
Dans ses yeux & dans sa bonté,
Elle a ses Archers & ses Gardes.
Elle a dans nos affections,
D'incorruptibles Legions,
Qui sont fortes sans fer, & sans or sont fidelles:
Elle a des Bastions dans nos cœurs, qu'elle a pris:
Et plus Reine par là, que par cent Citadelles,
Elle possede autant de Thrônes que d'Esprits.

Ainsi devant que les conquestes,
Eussent divisé les Humains,
Le Sceptre estoit aux belles mains,
Et la Couronne aux belles testes.
Des Reines d'alors & des Rois,
Le Peuple libre avoit le choix:
Le droit des Pretendans estoit sur leur visage.
La grace & non la force asseuroit leur pouvoir:
Et les yeux qui donnoient aux Princes leur suffrage,
Persuadoient encor aux Sujets leur devoir.

Sous vne si charmante Reine,
Les Esprits les plus factieux,
Pris par le cœur, pris par les yeux,
Sont jaloux de leur propre chaisne.
Le joug parfumé de ses loix,
Est recherché des plus grands Rois:
La France s'en est fait vne illustre Couronne:
Non moins que la Raison, les Sens luy sont sujets:
Et l'Afrique n'a point de beste si felonne,
Qui n'aimast à porter des liens qu'elle eust faits.

La belle & rayonnante Astrée,
Regne avec moins d'agrément,
Sur vn thrône de diamant,
Dans sa lumineuse contrée:
Elle est veuë avec moins d'amour,
Des petits Astres d'alentour,
A qui d'vn œil égal ses rais elle dispense:
Et moins de majesté sur sa teste reluit,
Au temps qu'elle decide avecque sa balance,
L'annuel differend du Jour & de la Nuit.

Il est peu de Beautez bien pures:
Les Estoiles ne le sont pas;
Et les plus beaux corps d'ici bas,
Ne sont pas exempts de souillures.
L'or se ternit, & perd son teint:
L'éclat du diamant s'éteint:
La flame a sa fumée, & le jour ses ombrages:
La Lune tous les mois se cache & s'obscurcit:
Les Cieux ici serains, ont ailleurs des nuages:
Et souvent le Soleil de vapeurs se noircit.

Ma Reine en tout émerveillable,
N'est pas de ces Astres tachez,
De qui les defauts sont cachez,
Sous vne imposture agreable.
Un air noble & de dignité,
Donne force à sa pieté:
Ce qui plaist d'elle est pur, & ce qui charme éclaire.
Elle instruit nos esprits, en retenant nos cœurs:
Et sa grace à ce siecle est vn doux exemplaire,
D'agrément pour les yeux, de vertu pour les mœurs.

La Rose en la saison nouvelle,
La Perle en son thrône écaillé,
Le Lys de rosée émaillé,
Sont des beautez moins pures qu'elle.
Les artistes Filles du Ciel,
Dont le sang est l'esprit du miel,
Vivent moins purement dans leur Palais de cire.
Et l'Ermine a le cœur moins à la pureté;
Quoy que pour la garder, naturelle martyre,
Elle expose sa vie avec sa liberté.

L'Ermine mord, l'Abeille pique;
Et la Rose a son aiguillon,
Sous le naturel vermillon,
De son teint modeste & pudique:
La vertu d'Anne est vne fleur,
Innocente, & de bonne odeur;
Et qui n'a rien de fier aux mœurs, ni dans la mine.
L'Agreable à l'Honneste en sa conduite est joint:
Et sa seule Pudeur, comme vn Lys sans épine,
Ecarte les serpens, & ne les pique point.

La Vertu n'est pas attachée,
A l'estat de la Royauté:
Souvent le thrône est infecté:
Souvent la Couronne est tachée.
Le beau metal dont on les fait,
Comme il est de la terre extrait,
Peut garder de la terre, & la rouille & la crasse.
L'innocence n'est pas l'Ordinaire des Grands:
A peine laisse-t-elle à la Cour quelque trace;
A peine y passe-t-elle vne fois en dix ans.

Les Faustines, les Cleopatres,
Les Messalines ont fait voir,
Qu'assez peu souvent le devoir,
Regne sur ces pompeux theatres.
Sur leurs portraits on void encor,
De la boüe attachée à l'or:
La honte à leur memoire est encore imprimée:
Et leurs ombres depuis tant de temps écoulé,
Sont encor aujourd'huy noires de la fumée,
Des impudiques feux, dont leurs corps ont brûlé.

Anne des vices l'ennemie,
A justifié la beauté,
A nettoyé la Royauté,
De cette celebre infamie.
Un jour bienfaisant & serain,
Et de sa teste & de sa main,
Se répand sur le Sceptre, entre dans la Couronne:
Du lustre de ses mœurs sa dignité reluit:
Et dans les cœurs du Peuple où regne sa personne,
Sa Vertu va devant, & sa Fortune suit.

Quelles ames ne sont touchées,
De voir qu'aux besoins des humains,
Elle daigne abaisser des mains,
De tant de Sceptres empeschées?
Dans l'Estat de guerre agité,
Chacun attend de sa bonté,
Ou la Paix, ou la Gloire, ou l'Olive, ou la Palme.
Et ses bras tant de fois victorieux des vents,
Accueillans dans l'orage, accueillans dans le calme,
Protegent les petits, & couronnent les grands.

Mais quoy? cette Fleur sans pareille,
N'a pas eu toûjours du repos:
Cette Perle a souffert des flots:
L'orage a troublé cette Abeille.
Les graces, l'honneur, la bonté,
N'ont pas gardé l'adversité,
De batre ce Soleil de vent & de nuage:
Mais, & nuage & vent, l'ont vainement batu;
Sans reculer d'vn pas, ni changer de visage,
Constant, il a suivi son Ange & sa Vertu.

Avons-nous vû quelque avanture,
Où son cœur ait degeneré?
Où son noble sang alteré,
Ait perdu sa noble teinture?
La Fortune qui l'entreprit,
Ne crût pas qu'vn si fort Esprit
Pust estre l'habitant d'vne teste si belle:
Et d'vne fraiche Fleur, luy voyant la beauté,
Ne pensa pas qu'au vent qui passeroit sur elle,
D'vne Palme elle dust avoir la fermeté.

Plus ferme pourtant qu'vne Palme,
Dans la plus grande adversité,
Victorieuse elle a porté,
La teste haute & l'esprit calme.
L'orage en vain la menaça;
En vain dessus elle il passa;
A peine ébranla-t-il vn cheveu de sa teste;
Et si ce front Royal a quelquefois plié;
C'est sous la main de Dieu qui regit la tempeste,
Et non pas sous le Vent, qu'il s'est humilié.

Il est vray qu'on vid sa constance,
Ployer sous le coup, dont la mort,
Par vn long & fatal effort,
Osta son Epoux à la France.
Pressé d'vne juste douleur,
Son Esprit sortit de son cœut,
Sur le sang qu'épandit son Ame divisée:
Tout prest à s'envoler il vint jusqu'à ses yeux;
Et si la France en deüil ne s'y fust opposée,
Il seroit maintenant vn Astre dans les Cieux.

S'il estoit des metamorphoses,
Le juste excés de son tourment,
Par vn celebre changement,
Eust accreu l'espece des Roses.
Il se fust fait de ces cheveux,
Transformez en de nouveaux feux,
Au plus beau lieu du Ciel vne couronne ardente:
Et de ces yeux pleurans, aprés ce coup fatal,
L'humeur d'vn mesme esprit parfumée & brillante,
Eust fait tout à la fois de l'ambre & du crystal,

On applaudit à la memoire,
Des nobles Veuves d'autrefois;
Dont les noms sans corps & sans voix,
S'affligent encor en l'Histoire.
Là par vn merveilleux dessein,
Artemise fait de son sein,
Aux cendres de Mausole vne tombe animée:
Evadne d'vn bûcher, se fait vn lit d'honneur:
Et du souffle d'Amour vne braise allumée,
De Porcie à jamais fera luire le cœur.

Plus d'amour & plus de courage,
Si le dépit s'y fust meslé,
De nostre Reine eust signalé,
La mort non moins que le veuvage.
Mais la Vertu la relevant,
Aprés le premier coup de vent,
Sa raison fut bien-tost remise en exercice.
Il luy souvint de Dieu, de sa charge, & de nous:
De Regente & de Mere, elle reprit l'office:
Et le Fils en son cœur, le gagna sur l'Epoux.

Ainsi la Lune est éperduë,
Et sa face noire de deüil,
Quand la terre comme vn cercueil,
Est sur le Soleil étenduë:
L'Ange mesme qui la conduit,
Paroist troublé de cette nuit:
Les Astres effrayez, pallissent autour d'elle.
Mais aussi-tost aprés, cét ombrage écarté,
Elle revient aux cris du Peuple qui l'appelle;
Et luy rend l'asseurance avecque la clarté.

Telle de ma grande Princesse,
A ce jour de trouble & d'effroy,
Qui nous ravit nostre grand Roy,
Parut l'eclipse & la tristesse.
Une pompeuse obscurité,
Un deüil grave & de majesté,
Nous cachoit ses rayons sous des voiles funebres.
Malgré la mort pourtant, & malgré la douleur,
De son Soleil éteint, elle eut en ces tenebres,
La vertu dans l'esprit, & le feu dans le cœut.

Mais de soy la Lune impuissante,
Ne peut que d'emprunt faire bien:
Et sans autre éclat que le sien,
ANNE est illustre & bienfaisante.
Nous devons à son juste cours,
La belle suite des beaux jours,
Qui font vn Regne heureux, d'vne heureuse Regence:
Et de son ascendant la seule activité,
Sous vn Soleil mineur, nous donne par avance,
Les fruits dès le Printemps, le calme avant l'Esté.

L'Esprit de trouble & de tempeste,
Par tout où s'étend sa Vertu,
De respect sous elle abatu,
Baisse les aisles & la teste.
Par vn concert juste & sans bruit,
Le bon Ange qui la conduit,
Tient nos Astres sous elle en bonne intelligence:
Et le feu qu'elle épand, penetrant & benin,
A corrigé du Ciel la mauvaise influence:
Et des Cometes mesme a seiché le venin.

La Discorde à qui cent viperes,
Font vn diadéme d'horreur,
Eust joint la civile fureur,
Sans elle aux fureurs étrangeres.
Par vn attentat inhumain,
Elle eust fait la torche à la main,
De son tragique esprit de tragiques chefd'œuvres:
Et la France livrée à la rebellion,
Eust plus souffert des dents d'vne de ses couleuvres,
Que de tous les efforts de l'Aigle & du Lion.

En sa noire grote enchaisnée,
De dépit ses bras elle mord:
Et n'oppose à nostre heureux Sort,
Qu'vne impuissance forcenée.
De longs & terribles serpens,
Autour de sa gorge rampans,
Au poids de ses liens ajoustent leurs étreintes:
Sa rage sans effet tombe avec son poison;
Et la sombre vapeur de ses torches éteintes,
Redouble par sa nuit celle de sa prison.

Dans cette si douce bonace,
ANNE & son Ange nous ont mis;
Comme ils ont de nos ennemis,
Abatu l'espoir & l'audace.
Insolens de la mort du Roy,
Dont le seul nom fut leur effroy,
Ils venoient assieger son cercueil & son ombre;
Pareils à des mastins, qui par vn lasche effort,
Quoy que munis de fer, quoy que fiers de leur nombre,
N'attaquent point sans peur la peau d'vn Lion mort.

Un Peuple orgueilleux de ses armes,
Par vn sacrilegue attentat,
Venoit mettre en feu cét Estat,
Abysmé dés-ja dans ses larmes.
La France couverte de noir,
De son Prince, & de son espoir,
Preparoit cependant les doubles funerailles.
Sa lance estoit changée en vn triste flambeau:
Et l'Ange conquerant, qui l'assiste aux batailles,
En deuil & desarmé pleuroit sur vn tombeau.

Dans cette fatale épouvente,
Nos troupes reprirent le cœur,
Par la force & par la vigueur,
Que leur inspira la Regente.
Son Genie au loin répandit
Un esprit, sous qui reverdit,
Dans la cendre & le deuïl, la Palme & l'esperance:
Et ce qui ralluma le feu de nos Guerriers,
Deux branches de Ciprès sur le front de la France,
Par vn presage heureux, devinrent deux Lauriers.

De vingt Provinces débordées,
ANGUIEN fut vainqueur à Rocroy:
Et de leur sang avec effroy,
Les pleines furent inondées.
La Meuse, l'Escaut & le Rhin,
Fuyant vers l'Empire marin,
En desordre & sanglans s'y sauverent à peine:
Le Tage de son lit leur clameur put ouir:
Et sur vn char de nacre, au Palais de la Seine,
Galatée & Doris vinrent s'en réjouir.

De Palmes hautes & nouvelles,
De là nos Conquerans couvers,
Firent trembler les tours d'Anvers,
Et les murailles de Bruxelles.
Le Lion Flamand resserré,
Et dans son fort mal asseuré,
De ses païs brûlez vid de loin la fumée:
A ses yeux rougissans Thionville fut pris:
Et l'Aigle d'Allemagne en trouble & déplumée,
Vint tenter vainement d'en arracher nos Lys.

Ce n'est plus cette Aigle immortelle,
Si brave & si prompte au butin:
Le temps a changé son destin;
Elle ne bat plus que d'vne aisle:
Est-il precipice ou rocher,
Qui puisse aujourd'huy la cacher,
Et contre nos Chasseurs luy donner asseurance?
Le haut comme le bas, sous ANGUIEN s'applanit:
Et si la Paix bien-tost ne le retient en France,
Il la fera captive, & bruslera son nid.

Du

Du plus noble sang de ses veines,
Le champ de Fribourg est taché:
Et de son plumage arraché,
Norlingue a vû couvrir ses plaines.
Le Danube onit de ses bords,
La chute de ces vastes corps,
Que la Baviere fit marcher ponr la défendre.
D'vne mort de Geant, Mercy fut abatu;
Et ses os foudroyez, sont encor en leur cendre,
Un exemple à l'Orgueil, de craindre la Vertu.

La Flandre demy déchaisnée,
De ses prisons nous tend les bras:
Et se promet de nos combas,
Une nouvelle destinée.
Ses Gardes au nom de LOUïS,
Effrayez, confus, éblouis,
Ont jetté bas les clefs, & quité leurs barrieres:
Et ses lieux si vantez, Ostende, Anvers, Nieuport,
Leurs chartes jadis, aujourd'huy leurs tanieres,
Seront bien-tost encor leurs tombeaux à leur mort.

Graveline la sourcilleuse,
Maintenant soûmise à nos Loix,
De ses bravades d'autrefois,
A fait vne amende fameuse.
L'illustre sang de nos Ayeux,
Qu'Egmont défit devant ses yeux,
Est par vn juste arrest, retombé sur sa teste.
GASTON les a vengez, & leurs Manes hautains,
Toutes les nuits encor, sur ses tours en font feste,
Le Laurier sur le front, & les Palmes aux mains.

L'avare & superbe Nourrice,
Des Voleurs de toutes les Mers,
Dunquerque à present dans les fers,
Satisfait à nostre justice.
Elle n'est plus comme devant,
L'écueil commun, le mauvais vent,
Et de tous les Nochers la terreur & l'orage.
Neptune à son Vainqueur applaudit de ses eaux:
Et le débris fumant resté de son naufrage,
Annonce son supplice, & le calme aux vaisseaux.

Alexandre enchaisna Neptune,
Pour entrer le Maistre dans Tyr:
Il força les Dieux d'en sortir,
Et de ceder à sa Fortune.
La Mer captive s'abaissa,
Sous le joug d'écueils qu'il dressa;
Le vent en fut lié, la vague y fut sujete.
Ces faits par les hauts faits d'ANGUIEN sont surmontez:
Et Dunquerque vaincuë est plus que la défaite,
Et des Dieux fugitifs, & des flots arrestez.

Dans les Saisons les plus heureuses,
Quel Planete si bien tourné,
Eust à l'Estat jamais donné,
Des aventures si fameuses?
Cette haute prosperité,
Est d'ANNE & de sa Pieté,
Sous qui le mauvais Sort a quité ses menaces.
Elle adoucit pour nous, & le Ciel & les Vents:
Et sa Vertu nous fait, comme vn Astre à deux faces,
La Victoire au dehors, & la Paix au dedans.

Cette Pieté sans contrainte,
N'est pas vne image de fard;
N'est pas vn Spectre instruit à l'art,
De l'imposture & de la feinte.
Elle a du fond, elle a du corps,
Et telle au dedans qu'au dehors,
Elle sçait ajoûter les ardeurs aux lumieres:
La montre en est illustre, & les effets puissans:
Et dans tous ses parfums, en toutes ses prieres,
Il entre autant de feu, comme il entre d'encens.

De tout endroit son Ame est preste,
De voler au Souverain Bien:
Sa Couronne n'est vn lien,
Que pour les cheveux de sa teste.
Elle garde sa liberté,
Sous le joug de sa Royauté:
Et sans la captiver, le Thrône l'environne.
Elle ne pese point du poids de sa Grandeur:
Et les rets que la Cour tend à toute personne,
Entretiennent ses yeux, sans retenir son cœur.

Voyez ces pompeuses rivieres,
Qui roulent leurs eaux en des lits,
Par le Luxe & l'Art embellis,
De la dépouïlle des carrieres.
Orangers, Lauriers & Jasmins,
S'offrent en vain sur leurs chemins,
Et pour les arrester, leur laissent leurs images:
En vain Marbre & Porphyre interrompent leurs flots,
Elles touchent à peine en passant leurs rivages;
Et dans la grande Mer, vont chercher leur repos.

Ainsi la genereuse Reine,
Parmi tant d'objets si pressans,
Tant de doux enchanteurs des Sens,
Est libre de charme & de chaisne.
Les Sceptres sous elle pliez,
Comme roseaux humiliez,
De son cœur éleve n'arrestent point la course:
Elle passe sur eux, d'vn égal mouvement:
Et passant les incline à cette immense Source,
Où toutes les Grandeurs trouvent leur element.

Fleuve sans rive, Source immense,
Eternelle Mer de plaisirs,
Contente-toy de ses desirs,
Et laisse au Monde sa presence.
Qu'elle vive & regne long-temps,
Pour l'Eglise, pour ses Enfans,
Pour le bien de l'Estat commis à sa tutelle:
Et qu'aprés l'avoir fait triompher sous tes loix,
Elle devienne au Ciel, vne Estoile eternelle:
Entre ses deux LOUÏS dans la Sphere des Rois.

Qu'en attendant que sa belle Ame,
Se prepare à ce noble rang,
Sa main puisse arrester le sang,
De l'Europe qui la reclame.
Qu'aux Lauriers de son grand Epoux,
D'vn lien desiré de tous,
Autour des Fleurs de Lys, elle attache l'Olive.
Et que du Nil enfin ses Fils victorieux,
Sur l'Egypte, à son tour, de la France captive,
Aillent venger l'affront, fait à leurs saints Ayeux.

HYMNE
DE
LA PUDEUR,
A MADAME
DE PONTCHASTEAU.

LUCRECE, pourquoy te plains-tu,
Du beau feu, qui sur ton visage
A la teinture du courage,
Joint la couleur de la Vertu?
Innocent, tiede & sans matiere,
Il n'a qu'vne pure lumiere,
Qui se refléchit au dehors:
Et cette lumiere sans flame,
Est la belle ombre de ton Ame,
Et la belle fleur de ton Corps.

De tes plus illustres esprits,
La Pudeur t'a formé ce voile,
Qui pourroit au corps d'vne Estoile,
Donner de la grace & du prix.
Celuy que porte la Justice,
N'est pas d'vn si rare artifice,
Ni ne jette vn éclat si beau:
Et l'Amour sur son front d'yvoire,
Etend avecque moins de gloire,
L'écarlate de son bandeau.

Depuis ce Georges si fameux,
Par son celebre Ministere;
Le beau sang d'où sortit ta Mere,
A toûjours brillé de beaux feux.
La Pourpre que receut de Rome,
Le merite de ce grand Homme,
Accrut son lustre & sa couleur:
Et de cette noble teinture,
En toy l'Honneur & la Nature,
Conservent la plus pure fleur.

Comme toy l'Aube à son réveil,
Aussi-tost que le Jour remonte,
Rouge d'vne modeste honte,
Se leve devant le Soleil:
Les Heures ses belles Suivantes,
De pierres rouges & brillantes,
Parent sa robe & ses cheveux:
La Lune qui la void si belle,
Rougit de n'avoir auprés d'elle,
Qu'vn faux éclat & de faux feux.

Le Soleil rougit à son tour;
Et de sa face lumineuse,
Une rougeur contagieuse,
Se répand sur celle du jour:
Sous luy le corps des claires nuës,
Et le sein des campagnes nuës,
Rougissent d'estre sans habits:
Et par vne rougeur pareille,
La Mer devient avec merveille,
D'vn grand Saphir vn grand Rubis.

Le second Soleil des Hivers,
Le feu rouge de sa nature,
Communique cette teinture,
A tous les Corps de l'Univers.
Le pesant Astre de la Terre,
L'Or qui fait la Paix & la Guerre,
Se pare de cette couleur:
Et souffre à regret la jaunisse,
Que la crainte de l'Avarice,
Fait sur sa face, & dans son cœur.

Ces douces & fraisches Beautez,
Que Flore & le Printemps parfument,
Et que les Zephyres allument
Au premier rayon des Estez;
Les Roses, ces Vierges armées,
Aussi-tost qu'elles sont formées,
Rougissent jusques dans le cœur:
Et dessous leur feüillage sombre,
Cherchent du couvert & de l'ombre,
Pour faire vn voile à leur pudeur.

Un noble & genereux orgueil,
Fait rougir les jeunes Grenades;

Où les vieilles & les malades,
Pallissent de crainte & de deuil:
Mille cœurs rouges dans leurs testes,
Ont autant d'ames tousiours prestes,
A donner lustre à leur beauté:
Et la pourpre les environne,
Pour leur estre avec leur couronne,
Une marque de Royauté.

D'vn rouge & naturel émail,
Plus auguste que l'écarlate,
La langue richement éclate,
Dans vn cabinet de corail;
De là cette eloquente Reine,
De ses discours forme vne chaisne,
A lier les cœurs qu'elle a pris:
Et se fait ouir avec gloire,
Entre deux balustres d'yvoire,
Et sur vn trosne de rubis.

La hardiesse & la valeur,
D'vne vive rougeur sont teintes;
Où le desespoir & les craintes,
Ont vne mortelle pasleur.
Les Muses les divines Fées,
Des feux de Parnasse échauffées,
En ont le visage plus beau;
Et l'Amour, le Tyran des ames,
Rougit à la chaleur des flames;
Que luy reflechit son flambeau.

Les Cherubins sont glorieux,
De l'esprit dont Dieu les allume,
Le rouge en brille sur leur plume,
Et l'esclair en vient à leurs yeux.
Ces illustres Testes volantes,
Sont tousiours rouges & bruslantes,
Soit du feu de Dieu, soit du leur:
Et dans ces flames mutuelles,
Font du mouvement de leurs aisles,
Un éventail à leur chaleur.

Mais la rougeur éclate en toy,
LUCRECE, avec plus d'avantage,
Quand l'Honneur est sur ton visage,
Vestu de pourpre comme vn Roy;
Alors elle a toute sa grace;
Alors la vertu s'y ramasse,
Avec tout ce qu'elle a de prix:
Et par merveille nous propose,
Dans vn Lys l'ame d'vne Rose,
Et dans vne Perle vn Rubis,



LA FRANCE GUERIE.

ODE PREMIERE.

Commune loy de la Mort: la France malade avec le Roy l'an 1630. constance & fermeté du Roy: sa guerison miraculeuse.

EST-CE Nature, est-ce Fortune,
Qui veut, que par vn triste sort,
La funeste loy de la Mort,
A tous les hommes soit commune?
La cruelle n'apprit jamais,
Les devoirs qu'impose le Dais,
Ni l'honneur qu'on doit aux Balustres;
Et gouverne de mesmes loix,
Les Palais des Princes illustres,
Et les hutes des Villageois.

Ainsi sur vn mesme rivage,
De l'écume & de l'ambre gris,
Du corail & des jones pourris,
Sont jettez par vn mesme orage:
Ainsi le Pin Roy des forests,
Non moins que l'épie des guerets,
Aux coups du vent baisse la teste;
Et souvent on void sur les eaux,
Perir par la mesme tempeste,
Les barques & les grands vaisseaux.

En ces glorieuses masures,
Où Rome dans Rome n'est plus,
Qu'vn amas informe & confus,
De cendres & de sepultures:
Les Ruis, aux esclaves meslez,
Les Consuls au Peuple égalez,
Ne font qu'vne poudre commune;
Et sans ordre sont enterrez,
Les Colosses de la Fortune,
Et ceux qui les ont adorez.

Encore si les mains des Parques,
Ne touchoient qu'à ces vicieux,
Dont le Sceptre est vn fleau des Cieux;
Et pardonnoient aux bons Monarques;
Les Peuples sans s'interesser,
A leurs yeux laisseroient casser,
Et leurs Sceptres & leurs Couronnes;
Et verroient sans plaindre leur sort,

Ces Idoles, & leurs colonnes,
Tomber sous la faux de la Mort.

Mais est-il vertu si divine,
Qui nous dispense du bûcher?
L'Hyver ne fait-il pas secher,
La Palme aussi bien que l'Epine?
La nuit dure autant que le jour;
L'Aigle meurt comme le Vautour;
La Mort est aveugle au merite:
Et sans distinction de rangs,
Elle mesle sur le Cocyte,
Les bons Rois avec les Tyrans.

Sans faire venir de l'Histoire,
Et des Siecles qui ne sont plus,
Des témoignages superflus,
D'vne injustice trop notoire:
Mon Roy, l'Exemple des bons Rois,
N'a-t-il pas vû plus d'vne fois,
La Mort toucher son diadéme;
Et traverser mille guerriers,
Pour venir planter elle-mesme,
Des Cyprés entre les Lauriers?

Cependant il n'est point sur terre
Un Roy juste & bon comme luy?
Il est seul arbitre aujourd'huy:
Et de la Paix & de la Guerre:
On void aux pieds de ses Vertus,
Nos Monstres à terre abatus
Vomir leurs Ames detestables;
Et dés-ja nos rebellions,
N'ont plus de lieu qu'entre les Fables,
Des Hydres, & des Geryons.

Cét exploit d'eternelle marque,
Qui luy cousta si peu de temps;
Eust-il tenu moins de cent ans,
Tous les Illustres de Plutarque?
Si le Droit ne le moderoit,
Quelle Montagne arresteroit,
Un cours si viste à la Victoire?
Et qui garderoit ce Jason,
Qu'il n'ajoustast à son Histoire,
L'avanture de la Toison?

D'ailleurs ses bontez ont des charmes,
A gagner les plus factieux:
Et les conquestes de ses yeux,
Previennent celles de ses armes:
Sa vie est la regle des Rois;
Ses bons exemples & ses loix,
Ont fait du Louvre vne Cour sainte;
La Justice a là son autel;
La Vertu regne là sans crainte,
Sur le Trône d'vn Roy mortel.

Toutefois, ce grand exemplaire,
Du present & de l'avenir,
S'est vû sur le point de finir,
Par la fin d'vne ame vulgaire:
La Parque a crû par cét effort,
Montrer qu'elle égale en la mort,
Les testes d'or aux pieds d'argile:
Et par deux fois elle a tenté
D'abatre, abatant cét Achille,
La Justice & la Pieté.

Tel qu'aprés vn cruel orage,
Le vaisseau que les matelots,
Ont à peine sauvé des flots,
Bransle encor auprés du rivage:
Le Vent qui n'en peut approcher,
En murmure sur vn rocher:
Ses Dieux en tremblent sur la prouë:
Et semblent passir sous l'effort,
De la vague qui les secouë,
De dépit de les voir au port.

Telle encore aujourd'huy la France,
Pleine d'horreur, pasle d'effroy,
Aprés le peril de son Roy,
Reprent à peine l'asseurance.
La frayeur & l'étonnement.
Entretiennent également,
Le tumulte de sa pensée:
Et l'image de son malheur,
La tient encore balancée
Entre la joye & la douleur.

En effet depuis la journée,
Que les Lys nous vinrent des Cieux,
Jamais vn coup plus furieux,
N'ébranla nostre destinée:
Non mesmes quand jusqu'à leurs bords,
La Somme & le Clin pleins de morts,
Furent se cacher chez Neptune:
Et que l'orgueil des Edoüards,
Crût avoir mis nostre Fortune,
Sous les pieds de ses Leopards.

Aussi cette fiévre homicide,
Estoit vn effort de l'Enfer,
Qui pensoit sans flame & sans fer,
Venir à bout de nostre Alcide:
Son danger estoit evident;
On croyoit que cét accident,
Seroit nostre derniere crise:
L'Europe avec nous s'en troubloit,
Et contre la France & l'Eglise,
Le mauvais Vent en redoubloit.

Le bruit d'vn malheur si funeste,
Estoit pour faire plus de mal,

Et dans Mantouë & dans Casal,
Que la famine, ni la peste:
Et si le Serpent des Lombars,
En siffla d'aise en ses remparts,
Le Pô d'ailleurs en fut en peine:
Et par là crût perdre en vn jour,
Toutes les graces, dont la Seine,
Avoit merité son amour.

* Toyras craignit cette avanture,
Plus qu'il ne craignoit ce Gennois,
De qui l'Esprit & les exploits,
Rempliront l'Histoire future:
Il voyoit devant ses fossez,
Dans vn camp de monts terrassez,
La Castille & la Lombardie;
Et ne se croyoit assiegé,
Que de la seule maladie,
Dont son Prince estoit affligé.

'D'autre part les Reines surprises,
D'vn mal qu'on voyoit sans secours,
Estoient pour donner à nos jours,
Deux memorables Artemises:
Leur tristesse attristoit les Cieux:
Leurs Esprits montez à leurs yeux,
Se preparoient à ne plus vivre:
Et consultoient avec leur foy,
S'ils devoient prevenir, ou suivre,
Par leur mort la mort de leur Roy.

Comme en cette eclipse derniere,
Que souffrit le Pere du jour,
Au point qu'il prenoit le détour,
Où se termine sa carriere:
La Terre pâlissoit pour luy:
La douleur, la crainte & l'ennuy,
Mettoient en trouble les Estoiles:
Et desesperant de son sort,
Elles prenoient dés-ja leurs voiles,
Pour porter le deuil de sa mort.

Luy d'vne démarche hardie,
Cependant tiroit vers la nuit,
Sans s'épouvanter pour le bruit,
Qu'on faisoit de sa maladie.
Et quoy qu'en cette extremité,
Il n'eust qu'vn reste de clarté,
Encor éclairoit-il au monde:
Et consideroit sans pâlir,
Le tombeau que le Dieu de l'onde,
Preparoit pour l'ensevelir.

Ainsi dans le trouble du Monde,
Ce grand Roy regardoit la Mort,
Comme il eust regardé le port,
Du milieu des vents & de l'onde.
Il parloit de son monument,
Avec froideur & jugement,
Comme il eust parlé de Versailles:
Et donnoit d'vn sens aussi haut,
Tout l'ordre de ses funerailles,
Qu'il eust fait l'ordre d'vn assaut.

Et bien, inhumaine Meurtriere,
Osetas-tu porter les mains,
Sur ce chef, de qui tant d'humains
Tiennent la vie & la lumiere?
Verrons-nous mourir ses Vertus,
Sans que leurs Lauriers abatus,
Les puissent sauver de ta foudre;
Ni que les soins de Richelieu,
T'empeschent de reduire en poudre,
La plus grande Image de Dieu?

Richelieu, glorieux Oracle,
Ton Esprit haut & conquerant,
Sur l'Estat, sur le Roy mourant,
Ne fera-t-il point de miracle?
C'est icy qu'il faut faire voir,
Que Dieu t'a donné le pouvoir,
De suspendre nos destinées:
Et qu'il entend que ton conseil,
De nos jours fasse des années,
En arrestant nostre Soleil.

Mais quoy? tes puissantes pensées,
Dont les infaillibles ressorts,
Sont les ames de tant de corps,
Semblent des ombres effacées.
Ton Esprit qui fait nostre sort,
Gele par vn contraire effort,
De l'ardeur qui brûle ton Maistre:
Et montre par sa passion,
Qu'au moins les Anges peuvent estre,
Malades par contagion.

Non, ç'en est fait, la Mort recule;
Ses yeux où se forme la nuit,
N'ont pu souffrir le jour qui luit,
Dessus le front de nostre Hercule.
Mon Roy, reconnois ton pouvoir,
Donne-toy le plaisir de voir,
La retraite de cette infame:
Et voy comme à ta seule voix,
Ses outils de fer & de flame,
Se sont rompus dans son carquois.

La Divinité descenduë,
Dans vn Pain celeste & puissant,
R'attache à ton corps languissant,
Ton Ame dés-ja détenduë:
Ce Pain des Eleus & des Forts,
Renouë & refait les ressorts,
De tes puissances revenuës:
Et par merveille, en mesme lieu,

Elles se trouvent soustenuës,
D'vne grande Ame, & d'vn grand Dieu.

ODE SECONDE.

La France guerie par la guerison du Roy. Representation de ses victoires & de ses conquestes de Piémont. Eloge de ses vertus heroïques.

A Ce coup la Frånce respire,
Les flots mesmes & les écueils,
Qui devoient estre nos cercueils,
Semblent flater nostre Navire:
Le Vent a perdu son effort;
Le calme nous rappelle au port:
Il ne reste rien de l'orage:
Et des Alcyons réjouis,
Le chant nous est vn doux presage
De la guerison de Louïs.

Mais d'où nous vient cette bonace?
Je voy que ce fier Element,
S'humilie au commandement,
D'vn Demi-Dieu qui le menace.
Les rochers que l'onde & le vent,
Avoient noyez auparavant,
Montrent leurs cornes aux tempestes:
Et sur l'eau montant à leur tour,
Sechent leurs orgueilleuses testes,
Aux rayons de ce nouveau jour.

Est-ce vous, Astre de la France?
Sont-ce vos yeux que nous voyons?
Ou si ces glorieux rayons,
Sont ceux de vostre Intelligence?
Non, c'est luy, ce brillant éclair,
Fait voir qu'il est Maistre de l'air:
Qu'il a fait retirer l'orage:
Qu'vn Soleil se peut bien cacher:
Mais qu'il n'est ni vent, ni nuage,
Qui du Ciel le puisse arracher.

Tel parut-il vers la Charente,
Quand avecque mille vaisseaux,
Trois Isles passerent les eaux,
Pour secourir leur Confidente.
Devant luy l'Anglois repoussé,
N'osoit se fier au fossé,
De la grande Mer qui le couvre:
Et pour cacher ses Leopars,
Toutes les falaises de Douvre,
Luy sembloient de foibles rempars.

Tel aujourd'huy dans l'asseurance,
De sa soudaine guerison,
Il paroist sur nostre orizon,
Et redonne l'ame à la France:
La Victoire & la Majesté,
L'ont revestu de leur clarté,
Pour faire honneur à sa venuë:
Et le jour plus clair & plus beau,
D'vn nouveau rayon, sur la nuë,
De ses combats fait le tableau.

Je voy des masses suspenduës,
Qui dans vn meslange divers,
De jours sombres & de jours clairs,
Joignent leurs pointes confonduës.
Ce sont des Monts audacieux,
Dont la teste est au feu des Cieux,
Par la Nature abandonnée:
Et qui foudroyez par mon Roy,
Ont fait trembler le Pyrenée,
De leur chute & de leur effroy.

Là mesme je voy cette terre,
Dont les épouventables tours,
Lassent les aisles des Vautours,
Et consumeroient le tonnerre:
Ce sont ces Païs de combats,
Où nos Gens ont moins fait de pas,
Qu'ils n'ont forcé de barricades:
Et défait en moins d'vn Esté,
Ce qu'en dix ans, mille Encelades,
Eussent à peine surmonté.

Quel est ce combat de nuages?
D'où vient ce Brave glorieux,
Qui trouble du bras & des yeux,
Tout ce camp de pasles Images?
Je voy qu'au seul nom de Louïs,
Ceux-là tombent évanouis,
Dans des éclairs & sous des flames:
Et leurs Feintes mortes de peur,
Semblent au lieu de sang & d'ames,
Epandre vne rouge vapeur.

C'est sans doute cette meslée,
Si fatale à nos Ennemis,
Où tout le Piémont fut soûmis,
Dans le détroit d'vne vallée.
Du costé des victorieux,
Mille traits dorez vont aux Cieux,
En allumer des feux de joye:
Tandis que la Dore en ses eaux,
Prepare à l'Aigle de Savoye,
Vne cachete de roseaux.

L'Espagne, la Peste, & la Guerre,
Se terrassent d'autre costé,
Comme si dans vne Cité,
Elles bloquoient toute la Terre:
Leurs superbes retranchemens,

Ont consumé les Elemens ;
La Terre est creuse de leurs mines ;
Et ses flancs ouverts jusqu'aux Morts,
Manquent de lieu pour leurs machines,
Et de matiere pour leurs Forts.

Toutefois c'est peine perduë,
Si leur camp ne va jusqu'aux Cieux:
Des François les bras & les yeux,
Ont vne pareille étenduë.
Je voy perir dans ces fossez,
Comblez de morts & de blessez,
L'espoir d'vne grande conqueste:
J'y voy seicher mille Lauriers:
Et Toyras vaincre en vne teste,
Breda, Berg, Ostende, & Julliers.

Enfin, Cazal est à la France;
Schomberg arrive à son secours;
Je ne voy ni lignes, ni tours,
Qui ne s'ouvrent à sa presence.
Ces haurains, qu'on disoit pouvoir
Tout assieger & tout avoir,
Sont prudens à leur ordinaire:
Et lasches d'ordre & par accort,
Aiment mieux vuider cette affaire,
Par leur fuite, que par leur mort.

Les tristes filles de Climene,
Semblent à cét evenement,
Reprendre avec le sentiment,
Tous les traits d'vne forme humaine.
L'Eridan levé sur ses bords,
S'enfle dés-ja contre les Forts,
Qu'avoient élevez ces Colosses:
Il se prepare à les noyer,
Deust-il s'abysmer dans leurs fosses,
Si Dieu tarde à les foudroyer.

A ce coup il est legitime,
Que la Victoire & la Santé,
Reçoive de chaque Cité,
Quelque memorable victime.
Peuples, venez aux pieds du Roy,
Immoler la crainte & l'effroy,
De cette aventure tragique:
Et voyez dans quel monument,
La reconnoissance publique,
Pourra vivre eternellement.

Et bien, langues injurieuses,
Rebuts de la Terre & du Ciel,
Reste-t-il encore du fiel,
Dans vos bouches contagieuses?
Source d'absinthe & de poison,
Souffrez enfin que la raison,
Soûmette à ce Roy vostre envie:
Avouëz qu'il est sans pareil,
Et que vouloir blasmer sa vie,
C'est vouloir noircir le Soleil.

Sans mettre en conte son courage,
Ses vertueuses actions,
Sont-elles pas les Alcyons,
Qui nous ont sauvez du naufrage?
La Justice & la Pieté,
La Foy, le Zele, & la Bonté,
Font son Ame toute parfaite:
Et dans le celeste lambris,
Il n'est point d'Estoile si nette,
A qui son cœur n'ostast le prix.

Depuis que d'vne double chaisne,
L'Hymen a mis sa liberté,
Au joug d'vne chaste Beauté,
Il n'a des yeux que pour la Reine:
Pour tout autre il est tout esprit:
Jamais aucun feu ne se prit,
A ce Temple de Continence:
Et l'infection de la Cour,
Gaste aussi peu sa conscience,
Que la fange gaste le jour.

Comme en ses montagnes infames,
Qui bruslent eternellement,
La neige avec étonnement,
Se conserve au milieu des flames:
Ce miracle ravit les Cieux,
Le feu luy-mesme est curieux,
De voir cette belle Adversaire;
Et dépoüillé de sa chaleur,
N'y va, de peur de luy déplaire,
Qu'avecque sa seule couleur.

Plus innocent que cette neige,
Louis conserve de son cœur,
Dans vn air bruslant la fraischeur,
Par vn rare & grand privilege.
Les Idoles que suit la Cour,
Au chaste feu de son amour,
Ne sont que de vaines images:
Elles l'attirent aussi peu,
Que les phantosmes des nuages,
Attirent le celeste feu.

Il n'est pas de ces Magnifiques,
Qu'on void porter sur leurs habits,
Soit en clinquans, soit en rubis,
Les tresors des deux Ameriques.
Son grand cœur que rien n'amollit,
N'a rien de ces Mignons de lit,
Qui ne cherchent que l'agreable:
Qui ne sont justes qu'en colet:
Et qui n'ont de mains qu'à la table,
Ni de pieds, que dans vn balet.

Loin, bien loin du Chasteau du Louvre,
Et de l'Empire des François,
Ces Phantosmes qui ne sont Rois,
Que par la Pourpre qui les couvre.
Il nous faut pour nous gouverner,
Des Rois qui nous sçachent mener,
Sur les Mers ou troubles, ou calmes:
Et qui de vertus ennoblis,
Se soient faits des degrez de Palmes,
Pour monter au thrône des Lys.

En quelle gloire peuvent vivre,
Ceux qui n'osent voir d'Ennemis,
Que par les yeux de leurs Commis,
Ni d'affaires que dans vn livre?
Un Luxe lasche & de grand frais,
Comme des Morts dans leurs Palais,
Les amollit & les parfume:
Leur mestier est l'oisiveté;
Et chaque repas leur consume,
Le revenu d'vne Cité.

De vray, l'éventail & le masque,
Viendroient mieux à ces braves Rois,
Que la pique ni le pavois;
Et l'apreradot que le casque:
Leurs plus honnestes factions,
Se font dans les collations,
Sur des tours d'ambre & de gelées:
Et jamais ils ne sont vaillans,
Que dans les fameuses meslées,
Des Tourttes & des Ortolans.

Louïs s'éloigne de ces Princes,
Plus par ses faits laborieux,
Suivis de succés glorieux,
Que par cent Mers & cent Provinces.
Par tout son Genie est puissant;
Son repos mesme est agissant;
Son fard est noble & de poussiere;
Il peint son visage au Soleil;
Son Cours se fait à la Carriere;
Et son Cercle dans le Conseil.

Mais c'est trop, immortelle Fée;
Je renonce à ce bel employ,
Si je n'ay pour louër mon Roy,
L'esprit & la voix d'vn Orfée.
D'exprimer en de foibles vers,
Ce miracle de l'Univers,
C'est mouler vn Astre de terre:
Et par vn ridicule choix,
Former la foudre avec du verre,
Et faire vn Ange avec du bois.

L'HYDRE DE'FAITE, OV LA REDUCTION DE LA ROCHELLE.

ODE PREMIERE.

L'importance & la grandeur de la Victoire, representée par la fureur & par la cruauté du Monstre vaincu.

ENfin la grande Hydre étouffée,
N'a plus ni d'ongles, ni de dents;
De ses testes à cent serpents,
La France va faire vn trophée.
Ces Complices audacieux,
Avoient en vain jusques aux Cieux,
Porté leurs folles escalades:
Tous leurs desseins évanouïs,
Ont fait voir que mille Encelades,
Ne pourroient rien contre vn Louïs.

De leurs machines abatuës,
Des foudres de ce Demi-Dieu,
Le vain débris n'a plus de lieu,
Que sous les pieds de ses statuës.
Ces hauts & terribles rempars,
Qui les gardoient de toutes parts,
Ne gardent plus que des masures:
Et tant de Geants terrassez,
Ont à peine des sepultures:
Sous les Forts qu'ils avoient dressez.

Qu'il est vray que de ta vengeance,
Grand Dieu, les coups sont bien soudains:
Que le crime a de foibles mains,
Contre les mains de ta puissance!
Qu'il est vray que les attentats,
De ceux qui troublent les Estats,
N'aboutissent qu'au precipice!
Et que les desseins de l'orgueil,
Ne sont bornez par ta justice,
Que de la honte & du cercueil!

Qui ne crût à voir la menace,
Des Vents contre nous mutinez,

Qu'enfin nos Lys déracinez,
Aux Roses quitteroient la place ?
Qui ne crût point qu'aprés l'Anglois,
On verroit traisner de nos Rois,
La Fortune captive à Douvre ?
Et que d'insolens Favoris,
Partageroient devant le Louvre.
Les Beautez & l'Or de Paris.

Toutefois, ô merveilleux prodige !
Tous leurs projets sont démolis;
La Rose est tombée, & le Lys
Demeure ferme sur sa tige.
La tempeste qui s'amassoit,
Et qui dés-ja le menaçoit
Avec le bruit s'est dissipée :
Et du sang de nos Ennemis,
La Victoire a trempé l'épée,
Qu'elle avoit prise de Themis.

Et bien, Prophetes infideles,
Vos presages se trouvent faux;
Et Louïs void ses longs travaux
Triompher des Villes rebelles.
Abjurez les illusions
De vos phantasques visions;
Ne vantez plus vos pronostiques :
Et reconnoissez que nos Rois,
Font les felicitez publiques,
Par leurs Armes, & par leurs Loix.

En vain cette perfide engeance,
Voulut par vn fol attentat,
De nostre juste Potentat,
Eviter la juste vengeance.
Le Ciel de son crime étonné,
Dés-ja contre elle avoit tourné,
Les Astres qui font le tonnerre:
Et sembloit devoir prevenir,
Les pesans arrests de la Terre,
Dans le dessein de la punir.

Mais pour faire de son supplice,
Un grand exemple à nos Neveux;
Mon Roy, sans l'aide de ces feux,
Avoit assez de sa justice.
Son bras seul estoit assez fort,
Pour donner vne prompte mort,
A cette detestable race:
Et vaincre en sa rebellion,
Plus d'impieté, qu'en la Thrace
Il n'en tomba sous Pelion.

Où n'a point monté la licence,
Depuis que du fond de l'Enfer,
Sur vn char de flame & de fer
L'Heresie est venuë en France ?
Na-t-on pas veu de toutes parts,
La Mort voler avec ses dards;
Siffler ses infames viperes :
Et jusques dans les monumens,
Ses feux profaner de nos Peres,
Les Manes & les ossemens ?

Qui ne sçait de quelle manie,
Sa fatale déloyauté,
Sur l'autel de la Royauté,
Voulut placer la Tyrannie?
Qui n'a veu le sanglant Discord
Solliciter le mauvais Sort,
Contre la paix de cét Empire;
Et par de noires cruautez,
Des tristes fables de Busire
Faire de tristes veritez?

Nous n'avons plus que la memoire
De nos Temples les plus vantez;
Ces lieux si saints, si frequentez,
N'ont plus de lieu que dans l'Histoire.
Où s'élevoient des bastimens,
Somptueux jusqu'aux fondemens,
Les troupeaux vont chercher les herbes:
Et sans respect des Immortels,
Le moissonneur abat les gerbes,
Où furent jadis des Autels.

On sçait de quelle violence,
Les Rebelles à Mont-contour
Firent paslir l'Astre du jour,
Des calamitez de la France.
La terre trembla sous leurs pas:
Et de l'horreur de leurs combas,
Le Ciel se voila d'vn nuage.
Les Astres perdirent leur rang;
Et les fleuves pleins de carnage,
Rougirent de honte & de sang.

Reine des Lys; Nymphe immortelle,
Souviens-toy combien en ce temps,
De ces temeraires Titans,
L'impieté te fut cruelle.
Il falut qu'vn Astre plus fort,
Que l'Enfer & le mauvais Sort,
Vinst arrester leurs barbaries:
Et sans luy, le Droit abatu,
Alloit voir regner les Furies,
Sur le Throsne de la Vertu.

C'estoit fait de ta destinée :
Ces traistres par vn lasche effort,
Eussent poussé jusqu'à ta mort,
Leur entreprise forcenée.
De tes larmes ils eussent fait,
Un barbare & triste joüet,
A leur populace enragée;
Et des Loix enfin triomphans,

Pour comble ils t'eussent égorgée,
Sur les buschers de tes enfans.

Dés-ja la Terre estoit couverte,
Du triste essay de leur fureur:
Et la campagne avec horreur
Se voyoit bruslée & deserte.
Par tout les herbes & les fleurs,
Portoient de funestes couleurs:
L'air en faisoit de tristes plaintes;
Et la Terre les concevoir,
Avec pitié de les voir teintes,
Du sang qu'elle mesme beuvoit.

Mais à la fin tes mauvais Astres.
Grande Reine, ont changé de cours;
Et le retour de tes beaux jours,
A terminé tous ces desastres.
Ces hautains ennemis des Loix,
Sont ensevelis sous le poids
De leurs monts & de leurs tempestes:
Et ces vains Colosses d'orgueil,
N'ont plus ni de bras, ni de testes,
Que pour mesurer leur cercueil.

Louïs va rendre à tes années,
La fleur de leur belle saison:
Et tes jours, comme ceux d'Eson,
Retournent vers leurs matinées:
Par luy les mutins sont rangez;
Le Sceptre & le Droit sont vengez;
Les Vertus sont victorieuses:
Et tes Lys aprés tant d'Hyvers,
Poussent leurs branches glorieuses,
Jusques au bout de l'Univers.

Comme quand la main de Neptune,
A remis la paix sur les flots,
L'esperance des matelots
Rentre en grace avec la Fortune:
La vague roule à petits bonds;
Les Sirenes & les Tritons,
Bravent la tempeste attachée:
Les Nymphes dansent sur les eaux;
Et l'Alcyon fait sa nichée,
Où le vent brisoit les vaisseaux.

De mesmes aujourd'huy la France
Victorieuse des écueils,
Qui luy preparoient des cercueils,
Reprend sa premiere asseurance.
Pour faire place à ses nochers,
Le Ciel a cassé les rochers,
De la pointe de son tonnerre;
Et nos victorieux Guerriers,
Sont enfin venus prendre terre,
A l'ombre d'un bois de lauriers.

ODE SECONDE.

Les merveilleux preparatifs de la Victoire, & la construction de la Digue.

LE Comete auteur des tempestes,
Dont nostre Vaisseau fut batu,
Esteint, Louïs, par ta vertu,
N'éclate plus dessus nos testes.
Tes lumieres ont écarté
Sa funeste & fiere clarté;
A peine en voyons-nous la trace:
Et par vn glorieux effort,
Malgré le vent & sa menace,
Tu nous as remis dans le port.

Qui ne sçait point que ta Couronne
Est vn Astre heureux aux mortels:
Que le Ciel a fait aux Autels
De ta valeur vne colonne?
Qui n'a point veu les Elemens,
Arrachez de leurs fondemens,
Se liguer contre la Rochelle:
Et laisser enchaisner leurs corps,
Pour servir en cette querelle,
A la structure de tes Forts?

Ce que ta force & ton courage,
Ont achevé dans peu de mois,
Tous les Conquerans d'autrefois,
L'eussent-ils fait en tout vn âge?
A qui n'est-il point evident,
Que de ton heureux ascendant,
Vient le bonheur de nos années:
Et que ta gloire a merité,
Par le cours de peu de journées,
De s'étendre à l'eternité?

Nos Neveux verront la structure
De ces Digues & de ces Forts,
Elevez pour munir nos ports,
Par les Arts, & par la Nature.
Ils croiront que l'humide Roy,
Te quita, se rengeant sous toy,
Le gouvernement des marées;
Qu'aux orages tu fis vn frein;
Et que les vagues conjurées,
Receurent vn joug de ta main.

Si les ouvrages d'vn Monarque,
Sont prisables par la grandeur;
Si la dépense, ou la splendeur,
Leur peuvent donner quelque marque;
Qui ne void que les plus vantez,
Par les tiens, en tout surmontez,
Perdent le nom de magnifiques?

Et que les projets les plus grands,
Devant tes projets Heroïques,
Ne sont que des joüets d'enfans ?

L'orgueil de ces Temples superbes,
Où l'Egypte crût autrefois,
Eterniser ses premiers Rois,
N'a plus de lieu qu'entre les herbes:
Ces miraculeux monumens,
Sous qui ployoient les Elemens,
Ont perdu jusques à leur trace:
Et de tant de corps si puissans,
Il reste à peine assez de masse,
Pour faire vn pied d'ombre aux passans.

Loin du sort de ces vains ouvrages,
Les tiens durables & constans,
Braveront les assauts du Temps,
Et l'insolence des orages.
Les vagues les respecteront;
Les vents sous eux s'abaisseront;
Ils seront gardez de Neptune:
Et les Nochers avantureux,
Sauvez des mains de la Fortune,
Iront là te rendre leurs vœux.

La Mer Grecque murmure encore,
De ce Pont superbe & hautain,
Qu'vn Roy temeraire & mal sain,
Fit eriger sur le Bosphore.
Mais quoy qu'ait dit l'Antiquité,
Ce ne fut qu'vne vanité,
Indigne de nostre memoire:
Et son ambitieux débris,
N'a laissé de soy dans l'Histoire,
Que de la honte & du mépris.

Autant que la Mer fut contraire,
A ce Monarque de Levant;
Autant les vagues & le vent,
Eurent d'instinct pour te complaire.
Ce farouche & fier Element,
Subit de son consentement,
Le glorieux joug de la Digue:
Et les vents souples à tes loix,
Firent vne celebre ligue,
Pour en repousser les Anglois.

Les Saisons, les Arts, la Nature,
Firent en commun leurs efforts,
Pour affermir de ce grand Corps,
L'immense & nouvelle structure.
Dés le moment qu'on la dressa,
La Mer traitable s'abaissa,
De crainte & d'honneur asservie:
Et les flots à ta voix soûmis,
Ne s'émeurent que de l'envie,
D'ensevelir tes Ennemis.

On vid lors paroistre Neptune,
Menant sur vn char de saphirs,
Atelé de quatre Zephyrs,
Ton bon Genie & ta Fortune.
A l'abord de ces Deïtez,
Le fier Demon des Revoltez,
Desespera de la victoire:
Et troublé de honte & d'effroy,
Il crût voir avecque la Gloire,
Mars & Bellonne armez pour toy.

On vid sur le mesme rivage,
Nos Princes du Ciel descendus:
On vid nos Heros assidus,
A travailler à cét ouvrage:
On vit de celestes Guerriers,
Qui parez de brillans Lauriers,
Portoient le ciment, & le sable:
Et de leurs mains, sable & ciment,
Tiroient vne lueur semblable,
A la lueur du Diamant.

Mille Tritons que tes auspices,
Avoient appellez en ce port,
Des mers du Ponant & du Nort,
Y signalerent leurs services.
Là leur constance & leur ardeur,
Firent voir que pour ta grandeur,
Ils prenoient plaisir à la peine:
Et qu'il ne tenoit qu'au Destin,
Qu'ils ne soûmissent à la Seine,
L'Eridan, le Tage & le Rhin.

Les plus violentes corvées,
Estoient douces à leur amour:
Le travail de nuit & de jour,
Les occupoit à tes levées:
Les vns servoient de matelots;
Les autres repoussoient les flots;
Ceux-là supportoient tes navires:
Et d'vn effort ambitieux,
Disputoient avec les Zephyres,
A qui les conduiroit le mieux.

L'Histoire est vaine & fabuleuse,
De ce Thebain qui sans massons,
Bastit aux airs de ses chansons,
Vne ville miraculeuse:
Des charmes plus saints & plus vrais,
De plus doux & plus forts attraits,
Ont fait de plus heureux prestiges:
Et tout ce qu'a feint le sçavoir,
Est inferieur aux prodiges
Des veritez que tu fais voir.

La terre la plus dépourveuë,
Soit d'esprit, soit de mouvement,

Se laissoit avec agrément,
Conduire au plaisir de ta veuë.
Les pierres mesmes & le bois,
Se dépoüillerent à ta voix
De leur pesanteur naturelle:
Et par d'invisibles ressorts,
Firent autour de la Rochelle,
Une longue chaisne de Forts.

Pour favoriser tes ouvrages,
Le Soleil d'vn mesme flambeau,
Calmoit le vent, épuisoit l'eau,
Et desseichoit les marescages:
L'Astre froid qui succede aux jours,
Versoit de son humide cours;
Des influences moderées;
Et son char rouloit doucement,
Pour n'emporter pas les marées,
D'vn trop rapide mouvement.

L'air d'ailleurs armé de tonnerre,
Sollicitoit les Aquilons,
A l'aider de leurs tourbillons
Contre la flote d'Angleterre.
Par là Neptune en vn moment,
Vid floter sur son Element,
Le débris de leur équipage;
Et tous leurs vaisseaux démolis,
Furent immolez par l'orage,
A la gloire des Fleurs de Lys.

Que Thetis alors fut contente!
Qu'elle receut vn doux transport,
Quand aprés ce fatal effort,
Elle visita la Charante!
Elle fit suivre sur les eaux,
Les restes flotans des vaisseaux,
Pour luy porter cette nouvelle:
Et pour luy montrer son amour,
Courut l'annoncer avec elle,
A tous les Fleuves d'alentour.

Long-temps encor aprés l'orage,
La vague dans l'air s'élevant,
Se joüoit avecque le vent,
Du débris de ce grand naufrage.
De tant de superbes vaisseaux,
Il ne se voyoit sur les eaux,
Que de vastes & tristes restes:
Et jusques au rivage Anglois,
Floterent les marques funestes,
De leur perte & de nos exploits.

Aprés la tourmente arrestée;
Le vieux Prophete de la Mer,
Vaincu sans art, lié sans fer,
Se découvrit à Galatée.
Ses doux attraits sans autre fort,
Sur luy firent vn tel effort,
Qu'il en perdit son inconstance;
Et luy conta de bonne foy,
Les prosperitez de la France,
Et les Victoires de son Roy.

Fille, dit-il, du grand Nerée,
Princesse de l'humide Cour,
Nymphe, que la Grace & l'Amour,
Ont à toute autre preferée.
Tes attraits tout puissans sur moy,
M'imposent vne douce loy,
De t'obeir & de te plaire;
Et mes charmes soûmis aux tiens,
Sont trop foibles pour se défaire
De la chaisne dont tu me tiens.

Je te produiray des oracles,
Favorables aux Fleurs de Lys;
Et qu'on ne peut voir accomplis,
A moins que de voir des miracles:
Ils sont de celle dont les mains,
Ouvrieres du sort des humains,
De chacun mesure la trame:
De celle dont les justes loix,
Attachent l'Esclave à la rame,
Et donnent la Couronne aux Rois.

La Nymphe à ces mots attentive,
D'vn signe fit taire le vent,
Sous qui la vague s'élevant,
Commençoit à batte la rive.
Les plus paisibles des Zephyrs,
Sans mouvement & sans soûpirs,
Furent charmez de ses paroles:
Et les Astres roulant sans bruit,
Semblerent faire autour des Poles,
Un nouveau silence à la nuit.

J'estois, reprit-il, chez ton Pere,
Dans ce magnifique Palais,

ODE TROISIE'ME.

Recit de Protée, & plainte de la France.

LA nuit d'aprés cette tempeste,
Le Ciel favorable à nos vœux,
Se couronna des plus beaux feux,
Qu'on eust jamais vûs sur sa teste:
Il perça de longs traits dorez,
Les endroits les plus retirez,
De l'influence des Etoiles:
Et voulut éclairer l'orgueil
D'vn Ennemi que trois cens voiles,
N'avoient pu mener qu'au cercueil.

Où le Soleil prend ses relais,
Quand il passe à l'autre Hemisphere.
Là Thetis faisoit vn festin,
A la Deesse du Destin,
Loin du trouble & de la tempeste?
Et ce jour-là mesme, dit-on,
Pour celebrer vne autre feste,
Doris te mena chez Tithon.

Dés-ja les tables de porphyre,
Par les Nymphes s'alloient oster;
Quand la France se vint jetter,
Aux pieds du Roy de cét Empire.
Dans le transport de sa douleur,
Sur son visage sans couleur,
Il sembloit que la mort fust peinte;
Et sa foible & tremblante voix,
Put faire à peine cette plainte,
Des Rebelles & des Anglois.

Donc les Dieux n'ont plus de justice;
Les méchans bravent leur pouvoir;
Et font triompher du devoir,
L'orgueil, la revolte & le vice.
La foudre n'est qu'vne vapeur,
Dont le bruit ne fait plus de peur,
Aux sacrileges de la terre:
Et le grand Regent des humains,
Au lieu d'employer son tonnerre,
Le laisse éteindre dans ses mains,

Megere ardente & forcenée,
Et le Discord armé de fer,
Pour me perdre ont tiré d'Enfer,
La Rebellion déchaisnée.
La Paix, la Foy, la Probité,
Ont souffert de l'Impieté,
Un traitement de criminelles:
Et dans ce déplorable sort,
Si les Vertus estoient mortelles,
Les Vertus courroient à la mort.

N'a-t-on pas vû par vn exemple,
Scandaleux à tous les mortels,
Mes Enfans souiller les Autels,
Et mettre le feu dans les Temples?
N'a-t-on pas veû de mes destins,
Déchirez de maux intestins,
La pitoyable tragedie?
Et de mon Peuple revolté,
N'a-t-on pas vu la perfidie,
S'attaquer à la Royauté?

Encore aujourd'huy sa licence,
Brave le nom sacré des Rois;
Le saint & juste frein des Loix,
Ne peut ranger son insolence.
On void nos Titans enragez,
Sous les monts dont ils sont chargez,
Me preparer des cimetieres:
Et d'vn déloyal attentat,
Se faire des places frontieres,
Dans le milieu de mon Estat.

De quelques funestes pratiques,
Qu'en ce barbare mouvement,
Ils fomentent l'embrasement,
De nos factions domestiques;
De quelques furieux complots,
Dont sur la terre & sur les flots,
Leur cruauté me persecute;
Je mépriserois ces dangers,
S'ils ne m'avoient point mise en bute,
A l'audace des Estrangers.

Mais, ô nouvelle felonnie!
Ils ont poussé le desespoir,
Jusqu'à mettre au lieu du devoir,
La fureur & la tyrannie:
Ils ont violé tous les droits:
Ils ont foulé toutes les Loix:
La crainte pour eux est sans bride:
Et pour joindre de toutes parts,
La barbarie au parricide,
Ils m'ont livrée aux Leopards.

Dés-ja les flotes d'Angleterre,
Ont jetté l'ancre dans mes ports;
Dés-ja mes Isles & mes Forts,
Sont les Theatres de la guerre:
On ne void par tout que vaisseaux,
Qui lassent les vents & les eaux;
J'oy le bruit du canon qui tonne:
Et tout ce funeste appareil,
Est dressé contre vne Couronne,
De mesme éclat que le Soleil.

Mais quelle puissance de charmes,
Fait croire à ces vains Estrangers,
Qu'heureusement & sans dangers,
Ils pourront irriter mes armes?
Viennent-ils ajouster leurs corps,
Aux reliques de tant de morts,
Dont jadis mes plaines rougirent?
Veulent-ils estre ensevelis,
Avec leurs Peres qui soûmirent,
Leur Rose morte aux Fleurs de Lys?

Faudra-t-il toûjours que la France,
Pour se défendre des Anglois,
Trouble l'ordre, & change les Loix
De la commune providence?
N'estoit-ce pas assez que Dieu
M'eust donné du grand Richelieu,
L'assistance en cette querelle?
Et sont-ils de si dure foy,

Qu'ils pensent qu'avec ma Pucelle,
La Valeur est morte pour moy.

Que sont devenus ces oracles,
Dont le Ciel sa foy m'engagea;
Quand pour mon Prince il s'obligea,
De faire vn siecle de miracles?
Donc ces frivoles visions,
N'estoient que les illusions,
D'vne imaginaire fumée:
Et tous ces Lauriers du Levant,
Toutes ces Palmes d'Idumée,
Ne devoient porter que du vent.

Au lieu du Nil & de l'Euphrate,
Qu'on promettoit à ma valeur,
Je me voy reduite au malheur,
De combatre vn lasche Pirate.
Par vn noble & superbe effort,
Mes Lys devoient jusques au Nort,
Etendre leurs fleurs adorables;
Et du mauvais temps maltraitez,
Ils sont à peine connoissables,
A l'Ange qui les a plantez.

O Dieux! si les Fils de la Terre,
Ne vous ont point lié les mains;
Si l'injustice des humains,
Peut attirer vostre tonnerre;
Ne tardez point de l'employer,
A punir d'vn juste loyer,
Ces Typhons du siecle où nous sommes:
Ils veulent d'vn lasche attentat,
Accabler les Dieux & les hommes,
Des ruïnes de mon Estat.

Au moins, grand Monarque de l'onde,
S'il te reste encore de quoy
Obliger en vn juste Roy,
Les Vertus qui restent au Monde:
Lasche les vents sur leurs vaisseaux;
Fais que les écueils & les eaux,
Pour moy leur declarent la guerre:
Mesle contre eux l'onde avec l'air;
Le repos de toute la Terre,
Dépend du trouble de la Mer.

ODE QUATRIE'ME.

Recit prophetique de la défaite des Rebelles, & de leurs Alliez.

AINSI se plaignoit à Neptune,
La belle Reine des beaux Lis;
Croyant déja voir démolis,
Ses Royaumes & sa Fortune.
Le Dieu de l'onde s'irrita,
Et d'vn seul regard qu'il jetta,
Emeut la Mer jusqu'au rivage:
Ce mouvement, à l'Estranger,
Fut vn infaillible presage,
D'vn plus infaillible danger.

Dés-ja la frayeur estoit peinte,
Au front de ses pasles Nochers;
Dés-ja les testes des rochers,
Blanchissoient d'écume & de crainte:
Dés-ja les flots se souslevant,
Murmuroient avecque le vent,
De cette nouvelle injustice:
Et l'on eust dit à leur effort,
Qu'ils preparoient pour son supplice,
Plus d'vn naufrage & d'vne mort.

Mais la Reine des Destinées,
Opposant à ce mouvement,
Que le Sort alloit autrement,
Retint les ondes mutinées.
Soudain la Mer s'humilia;
Le Vent ses aisles replia:
Les rivages se rasseurerent:
Et dans le calme qui se fit,
Les assistans se preparerent,
A ce Prophetique recit.

Reine, dit-elle, dont la gloire,
Et les Heroïques vertus,
Ont de cent Monstres abatus,
Fait vn trophée à la Victoire;
Ecoute celle dont la voix,
Regle le Sort, & fait les Loix,
Par qui se gouvernent les Parques;
Celle qui d'vn mesme compas,
Des Artisans & des Monarques,
Trace la vie & le trépas.

Reprens de plus fortes pensées;
Ne crains plus pour tes Fleurs de Lis;
Les Cieux se verront démolis,
Avant qu'on les voye effacées.
L'Enfer a beau se souslever;
Tous ces Monstres ont beau crever;
Mes promesses sont asseurées:
Et tant que parmi les mortels,
Les Vertus seront adorées,
Tes Lis seront sur les Autels.

De ce formidable équipage,
Tu verras se rompre l'orgueil;
Comme se rompt contre vn écueil,
La vague que pousse l'orage.
Ces chasteaux marins & volans,
Dont les voiles lassent les vents,
Auront à peine quelques restes:

Et sur l'vn & l'autre Element,
Epandront les marques funestes,
De leur funeste chastiment.

Je voy leurs troupes renversées,
Paver les campagnes de morts:
Je voy leurs armes & leurs corps,
Servir aux fleuves de chaussées:
Je voy leurs sanglans étendars,
Pris & rompus de toutes parts,
Servir d'ornement à ton Temple:
Je voy leurs Leopards soûmis,
Donner à l'Aigle vn grand exemple,
De se soûmettre aux Fleurs de Lys.

Je voy le concours & la joye,
J'entends l'allegresse & les cris,
Du Peuple qui fait dans Paris,
Un triomphe de cette proye.
Le Dieu de Seine sur ses eaux,
Tiré dans vn char de roseaux,
L'accompagne de place en place:
Et l'Hyver, superbe & pompeux,
Au lieu de neiges, & de glace,
Est couronné de nouveaux feux.

Cependant la haute vaillance,
De Louis, l'honneur des Guerriers,
Moissonnera de ces Lauriers,
De nouveaux sujets d'esperance.
Il sera l'amour des Humains;
Les Palmes naistront sous ses mains;
Il enchaisnera la Victoire:
L'Europe sera sous sa loy:
Et les Vertus feront leur gloire,
Des triomphes d'vn si grand Roy.

Aussi quelque noire manie,
Qui suscite les Revoltez,
De quelque effort que leurs citez,
Affermissent la Tyrannie:
Ce jeune Heros fera voir,
Que contre son juste pouvoir,
L'Enfer mesme n'a point de charmes:
Que rien ne le peut égaler;
Et qu'il peut faire entrer ses armes,
Par tout où son nom peut aller.

En vain pour asseurer leurs crimes,
Ces Furieux, des Elemens,
Ont transporté les fondemens;
Et fait des monts sur des abysmes.
Ils ont en vain des vieux Titans,
Fait revivre en ces derniers temps,
Les sacrileges & les guerres:
Sur leurs murs au Ciel exhaussez,
Ils ont en vain mis des tonnerres,
Et mis des Mers en leurs fossez.

Tu verras tomber la Rochelle;
Et ces prodigieuses tours,
Ne diviseront pas toûjours,
Le bon Sujet de l'infidele.
Tu verras que la trahison,
En aura basti sa prison,
Y pensant faire son asyle:
Et bien-tost les murs & les Forts,
De cette audacieuse Ville,
N'auront à garder que des morts.

Pour t'assister en ces conquestes,
Les Mers te donneront leurs eaux,
Le jour & la nuit leurs flambeaux,
L'air ses vents, les vents leurs tempestes.
Le Ciel mesme & les Elemens,
Accorderont leurs mouvemens,
A ces victoires immortelles:
Et tiendront par vn rare effort,
Assiegez avec les Rebelles,
Le Desespoir & le Discord.

Espere tout de la prudence,
De ce Ministre dont la foy,
Sert à ton jeune & brave Roy,
De vieillesse & d'experience.
La Mer sujete portera,
D'vn joug nouveau qu'il luy fera,
L'étrange & nouvelle machine:
Les vents gagez pour la garder,
Hormis la Mort & la Famine,
N'y laisseront rien aborder.

En cette fameuse aventure,
Cét Esprit par qui tant de bras,
Sont animez dans les combas,
Vaincra le Temps & la Nature.
Ses conseils tiendront assiegez,
Les remparts de ces enragez,
Et du calme & de la tempeste:
Et les pratiques des mutins,
Auront à vaincre en cette teste,
Les Elemens & les Destins.

Par trois fois l'Angleterre armée,
A tes ports se presentera:
Et son effort ne laissera,
Que du bruit & de la fumée.
Les feux flotans de ses brusleaux,
Contre elle-mesme sur les eaux,
Feront vn Enfer d'artifice:
Et ses propres enchantemens,
Accorderont en son supplice,
La guerre de deux Elemens.

Tes Guerriers au fort de l'orage,
Et terribles dans le danger,

Pour aller vaincre l'Estranger,
Voudront passer la mer à nage.
Braves, hautains & courageux,
Ils vaincront le fer & les feux,
Qui feront contre eux vne ligue:
Et souffriront avec douleur,
Qu'il reste derriere la Digue,
Si peu d'espace à leur valeur.

Neptune alors sans injustice,
Pourra le trident à la main,
Faire de ce Peuple inhumain,
Un legitime sacrifice.
Il pourra contre ses vaisseaux,
Lascher les vents, pousser les eaux,
Emouvoir la Mer & la Terre.
Tout le Monde armera pour toy:
Et l'Air fera de son tonnerre,
L'echo du canon de ton Roy.

La Rage & la Faim déchaisnées,
Vangeront sur les Rochelois,
Les injures de quatre Rois,
Et les crimes de cent années.
Les Rebelles deresteront,
Dans les tourmens qu'ils souffriront,
Le souvenir de leur malice:
Et cent fois maudiront le Sort,
D'avoir trouvé pour leur supplice,
Des peines pires que la mort.

Sans porter ni liens, ni chaisnes,
Ils trouveront dans leurs maisons,
Des échaffaux & des prisons,
Des Executeurs & des gesnes.
Les peres secs & languissans,
Dans des squeletes gemissans,
Traisneront de longues miseres:
Et les enfans desesperez,
Iront mourir loin de leurs meres,
De peur d'en estre devorez.

Le Ciel mesme y sera funeste;
Et d'entre tous les vents de l'air,
Il n'ira par terre & par mer,
Que ceux qui font naistre la peste.
Ce ne seront par tout que pleurs,
Que gemissemens, que douleurs:
Les plus beaux jours y seront sombres:
La faim consumera les corps;
Et n'en laissera que les ombres,
Pour la défense de leurs Forts.

Enfin cette Ville perfide,
Reduite par tant de trépas,
Viendra mettre les armes bas,
Aux pieds de ton nouvel Alcide.
Les Rebelles remplis d'effroy,
Viendront presenter à leur Roy,
Les instrumens de leur supplice:
Et le seul point de leur bonheur,
Sera de subir sa justice,
Pour se sauver de leur fureur.

Ainsi rapportoit le Prophete,
Les discours qu'il avoit ouis,
Sur la victoire, dont Louis,
Se devoit couronner la teste.
L'air s'adoucit à ce propos;
Le calme suspendit les flots;
L'Echo les redit aux rivages:
Et le vent répandant sa voix,
Donna d'infaillibles presages,
Du chastiment des Rochelois.

ODE CINQUIE'ME.

Hymne à la Victoire, pour la défaite des Rebelles, & de leurs Alliez.

DISTRIBUTRICE des Couronnes,
Reine fameuse des Guerriers,
Victoire qui de cent Lauriers,
A cét Estat fais cent colonnes.
Reçois, Vierge, le peu d'encens,
Que les François reconnoissans,
Par mes mains offrent à ta gloire:
Et benis toy-mesme en ces vers,
Le monument qu'à ta memoire,
J'expose aux yeux de l'Univers.

C'est par toy que nostre Genie,
A soûmis vn Peuple mutin:
Tes mains nous ont fait vn destin
Redoutable à la Tyrannie.
C'est par tes exploits glorieux,
Que nostre Roy victorieux,
A lié les Demons de l'onde;
Et qu'il n'est point de Nation,
Qui de l'vn & de l'autre Monde,
Ne coure à sa protection.

Qui ne sçait que sous tes auspices,
Cét Estat a gagné le port,
A travers l'orage & la mort,
A travers mille precipices?
Qui ne sçait que sans ton secours,
On eust vu regner de nos jours,
La rebellion & la rage;
Et qu'il devoit sortir d'Enfer,
Un Monstre à faire de cét âge,
Un âge de sang, & de fer?

C'est par toy que sont étouffées,
Les flammes des seditions;

C'est

C'est par toy que les Gerions,
Sont enchaisnez sous nos trophées:
Par toy les yeux sont éblouis,
Du grand jour, dont le grand Louïs,
A fait tomber tant de nuages :
Et par toy les plus grands Guerriers,
Pour se garantir des orages,
Cherchent l'ombre de ses Lauriers.

Tu parus telle à la journée,
Où la Terre vid tous ses Fils,
Par ton courage déconfis,
Faire vne chute infortunée :
On te vid au plus haut de l'air,
Ceinte d'vn effroyable éclair,
Jetter le feu, lancer la foudre :
Et de ta main, sur Pelion,
Tomba le trait qui mit en poudre,
Le corps de la Rebellion.

Sans l'ardeur que tu fis paraistre,
A rompre d'vn bras valeureux,
Les efforts de ces malheureux,
Le Ciel alloit changer de Maistre:
Les Astres dés-ja maltraitez,
Les Elemens déconcertez,
Attendoient vn dernier ravage :
Et cét attentat furieux,
Alloit dans vn mesme naufrage,
Mesler les Hommes & les Dieux.

D'vne temeraire folie,
Ces Colosses audacieux,
S'estoient armez contre les Cieux,
De tous les monts de Thessalie :
Dés-ja d'vn effort sans pareil,
Ils avoient fait jusqu'au Soleil,
Monter leurs superbes machines :
Et dés-ja leur fatal orgueil,
A tant de morts & de ruines
Ne destinoit plus qu'vn cercueil.

Ce n'estoit plus qu'inquietude:
Que tumulte & que tremblement:
Le grand Salon du Firmament,
N'estoit plus qu'vne solitude:
Les Astres autour de leur Roy,
Comme luy pallissoient d'effroy,
Au bruit que faisoient les tempestes :
Et ces Ministres éclatans,
Vouloient mal au feu de leurs testes,
Qui les découvroit aux Titans.

En cette funeste avanture,
Tu conservas les Immortels;
Tu fis subsister les Autels;
Et sauvas toute la Nature.
Le Ciel te vid d'vn coup de main,
Renverser ce Peuple inhumain,
Du plus haut de l'air, dans le gouffre :
Un feu puant & tenebreux,
Soit encore avecque le souffre,
Des monts qui tomberent sur eux.

Que fut ce memorable ouvrage,
Pour le celebrer hautement,
Que d'vn plus noble evenement,
Un noble & grand apprentissage ?
Ta Palme à ce jour fut en fleur ;
A ce jour luy vint cette odeur,
Que le Monde a si fort vantée:
Mais son fruit n'a meuri qu'au temps,
Qu'avec Louis tu l'as plantée,
Sur les cendres de nos Titans.

Jamais tu ne fis mieux paraistre,
Qu'en ces dernieres factions,
Que de celebres actions,
Ce Prince est vn celebre Maistre.
Jamais tes mains, jamais ton cœur,
A couronner aucun Vainqueur,
Ne montrerent plus de constance:
Et les Cieux d'vn œil envieux,
Te virent faire pour la France,
Plus que tu n'avois fait pour eux.

La Mer rougit jusqu'à la rive,
Sous tes heroïques efforts :
Et des vagues entre les morts,
La course fut lente & plaintive.
L'éclair fatal & glorieux,
De tes armes & de tes yeux,
Eblouït le Peuple rebelle :
L'Anglois en brusla sur les eaux :
Et rien n'entra dans la Rochelle
Que la cendre de ses Vaisseaux.

Dans ces feux, & sous cét orage,
Rien n'osoit de toy s'approcher:
Il n'estoit écueil, ni rocher,
Qui ne semblast faire naufrage.
Les Etoiles qui vont de nuit,
Parurent avoir à ce bruit,
L'ame de frayeur occupée :
La Lune en perdit la couleur ;
Et la lueur de ton épée,
Eclaira seule ta valeur.

Ce fut alors que de la France,
Ton bras fortifia les bras ;
Et que les cœurs de nos Soldats,
De ton cœur prirent l'assurance.
Les vsurpateurs de nos ports,
Tomberent là sous les efforts
De leur ambitieuse audace:
Il n'est resté de leurs exploits,

Qu'vn avis vtile à leur race,
De ne plus se prendre à nos Rois.

Il se vid là de grandes Ames,
A l'envi marcher sur tes pas;
Et chercher vn noble trépas,
Sous le fer & parmi les flames.
On les vid affecter les rangs;
Des Heros & des Conquerans,
D'vne valeur impatiente:
On les oüit se plaindre à Mars,
De ce que l'onde estoit trop lente,
A leur amener les hazars.

Pour voir le Demon des Rebelles,
Par le fer sous eux abatu;
Et pour mesurer leur vertu,
La Fortune arresta ses aisles.
Thetis s'émeut, quand de ses bords,
Elle vid des Isles de morts,
Sur les Mers couvertes de cendre:
Et crût encore voir son Fils,
Qui faisoit rougir le Scamandre,
Du sang des Troyens déconfis.

On dit qu'aprés cette victoire,
Le Soleil plus net & plus beau,
Vint avec vn plus grand flambeau,
Sur vn char mené par la Gloire.
Qu'il parut avec des habits,
Brillans de celestes rubis:
Qu'il fit plus longue sa carriere:
Et qu'il s'estima glorieux,
De pouvoir joindre sa lumiere,
A celle du Victorieux.

D'autres Dieux inconnus au Monde,
Ce jour-là sortirent des eaux;
Pour voir la forme des vaisseaux,
Qui fumoient encore sur l'onde.
Cette aussi jamais les Mortels,
Ne brusleront sur les Autels,
De victime plus renommée:
Et le musc avec l'ambre vni,
Fait vne moins douce fumée,
Que celle de l'orgueil puni.

Mais c'est trop, fille de Bellonne,
Les belles Meres des beaux vers,
N'ont point de Lauriers assez verts,
Pour t'étoffer vne couronne.
Reçois donc ce bouquet de fleurs,
Fait de mes mains, cueilli des leurs,
Pour te parer à cette feste:
Et s'il n'est pas d'assez grand prix,
Pour estre en honneur sur ta teste,
Souffre qu'à tes pieds il soit mis.

ODE SIXIE'ME.

Le Temple des Fleurs de Lys.

FAITES venir des monts de jaspe:
Transportez les fameux tresors,
Que lavent de leurs riches bords,
Le Gange, l'Oronte, & l'Ydaspe.
Dépeuplez la terre & les eaux;
Epuisez des Mondes nouveaux,
Et les mines & les carrieres:
Vous les épuiserez en vain:
De plus magnifiques matieres,
Demandent place en mon dessein.

Il est des portraits sans exemples,
Et des marbres, dont la beauté,
Merita de l'Antiquité,
Des sacrifices & des temples:
Il est des arcs & des autels,
Où jadis l'orgueil des Mortels,
Vainquit le Temps & la Nature:
Mais il n'est rien dans l'Univers,
Qui puisse entrer en la structure,
Que je vais tracer en ces vers.

Un soir que le char de la Lune,
Suivoit le char du jour passé;
Et que le grand Astre lassé,
Se couchoit au lit de Neptune:
Je resvois entre deux ruisseaux,
Qui du murmure de leurs eaux,
Sembloient se faire des reproches:
Le bruit du vent les secondoit:
Et l'Echo des prochaines roches,
A leurs injures répondoit.

A ce bruit ami du silence,
Les Astres au Ciel renaissoient;
Et les ombres qui s'avançoient,
Les salüoient à leur naissance;
Lors que d'vn effort plus qu'humain,
Une invisible & forte main,
Me dégagea de la matiere:
Et d'vn vol hardi me porta,
Dans vn grand Palais de lumiere,
Où mortel jamais ne monta.

D'abord que les portes s'ouvrirent,
De ce Palais égal aux Cieux;
Mon cœur suivit avec mes yeux,
Les grands objets qui les ravirent.
L'éclat, la pompe, & les beautez,
Qui s'offrirent de tous costez,
A l'envi se les partagerent;

Et dans ce haut ravissement,
A mes sens confus ne laisserent,
Que la veuë & l'étonnement.

J'appris de ma Guide immortelle,
Que ce Palais que j'admirois,
De nos Heros & de nos Rois,
Estoit la demeure eternelle.
Des Lys d'or & de diamant,
Du faiste jusqu'au fondement,
Illuminent tout l'edifice ;
Et trois Lys en grandeur pareils,
Font au milieu du frontispice,
Dans vn escusson trois Soleils.

Les portes y sont étoffées,
Des victoires de nos Guerriers:
Devant les portes cent Lauriers,
Soustiennent cent fameux trophées:
Le vestibule a cent piliers,
Parez d'armets & de bouclìers:
Des chiffres regnent sur les frises:
Et l'Esprit des victorieux,
Parle encore dans leurs devises,
Vn langage entendu des yeux.

Là sont pendus aprés la voûte,
Les étendarts de ces Tyrans,
Que nos Rois & nos Conquerans,
Ont si souvent mis en déroute.
Là sont leurs écus si vantez:
Là de leurs harnois enchantez,
Se void la superbe dépouille.
Ils se font encor redouter:
Et le temps qui porte la roüille,
Semble craindre de les gaster.

Je reconnus là que l'Histoire
N'a rien dit de si fabuleux,
De nos Heros miraculeux,
Qui soit au dessus de leur gloire:
Et dans ce moment bienheureux,
Je vis des faits plus valeureux,
Que Mars n'en a fait voir aux Thraces;
Et plus qu'aux siecles des Romans,
Les Ariostes & les Tasses,
N'en eussent décrit en dix ans.

Rien ne me ravit davantage,
Que nos Rois rangez sous leurs Dais,
Dans la sale de ce Palais,
Selon la suite de leur âge:
Là chacun d'eux comme vn Soleil,
Est sur vn throsne de vermeil,
Sous vn pavillon de lumiere:
Et chacun d'eux est couronné,
De cette brillante matiere,
Dont l'Astre du jour est orné.

Ils ont tous retenu les marques,
De leurs vertus, & de leurs faits:
Ils sont tous illustres des rais,
Qui font les illustres Monarques.
Tout autre éclat, toute grandeur,
Comparée aveeque la leur,
N'a que des clartez étouffées:
Et les Astres s'aimeroient mieux,
A leurs pieds & sous leurs trophées,
Qu'au front des autres Demi-Dieux.

Je vis là ce fils de Bellonne,
Ce grand HENRY, dont les exploits,
Redonnerent la vie aux Loix,
Et soustinrent cette Couronne.
Qu'il parut plein de majesté,
Et que le plus beau jour d'Esté,
A peu d'eclat qui luy ressemble;
Ses yeux estoient comme de Mars,
Quand il veut faire tout ensemble,
Aimer & craindre ses regars.

Là se void l'Hydre famelique,
Dont ce Roy plus fort que Roger,
Malgré l'Enfer & l'Estranger,
Délivra sa belle Angelique.
Sans mouvement, comme sans cœur,
Devant les pieds de son Vainqueur,
Elle saigne dans son image:
Et tremble encore sous le bras,
Qui l'étouffa dans le carnage,
De la bataille de Coutras.

La France libre & reconquise,
Aprés Paris, aprés Amiens,
Offre là ses pesans liens,
Au grand Auteur de sa franchise:
Là de ce Heros glorieux,
Sont les combats laborieux,
Egaux aux combats d'Alexandre:
Et là nos Monstres abulis,
Produisent pour luy de leur cendre,
Des Lauriers & des Fleurs de Lys.

Mais sa plus aimable victoire,
Et le cher laurier de son cœur,
C'est que de son cher Successeur,
La gloire s'égale à sa gloire.
D'vn si legitime plaisir,
Qui remplit son plus grand desir,
La joye éclate en son visage:
Et s'y void telle qu'au Soleil,
Lors que sur le fond d'vn nuage,
Il s'est fait luy-mesme vn pareil.

ODE SEPTIE'ME.

Le Miroir Prophetique.

SAns le soin qu'eut la belle Guide,
Qui m'avoit conduit en ces lieux,
Mon Ame se fust par mes yeux,
Liée aux pieds de cét Alcide.
Je fus ensuite presenté,
Devant vn miroir enchanté,
Qui me fut vn tableau de glace:
Là je vis mille corps sans corps;
Et vis sans couleur & sans place,
Des Villes, des Mers, & des Ports.

Là sans lettres se lit l'Histoire,
De nos Heros & de nos Rois;
Là de l'Empire des François,
Se void la fortune & la gloire.
Cette glace quand on la prend,
Reçoit les objets, & les rend,
Par vn rare & secret mystere:
Elle donne vn divin sçavoir;
Et montre à qui la considere,
Les aventures qu'il veut voir.

Quel émerveillable spectacle,
A mon esprit fut presenté,
Quand sur mon Roy je consultay,
Ce muet & brillant oracle!
Un sort si pompeux & si beau,
Enleva d'vn transport nouveau,
Mon cœur & mon ame étonnée:
Et devant mes yeux éblouis,
Je crus avoir la destinée,
D'vn Dieu plûtost que de LOUIS.

Ces mysterieuses images,
Offrirent d'abord à mes sens,
De quel heur en ses jeunes ans,
Ce Roy dissipa nos orages:
Comme il rangea ces Furieux,
Qui d'vn complot injurieux,
Pensoient fouler son innocence:
Et fit voir à leur vanité,
Que nos Rois n'ont rien de l'enfance,
Que la douceur & la beauté.

Ainsi dés sa premiere guerre,
Parut le jeune Jupiter,
Assez fort pour precipiter,
Les Monstres qu'enfanta la Terre.
De ces Colosses sourcilleux,
Au premier trait qui vint sur eux,
Il ne demeura que la poudre:
Et les monts fumans & cassez,
Retomberent avec la foudre,
Sur ceux qui les avoient lancez.

Plus loin se formoit vn orage,
Où ce Roy d'vn cœur de Lion,
Faisoit sur la Rebellion,
Un heroïque apprentissage.
Là dans le tumulte de l'air,
Son bras élançoit vn éclair,
Contre ceux qui l'osoient attendre:
Et leurs complots déconcertez,
Se dissipoient avec la cendre,
De leurs Camps & de leurs Citez.

Là mille Places de défense,
Se laissoient vaincre à leur devoir;
Et sans attendre son pouvoir,
Se venoient rendre à sa clemence:
Là Matan, Saumur & Niort,
Reduites par vn doux effort,
A son joug soûmettoient la teste:
Et ce debonnaire Vainqueur,
Se contentoit de la conqueste,
Qui l'introduisoit dans leur cœur.

Du Bearn l'image captive,
De la porte de sa prison,
Luy demandoit la guerison,
Et tendoit les bras à l'olive.
Arrivant ses fers il rompoit;
Ses tenebres il dissipoit;
En joye il changeoit sa souffrance:
Et par vn tout contraire sort,
Ce qui faisoit sa délivrance,
De ses Tyrans faisoit la mort.

Là mesme on voyoit les exemples,
Que ce modele des bons Rois,
Faisoit pour appuyer les Loix,
Et relever l'honneur des Temples.
Par tout où sa vertu passoit,
La Religion renaissoit,
Pure comme au temps de nos Peres:
Et la felonne Impieté,
S'étrangloit avec ses viperes,
Pour n'en souffrir point la clarté.

Le Languedoc & l'Aquitaine,
Voyoient de leurs Forts orgueilleux,
Devant luy, le front sourcilleux,
Soûmis aux gazons de la plaine.
Montauban, Clerac, Montpellier,
De leur gré se laissoient lier,
Aprés le char de sa victoire:
Leur supplice estoit leur bonheur:
La Fortune mesme eust fait gloire,
De suivre vn si noble Vainqueur.

Ceux que le Demon de la Guerre,
Incitoit à chasser la Paix,
En vain de bataillons épais,
Couvroient la face de la terre.
Toutes les troupes qu'ils levoient,
Devant leur Roy ne leur servoient,
Qu'à perir avec plus d'audace;
Et leurs temeraires efforts,
N'estoient bons, qu'à prendre vne place,
Plus fameuse au Païs des Morts.

Aprés que ces belles images,
Eurent paru sur le miroir;
Nous y commençasmes à voir,
D'autres lieux, & d'autres ouvrages.
Je vis des murs audacieux,
Qui portoient jusques dans les Cieux,
Des terrasses demesurées:
Et les vis de monts défendus,
Qu'on eust dit que cent Briarées,
Eussent taillez & suspendus.

Cette muraille au Ciel égale,
Du Monstre ennemi de nos Loix,
De l'Hydre rebelle à nos Rois,
Estoit la retraite fatale.
Je le connus à son canal,
Qui sembloit mesme en ce crystal,
Resserrer son onde captive;
De là les Tritons réjouis,
Sortoient pour voir sur cette rive,
La Rochelle aux pieds de Louis.

La noyée en ses propres larmes,
Et confuse d'vn juste effroy,
Elle mit bas devant son Roy,
Son orgueil avecque ses larmes.
Son visage estoit sans couleur;
Sur son front la honte & la peur,
Paroissoient au lieu de l'audace;
L'haleine manquoit à sa voix;
Et son corps n'estoit que la place,
Du corps qu'elle avoit autrefois.

Mon Prince de qui la vaillance,
N'a rien d'égal que sa bonté,
Ne pût voir cette adversité,
Sans retourner à sa clemence.
Ses yeux, qui plus que ceux de Mars,
S'armoient d'éclairs dans les hazars,
De pitié devinrent humides:
Et montrerent aux factieux,
Qu'il combat comme les Alcides,
Et pardonne comme les Dieux.

Ces Vertus d'eternelle gloire,
Dont il est l'honneur & l'appuy,
Sembloient partager avec luy,
La dépouille apres la victoire.
La Justice estoit d'vne part,
Qui se vengeoit sur le rempart,
Des revoltes de cent années:
La Clemence d'autre costé,
Tenant les Ames enchaisnées,
Rendoit aux corps la liberté.

Ils n'estoient plus que cimetieres,
Ces remparts & ces bastions,
Qui de tant de combustions,
Furent les fatales matieres.
De leur débris l'enorme faix,
Chargeoit de ceux qui les ont faits,
Les Manes & les sepultures:
Et de leurs tours d'auparavant,
La poudre estoit dans leurs masures,
Un jouët au souffle du vent.

Cette conqueste estoit suivie,
De tout l'éclat, de tout l'honneur,
Dont la vertu jointe au bonheur,
Peut rendre vn Roy digne d'envie.
La Courriere au clairon d'argent,
S'élevant d'vn vol diligent,
Portoit son Nom par tout le Monde:
Et par tout où ses voix alloient,
Soit sur la terre, soit sur l'onde,
A ce Nom tous les cœurs voloient.

La Paix, Astrée, & l'Abondance,
Pour nous faire vn destin meilleur,
Chassoient tous les jours le malheur,
Loin du Ciel qui couvre la France.
Les Astres qui sont les plus doux,
A l'envi répandoient sur nous,
Leurs lumieres les plus seraines:
Le baume en couloit des buissons;
Et sur le sein des riches plaines,
L'or germoit avec les moissons.

Dés-ja sur la fatale glace,
Du temps present & des passez,
Tous les spectacles effacez,
N'avoient plus de jour, ni de place.
Un avenir plus glorieux,
Ensuite s'offrit à mes yeux;
De l'Egypte je vis les larmes;
Et vis aux portes de Memphis,
Le Nil sanglant rouler les armes
Des Infideles déconfis.

Je vis Bysance, de ses rives,
Tendre les mains aux Fleurs de Lys;
Et de ses Palais démolis,
Sortir les Sultanes captives.
Je vis la Mer grosse de morts,

Rouler à peine entre ses Forts,
Ses vagues de carnage teintes:
Et sur le Bosphore étonné,
Les cendres des Lunes éteintes,
Effrayer le Turc enchaisné.

Je vis la prise de Biserte;
Et vis avec horreur nager,
Dans le sang du peuple d'Alger,
L'Afrique bruslée & deserte.
Je vis sur son maudit cercueil,
L'Ombre de Mahomet en deuil,
Pleurer la fin de ses Mosquées:
Et son grand Croissant plein d'effroy,
Perdre ses flames offusquées,
Devant le flambeau de la Foy.

ODE HUITIEME.

L'entrée de LOUÏS LE JUSTE *dans le Temple des Fleurs de Lys.*

BELLES Suivantes de la Gloire;
Muses, dont les charmantes voix,
Font durer des plus beaux exploits,
Les images & la memoire.
Vierges, tenez vos Lauriers bas;
Il vient vn Roy dont les combas,
Sont vn grand sujet à vos veilles:
Et cependant qu'il marchera,
Chantez sur vos luths les merveilles,
Qu'il a faites, & qu'il fera.

Aprés que ces riches figures,
Avec pompe m'eurent fait voir,
Sur la scene de ce miroir,
L'histoire de nos avantures;
Un nouvel applaudissement,
Me détacha soudainement,
De ce beau theatre de verre:
Et me fit arrester les yeux,
Sur vn jeune Roy, que la Terre,
Envoyoit triompher aux Cieux.

C'estoit le Heros de la France,
Qui venoit aprés tant d'explois,
Devant ce grand Senat de Rois,
Cueillir les fruits de sa vaillance.
L'Ange Intendant de cette Cour,
Avoit ordonné qu'à ce jour,
Il triomphast de sa victoire:
Et que de ses faits glorieux,
Le tableau fust mis par l'Histoire,
Dans le Temple de ses Ayeux.

Que le doux attrait de ses charmes,
Toucha ces bienheureux Esprits!
Que de grands cœurs y furent pris!
Qu'il vainquit de vainqueurs sans armes!
De son courage & de son bras,
L'effort fut grand dans les combas,
Où tomba le Parti rebelle:
Mais de sa grace, & de ses yeux,
La victoire fut bien plus belle,
Qui gagna tant de Demi-Dieux.

Il s'épandoit de son visage,
Un noble & magnanime éclair,
Qui de son jour allumoit l'air,
Et par tout doroit son passage.
Les Astres les plus éclatans,
Détachez du cercle des Temps,
Faisoient vn cercle sur sa teste:
Et de leurs feux le couronnant,
Luy composoient en cette feste,
Un dais mobile & rayonnant.

Deux Coursiers aux aisles ardentes,
Sur vn ebat luisant le portoient:
Sous le feu que leurs pieds jettoient,
Leurs traces estoient éclatantes:
Leurs harnois estoient embellis,
De flames & de Fleurs de Lys:
Leurs yeux brilloient de leur courage:
Et l'on eust dit que le Soleil,
Rougir de voir son équipage,
Obscurci par cét appareil.

Par ses Vertus victorieuses,
Un grand trophée estoit porté,
Où du Monstre qu'il a dompté,
Se voyoient les testes affreuses.
Aprés des flambeaux & du fer,
Que la fureur tira d'Enfer,
Se voyoient les montres tragiques:
Les dents du fer en rougissoient;
Et de leurs mourantes reliques,
Les flambeaux fumans menaçoient.

La Rebellion forcenée,
Et passe jusques dans le cœur,
Suivoit le char de son vainqueur,
Avec la Discorde enchaisnée.
De menus & sales serpens,
Autour de leurs testes rampans,
Couvroient leur honte & leur visage:
Leurs bras de rage elles mordoient;
Et leur écume avec leur rage,
Sur leurs morsures s'épandoient.

La fiere & superbe Rochelle,
Aprés ces deux Demons venoit,

De la chaisne qu'elle traisnoit,
Le bruit estoit triste autour d'elle.
De ses remparts à ses costez,
Les portraits en pompe portez,
Sembloient encor braver l'orage:
Et d'vn attentat orgueilleux,
Poussoient leur front jusqu'au nuage,
D'où la foudre tomboit sur eux.

Ces Navires aux voiles peintes,
Qui vinrent assieger nos ports,
Avecque cent mobiles Forts,
Avoient là leur place & leurs feintes.
De l'image de leurs brusleaux,
La tremblante image des eaux.
Paroissoit encore allumée:
Et de ce magique appareil,
La flame jointe à la fumée,
Sembloit assieger le Soleil.

Ces Digues, ces freins des marées,
Sous qui la Mer s'humilia,
Sous qui la tempeste plia,
S'y voyoient aussi figurées.
Et par respect & par raison,
Neptune honoroit sa prison,
En cette heroiqoe entreprise;
Et ses flots estoient réjouis,
De venir perdre leur franchise,
Suus vn joug dressé par Louis.

Ce riche & glorieux spectacle,
Estoit suivi du Fort de Rhé,
Que l'Europe a vû délivré,
Par vn coup qui vaut vn miracle.
Là Toyras zele pour son Roy,
N'opposoit que sa seule foy,
A toute l'Angleterre armée:
Et superbe de son danger,
Establissoit sa renommée,
Sur la tombe de l'Etranger.

Telle fut la montre de gloire,
Que Louis fit devant les yeux,
De ses heroïques Ayeux,
Pour solemniser sa victoire.
En suite il passa sous vn Dais,
Où de la pointe de ses rais,
L'Honneur luy fit vne Couronne:
Et comme au plus grand des Guerriers,
La Vaillance, Mars, & Bellonne,
A ses pieds mirent leurs Lauriers.

Mais c'est trop, ma barque s'engage;
Le Vent m'invite à relascher,
Sans aller plus avant chercher,
Des occasions de naufrage.
Beau Phare, où tendent mes travaux;
Grand Roy, malgré tous mes Rivaux,
Rends-moy l'air & les ondes calmes:
Et bien-tost les rameaux divers,
De mon Laurier & de tes Palmes,
S'étendront par tout l'Univers.

Les Couronnes que je t'appreste,
Garderont toûjours leur fraischeur:
Je les compose d'vne fleur,
Inviolable à la tempeste.
Je sçay ce que la Faux du Temps,
Peut sur les plus hauts monumens,
Et sur les plus fortes colonnes:
Mais si l'art des Muses n'est faux,
Jamais feuïlle de ces Couronnes,
Ne tombera sous cette Faux.

ODE

POUR LE FEV ROY, aprés la prise de la Rochelle.

MODELE parfait des Monarques,
Dont les vertus & les exploits,
Dans la carriere ouverte aux Rois,
Laisseront d'eternelles marques:
Que tu fais honte à tes Rivaux!
Que tes heroïques travaux,
Ont dés-ja fait suer d'Orphées!
Et que les plus hauts monumens,
Des Histoires & des Romans,
Sont bas auprés de tes trophées!

Est-il climat où la Victoire,
N'ait dressé sans marbre & sans mains,
Dans le cœur de tous les Humains,
Des Arcs de triomphes à ta gloire?
Est il sous le Ciel des Guerriers,
Couverts d'assez touffus Lauriers,
Contre la foudre de tes armes?
Et sçait-on quelque adversité,
Contre laquelle ta bonté,
N'ait des remedes ou des charmes?

Soit que la Paix & la Justice,
T'occupent à de doux emplois:
Soit que la chasse dans les bois,
En t'exerçant te divertisse:
Soit que sur les pas des Cesars,
Dans vn air de flame & de dars,
Ton courage expose ta vie;
Est-il quelqu'vn de tes Ayeux,
Qui te voye au travers des Cieux,
Qui ne te voye avec envie?

❧

Tes vertus sont à ta Couronne,
Ce que l'Or est au Diamant.
Tes actions sont l'ornement,
De la Pourpre qui t'environne.
Ta vie est la leçon des Rois;
Elle est l'autorité des Loix,
Et la preuve de leurs Oracles:
Les Palmes naissent sous tes pas,
Et ce qu'on nomme tes combas,
Se devroit nommer tes miracles.

❧

Ton grand Esprit qui ne se lasse,
Que pour mettre en paix l'Univers,
Ne borne ses bienfaits divers,
D'aucun temps, ni d'aucun espace:
L'Astre doré qui par son cours,
Ordonne les ans & les jours,
Te void égaler sa carriere:
Et les vastes soins que tu prens,
Soudains, actifs, & penetrans,
Vont par tout avant sa lumiere.

❧

Les tempestes & les orages,
Sous tes Etendarts ont marché;
Et Dieu semble avoir attaché,
Sa Providence à tes ouvrages.
Il met en œuvre son pouvoir;
Il fait ou venter ou pleuvoir;
Selon qu'il t'est plus necessaire:
Et devant toy les Elemens,
N'ont ni repos, ni mouvemens,
Qu'en l'ordre qu'ils ont de te plaire.

❧

Cette Gouvernante commune,
Qui fait les Saisons & les Temps,
Met ses soins les plus importans,
A bien gouverner ta Fortune:
Dans ce noble employ seulement,
Elle s'occupe hautement:
Par tout ailleurs elle se jouë;
Et le plus prisé des Humains,
N'est au prix de toy, dans ses mains,
Qu'vn jouët de paille & de bouë.

❧

A voir de quelle bienveillance,
Le Ciel s'accommode à tes vœux:
A voir ses plus illustres feux,
T'éclairer avec complaisance:
A voir que la Terre & les Eaux,
Ont subi des ordres nouveaux,
Pour servir à tes destinées;
Qui ne croira que les momens,
Qui font ces grands evenemens,
Ne vallent de longues années?

❧

Ce que la Mer est aux Rivieres,
Ce qu'est le Soleil dans les Cieux,
A ces clairs & mobiles yeux,
Qu'il entretient de ses lumieres:
Ton Esprit, merveille des Rois,
L'est à l'Estat, l'est à ses Loix,
Qui ne vivent que de ta vie:
Et l'Estat se verroit perir,
Les Loix se laisseroient mourir,
Si le Sort te l'avoit ravie.

❧

La Gloire suit ta Destinée;
Et pour t'asseurer de sa foy,
La Victoire s'est aprés toy,
Volontairement enchaisnée.
Pour toy la Fortune a quité,
Sa fameuse infidelité:
Elle a pour toy rompu ses aisles:
Et sa rouë en ce changement,
Ne luy sert plus qu'au chastiment.
Des perfides & des rebelles.

❧

Quand il falut que ta vaillance,
Accourust au secours des Loix;
Et que l'orgueil des Rochelois,
Pliast enfin sous ta puissance;
Qui ne pensa point, à te voir,
Que Dieu t'eust donné son pouvoir:
Qu'il t'eust armé de son tonnere;
Et qu'en tes mains il eust remis,
Pour chastier tes Ennemis,
Les Meteores de la Guerre?

❧

Le feu sortir de ton courage,
Sur les Leopards étrangers:
Tu parus tel dans les dangers,
Que paroist l'Aigle dans l'orage.
Le vif éclair de tes regards,
Allumoit la pointe des dards,
Et donnoit lustre à ta victoire:
Et le fer que ta main portoit,
Avec les Astres disputoit,
De la lumiere & de la gloire.

❧

Ceux que ton bras, ceux que tes armes,
Honoroient d'vne belle mort,
S'estimoient en ce noble sort,
Plus dignes d'honneur que de larmes.
Fiers & hautains de leur trépas,
Ils alloient publier là bas,
Tes heroïques aventures:
Et gardoient encor aux Enfers,
Parmi les flames & les fers,
La vanité de leurs blessures.

❧

Tu t'ouvris par ta bienveillance,
Des lieux fermez à ton canon:
Tu vanquis premier par ton Nom,
Que de vaincre par ta vaillance.
L'Ange, moteur des Elemens,

Assujetit leurs mouvemens,
Aux mouvemens de ta Justice:
Et par cét ordre on vid changez,
Les bastions des assiegez,
Au theatre de leur supplice.

Quelle fabuleuse aventure,
Au païs mesme des Romans,
Est illustre en evenemens,
Aussi rares dans la Nature?
Où vit-on jamais que pour toy,
Suspendre le sort & la loy,
De la Providence commune?
Et le Dieu des Mers arresté,
Laisser perdre sa liberté,
Qu'entre les mains de ta Fortune?

Que diront ces Braves du Monde,
Qui sçauront qu'en vne Cité,
Ta force heroïque a domté,
La Terre & l'Air, les Vents & l'Onde?
Que les moins traitables Saisons,
Ont sous toy souffert des prisons,
D'enorme & nouvelle structure;
Et que ton absolu pouvoir,
Pour soûmettre vn Peuple au devoir,
A soûmis toute la Nature?

Diront-ils pas que tes journées,
Sont les grands travaux du Soleil?
Que l'Ange qui fait ton conseil,
Fait avec luy nos destinées?
Que les Estez & les Hyvers,
S'accordent aux desseins divers,
De tes miraculeux ouvrages?
Et que du celeste Arsenal,
On void sortir à ton signal,
Les tonnerres & les orages?

Pour couronner ta Renommée,
Il reste, merveille des Rois,
D'aller joindre avecque la Croix,
Les Lys aux Palmes d'Idumée.
Le Thabor, le Liban, l'Hermon,
Au bruit que fait dés-ja ton Nom,
Elevent leurs testes captives:
Et le Jourdain sorti des eaux,
Te prepare de ses roseaux,
Un Arc triomphal sur ses rives,

TAPISSERIES
ET
PEINTURES POETIQUES.



PEINTURES DES PASSIONS

PROMETHE'E OU LE FEU.

De l'origine de la Poësie, de l'Amour d'inclination, & des autres Passions humaines.



Epuis peu Promethée est descendu des Cieux :
De là par vn larcin celebre & glorieux,
Il a tiré le Feu, cette ardente matiere,
Qui sera des Humains la seconde lumiere.
La Nature aussi-tost a senti sa chaleur,
L'Air en est éclairé, la Terre en prend couleur.
Et l'Eau qui sent dés-ja, qu'il luy sera contraire,
D'abord a du respect pour ce noble adversaire.
Uranie & l'Amour, la Nuit, l'Hyver & l'Art,
A ce fameux larcin sont venus prendre part.
La Nuit au teint de More, aveugle & demi nuë,
A pas lents & craintifs, comme vne Ombre est venuë.
Le peu qu'elle en a pris, dans sa grotte porté,
Et d'vn sec aliment par elle fomenté,
Luy fait, pour éclairer son tenebreux Royaume,
Des Etoiles de bois, & des Soleils de chaume.
L'Hyver aprés la Nuit, en a pris à son tour,
Et l'a dés-ja porté dans son triste sejour ;
Où pour l'entretenir, & luy donner des forces,
Il le nourrit de mousse, & de seiches écorces :
Et ne s'apperçoit pas, qu'avec cét appareil,
Contre soy-mesme il fait, vn Esté sans Soleil.
Sa couronne de glace en est dés-ja fonduë,
Et par ses cheveux blancs s'est en pluye épanduë.
Son Palais fait de neige, à la chaleur se rend :
Le lambris de crystal goutte à goutte descend :
Les voûtes & les murs y deviennent liquides :
Les colonnes y sont de leur sueur humides :
Et par vn changement merveilleux & nouveau,
Plus le feu s'y fait grand, & plus il y fait d'eau.
Ce que l'Art en a pris aura d'autres vsages :
Il donnera la vie à mille beaux ouvrages.
Les Metaux les plus durs par sa flame amolis,
D'ornemens differens en seront embellis :
L'Or mesmes & l'Argent l'auront pour second pere,
Et par luy nettoyez des taches de leur mere,
Ils seront les Soleils des mains, comme des yeux :
Et du Sort des Humains, les Astres precieux.
Ainsi ces trois ont pris, avecque la matiere,
Tout ce qu'avoit le Feu de moins pure lumiere.
Ce qui reste est exempt de toute obscurité :
Il n'est que pur esprit, & que pure clarté :
Et pour en allumer les genereuses Ames,
Uranie & l'Amour en partagent les flames.
Voyez de quelle ardeur éclarent leurs flambeaux :
Leurs visages en sont plus brillans & plus beaux :
Et la rougeur qu'y met cette chaleur nouvelle,
Meslée à la blancheur qui leur est naturelle,

Leur fait vn teint pareil, au teint qu'auroit vn Lys,
Si le sang d'vne Rose, en son lait estoit mis.
Au flambeau d'Uranie vne flame s'allume,
Qui fait vn grand éclat, & qui n'a rien qui fume.
D'elle sortent dés-ja ces lumineux Esprits,
Ces Feux intelligens, & ces Ames de prix,
Qui d'vne chaste ardeur aux Muses adonnées,
Et par elles, vn jour, de Lauriers couronnées,
Tiendront vn second Ciel, & de seconds Autels,
Entre le rang des Dieux, & le rang des Mortels.
Chacune d'elles mourt, en forme d'étincelle,
Et va faire en son Ciel, vne Etoile nouvelle.
Et chacune en vn temps par le Sort arresté,
Pleine de plus d'esprit & de plus de clarté,
Descendra dans vn Corps, dont la pure matiere,
Sans obscurcir son feu, ni changer sa lumiere,
En fera rejallir les rayons au dehors;
D'vn sang prompt & subtil aidera ses transports;
Et la suivra par tout, de mesme diligence,
Que le corps du Soleil suit son Intelligence.
Ceux en qui se fera ce noble assortiment,
D'vne celeste flame, & d'vn pur element,
Déchargez des liens de la basse Nature,
Trouveront à la Gloire vne large ouverture.
Et bien loin des chemins du Soleil & des Ans,
Loin des païs ouverts au commerce des Sens,
D'vne aisle pour qui l'Air aura trop peu d'espaces,
Et les Spheres du Ciel se trouveront trop basses,
Ils iront contempler les divines Beautez;
Et s'en imprimeront toutes les qualitez:
Ils iront voir le jour, jusques dans son principe,
Et jusqu'à ce grand vuide où la Nuit le dissipe:
Ils ne seront tenus ni des lieux, ni des temps:
Et de tous les païs devenus habitans,
Ils tailleront sans marbre, eux-mesmes leurs images:
Ils rendront leur Esprit visible en leurs ouvrages:
Et se feront sans corps, vne Posterité
Immortelle, fameuse, & pleine de clarté;
Par laquelle ils auront en dépit de l'envie,
Mesmes avant leur mort, vne seconde vie.
Les feux de leur Esprit seront contagieux;
Tout ce qu'ils toucheront, éclatera comme eux:
Ni les perles, ni l'or, s'ils n'y mettent leurs marques,
Ne feront point d'honneur aux plus riches Monarques:
Et les Palmes sans eux, ni les plus beaux Lauriers,
Ne seront que foin sec sur le front des Guerriers.
Ils donneront du lustre aux plus obscures choses:
Les Pavots dans leurs mains, auront l'odeur des Roses:
Et par vne vertu digne d'étonnement,
Le gravier y prendra l'eclat du diamant.
Les Morts y revivront; & malgré les années,
Les Beautez qu'ils auront de leurs plumes ornées,
Par ce fard innocent, encor aprés leur mort,
Des rides & du temps éviteront l'effort:
Et leurs visages teints des huiles du Parnasse,
Ne trouveront jamais de nuit qui les efface.

Mais le Parnasse aura fort peu de ces Ouvriers:
Il aura force buis, & peu de vrais Lauriers;
Il sera plus en glans, qu'en grenades fertile:
Il portera peu d'or, avec beaucoup d'argile:
Et les bords si vantez de ses divines eaux,
Auront à peine vn Cigne, entre mille Corbeaux,
Qui nourris de faveurs par d'autres meritées,
Et vainement parez de plumes empruntées,
Profaneront d'ordure, & de cris odieux,
Et les Palais des Rois, & les Temples des Dieux.
Mais tandis qu'Uranie après soy nous arreste,
L'Amour a d'autre part sa torche dés-ja preste;
Et la presente au feu, qui semble avec plaisir
Descendre tout entier, pour remplir son desir.
D'vn Myrte parfumé la torche composée,
Et d'vne riche gomme alentour arrosée,
Epanche sa lumiere avecque son odeur:
Et par deux Sens voisins se glisse dans le cœur.
Vn jour, de ce flambeau la flame glorieuse,
De l'Or comme du Fer, sera victorieuse:
Elle s'attachera par tout également:
Elle consumera le Fer comme l'Aimant:
Elle penetrera d'vne vertu commune,
Tous les degrez du Globe, où regne la Fortune:
Et sans distinction de prix, ni de couleur,
Et la pourpre & la bure en prendront la chaleur.
Et comme le Soleil sur la terre illumine,
La Palme & le Genest, le Laurier & l'Epine;
Comme il éclaire au Ciel par vn mesme rayon,
La Vierge & le Belier, le Cancre & le Lion;
De mesme ce beau Feu, sans distinguer personne,
Sera de tous les cœurs le lustre & la couronne;
Et se fera sentir, par vne mesme loy,
Du Simple, du Sçavant, de l'Esclave & du Roy.
Bien-tost il en naistra des Ames enflamées,
Qui de nobles vertus & d'honneur parfumées,
Auront l'vne pour l'autre vn innocent amour,
Qui sera pur & chaud, comme est le feu du jour.
Elles montent dés-ja comme des étincelles,
Qui se communiquant des clartez mutuelles,
S'élevent deux à deux, & nous font dés-ja voir,
Les chastes vnions qu'elles doivent avoir.
Tantost elles seront Etoiles dans la Sphere,
Où du celeste Amour est la celeste Mere:
Et dans les temps aussi, par le Ciel ordonnez,
Elles viendront aux Corps, qui leur seront donnez:
Et traversant de l'air les vastes intervales,
Chacune divisée en deux moitiez égales,
Fera par sa rupture, à deux Corps deux Esprits,
Qui d'amour l'vn pour l'autre, aussi-tost seront pris.
Or comme d'vn mesme Astre ils seront les parties,
Ils retiendront aussi les mesmes sympathies:
Ils auront l'vn pour l'autre vn mesme sentiment:
Ils s'accompagneront d'vn égal mouvement:
L'vn de l'autre sera le miroir & l'image;
L'vn dans l'autre verra son cœur & son visage.

Cent fois pour se rejoindre, ils auront des transports,
Et se tendront les bras, par les yeux de leurs corps.
Cent fois il coulera par ces portes humides,
Des eaux qui de leurs feux seront les belles guides:
Et cent fois par les pleurs, qu'ils auront envoyez,
Leurs cœurs se trouveront & bruslez & noyez.
Les chaisnes de leurs corps leur seront inutiles:
Leurs Ames qui seront ardentes & subtiles,
Passeront au travers, sur de menus rayons,
Penetrans comme ceux par lesquels nous voyons:
Et dans ces beaux conduits, couronnez de paupieres,
D'où sortent des esprits les humides lumieres,
Elles auront ensemble vn meslange aussi pur,
Que le pourroient avoir dans vn globe d'azur,
Deux Astres, qui meslez en vne mesme masse,
Ne feroient plus qu'vn jour, & n'auroient qu'vne face.

Leur Amour n'aura rien que de chaste & de beau;
Il tiendra du Phenix, & non pas du Corbeau:
Il volera bien loin de ces lieux impudiques,
Où sont du sale Amour les victimes publiques.
Il ne se donnera qu'à la seule Beauté,
Qui du fond de l'Esprit épanche sa clarté:
Et bien loin de tacher de sang, ni de rapine,
Sa douceur de Colombe, & sa blancheur de Cine,
Il vivra de lumiere, & de pures odeurs,
Et son plaisir sera de vivre entre les fleurs,
Il aimera sur tout cette plante pucelle,
Qui fuit l'attouchement de toute main mortelle:
Comme si la Nature avoit mis dans son cœur,
A la honte de l'Homme, vn esprit de pudeur.
Aussi quand il avient qu'vn indiscret la touche,
Son ame de regret s'envole de sa souche,
Tout son feüillage en tombe, elle en seche de deuil,
Et de sa propre écorce, elle fait son cercueil.

Ceux qui de cét Amour auront l'ame allumée,
Jaloux de leur devoir & de leur renommée,
Par le Dieu qui preside aux vertueux accors,
Seront vnis de cœur, sans estre vnis de corps.
Ainsi s'aiment au Ciel ces Beautez immortelles,
Qui sont du grand Flambeau les grandes étincelles.
Elles n'ont que la teste, & n'ont de tous les sens,
Pour nourrir leur amour, que des yeux innocens.
Leur feu ne cause point de honte à sa matiere;
Elle brusle toûjours, & se conserve entiere.
Jamais nul mouvement n'a pu les approcher;
Leur bien est de se voir, & non de se toucher.
Encor est-ce en public, & devant tout le monde;
Et chacune a son lit sous le voile de l'onde,
Dans vn cabinet d'ambre environné de jons,
Loin des bouches des vents, & des yeux des Tritons.

Mais voyons Promethée, & l'Image nouvelle,
Dont seul il est l'Ouvrier, comme il est le Modele:
Sur soy-mesme il en prend la figure & le trait:
Il emprunte de soy la forme qu'il y met:
Et tout ce qu'a son corps d'agreable & d'vtile,
Ses doigts ingenieux l'expriment sur l'argile.
Pere étrange & nouveau, qui produit de la main
Vne teste, des pieds, & tout vn corps humain.

L'argile en fait dés-ja l'orgueilleuse & la belle,
Et semble s'élever de sa forme nouvelle.
Elle se prise plus que l'argent, ni que l'or:
Et la rougeur du feu qu'elle n'a pas encor,
Luy donne par avance, vn éclat de noblesse,
Qui luy fait oublier sa premiere bassesse.

De cette argile aussi, dans la suite des ans,
Naistront également les petits & les grands.
D'elles se tireront les Testes couronnées,
Et celles qui seront à la rame enchaisnées.
De ces membres, vn jour, les vns seront dorez:
Les autres de limon toûjours deshonorez,
Et mis par la Fortune au plus bas de sa roüe,
Ne quitteront jamais la couleur de la boüe.

Mais ils n'ont rien encor dont ils soient differens,
Les Esclaves sont là meslez aux Conquerans:
Et les Grands à venir ne sont dans cette Image,
Distinguez des petits par aucun avantage.
Tous ont la mesme place, & la mesme couleur:
Les Heros n'y sont pas ramassez dans le cœur:
La teste pour les Rois, n'est pas determinée:
La bouche n'est non plus aux Sçavans affinée.
Les Belles n'y sont pas au front, ni dans les yeux;
Et sans distinction des charges & des lieux,
Que le Sort inégal à leur naissance appreste,
Ils sont tous dans les pieds, & sont tous dans la teste.

La Statuë est encor vn corps inanimé:
Mais quand ce feu tantost y sera renfermé,
Il luy donnera vie; & d'vne pure flame,
Il fera son esprit & formera son ame.
Au premier changement causé par la chaleur,
L'argile quitera son obscure couleur.
Le feu s'epanchera par toute la matiere;
Il laissera par tout, vn trait de sa lumiere;
Et d'vn mesme rayon, il teindra de ce corps,
Autrement le dedans, autrement le dehors.
Et comme le grand Feu qui nourrit toutes choses,
D'vne mesme clarté peint les Lis & les Roses:
Celuy-cy produira par vn trait aussi beau,
La pourpre dans le sang, & le lait sur la peau.
Il fera des humeurs les secretes fontaines:
Il leur preparera des canaux dans les veines:
Et de son aliment, quand il s'y sera pris,
Il naistra dans le cœur, de mobiles esprits,
Mobiles & moteurs, qui de leur vive source,
S'épandant par le corps d'vne paisible course,
Feront mouvoir des nerfs les differens ressors;
Arroseront des os les humides tresors;
Eclaireront les yeux de rayons invisibles;
Feront les sentimens, & seront insensibles;
Et pour dernier employ, monteront au cerveau,
Où par vn changement merveilleux & nouveau,
Il se composera de leurs brillans atomes,
Sur des patrons divers mille divers fantosmes,

Qui dans ce petit lieu diversement logez,
Et selon leurs emplois, en des niches rangez,
De la haute Raison receevront les lumieres,
Et les refléchiront en diverses manieres.
Comme il se fait au Ciel, où l'Astre auteur des ans,
Eclaire également ces Fantosmes luisans,
Qui par les jours divers, que prennent leurs visages,
Sont des temps à venir les ruulantes images.
Tous ces rares effets tantost se produiront,
Quand la flame & l'argile en vn corps s'vniront.
Mais parce que l'accord seroit trop difficile,
D'vne si pure flame, & d'vne pure argile,
L'Ouvrier pour les vnir, leur va faire vn milieu,
Qu'il n'eust pas inventé, sans le secours d'vn Dieu.
Voyez ces animaux assemblez dans la plaine;
Il les a fait venir de la forest prochaine:
Et ses enchantemens par de secretes loix,
Ont rendu leurs esprits dociles à sa voix.
Ne les redoutez point, la vertu de ses charmes,
Leur a fait oublier l'vsage de leurs armes.
Ils ne sunt plus à craindre, ils n'ont rien d'inhumain,
Vous pouvez seurement en approcher la main.
Ce Lion paroist bien orgueilleux & farouche,
Mais le charme luy fait vne bride à la bouche:
Il a perdu la voix, comme le mouvement,
Et s'il rugit encor, c'est du cœur seulement:
Luy-mesmes étonné d'estre si peu sauvage,
Ne trouve rien en soy du Lion que l'image:
Et près de soy voyant sa proye en seureté,
En vain pour s'en saisir excite sa fierté.
Des autres animaux la paisible assemblée,
De leurs inimitiez ne sera pas troublée.
Le Cerf auprès du Chien ne ressent point sa peur:
Un mesme charme tient la chasse & le chasseur:
Et par vn rare accord d'vne amitié nouvelle,
Qui suspend pour vn temps leur haine naturelle,
La Tourtre sans frayeur s'approche du Vautour:
Et l'Aigle devenuë innocente à son tour,
Vole avec la Colombe, & la trouvant si belle,
La caresse du bec, & la flate de l'aisle.
Or tous ces animaux qui par charmes venus,
Sont par charmes encor en ce lieu retenus,
Se preparent dés-ja de rendre leur hommage,
Au Prince qui leur doit naistre de cét ouvrage;
Et d'offrir en tribut, pour son habillement,
Les plumes & le poil qui font leur ornement.
Mais l'Ouvrier en doit faire vn employ plus vtile,
Il doit les appliquer à cette belle argile:
Et preparer au feu, par ce temperament,
Un sujet qui l'arreste, & luy donne aliment.
Bien-tost à cét effet il remplira l'image,
De poil meslé de laine & meslé de plumage,
Qu'il tirera luy-mesme avec discretion,
Du Sanglier & du Chien, du Cerf & du Lion:
Et de tout ce qui vit en l'air & sur la terre,
Soit d'animaux de paix, soit d'animaux de guerre.
Ce mélange ainsi joint aux humeurs que leurs corps,
Par le charme forcez, pousseront au dehors,
A cét esprit de feu tiendra lieu d'vne meche,
Moderément humide, & moderément seche.
Temperament fatal, mélange dangereux,
Qui rendra les Humains foibles & malheureux.
De là se formera ce Mixte émerveillable,
D'vne terre brutale, & d'vn feu raisonnable;
Qui pesant d'vne part, & de l'autre leger;
Facile à s'émouvoir, & facile à changer;
Aura tantost des peurs, & tantost des coleres:
Et sera tourmenté de passions contraires;
Selon que dans son corps ces diverses humeurs,
De mouvemens divers emporteront ses mœurs.
Quand l'humeur du Lion s'étendra dans ses veines,
Son esprit s'enflera de passions hautaines:
Il cherchera par tout la guerre & les hazars:
Et ne consultera que l'Etoile de Mars,
Temeraire au combat, violent à la proye,
Pour la suivre il prendra toute sorte de voye.
Il portera par tout vn esprit de Vainqueur;
S'il n'a le Sceptre en main, il l'aura dans le cœur:
Et ses desirs bruslans d'vne superbe flame,
Feront comme vne pourpre invisible en son amé.
S'il s'offre à son courage vn throsne à conquerir,
Il voudra sans remise y monter ou perir:
Et fust-il élevé parmi des precipices,
Fust-il environné d'vn pais de supplices,
Fust-il bordé de mers & de monts enflamez,
Fust-il gardé de feux & de monstres armez,
Encor s'y fera-t-il de celebres passages,
Au travers des combats, au travers des naufrages:
Et pavant les chemins de blessez & de morts,
Il s'y preparera des degrez de leurs corps.
Apres, l'humeur du Cerf dissipant cette audace,
La crainte & la frayeur se mettront à sa place.
L'homme pasle & tremblant n'aura dans vn grand cœur,
Que de grands batemens, & qu'vne grande peur:
Son sang froid & pesant fera dedans ses veines,
Ce que fait l'eau glacée, aux canaux des fontaines.
Le fer l'offensera de sa seule lueur,
Et luy fera jetter des ruisseaux de sueur,
Qui froids de la froideur de son ame glacée,
Seront tels qu'est l'humeur de la neige blessée,
Quand son bel adversaire armé de nouveaux traits,
Au retour du Printemps la frappe de plus près.
La prompte humeur du Chien regagnant l'avantage,
Il sera possedé de colere & de rage;
Jusqu'à ce que repris par celle des Hiboux,
Il ne trouvera rien de plaisant, ni de doux:
Il aura de l'horreur des plus belles personnes:
D'absinthe & de cyprés il fera ses couronnes:
Les larmes luy seront vne aimable liqueur:
Le teint luy jaunira des soucis de son cœur:

Il

Il foulera la rose & cueillera l'épine:
Le Corbeau sera plus à son gré que le Cyne;
Il souhaitera moins vn throne qu'vn cercueil:
Les plus beaux jours pour luy seront des jours de deuil:
Et défait, inquiet, melancolique, & sombre,
Mesme dés cette vie il ne sera qu'vne ombre.
Ensuite estant piqué de l'humeur du Vautour,
Il aura pour les corps vn impudique amour.
Il en ira chercher jusques à ces voiries,
Où l'air est infecté de charognes pourries:
Il en ira souiller jusques sur les autels;
Et mesme ira ravir aux yeux des immortels,
Entre les feux sacrez, leurs victimes ardentes,
Et d'vne belle mort, encore degouttantes.
Ainsi par le reflux de diverses humeurs,
Differemment poussé de desirs & de peurs;
Tantost vers la douleur, & tantost vers la joye;
De mille passions il deviendra la proye:
Il sera tourmenté des biens, comme des maux:
Et dans vn corps formé de tous ces animaux,
De l'vn à l'autre objet, son Ame transportée,
Sera le vray portrait du fabuleux Prothée.

L'ISLE DE PURETE'.

L'Amour spirituel & innocent est representé en cette peinture par divers Symboles.

CETTE Isle que l'onde environne,
Loin des ports connus aux vaisseaux,
De l'humide Prince des eaux,
Est la plus illustre Couronne,
C'est le pacifique sejour,
Où regne avec le pur Amour,
La pure & divine Uranie:
Et par vn accord concerté,
Se fait l'eternelle harmonie,
De l'Esprit & de la Beauté.

La paix, la joye, & l'innocence,
Sont dans ce second Paradis,
Telles que le Monde jadis,
Les vid au temps de son enfance:
La Nature vierge & sans art,
N'y souffrit jamais d'aucun fart,
Sa simplicité violée:
Et jamais n'y fut la couleur,
Autre en sa face dévoilée,
Que dans le secret de son cœur.

Les Cieux serains & sans nuage,
Epandent avec pureté,
Une bienfaisante clarté,
Qui bannit de là tout orage.
Jamais en aucune saison,
Il n'y monte d'exhalaison,
Qui les souille, ni qui les cache:
Les Astres ne s'y font point vieux;
Et jamais ni ride, ni tache,
Ne ternit leur front, ni leurs yeux.

Comme à la naissance du Monde,
Quand le Temps commença son cours,
Et qu'au Ciel le premier des jours,
Se leva d'ailleurs que de l'onde:
Le Soleil nouvellement né,
Et d'vn feu tiede couronné,
Ne souffroit point encore d'ombres:
Et les Astres jeunes & beaux,
N'avoient rien de ces taches sombres,
Qu'ils viennent laver dans nos eaux.

Ce n'estoit pas comme à cette heure,
Que la Terre a peu d'ornement;
Et que l'air n'est pas vn moment,
Qu'il ne soûpire, ou qu'il ne pleure.
Le vent nouvellement produit,
N'osoit faire encore de bruit;
La foudre n'estoit pas formée;
Le jour n'avoit qu'vne couleur;
Et la lumiere desarmée,
Estoit encore sans chaleur.

De mesme en cette Isle si belle,
Où l'Amour regne avec la Paix,
Sous vn Ciel doux, & des jours frais,
La saison est toûjours nouvelle.
Il n'y paroist jamais de nuit:
Où la Lune qui la conduit,
Luy donne vn habit de lumiere:
Et les Etoiles de sa Cour,
Font autour d'elle en sa carriere,
De leurs flambeaux, vn second jour.

Il n'est pas de cette Isle pure,
Comme il est de nos Regions,
Où le trouble, & les factions,
Ostent la paix à la Nature:
Où des Elemens coucurrens,
L'vn contre l'autre conspirans,
Se font vne guerre eternelle:
Et d'incompatibles Saisons,
Quatre fois l'an sont en querelle,
Pour leurs droits, & pour leurs maisons.

Toutes choses y sont paisibles:
Et l'Amour par de doux accords,

Y joint des humeurs & des corps,
Qui sont ailleurs incompatibles.
Le feu doucement allumé,
Y semble vn Lion desarmé,
Qui ne peut mordre ce qu'il touche;
Et pour faire le glorieux,
N'a plus que la langue en la bouche,
Et que des éclairs dans les yeux.

Cette arrogante vsurpatrice,
Qui void d'vn throne de rochers,
Chaque jour ailleurs cent nochers,
Immolez à son avarice;
La Mer Reine de tant de ports,
Avec bruit & par mille efforts,
Bat ailleurs la Terre, & la brave:
Et ses efforts sont aussi vains,
Que ceux d'vn furieux Esclave,
Qui bat sa prison de ses mains.

Icy moderée & tranquille,
Et plus égale qu'vn ruisseau,
Elle ne brise aucun vaisseau,
Et ne submerge aucune ville:
Complaisante à sa belle Sœur,
Tantost d'vn bras lent & flateur,
Elle caresse le rivage;
Tantost à son ombre elle dort;
Tantost pour prendre son image,
Elle s'éleve jusqu'au bord.

La Terre non moins complaisante,
L'environne d'arbres divers,
Qui parent de pennaches verts,
Sa couche de perles brillante:
De ses bras elle fait aux flots,
De superbes lits de repos,
Et de magnifiques asyles:
Elle joint l'or à leur gravier:
Et couronne les plus tranquiles,
D'eternels bouquets d'olivier.

Une pareille deference,
Est dans les autres Elemens;
Et leurs rangs, ni leurs mouvemens,
N'en rompent pas l'intelligence.
Comme entre eux ils sont tous amis,
Tous aussi se tiennent soûmis,
Aux secrets Esprits qui les lient:
Et sont libres, ou resserrez;
Ils s'élevent ou s'humilient,
Selon qu'ils en sont inspirez.

Pourrez-vous souffrir la lumiere,
Que ce Pere de la clarté,
Epand avecque majesté,
Dés la porte de sa carriere?
L'Hemisphere en est ébloüi,
Autant qu'il en est réjoüi:
Il tend la vie à la Nature:
Et les corps qu'il met en couleur,
Offrent leur face à sa teinture,
Et leurs esprits à sa chaleur.

Voyez quelle pompe luy donne,
L'auguste beauté de ses feux:
Voyez autour de ses cheveux,
Un cercle ardent qui le couronne.
Cette Mer est son grand miroir,
Tous les matins il y vient voir,
S'il n'est point trop rouge, ou trop blesme;
Si la nuit ne l'a point taché;
Et s'il est encore le mesme,
Qu'il estoit quand il s'est couché.

Ce globe d'eternelles flames,
Est moins le principe du jour,
Que le canal par où l'Amour,
Se répand dans les nobles Ames.
Un Esprit pur & lumineux,
Intendant des celestes feux,
Remplit cette ardente matiere;
Et par divers écoulemens,
Le Beau se fait de sa lumiere,
Et de sa chaleur les Amans.

De cette brillante machine,
Les traits en vertus differens,
Sont mis autour d'elle en deux rangs,
Dont l'vn brusle, & l'autre illumine:
Ils descendent également;
Sous eux dans le bas Element,
Les belles formes sont écloses:
Et par leurs differens destins,
Les vns sont attraits dans les choses,
Et les autres y sont instins.

Dans l'esprit & sur le visage,
De l'attrait se font les Beautez,
Ces conquerantes qualitez,
Qui sur toute autre ont l'avantage.
L'instinct fait l'amour dans le cœur;
L'amour le tourne à la lueur,
Des pures beautez qui l'achevent:
Et tant l'instinct, comme l'attrait,
Le Sage par amour élevent,
Au beau Principe qui les fait.

Les moins lumineuses parties,
De ces deux ordres de rayons,
Font de ces corps que nous voyons,
Les beautez & les sympathies:
Les rubis, ces feux precieux,
Qui ne bruslent que pour les yeux,
Tirent de là leur origine:
Et ces feux frais & parfumez,

Qui naissent autour de l'épine,
De là sont encore allumez.

De là les metaux, & les marbres,
Prennent leur éclat, & leur jour:
Un obscur & pesant amour,
Vient de là dans l'ame des arbres.
Le Palmier constant & hautain,
A cét amour ouvrant son sein,
Nourrit vn feu sous sa verdure:
Un feu secret qui dans son cœur,
Ne s'éteint point à la froidure,
Ni ne s'allume à la chaleur.

Ce feu répandu par ses veines,
Malgré la Nature, & ses loix,
Luy fait dans vne ame de bois,
Des inclinations humaines:
Toûjours constant, & jamais las,
A sa Palme avecque les bras,
Il tend ses soins, & ses offices:
Absent mesme il luy fait sa cour,
Et les monts, ni les precipices,
N'interrompent point son amour.

D'vn rayon de pareille force,
Le fer, ce dur & froid Amant,
Reçoit l'instinct, qui de l'Aimant,
Suit la contagieuse amorce:
Ce noble & genereux metal,
Arresté d'vn esprit fatal,
Aprés son ravisseur se traisne:
Et tous deux par vn rare accort,
Tiennent d'vne invisible chaisne,
A la belle Etoile du Nort.

Sur cette Mer si pacifique,
Il coule vn navire vivant,
Qui n'a pour Boussole, & pour vent,
Qu'vne harmonieuse Musique:
Ses mouvemens sont lents ou prompts,
Selon qu'il est poussé des tons,
Qui sont ses rames & sa voile:
Il ne craint ni banc, ni rocher:
Ni ne consulte d'autre Etoile,
Que la lyre de son Nocher.

Ce fameux Enchanteur d'oreilles,
Qui d'vn Daufin fit vn vaisseau:
Aprés qu'on l'eut jetté dans l'eau,
Fit de moins celebres merveilles.
Cét autre qui suivit Jason,
Au voyage de la Toison,
Rendit les mers moins étonnées:
Quoy qu'en les passant il falut,
Qu'il tinst des roches enchaisnées,
Avec les cordes de son lut.

Celuy-cy par son harmonie,
Donne l'ordre à tous ces grands Corps;
Et tient par de secrets ressors,
Leur matiere à leur forme vnie:
Des Mixtes, & des Elemens,
Il gouverne les mouvemens,
Et met d'accord les differences:
Et son lut regle avec sa voix,
Par les divers temps des cadences,
Leurs legeretez, & lents poids.

La Mer en prend les intervalles,
De son repos, & de son cours:
Les Saisons, les Ans, & les Jours,
En ont leurs mesures égales:
De ce concert melodieux,
L'Echo porté jusques aux Cieux,
S'épand par sa voute roulante:
La Sirene, qui la conduit,
Avec sa Lyre étincelante,
Répond à cét auguste bruit.

Les Astres, ces danseurs illustres,
D'éternels brillans couronnez,
Par ces instrumens gouvernez,
Dansent les Siecles, & les Lustres:
Leur posture, & leur fonction,
Leur démarche, & leur action,
Leur est par cadence assinée;
Et de leurs bransles figurez,
La trace reste illuminée,
Le long des tapis azurez.

La Mer à ce Chantre attentive,
Impose le silence aux flots:
Les plus ennemis du repos,
Sans bruit s'avancent vers la rive:
Le vent à ce charmant accort,
Sur les bras des Arbres s'endort,
Les ruisseaux tombent des collines:
Et l'ombre malgré le Soleil,
Y vient de ces forests voisines,
Avec le frais, & le sommeil.

Les Daufins tirez par ces charmes,
Nagent en troupes sous les eaux;
Quatre Amours dans ces deux bateaux,
Les attendent avec leurs armes:
Le poisson brave & glorieux,
Suit les doux éclairs de leurs yeux,
Et consent luy-mesme à sa prise:
Il s'expose en bute à leurs traits,
Et ne fait valoir sa franchise,
Que pour la perdre dans leurs rets.

Les perles, ces larmes caillées,
Qui tombent des yeux du Soleil,

Au son de ce lut sans pareil,
Ouvrent leurs nacres émaillées:
Ce sont de palpables rayons,
Des boutons de jour frais & rons,
Et des éclairs mis en matiere:
Ce sont des cœurs tombez des Cieux;
Des ames de pure lumiere;
Des esprits blancs & precieux.

Aussi sont-elles estimées,
En tout cét innocent sejour:
Et les vertus du pur Amour,
Nous sont par elles exprimées:
Elles naissent à l'vnion;
L'attache est leur perfection;
Leur gloire est d'estre dans des chaisnes:
On prise peu leur liberté:
Et les plus beaux atours des Reines,
Se font de leur captivité.

Lors que l'Amour en fait la pesche;
Tout sert à son contentement:
La Nature enferme le vent;
Et nulle vague ne l'empesche:
La nacre blanche jusqu'au cœur,
S'ouvre à la main de son Pescheur,
Et luy laisse tirer son ame:
Il la perce aprés de ses dards;
Et la raffine sous la flame,
Qui se répand de ses regards.

Ce volant escadron d'abeilles,
Sort-il de ses tentes d'osiers,
Pour fourrager sur ces Rosiers,
Ou pour écouter ces merveilles?
La Rose semble de sa part,
De sa feuille faire vn rempart,
Inaccessible à leurs rapines:
Et contre cét exain voleur,
Tourner le bout de ses épines,
Et les flames de sa couleur.

Celles-là comme repoussées,
Deliberent de reculer,
Soit de crainte de s'y brusler,
Soit de peur d'en estre percées.
D'autres avec plus de valeur,
Semblent mépriser la chaleur
De ces feux d'ambre & de peinture:
Et les autres vont sur le tin,
S'armer de l'humide froidure,
Que répand l'Astre du matin.

Nous ne voyons rien sur la Terre,
Qui soit pudique, & soit vaillant,
Comme ce reptile volant,
Qui fait vne si pure guerre.
Il s'offre à la mort pour ses Rois;
Tout son corps n'est rien qu'vn harnois;
Il a dans vn camp sa naissance;
Son logement est vne tour;
Son aiguillon luy sert de lance;
Et ses deux aisles de tambour.

Mais sa pudeur plus estimée;
En cette Isle de pureté,
Nous enseigne que la beauté
Doit estre purement aimée:
Elle ne veut de chaque fleur,
Que le pur esprit & le cœur:
Elle est chaste & respectueuse;
Et ne recherche en son amour,
Que cette manne lumineuse,
Qui s'écoule du point du jour.

Aussi la fleur vierge comme elle;
Consent à son affection;
Et dans leur pudique vnion,
Leur innocence est mutuelle:
Le Lys n'en devient pas moins blanc:
La bonne odeur & le beau sang,
Ne s'alterent point en la Rose:
Et ce teint de virginité,
Qui rougit sur sa face éclose;
N'en perd rien de sa pureté.

Devant ces guerrieres dorées;
Un exain d'Enfans emplumez,
Et d'aiguillons volans armez,
Fourragent leurs tentes cirées.
Ces innocens & doux rivaux;
Volent le fruit de leurs travaux,
Et pillent leur petit empire:
Le miel est pris par les Plaisirs;
Et ce qui demeure de cire,
Est pour les flambeaux des Desirs.

Voyez là ces vierges aislées,
Qui composent vn bataillon,
Et viennent avec l'aiguillon,
Contre ceux qui les ont volées:
Il coule des yeux des blessez,
Des esprits brillans & pressez,
En forme de perles liquides:
Et la vie avecque le trait,
De ces petites homicides,
Suit le mal qu'elles leur ont fait.

Mais est-il d'amour si divine,
Qui n'ait rien à souffrir d'amer?
La pure Perle est dans la Mer;
La Rose vierge est sur l'épine:
Les Abeilles filles du Ciel,
Meres de la cire & du miel,
Ont leurs douceurs & leurs piqueures:
On ne brusle point sans tourment;

Et le sang coule des blessures,
Qu'on fait avec le diamant.

LES FIDELES MORTS.

Dans cette Peinture sont representez divers exemples d'Amour & de fidelité conjugale.

AMANS d'eternelle memoire,
Chastes & genereux Amans,
Dont les beaux feux & les tourmens,
Sont les delices de l'Histoire.
Fermes & pudiques Moitiez,
Couples de saintes amitiez,
Beaux suiets d'vne ardeur celeste:
Venez revoir, fideles Morts,
L'illustre cendre qui nous reste,
De vos flames & de vos corps.

Le Sort aux autres si sauvage,
A pour vous de plus douces loix;
Et vous laisse errer quelquefois,
Au deçà du pasle rivage.
Qui ne sçait le traité que fit
Ce Grec, à qui la Mort souffrit
De repasser le sombre Fleuve;
Et qu'elle envoya requerir,
Un reste de cœur que sa Veuve,
Empeschoit encor de mourir?

Orphée autrefois par ses charmes,
Fléchit les Ombres des Enfers;
Et leur fit sur leurs tristes fers,
Epandre des ombres de larmes:
Le Roy des Manes combatu,
De son lut & de sa vertu,
S'en défendit par artifice:
Et pour abuser son ennuy,
Luy fit accroire qu'Euridice,
Retournernit avecque luy.

Nos prieres sont exaucées;
Les arbres par leurs mouvemens,
Font signe qu'en leurs monumens,
Les Ames pures sont passées:
Dés-ja le Myrte & les Soucis,
Sont par leur presence éclaircis;
Et les Cyprés en sont moins sombres:
Les Roses en ont pris couleur,
Et leur feu, de ces chastes Ombres,
Semble tirer de la chaleur.

Sur cette rive où les marées,
Posent leur bruit & leur effort;
Un Amour vainqueur de la Mort,
Rejoint deux Moitiez separées.
Ceïx des Maris le meill[illegible]
Par vn déplorable malhe[illegible]
Vient de faire vn triste naufrage:
Loin d'icy les vents & les flots,
Roulent encor son équipage,
Et les corps de ses matelots.

De cette tragique aventure,
Alcyone void le portrait,
Que le Dieu des songes luy fait,
D'vne errante & noire peinture:
Eveillée elle accourt au port,
D'aussi loin qu'elle void son Mort,
Dans les vagues elle se jette:
La Mer en a compassion,
Et la vague qui la regrette,
En murmure d'affliction.

Cét exemple appaise l'orage;
Et ce beau couple d'amitié,
Par les flots émus de pitié,
Est apporté sur ce rivage:
L'Amour qui les vient recevoir,
Rend vn pitoyable devoir,
Aux corps qu'habiterent leurs ames:
Et le vent qui n'ose approcher,
Confus d'avoir éteint leurs flames,
En soûpire sur ce rocher.

Leur nom ne sera point sans race;
Il se và former deux oiseaux,
Qui seront garants des vaisseaux,
Et prophetes de la bonace:
D'Alcyone ils auront le nom;
La Mer n'a Monstre, ni Triton,
Qui souple à leur voix ne se rende:
Et les flots applanis sous eux,
Feront vne eternelle amende,
A ces Fideles malheureux.

La magnanime Hypsicratée,
Qui de Mithridate abatu,
Fut le repos & la vertu,
Dans cette barque est transportée.
Morte auprés de son mari mort,
Elle brave encore le Sort;
Sa pasleur mesme est genereuse:
Et du feu de son cœur éteint,
Une ombre encore lumineuse,
Donne de la vie à son teint.

De tous les traits que la Fortune,
Décocha contre son Epoux,
Elle receut les premiers coups,
Et la douleur leur fut commune:
Errante & guerriere avec luy

Elle porta tout son ennuy;
Elle partagea ses blessures:
Et pour le sauver des Romains,
En cent diverses avantures,
A la chaisne elle offrit ses mains.

Pour estre au combat toûjours preste,
Toute mollesse elle quita:
Et tant qu'elle put, elle osta,
Le sexe & l'honneur à sa teste:
Elle se coupa les cheveux,
Ces beaux liens, où tant de vœux
Trouverent vn doux esclavage:
Elle mit sa grace en valeur;
Et ne para plus son visage,
Que de la beauté de son cœur.

Cent fois elle arrosa ses armes
D'vne glorieuse sueur;
De son front la vive lueur,
Leur donna du lustre & des charmes;
Ses yeux frappant avec ses bras,
Faisoient du feu dans les combas;
Elle estoit charmante & severe:
Et sous cette fiere douceur,
L'Amour l'eust prise pour sa Mere,
Et Mars l'eust prise pour sa Sœur.

Aprés mille morts évitées,
Enfin malgré le mauvais Sort,
Leurs Ames par vn beau transport,
Au mesme Astre sont remontées:
De là leurs feux mieux allumez,
A ces Pilotes emplumez,
Font vn Phare illustre & mobile:
Et pour les adresser au port,
Sur cette Mer calme & tranquile,
Leur commun Astre sert de Nort.

L'vn de la rame qu'il manie,
Donne à la barque mouvement:
L'enflure du moite Element,
Sous luy par respect s'est vnie:
Son ombre a fait tomber les flots;
La Mer, à sa veuë en repos,
N'a ni de ride, ni d'écume;
Et par vn miracle nouveau,
Sous sa main la vague s'allume,
Et le feu sort du sein de l'eau.

Au defaut de masts & de toiles,
L'autre pour recevoir le vent,
Fait de ses aisles qu'il étend;
De riches & pompeuses voiles.
Sous leurs rayonnantes couleurs,
Les Zephyrs sentent les chaleurs
Des feux secrets qui les tourmentent:
Et plus leur souffle fait d'effort,
Pour éteindre l'ardeur qu'ils sentent,
Plus ils poussent la barque au port.

Les bois qui bordent ce rivage,
Sont peuplez d'Amans, dont la foy,
Des belles Ames fut la loy,
Et la regle du Mariage.
Pour sauver ces fameux Constans,
Des outrages que fait le temps,
L'Amour fit ces metamorphoses:
Et par de merveilleux transports,
Luy qui change en feu toutes choses,
En ces arbres changea leurs corps.

Sous cette insensible figure,
Ils ont gardé le sentiment,
Du pitoyable evenement,
Qui leur fit changer de nature:
Les pleurs leur coulent jour & nuit;
Ils se démenent avec bruit;
Leurs bras se batent, & se plient;
Leur feuillage est teint de pasleur:
Et leurs testes qui s'humilient,
Ont quelque image de douleur.

Ce Meurier noir qui saigne encore
Par ses rameaux, qui sont ses doigts,
Sur le bord du Nil autrefois,
Fut vne genereuse More:
Voulant sauver d'vn grand Lion,
L'objet de son affection,
Elle-mesme, elle en fut ravie:
Et par vn sort qui luy fut doux,
Fit vn échange de sa vie,
Avec la mort de son Epoux.

Autant qu'elle en receut d'atteintes,
Autant mesme en ce corps nouveau,
Il coule par sa dure peau,
De gouttes, que sa mort a teintes.
Le sang tous les ans vne fois,
Pousse par graine, au mesme mois,
Qu'elle eut la chasse si contraire:
Le feu devant le sang en sort;
Et tous deux font l'anniversaire,
De son amour & de sa mort.

Quelque fierté que la Nature,
Ait mise au cœur de ce Lion,
Il montre de l'affliction,
D'vne si tragique aventure:
Ses larmes au feu de ses yeux,
Brillent d'vn éclat glorieux;
Ses soûpirs enflent sa poitrine:
Et toutes les ames du Bois,
Jusqu'à leur ombre & leur racine,
Tremblent de frayeur à sa voix.

Par ces Amours pris à la chasse,
Afin d'appaiser leurs courroux,
Il fait le flateur & le doux;
Et feint de craindre leur menace.
L'vn le bride de son carquois,
Soit pour luy resserrer la voix,
Soit pour empescher qu'il ne morde:
Et l'autre afin de l'attacher,
S'appreste à luy faire vne corde,
De son crin qu'il vient d'arracher.

Icy, de la rive du Tage,
Cét Oranger fut transplanté;
Et là se fit d'vne Beauté,
Qui fut la vertu de son âge.
Pour ne pas survivre au Mari,
Par elle vniquement cheri,
Elle se jetta dans ce fleuve:
Et voulut qu'en cét Element,
Son cercueil & son ombre veuve,
Pleurassent eternellement.

Les Nymphes du fleuve la virent,
Tomber en leur palais natal;
Et fendant leur moite crystal,
Pour la garantir la suivirent.
La vague la precipitoit,
Par où sa pente l'emportoit:
Les Nymphes pleuroient de sa perte;
Un Triton qui la vid venir,
D'écume & de gravier couverte,
S'avança pour la retenir.

A peine fut-elle au rivage,
Que son corps dressé se roidit;
Et qu'vne écorce s'étendit,
Qui luy déroba le visage:
Ces deux bras en rameaux changez,
Et de pommes jaunes chargez,
Perdirent toute forme humaine:
Et dans ces pommes se mesla,
A l'eau dont la morte estoit pleine,
Le gravier d'or qu'elle avalla.

Quelle ame, fust-elle de marbre,
Peut nommer sans ressentiment,
Didon de qui l'embrasement,
Se conserve encor en cét arbre?
Un imposteur malicieux,
Transporte les temps & les lieux,
Pour deshonorer son veuvage:
Et la fait pour noircir sa mort,
Brusler d'vn reste de naufrage,
Qu'il feint échoüé dans son port.

Didon ne vid jamais cét Homme;
Et la fable de son amour,
N'est qu'vn fantosme mis au jour,
Pour relever l'honneur de Rome.
Sichée entra seul en son cœur:
Tout seul il en fut le vainqueur,
Tout seul il fit sa destinée:
Et jamais feu n'y pût toucher,
Aprés son premier Hymenée,
Que la flame de son bucher.

Fugitive, Reine, Guerriere,
Elle eut cent Rivaux sur les bras:
Sa foy luy fut de cent combas,
L'illustre & fameuse matiere.
Des plus rares tresors de Tyr,
A Sichée elle fit bastir,
La noble & celebre Carthage:
Et pour l'enterrer hautement,
Mit sur luy, par vn vaste ouvrage,
Toute vne ville en monument.

Son Esprit à l'heure fatale,
A Sichée enfin s'envola;
Et de son corps que l'on brusla,
Naquit vne plante royale:
Sa couronne au fruit demeura;
Le feu de son cœur s'y serra,
En forme d'vne graine ardente;
Et l'écorce, en sa dureté,
Retint d'vne foy si constante,
La durée & la fermeté.

De ces carrieres ciselées,
Voyez le superbe ornement;
Admirez dans ce bastiment,
A l'art les richesses meslées.
Là tout est superbe & de prix;
Les diamans & les rubis,
Des chapiteaux font des couronnes:
Et l'or, qu'vn magnifique choix,
A mis à parer des colonnes,
Autoit ailleurs paré des Rois.

Là ceux dont l'amour heroïque,
Vainquit la mort & les tourmens,
Ont en de pompeux monumens,
Une eternité magnifique.
En divers marbres exprimez,
Et d'vn art sçavant animez,
Ils montrent encor leur courage:
Le trait y tient lieu de couleur;
Et leur semble mettre au visage,
De l'esprit & de la chaleur.

Porcie en vn marbre severe,
Et qui semble philosopher,
S'éprouve avant que s'étouffer,
Et de son destin delibere:

Un Amour grave & serieux,
Qui n'a rien d'enfant dans les yeux,
Auprés d'elle fait le Stoïque:
Il semble d'vne main plier,
De l'autre, sa torche il applique,
Au feu qu'elle veut avaller.

Eponine à Sabin fidelle,
Jusqu'à passer dans vn tombeau,
De sa jeunesse le plus beau,
Est là dans vn jaspe immortelle:
Sans assistance & sans ennuy,
Elle vescut avecque luy,
Neuf ans dans vne sepulture:
Et neuf ans par vn rare sort,
Luy conserva contre nature,
La vie à l'ombre de la Mort.

Arrie élevée en porphyre,
Offre à Cecinne de sa main,
Le fer fatal que de son sein,
Encore sanglant elle tire:
Il semble que sa fermeté,
Soit constance, & non dureté,
Dans cette insensible figure:
Et son cœur percé de deux coups,
Saigne bien moins de sa blessure,
Que de celle de son Epoux.

Là d'vn merveilleux artifice,
Et d'vn solide diamant,
Se prepare le monument,
De l'incomparable Felice.
L'Ourse fatale à sa Maison,
Marquera sa race & son nom,
La Tourtre sa vertu constante:
La triste Colombe son deuil;
Et l'Hermine morte & sanglante,
Son amour mis dans le cercueil.

Les Veuves les plus estimées,
Chez les Romains, & chez les Grecs,
Seront là par de rares traits,
Autour de sa base exprimées:
D'vn œil triste & d'vn front baissé,
Elles diront qu'elle a passé
Leur constance, qu'elle a suivie:
Et qu'avec vn plus grand effort,
Son amour a souffert la vie,
Que le leur n'avança leur mort.

De ces nobles Desesperées,
Les tristes armes se verront,
Sur des agates qui feront
De leurs enseignes figurées.
Là de leur sang, la pureté,
Aux yeux de la Posterité,
Sera par Felice obscurcie:
Ses vertus terniront les leurs:
Et le feu qu'avalla Porcie,
Aura moins d'éclat que ses pleurs.

A ses pieds la Fable & l'Histoire,
Sembleront du geste avoüer,
Que leurs plumes pour la loüer,
Sont inégales à sa gloire:
Que leurs exemples les plus hauts,
Autant les vrais comme les faux,
Auprés d'elle ont peu de merite:
Et que tout l'honneur du passé,
Ou dans Felice ressuscite,
Ou par Felice est effacé.

LAÏS DECHIRÉE

La fin tragique des Amours deshonnestes & les étranges effets de la Jalousie sont representez en ce tableau par la mort de Laïs.

L'Esprit qui sort du vin, & qui fait les Bacchantes,
Cét ardent ennemi des ames temperantes,
N'a pas à cette troupe inspiré la fureur,
Dont le tragique effet nous donne de l'horreur.
Ces Barbares d'ailleurs ont la teste échauffée,
Que celles qui jadis déchirerent Orfée.
Un feu plus dangereux à leurs ames s'est pris:
Un plus mauvais Genie obsede leurs esprits.
Le sang noir & bruslé qui leur teint le visage,
Monstre que c'est du cœur, que leur vient cette rage.
Chacune a son Demon, chacune a dans le sein,
Un serpent qui l'anime à ce cruel dessein,
Qui d'vn venin sanglant nourrit sa frenesie,
Et souffle sur le feu, dont son ame est saisie.
Laïs qui mit jadis le joug sur tant de cœurs,
Qui sans armes vainquit tant de nobles vainqueurs,
Et qui mesme enchaisna ces Capitans d'Eole,
Qui genereux de mine, & vaillans de parole,
Provoquoient du sourcil, la Fortune & le Sort,
Et batoient de grands mots, la Douleur & la Mort:
Laïs qui triompha des Sages & des Braves,
Et vid en ses prisons des Stoïques esclaves:
Aprés avoir nourri l'infame embrasement,
Dont Corinthe & ses Mers brusleront longuement;
Aprés avoir esté des Hommes adorée,
Est icy maintenant des Femmes déchirée.
Le ciel par cette mort, punit l'impureté,
Dont elle a diffamé l'Amour & la Beauté:
Et pour l'executer, la noire Jalousie,
Entre ses noires Sœurs divinement choisie,

Les

Les serpens à la teste, & la torche à la main,
A donné le signal de cét acte inhumain.
De sa torche de poix, la flame & la fumée,
Au cœur de tout le sexe ont la rage allumée.
De son ombre, vn fantosme en chacune formé,
Incite leur esprit à la vengeance armé;
Remplit leurs yeux sanglans de visions enormes;
Leur figure Laïs sous d'effroyables formes;
Et dépoüillant leur cœur de toute humanité,
Leur enseigne à tuër avecque cruauté.
Sous le fer cependant, la Belle malheureuse,
En chaque membre souffre vne mort douloureuse.
Elle déploye en vain ses traits les plus puissans;
Les cruelles contre eux ont endurci leurs sens;
Et le feu de ses yeux repoussé par leurs armes,
Retourne vers sa source, & s'éteint dans ses larmes.
Qui fut-ce que ses yeux, ces avocats sans voix,
Dont la force fléchit la dureté des loix,
Lors que cette Laïs appellée en justice,
Triompha de son Juge, & s'en fit vn complice?
Elle s'y presenta pleine de majesté,
Pour tout crime, & tout droit, n'ayant que sa beauté:
Et sans mettre raison, ni coûtume en vsage,
Iustifia sa cause exposant son visage:
Il fut son avocat, & son intercesseur;
Il convainquit l'esprit des Juges par le cœur;
Et gagnant sur les loix, par leurs yeux la victoire,
Luy fit du Tribunal vn Theatre de gloire.
Mais quoy? la Jalousie a l'œil trop inhumain;
De si beaux supplians intercedent en vain.
Plus elle en est pressée, & plus elle s'irrite;
Sa rage & ses dépits se font de leur merite.
Quelque droit qu'ait la Grace, il n'est point écouté:
C'est débauche à son sens, d'avoir de la beauté:
A ses malins regards, tout attrait est vn crime,
Tout ce qui plaist s'aigrit, toute fleur s'envenime:
Et des plus doux rayons d'vn jour pur & serain,
Il ne vient qu'aconite, & qu'épine en son sein.
Aussi de ces fureurs, ces femmes transportées,
Non moins que des beautez de Laïs irritées,
D'vne commune envie, & d'vn commun accord,
Conspirent à luy faire vne cruelle mort.
Voyez de quelle ardeur, de quelle barbarie,
Chacune fait contre elle, office de Furie.
Dans la nuit infernale, où domine l'effroy,
Ces trois terribles Sœurs, dont l'eternel employ
Est de faire souffrir les Ames criminelles,
Leur montrent moins de rage, & leur sont moins cruelles.
L'vne avec vn couteau, l'autre avec vn poignard,
Toutes d'vne colere indiscrete & sans art,
Sur cette infortunée assouvissent leur haine;
Celle-cy la déchire, & cette autre la traisne.
La fureur, de leurs bras accompagne l'effort;
Chaque partie en elle a sa gesne & sa mort.
Il ne leur suffit pas qu'vne large blessure,
Mette fin à sa vie, & venge leur injure:
Leur plaisir est de joindre à l'affront le tourment;
De la faire mourir par goutte & lentement;
De donner plus de coups à ses beautez fatales,
Que leurs charmes n'ont fait d'Amans & de Rivales;
Et d'en tirer autant & de sang & de pleurs,
Qu'il s'en est épandu de flames dans les cœurs.
Celles qui sont sans fer ne sont pas sans courage,
Leurs dents avec leurs mains sont mises en vsage:
Elles font cent lambeaux de ses habillemens,
Déchirent ses atours, rompent ses ornemens;
Et foulent sous les pieds cette infame richesse,
Qui fut l'infame prix des pechez de la Grece;
Et le plumage vain, que mille vains Espries,
Laisserent sous le ré, duquel ils furent pris.
Il en arrive icy comme aprés vn long calme,
Lors que les vents jaloux de quelque belle palme,
A la foule assemblez, pour la jetter à bas,
Luy dégradent la teste, & luy rompent les bras.
Ou lors qu'ambitieux d'vne haute conqueste,
Chacun contre vn Palais poussant vne tempeste,
Ils semblent alentour conspirer avec bruit,
A qui l'aura plûtost, en poussiere reduit.
A leur premier assaut, les murailles s'étonnent;
Les vitres en tremblant, aux fenestres le sonnent;
Et du faiste ébranlé l'assemblage démis,
Reçoit de toutes parts ces bruyans ennemis.
L'vn emporte vne frise, & l'autre vne corniche;
Celuy-là fait tomber quelque Dieu de sa niche;
L'or, l'ebene, l'yvoire en ce commun débris,
Perdent avec leur rang leurs formes & leur prix.
Des Illustres de marbre, & des Heros de cuivre,
Que de sçavantes mains sans ame avoient fait vivre,
D'vn coup de vent défaits, tombent confusément:
Ce qui fut leur autel, devient leur monument.
Avec eux le butin des villes desolées,
La substance & le sang des Nations volées,
Les plus riches objets du luxe curieux,
Tout ce qui fait la pompe & le plaisir des yeux,
Et tout ce qu'en cent ans, l'inhumaine avarice,
A pû ravir de force, ou gagner d'artifice,
Se void en vn moment, par l'orage détruit,
Sans qu'il en reste en l'air que la poudre & le bruit.
Avec vne fureur ou pareille, ou plus forte,
Ces femmes que l'instinct de la rage transporte,
Déchirent de Laïs & la robe & le corps;
A peine peut son sang suffire à tant de morts.
Sa cimare de pourpre, & sa juppe dorée,
Qu'elle paroit autant, qu'elle en estoit parée;
Ces éclatans rubis, & ces gros diamans,
Qui sembloient allumez du feu de ses Amans;
Sont maintenant éteints dans le sang que ses veines,
Epandent sous le fer de cent mains inhumaines:
Et tout cét appareil lascif & glorieux,
Qui fut l'appas des cœurs, & l'hameçon des yeux,
Sanglant, rompu, foulé, sert avecque sa vie
D'vn tragique joüet aux fureurs de l'envie.

Mais quoy, pourrions-nous bien avoir la dureté,
D'assister de la veuë à cette cruauté?
Des femmes à nos yeux assouviront leur rage,
Et feront à leur sexe vn si barbare outrage?
Nous les verrons fouler la Nature & ses loix,
Sans luy donner secours des mains, ni de la voix?
Respectez vostre sexe, inhumaines Riuales;
Vos forces ne sont pas à ces armes égales:
Rappellez la douceur & la honte en vos yeux;
Ostez-vous ces regards sanglans & furieux;
Laissez-les aux dragons, laissez-les aux cometes,
Et gardez d'acheuer le meurtre que vous faites.
Elles n'entendent pas, je les appelle en vain;
De haine & de dépit leur esprit est trop plein.
Dés-ja la malheureuse a la teste coupée;
Son sang auec son ame en fume sur l'épée;
Et l'impudique feu qu'elle auoit dans le cœur,
S'évanouit en l'air auec cette vapeur.
La teste aprés le coup toute froide & sanglante,
Par brauade est montrée à la troupe insolente.
A ce tragique objet qui remplit leur desir,
Et satisfait leurs yeux d'vn barbare plaisir,
La fureur se rallume, & le dépit redouble;
De confuses clameurs l'air d'alentour se trouble;
Et le fer à la main chacune dans son corps
Cherche vn nouueau sujet à de nouuelles morts.
Ce n'est plus elle aussi que leur haine tourmente;
Elles n'y trouuent rien qui souffre, ni qui sente;
Il n'en reste qu'vne ombre, & qu'vn malheureux nom,
Qu'elles frappent à faux & par opinion:
Et sans faire en ce corps de blessures nouuelles,
Leurs armes sont encor meurtrieres & cruelles.
Je l'auouë, elle auoit cette impure Beauté,
De sa contagion tout son siecle infecté.
La Vertu n'eut jamais de plus forte ennemie:
Jusques dans le Lycée & dans l'Academie,
Ces regions d'esprit, où regne la raison,
Elle tendoit ses rets, & semoit son poison.
Sans magie elle auoit ensorcelé la Grece,
Enchanté ses vieillards, & charmé sa jeunesse:
Et des plus fortes loix l'airain s'estoit fondu,
Par le feu qui s'estoit de ses yeux épandu.
Du Berger rauisseur, la rauissante proye,
N'en alluma jamais vn plus ardent à Troye.
Par tout victorieux, par tout il s'enflamoit;
Corinthe entre deux mers jour & nuit en fumoit;
Et d'vne lente ardeur ses inuisibles flames,
Sans entamer les corps faisoient secher les ames.
Voyez ces yeux ternis, d'où la Mort & la Nuit
N'ont pû chasser encor je ne sçay quoy qui luit,
Comme du jour éteint par l'effort d'vn orage,
La mourante clarté reluit dans vn nuage.
Ce sont les deux meurtriers, dont les dangereux traits,
Semblent encore teints des meurtres qu'ils ont faits;
Ce sont des boutefeux, de qui les flames mortes,
Ont laissé pour brusler des cendres assez fortes:
Ce sont des bonnes loix, & des honnestes mœurs,
Les ennemis publics & les empoisonneurs;
Qui témoignent encor au venin qui leur reste,
Combien fut leur malice agreable & funeste.
C'est de ces doux auteurs de feux & de poisons,
Qu'est venu le malheur de cent riches maisons.
Ce sont les deux tyrans, dont la grace inhumaine,
Qui fut de tout vn peuple & le crime & la peine,
A des desesperez fit subir d'vn regard,
Aux vns le precipice, aux autres le poignard;
Détacha les liens des plus saints mariages;
Causa de criminels & tragiques veuvages;
Opposa pour nourrir d'enormes differens,
A des enfans riuaux des peres concurrens;
De larmes épuisa les miserables meres;
Et fit voir les combats des amis & des freres.
Comme vn fameux torrent, lors que les eaux des Cieux,
Et le tribut des monts l'ont rendu glorieux,
Traisne aueque ses flots son lit & son riuage;
Démolit les maisons qu'il trouue en son passage;
Mesle au débris des bourgs le débris des forests;
Emporte les moissons auecque leurs guerets;
Et quoy que formidable à la plaine voisine,
Il roule auecque bruit pour trois ans de famine:
Les laboureurs par luy reduits au desespoir,
Estonnez & confus accourent pour le voir.
Ou comme vn fleuue ardent, dont la vague allumée,
Se répand du Vesuve auec cendre & fumée,
N'épargne ni sacré, ni commun bastiment;
Jusques au fond des eaux porte l'embrasement;
Mesle aux metaux fondus les marbres qu'il consume;
Fait de vastes flambeaux des chesnes qu'il allume;
Et dans tout vn païs en fournaise reduit,
Tandis que de cent bourgs l'vn fume, & l'autre luit,
Cét ardent destructeur deuorant tout obstacle,
Aux Peuples effrayez fait vn triste spectacle:
Et de loin par les yeux sa terrible clarté,
Tient dans l'étonnement leur esprit arresté,
Ainsi cette Beauté ruineuse & tragique,
Fut vn pompeux sujet de misere publique.
Elle fut le spectacle & le tourment des Grecs;
Elle fit leurs plaisirs, elle fit leurs regrets;
Et de tout le païs fut l'Etoile funeste,
Le bel embrasement, & l'agreable peste.
Il en fut infecté de l'vn à l'autre bout,
La Mort & la Fureur la suiuirent par tout:
Par tout elle se fit des victimes humaines,
Qui sous le coup mortel, qui leur ouuroit les veines,
D'vn esprit interdit & d'vn œil enchanté,
Du fer qui les tuoit, admiroient la clarté.
Certe, il ne faloit pas qu'vne si sale vie,
D'vne tranquile mort en son temps fust suiuie.

Mais il faloit aussi laisser agir les loix,
Sans prevenir leur ordre, & violer leurs droits.
Il ne faloit pas faire vn crime d'vn supplice,
Et blesser trois vertus, pour chastier vn vice.
Les loix de la Pudeur, & de la Pieté,
Celles de la Justice, & de l'Humanité,
Les devoirs les plus saints de toute la Nature.
Souffrent en ce tumulte vne commune injure.
D'vn meurtre si cruel, le Temple est profané:
Le Demon qui l'habite en demeure étonné.
Là des vases sacrez les liqueurs épanduës,
Dans le sang de Laïs se trouvent confonduës:
Il semble leur donner avecque sa couleur,
Un sentiment meslé de honte & de douleur.
Les festons sont foulez, & les fleurs détachées,
Ont leur part de la mort, & de sang sont tachées.
Des encensoirs éteints le feu semble fumer,
Et de cét attentat quelque horreur exprimer.
Les flambeaux preparez pour luire au sacrifice,
N'ont pas voulu souiller leurs flames d'vn supplice:
Et comme pour oster le jour à ce malheur,
Ont prevenu la mort de Laïs par la leur:
Et pour nous la cacher, la vapeur qui leur reste,
Fait vn voile de deuil à cét objet funeste.
Voyez que sur l'Autel durant cette action,
La Deesse d'yvoire a de l'émotion,
Son fils d'yvoire aussi se cache derriere elle:
Et comme s'ils craignoient cette troupe cruelle,
Il paroist sur leur front, vne double pasleur,
L'vne de leur matiere, & l'autre de leur peur,
Mais tandis que l'amour pastit en son image,
En personne il s'enfuit devant cette sauvage:
Qui passe en cruauté ses trois barbares Sœurs,
Et qui peut faire seule vn Enfer dans les cœurs.
En reconnoissez-vous, l'affreuse Jalousie,
La mere des soupçons, & de la frenesie?
Voyez le mouvement de cent serpens qui font
Un sifflant diademe à son terrible front.
Voyez entre ses mains, deux enormes couleuvres,
Qui sont les instrumens de ses tragiques œuvres.
Sur son corps décharné voyez cent yeux ouvers,
Qui toûjours défians, & tournez de travers,
Des objets les plus beaux alterent la figure,
Et de leur noire humeur leur donnent la teinture.
Maintenant de fureur, & de haine animez,
Et du sang qu'ils ont bû fraischement enflamez,
Ils en sucent de loin jusqu'aux gouttes dernieres;
Ils mesurent les coups, que donnent ces meurtrieres;
Et leurs malins regards, par vn étrange effort,
Pour faire dans ce corps entrer plus d'vne mort,
Y portent leur venin, par autant d'ouvertures,
Qu'avec le fer sanglant il s'y fait de blessures.
Aussi victorieuse & superbe à ce jour,
Funeste à la Clemence, aussi-bien qu'à l'Amour,
Et de nouveaux serpens, la Jalousie armée,
Fait paroistre l'esprit dont elle est animée.
L'Amour épouventé devant elle s'enfuit;
Les couleuvres en main la Barbare le suit:
Et sans oüir ses cris, ni regarder ses larmes,
Sans craindre son pouvoir, ni flechir à ses charmes,
Elle brise ses traits, & foule son carquois:
Elle venge sur luy, les vertus & les loix;
Et par vn changement, qui n'eut jamais d'exemple,
Le traite en criminel, au milieu de son Temple.
Pust-elle l'étrangler, pour le bien des Humains,
Des nœuds de ses serpens, ou de ses propres mains.
Pust-elle pour en prendre vn solennel supplice,
Au pied de cét Autel, en faire vn sacrifice.
Pust-elle de son arc, sans autre bois chercher,
Et de ses traits rompus, luy dresser vn bucher;
Et là pour le salut de tant d'ames blessées,
L'immoler à l'honneur des Vertus offensées.
Les honnestes plaisirs revivroient par sa mort:
La Beauté nettoyée auroit vn meilleur sort:
Il se feroit par tout, des Etoiles nouvelles:
Tous les jours seroient purs, toutes les heures belles:
Les Astres n'auroient plus besoin de se cacher:
Nulle sale vapeur ne pourroit les tacher:
Des oiseaux carnaciers il se feroit des Cines:
Les fruits seroient sans vers, les roses sans épines:
Et la pudicité joignant en chaque fleur,
L'innocence à l'éclat, & la grace à l'odeur,
Feroit vne saison plus douce & plus dorée,
Que celle qui nous est des Fables figurée.
Mais en vain je soûpire aprés cét âge d'or:
Cét infame Bastard ne mourra pas encor:
On reverra bien-tost sa torche rallumée,
Offusquer de nouveau le Ciel de sa fumée:
Les jours les plus serains en seront obscurcis;
Les Astres les plus clairs s'en trouveront noircis;
Dans quelque haut reduit que la Vertu les cache,
Ils n'éviteront pas d'en prendre quelque tache:
Et les plus éclatans, s'ils n'ont de la pudeur,
Perdront leur innocence avecque leur splendeur.
Les plus aimables fleurs, & les mieux parfumées,
De la mesme vapeur seront envenimées;
Et tout ce que la terre a de noble & de beau,
Sera gasté du feu, de ce malin flambeau.
Les perles dans la nacre en seront violées;
Les palmes en seront, comme épines bruslées:
Et le titre de grand, ni celuy de guerrier,
N'en pourront exempter ni cedre ni laurier.

ANNIBAL.

La Haine, la Colere, & la Cruauté sont representées en ce Tableau.

Ces feux ne bruslent point, leur flame est desarmée:
La Terre en est toûjours sans chaleur allumée:
Ils n'ont rien de fascheux, on peut les approcher:
Ils sont feux à la veuë, & non pas au toucher:

Et par vn bel effet honorant leur matiere,
Ils la bruslent toûjours, & la laissent entiere.
Ces Morts vous doivent faire encore moins de peur:
Ils ont esté tuez sans crime & sans douleur.
La main qui les a faits, n'a point fait d'homicide:
Le sang qu'ils ont versé, n'est pas vn sang liquide:
Leurs blessures sont moins en leurs corps qu'en nos sens:
Aussi n'ont-ils receu, que des coups innocens.
Sans leur donner d'esprit, l'esprit les a fait naistre:
L'art les a fait mourir, & leur a donné l'estre:
Ils sont nez tout blessez, & par vn nouveau sort,
Ils ont tous commencé de vivre par leur mort.
Voyez ces monts ardens qui sur leurs restes nuës,
Semblent porter l'Enfer, & le feu dans les nuës.
C'est là que la Colete a choisi son sejour;
Elle inonde de là, les plaines d'alentour.
Un torrent eternel de souffre & de bitume,
Qu'vn air gras entretient, & que son souffle allume,
Fait en tout ce païs, par vn destin nouveau.
Une bruslante mer, de l'ennemi de l'eau:
Et débordant de là, dans les terres voisines,
Il emporte les bois avecque les collines:
Il épanche par tout vn orage commun,
Et de quatre Elemens, il n'en compose qu'vn.
Il en avint ainsi, quand au bord de l'Osente,
Le Vesuve vomit vne tempeste ardente:
Le Mole en eut frayeur, & voulut s'arracher:
Les fleuves mis à sec, coururent se cacher:
Scylle passa la mer de peur d'estre étouffée;
Le Vulturne se fit vn conduit comme Alphée:
Et coulant sous les flots alla desesperé,
Demander à Neptune vn lit plus asseuré.
La flame cependant rouloit avec furie,
Carybde en crût bruslet, dans le sein de Dorie:
Parthenope échauffée en fuoit dans les eaux:
Naples pour se sauver courut à ses vaisseaux:
Et dans ses beaux jardins, pour fuït cét otage,
Les arbres vainement agitoient leur feuillage.
Encelade qui vid de loin ce mont brusler,
Le prit pour vn Geant, qui le vint appeller:
Et pour se montrer prest, à rallumer la guerre,
Trois fois du mont Gibel il secoüa la terre:
Et trois fois pour signal élevant vn flambeau,
Il fit voir que ses feux vivoient dans le tombeau.
Ces montagnes font bien des effets plus funestes:
A peine la Nature en a sauvé des restes.
Là ces arbres jadis hautains & glorieux,
Qui sembloient de leurs bras vouloir porter les Cieux:
Là ces pesans Enfans d'vne pesante Mere,
En tout temps sont batus des vents de la Colete:
Ils n'ont point fait de crime, & comme criminels,
Ils y sont exposez à des feux eternels.
Ils y fument toûjours, & toûjours la tempeste,
Ou leur emporte vn bras, ou leur oste vne teste.
Il n'en est demeuré que des trones écorchez,
Où leurs esprits mourans se sont en vain cachez.
Le feu leur a seché la racine & les veines:
Pour l'éteindre, les vents ont lassé leurs haleines:
Et maintenant encor ils sont allé chercher,
Quelque nuage en l'air, pour noyer ce rocher,
Qui par fleuves ardens vomit de ses entrailles,
L'insatiable auteur de tant de funerailles.
Audeçà, d'autres feux plus riches, & plus chers,
Font d'vn Palais bruslé, de superbes buchers,
Ce Barbare outrageux a noirci sa memoire,
Croyant donner par là du lustre à sa victoire.
Il n'a fait voir pourtant, qu'vne haine sans cœur,
Qu'vne rage brutale, indigne d'vn vainqueur,
Qu'vn brouillas qui ternit l'éclat de sa conqueste,
Et qui luy fait secher le laurier sur la teste.
Aussi le feu rougit de cette cruauté;
C'est avecque regret qu'il a de la clarté;
Et comme s'il vouloit, couvrir sa renommée,
Il cherche à se cacher, dans sa propre fumée.
Voyez que c'est du Monde, & de l'orgueil humain,
Un Palais d'aujourd'huy, ne sera rien demain:
Et sans tirer du Ciel, ni tempeste, ni foudre,
Une seule étincelle en fera de la poudre.
Ces pignons separez, & ce bois desuni,
Estoient auparavant vn lambris d'or bruni:
Cét amas de cailloux fut vne grande Sale,
Où la matiere estoit à l'artifice égale:
Où l'yvoire & l'argent taillez en demy-Dieux,
Composoient vn Senat muet & glorieux:
Où de celebres morts tirez sur les murailles,
Donnoient sans se mouvoir, de paisibles batailles.
Tout cela maintenant n'est qu'vn amas confus,
Où le Peuple & les Rois ne se distinguent plus.
Les trouppes de Darie, & celles d'Alexandre
Y sont mises d'accord dans vne mesme cendre:
La flame y reünit Ulysse à ses Rivaux:
Hercule s'y consume en ses propres travaux:
Et mort d'vne autre mort, apres tant de victoires,
Y souffre de vrais feux dans de feintes Histoires.
Cependant le vent souffle, & porte avecque bruit
Le ravage qui fume, & le degast qui luit:
Toute l'Asie ardente, & l'Europe allumée,
Obscurcissent le Ciel d'vne riche fumée.
Les enfans de Zeuxis, ces miracles humains,
Ceux que le grand Apelle engendra de ses mains,
Et la Posterité qui restoit de Timanthe,
Ne sont plus en ce lieu, qu'vne cendre volante.
Là tombent dans le feu des Hommes & des Dieux,
Qui ravirent jadis les esprits & les yeux.
Ces nations d'argent, ces beaux peuples de cuivre,
Attendoient que leur nom les feroit toûjours vivre:
Et quoy que nez du feu, quoy qu'estimez si beaux,
Ils trouvent aujourd'huy dans le feu leurs tôbeaux:
L'Element indiscret de sa flame les tuë,
Et traite également la baze & la statuë:
Et sans distinction de forme, ni de prix,
Meste le fond au faiste, & la terre au lambris.

Le cryſtal s'y confond avec la porcelaine:
Et l'yvoire enfumé s'y transforme en ebene:
L'or, l'argent, & le bronze vnis par la chaleur,
L'vn dans l'autre ont perdu leur prix & leur couleur:
Et cent riches citez de peinture & de ſoye,
Repreſentent au feu l'embraſement de Troye.
Oſerez-vous paſſer à l'ombre de ce bois?
C'eſt le triſte ſejour dont la Haine a fait choix.
En ce bois il ne vient, que des teſtes ſanglantes,
Tragiques ornemens de ces cruelles plantes,
Qu'vn Demon curieux de ce fruit inhumain,
Cultive pour & onit d'vne barbare main.
On n'entend alentour que plaintes effroyables,
D'Eſprits à qui leurs corps ne ſont plus connoiſſables;
Qui ſifflent dans le bois, qui ſe plaignent du Sort,
Et cherchent en grondant les reſtes de leur mort.
Il ne pleut que du ſang en ce pais funeſte;
Il n'y vient point de vents, que ceux qui font la peſte.
Les rayons du Soleil y ſont empoiſonnez;
Ils y donnent la fiévre, auſſi-toſt qu'ils ſont nez;
Ils y bruſlent toûjours, & toûjours leur lumiere,
De quelque trait de foudre allume la matiere.
La Lune auſſi cruelle, y bleſſe de ſes yeux;
Ses traits frappent ſans bruit, & ſont contagieux.
Il ne fait pas meilleur, ſous les autres Planetes,
Leurs feux ſont dangereux, plus que ceux des Cometes:
Ils ne ſont occupez qu'à troubler les Saiſons;
Qu'à faire des ſerpens, qu'à former des poiſons;
Qu'à remplir le pais d'herbes envenimées,
Qui ſont dés leur naiſſance au mal accoûtumées,
Qui ſans verſer de ſang, font de cruelles morts,
Qui penetrent le cœur, ſans entamer le corps:
Et par vn art plus noir que n'eſt celuy des charmes,
Font des meurtres ſans fer, & des guerres ſans armes.
Plus avant, où le bois, loin des yeux & du bruit,
Conſerve ſous ſa feuille vne eternelle nuit,
Vn Temple fait de morts, & de carcaſſes nuës,
De ſa maſſe inhumaine épouvente les nuës.
Là des corps entaſſez ſont mis au fondement;
Vn ſang caillé les joint, & leur ſert de ciment;
Les os du fils y ſont vnis à ceux du pere;
Le frere y ſert de tombe aux cendres de ſon frere;
Et les Rois aux Sujets font de leurs oſſemens,
Sans reſpect arrangez de triſtes monumens.
Là ſe gardent auſſi ces machines tragiques,
Ces cruels inſtrumens de miſeres publiques,
Ces cercles heriſſez de pointes & de dents,
Ces lits armez de fer, & ces taureaux ardens;
Où dans vn corps de beſte, vn eſprit raiſonnable,
Cherche en vain pour ſe plaindre vne voix veritable;
Etonné que ces cris, changez par ſon tourment,
Deviennent en ſa bouche vn faux mugiſſement.
Là des corps empallez & revétus de cire,
Eclairent leurs bourreaux, avecque leur martyre.
Quel ſpectacle de voir vn flambeau qui ſe plaint;
Vne torche qui crie; vn homme qui s'éteint;
Vne clarté meurtriere; vne flame ſanglante;
Vn mort qui fait du jour; vn feu qui ſe lamente;
Et ne rougit pas tant de ſa propre couleur,
Que d'vn ſang étranger qui nourrit ſa chaleur:
Là ſe trouvent encor ces mortiers à torture,
Où les tourmens ſe font par art & par meſure:
Où l'on meurt piece à piece: & les corps poudroyez,
Avecque leurs eſprits ſont lentement broyez.
Les Vertus ne ſont point dans ce Temple rénuës:
La Pitié, ni la Paix n'y ſont jamais venuës:
L'Amour meſme qui fait l'ame des Elemens,
Qui commence & finit leurs divers mouvemens,
Qui regne dans l'orage, & regne dans le calme,
Qui cultive l'épine auſſi-bien que la palme,
Qui fait le nid de l'Aigle, & ceux des Alcyons,
Qui met la bride aux Ours, & la chaiſne aux Lions,
N'a jamais eu d'autel, en ce lieu de ſupplice:
Il n'y receut jamais encens, ni ſacrifice.
Auſſi qu'a-t-on beſoin des liens de l'Amour,
Aux couples qui ſe font en ce cruel ſejour;
Où la vie, & la mort par vn accord farouche,
Sont jointes corps à corps, & bouche contre bouche?
Triſte nopce, où pour lit on n'a qu'vn noir tombeau:
Où Megere preſide avecque ſon flambeau:
Et par vn artifice horrible à la Nature,
Vn vivant ſur vn mort eſt mis à la torture;
Eſt contraint d'attirer avec l'air ſon tourment;
D'apprendre avant le temps, à pourrir lentement;
D'embraſſer ſon ſupplice, & d'vne étrange ſorte,
De reſpirer la mort par vne bouche morte.
Dans la plaine où ſe void vn grand peuple abatu,
Le ſort a ſurmonté l'adreſſe & la vertu.
Là le Demon de Rome, & celuy de Carthage,
L'vn ſur l'autre ont produit leur haine & leur courage:
Ils ont armé les bras de cent Peuples divers:
Et pour ſe renverſer ébranlé l'Univers,
Juſqu'à faire trembler, d'vne crainte commune,
Et l'Europe & l'Afrique, avecque leur fortune.
Icy la Mort paroiſt en ſa juſte grandeur;
Elle eſt de tous ces corps la nuit & la froideur.
Et comme dans vn bois bruſlé de la tempeſte,
Vn tillot eſt ſans bras, vn cyprés eſt ſans teſte,
Vn cheſne d'vn coſté du fais de ſes rameaux,
Acheve d'étouffer vne race d'ormeaux:
Vn autre entre les houx, & parmy les épines,
A peine de ſon tronc diſtingue ſes racines:
D'autre part vn grand pin, quoy que tout écorché,
S'obſtine dans ſon rang, & s'y tient attaché;
Et noirci comme il eſt, des flames du tonneire,
Vit encor par le pied, qu'il cache dans la terre;
Honteux que ſur ſon corps en cette extremité,
Il n'ait pour ſe couvrir, qu'vn ombrage emprunté.

De mesme icy la Mort a toutes ses figures:
Aux vns elle paroist entiere & sans blessure:
Et n'a rien de la Mort, que la seule pasleur,
Qui s'étend sur les corps qui n'ont plus de chaleur.
Aux autres elle n'est qu'vne sanglante masse,
Où les membres n'ont plus leur forme, ni leur place;
Où la Nature mesme auroit peur de son art;
Où la teste sans corps fait vne mort à part;
Et la main hors du bras tenant encor l'épée,
Menace vainement celuy qui l'a coupée.
L'Africain qui du feu de Sagunte alluma,
Les flambeaux dont le Pô long-temps aprés fuma:
Est celuy qui se montre au milieu de la plaine,
Glorieux du debris de la Grandeur Romaine.
C'est bien à son courage vn doux contentement,
Qu'il ait vengé Didon de son perfide Amant:
Qu'avecque son Genie il ait formé l'orage,
Où la seconde Troye a presque fait naufrage:
Et qu'il ait élevé ces montagnes de morts,
Où cette mer de sang a sa source & ses bords:
Chaque main, chaque bras, & chaque teste d'homme,
A sa veuë inhumaine, est vn membre de Rome.
Par vn nouvel orgueil mesurant ces anneaux,
Il mesure les morts avecque deux tonneaux:
Il suppute combien la Fortune d'Afrique,
A fait perdre en vn jour d'yeux à la Republique;
Combien Carthage a fait, par sa fatale main,
Des places à remplir dans le Senat Romain:
Combien il est tombé d'Aigles en cette plaine;
Combien en a noyé la riviere prochaine:
Et combien ce grand Corps, auguste en Magistrats,
A laissé sur le champ, de testes & de bras.
Regardez cette mine orgueilleuse & sauvage:
Le feu de la Colere éclate en son visage.
Son Esprit en desir détaché de son corps,
Donne vn second combat aux Esprits de ces morts:
Il sent avec plaisir leur meurtre & sa victoire:
Il les égorge encore avecque la memoire:
Et cherche dans leur sang, qui commence à pourrir,
S'il n'est rien demeuré qui puisse encor mourir.
Sa haine cependant accompagnant leurs Ombres,
Jusqu'à ce bas païs de feux tristes & sombres,
Prepare à leurs tourmens, des vautours, des rochers,
Des hydres, des grifons, des cordeaux, des buchers:
Et compose vn souhait contre ces malheureuses,
De tout ce que l'Enfer a de fables affreuses.
Il faut icy donner du courage à nos yeux,
Pour leur faire passer ce Pont prodigieux,
Où des morts élevez de l'vne à l'autre rive,
Font vne digue à l'onde, & la tiennent captive.
Effroyable travail, barbare invention,
Où toute la Nature est en confusion:
Pont, Cimetiere, Ecueil, Theatre de la guerre;
Pont sans pierre & sans bois; Cimetiere sans terres
Ecueil mol & cruel, qui fais du sang dans l'eau;
Theatre où mille corps n'ont qu'vn flotant tombeau:
Au païs de la Mort ces funestes rivieres,
Où l'on ne void flotter pour bateaux que des bieres;
Ni ce Lac eternel où reside l'effroy,
Pourroient-ils rien porter d'aussi cruel que toy?
Pourroient-ils sur leurs eaux souffrir de tels ouvrages,
A moins que de détruire eux-mesmes leurs rivages?
Ce Fleuve s'en effraye, il n'ose l'approcher,
Et cherche sous la terre vn lieu pour se cacher.
Son onde épouventée en retarde sa course,
Et remonte en tremblant vers le lieu de sa source.
A voir de loin fumer le sang qui le remplit,
On croiroit que le feu se soit pris à son lit.
Ses poissons qui ne sont ni dans l'eau, ni sur terre,
Flotent sur l'Element que leur a fait la guerre.
Ces corps avec leur sang leur font prendre leur mort:
En vain pour l'éviter, ils se pressent au bord;
En vain en la prenant, ils taschent de la rendre,
Il leur faut ou pasmer, ou bien-tost la reprendre:
Ils se meuvent à peine, ils étouffent de chaud,
Et cherchent en vain l'air, où l'onde leur defaut.
Au lieu qu'auparavant les plus belles Etoiles,
Laissant à ces peupliers leur carquois & leurs voiles,
Nettoyoient dans ce fleuve aprés le jour éteint,
Les vapeurs dont la terre avoit terni leur teint:
Que la Lune y venoit laver ces taches sombres,
Que les monts & les bois luy causent de leurs ombres:
Que l'Astre des Estez au milieu de son cours,
Y trempoit les rayons dont il fait les grands jours:
Et qu'avec les Zephyrs, les Nymphes des fontaines,
Tenoient toûjours le Bal, ou le Cercle en ces plaines:
On n'y void maintenant, qu'vn Theatre d'horreur,
Où la Haine a lassé les bras à la fureur;
Qu'vn fleuve à qui le sang a fait changer de face;
Et qui mesme en son lit, à peine trouve place:
Que des membres sanglans, separez de leurs corps,
Que des dards, des chevaux, & des peuples de morts,
A qui leurs armes sont de nobles sepultures,
Et qui pleurent encor leur sort par leurs blessures.
Au milieu d'eux, le Dieu qui preside à ces eaux,
Etonné que le sang coule de ses roseaux,
Et qu'il tombe des morts jusques dans sa caverne,
Croit estre devenu le Cocyte ou l'Averne.
Dans ce trouble il ne sçait, s'il doit croire à ses yeux;
S'il en doit accuser, ou l'Enfer, ou les Cieux.
Ne me demandez point où se sont retirées,
Les Nymphes qui jadis sur ces bords adorées,
De saules & de joncs avoient fait vn reduit,
Où Diane & ses sœurs venoient passer la nuit.
Si-tost qu'elles ont veu, que leur Palais de verre,
Commençoit à rougir des effets de la guerre;

Qu'vn deluge de sang se venoit épancher,
Sur le coulant azur de leur moëre plancher;
Que dans leurs cabinets des fantosmes sauvages,
Les venoient effrayer de leurs pasles images;
Et mesme que des morts, dans l'onde ensevelis,
Les restes & les bras ensanglantoient leurs lits:
Elles ont pris la fuite, & sont ruutes allées,
En faire plainte au Roy des campagnes salées,
Qui pour calmer leur trouble & leur étonnement,
Leur a fait donner place en son appartement:
Où loin du bruit des vents, & de l'onde irritée,
Elles passent le temps auprés de Galatée.

ANDROMEDE.

La Crainte, le Desespoir, & la Tristesse sont representées en cette Peinture.

LA Nature est icy malade & languissante;
Le Soleil n'y produit qu'vne clarté mourante:
Son diademe obscur, ses rayons effacez,
Et sans arrangement sur son front renversez;
Ces nuages meslez de jour & de tenebres;
Et tous ces vestemens augustes & funebres,
Ne pourroient l'habiller d'vn plus celebre deuil,
Quand il iroit mener la Nature au cercueil.
Tout est icy rempli de tristesse ou de crainte:
La Mer blanche d'écume a la face déteinte;
Son rivage & ses eaux n'y font que murmurer:
Les vents hostes de l'air, n'y font que soûpirer:
Le Ciel triste en tout temps y verse de la pluye,
Et jamais il n'y vient vn beau jour qui l'essuye.
Des Fleuves demi morts, les immobiles eaux,
Pourrissent dans leurs lits, qui leur sont des tombeaux:
Et les noires vapeurs qu'épandent leurs rivages,
Peuplent tout le païs de fantosmes sauvages.
La terre negligée y paroist sans atour,
Et n'y reçoit du Ciel aucun effet d'amour:
Son sein n'engendre rien, ses mamelles sont vuides;
Et de froides sueurs au dehors sont humides.
Le Pere lumineux des beaux jours & des fruits,
Est pour elle aussi froid que la mere des nuits.
Et ce qu'elle a d'humeur dans ses secretes veines,
Coule par autant d'yeux, qu'elle fait de fontaines.
Les bois qu'elle a nourris, ou malades ou morts,
Ne sont plus qu'vne charge inutile à son corps:
Ceux qui vivent encor, n'ont ni grace, ni force;
Leur cœur demi pourri se void par leur écorce:
Leur feüillage flétri pend à leurs rameaux nus,
Pareil à des cheveux herissez & chenus.
Les monts, ces lourds geans, aussi vieux que leur mere,
N'y sont pas comme ailleurs, embrasez de colere:
Ils n'ont pas la fierté de ces audacieux,
Qui contrefont la foudre, & vomissent aux Cieux,
Des Mers rouges de flame, & sombres de fumées,
Que l'Enfer dans leur ventre a luy-mesme allumées;
Ils sont froids en tout temps d'vne eternelle peur;
Il leur coule du sein des fleuves de sueur.
Les vents ont fait tomber les arbres de leurs testes,
Et les ont sans défense exposez aux tempestes:
Leurs grands corps qui n'ont rien d'ombragé, ni de vert,
Leur cime blanche & nuë, & leur pied découvert,
Ne semblent à nos yeux, que des amas informes
De cranes monstrueux, & d'ossemens enormes.
Pluton jadis ouvrit de son sceptre de fer,
Le ventre de ces monts pour descendre en Enfer:
Quand décheu du premier & du second partage,
Le sort le reduisit au dernier heritage.
De l'effort qu'il y fit, la Terre s'abaissa;
Un rocher la suivit, & sa chute laissa
Au sein d'vn de ces monts vne vaste ouverture,
Qui ne s'est pû depuis remplir par la Nature.
Une nuit en sortit, qui noircit tous les corps,
Et rendit les vivans de la couleur des morts.
Les Peuples du païs couverts de ce nuage,
Changerent à ce jour de poil & de visage.
Autrefois ils avoient le teint blanc comme nous,
Et l'Astre qui fait l'or leur faisoit le poil roux:
Mais la nuit qu'épancha cette large ouverture,
Leur laissa sur le corps vne noire teinture,
Qui n'a pû s'effacer par la longueur des ans,
Et depuis a passé des peres aux enfans,
Qui semblent estre encor à leurs visages sombres,
Ou des spectres vivans, ou de solides ombres.
La plus épaisse nuit que le gouffre épandit,
Trouvant ce mont ouvert, par ses flancs s'y rendit:
Et depuis le Soleil avecque sa lumiere,
Ni du cercle des mois l'inconstante courriere,
Avec les demi jours de ses feux sans chaleur,
N'ont pû mettre en cét antre vn seul trait de couleur.
Il est toûjours obscur, & toûjours les tenebres,
Y servent de retraite à mille objets funebres.
La Crainte & la Tristesse avec le Desespoir,
Tiennent de cette nuit le cachot le plus noir.
La Crainte avec cent yeux, aidez de cent oreilles,
Qui leur sont en soupçon, comme en nombre pareilles,
Se forme avant le temps des matieres de maux;
Presume l'incertain, donne couleur au faux;
Fait pour se tourmenter d'vn nuage vn fantosme,
Un dragon d'vne abeille, vn geant d'vn atome.
Ces trompeurs indiscrets qu'elle porte sur soy,
Donnent aux vains objets vne solide foy;
Dressent des camps en l'air, composent des armées,
Qui ne sont que d'erreur, & de vent animées:
Et d'vn peu de vapeur qui se montre de loin,
Font d'enormes sujets de frayeur & de soin.

A ces faux rapporteurs la Crainte se conseille,
Et croit tantost vn œil, & tantost vne oreille:
Elle tremble toûjours, & fuit le moindre bruit,
Dans son antre elle cherche vne plus noire nuit.
Il ne s'y trouve point de cachete assez seure;
Ce qu'elle ne void pas, elle se le figure:
Elle sort, elle rentre; & par ce changement,
Témoigne de son cœur l'inégal mouvement.
Au mesme endroit encor la Tristesse épleurée,
Et d'vn long drap de mort affreusement parée,
Sur vn tronc de cyprés, loin du Ciel & du jour,
Tient parmi des hiboux sa solitaire cour.
Des fantosmes sans corps, hostes de ces tenebres,
Accompagnent ses cris de leurs plaintes funebres.
Il se fait de ses pleurs, qui coulent jour & nuit,
Vn ruisseau riede & lent, qui se répand sans bruit;
Et partage ses eaux en cent petites veines,
Qui portent en tout lieu l'amertume & les peines.
Delà nous vient l'humeur qui nourrit nos poisons:
Qui fait naistre l'absinthe en toutes nos maisons;
Qui des plus beaux lauriers infecte les racines:
Et qui mesle à nos fleurs de piquantes épines.
Cette eau coule par tout, d'vne commune loy;
Il en va chez le pauvre, il en va chez le Roy:
Elle entre dans le sein des plus riches minieres:
Elle penetre au fond des plus nobles carrieres;
Elle fait dans le monde vn cinquiéme Element;
L'vne & l'autre Fortune en prend également;
L'vne & l'autre la mesle à l'or comme à la boüe;
Et quelque part qu'elle aille, elle y trempe sa toüe.
Auprés de la Tristesse, en vn coin retiré,
Se void le Desespoir sanglant & déchiré.
Ce funeste Demon des ames enragées,
De cent sortes de morts a les deux mains chargées:
Il en a dans de l'herbe, il en a dans les eaux,
Il en a dans du fer, & parmi des cordeaux:
La Terre sous ses pieds en poisons est fertile,
Et tout autour de luy, le rocher en distile.
Outre le Desespoir, la Tristesse & la Peur,
Ce mont est habité de mille objets d'horreur.
De là vint la Chimere, & cét Hydre effroyable,
Dont l'image est encor affreuse dans la fable.
De là vient ce Dragon, qui de ses yeux ardens,
Epouvente la mer, & menace les vents.
Sa langue étincelante, & sa bouche embrasée,
Jettent des feux pareils aux feux d'vne fusée,
Qui montant par vn jeu du plus hardi des arts,
Fait trembler de frayeur l'astre mesme de Mars;
Et menace le Ciel de luy brusler ses voiles,
S'il ne luy donne place au cercle des Etoiles.
Plus vaste qu'vn écueil, plus leger qu'vn vaisseau,
Plus ardent qu'vn comete, il se glisse sur l'eau.
Le rivage en fremit, toute la Mer en fume,
Sa face en blanchit plus de crainte que d'écume.
La vague devant luy s'enfuit à gros boüillons,
Et laisse en son chemin de liquides sillons.
Les troupeaux écaillez de la flotante plaine,
Se rangent en tremblant autour de la Balene:
Elle-mesme s'en trouble, & pour vaincre sa peur,
Dans vn si vaste corps elle a trop peu de cœur.
Cependant le Dragon s'approche d'Andromede;
Et luy porte vne mort qui paroist sans remede.
La belle malheureuse attachée au rocher,
Ne peut ni s'enfuir, ni mesme se cacher.
Ses cheveux dénoüez de sa teste descendent;
Et le long de son corps, comme vn voile s'étendent,
Pareils à ce tissu d'ombrage & de clarté,
Dont le Soleil mourant couvre sa nudité.
Les esprits qui faisoient l'éclat de son visage,
Comme de beaux rayons, font l'éclat d'vn nuage;
Ces feux prompts & subtils, éteints ou retirez,
Et pour garder leur source, au dedans resserrez,
Par leur fuite ont fait place à cette couleur sombre,
Qui de ce corps si beau, ne fait qu'vne belle ombre.
Ses yeux, ces doux jumeaux, dont les vives chaleurs,
Sur les sablons d'Afrique engendroient tant de fleurs,
Et sembloient par accord, avoir instruit leurs flames;
L'vn à noircir les corps, l'autre à brusler les ames;
Dans le mal qui les presse, obscurs & languissans,
Previennent de leur mort, celle des autres sens;
Et leur triste clarté s'éteint de mesme sorte,
Que meurt vn jour d'Hyver, sur la campagne morte.
Tout son corps pasle & froid a perdu sa vigueur;
La crainte en a chassé tout le sang vers le cœur,
Qui pour se resserrer contre ses adversaires,
S'est privé des secours qui luy sont necessaires;
Et se fermant au mal avec empressement,
Luy-mesme s'est osté l'air, & le mouvement.
Des Sens comme du cœur, elle a perdu l'vsage;
Elle ne void ni Mer, ni dragon, ni rivage:
Ses yeux dés-ja fermez ne connoissent plus rien;
Ils sont également loin du mal & du bien,
Et sur la triste Scene, où son Sort l'a menée,
Elle ne semble plus, qu'vne idole enchaisnée.
Auprés d'elle l'Amour, tremblant & sans couleur,
Par les pleurs qu'il épand, declare sa douleur.
Il a pour la garder employé tous ses charmes;
Il a fait vn essay de ses plus fortes armes;
Il a voulu brusler ces fers de son flambeau;
Il a tasché d'en faire vn nouveau feu dans l'eau:
Et pour sauver la vie à la belle Innocente,
Opposer à ce monstre vne muraille ardente.
Mais il a fait en vain ce pitoyable effort,
Ses armes, ni ses pleurs n'ont pu vaincre le Sort.
Cent fois il a nommé les Etoiles cruelles;
Il s'est tiré cent fois les cheveux & les aisles;
Il a maudit du Ciel les rigoureuses loix;
Il a rompu son arc, & brisé son carquois;
Et pour dernier dépit, il a jetté dans l'onde,
Ses traits qui font le feu de tous les cœurs du monde.
Les Nymphes de la Mer iroient les ramasser;
Mais ils sont dangereux, ils pourroient les blesser:

Chacun d'eux a son ame, & chacun ses deux aisles
Et sans estre poussé, peut s'élancer sur elles.
Bien-tost de traits qu'ils sont, ils deviendront serpens:
Des pointes de leur fer, il se fera des dents;
Et se glissant au fond de la plaine azurée,
Iront là tourmenter les filles de Nerée;
Qui pour ne point avoir de rivale en beauté,
Ont reduit Andromede à cette extremité.
Ils feroient mieux pourtant, si de toutes leurs aisles,
Suivant le long des flots, ces vaisseaux infidelles;
Ils alloient redonner avecque leur chaleur,
Au fugitif Organ l'esperance & le cœur.
Il s'estoit mis sur mer pour combatre la beste;
Et faire d'Andromede vne illustre conqueste:
Il avoit équipé ces quatre grands vaisseaux,
Qui sont comme des tours qui volent sur les eaux:
Et croyoit que d'abord, le seul bruit de ses armes,
Osteroit au Dragon les forces & les charmes:
Ou qu'il iroit si loin, sous la Mer se cacher,
Qu'il feroit moins de peine à vaincre qu'à chercher.
Mais son cœur a trahi son amour & sa gloire,
Et devant le combat, a quité la victoire.
Au point qu'il arrivoit vne troupe d'oiseaux,
Qui du bord s'est levée, au bruit qu'ont faitles eaux,
A soudain renversé du seul vent de ses aisles,
Tout ce qu'il esperoit, de palmes immortelles:
Et rempli son esprit, de tout ce que la peur,
Peut dans vn sens troublé, produire de trompeur.
Le Chef & les Soldats ont perdu le courage;
Chacun d'eux en la teste a quelque affreuse image;
L'vn croiovoit des Geans, & l'autre des Griffons;
La Mer leur en paroist pleine jusques au fonds:
Et poursuivis d'vn camp de fables & de feintes,
Que leurs propres erreurs dans leurs esprits ont peintes,
Ils courent au travers des écueils & des bans,
Gouvernez par la peur, & poussez par les vents.
La Reine cependant fait sa plainte à Neptune,
Et ses Suivantes font les leurs à la Fortune.
A voir leur teint obscur, où nul éclat ne luit,
On diroit que ce sont les Ombres & la Nuit,
Qui viennent de sortir de leur antre sauvage,
Pour pleurer vn beau jour qui meurt sur ce rivage.
Celles-là pour donner quelque prix à leurs vœux,
Se dépouillent la teste, & coupent leurs cheveux:
Comme si leurs cheveux estoient vne matiere,
A faire contre vn monstre, vne forte barriere.
Les autres de leurs cris meslez confusément.
Font retentir la rive, & l'humide Element.
Les vents en sont émeus, la Mer en est touchée,
De crainte & de pitié la vague en est couchée;
Et ce qu'elle fremit, & se debat au bord,
C'est de l'horreur qu'elle a d'vne si triste mort.
Dans ce commun tourment la mere infortunée,
Des plus tristes objets à l'ame environnée.
Il semble qu'elle doive abysmer dans ses pleurs,
Le dragon, le rocher, sa fille & ses douleurs.
Son corps est sur le bord, son cœur est sur la roche,
Et selon que le Monstre, ous'arreste, ou s'approche,
Elle craint pour son cœur, elle avance son corps;
Autant qu'elle a de sens, autant elle a de morts.
La fureur du Dragon la tient par la pensée;
Le sang tombe des-ja de son ame blessée;
Et par les deux canaux de ses yeux épandu,
Jette vn éclat pareil à du crystal fondu.
Aussi fait-il beau voir, dans l'excés de sa peine,
Tant de crystal couler d'vne teste d'ebene.
La peur sur son visage a de la majesté;
Et la grace y dispute avec l'obscurité:
La Tristesse y paroist noire & pleine de charmes:
Des feux doux & mourans accompagnent ses larmes;
Comme aprés la chaleur, dans vne obscure nuit,
L'eau d'vn nuage ouvert, a l'éclair qui la suit.
Les plus sombres objets sont aimables en elle;
Son desespoir agrée, & sa douleur est belle;
Et l'on diroit à voir, & sa grace, & son œil,
Que cette couleur noire est vn crespe de deuïl,
Que la Nature a mis autour de son visage,
Afin de luy donner vn plus rare avantage;
Et de nous faire voir par là, que la Beauté,
N'a point de propre teint, ni d'habit affecté.
Les lys entre les fleurs n'ont pas toute la gloire:
Et l'ebene a son prix, aussi-bien que l'yvoire.
Il est de belles nuits, comme il est de beaux jours:
Et lors que dans le Ciel la Lune ouvre le cours,
Ayant à ses costez ses Etoilles suivantes,
Qui de feux innocens ont leurs testes brillantes;
On aime beaucoup mieux ces agreables nuits,
Que ces jours sans vigueur, blancs de neige & d'ennuis,
Qui donnent des frissons à toute la Nature;
Et font mesme paslir le Soleil de froidure.
Or c'est de la couleur, & de la qualité,
De ces aimables nuits qu'est la noire Beauté,
Qui paroist sur ce bord, de douleur plus changée,
Que l'Aurore ne fut sur le port de Sigée:
Lors que reconnoissant son fils entre les morts,
Trois fois elle voulut se jetter sur son corps;
Et trois fois immobile entre l'onde & la terre,
Injuriant l'Amour, & detestant la guerre,
Elle arracha les fleûrs qu'elle avoit aux cheveux:
De pleurs & de soûpirs elle éteignit ses feux:
Et de dépit enfin se replongeant dans l'onde,
Elle ne donna point de premiere heure au Monde:
Et contre la coûtume, & la loy du Destin,
Le Soleil vint sans Aube, & le jour sans matin.
La malheureuse Reine est bien plus affligée;
Elle a bien d'autres maux, dont elle est assiegée;
Ses cheveux en desordre, & ses pleurs épandus,
Semblent vouloir oster à ses yeux éperdus,
Le spectacle inhumain de cette roche infame,
Où les Dieux ennemis ont attaché son ame.

Dans la crainte qu'elle a de ce dernier malheur,
Son teint noir comme il est, a pris vne pasleur,
Qu'on pourroit comparer à celle de la Lune,
Qu'vne soudaine eclipse a fait deuenir brune.
Le desespoir s'est mis par force dans son cœur,
Et n'y peut auec soy souffrir que la douleur.
Et son esprit blessé, sur sa bouche entrouuerte,
Cherchant à s'enuoler, pour ne voir point sa perte,
Ne luy donne de vie, en cette extremité,
Qu'autant qu'en ont les fleurs sur la fin de l'Esté;
Quand le Soleil mourant les laisse demi nuës,
A la rigueur du froid qui leur tombe des nuës.
Cassiope n'est pas seule dans la pitié;
Son cœur a des riuaux de peine & d'amitié:
Elle s'afflige en mere, & prés d'elle Melante,
Qui ne souffre pas moins, s'afflige en confidente:
Elle aimoit Andromede, & l'aimoit comme sœur:
En deux corps differens elles n'avoient qu'vn cœur.
Andromede estoit blanche, & Melante estoit noire;
Et par vne alliance assez penible à croire,
A qui ne connoist pas la vertu de l'Amour,
En tout temps cette nuit accompagnoit ce jour:
Et l'Astre que l'on fait auteur des sympathies,
Qui donne de l'accord aux contraires parties,
Et qui par vn secret digne d'étonnement,
Unir la paille à l'ambre, & le fer à l'aimant,
Dans ces deux chastes corps, sous vne forme humaine,
Avoit rendu l'yvoire amoureux de l'ebene.
Maintenant Andromede est livrée à la mort:
Et la compassion d'vn si tragique sort,
Par vn étrange effet d'vne peur violente,
A fait vn Meurier noir, de la noire Melante.
Son corps a dés-ja pris la dureté du bois:
Il est dés-ja venu des feüilles à ses doigts:
Son habit affermi, d'vne nouuelle force,
S'endurcit autour d'elle, & luy fait vne écorce:
Et bien-tost de son sang à ses bras retiré,
Et par menus boutons, dans sa peau resserré,
Il se fera des fruits, dont l'humeur rouge & sombre,
Comme seroit le sang, ou les larmes d'vne Ombre,
Reuiendra chaque Esté, par vn deüil annuel,
Pleurer l'euenement d'vn Destin si cruel.
Cependant que le deüil change Melante en arbre,
Un pareil accident fait de Lirie vn marbre.
La crainte, & la douleur luy gelent les esprits:
Son sang froid & pesant dans ses veines s'est pris:
Et par vn changement contraire à la Nature,
Elle perd sa matiere, & retient sa figure.
Il ne s'est rien changé que la masse en son corps:
Le marbre est au dedans, la fille est au dehors:
Elle a sous vn vieux teint vne forme nouuelle;
C'est encore Lirie, & si ce n'est plus elle.
Les traits de son visage, & ceux de sa douleur,
Ont passé dans la pierre auecque sa couleur:
Et l'on ne peut juger, si par cette tristesse,
Elle pleure ses maux, ou ceux de la Princesse.
La Nature, ni l'Art à cét euenement,
N'ont rien contribué que de l'étonnement:
Le Destin seul a fait, par vn éttange ouurage,
Ce marbre sans carriere, & sans art cette image:
Et mis dans ce corps froid, & qui n'a plus de cœur,
Une plainte sans voix, & des pleurs sans humeur.
Meliton dépité contre sa propre vie,
Void d'vn autre accident sa tristesse suivie.
Il alloit se noyer, & dés-ja sur le bord,
Il mesuroit des yeux le chemin de sa mort:
Lors qu'vne main secrete allongeant son visage,
Et luy doublant les pieds, a fait vn chien d'vn Page.
Un poil rude & divers, est venu sur sa peau:
Et luy fait vn habit naturel & nouueau.
Il ne luy reste rien de sa forme premiere,
Que son affection qu'il garde toute entiere:
Et ne pouuant pas suivre Andromede à la mort,
Ni pour l'en délivrer, faire d'vtile effort,
Suivant son desespoir, dans la mer il se jette,
Où la vertu de l'Astre, à qui l'onde est sujette,
Des pleurs de la Princesse en perles transformez,
Et d'esprits lumineux au dedans animez,
Sous le mobile azur de ces liquides voiles,
A fait sur le gravier de nouuelles Etoiles.
Là ce chien deuenu, nouuel hoste des eaux,
Sera donné pour garde à ces tresors nouueaux;
Mais ni luy, ni tous ceux qui naistront de sa race,
Ne le garderont pas, quoy que leur zele y fasse.
Ces pleurs n'ont pas esté si richement changez,
Il ne s'en est pas fait des astres abregez,
Ils n'ont pas eu du Ciel, vne clarté si viue,
Afin d'en éclairer ces eaux & cette riue.
Ces precieux boutons de blancheur & de jour,
Aux Beautez à venir, doiuent seruir d'atour.
Ce qui s'est fait de deüil, & s'est produit de larmes,
Servira de matiere à leur faire des charmes:
Et ce qu'vne Affligée a versé par les yeux,
De triste qu'il estoit, deuenu glorieux,
Et rangé par le luxe au nombre des merueilles,
Sera l'ambition des superbes oreilles.

ACTEON.

Le miserable état d'vn homme déchiré par ses passions est representé en ce Tableau.

NOus attendons en vain que le jour se rallume
Le Soleil s'est couché plûtost que de coûtume:
Et soit qu'il ait eu peur de se voir obscurci,
Des nuages épais, qui s'éleuent ici:

Soit qu'il ait en horreur cette triste contrée,
Où des crimes plus noirs que dans celle d'Atrée,
L'ont mille fois contraint, à retarder son cours,
A se couvrir la face, à chercher des détours:
Il est allé dés-ja loin de cét Hemisphere,
Se mettre entre les bras du Tage, & de l'Ibere:
Où de la cendre d'or de son divin flambeau,
Un precieux gravier se forme au fond de l'eau.
La Nuit en mesme temps ouvrant ses voiles sombres,
En a laissé sortir la frayeur & les ombres,
Qui viennent d'effacer la peinture des fleurs:
Et d'oster la lumiere, & la vie aux couleurs.
La Terre est maintenant informe & sans verdure,
On n'y reconnoist plus ni beauté, ni parure:
Un crespe humide & noir, luy fait vn triste atour,
Dans le regret qu'elle a d'avoir perdu le jour.
Les vents sont dépourveus de guide & de lumiere:
L'vn se perd dans vn bois, l'autre en vne riviere.
Les arbres dépouillez murmurent de la nuit,
Qui ne leur a laissé, que de l'ombre & du bruit.
Il n'est resté par tout, qu'vne matiere nuë,
Et telle qu'elle estoit dans cette obscure nuë,
Qui faisoit le Chaos, avant que l'Univers
Fust paré, comme il est, d'ornemens si divers:
Et que tant de beaux corps démeslez de la masse,
Se vissent divisez de formes, & de place.
Alors, comme à cette heure, ils estoient confondus:
Les Elemens estoient l'vn dans l'autre perdus:
Les Cieux n'avoient receu, ni de rang, ni de nombre,
Le Soleil n'estoit point distingué de son ombre:
Un mesme corps estoit de fer, d'argile, & d'or:
La matiere estoit tout, & n'estoit rien encor:
Et dans son vaste sein, les mers & les fontaines,
Les monts imperieux, & les fertiles plaines,
Les saisons & les ans, le nombre & la beauté,
Estoient envelopez de mesme obscurité.
Muëte sœur du jour, sourde & brune Deesse,
Nuit, qui menes par tout la peur, & la tristesse,
Laisses-toy disposer à t'éclaircir vn peu,
Attendant que ton frere ait rallumé son feu:
Détourne de ton front ces noirs & tristes voiles,
Tu t'aveugles toy-mesme, en cachant tes Etoiles.
Nos desirs sont ouïs, la Nuit ouvre les yeux,
Il en paroist dés-ja quelques-vns dans les Cieux.
L'air commence à pasllir, les tenebres s'abaissent,
La campagne revient, les montagnes renaissent:
Et sur leur haut sommet, la Lune apparoissant,
Devant soy chasse l'ombre avecque son croissant.
Une brune lueur découvre dans la plaine,
Comme des fleuves d'ancre, & des arbres d'ebene.
Leurs corps défigurez ne s'osent faire voir:
Ils ont les bras obscurs, & le feüillage noir:
Et sont comme aux Enfers, ceux de ces forests sombres,
Où vont des arbres morts les infertiles ombres.

Dans ce prochain vallon, par vn evenement,
Pour qui ces bois encor tremblent d'étonnement:
Un chasseur devenu de ses chiens la curée,
Une ame avant la mort de son corps separée,
Une teste de cerf, sur des membres humains,
Des bras changez en pieds, & des restes de mains,
Font vn monstre nouveau, dont l'étrange figure
Donne de la frayeur à toute la Nature.
Est-ce à quoy t'a reduit, Amant ambitieux,
La vanité d'aimer au plus beau lieu des Cieux?
Sont-ce là les faveurs que preparoit Diane,
A la temerité de ton ardeur profane?
Malheureux Acteon, que ne t'arrachois-tu,
Ces yeux infortunez, dont l'orgueil t'a perdu?
Il te vaudroit bien mieux, estre aveugle que beste:
Avoir perdu les yeux, qu'avoir changé de teste.
Que te pouvoit oster vne eternelle nuit,
Que l'vsage incertain d'vne forme sans fruit?
Que ces vaines couleurs, ce fard de la matiere,
Qui s'éteint tous les soirs avecque la lumiere?
Au lieu qu'en cét état, où Diane t'a mis,
Tu fais vn composé de deux corps ennemis,
Une nature double, vn assemblage enorme,
D'vne ame sans son corps, & d'vn corps sans sa forme.
Au milieu de ce bois, d'où les traits du Soleil
N'ont jamais pû chasser l'ombre, ni le Sommeil;
Il s'éleve vn rocher, dont la grote secrete,
A servi de tout temps aux Nymphes de retraite.
Là les jours les plus beaux ressemblent à la nuit,
Et sont de mesme teint que l'ombre qui les suit.
Les arbres les plus verts de toute la contrée,
Au vent non moins qu'au jour, en défendent l'entrée:
Ces gardes eternels par files arrangez,
Et des bras, & des pieds l'vn à l'autre engagez,
Ne s'ébranlent jamais, si ce n'est que leurs testes,
Quelquefois par respect s'inclinent aux tempestes:
Ou qu'aprés vn long-temps, quand ils se trouvent las,
Ils relaschent l'effort qui leur bande les bras.
Quatre sources d'argent, & de perles fonduës,
Sous les pieds du rocher mollement épanduës,
Tombent dans vn bassin, que leur chute a cavé,
Et que le cours des ans a sans art achevé.
D'autres menus ruisseaux échapez de la roche,
Murmurent aussi-tost qu'vn caillou les approche:
Et comme s'ils craignoient d'en estre retenus,
Leur laissent leur gravier, & se jettent tout nus,
Dans le grand reservoir, d'où la fontaine coule,
Où par divers canaux ils descendent en foule:
Et semblent par leur chute ouvrir le sein des eaux,
Afin de s'y cacher à faute de roseaux.
Il n'est rien de charmant, comme l'est cette source,
La grace, & la fraischeur accompagnent sa course;
Elle a je ne sçay quoy d'éclatant & de noir,
Dont les ombres se font vn liquide miroir.

La Nuit tous les matins y laisse son image,
Que ses hostes touffus couvrent de leur feuillage.
Le plus beau des Zephyrs étendu sur le bord,
Resve au bruit inégal de l'onde qui l'endort;
Et qui par menus plis se traisnant sur la plaine:
Emporte aveceque suy les soûpirs & l'haleine,
De ce duux Createur des beaux jours & des fleurs,
Qui rafraischit par là ses premieres chaleurs,
Dans ce reduit paré de mousse & de coquilles,
Diane tous les jours s'assemble avec ses filles,
Quand le brillant Auteur des ardentes saisons,
Vuudroit luy-mesme avoir de l'ombre en ses maisons.
Un jour donc la Deesse aveeque ses Suivantes,
Que la valeur occupe à des morts innocentes,
Au retour de la chasse, avoient mis leurs carquois,
Entre les bras d'vn pin, le plus beau de ce bois:
Et sans autre ornement que leurs juppes dorées,
Par vn chemin couvert s'estoient là retirées:
Afin d'y pouvoir prendre aveeque liberté,
Les remedes que l'ombre offroit contre l'Esté.
Là sur de petits lits tapissez de verdure,
Les vnes étendoient leur blonde chevelure:
Les autres disputoient avec l'echo des bois,
A qui plus doucement feroit rouler sa voix.
A ce plaisant combat la fontaine attentive,
Pour en juger de prés, s'élevoit sur sa rive:
Et les oiseaux faisoient par vn jaloux effort,
Un troisiéme concert pour les mettre d'accord.
D'autres de qui l'humeur se plaisoit à la danse,
Faisoient vn demi bal, & prenoient la cadence,
Des feuilles & des eaux, dont les doux mouvemens
Imitoient de leur bruit le son des instrumens.
Les arbres d'alentour prenoient part à la feste,
Et sans mouvoir les pieds, dansoient avec la teste.
Celles dont par honneur la Deesse fait choix,
Pour les mener au Cours, sur le chemin des Mois,
Qui sont Nymphes de jour, & de nuit sont Etoiles,
Et changent en rayons leurs carquois & leurs voiles,
Se lavoient à couvert, sous l'ombre d'vn ormeau,
Qui formoit de ses bras vne tente sur l'eau.
Là d'vn art innocent elles s'ostoient la crasse,
Qui leur restoit encor des sueurs de la chasse:
Et pour ne porter rien que d'illustre & de pur,
Dans ces beaux promenoirs de crystal & d'azur,
Se composoient vn fard naturel & liquide,
Des perles qui couloient de ce tresor humide.
Diane en la mesme eau lavoit d'vn soin pareil,
La matiere du feu, qui luy vient du Soleil:
Et se faisoit oster le hale, & la poussiere,
Et tout ce qui pouvoit obscurcir sa lumiere.
Aussi ce qui paroist, quand elle est dans les Cieux,
Un defaut de clarté, qui nous trompe les yeux,
Ces taches que l'on croit, qui soient des places vuides,
Ou des marques du temps, qui fait par tout des rides,
Ne sont que des sueurs, que son front quelquefois,
Rapporte du travail qu'elle prend dans les bois.
Tandis que la fraischeur retient ainsi dans l'onde,
Ces jeunes Deitez, les lumieres du Monde:
Acteon travaillé des extrémes chaleurs,
Qui n'épargnoient alors ni verdure, ni fleurs,
Arrive à cette roche, & cherche dans ses marbres,
L'ombre qui n'avoit pû demeurer sous les arbres.
Un soudain cri d'effroy s'entend par le reduit:
Diane sans couleur appelle en vain la nuit:
Et conjure les bois, qui font le plus d'ombrage,
D'étendre sur son corps leurs bras & leur feuillage.
Les Nymphes en desordre, afin de se cacher,
Voudroient pouvoir entrer dans les flancs du rocher:
Et n'osent plus fier des richesses si belles,
A l'indiscretion de ses eaux infidelles,
De peur qu'en se plongeant dans ce flotant miroir,
Au lieu de se couvrir, elles se fassent voir.
La fontaine pourtant honteuse de sa faute,
Devient soudainement plus obscure & plus haute:
Elle fait de ses flots, le long de son ruisseau,
Suspendus & voutez vn liquide berceau:
Et de force coton d'écume ramassée,
Qui sembloit vn tissu de toile damassée,
Elle compose vn voile, & l'étend alentour,
Pour l'opposer aux yeux d'Acteon & du jour.
Aprés ce berceau fait, la troupe se rassure:
Et tourne sa pensée à venger son injure.
Donc afin de punir cette temerité,
Et d'en faire vn exemple à la Posterité,
La Deesse des bois, à faute d'autres armes,
Prononce quelques mots accompagnez de charmes:
Frappe l'eau par trois fois, & comme vn trait volant,
La pousse dans les yeux du Chasseur insolent.
Les Nymphes font vn cry, que les Echos redoublent,
L'ombre mesme en paslit, & les arbres s'en troublent.
A peine de ce trait le Chasseur est touché,
Qu'il est subitement à luy-mesme arraché.
Une secrete main luy change le visage:
Obscurcit sa raison, la remplit de nuage:
Met la discorde entre elle, & les sens de son corps:
Altere leur figure, en lasche les ressors:
Fait perdre à chaque membre, & sa forme, & sa place,
Et renverse l'esprit au dessous de la masse.
A cét evenement il est saisi d'effroy:
A chaque pas qu'il fait, il s'éloigne de soy:
Tantost vne couleur de sa forme premiere,
Tantost vne figure échappe à la matiere.
Ce qui devant fut mol, se presse & s'endurcit:
Ce qui fut prompt & clair, se charge & s'obscurcit.
Ces molles boucles d'or, cette subtile tresse,
Qui flotoit sur son front, se roidit & se dresse:

Ces precieux liens, où pendoient tant d'esprits,
Ces rets où chaque jour, tant de cœurs estoient pris,
Changez en deux rameaux, deviennent sur sa teste,
D'vn ornement humain, vne armure de beste.
Un poil rude & crasseux s'enracine en sa peau,
Et sur son nouveau corps, fait vn habit nouveau.
La peur luy monte au cœur, & se met à la place,
Qu'y tenoit le courage, & l'amour de la chasse.
Il ne void pas encor le trouble qu'il ressent,
Et n'a dans son esprit, que ce petit croissant,
Qui brilloit sur le front de la chaste Deesse,
Et qui servoit d'enseigne, & de boucle à sa tresse.
Cét objet le trompant, il ne s'offre à ses yeux,
Que des cornes en terre, & des cornes aux Cieux.
S'il regarde dans l'air, des fantosmes de nuës
Menacent son esprit de leurs testes cornuës:
Le Soleil qui s'enfuit devant l'obscurité,
Luy paroist couronné de cornes de clarté:
Les ruisseaux sont pour luy les cornes des fontaines,
Les bois celles des monts, les monts celles des plaines:
Tous les arbres en ont autant que de rameaux;
Il en void dans les prez, il en void sur les eaux:
Et cette fausse image en sa teste est si forte,
Qu'elle imprime par tout les cornes qu'elle porte.
Tandis que sans mourir, son ame perd son corps:
Qu'il se trouble au dedans, qu'il se change au dehors,
Il traverse le bois, & fait tant qu'il arrive,
Jusques au bord du fleuve, où panché sur la rive,
Luy-mesme sans couleur, fait sur le fond de l'eau,
De sa tragique histoire vn liquide tableau.
D'abord épouventé de cét objet sauvage,
Il se void, & se cherche en sa nouvelle image:
Il se prend pour vn autre, & ne sçauroit juger,
De quel endroit de l'onde est ce monstre estranger:
Ni si quelque Demon, pour troubler la Nature,
Dans le fleuve a formé cette enorme figure.
Les signes trop certains de son mal se font voir,
Sur le fond incertain de ce coulant miroir.
Des restes de cheveux, qui tiennent à ses cornes,
Son visage velu, ses yeux tristes & mornes,
Et sous son front cachez, ont encor quelque trait,
Qui tient à la matiere, & la quite à regret:
Comme fait sur le soir, quand la nuit est venuë,
L'ombre du jour passé, qui s'éteint dans la nuë.
Son Esprit interdit, a peine de changer;
Il s'égare en ce corps, & s'y trouve étranger:
Il n'est pas d'estenduë à remplir tant de place:
Il y laisse du vuide, il se perd dans la masse:
Il ne sçauroit porter des membres si pesans:
Il ne peut accorder leur vsage à ses sens,
Et sa raison dechuë, est inutile & sombre,
Dans vn surcroist de chair, qui ne fait que de l'ombre.
Tandis qu'il se regarde, & qu'à faute de voix,
Soûpirant il s'appelle, & se demande aux bois:
La nuit gagne le pas, & laisse sur la plaine,
L'ombre de ses chevaux, & de son char d'ebene;
Et son voile ennemi de toutes les clartez,
Porte la mort des yeux, & celle des beautez.
Diane en remontant fait ouir dans la nuë,
Un cor de qui la voix n'est pas plûtost connuë,
Que le bois s'en émeut, la nuit mesme en pallit,
Et le fleuve effrayé se cache dans son lit.
Les chiens à cette voix possedez d'vne rage,
Dont le secret instinct les anime au carnage,
Accourent à la foule, & semblent appeller,
Leur Maistre infortuné, dont ils se vont saouler.
Il est prés, il est loin, cette nouvelle face,
En a fait d'vn chasseur, vne tragique chasse.
Il en arrive ici, comme dessus les flots,
Quand les vents assemblez contre les Matelots,
Conspirent d'immoler sous les pieds de Neptune,
Un navire arraché des mains de la Fortune;
Alors on les entend siffler avecque bruit:
Ils font trembler par tout les voiles de la nuit;
L'Aquilon qui se croit le plus fort de la troupe,
Attaque le premier le vaisseau par la pouppe:
L'vn donne dans la prouë, & l'autre par les flancs;
Celuy-là force l'ancre, & luy casse les dents:
Un autre plus hardy détache le cordage,
En frappe sur les flots, en provoque l'orage:
Tous les Dieux qui servoient de Patrons au vaisseau,
Aprés vn long combat, sont renversez dans l'eau.
Ce danger fait fremir l'ame de la boussole:
Elle en perd la conduite, & s'égare du Pole.
Voiles, bancs, avirons servent confusément,
D'vn funeste jouët à ce fier Element:
Et les Dieux abatus se sauvent du naufrage;
L'vn sur vn bout de planche, & les autres à nage.
Ces chiens par vn excés de pareille fureur,
De leur Maistre inconnu font vn sujet d'horreur.
Ses membres ne sont plus qu'vne sanglante masse,
Où l'Homme ni le Cerf, n'ont quasi plus de place.
Il souffre dans l'esprit, il souffre dans le corps:
A peine a-t-il de quoy suffire à tant de morts.
Le sang qui par ruisseaux se répand de ses veines,
Fuit avecque frayeur ces langues inhumaines.
Ses membres defunis n'ont plus de mouvement,
Que celuy qui leur vient de leur commun tourmēt:
L'vn commence sa mort, l'autre acheve la sienne:
Ils n'ont muscle, ni nerf, dont l'attache les tienne.
Son esprit éperdu le regarde mourir,
Sans se pouvoir luy-mesme au besoin secourir.
Il veut en vain parler pour se faire connoistre,
Il rappelle sa voix, qui n'ose plus paroistre:
Il semble qu'elle soit confuse de loger,
Dans vn corps, qui pour elle est vn corps étranger.
Cette bouche n'a rien qui soit à son vsage:
Le discours s'y confond, il y devient sauvage:
Il ne s'y peut former qu'vn bruit sans liaison,
Qui n'a point de commerce avecque la raison:

Que des fragmẽs de mots,& des voix,dont son ame,
Entre l'Homme & le Cerf, ne parle, ni ne brame:
Elle s'explique assez par son sang, par ses pleurs,
Interpretes muets de toutes ses douleurs.
Sa forme interieure encore toute entiere,
Ne peut s'accommoder avec cette matiere.
Il est Homme au dedans, il est Cerf au dehors;
Et de l'Homme & du Cerf est composé ce corps,
Dont la nature encor ne se peut reconnoistre,
Entre ce qu'elle fut, & ce qu'elle craint d'estre.
Ces chiens enfin saoulez semblent se retenir:
Leur Maistre avec son sang rentre en leur souvenir:
Son esprit se découvre à toutes leurs morsures:
Il leur parle, & se plaint par toutes ses blessures:
Et leur montre en son cœur vn reste d'amitié,
Qui trop tard dans les leurs fait venir la pieté.
Les plus reconnoissans s'inclinant à leur proye,
Répondẽt par leurs cris, aux soûpirs qu'elle envoye.
A cét evenement les Auteurs du Destin,
Dans le Ciel assemblez, en veulent voir la fin.
La Terre d'alentour en a pris l'épouvente,
Et ne peut s'asseurer, qu'elle en soit innocente.
Elle croit avoir fait vn enorme peché,
D'avoir porté ce monstre, & de l'avoir touché.
Les herbes de qui l'ame est encor plus timide,
Confuses qu'à leurs pieds la terre soit humide;
Qu'elles sentent la mort, & que leur habit vert,
Maintenant soit de sang, & de meurtre couvert:
Baissent toutes la teste, & de peur que leur pere,
Quand il viendra tantost éclairer l'Hemisphere,
Les accuse d'avoir perdu leur pureté,
Et de l'avoir souïllée en quelque cruauté,
Elles tournent la face au vent qui les essuye:
Et qui pour les laver leur promet de la pluye.
Ces arbres, qui jamais n'ont rien vû de pareil,
Attendent en tremblant le retour du Soleil.
Les rochers effrayez font couler de leurs veines,
En forme de sueur, de nouvelles fontaines:
Et l'Echo que le bruit a fait sortir du bois,
Perd avec Acteon l'esprit comme la voix.
Diane toute seule au globe de la Lune,
Regarde en seureté cette crainte commune.
Le goust de la vengeance adoucit sa douleur:
La passion luy met le visage en couleur:
Son plaisir est de voir, qu'aprés tant de morsures,
Ce corps infortuné defaille à ses blessures:
Et que ces os rongez, & ces restes sanglans,
Souffrent autant de morts, que ces chiens ont de dents.
Que si dans ce moment vous voyez qu'elle éclaire,
Ajoûtant à ses feux, les feux de sa colere,
C'est pour tirer sur luy, tout ce qu'elle a de traits,
Et tremper dans son sang la pointe de ses rais,
Marque de son dépit indiscrete & sauvage,
Qui luy fera venir des taches au visage,
Que son Frere ennemy de cette cruauté,
N'effacera jamais d'aucun trait de clarté.

LA GALERIE DES FEMMES FORTES.

DEBORE.

TABLEAU PREMIER.

Debore Profetisse, Guerriere, & Intendante du Peuple de Dieu, fait elle-mesme son Portrait.

SONNET.

Sibylle conquerante, & Profetisse armée,
Je servis les Hebreux du bras & de la voix:
Et mes predictions jointes à mes exploits,
Firent d'vn double bruit retentir l'Idumée.
De mes justes arrests l'equité renommée,
Sous ma Palme erigea mes paroles en loix:
Et la marque me fut des Juges & des Rois,
Du doigt mesme de Dieu, sur le front imprimée.
Que ne peut la Vertu conjointe à la Beauté?
Sans Pourpre elle me mit dans vne Royauté,
Qui n'éprouva jamais ni Ligues, ni Rebelles:
J'y fus en seureté sans Gardes & sans Forts,
Et sans faire à mon Peuple vn joug de citadelles,
En regnant dans les cœurs, je regnay sur les corps.

JAHEL.

TABLEAU SECOND.

Elle tuë avec vn clou Cisare General des Cananeans.

SONNET.

D'Un esprit de Heros Jahel est animée;
Son courage en ses yeux aguerrit sa pudeur:
Et ses regards de feu montrent de quelle ardeur,
Son bras en vne teste a défait vne Armée.
Cisare se debat; son ame envenimée,
Dépite de n'avoir vn Homme pour vainqueur:
Irritée & confuse, elle sort de son cœur,
Et laisse dans son sang sa colere allumée.
Voyez que c'est de l'Homme, & de l'orgueil humain:
Et que de ce Balon si leger & si vain,
Avecque peu d'effort la Fortune se joüe:
Comme d'vn souffle en l'air, elle peut l'élever,
Sans qu'elle y mette aussi tout le poids de sa roüe,
La piquure d'vn clou suffit à le crever.

JUDITH.

TABLEAU TROISIE'ME.

Elle coupe la teste à Holoferne.

SONNET.

Holoferne est couché, ce flambeau qui sommeille,
A meslé sa lumiere avec l'obscurité :
Et Judith fait de l'ombre vn voile à sa beauté,
De peur qu'à son éclat, le Barbare s'éveille.
Le fer que tient en main cette chaste Merveille,
Ajoûte à son visage vne fiere clarté :
Et pour la confirmer en cette extremité,
Son bon Ange luy fait ce discours à l'oreille.
Asseure-toy, Judith, tu vas tuër vn Mort :
Le Sommeil & le Vin, par vn commun effort,
Ont dés-ja cōmencé son meurtre, & ta conqueste :
Ton Captif ne doit pas te donner de la peur :
Et ton bras sans danger, pourra couper la teste,
D'vn homme à qui tes yeux ont attaché le cœur.

SALOMONE.

TABLEAU QUATRIE'ME.

Elle exhorte au martyre les Machabées, ses enfans.

SONNET.

Aux yeux du Ciel ouvert, aux yeux de la Nature,
Salomone combat l'Amour & la Douleur,
Qui de sept coups mortels ont fait en son grand cœur,
Par les corps de sept Fils, vne large ouverture.
Il ne tombe ni sang, ni pleurs de sa blessure:
En elle tout est fort, tout tient de sa valeur.
Sa Foy défend la breséhe, & son Ame en chaleur,
Au milieu des tourmens croit plus qu'elle n'endure.
Que ne fait point l'Amour? que ne fait point la Foy?
L'amour de sept Enfans, qu'elle aime plus que soy,
Luy fait souffrir sept morts, en luy laissant la vie.
La Foy fait davantage: & par vn rare effort,
Qui ne laisse à l'Amour, qu'vn beau sujet d'envie,
L'a fait jusqu'à sept fois Martyre avant la mort.

MARIAMNE.

TABLEAU CINQUIE'ME.

Sa mort courageuse, & le desespoir d'Herode.

SONNET.

Mariamne n'est plus, sa belle ame échapée,
N'a laissé sur son corps, qu'vne belle pasleur:
Le sang pur & royal, qui luy donnoit couleur,
S'écoule à longs filets de sa teste coupée.
Aux yeux de son Tyran Megere offre l'épée,
Qui luy fait vn miroir de crime & de douleur:
Il y void, le cruel, les taches de son cœur;
Il y void de son sang, son image trempée.
A ce funeste objet, il devient furieux:
Deux Fantosmes vengeurs luy portent dans les yeux,
Le fer étincelant, & la torche allumée :
Mais l'insensé craint peu leur torche, ni leur fer:
Ce sang qui bout encor, de sa seule fumée,
Sans feux & sans Demons, luy fait tout vn Enfer.

PANTHÉE.

TABLEAU SIXIE'ME.

Elle meurt genereusement sur son mary mort & victorieux.

SONNET.

Ce brave Mede est mort: les Palmes trop pesantes,
Qu'il a voulu cueillir, ont abatu son corps:
Le front luy suë encor de ses nobles efforts;
Et ses armes en sont humides & sanglantes.
Les flames de son cœur dés-ja tiedes & lentes,
Poussent avec son sang leur fumée au dehors:
Son ombre cependant jusqu'au pais des Morts,
Des ennemis vaincus, suit les Ombres errantes.
Panthée, ah! que fais-tu? modere ta douleur:
Au moins de ton mary, sauve le second cœur,
Et qu'vne mort suffise à vos communes peines.
Il vit en toy, cruelle, il peut en toy perir:
Et le fer inhumain, qui va t'ouvrir les veines,
D'vne seconde mort le va faire mourir.

CAMME.

TABLEAU SEPTIE'ME.

Elle meurt courageusement, & fait mourir de poison avec soi, le meurtrier de son mari.

SONNET.

D'Un genereux dépit, cette Reine animée,
Le poison à la bouche, & la mort prés du cœur,
Reproche à Sinorix, dés-ja tremblant de peur,
Le crime de sa main, au meurtre accoûtumée.
L'Ombre de son mary, tant de fois reclamée,
Teinte encore de sang, & pasle de langueur,
Preste à la recevoir l'attend dans la vapeur,
Que ces flambeaux éteints luy font de leur fumée.
Belle ame, ne sors pas de ta belle prison;
Ne va pas à Sinnate, avant que le poison,
T'ait fait de son meurtrier vne pleine justice:
Toute chose y conspire avec son mauvais Sort,
Et l'Amour mesme a pris pour haster son supplice,
La torche de Megere, & les traits de la Mort.

ARTEMISE.

TABLEAU HUITIE'ME.

Artemise parle.

SONNET.

VOyez de ce Tombeau la superbe structure,
Où la gloire, & le deuil regnent également:
Et l'Asie erigée en vn seul monument,
A lassé tous les Arts, & vaincu la Nature.
L'Amour avec ses traits en a fait la sculpture;
Il en a de ses feux preparé le ciment:
Et fait malgré la Mort, au nom de mon Amant,
Une eternelle vie en cette sepulture.
Mais, Amour, quelle gloire ay-je de ces travaux,
Si je souffre aujourd'huy des marbres pour Rivaux,
Et partage avec eux, le beau feu de mon ame?
Non non, si sa belle Ombre erre parmi les Morts,
Il faut que mon Esprit en nourrisse la flame:
Et que la cendre mesme en vive dans mon corps.

MONIME.

TABLEAU NEUVIE'ME.

Elle s'étrangle de son diademe, pour mourir avec son mari jaloux.

SONNET.

MOnime va mourir, son mari le desire;
Ce jaloux veut l'avoir aux Enfers avec soy:
La Nature maudit cette barbare loy;
Et l'Amour de dépit ses aisles en déchire.
La Grace échevelée auprés d'elle soûpire;
Les Filles de sa suite en paslissent d'effroy;
La Fortune a regret de luy manquer de foy:
Et d'vn mesme regard la traverse & l'admire.
Voyez le noble orgueil, qui tient ce noble cœur;
Des biens comme des maux également vainqueur,
Il brave plus le Sort, que le Sort ne le brave.
Rien ne peut l'enchaisner; & du Royal bandeau,
Dont la Fortune a crû le faire son esclave,
Pour sortir de ses mains, il se fait vn cordeau.

ZENOBIE.

TABLEAU DIXIE'ME.

Elle chasse aux Lions.

SONNET.

LE fer fatal en main, & l'éclair au visage,
Aprés avoir défait des Consuls & des Rois,
La Veuve d'Odenat se veut faire en ce bois,
D'vn ébat perilleux vn triomphe sauvage.
Au feu qui par ses yeux fait luire son courage,
Soit charme, soit respect, ce Lion perd la voix;
Et vaincu sans combat, consulte sur le choix,
Ou d'vne noble mort, ou d'vn doux esclavage.
Sauvez-vous de ces yeux, Spectateurs indiscrets:
Il en jaillit des feux, il en tombe des traits,
Qui font sans faire bruit des blessures mortelles.
A la chasse des cœurs ils ont esté dressez;
Et les vostres pourroient, s'ils n'ont de bonnes aisles,
Au lieu de ce Lion, estre pris ou blessez.

LUCRECE.

LUCRECE.

TABLEAU ONZIE'ME.

Lucrece parle.

SONNET.

TOUTES les Nations sçavent mon aventure:
Elle est encor fraische en l'esprit des humains:
Et le sang coule encor, dont aux yeux des Romains,
Je lavay mon honneur, & vengeay mon injure.
Ma genereuse mort étonna la Nature:
L'Histoire l'a dictée à tous ses Ecrivains:
Et pour m'eterniser, mille sçavantes mains,
Au Temple de la Gloire ont laissé ma Peinture.
Mais dequoy m'ont servi tant de marques d'honneur?
Aujourd'huy l'on erige en crime mon malheur:
Et sans droit, le procés est fait à ma Memoire.
Ma grande Ombre en gemit, & s'en plaint à mon Sort:
Et pour ne point souffrir vne tache si noire,
Encore en ce Tableau, je me donne la mort.

CLELIE.

TABLEAU DOUZIE'ME.

Elle se sauve du Camp de Porsene, & reporte la liberté à sa Patrie.

SONNET.

CLELIE est échapée, elle est prés du rivage:
La Fortune de Rome avec elle s'enfuit:
Et devant tout vn Camp, qui de traits la poursuit.
Son cœur pour le braver monstre sur son visage.
Du bord de son canal, le Tybre l'encourage:
Sous elle à petits plis, l'onde coule sans bruit:
Et comme vn Ciel paré des flambeaux de la nuit,
Brille de ces Beautez, qui la suivent à nage.
Ne craignez point la mort, fugitives Beautez:
Devant vous de respect ces traits sont arrestez,
Et ces eaux, de vos feux vont estre consumées.
Sans tout ce charme encor ne pourriez-vous perir:
Du pinceau de Vignon vous estes animées,
Et tout ce qu'il anime est exempt de mourir.

PORCIE.

TABLEAU TREIZIE'ME.

Porcie parle.

SONNET.

MOINS digne de pitié, que d'honneur & d'envie,
D'vn Pere, & d'vn Mari victorieux du Sort,
Sans armes j'égalay la gloire par ma mort,
Dont l'Empire s'émeut, & Rome fut ravie.
Leur vertu que j'avois fidellement suivie,
M'attendit aprés eux, pour me conduire au port:
La Fortune y survint, & par vn autre effort,
Voulut pour s'en venger, me retenir en vie.
Au fort de ce combat, mes Parens inhumains,
Par des soins importuns desarmerent mes mains;
Et d'vne douce mort me fermerent les portes:
Mais l'Amour de ses traits vint m'ouvrir le tombeau:
Et je pris pour mourir, manquant d'armes plus fortes,
Des charbons qu'il me fit avecque son flambeau.

ARRIE.

TABLEAU QUATORZIE'ME.

Sa mort courageuse donne du courage à son mary.

SONNET.

ARRIE à son mari, monstre par sa blessure,
Qu'il n'est point de douleur, dans vne brave mort,
Le beau sang, qui du cœur, à gros bouillons luy sort,
A de son chaste feu l'ardeur & la teinture.
Avec ce mesme sang, par la mesme ouverture
Un Amour est sorti victorieux du Sort;
Il provoque Cecinne à faire vn mesme effort:
Et conclure du sien, cette illustre aventure.
S'il y va de la vie, il y va de l'honneur:
Rasseure toy, Cecinne, & garde que la peur,
Te retenant la main, ta gloire ne retienne;
Arrie a dés-ja pris ta blessure sur soy;
Elle joint à sa mort, la douleur de la tienne,
Et n'en a rien laissé que la gloire pour toy.

PAULINE.

TABLEAU QUINZIE'ME.

Elle se fait couper les veines pour mourir avec Seneque son mari.

SONNET.

D'Une Ame égalemẽt,& Stoïque & Romaine,
Pauline se presente aux armes de la Mort:
Un Amour Philosophe aide à ce beau transport;
Et veut donner le coup pour adoucir sa peine.
Soit envie, ou pitié, la Fortune inhumaine
Accourt pour la reprendre, & renoüer son sort;
Sa grande Ame y resiste, & par vn noble effort,
S'écoule avec son sang, de peur qu'on la ramene.
Presomptueux Auteurs de hautes fictions,
Sages, qui nous ostez les belles Passions,
Apprenez d'vne Femme à devenir Stoïques.
Apprenez, quoy qu'ait dit vostre vain Fondateur,
Qu'on souffre avec plaisir les morts les plus tragiques,
Quand l'Amour veut luy-mesme estre l'Executeur.

LA SECONDE JUDITH.

TABLEAU SEIZIE'ME.

Une Françoise fait pour son honneur, ce que Judith fit pour sa Patrie.

SONNET.

ORonte pleure & saigne, il coule de sa bouche
Un corail qui se mesle au crystal de ses pleurs:
Son cœur triste & confus s'épand par ces humeurs,
De crainte qu'Amolon de sa flame le touche.
Il ronfle, le Brutal, sur cette riche couche,
Aveugle à ces beautez, aveugle à ces douleurs:
D'vn brasier allumé de profanes chaleurs,
Le vin & le sommeil en ont fait vne souche.
Oronte, écoute ici ton Ange qui te dit,
Qu'à ce fier Holoferne il faut vne Judith;
Et que tu dois t'armer de fer contre sa flame:
L'Abeille vierge pique, elle a de la valeur:
Et tu dois dans le sang de cette teste infame,
Esteindre le brasier de cét infame cœur.

ISABELLE

TABLEAU DIX-SEPTIE'ME.

Isabelle Princesse de Galles, sauve la vie à son mari, en suçant le venin de sa blessure.

SONNET.

EDoüard endormi, resve à quelque aventure;
La Mort est dans sa playe, & le somme en ses yeux:
D'vn cœur plein des grands cœurs de ses braves Ayeux,
Sa Femme veut mourir pour en faire la cure.
Un Amour medecin plus fort que la Nature,
Compose de ses pleurs vn baume precieux:
Et des-ja son Esprit, du mal victorieux,
A l'Esprit du malade est joint par sa blessure.
Approche forte Amante, & ta bouche & ton cœur,
C'est luy qui d'Edoüard doit estre le sauveur,
Et faite de ta langue à sa playe vn dictame.
N'appelle point d'autre art à cette guerison:
Le feu, le sang, l'esprit, qui coulent de ton Ame,
Chasseront de son corps la mort & le poison.

LA PUCELLE.

TABLEAU DIX-HUITIE'ME.

La Pucelle parle.

SONNET.

FAtale à l'Angleterre, & fatale à la France,
De l'vne j'abatis l'orgueilleuse fierté;
Et l'autre par mon bras remise en liberté,
Vid son Trosne branlant, appuyé de ma lance.
Le bûcher allumé contre mon innocence,
N'en pût, tout noir qu'il fut, noircir la pureté:
Et contre les Auteurs de cette cruauté,
La Mort que je souffris, fit plus que ma vaillance.
D'vn cœur égal aux cœurs des plus fameux Guerriers,
Je garday de mon cops la fleur sous des lauriers:
Et fus comme l'Abeille & chaste & courageuse;
Je piquay, je chassay les Leopards Anglois:
Et de mon aiguillon, Vierge victorieuse,
Je défendis les Lys, qui couronnent nos Rois.

LA CAPTIVE VICTORIEUSE.

TABLEAU DIX-NEUVIE'ME.

Vne fille de Cypre conserve son honneur, & défait les Turcs, mettant le feu à leurs poudres.

SONNET.

SUR ces flotans bûchers Nicosie enflamée,
Se sauve en se perdant, & brusle dans les eaux:
Un feu noble, & vengeur porté par ces vaisseaux,
De sa captivité la chaisne a consumée.
La flame qui boüillonne, & la vague allumée,
Du Maistre & du Captif sont les communs tombeaux;
Tant de tresors divers, tant de meubles si beaux,
Ravis au Ravisseur, ne sont qu'vne fumée.
Dans le tumulte ardent des flames, & des flots
Eudoxe monte au Ciel, & joüit en repos,
Du feu qui fond ses fers, & qui fait sa couronne:
Jamais Heros n'y fut par vn plus noble Sort;
Non mesme quand d'vn bras plus fort qu'vne colonne,
Le brave Hebreu tua tout vn peuple à sa mort.

MARIE STUART.

TABLEAU VINGTIE'ME.

Elle se sauve de prison par vn lac, elle-mesme gouvernant la barque.

SONNET.

ICY l'Ecosse void sa Reine fugitive,
Sauver sa liberté, par vn chemin nouveau;
Cette barque en tremblant porte vn Astre si beau,
Et l'onde avec respect, la pousse vers la rive.
Le Soleil immobile a la veuë attentive,
A la route que tient le glorieux vaisseau:
Une double clarté se reflechit sur l'eau,
De ses feux, & des yeux de la noble Captive.
Voyez que c'est du Monde, & de l'orgueil humain:
Une Reine qui tint trois Sceptres d'vne main,
Passe pour se sauver, de la chaisne à la rame.
La Fortune ne peut abatre vn cœur si haut:
Elle abatra sa teste, & d'vne hache infame,
Luy fera de son Trosne, vn tragique échaffaut.

MARIE STUART.

TABLEAU VINGT-UNIE'ME.

Sa mort chrestienne & courageuse pour la Foy.

SONNET.

VERRONS-NOUS sans pitié, cette Scene cruelle,
Où s'éteint par la Mort l'Astre des Ecossois?
Marie est sous le fer: Honneur, Justice, Loix,
Vertez-vous la Vertu traitée en criminelle?
Son deuil est heroïque, & la hache mortelle,
Ne peut faire paslir le sang de tant de Rois:
Si sa langue se tait, sa grace a de la voix:
Et son modeste orgueil parle à nos yeux pour elle.
Quel Enchanteur a fait vn prodige si beau?
La joye & le regret naissent de ce tableau;
Et la veuë y reçoit du plaisir d'vn supplice:
L'art contre la Nature y fait vn doux effort:
Et sans avoir de mal, ni souffrir d'injustice,
Une Innocente y souffre vne eternelle mort.

ANNE D'AUTRICHE.

TABLEAU VINGT-DEUXIE'ME.

SONNET.

D'UN long rang de Heros Descendante & Rivale,
J'ajoûte vn nouveau lustre à leur vieille splendeur;
Et brave des Vertus de mon sexe, & du leur,
J'en surpasse les vns, & les autres j'égale.
Mon humeur obligeante, & ma main liberale,
D'vn Peuple conquerant ont conquesté le cœur:
Sans armes je sçay vaincre, & forcer sans aigreur:
Et les Graces me sont vne Garde Royale.
Il n'est point de Sujets, il n'est point d'Ennemis,
Par tout où va mon Nom, qui ne me soient soûmis:
La Victoire a pour moy cessé d'estre volage.
Et pour faire fleurir vn Etat sous mes loix,
Si je n'ay le sexe des Rois,
J'en ay receu du Ciel, l'Esprit & le Courage.

CABINET DE PEINTURES.

EVE, AVEC ABEL, ET CAIN.

DE CARLE VERONESE.

SONNET.

Eve parle.

Je suis de ces enfans la Mere & la Meurtriere :
Meurtriere avant leur vie, & Mere aprés leur mort;
Vierge je les tuay, par vn fatal accort,
Et mon ventre leur fut vne seconde biere.
L'insensible poison de cette Mort premiere,
Sur tous mes descendans fera le mesme effort:
En naissant ils mourront par vn étrange Sort;
Et mon crime aprés moy, vivra dans ma poussiere.
Detestez le Serpent; mais craignez la Beauté,
Par elle, mes Enfans, vostre Pere tenté,
Conceut tous les pechez dont sa Race est feconde.
Ce bien est dangereux, n'y mettez point vos cœurs:
Il ne vous fera pas des Anges dans le Monde,
Si dans le Paradis il fit tous les pecheurs.

LA MADELAINE. NOUVELLEMENT CONVERTIE.

DE GUIDE.

SONNET.

Icy d'vn repentir celebre & glorieux,
Madelaine à soy-mesme indulgente & cruelle,
Guerit de son peché, la blessure mortelle;
Et par ses larmes tire vn nouveau feu des Cieux.
Son luxe converti devient religieux:
L'esprit de ces parfums se fait devot comme elle:
Ces rubis sont ardens de sa flame nouvelle:
Et ces perles en pleurs, se changent à ses yeux.
Beaux yeux, sacrez canaux d'vn precieux deluge,
Innocens corrupteurs de vostre amoureux Juge,
Ne serez-vous jamais sans flames, ni sans dards?
Au moins pour vn moment faites cesser vos charmes;
La terre fume encor du feu de vos regards:
Et dés-ja vous brulez le Ciel avec vos larmes.

S. XAVIER. RESSUSCITANT UN MORT.

DE POUSSIN.

SONNET.

Est-ce du grand Xavier la personne ou l'image,
Qui force icy du Ciel les rigoureuses loix?
C'est luy-mesme, il revit, & fait tout à la fois:
De sa foy, sur vn mort, vn glorieux ouvrage.
Tout est miracle en luy, tout parle en son visage:
Ses yeux ont de l'ardeur, son geste a de la voix;
La merveille qu'il fait, ravit ces Japonnois;
Et le ravissement leur oste le langage.
Certes, qu'en ce tableau, par vn divin effort,
La priere d'vn Saint, fasse revivre vn mort,
C'est bien vne merveille étrange à la Nature;
Mais l'effet qui remplit tout nostre étonnement,
Est qu'vn Saint, sans quiter encor la sepulture,
Y ressuscite en gloire avant le Jugement.

ORPHEE CHANTANT, ET OBSERVE' par les Bacchantes, preparées à le déchirer.

SONNET.

Orphe'e en ce Desert soûpire son veuvage;
Ses plaintes ont donné mouvement à ces bois:
Et ces bestes luy font, instruites à sa voix,
Un concert de douleur pitoyable & sauvage.
Ces Ombres qui se font vn voile du feuillage,
Ont suivi des Enfers les charmes de ses doigts:
Et pour l'ouïr de loin, ce Fleuve que tu vois,
Tout moete, & demi nud, monte sur son rivage.
Toute la Terre icy prend part à son ennuy:
Ces femmes seulement font vn dessein sur luy,
Qui n'estoit pas entré dans l'esprit de Megere.
Sauve-toy, malheureux, aux Enfers d'où tu viens:
La Jalousie est sourde, & contre sa colere,
Les cordes de ton luth sont de foibles liens.

ORPHEE

CHANTANT ET PLAIGNANT la mort d'Eurydice.

SONNET.

Ce Chantre infortuné se plaint avec sa lyre,
Et d'vne triste main luy conte son malheur:
Les arbres d'alentour ouverts jusques au cœur,
Luy monstrent leurs regrets qu'ils ne luy peuvent dire.

L'Echo dans ce rocher, à voix basse en soûpire:
L'ombre hostesse du bois, en paslit de douleur:
Ces lauriers affligez en changent de couleur,
Et leurs feuillages secs s'en plaignent au Zephyre.

Doux & puissant auteur d'vne douce vertu,
Enchanteur instrument, que ne commençois-tu,
Par ton Maistre affligé, l'office de tes charmes?

Il a flechy la Mort dans sa funeste Cour:
Aux plus cruels Demons il a tiré des larmes,
Et voilà qu'il ne peut enchanter son amour.

HORACE

TUANT SA SOEUR affligée de la mort de Curiace.

SONNET.

Apre's l'Albe vaincuë, Horace icy s'appreste,
A noircir ses exploits dans le sang de sa Sœur:
La Victoire offensée en monstre de l'horreur:
Et luy veut arracher le laurier de la teste.

La Fortune de Rome, à ce crime s'arreste;
Et rougit d'avoir fait vn si cruel vainqueur:
Et l'amour fraternel chassé hors de son cœur,
Deteste sa vaillance, & maudit sa conqueste.

Fleur du Sang de Bourbon, noble & sage Beauté,
Ne crains point le succés de cette cruauté:
Elle est moins vn sujet de pitié que d'envie:

Et si celle qui doit en supporter l'effort,
A l'honneur que tes yeux éclairent à sa mort,
Sa mort se trouvera plus belle que sa vie.



LUCRECE MOURANTE.

DE GUIDE

SONNET.

Lucrece parle.

Celebre malheureuse, & chaste criminelle,
Le poignard à la gorge, & le regret au cœur,
De moy-mesme je fais justice à mon honneur:
Et suis de mon dépit la victime eternelle.

Une Lucrece icy, plus honneste & plus belle,
Par ses rares vertus repare mon malheur:
Et je voy que mon sang avecque ma pudeur,
S'écoulent de mon corps, & vont revivre en elle.

Dois-je achever, Destins, ou quiter mon dessein?
Dois-je m'oster la vie, ou le poignard du sein?
L'vn sera crû trop lasche, & l'autre trop barbare.

Mon honneur m'est ravy, je ne le puis souffrir:
Mais j'aime trop à voir celle qui le repare,
Pour achever jamais, de me faire mourir.

LES FVNERAILLES DE POMPEE.

SONNET.

Le plus grand des Romains sauvé d'vn grand carnage,
Vient de perdre la vie à cét infame port:
Les flots encore émus, d'vn si funeste Sort,
Ont poussé par pitié son corps sur le rivage.

Le voilà sur deux ais échapez du naufrage:
La flame qui le brusle est triste de sa mort:
Et de ses gens défaits les Ombres sur ce bord,
Luy vont faire vn convoy tenebreux & sauvage.

En vain vous chercheriez dans ce pauvre buscher,
Ce qu'vn deuil orgueilleux fait gloire d'épancher,
Pour donner de la pompe, à la cendre d'vn homme:

Il a d'ailleurs son lustre, il a d'ailleurs son prix:
Icy tout le Senat, & Rome loin de Rome,
Bruslent avec Pompée, entre deux ais pourris.



ANTOINE
MOURANT.
SONNET.

Antoine ne vit plus que des yeux & du cœur,
Où Cleopatre regne encore dans son Ame:
Il ne peut la quiter, & sa mourante flame,
Sur elle seule épand sa derniere lueur.
Par sa playe il luy montre vn reste de chaleur;
Sur sa playe elle fait, de ses pleurs vn dictame:
Et l'Amour qu'en mourant l'vn & l'autre reclame,
Leur presente vn cordeau, pour guerir leur douleur.
Au moins ouvrez les yeux à ce barbare outrage,
De ce cruel Demon reconnoissez la rage,
Qui du Lit nuptial vous appelle au tombeau.
Il ne peut, l'inhumain, quelque bien qu'il accorde,
Que blesser de ses dards, brusler de son flambeau,
Et pour le coup de grace, étrangler de sa corde.

SENEQUE
MOURANT.
DE VIGNON.
SONNET.

Seneque en ce Tableau n'enseigne pas à vivre,
Il enseigne à souffrir la Mort & la Douleur:
La Sagesse luy met sa force dans le cœur,
Et luy montre du doigt, la Gloire qu'il doit suivre.
Son ame à son depart, imprime sur ce livre,
De ses derniers rayons la plus pure couleur:
Et ces filets de sang, qui fument de chaleur,
Sont ses liens rompus, dont elle se délivre.
A quoy tend cét effort, docte & sage Romain?
La Mort que tu poursuis, s'est cachée en ce Bain,
Ta plume luy fait peur, & repousse ses fleches:
En vain tu t'es ouvert les jambes & les bras;
En vain ton Esprit cherche à sortir par ces bréches:
Si la Vertu ne meurt, jamais tu ne mourras.

CLEOPATRE
MOURANTE.
DV CAVALIER JOSEPIN.
SONNET.

Cette noble Barbare au luxe accoûtumée,
Pour amollir sa peine, & flater sa douleur,
De ces fleurs dont le teint semble pallir de peur,
Veut tirer vne mort subtile & parfumée.
Un reptile piquant, vne épine animée,
Luy glisse par le bras, & la mord vers le cœur:
Avec elle ces lys expirent de langueur:
Et dés-ja de pitié cette rose est pasmée.
Sans pleurer ce malheur, on ne sçauroit le voir:
Cét Amour seulement se rit du desespoir,
Où sa malice a mis cette belle Affligée.
Il en brave, & sa gloire est de voir qu'à la fin,
L'abeille du plaisir en vipere changée,
Fait au miel succeder l'aigreur & le venin,

IRENE
IMMOLE'E
par Mahomet II. son Amant.
SONNET.

Irene ne vit plus, son front qui fut si beau,
Est maintenant couvert d'vne nuit eternelle:
L'Amour s'en desespere, & se noye auprés d'elle,
De larmes qu'on luy void, couler par son bandeau.
Megere à son costé, luy presente vn flambeau,
Qu'elle vient d'allumer au sang de cette Belle:
Et jure que l'auteur d'vne mort si cruelle,
En souffrira le feu jusques dans le tombeau.
Ottoman, qu'as-tu fait? regarde ton ouvrage;
Voy le deuil, & la nuit passer sur ce visage,
Qui faisoit autrefois ton plaisir & ton jour;
Tu n'as rien avancé par cette barbarie,
Cette beauté vivante estoit ton seul Amour,
Et morte elle sera, ta seconde Furie.

BAJAZET EN CAGE.

SONNET.

Bajazet, dont le nom, l'orgueil & le courage,
N'agueres occupoient les Terres, & les Mers,
Maintenant abatu sous de superbes fers,
Peut à peine remplit l'espace d'vne cage.
Son cœur toûjours hautain regne en cét esclavage:
En esprit sous la chaisne il dompte l'Univers:
Et regardant encor Tamberlan de travers,
Il brave sa victoire, & luy tient ce langage:
Ne t'éleves pas tant, injurieux Vainqueur:
Sçaches que ces liens n'attachent point mon cœur,
Et qu'il peut faire encor des conquestes nouvelles:
La Fortune aujourd'huy m'abandonne pour toy:
Elle peut revenir, elle a toutes ses aisles
Et tu ne l'as pas mise en cage avecque moy.

LA GLOIRE

PEINTE A FRESQUE dans le Dome de l'Eglise du Val-de-Grace par Monsieur Mignard.

EPIGRAMME.

Est-ce par quelque charme, ou par vn vray miracle,
Que l'illustre Mignard, nostre Appelle nouveau,
A fait dans cette Eglise à la Terre vn spectacle,
De tout ce que le Ciel a de grand & de beau?
Soit que par vn pouvoir, qui ne se peut comprendre,
Il ait fait tous les Saints, sous ce Dome descendre,
Soit qu'il ait elevé ce Dome sur les Cieux:
Aujourd'huy la France est ravie,
De l'Art qui découvre à ses yeux,
La Gloire, qui ne doit se voir qu'en l'autre vie.

M. LE CARDINAL DUC DE RICHELIEU.

DE CHAMPAGNE.

EPIGRAMME.

Champagne, quelque bruit que luy donne la France,
N'a fait que copier ce fameux Cardinal:
Avant luy la Vertu, la Gloire & la Prudence,
En avoient fait l'Original.

JULIE.

EPIGRAMME.

Sage & noble Julie, estoit-ce pas assez,
Qu'avecque ton esprit, qu'avecque ton visage,
Aux Illustres du temps, & des âges passez,
Ton heureuse naissance eust osté l'avantage,
Sans que ce beau Portrait demeurast pour ternir,
Celles des siecles à venir?

LE PORTRAIT D'UN PEINTRE.

FAIT PAR LE FEU ROY.

EPIGRAMME.

On sçait à quelle gloire Appelle osa pretendre,
Par ce fameux Portrait que laissa d'Alexandre,
Son Pinceau de la Grece autrefois admiré:
Mais sans estre flateur, j'estime davantage,
Cét illustre Crayon, où par vn rare ouvrage,
Des mains d'vn Alexandre, vn Appelle est tiré.

POUR

LA FLORE

DE MARBRE

qui est à Seve dans vn jardin.

Elle plaint la mort d'vne Dame.

EPIGRAMME.

DANS ce lieu de plaisir, solitaire & rêveuse,
De Climene je plains l'infortuné trépas:
La Parque en nous l'ostant, m'osta tous mes appas;
Et dans vn Paradis me rendit malheureuse:
Sans esprit, & sans mouvement,
Depuis ce funeste moment,
Je suis insensible & muëte:
Et n'ay, percluse de douleur,
Que la froidure, & la pasleur,
De la Morte que je regrete.

POUR

L'AMOUR

DE MARBRE

qui fait la Cascade du mesme Jardin.

EPIGRAMME.

D'Un deüil qui jamais ne se lasse,
Pitoyable & tragique Amour,
Je pleure de nuit & de jour,
La funeste mort d'vne Grace.
Le juste excés de la douleur,
A fait vn ruisseau de mon cœur;
Et fondu jusques à mes aisles:
Mes traits mesmes, & mon flambeau,
En ont pris des formes nouvelles,
Et sont devenus des jets d'eau.

POUR

LA PEINTURE

D'UNE TESTE

DE MORT,

Envoyée à Madame la Duchesse de Schomberg.

MADRIGALE.

CE Portrait est celuy d'vne celebre Belle,
Des Graces, comme vous, de son temps le Modele,
Et de mille Captifs, comme vous, le soucy;
Comme elle fit grand feu, vous en fistes aussi,
Et vous ferez vn jour de la cendre comme elle.

POUR

UN PORTRAIT.

PEINTRE, mesure tes desseins,
A l'impuissance de tes mains:
Et reduis sous la regle vn Art qui trop presume.
En vain tu penserois achever vn Portrait,
Qui ne sçauroit estre parfait,
Que Cleon n'y mette sa plume:
Et que l'Amour n'y touche de son trait.



A LOUIS

A LOUIS LE JUSTE.

Pour l'Histoire de son Regne, écrite en vers, & representée en tailles douces.

EN quelque part du Ciel que t'ait porté la Gloire,
Soit à ce Globe, où Mars regne avec la Victoire;
Et des Heros guerriers, les Esprits couronnez,
Couronnent en commun l'Astre, dont ils sont nez:
Soit à cette brillante, & paisible contrée,
Où sont des justes Rois, les trosnes sous Astrée:
Soit à ce Cercle blanc, & de lys marqueté,
Au triomphe eternel des François affecté:
Arreste-icy, grand Roy, tes yeux & ta lumiere:
Vien voir ces Monumens d'eternelle matiere,
Que les Muses en deuil, & les Arts affligez,
D'vn zele magnifique, icy t'ont erigez.
L'entreprise en est noble, & noble la structure:
La grandeur n'en est point à charge à la Nature:
Sous eux les Elemens ne sont point affaissez:
Les plaines, ni les monts, n'en sont point déplacez:
Et pour les cimenter, les Nations foulées,
N'ont point veû leurs sueurs à la terre meslées.
L'Esprit seul les a faits, & les a faits d'esprit;
Jamais rien de si grand l'Egypte n'entreprit,
Non mesme quand ses Rois dans de vaines structures,
Qui menaçent encor le Ciel de leurs masures,
Oserent allier, par vn barbare orgueil,
La pompe avec la mort, le luxe avec le deuïl.
Aussi le Temps a fait sur ces masses hautaines,
D'illustres chastimens des vanitez humaines.
Ces tombeaux sont tombez, & ces superbes Rois,
Sous leur chûte sont morts vne seconde fois.
Mais quoy que fasse icy le Temps joint à la Parque,
Sous ton Nom, sous ton Astre, invincible Monarque,
Ces nobles Monumens dressez à tes Vertus,
Jamais d'aucun effort ne seront abatus.
Tous les jours y verront prosperer ta justice:
Ta valeur tous les jours s'y verra dans la lice:
Le rebelle Sujet, & le fier Etranger,
Y viendront à tes pieds, tous les jours se ranger:
Et l'Eridan, le Rhin, le Tage & la Moselle,
Seront liez sous toy, d'vne chaisne eternelle.
Tel est ce Monument où tes faits revivront,
Pour servir de modele aux Rois qui te suivront.
Donne-luy ton Esprit, preste-luy ta presence,
Pour le bien des François, pour l'honneur de la France:
Et parmi les parfums, qui t'y seront offers,
Reçoy le grain d'encens, que je t'offre en ces vers.

URANIE. PASTORALE.

Faite pour le départ de la Reine de Pologne.

DAMON, TYRSIS, DAFNIS.

DAMON.

QUE le bruit m'est fatal, que fait la Renommée!
Que d'vne juste peur j'en ay l'ame allarmée!
Et que de ma raison, contre vn mal si pressant,
Le secours est timide, & l'effort languissant!
Elle nous quite donc, cette sage Bergere,
Qui nous charmoit si fort, qui nous estoit si chere.
Nous perdons Uranie; & nous perdons aussi
La joye & les beaux jours qu'elle faisoit ici.

TYRSIS.

Ce bruit n'est que trop grand, & que trop veritable:
Et comme toy, Damon, j'en suis inconsolable.
D'vn climat éloigné sont venus des Bergers,
De parole, de mine, & d'habit étrangers,
Pour luy faire present du cœur & des promesses,
D'vn Roy fameux en gloire, & fameux en richesses:
Et ce present offert, ils la doivent mener,
Au pais où ce Roy la fera couronner.

DAMON.

Qu'avoit-elle besoin d'vn second diadéme,
Elle, qui de sa gloire a la source en soy-mesme?
Qui regne par nature: & de qui la beauté,
A titre de Couronne, & droit de Royauté?
N'est-elle pas assez par les Graces parée?
N'est-elle pas assez dans nos cœurs honorée?
Dans nos cœurs, où l'Honneur a fait à sa Vertu,
Un trosne, qui du Temps ne peut estre abatu?

TYRSIS.

Que luy peut apporter cette gloire nouvelle
Croit-elle en devenir, ou plus sage, ou plus belle?
De quelque or que soit fait ce cercle precieux,
Il n'ajoûtera point de lumiere à ses yeux:
Et tout ce que la pourpre a d'éclat & de flame?
N'augmentera de rien le lustre de son ame.

DAMON.

La Fortune peut bien la mettre en plus grand jour:
Et couronner son front d'vn plus brillant atour.

Mais cét atour brillant, quelques rayons qu'il jette,
Ne peut en l'éclairant, la rendre plus parfaite.
Elle est sage, elle est belle, & la Fortune en vain,
Afin de la parer, y veut mettre la main.
Cette parure est bonne aux Idoles de boüe,
Qu'en joüant elle éleve audessus de sa roüe:
Uranie a de soy son lustre & sa valeur:
Elle se peut passer de toute autre couleur.

TYRSIS.

Mais je crains fort, Damon, que de cette Couronne,
Qu'avecque tant d'éclat la Fortune luy donne,
A son éloignement, il ne nous reste ici,
Que de tristes bouquets d'épine & de souci;
Et qu'aprés le moment que nous l'aurons perduë,
Une funeste nuit dans ces lieux épanduë,
De nos beaux jours changez, fasse mourir la fleur,
Et nous oste la joye, & le plaisir du cœur.

DAMON.

C'est ma crainte, Tyrsis, & dés-ja les presages,
En sont clairs & certains, par tous nos pasturages:
De cris longs & plaintifs nos bois ont resonné:
Sans nuages le Ciel par trois fois a tonné:
Les bouquets sont tōbez des deux bras de la Seine:
Les herbes ont jauni sur la rive prochaine:
La Lune évanoüie a pasli de douleur:
Et le Soleil éteint, s'est trouvé sans chaleur.

TYRSIS.

Ces tristes messagers de miseres publiques,
Peuvent-ils annoncer d'accidens plus tragiques,
Que celuy qui nous doit ravir vne Beauté,
Qui fait de nos beaux jours la plus belle clarté:
Qui pare de moissons le sein de nos campagnes;
Qui de bouquets de fleurs parfume nos montagnes;
Qui fait couler le baume, & le lait ruisseler,
Par tout où de ses yeux, vn rayon peut aller?

DAMON.

Autant qu'elle eut pour nous de vertus & de charmes,
Autant à son départ nous verserons de larmes;
Et son éloignement par vn contraire Sort,
Sera de nos beaux jours & l'eclipse & la mort.
Il ne nous restera qu'vne nuit eternelle:
La Grace & la Vertu s'en iront avec elle:
Et nos ans passeront de la fertilité
A l'orage, à l'hyver, à la sterilité.

DAFNIS.

J'excuse vos regrets, & pardonne à vos plaintes:
Mais je ne puis, Bergers, consentir à vos craintes,
Uranie, il est vray, ne se peut estimer:
Et les cœurs sont bien durs, qu'elle ne peut charmer.
Je sçay que sa presence est à cette contrée,
Ce qu'au Monde encor jeune, estoit celle d'Astrée:
Que la rose au Printemps est vn moins noble atour,
Quand peinte & parfumée elle s'étale au jour:
Qu'vne palme de fruits superbe & couronnée,
Pare moins vn jardin, dans lequel elle est née:
Et qu'vn Fleuve fecond, qui d'vn cours lent & pur,
Roule parmi les fleurs l'argent avec l'azur,
Est vn moindre ornement à toute vne prairie,
Que n'est la sage Nymphe à nostre Bergerie.
Mais à mon gré, Bergers, vous craignez sans raison,
Que du jour qu'elle aura quité cét orizon,
Avec elle les fruits, & les fleurs se retirent;
Et du bon temps pour nous les semences expirent.
Ces biens sont du Soleil, & le Soleil toûjours
A la mesme lumiere, & fait le mesme cours.

TYRSIS.

Mais s'il n'a de vertu, qu'où se trouve Uranie;
Et si par tout ailleurs sa lumiere est ternie:
S'il tire de ses yeux l'esprit & les couleurs,
Dont il forme les fruits, & dont il peint les fleurs;
Pouvons-nous esperer, que ce moment funeste,
Qui nous la doit ravir, nous laisse rien de reste?

DAFNIS.

Vous devez esperer plus de contentement:
Cette vertu n'est pas la vertu d'vn moment:
Elle s'est étenduë à toute la contrée:
La Terre en est au loin couverte & penetrée:
Et l'Esprit d'abondance & de serenité,
Ne peut sortir d'vn lieu, qui fut d'elle habité.

DAMON.

Mais, Dafnis elle part, & c'est ce qui m'afflige.
La rose naist, & meurt sur vne mesme tige:
Où l'anemone croist, l'anemone vieillit:
Les tulipes jamais n'abandonnent leur lit:
Et cette rare fleur, sur nos terres éclose,
Cette fleur qui ternit & le lys & la rose,
Se prepare à passer des fleuves & des mers,
Et va faire vn Printemps au païs des Hyvers.

DAFNIS.

Le lys ne vieillit pas toûjours sur sa racine;
Ni la rose ne meurt toûjours sur son épine;
Sans attendre la mort, ni le temps de vieillir,
Pour parer les Autels, ils se laissent cueillir.
Uranie est trop sage, & du Ciel trop cherie,
Pour achever ses jours dans nostre Bergerie.

Un bien si general, vn bien si precieux,
Doit non moins que le jour estre de tous les lieux:
Et d'vn si rare objet la lumiere feconde,
Est le commun tresor de tous les yeux du monde.
Ainsi sans refuser, des plus fascheux climas,
La froidure ou le vent, la pluye ou le frimas;
Sans discerner les mœurs, ni juger des merites;
Sans faire exception des Maures, ni des Scythes;
Le Soleil se fait voir aux Peuples tour à tour,
Et leur donne en commun sa presence & le jour.
Les Rivieres ainsi fecondes par leur course,
Pour nous faire du bien, s'éloignent de leur source.
Ainsi les vents, auteurs de la fertilité,
Ne sont d'aucun païs, qui leur soit affecté:
Ils s'épandent par tout, & d'vne douce haleine,
Enrichissent les monts aussi-bien que la plaine.
Ainsi la grande Mer, jusqu'aux Mondes nouveaux,
Porte d'vn flux égal, les tresors de ses eaux:
Et sans apprehender, ni deserts, ni sauvages,
Des plus tristes climats embrasse les rivages.
La vertu d'Uranie est en ce temps pervers,
De ces biens generaux donnez à l'Univers.
Sans faire vne injustice, & commune & publique,
On ne peut l'empescher qu'elle se communique:
Et de borner sa gloire à ce seul orizon,
Ce seroit retenir vn Soleil en prison.

DAMON.

Au moins s'il luy faloit aller à quelque terre,
Où loin des grands hyvers, & plus loin de la Guerre,
En repos & sans trouble, elle achevast le cours,
Qu'ont marqué les Destins à ses illustres jours:
Cette absence, Dafnis, nous seroit moins cruelle,
Et la playe en nos cœurs n'en seroit pas mortelle.
Mais qu'elle aille exposer à d'eternels hyvers,
A des païs de glace, & de neige couvers,
Les graces d'vne fleur si tendre & si parfaite,
C'est ce qui nous tourmente, & ce que je regrete.

TYRSIS.

Seroit-elle pas mieux dans le Païs des Lys,
Où de tant d'autres fleurs les châps sont embellis:
Où la terre en tout temps de bouquets estornée:
Où l'arriere-saison est peinte & couronnée:
Où la nuit mesme est belle, & le jour garde encor;
La douceur & le teint qu'il eut au Siecle d'or:
Qu'en des lieux où la terre est triste & demi nuë:
Où la Nature sombre est de neige chenuë:
Et le jour de brouillas humide & languissant,
Témoigne à sa pasleur, la froidure qu'il sent?

DAFNIS.

C'est offenser, Tyrsis, vne chose si belle,
De craindre que l'Hyver ait du pouvoir sur elle.
Jamais pour aucun froid le Soleil ne s'éteint:
En tout temps & par tout, il a le mesme teint:
Et tous les tourbillons que lasche la tempeste,
Ne luy sçauroient oster vn rayon de la teste.
Les beautez d'Uranie auront vn sort pareil:
Il n'en tombera rien, non plus que du Soleil:
Les Vents respectueux s'adouciront pour elle:
L'Hyver se parera d'vne couleur nouvelle:
Et le Ciel luy fera, d'vn feu tiede & doré,
En quelque part qu'elle aille, vn Printemps asseuré.

DAMON.

Qu'elle s'en aille donc, puisque le Ciel l'ordonne,
Des mains de la Vertu recevoir sa couronne.
Que de la France au loin, elle fasse l'honneur:
Que de tout vn Royaume, elle soit le bonheur:
Et que bien-tost l'Hymen luy donnant vne race,
Fatale au grand Tyran, sous qui gemit la Thrace,
Ses Neveux Conquerans, aillent de ses Ayeux,
Dans la Grece accomplir les desseins glorieux.
Qu'elle parte d'icy glorieuse & contente:
Que la prosperité luy soit toûjours presente:
Qu'vn Printemps eternel jusques aux derniers jours,
De son illustre vie accompagne le cours.
Que l'Hymen & l'Honneur, que la Gloire & la Joye,
Ajoûtent tant de fleurs, & meslent tant de soye,
Au joug noble & sacré, qu'on luy veut imposer,
Que jamais à son cœur il ne puisse peser.

TYRSIS.

Que le cercle royal, que pour elle on appreste,
Sans luy charger l'esprit fasse honneur à sa teste:
Que le trosne où la doit la Fortune placer,
Ferme & toûjours égal ne la puisse blesser:
Et qu'il soit respecté de l'inconstante roüe,
Qui met en pieces l'or, comme elle y met la bouë.

DAFNIS.

Que Flore & le Zephyr parfument son chemin:
Que l'œillet sous ses pieds naisse avec le jasmin:
Qu'vn vent doux & serain dissipe les nuages:
Que l'Hyver & la Mer suspendent leurs orages:
Que la Fortune enfin prestant à son vaisseau,
Sa voile & son timon, la conduise sur l'eau.

L'ISLE DU PLAISIR.

Sous vn climat étrange, où sept fois tous les jours,
La Mer change d'assiete, & la vague de cours:
Il se void sur les eaux, vne Isle vagabonde,
Qui flote sans arrest au mouvement de l'onde.

Comme vn navire errant, que le Phare & le Nort,
Auroient abandonné, loin de rade & de porr.
Sur ses bords jour & nuir, des troupes de Sirenes,
Flateuses de la voix, & du cœur inhumaines:
Font de leurs doux attraits des pieges aux passans,
Plus cruels à l'Esprit, qu'agreables aux sens:
Corrompent la raison par la veuë ébloüie:
Empoisonnent le cœur, du plaisir de l'ouïe:
Et par vn rare effet de leurs malins accords,
Mettent de la discorde entre l'ame & le corps.
Un Printemps eternel, qui sa rive environne,
De myrthe & de palmiers luy fait vne couronne.
Là des essains d'Amours sur les branches perchez,
A des jeux innocens paroissent empeschez.
De nœuds & de festons les, vns par couples lient
Les palmes qui sous eux, de respect s'humilient:
Et par les doux transports de leurs ames de bois,
Soupirent sans esprit, & se parlent sans voix.
D'autres jettent des fleurs d'épines desarmées,
Et d'vn ambre incarnat teintes & parfumées,
Qui semblent faire en l'air de leur pure couleur,
Un nuage innocent de flames sans chaleur.
Mais de ces vains jouëts la montre peu fidelle,
De loin est agreable, & de prés est cruelle:
Et les infortunez qui suivent ces appas,
Sous vn plaisir trompeur, trouvent vn vray trépas.

S. LOUIS
A
LOUIS LE JUSTE.

Sur l'Eglise dediée à Dieu en son Nom.

SONNET.

De ce Temple fameux la pompe & la structure,
Louis, de tous les Saints, ont attiré les yeux:
Et pour t'en faire vn jour vn pareil dans les Cieux,
Je viens avec ton Ange en prendre la mesure.
La matiere en est riche, & riche la sculpture,
Le luxe y fait au zele vn sujet precieux:
Et les plus nobles Arts l'vn de l'autre envieux,
L'ont basti de tresors fournis par la Nature.
Acheve ce dessein, royal Entrepreneur:
Il est de ton merite, il est de mon honneur,
Qu'aprés mon Temple fait, on fasse mon Image:
Je la dois avoir digne, & d'vn Saint, & d'vn Roy:
L'Or a trop peu de prix, pour vn si rare ouvrage,
La Gloire & la Vertu la tailleront sur toy.

L'IMPRIMERIE
DU LOUVRE
AU ROY.

SONNET.

Mes doctes voix ont cours, par tout où le jour luit:
La Nymphe au cor d'argent n'en a point de pareilles:
Elles sont pour les yeux, & non pour les oreilles:
Elles se font ouïr, & ne font point de bruit.
La Vertu me respecte, & la Gloire me suit:
Les Armes & les Arts ont besoin de mes veilles:
Je rappelle les Temps par mes nobles merveilles:
Et l'immortalité de mes mains est le fruit.
Les palmes de Cesar, les lauriers d'Alexandre,
Ne seroient plus sans moy qu'vne inutile cendre:
Mon ancre aprés leur mort les a fait refleurir.
Grãd Roy, donc la faveur est pour moy si publique,
Ne crains rien pour les tiens, je suis ta Domestique,
Et loge trop prés d'eux, pour les laisser mourir.

L'IMPRIMERIE
DU LOUVRE
AU ROY.

SONNET.

Que le travail est long que ton Destin m'apreste,
Enfant victorieux & dés-ja conquerant!
Et qu'vn jour tes lauriers, quand tu seras plus grand,
Occuperont mes bras, & pareront ta teste!
Les Muses, ces neuf Sœurs, aussi chastes que belles,
En vain pour te servir me presteront leurs mains:
La Gloire en vain voudra fournir mes Ecrivains,
De plumes qu'elle mesme ostera de ses aisles.
On m'avoit bien predit, que logeant chez les Rois,
Mes veilles ne pourroient suffire à leurs exploits,
Tant que, le Droit auroit la Fortune prospere.
J'ay beau roidir les bras, & beau m'évertuer,
Si randis que je suis, sur l'Histoire du Pere,
Le Fils encore enfant, me fait dés-ja suer.



A MONSEIGNEUR
LE DUC D'ORLEANS
SUR LA PRISE
DE GRAVELINE.
SONNET.

GASTON, que ferons-nous, aprés cette cõqueste?
Quel si brave Ennemi soûtiendra nos efforts?
La Meuse épouventée, en tremble dans ses bords:
Et loin de ceux du Rhin, l'Aigle effrayé s'arreste.
Le grand Lion Flamand a dés-ja la dent preste,
A rompre les liens, qui luy ebargent le corps:
Et la Castille, au bruit qu'elle entend de ses ports,
Craint la chûte des tours, qui couronnent sa teste.
Acheve donc, Gaston, fournis avec honneur,
Cette illustre carriere, ouverte à ton bonheur;
La clef de Graveline, est la clef de cent portes:
Anvers, Dunquerque, Gand, sont puissans & fameux:
Mais les cœurs des François sont des places plus fortes:
Et qui les a gagnez, peut tout vaincre avec eux.

SUR LE DERNIER SIEGE DE CASAL.
SONNET.

TEMERAIRES travaux, épouventable masse,
Enorme parangon de ce Camp furieux,
Ou jadis les Titans, pour assieger les Cieux,
De monts déracinez remparerent la Thrace.
Hauts & vastes desseins de dépense & d'audace,
Elemens transportez, ouvrage ambitieux,
Remparts, qui de l'Europe arrestez tous les yeux,
Ne redoutez-vous point Louis qui vous menace?
En vain l'Ambition a ces monts entassez,
En vain mille drapeaux, autour d'elle amassez,
Esperent de Casal la superbe conqueste:
Louis est vn Hercule, & malgré ces remparts,
Aux Gerions d'Espagne il cassera la teste:
Et fera rendre gorge au Serpent des Lombards.

A MADAME
DE PONTCHASTEAU.
QUE LES AFFLICTIONS sont des marques de merite, & des preparations à la Vertu.
SONNET.

N'ACCUSE plus ton Sort, genereuse affligée,
Il est de ton honneur, que tu souffres ainsi:
Le Soleil est au ciel, de vapeurs obscurci,
Et sur terre la rose est d'épines chargée:
La perle est dans la mer des vagues assiegée.
L'or est pasle de peur, & jaune de souci:
Le feu tout beau qu'il est, de fumée est noirci,
Et souvent la lumiere est de l'ombre outragée.
C'est la commune loy des choses de valeur,
Qu'à leur prix, la Fortune égale leur malheur:
Et qu'avecque sa roue, elle forme leur gloire.
L'argent n'a point d'eclat avant qu'il soit batu,
Le ciseau fait l'image en decoupant l'yvoire,
Et les Afflictions achevent la Vertu.

A LA MESME.
QUE LA NOBLESSE & la Vertu doivent vaincre la Fortune.
SONNET.

NOBLE reste d'vn Sang, dont les Lys de la France,
Ont receu tant d'éclat, & tant de bonne odeur,
Et de qui chaque goutte, est encore en ton cœur,
De merite & de gloire vne illustre semence.
Lucrece, il faut souffrir, & prendre patience:
Ton seul nom te devroit donner de la valeur:
Avec toy la Vertu combatra ton malheur:
Et le prix du combat sera pour ta constance.
Souviens-toy de ton Nom, souviens-toy de ton Sang,
L'vn & l'autre est fameux, l'vn & l'autre est d'vn rang,
A ne te point souffrir de victoire commune:
Si Lucrece autrefois a pû vaincre la Mort:
Lucrece & la Vertu par vn plus noble effort,
Pourront bien aujourd'huy surmonter la Fortune.

POUR LA MESME, SUR L'HISTOIRE ROMAINE.

SONNET.

IL n'est rien de fameux, comme l'est cette Histoire:
C'est l'Ouvrage immortel de cent sçavantes mains,
C'est la seconde Rome, où des premiers Romains,
Vivra malgré le Temps l'eternelle Memoire.
Leurs Images y sont sans marbre & sans yvoire:
Ils y domprent encor les Rois les plus hautains:
La Fortune les porte audessus des Humains;
Et forme de sa boule vne baze à leur gloire.
Icy de tout le Monde vn seul Peuple est vainqueur:
Icy des Enfans forts, & des Femmes de cœur,
Et de l'âge & du sexe ont vaincu la foiblesse:
Mais parmi ses Heros, & parmi tous ses Dieux,
Cette Rome n'a rien de si victorieux,
Que le sont à mon sens, les vertus de Lucrece.

EPITAPHE DU ROY DE SUEDE.

SONNET.

PASSANT, apprens icy que tu n'es que poussiere:
Que ce Monde est à l'Homme vn païs étranger:
Et que le corps d'vn Prince, & celuy d'vn Berger,
De quoy qu'ils soient couverts, sont de mesme matiere.
Gustave ne vit plus, & cette Ame guerriere,
Par qui le Rhin voulut du Tage se venger:
Et sous qui dés-ja l'Aigle offroit de se ranger,
N'est plus rien qu'vn grand Nom, à parer vne biere.
Il gist, & toutefois son Esprit conquerant,
Donne encor des combats, dans vn cercueil errant,
Qui luy compose vn char & de deüil & de gloire:
Sa valeur est entrée au cœur de ses Guerriers:
Son Ombre devant eux suit encor la Victoire:
Et de sa cendre mesme, il germe des lauriers.

EPITAPHE DE M. LE DUC DE FRONSSAC.

SONNET.

ICY gist Leonor illustre de naissance,
Plus illustre de foy, de courage & d'honneur:
Il mourut de vingt coups; & son ame sans peur,
A vingt morts toute seule opposa sa vaillance.
L'Heretique insensé, deceu par l'apparence,
Et luy voyant du Roy le visage & l'ardeur,
Pensa qu'il eust aussi sa fortune & son cœur:
Et crût tuër en luy, l'Hercule de la France.
Passant, si vous comprez ses vertus pour des ans,
Et si vous mesurez son âge par son sens,
Vous trouverez sa mort digne de vostre envie.
Le Printemps & l'Autonne en luy n'eurent qu'vn cours:
Et ses fruits estant meurs dés la fleur de sa vie,
Il mourut en jeunesse, & mourut plein de jours.

EPITAPHE DE M. LE MARQUIS DE PISANY,

tué en la journée de Nortlinguen.

SONNET.

COUVERT de cent lauriers cueillis par la Victoire,
D'Angenne icy repose avecque la Valeur:
Dés quinze ans genereux, dés quinze ans plein de cœur,
Il suivit aux combats son Genie & la Gloire.
Le Pô, le Rhin, la Meuse, auront toûjours memoire,
D'avoir veu ce Heros, de leurs armes vainqueur:
Et de sa triste mort, la France avec douleur,
A jamais portera le deüil en nostre Histoire.
Sur les bords de l'Eger, gros de sang & de morts,
Il montra jusqu'où vont les courageux efforts,
D'vne Ame conquerante à l'honneur arrestée:
Sous ses propres lauriers il y fut abatu,
D'vn coup que luy donna la Fortune irritée,
Qu'il eust vaincu sans elle avecque la Vertu.

L'HYVER

BURLESQUE.

A M. LE PRESIDENT DE BAILLEUL, SURINTENDANT DES FINANCES.

STANCES.

Le grand Hyver, Bailleul, est venu de Norvege.
Tout courbé de glaçons, & tout chenu de nege.
D'abord qu'il a paru, le Soleil a tremblé,
La Lune s'est munie, & de cappe & de masque,
D'vne peau d'ours Saturne a son dos affublé,
Et d'vn double bonnet Mars a fourré son casque.

Ils ont certes raison, ces Courriers lumineux,
De prendre leurs gabans, & leurs manteaux sur eux,
Ayant à faire au froid, vn si rude voyage.
Encor le Ciel est-il émaillé de verglas:
Et si de bien glisser ils n'ont appris l'vsage,
A peine sans tomber, feront-ils quatre pas.

Le Nectar est gelé dans la celeste coupe,
L'Echanson qui le sert à la diuine troupe,
D'vne peluche double arme ses cheveux blonds:
Les Jemeaux qui vont nuds, sont malades de rhume,
Et Mercure auroit pris les mules aux talons,
S'il n'auoit les talons enuironnez de plume.

Les Dieux qui sont venus habiter parmi nous,
Quelques humains qu'ils soient, n'ont pas le temps plus doux:
Ni ne sont respectez plus que nous de l'orage:
La Verité ne peut en sauuer son flambeau,
Themis pour vn manchon, a mis son glaive en gage,
Et s'est fait vne coëffe avecque son bandeau.

La Fortune a les pieds gelez dessus sa boule:
Le crystal par le nez goutte à goutte luy coule:
Tout son jeu maintenant, est de souffler ses doigts:
Les Muses ont quitté l'étude & les écoles:
Et pour les réchauffer, à faute d'autre bois,
Apollon fait grand feu de luths & de violes.

L'ample & liquide cours de Bacchus est gelé:
Ses Nymphes ont le sang dans leur boites collé:
Le grand beuveur Silene au Ciel en fait querelle:
Leurs bateaux prisonniers ne peuvent plus courir:
Et quoy que l'eau leur soit vne poison mortelle,
Si l'eau ne les délivre, elles s'en vont mourir.

Les troupeaux écaillez, que nourrissoit la Seine
Des roseaux renaissans de sa roulante plaine,
Sont dans de grands glaçons, comme en paste enchassez:
Les fleuves morfondus se sont cachez sous terre:
Et dans leurs pots d'azur, que le froid a cassez,
Ce qui fut eau devant, maintenant est de verre.

La merveille est, Bailleul, qu'en ce temps de rigueur,
Chez toy malgré le temps, les Graces sont en fleur,
Et jamais des bienfaits la source ne se gele:
Ce miracle est celebre, & bien digne de toy:
La preuve en est publique, & moy qui suis fidele,
Sans voir & sans toucher, j'en veux avoir la foy.

ELEGIE.

Vous qui daignez mes soins avec moy partager,
Et des vostres daignez sur moy vous décharger:
Avant que mon malheur d'avec vous me separe,
Et que le cours fatal d'vne Etoile barbare,
Arrache à mon Esprit tout ce qu'il a de doux,
Vous ostant à mes yeux, & m'éloignant de vous:
Souffrez qu'encor vn coup, de mon sort je me plaigne;
Et qu'avant que pour moy toute clarté s'éteigne,
Du parfum de ma plume, & du feu de mon cœur,
Je fasse à vos Vertus, vne offrande d'honneur.
Ma bouche vous l'a dit, ma main le dit encore,
D'vn culte sans pareil vos merites j'honore:
Vous estes ma fortune, & faites tout mon bien:
Vostre cœur est le centre, où repose le mien;
Et purgé des abus & des vaines fumées,
Dont en ce temps d'erreur, tant d'ames sont charmées,
Le seul but que je souffre à mon ambition,
Est de pouvoir gagner, de vostre affection,
Un filet seulement, qui soit ferme, & qui tienne,
Vostre ame genereuse attachée à la mienne.
Je le prefererois à ces chaisnes de prix,
Dont la vaine Fortune attire tant d'esprits:
J'en ferois de mon cœur l'atour & la couronne,
Plûtost que du laurier que la Gloire me donne;
Et m'en estimerois plus riche & mieux paré,
Que si mon front brilloit sous vn cercle doré.
Je sçay qu'vn si grand bien mon merite surpasse:
Je ne pretends aussi l'obtenir que de grace.
Vous possedez sur moy l'avantage du sang:
Je cede à vos vertus, non moins qu'à vostre rang.
Vostre Ame belle & noble est des plus élevées,
Il n'en vient point du Ciel, qui soient plus achevées:
Elle attire, elle éclaire, & sa vive clarté,
Se répand au dehors avecque majesté.

Par elle vostre teste est sans or couronnée :
Sans pourpre vostre vie en est illuminée :
Et quoy que vous fassiez, vos moindres actions,
En montrent la teinture, & les reflexions.
La douceur est en vous assiée à la force,
L'attrait est vigoureux, la pointe a de l'amorce :
Non moins qu'en vostre front, non moins qu'en vostre cœur,
Tout est noblesse en vous, tout ressent la grandeur :
Et la Pourpre non moins, que l'esprit de cét homme,
Qui regna dans la France, & dut regner à Rome,
De sa gloire sur vous reflechit la couleur;
Et s'y conserve encor avec toute sa fleur.
Mais cette ame si noble, & si née à l'Empire,
Ne doit pas rejetter l'alliance où j'aspire.
Le jour beau comme il est, s'allie avec la nuit :
L'Automne avec l'Hyver, la feuille avec le fruit :
L'argent s'vnit au plomb, dans le sein de la mine;
La perle à la coquille, & la rose à l'épine.
D'ailleurs je ne suis pas si fort à refuser:
Je puis payer du mien, j'ay de quoy me priser.
Je ne ressemble point à ces vaines Statuës,
Qui de pourpre & d'azur richement revestuës,
Hautes de piédestal, & superbes de nom,
Ne sont rien au dedans, que paille & que limon.
Il s'en fait tous les jours des Idoles dorées,
Des souches de grands frais, des quintaines parées.
La Fortune du sien, peut bien les couronner;
Mais a-t-elle vn rayon d'esprit à leur donner?
Peut-elle avec son fard conserver leur visage?
Les peut-elle sauver du temps & de l'orage?
Nous les voyons tomber, & malgré son effort,
Au plus tard leur éclat se dissipe à la mort.
L'Esprit fait la noblesse, & la gloire de l'homme,
Et non le Cordon bleu, ni la Pourpre de Rome.
Le mien ne tire pas vne vaine grandeur,
D'vn titre dérobé, ni d'vn blason menteur.
Son lustre ne vient point d'vne fausse teinture,
Et son éclat n'est pas vn éclat de dorure.
Sa lumiere est du Ciel, du Ciel est sa beauté,
Sur tous ceux qu'il estime, il épand sa clarté;
Il les mene à la Gloire, en dépit de l'Envie;
En dépit de la Mort, il conserve leur vie:
Sans couleur & sans toile, il en fait des portraits,
Qui seront toûjours beaux, & seront toûjours frais.
Quoy, n'estimez-vous rien cét heureux avantage,
De vivre sans vieillir dans vn fameux ouvrage?
De laisser aprés vous des tableaux éclatans,
Où vous serez sans ride encor aprés cent ans?
Les Trosnes se défont, les Couronnes se brisent:
Les Sceptres sont rompus, les Palais se détruisent:
Mais dans les Monumens que je veux vous dresser,
Il n'est ni Temps, ni Mort, qui vous puisse effacer.
Vos Vertus de leur lustre, & de ma gloire ornées,
D'vne lumiere double y seront couronnées:
Et pour rendre les Rois de vostre honneur jaloux,
Un encens eternel fumera devant vous.
Toutefois, cher objet, de mes plus cheres veilles,
Mon plus solide espoir, n'est pas en ces merveilles.
Quelque doux hameçon que presente l'Honneur,
Un bon cœur est l'appas, dont se prend vn bon cœur.
Le vostre est grand, & noble, & le mien n'est pas pire;
Je pense en vous l'offrant, vous offrir vn Empire.
Il est vostre conqueste, & plus à vous qu'à moy:
Un zele à toute épreuve est garant de sa foy:
Son culte est assidu, ses respects sont fidelles :
Pour tout autre pesant, pour vous il a des aisles:
Vous causez son repos, comme son mouvement:
Vous luy servez de Nort, vus luy servez d'aimant,
Et vous faites sur luy, ce que l'attrait du Pole,
Fait sur le cœur de fer qui tourne en la Boussole.
Il est pur & constant, loyal & genereux;
Mais sans l'aveu du vostre, il ne peut estre heureux.
Souffrez donc qu'il vous suive, & qu'à vous il s'vnisse :
Et de peur que sans luy, loin de vous je languisse,
Par échange du moins, sinon par amitié,
Du vostre laissez-moy l'vne ou l'autre moitié.

METAMORPHOSES.

LE MEURIER,

STANCES.

Des arbres cét arbre est le More;
Les fruits en sont noirs & halez;
Sur ses bras autrefois bruslez,
Les charbons paroissent encore.
C'est celuy qui pensa mourir,
Lors que jadis il vid perir,
Thisbé sur le corps de Pirame :
Son tronc s'en ouvrit de douleur,
Et les pleurs qu'en versa son ame,
De son deuil prirent la couleur.

Soit que dans les tragiques peines,
Qu'eut ce beau couple d'Amitié,
Son cœur alteré de pitié,
Altera l'humeur de ses veines.
Soit que la flame qui vola,
Du feu dont l'amour les brusla,
Se fust à ses bras allumée:
Son fruit qui jadis estoit blanc,
N'a plus qu'vne peau de fumée,
Et n'est plus qu'vn bouton de sang.

L'ORAN-

L'ORANGER.

MELOCHRISE qui de son âge,
Fut le sujet de mille vœux,
Montre encore aujourd'huy les feux,
Qu'elle eut autrefois pour le Tage.
Cent fois le jour elle y prenoit
Un gravier d'or, dont elle ornoit,
Les belles ondes de ses tresses:
Et cent fois on luy vid chercher,
D'éteindre en ces moetes richesses,
L'ardeur qui la faisoit secher.

Mais cette avare infortunée,
Tombant au lit de son Amant,
Y trouva malheureusement,
La Mort au lieu de l'Hymenée.
Le Fleuve eut beau pour la sauver,
La défendre & la soûlever,
Ses assistances furent vaines.
L'Amour qui vouloit se venger,
Avoit dés-ja mis dans ses veines,
La semence d'vn Oranger.

Si-tost qu'elle fut au rivage,
Sur son corps, d'écorce couvert,
De ses tresses teintes en verd,
Il se fit vn soudain feuillage.
La terre luy serra les pieds:
Sur ses longs bras multipliez,
Il vint des pommes parfumées:
Et ces pommes gardent encor,
Des gouttes d'ambre renfermées,
Avecque de la graine d'or.

LE LAURIER-ROSE.

CE Laurier à roses sans armes,
Est d'vn Berger, qui de son temps,
Fut par sa lyre & par ses chants,
Un excellent ouvrier de charmes.
Il aimoit par élection:
L'honneur & la discretion,
Le gouvernoient en toutes choses.
Et les chastes feux de son cœur,
N'estoient, non plus que ceux des roses,
Que de jour & de bonne odeur.

Le dépit qu'il eut d'vne iniure,
L'ayant fait courir à la mort,
Le Dieu des vers changea son sort,
Et luy donna cette figure.
De ces beaux & pudiques feux,
Qui monterent à ses cheveux,
La flame le couronne encore:
Et ce sage & discret Amant,
Par là, tous les ans évapore,
Son innocent embrasement.

L'AUBE'PINE.

UNE jalouse maladie,
A fait vn buisson dans ces bois,
D'Acanthe qui fut autrefois,
Des plus aimables d'Arcadie.
Au plus beau de ses jeunes ans,
Ses cheveux en devinrent blancs,
Elle en fut toûjours traversée:
Et par vn prodige nouveau,
Chaque souci de sa pensée,
Devint vne épine en sa peau.

LE GRENADIER.

QUEL cœur, fust-ce le cœur d'vn marbre,
Peut ouir nommer sans pitié,
Balinde dont l'amitié,
Se conserve encor en cét arbre?
Elle vsa de tout pour mourir,
Elle essaya tout pour guerir,
Du trait dont elle fut atteinte:
Et jamais herbe, ni poison,
Ne pût accorder à sa plainte,
Ni la mort, ni la guerison.

Ne sçachant ni sort, ni dictame,
Qui pust à son mal s'égaler;
Elle prit du feu pour brusler,
La fleche qu'elle avoit dans l'ame.
Son corps en cét arbre changé,
D'vn fruit couronné fut chargé,
Dont la fleur est encor ardente:
Et l'Amour qui se trouva là,
Y fit vne graine éclatante,
Du feu que la Nympe avala.

LE SOUCI.

ON void le long de cette plaine,
D'autres celebres Malheureux,
Qui portent encore sur eux,
L'empreinte & les traits de leur peine.
Là Clytie aux cheveux dorez,
Suit à pas lents & mesurez,
L'illustre Courier qui l'enflame;
Sans que de tant de beaux efforts,
Elle ait que le souci dans l'ame
Et la jaunisse sur le corps.

LA TULIPPE.

CELLE-LA dont la couleur change,
Selon les jours qu'elle reçoit,
Fut autrefois, comme l'on croit,
Nymphe celebre vers le Gange:
Dés le premier feu qu'elle prit,
Le feu luy porta dans l'esprit,

Ses legeretez naturelles:
Et son cœur, que l'Amour blessa,
Ne se retint que les deux aisles,
Du trait volant qui le perça.

Le cœur aislé de l'Inconstante,
Vola si loin qu'il se perdit:
De son corps vne fleur se fit,
Comme elle bizarre & changeante.
Sa nouvelle forme ravit,
Le premier Soleil qui la vit:
Elle fit envie à la Rose:
Et tous les Oeillets d'alentour,
Aussi-tost qu'elle fut éclose,
Luy presenterent leur amour.

Sous cette insensible figure,
Aussi bizarre que jamais,
Elle change encore de traits,
Comme elle change de teinture.
Ces diversitez de couleurs,
Ont perverti toutes les fleurs:
L'Anemone a changé comme elle:
Et les Oeillets, depuis ce temps,
Pour plaire à leur amour nouvelle,
Ont voulu paroistre inconstans.

LA VIOLETE.

L'HUMBLE & timide Violete,
Craint de montrer aux yeux du jour,
L'infortune de son amour,
Depuis la faute qu'elle a faite.
Sans ajustement & sans fard,
Elle n'emprunte rien de l'art:
Son habit est simple & modeste:
Et son visage sans couleur,
Dans le repentir qui luy reste,
En fait vn voile à sa douleur.

LE NARCISSE.

LA Narcisse plaint l'aventure,
Qui le brusla dans vn ruisseau;
Où sans couleur & sans pinceau,
Il fit luy-mesme sa peinture.
Courbé sur ce flotant miroir,
Pour peu qu'il cesse de se voir,
Il perd le teint, & devient sombre:
Il hait la nuit & le sommeil:
Et de peur de perdre son ombre,
Il craint de quiter le Soleil.

LA ROSE.

LA belle & perfide Rhodanthe,
Depuis qu'elle manqua de foy,
Porte toûjours avecque soy,
Un feu vivant qui la tourmente.
Pour l'éteindre en vain les Zephyrs,
Y renouvellent leurs soûpirs,
La flame en est trop obstinée:
Et par vn juste jugement,
Cette agreable Infortunée,
N'est jamais sans embrasement.

LE LYS.

LIRINDE qui par artifice,
Corrompit sa fidelité,
Souffre les maux qu'a merité,
Son injuste & lasche malice.
Pasle de regret & d'ennuy,
Il a mille couteaux sur luy,
Qui punissent ses sortileges:
Et de ces deux beaux criminels,
L'vn est sous d'eternelles neiges,
Et l'autre en des feux eternels.

METAMORPHOSE.

LA NOMPAREILLE.

SONNET.

CETTE graine si douce, & si bien parfumée,
Est à ce que l'on croit, d'vn Berger d'autrefois,
Qui remplit de son nom, pareil au nom des Rois,
Les bouches de la Gloire, & de la Renommée.
La prompte & triste mort d'vne Sœur bien aimée,
De regret & d'ennuy l'étouffa dans vn bois:
L'Amour en vain pleura, le voyant aux abois:
Son Ame ne fut pas de ces pleurs rallumée.
On dit que sur le Mort le Dieu mena grand deuil:
Et que pour l'assoupir, du corps mis au cercueil,
Il se fit des Pavots par la vertu de Flore.
Sa douleur s'y rendit, il dormit sur ces fleurs:
Et de là sont venus, ces grains qui sont encore,
Musquez de ses soûpirs, & sucrez de ses pleurs.

LE TESTAMENT D'ORPHÉE.

STANCES.

DOux complices de mes ennuis,
Silence, rochers, solitude,
Ombres, noires filles des Nuits,
Qui connoissez ma peine, & mon inquietude,

Témoins fideles & discrets,
Soyez les confidens de mes derniers regrets.

Il me faut resoudre à mourir,
Puisqu'Euridice m'est ravie:
Le Ciel ne m'y peut secourir:
Je n'ay plus qu'vn moment de souffrance & de vie;
Témoins fideles & discrets,
Prestez vostre silence à mes derniers regrets.

On m'en veut en vain divertir,
La raison n'a rien qui me touche:
Mon Esprit n'attend pour sortir,
Que le dernier soûpir, qui doit ouvrir ma bouche:
Temoins fideles & discrets,
Encore à cette fois écoutez mes regrets.

Mais pour eterniser ma foy,
Par l'eternité de ma peine,
Et faire durer aprés moy,
L'amour & la douleur, dont mon ame est si pleine:
Témoins fideles & discrets,
Soyez les heritiers de mes derniers regrets.

Echo, je te laisse ma voix,
Et les derniers mots de mes plaintes:
Je donne à l'ombre de ces bois,
La nuit qui se fera de mes flames éteintes:
Et laisse à ces antres secrets,
Le silence qui doit terminer mes regrets.

Ruisseau, reçois avec mes pleurs,
Le sang de mon ame blessée:
Recevez, innocentes fleurs,
Les soucis qui sont nez de ma triste pensée:
Et vous, Zephyrs, Amans discrets,
Recevez ce soûpir, qui finit mes regrets.

C'est fait, je ne puis plus parler:
Mes blessures sont trop mortelles:
Et mon Esprit pour s'envoler,
Sur le bord de mes yeux, étend dés-ja les aisles:
Témoins fideles & discrets,
Je perds ici la vie, & finis mes regrets.

PLAINTE DE SAPHO

AVANT QUE DE SE PRECIPITER.

STANCES.

TRISTE & dernier espoir des malheureux Amãs,
Vagues, rochers, funeste precipice:
Je viens vous demander la fin de mes tourmens;
Puisqu'il n'est ni raison, ni temps qui les finisse.
Ainsi de mon destin l'ordonne l'injustice,
Qui ne me laisse pour guetir,
Que la liberté de mourir.
Au moins avant ma mort, rochers, vagues & vents,
De mon amour sçachez la violence:
Je vous fais aujourd'huy les premiers confidens,
D'vn secret que jamais je n'ay dit qu'au Silence:
Ma douleur veut de moy cette courte indulgence;
Et si vous la devez guetir,
Je puis bien vous la découvrir.
Mais je vous parle en vain, rochers, vous estes sourds,
Vous n'avez point d'oreilles pour m'entendre:
Vagues, qui murmurez, vents, qui courez toûjours,
Helas! vous ne voulez, ni m'oüir, ni m'attendre:
Amour, respect, destin, à quoy me dois-je rendre?
Je n'ose penser à guetir;
Ni me plaindre avant que mourir.

LA MORT DE SAPHO.

STANCES.

LA Mer ici bat le rivage:
Et les vagues avecque bruit,
Font de ce grand vaisseau détruit,
Aprés le combat, le partage.
Ici de sourcilleux rochers,
Terribles aux yeux des nochers,
Elevent leurs testes chenuës:
Et semblent dans le champ de l'air,
De leurs cornes heurter les nuës,
Et de leur front braver l'éclair.

Sur ses falaises effroyables,
Les fous & les desespetez,
Ont des remedes preparez,
A leurs maux les plus incurables.
Là des plus malheureux Amans,
Sans herbes, sans enchantemens:
Les plus longues peines finissent:
Et sans consulter les tombeaux,
Il n'en est point qui ne guerissent,
Sur ces rochers, & dans ces eaux.

Reconnoissez-vous cette Belle,
Qui cherche à s'y precipiter,
Sans faire mine d'écouter,
Un jeune Dieu qui la rappelle?
C'est Sapho, la Muse des Grecs,
Qui veut terminer ses regrets,
Par vne haute & noble audace?
Et veut voir si cét element,
Pourra mieux que l'eau du Parnasse,
Eteindre son embrasement.

Cette fameuse Concurrente,
Des fameux Suivans d'Apollon,
Eut en vain la gloire & le nom,
De genereuse & de sçavante:
L'Amour a droit sur tous les cœurs;
La belle Fontaine aux neuf Sœurs,
N'est pas exempte de sa flame:
Et quoy qu'on chante de leurs arts,
Le laurier n'est pas vn dictame,
Aux blessures que font ses dards.

J'entends d'ici la melodie,
Dont avec ce doux instrument,
Elle plaint le dernier tourment,
De sa fatale maladie.
Ce charmant rival de sa voix,
Au lieu d'obeïr à ses doigts,
Luy rend vn plus humain service:
Et trompant son affliction,
Demande aux flots le mesme office.
Qu'en receut jadis Arion.

A cette mourante priere,
Le Vent ramasse sur les eaux,
Force mousse & force roseaux,
Pour en preparer vne biere:
La Mer se calme & s'amollit,
Preste à recevoir dans son lit,
Cette noble Ouvriere de charmes:
Et du rivage d'alentour,
Les Echos luy donnent des larmes,
Et font des plaintes à l'Amour.

ENIGME.

CELENICE, puisqu'il vous plaist,
Je vais vous apprendre vn secret.
Celuy que l'on nous represente,
Comme vn serpent à gueule ardente,
N'est qu'vn petit Reptile aislé,
D'or & de pourpre tavelé,
Qui volant avec les abeilles,
Ses compagnes & ses pareilles,
Tantost s'ébat le long des prez,
De mille couleurs diaprez:
Tantost sur le champ d'vn parterre,
Aux papillons fait rude guerre.
Son sejour est parmi les fleurs,
Que l'Aube émaille de ses pleurs;
Et que le Zephyre parfume,
Si-tost que le jour se rallume,
Comme en tout il est innocent,
Sans les sallir en les suçant,
Sans les soüiller quand il les touche,
Soit de l'aisle, soit de la bouche,
Ce n'est que de leur pur esprit,
Qu'il prend le suc qui le nourrit.
Aussi n'aime-t-il que les pures,
Qui sans taches, & sans soüillures,
Et libres de mauvaise odeur,
Ne blessent ni l'œil, ni le cœur.
Il ne peut souffrir la Peonne,
Qui pur autant qu'elle rayonne:
Ni ce grand Oeiller coloré,
Du safran dont l'Inde est paré.
Mais sa haine en tout la plus forte,
Est celle qu'au Pavot il porte,
Qui cache sous vn feu trompeur,
Un froid infidele en son cœur.
Au contraire la Violete,
Comme vous modeste & discrete,
Qui fuit l'éclat & le grand jour,
Est sa plus innocente amour.
D'vn mesme instinct, il suit la Rose,
Qui sous le jour naissant éclose,
Luy plaist autant par sa pudeur,
Qu'elle luy plaist par son odeur.
Le Jasmin, qui semble vne Etoile,
Sous le verd qui luy sert de voile,
L'attire moins par sa beauté,
Qu'il ne fait par sa pureté,
Mais douce & sage Celenice,
Sçachez avant que je finisse,
Qu'il est vn autre Mouscheron,
Qui bruyant d'vn double aisleron,
Et malin autant qu'agreable,
Contrefait l'aimant & l'aimable;
Et d'vn aiguillon penetrant,
Dans les veines des fleurs entrant,
Tout d'vn temps les charme & les blesse,
De la piqueure qu'il y laisse.
Ses delices sont dans les lieux,
Où l'ordure offense les yeux:
Où la boue & la pourriture,
Font sa plus douce nourriture.
Ce qui reste d'vn corps sanglant,
Où trente chiens ont mis la dent:
Ce qui croupit dans vne orniere,
Ou sur le bord d'vne riviere,
Est le plus delicat plaisir,
Qui puisse piquer son desir.
Celenice, je vous l'avouë,
Autant qu'on doit fuïr la bouë;
Qu'on doit aimer la pureté,
Et chercher la tranquilité:
Autant doit-on craindre la touche,
De cette pestilente Mousche.

JEU
SUR L'IMPOSTURE
DE LA MODE.

LA plus belle couleur du Monde,
Puisqu'il plaist au Temps, est la blonde.
Les Anges, dit-on, les plus beaux,
Sont peints en blond dans nos tableaux.
L'Or, le plus beau corps que la Terre,
Dans ses riches veines enferre,
Rayonne d'vn jaune pareil,
A celuy qu'on void au Soleil.
On joint à cela que l'Aurore,
Tous les jours sa tresse redore,
D'vn safran veritable ou feint,
Que de l'eau du Gange elle teint.
La Rose aussi-tost qu'elle est née,
D'vn flocon jaune couronnée,
Devant le Lys, son jeune Amant,
Fait montre de son ornement.
Son Amant ne pouvant mieux faire,
Pour luy répondre, & pour luy plaire,
A son tour se montre paré,
De cheveux de jaune doré:
Le Narcisse jaune luy-mesme
Se fait vn pareil Diadéme.
Là-dessus en cette saison,
Soit par caprice, ou par raison,
Chacun en dépit de Nature,
Affecte blonde chevelure,

DE LA MER.
A MONSIEUR
DES YVETEAUX
CONSEILLER D'ETAT.
SONNET.

ADmire ici, Damon, la flotante ceinture,
Qui la Terre environne, & ses Peuples vnit.
Admire le secours, dont elle leur fournit,
Par vn commerce aisé, les biens de la Nature,
Elle coule sans source, & s'épand sans mesure:
Rien n'épuise son cours, & rien ne le finit:
Elle est vne & diverse, & celuy qui la fit,
Voulut que de son Estre, elle fust la figure.
Elle souffre, il est vray, de terribles orages:
Elle est l'affreuse Scene, où se font les naufrages:
Mais, par là mesme elle est vtile à l'Univers:
Et sans la main qui tient les abysmes de l'onde,
A la punition de l'Avarice ouvers,
Tous les jours l'Avarice engloutiroit le Monde,

SONNET.

SUR le bord sablonneux de l'ondoyante plaine,
D'vn arc à traits de feu, Doralide chassoit:
Pour s'offrir à ses coups, le gibier se pressoit;
Et l'Amour le siffloit de la dune prochaine.
Autour d'elle le Vent retenoit son haleine:
Le Poisson pour la voir, sur la Mer se haussoit:
Et par tout où son pied quelque trace laissoit,
Les flots avec respect, venoient baiser l'arene.
Là sur vn char de nacre, attellé de six Thons,
Galatée arrivant avecque les Tritons,
Luy cria, Chasseresse, vse mieux de tes charmes:
Il n'est point de butin pour toy le long des eaux,
Porte ailleurs tes desseins: & sçache que tes armes,
Sont pour chasser aux cœurs, & non pas aux oiseaux.

POUR
LA PLUME DE CLEON
BRUSLE'E.
SONNET.

LA cendre ici cachée, est celle d'vne plume,
Qui peignit sans couleur, & sans voix sceut parler:
Elle eut tout ce qui brille, & tout ce qui parfume,
Et l'on en vid de l'ambre, & des perles couler.
Le Temps qui de son vol si hautement presume,
N'a point de plume au dos, qui si loin pust voler:
Et l'Oiseau dont la vie au bucher se rallume,
N'en a point qui la pust, en éclat égaler.
Condamnée à la mort d'vn rigoureux silence,
Elle souffrit du feu l'injuste violence,
Et de ses propres mains Cleon l'executa.
La Gloire en eut au cœur des tristesses mortelles:
La Grace en prit le deuil, l'Honneur s'en dépita;
Et l'Amour affligé s'en arracha les aisles.

SONNET.

L E plus beau des Amours, & le mieux emplumé,
L'aisné de tous les Fils de Venus Uranie,
Descendit de la Sphere, où regne l'Harmonie,
Pour faire sous le Ciel quelque coup renommé.
Un feu l'accompagna, dont l'air fut enflamé:
Le calme le suivit, & la nuit fut bannie:
Tout à coup la Nature en parut rajeunie,
Et de bouquets nouveaux, son sein fut parfumé,
Cént fois en vain, dit-il, comme il se vid à terre,
J'ay fait avec mes traits, aux bas Amours la guerre:
Mes traits sont sans vertu sur les cœurs qu'ils ont pris.
Mais enfin j'ay dequoy forcer tous ces rebelles.
A ces mots il tira deux plumes de ses aisles,
Et les mit en la main de la sçavante Iris.

EPIGRAMME.

QU'IL sort de feu de cette plume!
Qu'elle éclaire le sens, qu'elle échauffe le cœur!
Que vive & brillante est l'ardeur,
Que dans mes veines elle allume!
Je sçay le feu que font les plumes de l'Amour:
Je sçay ce qui s'épand, soit de bruit, ou de jour
Des plumes de la Gloire, & de la Renommée:
Mais, Damon, vostre plume a bien d'autres effets:
Sous elle la main luit, l'ancre en est parfumée,
Et du plus pur esprit des Graces animée,
Aux rayons du Soleil, elle égale ses traits.

DEVISES
POUR UNE PERSONNE sage & agreable.

I.
Une Fontaine dans vn bassin.

PURE ET CALME.

AUSSI fraische que douce, aussi douce que claire;
Sans trouble & sans chaleur, j'ay la grace de plaire:
Et sçay me faire aimer, sans en faire du bruit,
Et soit faveur du Ciel, ou vertu de Nature,
Quelque vent qui s'éleve autour de mon reduit,
Je me trouve en tout temps, aussi calme que pure.

II.
Une Grenade.

QUÆ MELIORA LATENT.

LE premier jour qui me vid naistre,
Vid sur moy la pudeur dans la Pourpre paraistre,
Soit pour me faire aimer, ou pour me faire honneur:
Mais de quelque grace qu'éclate,
Cette modeste & pudique écarlate,
Ce que j'ay de meilleur,
Est caché dans mon cœur.

III.
La Violete.

VIRTUTE, NON MOLE.

QUoyque je sois d'esprit, & de grace assortie,
Ma gloire principale est de ma modestie,
Et de ma bonne odeur:
C'est par là que je suis aimée,
Autant que je suis estimée:
Et ma vertu sans faste & sans grandeur,
Toute seule charme le cœur.

IV.
La Tubereuse.

IN OBSCURO FRAGRANTIOR.

DANS la retraite & le secret,
D'vn air tranquile, où la Grace se plaist,
Je conserve les dons que m'a faits la Nature:
Et sous vne innocente & calme obscurité,
Comme je suis plus douce, aussi suis-je plus pure,
Que d'autres ne le sont, dans la grande clarté.

V.
Un nuage sous vn Soleil.

NEC OFFICIET, NEC INFICIET.

C'EST bien en vain, que ce fascheux nuage,
Poussé d'vn vent malin, semble de son ombrage,
Chercher à m'obscurcir:
Quoy qu'il fasse, afin de me nuire,
Sa malice jamais ne pourra me noircir,
Ni m'empescher de luire,



FIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE; A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux, Prevosts, leurs Lieutenans, & à tous nos Justiciers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nostre tres-cher & bien amé le P. PIERRE LE MOYNE de la Compagnie de JESUS, Nous ayant representé qu'il a composé & publié en divers temps divers Ouvrages de Poësie, qu'il a esté sollicité de ramasser & faire imprimer en vn corps, pour la commodité du public : ce qu'il ne peut faire sans avoir nos Lettres, qu'il nous a tres-humblement suppliez de luy accorder. A CES CAUSES, desirant favorablement traiter ledit Exposant, Nous luy avons permis & permettons par ces presentes de faire imprimer, vendre & debiter durant l'espace de dix années, en tous lieux de nostre obeïssance, par tels Libraires, & en telle forme & volume qu'il luy plaira, *le Recueil de toutes ses Poësies*, nonobstant tous Privileges accordez à quiconque pour l'impression separée de quelque piece que ce soit desdites Poësies ; que Nous ne voulons point déroger au present Privilege, ni prejudicier audit Pere LE MOYNE, ni au Libraire qu'il choisira pour l'impression de ses Poësies ramassées en vn corps : Et partant faisons tres-expresses défenses à toutes personnes de les imprimer, ou faire imprimer, de contrefaire les figures qui y seront ajoûtées, ni d'en vendre d'autres que ceux qui auront esté imprimez par les Libraires que ledit Exposant aura choisis, sur peine de confiscation des Exemplaires, & de quatre mille livres d'amende, moitié à Nous applicable, & l'autre aux Libraires choisis par ledit Pere LE MOYNE : A condition qu'il sera mis deux Exemplaires dudit Livre dans nostre Bibliotheque publique, & vn dans celle de nostre tres-cher & feal le Sieur Seguier, Chevalier, Comte de Gien, Chancelier de France, avant que de l'exposer en vente, à peine de nullité des presentes. Du contenu desquelles Nous voulons & vous mandons que vous fassiez joüir dans tous les lieux de nostre obeïssance ledit Pere LE MOYNE, sans souffrir qu'il luy soit fait aucun empeschement, & qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Livre vn Extrait des presentes, elles soient tenües pour bien & deuëment signifiées. Mandons au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'execution des presentes tous actes & exploits necessaires, sans demander autre permission : CAR tel est nostre plaisir ; nonobstant oppositions ou appellations quelconques, & sans prejudice d'icelles, desquelles nous nous reservons la connoissance, & à nostre Conseil, nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & autres Lettres à ce contraires. DONNE' à Paris le vingt-huitiéme jour de Mars l'an de grace mil six cens soixante-neuf, & de nostre regne le vingt-sixiéme. Par le Roy en son Conseil. Signé, D'ALENCE'.

Registré sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de cette Ville, suivant & conformément à l'Arrest de la Cour de Parlement du 8. Avril 1653. aux charges & conditions portées par le present Privilege. Fait ce 18. Novembre 1669. Signé, ANDRE' SOUBRON *Syndic.*

Ledit Pere LE MOYNE a cedé & transporté le Privilege cy-dessus à THOMAS JOLLY & SIMON BENARD, pour en joüir le temps porté par iceluy.

Lesdits JOLLY & BENARD ont fait part du Privilege à LOUÏS BILLAINE, suivant les conditions faites entre eux.

Achevé d'imprimer le 20. Mars 1671.





